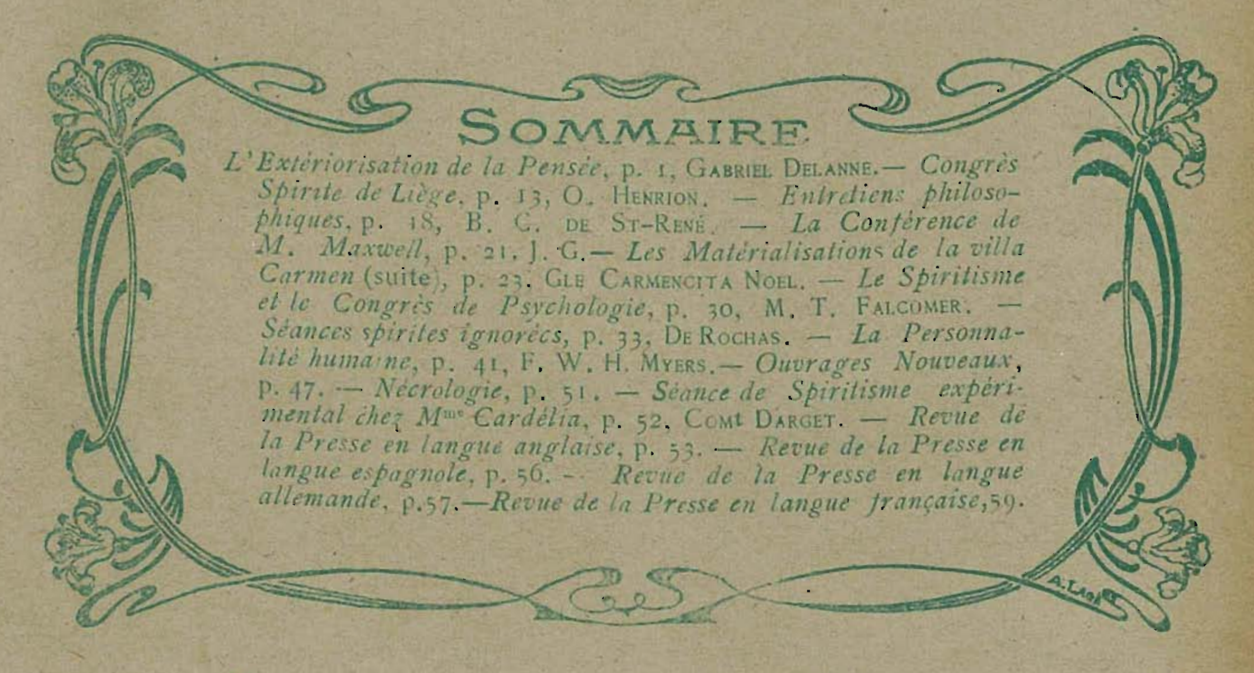
1. — 11e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc JUILLET 1905.



Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

L'extériorisation de la Pensée

(*Suite*) (1)

Les fantômes spéculaires ou autoscopiques

Nous avons vu, dans le n° de mai, que l'image spéculaire peut être d'abord d'origine hallucinatoire et n'avoir aucune réalité extérieure. En second lieu, cette image peutêtre extériorisée réellement, puisqu'elle est vue par d'autres personnes que le sujet. Jusqu'ici, il est loisible d'admettre une création fluidique de la pensée, même en supposant celle-ci involontaire et inconsciente, comme dans les cas de l'Impératrice de Russie et de Mlle Sagée. Mais il y a plus et mieux ; le fantôme, tout en n'étant pas visible pour le sujet ou les assistants, a cependant une sorte de matérialité, puisqu'il s'imprime sur les plaques photographiques de MM. Glandinning et Curcio Paulucci.

Le plus souvent, cette image spéculaire existe à la place où le sujet se trouve habituellement ; c'est là où on le voit ; ou bien à un endroit que le sujet vient de quitter récemment. Enfin, il existe assez fréquemment un rapport assez intime entre l'image et le corps physique pour qu'il semble au visionnaire qu'il perçoit les sensations de son sosie. « Chose curieuse », dit Boru « j'avais parfaitement conscience d'être debout devant la porte et sentais le froid métallique de la poignée que je tenais, mais *en même temps* j'avais la sensation d'être assis sur une chaise et d'excercer avec mes doigts sur ma plume la pression nécessaire pour écrire. » Cette relation qui persiste parfois entre l'image et le sujet nous permet de supposer que le fantôme spéculaire pourait bien être dû à une extériorisation involontaire de la sensibilité, ce qui nous ramènerait aux expériences classiques de M. de Rochas sur ce sujet. (2). Citons-le, en le résumant.

(1) Voir le n° de Mai p. 641.

(2) De Rochas. *L'extériorisation de la sensibilité*, p. 53 et suiv. Voir également les expériences du Dr Paul Joire. *Annales des sciences psychiques*, 1897, p. 341.

On sait que cet auteur suppose qu'il existe chez tout homme vivant un fluide qui circule le long de ses nerfs, comme l'électricité d'un réseau télégraphique circule le long des fils métalliques. Ce fluide vient affleurer la peau par l'extrémité de tous les nerfs et y séjourne, à l'état statique, sous forme d'un duvet lumineux : il s'échappe, à l'état dynamique, par les pointes du corps : doigts, orteils, par l'haleine et le souffle qui en sont chargés, enfin par les yeux et les oreilles, organes de la vue et de l'ouïe. Normalement, ces effluves se dissipent dans l'air ; mais chez certains sujets dont l'œil est amené au degré de sensibilité où il perçoit ces effluves, si le magnétiseur continue son action, la couche brillante de la peau disparaît en même temps que la sensibilité, pour reparaître au bout de quelque temps sous la forme d'un brouillard léger, qui peu à peu se condense en devenant de plus en plus brillant, de manière à prendre l'apparence d'une couche très mince, suivant à 3 ou à 4 centimètres en dehors de la peau tous les contours du corps. Tout autour de cette première couche, il existe une série de couches équidistantes, séparées entre elles par un intervalle de 6 à 7 centimètres, qui se succèdent parfois jusqu'à deux ou trois mètres en se pénétrant et s'entrecroisant sans se modifier.

Si l'hypnose est poussée plus loin, les couches sensibles, après la troisième ou la quatrième phase de léthargie, se condensent à gauche et à droite du sujet sur deux pôles de sensibilité. Enfin, plus tard encore, ces deux pôles finissent par se réunir en un seul, qui forme un véritable fantôme, dans lequel se concentre la sensibilité du sujet et qui peut se déplacer en traversant les corps solides sans se désagréger. On le voit, ici ce n'est pas l'âme et son périsprit qui sont extériorisés, puisque la conscience reste avec le corps physique, c'est seulement la force psychique qui est sortie du corps, en conservant la forme de ce dernier.

Nous allons reproduire le compte rendu d'une de ces expériences où le fantôme spéculaire se rend de lui-même à un endroit où le sujet avait l'habitude de s'asseoir : (1).

2 janvier 1894.

Je me place devant Laurent et je le magnétise avec des passes dans une demi-obscurité. Au bout de quelque temps, il voit une *colonne* lumineuse

(1) De Rochas, *Les fantômes de vivants* in *Annales psychiques*, 1895 p. 258.

bleue se former à sa droite, puis s'éloigner à mesure que se succèdent les états de l'hypnose séparés par leurs phases de léthargie. En même temps se développait à gauche une colonne lumineuse rouge qui avait apparu postérieurement à la colonne bleue et qui s'éloigne également. Ces colonnes deviennent de plus en plus lumineuses, mais sans formes distinctes ; ce sont des nuées de sa grosseur et de sa hauteur, représentant grossièrement le profil de son corps ; quand il soulevait un de ses bras, un renflement apparaissait à la nuée du côté correspondant. J'actionnai alors vivement son épigastre de manière à soutirer du fluide. Laurent déclara qu'il se *sentait vider* ; au bout de quelques instants, il vit les colonnes se réunir entre lui et moi et former une colonne mi-partie rouge et bleue, représentant encore la forme de son corps.

J'en approchai un tison enflammé ; il accusa une forte sensation de brûlure. Quand je touchais son fantôme avec la main, il sentait mon contact ; si je pinçais ma main, il sentait le pincement, mais il ne le sentait plus dès que ma main cessait d'être en contact avec le fantôme. J'interposais pendant trente secondes la main entre le fantôme et sa jambe ; après le réveil, la jambe était complètement inerte, et je dus la frictionner énergiquement pour la ramener à son état normal.

Je plaçai dans le fantôme une plaque de porcelaine recouverte de noir de fumée et je constatai que le noir de fumée roussit sur une partie de son étendue ; mais il faudrait recommencer cette expérience pour être bien assuré que le changement de couleur est bien dû à l'absorption ou au frottement de la substance extériorisée.

Aujourd'hui que nous connaissons les rapports qui existent entre les émanations radio-actives et la force psychique, il serait du plus haut intérêt de mettre un électroscope chargé dans le champ du fantôme, pour voir si l'appareil se déchargerait. Nous pensons que cette expérience bien simple sera faite par les futurs expérimentateurs car elle serait féconde en instruction de différente nature. Poursuivons :

Le fantôme ayant une tendance à s'échapper, je dis à Laurent de le laisser aller ; il me raconte alors que le *fantôme monte à sa chambre et s'assied sur son fauteuil devant sa table* (1). Je lui dis de prendre un crayon, du papier et d'écrire : « J'y suis » afin d'avoir une preuve matérielle de cette extériorisation. Il me répond que ses doigts ne peuvent tenir le crayon. Je lui prescrivis alors de faire revenir son double et je le réveillai.

On pourrait se demander jusqu'à quel point la suggestion mentale de l'opérateur a pu intervenir pour dicter au sujet ses descriptions ?

Il est certaines circonstances qui se sont présentées inopiné-

(1) C'est nous qui soulignons.

ment, qui semblent bien établir la réalité de la vision de Laurent.

C'est ainsi que dans une expérience faite le 8 janvier, Laurent voit tout à coup deux fantômes complets. Ni lui, ni M. de Rochas ne savent d'abord comment expliquer ce phénomène qui ne s'était jamais produit, mais tout s'expliqua quand M. de Rochas et le sujet s'aperçurent que le vrai double était en face d'une glace qui réfléchissait son image. Ce sont là des incidents qu'on ne songe pas à inventer et qui, en dehors de toute suggestion, affirment la substantialité du fantôme spéculaire.

D'ailleurs, ici encore, il y a eu une fois photographie de l'extériorisation. Voici la note placée à la page 258 des *Annales* de l'année 1895 :

Des expériences de dégagement de corps astral ont été répétées sur plusieurs autres sujets et ont donné lieu à des phénomènes analogues, dont quelques-uns ont été contrôlés par un appareil photographique. — Voir dans *Paris-Photographe* du 30 juin 1894, l'article intitulé : *Photographie spirite*.

Nous avons eu l'occasion de voir cette photographie. Elle représente une femme endormie et à côté, un peu au-dessus d'elle, on voit son double qui reproduit la physionomie et le vêtement. Laurent ne dit pas qu'il voit son double vêtu, mais d'autres sujets, comme dans le cas précédent, l'ont parfaitement dépeint.

Maintenant que nous sommes renseignés sur le mode d'extériorisation de la sensibilité, nous comprenons mieux ces relations intimes, au point de vue de la sensibilité, entre le sujet et son image spéculaire, aussi ne serons-nous pas surpris de voir ce phénomène très souvent signalé par les médecins. Notons aussi que lorsque la sensibilité a disparu du corps matériel, par suite d'une maladie quelconque, c'est, le plus souvent, parce qu'elle s'est extériorisée. Voici ce que dit à ce sujet M. Sollier, dans la discussion d'un cas rapporté par le D[r] Séglas :

Il y a des cas dans lesquels on se voit et on se distingue très bien de soi-même, mais il y a des cas, au contraire, où ce double paraît être votre propre personne. Ainsi, chez certains hémiplégiques par exemple, ce double apparaît nettement et en général du côté hémiplégié...

Parfois, la demi-obscurité est nécessaire pour voir l'image autoscopique. Reprenons quelques cas de M. Sollier : (1)

Dans ce cas, dit-il, il s'agit d'une grande hystérique, Marie Th... A la

(1) D[r] Sollier. *Des Hallucinations Autoscopiques. Bulletin de l'Institut psych.* Janvier-février 1902, p. 39 et suiv.

nuit tombante, jamais dans le jour, elle apercevait à 3 mètres environ devant elle un fantôme qui lui ressemblait, mais en plus petit et habillé comme elle. Cela l'effrayait ; elle s'arrêtait, et, si elle était seule, cela durait quelquefois pendant une heure. Alors le fantôme tournait sur la droite, toujours en gardant sa distance et disparaissait derrière elle. « C'est, dit-elle, comme une ombre qui tourne avec le soleil. » Cela la gênait, l'empêchait de respirer. Le fantôme autoscopique disparaissait dès qu'il y avait de la lumière.

Cette dernière circonstance rapproche ce sujet des sensitifs de Reichenbach qui ne voient l'od que dans une complète obscurité. Voici maintenant des cas où l'extériorisation pathologique de la sensibilité est nettement accusée :

Un homme de quarante ans, hystérique à forme hypocondriaque, éprouvait les troubles suivants : Fréquemment, la nuit, il se réveille avec un peu d'angoisse et il lui semble sentir un autre homme, exactement semblable à lui-même, couché sur lui et l'oppressant, ou allongé à côté de lui, et le découvrant sans cesse. Il le sent plutôt qu'il ne le voit. Pour mieux dire, il se le représente identique à lui-même et il lui attribue souvent les douleurs qu'il ressent dans la tête et dans les jambes. Il se rend d'ailleurs parfaitement compte que cela n'est pas réel et qu'il s'agit d'un trouble nerveux. Ce phénomène ne se produit que la nuit.

Voici une autre observation dans laquelle l'analogie entre Laurent, le sujet de M. de Rochas, et Marguerite L., la malade de M. Sollier, est assez grande au point de vue du procédé par lequel s'opère l'extériorisation de la sensibilité. Nous avons vu que Laurent déclare qu'il se sent *vidé* par les passes de M. de Rochas; dans le cas suivant, c'est la même sensation qui se produit pour Marguerite L., mais sans action extérieure :

Je me vois quelquefois, dit-elle, — ceci dans les cas d'émotion seulement, — mais je me *sens* surtout. *Je sens que l'on tire une personne de moi* (1), comme si on allongeait mes membres pour en former d'autres. La dernière fois que cela m'est arrivé, quand mon père est revenu de Paris, la sensation était si forte que j'en ai plaisanté en disant : « Je suis dans la situation du père Adam, quand on sortait sa femme de sa côte. » La personne est absolument semblable à moi et c'est *moi* qui ne me reconnais pas dans une glace...

En somme, on peut constater que le fantôme autoscopique se présente avec toutes les transitions possibles depuis une simple sensation vague d'extériorisation de la sensibilité, jusqu'à l'image

(1) C'est nous qui soulignons.

spéculaire complète, reproduisant tous les traits du sujet et son habillement du moment.

Si nous passons en revue tous les phénomènes de cette classe pour en chercher une explication générale, nous voyons immédiatement que l'hypothèse classique de l'hallucination, compliquée de phénomènes cénesthésiques, peut être admise parfaitement, c'est-à-dire que l'image n'a pas de réalité objective et qu'elle n'existe que dans l'imagination du sujet ; mais il faut, pour être impartial, tenir compte également des cas où l'image existe dans l'espace, est projetée hors du corps, notamment :

1° Lorsque l'image spéculaire est vue par une ou plusieurs personnes, non averties de ce qu'elles doivent observer et par conséquent nullement suggestionnées, comme dans les exemples cités par Perty ;

2° Les cas de photographie fortuite des images spéculaires (Glandinning, Paulucci, de Rochas) ;

3° Les cas où l'objectivation du fantôme autoscopique est constatée physiquement comme dans les expériences de M. de Rochas et du Docteur Joire avec leurs sujets en état d'hypnose.

Pour expliquer ces derniers faits, nous avons vu que la force psychique s'extériorise en conservant la forme du corps ; il nous suffit donc de faire l'hypothèse que cette force psychique, de même qu'elle sert à fixer dans le périsprit toutes les vibrations qui arrivent par les sens, est capable également de conserver une empreinte indélébile de tous les objets qui auront été pénétrés par elle pendant plus ou moins longtemps.

Pour expliquer notre pensée, nous rappellerons que la force psychique existe non seulement dans le système nerveux, mais qu'elle s'étend aussi comme une nappe brillante à la surface du corps. Nous supposerons qu'elle possède une sorte de sensibilité analogue à celle de la plaque photographique, avec cette différence que ce n'est pas la lumière qui l'impressionne, mais les objets en contact intime et permanent avec elle, et que cette impression est non seulement photographique, mais aussi colorée. Le fantôme spéculaire, en se dégageant de l'organisme du sujet, emportera donc avec lui une reproduction fidèle des vêtements et des parties découvertes du corps, et pourra parfois être visible, si les conditions qui favorisent la matérialisation de la force psychique se trouvent

réunies. Nous ne serons pas en présence d'un dédoublement proprement dit, puisque l'âme et son périsprit restent dans le corps, mais simplement en présence d'une *émanation fluidique*, sans contenu psychique.

Ainsi donc, ici, le fantôme ne serait plus une création fluidique de la pensée ; il résulterait d'une propriété physiologique de l'organisme humain de projeter dans l'espace sa force psychique, sous forme de duplicata coloré du corps. Nous savons déjà que le périsprit contient non seulement toute la vie psychique du sujet, mais aussi tous les états physiologiques antérieurs (1), il nous faut admettre aussi, maintenant, qu'il a gardé toutes les empreintes extérieures que les vêtements, les bijoux, etc., lui ont imprimées. C'est la force psychique qui est l'agent photogénique dans lequel et par lequel l'image des objets en contact avec le corps se grave dans la substance périspritale pour ne plus jamais en disparaître. Ces empreintes sont comme des clichés colorés qui se superposent sans se confondre, et de même que nous avons vu que tout état psychique est lié indissolublement à un état physiologique, et réciproquement, de même le retour pathologique ou suggéré d'une personnalité passée ramène la reconstitution fluidique complète de l'aspect extérieur du sujet à ce moment précis de son existence.

Si, par suite d'une cause morbide quelconque, il se produit une sorte de changement allotropique dans la composition du périsprit, de manière à ce qu'un sujet qui a 28 ans, par exemple, soit ramené à l'âge de 15 ans, non seulement ses idées et son état physiologique sont ceux qu'il avait à 15 ans, mais aussi tout l'ensemble extérieur de la personnalité fluidique sera celui qu'il avait à cet âge et ce sensitif ou un somnambule dont les yeux sont amenés à l'état d'hypnose où il perçoit la force psychique le verra vêtu comme il était à 15 ans, de même que si le fantôme spéculaire s'extériorise à ce moment, il aura encore la forme et le costume du sujet à 15 ans.

Afin que l'on ne croie pas que ce sont là de pures hypothèses sans point d'appui plus sérieux que l'induction, voici deux faits empruntés au travail du Docteur Sollier qui nous paraissent justifier notre interprétation :

(1) Voir *Le périsprit et ses propriétés* dans notre Revue de septembre 1903, p. 137 et octobre 1903, p. 193.

Dans cette observation, il s'agit d'une jeune femme de vingt-huit ans que le Dr Sollier a guérie, la réveillant de son engourdissement cérébral par son procédé mécanique combiné à l'hypnose.

Toute la nuit, dit-elle, je me suis sentie comme deux ; c'est comme si j'assistais à mon sommeil, comme si je me voyais dormir et je ne me reconnaissais pas. Je me suis levée, mais quand je me suis remise sur le lit, il m'a semblé que *la personne que j'étais autrefois* (1) m'apparaissait et se moquait de moi. Je lui répondais que cette personne était morte, qu'elle n'existait plus. Et c'est la vérité que je suis morte depuis que je suis tombée malade.

Comme le fait observer le Dr Sollier, l'antagonisme des deux personnalités : le sujet et son image spéculaire, la différence constatée entre lui et ce double, proviennent de la régression de la personnalité qui rejette le sujet à la période antérieure à sa maladie et le fait ainsi se représenter ce qu'il était alors, bien portant, en le comparant à ce qu'il est aujourd'hui, malade, et, en effet, méconnaissable. Mais ce que nous voulons surtout montrer, c'est que cette reconstitution s'opère visuellement en ressuscitant, en même temps que l'état mental, *les costumes du passé*. Voici, en effet, comment la malade elle-même s'exprime :

L'autre personne se moquait de moi et je ne pouvais me figurer que c'était la même qu'aujourd'hui que je me figurais morte. Je ne savais plus ce que c'était que cette ancienne personne. Puis je brûlais de partout, surtout de l'estomac, de la tête, de toute la poitrine ; mon cœur faisait des bonds que je sentais péniblement. Puis j'ai repassé toute ma vie pendant les deux années qui ont précédé ma maladie. J'ai revu tout aussi nettement que possible, les bons et les mauvais jours. *Je revoyais jusqu'à mes toilettes.* Vous ne pouvez pas vous imaginer combien c'est pénible de ne pas se reconnaître et de lutter ainsi contre une autre personne en soi.

Voici un autre exemple où le phénomène est plus net encore. Le sujet voit son image spéculaire vêtue comme elle l'était elle-même pendant sa jeunesse, mais au moment même elle ne reconnaissait pas ce vêtement, et ce n'est que plus tard, lorsqu'elle fut guérie, qu'elle se souvint de l'avoir porté. Voici un abrégé de cette observation qui présente les plus grandes analogies avec les expériences de M. de Rochas car, à mesure que la sensibilité renaît dans les différentes parties du corps du sujet, les parties correspondantes du fantôme disparaissent ; elle est manifestement dans une

(1) C'est nous qui soulignons.

phase d'hypnose naturelle analogue à celle que l'on peut produire artificiellement :

Il s'agit d'une jeune femme de vingt-huit ans, morphinomane à hautes doses. Au moment du sevrage, elle a présenté des phénomènes hystériformes sans qu'antérieurement elle en ait jamais eus. Elle eut des crises de contracture généralisée avec perte de conscience, anesthésie généralisée sans modification du pouls.

Le lendemain, dans la nuit, elle paraît s'assoupir, mais en réalité elle est dans un état légèrement cataleptique, comme on peut s'en assurer quand on modifie la position de ses membres. Tout à coup elle se plaint et fait le geste de repousser quelqu'un. Elle raconte alors qu'elle a à côté d'elle une personne qui est tout à fait elle, qui est couchée comme elle, et qu'il faut qu'elle se recule pour lui faire place. « C'est ennuyeux, dit-elle, d'être double comme cela. » Cette personne est plus petite et plus jeune. Elle ne lui voit pas les pieds *qui sont cachés du reste par sa robe bleue qui se termine par une sorte de tortillon*. Elle ne peut rien faire si cette personne ne le fait pas d'abord, et le matin elle me raconte qu'elle n'a pu dormir parce que l'autre devait dormir la première et ne voulait pas...

Cette robe bleue était-elle une création imaginaire, une fantaisie hystérique sans réalité ? Non ; c'est ici que nous assistons à cette résurrection d'empreintes anciennes enregistrées dans le périsprit et extériorisées anormalement par l'image spéculaire, car, si sur le moment la malade n'a pas reconnu ce costume, plus tard, revenue à la santé, elle s'est souvenue que cette robe avait été la sienne. Voici textuellement l'affirmation du Dr Sellier :

Le lendemain elle a même de la peine à se souvenir de son double et à se le représenter. La sensibilité est revenue presque partout. Le surlendemain, la sensibilité est revenue complètement, même à la tête, et depuis lors l'hallucination ne s'est jamais reproduite. La malade m'expliqua alors *que la robe bleue qu'elle lui voyait* (à son double) *était une robe qu'elle avait portée, étant jeune fille, vers l'âge de 15 ans, et que son double était coiffé aussi comme elle l'était alors avec des barrettes d'or dans les cheveux*. Il y avait donc eu dans l'hallucination autoscopique régression de la personnalité, comme je l'ai signalé chez les hystériques qui perdent ou qui recouvrent leur sensibilité ..

Ainsi, on voit que dans les cas que nous venons d'étudier, ce n'est pas volontairement et consciemment que la pensée crée les vêtements qui accompagnent le fantôme spéculaire. Celui-ci est tantôt l'extériorisation pure et simple de la sensibilité avec la forme extérieure actuelle de l'individu et de son vêtement ; tantôt la résurrection d'une personnalité passée, qui se reconstitue telle qu'elle

était extérieurement, à l'époque où la régression de la mémoire la situe dans le temps.

Il existe donc des fantômes spéculaires qui ne sont pas des dédoublements, parce que le périsprit et l'âme restent dans le corps; mais par suite d'un état particulier du système nerveux, il se produit une extériorisation de la force psychique et celle-ci forme un spectre fluidique identique à l'aspect extérieur de l'individu. Cette émanation peut être visible pour le sujet, et même parfois pour des tiers, tandis que dans d'autres cas, c'est le hasard qui en révèle l'existence pendant des expériences photographiques.

Il y aurait lieu de rapporter ici des exemples de ce que M. Lemaître(1) appelle *le prophétisme cénesthésique,* mais cela nous entraînerait trop loin. — Il cite l'exemple d'un jeune homme qui se voyait souvent dans une hallucination autoscopique, précipité du haut d'un rocher et gisant sanglant et meurtri, les membres brisés, au fond d'un ravin. Le 10 juillet 1904, cette fatale prémonition se réalisa de point en point ; et l'on se demande même si ce ne sont point ces visions autoscopiques qui auraient suggéré le dénouement fatal lorsque les circonstances propices se trouvèrent réunies, c'est-à-dire une promenade dangereuse sur la Montagne du Salève.

Voici encore un fait qui montre une vision autoscopique matérialisée, reproduisant la personne du sujet, vêtue *comme elle le sera plus tard* : (2)

A l'automne de 1863, je vivais avec mon mari et mon premier enfant, un bébé de huit mois, dans une maison isolée appelée Sibberton, près Wansford, Nortamptonshire, qui avait été autrefois une église. A l'approche de l'hiver une de mes cousines et son mari vinrent nous voir. Un soir, comme nous soupions, une apparition se dressa près du buffet ; nous étions tous les quatre assis à la table, et cependant ce visiteur spectral vêtu d'une légère robe d'été de mousseline rayée, c'était moi, il ne présentait rien de terrible ni dans son expression, ni dans sa manière d'être. *Nous le vîmes tous les quatre,* lorsque mon mari eut attiré notre attention sur lui en disant : « C'est Sarah » du ton de quelqu'un qui vous reconnaît c'est de moi qu'il voulait parler ; l'apparition disparut alors. Aucun de nous n'avait eu peur ; l'apparition nous avait semblé à tous toute natu-

(1) Lemaître — *Hallucinations autoscopiques,Revue de Psychologie de la Suisse Romande*, p. 379, T. I.

(2) Les *Hallucinations télépathiques*, p. 362.

relle et familière. Cette figure était extérieure à moi et à ce que je ressentais, comme aurait pu l'être une peinture ou une statue. Mes trois parents, qui, avec moi, virent l'apparition, sont tous morts ; ils moururent entre 1868-69.

Sarah-Jane Hall.

Les auteurs ajoutent :

La robe que portait l'apparition ne ressemblait à aucune de celles que M[me] Hall possédait à ce moment. *Mais elle en porta une semblable deux ans plus tard...*

Cette vision anticipée de l'avenir, bien qu'inexplicable, nous semble établir que ces phénomènes ne relèvent pas de la physiologie pure et simple, mais doivent se rattacher à cette partie de nous-mêmes qui se montre indépendante des lois de l'espace et du temps, c'est-à-dire à l'âme humaine.

Il nous semble donc que notre hypothèse sur la faculté que possède le périsprit d'enregistrer d'une manière indélébile les empreintes des objets en contact avec le corps est justifiée par les faits ; et elle nous permet de comprendre un certain nombre de phénomènes d'apparitions qui s'expliqueraient mal avec la théorie de la création volontaire et consciente de la pensée. En effet, lorsque, par exemple, le fantôme d'un individu tué subitement se montre avec des bandages, des appareils qu'on lui a posés alors qu'il avait perdu connaissance, on ne se peut guère imaginer que ce soit l'âme qui crée volontairement l'image de ces pansements qui ont été faits pendant qu'elle était inconsciente, à cause du trouble physiologique causé par l'accident lui même. Il faut donc que mécaniquement, automatiquement, l'image des changements extérieurs de sa personnalité se soient gravé dans le périsprit, car lorsque cet esprit se fait voir, c'est exactement dans l'état où se trouvait son corps peu après l'accident. Citons un exemple de ce cas (1).

XXXII, (25) D[r] Collyer, Beta House, 8, Alpha Road, St Johns Wood. N. W. Londres. (Cas publié d'abord par *The Spiritual Magazine*).

Le 15 avril 1861,

Le 3 janvier 1856, le vapeur *Alice*, que commandait alors mon frère Joseph, eut une collision avec un autre vapeur sur le Mississipi en amont de la Nouvelle-Orléans. Par suite du choc le mât de pavillon ou flèche s'abattit avec une grande violence et, venant heurter la tête de mon frère lui fendit le crâne. La mort de mon frère *fut nécessairement instantanée*. Au mois d'octobre 1857, j'allai aux Etats-Unis. Pendant le séjour que je

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, pp. 117, 118 et 119.

fis à la maison de mon père, à Camden, New-Jersey, la mort tragique de mon frère devint naturellement le sujet de notre conversation. Ma mère me raconta alors qu'elle avait vu, au moment même de l'accident, mon frère Joseph lui apparaître. Le fait fut confirmé par mon père et par mes quatre sœurs. La distance entre Camden-New-Jersey et le théâtre de l'accident est en ligne directe de plus de 1000 milles, mais cette distance s'élève à peu près au double par la route de poste. Ma mère parla de l'apparition à mon père et à mes sœurs le matin du 4 janvier, et ce ne fut que le 16, c'est-à-dire 13 jours plus tard, qu'une lettre arriva, qui confirmait les moindres détails de cette « visite » extraordinaire. Il importe de dire que mon frère William et sa femme, qui habitent à présent Philadelphie, demeuraient alors près du lieu du terrible accident. Eux aussi m'ont confirmé les détails de l'impression produite sur ma mère.

Voici maintenant une partie de la lettre écrite par Mme Collyer à son fils :

Camden, New-Jersey, Etats-Unis, le 27 mars 1861.

Mon cher fils,

Le 3 janvier 1856, je ne me sentis pas bien et j'allai me coucher de bonne heure. Quelque temps après, je me sentis mal à mon aise, et je m'assis dans mon lit. Je regardai autour de ma chambre et, à mon grand étonnement, je vis Joseph, debout près de la porte. Il fixait sur moi des regards très graves et très tristes ; *La tête était entourée de bandages* (1); *il portait un bonnet de nuit sale, et un vêtement blanc, pareil à un surplis, également sale. Il était tout à fait défiguré* ; je fus tout à fait agitée le restant de la nuit à cause de cette apparition. Le lendemain matin, Mary vint de bonne heure dans ma chambre, je lui dis que j'étais sûre de recevoir de mauvaises nouvelles de Joseph. Au déjeuner je répétai la même chose à toute la famille ; on me répondit que ce n'était qu'un rêve, que cela n'avait pas de sens. Mais cela ne changea pas mon opinion. Mon esprit était hanté d'appréhensions, et le 16 janvier je reçus la nouvelle de la mort de Joseph. Chose étrange, William ainsi que sa femme, qui étaient sur le lieu de l'accident, *m'ont affirmé que Joseph était habillé exactement comme je l'avais vu.*

On trouve encore quelques détails sur le vêtement que portait Joseph Collyer au moment de l'accident dans deux lettres que le Dr Collyer écrivit pour répondre aux questions des membres de la *Société des Etudes Psychiques*. Les voici :

... Ma mère *ne l'avait jamais vu habillé comme il l'était* d'après la description, et ce ne fut que quelques heures après l'accident que sa tête fut entourée de bandages. Mon frère William me raconta que la tête de Joseph était presque fendue en deux par le coup, que son visage était horriblement défiguré *et que son vêtement de nuit était extrêmement sali...* .

(1) C'est nous qui soulignons, comme dans le texte précédent.

Et plus loin :

Dans le récit publié par le *Spiritual Magazine*, j'ai oublié d'indiquer que, avant l'accident, mon frère Joseph s'était retiré pour la nuit sur sa couchette ; le bateau était amarré le long de la levée au moment où il fut heurté par un autre vapeur qui descendait le Mississipi. Naturellement mon frère était *en chemise de nuit*. Aussitôt qu'on l'appela et qu'on lui dit qu'un vapeur se trouvait près de son propre bateau, il courut sur le pont. Ces détails me furent racontés par mon frère William qui se trouvait à ce moment même sur le lieu de l'accident. Je ne puis m'expliquer comment l'apparition portait des bandages, car on n'a pu en mettre à mon frère que quelque temps après la mort. La différence de temps entre Camden, New-Jersey et la Nouvelle-Orléans est à peu près de 15° ou une heure.

Dans cet exemple, la mort a été instantanée ; on ne peut donc guère supposer que l'apparition a créé volontairement par la pensée son vêtement et les bandages qui entouraient sa tête, car nous savons que l'esprit entre dans le trouble au moment de la désincarnation, surtout lorsque celle-ci est fortuite et saisit l'individu en pleine vie. Cependant, les détails donnés par Mme Collyer sont rigoureusement conformes à la réalité. Ce sont bien les mêmes vêtements blancs, salis, et des bandages qui entourent la tête du fantôme et ils sont semblables à ceux du corps. Nous croyons donc que l'hypothèse énoncée plus haut par nous, à savoir : que le périsprit, grâce à la force psychique dont il est imprégné, conserve une trace indélébile et parfaite de tous les objets qui ont été en contact avec le corps, est plus rationnelle, dans ce cas, que la création fluidique de la pensée.

(*A Suivre*) GABRIEL DELANNE.

Congrès spirite de Liège

11 et 12 juin.

Le congrès spirite de Liège a eu un grand succès, dû aux efforts du comité organisateur, qui a su créer dans les centres spirites une émulation salutaire.

Les séances avaient lieu dans la salle du passage Lemonnier et pendant ces deux jours, les congressistes, résistant aux attractions de la très belle exposition qui a lieu dans la capitale des provinces Vallonnes, ont suivi avec une remarquable assiduité les travaux très importants qui ont abouti à la création d'une fédération spirite Belge.

C'est un bel exemple à suivre pour les autres pays, car notre doctrine ne finira par s'imposer au public que si elle sait grouper ses forces de manière à en former un faisceau compact, capable d'organiser une étude et une propagande systématiques du spiritisme. Le principe qui a prévalu est celui de l'autonomie absolue des groupes, tous unis cependant pour une action commune.

Nous sommes heureux de constater que la Belgique est maintenant fédérée et que grâce au dévouement d'hommes comme MM. Le Clément de St-Mars, Henrion, Bridoux, Fraikin, Van Geebergen, Desmoulin, Moret. Begus, etc. elle marchera d'un pas sûr dans la voie du progrès philosophique et moral qui est la consécration de notre doctrine.

Voici le compte-rendu de ces deux journées, publié par le *Messager*:

*
* *

La séance est ouverte à 11 heures, par suite de l'arrivée tardive de la députation de Charleroi.

M. le Chevalier Le Clément de St-Mars donne lecture des lettres par lesquelles Mme Lucie Grange et M. Deville s'excusent de leur absence. Il déclare ensuite le Congrès ouvert et donne la parole à M. O. Henrion pour donner lecture de son rapport sur les opérations du Comité organisateur. Des applaudissements saluent la conclusion de ce rapport. M. le président du dit Comité prononce ensuite un discours magistral sur l'utilité de la Fédération et conclut en proposant de nommer MM. Léon Denis et G. Delanne présidents d'honneur de la société en formation. Cette proposition est votée par acclamation.

M. G. Delanne, indisposé, prie M. L. Denis de prendre la parole à sa place pour exprimer à l'assemblée ses sentiments de gratitude. L'éminent orateur, déférant à ce vœu, prononce un discours comme lui seul sait les faire et qui sera reproduit *in extenso* dans le bulletin en préparation. Les bureaux des sections sont ensuite constitués. La première aura pour président M. Bridoux, la seconde M. Fraikin ; M. O. Henrion sera secrétaire des deux.

Ces désignations terminées et vu l'heure avancée, la séance est levée pour être reprise à 2 heures.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

M. Bridoux, président de la section, donne lecture du projet de statuts, lesquels sont adoptés avec de légères modifications et additions. Nous nous abstenons d'en donner ici le texte, celui-ci devant être inséré au *Bulletin*.

Un léger incident est soulevé par MM. Delcroix et Hollange, qui

expliquent l'abstention de M. Antoine et de son groupe. Cet incident menaçant de faire perdre un temps précieux, M. le président déclare ne pouvoir continuer la parole aux interrupteurs et l'ordre du jour est repris.

Une discussion, engagée sur le chiffre de la cotisation, se termine par l'adoption du chiffre minimum de 25 centimes par membre annuellement.

M. Magis pose la question de savoir si la création de la Fédération nationale a pour but de supprimer les Fédérations régionales. Il lui est répondu qu'au contraire la première imprimera un mouvement de vitalité aux secondes.

M. Beyns, d'Uccle, désire savoir comment seront perçues les cotisations. Cette question est ajournée, comme étant du ressort du Comité qui sera élu plus tard.

Après l'adoption des statuts, M. Dartois fait la proposition qu'il soit délivré à chaque membre une carte-quittance et de n'admettre au vote que ceux qui seront munis de cette carte. Ce vœu est adopté à l'unanimité.

Il est 4 h. 30 m. lorsque se termine la première séance du Congrès et l'on se donne rendez-vous au même local pour la conférence de M. Delanne qui a pris pour sujet : *l'Extériorisation de la pensée*.

Conférence de M. Delanne

Un nombre double d'auditeurs sont accourus de tous les points de la ville pour entendre l'excellent et sympathique conférencier. M. Roukens, sténographe, transcrit celle-ci *in extenso*.

Nous nous ferons un devoir d'en fournir le texte aux souscripteurs du Bulletin et nous pensons pouvoir l'insérer également dans les journaux spirites. Le conférencier, comme toujours, du reste, a vivement intéressé ses auditeurs et les a tenus sous le charme de sa parole pendant 1 h. 50 m., malgré l'état peu satisfaisant de sa santé.

SÉANCE DU 12

La séance est présidée par M. Bridoux, qui fait la lecture d'un discours ayant pour objet les rapports reçus par le Comité.

Après cette lecture, M. le chevalier Le Clément de Saint-Mars donne connaissance de nombreux documents sur les faits spirites obtenus en Belgique. Signalons particulièrement ceux qui ont été

transmis par MM. Bridoux, Henrion, Goes, Le Clément, Bissot, Mme Moray, l'Union Spiritualiste, M. Engel, Mme Dehalu. MM. Flémal, Courtin, Lefèvre, Mathieu et Esquier. Il est donné un court résumé des autres et M. Piérard, qui désire faire lui-même la lecture du sien, termine cette longue série des faits intéressants.

M. Van Geebergen présente ensuite un rapport sur l'organisation de la propagande en exprimant divers vœux à ce sujet. M. Bridoux annonce que ces vœux seront soumis au vote dans la séance de l'après-midi.

M. Fraikin fait un rapport sur les conférences, puis M. Flaam, prie M. Van Geebergen de vouloir bien se substituer à lui pour la lecture de son travail sur le développement de la médumnité. Vient ensuite le rapport de M. Moret sur l'organisation des groupes et celui de M. Henrion sur les faits de guérison signalés au Congrès. Ces faits étant trop nombreux, le Comité prie M. Henrion de n'en citer qu'un ou deux de chaque médium.

Le réglement est ensuite mis au voix et adopté avec ses modifications.

M. le président annonce qu'il a été résolu de prendre les membres du Comité dans les principales localités représentées aux séances. En conséquence, il y en aura 2 à Liège, 2 à Charleroi, 2 à Bruxelles, 1 à Gand, 1 à Anvers et 1 à Seraing. Les présentations faites par le président sont adoptées et MM. Le Clément, Moret, Van Geebergen, Henrion, Fraikin, Pierard, Flaam, Beyns et Dumoulin sont élus membres du bureau. Celui-ci aura à désigner les fonctions de chacun. Nous oublions de dire que M. Dartois avait refusé toute candidature.

Il est procédé au vote sur les vœux suivants :

Traduction des ouvrages spirites en flamand et vente des ouvrages en français, à prix réduits.

Cours réguliers publics à donner par les sociétés et groupes pour l'enseignement de la doctrine ; Ecole de propagande pour la formation d'orateurs. Développement méthodique de la médiumnité et examen critique des communications ; enfin établissement d'un Cercle d'Etudes dans chaque Groupe.

M. Fraikin émet le vœu de voir les Groupes prendre le titre de

Groupe Spirite de : .., et d'abandonner toute dénomination de laquelle le mot spirite serait absent.

M. Vanderyst prie le président de donner lecture de sa proposition d'adresser à la Législature le vœu de voir nommer une commission scientifique pour l'étude des phénomènes spirites (proposition qui est développée dans *le Messager* du 15 juin). M. Fritz serait d'avis d'attendre que le gouvernement ait changé, les catholiques, dit il, tiendront ce vœu comme non-avenu.

Il est passé au vote sur cet objet et la motion de M. Vanderyst est adoptée.

M. Deveux demande que les journaux spirites belges se montrent plus hospitaliers pour les communications qu'on leur envoie.

M. Van Geebergen émet le vœu de voir tous les membres de la Fédération liégeoise s'abonner au *Messager*, comme tous ceux de la Fédération caroloregienne le sont à la *Vie d'Outre-tombe.*

Ce vœu émis, M. le chevalier Le Clément de Saint-Mars prononce un petit speech de remerciement et déclare le Congrès clos, en annonçant que celui de l'an prochain se tiendra à Charleroi.

Le bureau se réunit ensuite et décide que les mandats de ses membres seront attribués comme suit :

Président : M. le chevalier Le Clément de St-Mars.

Vice-président : M. Fraikin.

Secrétaire : M. Henrion.

Secrétaire-adjoint : M. Van Geebergen.

Trésorier : M. Flaam.

Trésorier-adjoint : M. Dumoulin.

Assesseurs : M. Beyns, Piérard et Moret.

Le choix de ces personnes dévouées nous est un sûr garant de la marche qui sera imprimée aux travaux de la Fédération et nous clôturerons ce trop long compte rendu par l'axiôme : Les absents ont eu tort.

O HENRION.

Conférence de M. Léon Denis

Dès 7 1|2 heures la salle des Fêtes de la Renaissance était occupée par un nombreux public venu pour entendre la parole éloquente de l'éminent auteur spirite, lequel a pendant plus d'une heure et demie tenu l'auditoire suspendu à ses lèvres. Le sujet traité par

M. Denis, d'une façon magistrale, était *le Spiritisme devant la science*, et nous espérons que nombreux sont les auditeurs en qui sera éveillé le désir de connaître une doctrine aussi consolante, une philosophie (la seule) qui puisse, comme le dit Allan Kardec, regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.

(*Le Messager*).

O HENRION.

Entretiens philosophiques

Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ; fais lui ce que tu veux qu'on te fasse.

Ces paroles renferment toute la morale divine ; ces enseignements apportés par le Christ, la plus grande figure qui ait jamais paru ici-bas, sont les principes sublimes, éternels, répandus dans l'immensité des Univers infinis, car ils sont la base de la loi d'évolution qui conduit à la perfection idéale.

Tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, tout ce qui est juste est contenu dans ces simples mots. Les âmes qui les comprennent marchent d'un pas sûr dans la voie du progrès, parce que le phare éclatant qui les attire s'appelle la Charité, c'est-à-dire l'Amour et, hors de l'amour, toute œuvre est stérile pour le perfectionnement des êtres.

Les discussions théologiques, la casuistique, les encycliques papales ne sont que des lettres mortes ou plutôt des cadavres qui encombrent la route.

« Aimez-vous les uns les autres, a dit Jésus, telle est la loi suprême ». Voilà la religion vraie, le levier puissant qui seul peut améliorer l'humanité en détruisant l'égoïsme monstrueux, source de tant de crimes, de tant de cruautés. Cette pierre de touche « ne fais pas à autrui »... ne trompe pas la conscience.

Si l'autocrate qui envoie à la mort des milliers d'hommes pour la satisfaction de son orgueil et de son ambition avait été pénétré de cette maxime, jamais la guerre n'aurait souillé le sol de tant de

flots de sang. Le tableau des souffrances atroces que par sa volonté il inflige à toutes ces créatures humaines se présenterait à son esprit et le ferait reculer d'horreur. Il comprendrait que lui, le chef, il a des responsabilités terribles, car placé au sommet de l'échelle sociale, il doit donner l'impulsion vers la marche ascensionnelle et non pas livrer à des fins prématurées, à des supplices épouvantables des êtres qui n'ont commis que le crime de naître dans son empire.

Aucun homme ne veut la souffrance, donc personne ne doit l'imposer à autrui.

Les lois actuelles ne sont que le résultat de la mentalité encore peu développée de la majorité des âmes. Beaucoup d'êtres accusent la Providence des malheurs qui accablent l'humanité, illogisme qui est le fruit d'une profonde ignorance. C'est nous-mêmes qu'il faut accuser, car si les êtres vivaient en harmonie avec la loi divine, la plupart de leurs maux disparaîtraient.

La Charité anéantirait la misère en détruisant l'égoïsme ; l'amour du prochain inspirerait la loyauté, l'honnêteté dans les affaires ; le respect de la vie et la fraternité remplaceraient les fusils, les canons, tous les engins de destruction.

L'intelligence, au lieu de s'appliquer au perfectionnement des matières explosibles, userait de sa puissance pour améliorer le sort des peuples en augmentant la richesse des nations, en détruisant les maladies par la découverte et l'application de lois hygiéniques.

Combien d'êtres meurent chaque jour victimes de la rapacité, de la mauvaise foi de leurs semblables ! Le commerce n'est pour beaucoup que l'exploitation à outrance : tromper, falsifier même aux dépens de la vie n'est qu'un jeu, une spéculation. Qu'importe qu'il y ait des victimes si la fortune est la conséquence de ces actes.

Et cependant, parmi les gens qui se livrent à ces manœuvres coupables, il en est de religieux qui lisent la bible, les évangiles, qui vont au temple, à l'église et qui se croient parfaitement honnêtes parce que l'argent donne la considération.

C'est au nom du Christ que la caste sacerdotale a commis les cruautés les plus atroces. L'histoire de l'Eglise est effrayante ; les despotes les plus cyniques n'ont jamais égalé la férocité et la perversité des papes du Moyen-Age, et si aujourd'hui l'évolution a

aboli les tortures de l'Inquisition, il reste encore l'asservissement des consciences, l'intolérance, la haine des fanatiques, l'exploitation de la peur de l'enfer et l'imposition d'articles de foi aussi absurdes qu'orgueilleux, tel que l'infaillibilité papale. Et l'épouvantable formule « hors de l'Eglise pas de salut » reste encore le pivot sur lequel s'appuie l'Eglise Catholique. Ce sont ces croyances, ces influences néfastes qu'il faut détruire à tout prix par les livres, par les conférences et par l'exemple.

L'intelligence s'est développée, elle est apte à comprendre les hauts enseignements ; donc plus d'ésotérisme, de science cachée, mais la lumière radieuse, éclatante de la vérité. Il n'y a qu'une religion, c'est la religion universelle, celle que le Christ nous a enseignée.

Vainement certains écrivains ont cherché à jeter le trouble dans les âmes en niant l'existence de ce divin Messie : l'œuvre colossale qu'il a laissée proteste depuis deux mille ans de toute sa puissance contre deux mille ans de semblables aberrations. L'Eglise, malgré ses cruautés, sa barbarie, n'est point parvenue à détruire les splendides enseignements qu'il a répandus dans le monde. Rien ne peut altérer la sublime figure du doux crucifié, comme le nomme si éloquemment Schuré dans son beau livre des Grands Initiés. Ce n'est point sa morale qui a inspiré les farouches Inquisiteurs, ce n'est point son exemple qui a transformé le temple des prières en une maison de commerce.

Mon royaume n'est pas de ce monde, a-t-il dit, paroles bien en désaccord avec les palais, le luxe des Princes de l'Eglise.

Mais l'Evolution accomplit son œuvre envers et contre tout, les erreurs ne durent pas parce qu'elles portent en elles-mêmes le virus de leur mort :

Seule, la vérité est éternelle parce qu'elle vient de Dieu, et c'est Jésus qui nous l'a apportée.

B. C. DE St. RENÉ.



La conférence de Mr Maxwell

Le lundi 19 juin, à 4 h., M. Maxwell, docteur en médecine avocat général à la Cour de Bordeaux, a fait, sous les auspices de l'Institut général psychique, une conférence sur ce sujet :

« Les phénomènes de hantise ».

Voici le résumé de cette conférence.

A ceux qui signalent et affirment des faits de hantise, les sceptiques font diverses objections : mauvaise foi, fraude possible, mauvaise observation.

Il est à remarquer que les témoignages de personnes qui trouveraient créance en toute autre matière sont ici suspectés ou rejetés.

Les médecins voient dans ces assertions ou dans ces faits des phénomènes morbides à traiter par le cabanon.

Je viens vous demander de réviser ce jugement.

Ma conclusion sera la suivante :

Je n'affirme rien, mais j'estime qu'il y a lieu d'étudier sérieusement les phénomènes de hantise.

Au XVIe siècle, le père jésuite Tirehus a consacré un livre à ce sujet. Il a divisé les faits de hantise en 2 catégories :

1° faits de hantise personnelle ;

2° faits de hantise locale.

Le père jésuite attribue ces faits au démon.

Il y a 3 types de phénomènes de hantise :

1° faits de hantise personnelle, 2° faits de hantise locale, visibles pour tous.

3° faits de hantise locale, invisibles pour tout le monde, sauf pour quelques rares personnes privilégiées.

Je réserve mon jugement sur la réalité objective des faits, je me borne à étudier les apparences.

Quoi qu'en disent les médecins, il y a des différences entre les faits de hantise et les faits morbides.

Je peux signaler 4 différences :

1° la santé de la personne qui semble provoquer les faits de hantise n'est pas troublée.

2° les faits de hantise disparaissent au contraire quand la santé de cette personne s'altère, car elle est alors en état de moindre résistance.

3° On peut obtenir de ces personnes hantées des messages cohérents ;

4° la personnification (*sic*) qui se manifeste ainsi paraît avoir des connaissances que n'ont pas les assistants ni la personne hantée.

Que sont ces personnifications ?

En cette matière on assiste parfois à des émergences de personnifica-

tion que j'appellerai, si l'on veut, des esprits parce qu'il faut un mot, mais dont j'ignore la nature.

J'ai constaté par mes expériences personnelles que ces personnifications font parfois connaître des faits ignorés de toutes les personnes présentes.

A ma connaissance, dans seize cas de hantise, la police a fait des recherches pour découvrir l'auteur des faits (pierres jetées, déplacement d'objets, fruits etc)...

2 fois sur 16, la police a pu découvrir l'auteur des faits. Dans les autres cas elle n'a rien pu découvrir ou elle a manqué de renseignements.

En Allemagne, le tribunal de Postdam a rendu un jugement à l'occasion d'un fait de hantise. Le tribunal a condamné un nommé Walter comme coupable des jets de pierre. Plusieurs personnes témoignaient contre Walter. Cependant le pasteur du village, M. Muller, homme instruit, est venu affirmer devant le tribunal qu'il a parfaitement vu des pierres s'élever du sol, directement.

Ces témoignages semblent contradictoires.

Il est à remarquer que dans les cas de hantise locale les coups sont admirablement dirigés. Les pierres atteignent toujours leur but.

J'ai connu de près un de ces faits de hantise. J'ai volontairement fait une enquête sur la maison nommée *La Constantinie*, au village d'Objat (Corrèze).

Je suis allé sur les lieux, j'ai interrogé les personnes qui habitaient la propriété, la jeune servante Marie Pascarel, le Maire d'Objat qui était en même temps syndic des huissiers de Brive.

Le Maire tout d'abord ne voulait rien croire de ces faits. Mais il s'est rendu à la Constantinie. Il a été témoin d'une série de faits. Et sa conclusion fut que les faits étaient « surnaturels » !

Personnellement, *je n'ai pas été convaincu, je ne le suis pas encore, mais un doute est né dans mon esprit. Si ces faits sont vrais — et ils sont peut-être probables* ils méritent d'être étudiés.

J'ai relevé dans les Proceedings de la Société pour les recherches psychiques 235 cas de maisons hantées du 2me type c'est-à-dire du type où les faits sont visibles pour tous.

Le *fantôme moderne* est différent du *fantôme classique* dont on parlait pendant notre enfance.

Deux différences sont à noter :

1° La hantise se produit généralement dans une maison où nulle tragédie ne s'est déroulée.

2° Indifférence du fantôme.

Le fantôme n'a pas l'air de s'intéresser à ce qui se passe autour de lui.

---

(1) Dans sa lettre à M. de Rochas (motricité) M. Maxwell est plus affirmatif.

Il paraît continuer sa vie passée sans se mêler à celle des vivants. On dirait d'anciennes habitudes qui semblent se poursuivre.

Exemple : c'est un fantôme qui cherche, tranquillement, des semences de pommes de terre, dans une armoire, d'autres fois, il cherche une clef.

Il ne regarde personne autour de lui et demeure silencieux. Une seule fois, le fantôme répond à une question : est-ce que cela vous regarde ?

Les phénomènes de hantise sont généralement des phénomènes hallucinatoires, quelqu'un entend un bruit de vaisselle cassée, par exemple ; or vérification faite, la vaisselle est intacte.

Dans certains cas, des bruits formidables se produisent ou semblent se produire pour certaines personnes qui en sont glacées d'effroi, tandis que les personnes voisines n'ont rien entendu.

L'irréalité du fantôme paraît être la règle dans presque tous les cas.

Une dame en visite chez une de ses amies voit un fantôme, le fantôme d'un prêtre et crie : qui est là, dans ce coin ?

Les assistants répondent : mais il n'y a personne là ; nous ne voyons rien. Calmez-vous.

Nous aussi, nous ne tenons pas encore le fantôme. Il nous faudrait des fantômes bien authentiques que nous puissions étudier. Cela est difficile.

Cependant, les phénomènes de hantise ont été rapportés, affirmés dans de telles circonstances qu'ils méritent incontestablement d'être étudiés.

J. G.

Les Materialisations
DE LA VILLA CARMEN
(*Suite*) (1)

Heureusement, quelques succès vinrent nous consoler et remonter notre zèle et notre courage.

Ainsi, notre fils se communique de nouveau par l'écriture, tellement sienne que nous ne pouvons la contempler sans émotion.

« Mais » diront les incrédules « belle affaire ! n'est-ce point sa fiancée qui tient la plume ! Alors ? » A cela nous répondrons par le récit des faits suivants :

Nous avons pris à notre service une nouvelle négresse, garantie, celle-ci, comme n'ayant pas peur des Esprits. L'inconvénient,

(1) Voir le n° de Juin, p. 718.

maintenant, serait d'une nature contraire. Non seulement elle ne craint pas les Esprits, mais encore elle vit en parfaite intimité avec eux. Nous l'avions depuis peu de jours lorsque nous découvrîmes qu'elle était *marabout* et fort habituée à faire venir les entités. Elle les matérialisait même : en un mot, nous avions mis la main sur un médium indigène d'une force médiumnique incomparable. Un matin, elle montait une énorme bassine d'eau bouillante beaucoup trop lourde pour elle. Mon mari, redoutant un accident, lui dit de déposer l'objet et d'appeler le cocher. Mais ce n'est pas nécessaire, « M. le général », répondit-elle, *M. Maurice m'aide.*

Elle nous dit voir constamment notre fils. Elle nous montra même une belle image sur carte postale que, selon elle, il lui avait donnée pour la remercier de lui servir d'intermédiaire.

Le 13 avril, Mlle Marthe, mon mari et moi-même nous nous trouvions ensemble dans ma chambre. Quand soudain, quelque chose tomba du plafond entre mon dos et les coussins qui me soutenaient Je pris vivement l'objet et je m'écriai ! Un apport ! un apport ! (1)».

C'était une autre carte postale représentant une danseuse en costume, tenant une colombe ; en haut étaient imprimés ces mots : « messagère d'amour ».

Du côté de l'adresse, on voyait écrit de l'écriture même de Maurice :

Pour mademoiselle Marthe Béraud
Ma chère petite Fiancée.
Le tour de Maman viendra bientôt.

Maurice Noël. (2)

Le 14 avril, j'étais étendue sur un lit de repos, dans le cabinet de travail du Général. Celui-ci écrivait auprès de moi. La porte donnant dans ma chambre était ouverte, et l'on pouvait y voir la négresse Aïcha occupée à épousseter.

Tout à coup une voix sonore se mit à dire : Aïcha ! Aïcha ! Aïcha ! Elle semblait venir de ma chambre. Le Général s'y rendit aussitôt.

« Qui parle ? » demanda t-il.

(1) Il faisait grand jour.

(2) Cette carte a disparu de l'armoire de Mlle M. B. aussi l'adresse n'est reproduite que de souvenir, c'est le sens sinon les mots mêmes.

« C'est M. Maurice » répliqua la négresse.

Il veut me *causer* (*sic*) en bas chez moi. Puis-je descendre ?

Ayant obtenu la permission demandée, elle se rendit dans sa chambre, située au rez-de chaussée et en revint aussitôt en courant : « Voici ce que j'ai trouvé sur mon lit. M. Maurice a dit que c'était pour sa Maman ».

Et elle me remit une jolie vue de las Palmas, sur carte postale, laquelle carte était couverte de l'écriture de mon fils. Las Palmas est une escale du voyage du Congo. Aucun de nous ne connaissait cette vue de la ville. Toutes les cartes postales que Maurice nous envoya (ainsi que celles données à sa fiancée) sont collées dans un grand album déposé au salon. Voici ce que porte la carte : « *Chère mère, laissez-moi d'abord vous embrasser et vous dire combien je suis heureux de pouvoir communiquer avec vous ainsi qu'avec mon père chéri à qui je pense toujours et toujours. Ma petite Maman ce que vous demande Mme Broux c'est très efficace, sauf qu'au lieu de 6 gouttes, quatre vous suffisent.* (1)

La petite Aicha est une bien gentille fille (2) *que je vous conseille de garder longtemps.*

Bientôt (puis viennent plusieurs lignes intimes que je ne reproduis pas).

« *Et en attendant, ma petite Maman, recevez les baisers de votre enfant, et pour Papa, j'en envoie mille bons et gros. Pour la petite* Marthe, *ma fiancée, j'envoie les caresses les plus douces.*

Maurice Noël.

. . . .

3° Le 16 avril restera en notre souvenir comme un jour mémorable. Pour comprendre ce qui m'est arrivé, il faut savoir ceci... j'avais voulu faire une curieuse expérience. Deux jours avant, j'avais remis le soir, à Aïcha une lettre pour Maurice. Cette lettre était enfermée dans une mince enveloppe pelure cachetée d'un large cachet rouge. Le cachet que j'avais employé a été gravé spécialement pour moi, à Paris. Il n'existe pas dans le commerce.

---

(1) Allusion à un conseil que j'avais reçu par lettre au sujet de certain médicament. Lettre et médicament étaient inconnus et de Mlle Marthe et d'Aïcha.

(2) Elle a 22 ans, mais paraît très jeune.

En cette lettre, je demandais conseil à Maurice au sujet d'un médicament ; et ce que je souhaitais, c'était de recevoir sa réponse au bas de ma lettre à moi *sans que le cachet en fût brisé.*

Le lendemain matin, Aïcha me dit seulement que M. Maurice avait pris la lettre et y répondrait un peu plus tard. Quand je reçus ma carte postale, faisant allusion tout justement à ce médicament, je crus que c'était la réponse et que je n'en aurais pas d'autre. Mais le 16 avril au soir, la négresse apparut, tenant à la main le plateau aux lettres. Sur ce plateau se trouvait ma lettre à moi, *intacte*, portant sur l'enveloppe ces mots écrits au crayon, de l'écriture de mon fils :

VOILA, CHÈRE PETITE MÈRE.

Après que le Général, Mlle Marthe et moi-même eûmes constaté tous trois que le cachet n'avait pas été touché, je le brisai, non sans émotion, et je lus à haute voix les lignes suivantes : Elles aussi sont écrites au crayon, de l'écriture de notre Maurice : les petits points que l'on y voit figurer, ce sont des baisers (1).

Voilà, chère petite mère incrédule, votre lettre. Je proteste ; car je veux la ravoir.

o o o o o o o

Je vous embrasse o o o o o o o *fois, ainsi que mon cher petit Papa e*

o o o o o o o

Marthe.

Maurice Noël.

Je vais terminer par le récit de quelques matérialisations obtenues dans ma chambre sans préparatif aucun, à l'improviste le plus souvent.

. . . .

. . . .

Nous avons fait un pas en avant, assez important, par l'acquisition de deux nouveaux verres rouges pour la lanterne : le n° 5 et le n° 6, tous les deux plus clairs que le n° 4 dont nous étions si fiers. Nous nous servons toujours maintenant de ces deux nouveaux verres qui nous permettent, naturellement, de mieux observer tout ce qui se passe.

(1) Qui de nous n'en a envoyé de pareils dans ses lettres enfantines ? Ces petits points m'ont bien touchée.

Un soir que Ninon nous avait surpris, nous avions tenté quelquesexpériences...

Mlle Marthe se trouvait entrancée dans le cabinet, où les deux enfants de Ninon l'avaient suivie. Selon toutes les apparences, eux aussi dormaient. Au reste, le Général pénétra dans le cabinet pour se rendre compte de la situation. *Il trouva Mlle Marthe et les deux enfants en catalepsie.*

Ninon fut si étonnée de la conduite de ses enfants qu'elle resta parmi les spectateurs pendant la plus grande partie de la séance.

Le rideau était fermé depuis quelques minutes quand le guide nous dit que nous allions voir des choses nouvelles et fort curieuses. Il m'enjoignit de venir tout près du rideau. Je lui répondis que j'étais étendue sur le lit à 1 m 30 du dit rideau et que j'y voyais fort bien, étant donné surtout que nous nous servions du verre n° 5.

A ce moment, Ninon s'approcha du cabinet et se plaça tout près du côté gauche du rideau. Les deux sœurettes étaient, suivant leur habitude, assises sur des coussins par terre, contre mon lit, à environ 0 m 80 du cabinet, lui faisant face. Le Général, lui, occupait la place qu'il prend toujours, assis tout contre le côté droit du rideau. Il faisait ainsi face à Ninon.

Au reste, les Esprits invitent constamment mon mari à entrer dans le cabinet pour s'assurer de l'état des médiums et il ne se gêne pas pour se rendre à leur invitation. Souvent même, pendant que l'Esprit se montre matérialisé, il écarte légèrement le côté droit du rideau pour contrôler la présence de nos *Sensitives* sur leurs chaises. Quelquefois, c'est l'Esprit lui-même qui lui facilite cet examen en outr'ouvrant le rideau.

Quelques instants se passèrent ; puis B. B. reprit :

« Carmen, donne-toi la peine de te lever et de venir regarder « les phénomènes de tout près. Tu doutes toujours, nous le sa- « vons, par conséquent, il ne faut rien négliger pour la bonne « constatation des faits ».

Ainsi sermonnée, je me levai vite et je m'installai de manière à frôler les plis de la draperie flottante.

Ce que nous vîmes, ce soir-là, sortit, en effet, de l'ordinaire et effraya si bien Ninon qu'elle se sauva en criant.

Le rideau s'étant entr'ouvert, trois apparitions vraiment épou-

vantables, réduites à la tête et au haut du buste, se présentèrent d'abord successivement puis ensuite simultanément.

La première tête à 0 m. 50 du sol était celle d'un enfant de 3 à 4 ans; la deuxième à 0 m. 60 au-dessus représentait un jeune homme d'une vingtaine d'années et, enfin, la troisième à la hauteur de 1 m. 80, moins distincte que les deux autres paraissait appartenir à un garçon de 12 ans.

Ces trois têtes avaient un air frappant de ressemblance. Nues ainsi que leurs bustes, elles étaient horribles à voir et faisaient penser à ces gnomes dont nous entretiennent les contes de l'Orient. Elles n'étaient pour ainsi dire, qu'à moitié humaines et, comme Ninon nous le fit ensuite observer, aucun de nous, même transformé, maquillé, arrangé par les mains les plus expertes, aucun de nous n'aurait pu reproduire, même de loin, un pareil type.

Le teint était gris foncé et non brun. Les yeux étaient immenses et sur le globe, d'un blanc intense, se détachaient et roulaient de sombres prunelles : le nez, aux narines largement ouvertes, était droit et fort; les dents étaient longues, aiguës, blanches, et sur la figure de l'aîné, des bouquets de poils pendaient de place en place.

Nita nous dit que, en dépit de cet extérieur répugnant, c'étaient de très braves gens. Ils étaient frères et elle les avait eus à son service terrestre. Qand elle quitta ce monde, ils en moururent de chagrin. Aussi, ne furent-ils point séparés de leur maîtresse bien aimée, qu'ils continuèrent à servir et à chérir sur le plan astral.

Ninon étant entrée dans le cabinet, on en vit sortir les enfants qui retournèrent à leurs jeux. Nous eûmes alors une splendide matérialisation.

Nita se montra dans un superbe costume : des iris pendant de tous côtés, des bouquets de roses aux seins, et sur la tête une guirlande de fleurs blanches, répandant un violent parfum (1).

Elle nous embrassa tous les uns après les autres, et se fit aussi embrasser, prenant plaisir à nous accabler de compliments poétiques selon la mode de son pays. Jamais nous ne vîmes pareille beauté. Elle ôta sa couronne et la posa sur ma tête : pendant deux jours, ma chambre en fut tout embaumée.

(1) Aucun de nous ne reconnut ces fleurs.

L'Esprit distribua ensuite toutes ses fleurs aux membres du groupe, et, pendant ce temps, les petites mains bien reconnaissables de B. B. se montraient au-dessus de la tête de sa sœur. Elles étaient pleines de bouquets qu'il nous lança galamment.

Nous eûmes ainsi beaucoup de belles apparitions qui toutes se produisirent avec une facilité extrême, mais je n'en citerai plus qu'une seule pour ne pas fatiguer mes lecteurs. En outre, cette matérialisation sort de notre cadre ordinaire.

Ce fut celle d'un jeune sergent nommé *Pierre Beaulieu*, mort le 15 janvier dernier, au Zinder. Nous ne l'avions jamais connu, mais sa mère, folle de douleur quand elle apprit la fatale nouvelle par une dépêche du Ministère, sa pauvre mère était venue me trouver dans l'espoir de recevoir quelques consalations. Je n'avais jamais entendu parler de cette famille dont les courants doivent être aussi forts que sympathiques, car si M[me] B. n'eut ici que quelques communications où la preuve manquait, si elle ne vit ici que des fantômes voilés (1) nous, nous obtînmes ensuite deux preuves de l'identité de son fils.

1° Nous faisions une séance improvisée sans Ninon, quand une voix inconnue se fit entendre. C'était Pierre Beaulieu qui nous donnait des détails sur sa mort : quand sa mère n'en avait encore reçu, elle, que la nouvelle officielle, sans aucun détail. Après une conversation assez longue (étant donné les circonstances) le Général dit :

« Tout cela nous intéresse fort, cher Esprit, mais il faut, avant tout, nous donner une preuve de votre identité ».

« Oui », continuai-je, « dites-nous un petit fait que votre mère et vous devez connaître, quelque chose qui s'est passé entre vous, et que *nous*, nous ne pouvons connaître : je sais qu'il vous serait difficile d'en faire plus » (2).

L'entité répliqua après quelques instants :

« Demandez à ma mère, s'il n'est pas vrai que la veille de mon départ, ma mère et moi soyons allés à une réunion de la Société de

(1) Elle n'est entrée du reste que deux fois dans la salle des séances.

(2) J'ai beaucoup appris sur les preuves d'identité et la manière de les obtenir en lisant les comptes rendus des séances de Mrs Piper, publiés par la Société des P. R. de Londres.

géographie d'Alger ». Le lendemain matin, je mis la maman au courant de ce qui s'était passé. Elle me répondit :

« Absolument vrai. J'en suis renversée ».

La seconde preuve fut la matérialisation de la tête et du cou du jeune homme, obtenue un soir sur les 6 heures sans séance. (Nous connaissions son dernier portrait pris avant son départ). Jamais je n'ai vu ressemblance plus frappante ni matérialisation plus parfaite. Ce fut inouï. La tête sourit, salua et nous montra ses jolies dents ; elle nous fit la plus profonde impression.

Enfin, j'oublie de dire qu'après la séance où nous avions vu Nita et ses esclaves, séance qui est la dernière en date, un jeune militaire en uniforme sortit deux fois du cabinet. Conduit *par les deux médiums* (M[me] Ninon et M[lle] M) qui lui tenaient chacune une main, il se promena dans ma chambre à la lumière du verre N° 6. Il fit le salut militaire chaque fois qu'il passa près du Général ; il envoya des baisers et il me tendit sa main. Je la pris. C'était la main rugueuse d'un jeune soldat.

Il était pâle, défait, comme miné, usé par la fièvre. Nous en conclûmes, un peu légèrement, que ce devait être Pierre Beaulieu, changé par les fatigues de la campagne qu'il venait de faire, épuisé par la maladie, tel enfin que sa mère nous avait raconté l'avoir vu en rêve. En réalité, quant à l'identité de cette apparition, nous en sommes réduits aux hypothèses.

Madame la Générale CARMEN NOEL.

Le Spiritisme et le Congrès de Psychologie

Tel est le titre d'un article remarquable du Professeur Falcomer, publié dans *l'Adriatico* du samedi 6 mai, à propos de l'étrange conduite des professeurs Sergi, Morselli et consorts, qui, ayant à organiser à Rome un congrès international de Psychologie et sentant bien qu'ils ne pourraient réfuter les arguments des spirites et diminuer la valeur de leurs observations, ont trouvé plus simple de les éliminer *au nom de la liberté !!!*

Les protestations contre ces inquisiteurs hypocrites n'ont pas manqué, comme on le pense bien : non seulement les journaux spirites, mais même ceux qui n'ont d'autre souci que l'examen loyal des faits et des doctrines ont élevé la voix. La *Nuova Parola* appréciant dans un article plein d'humour et de bon sens l'œuvre du congrès et le discours banal, que M. Joseph Prudhomme aurait signé sans hésitation, par lequel le professeur Sergi a clos les séances, fait remarquer qu'on n'a pas tenu un congrès de Psychologie, mais de sciences ayant quelque rapport avec la Psychologie.

Voici d'autre part l'article du prof. Falcomer publié par l'*Adriatico*, journal politique de Venise :

« Le professeur Sergi, dans un article du *Secolo*, provoqué sans doute par un entre-filets de l'*Adriatico*, au sujet du congrès international de psychologie, décrète l'ostracisme sur les phénomènes et les doctrines du Spiritisme et autres analogues, déclarant que les unes comme les autres doivent être nécessairement exclus du Congrès tenu à Rome.

Selon lui, leur admission aurait pu donner une apparence peu sérieuse à cette réunion.... imprégnée d'austérité scientifique, puisque les phénomènes sur lesquels s'appuient ces doctrines n'ont pas acquis de caractère scientifique, ne se soumettent pas aux méthodes ordinaires d'expérimentation, auxquelles elles sont même réfractaires !

On croirait cette opinion émanée d'un profane ou d'un sectaire. car le vrai et sain spiritisme, non celui des *dilettantes*, a déjà acquis droit de cité dans la république des sciences humaines, précisément par la nature de ses phénonomènes et l'excellence de ses doctrines, Ce fut à propos de son avènement que l'illustre Thomson a dit : « que la science est obligée par la loi éternelle de l'honneur de regarder en face tout problème qui se présente franchement devant elle. »

Personne ne peut prétendre au monopole de la méthode expérimentale ; d'autant plus qu'il y a plusieurs méthodes d'expérimentation et qu'il peut être plus difficile de faire des expériences que d'observer, par exemple, les rayons N. Aussi le prof. O. Lodge est-il amené à faire remarquer que : « les recherches psychiques sont plus pénibles et plus difficiles que celles que nécessitent les expériences de physique, car elles demandent comme instrument

principal une personne qui exige un traitement de toute autre nature que celui adopté généralement pour un appareil de physique. »

Voilà trois quarts de siècle que dans le camp spirite on observe, on expérimente, on applique les méthodes empiriques, avec la logique du bon sens, comme le prouvent les œuvres qui constituent sa très riche littérature, auxquelles vient encore de s'ajouter celle du prof. V. Tummolo : *Sulle basi positive dello spiritismo.*

Quand les hommes comme Hare, Mapes, Edmonds, Crookes, Wallace, Barrett, Aksakof, Boutlerof, Fechner, Zoellner, Reichenbach, de Rochas, James, Friese, Hodgson, Ochorowicz et des milliers d'autres chercheurs affirment avoir constaté après un contrôle scrupuleux les phénomènes transcendantaux, ceux-ci non seulement existent, mais entrent dans le domaine de la science. C'est pourquoi c'est un devoir de les prendre en considération et de les approfondir sans parti-pris et sans préjugés. Aussi ceux qui les excluent d'un Congrès psychologique descendent au niveau des Jésuites qui, en 1860, firent à Barcelone un *auto da fe* des ouvrages spirites.

Et dans ces trois quarts de siècle combien d'amendes honorables ! C'est, par exemple, le physiologiste Chamber qui s'écrie après une bonne séance médianimique : « Quarante minutes d'expérience ont effacé quarante années de science : j'en suis épouvanté : » Voici encore le psychologue criminaliste Lombroso qui déclare : « Je suis absolument honteux et désolé d'avoir combattu avec autant d'entêtement la possibilité des faits », c'est-à dire de ces phénomènes métaphysiques qui l'ont enfin convaincu de l'apparition de sa mère et le conduit à évoquer couramment les esprits. Quel étrange spectacle nous a offert cet apôtre du Spiritisme serré dans les bras du Torquemada de ce spiritisme, au milieu d'un intermède gastronomique de l'austère Congrès !

Il n'était donc ni sérieux ni scientifique d'exclure d'un Congrès psychologique la doctrine qui, plus efficacement que toute autre, est capable de donner la démonstration évidente de la réalité de l'*âme* et de ses manifestations *post-mortem*. Cette exclusion ne pouvait se défendre logiquement ; d'autant mieux qu'à ce même congrès on devait traiter du Magnétisme, de l'Hypnotisme, de la suggestion, de l'Autoscopie interne, d'automatisme, d'altérations de la Personnalité et d'autres sujets qui y ressortissent. Pour s'en rendre plus exactement compte, il eût suffi de s'inspirer du livre que F. Myers a

écrit sous le titre de : *La personnalité humaine et sa survivance après la mort du corps.*

Comme l'a dit le prof. Flournoy, collègue de Sergi dans le Comité international de propagande pour le Congrès « le nom de Myers s'inscrira dans le livre d'or des grands initiateurs à côté de ceux de Copernic et de Darwin, pour compléter la triade des génies qui ont le plus profondément révolutionné les notions scientifiques dans l'ordre de la Cosmologie de la Biologie et de la Psychologie.

Le Spiritisme repose sur une base illimitée de faits qui se classent peu à peu, fixant plus nettement leurs caractères, comme je le fais remarquer dans ma *Phénoménographie,* à propos de laquelle le prof. Richet, autre membre du Comité plus haut nommé, me disait avec courtoisie : « Je connais d'ailleurs et j'apprécie vos patientes et laborieuses recherches et je ne manquerai pas, si l'occasion s'en présente, d'en parler avec éloges. »

Les vrais phénomènes spirites ne sont ni merveilleux ni acceptés aveuglément. Vouloir les faire passer pour tels, comme Sergi l'essaie, c'est avoir recours à un subterfuge qui ne peut tromper que ceux auxquels ils ne sont pas familiers.

Le ton de l'article de Sergi, dont je m'occupe ici, ne peut paraître honorable à celui qui aime la liberté de penser et le progrès des connaissances humaines. Nous ne voudrions pas le trouver dans les rangs de ceux auxquels la simple énonciation du problème si profond du spiritisme donne des crises épileptiques !...

M. T. FALCOMER.

Pour traduction : Dr DUSART.

Séances spirites ignorées

X, le 15 Novembre 1896.

Cher Colonel, (1)

Veuillez bien m'excuser d'avoir tant tardé à vous écrire ; mille obstacles en furent la cause.

Je ne vous ennuierai pas en les énumérant, et, sans autres préambules j'aborde mon récit.

Il sera désordonné, je le sais ; mais, voulant le soigner davantage, j'au-

(1) M. de Rochas nous communique le document ci-contre, qui sera de nature à intéresser nos lecteurs. C'est une lettre qui lui a été adressée par un de ses amis, aujourd'hui décédé, qui était un homme occupant dans son pays une

rais dû lui sacrifier plus de temps que je n'ai actuellement à ma disposition.

A la suite de mes premières expériences avec la Palladino et de la part active que je pris dans le mouvement éveillé en Russie par ces séances, je fus mis au courant des phénomènes extraordinaires qui se produisaient dans un petit cercle, tenu secret, et qui dépassaient en puissance tout ce que présente la médiumnité d'Eusapia.

Je fis tout mon possible pour être admis dans ce groupe. Ma candidature fut posée et acceptée par l'*intelligence* dirigeante.

Il m'est interdit de nommer la ville et la famille où la chose se passe. Il suffira de vous dire que c'est une famille très connue et très respectable.

Le chef de la famille, homme d'une soixantaine d'années, veuf, jadis occupant une haute charge administrative, d'une culture d'esprit tout à fait supérieure.

Autrefois très sceptique, il croit aujourd'hui au surnaturel, depuis que les facultés médianimiques de son fils ont éclaté d'une manière tout-à fait inattendue. Le médium est un jeune homme marié, père de deux enfants (l'aîné à dix ans environ), parfait gentilhomme, ayant reçu une éducation très-soignée, admirable musicien (piano) : il occupe un emploi considérable dans une administration de...... Sa femme occupe la troisième place dans ce groupe ; c'est elle qui rédige les procès-verbaux des séances, ayant une faculté étonnante d'écrire dans l'obscurité d'une manière suffisamment intelligible pour prendre des notes dont elle se sert le lendemain pour dresser les procès-verbaux.

Puis vient la mère de la jeune dame, la baronne de...... Trois amis, dont un est employé, l'autre ingénieur, et le troisième médecin, complètent le cercle.

L'esprit dirigeant en m'acceptant dans le groupe, me fit transmettre tout d'abord les conditions sous lesquelles je pourrais être admis : (1° Croyance en Dieu .2° Secret. 3° La soumission aux conditions des séance : je ne devais pas exiger de contrôle qui puisse gêner le médium).

Je les acceptai avec joie et je fus introduit. Lorsque les enfants et les

---

haute situation. L'auteur de cette lettre a voulu garder l'anonymat, mais on peut avoir toute confiance dans sa véracité et dans ses facultés d'observateur.

Nous regrettons toujours cette pusillanimité qui empêche beaucoup d'observateurs de faire connaître au grand public les faits qui les ont convaincus. On ne saurait croire combien est grand le nombre de ceux qui professent notre doctrine sans avoir le courage de l'avouer tout haut. Ceci tient au respect humain qui a encore tant de force dans notre pays. Espérons que bientôt disparaîtra ce malheureux défaut, et alors on sera surpris de voir se ranger dans nos rangs des individualités politiques, littéraires ou scientifiques que l'on n'aurait guère soupçonnées d'être de fervents spirites. (*N. d. l. r.*)

serviteurs se furent éloignés nous nous rendîmes au salon. Le silence fait, le médium, très concentré, prit une feuille de papier et se mit à écrire avec un crayon bleu en caractères renversés. Nous lûmes l'écriture dans un miroir : c'était l'ordre de commencer la séance et quelques prescriptions minutieuses sur la manière de procéder ce soir-là. Puis, le médium, comme écoutant une voix secrète, tourna la clef du piano, et, s'étant assuré de l'avoir bien fermé, me remit la clef avec injonction de la garder dans ma poche.

Il disposa ensuite les sièges que nous occupâmes dans l'ordre qu'il nous indiqua, plaça une table au milieu du cercle, et puis debout devant moi, mit ses mains dans les miennes et m'ordonna de les serrer bien fort. La bougie fut soufflée et nous entendîmes presque immédiatement le bruit d'un objet qui tombait sur la table. La lumière faite, nous trouvâmes plusieurs fleurs, œillets blancs, réséda et quelques feuilles vertes. Pendant que nous examinions ces objets, je vis une petite feuille de papier blanc venir d'en haut et tomber sur la table ; je l'aperçus quand elle était à la distance aproximative de deux mètres de la table. La surface était couverte d'une écriture au crayon bleu, inversée. Nous la lûmes devant le petit miroir à manche (toujours prêt pour le cas). C'était une gracieuse poésie sur l'action protectrice des esprits. Après quoi, le médium se retira dans l'autre bout de la chambre, et s'étendit sur une couchette. L'obscurité faite, une minute s'était à peine écoulée, qu'un claquement de main retentit. On me dit que c'était le signal convenu pour nous apprendre que le médium s'était endormi. Nous vîmes aussitôt deux formes nuageuses, semblables à des mains phosphorescentes, apparaître au dessus de l'endroit où reposait le médium, se mouvoir dans l'espace faisant des signes de croix dans notre direction, et puis s'étendre en forme de deux traînées lumineuses au dessus du clavier fermé du piano (un magnifique Bechstein). Aussitôt des accords harmonieux se firent entendre, puis faiblirent et plusieurs coups réitérés frappés sur l'instrument attirèrent notre attention. Nous devons causer pour fournir à l'esprit du fluide qui manque évidemment ; telle fut l'interprétation du cercle familiarisé depuis longtemps avec le phénomène. Une ou deux minutes de conversation suffirent pour que la musique recommençât.

C'était un véritable concert ; de la musique dans un grand style. Un nocturne de Chopin, un morceau de Liszt, — des improvisations dignes d'un grand maître furent exécutées devant notre petit auditoire.

Les improvisations étaient accompagnées d'une mélodie *sifflée* d'une manière absolument artistique. Puis vint un chant, dans une langue inconnue, chanté d'une voix de baryton.

Le concert dura environ trois quarts d'heure ou même une heure tout entière. J'eus l'impression que la puissance et le sentiment de cette musique augmentaient en raison de l'enthousiasme de l'auditoire.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu une improvisation d'une

telle perfection de forme jointe à une connaissance aussi profonde des arcanes de l'harmonie. Les passages d'un ton à un autre, les complications les plus enchevêtrées en apparence se résolvant en mélodies d'une limpidité incomparable, attestaient chez l'exécuteur invisible un talent tout à fait hors ligne joint à un mécanisme parfait.

Le concert fini, des mains lumineuses s'approchèrent de nous, et une voix faible mais distincte nous donna la bienvenue. La voix partait d'un point de l'espace tout près de nous. Bientôt une nébuleuse phosphorescente commença à se condenser en cet endroit, tout à fait vis à-vis de moi et forma un globe lumineux aux contours indécis.

La substance vaporeuse dont il était composé était animée d'un mouvement tout particulier ; la lumière en était égale et offrait des taches plus claires et plus sombres qui changeaient de densité à chaque instant. A la demande si c'était la tête de l'apparition qui se matérialisait nous eûmes une réponse affirmative (un coup).

Bientôt des paroles sortirent de cette nébuleuse et formèrent un long discours sur des sujets philosophiques et religieux, empreint de la morale la plus élevée et d'une vénération illimitée aux enseignements de Jésus auquel l'esprit donnait le nom de « Notre Seigneur ».

Il prêchait l'amour du prochain comme condition indispensable à l'esprit pour progresser après la mort, la foi dans la Providence,etc.

Il répondait à nos questions et se comportait absolument comme un ami, posant aussi des questions et allant jusqu'à de charmantes plaisanteries lorsque ses questions embarrassaient les personnes auxquelles elles étaient adressées. Sa voix d'un timbre creux et nasillard, prenait des accents profonds et pénétrés et nuançait admirablement le discours. En ma qualité de récipiendaire je fus l'objet de singulières marques d'attention. La main lumineuse descendit sur le guéridon tout près de moi et je pus voir tout à fait distinctement son reflet dans la surface luisante du plateau, ensuite je vis s'enfoncer dans la table, disparaître, la traverser, ressortir par en bas et me toucher fortement, puis remonter de la même manière. Des lettres (en majuscule) lumineuses et vaporeuses vinrent se former devant moi successivement, pour composer dans leur apparition et disparitions successives, une phrase de salut à mon adresse.

Des mains délicates et chaudes vinrent nous caresser et signer des croix sur nos fronts et nos paupières. Ensuite, encore de la musique, encore des paroles affectueuses d'adieu et de bénédiction, et tout rentra dans le calme.

C'est alors que la femme du médium procéda à son réveil. Elle l'appela par son nom. Une voix faible lui répondit : encore un instant et nous frottâmes l'allumette.

Le médium se dressa sur sa causeuse et revint bien vite à lui en n'accusant rien qu'une légère lassitude et un vif désir de souper.

Un lourd fauteuil se dressait sur le guéridon que nous entourions pendant notre séance.

Encore quelques détails que j'ai omis dans mon récit : — 1° pendant le discours, les mains lumineuses (je n'hésite plus à leur donner ce nom) s'agitaient absolument comme le font les bras et les mains d'un orateur, leur gesticulation était tout à fait éloquente et pleine de dignité. — 2° La lumière des mains semblait parfois se concentrer en de petits globules lumineux, très-brillants, très remuants, voltigeant et se confondant et se disjoignant tour à tour. En lisant la description de ce phénomène chez Mac-Nab je fus frappé de son *identité absolue* avec celui que j'ai pu si bien observer.

Jusqu'à la légère fumée phosphorescente et à l'odeur caractéristique que Mac-Nab compare à celle de l'ozone, rien ne manque à la ressemblance.

Telle fut la première séance. Depuis, j'eus l'occasion d'assister à une quinzaine d'autres. Elles se ressemblaient dans les lignes générales, en présentant toutefois une grande variété dans les détails.

J'essaierai d'en raconter quelques-unes ne m'astreignant même pas à suivre un système régulier.

La musique variait à l'infini. Elle était toujours sublime.

L'écriture directe tenait une grande place dans nos séances. — Une fois le médium avant de s'endormir disposa devant nous sur le guéridon un crayon bleu et un bloc (album dont les pages étaient collées par leurs bords). A peine était-il endormi et les bougies soufflées, que nous entendîmes distinctement le crayon courir sur le papier avec une rapidité extraordinaire en produisant le petit bruit du télégraphe en action, puis le frôlement d'une feuille détachée ; encore l'écriture, encore une feuille détachée suivie du petit bruit du crayon qui courait. Puis des coups conventionnels nous ordonnèrent d'allumer les bougies. — Nous nous trouvâmes en présence de deux feuilles, toutes couvertes d'écriture contenant des préceptes religieux. La lecture de cette écriture nous prit environ vingt minutes (ce fut mon impression personnelle) bien que la production de ce document n'eût duré que 3 ou 5 minutes, dextérité impossible à atteindre à l'écrivain le plus exercé ! Une autre fois (c'était à ma dernière séance au mois de mai passé) l'écriture se produisit de la même manière sur une feuille de papier. Puis, lorsque la voix de notre visiteur mystérieux se fit entendre, elle nous déclara que cette communication n'était pas de *lui* mais d'autres esprits qui venaient à la séance. *Je joins à cette lettre la photographie de ce document.* Vous y apercevrez d'abord des caractères *chinois* ; puis une phrase en *japonais* ; le reste est du plus pur italien.

Personne d'entre nous n'a aucune notion du chinois, moins encore du japonais ; moi seul je connaissais l'italien, mais pas assez pour arranger les phrases sonores dont la communication présente l'exemple. Après la

séance nous demandâmes l'explication ; voici ce qu'écrivit mécaniquement le médium : « Charles (c'est moi) doit porter cette épître à son ami Hoffmann à Rome (c'est le rédacteur du journal *Lux*, sinologue très distingué). Ne cherchez aucun sens caché et mystérieux dans la communication italienne, c'est tout simplement une phrase gonflée de n'importe quel roman médiocre, elle est là dans le but unique d'attester la présence d'un esprit, bien connu durant sa vie terrestre à Hoffmann (qui malgré son nom allemand est un italien). »

De retour à Rome, je remis l'original à Hoffmann après en avoir fait une copie photographique.

Le chinois a pu être facilement déchiffré ; il serait bien curieux de savoir si, en soumettant cette phrase à l'examen de quelque orientaliste de votre connaissance vous obtiendrez la traduction analogue à celle de Hoffmann, traduction que je regrette bien ne pouvoir vous donner en ce moment-ci, la mémoire me faisant défaut sur ce point. — Hoffmann a trouvé le japonais absolument défectueux, plein d'erreurs qui rendent la phrase incompréhensible (1).

Pendant une des séances précédentes, le médium étant encore éveillé et les bougies allumées, mon attention fut soudainement attirée par un petit papier carré, déposé près de moi, sur le dos rembourré du fauteuil. A première vue le papier était intact, mais, en l'examinant plus attentivement, nous y découvrîmes quatre signatures tracées par une pointe légère, trois appartenaient à des hommes célèbres, et la quatrième était celle de l'esprit guide. — Nous trouvâmes ces signatures (les célébrités) dans un dictionnaire encyclopédique : elles étaient absolument identiques *sans être pourtant calquées* sur celles-là.

Dans la maison on conserve des tas entiers de ces *communications apports*. — On y possède aussi tout un traité de psychologie, dicté par l'esprit-guide de vive-voix.

D'autres communications, qui remplissent des cahiers tout entiers furent écrites en caractères retournés par le médium d'une manière tout-à fait mécanique.

Les apports tiennent une place importante dans nos séances.

Voici un cas des plus frappants dont je fus témoin. L'Esprit nous entretenait comme d'ordinaire des choses tantôt très élevées, tantôt donnait des conseils intimes ; sa présence était attestée par la voix et les mains lumineuses ; il se tenait tout près de nous. A un moment donné, il déclara qu'il devait nous laisser pour un instant. Il disparût pour repa-

(1) L'explication donnée par M. J. Hoffmann du texte japonais de l'écriture directe est ainsi formulée par lui :

« La phrase japonaise est écrite en caractères anciens Katakana et son sens a été insaisissable même pour les employés de l'ambassade japonaise à Rome.

« Les caractères chinois ont été traduits dans le sens de « fenêtre », chose qui passe par la fenêtre, « chose grandiose qui passe par tout ».

raître dans deux minutes ; chaque assistant sentit tour à tour quelque chose de frais et d'humide que les mains de l'esprit glissaient dans les siennes. Nous constatâmes ensuite que chacun de nous tenait entre ses doigts de magnifiques nénuphars blancs fraîchement éclos, tout mouillés encore. Ce présent gracieux fut accompagné de quelques mots à l'adresse de chacun de nous, à mesure que les fleurs passaient entre nos mains. Moi j'en reçus deux : une pour moi, l'autre pour ma femme absente.

Les apports de fleurs ont lieu presque à chaque jour solennel pour la famille. Tantôt la jeune dame (femme du médium) trouve son lit tout semé de violettes parfumées (en plein hiver), tantôt c'est le tour du berceau de l'enfant absolument comme dans les bons temps des fées. Un autre genre d'apports est très fréquent dans la maison pendant les séances ; des petits souvenirs en or ou en argent, très-joliment travaillés (au dire de l'esprit guide) par des artisans de l'au-delà.

La petite fillette, reçut (sans qu'on lui en fit savoir l'origine, bien entendu), le jour de sa première communion, un petit cœur en or sur un ruban. Le médium, pour le jour de sa fête, obtint une belle bague en or avec un onyx sur lequel on voit gravées ses armes avec une finesse sans pareille. Une belle devise, recommandant l'amour de la vérité et de la charité, est gravée à la circonférence intérieure.

Une autre fois, c'était en ma présence, pendant la séance, l'esprit tuteur adressa d'abord des paroles touchantes à la femme du médium (qui était alors enceinte et très près du dénouement) invoquant sur elle et sur l'enfant la bénédiction du ciel, parlant des devoirs de la mère. tout en lui prodiguant des éloges mérités vu ses vertus de mère et d'épouse exemplaire. Après quoi, il déposa dans sa main trois minuscules bijoux symboliques, une croix, une ancre et un cœur, attachés à un petit anneau, et recommandé à la jeune femme de les suspendre au cou du nouveau-né. — Moi, pour ma part, j'ai obtenu du visiteur mystérieux un petit cœur étoile en argent, et une autre fois une bande d'étoffe (laine blanche) dans un but curatif.

Un phénomène grandiose a eu lieu pendant mon absence : plusieurs gros volumes furent apportés dans la maison : c'étaient de vieux bouquins du XVIIme siécle (traités théologiques et sermons), imprimés dans la langue du médium et qui lui furent envoyés par voie aérienne, d'Amérique, par un puissant médium d'outre-mer, en souvenir. Les premières pages manquaient, elles furent retenues (au dire du guide), par le propriétaire, dans le but de se faire reconnaitre par notre médium en cas de rencontre. Je les ai bien vus après, ils forment une masse considérable.

Pendant ma dernière séance, un fauteuil pesant passa de la salle à manger dans la chambre des séances à travers la porte ou le mur, (je n'en sais rien) sur l'ordre verbal de l'esprit. Une seule porte communique avec la salle à manger : elle était close laissant passer une ligne de lumière à travers la fente fermée par les deux battants. A peine l'ordre fut-il donné

que j'entendis quelque chose de lourd frapper le plancher à ma droite ; j'allongeai la main et je trouvai le fauteuil qui resta là tout le temps de la séance en servant de siège à notre esprit guide dont la main lumineuse et l'organe de la voix s'installèrent de manière à donner absolument l'impression d'une personne vivante. assise à nos côtés, et causant amicalement avec la société. Nous le remîmes à sa place après la séance.

Je ne finirais pas si je voulais énumérer tous les faits dont j'eus la connaissance, mais dont je ne fus pas le témoin oculaire, et je passe à une autre catégorie de phénomènes.

Une fois, il y a d'ici environ deux ou trois ans, pendant une séance tenue au siège de la rédaction de « Lux » à Rome, avec *trois médiums* qui avaient la détestable habitude de se tenir par les mains, rendant ainsi le contrôle impossible, il nous arriva sur la table : d'abord une assiette puis, après un court délai, une tasse à café remplie d'eau jusqu'aux bords. Un des médiums en trance avec symptôme *d'incarnation*, déclara que cette *eau lustrale* nous était apportée par un esprit bienveillant, et nous recommanda de nous en servir ; je ne me souviens plus de la fin de la phrase. Bref, je n'avais donné aucune importance à ce fait, sachant que certains habiles prestidigitateurs faisaient sortir de leurs poches des vases pleins d'eau avec des poissons pardessus le marché. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, quelques semaines après, je reçus une lettre de notre cercle, dans laquelle on m'apprenait que l'esprit guide, pendant une séance, parla de l'apport de l'eau lustrale auquel je fus présent et chargea le *médium* de me réprimander de sa part pour avoir traité aussi légèrement cet acte de bienveillance de la part d'un esprit élevé, et de n'avoir pas conservé le liquide qui possédait, disait-il, des vertus curatives.

Aucune des personnes présentes au phénomène n'avait pu communiquer directement avec mon cercle, pour la simple raison qu'on ignorait même son existence.

Un autre fait : Pendant la dernière apparition de l'esprit en ma présence. je l'ai interrogé sur les *Cercles lumineux* vus par vos sujets lucides et sur l'explication donnée par *Vincent* au sujet de ces cercles (1)... « De ces *cloches* » m'interrompit mon interlocuteur. « Oui, tout cela est absolument conforme à la vérité : elles protègent l'esprit *amande*, pendant ses descentes sur notre terre. » Après avoir confirmé les communications que vous avez obtenues à cet égard, il continua de répondre à d'autres questions, entre autres à l'égard de la jeune fille voyante de Paris (la bretonne, dont le nom m'échappe.) (2)

Il dit qu'elle était vraiment inspirée, bien que l'esprit inspirateur ne soit pas l'Ange Gabriel.

(1) Il s'agit des expériences que j'ai faites avec Mireille comme sujet et où un esprit qui disait s'appeler Vincent, nous décrivit les procédés dont les habitants de l'au-delà se servaient pour traverser les zones dangereuses de l'espace.

(2) Mlle Couesdon.

Je finis ici le récit des faits les plus saillants.

Ayant obtenu l'autorisation, pendant mon dernier séjour à Paris, de les raconter au professeur Richet, je lui en fis la confidence.

Aujourd'hui, vous êtes le second parmi les savants auxquels j'ai le droit de faire ce récit.

Je crois inutile de répéter que je vous le confie, cher Colonel, sous le sceau du secret. — Un jour, je suppose, vous pourrez en publier un petit extrait, mais de manière à dépister tous ceux qui auraient la velléité de percer le voile qui doit couvrir l'auteur de ces révélations ainsi que sa nationalité !

Je vous serre bien cordialement la main.

Votre tout dévoué,

M. R.

Pour copie conforme : DE ROCHAS.

La personnalité humaine

Sa survivance. — Ses manifestations supra-normales

Nous avons signalé la traduction française de ce volume ; et bien qu'elle ne soit qu'un abrégé du grand ouvrage publié en anglais par F. W. H. Myers, elle permet d'apprécier l'importance considérable de ce travail qui apporte au spiritisme expérimental et philosophique le plus ferme appui scientifique qui lui ait jamais été donné, depuis la publication des œuvres d'Allan Kardec. On verra, en effet, comment se relient par une hypothèse commune : celle des manifestations supranormales de l'âme humaine, des faits aussi dissemblables, à première vue, que ceux de la désintégration de la personnalité, du génie, du sommeil, de l'hypnotisme, de l'automatisme sensoriel, des fantômes des morts, de l'automatisme moteur et enfin de la possession, du ravissement et de l'extase.

M. Myers attribue à la conscience subliminale toutes ces facultés transcendantales. Si nous concevons que cette conscience est une synthèse supérieure de la personnalité humaine se perpétuant après la mort, nous retrouvons sous cette forme nouvelle l'enseignement d'Allan Kardec qui a donné des explications analogues dans la *Revue Spirite* et dans les cinq ouvrages qui constituent son œuvre. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces concordances et de *prouver* que l'on trouve chez le grand initiateur le germe de tout ce qui a été si magistralement développé depuis par le savant anglais. Pour aujourd'hui, nous donnerons la conclusion de son gigantesque travail, on verra qu'elle est en parfaite harmonie avec nos enseignements (1).

(*Note de la rédaction*).

(1) F. W. H. Myers. *La personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supra-normales*. Conclusion, p. 401. Alcan, éditeur.

La tâche que je m'étais proposée au commencement de cet ouvrage peut être considérée comme remplie. Abordant successivement chacun des points de mon programme, j'ai présenté, non certes toutes les preuves que je possède et que j'aurais voulu exposer, mais un nombre de données suffisantes pour illustrer un exposé continu, sans faire courir à mon livre les risques de dépasser les limites au delà desquelles il n'aurait pas trouvé de lecteurs. J'ai indiqué aussi les principales conclusions qui se dégagent immédiatement de ces données. Les généralisations plus vastes auxquelles je puis me livrer maintenant sont dangereusement spéculatives ; elles sont de nature à détourner de ce genre de recherches plus d'un esprit scientifique dont l'adhésion m'importe avant tout. C'est là pourtant un risque que je veux courir, et cela pour deux raisons, ou plutôt pour une raison capitale susceptible d'être considérée sous deux aspects : il m'est notamment impossible de laisser cette masse d'observations obscures et peu familières sans quelques mots de généralisation plus vaste, sans une conclusion qui établisse un rapport plus clair entre ces nouvelles découvertes et les schémas déjà existants de la pensée et des croyances des hommes civilisés.

Je considère en premier lieu cet essai de synthèse comme nécessaire pour le but pratique qui consiste à enrôler le plus possible d'auxiliaires dans cet ordre de recherches. Comme j'ai eu l'occasion de le dire plus d'une fois, ce n'est pas l'opposition, mais l'indifférence qui a été le véritable obstacle à leur progrès. Ou, si le mot indifférence est trop fort, l'intérêt invoqué par ces recherches n'a pas été suffisant pour susciter des collaborations aussi nombreuses et efficaces que celles qui se manifestènt dans une quelconque des sciences que tout le monde a pris l'habitude de respecter.

Nos recherches portent sur un ordre de faits qui ne sont ni ceux de la religion, ni ceux de la science, et elles ne peuvent demander l'appui ni « du monde religieux » ni de la *Société Royale* (1). Mais à part même l'instinct de curiosité scientifique pure (qui certes a rarement vu s'ouvrir devant lui un champ aussi vaste et peu exploré), les problèmes capitaux dont ces phénomènes gardent le mystère constituent un appel suffisamment, exceptionnellement puissant.

(1) Société de Savants qui représente en Angleterre notre Académie des Sciences.

Je me propose de formuler cet appel, et non seulement d'entraîner la conviction, mais encore de susciter la coopération. Et des conversations que j'ai eues avec de nombreuses personnes, je crois pouvoir conclure que, pour obtenir cette coopération, même de la part des hommes de science, il est nécessaire de donner une vue d'ensemble, quel qu'en soit le caractère spéculatif et incertain, des conséquences morales de tous ces phénomènes.

D'un autre côté, et ici la raison d'ordre pratique que nous avons donnée plus haut prend un caractère plus large et plus profond, il serait injuste envers les données elles-mêmes que nous avons acquises de terminer cet ouvrage sans toucher d'une façon plus directe que nous ne l'avons fait jusqu'ici à quelques-unes des convictions les plus profondes de l'homme. Leur influence ne doit pas être limitée aux conclusions, quelque importantes qu'elles soient, qui en découlent immédiatement. Ces découvertes sont plutôt de nature à contribuer, plus que toutes les autres, à l'achèvement ultime du programme de domination scientifique que l'*Instauratio magna* avait formulé pour l'humanité. Bacon avait prévu la victoire progressive de l'observation et de l'expérience, le triomphe du fait réel et analysé, dans tous les domaines des études humaines ; dans tous sauf un. C'est en effet à l'Autorité et à la Foi qu'il abandonna le domaine des « choses divines ». Je tiens à montrer que cette grande exception n'est pas justifiée. *Je prétends* (1) *qu'il existe une méthode d'arriver à la connaissance de ces choses divines avec la même certitude, la même assurance auxquelles nous devons les progrès dans la connaissance des choses terrestres. L'autorité des religions et des églises* SERA AINSI REMPLACÉE PAR CELLE DE L'OBSERVATION ET DE L'EXPÉRIENCE. *Les impulsions de la foi se transformeront en convictions raisonnées et résolues qui feront naître un idéal supérieur à tous ceux que l'humanité avait conçus jusqu'ici.*

La plupart des lecteurs des pages précédentes auront sans doute été préparés à l'opinion ainsi exprimée franchement. Mais peu nombreux seront ceux auxquels cette opinion ne paraîtra pas à première vue bizarre et invraisemblable. La philosophie et l'orthodoxie s'accorderont à la trouver présomptueuse, et la science elle-même n'acceptera pas sans objection qu'on fasse entrer dans ses cadres

(1) C'est nous qui soulignons.

des faits dont elle avait pendant longtemps l'habitude soit de nier l'existence, soit en tout cas de méconnaître la valeur. Je n'en suis pas moins convaincu qu'il apparaîtra à la réflexion que le changement de point de vue que je propose est plus que nécessaire : il est inévitable.

Je n'ai pas besoin de décrire ici tout au long l'inquiétude profonde de notre époque. A aucune autre, le degré de satisfaction spirituelle de l'homme n'a été à ce point au dessous de l'intensité de ses besoins. L'ancienne nourriture, quoique administrée de la façon la plus consciencieuse, est trop peu substantielle pour nous autres modernes. Deux courants opposés traversent nos sociétés civilisées : d'un côté la santé, l'intelligence, la moralité, tous ces dons que les progrès rapides de l'évolution planétaire sont à même de procurer à l'homme, se sont accrues dans des proportions extraordinaires ; d'un autre côté cette même santé, cette même prospérité font ressortir davantage le *Welt-Schmerz* qui ronge la vie moderne, la perte de toute foi réelle dans la dignité, le sens, l'infinité de la vie.

Nombreux, certes, sont ceux qui acceptent facilement cette limitation de l'horizon, qui voient sans regret tout espoir plus élevé se dissiper et s'obscurcir sous l'influence des activités et des plaisirs terrestres. Mais d'autres ne se montrent pas satisfaits à aussi bon compte ; ils ressemblent à des enfants qui sont trop grands pour des jeux avec lesquels on les amuse, qui sont prêts à tomber dans l'indifférence et le mécontement contre lesquels le seul remède consiste dans l'initiation aux travaux sérieux des hommes.

L'Europe avait déjà connu une crise pareille. Il y a eu une époque où la naïveté joyeuse, les impulsions irréfléchies du monde primitif avaient disparu, où la beauté avait cessé d'être le culte des Grecs et Rome la religion des Romains. La décadence Alexandrine, la désolation byzantine ont trouvé leur expression dans plus d'une épigramme qui aurait pu être écrite de nos jours. Il se produisit alors une grande invasion du monde spirituel et avec de nouvelles races et de nouveaux idéaux, l'Europe a recouvré sa jeunesse.

L'effet unique de cette grande impulsion chrétienne commence peut-être à s'atténuer. Mais plus de grâce peut venir d'une région

d'où la grâce était déjà venue une fois. L'agitation de notre époque est celle de l'adolescence, non celle de la sénilité ; elle annonce plutôt l'approche de la puberté que celle de la mort.

Ce que notre époque demande, ce n'est pas l'abandon de tout effort, mais une tension de tous nos efforts ; elle est mûre pour une étude des choses invisibles aussi sérieuse et aussi sincère que celle que la science avait appliquée aux problèmes terrestres. C'est que de nos jours l'instinct scientifique, développé depuis si peu de temps dans l'humanité, semble prendre un essor pour acquérir l'importance que l'instinct religieux avait eue aux temps passés, et s'il existe la moindre fente à travers laquelle il soit possible de regarder ce qui se passe en dehors de la cage planétaire, nos descendants ne se feront pas faute d'en profiter et de l'élargir. Le schéma de connaissances qui s'impose à ces chercheurs doit être tel que, tout en *dépassant* nos connaissances actuelles, il les *continue*; par conséquent un schéma non catastrophique, mais évolutionniste, non promulgué et terminé en un moment, mais se développant graduellement en recherches progressives.

Ne doit-il pas y avoir également un changement continu, un avancement sans fin de l'idéal humain lui-même, de sorte que la foi abandonne son point de vue du passé limité pour se placer à celui du futur sans fin, moins pour suppléer aux lacunes de la tradition que pour rendre plus intense la conviction qu'il existe une vie supérieure pour laquelle on doit travailler, une sainteté qui peut être atteinte un jour en vertu d'une grâce et à l'aide d'efforts jusqu'ici inconnus ? (1)

Il se peut que pour quelques générations à venir la foi la plus vraie consistera dans des efforts incessants pour démêler parmi les phénomènes confus quelque trace du monde supérieur, de trouver

(1) Si par le mot grâce M. Myers entend le réconfort que l'on puise dans la communion continue avec les esprits de ceux que nous avons aimés ici-bas et dans le secours moral qui peut nous venir de ceux qui sont plus avancés que nous dans la voie évolutive, nous acceptons pleinement cette expression et nous la trouvons juste. Mais si par le mot grâce il fallait entendre une intervention de la divinité, un acte arbitraire sans lequel nous ne pourrions accéder à la vie immortelle de l'esprit, alors nous repoussons cette expression comme contraire à la justice et à l'expérience spirite. (*N. d. l. r.*).

ainsi « la substance des choses espérées, la preuve des choses invisibles ». J'avoue pour ma part avoir souvent eu l'impression que notre époque a été favorisée d'une façon exceptionnelle, qu'aucune révélation et aucune certitude futures n'égaleront la joie de ce grand effort contre le doute pour la certitude, contre le matérialisme et l'agnosticisme, qui ont accompagné les premiers progrès de la science, pour une conviction scientifique plus profonde que l'homme possède une âme immortelle. Je ne connais pas d'autre crise d'un charme aussi profond ; mais ceci n'est peut-être après tout que l'incapacité de l'enfant affamé de se figurer quelque chose de plus agréable que la première bouchée de pain qu'il avale. Donnez-lui *cela* seulement, et peu lui importe de savoir s'il est appelé un jour à être premier ministre ou valet de charrue.

Tout aussi transitoire et dépendant au même degré de la place que nous occupons dans l'histoire des efforts humains est une autre nuance de sentiment que beaucoup ont connue.Ils ont senti notamment que l'incertitude communique à la foi une portée et un courage que la certitude scientifique est impuissante à donner. Ils ont éprouvé une joie austère dans le choix de la vertu, sans attendre aucune récompense de la vertu. Cette joie, semblable à la joie de Colomb naviguant à l'ouest de Hierro, ne pourra peut-être pas se produire sous les mêmes formes. Mais, pour descendre à une comparaison plus humble, jamais l'homme fait ne sera capable de se vouer à l'étude dans le même esprit de foi pure, sans anticipation des résultats, comme lorsqu'il apprenait l'alphabet sur les genoux de sa mère. Notre effort intellectuel a-t-il pour cela diminué depuis ? Avons-nous senti qu'il n'était plus nécessaire de lutter contre l'oisiveté puisque nous avons appris que la connaissance apportait une joie certaine ?

Les variétés de la joie spirituelle sont infinies. A l'époque de Thalès, la Grèce avait éprouvé la joie de la première notion vague de l'unité et de la loi cosmiques. A l'époque du christianisme, l'Europe avait reçu le premier message authentique d'un monde situé au-delà du nôtre. A notre époque, la conviction se fait jour que les messages sont susceptibles de devenir continus et progressifs, *qu'entre le monde visible et le monde invisible il existe un chemin de communication que les générations futures auront à cœur d'élargir et d'éclairer.* (1) Notre époque peut nous sembler la meilleure ; leurs époques leur sembleront meilleures et plus grandes.

(1) C'est nous qui soulignons.

Evolution spirituelle : Telle est donc notre destinée dans ce monde et dans l'autre ; évolution graduelle à nombreuses étapes, à laquelle il est impossible d'assigner une limite (1). Et la passion de la vie n'est pas de la faiblesse égoïste, mais un facteur de l'énergie universelle. On doit maintenir sa force intacte, lors même que notre lassitude nous pousse à nous croiser les bras dans un repos sans fin ; elle doit survivre et annihiler les « douleurs qui conquièrent la vérité ». Si les Grecs considèrent comme une λιποταξία, comme une désertion du poste assigné dans la bataille, le fait de quitter par le suicide la vie terrestre, combien plus lâche est le désir de déserter le Cosmos, la résolution de ne plus rien espérer, non seulement de la planète, mais de l'ensemble des choses.

Or, l'homme peut maintenant se sentir chez soi dans l'Univers infini ; la plus forte peur est passée ; la vraie sécurité commence à être acquise. La plus forte peur était celle de l'extinction ou de la solitude spirituelle ; la vraie sécurité réside dans la loi de la télépathie.

(*A Suivre*) F. W. H. MYERS.

Ouvrages Nouveaux

Echos d'un autre Monde

Révélations extra-terrestres

PAR

CH. D'ORINO, JUVEN, éditeur. Prix 3 fr.50

Voici l'avant-propos de ce livre, qui constitue la meilleure analyse que l'on puisse faire de cet ouvrage, dicté par les Esprits, au moyen de l'écriture mécanique :

Ce second livre, présenté au public, a été écrit de la même manière que les *Contes de l'Au-delà* ; il n'y a donc pas à revenir sur les procédés employés à sa composition.

Les grands Esprits ont bien voulu continuer à se manifester, et les pages qui suivent ont été intégralement dictées par Renan, Lamenais,

(1) On voit que l'auteur admet la réincarnation, puisqu'il parle des nombreuses étapes que nous avons à parcourir. Si le développement de l'âme devait s'effectuer continuement dans la vie spirituelle sans retour ici-bas, il aurait indiqué une évolution ininterrompue, tandis qu'il spécifie qu'il s'agit d'étapes, c'est-à-dire de vies successives. (*N. d. l. r.*)

Zola, Maupassant, Gautier, le Père Didon, Mgr Dupanloup, Lamartine, Daudet, le curé d'Ars, etc.

On remarquera que leur attitude devient plus familière, ils reprennent peu à peu les qualités brillantes de leur style terrestre ; bref, par l'habitude et la fréquence des communications, ils parviennent à vaincre les difficultés de la mise au point et de la distance. Il arrive, en effet, pour ces manifestations, le phénomène qui se produit dans l'hypnotisme et le magnétisme, l'opérateur obtenant des résultats beaucoup plus complets et beaucoup plus rapides lorsqu'il renouvelle fréquemment les expériences fluidiques sur le même sujet.

On a respecté religieusement les idées deces Esprits,si avancées qu'elles puissent parfois paraître. Elles ne sont pas sorties du cerveau de l'auteur (le médium) qui n'en prend nullement la responsabilité. Il n'y a donc pas à discuter avec le public si la doctrine exposée concorde ou ne concorde pas avec ses propres idées Il les exprime telles qu'elles lui ont été dictées.

D'ailleurs, bien que ces idées paraissent nouvelles et puissent par leur nouveauté troubler les consciences étroitement attachées au dogme traditionnel, beaucoup de grands esprits s'en occupent,et les moins audacieux arrivent à reconnaître « qu'après tout il pourrait bien y avoir quelque chose ».

Ce quelque chose, si indéfini qu'il soit encore,est passionnant.L'homme qui sent la vie si courte, veut savoir ce qu'il y a au delà. Le matérialisme lui indiquait, comme but final, le néant, sans sanction du bien et du mal, sans espérances, et, comme seul attrait, le repos dans l'anéantissement de l'être total. Le Christianisme assurait l'immortalité de l'âme, mais faisait surgir, au moment de la mort, les plus terrifiantes responsabilités. La morale du Spiritisme, très haute, très concluante, je dirai presque très rassurante, affirme la survie et oriente l'homme vers Dieu,avec la charité pour moyen et le perfectionnement continuel pour but. L'évolution vers un idéal toujours meilleur à la suite d'incarnations successives, qui permettent à l'âme de monter plus haut, toujours plus haut, dans un élan perpétuel vers cette immuable perfection qui est Dieu, constitue un dogme admirable qui ne se sépare de la doctrine du Christ que par quelques questions de détail. N'y aurait-il donc pas moyen de rapprocher ces deux doctrines s'appuyant toutes deux sur l'immortalité,sur la charité et sur l'amour ? Des esprits éminents comme Mgr Dupanloup et le Père Didon, ne croient pas la tâche impossible, et c'est le but qu'ils se proposent par ces révélations, ces discussions théologiques, ces exposés qui font luire sur notre pauvre terre d'épreuves un rayon de vérité.

Paul Stapfer, dans son *Victor Hugo à Guernesey*, raconte que le grand poète, après avoir assisté à une séance de Spiritisme, déclara : « Il ne faut pas se servir du mot « surnaturel », car il est vide de sens, tout dans la nature étant naturel. Mais il y a deux parties dans la nature ;

l'une que nous connaissons et expliquons, l'autre que nous commençons à connaître et n'expliquons pas encore. C'est une nouvelle science qui vient de se fonder. Malheureusement nos savants sont intolérants. On n'allume plus les bûchers comme au xve siècle, mais on cloue les révélateurs et les initiateurs d'un ordre de choses nouveau à ce pilori : le ridicule. »

Cette crainte, il faut savoir la braver, et ne pas se confiner dans cet égoïsme voulu qui faisait dire à un sceptique : « Il vaut mieux avoir tort avec tout le monde que raison tout seul. »

Le nouveau livre que nous offrons au public se divise en trois parties : 1° *Spiritisme* ; 2° *Religion et morale ;* 3° *Question Sociale*. Il traite les plus graves problèmes qui puissent intéresser l'humanité.

Soulèvera-t-il quelques voiles ? Entraînera-t-il quelques incrédules, ou simplement quelques indécis, par la hauteur de ses vues, par sa morale véritablement évangélique, par la sérénité d'une philosophie qu'Edgar Quinet eût qualifiée de « Ravitaillement moral » ?

Nous voulons l'espérer. L'homme, dans son effort incessant vers le bien rappelle ce gymnasiarque symbolique chanté par Théodore de Banville qui, affamé d'azur, voulant bondir plus haut, toujours plus haut, s'en va, d'un effort suprême, rouler dans les étoiles.

L'Etre Subconscient

PAR

M. le Docteur Geley. Alcan, Editeur prix 2 fr. 50

Nos lecteurs connaissent déja cet ouvrage qui est arrivé rapidement à sa deuxième édition. Ce succès bien mérité vient à la rigueur de la méthode avec laquelle l'auteur expose tous les faits de la psychologie normale et anormale. Il montre quelles clartés jaillissent pour l'explication des névroses, de la folie, des personnalités multiples, de la clairvoyance, de la suggestion mentale, de la télépathie, etc. si l'on connait l'être subconscient et son substratum essentiel qui est le périsprit.

L'ouvrage renferme aussi toute une philosophie idéaliste, qui n'est autre que celle du spiritisme, mais présenté aux savants sous une forme impeccable et qui fera pénétrer nos idées dans ces milieux jusqu'alors tout à fait réfractaires à nos doctrines. Souhaitons donc à ce livre de se lire beaucoup, ce sera pour le plus grand bien du spiritisme.

Transcription Phonétique Universelle

PAR

Jean Zimmermann

M. le Docteur Jean Zimmernann a consacré de longues années à la mise au point définitive de son œuvre, qui est aujourd'hui parfaite. Il a résolu le problème de créer une écriture qui est en même temps *phono*

graphique et *sténographique*. L'auteur a pour ambition de contribuer au progrès humain en mettant les hommes à même de correspondre entre eux en apprenant facilement leurs idiomes respectifs, grâce à sa méthode qui se restreint à un petit nombre de caractères phonétiques,et de règles qui permettent de transmettre exactement la parole à distance.

« Notre théorie, dit l'auteur, répose éminemment sur la Phonétique, cette science si belle par sa simplicité, par son indépendance : la tyrannique orthographe qui n'est en trop grande partie que la façon d'écrire *à la mode*, qu'un joug arbitrairement établi sur la plume de l'écrivain, — n'a pas de prise sur elle. L'écriture orthographique *parle* plus ou moins *aux yeux ;* l'écriture phonétique est une image simple qui se reflète immédiatement dans l'organe de la vision et semble parler à nos oreilles. Quand donc aurons-nous l'écriture scolaire idéale ne représentant que des lettres ayant une valeur réelle, supprimant les lettres nulles, parasites ; ne conservant de la trop despote orthographe actuelle que des règles relatives à la distinction de certains mots — en nombre restreint — qu'il est parfois utile d'identifier ? »

M. le Dr Zimmermann, après avoir cité les appréciations d'auteurs comme L. Havé, Pelletier, Farcy, etc. en faveur du phonétisme, ajoute : « L'orthographe est déja simplifiée et tend de plus en plus à être dégagée des règles *à exceptions*, et des bizarreries consacrées par l'usage. L'écriture tend aussi a devenir essentiellement PHONÉTIQUE. Avec la simplification des règles, viendra aussi la simplification dans le tracé des lettres. Les tendances si marquées à notre époque, de SIMPLICITÉ et de CÉLÉRITÉ font présager cette transformation de l'écriture devenue phonétique (Phonographie) en écriture plus concise, d'une grande rapidité (Sténographie). »

Nous ne pouvons évidemment entrer dans le détail de la méthode inventée par M. Zimmermann, mais il nous semble qu'elle est pratique et qu'elle est appelée à rendre plus tard les plus grands services lorsque son usage sera généralisé. Souhaitons donc un grand et légitime essor à la Transcription Phonétique universelle, puisqu'elle répond à un véritable besoin des temps modernes.

Les personnes qui désirent posséder les deux volumes, Théorie et Pratique, peuvent s'adresser à M. Jean Pellerat (I. C. 122) 18, rue Saint-Jacques à Montmorency (Seine-et-Oise) ou chez l'auteur, place du palais d'hiver, perspective Newski, Saint-Pétersbourg.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à remettre à plus tard le compte-rendu de différents autres ouvrages qui nous sont parvenus.

Nécrologie

Manquant de détails précis sur M. Ercole Chiaia, nous reproduisons cette nécrologie empruntée aux *Annales Psychiques* :

Ercole Chiaia, dont on a dernièrement annoncé la mort, n'est pas à proprement parler le nom d'un savant ni d'un homme qui s'est illustré par ses écrits ; c'est celui d'un des propagandistes les plus infatigables et en même temps des plus heureux auquel les études médianimiques soient redevables du grand développement qu'elles ont pris pendant ces dernières années, parmi les hommes de science.

Né à Brindisi, en 1836, M. E. Chiaia obtint le doctorat en médecine à l'Université de Naples, d'où il avait été expulsé, pendant quelque temps, par le gouvernement des Bourbons. En 1860, après l'expédition de Garibaldi, il entra dans l'armée italienne comme officier de cavalerie. Après son mariage, il quitta la carrière des armes pour s'adonner au commerce et à l'industrie.

C'est alors qu'il commença à s'occuper de Spiritisme. Le hasard lui ayant fait connaître ce merveilleux médium qu'est Eusapia Paladino, alors à peu près inconnu, il ne négligea rien pour obtenir que des savants dignes de ce nom, parce que sans idées préconçues, s'occupassent de ce précieux sujet. Il en résulta des polémiques assez vives dans la presse italienne et le fameux défi lancé par M. Chiaia au professeur Lombroso, en 1885, qui donna lieu ensuite, grâce à l'intervention d'Aksakof, à ces séances de l'automne de 1892, à Milan, qui eurent un si grand retentissement et auxquelles assistèrent les professeurs Schiapparelli, Richet, Lombroso, etc. La Palladino garda toujours pour M. Chiaia le plus grand respect et la plus vive reconnaissance.

Les conséquences de l'œuvre de M. Chiaia seront durables, parce qu'elles ne sont pas fondées sur des mots, mais sur des faits.

*
* *

Nous ne laisserons pas partir non plus le professeur Marc Thury, sans lui adresser un adieu reconnaissant, car il fut un des premiers parmi les savants à oser étudier le phénomène des tables tournantes, à une époque où il fallait une grande force morale pour braver le préjugé. Dans son ouvrage : *Les tables tournantes, en rapport au problème de physique générale qui en ressort*, il établit la réalité du phénomène et sut garder l'attitude digne d'un vrai savant. C'est dans cet ouvrage qu'il dit : « La mission de la science doit être de reconnaître la vérité ; mais son témoignage est affaibli s'il puise une partie de ses données à la révélation ou à la tradition, puisqu'il y a alors une pétition de principe ».

L'ouvrage de M. Thury a été réimprimé en 1888, et l'auteur y écrivit une préface dans laquelle il remarquait que les trente ans qui s'étaient pas-

sés n'avaient pas suffi à résoudre le problème, mais « qu'un jour on érigera un édifice sur cette pierre posée en 1854 ».

M. Thury était un esprit encyclopédique. On l'a comparé avec raison à Ch. Bonnet, car il unissait le goût des siences exactes, de l'observation, à celui de la spéculation et alliait avec talent les domaines les plus divers. Espérons que son indépendance d'esprit suscitera quelques imitateurs, aujourd'hui qu'il y a moins de danger qu'autrefois à se lancer dans la « Métapsychique ».

Séance

de Spiritisme expérimental

chez Me Cardélia, 81 Boulev. de Courcelles.

Paris le 3 juin 1905

MON CHER AMI,

Pendant mon séjour à Paris, j'ai eu l'avantage d'assister à une séance chez Mme Cardélia avec ma famille. Etaient aussi présents M. Hapet, 29. rue Chaligny, M. R, le Docteur X et l'Avocat Y. Ces deux derniers n'avaient jamais vu de phénomènes ; ils ont dû être satisfaits, car la séance a été merveilleuse tant au point de vue physique qu'au point de vue intelligent. J'exprime par ordre ce qui s'est passé.

Pendant que nous avions les mains sur la table, des coups ont été frappés dans le tissu même du bois, sans mouvement, sans lévitation.

Puis des rythmes indiqués : Au clair de la lune et J'ai du bon tabac.

Ensuite : répétition des coups et des rythmes *sans contact*, phénomène très étonnant pour les nouveaux venus. Ensuite le Docteur X prend undes dés numérotés qui se trouvent dans une poche et le place sous la main du médium Me Cardélia. M. R touche des N^os sur un tableau, en arrivant sur le N° 6 la table frappe 3 coups, ce qui veut dire oui. Me Cardelia lève la main et on voit le petit cube en bois portant le n°6.

Même opération est recommencée par l'avocat avec un chiffre, et même réussite.

Puis le Docteur forme le mot Louis avec des lettres et met ce mot inconnu de tout le monde sous la main du médium.

Au bout de 2 minutes la table frappe pour prévenir que l'Esprit a vu, et M. R. touche des lettres qui ont formé le mot Louis.

M. Hapet a alors proposé d'écrire un nom et de le placer, ployé et inconnu de tous, sous la main du Médium.

Ayant écrit Jean et ployé son papier, la table frappa le mot Jean sous la baguette de M. R qui la promenait sur les lettres.

Le Docteur X mit le mot Clément et M.Y mit le mot Adrien ensuite et l'Esprit dit ces noms. Quand on a vu une seule fois seulement des phénomènes aussi fortement accusés, un sceptique a le devoir d'en rechercher les causes, ce que feront, je pense, l'avocat et le Docteur dont je viens de parler.

COMMANDANT DARGET.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Harbinger of Light

reproduit le récit d'un journal de Pensylvanie, qui peut provoquer une interprétation intéressante. Le voici :

Quatre vétérans de la guerre de sécession, le capitaine Wall, le capitaine Kent Bissell, le capitaine Butt et M. Orchard, assis devant la porte du capitaine Wall, rappelaient leurs souvenirs de la grande lutte et parlaient avec une admiration passionnée du cheveleresque général Robert Lee, lorsque vint à passer un jeune homme porteur d'un appareil photographique. Il proposa de photographier le groupe et sa proposition fut acceptée. Au développement de la plaque les quatre assistants vinrent parfaitement, mais à la grande surprise de tous, on vit planant au dessus d'eux, et à l'arrière-plan, le buste parfaitement reconnaissable du général Lee. L'examen le plus minutieux ne put faire découvrir aucune cause normale à un tel phénomène. La rencontre du photographe et des anciens combattants était purement fortuite et rien n'avait pu être préparé pour un truquage.

Restent deux interprétations : la pensée passionnée des vieux soldats s'est-elle extériorisée, comme le fait a déjà été constaté expérimentalement ; ou bien l'esprit du général a-t il été appelé par la pensée de ses fidèles soldats ? Nous renonçons à nous prononcer.

Light

Nous trouvons dans le *Light* du 27 Mai un article non signé dont l'auteur affirme avoir vu dans les locaux de la S. P. R. un certain nombre des *apports* produits par Bailey, à Sydney, et envoyés à Londres pour être examinés. Ce sont des tablettes d'argile, un cylindre couvert de caractères cunéiformes, plusieurs monnaies Romano-Egyptiennes, un scarabée, etc... Une lettre de M. Léonard W King, du département des Antiquités Egyptiennes et Assyriennes au Museum Britannique confirmée et complétée par une autre du D. Wallis Budge, le chef du même département, constate que les tablettes d'argile sont toutes des imitations, comme on en fait couramment pour les vendre aux touristes, mais que les monnaies et le scarabée sont authentiques, quoique peu rares et d'une faible valeur.

Une telle décision n'a qu'une assez faible portée pour ce qui regarde la

question des apports en elle-même, et toute la question se résume en définitive dans ces trois points : 1° — La façon dont les apports ont été introduits dans la salle des séances ; 2° La nature et la source des objets ainsi apportés : 3° Les affirmations des contrôles au sujet de ces objets.

« Laissant pour terminer ce qui a trait au premier point, nous déclarons tout d'abord, dit l'auteur, que nous ne constestons pas le jugement des experts du British Museum et nous reconnaissons que les caractères semblent bien avoir été imprimés par un moule d'une seule pièce et non par des coups successifs de l'extrémité aiguë d'une pointe en bois, comme sur les tablettes authentiques trouvées à Babylone (1). Quant aux assertions des contrôles prétendant décrire les objets et traduire les inscriptions, nous ne pouvons absolument pas, dans l'ignorance où nous sommes des conditions qui régissent le monde invisible, apprécier jusqu'à quel point ils ont pu être eux-mêmes trompés par les autres esprits qui sont censés avoir fait les apports et qui auraient présenté des imitations pour des objets authentiques. Il nous est donc aussi impossible de les condamner que de les exonérer comme ayant sciemment fait la substitution et de fausses descriptions. »

« Reste maintenant à déterminer par quel procédé les objets ont été introduits dans la salle des séances. Nous nous déclarons incapables de résoudre cette question. Mais le fait même que cette question puisse se poser est par lui-même l'indice d'un doute sur la valeur des précautions prises, aussi bien à Sydney, qu'à Milan et à Rome. Des séances ne méritent pas de passer pour démonstratives tant que les conditions de contrôle ne sont pas suffisantes pour prévenir toute objection des assistants. Elle sont sans utilité toutes les fois que l'on peut dire que telle ou telle importante mesure n'a pas été prise. Tout homme qui sort d'une séance en déclarant que telle circonstance suspecte n'a pas été examinée aussitôt que signalée, se juge lui-même. Si une irrégularité est signalée, et si le médium refuse le contrôle, la séance doit par le fait même être déclarée nulle. Nous devons dire pour terminer, que le D Mac Carthy, sous la surveillance duquel ont été tenues les séances de Sydney, regarde les précautions, prises par lui comme aussi rigoureuses que possible et comme probantes et que plusieurs apports dont les photographies ont été envoyées avec la collection mentionnée plus haut, sont tels qu'il eût été impossible de les cacher sur la personne du médium, sans être révélés

(1) Il serait intéressant de savoir si on a présenté ces tablettes à l'examen des experts comme *des apports*, ce qui nous semblerait une méthode défectueuse, car il est évident que, malgré leur impartialité, les experts ont pu être influencés par le caractère surnaturel qui s'ajoute toujours bien à tort à ces phénomènes. Dans ces recherches, il faut absolument se mettre en garde aussi bien contre le parti pris des incrédules que contre celui des croyants (*N. d. l. r.*)

par l'examen le plus superficiel et l'on peut en dire autant à propos des séances de Milan. »

Nous ne pouvons que nous joindre à ce jugement et faire remarquer combien il eût été impossible à Bailey d'introduire par un procédé quelconque non seulement des poissons vivants et des algues dont l'eau de de mer dégoutte, mais même simplement des oiseaux vivants et qui ont survécu.

Sous le titre : *Matérialisations reconnues*, le *Ligt* du 3 juin publie une observation signée : Walter Appleyard, relatant plusieurs séances, dont le compte-rendu fut signé par six assistants et dans l'une desquelles se produisirent jusqu'à onze matérialisations, dont plusieurs furent *vues en même temps* que le médium. Certaines ont été reconnues par des assistants avec lesquels elles vinrent causer d'affaires intimes, ignorées du médium et des autres assistants.

Tout ceci, nous le savons, n'est ni bien nouveau ni bien rare ; mais nous croyons qu'on ne peut trop multiplier les faits bien observés, dans l'espérance qu'un jour un de nos savants viendra nous en donner une explication satisfaisante et sera mieux inspiré que l'*Eminent* professeur que la S. P. R. doit être fière de posséder comme président, après Crookes, Sidgwigk, Myers, Loge, etc... et qui, faisant récemment une conférence sur la Personnalité, expliquait les phénomènes de médiumnité multiples et simultanés par l'existence de consciences multiples chez un même médium, grâce à cette *souplesse prodigieuse de l'intelligence humaine* (sic), qui a provoqué *l'erreur colossale* (Resic) des spirites, assez naïfs pour se croire en présence des âmes de ceux avec lesquels ils ont vécu le plus intimement sur cette terre.

Ainsi donc un homme qui s'est occupé de questions scientifiques et qui a eu la bonne fortune d'être témoin d'un grand nombre de faits remarquables peut encore, nous ne voulons pas rechercher dans quel but, affirmer aux applaudissements d'une réunion choisie, que l'esprit d'un médium peut contenir des milliers de consciences s'ignorant réciproquement et dont chacune ignore même si complètement sa propre identité, qu'elle se présente comme l'âme d'une personne ayant déjà vécu sur terre, dont elle raconte l'existence dans des détails intimes, ignorés du médium et des assistants et que des recherches ultérieures démontrent exactes.

On se demande de quelle *colossale* crédulité il faut être doué pour accepter de pareilles bourdes !

Le N° du 10 juin du même Journal signale d'abord, d'après le *Pittsburg Times*, la présence dans une importante maison de santé d'une jeune clairvoyante, qui serait douée de facultés vraiment remarquables.

Il paraît, d'après le journal américain, que, en dehors de toute trance, et en se livrant à ses occupations ordinaires, elle aurait fait retrouver des objets égarés par des malades dont les facultés cérébrales sont affaiblies ;

que, depuis deux ans, elle aiderait efficacement au diagnostic de nombreux cas de maladie et surtout fait des pronostics le plus souvent justes sur le sort des malades. Elle se serait même prononcé sur des cas de malades éloignés dont on lui présentait des lettres.

Mme L. P. Finch vient de traduire le remarquable volume de M. Maxwell sur les *phénomènes psychiques*. Cette traduction est accompagnée d'importantes communications transmises par l'auteur et qui en font une nouvelle édition, équivalant presque à une refonte avec tendances presque spirites. Elle est accompagnée d'une appréciation d'Oliver Lodge. On y trouve le compte-rendu d'un *cas complexe* fourni par le prof. Richet et des observations ajoutées par Mme Finch.

Dans le cas du prof. Richet une personnalité, se donnant le nom de Tony et affirmant avoir été un ami du professeur, s'est manifestée à maintes reprises à un médium Mme X... pendant un séjour de celle-ci dans la forêt de Fontainebleau. Le médium a rendu compte de ces communications dans des lettres qu'il écrivait au professeur, alors à Carqueyrane. Le médium n'avait eu jusque là que fort peu de rapports avec M. Richet, qui ne lui avait jamais parlé de son ami, Antoine B....; cependant tous les détails cités des rapports entre les deux amis se sont trouvés exacts. Le professeur ingénieux trouva tout naturellement que le fait pouvait s'expliquer par la théorie de la lecture des pensées par le subconscient du médium ; mais après une conversation avec la veuve d'Antoine B... il dut reconnaître que son échafaudage de théories s'écroulait complètement, d'autant plus qu'il ignorait certains faits révélés par Tony.

En outre, un jour que le professeur dînait avec le médium, celle-ci lui annonça qu'un malheur menaçait la famille de Mme B.... Le même soir, c'est-à-dire sept à huit heures plus tard un accident de chemin de fer se produisait, auquel un fils d'Antoine B... faillit succomber et qui coûta la vie à un fils de sa veuve, remariée depuis. Cette mort dans la famille avait été annoncée dix-huit mois auparavant par le médium, qui avait dit qu'elle arriverait avant un délai de deux ans, mais qui s'était trompée sur la personne menacée.

Les *nouveaux phénomènes* décrits par Mme Finch, d'après des notes de M. Maxwell et d'un autre observateur, ont été obtenues par la médiumnité de M. Meurice et consistent en visions, coups frappés, écriture automatique et mouvements d'objets sans contact.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

On écrit de Valence (Espagne) à *Lumen* : Le 2 Mai, vers neuf heures du matin, les ouvriers des Ateliers de construction de la Valencienne situés dans la rue de Buenavista et appartenant à D. Francisce Clément,

étaient à déjeuner. Parmi eux se trouvait Manuel Guilhem, membre actif du groupe Faro de Paz. Tout à coup ses camarades le virent s'arrêter comme frappé de surprise et avant qu'ils eussent le temps de l'interroger, il leur dit : « En ce moment, un homicide vient de se commettre auprès du pont de Serranos, en face de l'église de Sainte-Monique. Je viens de voir un homme qui en menaçait un autre de son revolver. Ce dernier a tiré son couteau et l'a plongé dans le cœur de celui qui le menaçait. »

Ses camarades ne firent que rire de son récit en lui disant : « Voilà bien de tes histoires, Guilhem ! Tu n'as que des visions semblables et les esprits te rendront fou. »

Notre ami, sans se laisser émouvoir par ces plaisanteries, leur demanda d'attendre seulement jusqu'au moment où paraîtraient les journaux de la localité. Et, en effet, le soir même et le lendemain les journaux racontaient ce fait dans tous ses détails et il fut prouvé qu'il s'était passé au moment même où Guilhem l'avait vu.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Un nouveau médium Américain

Les *Psychische Studien* d'avril empruntent au *New-York Herald* du 21 janvier 1905 les détails suivants : Toutes les grandes villes des Etats-Unis ont actuellement leur église spirite. La plus importante de celles-ci se trouve à Brooklyn, le siège même de l'orthodoxie religieuse ; elle a plus de 500 membres réguliers, qui se recrutent parmi les meilleures familles de Brooklyn, mais il vient beaucoup d'autres auditeurs, et le dimanche soir, l'église, qui peut contenir environ 800 personnes, et qui est un des bâtiments les plus importants de la Ville, n'est pas assez grande pour le monde qui s'y presse. Le pasteur de cette église est le médium bien connu, Anne May Pepper.

M. Hermann Handrich, de Brooklyn, écrit dans *l'Ubersinnliche Welt* d'avril, un article sur Anne Pepper et raconte ce fait bien caractéristique que les trois plus grands journaux quotidiens de New-York, le *Herald* ; le *World* et le *Journal* (qui, ensemble, se tirent à environ un million d'exemplaires par jour), chantent sur tous les tons les louanges de ce médium, et cela en s'appuyant sur des savants distingués tels que les professeurs Hyslop, James, Quachenbon etc et les célèbres théologiens Funk, Savage Newton Heber. Voici les paroles du Dr Isaac Funk, chef de la maison d'édition Funk Wagnall, citées par le *Herald* et le *Journal* : « J'ai fait avec le médium Maude Pepper une série d'expériences, rendant impossible toute occasion de frauder, de deviner, ou même d'avoir recours à la conscience subliminale ou à des personnalités secondes, et néanmoins des phénomènes ont eu lieu qui indiquaient la présence d'esprits invisibles. Il me

convainquirent des facultés supra normales du médium, justifiant les études plus approfondies. »

M. Handrich nous donne ensuite quelques détails sur le service de Ms Pepper dans son église, et nous en extrayons ce qui suit :

Sur la plate-forme de l'église, brillamment éclairée par la lumière électrique, il y a une petite table, sur laquelle les assistants, en arrivant, déposent des lettres adressées à leurs amis décédés. Ces lettres renfermées dans des enveloppes sans adresse, forment un tas très considérable. Le médium pasteur commence par faire une prière et une courte prédication, puis, après chant et musique d'orgue, elle s'approche de la petite table et prend dans le tas une lettre quelconque. Ainsi elle en tient une dans l'air, et elle déclare que c'est un essai pour l'influencer, l'égarer. Elle lit des initiales « M. H. R. » sur l'enveloppe et dit que cela doit être au contraire R. H. W. ; puis on demande à un esprit nommé Robert H. William un avis sur quelque chose d'antique. « Est-ce bien ainsi ? » demande-t-elle, et quelqu'un dans l'assistance repend oui. Elle dit alors que l'esprit se déclare contre la rénovation du vieux tableau.

Elle prend ensuite une enveloppe non seulement fermée à la colle,mais aussi entourée d'une ficelle et s'adressant à un vieux monsieur, elle lui dit que cette lettre vient de lui, et qu'une jeune fille l'a aidée à la fermer. Il y a aussi, dit elle,deux autres lettres de lui dans le tas,contenant chacune un fragment d'une question. Tout ceci était correct, et on remarquait l'embarras du monsieur, auquel le médium promit une réponse dans une entrevue privée après le service.

« Ceci aussi est pour m'égarer », dit le médium en prenant une autre lettre, « à l'intérieur elle est adressée à un grand-père nommé Figueria « Elle demande à l'auteur de la lettre de lever la main, mais personne ne le fait. « Eh bien, il faut alors que « grand-père m'aide à trouver une autre lettre qui se trouve quelque part dans le tas. » Et elle se penche pardessus la plate-forme, comme pour aider l'esprit à monter puis, se redressant, et pendant que tous les yeux sont fixés sur elle, elle ordonne à l'esprit, qui sans doute se trouve invisible devant elle, de chercher la seconde lettre qui lui est adressée. La tension du public est suprême, sans respirer presque on attend ce qui va se passer, et, devant tous les yeux, le tas de lettres commence à remuer, puis une d'elle est détachée, et,comme saisie par une main invisible, elle est jetée par terre. Le médium la relève tranquillement et un homme qui se trouve au fond de l'église s'en déclare l'auteur. « Vous êtes dans une affaire où l'acier entre pour quelque chose, » lui dit-elle, « vous voudrez savoir si vous feriez bien d'ouvrir une succursale, » et, ceci étant confirmé, « vous pouvez exécuter votre projet, car ni moi ni le grand-père nous n'y voyons d'inconvénient ».

Relevant une lettre pourvue de la lettre P., le médium dit que l'esprit nvoqué s'appelle Parshall, et elle demande à qui appartient la lettre.Une dame en deuil lève la main. D'un ton sympathique Mrs Pepper s'adresse

alors à cette dame en disant que c'est l'esprit d'une personne qui s'est suicidée en respirant du gaz. Elle s'appelait Irène Parshall et elle voudrait faire dire à Nellie.... « Qui est Nellie ? » demande le médium en s'interrompant. « C'est moi, » répond la dame en pleurant, très émue, et elle confirme l'extactitude de ce qui précède. Le médium explique que l esprit voudrait faire dire à Nellie qu'elle n'avait pu, plus longtemps, supporter ses chagrins, et elle avait cru devoir faire ce qu'elle avait fait, mais elle le regrettait maintenant, elle n'avait pas compris la portée de son acte, et elle n'aurait pas cru que Charles.... « Qui est Charles ? », « Son mari », dit la dame en sanglotant, et le monsieur qui l'accompagnait également en grand deuil, devint pâle comme un mort.

« Bon », reprend le médium, « Irène dit qu'elle n'aurait pas cru que Charles en serait si frappé, car il était plus au courant des circonstances que vous ne pensiez. » en recevant cette révélation, la dame, tremblant de tout son corps, jeta à son compagnon un regard significatif.

Les journaux quotidiens ont publié aussi une quantité d'autres exemples qui prouvent les facultés merveilleuses de Anne Pepper et ne laissent aucun doute sur les phénomènes.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Matin

du 24 juin, sous la signature d'Harduin, publie l'article suivant, qui serait du plus haut intérêt si la découverte est confirmée :

Continuons à lâcher la politique. Cette conviction, est, en effet, entrée dans mon âme que mes articles ne hâteront pas le règlement de la question du Maroc,

Aussi je trouve bien plus intéressant de signaler un fait scientifique qui ne m'a pas l'air de passionner beaucoup l'opinion publique. Il vaut cependant la peine qu'on s'en occupe.

Jugez-en : un jeune savant irlandais, M. John Butler Burke, attaché au Cavendish Laboratory de Cambridge, a mis en présence une parcelle de radium et une solution de gélatine rigoureusement stérilisée. Sous l'action du radium, des cellules vivantes d'une espèce nouvelle sont apparues, et ce serait, par conséquent, la génération spontanée qui renaîtrait de ses cendres, alors qu'on la croyait définitivement enterrée après les démonstrations décisives de Pasteur.

Il est vrai que Pasteur ne connaissait pas le radium.

La question est de savoir si le savant irlandais a bien éliminé de ses expériences toutes les chances d'erreur. Lui semble sûr de son fait.

Ses confrères, vérifiant ses expériences, auraient constaté que les

cellules, après avoir atteint leur plein développement, se subdivisent par segmentation du noyau, à la manière des éléments protoplasmiques déjà connus.

Qu'est-ce que veut dire tout cela ? Beaucoup de choses très importantes.

Si l'expérience est exacte, elle nous donne peut-être la solution, longtemps cherchée, du problème de l'apparition de la vie à la surface de la planète au moment où, suffisamment refroidie, les organismes vivants ont pu subsister.

L'origine de l'homme et de toutes les espèces étant la cellule, au cas où il serait prouvé que la cellule peut naître de l'action du radium, on entrevoit très bien que, à l'origine, le radium, qui n'était pas enfoui dans les profondeurs du sol, mêlé aux terres rares, a engendré la cellule, et que la cellule a engendré toutes les espèces vivantes, l'homme compris.

Notre père, ce serait le radium fécondant la matière inerte. Vous ne vous attendiez pas à celle-là ?

Les Annales des Sciences psychiques

reproduisent le discours de M. Ch. Richet que notre directeur a analysé dans la précédente livraison. Nous n'y reviendrons pas ici. Nous trouvons aussi une étude de Mme Laura I Finch sur ce sujet : *Du droit d'évoquer les morts*. L'auteur déclare que sans savoir si oui ou non les morts se manifestent, on doit cependant les évoquer, contrairement à tout ce que les théosophes peuvent penser sur ce point. Mme Finch commet vis-à-vis du spiritisme la même faute que tous ceux qui ne le connaissent pas bien. Elle prétend que c'est une religion. Nous ne cesserons de protester contre cette appellation qui est tout à fait fausse. Qui dit religion, dit culte, dogmes, rituel, prêtres. Où voit-on tout cela ? dans le spiritisme. C'est une science expérimentale qui étudie les manifestations extra corporelles de l'âme pendant la vie, ce qui la différencie de la psychologie classique, et qui cherche à définir les conditions physiques et morales de l'âme après la mort. Chaque point qui semblait acquis dans cette étude doit pouvoir, comme dans les sciences, être de nouveau remis en question, chaque fois que l'observation des faits nécessite cette nouvelle investigation. Où voit-on là quelque chose de comparable avec les théologies ? En vérité il faut bien mal connaître notre doctrine pour la ranger parmi les religions. Ceci dit, rendons justice à Mme Finch qui a traité son sujet avec beaucoup de pénétration et un parfait bon sens.

Le Messager

notre excellent confrère, est toujours parfaitement rédigé et tient ses lecteurs au courant des faits spirites qui se produisent dans le monde entier. Dans son No du 15 mai, il raconte le fait suivant, qui montre combien les désincarnés se mêlent plus souvent qu'on ne le croit à notre vie d'ici-bas :

En 1903, une barque de pêche, ayant pour patron un nommé Antonios,

quittait le Pirée pour Syra avec deux matelots, dont un Crétois, Spigro Balazakis. Peu après, au lendemain d'une tempête, les matelots arrivèrent seuls à Syra, racontant que la barque avait sombré et qu'ils s'étaient eux-mêmes sauvés à grand peine. Cependant, la nuit même de la disparition d'Antonios, la sœur de celui-ci avait eu un songe affreux : elle avait vu son frère étranglé et jeté à la mer par les deux matelots. Elle ne crut pas à son rêve, parce que Balazakis avait toujours fait état de dévouement pour son frère, au service duquel il était depuis dix ans. Mais, il y a peu de temps elle revit en songe son frère qui lui dit : « Tu es donc complice de mes assassins puisque tu ne veux pas me venger ? Regarde la barque et la maison de Balazakis, il les a achetées avec l'argent qu'il m'a volé et dont il t'a dépouillée !»

La pauvre femme s'éveilla épouvantée ; elle se mit à la recherche et découvrit, en effet, dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu, la barque et la maison indiquées par son frère. Elle prévint alors la justice et quand, deux jours après, Balazakis entra dans le port, on l'arrêta. Il avoua avoir étranglé son patron pendant son sommeil et l'avoir ensuite jeté à l'eau ; il indiqua l'endroit où son complice s'était retiré ; celui-ci fut arrêté à son tour et avoua également.

Le Progrès Spirite

toujours bien écrit, traite dans son n° de juin du *Respect de la foi d'autrui.* Notre confrère M. Laurent de Faget, fait observer avec raison que la tolérance envers les autres est un signe d'avancement intellectuel et que notre devoir est de respecter les croyances de ceux qui attachent encore de l'importance à l'efficacité d'un culte pour les cérémonies du baptême, du mariage, de l'enterrement. Le vrai spirite a compris l'inutilité de ces actes ; aussi s'en abstient-il, afin de ne pas fortifier par sa présence et son exemple des pratiques qui ne font que perpétuer la puissance du clergé. Mais cela ne lui donne pas le droit de blâmer ceux qui ne sont pas encore arrivés à ce degré d'évolution. Le spirite sincère n'est pas sectaire. Il se contente d'enseigner ce qu'il considère comme la vérité, et lorsque ses enseignements si purs seront répandus dans les masses, on verra s'éteindre doucement toutes ces manifestations extérieures, car on comprendra mieux la parole du Christ qui recommande d'adorer Dieu partout, en esprit et en vérité,et non plus à heure fixe, sous une forme immuable et dans des temples où la pompe des offices distrait l'esprit, plus qu'il ne l'élève vers la puissance suprême que l'on doit honorer.

A lire aussi un très bon article de Mme Rosen Dufaure sur l'enseignement de la morale à l'école. Elle préconise avec raison l'influence de *l'esprit religieux*, indépendamment de toute influence dogmatique. Mais il faut pour réussir dans cette voie des aptitudes supérieures chez l'éducateur,qui ne se rencontrent que rarement, et c'est à cette incapacité que nous devons la génération précocement criminelle d'aujourd'hui qui s'abandonne sans frein à outes ses passions.

La Revue Spirite

continue la publication de l'excellente étude de M. Grimard sur l'idée de justice à travers les âges. L'auteur émet l'idée que la réincarnation ne s'effectuerait pour les individus que tous les mille ou quinze cents ans, de sorte qu'on pourrait presque suivre dans l'histoire, à ces intervalles, la répercussion expiatoire des fautes commises antérieurement. Voici ce curieux passage :

« S'il est possible — en dehors de toute rétribution Karmique — d'établir de curieux rapprochements entre telles époques historiques, de comparer par exemple, ainsi que le fait Mme Amie Besant, la période romaine d'Auguste, avec celle d'Elisabeth d'Angleterre, où semblent se retrouver de part et d'autre, les *mêmes* conquérants colonisateurs et fondateurs d'empire ; de constater, d'autre part, les rapports frappants qui existent entre les III et IVe siècles après Jésus-Christ et les XVIIIe et XIXe siècles de nos temps modernes, où les Gnostiques d'autrefois semblent être revenus parmi nous, pour y établir les courants de spiritualisme et de mysticisme qui caractérisent notre époque — il est plus facile encore de constater, tout au moins de supposer, et ici nous rentrons dans la série des concordances Karmiques, que les ilotes de la Grèce et que les esclaves de Rome, ayant peut être exercé de coupables représailles sur leurs contemporains des vieux âges, qui furent comme le prologue de l'histoire soit en Chaldée, soit en Perse, soit en Egypte, sont venus liquider leur passé, les uns à Sparte, les autres à Rome..., alors qu'en revanche, leurs bourreaux, aristocrates Grecs et patriciens du Bas-Empire, sont revenus sur terre pour expier leurs crimes dans les affres du Moyen-Age, soit en Espagne, soit en France, soit en Allemagne, partout enfin où tant de flots de sang ont été répandus par l'inquisition fanatique, les procès de sorcellerie, la féodalité seigneuriale, les invasions étrangères et les guerres dites religieuses... »

Bien que nous ne sachions pas exactement quel temps l'esprit consacre à se reposer dans l'espace, nous pensons, d'après des expériences personnelles, qu'il est en général beaucoup plus court que la période indiquée. Et puis, si toute violence et toute iniquité appelait fatalement d'autres violences et d'autres iniquités comme expiations, il faudrait supposer l'existence du mal éternel puisqu'il resterait toujours des crimes à punir. Non, répond avec justice M. Grimard, un temps viendra où les derniers coupables ne trouveront plus de bourreaux, car l'évolution aura permis aux victimes de faire le sacrifice de leurs haines pour amener la réconciliation générale dans l'amour de tous les membres de la grande famille humaine.

Les Archives de Psychologie

de février-mars renferment une étude très approfondie de M. Claparède sur le sommeil. Ce phénomène si vulgaire, qui embrasse un tiers de notre vie, est très peu et très mal connu. De très nombreuses théories ont été proposées pour l'expliquer, mais aucune ne satisfait complètement à toutes les données du problème. Ni les théories circulatoires-congestion

ou hypérémie du cerveau — ; ni la théorie de l'hypertension lymphatique ; ni la théorie de la rétraction des neurones ou de l'interruption du courant nerveux ;ni l'inhibition ou le défaut d'excitations ; ni les théorie toxiques : déchets s'accumulant dans le sang ; autonarcose carbonique ; ne peuvent s'adapter à tous les cas : toutes pèchent par quelque côté comme le fait voir avec beaucoup de clarté M. Claparède. L'auteur propose de considérer le sommeil comme un instinct qui a pour but de prévenir l'épuisement réel du corps. Il justifie l'emploi du mot instinct, en montrant que le sommeil est régi par la loi de l'intérêt momentané qui rend compte des principaux faits « contre lesquels sont venues sombrer les divers théories chimiques. » Les *stimuli* de cet instinct sont la fatigue, l'obscurité, les impressions monotones, les substances ponogènes (déchets de l'organisme fatigué, charriés dans le sang), certaines positions spéciales, la sensation du temps écoulé, etc.

En somme, étude très bien faite qui traite également du sommeil hibernal, du mécanisme du sommeil, qui serait dû au désintérêt et à l'inhibition, enfin cherchant l'origine du sommeil chez les êtres vivants, l'auteur propose deux explications : ou bien le sommeil s'est produit lorsque l'usure a été plus intense que la réparation ; ou bien le sommeil a eu pour but d'accumuler des forces qui ont donné aux espèces qui dormaient une suprématie sur les autres, qui en a assuré la survie. En résumé, pour M. Claparède, « *le sommeil est une fonction de défense, un instinct qui a pour but, en frappant l'animal d'inertie, de l'empêcher de parvenir au stade d'épuisement: ce n'est pas parce que nous sommes intoxiqués, ou épuisés que nous dormons, mais nous dormons pour ne pas l'être.* »

Sous le titre : *Exemples de travail utile pendant le rêve*, la revue cite le cas d'un jeune élève de Neuchâtel qui devait être interrogé sur *Les femmes savantes*, *le médecin malgré lui*, *le Misanthrope* de Molière ; *Andromaque*, *Phèdre*,de Racine ; et le premier chant de l'*Art Poétique* de Boileau. Il étudie toutes ces pièces, *sauf le Misanthrope*. Pendant la nuit, il rêve qu'il lit le *Misanthrope* et se réveille en retenant les dix derniers vers. Si le fait est rapporté exactement, c'est-à-dire s'il est certain que le jeune homme n'a *pas lu* la pièce de Molière, c'est un bon cas de clairvoyance ; mais le narrateur, M. Pierre Bovet, n'envisage pas une seconde cette hypothèse ; pour lui, c'est un souvenir inconscient qui s'est revivifié pendant le rêve. On voit combien il est simple de supprimer une faculté embarrassante, mais ce n'est qu'en donnant une formidable entorse à la réalité, car si l'élève avait lu la pièce antérieurement, il s'en serait souvenu, et son rêve n'aurait rien eu d'extraordinaire. Au contraire, ce qui le frappe d'étonnement, c'est cette connaissance exacte d'une chose qu'il n'a pas apprise normalement d'où, pour nous, un exemple de clairvoyance pendant le sommeil, comme, il en existe tant d'autres. Quand donc les Revues scientifiques voudront-elles mettre en parallèle les deux explications ?

L'Initiation

poursuit l'étude de M. Phaneg sur les maisons hantées. Il passera successivement en revue : 1° Les hantises venant d'un esprit mort violemment en mauvais état physique ; ou retenu dans l'atmosphère terrestre par une vision ; 2° Les hantises provenantd'un avare défendant son trésor ou d'autres cas analogues ; 3° Les hantises dues à une haine posthume ; 4° Les phénomènes produits par des sorciers vivants, dans un but de lucre ou de vengeance ; 5° Actions dues à des élémentals dirigés par une volonté humaine puissante, agissant physiquement ou astralement. Nous suivrons avec intérêt ce travail et nous sommes curieux surtout de connaitre des exemples authentiques des cas de la cinquième catégorie.

Dans les numéros précédents, M. Lecompte a publié une série de gravures représentant les images naturelles que l'on trouve parfois sur les pierres éclatées ou sur les silex. Cet auteur appelle ces figures des *gamabés* et croit qu'elles sont produites par une extériorisation involontaire de la force psychique. Il faut faire toutes réserves à ce sujet : non pas, peut être, sur la réalité des images elles-mêmes, bien que l'imagination joue un rôle énorme dans ces appréciations, mais quant à la cause qui peut les produire. Il suffit de se souvenir que l'électricité reproduit parfois sur le corps des foudroyés, hommes ou animaux, ou sur les objets environnants, certaines figures, pour que l'on soit tenu d'étudier sérieusement le rôle de l'agent électrique dans ces phénomènes. A voir dans le volume de Camille Flammarion : *Le Monde avant la création de l'homme*, p 209, les très curieux dessins observés sur des pierres. Deux surtout, un paysage formé de remparts et de tours et un autre représentant une sorte de grotte avec trois personnages, ne nous semblent pas de simples « jeux de la nature », il doit y avoir dans ces créations des causes plus profondes.

Souscription pour la jeune femme presque aveugle

Mme Hugon, 5 fr. ; Mme Curculasse, 1 fr. ; Mme Seguin, 1 fr. ; M. Raymond, 1 fr. ; Mlle Jarry, 0 fr.50 ; Vve Mme Charles 0 fr.50 ; Mme Baude, 0 fr. 50 ; Mme Vergez, 5 fr. ; Mme Duverneuil, 1 fr. ; Mme Durre, 1 fr. ; Mlle Duprat, 2 fr. ; Mme Vve Pujol, 1 fr. ; Mme Mouchet, 1 fr. ; Mlle Gensac, 2 fr. ; Mme Cazenave, 0 fr. 50 ; M. Charles, 0 fr. 50 ; Mme Charles, 0 fr. 50 ; Mme Hérier, 3 fr ; Mlle H. Hérier, 2 fr.

Total	7 fr. 50
Plus	20 fr. 50
	28 fr. 00

M. R. D. 3 fr. ; Mme Martha 200 fr. ; Mme de Watteville 50 frs.

POUR L'ŒUVRE DES CONFÉRENCES

Mme Hugon. . . . . 2 francs

POUR L'ŒUVRE DE PROPAGANDE DE M. DELANNE

M. Dartois. . . . . 200 francs

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs et abonnés que ses jours de réceptions sont suspendus pendant les mois de Juillet et d'Août. Devant voyager pour assister à certaines expériences, il ne sera pas possible au directeur de la Revue de répondre aux lettres qui lui seraient adressées, ce dont il prie ses correspondants de l'excuser.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'Extériorisation de la Pensée

Suite (1)

Les diverses espèces de fantômes de vivants

Nous avons constaté dans les précédents numéros que l'image spéculaire peut s'extérioriser et qu'elle est parfois perceptible pour des tiers, ou bien, alors même qu'elle n'est pas visible, elle a cependant une réalité puisque la plaque photographique reproduit cette image. Les deux exemples de M. Paulucci et Glendinning semblent même indiquer que cette sorte de spectre fluidique formé par l'extériorisation de la force psychique se produit plus souvent qu'on ne pourrait le supposer, et que certaines personnes peuvent laisser ces sortes de clichés fluidiques aux endroits où ils séjournent habituellement.

Les recherches de M. de Rochas sur ce qu'il appelle l'extériorisation de la sensibilité nous ont montré les phases successives de ce phénomène, de sorte qu'il nous a été ensuite permis de supposer que c'est cette force psychique qui est l'agent au moyen duquel les images des objets extérieurs se gravent d'une manière indélébile dans le périsprit, comme elle est l'agent qui permet par le même procédé la conservation des images mentales.

En effet, pour chacun de nous, la force psychique, à l'état statique, est visible, pour les sensitifs, sous la forme d'un duvet brillant qui recouvre le corps entier. Nous avons signalé les cas nombreux où cette force devient visible pour tout le monde dans les séances spirites, mais il est bon de noter que des médecins purement matérialistes ont constaté un phénomène analogue en observant des maladies d'origine nerveuse. Voici ce que dit le Dr Ferré au sujet des auréoles névropathiques : (2)

Il y a une vingtaine d'années, le Dr Féré a observé chez deux malades des auréoles lumineuses, et récemment il a eu connaissance d'un cas analogue, ce qui l'a décidé enfin à publier ses observations.

La première, qui remonte à 1883, concerne une femme âgée alors de 28 ans, d'une famille neuroarthritique et présentant depuis quelques an-

(1) Voir le n° de Juillet, p. 1.

(2) *Revue de Médecine*, 10 Avril 1905.

nées des accidents hystériques, mais sentant des migraines à crises menstruelles qui duraient du matin au soir pour se terminer par des vomissements glaireux. Lors d'une crise plus pénible que d'habitude, avec cyanose des extrémités, le Dr Féré fut frappé, vers 4 heures du soir, de la vue d'une lueur d'une vingtaine de centimètres de rayon autour de la tête, dont la clarté, de couleur orangée, s'affaiblissait vers la périphérie. Le même phénomène se manifestait autour des deux mains découvertes. La peau, ordinairement blanche et mate, avait pris une teinte orangée, plus foncée que celle des auréoles, et qui avait précédé l'apparition des lueurs. Le phénomène cessa environ 2 heures après au moment du vomissement habituel.

La seconde observation, faite en 1884, concernait une femme de 25 ans qui depuis l'âge nubile, souffrait de migraines mensuelles, de la durée d'une journée, et se terminant le soir sans vomissement. Cette femme avait deux garçons bien portants et une petite fille de 4 ans qui présentait des accidents hystériformes (convulsions et strabisme). Dans l'un de ses accès de migraine, la malade eut une émotion, celle de voir une crise de strabisme se déclarer chez sa petite fille, qu'elle en croyait à peu près délivrée. Elle se raidit et en même temps la peau présenta un changement de couleur orange et autour de la tête et des mains apparut subitement une auréole de même couleur orange. Cette lueur était de moindre étendue et d'aspect plus nettement rayonné à la périphérie et plus lumineuse que dans le cas précédent ; le phénomène ne dura que quelques minutes et la malade recouvra la parole. Le mari n'avait jamais constaté phénomène semblable chez elle.

La troisième observation, signalée par M. F., et qui lui a été communiquée par une tierce personne, montre la lueur non liée à la migraine, mais à un état d'angoisse ; le fait a été observé en 1904. Il s'agit d'une Mme B., qui a 4 enfants bien portants, dont l'aînée a 26 ans, et qui a toujours été en excellente santé jusqu'à l'année dernière. L'ataxie de son mari lui a causé de grands chagrins. Depuis plusieurs mois, elle souffre de troubles de la sensibilité et de la motricité, disparaissant à la lumière naturelle ou artificielle intense, ainsi que par les frictions et les applications chaudes. Le sommeil est souvent troublé par des sensations subjectives des appareils sensoriels et surtout de la vision et de l'audition (bruits brusques, illuminations subjectives qui la réveillent ainsi que des chocs émotionnels) ; elle a des terreurs inexplicables. Dans ce dernier cas, elle reste assise sur son lit pleine d'angoisse. Son mari est terrifié par un phénomène qui accompagne cette angoisse. C'est une lueur qui environne la tête de sa femme. En pleine obscurité, elle, et lui-même, et les objets environnants se réfléchissent tout à coup dans la glace de l'armoire placée en face du lit. Cet éclairage est le résultat de cette lueur, sorte de couronne de rayons divergents d'inégale longueur, de 20 à 25 centimètres de long, entourant tout le pourtour du profil, de quelque sorte qu'il se

présente. La face est pâle et teintée en jaune. L'auréole se développe brusquement comme l'anxiété ; elle s'éteint aussi comme l'anxiété, graduellement ; le tout ne dure guère plus d'un quart d'heure.

A la suite d'une chute dans l'escalier, les symptômes de paralysie s'accentuèrent et leur durée devint plus longue. L'angoisse se présenta depuis lors même le jour, mais sans phénomènes de luminosité appréciable.

L'angoisse, les paralysies nocturnes et les autres troubles font partie ici du syndrome hystérique ou neurasthénique. Les phénomènes de luminosité chez cette femme, de même que dans les cas de migraine précités, semblent liés à des troubles vaso-moteurs, donc constituant des troubles physiologiques.

Il est supposable que la visibilité de l'auréole est due à ce que le Dr Féré appelle une sorte « d'orage nerveux ». On peut imaginer que de même que l'électricité n'est visible que lorsqu'elle éprouve une résistance à surmonter (effluves des machines statiques, étincelle, filament lumineux des lampes à incandescence) de même la force psychique projetée anormalement hors de l'enveloppe fluidique, deviendrait lumineuse par suite de son frottement avec le périsprit. Dans le dernier cas cité, la lumière émise est assez forte pour éclairer les objets environnants et les faire refléter dans une glace, ce qui semble établir que le phénomène n'est pas subjectif.

Nous avons vu que l'émotion avait déterminé l'auréole dans la seconde observation rapportée par le Dr Féré. On pourrait rapprocher de ce récit ceux faits au sujet de l'émotion religieuse de Mme Jones, disciple du nouveau prophète Evan Roberts, qui révolutionne le pays de Galles.

Voici ce que M. Edgar Vine Hall dit à ce sujet : (1)

C'était le samedi du 25 février et Mme Jones allait tenir une réunion à Egryn. L'une des deux jeunes filles dont j'ai parlé tout à l'heure était venue prendre Mme Jones chez elle ; pendant qu'elles allaient ensuite ensemble à la chapelle, les lumières les accompagnaient, s'élevant, descendant, se divisant et se rattachant tour à tour, parfois d'un rouge très vif, d'autres fois d'une nuance indéfinie. Sa sœur vit, à son tour, la lumière à la fin du Meeting. La sœur de Mme Jones ayant logé dernièrement avec elle à la ferme aperçut des lumières, une fois de la fenêtre de la maison, une autre fois sur une voisine non convertie, alors qu'elle se trouvait avec Madame Jones. Tels sont les témoignages que j'ai recueillis au sujet

(1) *Revue des Etudes Psychiques*. Quelques aperçus sur le « Rivival Gallois », p. 303. Mai 1905.

de la musique et des lumières ; on peut trouver d'autres témoignages en différentes publications.

Donc l'extériorisation de la force psychique sous une forme visible n'est pas aussi rare qu'on pourrait le penser au premier abord et ne se produit pas que dans les séances spirites. L'action de la pensée extériorisée ayant souvent pour résultat de créer des fantômes de vivants, nous allons indiquer sommairement comme elle agit. Afin qu'il n'y ait pas confusion dans l'esprit de nos lecteurs au sujet des causes qui interviennent pour la production du costume et des accessoires dont les fantômes de vivants se montrent accompagnés, nous croyons utile de faire une classification qui embrassera tous les faits connus et l'on constatera que si la vision semble toujours de la même nature, aussi réelle, aussi vivante que la réalité, la cause productrice du spectre peut être la pensée soit de l'agent, soit du percipient, ou un phénomène supra-physiologique indépendant de la pensée ou de la volonté du sujet ou de celui qui voit.

1° L'action télépathique

1° Elle peut revêtir trois formes très distinctes que nous allons étudier successivement.

On sait que les phénomènes télépathiques se présentent sous différents aspects. Tantôt c'est la voix d'un parent éloigné que le sujet entend ; d'autres fois, c'est une impression vague de malaise, un pressentiment qu'il éprouve ; ou bien c'est une impulsion irrésistible qu'il subit ; ou enfin une vision qui se présente à lui, lorsque ce parent passe par une crise grave : accident, danger de mort, etc. Les savants anglais ont attribué ces phénomènes à la pensée de l'agent (le parent) agissant à distance sur la conscience subliminale du percipient (le sujet). Dans quelle partie de l'être humain réside cette conscience supérieure ? Est-ce dans le cerveau ? Nous ne le pensons pas, puisqu'aucun territoire de la couche corticale et aucun organe des sens n'est affecté physiologiquement à ces perceptions. M. F. W. H. Myers garde sur cette question un silence complet. Nous, spirites, nous savons que c'est le périsprit, cet appareil supra physiologique qui organise le corps et qui lui survit, qui permet à l'âme, lorsqu'elle est extériorisée, d'entrer en rapport avec les autres âmes et avec le monde extérieur. De même toutes les per-

ceptions supra normales de l'âme humaine incarnée se font au moyen de ce corps fluidique.

L'observation permet de constater que ces communications télépathiques sont affranchies, en grande partie, des lois de l'espace et du temps qui régissent les phénomènes physiques. De plus, elles vont directement à leur but sans subir de réflection, de réfraction, de diffusion, etc., en un mot il semble bien qu'elles n'obéissent pas aux lois qui régissent les phénomènes qui ont pour substratum l'éther des physiciens. Les Esprits nous ont enseigné que le milieu de propagation de la pensée est le fluide universel, c'est-à-dire un état ultra-physique où la matière se confond avec l'énergie. Ceci rappelé, voici, suivant nous, comment se produit une vision télépathique.

Au moment d'un danger ou d'un accident, la pensée de l'agent est projetée avec intensité vers le percipient et l'on peut supposer, par analogie, qu'elle rayonne dans tous les sens comme le font les ondes hertziennes. Lorsque cette onde de pensée arrive jusqu'à l'ami vers lequel elle est dirigée, il est possible que l'état physiologique de celui-ci ne lui permette pas de la recevoir, et c'est bien là, semble-t-il, le cas général. Mais si à ce moment, pour une cause quelconque, l'âme du percipient est un peu plus extériorisée qu'à l'état normal, l'onde télépathique produit dans le périsprit un effet analogue à celui de la suggestion sur un sujet très sensible. On sait qu'il suffit d'affirmer à ce sujet, *même mentalement*, qu'une personne qu'il connaît bien est là, pour qu'aussitôt il voie cette personne avec le même sentiment de réalité que si elle était présente physiquement. Cette hallucination est engendrée avec les images de cette personne que le cerveau possède à l'état latent. De même, dans le cas où l'action télépathique produit une vision, c'est que la pensée de l'agent a mis en branle, à l'insu du sujet, tout le mécanisme périsprital de l'association des idées qui se rapportent à l'agent et, automatiquement, l'image de cet agent s'est créée avec assez d'intensité pour franchir le seuil de la conscience ordinaire, sous forme d'hallucination visuelle. Dès lors, il est compréhensible que le fantôme télépathique soit vêtu comme l'agent, puisque c'est avec les souvenirs visuels du sujet que ce fantôme est constitué ; il pourra même être accompagné de tous les accessoires de la toilette, boutons de chemises, canne, pipe, etc. etc.

Répétons encore que, dans ce cas, qui est le plus général, l'image est entièrement, ABSOLUMENT SUBJECTIVE et *constituée de toutes pièces par le sujet lui-même* ; elle peut n'avoir aucun rapport avec le costume que portait l'agent au moment même.

Pour comprendre comment la pensée de l'agent a le pouvoir de susciter une image mentale dans le périsprit du percipient, il nous semble qu'on peut comparer cette action à la voix d'une personne qui nous est chère : alors même que nous ne voyons pas celle-ci, il nous suffit de l'entendre pour nous la représenter.

II. — Mais l'action télépathique est parfois beaucoup plus compliquée. Ce n'est plus une pensée simple, une sorte d'appel mental qui est transmis, c'est une série de scènes qui se déroulent devant les yeux du percipient. Nous savons que l'on peut transmettre mentalement des images variées et animer celles-ci de mouvements divers (expériences du Dr Gibotteau, des savants de la *Société anglaise de recherches psychiques*, de M. Schnoll, du Dr Binet Sanglé, du professeur Lombroso. etc). (1) dès lors, nous pouvons, par analogie, concevoir que lorsque la pensée de l'agent est très intense et la réceptivité du sujet bien développée, celui-ci assiste à la scène qui se déroule dans l'imagination de l'agent. Le plus souvent, c'est la reconstitution d'un événement réel qui a lieu dans l'esprit de l'agent et qui est visible aussi pour le percipient par suite de la transmission télépathique. Voici un exemple qui aidera à faire comprendre ce phénomène : (2)

Le général Barter, de l'armée anglaise, relate le récit d'une apparition dont il fut le percipient. Voici dans quelles conditions :

Il faisait campagne dans le Pendjab. Une nuit, par un splendide clair de lune des tropiques, l'astre étant dans son plein, il était seul à quelque distance de son bivouac, occupé à fumer tranquillement un cigare, quand le trot d'un cheval se fait entendre sur sa gauche ; au-dessus d'un chemin creux, à une centaine de mètres, il voit d'abord poindre un chapeau mouvant, qui est évidemment celui d'un cavalier, pense-t-il : et bientôt après, un groupe débouchant complètement à découvert, lui montre un européen à cheval, en tenue civile, accompagné de deux domestiques indigènes. Le groupe approchait bon train. Le général Barter crie : *Qui va là ?* Pas de réponse. Le cavalier avance toujours avec sa suite. Il n'était plus qu'à quatre pas, quand sur un dernier qui-vive énergique, il arrête

(1) Voir notre Revue, août 1903, p. 65 et suivantes.

(2) *Annales des sciences psychiques*. Novembre-décembre 1890, p. 346.

court et tourne son visage vers Barter, qui reconnait aussitôt en lui le lieutenant B..., qu'il savait être mort depuis environ un an. D'un rapide coup d'œil il analyse tout le tableau : le lieutenant *est en toilette de cérémonie, chapeau haut de forme, gilet blanc*, etc. mais il se rasait entièrement, et il *le voit avec un collier de barbe sous le menton ;* il fait en outre la remarque qu'il est *beaucoup plus corpulent qu'il ne l'avait connu.* La monture attire aussi son attention, c'est un vigoureux poney de montagne, robe brune avec queue et crinière noires, etc. Mais le général Barter n'y tient plus, il veut avoir le cœur net de cette aventure, et il s'élance vers le cavalier fantastique gravissant un talus qui l'en séparait. Mais la terre cède sous ses pieds, il tombe en avant sur ses mains, et se relève aussitôt... Tout avait disparu... ! Or, après enquête, il se trouva que le lieutenant B... possédait un cheval du pays qui répondait point pour point au signalement relevé par le général dans sa vision. Ce cheval était aussi défunt ayant été tué par une imprudence de son maitre,cavalier casse-cou. Le général Barter qui avait peu connu le lieutenant B... et l'avait perdu de vue depuis plusieurs années, ignorait entièrement tous ces détails, il l'affirme.

On voit que, dans ce cas, le tableau fluidique n'est pas construit avec des matériaux empruntés au percipient, c'est-à-dire au général Barter et, cependant, les détails du costume du lieutenant B..., sa barbe en collier, son cheval, tout cela est exact. Que devons-nous en conclure ? Une chose très simple, suivant nous. Le lieutenant B avait construit et habité jadis la maison occupée ensuite par le général Barter. Après sa mort, encore dans le trouble, il était attiré dans ces parages ; il revoyait les scènes de sa vie passée, et principalement ses parties de cheval. Le général Barther était, ce jour-là, disposé à recevoir l'impression télépathique de la pensée de l'esprit du lieutenant B. et c'est ainsi qu'il eut l'hallucination de la présence de ce lieutenant, de son cheval, de ses deux domestiques indigènes. Il nous semble parfaitement évident qu'il serait absurde d'imaginer que le lieutenant B, dans l'espace, monterait encore son cheval décédé et qu'il passerait son temps à parcourir la montagne, accompagné de ses deux domestiques qui, eux, n'étaient probablement pas morts. Il est plus admissible de supposer que c'est le rêve du lieutenant désincarné qui s'est imposé télépathiquement au général Barter, comme cela a lieu très fréquemment dans les cas de hantise. Les occultistes diraient que le général B a vu un cliché astral ; mais comme l'existence de ces clichés est fort problématique, tandis que celle des Esprits est certaine, on nous permettra de préférer notre hypothèse à celle des occultistes.

La réalité des détails de la scène hallucinatoire perçue par le général Barter ne doit pas nous étonner car, pendant le rêve, nous nous voyons nous-même et nous percevons les tableaux imaginaires avec autant de netteté et avec les mêmes détails que pendant la vie ordinaire. Cela n'est pas surprenant puisque ces images mentales sont de véritables clichés colorés qui sont imprimés dans le périsprit, et qui ont toute la fidélité d'une impression photographique en couleur. La combinaison de ces images, leur espèce de cinématographie mentale, tout cela est parfaitement explicable pour quiconque a rêvé ; en somme, le général Barter a reçu l'impression du rêve ultra terrestre du lieutenant B, et son hallucination s'est extériorisée, s'est projetée sur le paysage environnant, de manière à lui faire croire à l'objectivité de cette vision. La chûte du voyant l'a fait revenir à l'état normal.

III. — L'action télépathique peut aussi susciter la clairvoyance du percipient de manière à lui faire prendre connaissance d'événements qui se passent au loin et qui intéressent une personne qui lui est chère à un titre quelconque. Voici quelques exemples empruntés aux *Proceeding* et aux *Phantams of the living* :

Mme Agnès Paquet eut un jour la vision de son frère, matelot, se noyant par accident, vision tellement nette qu'elle put décrire toutes les particularités de costume et jusqu'aux circonstances les plus insignifiantes au milieu desquelles l'accident s'est produit. Une vérification ultérieure a montré que sa description était rigoureusement exacte et relevé ce fait que cette vision lui est apparue quelques heures après l'accident (1).

Dans un autre cas, il s'agit d'une dame qui eut un jour la vision de son médecin, qu'elle n'avait pas revu depuis un an et qu'elle avait d'ailleurs quitté en pleine santé, étendu mort dans un petit lit, dans une pièce nue, sans tapis ni tentures. Elle apprit plus tard qu'il était mort le jour même où elle avait eu cette vision et quelques heures avant celle-ci, dans un petit hôpital de village, en pays étranger où il s'était rendu à cause de son climat chaud.

Peut-être pourrait on voir aussi dans ces cas une transmission d'image de la part de l'esprit désincarné. Mais comme il se trouve dans le trouble, il est probable qu'il ne pourrait communiquer des impressions aussi nettes que celles qui sont ressenties par le percipient, c'est pourquoi nous rangeons ces exemples dans le chapitre de la clairvoyance.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

(1) *Procedings* S. P. R. VIII, p. 32-35.
(2) *Phantams of the living*, I. p. 265.

La Personnalité Humaine

(*suite*)

Je vais expliquer ma pensée. A mesure que nous considérons les différents aspects successifs de la télépathie, nous avons vu cette conception s'élargir et s'approfondir graduellement au cours de notre étude. Elle s'est montrée à nous au début comme une transmission quasi-mécanique d'idées et d'images d'un cerveau à un autre. Et à la fin nous l'avons vue revêtir une forme plus variée et plus imposante, comme si elle exprimait une véritable invasion par un esprit distant. Nous avons pu assigner à son action une étendue plus grande que n'importe quel espace de la terre ou de l'océan,*comblant l'abîme qui sépare les esprits incarnés des esprits désincarnés, le monde visible du monde invisible* (1). On dirait qu'il n'existe pas de limite à la distance de ses opérations, pas plus qu'à l'intimité de ses invasions.

L'amour qui, selon la définition de Sophocle, pousse « les bêtes, les hommes et les dieux » avec la même force, n'est pas l'effet d'une impulsion charnelle ou d'un caprice émotionnel. On peut plutôt définir maintenant l'amour, comme nous l'avons fait pour le génie, dans des termes qui lui donnent un sens nouveau, plus en rapport avec les phénomènes que nous avons décrits Le génie, avons-nous dit, est une sorte de clairvoyance exaltée, mais non développée. L'invasion subliminale qui inspire le poète ou le musicien lui donne une perception profonde, mais vague, de ce monde invisible dans lequel le voyant ou le médium jette un regard plus étroit, mais plus précis. De même l'amour est une sorte de télépathie exaltée, mais non spécialisée, l'expression la plus simple et la plus universelle de cette gravitation mutuelle ou de cette royauté des esprits qui sont à la base de la loi de la télépathie.

Telle est la réponse à la peur d'autrefois ; la peur a fait de la sensibilité de l'homme une chose extérieure et de la solitude une chose intérieure; elle nous a fait considérer les liens qui nous unissent à nos semblables comme résultant de la lutte pour l'existence, comme engendrés par les besoins de la puissance et de la

(1) C'est nous qui soulignons toujours.

cohésion grégaires ; et on craignait que l'amour et la vertu ne disparussent comme ils sont nés. Telle est la réponse à ceux qui craignent que des centres séparés de vie consciente ne soient condamnés à être toujours étrangers, sinon hostiles les uns aux autres, que les unions et les sociétés ne soient toujours intéressées et illusoires et l'amour un armistice momentané au cours d'une guerre infinie et inévitable.

Ces craintes disparaissent dès que nous reconnaissons que c'est par nos âmes que nous sommes unis à nos semblables, que le corps sépare alors même qu'il semble unir, de sorte « que jamais l'homme ne vit ni ne meurt pour lui seul », mais en un sens plus profond que celui de la métaphore, « nous sommes tous membres les uns des autres ». Comme les atomes, comme les soleils, comme les voies lactées, nos esprits sont des systèmes de forces qui vibrent continuellement sous la dépendance mutuelle de leurs forces attractives.

Tout ceci n'est encore que vaguement esquissé ; ce sont les premiers contours d'un schéma de pensée qu'il faudra des siècles pour développer. Mais pouvons-nous supposer que, lorsque la conception du lien existant entre les âmes aura pris racine, les hommes voudront retourner à l'ancien exclusivisme, à l'ancien état de controverse ? Ne verront-ils pas que cette connaissance qui élargit le monde est à la fois ancienne et nouvelle ? Que les révélations de ce genre ont toujours existé, mais qu'elles prouvent maintenant un sens plus profond, grâce à la science plus profonde de ceux qui les envoient et de nous autres qui les recevons.

Nous avons ici une conception à la fois plus large et plus exacte qu'aucune de celles qu'on ait jamais connues de cette « éducation religieuse du monde» sur laquelle les théologiens auraient tout intérêt à insister. Nous n'avons plus besoin ni « d'intervention surnaturelle », ni de « plan de rédemption ». Nous n'avons qu'à admettre que le même processus qui se manifeste de nos jours, s'est toujours manifesté entre ce monde et l'autre.

Sa survivance, ses manifestations supra-normales

CONCLUSION

Supposons que pendant que les hommes incarnés ont évolué de l'état sauvage à l'état civilisé, les hommes désincarnés en aient fait

autant. Supposons qu'ils soient devenus plus empressés et plus capables de se servir, pour leurs communications avec la terre, des lois qui président aux relations entre le monde matériel et le monde spirituel.

D'après cette hypothèse, des phénomènes automatiques se produiraient qui ne seraient pas modifiés intentionnellement par le pouvoir spirituel. Il a toujours dû exister des points de contact où les choses invisibles se heurtaient aux choses vivibles. Il y a toujours eu des « migrations clairvoyantes » au cours desquelles l'esprit du Shaman ou du Sorcier discernait des choses éloignées sur la terre par la puissance excursive de l'esprit. Il y a toujours eu des apparitions au moment de la mort, effets conscients ou inconscients du choc qui sépare l'âme du corps, et toujours il y a eu des « hantises », lorsque l'esprit, déjà désincarné, revoyait, dans un rêve perceptible à d'autres, les scènes qu'il avait connues autrefois.

C'est sur la base de ces phénomènes que se sont développés (pour ne parler que de l'Europe civilisée) la religion divinatoire d'abord, la religion chrétienne ensuite. Les cadeaux en or offerts par Crésus à l'oracle de Delphes, nous fournissent, en faveur de la clairvoyance de la Pythie, le seul témoignage que nous pouvions attendre d'une tradition qui nous vient de l'arbre de l'histoire.

Et puis, ne comprendrons-nous pas mieux et le caractère unique et la réalité de la révélation chrétienne, en le considérant comme le degré culminant d'une évolution, plutôt que comme une exception, comme étant appelée non à détruire la loi cosmique, mais à en achever la réalisation ? Pour la première fois dans l'histoire humaine arriva alors du monde invisible un message tel que tous les cœurs l'avaient désiré, un message donnant satisfaction aux besoins émotionnels fondamentaux non seulement de cette époque, mais de toutes celles aussi qui allaient suivre. *Intellectuellement*, ce message ne pouvait pas satisfaire toutes les époques à venir, vu l'évolution de la connaissance et du pouvoir qui devait s'accomplir aussi bien du côté des esprits incarnés que de celui des esprits désincarnés.

Personne au moment de la révélation ne soupçonnait cette uniformité, cette continuité de l'Univers, qu'une longue expérience a presque transformée pour nous en axiomes. Personne ne prévoyait

le jour où la demande d'un miracle se transformerait en une demande d'une loi supérieure.

Ce tempérament scientifique nouveau ne constitue pas, d'après moi, le privilège exclusif des habitants de cette terre. Le monde spirituel, je crois l'avoir montré, présente des manifestations du même tempérament. Mais ces manifestations se produisent et doivent se produire, conformément au schéma de l'évolution normale. Elles doivent reposer sur l'éducation, sur la séparation de ce qui chez nous autres mortels, fait partie de l'invisible, participe du monde immortel. Des deux côtés le processus doit être rapide et continu. Nous nous trouvons en présence non plus de quelques événements isolés dans le passé (susceptible d'être interprétés d'une façon ou d'une autre, mais à jamais renouvelables), mais plutôt d'un état de choses réel et se confondant avec le monde, que nous reconnaissons avec une clarté grandissante d'année en année et qui change dans des directions que nous sommes à même de prévoir de mieux en mieux. Ce nouvel aspect des choses a besoin d'une nouvelle généralisation, d'un nouvel arrangement; il nous montre la possibilité d'une synthèse provisoire de la foi religieuse qui formera la véritable conclusion de cette ouvrage.

Esquisse provisoire d'une synthèse religieuse.

J'ai des raisons d'espérer que nous ne sommes pas éloignés d'une synthèse religieuse qui, malgré son caractère provisoire et rudimentaire, n'en finira pas moins par être plus en rapport avec les besoins rationnels de l'homme qu'aucune de celles qui l'ont précédée. Cette synthèse ne peut être obtenue ni grâce à la simple domination d'une des religions existantes ni par des processus de syncrétisme et d'éclectisme. La condition préalable, nécessaire de son existence, consiste dans l'acquisition réelle, soit à l'aide de découvertes, soit à la suite de révélations, de nouvelles connaissances utilisées de façon que les principales formes de la pensée religieuse puissent, par une expansion et un développement harmonieux, former de simples éléments constitutifs d'un tout plus compréhensible. Et je crois qu'il a été acquis jusqu'ici assez de connaissances, pour qu'il me soit permis de soumettre à nos lecteurs les conséquences religieuses qui me semblent en découler.

A cet effet, notre conception de la religion doit être à la fois profonde et compréhensible, conforme à la définition que nous en

avons déjà donnée et qui est celle d'une réponse normale et saine de l'esprit humain à tour ce que nous connaissons de la loi cosmique, c'est-à-dire à tous les phénomènes connus de l'univers considérés comme un *tout* intelligible. Cependant la réponse subjective de la plupart des hommes à tout ce qui les environne tombe souvent au dessous de la véritable pensée religieuse. Elle s'éparpille en désirs, elle est emprisonnée par des ressentiments ou déformée par des peurs superstitieuses. Ce n'est donc pas de ces hommes-là que je parle, mais de ceux auxquels le grand spectacle a inspiré une tendance vague tout au moins, vers la Source de toutes choses, chez lesquels la connaissance a fait naître la méditation et les désirs élevés. Je voudrais voir la science, épurée d'abord par la philosophie, se transformer ensuite par la religion en une flamme brulante ; car à mon avis nous ne saurions être trop religieux. Je disais que l'univers qui nous environne et nous pénètre, son énergie, sa vie, son amour, éclaire en nous, dans la mesure où nous nous y prêtons, ce que nous attribuons à l'âme universelle, en disant : « Dieu est l'amour », « Dieu est la lumière ».

L'énergie inépuisable de bienveillance omnisciente qui réside en l'âme universelle doit se transformer en nous en une adoration et une collaboration enthousiastes, en une obéissance ardente à ce que nos meilleurs efforts nous permettent de discerner comme étant le principe régulateur en nous et en dehors de nous.

Mais si nous nous formons de la religion un idéal aussi haut, en l'élevant au dessus de l'obéissance aveugle et de la crainte intéressée, au point de rendre la soumission à lui entièrement voulue et de borner ses exigences à des réponses purement spirituelles, nous avons le droit de nous demander s'il est juste et raisonnable d'être religieux, de considérer avec une dévotion aussi complète, un univers en apparence incomplet et irresponsable et un principe régulateur que tant de gens ignorent ou mettent en doute.

Le pessimisme professe cette opinion que l'existence des êtres sensibles constitue une erreur déplorable dans le schéma des choses. L'égoïste *agit* tout au moins selon la maxime que l'univers n'a aucune signification morale et que chacun pour soi est « la seule loi indiscutable. » J'ose penser que de la réponse au pessimiste et à l'égoïste se dégage l'idéal de nos connaissances nouvelles. Il persiste il est vrai une difficulté plus subtile que les âmes généreuses sentent

instinctivement. « Le monde, disent ces personnes, est une résidence imparfaite, et il est de notre devoir de faire de notre mieux pour l'améliorer. Mais qu'est-ce qui nous force à ressentir, et la fraction minime de notre bonheur personnel justifie-t-elle un pareil sentiment, un *enthousiasme religieux* pour un univers dans lequel même un seul être aura été de par sa sensibilité voué à des douleurs inévitables ? »

La réponse à ces scrupules moraux ne peut, en grande partie, être dictée que par la foi. Si nous savions en effet qu'il n'existe rien au delà de la vie terrestre, (ou ce qui pis est) que cette vie a entraînée, ne serait-ce que pour une seule âme, des souffrances infinies, ce serait de notre part un escamotage moral que d'attribuer le pouvoir et la bonté à la cause première, personnelle ou impersonnelle, d'un pareil sort, mais si nous croyons á l'existence d'une vie infinie, avec des possibilités infinies d'amélioration humaine et de justification divine, alors il semble exact d'affirmer que l'univers est (d'une façon qui nous échappe) ou parfaitement bon ou bien en train de le devenir, puisqu'il peut le devenir grâce, en partie, à l'ardeur même de notre foi et de notre espérance.

Je ne fais que mentionner ces difficultés de début ; je n'y insisterai pas ici. Je parle à des hommes décidés, en vertu de leur instinct ou de leur raison, à être religieux, à s'approcher dans une vénération dévouée d'une Puissance et d'un Amour infinis. Notre désir est simplement de trouver le moyen le moins indigne de penser à des choses qui, nécessairement, dépassent notre pensée finie.

Nous pouvons diviser les meilleures émotions religieuses en trois variétés, trois courants qui roulent parallèlement et dont chacun surgit à mon avis de quelque source cachée dans la réalité des choses.

Je placerai en premier lieu, le sentiment obscur des penseurs indépendants appartenant à diverses époques et à diverses contrées, et que je désignerai, pour éviter toute définition discutable, sous le nom de *relig iondes sages anciens*. Sous cette dénomination (quoique Loo-Tzu ne soit rien de plus peut-être qu'un nom) il nous a été présenté dans un résumé sommaire par le grand sage et poète de notre époque ; et des mots tels que : religion naturelle, panthéisme, platonisme, mysticisme ne font qu'exprimer ou intensifier les diffé-

rents aspects de la conception principale qui forme la base du sentiment en question. C'est la conception de la coexistence et de l'interpénétration d'un monde réel ou spirituel et d'un monde matériel ou phénoménal, croyance née dans beaucoup d'esprits à la suite d'expériences à la fois plus décisives et plus concordantes que celles qu'ils aient jamais connues. Je dis : plus décisives, parce qu'elles supposent l'apparition et l'action d'un sens qui est « le dernier et le plus vaste », d'une faculté qui permet d'embrasser, je ne dirai pas Dieu (car quelle faculté finie est capable d'embrasser l'infini ?), mais au moins quelques indices vagues et fragmentaires d'un véritable monde de vie et d'amour. Plus *concordantes* aussi, et ceci par une raison qui, jusqu'en ces derniers temps, aurait semblé un paradoxe, car la corroboration mutuelle de ces signes et messages ne dépend pas seulement de leur concordance fondamentale jusqu'à un certain point, mais aussi de leur inévitable divergence au delà de ce point, lorsqu'ils passent du domaine des choses senties dans celui des choses imaginées, de la région de l'expérience réelle à celle de la foi dogmatique.

La religion des sages anciens est d'une antiquité inconnue. D'une antiquité inconnue sont également les différentes religions orientales qui dans les temps historiques ont atteint leur point culminant dans la religion de Bouddha. Pour le Bouddhisme, tous les univers qui se pénètrent forment autant de degrés par lesquels l'homme suit sa marche ascendante, jusqu'à ce qu'il soit délivré de toute illusion et plongé ineffablement dans le tout impersonnel. Mais la doctrine de Bouddha a perdu tout contact avec la réalité et n'est pas fondée sur des faits observés et reproduisibles.

Le Christianisme, la plus jeune de toutes les grandes religions, repose incontestablement sur une base formée de faits observés. Ces faits, tels que la tradition nous les fait connaître, tendait assurément à prouver le caractère surhumain du fondateur du Christianisme et son triomphe sur la mort et en même temps l'existence et l'influence d'un monde spirituel qui est la véritable patrie de l'homme. Tout le monde reconnaît que ces idées se trouvent à l'origine de la foi. Mais depuis les premiers jours, le christianisme a été élaboré en codes moraux et rituels adaptés à la civilisation occidentale, et certains croient qu'il a gagné comme règle de vie ce qu'il a perdu en fait de simplicité spirituelle.

Au point de vue du sage ancien, les concordances profondes de tous ces différents systèmes religieux effacent leurs oppositions formelles. Mais, je le répète, ce n'est pas de la soudure de ces systèmes, ni du mélange des meilleures parties des synthèses existantes que naîtra la synthèse nouvelle que je prévois. Elle naîtra de la renaissance même de nos connaissances, et dans ces nouvelles connaissances chacune des grandes formes de la pensée religieuse trouvera son développement indispensable, je dirai presque prédestiné. Depuis son enfance notre race avait trébuché sur une voie défendue ; et actuellement les premières leçons de sa première enfance lui révèlent que beaucoup de ce à quoi elle avait cru instinctivement a sa source, sa racine dans la réalité même.

Je vais donc dire ce que je crois savoir ; je vais résumer la conclusion religieuse qui découle de l'observation et de l'expérience, avant même que nos découvertes puissent être citées devant le tribunal de la science, pour en recevoir leur consécration définitive.

Je dis la *conclusion religieuse,* car les observations et les expériences sur lesquelles je m'appuie, je les suppose connues, ces observations, expériences et inductions ont amené plus d'un chercheur, et je suis du nombre, à une croyance à l'intercommunication directe ou télépathique non seulement entre les esprits incarnés, mais encore entre les esprits incarnés d'un côté et les esprits désincarnés de l'autre. Une telle *découverte* ouvre aussi la porte à la *révélation.* Grâce à la découverte et à la révélation, certaines opinions ont été provisoirement formulées concernant le sort des âmes délivrées des corps. En premier lieu et avant tout, je crois qu'on est autorisé à considérer leur état comme celui d'une évolution infinie dans la Sagesse et dans l'amour. Leurs amours terrestres persistent. et au-dessus de tout, les amours supérieurs qui cherchent à se manifester dans l'adoration et dans le culte. Il ne semble pas qu'il soit possible de tirer de leur état des arguments quelconques en faveur d'une des théologies existantes. Là-dessus, les âmes semblent moins bien renseignées que nous autres mortels avions cru l'être. Mais du haut de la position privilégiée qu'elles occupent dans l'Univers, elles voient qu'il est bon. Je ne veux pas dire par là qu'elles sachent quoi que ce soit sur la fin ou l'explication du mal. Mais le mal leur paraît une chose moins terrible qu'asservissante. Il n'est incarné dans aucune autorité puissante, il forme plutôt un état de folie isolé

dont les esprits supérieurs cherchent à débarrasser les âmes dénaturées. On n'a pas besoin pour cela de la purification par le feu ; la connaissance de soi-même est la seule punition et la seule récompense de l'homme. Dans ce monde, l'amour est vraiment la condition de la préservation personnelle ; la communion avec les saints n'est pas seulement l'ornement de la vie, mais en assure l'éternité. Or, la loi de la télépathie nous montre que cette communion se produit déjà de temps à autre dans ce monde-ci. Dès à présent, l'amour des âmes répond à nos invocations. Dès à présent, l'amour associé à nos souvenirs, l'amour qui est lui-même une prière, appuie et réconforte ces âmes délivrées dans leur chemin ascendant. A cela rien d'étonnant, puisque nous sommes par rapport à eux comme des compagnons de route enveloppés d'un brouillard « ni la mort, ni la vie, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature » ne sont capables de nous éloigner du feu astral de l'univers, ni de cacher pour plus d'un moment l'inconcevable unité des âmes.

Quel le système qui ait fourni une confirmation aussi profonde de l'essence même de la révélation chrétienne ? Jésus-Christ fit naître « la vie et l'immortalité ». Par son apparition après la mort corporelle, il a prouvé l'immortalité de l'esprit. Par son caractère et son enseignement, il a prouvé la paternité de Dieu. Tout ce que son message contenait de données démontrables sont ici renouvelées.

Je vais hasarder une opinion osée et prédire que, grâce aux nouvelles données que nous possédons (1) tous les hommes raisonnables croiront avant un siècle à la résurrection du Christ, tandis que, sans ces données, personne n'y croirait plus avant un siècle (2). Les raisons qui me dictent cette prédiction sont suffisamment claires. Notre conviction toujours croissante de la continuité, de l'uniformité de la loi cosmique nous a progressivement imposé cette conclusion que l'*unicité* d'un événement constitue précisément sa réfutation inévitable. Notre siècle de science se pénètre de plus en plus de cette vérité que les relations entre le monde matériel et

(1) Les matérialisations des Esprits (N. d. l. r.).

(2) La résurrection, au sens spirite du mot, et dans le véritable sens du christianisme primitif, c'est-à-dire la réapparition du Christ avec son corps spirituel, selon l'expression de Saint-Paul, avec son périsprit matérialisé, disons-nous aujourd'hui, et non avec sa chair corporelle, comme l'enseigne le grossier exsotérisme de l'Eglise. (N. d. l. r.)

le monde spirituel ne peuvent pas être uniquement d'un caractère moral ou émotionnel ; qu'elles doivent être l'expression d'un grand fait fondamental de l'Univers, impliquant l'action de lois aussi permanentes, aussi identiques d'une époque à l'autre que nos lois connues concernant l'énergie et le mouvement. Et en ce qui touche spécialement cette affirmation centrale, *la vie de l'âme se manifestant après la mort corporelle, il est clair qu'elle peut de moins en moins se prévaloir de la tradition seule et doit de plus en plus chercher sa confirmation dans l'espérance et l'étude modernes* (1).

Supposons par exemple que nous ayons recueilli quelques-unes de ces histoires et que ces histoires n'aient pas résisté à l'analyse critique, tous les phénomènes qui y sont relatés peuvent être attribués aux hallucinations, à des défauts de descriptions et autres sources d'erreurs ; pouvons-nous nous attendre à ce que des hommes raisonnables admettent que tel phénomène merveilleux, qui se réduit toujours à néant lorsqu'on le soumet à une analyse dans un milieu anglais moderne, soit digne de foi dès qu'on affirme qu'il s'était produit dans une contrée orientale, à une époque éloignée et superstitieuse ? Si les résultats des « recherches psychiques » avaient été purement négatifs, les *données* (je ne dis pas l'*émotion*) de christianisme n'auraient-elles pas reçues un coup irréparable ?

D'après mon opinion personnelle, nos recherches nous ont donné des résultats tout différents, largement positifs. Nous avons montré que sur un grand nombre de faits qu'on peut attribuer à l'erreur, au mensonge, à la fraude et à l'illusion, *il existe des manifestations indiscutables qui proviennent d'au delà du tombeau*. L'affirmation centrale du christianisme reçoit ainsi une confirmation éclatante. Si nos propres amis, des hommes comme nous autres, peuvent parfois revenir nous parler d'amour et d'espérance, un esprit plus puissant peut bien avoir été à même de se servir des lois éternelles avec une puissance supérieure. Rien ne nous empêche d'admettre que, quoique nous soyons tous « les enfants du Tout-Puissant », le Christ ait pu se rapprocher plus que nous autres, par une voie qui nous est inconcevable, de ce qui est infiniment éloigné.

Ce n'est donc pas à moins, mais à plus de vénération que l'homme est appelé.

(1) C'est nous qui soulignons.

L'affirmation vague et imparfaite de la révélation et de la résurrection est de nos jours confirmée par de nouvelles découvertes et de nouvelles révélations ; par la découverte de la télépathie qui nous apprend que des communications directes peuvent s'établir soit entre les esprits incarnés d'un côté et des esprits désincarnés de l'autre ; par des révélations contenues dans des messages ayant leur source dans des esprits désincarnés *et qui montrent d'une façon directe ce que la philosophie n'a pu que soupçonner* : l'existence d'un monde spirituel et l'influence qu'il exerce sur nous.

Nos nouvelles connaissances confirmant ainsi les anciens courants de pensées corroborent d'un côté le récit de l'apparition du Christ après la mort et nous fait voir d'un autre côté la *possibilité d'une incarnation bienfaisante d'âmes qui, avant leur incarnation, étaient inférieures à celle de l'homme.* Voila pour le passé. Anticipant ensuite sur l'avenir, elle confirme la conception bouddhiste d'une évolution infinie, à laquelle est soumis le Cosmos tout entier. En même temps, revêtant le caractère de réalité de plus en plus prononcé, le fait de notre communion avec des esprits affranchis nous fournit à la fois un soutien immédiat et nous fait entrevoir la perspective d'un développement infini, lequel consistera en un accroissement de sainteté, en une interprétation de plus en plus intime du monde et des âmes, en une évolution de l'énergie en vie, et de la vie en la triple conception de la sagesse, de l'amour et de la joie.

Ce processus s'effectuant d'une manière différente pour chaque âme en particulier, est lui-même continu et cosmique, toute vie naissant de l'énergie primitive et se divinisant pour devenir la joie suprême.

F. W. H. Myers.

Les expériences de la Société psychique de Nice

Nous avons la bonne fortune de faire connaître à nos lecteurs une série d'expériences qui ont eu lieu à Nice, sous les auspices de la Société d'*Etudes psychiques* de cette ville.

Nous laissons la parole à notre excellent ami et collaborateur M. le

Docteur Breton, ex-médecin de première classe de la marine, dont l'esprit rigoureusement scientifique nous est un sûr garant de la fidélité de ses descriptions.

L'opérateur est un occultiste qui a pris le pseudonyme de Rama.

Par suite de diverses circonstances, M Moutonnier, président, et M. Léopold Dauvil, vice-président sont entrés en relations avec cet occultiste et il a été décidé que plusieurs séances seraient données. On verra par la suite du récit que si des mesures, ou plutôt de rigoureuses mesures de contrôle n'ont pas été prises, les faits sont cependant de telle nature que, pour un certain nombre d'entre eux, la simulation eût été très difficile. Peut-être aurons nous l'occasion d'étudier à Paris ce sujet remarquable au cours de l'hiver prochain, ce qui ne manquait pas d'être du plus haut intérêt pour le progrès de nos connaissances expérimentales. Ceci dit, nous cédons la place à M. le Docteur Breton.

La Rédaction

Expériences de Dessin.

Grand Salon de l'Hôtel Busby.

Mon cher ami,

Rama présente plusieurs cartons glacés sur les deux faces comme ceux qui servent à coller les photo 13 × 18. Un des spectateurs en choisit un, et Rama prie trois personnes d'y apposer leur signature ou un mot de reconnaissance.

Le prince M... y appose sa signature ; j'y inscris au dessous le mot *immortalité* et M. Zaudry le mot *Dieu*. J'avais en outre comme signe de contrôle enfoncé mon ongle dans la tranche même, dans l'épaisseur du carton.

Rama place ce carton sur un petit guéridon qu'on avait apporté devant la table, je l'avais examiné avant la séance. Simple guéridon à 3 pieds en bois verni. Près du carton, Rama place un porte-plume et un encrier fournis par l'Hôtel ; il prie ensuite une personne de recouvrir le tout avec deux serviettes bien étalées et s'assoit près du guéridon sur un tabouret de piano. J'étais placé bien en face de lui, à 2 mètres. Une personne joue du piano et Rama déclare qu'il va se mettre en état de *concentration*, il n'emploie jamais le mot *trance*.

Rama fixe un point de l'espace vers le mur, à environ 3 mètres de hauteur, la main gauche sur son cœur, la main droite sur le guéridon. Le corps est immobile ; légers frémissements dans les mains, aspect de l'extase. Au bout de 1 minute 1/2 les yeux se

ferment, la main gauche glisse sur le genou, la tête et le corps se renversent légèrement en arrière, cet état de sommeil dure une demi-minute, puis d'un mouvement assez brusque la tête et le corps se redressent, les yeux s'ouvrent tout grands et se fixent dans le vide, vers le même point.

Rama, de la main gauche, pince et soulève les deux serviettes étalées, à leur centre, glisse sa main droite sous les serviettes, prend la plume, la trempe dans l'encre et commence à travailler ; écriture ou dessin. La main droite est complètement cachée sous les serviettes, on voit de temps à autre cette main trempant la plume dans l'encre. La main gauche qui soutient les serviettes élevées par leur centre est immobile ; le corps droit, pas un mouvement, les yeux sont toujours fixes, grands ouverts, pas un clignement. 5 minutes se passent.

Rama demande à Mme B. de lui dire son nom de baptême et il termine son travail en écrivant une dédicace à cette dame, puis les yeux se ferment, la tête s'incline un peu sur la poitrine, le corps s'affaisse appuyé sur le bras droit et sur le guéridon ; moins d'une minute après, Rama se redresse, ouvre les yeux et retire de dessous les serviettes le carton sur lequel il vient de travailler. C'est un dessin à la plume très médiocre, représentant la liberté éclairant le monde avec la légende Fiat Lux. C'est la vignette qui orne la couverture de la publication LUX. La tête est entourée d'une circonférence parfaite en auréole, date, dédicace et signature RAMA en lettres fines bien formées, bien espacées, les traits à la plume sont un peu gros, le dessin est légèrement ombré.

Le dessin est encore tout humide d'encre, Rama le fait sécher à la flamme d'une bougie et l'offre à Mme B. C'est bien le carton choisi avec les signatures ou mots de reconnaissance au verso, et mon coup d'ongle dans la tranche, puis il se lève et va en chancelant s'asseoir dans un fauteuil. Je constate un état général de dépression, un peu de sueur au front et à la paume des mains, respiration gênée, pouls à *140* pulsations par minute, voix cassée.

Voilà des phénomènes physiologiques qu'on ne peut imiter.

Sauf les cartons glacés tout avait été fourni par l'Hôtel.

Critique. — On pourra objecter que les cartons glacés ont pu subir une préparation pour recevoir un décalque, que le dessin pouvait avoir été fait à l'avance sur une feuille de papier de même

dimension que les cartons ; qu'avec un peu d'adresse Rama a pu glisser sous les serviettes et appliquer sur le carton ce dessin préparé à l'avance, et que les mouvements de la main droite écrivant, dessinant, trempant la plume dans l'encre n'étaient pas autre chose que des mouvements de pression ayant pour but de décalquer le dessin, fait à l'avance, sur le carton. Il ne faut pas être escamoteur bien habile pour faire ensuite disparaître ce dessin originel. Certes ce truc est facile.

Mais 1° l'état de Rama était réel ;

2° Le dessin dont les traits sont un peu gros, les lettres dont les jambages sont fins ne sauraient être confondus avec un décalque dont les traits sont toujours gros et écrasés ;

3° C'est bien la même encre qui a servi à faire le dessin et à tracer les signatures et mots de contrôle ;

4° A la fin de l'opération le dessin était encore humide, Rama l'a fait sécher à la flamme d'une bougie.

J'en conclus que l'expérience est *bonne et réelle*. Durée de l'expérience, 20 minutes.

Possession supérieure

Le guide du médium permettant à un être de l'espace de laisser un souvenir.

(C'est ainsi que Rama intitule cette expérience).

Je place sur les yeux de Rama une simple serviette pliée en cravate et assez fortement serrée. Une autre serviette est placée sur la table à proximité de sa main. Il s'assoit dans un fauteuil tout près de moi ; de la main gauche il tient un bloc-notes appuyé sur son genou. Sa main droite tient un crayon.

Mise en trance rapide; quelques mouvements légers des mains, calme, Rama commence à écrire sur sa feuille blanche des bloc-notes :

Souvenir à la Société psychique de Nice, 26 mai, Rama.

Il déchire le feuillet qu'il me remet et que je passe au président.

Rama prend alors la serviette qui était sur la table, en enveloppe le bloc-notes et sa main droite, il se lève, va et vient devant le public écrivant sur le bloc-notes. Il adresse à plusieurs personnes quelques paroles de haute philosophie, puis prie Mme T. de soutenir sa main gauche qui tient toujours le bloc-notes ; il

continue à écrire, puis découvre le bloc-notes, arrache le feuillet et le remet au président. C'est une poésie signée E. N. (Eugène Nus ??) l'écriture est droite, fine, les lettres et les lignes très serrées, mais également espacées.

A remarquer que pendant toute cette expérience Rama parlait en fort bon français, alors qu'à son état normal il le parle assez incorrectement. Il prononce les u, ou, et parfois cherche ses mots.

Après cette expérience Rama paraît très fatigué ; il tombe dans un fauteuil et enlève le bandeau qui lui couvre les yeux, ceux-ci sont clos, paupières serrées ; je les relève, les yeux sont convulsés. Je souffle dessus, mais au lieu de se réveiller Rama est pris d'une crise. Il se raidit, contracture générale, puis le corps s'assouplit, il tombe à genoux, ses yeux s'ouvrent, il a l'air effaré. D'une voix enfantine, il appelle sa mère, cette crise dure environ deux minutes, pouls à 140, retour à l'état normal.

Pour les physiologistes il y a eu là une simple crise d'hystéro-épilepsie. Pour nous, qui connaissons ce genre de crises chez les médiums à incarnation, nous pensons plutôt que c'est à une crise de ce genre-là que nous avons assistés. Pendant l'expérience l'esprit E. N. a pu s'incarner en Rama en trance et lui faire écrire cette poésie. Puis quand l'espr E. N. s'est retiré, un autre esprit, un esprit inférieur, a pu prendre possession du corps de Rama et provoquer cette crise finale.

Critique. — Cette expérience est analogue à la précédente. Pour les deux lignes écrites sur le premier feuillet, Rama pouvait très bien y voir sous son bandeau. Pour l'écriture de la poésie sa main droite et son bloc-notes étaient bien recouverts par une serviette épaisse, mais sous la feuille blanche du bloc-notes il pouvait y en avoir une autre sur laquelle la poésie était écrite d'avance, rien de plus simple alors, sous la serviette, de faire disparaître le feuillet blanc. Enfin Rama a fourni le bloc-notes et n'en a pas fait examiner les feuillets avant l'expérience.

Voilà des critiques parfaitement justifiées.

Le fait d'avoir fourni le bloc-notes non examiné et la facilité du truquage, oblige tout observateur sérieux à faire beaucoup de réserves sur cette expérience, mais cependant il faut tenir compte :

1° De l'état indéniable de trance qui s'est terminé par une crise qui nous permet d'admettre l'état de possession de Rama.

2° Le langage français correct pendant l'état de trance, tandis qu'à l'état normal il est assez incorrect.

Or, nous avons établi que l'expérience précédente était correcte, réelle. Celle-ci presque identique peut donc l'être aussi, et obtenue par les mêmes moyens psychiques sans recours à la fraude.

Néanmoins elle peut laisser un certain doute, surtout après l'expérience précédente.

Il y a certainement des détails qui n'auraient pas échappé si nous avions été plusieurs observateurs, sachant à l'avance la nature de l'expérience qui allait être faite.

MM. P. et I. présents à la séance n'ont pas hésité à voir dans cette crise finale, une véritable prise de possession d'un esprit inférieur. Ces messieurs m'ont assuré qu'ils avaient assisté nombre de fois à des crises de ce genre beaucoup plus longues et beaucoup plus fortes. MM. P. et I. font partie de la Société théosophique des Alpes-Maritimes créée par Rama. M. P. en est le président.

Rama se sert rarement du mot théosophie, il dit plutôt occultisme et paraît même considérer un peu les théosophes comme des rêveurs. La société théosophique qu'il a créée dans le département serait plutôt une société d'occultisme.

Rama est, certes, un homme remarquablement organisé, disposant de fluides puissants, mis en jeu par une remarquable force de volonté. Toutes les expériences qu'il a faites devant la société psychique de Nice, peuvent être réalisées par les seules forces psychiques, et nos forts médiums peuvent en réaliser d'analogues tous les jours. Nous ne mettons pas en doute la bonne foi de Rama, mais aucun contrôle n'ayant pu être établi pour des raisons diverses, Rama n'ayant pas même proposé aucune mesure de ce genre, il en résulte qu'au point de vue des rigoureuses exigences de la méthode expérimentale, nous devons rester sur une sage réserve. — Voici la suite des faits.

1° Expérience

— Vibrations volontaires obtenues par la seule force de la pensée : Etincelle tirée d'une bougie.

Rama tout vêtu de blanc ôte ses bagues ; puis il prie Mlle L. B.

(Lucie Bayer, le secrétaire de notre société) de choisir une des 4 bougies allumées sur la table et de la toucher pendant quelques instants à pleine main : puis de lâcher la bougie et de lui donner la main. Au bout d'une demi-minute, il prie Mlle L. B. d'aller se rasseoir et revient à sa place à l'extrémité droite de la table où se tiennent le président et le vice-président. Rama reste debout, appuyant sa main droite qui a touché la main droite de Mlle L. B. appuyée sur un verre, il explique que sa main droite doit rester isolée et fait une courte dissertation sur l'OD, force vitale, et sur les trilogies : Brahma, Vischnou, Siva, l'homme, la femme et l'enfant, les signes + — et le neutre ; l'OD positif et l'OD négatif puis porte alternativement ses regards de sa main à la bougie.

De temps en temps il étend sa main dans cette direction ; il est placé à environ 2 mètres de la bougie, vers laquelle il fait des gestes de projection. Il prie Mlle L. B. de vouloir bien porter encore pendant quelques instants sa main sur la bougie puis de la lui donner. Il est placé à environ 1m 50 de cette bougie et commence alors une série de gestes de projection vers la bougie, de prise de fluide vers Mlle L. B. et de gestes d'envoi de Mlle L. B. à la bougie. Il fait éteindre successivement le lustre électrique central, les becs d'applique et enfin les bougies placées sur la table. La bougie en expérience seule reste allumée. Rama s'approche un peu de celle-ci, ses mains étendues sont à environ un mètre de cette bougie. Il continue la même série de gestes : au bout de quelques minutes un éclat vif comme celui d'une étincelle électrique avec crépitement part de la bougie. Les fluides odiques + et — se sont combinés, dit Rama : l'expérience totale a duré 20 minutes.

Quelques personnes assurent avoir nettement vu, quelques instants avant cette petite explosion, une petite auréole apparaître autour de la bougie et persister encore quelques instants après, bien qu'à 0,50 centimètres environ de la bougie je n'aie pas vu cette auréole, mais elle a été nettement aperçue par M. A. (Agnel trésorier de la société).

Mlle L. B. (Lucie Bayer, secrétaire de la société).

M. Moutonnier, président.

Mme De L. L.

Placé à environ 0,60 cent de la bougie je n'ai pas vu cette auréole.

Il me paraît bien difficile de trouver un truquage pour réaliser cette expérience. Il aurait fallu percer une bougie à une certaine hauteur, y enfoncer jusqu'à la mèche un corps légèrement déflagrant, boucher le trou et substituer cette bougie ainsi préparée à une des 4 bougies placées sur la table ; savoir que M[lle] L. B. allait justement choisir celle-là ou admettre un compérage avec cette jeune fille qui, fervente spirite, est au-dessus d'un pareil soupçon. Enfin cette bougie allumée comme les autres quelques moments, un quart d'heure avant la séance, se consumait pendant tout le temps que Rama a mis pour faire une conférence qui a bien duré une demi-heure avant le commencement des expériences. Il aurait donc fallu que Rama passe dans sa conférence et l'expérience juste le temps nécessaire pour que la bougie ait pu se consumer de la hauteur nécessaire pour mettre à découvert la petite quantité de substance déflagrante qui a produit cette petite explosion analogue à celle d'une forte étincelle électrique.

Tout l'ensemble de ces conditions nécessaires à un truquage me paraît tellement difficile et même impossible à réaliser, que je n'hésite pas à considérer cette expérience comme bonne et réelle.

Dans cette expérience, Rama est dans son état normal et nullement dans cet état psycho-physiologique (Oh ! Richet, oh ! mon roi tu m'écoutes) qu'on appelle la trance, état que je décrirai avec les phénomènes de dessins, écriture, peinture.

Nous ne mettons pas en doute que dans une pareille expérience un esprit n'ait pu venir en aide à un puissant médium, mais cette intervention ne nous est pas prouvée. Rama n'en souffle mot. Tenons nous-en donc à l'emploi des seules forces physiques.

(*A suivre*) D[r] J. BRETON.

Fantômes de Vivants (1)

Pouvons-nous projeter notre âme au-delà de nous-mêmes ? Un vivant, à un autre éloigné, peut il apparaître et se manifester à dis-

(1) *Petit Bleu*. 29 Mai 1905. On voit par cet article que nos doctrines commencent à se vulgariser. Cet article est un des meilleurs qui aient été publiés par la grande presse.

tance ? Bref, dans l'état actuel de la science, l'hypothèse du fantôme est-elle possible et soutenable ?

Oui ! répondent nettement les psychologues Myers, Gurney et Podmore, dont nous avons entrepris d'exposer ici les audacieux travaux. Depuis les découvertes de W. Crookes et G. Le Bon mettant en évidence la prééminence de l'énergie sur la matière, et la faculté que possède normalement la force de se manifester sans l'atome corporel ; étant prouvé qu'au-dessus des facultés cérébrales dont nous avons conscience, il en est d'autres qui animent de plus profonds et bien plus vastes départements de notre personnalité ; la possibilité de lancer au dehors une certaine quantité de l'énergie vitale qui nous anime, c'est-à-dire la possibilité du fantôme n'est plus qu'un cas particulier du problème général ; à quel degré d'indépendance l'inconscient, le sous-seuil du cerveau peut il atteindre ? S'il n'est plus permis de rire de cette formidable question sur laquelle repose la révolution de la psychologie humaine, la science peut donc, sans déchoir, s'occuper du fantôme dont nous nous gaussions il n'y a guère.

En tous cas, c'est dans un très gros et très intéressant volume de relations que les auteurs affirment toutes authentiques, que je choisis l'exemple de projection de la personnalité humaine loin de son foyer organique, dont je vais parler ici ; c'est parmi des centaines bien plus dramatiques, que je prends le suivant, pour sa simplicité même.

,,J'allai voir, samedi dernier... raconte Mme M. Gladstone, à Botley... dans l'après-midi, un vieillard et sa femme à un kilomètre de notre maison. Mme Bedfort était alitée, et je montai lui parler quelques instants. Tandis que j'étais là, il me vint à l'idée, sans en rien dire, de lui faire cadeau d'un rideau pour son lit qui n'en avait pas. Or, aujourd'hui, lundi, comme je retournais voir le vieux couple, M. Bedford, dès la chambre du rez de-chaussée, me dit : ,,Ma femme, là-haut, vous a vue hier dimanche au matin." Elle tourna la tête vers le bord du lit et dit : ,, Est-ce elle ? Oui, continua-t elle, c'est Mme Gladstone ; elle tient en l'air un rideau avec ses deux mains, mais elle dit que ce n'est pas assez long. Elle sourit maintenant, et disparaît." — Lorsque M. Bedtort m'eut raconté cela, je m'écriai : « Mais c'est ce que j'ai fait hier matin !... J'ai en effet ouvert une armoire dans ma chambre ; j'en ai sorti un morceau

de serge, je l'ai levé en l'air avec les deux mains pour en voir la longueur, et je me suis dit : « Ce n'est pas assez long. » Je dois ajouter que, quoique ayant fait ma visite à Mme Bedford en toilette de ville, lors de cette apparition la vieille dame remarqua que je n'avais pas de chapeau sur la tête, ce qui était exact, mais une sorte de bonnet blanc, d'un modèle spécial que je m'étais tricoté et qu'elle me décrivit.

Signé : Augusta Gladstône.

— Peuh ! s'écriera un médecin. Ce n'est qu'un cas banal d'hallucination visuelle et de délire sénile. Tout cela est né dans l'esprit de la vieille dame.

— Pardon, répondent les psychologues anglais. Le fait s'est accompli chez Mme Gladstone ; et Mme Bedford, à un kilomètre de là, en a eu perception. Hallucination, si vous voulez ; mais alors, hallucination véridique.

— Mais enfin, pour voir une dame qui manie du linge, et en avoir conscience, il faut un cerveau, des yeux, un milieu transparent et une dame qui manie du linge en réalité. A travers quoi aurait donc eu lieu la perception de Mme Bedford ?

— Par une communication entre les portions inconscientes, subliminales, c'est-à-dire qui gisent sous-le-seuil de la conscience des deux dames. Comme nous voyons clairement, durant nos rêves, sans que ni lumière, ni rétine, ni objet réel soient en jeu ; comme l'homme de génie, dans son inspiration, prend conscience, subitement, d'un ensemble de pensées ou d'images préformées au-dessous du seuil de sa conscience, ainsi la vieille dame pauvre a vu sa protectrice. C'est-à-dire qu'elle a perçu, sans l'aide de ses yeux, ni de la lumière, directement dans son esprit, un quelque chose, appelons-le : onde magnétique, élément d'âme dégagé de l'esprit, ou fantôme de Mme Gladstone... c'est tout comme. (1)

Ainsi parle M. Myers. Et il dénomme cette communication entre les sous seuils cérébraux d'individus différents : la télépathie ; ce qui veut dire : faculté de sentir au loin — tout simplement.

La fonction par excellence de la vie, son but suprême, c'est de

(1) On peut voir également dans ce fait un cas de clairvoyance, c'est-à-dire de vue spirituelle de l'âme de Mme Bedfort, percevant de chez elle, malgré les obstacles interposés, ce qui se passait chez Mme Gladstone.

(*n. d. l. r.*)

manifester la vie. Nous ne connaissons encore ces manifestations qu'associées à la matière ; de même que, il y a quelques années, on ne pouvait parler de l'énergie que jointe à l'atome. Mais nous ne savons pas si la vie, qu'on a prise longtemps pour une simple force de direction, n'a pas, en elle même, une force d'action. Ou plutôt, si ! Nous commençons à croire que la vie pourrait bien être un mode particulier d'énergie. Et les observations de la télépathie ont l'immense intérêt d'ouvrir quelques horizons de ce côté-là.

Certes, il n'est pas aisé d'expliquer à fond le mécanisme de cette communication s'établissant entre deux cerveaux sans le moyen des organes des sens connus. Cependant M. Crookes croit pouvoir rattacher ces phénomènes à la théorie des ondes cérébrales. Pareillement à ce qui se passe entre le moteur d'ondes électriques et le récepteur d'ondes, dans l'appareil de télégraphie sans fil, il y aurait entre deux cerveaux préalablement accordés, un échange d'ondulations éthérées d'une amplitude moindre, d'une rapidité plus considérable que celles des rayons X. Ces mouvements de l'éther se propageraient d'un sous seuil cérébral à un autre, indépendamment des organes des sens spécialisés et en reproduisant sur la plaque sensible du cerveau qui les reçoit l'image même ou l'idée qui leur ont donné naissance. C'est tout à fait plausible. Dans le monde des vibrations, comme dit Myers, rien ne paraît plus naturel que d'invoquer une oscillation de plus ou de moins pour expliquer un phénomène nouveau.

Et, d'autre part, dans un système de la nature construit sur le dogme récent de l'Evolution, il n'est que raisonnable d'en appeler, en faveur de la télépathie, à cette idée de la continuité dans la création qui jadis révolta si fort les esprits religieux, et que tout le monde admet à présent. Or, si un lien étroit, et que la biologie nous décrit d'ailleurs minutieusement, rattache l'homme à ces êtres inférieurs qui étaient considérés autrefois comme séparés de nous par un abîme infranchissable, ne sommes-nous pas, disent les nouveaux psychologues, autorisés à supposer qu'une chaîne tout aussi intime rattache notre vie à des vies supérieures et resserre la création en un tout qui forme une série ininterrompue de ce qui est moins que l'homme à ce qui est plus que l'homme ; de la brute à l'être spirituel ; de la matière sans intelligence à l'intelligence sans matière ? Les phénomènes actuels de la télépathie, nos fan-

tômes, seraient les anneaux isolés de cette chaîne merveilleuse qui unit l'homme au surhomme, tout simplement.

Rêveries, répondrez-vous à Myers ! Rêveries ?... Que l'on pense à ce qui s'est passé pour le magnétisme animal et l'hypnotisme. C'était une fable, une légende ridicule que personne ne voulait admettre. Il fallait se cacher des universités et des académies, pour s'occuper de ces phénomènes ; et les plus honnêtes chercheurs étaient traités de charlatans ou de songe-creux ! Qui nous dit que, pour la télépathie, nous n'assisterons pas à pareille transformation de l'opinion ; et que l'audace de maintenant ne paraîtra pas une banalité enfantine demain ?

Telle est du moins, sur ces étonnantes recherches d'une science encore dans ses langes, l'opinion de M. Ch. Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris. Elle paraît raisonnable. Entre ceux qui tombent à genoux, et ceux qui se moquent devant le mystère de la Vie, il semble bien qu'il y ait place pour des hommes avides de tout comprendre et guéris de l'infirmité du parti-pris ; de vrais hommes d'aujourd'hui !

Dr. Louis DELATTRE.

Lettre ouverte

à Madame Sophie Rosen-Dufaure.

Présidente de la Société d'études psychiques de Genève.

Chère Madame et Sœur en croyance,

Le 5 mars dernier, vous avez fait à la Société qui a l'honneur de vous posséder comme Présidente, une conférence très intéressante à tous égards.

Cependant, il est un point sur lequel je crois devoir appeler votre attention, c'est celui où vous affirmez que les Spirites sont tout simplement des chrétiens, dont la conception du Christianisme s'est épurée en évoluant ; et, vous appuyez votre thèse sur ce fait que les Spirites se réclament incessamment de la doctrine du Christ.

Permettez-moi, chère Madame, de vous faire remarquer que le Christ ne s'est pas constitué l'apôtre d'une doctrine nouvelle : son

enseignement n'a été qu'un écho, mais un écho suave et vibrant des grandes vérités que les docteurs Juifs et les grands philosophes de l'antiquité avaient enseignées avant lui.

« Qu'on ôte, dit Voltaire, tout ce qui est étranger à Jésus, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps, au milieu des disputes les plus scandaleuses et des conciles qui s'anathématisaient les uns les autres avec tant de fureur, que reste-il en lui ? Un adorateur de Dieu qui a prêché la vertu, un ennemi des Pharisiens, un juste, un *théiste ;* nous osons dire que nous sommes les seuls qui soient de sa religion, laquelle embrasse *tout l'Univers, dans tous les temps*, et qui, par conséquent, est la seule véritable, *(Voltaire. — Profession de foi des théistes)*.

Vous le voyez, chère Madame, nous ne sommes pas plus *Chrétiens* que *Théistes, Juifs, Bouddhistes,* ou si vous le préférez, nous sommes tout cela à la fois, et même *Mahométans,* ne vous en déplaise (1), car *le spiritisme embrasse tout l'Univers visible et invisible, dans tous les temps et dans tous les lieux.*

Il n'est pas permis de détourner les mots de leur sens le plus naturel. Qui dit *chrétien* dit *baptisé*, appartenant à l'une des branches de l'arbre qu'on appelle le *christianisme.*

Or le christianisme s'est éloigné absolument de l'enseignement de Jésus. A la morale si simple, si pure du Christ il a substitué des articles de foi mystiques, incompréhensibles et déraisonnables. N'y a-t-il, en effet, rien de plus mystique, de plus incompréhensible, de plus déraisonnable que le dogme du *péché originel,* et son corollaire *la rédemption* sur lesquels repose tout l'édifice de la religion chrétienne ?

Par le péché d'Adam et d'Ève, le monde était perdu. Dieu, cependant se résolut à le sauver. Etant Dieu, c'est-à-dire tout puissant, il n'avait qu'à manifester sa volonté et le monde était sauvé. Mais cela eût été par trop simple. Dieu s'y prit autrement pour

(1) Mahomet enseignait : « Il n'y a qu'un Dieu qui gouverne l'Univers; il veut être adoré fidèlement par la prière fervente, et surtout par la vertu. La vertu consiste dans la soumission aux décrets présidentiels, la bienfaisance envers les pauvres et les étrangers, l'honnêteté, la prudence, la propreté et la bravoure dans les combats. Celui qui accomplit ces prescriptions est un vrai croyant et sera récompensé dans la vie éternelle » (*Le Koran*).

opérer cesauvetage. Après avoir réfléchi pendant *quarante siècles*, lui, qui était *seul, unique*, crut indispensable de devenir triple, *tout en restant unique*. A cet effet, il engendra son fils, et à eux deux, ils engendrèrent le Saint-Esprit et, chose inouïe, ces trois personnes, qui sont chacune Dieu, ne forment cependant qu'un seul Dieu éternel, bien que s'étant engendrés mutuellement. Le Saint-Esprit féconda ensuite, d'une façon immatérielle, une Vierge habitant une petite ville de la Palestine. Son fils fut un homme qui était en même temps, la deuxième personne de la Trinité, c'est-à-dire Dieu. Comme homme, il mourut sur la croix et, par ce supplice infamant, le monde fut sauvé. Pour une complication, en voilà une complication ! ! !

Nous spirites, ne sommes inféodés à aucun culte : nous sommes des *libres penseurs*, des *libres chercheurs* soumettant toute chose à une rigoureuse critique, et tenant pour suspect tout ce qui tend à s'imposer sans examen préalable tout ce qui, en un mot, n'est pas discursif.

La *foi aveugle* n'est plus de notre temps : elle est comme une mer qui lentement se retire d'un rivage qu'elle baignait autrefois à pleins bords. On ne croit plus guère aujourd'hui aux vieilles histoires et aux vieilles Bibles ; nous marchons vers un ordre d'idées raisonnables qui donnent des convictions ; nous ne nous réclamons d'aucun *livre saint*, d'aucune *tradition* : nous soumettons nos croyances au double contrôle de la *science* et de la *raison*, s'appuyant l'une sur l'autre, s'éclairant et se contrôlant mutuellement.

En ne proposant aucune croyance que l'intelligence la plus libre ne puisse accepter, en faisant porter tout l'effort vers le plus haut développement de l'humanité à la fois individuelle, sociale et cosmique, nous satisfaisons aux exigences les plus sévères de la conscience contemporaine.

Laissons là le mot de *chrétien*, qui est un manteau flottant couvrant trop de choses et dont les plis cachent bien des creux.

Nous sommes les disciples, les admirateurs de tous les grands moralistes qui ont illustré l'humanité. Dépouillé de la fausse auréole de sa divinité, nous considérons le Christ comme l'incarnation la plus pure de la fraternité humaine. Nous l'aimons, nous l'admirons, nous le saluons comme un de nos frères aînés dans la hiérarchie céleste, mais *nous ne l'adorons pas*.

Avant le Concile de Nicée du 19 juin 325, qui décréta la divinité du Christ, sous la pression politique de l'empereur Constantin, on pouvait se faire gloire d'être *chrétien ;* mais depuis cette époque, le *christianisme s'est avili : il a fait, pendant quinze siècles, une mer de sang autour de l'Evangile ; il a réduit le monde à un état de barbarie qui n'avait jamais eu son pareil depuis l'apparition de l'homme sur la terre* (1).

Non, depuis cette époque *nous ne sommes plus chrétiens, dans l'acception véritable du mot. — Nous sommes tout simplement spirites ou spiritualistes modernes.* N'accolons pas à cette qualification celle de *chrétiens*, laquelle certainement serait prise en mauvaise part par les Juifs, les Mahométans, les Bouddhistes et les libres penseurs de toute catégorie. Au lieu de les amener à nous, nous les repousserions indubitablement, et ce n'est pas cela que nous voulons, n'est-ce pas ?

Agréez, chère Madame, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Le Révérend Minot Savage et le spiritisme

On sait que le Rév. Minot Savage, de la Church of the Messiah, l'homme le plus éminent du clergé Unitaire, qui s'est intéressé à toutes les acquisitions de la science moderne et qu'animent les sentiments les plus libéraux, s'est adonné depuis trente ans à l'étude des phénomènes psychiques. Il y a acquis la conviction non seulement de la survie, mais aussi de la communication entre les vivants et ceux que l'on appelle les morts. Le D[r] Gregory, désireux de connaître exactement la pensée d'un homme aussi universellement considéré et par quelles raisons il appuyait sa conviction, se rendit

(1) N'oublions pas que dans cette Revue toutes les opinions sont libres, mais que la Direction n'accepte la responsabilité que des articles signés par elle. Sur ce point spécial, notre collaborateur paraît s'être laissé emporter par l'ardeur de la polémique au delà de cette équité que nous devons toujours avoir pour guide. (*N. d. l. r.*)

chez lui avec un sténographe et lui demanda une entrevue. Voici aussi exactement que possible le sens de cet entretien, que nous ne pouvons reproduire dans toute son étendue, tel que nous le trouvons dans *Harbinger of Lgiht* du 1er Avril.

Dr Gregory. Je serais heureux de pouvoir vous poser quelques questions au sujet de la survie et de la possibilité de communication entre le monde des esprits et le nôtre. Croyez-vous qu'un seul fait suffirait pour les prouver ?

Rév Savage. Oui, si un seul cas est parfaitement établi, car la science nous montre l'uniformité de l'Univers.

Dr Gregory. Croyez-vous qu'il n'existe aucune preuve en dehors des manifestations spiritiques ?

Rév. Savage. Je ne veux rien affirmer de semblable. Mais aucune n'apporte une démonstration assez positive et, dès que le moindre doute peut subsister, on a une tendance à croire que la preuve n'est pas faite.

Dr Gregory. Vous vous servez du terme « *Je crois* », au lieu de « *Je sais* ». Cela ne peut-il autoriser à penser que vous n'êtes pas encore absolument certain ?

Rév. Savage. Je préfère ce terme par déférence envers les doutes conservés encore par quelques expérimentateurs parfaitement autorisés. Pour moi l'hypothèse spirite est actuellement la seule admissible ; mais si on venait à m'en présenter une meilleure je n'hésiterais pas à l'adopter loyalement.

Dr Gregory. Vous croyez donc qu'il existe des faits ne laissant place à aucun doute ?

Rév. Savage. Pour ceux qui les ont observés, oui. Mais je comprends que ceux qui n'en ont pas été témoins disent : « Nous voudrions voir, nous aussi ».

Dr Gregory. Comment pouvez vous contrôler un cas de communication avec les esprits ?

Rév. Savage. Les faits de ce genre ne peuvent se reproduire comme des opérations de laboratoire, car vous avez affaire à des personnalités indépendantes. Vous devez vous baser sur la compétence des observateurs et la parfaite honorabilité de toutes les personnes intéressées.

Dr Gregory. Sous quelle forme se sont présentés les faits qui ont emporté votre conviction ?

Rév. Savage. C'est surtout sous celles de communications écrites ou parlées ; mais il y en a une douzaine d'autres.

Dr Gregory. Comment se fait-il que ces communications soient relativement aussi rares ?

Rév. Savage. Nous ne savons le *pourquoi* de rien. Mais du reste elles ne sont pas très rares et vous ne trouveriez pas dans New-York un bloc de maisons où il ne s'en produise chaque année ; mais ceux qui les obtiennent n'en parlent guère et ceux qui désireraient les observer prennent rarement la peine de faire ce qu'il faut pour y arriver.

Dr Gregory. Connaissez-vous un moyen de forcer la conviction de ceux qui n'ont pas vu ?

Rév. Savage. Il n'y en a guère d'autre que d'imposer confiance dant la probité de ceux qui affirment. Je pense que l'on pourrait constituer un gros volume avec les faits qui sont hors de toute discussion. Pourquoi n'y croirait-on pas aussi bien qu'à la forme ronde de la terre, à laquelle tout le monde croit, sans que cependant personne pense à s'en assurer par sa propre expérience ?

Dr Gregory. Pensez-vous que l'on pourra un jour se rendre compte du mode d'existence dans l'au-delà ?

Rév. Savage. Je ne me pique pas d'être prophète. Je pense que nous pouvons prouver que l'autre monde existe. C'est là l'essentiel. Pour le reste, nous le verrons quand nous y serons. A quoi bon nous tracasser à propos de ce que personne ne peut comprendre actuellement ?

Dr Gregory. Croyez-vous que la valeur morale du médium influence les communications ?

Rév. Savage. Peut-être certains esprits vont-ils de préférence vers les médiums dont le moral a des affinités avec le leur. Cependant je pense qu'ils sont surtout des instruments et que les esprits ne se préoccupent pas plus de leur valeur morale que vous ne vous préoccupez de celle de l'employé de télégraphe qui transmet votre dépêche vers la ville voisine.

Dr Gregory. Que pensez-vous de la prétention de ceux qui se vantent de pouvoir reproduire facilement tous les phénomènes spirites ?

Rév. Savage. Eh ! bien, voici ma réponse : je suis prêt à verser à Kellar ou à tout autre magicien la somme de 5000 francs, s'il par-

vient à reproduire, dans les mêmes conditions, l'une quelconque des variétés de phénomènes dont j'ai été témoin.

Vous désirez quelques autres détails sur moi ; voici ce que je puis vous dire : voilà plus de trente ans que j'étudie cette question. J'ai commencé par prêcher contre le spiritisme, jusqu'à ce que les faits m'eussent convaincu et alors, croyant que comme pasteur je pouvais apporter des notions consolantes à mes paroissiens, je me livrai à une étude persévérante des phénomènes, dans la volonté bien arrêtée de dégager la vérité.

Je n'ai cherché à entrer en communication avec les morts qu'après le décès de mon fils, survenu il y a cinq ans. Pendant ces trente dernières années j'ai étudié toutes ces choses, comme je l'aurais fait d'un fossile ou de toute autre question scientifique. J'ai rencontré beaucoup de fraudes et j'ai parfois été trompé moi aussi. J'ai constaté également qu'un certain nombre se font des illusions de la meilleure foi du monde et font intervenir les esprits dans des cas où ils n'ont rien à voir. Mais j'ai aussi observé un très grand nombre de faits qui ne laissent place à aucune objection et j'ai certainement été mis en communication avec des intelligences invisibles qui, toutes, déclaraient avoir vécu sur cette terre. On peut invoquer la télépathie à propos de certains faits, mais non a propos de tous. Je considère donc la théorie spirite actuelle comme l'hypothèse actuelle qui rend compte des faits de la façon la plus satisfaisante. Si quelqu'un trouve mieux je me ferai un devoir d'honnête homme d'adopter ses vues.

Pour la traduction : Docteur DUSART.

Considérations sur l'influence des astres

Nous empruntons cet important article à notre confrère : *La Science Astrale*, N° de janvier 1905, pour permettre à nos lecteurs de se faire une idée de l'astrologie, si attaquée par les uns et si vaillamment défendue par les autres. Le spiritisme a été trop souvent boycotté par la conspiration du silence, pour que nous usions des mêmes procédés vis-à-vis des doctrines qui n'ont pas encore pris place dans la science officielle. Aux lecteurs de se faire un avis, en ayant sous les yeux les pièces du procès. G. D.

(1) L'influence des astres sur les êtres et les choses terrestres est partiellement admise par la science actuelle. On a établi que la plupart des sources d'énergie comme le vent, les courants, la chaleur, la houille, etc., dérivent de l'action du soleil, que la vitalité des espèces, la qualité et la quantité des fruits de la terre, sont intimement liées à son influence. La lune intervient à son tour dans la production des marées et des courants atmosphériques. Enfin M. Sousleyre, dans un article paru en 1899 dans la *Revue scientifique*, montrait que les gros astres, tels que Jupiter et Saturne, influent par leur position sur l'activité électrique de la couronne solaire ; et, qu'en assimilant le système solaire à un champ magnétique, les planètes aux bobines d'une immense dynamo, on peut constater entre les astres des actions réciproques indéniables, prouvées par la variation des taches solaires, par les perturbations de l'aiguille aimantée, par les actions météorologiques et par la coïncidence entre les plus remarquables phénomènes terrestres, comme les grandes épidémies, la disparition de certaines espèces et les positions spéciales des planètes, telles que la conjonction ou l'opposition.

Les anciens attribuaient aux astres une influence encore plus prépondérante ; ils admettaient que ceux-ci réglaient nos propres destinées et ils avaient créé, en vertu de ce principe, une science complète, l'astrologie, au moyen de laquelle ils prétendaient déduire le sort des empires comme le destin individuel. Ils la considéraient comme la pensée divine et les plus grands esprits de l'antiquité ne dédaignèrent pas de la cultiver.

De nos jours et depuis trois siècles seulement, l'astrologie est tombée dans les mains des charlatans ; méprisée par les savants, elle apparaît aux yeux du public comme une superstition des âges passés et une spéculation indigne des gens sérieux.

Entre ces deux opinions extrêmes, où est la vérité ? L'action des astres s'arrête-t-elle aux limites du domaine physique et biologique, ou pénètre t-elle dans le monde moral ?

Eh bien ! si, dédaignant l'opinion du vulgaire, on s'avise d'approfondir la question et pour cela d'appliquer tout simplement les règles de l'astrologie à la connaissance des caractères des événements futurs, on est surpris d'aboutir à des conclusions pleinement justifiées par l'expérience. Les hommes manifestent réellement les tendances reconnues par l'étude de l'horoscope, les prédictions se réalisent à l'époque prévue.

Comment se fait-il alors que ce résultat ne s'impose pas de lui-même, que l'astrologie ait été à maintes reprises vertement critiquée et que de nos jours, elle soit pareillement méprisée ? Parce qu'elle constitue une

(1) La Science astrale a donné déjà plusieurs articles sur ce sujet, mais il est si important qu'on ne peut trop y revenir, et il a été rarement traité aussi complètement que dans ces pages de notre savant collaborateur, empruntées au *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy*.

N. D. L. R.

science des plus difficiles à pratiquer, nécessitant tout au moins des connaissances mathématiques, un jugement sûr, un esprit synthétique. Ce sont là des qualités peu communes, et comme il est très facile de porter un jugement téméraire sans pénétrer jusqu'au fond des choses, les uns l'ont discréditée par des prédictions erronées, établies par ignorance et le plus souvent en vertu du désir d'exploiter la crédulité du vulgaire, les autres par des critiques incertaines et mal appliquées. Car il convient de remarquer que tous ceux qui la rejettent, de nos jours, ne l'ont pas étudiée ou ne l'ont pas pratiquée et formulent leur opinion sur ce qu'ils croient être l'astrologie, mais qui n'est en réalité qu'un produit de leur imagination.

M. Boucher Leclercq, par exemple, pense démontrer l'inanité des méthodes qui servent de base aux jugements horoscopiques dans un très gros volume qu'il a écrit à cette intention ; certes il a étudié les règles de l'astrologie, mais il avoue lui-même qu'il laisse aux mathématiciens le soin de calculer un thème ; il n'a donc jamais pratiqué la science qu'il étudie ; partant de l'idée préconçue qu'elle était fausse, il a multiplié les raisonnements critiques, sans penser que la moindre vérification pouvait les rendre inutiles.

M. Flammarion (1), à son tour, affirme que l'astrologie est fausse, parce que, dit-il, il naît sur terre vingt individus par seconde ; il y aurait donc vingt individus qui auraient la même destinée, ce qui est inexact.

Or, M. Flammarion ignore que pour calculer un horoscope, on tient compte du lieu de naissance, et comme il ne saurait naître à la même seconde et au même point plus d'un enfant, son argument n'a pas de valeur. (2)

Inutile de citer d'autres noms, cette façon de juger l'astrologie est générale ; on ne cherche pas à la connaître ou à la vérifier, on base son opinion sur des arguments établis *a priori*. Il est vrai de dire qu'en général on n'a ni le temps ni l'occasion de l'approfondir, et c'est probablement le cas de la plupart de nos lecteurs. C'est pourquoi, bien que le fait, c'est-à-dire la concordance des jugements astrologiques avec la vérité, constitue une preuve suffisante de la valeur de cette science, nous allons nous proposer de donner satisfaction à ceux que les critiques courantes embarrassent, en les réfutant une à une.

Examinons tout d'abord les données de l'astrologie.

On peut ramener à trois catégories — deux pour les matérialistes — les influences qui déterminent la destinée humaine. Ce sont :

---

(1) L'*Inconnu et les problèmes psychiques*.

(2) On nous permettra de faire observer qu'à Paris, par exemple, dans une maison ouvrière très populaire, il peut se produire accidentellement 10 naissances presque au même instant ; l'argument de M. Flammarion reste donc valable, et nous paraît très sérieux. (*n. d. l. r.*)

L'initiative individuelle ou libre arbitre.

L'hérédité.

L'ensemble des actions du milieu, en y comprenant toutes les causes étrangères à l'homme. Parmi celles-là seulement se range l'influence des astres.

On a donc prétendu à tort que l'astrologie réglait toute la destinée; nous dirons même plus : elle ne donne jamais des certitudes, mais simplement des probabilités, laissant par conséquent une très large place à l'initiative individuelle et aux causes externes ; seulement, ces probabilités peuvent devenir assez fortes pour prendre un caractère affirmatif.

L'astrologie comporte deux parties : l'une, purement astronomique, a pour but d'établir les positions des astres à un moment donné, l'autre dite judiciaire porte des jugements sur le caractère et les événements passés ou futurs d'après les dites positions. Les données nécessaires à la première sont le lieu, la date, l'année de la naissance d'un individu ou d'un événement ; celles de la seconde sont les résultats obtenus par la première, la nature de la chose sur laquelle on porte le jugement (individu, événement, région), le sexe s'il s'agit d'un être vivant, et pour plus de précision, la famille ou le facteur héréditaire représenté par les horoscopes. Au moyen de toutes ces données et des règles transmises par la tradition, on déduit la nature de l'influx astral qui tombe au lieu de naissance. L'intensité de cet influx définit la puissance de l'être ou de l'événement étudié, sa complexité en détermine l'étoffe, l'harmonie de ses composantes en fait connaître les qualités bonnes ou mauvaises. Enfin, on déduit les événements probables des comparaisons établies entre le thème de nativité et la position future des astres, en prenant soin dans tous les cas d'approprier le jugement à la nature de la question envisagée, puisque l'horoscope peut être calculé aussi bien pour un animal ou un événement que pour une personne.

Ces notions élémentaires font comprendre que l'interprétation d'un thème de nativité, tant par son caractère de relativité que par la complexité des facteurs qu'elle doit coordonner, demeure toujours très délicate et exige une longue patience. Mais elles nous suffiront pour réfuter la plupart des critiques formulées contre l'astrologie. Prenons pour commencer celui des similitudes de destinée.

Les individus nés au même moment et dans des lieux très rapprochés, a-t-on dit, devraient avoir, si l'astrologie est vraie, une destinée identique, or ceci est contraire à l'observation. D'abord, les naissances survenues dans de pareilles conditions sont tout à fait exceptionnelles : il faut les chercher dans les maternités, où l'on cite effectivement l'exemple de plusieurs enfants nés simultanément. Dans ce cas, il a dû se produire des analogies étroites entre les destinées, chose qui n'est pas impossible, mais non pas une identité, puisque le facteur hérédité était différent et

que nous avons posé en principe que celui-ci devait intervenir dans les jugements horoscopiques (1)

Toutefois ce facteur disparaît dans le cas des jumeaux, mais alors, outre que les jumeaux présentent fréquemment même visage et même destinée, il existe toujours un écart de temps entre leur naissance, suffisant pour expliquer la diversité qu'on constate, par la suite, dans leur existence. Le cas répondant à un minimum de temps est évidemment celui de deux jumeaux naissant attachés l'un à l'autre, comme les frères Siamois ou les deux sœurs Radica-Dodica de la troupe Barnum. Les deux premiers ont eu une différence, puisqu'elles sont mortes à près de deux années d'intervalle. Mais remarquons que la définition que nous avons donnée pour l'astrologie laise la place à beaucoup de facteurs secondaires, tels que la résistance à la maladie par la volonté, une différence dans les soins médicaux, etc., toutes causes suffisantes pour retarder la menace de mort. Enfin, comme une minute d'écart entre les nativités peut entraîner une différence de trois mois dans la production des événements, il a pu s'écouler entre la naissance des deux sœurs l'intervalle de 5 minutes, suffisant pour expliquer les morts à plus d'un an de distance.

Dans le même ordre d'idée, on a fait remarquer qu'il mourait dans une guerre, au même moment et au même endroit, et d'une façon analogue, une multitude d'individus qui, ayant une fin identique auraient dû naître au même moment, ce qui est impossible. Remarquons d'abord que si les fins étaient pareilles, les vies auraient été dissemblables auparavant et impliquaient en conséquence des horoscopes analogues seulement pour le terme de l'existence. Effectivement, on a vérifié que les victimes d'une catastrophe, comme le naufrage d'un bateau, portaient dans leur horoscope une menace de mort violente et une analogie dans la manière dont celle-ci devait se manifester (2). De plus, les influences générales prédominent sur les particulières ; l'horoscope établi pour un pays prévoit la destinée générale des habitants de ce pays, comme celui d'une famille comprend celle de ses membres. En principe, aucun jugement sérieux ne doit être porté sur un individu, si on n'a au préalable établi l'horoscope de tous les éléments susceptibles de le dominer et de l'entraîner dans leur propre atmosphère. Si, par exemple, l'étude du thème de nativité d'une contrée fait prévoir pour celle-ci une guerre ou une épidémie, toutes les personnes qui présentent dans leur horoscope un lien avec celui du pays et une menace de mort même très minime pour

(1) Faisons encore remarquer que les lois de l'hérédité sont fort obscures ; même au point de vue physiologique, et n'existent pas au point de vue psychologique, puisque l'esprit qui naît apporte ses acquis antérieurs. Il est presque impossible d'appliquer avec succès, les règles d'une science qui elle-même n'est pas parfaitement connue.

(2) Voir la *Science Astrale* Mars 1904 p. 101, sur l'incendie du boulevard de Sébastopol, à Paris. (*N. d. l. r.*)

cette époque, seront atteints par le fléau ; la probabilité du danger, qui eût été faible en temps de paix, devient presque une certitude.

Prenons une autre série d'arguments dus à l'ignorance de la manière dont on détermine un horoscope. M. Boucher-Leclerq, par exemple, considère que l'astrologie est désormais chose morte parce qu'elle est fondée sur le régime solaire des anciens, lesquels plaçaient la terre au centre du monde, système reconnu faux à la suite des progrès réalisés en astronomie, mais non l'astrologie, puisque celle-ci ne s'occupe que de la situation relative des astres par rapport à la terre. Si l'on veut, par exemple, calculer dans une salle l'intensité lumineuse qui tombe sur une certaine surface, on s'occupera fort peu de la position absolue des lumières, mais seulement de la façon dont elles sont placées par rapport à la surface en question ; il en est de même pour l'influx des astres.

M. Flammarion objecte encore que le zodiaque a changé, par suite du mouvement de précession des équinoxes, et par conséquent entraîne une modification dans l'interprétation des horoscopes telle que nous la connaissons. Mais le zodiaque que l'on considère en astrologie est formé par la bande du ciel comprenant le plan de l'écliptique, divisée en douze parties égales en prenant comme origine l'entrée du soleil dans l'équinoxe du printemps ; il n'a donc rien à voir avec le zodiaque résultant des constellations avec la précession des équinoxes. Les constellations interviennent en astrologie, mais d'une autre façon.

On a encore objecté la découverte d'Uranus et de Neptune dont ne tenaient pas compte les astrologues du moyen-âge. En réalité, la connaissance de ces nouveaux astres ne pouvait guère modifier l'astrologie, car ceux-ci se trouvent beaucoup trop éloignés de la terre pour exercer sur elle une action ; à l'heure actuelle, on ne rencontre que peu de personnes influencées par Uranus, encore moins par Neptune ; de même, les petites planètes offrent trop peu de masse pour être prises en considération. D'ailleurs, ces astres semblent avoir été plutôt retrouvés que découverts, car non seulement les Chaldéens les connaissaient, mais encore ils admettaient l'existence d'un astre au-delà de Neptune. Les astrologues modernes partagent cette opinion ; ils nomment cette planète Pluton, en connaissent les propriétés, mais ils considèrent qu'il n'y a pas plus lieu de s'en préoccuper que de Neptune, jusqu'à l'époque où l'humanité étant plus évoluée sera sensible aux influx plus délicats.

Il existe d'autres critiques plus subtiles et en apparence moins faciles à réfuter. La conception doit influer comme la naissance, a-t-on dit ; cela est vrai, comment concilier les conséquences déduites d'une conception avec celles qui résultent d'une nativité ? En réponse à cet argument, remarquons que si l'astrologie est vraie, le cours des astres règle la destinée à tout instant, et doit faire correspondre tous les événements singuliers à des positions remarquables ; réciproquement, toutes les circonstances particulières de la vie humaine, quelque inattendues qu'elles pa-

raissent, doivent dériver du mouvement des planètes et résulter de causes logiques produisant des effets continus quoique cachés. La conception étant un événement des plus remarquables de la vie est nécessairement indiquée par l'astrologie; elle serait même prise comme point de départ s'il était possible dans la pratique de connaître l'instant de la fécondation, la naissance vient ensuite et, en vertu de la continuité que nous avons signalée, apparaît comme une conséquence fatale du moment de la conception; ce lien est si bien admis en astrologie que les anciens nous ont laissé des règles pour retrouver l'une par l'autre; on ne saurait donc tirer des conclusions contradictoires en prenant l'une ou l'autre comme base du jugement horoscopique. Du reste, la loi est générale : on peut, dans une destinée, remonter à l'heure de la nativité par la connaissance d'un ou plusieurs événements remarquables, M. Flambart en a donné la preuve en retrouvant de cette façon l'heure de la naissance de Vacher, le tueur de bergers (1).

On a alors objecté que la naissance dépendait du médecin, que celui-ci, en l'activant ou la retardant à son gré, détermine arbitrairement la destinée. De plus, dans certains cas, l'enfant peut venir au monde avant terme et à la suite d'une opération chirurgicale, faite à la volonté de l'opérateur.

Cette critique repose encore sur l'ignorance de la manière dont on définit la naissance en astrologie. On prend l'instant où l'enfant change son mode de respiration et pousse son vagissement, et ce moment ne dépend guère de la sage-femme et du médecin. D'ailleurs, pour toute intervention humaine dans la naissance, comme dans le cas de la venue avant terme, voici comment il convient de prendre la chose. L'astrologie indique un certain nombre de périodes comprises entre la conception et l'accouchement où l'enfant peut naître viable; le chirurgien réussira donc dans son opération s'il agit pendant l'un de ces moments favorables, sinon il n'obtiendra qu'un enfant mort-né. Le jugement à porter sur la destinée ne dépendra pas alors de la fin de l'opération, mais du moment que la nature aurait imposé si elle n'avait pas été violentée. Ces cas spéciaux influent simplement sur la manière dont l'interprète de l'horoscope doit choisir son point de départ, mais non sur l'astrologie elle-même.

On a fondé d'autres arguments sur la fatalité que le cours des astres semble imposer aux hommes; puisqu'il se traduit par des lois mathématiques assez sûres pour permettre de le prévoir longtemps à l'avance, comment pourra-t on modifier sa propre destinée? Que devient le libre arbître? Il suffit de se reporter à la définition que nous avons donnée de l'astrologie, pour constater que celle-ci accorde une large part à l'initiative individuelle. *Astra suggerant non nécessitant*, disaient les anciens. L'astrologie indique des tendances, des probabilités, non des certitudes.

(1) Influence astrale p. Flambart, Chacornac, éditeur.

Les événements qu'elle annonce peuvent être détournés par l'initiative individuelle et on peut citer à l'appui l'exemple du pape Paul III. Celui-ci accordait une confiance extrême à cette science et ne faisait rien sans la consulter. Il possédait un horoscope très inquiétant, et il put éviter plusieurs dangers grâce aux précautions que celui-ci lui avait inspirées. Mais la plupart du temps nous ignorons les menaces qui sont suspendues sur nos têtes, nous méprisons les avis qui nous sont donnés ; comme dans l'exemple légendaire de César, aux ides de Mars, nous n'écoutons que nos impulsions et nous devenons le jouet de la destinée ; c'est pourquoi les prédictions qui ont été faites par des astrologues sérieux de sont impitoyablement vérifiées, comme dans le cas de Hyeronime Cocles qui annonça quarante-six cas de mort violente et dont quarante-quatre se vérifièrent, les deux autres ayant échoué, grâce à l'intervention de l'astrologue Cardan. Ceci ne veut pas dire que l'on puisse éviter tous les dangers au moyen de la science des astres, car indépendamment des erreurs d'interprétation, l'astrologue procède du général au particulier et n'arrive pas toujours à reconnaître tous les détails de l'accident, sans compter qu'il possède rarement l'heure exacte de la naissance. Enfin, ajoutons comme dernière réfutation de l'argument, que si le cours des planètes est déterminé, il se passe dans le ciel beaucoup de phénomènes inattendus, tels que l'apparition des comètes non périodiques, des aurores boréales et autres phénomènes cosmiques, auxquels l'astrologue accorde une influence prépondérante sur les destinées. parce qu'ils agissent sur les choses générales, comme les guerres, les changements d'empire, auxquelles sont soumises les individualités.

On pourrait encore objecter qu'en déterminant sa destinée par une décision opportune, on modifie le reste de son existence et on la met en désaccord avec les prévisions de la suite de la vie. Cette remarque résulte d'une illusion due à notre ignorance des cadres qui règlent notre destinée en réalité, on change par soi-même les incidents, les détails de l'existence, mais non ses grandes lignes. Il faut une volonté forte et soutenue, contraire à ses propres tendances pour renverser d'une façon continue le cours des événements ; elle n'aurait d'ailleurs pas sa raison d'être ; aussi n'existe-t-elle pas. L'intervention du libre arbitre ne détruit pas entièrement les circonstances prévues dans l horoscope, mais en modifie la forme et le milieu ; par exemple un accroissement de fortune se produira dans l'industrie au lieu d'être dû aux sciences, mais il arrivera quand même aux environs de l'époque prescrite. D'ailleurs, l'astrologue doit suivre l'individu dans la vie pour tenir entièrement compte de tous ces changements et modifier l'interprétation en conséquence des actes passés.

Remarquons en passant que plus un individu doit jouer un rôle important dans le monde, plus sa destinée est précise et fatale. L'homme d'Etat peut changer son avenir en refusant les charges qui lui sont confiées, il accomplit alors son existence dans un cycle analogue, mais plus restreint ; si toutefois il les a acceptées, il en subit toutes les conséquences.

On a fait remarquer que si l'astrologie était susceptible de prévoir l'avenir, nous devrions posséder des prédictions réalisées. Cela est exact ; on a fait des prédictions que les événements ont parfaitement justifiées ; les unes concernaient les personnages du temps, elles sont oubliées de nos jours ; les autres sont relatives aux grands événements historiques. Parmi les premières, nous citerons celle qui fut faite à Pic de la Mirandole. Celui-ci fut un adversaire non pas tant de l'astrologie elle-même que de celle qui était en cours à son époque ; les astrologues se vengèrent en lui annonçant qu'il mourrait à 33 ans, ce qui fut vrai. Parmi les secondes, ne prenant que celles qui ne peuvent encourir le reproche d'être apocryphes, nous indiquerons celle du cardinal d'Ailly, qui fut faite en 1414 et qui annonçait la révolution française.

« En 1789, écrivait-il à cette époque, à la conjonction de Saturne, il y « aura des révolutions étonnantes surtout dans les lois ».

Nostradamus est encore plus précis, dans l'épître à Henri II, il dit : « L'an dix sept cent nonante deux que l'on coydera être rénovation de siècle ». Or, effectivement, on a fait dater l'ère républicaine de l'année 1792, il ajoute qu'à cette époque, il sera fait grande persécution à l'Eglise chrétienne, ce qui est encore vrai. Il annonce encore bien d'autres choses sur les événements accomplis depuis son époque jusqu'à nos jours et à venir. Il existe une traduction de ces centuries, malheureusement incomplète et surtout très imparfaite, dans l'ouvrage de Le Pelletier, publié en 1876, néanmoins suffisante pour apprécier la valeur de ses prédictions. Citons, à titre d'exemple, celles qu'il a faites sur l'Angleterre.

CENTURIE III, § 80.

« Celui qui avait le droit de régner sera chassé du trône d'Angleterre, « son conseiller (Strafford) livré au peuple, ses compatriotes (les Ecossais) « se comporteront si bassement qu'un usurpateur sera à demi reçu par le « peuple ».

CENTURIE IX

« Au temps de la guerre de Philippe IV contre la Hollande, le Sénat « d'Angleterre mettra à mort son roi, la sagesse et la force auront fait « défaut à ce prince et le royaume tombera en anarchie. »

CENTURIE VIII

« Plus boucher que roi d'Angleterre, un homme d'obscure naissance « parviendra par force à l'empire.

« Lâche, sans foi ni loi, il fera couler le sang à flots. »

Enfin, pour citer une prédiction concernant des événements à venir, il annonce dans la centurie X que l'empire maritime de l'Angleterre durera plus de trois cents ans, ce qui reporte sa fin entre le XXe et le XXIe siècle, que des armées envahiront ce pays par terre et par mer et que les Portugais n'en seront pas contents.

Nous possédons peu de prédictions sur les temps modernes, en raison du mépris dans lequel est tombée l'astrologie. Rappelons seulement que

l'assassinat du président Carnot fut indiqué deux ans avant l'événement. Enfin on a annoncé, il y a une dizaine d'années, pour le début de ce siècle, le progrès continu des sciences, de l'occultisme, le développement de l'esprit mercantile, des passions basses et les révolutions prochaines.

Relatons encore une critique fondée sur la dénomination des astres. On a fait remarquer que les propriétés des planètes résultaient de leur nom et ne pouvaient correspondre à aucune réalité, comme dérivant de mots donnés au hasard ; qu'en attribuant à la planète Mars, par exemple, la violence, la destruction, la direction des choses militaires, suivant les prérogatives accordées par les anciens au dieu de la guerre, on la gratifiait de qualités arbitraires. On a pris dans cette critique la contre partie de la réalité ; le mode d'influence d'un astre ne vient pas de son nom, mais de sa position relative à la terre et au soleil ; on a appelé Mars la planète située entre la terre et Jupiter, parce que la pratique en accord avec la théorie, a montré que celle-ci présentait les propriétés attribuées au dieu Mars ou plutôt à son principe. Les dénominations changent avec les peuples, mais qu'il s'agisse des anciens, comme les Egyptiens, ou des modernes qui cultivent l'astrologie, comme les Chinois, les qualités attribuées aux astres demeurent identiques. Les astrologues français nomment Uranus la planète située au delà de Saturne, les Anglais l'appellent Herschel, cela n'empêche pas les uns et les autres d'aboutir aux mêmes conclusions.

Abordons maintenant l'argument le plus répandu dans le public et chez les gens de science, et qui est fondé sur le côté obscur, même incompréhensible, surtout contradictoire avec les idées modernes. Quel rapport, dit-on, voulez-vous qu'il y ait entre les corps célestes et la destinée humaine ? Comment supposer que ces astres, très éloignés, à peine visibles, puissent exercer une pareille influence sur nos propres affaires ? Comment concevoir que de simples différences dans les masses, les positions, les vitesses et autres éléments physiques puissent déterminer nos caractéristiques morales et intellectuelles ? En résumé, quels sont les principes qui servent de base à cette science ?

D'abord, la difficulté ou même l'impossibilité de comprendre comment l'influence des astres se produit sur nous ne saurait infirmer la réalité de la chose ; cela prouverait une fois de plus notre ignorance des lois qui régissent l'univers ; voilà tout ! Pour faire concevoir le rapport qui existe entre nous et les planètes, il faudrait montrer en détail les déductions que fait l'astrologie, d'après la situation des corps célestes et en conséquence exposer l'astrologie tout entière, impossible dans cet exposé ; il nous faut renvoyer aux traités spéciaux ceux que cet argument embarrasse. Nous ne pouvons leur donner que le résultat d'expériences ; c'est ce que nous avons fait au début, en déclarant que toute interprétation d'un horoscope établie d'après les règles de l'astrologie aboutissait à des conséquences justifiées par les événements. Et il nous est également difficile de régler les principes de cette science, parce que ceux que nous appliquons actuel-

lement étaient enseignés dans les sanctuaires,en conséquence tenus secrets et ne nous ont été que très imparfaitement transmis par les anciens, et enfin parce qu'ils diffèrent très sensiblement de ceux qui servent de base à la science moderne. Il faudrait commencer par faire un cours de philosophie et de mathématiques anciennes,ce qui est également impossible.Nous dirons simplement, à titre d'indication, que les êtres et les choses de l'univers sont d'après ces principes groupés par séries, que les éléments de ces séries, correspondent de proche en proche, de telle sorte qu'une extrémité de la chaîne, comme un astre par exemple, est relié à un être ou à une chose par une série d'intermédiaires cachés. Les moindres phénomènes apparaissant dans l'un des groupes se répercuteront d'une façon analogue dans tous les chaînons, prenant un aspect bon ou mauvais, selon que ceux-ci seront en accord harmonique ou en dissonnance avec la cause agissante. C'est le grand principe des analogies naturelles, qu'on a si souvent confondu avec le phénomène mental de l'association des idées,et qui veut que les positions géométriques des astres correspondent à des situations analogues dans toutes les séries.

Nous n'insistons pas sur les autres critiques, qui portent pour la plupart sur la manière dont s'établissent les jugements horocospiques ; elles visent d'ailleurs plutôt la méthode que le principe, et la connaissance de l'astrologie est nécessaire pour les discuter.

Il faut se garder de confondre l'astrologie que nous venons d'envisager avec une science de divination qu'on a très improprement appelée du même nom et qui n'est qu'une dérivation de l'onomantie. Le procédé consiste à prendre les noms et prénoms d'une personne, d'effectuer sur les lettres des opérations numériques, de les disposer avec la date de naissance dans les douze cases du zodiaque, en y faisant jouer les planètes d'après des règles particulières. On voit que cette méthode qui ne fait intervenir en aucune façon les positions effectives des astres, et qui se rapproche de celle qu'on emploie en géomancie, dans le jeu des tarots, n'a que des rapports de nom avec la véritable astrologie. Elle est employée par les personnes qui s'effraient des calculs mathématiques nécessaires à l'établissement d'un véritable horoscope et des difficultés de la judiciaire.

On a encore considéré une autre astrologie, dite des temps, où l'on attribue la domination des différentes divisions du temps (heure, jour, année, siècle, etc.), tour à tour aux astres placés dans un ordre déterminé ; on y joint la domination des mêmes astres sur les différents lieux de la terre, et on opère sur les combinaisons résultantes d'après le moment de la naissance. Il faut encore classer ce procédé avec le précédent parmi les méthodes de divination ; nous n'avons pas à nous en occuper ici ; nous ne le mentionnons qu'en raison de sa dénomination qui pourrait entraîner des confusions dans l'esprit des personnes qui ne connaissent pas la véritable astrologie.

Il ne nous reste plus pour terminer qu'à envisager le rôle et l'avenir de l'astrologie.

L'avenir de l'astrologie ressort clairement du passé et des efforts qui se font actuellement autour d'elle. Admise par tous les peuples éclairés de l'antiquité, cultivée par les esprits les plus élevés, elle cesse seulement d'être étudiée à partir du XVIIe siècle. Cela résulte, non pas de l'inanité de l'astrologie, mais de ce que les nouvelles méthodes de l'esprit, d'où dérive notre science actuelle, ne sont pas compatibles avec celles qui lui ont servi de base. On n'en comprend plus les principes, on l'applique mal et on lui impute ses propres erreurs; les esprits sérieux s'en détournent complètement; les charlatans continuent à la professer pour l'exploitation de la crédulité humaine, et de concert avec quelques auteurs de bonne foi, mais ignorants, achèvent de la discréditer : elle tombe alors dans le mépris et n'est plus étudiée que secrètement par des intelligences pénétrantes mais peu soucieuses d'être raillées.

Avec les progrès de l'expérimentation, la science élargit ses conceptions; la simple observation des faits oblige quelques savants à reconnaître que l'influence des astres est plus réelle qu'ils ne l'ont pensé, et à l'heure actuelle elle se réveille de son sommeil de près de trois siècles. Les Anglais la pratiquent assez couramment pour que les calculateurs d'horoscopes constituent de véritables administrations dirigées par un astrologue compétent. En France, une dizaine d'ouvrages ont paru sur la question en l'espace de quelques années. Deux revues : *La Science astrale*, *Le Déterminisme astral*, lui sont consacrées se proposant, la première d'initier le public aux règles de l'astrologie rationnelle, la seconde d'appliquer les méthodes rationnelles à la science des astres. Enfin, des esprits sérieux, rompus aux méthodes de la science positive, s'occupent activement de rassembler les épaves que les anciens nous ont léguées. A titre d'exemple, nous citerons le nouvel ouvrage publié par M. Flambart sur l'hérédité astrale, dans lequel l'auteur démontre par une multitude d'exemples le lien qui existe entre l'hérédité et la position des astres. Loin d'être morte, comme le croit M. Boucher-Leclercq, elle prend une vitalité toujours croissante.

Malheureusement, à mesure que le public reprendra confiance en sa valeur, ainsi que nous le montre le passé, les gens plus soucieux d'en tirer parti au point de vue mercantile que de posséder les qualités nécessaires pour la pratiquer, pulluleront et recommenceront à la discréditer par leurs fausses prédictions; les intelligences terre à terre et impuissantes à voir au-delà de ce qui tombe sous leurs sens immédiats la critiqueront à nouveau; il se formera encore des courants hostiles, jusqu'au jour où, en raison de l'élévation du niveau intellectuel, elle reprendra la prédominance qu'elle avait autrefois. Sans soulever complètement le voile de l'avenir, elle permettra à l'homme de connaître les grands événements

qui doivent régir son pays et de progresser dans la vie avec moins d'hésitation,

L'utilité de l'astrologie ressort de ce qui précède. En éclairant l'homme sur son caractère et sur celui de ceux qui l'intéressent, en lui faisant connaître les malheurs qui le menacent et leur cause, elle lui donne les moyens de se perfectionner, de détourner ou de diminuer les dangers qu'il doit redouter. Elle lui montre encore qu'il existe une cause logique aux événements en apparence les plus accidentels, que la croyance au hasard est un produit de l'ignorance et elle fait renaitre en lui la confiance et l'espérance dans les guides de sa destinée.

E. C.

Ancien élève de l'Ecole polytechnique.

Les Précurseurs du Spiritisme

CYRANO DE BERGERAC

(Suite) (1)

Nous avons déjà dit quel accident terrible arriva à Cyrano de Bergerac et causa sa mort. Dans les moments de calme que lui laissait sa maladie, il s'occupait de terminer, de revoir et de corriger ses ouvrages ; il avait prié son ami Lebret de les publier après sa mort, mais ce fut avec un profond chagrin qu'il s'aperçut que tous ses manuscrits avaient été enlevés, entre autres l'*Histoire de la république du Soleil*, et celle de l'*Etincelle*. Cette dernière n'a jamais été retrouvée. Lebret ne sauva que l'*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune,* parce que Cyrano y travaillait, sans doute, lorsqu'on *pilla son coffre.*

Il se plaint de cet enlèvement d'une manière touchante, mais, hélas ! ceux à qui il s'adressait et qui avaient commis le vol, selon tous les biographes, dans un *zèle pieux*, étaient sourds à ses plaintes.

Son lit de douleur était en quelque sorte surveillé par des personnes pieuses qui avaient la rage d'opérer sa conversion. C'était sa cousine Madeleine Robineau, baronne de Neuvillette, « cette femme toute pieuse, toute charitable, toute à son prochain, parce qu'elle est toute en Dieu », selon un écrivain du temps, qui dirigeait cette opération délicate et difficile. Elle était secondée par la

(1) Voir le n° de mai p. 692.

mère Marguerite de Jésus, fondatrice du couvent des Filles de la Croix, au faubourg Saint-Antoine.

On voulait que Cyrano abjurât ses prétendues erreurs et réparât par une mort édifiante le scandale qu'il avait causé en se laissant soupçonner d'athéïsme ; mais Cyrano, sentant que sa fin approchait, et voulant échapper aux persécutions qu'on préparait à ses derniers moments, se fit transporter à la campagne, chez M. de Cyrano, son cousin, sous prétexte de changer d'air. « Ce cousin, dont il avait reçu de grands témoignages d'amitié » et dont la conversation savante lui plaisait beaucoup, est peut-être le même que celui qui est qualifié en 1663, *trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions du roi*. Cyrano ne s'était éloigné de Paris que pour pouvoir mourir tranquille. En effet, il mourut cinq jours après, (vers le mois de septembre 1665), quelques semaines avant son ami Tristan l'Hermite et son maître Gassendi.

On voulut faire croire qu'il était mort converti, dûment confessé et pourvu des sacrements de l'Eglise. Pour n'en avoir pas le démenti, la mère Marguerite de Jésus demanda son corps à sa famille, et n'eut pas de peine à l'obtenir : il fut inhumé dans le couvent des Filles de la Croix, où le duc d'Arpajon avait fait construire une chapelle pour y placer sa sépulture de famille. Tous les historiens de Paris ont répété que Cyrano était enterré dans cette église, mais ils ne disent pas s'il avait une modeste épitaphe à côté des épitaphes pompeuses du duc et de la duchesse d'Arpajon.

Cyrano mort, la haine et la vengeance auraient étouffé son souvenir, si des amis pieux n'eussent obéi à ses dernières volontés en publiant ses ouvrages. Mais Henri Lebret, Jean Rohaut, et les autres ne purent publier que ce qu'ils trouvèrent, et c'est ainsi que son *Histoire de l'Etincelle* dans laquelle il parlait de la nature de l'esprit et de l'âme, de la vie des minéraux, des plantes, des animaux par les infiniment petits, dans laquelle il sapait beaucoup de préjugés, est entièrement perdue. Il en est de même de l'*Histoire de la République du Soleil*, dans laquelle il exposait une nouvelle organisation politique, sociale et religieuse. Déplorons la destruction de ces manuscrits par le noir fanatisme, permise peut-être par Dieu parce que le temps n'était pas venu de développer ces idées. Nous en savons assez par les ouvrages qui nous restent de lui pour enregistrer le nom glorieux de Cyrano de Bergerac, parmi les prédéces-

seurs incontestables de la foi nouvelle, qui va illuminer la terre et la régénérer.

L'Abbé Fournié

Voici un homme qui a été à la fois médium voyant et médium écrivain au commencement du XVIIIe siècle. L'histoire de ses visions que nous extraierons des écrits qu'il a publiés, nous servira de transition entre ceux dont nous venons de parler et les étranges figures de saint Martin et de Swedenborg, nous disons à dessein étranges, si on ne les jugeait pas à la lumière du Spiritisme.

Nous voyons dans l'abbé Fournié, un matérialiste et un athée d'abord, qui n'a été converti à la vérité divine que par ses visions.

Nous tirons nos citations de la première partie de son traité sur *Dieu et les Anges*, seule publiée aujourd'hui ; la deuxième, qu'il déclare lui-même ne pas pouvoir publier, à cause de son contenu merveilleux, étant restée inédite et probablement parmi les manuscrits laissés à sa mort. Voici comment il s'exprime :

« Quant à moi chétif instrument de Dieu, en écrivant ce traité dont je publie aujourd'hui la première partie, j'énonce sans déguisement, pour sa plus grande gloire et pour le salut de nous tous, hommes passés, présents et à venir, que par la grâce de Dieu je n'ai aucune connaissance des sciences humaines, sans pour cela être contre leur culture ; que je n'ai jamais fait d'études et que je n'ai lu d'autres livres que les saintes écritures, l'Imitation de notre divin Maître Jésus-Christ et le petit livre de prières en usage chez les catholiques sous le titre de *Petit Paroissien*. A quoi je dois ajouter que j'ai lu depuis environ un an, deux ou trois volumes des œuvres de l'humble servante de Dieu, Madame Guyon.

« Après avoir passé ma jeunesse d'une manière tranquille et obscure selon le monde, il plut à Dieu de m'inspirer un désir ardent que la vie future fût une réalité, et que tout ce que j'entendais dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses apôtres, fût aussi des réalités. Environ dix-huit mois s'écoulèrent dans toute l'agitation que me causaient ces désirs, et alors Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez venir nous voir, nous sommes de braves gens. Vous ouvrirez un livre, vous regarderez au premier feuillet, au centre et à la fin, lisant seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient. Vous

voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue ; eh bien ! Ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous le saurez ! »

« Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire, se nommait Don Martinez de Pasqualis ».

« D'abord je fus frappé de l'idée que l'homme qui me parlait était un sorcier, ou même le diable en personne. A cette première idée en succéda bien vite une autre à laquelle je m'arrêtai : « Si cet homme est le diable, me disais-je intérieurement, donc il y a un Dieu réel, je ne désire qu'aller à Dieu, je ferai autant de chemin vers Dieu que le diable croira m'en faire faire vers lui-même. » De sorte que j'allais chez M. de Pasqualis, et il m'admit au nombre de ceux qui le suivaient.

« Ses instructions journalières étaient de vous porter sans cesse vers Dieu, de croître de vertus en vertus, et de travailler pour le bien général. Elles ressemblaient exactement à celles qu'il paraît, dans l'Evangile, que Jésus-Christ donnait à ceux qui marchaient à sa suite, sans jamais forcer personne à les croire sous peine de damnation, sans imposer d'autres commandements que ceux de Dieu, sans imputer d'autres péchés que ceux qui sont expressément contraires à la loi de Dieu, et nous laissant bien souvent en suspens, s'il était vrai ou faux, bon ou mauvais, ange de lumière ou démon. Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que, nuit et jour, je criais vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vînt me secourir. Mais plus je me réclamais à Dieu, plus je me trouvais enfermé dans l'abîme, et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées désolantes : il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie, il n'y a que mort et néant. Ne me trouvant entouré que de ces idées qui me brûlaient de plus en plus fort, je criai encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Ecritures avec une grande attention, sans jamais chercher à les entendre par moi-même. De temps en temps il arrivait que je recevais d'en haut quelques lumières et des rayons d'intelligence ; mais tout cela disparaissait avec la vitesse d'un éclair. D'autres fois, mais rarement, j'avais des visions, et je croyais que M. de Pasqualis avait quelque secret pour faire passer ces visions devant moi, quoique néanmoins elles se réalisassent, peu de jours après, telles que je les avais vues.

« Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatigantes incertitudes mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût, et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux et ne me voyant entouré que de l'opposé de réalité de l'existence de Dieu et conséquemment de l'autre vie ; de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême et comme brûlé par mon désir de Dieu et par la contradiction de ce désir.

« Enfin, un jour que j'étais prosterné dans ma chambre, criant à Dieu de me secourir, vers les 10 heures du soir, j'entendis tout à coup la voix de M. de Pasqualis, mon directeur qui était corporellement mort depuis plus de deux ans, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre dont la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets. Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasqualis qui se met à me parler, et avec lui mon père et ma mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts. Dieu sait quelle terrible nuit je passai ! Je fus, entre autres choses, légèrement frappé sur mon âme par une âme qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer et qui me parut moins tenir au temps qu'à l'éternité. O mon Dieu, si c'est votre volonté, faites que je ne sois plus frappé de la sorte ! car ce coup a été si terrible que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de bon cœur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir *mille milliards d'années,* (*sic*) pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois (1). »

(A Suivre) ANDRÉ PEZANNI.

(1) Ce qui montre la différences des idées critiques de 1864 et de celles de nos jours, en ce qui concerne les phénomènes spirites, c'est qu'un écrivain de notre temps ne verrait plus dans l'abbé Fournié qu'un mystique dont l'imagination surchauffée par les incertitudes morales qui le torturaient a très bien pu s'halluciner et finir par voir ce maître qui avait laissé une si profonde impression sur son esprit. L'exagération de son style montre le désordre de ses pensées et fait croire que cette vision est due beaucoup plus probablement à un état d'exaltation morbide du cerveau qu'à un véritable phénomène spirite. Mais, dira-t-on, la vision a pu être réelle. Oui, sans doute, mais comme nous n'en avons pas de preuve objective, il faut adopter l'hypothèse la plus simple, la mieux connue, puisque l'autre n'est pas démontré (*N. d. l. r.*)

L'Homme-Singe

Le Pithécanthrope (1)

Huxley a émis cette opinion que l'on considère aujourd'hui comme irréfutable : « Quelque système d'organes que l'on considère, l'étude comparative de ses modifications dans la série simienne conduit au résultat suivant, savoir : que les différences anatomiques séparant l'homme du gorille et du chimpanzé sont moins grandes que celles qui distinguent les anthropoïdes des singes inférieurs. » L'anatomie et la physiologie comparées sont venues démontrer la véracité de cette loi de Huxley.

Autrefois, on regardait la station verticale comme un caractère spécial à l'homme ; or, on sait maintenant que cette position peut être prise temporairement par le gorille et le chimpanzé, par l'orang et surtout par le gibbon,

« Il n'en est pas autrement du langage, dit Hæckel. Les différents sons par lesquels les singes expriment leurs sensations et leurs désirs, leur sympathie et leur antipathie, doivent être considérés tout aussi bien comme un langage que les sons, également imparfaits émis par les jeunes enfants qui apprennent à parler, et que les cris variés au moyen desquels les mammifères et les oiseaux sociaux se communiquent leurs impressions. Le chant modulé de certains de ces derniers appartient tout aussi bien au domaine du langage que le chant humain. Il y a d'ailleurs aussi un anthropoïde musicien : le gibbon chanteur ou siamang commence par le son fondamental E et remonte toute l'échelle chromatique, l'espace d'une octave entière, en émettant des sons très purs espacés de demi-tons réguliers. »

La loi de Huxley se retrouve dans la vie psychique. « Nous voyons, continue Hæckel, au sommet, un Gœthe et un Shakespeare, un Darwin et un Lamarck, un Spinosa et un Aristote, — et tout au bas de l'échelle, nous trouvons les Weddas et les Akkas, les Australiens et les Dravidas, l.s Bochimans et les Patagons ! La vie psychique présente des différences infiniment plus grandes lorsque l'on

(1) Journal des Accoucheurs. Mai 1905.

passe de ces esprits géniaux à ces représentants dégradés de l'humanité, qu'entre ces derniers et les anthropoïdes ».

La paléontologie, par la découverte à Java, en 1894, du « pithecanthropus erectus » par Eugène Dubois, a fourni l'anneau tant désiré qui manquait encore à la chaîne des primates les plus élevés.

Ce qui caractérise d'une façon toute spéciale le pithécanthrope, c'est la forme toute humaine de son fémur. A la grandeur relative de son crâne (900 à 1.000 cm. c., c'est-à-dire environ les deux tiers de la capacité d'un crâne humain moyen, — alors que chez les plus grands anthropoïdes actuels elle n'est que de 500 cm. c. environ). Ce crâne est de plus dépourvu de ces grandes crêtes osseuses qui caractérisent le crâne des autres anthropoïdes. Il en est de même de la ligne si caractéristique du profil. Le fossile de Java occupe donc une situation exactement intermédiaire entre celle des anthropoïdes et des races humaines inférieures. En un mot, c'est une véritable forme de transition de l'anthropoïde à l'homme.

En se basant sur la paléontologie, l'ontogénie et la morphologie, Hæckel a cru pouvoir remonter la série évolutive des êtres, de l'homme à la monère et établir la progonotaxie ou généalogie de l'homme.

Dans la première partie de sa progonotaxie, il part de la série ancestrale ancienne, sans restes fossiles et antérieure à l'époque silurienne.

I. *Ancêtres protistes* ou organismes unicellulaires. Au sommet de la série il place les protophytes plasmadomes : d'abord la monère sans noyau, puis les algues unicellulaires pourvues d'un noyau.

Viennent ensuite les protozoaires plasmophages : les rhizopodes auxquels on peut apparenter les amœbes ; les infusoires auxquels on peut apparenter les flagellariées ; et les blastéades, sphères unicellulaires creuses.

II. *Ancêtres métazoaires invertébrés*. Ce sont d'abord les cœlentérés, sans anus ni cavité générale distincte, et parmi eux : les gastréades, animaux à deux feuillets et à intestin primitif ; et les platodes.

L'évolution se continue par les vermaliens pourvus d'anus et de cavité générale ; provermalia ou vers primitifs ; frontonia ou vers à trompe ; prochondonia ou vers à corde dorsale.

III. *Ancêtres monorrhines*. Ce sont les vertébrés les plus anciens,

sans maxillaires ni membres pairs. Ils comprennent les acraniens et les cyclostomes.

Dans une seconde partie Hæckel étudie la série ancestrale récente, ayant laissé des traces fossiles et commençant au silurien. Pendant la période silurienne les sélaciens ou poissons, à écailles auxquels on peut apparenter nos esturgeons. A la période dévonienne apparaissent les dipneustes ou poissons amphibies ; à la période carbonifère les batraciens qu'on retrouve de nos jours chez les protées et les tritons, à la période permienne les reptiles d'où vont sortir, à la période triasique, les monotrèmes dont les échidnés ou ornithorhynchx sont les descendants ; à la période jurassique les marsupiaux qui ne sont pas encore éteints, et à la période crétacée les prochoriates ou placentaires primitif. A la période éocène apparaissent les lémuriens, à la période oligocène les singes occidentaux où platyrrhiniens, à la période miocène ancienne les singes pourvus d'une queue comme le cynocéphale ou le babouin, à la période miocène récente les anthropoïdes ou singes sans queue, à conformation humaine ; à la période pléocène les pithécanthropes ou hommes singes ne possédant pas le langage articulé ; enfin, à la période pléistocène les hommes primitifs doués de la parole. (1)

Dr Marc SENNER.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Nos lecteurs se souviennent sans doute des récits de phénomènes psychiques arrivés dans une pension de Menton et signés : Reginald Span.

Nous trouvons sous la même signature, dans le no du 17 juin de *Light*, un article intitulé : *Fantômes des vivants*, qui commence par rappeler quelques faits qui auraient eu pour théâtre la Chambre des Communes ; puis il aborde le compte-rendu de faits personnels. Nous croyons qu'ils méritent d'être signalés.

(1) En admettant que cet ordre de succession soit exact, Haeckel ne nous donne pas l'explication de ce développement progressif, les hypothèses de Darwin et de Lamark n'étant que des moyens employés par la nature pour arriver à l'évolution continue. Mais si l'on admet que c'est l'âme qui passe à travers les formes en les modifiant physiologiquement par sa recherche d'un état toujours meilleur, des réincarnations innombrables sont la cause de l'évolution matérielle, c'est-à-dire du progrès. L'évolution spirituelle explique et complète l'évolution physique. *(N.d.l.r.)*

Il y a quelques années, pendant un séjour chez des amis écossais, dans la Nouvelle-Zélande, il fut atteint d'une affection des organes de la respiration, pendant laquelle il restait au lit jusqu'à 10 h. du matin et y prenait son déjeuner. Un jour, il venait de se lever et sortait de sa chambre, lorsqu'il se trouva devant la porte de sa chambre en face de l'une des filles de son hôte, tenant en main quelques portraits. Celle-ci poussa un cri de surprise et lui demanda comment il avait pu revenir aussi promptement dans sa chambre, puisque *cinq minutes* auparavant elle l'en avait vu sortir par la même porte. Elle ajouta qu'il l'avait alors croisée sans faire cas de sa présence, sans répondre à son « bonjour » et qu'elle s'était demandé pourquoi il se comportait d'aussi étrange façon.

Quelques instants plus tard, en traversant le hall, il rencontra un des plus jeunes fils qui lui dit : « Ah ! vous voilà. M. Span ; je voulais tout à l'heure vous dire quelque chose, mais vous étiez trop pressé pour m'écouter : vous avez traversé rapidement la salle à manger, pour vous rendre dans le jardin et je ne vous y ai plus trouvé ».

Le cas avait donc eu deux témoins.

Quelques années plus tard, se trouvant à Denver chez des amis, il tomba dans une sorte de trance et au même moment la servante d'une dame chez laquelle il avait promis de se rendre déclara qu'ayant entendu un coup de sonnette, elle avait ouvert la porte et avait trouvé M. Span qui lui avait demandé si ses maîtres étaient présents et, sur une réponse négative, s'était éloigné. Malgré la coïncidence d'une trance, nous n'insistons pas sur ce fait, qui n'a eu qu'un témoin.

Voici un autre fait : nous lui laissons la parole :

« Un autre incident de même nature survint pendant que j'étais en Bretagne. Dans la même pension que moi se trouvaient deux demoiselles D..., avec lesquelles je m'étais lié et que j'accompagnais fréquemment dans leurs excursions soit à Saint-Servan, soit à Saint-Malo et je m'intéressais aux vues que prenait l'une d'elles. Une après-midi je me proposais de me rendre près d'elles, mais j'arrivai trop tard ; elles étaient parties sans moi et je me dis que je les retrouverais plus tard. Je ne les revis cependant qu'à l'heure du dîner, où l'une d'elles me dit : « Vous nous avez croisées cette après-midi d'une façon bien étrange. Vous paraissiez extrêmement pressé et vous nous avez dépassées, sans prendre le moins du monde garde à nous. Mais peut-être ne nous avez-vous pas vues ! » Je lui répondis : « Où et quand cela s'est-il produit ? Je n'aurais pas pu passer sans vous voir, puisque je vous cherchais. » — « Vous ne paraissiez cependant pas désireux de rencontrer qui que ce fût, car vous regardiez directement devant vous avec une grande fixité et vous marchiez avec une véritable impétuosité. Il était environ cinq heures et demie et cela se passait dans la rue de Rennes. »

— « Alors, répliquai-je, vous vous êtes trompées et vous avez dû prendre quelqu'un pour moi, car je n'étais nullement à Saint-Servan, mais

sur la plage à Paramé. Je ne suis donc certainement pas passé par la rue de Rennes. »

Mais elles affirmèrent que c'était bien moi qu'elles avaient vu et qu'elles n'avaient pas pu se tromper. Elles ajoutèrent que j'étais passé si près d'elles, qu'elles auraient pu me toucher et qu'aussitôt après j'avais tourné le coin d'une étroite ruelle dans laquelle je m'étais engagé, entre deux hautes murailles blanches : que lorsqu'elles avaient atteint ce coin, un instant apres, elles n'avaient plus rien vu, quoiqu'il n'y eût dans cette ruelle ni portes ni fenêtres ; qu'en un mot, j'avais disparu de la façon la plus mystérieuse.

Or, au moment signalé par ces demoiselles, j'étais assis sur les rochers de la plage, à deux mille de distance et dans un état de profonde rêverie ».

Une autre fois M. Span se trouvant en Nouvelle Zélande et voyageant seul à cheval, essaya par une nuit obscure de traverser une rivière à gué. Arrivé au milieu du cours d'eau, il s'aperçut de son erreur et comprit qu'il courait un grand danger. Il appela de toutes ses forces : « Alloo ! Alloo ! Au secours ! Au secours ! » Un berger l'entendit et après avoir répondu par le cri australien : « Coo ce ! Coo-ce ! » vint le tirer de ce mauvais pas.

Quinze jours plus tard, se trouvant un soir chez une de ses cousines, Mme W..., celle-ci lui dit que le même jour et à la même heure, comme elle s'était couchée de bonne heure, elle fut réveillée par de grands coups frappés comme avec un marteau dans un meuble de sa chambre. Sa bonne, couchée dans une chambre voisine, les entendit également et se leva. Tandis qu'elles cherchaient ensemble à se rendre compte de la cause de ce bruit, elles entendirent les appels au secours poussés par une voix que toutes deux reconnurent pour celle de M. Span, de telle sorte qu'elles crurent qu'il était tombé dans la Rakaia, rivière passant près de leur demeure. Elles entendirent également le cri du berger. Elles se rendirent aux écuries pour réveiller un groom, qu'elles trouvèrent levé, car lui aussi avait entendu les bruits. Ils allèrent inspecter la rivière en tous sens, mais ne trouvèrent naturellement rien et restèrent fort inquiets. Ceci se passait à cent milles de distance du lieu où l'événement s'était produit. La circonstance des coups frappés dans le meuble ne permet guère d'admettre l'hypothèse de la Télépathie.

Sous le titre : *Fantômes dans l'Est Africain*, le colonel Langheld raconte le fait suivant dans *Uebersinnliche Welt* :

Il se trouvait dans la colonie allemande avec le fils d'un grand négociant de Hambourg. Celui ci, avant de le quitter pour se rendre dans la région des lacs, lui dit que s'il lui arrivait malheur, il trouverait bien le moyen de le lui faire savoir.

Deux mois plus tard, le colonel s'aperçut un jour que ses pigeons manifestaient un trouble profond. Visitant son pigeonnier pendant la nuit,

il vit deux yeux briller vivement. Il fit feu à quatre mètres et vit un animal ressemblant à un chimpanzé sauter à terre et disparaître derrière la maison, en poussant un cri horrible. Le chien du colonel ne consentit jamais à se diriger de ce côté et manifesta une vive terreur. Un serviteur nègre déclara que c'était un mauvais esprit et que c'était la troisième fois qu'il voyait semblable apparition, annonçant toujours quelque malheur. Mais voici ce qui est plus intéressant.

Dans la même nuit le Colonel est éveillé par un bruit de vaisselle, partant de la verandah où il avait l'habitude de prendre ses repas. Il descend et à sa grande surprise, voit sa table mise et un européen assis devant. Bientôt celui-ci se lève ; le colonel reconnaît son jeune ami, dans un état déplorable, puis tout disparaît et la table redevient absolument nette de tout préparatif de repas.

Six semaines plus tard il apprit que son ami, voulant chasser, s'était perdu, avait été en partie dévoré par les fauves et qu'on ne l'avait reconnu qu'à une photographie que le colonel lui avait donnée à son départ. .

Ces faits se passaient *le jour même* où avaient lieu les événements que nous avons signalés.

Mme Maggie Waite jouit en Amérique d'une grande réputation comme médium. Le *Light* du 8 juillet reproduit d'après le *Light of Truth* quelques passages de ses récits, parmi lesquels nous croyons devoir signaler le suivant :

« Ce qui se présentait comme étant l'esprit d'une jeune fille me mit en trance, tandis que je tenais une séance chez moi-même. Elle dit que son nom était Maude Philippo et qu'elle était passée dans le monde des esprits, à l'âge de cinq ans, enlevée par la Diphthérie. Elle ajouta que son père et sa mère vivaient à Sacramento, ville que je n'avais pas encore visitée. Ils demeuraient, Jay-Street à une adresse que j'ai oubliée depuis. Son père se nommait Henri et sa mère portait le nom de Maude et il y avait actuellement une autre enfant portant également le nom de Maude. Elle me demandait d'écrire à son père et à sa mère et de leur recommander de n'être pas aussi tristes et de ne pas pleurer plus longtemps sur sa paire de petits souliers qui se trouvaient dans une boîte verte, dans un tiroir d'un vieux meuble.

J'écrivis selon cette demande, sans espoir cependant de recevoir jamais une réponse à ma lettre, mais dans le délai normal tous les détails me furent confirmés jusqu'au dernier mot, par une lettre du père me faisant savoir qu'ils avaient eu une enfant du nom de Maude, morte il y a quelques années et qu'ils en avaient actuellement une autre portant le même nom. Il ajoutait qu'il portait le prénom d'Henri, que sa femme s'appelait Maude et que ce qui l'étonnait le plus était que je pusse avoir connaissance des petits souliers déposés dans une boîte verte dans le tiroir du vieux meuble, car personne en dehors de sa femme et de lui-même ne

connaissait le fait. Sa petite fille était bien morte de la diphthérie et la mère pleurait souvent sur ces petits souliers.

Il déclarait qu'il devait venir à San Francisco et qu'il viendrait me donner de vive voix des détails complémentaires : ce qu'il fit.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Un cas de Télépathie. Sous ce titre qui n'est peut-être pas le plus exact, *Constancia* reproduit, d'après *El sol* de Lima, le récit suivant, qui avait d'abord partiellement été publié par *El Porvenir* de Trujillo :

« Toute notre ville connaît le fait suivant tout à fait extraordinaire que nous voulons rapporter avec exactitude et fidélité, afin que les hommes de science donnent si cela est possible l'explication d'un événement qui ne laisse pas de causer autant d'admiration que de surprise.

Nos lecteurs savent que le malheureux Dr D. Santiago Pacheco est mort le mardi 15 novembre, à neuf heures du matin, à la suite d'une grave et pénible maladie.

Eh ! bien, le mercredi 16, à deux heures du matin, c'est-à-dire quinze heures après sa mort, (plus exactement : dix-sept heures), il apparut et parla à D. Jose Maria Rebaza, demeurant dans la ferme de Cartavio, vallée de Chicama, à 14 lieues de cette ville, le suppliant comme membre de sa famille, de transmettre à sa femme la recommandation posthume de rechercher dans un livre qu'elle trouverait sur le tapis de son bureau, les renseignements biographiques ou mémoires rédigés par lui dans les derniers mois de sa vie, afin de les publier.

Il est bon de rappeler que, comme chacun sait, que le dit M. José Maria Rebaza en raison de ses occupations, ne se trouvait pas dans la ville lorsque mourut le Dr Pacheco et que par conséquent il ne fut mêlé en rien aux événements qui accompagnèrent cette mort. Il ignorait absolument que l'illustre défunt eût écrit ses renseignements biographiques et les eût déposés en un lieu quelconque.

Il transmit son pénible message par une lettre datée du 28 courant. Cette lettre a été vue par un très grand nombre de personnes dignes de foi et respectables de notre société, dont l'une en prit une copie exacte, et au témoignage desquelles nous pourrions faire appel. En présence des détails précis qu'elle contenait, la veuve éplorée du Dr Pacheco chercha elle-même à l'endroit indiqué et, chose surprenante, elle trouva les documents sur le tapis, dans le livre et entre les papiers, comme l'in-

diquait l'ordre donné par la voix de celui qui venait de mourir quelques heures auparavant et beaucoup de personnes les ont vus.

Il est à remarquer que l'infortuné docteur Pacheco n'écrivait pas ordinairement lui même ni sa correspondance, ni les divers travaux qu'il entreprenait ; il en chargeait D. Manuel Natividad Reyna. Cependant la plupart des renseignements demeurés du reste inachevés sont bien de sa main.

Pour plus de détails, nous nous en rapportons aux lettres suivantes : ».

(Suivent deux lettres de D. José Rebaza, confirmant ce que l'on vient de lire).

Parmi les nombreux journaux que nous envoie le Brésil, citons les suivants : *O Grito da Patria*, de la Capitale Fédérale ; *Pratica da Vita*, de Rio de Janeiro ; *A. Doutrina* de Parana ; *A Neva Revelação*, *A voz Maternal*, *O Mundo Occulto*, tous trois de Sao Paulo.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Nuova Parola

L'excellente Revue *Nuova Parola* devient de jour en jour plus intéressante pour les lecteurs spirites. C'est ainsi que le N° de juin nous donne la fin d'une étude intitulée : *Stainton Moses et les Etudes psychiques*, dans laquelle E. Bozzano, auteur du remarquable volume : *Ipotesi spiritiche*, fait ressortir la valeur intellectuelle et morale du célèbre médium Anglais et le venge des odieuses accusations du peu estimable Podmore ; il invoque les témoignages de tous ceux qui l'ont connu intimement et ont vécu près de lui : Fr. Myers, Mme Speer et le Dr Speer, ainsi que leur fils, dans leurs nombreux articles du *Light* ou des *Proceedings* ; de MM. Wath, Massey, William Paice, Dr Johnson, Elliott Coues, etc .. Il n'était pas possible de rendre un plus éclatant hommage à l'homme que les insinuations calomnieuses de Podmore avaient tenté de flétrir.

Dans le même numéro, M. Zingaropoli, auteur de la réimpression des *Exploits d'un Esprit dans un couvent de Naples*, profitant des nombreux documents réunis dans les bibliothèques publiques à la suite de la suppression des couvents, poursuit son histoire de la superstition par l'analyse des manuels des exorcistes et en particulier celui du P. Candido Brognolo. Il montre une fois de plus que la plupart des malheureux, torturés et brûlés comme sorciers, n'étaient que des médiums.

Enfin on y trouve la traduction, d'après *Uebersinnliche Welt*, d'un article dans lequel le Dr Walter Bormann fait connaître les intéressants phénomènes psychiques produits à Messine devant deux jeunes médiums, les sœurs Gilda et Lina Agresta. M. Agresta, agent principal de la Cie des Assurances générales de Venise, a quatre filles : la seconde et la troisième sont les deux médiums. Leur faculté s'est révélée spontanément au milieu de circonstances dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici. Les phénomènes observés d'abord dans le cercle strictement fermé de la famille, puis en présence de deux ou trois intimes, dont les attestations signées sont jointes au compte rendu, consistèrent en coups frappés, déplacements d'objets avec et *sans contact*, jeu de piano et d'un instrument à cordes, apports, écriture directe, souvent en pleine lumière, etc.

Citons entre autres les faits suivants. Deux photographies de parents furent apportées en pleine lumière des pièces voisines ou elles se trouvaient. Lina *se tenant debout* en pleine lumière, les mains tenues de chaque côté par des personnes étrangères à la famille s'écrie qu'on touche à ses pieds et quelques instants après, ses deux bas réunis en un paquet avec ses jarretières sont lancés dans un coin de la chambre et cependant on constate que ses bottines n'ont pas quitté ses pieds. Des feuilles de papier renfermées dans une boîte par un assistant se trouvèrent couvertes d'écriture. Des mots allemands, langue inconnue des médiums, sont écrits parmi lesquels le nom d'un allemand suicidé. En même temps le médium est assailli par des accès convulsifs, qui se répétèrent pendant longtemps, jusqu'à ce que des communications au nom de ce suicidé assurèrent qu'ils étaient dus à son action et ne cessèrent qu'après un certain nombre d'évocations, comme nous l'avons vu déjà dans le cas des Randone dont M. Carreras nous a fait le récit mouvementé.

Tous ces faits se sont passés dans un milieu instruit et d'une haute honorabilité.

Sous le titre : *Prémonition réalisée à courte échéance*, le même numéro de *Luce e Ombra* nous fait le récit d'un fait intéressant affirmé par E. Carreras.

Le 7 Avril 1905, M. et Mme Bindi, Monsieur Daddi et son fils se trouvaient réunis autour d'un guéridon, la pièce étant éclairée par une lanterne rouge. Tout à coup une vive lumière blanche éclata près de M. Daddi père, puis disparut et les coups dans la table donnèrent le nom de Janer, guide ordinaire du médium.

On lui demanda par quel moyen on pourrait secourir une personne à laquelle on s'intéressait.

« Adressez-vous à M. X..., qui vous donnera satisfaction. »

Le médium fit observer qu'il connaissait à peine M. X..., tandis qu'il était en relations suivies avec M. Z... son frère. Pourquoi donc s'adresser à lui ?

« Parce qu'il est collègue et ami de la personne qui peut secourir votre protégé. »

« Comment lui demander un service quand on le connait si peu ? »

« *L'occasion favorable se presentera demain. M. X... a une faveur à solliciter de M. Adolphe Daddi.* — « De moi ? »

« Parfaitement. Demain matin M. X... viendra avec son frère Z..., vous demander une attestation légale pour une chose qui lui tient à cœur. »

« Comment le savez-vous ? »

« Les deux frères viennent de prendre cette décision ce soir. »

Le lendemain matin, M. l'Avocat Daddi était à peine arrivé à son bureau qu'à sa grande surprise il vit les deux frères venir lui demander une attestation légale, comme Janer l'avait annoncé.

Il saisit l'occasion pour exposer sa requête à M. X... et il obtint pleine satisfaction.

Le compte-rendu est signé par les quatre assistants signalés plus haut.

Mme de Metternich dont il fut si souvent question pendant l'empire, publie ses mémoires dans une grande revue autrichienne. Elle raconte entre autres choses une séance donnée chez elle par Home. Le médium se tenant assis au milieu du salon et complètement isolé, à l'état normal, les cristaux de la suspension se mirent à tinter, une chaise se livra dans le salon à une furieuse saràbande, sans jamais toucher personne ; les assistants accusèrent des contacts divers et une mandoline placée sur le piano s'enleva et vint se poser sur les genoux de la maitresse de maison etc...

Rivista delle Riviste di Studi psychici

Tel est le titre d'une nouvelle revue dont nous venons de recevoir le premier numéro et qui est dirigée par M. A. Cervesato, qui dirige déjà avec tant de talent la *Nuova Parola*, dont nous avons souvent à parler ici. Le premier numéro de *Rivista delle Riviste* ne contient guère que des articles que nous venions de lire dans *Nuova Parola*, mais on nous promet pour le second numéro une enquête sur le spiritisme parmi les savants Italiens. Si nous en jugeons par la conduite et les déclarations des Serge et consorts, cela ne devra pas beaucoup différer d'une tentative de même genre parmi les savants Français. Nous attendrons sans impatience et nous souhaitons à la nouvelle revue un bon et franc succès.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Messager

du 1er mai donne une traduction de la conférence faite par Mme d'Espérance à l'*Alliance Spiritualiste* de Londres. On peut non seulemen prendre connaissance de quantités de faits intéressants, mais aussi de l'élévation de pensée de ce remarquable médium qui est en même temps une femme au cœur noble et aux aspirations élevées. Elle a renoncé à cultiver sa faculté de double vue pour ne pas porter de préjudice à ceux que les divulgations qu'elle faisaient pouvaient peiner ou offenser. Un jour même, elle se refusa de continuer de prêter son concours à un détective qui était venu la solliciter. « Je fus, dit-elle, frappée de l'idée angoissante, qu'en faisant un métier d'espion ou de chien limier, j'avilissais un des plus importants dons de Dieu. Je fus saisie d'horreur à la pensée que ma coopération pouvait être la cause qu'un de mes semblables, moins coupable, peut-être, que ses bourreaux, serait envoyé à l'échafaud. J'aime à croire que cette inspiration me vint alors de quelque esprit sage et bon, qui m'ouvrit les yeux et détourna de moi la tentation à laquelle j'allais succomber. Il y avait là, en effet, une tentation provoquée par ma vanité, heureuse de voir l'importance que me donnait une faculté me permettant de surmonter des difficultés que d'autres, plus sages et plus habiles, ne parvenaient pas à résoudre. Je me décidai donc dans cette occasion, puis aussi par la suite, à refuser mon concours pour ce genre d'investigations ».

Toute la partie qui traite des phénomènes spirites chez les Lapons est à lire attentivement. On verra que les faits que nous étudions comme des manifestations extraordinaires sont des plus communs chez ces populations barbares qui sont en commerce continuel avec les âmes de leurs parents et amis défunts.

La Paix Universelle

signale dans un bon article du général Fix, la prochaine réunion d'un congrès destiné à étudier les moyens à employer pour réprimer l'exercice illégal de la médecine. Bien entendu, les magnétiseurs seront poursuivis impitoyablement bien que ces praticiens n'ordonnent pas de médicaments et ne fassent pas d'opérations. Il est positivement monstrueux que le droit de soulager ses semblables soit enlevé à ceux qui en ont le pouvoir, sous prétexte qu'ils n'ont pas étudié la médecine, c'est-à-dire ce ramassis de pratiques illusoires que les maîtres les plus illustres dédaignent profondément. Mais il y a mieux encore : après avoir pendant plus de 120 ans nié jusqu'à l'existence du magnétisme animal, voici que les médecins veulent

l'accaparer à leur profit en faisant reconnaître par la loi que c'est un agent thérapeutiqué On ne saurait pousser plus loin l'esprit de monopole et on doit protester énergiquement contre cette mainmise sur la liberté individuelle, par une nuée de rapaces médicastres qui veulent quand même se faire des rentes en abusant de la crédulité de leurs victimes. Pourquoi vous, docteur, poursuivez-vous le magnétiseur d'à côté ? parce que vous n'avez pas de clientèle. Pourquoi n'en avez-vous pas? Parce que vous ne guérissez pas. Pourquoi en a-t il? parce qu'il redonne la santé. Si son action était inefficace, il se verrait bien vite obligé de changer de métier. S'il continue, c'est qu'il fait du bien, alors pourquoi le poursuivre ? Mais vous avez beau prendre sa place, vous ne prendrez pas en même temps son pouvoir; c'est pourquoi cette spoliation est aussi bête qu'injuste et il faut espérer qu'elle ne réussira pas.

Souscription pour la pauvre femme presque aveugle

Mme Alvim 3 fr ; Petite Marthe Lagé 2 fr. ; Mme Chambon, 8 francs.

Merci à tous les cœurs généreux qui sont venus en aide à cette infortune.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs et abonnés que ses jours de réceptions sont suspendus pendant les mois de Juillet et d'Août. Devant voyager pour assister à certaines expériences, il ne sera pas possible au directeur de la Revue de répondre aux lettres qui lui seraient adressées, ce dont il prie ses correspondants de l'excuser.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Les Matérialisations

DE LA VILLA CARMEN

Nos lecteurs connaissent la très grande variété des phénomènes par lesquels s'établit la démonstration de l'immortalité de cet être pensant qu'est l'homme. Les faits de hantise qui ont inauguré à Hydesville le mouvement spirite actuel se reproduisent encore de nos jours dans tous les pays, et lorsque l'on se donne la peine d'interroger méthodiquement l'auteur de ces troubles, le plus souvent, on constate que c'est l'esprit d'un individu ayant vécu dans cette maison. Par la typtologie, par l'écriture, au moyen des médiums voyants ou pendant la trance, on obtient des communications circonstanciées qui permettent d'établir l'identité des êtres invisibles qui se manifestent,et depuis un demi-siècle c'est par milliers que les preuves de la survivance ont été données dans le monde entier. Mais dans toutes ces formes de communications spirites les auteurs méritent bien le titre d'invisibles. On ne peut les reconnaître que par leur style et au moyen des détails qu'ils fournissent sur leur vie passée.Il faut éliminer soigneusement toutes les causes qui pourraient intervenir pour vicier l'expérience telles que : Autosuggestion ; transmission de pensée des assistants ; clairvoyance du médium ou télépathie de la part des personnes vivantes éloignées.Cette étude demande de la patience et une certaine perspicacité. Mais la plupart de ces difficultés disparaissent lorsque l'on assiste aux phénomènes de matérialisations, c'est-à-dire à la résurrection temporaire d'un être humain mort depuis plus ou moins longtemps.

Si invraisemblable que puisse paraître l'affirmation de l'existence d'un fantôme matérialisé, il n'en est pas moins vrai que les annales de tous les peuples en offrent des exemples ; il nous suffira de rappeler l'évocation de Samuel par la pythonisse d'Endor et la scène où le Christ fait toucher la plaie de ses mains à l'incrédule Thomas, pour constater que les matérialisations des Esprits ne sont pas nouvelles, et c'est parce qu'elles se reproduisent de nos jours que nous pouvons accorder confiance à ces récits du passé. C'est aussi l'avis de F. W. H.Myers, l'ancien président de la *Société An-*

glaise de Recherches Psychiques lorsqu'il écrit : « Supposons, par exemple, que nous ayons recueilli quelques-unes de ces histoires [apparitions, matérialisations] et que ces historiens n'aient pas résisté à l'analyse critique, tous les phénomènes relatés pouvant être attribués aux hallucinations, à des défauts de description et autres sources d'erreur ; pourrions-nous nous attendre à ce que des hommes raisonnables admettent que tel phénomène merveilleux, qui se réduit toujours à néant lorsqu'on le soumet à une analyse dans un milieu anglais moderne, soit digne de foi dès qu'on affirme qu'il s'est produit dans une contrée orientale, à une époque éloignée et superstitieuse ? Si les résultats des « recherches psychiques » avaient été purement négatifs, les *données* (je ne dis pas *l'émotion*) du christianisme n'en auraient elles pas reçu un coup irréparable ? »

Nous n'ignorons pas que l'exégèse moderne a récusé en bloc l'existence de tous ces faits qu'elle qualifie de merveilleux et d'impossibles. Mais voici que ces prétendus miracles se reproduisent de nos jours, et dès lors tombent toutes les négations basées sur l'esprit superstitieux du passé et l'ignorance des peuples orientaux qui nous ont transmis ces histoires. Mais à notre époque, ce ne sont plus des affirmations qu'il nous faut ; ce sont des démonstrations scientifiques rigoureuses que nous sommes en droit d'exiger, et avant d'admettre que des fantômes se montrent, il faudra avoir établi solidement la réalité des faits, c'est-à-dire l'impossibilité d'une fraude ou d'une erreur des sens. Nous disposons aujourd'hui de moyens de contrôle qui manquaient à nos prédécesseurs. La photographie nous a mis à même de vérifier l'exactitude de nos sens ; de nous convaincre que le témoignage de nos yeux n'est pas trompeur ; et pour répondre à l'objection que ces fantômes ne seraient que des hallucinations, il faut qu'ils puissent impressionner la plaque photographique qui conserve une trace indélébile de ces apparitions fugitives. Les moulages à la paraffine sont aussi d'excellents moyens de contrôle qui ont cet avantage inestimable de ne pouvoir être imités par aucun moyen connu.

Le grand public est profondément ignorant en ces matières. Même parmi les spirites, il en est un certain nombre qui n'a pas pu suivre dans les publications le développement de ces recherches, de sorte qu'il semble à beaucoup que les matérialisations des Esprits

soient des phénomènes extraordinairement rares. La vérité est tout autre. Sans doute on n'obtient pas des apparitions visibles et tangibles avec la même facilité que les communications par la table et par l'écriture, mais il ne faudrait pas croire qu'ils soient rares à ce point qu'on ne puisse presque jamais en constater l'existence. Les lecteurs de cette Revue sont tenus au courant des expériences qui se poursuivent dans le monde entier et il est bien peu de numéros qui ne contiennent le récit de faits observés en Amérique, en Angleterre, en Allemagne ou en Italie. J'ai réuni dans mon ouvrage : *L'âme est Immortelle* un certain nombre de récits qui renferment tous les caractères de la plus incontestable authenticité ; il me suffira de les rappeler brièvement ici pour constater qu'ils offrent entre eux de tels caractères généraux de ressemblance, malgré la diversité des médiums, des pays et des observateurs, que l'on est obligé de conclure de ces rapprochements que l'on se trouve en présence de phénomènes réels, bien qu'ils soient encore peu connus.

Depuis les frères Eddy, qui obtinrent vers 1855 les premières matérialisations aux Etats-Unis, nous possédons l'histoire circonstanciée de l'apparition d'Estelle, la femme du banquier Livermore, qui se montra à son mari un très grand nombre de fois au cours des 388 séances que celui-ci tint en compagnie du médium Kate Foxe. Estelle s'est fait voir, s'est laissé toucher, s'est fait entendre par son mari, et à plusieurs reprises, elle a écrit devant ses yeux des messages, en français, langue tout à fait inconnu du médium. L'écriture était identique à celle des lettres d'Estelle lorsqu'elle vivait ici-bas. Plus tard, on a obtenu sa photographie avec le médium Mumler, alors même qu'elle était invisible pour tous les assistants.

Au Congrès de Psychologie de 1900, le Docteur Gibier a envoyé un mémoire dans lequel il décrit avec soin les expériences qu'il fit en compagnie de Mme Salmon, dans son propre laboratoire.

L'esprit d'une française, nommée Blanche, fut reconnu par sa tante qui était présente et parla un français des plus corrects, alors que le médium ne connaissait pas notre langue. On verra dans ce travail, publié ici même en 1900, un exemple curieux de transport du médium à travers le treillage en fil de fer de la cage qui le contenait.

Les expériences de Crookes avec Katie King sont aujourd'hui parfaitement connues et ce cas célèbre a été contrôlé par un si grand

nombre de témoins qu'il est devenu classique. Rappelons seulement que la présence de Florence Cook dans le cabinet a été constatée électriquement par Crookes et Varley, au moment même où le fantôme était visible en dehors du cabinet et causait avec les expérimentateurs.

Citons, pour mémoire, les expériences d'Aksakof avec le médium Eglinton ; celles du professeur Boutlerof avec Mme d'Espérance où l'on voit sur les mêmes clichés le médium et l'esprit matérialisés ; enfin la remarquable série de séances donnée en ces dernières années par Eusapia Paladino et dont les récits ont été publiés par des hommes de la valeur du professeur Porro, astronome de l'observatoire de Turin, par le D. Vizani Scozzi, par M. Vassallo, par M. Bozzano, le professeur Morselli, etc. etc. Tous ces témoignages se renforcent les uns par les autres, et si l'on se donne la peine d'étudier attentivement ces descriptions, on voit qu'il s'en dégage peu à peu des craractères généraux. On commence à soupçoner les règles qui président à ces manifestations d'une vie transcendante, d'une biologie supra humaine dont la science de demain aura à découvrir les lois.

Les lecteurs de cette revue ont assisté au développement progressif des phénomèmes de la villa Carmen. Ils ont pu constater que l'esprit Bien Boa s'est matérialisé pendant plusieurs années, avec des médiums différents, et que d'autres individualités de l'espace ont également apparu avec tous les attributs de la corporéité. J'ai publié les procès-verbaux qui m'étaient adressés ; l'on a pu voir que des hommes honorables et sérieux ne craignaient pas de signer ces narrations, et d'autre part des amis personnels qui ont eu l'honneur d'être reçus à la villa Carmen, m'ont confirmé verbalement l'exactitude de ces descriptions. Dans ces conditions, je n'ai pas hésité à faire connaître au grand public ces faits si intéressants. Cependant, les critiques ne m'ont pas manqué. Les nouveaux-venus dans nos rangs, peu familiarisés avec l'historique de ces manifestations, s'étonnaient d'une pareille continuité des phénomènes et soupçonnaient un manque de contrôle des assistants qui aurait facilité des supercheries de la part des médiums. Certains reprochaient à la rédactrice son style humoristique et brillant, son enthousiasme, cependant bien compréhensible en présense de manifestations si concluantes, et auraient voulu des comptes rendus plus sobres et plus précis. D'autres encore réclamaient des preuves matérielles qui res-

teraient ensuite comme des témoins irrécusables affirmant que la fraude, l'illusion ou l'hallucination n'intervenaient en rien dans l'explication de ces phénomènes.

Peut-être quelques-unes de ces critiques étaient-elles en parties fondées, ce qui m'engagea à en faire part à M. le général Noël qui, avec une bonne grâce parfaite, répondit à mes questions réitérées, et finalement, me proposa de venir m'assurer par moi-même de la réalité des manifestations.

Pendant près de deux mois, j'ai reçu l'hospitalité la plus cordiale à la villa Carmen et j'exprime ici toute ma reconnaissance à M. le général et à sa femme pour m'avoir mis à même d'étudier en toute liberté et, de près, ces matérialisations qui sont la preuve la plus absolue de la réalité de la vie d'Outre-Tombe. Dans les prochains numéros je donnerai le détail des séances auxquelles j'ai assisté en compagnie d'une dame étrangère, reporter d'un grand journal anglais et plus tard, en compagnie de M. Ch. Richet, l'illustre physiologiste bien connu. J'énumèrerai avec soin les précautions qui ont été prises pour éviter les causes d'erreur et les moyens employés pour nous assurer de l'existence positive du fantôme qui se montrait si souvent. D'ores et déjà je suis heureux d'annoncer que, personnellement, je suis absolument certain que Bien Boa est bien un Esprit et j'espère que nos lecteurs partageront plus tard ma conviction lorsque j'aurai mis sous leurs yeux toutes les pièces du procès.

GABRIEL DELANNE.

Essai

Sur le Phénomène de la Désincarnation

Conférence donnée à la Société d'Etudes Psychiques de Genève

Mesdames, Messieurs,

Le phénomène improprement nommé *la Mort*, inéluctable pour chacun de nous, est, par cela même, celui qu'il nous importe le plus d'étudier, afin d'amoindrir, s'il est possible, les affres de ce moment trop redouté.

Evidemment, une connaissance plus approfondie des *lois* qui régissent le dépouillement du corps charnel, nous mettrait à même de donner et de

recevoir, à notre tour, les soins moraux et physiques les mieux appropriés à la situation particulière du mourant.

Mais, sur cette question enveloppée jusqu'ici d'un impénétrable mystère, la science officielle n'offre guère de renseignements ; elle en est même si dénuée que, sauf la putréfaction des organes vitaux, elle ne saurait indiquer un *signe certain* du décès ; or, grâce à la rigoureuse logique dont elle s'est toujours piquée, (!?) elle prescrit l'inhumation sous un délai si bref, que, dans une foule de cas, le dit *signe certain* n'a pas le temps de se produire ; en suite de quoi, pour des milliers de personnes, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, c'est la crainte d'être enterré vivant, comme cela arrive bien plus souvent qu'on n'en veut convenir. Quelques philanthropes notamment le Dr Gosse, — père — ont parfois demandé l'établissement au cimetière même, d'une morgue où se déposeraient tous les corps qui ne présenteraient point encore les symptômes irrécusables de la destruction physique, soit : la corruption d'un viscère vital. Mais, sauf de très rares exceptions, — si même il en existe, — les autorités compétentes ont toujours fait la sourde oreille à cette réclamation et l'on ne doit point chercher beaucoup plus loin la cause du succès relativement considérable que, dans notre XXe siècle, remporte la crémation ; car, à défaut d'autres avantages, elle offre du moins celui de nous bien tuer dans le cas où subsisterait en nous quelque reste de vie. Au surplus, avant de livrer le cadavre à l'appareil calcinateur, on constate encore, le mieux possible, la réalité du décès.

Malgré cet incontestable progrès, l'immense majorité des morts est simplement enterrée, ce qui maintient, parmi les vivants, la crainte macabre dont je parlais plus haut. On voit combien il nous importe, ne fût-ce déjà qu'à ce seul point de vue, de nous occuper de la désincarnation. Il y aurait certainement quelque chose à faire, déjà sur ce point, afin de supprimer chez bien des mourants une angoisse poignante. Pour nous qui croyant à l'âme, à son immortalité, cherchons à connaître surtout ses destinées médiates et immédiates, la question revêt un caractère beaucoup plus élevé ; car si nous redoutons, avec raison, d'être tenus pour mort, tout en ne l'étant pas, nous pouvons également appréhender de retourner au monde spirituel en de mauvaises conditions fluidiques et morales dont les conséquences pourraient bien se répercuter au lointain de notre existence erratique, de même que se développent, ici-bas, à travers la vie de l'enfant, les résultats d'une naissance accomplie en de fâcheuses circonstances d'hygiène, d'hérédité, etc. causes plus ou moins directes de maladies et d'infirmités ; présomption d'autant plus admissible que les Esprits eux mêmes appellent *naissance*, notre retour à leur monde et *mort* notre départ pour la terre.

Il convient donc d'élucider, dans la mesure du possible et selon nos faibles lumières, quelques points de cette solennelle question. C'est en vertu de quoi je me permets d'émettre, ici, certaines vues *personnelles*,

portant sur de simples détails, mais qui, m'ayant rassérénée à ce sujet, pourront peut-être rassurer aussi, sur les derniers moments de la vie corporelle, quelques âmes craintives et troublées en face de ces arcanes obscurs.

Il est vrai que les Initiateurs providentiellement préposés à l'éducation des peuples enfants, furent contraints de leur inculquer une salutaire terreur de la Mort rémunératrice de la vie. Ce ne fut pas une morale à l'eau de rose qui fit des Juifs, par exemple, gens de col roide, — dit l'Ancien Testament, — un peuple autonome et de fortes croyances, comme le voulait Moïse ; aussi, bien que ce dernier n'ait pas *enseigné* l'immortalité dans ses écrits, un prophète hébreu appelle la Mort « le roi des épouvantements » et, répétons le, à cette époque, il fallait qu'elle le fût. C'était là le grand Inconnu, la nuée obscure, pleine d'un mystère terrible derrière lequel on sentait Dieu, Jehova, le Juge implacable de toutes les fautes, de toutes les faiblesses de toutes les erreurs.

Mais cet effroi nécessaire pour les sociétés en formation ne fut pas universel ; car, même en Israël, nous voyons les Patriarches *s'endormir avec leurs pères*, être *recueillis vers leurs peuples*, selon leurs expressions — bien que, très lucidement, ils sentissent la vie les abandonner. Les derniers moments de Socrate constituent aussi dans l'Histoire, un monument de sérénité presque joyeuse devant la Mort. Il pouvait s'enfuir, ses amis l'en suppliaient et lui en fournissaient les moyens. Il préféra boire la ciguë et sceller de sa mort la sublime vérité qu'il apportait au monde. Le mystérieux passage ne l'effrayait point, lui, l'héroïque apôtre de l'Immortalité.

Parlerons-nous de Jésus en croix remettant paisiblement son esprit aux mains du Père.... de ses apôtres, de ses simples disciples, des femmes, des enfants courant au martyre comme à une fête ; ceux-là non plus, ne connaissaient pas la peur de la mort. A nous, elle n'apparaît plus armée des griffes et des dents du fauve ou rougie par les flammes des bûchers que subirent la vaillante Jeanne Darc et tant d'autres qui eux aussi, la bravaient en face ; non, la mort nous arrive escortée de douces affections, de soins dévoués et tendres, de paroles encourageantes et d'espoirs lumineux et nous en avons peur .. Peut-être avons-nous trop le loisir d'y réfléchir, de regarder sa laide image physique, et nous oublions que cette matière grossière, souffreteuse, que nous traînons péniblement, comme un boulet, nous empêche seule de rejoindre nos bien aimés disparus ; de contempler avec eux des splendeurs éternelles et ravissantes, d'acquérir de nouvelles puissances pour notre avancement et celui de nos frères.

Cependant, si vécue, si réelle que puisse être en nous la joie d'une transformation progressiste, il serait puéril de nier que le passage à franchir se présente sous un jour, ou plutôt une absence de jour qui nous attriste et nous inquiète. Le grand *Inconnu* semble nous attendre pour nous absorber en des étrangetés effrayantes. Inconsciemment, tout en ne croyant plus à

l'*Enfer*, nous en gardons, dans le tréfonds de notre être quelques vagues impressions qui suffisent, parfois,à troubler nos certitudes acquises. O mes frères, mes sœurs aimés, secouons ce vieux reste des superstitions d'antan ; plaçons-nous dans la mort, comme dans la vie,sous l'éternel soleil de l'Amour divin qui ne nous inflige pas de terreurs cruelles, inutiles, et qui, en nous révélant la loi des vies successives, a brisé pour nous l'aiguillon de la mort. Les grands Penseurs l'ont bien compris. Victor Hugo parlant de cette peur irraisonnée et conseillant à ceux qui l'éprouvent de scruter les consolants enseignements de la Création, conclut ainsi : Homme, ne crains rien, la Nature sait le grand secret.... et sourit !

— « La mort » a dit Gambetta aux obsèques de Georges Sand, « La mort est un vulgaire accident de la vie ». La vie indéfinie, éternelle, bien entendu.

Une conviction s'impose quand on observe les évolutions naturelles : c'est qu'il est pris soin de toutes choses. En apparaissant sur les branches nues des arbres, aux jours encore froids du printemps,les bourgeons délicats sont enveloppés d'un duvet protecteur.Entre la sève et l'écorce de l'arbre, existe tout un échelonnement de bois, du plus tendre au plus dur, qui assure les rapports nécessaires entre les deux éléments opposés. Partout, les contacts sont gradués,ménagés, adoucis et que ne nous révèleraient pas les naturalistes sur cette sollicitude providentielle qui les pénètre d'admiration ! Comment supposer, dès lors, que l'homme, synthèse de toute cette Création,soit oublié de son Père céleste et qu'il n'ait pas été pourvu, avec le même amour, à l'adoucissement de son départ suprême !

Oui, toute loi, directement émanée de la volonté divine, s'accomplit simplement ; en la subissant, on entre plus ou moins instantanément dans l'état psychologique en vertu duquel le phénomène se produit, sans provoquer, chez le patient la terreur ou les tortures qu'on semblait devoir craindre pour lui. A l'approche de la mort, l'horreur s'en atténue. J'ai *expérimenté* au cours de plusieurs accidents très graves qui me sont arrivés, que tombant de haut, par exemple, en se trouvant sous les pieds d'un cheval, on a le sentiment vague du danger couru sans en être très bouleversé ; avant d'avoir ressenti le moindre mal, on est sous une sorte de torpeur où s'émoussent les impressions violentes et plus tard, seulement après l'événement, on est saisi d'une peur rétrospective dont on s'étonne.

La naissance de l'homme, à tout bien considérer, n'est déjà pas un fait si indifférent comme impressions subies par le bébé ; l'esprit avant de se réincarner aurait quelque raison de l'appréhender ; cependant, il traverse cette phase critique sans en avoir conscience et n'en garde aucun souvenir. Or, comme nous sommes fondés à reconnaître l'analogie de l'arrivée et du départ, il y a là un précédent, rassurant entre tous, contre les affres de la dernière crise. Que de gens qui la redoutaient au point d'en être tourmentés, meurent paisiblement sans même se douter qu'ils vont quitter ce

monde. Un Docteur expérimenté m'assurait qu'*on ne se sent pas mourir* et une personne de ma famille qui avait toujours eu la plus horrible peur de la mort, se communiquant spontanément à moi peu après nous avoir quittés, me dit textuellement. « La mort est douce ; je n'ai pas souffert lorsque je « me suis *envolée* ». Il lui avait donc semblé simplement prendre son vol hors de son corps. J'attache une portée considérable à cette révélation car elle fut accompagnée des plus irréfutables preuves d'identité ; puis elle me fournit la base d'une observation importante. Cet esprit se trouve heureux dans sa nouvelle situation. Il n'est pourtant pas *avancé*, selon nos idées ; ses aspirations n'avaient rien de transcendant ; c'était une brave et honnête femme juive, excellente maîtresse de maison, mère d'une nombreuse famille, remplissant ses devoirs comme elle les comprenait, ce qui n'impliquait pas chez elle une bien grande ampleur de vues, mais. en somme, elle a fait *ce qu'elle a pu* dans la mesure de ses lumières il ne lui en est pas demandé plus pour le moment ; et si elle ne jouit pas de tout le bonheur qu'on peut rêver, du moins, elle ne regrette point cette terre sur laquelle elle avait tant désiré rester. Quelle justice et quel amour dans ces lois de la vie physique alternée si simplement avec la vie spirituelle, comme s'alternent le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la veille et le sommeil, lois qui ne nous semblent redoutables que parce que trop longtemps nous avons cru au Dieu terrible toujours prêt, dans sa colère, à pulvériser ses misérables créatures pour des fautes où l'ignorance entrait en si grande part. Comment remettre son âme avec paix et confiance à cet implacable Dieu qu'on ne pouvait aimer, car il n'était pas le vrai Dieu et le cœur se refusait à l'appeler PÈRE.

Mais aujourd'hui que la pensée de l'homme s'approche quelque peu de la Pensée du PÈRE qui *veut* et *peut* réaliser l'ascension universelle vers le bonheur suprême, c'est-à-dire la Perfection, nous pouvons fermer les yeux au soleil d'ici bas, avec l'assurance de nous réveiller sous la radieuse lumière de l'Au-delà. Or, si ses rayons éclairent devant la conscience humaine, les faiblesses, les erreurs, les fautes commises, ils illuminent aussi la patience, la bonté, le pardon, le dévouement, tout, enfin, ce qui, en nous, peut avoir quelque mérite, être le fruit de quelque effort ; de telle sorte que si ce mode d'existence n'est pas le Paradis, il n'est pas non plus l'Enfer, même pour les plus arriérés.

C'est à nous d'y conquérir dès ce monde la meilleure place possible : Dieu, notre PÈRE, ne demande que de nous la donner !

Mais revenons aux approches de ce que nous appelons la Mort. Il est évident que la Nature pourvoit à l'accomplissement de ses évolutions normales et que, par conséquent, les abords de la désincarnation se caractérisent par un état particulier d'inconscience, de torpeur et parfois aussi de lumière qui en atténue singulièrement l'ordinaire impression. J'ai observé les dispositions finales d'une foule de gens pour lesquels la pensée de la mort était un épouvantail et j'ai vu au dernier moment, les uns franchir

inconsciemment le passage redouté, les autres l'accepter sans révolte, sans terreur ; preuve évidente qu'à ce moment là, nos sentiments se modifient. Pour combien n'ai-je pas appréhendé une lutte désespérée contre la mort ! Mes craintes, en ce sens, ne se sont jamais justifiées et souvent j'ai remercié Dieu d'avoir permis que cette suprême crise ne produisît pas le bouleversement moral qu'elle semblait impliquer.

« Il n'est pas difficile de mourir » a dit Victor Hugo expirant.

Pour ceux qui connaissent un peu la constitution humaine, ce fait s'explique jusqu'à un certain point. Le périsprit ne s'arrache pas tout d'une pièce de l'organisme physique. Dans le cas général où la mort surgit de la maladie, il se prépare, graduellement, à sa libération définitive. Quelque lucidité d'esprit que présente un mourant, il n'est déjà plus intégralement ce qu'il fut. Il y a donc, suivant les individus, chez les vieillards, surtout et après une longue maladie, amoindrissement des perceptions ou quelquefois, augmentation de lumière mentale. Dans les deux conjonctures les phénomènes subjectifs sont naturellement modifiés, ce qui change, du tout au tout, l'aspect de l'objectif. De là, chez les malades gravement atteints, une foule de bizarreries inexpliquées dont l'entourage doit tenir compte comme issu de l'état transitoire qu'ils traversent.

La mort violente, de quelque accident qu'elle provienne, apportant, dès son approche, la singulière torpeur dont je parlais plus haut, démontre une fois de plus que notre départ d'ici-bas étant un fait simple, naturel, nécessaire et l'application de l'universelle loi des transformations, ne donne point à celui qui le subit, l'impression d'une catastrophe horrible et contre nature ; c'est du moins et de beaucoup, le fait le plus ordinaire.

Pourtant, depuis que le monde existe, cette évolution terrifie l'Humanité et, disons-le : il est naturel qu'il en soit ainsi, pour ceux-là, surtout, qui s'absorbant dans la vie matérielle, trop peu évolués pour s'assimiler des lumières supérieures, arrivent, insoucieux, sur le bord de la tombe et là seulement, se demandent en tremblant : Et après ?!!. On a vu des revirements de principes et de vie s'opérer sur cette redoutable question.

De nos jours, même, dans une société à l'horizon de laquelle *semblent* s'effacer, de plus en plus, les notions lumineuses de l'Etre Suprême et de l'immortalité, l'idée de la mort, CERTAINE, implacable, enveloppée, même pour les matérialistes d'un épouvantable ; « Qui sait ? » cette idée, dis-je, peut et doit prévenir ou réparer bien des fautes.

Tant que l'homme n'accepte pas les données si fortes, si moralisatrices de la Philosophie Spiritualiste, il a besoin de cette terreur salutaire. Qu'on ne dise pas : « Les matérialistes n'appréhendent point la mort ». Et d'abord, je ne crois pas aux matérialistes ; je n'en ai jamais rencontré de réellement convaincus et qui, mis au pied du mur par une logique un tant soit peu serrée, ne finissent par convenir qu'ils ne demanderaient pas mieux que de croire à une spiritualité quelconque, « qu'ils ne trouvaient

rien de consolant à l'idée du néant ». (Textuel) « Nous sommes entourés de mystères, » dit un autre. Un troisième enfin durant sa dernière maladie, qui fut longue et douloureuse, n'a voulu, comme livres, que des ouvrages absolument spiritualistes, qu'il a lus et relus jusqu'à sa dernière heure, *s'y absorbant* me disait sa veuve.

Or, ceux dont je parle ici ne furent pas du menu fretin parmi les leurs, c'étaient des chefs écoutés, considérés, dont les écrits faisaient autorité et dont les noms bien connus vous étonneraient fort si je vous les disais.

Donc, en dépit de leurs déclarations tapageuses, les matérialistes conservent une arrière-pensée dans cet obscur sanctuaire que le besoin de vérité se réserve au sein de toute conscience humaine, dans la profondeur intime du MOI. Le troublant : *Qui sait ?!...* subsiste, dernière mais puissante protestation de ce qui EST, contre l'erreur.

La philosophie spirite, en éclairant l'homme sur ses destinées d'outre tombe, le rassérène devant la mort et ce n'est pas là un de ses moindres bienfaits. Ses révélations scientifiques devançant celles de nos savants modernes expliquent logiquement la séparation qui s'opère entre le corps fluidique et le corps tangible. Il devient évident que le premier quitte le second d'une façon graduée, plus ou moins apparente ; mais au moment du dernier soupir, le plus souvent, même bien avant, le MOI, tout à fait dégagé, n'a plus conscience de ses impressions physiques, en raison du trouble inséparable de sa reconstitution fluidique.

Ces données n'appartiennent point au domaine de la fantaisie. Des observations très sérieuses, sévèrement contrôlées ont été faites en divers lieux, et se sont corroborées entre elles. Ainsi, Mme Elise Van Calcar écrivain philosophe, possédant la plus grande célébrité dans les Pays-Bas, a consacré tous ses moyens d'action à l'étude persévérante de ces phénomènes. Elle s'est entourée de médiums voyants éprouvés et connus ; les a complètement isolés les uns des autres et les a placés en vue de mourants. Une fois entrancés, ils déclarèrent voir les fluides de l'agonisant sortir du corps par sa tête, se condenser un peu au-dessus, sous l'apparence d'un nuage plus ou moins blanc, plus ou moins léger et diaphane et former peu à peu, un second corps, image du premier, mais jeune et dispos, ayant l'air très satisfait de sa nouvelle individualité. Il en fut qui se penchèrent sur la dépouille désormais inanimée, la considérèrent avec une sorte de compassion affectueuse, puis devinrent de moins en moins visibles et disparurent enfin dans la direction de la fenêtre.

Ces expériences, maintes fois renouvelées par Mme Van Calcar, qui me les a elle-même racontées, ont *toujours* donné les mêmes résultats, et je sais que ces derniers ont été confirmés par d'autres études non moins sérieuses.

Du reste, si le siège même de l'esprit, dans notre organisme, demeure ignoré jusqu'ici, on ne peut nier que ses volitions n'émanent du cerveau. Il paraît donc naturel qu'en effet, l'acte, par lequel il se libère de sa pri-

son de chair, se produise dans cette région de notre être physique puisque c'est de là que partent tous les ordres exécutés par notre personne matérielle.

Ici, se présente un phénomène interprété comme il devait l'être par une science qui nie l'âme, les fluides et le reste. On a souvent remarqué sur le défunt des symptômes révélant une certaine continuité des fonctions vitales. Ainsi, la barbe, les ongles poussent ; le corps peut s'allonger, etc. Pour expliquer ce fait on a inventé le *principe vital* sorte d'entité indépendante du foyer même de la vie et qui, mécaniquement, inconsciemment prolonge certains mouvements organiques par sa seule puissance intime. On scinde ainsi, sans aucune utilité, des phénomènes issus d'une même cause et si étroitement liés entre eux que l'un est la conséquence directe de l'autre.

Je m'explique.

Toutes les manifestations de la vie résultent de vibrations multiples dont l'élan initial part du cerveau auquel, par un mouvement de retour, arrivent les impressions pour y être appréciées. Ces vibrations, adéquates aux volitions du MOI, émanent donc directement de sa présence dans le corps matériel. On ne saurait préciser, aussi ne l'a-t-on point encore fait, que je sache, quel peut bien être un principe vital agissant en dehors de la vie même. S'il en est indépendant, s'il possède une puissance intrinsèque, pourquoi son action dure-t-elle si peu ? Que des matérialistes admettent une telle anomalie comme échappatoire, soit ; encore cet étrange principe vital est-il si peu matériel, que les Docteurs ne l'ont jamais trouvé sous leur scalpel, absolument comme pour l'âme. Seulement celle-ci se prouve ; elle a sa raison d'être, ce fait manque absolument à son compétiteur. Mais ce qui semble acceptable dans le clan matérialiste, me paraît inadmissible à nous, spirites, c'est donc avec un étonnement pénible qu'on voit des nôtres instruits et sincères se ranger à une telle opinion.

Préoccupée de cette question et désireuse de l'élucider, j'interrogeai finalement, un de mes amis, Docteur distingué, couronné par l'Académie de médecine de Paris ; chercheur passionné de toute vérité scientifique et dont plusieurs découvertes lumineuses ont illustré la longue carrière.

— Docteur, lui-je, croyez-vous à l'existence du principe vital ?

— Et vous, fit-il ?

— Moi, repris-je, il m'est impossible de le prendre au sérieux ; je crois bien plutôt que les vibrations imprimées par l'âme à nos divers organes, ne s'arrêtent pas *net* au moment du décès. Comme une pierre lancée dans l'eau y trace des cercles mouvementés longtemps encore après avoir touché le fond où elle s'immobilise, comme les ondes sonores produites par un coup de cloche retentissent à notre oreille, malgré l'arrêt de la sonnerie — et combien d'autres exemples pourrait-on tirer de faits analogues dus uniquement à l'impulsion donnée, — n'est-il pas naturel d'at-

tribuer la croissance dont nous avons parlé, aux vibrations produites par l'âme jusqu'au moment de son départ et qui, ne s'arrêtant pas brusquement, prolongent plus ou moins leurs effets sur l'organisme physique en y produisant une *apparence* de vie à laquelle on doit l'invention du *Principe vital* si peu *principe* et si peu *vital* qu'après un temps très limité, il cède la place à la décomposition finale.

Le Docteur qui avait bien voulu m'écouter avec attention, approuva complètement ma théorie et m'assura que dans tout le cours de sa pratique médicale, il n'avait jamais rien constaté dont il pût conclure à la présence du dit Principe, tandis que les phénomènes précités s'expliquent très logiquement par la continuation graduellement affaiblie des dernières impulsions de l'âme sur le corps. Il trouvait, comme moi, par trop bizarre l'apparition et le fonctionnement de cette vitalité qui n'a rien à faire avec la vie.

Forte d'une approbation si autorisée je m'affermis de plus en plus dans mon opinion qui, d'ailleurs, me fut encore confirmée par un autre savant médecin. Cela prouve, Mesdames et Messieurs, que si, là-dessus, je demeure dans l'erreur, j'y suis du moins, en docte compagnie.

Etant donc admis, que le départ de l'âme ne tranche pas, comme avec un sabre, les effets de sa présence en notre personne tangible, — ce qui du reste, est parfaitement conforme aux procédés de la Nature toujours gradués, — il n'en est que plus urgent de ne pas précipiter l'inhumation quel qu'en soit le mode. Laissant, à cette suprême séparation, le temps de s'opérer complètement selon la loi qui la régit et, sauf les cas où la décomposition se trahit par des symptômes évidents, ne soyons pas pressés de faire disparaître nos morts.

J'aurais désiré parler aussi de l'arrivée de l'âme dans l'Au-delà; mais les ouvrages d'Allan Kardec et même d'autres, sont à ce sujet, beaucoup plus explicites et plus complets que je ne pourrais l'être ; nous savons tous, d'ailleurs, que là, comme ici-bas, les circonstances varient selon les individus. Ceux dont l'intelligence, assoiffée de Vérité, s'est enquise dès cette vie de ses destinées ultérieures, ont vécu, par leurs actes, les principes qu'ils professaient, sont très vite initiés à leur nouvelle situation, lorsqu'ils arrivent dans le monde spirituel. Les lumières acquises par leurs études, les efforts accomplis en vue du Bien les éclairent en ce nouveau parcours et les remplissent de joie. Leurs amis, leur famille, viennent au-devant d'eux, les entourent, les instruisent, les initient à leurs nouveaux devoirs, les aident, au besoin, et là, ils retrouvent, à leur profit, cette solidarité qu'ils pratiquèrent dans leur récente incarnation.

Celui qui, au contraire, persista à ne vivre en ce monde, que pour les joies et les intérêts de la terre, manque de lumière et de direction en arrivant de l'autre côté, Il est parfois longtemps à se rendre compte de sa situation. Souvent, il se croit encore vivant, s'étonne, s'irrite de l'audacieuse indifférence des siens à s'emparer de ses affaires, sans même s'aper-

cevoir qu'il est là, avec eux. Son corps fluidique, aussi positif pour lui, que le fut son corps matériel, comme il arrive dans le rêve, — ce corps, dis-je, lui fait illusion, et j'ai vu des esprits entrer en des colères bleues, bouleverser table et médium parce qu'on leur disait que leur personne physique était dans la tombe.

D'autres, plus arriérés, sont malheureux ! car ils peuvent voir et déplorer les suites de leurs vices et de leurs crimes. Il arrive que l'assassin revoie sa victime, que le mauvais mari, la méçhante mère se retrouveut en face de ceux qu'ils martyrisèrent. Ce ne sont pas là de doux moments ; mais qui en accuser ? Le coupable ne peut que rentrer en lui-même et prendre de bonnes résolutions.

Heureusement que là, aussi, s'exerce l'amour du prochain. Des êtres plus avancés ont pitié de ces malheureux ; ils les exhortent, les instruisent, les soutiennent en de meilleurs sentiments, et leur charité, leur dévouement, si précieux pour ceux ci, les fait avancer eux-mêmes sur la voie du perfectionnement. Ce fait jette un certain jour sur une parole de l'Apôtre Paul affirmant que " Jésus avait été évangéliser les morts ".

Là donc, point d'Enfer, point de Paradis, mais des joies et des peines issues de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre état d'infériorité ou de nos propres conquêtes sur notre ignorance originelle. Là aussi, une compréhension plus vaste, plus haute, plus lumineuse du Plan de Dieu à notre égard. Plan d'amour qui nous veut *tous* parfaits pour nous rendre *tous* heureux et qui, mieux compris par l'homme, remplit son cœur d'adoration, de reconnaissance et du désir d'harmoniser toujours davantage sa volonté avec la volonté suprême.

Certes, ce n'est pas payer trop cher de telles réalités que de traverser pour les atteindre ce pas, à tort redouté, de la libération du MOI. Heureux sommes-nous de savoir, à n'en pas douter, que c'est là une simple transition dont notre Père Céleste a pris soin de nous adoucir les abords au fur et à mesure de notre avancement moral, et que son amour illuminera lorsque notre heure aura sonné. Nous verrons alors, avec admiration, les choses se passer tout naturellement sans provoquer en nous la terreur d'une catastrophe mystérieuse. Grâce à nos lumières acquises sur ce point, nous nous reconnaîtrons promptement dans notre situation nouvelle. Jamais, du reste, les esprits ne reviennent sur ce moment avec un sentiment pénible ; ils sont unanimes à déclarer que le *trouble*, c'est-à-dire l'espèce de sommeil sans rêve qui l'accompagne n'a rien de douloureux ; c'est une sorte d'inconscience temporaire, plus ou moins prolongée, selon l'élévation de l'être, mais qui n'offre ni peur, ni souffrance, ni même la perception de ce qui se passe. Le réveil s'opère comme à la suite d'un profond sommeil. La preuve que cette transformation s'opère sans secousse, je l'ai donnée tout à l'heure en parlant des esprits qui se croient encore dans leur corps terrestre. Ils n'ont donc pas eu conscience du dernier moment. Et pourtant ceux-là ne sont guère

avancés. Disons-le aussi : sur bien des centaines, peut-être même des milliers d'Esprits avec lesquels j'ai pu être en rapport, il s'en est trouvé *trois* seulement qui regrettaient ce monde ; avec quelque raison du reste, car ils y avaient mené bonne et joyeuse vie sans jamais se soucier des autres.

Sachons donc nous abandonner avec une confiance illimitée aux dispensations de ce Dieu qui, étant *Lui*-même L'ABSOLU en toute perfection, ne trouve dans son œuvre rien de trop grand ni de trop petit et qui, réglant le cours immense des comètes et des soleils a non seulement prévu les besoins des infiniment petits, mais y a pourvu. — Comment douter de sa sollicitude à notre égard ! — Vous valez mieux que beaucoup de passereaux, a dit Jésus...

Oh ! Nous ne saurions trop le répéter : Dépouillons-nous enfin de l'antique erreur qui nous empêche d'entrer en rapport avec Dieu ; de comprendre, autant que notre nature si limitée le comporte, — oui, de comprendre au moins sa volonté à notre égard et de L'AIMER.

Hélas ! On nous l'avait bien travesti ! Et comment aimer cet être défiguré jusqu'à la monstruosité. C'est l'homme qui fait Dieu à son image et à sa ressemblance ! Ne pouvant s'élever jusqu'à LUI il l'abaisse à son propre niveau et nous savons ce qu'il lui prête de susceptibilités, d'orgueil intraitable, d'égoïsme, de cruautés féroces, d'implacables vengeances ; et cela pour des offenses qui n'en sont même pas. Nous ! *Offenser* Dieu ! Essayons donc de jeter des pierres aux étoiles, nous verrons bien si cela les atteindra. En commettant une mauvaise action, c'est à nous que nous faisons du tort ; si nous pratiquons le bien, c'est également nous qui en recueillons les fruits. LUI, l'Absolu, demeure dans la pérennité de sa gloire et de son amour ; comment y atteindrions-nous !

Le père, la mère, sont-ils offensés par les sottises de Bébé ? L'en puniront-ils dans l'âge de raison ? Or, de combien, envers Dieu, ne sommes-nous pas inférieurs à l'enfant auprès de ses parents ! Nous sommes tous, du plus au moins, dans la situation de ceux pour qui Jésus mourant priait, disant : « Père, pardonne-leur, *car ils ne savent ce qu'ils font* ». Nous, non plus, trop souvent, nous ne savons ce que nous faisons. Le jour où nous *saurons*, nous ne commettrons plus le mal, sachant aussi que ce dernier se retournera contre nous-mêmes.

Ne l'oublions donc pas : Dieu *est amour* ; c'est en vertu de cet amour que des bas-fonds des règnes inférieurs il nous appelle à la vie pour nous élever aux régions de la perfection et du bonheur. Sans doute, pour y arriver, il nous faut souffrir. Tout progrès moral implique cette nécessité. Ce n'est pas en étant heureux que nous devenons meilleurs. Tout au moins, n'est-ce pas la règle. Mais la douleur n'est pas une malédiction ; pas davantage une vengeance. C'est une élaboration, un dépouillement de nos scories originelles ; par elle on s'élève, on évolue ; elle est comme les marches ascendantes conduisant au bonheur final. Sur ce parcours

quelquefois terrible, celui qui *a compris* se sent, malgré tout, enveloppé, soutenu par l'amour divin ; alors, il adore, il accepte, il bénit !

Et, parvenu au terme de cette étape terrestre, son cœur est rasséréné, confiant, soumis. Le martyr de ce monde brutal, dépose comme un vêtement son enveloppe matérielle, certain que la Sollicitude suprême ne lui fera pas défaut au seuil de cette nouvelle phase d'éternelle existence.

SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

Les Expériences de la Société psychique de Nice

Suite (1)

Rama commence toujours ses séances par une conférence sur un sujet de haute philosophie spiritualiste ; parfois sa voix s'élève, elle devient vibrante, pénétrante, et dans ces moments Rama apparaît avec sa robe blanche comme un véritable apôtre. A sa 4e séance, après nous avoir fait une conférence de ce genre, il remercia le président et les membres de la société du bon accueil qu'il avait trouvé au milieu de nous et de l'appui moral que notre société lui avait prêté. Notre président, le professeur Moutonnier,lui répondit par une charmante allocution, qu'il termina par quelques vers d'une belle poésie ayant trait à l'homme ; aussitôt Rama commença ses expériences et c'est alors qu'il fit celle de sa poésie de EN ; il avait les yeux bandés, était en état de transe ; il recouvrit sa main droite, d'abord du tissu léger d'un mouchoir de batiste appartenant à une dame présente, puis d'une épaisse serviette qui enveloppait le bloc-notes et sa main.

Or cette poésie de EN était intitulé : *L'homme* et se rapportait exactement aux quelques vers cités tout à l'heure par le président.

Il y a là une relation, une suite, une véritable réponse qui vient affirmer la réalité du phénomène. Pour nous,spirite, Rama en état de transe est un médium à incarnation, et c'est bien l'esprit EN qui, par la main de Rama, a pu écrire une de ses poésies. Il serait banal de n'y voir qu'une simple coïncidence entre les vers composés par le président et la poésie écrite par Rama,et il serait positivement odieux d'y voir un compérage, étant donné l'honorabilité absolue, l'esprit et le caractère élevé des personnes en jeu.

On objectera que le bloc-notes a été fourni par Rama, il aurait mieux valu qu'il empruntât celui d'une personne présente ; c'est vrai ; mais je

(1) Voir le N° d'Août, p. 33.

dois ajouter qu'au commencement de la séance, Rama déposa sur la table ce bloc-notes. Le président, plusieurs personnes et moi même auraient pu très bien le prendre, l'examiner, le feuilleter.

Maintenant, une petite rectification. — Ce n'est pas *une société philosophique*, ainsi que je l'ai écrit, que Rama a fondée à Menton. Mais bien une *société ésotérique*. Cette rectification a son importance.

Dans toutes les expériences décrites, devant le public se trouve une grande table éclairée par 4 bougies à laquelle prennent place Rama, le présidentet le vice-président.

1° Ecriture au moyen d'un pinceau sur une toile à tableau. Yeux occlusionnés.

On place sur les yeux de Rama deux énormes masses de coton hydrophile, environ 200 gr. maintenues par 4 serviettes pliées en cravate et placées horizontalement et obliquement très serrées.

Je dégage le nez obstrué par le coton que je repousse un peu en haut, l'occlusion est *complète, absolue*.

Le paquet de coton avait été acheté dans la journée par le président, et les serviettes que tout le monde a pu examiner avant et après l'expérience, étaient fournies par l'hôtel Busby — ça n'a pas empêché un *idiot* de prétendre qu'il y avait des trous dans les serviettes et dans le coton — 3 personnes ont contribué à la mise en place du coton et des serviettes à laquelle j'ai présidé moi-même ; — toute la tête de Rama est ainsi enveloppée comme par un énorme turban.

Je conduis Rama à un fauteuil sur lequel il s'assoit ; il se recueille, puis se met à genoux et prie à la mode orientale; ensuite il se remet sur le fauteuil. Légers frémissements des mains, particulièrement de la droite. Au bout de 2 minutes il se lève, il est en trance ; en passant devant son jeune enfant il lui met la main sur la tête et lui baise la main, puis va au fond de la salle (à 2 mètres) où se trouve un chevalet portant une toile à tableau, et à côté une petite table sur laquelle sont disposés des pinceaux de diverses grandeurs et deux soucoupes contenant de la couleur bleu de prusse et blanc d'argent délayée dans un peu de térébenthine — il prend un pinceau, revient devant le public, contourne la table et le guéridon, et va à l'autre extrémité de la table prendre un carton glacé pareil à celui qui avait servi à l'expérience du dessin — il présente carton et pinceau à une personne en l'invitant à y écrire un mot ; puis remet le carton ren-

versé à M. le président en le priant de le conserver sans regarder ce qu'il écrit. — Rama revient alors vers le chevalet, sa démarche est lente, un peu glissée mais très ferme, sans la moindre hésitation. Arrivé devant le chevalet il trempe le pinceau dans la peinture bleue et commence à tracer des lignes courbes et droites d'environ 6 à 7 c. de hauteur, allant de droite à gauche, de gauche, à droite, puis revenant pour compléter sans ordre déterminé les lignes partiellement tracées qui finalement forment le mot PAYSAGE, qui était bien le mot écrit sur le carton — toutes les lettres sont de même hauteur et également espacées.

| / /⌒ / ◡ = écriture de la 1• formation
P A Y S A G E — terminaison

Rama revient alors devant le public ; il parle d'une entité qu'il voit auprès de lui, — c'est Alfred de Musset — les gestes de Rama deviennent un peu saccadés, son timbre de voix change et c'est en fort bon français qu'il récite une poésie de cet auteur. *A remarquer*, encore une fois, qu'à l'état normal Rama parle le français assez incorrectement.

Rama m'invite ensuite à faire une partie de domino. (1) Je m'assois au guéridon en tournant le dos au public. Aussitôt Rama m'invite à changer de place pour que tout le monde puisse bien suivre la partie et déplace lui-même ma chaise ; il se tient debout en face de moi, éparpille le jeu de domino sur le guéridon et m'invite à lui en donner 7 et à en prendre autant.

Rama. — C'est, je crois, la règle que le plus fort double pose le premier — posez votre double.

Dr B. — C'est exact, j'ai le double 6.

La partie s'engage. Rama a très régulièrement assorti des dominos devant lui, il les prend au fur et à mesure, et avec une grande sûreté de main les pose très exactement à la suite des miens dans l'ordre voulu.

N'ayant plus ni l'un ni l'autre de la *couleur*, il me propose de continuer la partie en *piochant*. Bientôt il n'a plus qu'un domino en main, il m'en reste trois ; je lui dis qu'il fait domino avec le dernier 6, il répond qu'il n'en a pas. Alors c'est moi qui fais domino parce que le jeu est incomplet ; il me montre alors le do-

(1) La tête toujours enveloppée comme il a été dit plus haut.

mino qui lui reste, c'est le double 6. Le jeu en effet était incomplet.

Voilà deux expériences qui me paraissent bien nettes, bien précises, bien réelles ; il me paraît impossible d'imaginer un truquage quelconque.

La vision normale n'existe pas. Il y a donc une vision interne, un acte de réel psychisme, avec ou sans incarnation.

Les trois expériences suivantes, peinture d'un tableau dont tous les détails sont imposés par un des spectateurs est identique à l'expérience du mot PAYSAGE — vue interne avec possession.

Peinture les yeux bandés

1° Après l'expérience de la partie de domino, Rama retourne près du chevalet et s'adresse au président, M. Moutonnier.

Rama. — Que voulez vous que je vous peigne ? un portrait ? une marine ? un paysage ? — R. — *Une marine.*

D — Voulez vous que le tableau soit en hauteur ou dans la largeur de la toile ? — R. — *en largeur.*

Rama place le tableau dans la position indiquée :

D — Voulez vous un effet de jour ou de nuit ? — R — *De nuit.*

D — Avec ou sans lune ou nuages ?

R — *Avec lune et le moins de nuages possible.*

D — Voulez vous la lune à doite ou à gauche ? — R — *A gauche.*

D — Voulez-vous quelques montagnes dans le fond ? — R — *Oui.*

D — A droite ou à gauche ? — R — à Droite.

D — Voulez vous quelques rochers devant ? — R — *Oui.*

D — Combien ? — R — *Dix.*

D — Combien me donnez vous de temps ? — R — *Une demi heure.*

— C'est trop ! — *Un quart d'heure.*

— C'est trop ! — *Cinq minutes.*

— C'est pas assez, mettez 10 minutes — *Soit.*

Rama commence à peindre ; il se sert de plusieurs pinceaux de différentes grosseur et des deux couleurs à l'huile : bleu de prusse et blanc d'argent ; il peint vite à grand coups. Parfois avec un petit pinceau il trace un contour plus fin ; son pinceau se porte avec précision, des soucoupes à couleurs, au point voulu du tableau. Il termine avec son doigt trempé dans l'encre et d'autres couleurs, et en 9 minutes il produit le tableau demandé : une marine-effet de nuit — la lune se dégageant d'un nuage et produisant un

scintillement sur l'eau — 3 montagnes au fond — dix rochers devant. Le tableau est d'un effet saisissant et il sera curieux de le soumettre à un peintre expert sans lui en faire connaître l'origine. Il est signé RAMA.

Rama tombe épuisé sur son fauteuil ; je m'approche de lui : la respiration est anxieuse, courte, accélérée ; le pouls au dessus *de 150* pulsations par minutes.

— Otez-moi tout cela, dit-il d'une voix étouffée ; faites doucement :

— Je commence à dénouer les serviettes.

— C'est vous Docteur ? - Oui — Bien ! ne laissez pas la lumière trop vive venir sur ma figure. Je fais éteindre une lampe à pétrole et un bec électrique dont la lumière donnait vivement sur Rama ; et après avoir successivement dénoué les 4 serviettes, je commence à soulever peu à peu les deux énormes masses de coton que je maintiens de chaque coté de la figure, de manière à tenir le visage dans l'ombre ; les yeux sont clos.

— Ouvrez-moi les yeux !

Je soulève les paupières fortement contractées : les globes oculaires sont complètement convulsés en haut. Je souffle fortement dessus ; aussitôt, mouvement brusque de redressement de la tête, les yeux s'ouvrent tout grands, léger état d'étonnement.

Au bout de quelques instants il se lève, ses premiers pas sont un peu chancelants, mais bientôt il revient à l'état normal ; il est très fatigué, il va laver ses mains pleines de peinture.

La robe blanche qu'il revêt pour ses séances en est toute maculée.

Rama ne dit jamais : *Donner une séance* ; il dit : *faire une session.*

Une seconde expérience de peinture fut faite quelques jours après dans le même local.

Occlusion des yeux, masses de coton et de serviettes ; mise en trance. Rama qui normalement parle l'italien d'une façon encore plus incorrecte que le français, se met à parler le *plus pur italien* comme prononciation et comme tournure de phrase ; ce fait a été nettement remarqué par beaucoup de personnes présentes et indique bien un état de possession.

Rama s'adresse à Mme B. il va faire un tableau à son intention. Mais cette dame, qui est anglaise, ne comprend pas l'ita-

lien. Mr Moutonnier et une jeune fille lui servent d'interprète pour lui permetre de répondre à Rama et de donner toutes les indications sur la nature et les détails du tableau à peindre, savoir :

Un paysage, effet de lune — petite maison, arbres autour — petit cours d'eau sur le devant.

Rama est ganté de blanc ; en 14 minutes le tableau est terminé, facture bien inférieure au 1er tableau offert à notre président. Sortie de trance, réveil, retour à l'état normal, même état d'épuisement que dans le cas précédent.

A cette seconde expérience de peinture, Rama s'est plaint que le coton était en quantité insuffisante et avait une légère odeur d'iodoforme.

3° expérience de peinture a la villa de Mme Ba. 17 personnes présentes, plus Rama, son fils, et sa femme.

Dans les 4 séances données à l'hôtel Busby, il y avait 80 à 100 personnes.

Mêmes préparatifs d'occlusion des yeux, mise en trance. Rama parle le plus pur italien, il veut faire un tableau pour Mme Ba. qui en donne toutes les caractéristiques.

Une marine — effet de nuit — mer grosse, orageuse — un navire.

Exécuté en 14 minutes, facture un peu inférieure à celle du 1er tableau. Le retour à l'état normal a été précédé d'une légère crise. A peine le tableau fini, Rama tombe raide en arrière tout catalepsié ; je le saisis à bras le corps par derrière — résolution rapide. Rama murmure quelques mots : *matelot, petit matelot, bateau*. Cette crise ne dure que 2 à 3 minutes ; mais Rama est épuisé. Mme B. retient toute la famille Rama à coucher dans sa villa.

Le lendemain, Rama, vers 10 h.1[2,descend au salon où avait eu lieu la séance ; il s'arrête devant son tableau et ne le trouve pas à son goût, se fait bander les yeux avec une serviette et en quelques minutes retouche, complète son tableau qui prend un tout autre aspect, la facture en est très bonne. Puis, toujours les yeux bandés, Rama parcourt différentes pièces voisines, revient s'asseoir au salon, enlève son bandeau — il est à l'état normal — regarde son œuvre et s'en déclare satisfait.

Voilà donc trois expériences de peinture faites dans les mêmes conditions et qui me paraissent de nature à ne pouvoir soulever

aucune critique. Rama est bien en trance ; il voit avec la vue interne et surtout dans la facture du second tableau l'état de possession par un esprit italien est bien manifeste.

Peut-être Richet, ne voulant pas admettre l'état de possession, voudra-t-il faire intervertir l'inconscient des spectateurs qui, parlant fort bien l'italien, comme un dictionnaire, dans lequel Rama en trance a puisé la pureté et l'élégance des phrases italiennes dont il s'est servi.

Mais la facture des trois tableaux est différente et ne paraît pas du tout sortir du même pinceau. Ici une subconcience peintre provenant d'un spectateur me paraît dépasser les bornes d'une explication, même ultra fantaisiste.

Dès le premier jour, au lieu de laisser barder la tête de Rama avec ses masses de coton et de serviettes, je voulais tout simplement mettre sur les yeux deux petits tampons de coton, maintenus par un simple ruban de la largeur du doigt. Mais Rama s'y est constamment opposé, prétendant que pour le public il fallait ces espèces d'emmaillotement de la tête pour bien prouver l'occlusion complète des yeux.

Piqueman procède de la même manière. Mais il y a une autre raison : il faut les masses de coton pour faciliter la concentration, la mise en trance : en entourant la tête ainsi on empêche la radiation de la chaleur.

La fidèle Cécile (1) a assisté aux deux premières expérience de peinture ; j'ai essayé de son contrôle, tout en tenant compte de la variabilité à laquelle tout médium est sujet dans le sommeil magnétique.

J'endors Cécile et la mets par sugestion en présence de Rama, l'invitant à bien m'expliquer comment il fait ? comment il y voit ?

Voici les explications (*sic*) fournies par Cécile :

« Je le vois très bien ; mais, je l'ai déjà vu comme ça peindre « deux fois ; il n'a pas besoin d'y voir avec ses yeux, il n'y voit « pas du tout avec ses yeux, sous tout cela. Vous ne voyez donc « pas toute cette lumière qui sort de sa main ; oh ! comme elle « est blanche ; elle éclaire tout le tableau, et puis la tête est aussi « tout entourée de lumière, le coton et le linge brillent. Voyez ! il

(1) Un médium du Dr Breton. (*n. d. l. r.*)

« lui faut *beaucoup* de *coton sur la tête* pour *mieux y voir* : dans le « paysage, il n'avait pas assez de coton sur la tête : et puis vous « savez, *il a* le tableau *gravé* en *lui* ».

Pendant la plupart de ses expériences, Rama déclare qu'il a besoin d'être aidé par des vibrations sonores musicales. A la première séance, nous avions un pianiste, mais dans toutes les autres, Rama se servait de son phonographe que manœuvrait son jeune enfant ; le son criard et nazillard de cet instrument était même assez désagréable pour certaines oreilles.

Végétation accélérée : 12 minutes. Deux expériences avec des lentilles et avec du millet ne seraient pas acceptées comme réelles pour tout observateur sérieux. Contrairement à toute loi de la germination, les pousses étaient horizontales, enfoncées dans la masse de terre, d'où Rama les déterrait avec un crayon. A faire exécuter sous contrôle, en faisant 1° tamiser la terre qui doit servir ; 2° compter le nombre des grains semées ; 3° compter le nombre des pousses et le nombre des grains non germés restés dans la terre.

Ces expériences faites comme elles l'ont été, présentent tellement le flanc à la critique que je ne crois pas devoir vous les détailler ; cependant, si vous le désirez, je vous en enverrai la narration détaillée.

Docteur F. BRETON.
Vice-président de la Société d'Etudes psychiques de Nice.

(A suivre).

L'Assassin et le Sauveur

Dédié à mon éminent et excellent frère Gabriel Delanne

Je me rappelle avoir lu, il y a quelques années — je crois bien que l'auteur s'appelait Thimothée Trimm — le compte-rendu d'un assassinat et d'un suicide.

Mais rassurez-vous, lecteur : Les deux créatures dont l'une fut décapitée et l'autre sauvée d'un suicide étaient... deux mouches !

Le sauveur et le meurtrier étaient deux petits garçons, deux frères à la physionomie riante, encadrée par de longs cheveux blonds.

L'un d'eux guetta sa victime ; il la suivit sur les chaises, sur les tables. Quand il crut la tenir, elle lui échappa. Enfin, il l'atteignit et lui coupa la tête avec une lame de canif.

Mais un prodige s'accomplit : au lieu de rester inerte, le corps se soulève, se meut sur le sol, puis en l'air, et s'envole.

Pendant ce temps, le frère cadet fait une œuvre de sauvetage, un acte de délicate charité.

Une mouche s'étant jetée, par gourmandise, dans un verre de vin doux, il tire, avec le bout d'une plume, l'asphyxiée du vase où elle gisait inanimée, prend une pincée de sel et soigne l'égarée, qui se remet sur son séant, caresse sa tête comme quelqu'un de défrisé qui veut rétablir sa chevelure défaite, et, sans dire merci, sans montrer son passe-port, sans offrir une récompense honnête à son sauveur, s'envole à son tour.

Le père de ces jeunes enfants, un vieux savant, avait tout vu : le sang versé et la vie sauve, et il fut sublime d'admonestation paternelle.

« Albert ! dit-il au décapiteur, ta victime est dans l'espace ; prends garde que la mouche sans tête ne te poursuive comme un remords, et que sa race ne te tourmente sans relâche... ».

Puis se tournant vers le cadet :

« Fernand, ajouta-t-il, la créature sauvée par toi chante dans les airs tes louanges ; toutes les fois qu'une mouche bourdonnera à tes oreilles, ce sera une action de grâce qu'elle t'apportera ».

Pendant de longues années d'adolescence, les deux enfants, bien qu'ils eussent lu Buffon ensemble, avaient des sentiments divers. L'un fuyait le contact des mouches qui semblaient lui dire : Qu'as tu fait de notre frère ?

L'autre les regardait exécuter au plafond leur éternelle contredanse, en cherchant à reconnaître, dans chaque en avant deux, l'insecte auquel il avait sauvé la vie.

Le temps a passé. Nous sommes tous devenus grands et vieux. Le père a fait de celui qui décapita la mouche un médecin, et de celui qui la sauva un magistrat.

Le sauveteur, plein de calme, de douceur, de patience, est devenu un juge remarquable dont l'oreille est sans cesse ouverte à la défense des malheureux, dont l'esprit est sans cesse porté vers la moralisation de l'égaré, et les mouches qui viennent se jouer durant l'été sur les pages du code ouvert devant lui, semblent, en en parcourant le texte avec leurs petites pattes minces, l'aider à en appliquer les graves enseignements.

Quant au cruel décapiteur qui détruisit le pauvre insecte qui ne le gênait pourtant pas, il a coupé bien des bras, bien des jambes, et cela à la satisfaction générale. Il est devenu le chirurgien le plus habile et le plus humain, le plus respecté et le plus capable de cette époque. Il cherche encore dans les cours l'insecte mutilé qui doit être sexagénaire, afin d'essayer sans doute de lui remettre sa tête.

*
* *

Sous une forme amusante, voilà des choses qui se gravent dans l'esprit et donnent à réfléchir et à méditer.

Pour moi, j'y vois un sublime enseignement et une preuve à l'appui d'une doctrine nouvelle dont je parlerai tout à l'heure.

En effet, comment concilier cette énorme différence de caractère qui existait entre ces deux enfants et ce qu'enseigne l'Eglise *qui veut* que Dieu crée les âmes à mesure que les corps les réclament ?

Dieu, qui doit être le père bon, juste et impartial, créerait deux âmes pour les mettre dans la même famille où elles recevront la même instruction, les mêmes enseignements, les mêmes exemples ; et l'une, dès ses premiers pas dans la vie corporelle, aurait de mauvais penchants et l'autre de bons ? Cela n'est pas possible.

Ah ! si l'une naissait chez de mauvais parents se plaisant à enseigner le mal, l'autre dans une famille honnête où elle n'aurait journellement que le bien sous les yeux, cela se comprendrait... Cela se comprendrait quant à la différence des caractères ; mais on se demanderait néanmoins pourquoi l'une fut jetée dans une famille honnête, l'autre au milieu de misérables, *si elles ne devaient avoir l'une et l'autre qu'une existence corporelle* UNIQUE.

Peut-on admettre d'un autre côté, que deux âmes, apparaissant pour la *première et dernière fois* sur la terre, reçoivent de leur créateur une position différente dans le but de les exposer à des tentations contraires, pour les récompenser ou les punir, à leur retour auprès de lui, selon qu'elles auront bien ou mal supporté leurs épreuves ? — Non ; car rien ne prouve que celle qui méritera la récompense n'eût pas été punie si elle se fût trouvée à la place de l'autre.

Les idées qu'on nous donna de Dieu, dans notre enfance, sont trop bornées pour qu'elles puissent satisfaire notre raison. On a pu s'y arrêter autrefois, à l'époque où nous laissions les autres penser pour nous, où la peur de l'inquisition, de l'excommunication, de l'enfer nous faisait courber la tête et accepter comme vérité tout ce que nous disait l'Eglise ; mais aujourd'hui les temps sont bien changés. Nous savons que Dieu a donné à chacun la raison et le libre arbitre, et nous avons la certitude que notre conscience est notre meilleur Guide. Jésus-Christ a dit: *Chacun sera récompensé selon ses œuvres*» — Et cela est très juste ; mais cette parole implique la condition que chacun de nous sera mis à même de faire *des œuvres méritoires ou blâmables* — Or, si l'on n'admet qu'*une seule existence corporelle pour chaque âme*, où seront donc les œuvres de celle qui n'aura eu qu'une existence éphémère comme la durée d'un éclair, de celle enfin qui n'aura fait que naître et puis mourir ?

La raison ne dit-elle pas assez haut que cette âme, qui n'a fait que paraître et disparaître comme une étoile filante, n'a pu faire *ni bien ni mal*, et que, par conséquent, elle n'a mérité *ni punition ni récompense* ? La rai-

son ne dit-elle pas assez haut que Dieu ne peut rien faire d'inutile? — Or, où serait donc l'utilité de cette création d'âme ne devant habiter un corps que quelques minutes, après quoi elle reviendrait au ciel recevoir de Dieu une récompense ? — Peut-on enseigner de pareilles choses, sans mettre à néant la parole de Jésus-Christ : *Chacun sera récompensé selon ses œuvres*?

*
* *

Pour revenir à notre sauveur et à notre assassin, je dis que si Dieu avait créé leurs deux âmes *spécialement* et *uniquement* pour leurs deux corps, ils auraient eu, placés dans la même famille qui ne pouvait enseigner le mal à l'un et le bien à l'autre, les mêmes penchants, cela est incontestable. Nous avons vu qu'ils avaient. au contraire, des sentiments diamétralement opposés : l'un tue, l'autre prend plaisir à sauver.

Il est vrai que, par suite de l'admonestation du père, le caractère de celui qui penchait vers le mal se transforme, il regrette plus tard le mal qu'il a fait et cherche à le réparer. Il devient honnête homme ; mais, encore une fois, d'où venaient ces sentiments si opposés dans deux êtres que l'Eglise veut qu'ils aient été créés semblables, et ayant pour père le même homme, et pour mère la même femme ?

Si, au moment où l'un était bon et l'autre mauvais, celui-ci fut mort subitement, l'Eglise nous dit, nous affirme que le paradis n'était point pour lui. Son frère, lui, ç'eût été autre chose, il pouvait partir, son passeport était visé pour la béatitude éternelle. Il avait le droit de voir le bon Dieu *face à face,* comme me disait il y a bien longtemps, trop longtemps, le bon curé de Vars.

Mais, au lieu de mourir, le mauvais profite des leçons de son père et devient honnête, bon et charitable ; et le voilà sauvé comme son frère.

Il devient donc évident, d'après cela, que la place que nous occuperions dans le ciel serait subordonnée au *plus ou moins de temps* que durerait *l'unique existence* que Dieu accorde, à ce que prétend l'Eglise, à chacune des âmes qu'il crée.

Prenons un exemple :

Deux âmes sont créées en même temps. L'une passe une heure sur la terre, reçoit le baptême, et retourne immédiatement dans le ciel pour y jouir du bonheur éternel. En récompense de quoi ? En récompense *des actions charitables*, du *bien* ou des *innombrables services* qu'elle AURAIT PU RENDRE à l'humanité, *si elle eût vécu plus longtemps* ?

L'autre meurt à son tour, mais après avoir fait tout le bien qu'il lui a été de possible de faire pendant la longue existence qu'elle a passé sur la terre. Elle a soulagé les malheureux, partagé son pain avec ceux qui n'en avaient pas ; mais sa raison lui ayant toujours inspiré la résolution de repousser les allégations de ceux qui ont fait de notre créateur un être façonné à leur image, elle n'a pas pratiqué selon l'Eglise, elle ne s'est pas confessée, elle n'a pas cru à l'infaillibilité du pape, par la raison bien

simple qu'elle n'a jamais pu comprendre qu'une chose donnée *comme infaillible* par un pape *infaillible*, pût être contredite par un autre pape *également infaillible*.

Et parce qu'elle n'aura pas cru à toutes ces histoires auxquelles, pour mon compte personnel, je ne comprends qu'une chose, c'est que je n'y comprends rien, parce qu'elle n'aura pas cru, enfin, à toutes ces billevesées, à toutes ces balivernes, à toutes ces sornettes, à toutes ces turlutaines, elle ira brûler dans l'enfer, sous les yeux de son frère qui, du séjour de délices où *son heure d'existence* l'a conduit, se repaîtra de ses souffrances (1).

*
* *

Que conclure de tout cela, si ce n'est que la plupart de ceux qui écrivent des histoires comme celle de l'*assassin et le sauveur* seraient bien embarrassés s'ils devaient en donner une explication au double point de vue de la raison et de l'impartialité du Tout-Puissant.

L'explication ne se trouverait-elle pas dans cette philosophie qui a soulevé tant de tempêtes dans les cranes cléricaux Je veux dire le Spiritisme, et spécialement, pour le cas qui nous occupe, la doctrine qui découle de cette nouvelle science : La Réincarnation ou pluralité des existences.

Honni soit qui mal y pense !

*
* *

A ceux qui riront de cette conclusion de l'auteur des *Contes Balzatois* et de l'*Ami du Rire*, je dirai : Lisez sans parti pris, sans idées préconçues, la doctrine de la *Réincarnation* (qu'il ne faut pas confondre avec la *Métempsychose*) et je suis sûr que vous vous ferez cette réflexion : « *Si ce n'est pas vrai, c'est bien malheureux !* »

En diriez vous autant, après l'avoir examinée de plus près que vous ne l'avez fait jusqu'à présent, de la doctrine du Paradis et de l'enfer, telle que l'enseigne l'Eglise catholique ?

Non ! cent fois non !

Or donc, entre deux doctrines dont l'une satisfait la raison et dont l'autre vous éloigne de la croyance à l'immortalité de l'âme tant elle nous montre un Jésus méchant et vindicatif, se mettant en colère comme un simple casseur de cailloux, le choix n'est pas bien difficile à faire.

Dieu fit l'homme à son image, dites-vous, ministres de l'Eglise ?

Aux qualités que vous lui donnez, on voit bien que c'est vous plutôt, qui l'avez fait à la vôtre.

Oh ! quels bons photographes vous avez choisis là, Grand Jéhova !...

J. CHAPELOT.

---

(1) Un prédicateur de Montpellier disait, il y a quelques années : « Les anges « ôtent les couvercles des chaudières de l'enfer pour que les élus se repaissent du « spectacle des souffrances des damnés. »

C'est stupide, c'est cruel, c'est sot !... Et, pour me servir d'une expression familière aux gens d'Eglise, c'est une abomination.

Trois séances avec le médium Charles Eldred

Nous sommes allés loin pour voir un bon médium, mais au moins nos peines n'ont pas été perdues, car nous sommes revenus avec la certitude de la survie, certitude qui n'est pas une foi ni un calcul de probabilité, mais la simple constatation des faits.

L'instrument qui a servi à démontrer la vérité est un homme de situation modeste et qui vit dans un bourg perdu de l'Angleterre. Simple, mais d'une grande dignité naturelle, intelligent et d'esprit large, ses yeux expriment la franchise, la bonté, la pureté de son âme ; il a l'humeur enjouée ; tout cela, avec son ardeur pour la cause spiritualiste, le rend on ne peut plus sympathique.

Nous étions quatre personnes venues de France, Mme Bossel, de Paris, son père, M. Garsault, du Hâvre, ma femme et moi. Le médium s'était engagé d'avance à nous donner deux séances privées, la première le dimanche 30 juillet et la seconde le mercredi 2 août 1905. Nous arrivions à la gare de Chesterfield le 30 juillet à 3 heures 1/4 de l'après-midi ; le médium Charles Eldred et son ami M. Edwards nous y attendaient. Ils étaient venus pour nous conduire en voiture au bourg qu'ils habitent tous deux. A cinq heures environ, nous nous arrêtions devant la maison de M. Eldred, et Mme Eldred nous reçut avec un aimable accueil, comme si nous n'étions pas des étrangers. Si le mari est sympathique, la femme ne l'est pas moins. Elle devait dire un peu plus tard : « Je voulais que vous vous trouviez comme chez vous ».

Si l'on veut obtenir des résultats satisfaisants, il est nécessaire de créer une bonne harmonie avant la séance ; aussi de cinq à sept heures, dans le salon de l'habitation Eldred situé au rez-de-chaussée, nous avons pris le thé, passé deux heures agréables avec le médium, sa femme et trois de leurs amis, M. Edwards déjà nommé, MM. Walters et Grabow, lesquels, sur notre demande, avaient été invités pour la séance, afin d'aider à créer de bonnes conditions. Ces messieurs, d'ailleurs, assistent généralement aux séances, M. Edwards tient l'harmonium, et M. Walters, qui possède une magnifique voix, est le chantre. M. Grabow, photographe de son état, a déjà obtenu des photographies d'esprits. Nous avons donc causé, regardé des photographies spirites, fait de la musique, et une harmonie parfaite s'établit entre nous.

Quand, à sept heures environ, nous montâmes à la chambre des séances, située au premier et unique étage de l'habitation, il faisait encore plein jour ; la lumière qui entrait dans la pièce ne laissait aucun coin obscur. Le médium lui-même et sa femme nous prièrent de bien tout examiner.

La chambre où se tiennent les séances a 4 yards 1/2 de longueur, 2 yards 3/4 de largeur, et 3 yards de hauteur. Les murs sont décorés de quelques photographies psychiques. Elle ne contient pas d'autres meubles qu'un harmonium, le fauteuil du médium et les sièges des assistants. Elle n'a pas d'autre issue que la porte de communication. A côté de cette porte, dans l'angle opposé de la pièce, a été formé le cabinet, qui a un yard de largeur et 3/4 de yard de longueur. Sur une tringle de bois, qui va d'un mur à l'autre, dans le sens de la largeur de la pièce, presque à hauteur du plafond, pendent, par des anneaux, deux rideaux de velours grenat : c'est le devant du cabinet. Le fond et le côté à la droite des assistants sont formés par les murs de la pièce ; pour fermer le côté à la gauche des assistants, qui est près de la porte, on a élevé un chambranle du parquet au plafond, et l'on a cloué au mur du fond et à ce chambranle un morceau du même velours grenat. Dans ce cabinet se trouve un fauteuil pour le médium, fauteuil en bois et à baguettes, à jour par conséquent ; il a un haut dossier avec un appuie-tête, et le siège, à élastiques et rembourré, est recouvert de cuir brun. Un morceau de drap gris sombre, que je soulève, est tendu sur le mur du fond du cabinet, placé là afin que l'esprit, quand sont tirés les rideaux et qu'il reste dans le cabinet, se détache bien sur le fond. Ce morceau de drap prend toute la hauteur du cabinet, un tiers de la largeur à peu près, et il est retenu par trois clous.

Toute la pièce est tendue de linoléum, et, au milieu, dans le sens de la longueur, il y a un courant qui va du drap gris aux sièges des assistants. J'examine tout, je relève une partie du linoléum, toute la partie qui est dans le cabinet, un tiers du courant : les clous qui fixent au parquet l'un et l'autre sont faciles à enlever et à remettre; il y a le parquet uni dessous le courant et le linoléum.

Une seule fenètre donne du jour à la pièce, une fenêtre dite à guillotine ; un cadre de bois recouvert d'un velours vert broché d'argent s'ajuste exactement au châssis de la fenêtre, et lorsqu'on le retourne sur celle-ci toute la lumière du dehors est obturée.

Sous la fenêtre et dans toute la largeur de la chambre a été élevée une petite estrade en bois de quelques centimètres de hauteur, sur laquelle est un banc pour les assistants ; devant est l'unique rangée de chaises.

Au mur derrière, à côté de la fenêtre, et dominant les têtes, se trouve une branche de gaz à deux becs ; un tuyau circule par toute la pièce de cette branche au cabinet, ce qui permet à l'esprit matérialisé de régler à sa guise la lumière lorsqu'il est dans le cabinet. En général, la lumière la plus faible est à peu près celle d'une veilleuse, la plus forte celle d'une bougie, clarté bien suffisante pour que rien n'échappe de ce qui se passera dans une pièce qui est plutôt petite. Cependant, deux ou trois fois en tout dans le cours des trois séances, la lumière du gaz fut un peu plus forte que l'éclairage d'une bougie.

Il y a aussi une petite batterie électrique sur l'étroit plateau de la cheminée : elle a été mise là selon le conseil des esprits ; elle sert à produire dans l'air certaines vibrations.

Première séance

La porte fut fermée, et je mis la clef dans ma poche ; je l'y gardai durant toute la séance. On appliqua le cadre de bois sur le châssis de la fenêtre, ce qui obtura complètement la lumière du jour, un des becs de gaz fut allumé, nous nous plaçâmes, M. Walters et M. Grabow sur le banc, les autres au premier rang, au rang des chaises, dans l'ordre suivant, en allant de gauche à droite, Mme Eldred, M. Garsault, Mme Bossel, moi et ma femme. Il était impossible aux deux personnes placées sur le banc de bouger sans déranger un de nous. Un peu en avant, à gauche, M. Edward était à l'harmonium, pour le moment. Les assistants ont donc devant eux le cabinet et la porte de la chambre, et pendant toute la séance ils distinguent parfaitement cette porte.

Après le chant de quelques hymnes, qu'accompagna M. Edwards sur l'harmonium, le médium fut entrancé. Sous l'influence de son frère Arthur, qui est le principal guide, il vint à nous et demanda notre sympathie, disant que les résultats de la séance dépendaient surtout de l'appui moral que nous apporterions ; puis il rentra dans le cabinet et tira les rideaux. Nous entendîmes les gémissements du médium, et nous pûmes voir, passant sous le rideau, son pied gauche agité ; et le pied se retira tout à fait. Alors M. Edwards se leva et il dit à haute voix une prière ; ensuite nous nous remîmes à chanter. La lumière fut soudainement baissée du cabinet, et M. Edwards, qui s'était remis à l'harmonium après sa prière, vint s'asseoir sur la chaise vacante, à droite de ma femme. Nous nous donnâmes tous les mains.

Un peu plus d'obscurité fut encore faite, et bientôt nous voyions, sur le fond sombre du rideau, apparaître quelque chose de blanc, qui se précisa, et une forme humaine se dessina nettement : on n'apercevait cependant la figure que vaguement. La forme rentra dans le cabinet, un peu plus de lumière fut faite, et elle en ressortit, après avoir écarté les rideaux, et s'avança vers nous d'un pas solennel. Elle était tout enveloppée d'une étoffe blanche impossible à décrire exactement. Ceux qui connaissaient l'esprit pour le voir souvent, Mme Eldred, MM. Edwards, Walters et Grabow, firent : " C'est Arthur, " et l'esprit inclina gracieusement la tête pour répondre que c'était bien lui. Du cabinet la lumière fut remontée encore plus, et il releva jusqu'au coude la manche droite de son grand vêtement blanc et nous remarquâmes distinctement les muscles du bras, ainsi que le duvet brun qui jetait une ombre sur la teinte rose de la chair ; il étala de même son bras gauche, mais moins longtemps ; nous pûmes aussi examiner ses mains aux longs doigts bien articulés.

Nous ne perdions pas un geste de l'esprit. Il maniait l'étoffe légère et cependant opaque qui l'enveloppait, la ramassait entre ses mains : elle

disparaissait, se dématérialisait ; et d'un geste il reformait l'étoffe merveilleuse, qui coulait, se drapait en plis plus riches jusqu'au parquet. Il fit plus. Nous assis, il s'approcha de nous, prit cette étoffe à brassée et nous la tendit. L'un après l'autre, nous quatre étrangers, nous l'avons touchée, maniée. Ma femme dit qu'elle sentit distinctement un fil de cette étoffe s'accrocher à son doigt. A partir de la ceinture jusqu'aux pieds, l'étoffe a plusieurs volants, cinq à six; les autres esprits qui viendront après seront enveloppés de longues draperies blanches, comme d'un burnous arabe, mais aucune de ces draperies ne présentera la caractéristique des volants.

Sur la demande de M. Garsault, l'esprit lui donna la main, ainsi qu'à Mme Bossel, et tous deux la lui serrèrent bien. Revenu au cabinet, l'esprit écarta les rideaux, lesquels dérobaient le médium à notre vue, et tous nous vîmes celui-ci endormi dans son fauteuil, l'esprit placé à son côté droit. Je constatai que le médium était tassé sur le fauteuil, la tète enfoncée dans les épaules, et que ses pieds pendaient, ne touchaient plus le parquet.

Du cabinet, l'esprit fit un appel de la main à ma femme pour qu'elle vînt ; elle se leva et obéit. Je copie dans ses notes ce qui se rapporte à cet incident : « L'esprit me fait un appel de la main pour venir, — dit-elle, — et je vais au cabinet, dont les rideaux sont toujours écartés. Là, je vois bien nettement devant moi, à gauche, l'esprit en pied, et à droite le médium affalé dans le fauteuil. De nos places nous avions tous vu les deux formes, mais moi je voyais mieux, et je remarquais quelque chose qui m'impressionnait fortement et qui sans doute m'aurait effrayée si je ne m'étais pas rappelé certains récits de faits similaires : le médium, tassé sur lui-même, était diminué de beaucoup, sa tête s'enfonçait dans les épaules, sa figure semblait momifiée, mais elle avait un rouge de fièvre sur les joues. Je suis bien restée là une minute, peut-être davantage, en tout cas largement pour étudier le médium et contempler en même temps l'esprit. D'ailleurs les deux formes étaient aussi observées par les autres assistants, et Mme Bossel et mon mari, tout en reconnaissant parfaitement le médium, affirment avoir été frappés de sa diminution corporelle. »

Ma femme revenue à sa place, l'esprit sortit de nouveau du cabinet, ferma les rideaux, et il s'approcha de la petite batterie électrique et l'arrangea ; ensuite il se dématérialisa devant nous, d'abord des pieds jusqu'à la taille : il ramassait dans ses mains l'étoffe blanche, qui se fondait à mesure, et il n'y avait plus rien au-dessous du diaphragme : on n'apercevait plus sur le rideau du cabinet que le buste flottant de l'esprit ; puis, dans un geste, il laissait tomber sa robe invisible, et de nouveau il était en pied, tout son vêtement blanc autour de lui. Pour finir, il se dématérialisa tout à fait, à un bon pas du cabinet. Il diminua, s'effondra sur le parquet, et il ne resta qu'une traînée blanche qui coula jusqu'au cabinet et disparut derrière les rideaux.

L'esprit revint encore, nous apportant deux lumières d'esprit ; il nous les tendit, et nous nous les passâmes de main en main. On ne peut guère en donner une idée, car je crois bien que, comme pour les draperies, il n'y a rien de similaire sur cette terre. C'étaient deux disques, grands l'un comme une pièce de cinq francs, l'autre plus petit, qui avaient une apparence d'albâtre ou d'eau claire frappée, traversée par une lumière de clair de lune. Cette matière inconnue n'émettait pas de chaleur, avait la température de la main, était sans odeur ; avec la permission de l'esprit, je la mis sur mes lèvres et sur ma langue : elle n'avait aucun goût.

M. Garsault demanda à l'esprit de lui donner encore la main, en français naturellement, et l'esprit comprit ; il gratifia M. Garsault de deux claques sur la main qui résonnèrent bien et ne lui firent aucun mal ; puis il se retira en nous disant : « Good night ! » Ce soir-là, il était sûrement resté avec nous plus d'un quart d'heure.

Ici une remarque. Arthur a deux pouces trois quarts de plus que le médium. La cote a été marquée sur le mur, côté droit des spectateurs, un peu en avant du cabinet. La mesure du médium fut prise en le plaçant le dos contre le mur, et on tira un trait au gros crayon juste à l'extrémité de sa tête. Arthur se soumit à la même opération, qui fut faite dans une séance précédente. M. W. P. Shaw, de Nottingham, tenait le talon de l'esprit, le maintenait au parquet, tandis que M. Edwards marquait sur le mur la hauteur de la taille, afin de bien prouver que l'esprit ne se haussait pas sur ses orteils.

Après Arthur, se présentèrent plusieurs autres formes, plus ou moins grandes, toutes bien différentes les unes des autres. Parmi elles, il y eut une petite fille de huit ans, qui avait les mouvements vifs d'un enfant. Un général écossais, Mac Donald, bien connu dans l'armée anglaise, parut très bien matérialisé. Il était plus grand et plus fort que le médium, avait une figure très pâle, comme l'enfarinement d'une face de Pierrot, barrée d'une forte moustache, et il s'avança vers nous d'un pas énergique et fit le salut militaire. M. Edwards avait suivi la carrière sur terre de ce soldat qui s'était suicidé à Paris, revenant de la guerre au Transwall. Il avait été trouvé malheureux dans l'au-delà par les esprits, nous dit-on, et ils l'avaient amené une fois avec eux, demandant qu'on le reçût, ce qui l'aiderait à se reconnaître, lui ferait du bien. Puis ce fut un Israélite, ayant bien le type de sa race, qui vint nous voir, et enfin cinq esprits dans lesquels nous reconnûmes des amis personnels. Ils sortaient du cabinet avec hésitation, s'arrêtaient indécis ; sans doute que leur état matérialisé et la lumière du gaz les empêchaient tout d'abord de nous bien apercevoir ; nous leur demandions pour qui de nous ils venaient, et nos voix les guidaient.

Le premier de ces esprits, de petite taille, s'approcha de M. Garsault et lui prit la main. M. Garsault croyait reconnaître son fils, mais il ne distinguait pas les yeux. « Est-ce toi, mon Louis ! » s'exclama-t-il, et l'es-

prit s'inclina affirmativement, puis porta à ses yeux la main de M. Garsault pour lui faire sentir ses larmes, Il essaya de parler, ne le put, et on entendit comme un sanglot.

Quant à moi, je n'ai jamais connu le fils de M. Garsault, et cet esprit ne m'était pourtant pas inconnu. A Paris, dans une des séances que nous avons tous les huit jours à la maison, et cela se passait à la fin de l'hiver dernier, je vis paraître autour de notre petit cercle un esprit que je décrivis : personne ne le reconnut, et il se retira. Il revint encore à une autre séance. Il n'y a pas longtemps, en Juillet dernier, étant chez Mme Bossel, celle-ci nous fit entrer, ma femme et moi, dans sa chambre à coucher, afin de regarder un bon portrait de son mari, que nous n'avions pas connu. J'avisai sur la cheminée le portrait d'un homme jeune avec une petite moustache et m'écriai : « Mais je connais cet homme !... Mais il ressemble à l'esprit qui est venu deux fois dans nos séances et qui n'a pas été reconnu ». Mme Bossel nous dit alors que c'était son frère. Eh bien, l'esprit que j'avais devant moi, qui s'adressait à M. Garsault, ressemblait à celui que j'avais vu deux fois dans nos séances et à la photographie qui est dans la chambre à coucher de Mme Bossel. J'ajouterai que le lendemain, à Londres, à une séanse que nous donnait le médium Cécil Husk, à M. Garsault, Mme Bossel, ma femme et moi, et le surlendemain, à une autre séance chez le médium Williams, je devais revoir identiquement, dans l'obscurité chez l'un et l'autre médium, le même esprit, buste et tête seulement matérialisés ; il ne se montrait que quelques instants, s'éclairant avec une des ardoises lumineuses qui étaient posées sur la table. Mais c'est surtout chez Williams qu'il fut bien reconnu de M. Garsault et de Mme Bossel. M. Garsault s'exclamait après : « A-t-il bien dit ça : « Oui, papa ! » Ma femme lui demanda : Vous avez reconnu sa voix ? — Oui, oui », affirma-t-il.

Une jeune femme sortit du cabinet après l'esprit qui était venu à M. Garsault et elle fit signe à ma femme de s'approcher d'elle, n'osant s'éloigner beaucoup du cabinet. Elle était mince, avait les pommettes rouges, et ma femme crut reconnaître une jeune fille qui avait été une de ses meilleures amies et qui, jeune, était morte de phtisie. « Est ce toi, Maren ? » lui demanda-t-elle en norvégien. L'esprit s'inclina affirmativement, puis se retira.

Ce fut ensuite un homme âgé, petit, avec moustache et barbe. Il fit signe à ma femme et à moi, mais semblait être là surtout pour elle. Tous ces esprits, comme ils venaient pour la première fois, n'étaient pas très forts, et le gaz avait été de nouveau baissé ; aussi ne pouvions-nous pas distinguer nettement leurs traits. Ma femme demanda à celui-ci, et en norvégien, si elle le connaissait bien ; il répondit par un signe de tête affirmatif, puis nous regarda fixement, repoussa les draperies de sa figure dans un geste qui pouvait bien signifier : « Mais regardez-moi donc ! Ne me connaissez-vous pas ? » Nous prononçâmes plusieurs noms, auxquels il ne répondit pas, secoua quelquefois la tête, puis il se retira sans que

nous l'eûmes reconnu. Cet esprit ressemblait beaucoup à un de nos oncles décédé il y a deux ans, mais ce qui nous embarrassait, c'est que les cheveux et la barbe de l'esprit matérialisé semblaient blonds, et cet oncle, brun lorsqu'il était plus jeune, lorsque nous le vîmes quelques années avant sa mort, était devenu tout à fait blanc. Le lendemain, ma femme montrant la photographie de cet oncle à Mme Bossel, celle-ci, avant même qu'elle lui eût appris qui la photographie représentait, s'exclama : « Mais j'ai vu cet homme ! Ah, c'est l'esprit qui est venu hier soir pour vous ! »

Une forme matérialisée sortit du cabinet beaucoup plus grande que celle qui venait d'y rentrer, et elle se présenta devant M. Garsault et Mme Bossel. Ils ne la reconnurent pas. M. Garsault nous dit après, que cet esprit, au lieu d'yeux, n'avait que deux trous,ce qui l'empêchait de l'identifier,mais que cependant il croyait bien que la figure ne lui était pas inconnue. J'ajouterai que le jour suivant, M. Garsault, qui pensait toujours à cette apparition, fit soudainement : « Ah, je sais maintenant qui c'était ! Mon beau-frère. J'espère qu'il reviendra. Nous étions bons amis, et je suis peiné de ne l'avoir pas reconnu ». Ce même jour au soir, 31 juillet, à une séance chez Cécil Husk, cet esprit se manifesta de nouveau, tête et buste seulement, et dans l'obscurité, s'éclairant avec l'ardoise lumineuse, et il fut parfaitement reconnu ; sur notre demande, il répondit que c'était bien lui qui était venu la veille chez M. Eldred.

Le dernier esprit qui se montra à la séance du 30 juillet fut une femme. Tout en s'adressant spécialement à moi, elle se fit bien voir à tous. Elle arriva légère et assurée, s'arrêta au milieu de la pièce, écarta bien la draperie blanche qui entourait sa figure extraordinairement vivante et ses cheveux bruns : souriante et joyeuse, elle portait ses yeux de l'un à l'autre et semblait dire : « Mais oui, c'est bien moi ! Ah, que j'ai bien réussi». Je m'étais levé, ma femme aussi. Je dis quelques noms, auxquels elle répondit négativement. Mais ses yeux s'étant illuminés et son sourire ayant lui, toute sa face s'éclaira pour moi, et je reconnus ma nourrice, Florence, qui m'a tant aimé ici-bas et qui m'aime là-haut. « C'est toi, Florence ? » demandai-je, et elle répondit affirmativement. Elle se montrait à l'âge qu'elle avait quand elle prenait soin de moi et que j'étais petit enfant : alors elle était brune, jeune, vive, le visage coloré, telle qu'elle était ce soir ; mais la dernière fois que je l'ai vue, et c'était au milieu de Mars 1879, elle était déjà âgée, avait les tempes blanches, la démarche tranquille, avec un beau sourire pour moi. « Puis-je te toucher ? » demandai-je. Non, non, fit-elle de la tête et du corps en se reculant. « Et toi, peux-tu me toucher ? » Elle fit encore un geste de dénégation tout en s'en allant à reculons, et elle disparut dans le cabinet sans s'être retournée.

Deux coups furent frappés dans le cabinet, après la rentrée de Florence, ce qui signifiait que la séance était finie ; M. Edwards, debout, dit

une prière ; puis nous chantâmes pendant tout le temps que le médium revenait à lui.

CHARLES LETORT
23, Rue du Bac.

Paris, Août 1905.

Je certifie que le précédent récit est en tout point conforme à ce que j'ai vu et entendu.

(*A suivre*) ELLEN S. LETORT.

Le bonheur individuel et social (1)

L'homme veut être heureux. Il peut l'être. Le bonheur n'est pas un mythe qui gît dans le passé ou dans l'avenir; il ne réside pas dans l'illusion ou dans le rêve. Il est une réalité de tous les temps, et il est à la portée de toutes les existences, si modestes qu'elles soient. Il suffit de comprendre et d'observer la loi inscrite dans les consciences. Ni la gloire, ni le luxe, ni toute la façade brillante des joies mondaines ne donne la vraie félicité. Et tel pauvre casseur de pierres que regarde distraitement ce couple emporté dans le vol foudroyant de leur auto, leur ferait envie, s'ils devinaient les images riantes de sa vie intérieure. Rien de plus simple pourtant que ses pensées : il gagne lui-même son pain et il en goûte la fine saveur; il aime les petits et la ménagère dont il est le soutien : son travail en est ennobli et revêt une douceur mystérieuse; il aime Dieu et la suite des jours lui apparaît limpide.

Peinture de fantaisie, dit un sceptique, Je préfère les jeux de ma pensée et leur aimable incertitude réclame le dilettante. Finie toute cette candeur, pontifie l'intellectuel qui ne juge le sentiment religieux qu'à travers les formes puériles du passé. Libre à eux. Nous étudions la loi.

M. Maeterling dans ce bréviaire laïque : *Sagesse et destinée* examine cette question passionnante du bonheur. Il représente celui-ci comme une création de l'intelligence et de la volonté où le hasard n'est pour rien. L'événement lui paraît sans valeur, puisque identique, il affecte différemment les sensibilités et qu'au surplus une âme forte déjoue tous les imprévus du sort. Et le philosophe, déchirant le voile brillant des apparences, dans son avide recherche du bonheur qu'il conçoit permanent et grave, en arrive à cette définition dont la forme paradoxale cache une vérité profonde : « Il réside dans cette force qui, tout au fond de la conscience, pourrait nous rendre heureux au sein du malheur même ».

(1) Article inspiré par l'observation du groupe spirite : « les Vignerons du Seigneur » et par la lecture du livre : « Enseignement » par Antoine le Guérisseur de Jemeppe-sur-Meuse.

Connaissez-vous dans votre entourage beaucoup de personnes qui possèdent cette plénitude de vigueur morale et qui le prouvent en l'occurrence ? Car on prend si aisément de belles attitudes et c'est chose assez commune que le stoïcisme de parade... Personnellement j'ai sous les yeux un seul vrai disciple de Maeterling qui se conforme à l'idéal du maître. « Une belle destinée est celle où pas une aventure, heureuse ou malheureuse, ne se passe sans nous faire réfléchir, sans élargir la sphère où notre âme se meut, sans augmenter la tranquillité de notre adhésion à la vie ». Cette personne est douée d'une volonté de fer, et son cœur a des coins exquis.

En revanche, c'est par centaines que j'ai trouvé cette trempe d'hommes dans la Société que M. Antoine a formée sur une base morale et chrétienne. Et la plupart sont d'humble condition. Chose étrange ! là où M. Maeterling était arrivé, à force de travail et de pensée, à créer cette forteresse intérieure contre laquelle viennent se briser la haine aveugle des hommes et l'hostilité de l'univers, les membres de chez M. Antoine se sont créé des âmes aussi stoïques, mais plus douces : dans l'air vivifiant de la maison, au contact de leurs frères, ils édifient jour par jour au dedans d'eux-mêmes ce *templum serenum* où le mal ne peut atteindre. Ce que M. Maeterling conseille dans un but d'égoïsme supérieur et qu'il a déduit d'une longue étude des plus sûrs penseurs de la sagesse antique et de la sagesse moderne, — son livre est un raccourci saisissant d'une expérience millénaire — de simples artisans le pratiquent sans orgueil et sans pose : par une orientation de tout leur être vers Dieu, par un acte d'adhésion intime et vaillante au précepte : Tu aimeras ton prochain plus que toi-même, ils parviennent d'emblée à la sagesse supérieure du philosophe.

L'idée avait déjà été dite. Dans la « Nouvelle idole », M. François de Curel avait signalé les ressources étonnantes de la foi et montré comme la profondeur d'abnégation avait fait de l'humble religieuse l'égale du savant. Mais ici, l'idée cesse d'être littéraire. Elle agit, elle est le fait quotidien qui se multiplie. Elle habite dans des êtres de chair et de sang qui marchent invulnérables dans leur armure de foi et façonnent l'avenir de petits efforts continus et silencieux. Chacun s'ennoblit avant de songer à ennoblir les autres. La fraternité règne entre les membres, chose aisée et naturelle dans l'ardeur réciproque des bons procédés. Elle se répand au dehors sous mille formes délicates : dans la contagion du sourire, dans l'offrande discrète de la bourse et du cœur, dans l'intérêt inépuisable qu'on porte aux joies et aux peines du voisin, dans l'intervention calme et brave qui apaise les conflits et détourne les haines.

M. Mæterling parle dans une de ses méditations philosophiques du petit troupeau des sages, — Fénelon était du nombre — qui passe paisiblement dans la cohue vaniteuse de Versailles ; car ils avaient en eux-mêmes leur refuge, leur rocher ferme, selon l'énergique expression de

Saint-Simon. Ce souvenir touchant s'associe invinciblement dans mon esprit à cette petite cité de Dieu, qui grandit à l'ombre des puissantes usines (1) et qui demeure étrangère à la lutte des classes, à la chasse effrénée des biens matériels.

Leurs succès sont plus nobles. Tournant tous leurs efforts vers le champ intérieur, ils y labourent profondément : tous les vieux instincts ataviques s'ensevelissent sous terre et s'y décomposent pour créer cet humus où va germer la moisson des sentiments et des pensées. Ces hommes veulent être la race forte de l'avenir, non pas celle qui domine, mais qui se domine, composant dans le silence intérieur l'image précise de la société idéale dont ils veulent devenir, dès maintenant, et au milieu des appétits les unités agissantes et vivantes.

Pour soutenir cette croissance morale très pénible dans un milieu réfractaire, ils ont la foi — la foi évolutive et raisonnée bien entendu — qui est certes ! la meilleure et la plus sûre des fortes tendances disciplinant les idées, les sentiments et les actes. Pour les guider dans cette rude ascension, ils ont une fidèle gardienne, la conscience, assombrie quand ils s'égarent, reprenant son ciel bleu et sa jolie lumière lorsqu'ils rentrent dans la voie droite.

Ils remplacent ainsi l'ancêtre par l'homme nouveau. En se transformant et en transformant les autres autour d'eux par la toute-puissance de l'exemple — ils négligent volontiers la parole comme trop vaine — ils élaborent lentement une autre société. Ils préparent l'avènement d'institutions et de lois moins imparfaites ; non pas qu'ils aient besoin pour leur compte d'autorité séculière et de codes répressifs ; mais il faut bien, pour assurer les acquisitions sociales, donner un vigoureux coup de barre à tous les retardataires. Ils se préoccupent fort peu des lois humaines, force massive et brutale, possédant au fond d'eux-mêmes une loi supérieure, autrement vivante, dont les précédentes ne sont que de grossières ébauches.

Cette loi est la loi du talion, non pas dans sa conception surannée de représailles et de violences, mais dans son esprit nouveau. Des siècles de barbarie et de demi-civilisation ont prouvé la vérité de l'axiome : Si tu tires le glaive, tu périras par le glaive. Aujourd'hui que l'intelligence s'est ouverte, ne serait-il pas temps d'interpréter la loi comme le Christ l'avait fait : de semer l'amour au lieu de la guerre, de substituer aux actes d'égoïsme et de basse convoitise des actes de désintéressement et de générosité ?

Mais pour donner l'impulsion, où trouver ces cœurs forts et ces esprits lucides ? ces cœurs sont légion à notre époque. Malheureusement leurs efforts isolés ne créent pas de courant irrésistible. Les temps paraissent mûrs cependant ; et la preuve en est dans ce développement ininterrompu de la société des vignerons du Seigneur. Ils font chaque jour des recrues pour le bon combat de la justice et de la charité.

(1) Seraing et les environs.

Cette loi d'amour possède une force d'expansion mystérieuse. Sans doute elle n'espère pas de conversion subite. Pareil espoir serait candide. Mais sachant le pouvoir merveilleux du temps et de la patience, elle s'insinue dans les âmes, jamais découragée ni jamais lasse. Elle ne connait pas d'ingratitudes endurcies. Tôt ou tard la graine qu'un service désintéressé a déposée dans l'âme humaine, y germe et y produit une fleur inconnue. La vie prépare le terrain par toutes les vicissitudes que suscite la loi du talion, dans ses manifestations complexes, et grâce à la vertu occulte de l'association des idées, tel sentiment qu'on croyait aboli réapparait des fonds voilés de la concurrence qui ne laisse perdre aucun souvenir. Ce sentiment de gratitude favorise la naissance de l'être nouveau qui recherche un milieu approprié à ses nouvelles tendances. C'est un serviteur de plus de cette loi du talion qui, enfin mieux comprise, assure le bonheur individuel, tout en régénérant la socité.

F. DELCROIX.

Correspondance

A Monsieur le Général H. C. Fix à Paris

Genève, le 27 août 1905.

Cher et très honoré frère en Spiritisme,

Votre lettre ouverte, que m'apporte la Revue de ce mois, m'a d'autant plus intéressé quelle s'adressait à notre dévouée Présidente et au Protestantisme en même temps. Croyant remarquer dans quelques-unes de vos observations certaines erreurs assez sérieuses, je me permets de vous en exposer de mon mieux la réfutation en toute sincérité et dans le but unique de rétablir la réalité des faits.

Je dois vous dire, en premier lieu, que la brochure en question a été écrite pour notre Société d'Etudes Psychiques, mais que sa publication visait principalement notre public protestant, que nous tenions à faire revenir de certaines préventions nuisibles, nous semblait-il, à l'extension dans notre pays de la doctrine spirite. On nous reprochait, disait-on, de n'être pas chrétiens. Or, il est de notoriété que la plupart des spirites ont conservé le titre de chrétiens, tout en envisageant la doctrine de Jésus de toute autre façon que le christianisme officiel. Remarquez, cher Monsieur, qu'Allan Kardec a lui-même usé d'une grande prudence dans son « Evangile selon le Spiritisme » ; il avait, à cette époque, à lutter contre des adversaires acharnés et s'il a quelque peu louvoyé — ce qui me semble incontestable — son intention était certainement d'attirer à notre doctrine bien des âmes qui se seraient rebutées à des réformes trop accentuées.

La mentalité protestante diffère considérablement de la mentalité catholique et quoique un nombre de protestants de plus en plus restreint prati-

quent encore l'ancien dogme, l'immense majorité se rallie actuellement soit à la libre pensée qui, pour beaucoup, est le matérialisme pur, soit au libre examen qui consiste, pour chacun individuellement, à puiser dans la bible sa croyance et à n'en accepter que ce qui lui paraît juste et raisonnable. Il existe, il est vrai, bien des sectes chez lesquelles la déclaration de foi est encore obligatoire, mais, quoique le nombre de ces sectes soit relativement élevé, les fidèles qui en font partie sont une infinie minorité vis-à-vis des croyants plus ou moins libres penseurs.

Ce résultat, en grande partie, est dû, comme vous le dites, cher Monsieur, à ce que « le christianisme s'est éloigné absolument de l'enseignement de Jésus ». Mais il ne s'en suit pas que les vrais disciples du Christ doivent renoncer à leur titre de chrétiens. Les spirites reviennent au christianisme primitif et beaucoup se font gloire de suivre les traces de ce Maître. Bellemare, dans son *Spirite et Chrétien*, a fort bien tracé la position faite au Christianisme par le Spiritualisme moderne. Aussi les adeptes du Spiritisme, auquel se rallient un nombre de protestants toujours plus considérable, rejettent-ils comme faux, absurdes et même blasphématoires ces dogmes surannés : Péché originel, rédemption par le sang de Christ, Trinité et Divinité de Jésus. Nous n'acceptons pas plus la bible comme Parole de Dieu infaillible que nous n'acceptons l'Infaillibilité Papale et nous sommes bien plus enclins à concevoir le christianisme tel que le comprend Hans Faber dans le *Christianisme de l'Avenir*, traduit par John Jaques, récemment paru, dont j'ai donné il y a deux mois une analyse devant notre Société.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'attache à démontrer que, dès les premiers siècles de notre ère, les théories du salut par la grâce proclamées par l'apôtre Paul, prévalurent sur le pur et simple Evangile de Jésus et furent bientôt mises en son lieu et place, servant ainsi d'instrument à l'esprit de domination du clergé, allié à l'Empereur Constantin. Ses conclusions sont que, dans l'avenir, le christianisme se passera de clergé et aussi de toute espèce de dogmes et de sacrements. « Aimez-vous les uns les autres », soit « Hors la charité pas de salut », telle est, ou telle doit être, à ce qu'il me semble, l'unique base qui doit, dans un avenir plus ou moins rapproché, assurer le succès du spiritisme — dont il n'est, du reste, pas question dans l'ouvrage de Faber.

Si j'ajoute que les spirites reconnaissent toutes les religions comme émanant, avec plus ou moins de valeur, des sources médianimiques, j'aurai, j'espère, répondu de façon suffisante à la lettre qui m'a engagé à vous adresser ces quelques explications.

Je ne vois pas, en résumé, de quel droit nous refuserions le titre de chrétiens à ceux de nos frères en croyance qui tiennent à cette dénomination quoique, en ce qui me concerne, dans un recensement fait il n'y a pas longtemps, je me sois désigné, non comme chrétien, ni comme protestant, mais comme *spirite*.

Persuadé que vous voudrez bien accepter avec bienveillance ces quelques réflexions qui m'offrent l'occasion de me rappeler à votre bon souvenir, je vous prie d'agréer, cher Monsieur et frère en croyance, l'assurance de mes sentiments dévoués.

L. GARDY.

Idées de Spinoza sur Dieu
ET LE CATHOLICISME

On a beaucoup parlé de Spinoza, mais souvent sans le connaître bien.

Beaucoup de gens en ont fait un athée.

Ce qui suit fera, nous l'espérons, mieux connaître les idées de ce grand philosophe.

Nous trouvons dans l'*Ethique* (1re partie) la proposition suivante : « Dieu, c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement. »

Nous demandons à nos lecteurs si c'est là le langage d'un athée.

Assurément cette définition est obscure ; mais ne cherchons pas à la comprendre. Toute l' « Ethique » est obscure. Il semble même qu'on puisse y relever des contradictions ; cela doit tenir à ce que nous ne comprenons pas bien ce qu'a voulu dire ce puissant génie.

Plus loin, l'auteur émet cette proposition : « Tout ce qui est, est en Dieu et rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu. »

Cette pensée a fait croire à certaines personnes que Spinoza était panthéiste.

Quant à ses idées sur la nature de Dieu, elles paraissent contraires à celles de la majorité des hommes. Il pense qu'il n'agit que par les seules lois de la nature, d'où il conclut que « ni l'intelligence ni la volonté n'appartiennent à cette nature ».

D'après lui, Dieu n'agit pas en vertu d'une volonté libre ; aussi les choses qui ont été produites par Dieu, n'ont pu l'être d'une autre façon, ni dans un autre ordre. En effet la nature de Dieu étant donnée, toutes choses en découlent nécessairement et c'est par la nécessité de cette même nature qu'elles sont déterminées à exister et à agir de telle ou telle façon.

Il suit de ce qui précède que les choses ont été produites par Dieu avec une haute perfection ; elles ont en effet résulté nécessairement de l'existence d'une nature souverainement parfaite.

Dans l'appendice qui termine la première partie de l'« Ethique », Spinoza résume ses idées. Nous sommes heureux d'en faire l'analyse.

Dieu existe nécessairement ; il est unique ; il existe et agit par la seule nécessité de sa nature ; il est la cause libre de toutes choses ; toutes choses sont en lui et dépendent de lui, de telle sorte qu'elles ne peuvent ni être, ni être conçues sans lui ; enfin tout a été prédéterminé par Dieu non pas en vertu d'une volonté libre ou d'un absolu bon plaisir, mais en vertu de sa nature absolue ou de son infinie puissance.

Les hommes supposent que tous les êtres de la nature agissent comme eux pour une fin ; ils tiennent pour certain que Dieu même conduit toutes choses vers une fin déterminée : Dieu, disent-ils, a tout fait pour l'homme et il a fait l'homme pour en être adoré. D'après Spinoza ce sont là des préjugés et ceux-ci ont été l'origine des autres préjugés sur le « Bien et le Mal, le Mérite et le Péché, la Louange et le Blâme, l'Ordre et la Confusion, la Beauté et la Laideur ».

Les hommes venant à rencontrer un grand nombre de moyens qui leur sont d'un grand secours pour se procurer les choses utiles, par exemple les yeux pour voir, les dents pour mâcher, les végétaux et les animaux pour se nourrir, le soleil pour s'éclairer, la mer pour nourrir les poissons, etc., ils ne considèrent plus tous les êtres de la nature que comme des moyens à leur usage et c'est pour eux une raison de croire qu'il existe un autre être qui a disposé ces moyens en leur faveur.

D'où ils ont été amenés à croire que si les dieux règlent tout pour l'usage des hommes, c'est afin de se les attacher et d'en recevoir les plus grands honneurs ; chacun dès lors a inventé des moyens divers d'honorer Dieu, afin d'obtenir que Dieu l'aimât d'un amour de prédilection et fît servir la nature entière à la satisfaction de ses aveugles désirs et de sa cupidité insatiable.

Mais au milieu de ce grand nombre d'objets utiles que nous fournit la nature, les hommes ont rencontré un assez bon nombre de choses nuisibles comme les tempêtes, les tremblements de terre,

les maladies, etc. Ils ont pensé que c'étaient là des effets de la colère des dieux, provoquée par les injustices des hommes ou par leur négligence à remplir les devoirs du culte.

C'est en vain que l'expérience protestait chaque jour en leur montrant, par une infinité d'exemples, que les dévots et les impies ont également en partage les bienfaits de la nature et ses rigueurs, rien n'a pu arracher de leurs âmes ce préjugé invétéré.

Les hommes s'étant persuadé que tout ce qui se fait dans la nature se fait pour eux, ont dû penser que le principal en chaque chose, c'est ce qui leur est le plus utile et considérer comme des objets supérieurs à tous les autres ceux qui les affectent de la meilleure façon. Ainsi se sont formées dans leur esprit ces notions qui leur servent à expliquer la nature des choses, comme le « Bien, le Mal, l'Ordre, la Confusion, le Chaud, le Froid, la Beauté, la Laideur, etc. »

Persuadés que les choses ont été faites pour eux, les hommes pensent que la nature d'un être est bonne ou mauvaise, saine ou viciée, suivant les affections qu'ils en reçoivent. Par exemple, si les mouvements que les nerfs reçoivent des objets qui nous sont représentés par les yeux contribuent à la santé du corps, nous disons que ces objets sont beaux ; nous les appelons laids dans le cas contraire, nous en disons autant pour les autres sens.

Tout cela fait assez voir que chacun a jugé des choses suivant la disposition de son cerveau ou plutôt a mis les affections de son imagination à la place des objets.

Cependant la perfection des choses doit se mesurer sur leur seule nature et leur puissance et elles n'en sont ni plus ni moins parfaites parce qu'elles charment les désirs des hommes ou parce qu'elles leur déplaisent.

De sa théorie de l'âme humaine il résulte que nous n'agissons que par la volonté de Dieu, que nous participons de la nature divine et cette participation est d'autant plus grande que nos actions sont plus parfaites et que nous comprenons Dieu davantage.

Une telle doctrine, outre qu'elle porte dans l'esprit une tranquillité parfaite, a cet avantage qu'elle nous apprend en quoi consiste notre souveraine félicité savoir, dans la connaissance de Dieu, laquelle ne nous porte à accomplir d'autres actions que celles que nous conseillent l'amour et la piété.

Il est aisé de comprendre par là combien s'abusent sur le véritable prix de la vertu, ceux qui ne voyant en elle que le plus haut degré de l'esclavage, attendent de Dieu de grandes récompenses pour salaires de leurs bonnes actions ; comme si la vertu et l'esclavage en Dieu n'étaient pas la félicité même et la souveraine liberté.

Le système de Spinoza nous apprend encore à supporter d'une âme égale l'une et l'autre fortune ; toutes choses en effet, d'après lui, résultent de l'éternel décret de Dieu avec une absolue nécessité comme il résulte de l'essence d'un triangle que la somme de ses trois angles égale deux droits.

Un troisième point de vue que nous ne saurions passer sous silence, c'est que le systéme de l'illustre penseur apprend à être exempt de haine et de mépris, à n'avoir pour personne, ni moquerie, ni envie, ni colère. Il apprend aussi à chacun à se contenter de ce qu'il a et à venir au secours des autres ; non par une vaine pitié, par préférence, par superstition, mais par l'ordre seul de la raison.

Assurément Spinoza n'était pas spirite, mais nous autres spirites ne retrouverons nous pas dans les théories de ce philosophe notre belle morale ? Nos lecteurs comprendront maintenant pourquoi nous avons composé cet article.

Cela nous engage à poursuivre notre étude ; les principes suivants montreront encore que la morale de ce philosophe se rapproche de la nôtre.

Il est utile au suprême degré dans la vie de perfectionner autant que possible l'entendement, la raison, et c'est en cela seul que consiste le souverain bonheur, la béatitude. La béatitude, en effet, n'est pas autre chose que cette tranquillité de l'âme qui naît de la connaissance de Dieu. La fin suprême de l'homme que la raison conduit, son désir suprême, ce désir par lequel il s'efforce de régler tous les autres, c'est le désir qui le porte à se connaître soi-même d'une manière adéquate et toutes les choses qui tombent sous son intelligence.

Il n'y a donc pas de vie raisonnable sans intelligence et les choses ne sont bonnes qu'en tant qu'elles aident l'homme à vivre de cette vie de l'âme qui se définit par l'intelligence.

Rien ne peut être plus utile à l'homme pour conserver son être et jouir de la vie raisonnable que l'homme lui-même quand la rai-

son le conduit ; aussi personne ne peut mieux montrer la force de son génie et son habileté qu'en faisant l'éducation des hommes de telle façon qu'ils vivent sous l'empire de la raison.

Ce n'est point la force des armes qui dompte les cœurs, c'est l'amour et la générosité.

Il est utile aux hommes de faire tout ce qui contribue à maintenir entre eux des relations d'amitié.

Il est digne d'un homme sage de supporter avec calme les injustices de ses semblables et de montrer du zèle pour leur service, parce que tout cela sert à établir entre eux la concorde et l'amitié.

Nous supporterons toujours d'une âme égale les événements contraires à nos intérêts, si nous avons la conscience que nous avons accompli notre devoir.

Dans une lettre à Henri Oldenburg il s'exprime ainsi au sujet de la religion chrétienne : « Je ne vous cacherai pas que j'ai sur Dieu et la nature une idée fort différente de celle que les nouveaux chrétiens ont coutume de défendre. Je crois que Dieu est la cause immanente de toutes choses et non la cause transitoire. Je le déclare avec Paul : « Nous sommes en Dieu et nous nous mouvons en Dieu. »

Ceux qui pensent que le traité théologico-politique (ouvrage de Spinoza) veut établir que Dieu et la nature sont une seule et même chose, ceux-là sont dans une erreur complète.

« J'arrive à l'article des miracles. Je suis persuadé que c'est la seule sagesse de la doctrine qui fonde la certitude de la révélation divine et non point les miracles qui ne reposent que sur l'ignorance. J'ajoute ici que je reconnais entre la religion et la superstition cette différence principale que celle-ci a pour fondement l'ignorance et celle-là la sagesse.

« Enfin, je dis qu'il n'est pas absolument nécessaire pour le Salut de connaître le Christ selon la chair ; mais il en est tout autrement si on parle de ce fils de Dieu, c'est-à-dire de cette éternelle sagesse de Dieu qui s'est manifestée en toutes choses, et principalement dans l'âme humaine et plus encore que partout ailleurs dans Jésus-Christ. Sans cette sagesse, nul ne peut parvenir à l'état de béatitude, puisque c'est elle seule qui nous enseigne ce que c'est que le vrai et le faux, le bien et le mal.

« Quant à ce qu'ajoutent certaines Eglises, que Dieu a revêtu la

nature humaine, j'ai expressément averti que je ne savais point ce qu'elles veulent dire ; et, pour parler franchement, j'avouerai qu'elles me semblent parler un langage aussi absurde que celui qui dirait qu'un cercle a revêtu la nature du carré. »

Dans une autre lettre adressée à un certain Isaac Orobio, Spinoza dit : « Pour ce qui est des Turcs et des autres peuples étrangers au christianisme, je suis convaincu que, s'ils adorent Dieu par la pratique de la justice et l'amour du prochain, l'Esprit du Christ est en eux et leur Salut est assuré, quelque croyance qu'ils professent d'ailleurs sur Mahomet et ses oracles. »

Nous terminerons notre article par l'analyse d'une lettre adressée à un certain Albert Burgh. Ce jeune homme, d'abord disciple de Spinoza et protestant, s'était converti au catholicisme dans un voyage qu'il avait fait en Italie. Dans le premier feu de son zèle, l'excellent jeune homme avait écrit à Spinoza une longue lettre destinée à le convertir à son tour ; c'est de la réponse de l'illustre penseur que nous donnons le résumé.

Dans toutes les Eglises il y a un certain nombre de gens de bien qui honorent Dieu par la justice et par la charité. Nous connaissons de ces sortes de gens parmi les Luthériens ; nous en connaissons parmi les réformés, les mennonites, les enthousiastes, et vous n'êtes pas sans savoir que vos propres aïeux (Albert Burgh était hollandais) au temps du duc d'Albe souffrirent pour leur religion toute espèce de tourments avec une constance et une liberté d'âme admirables. Il faut donc bien que vous accordiez qu'une vie sainte n'est pas le privilège de l'Eglise romaine. Et comme c'est par la sainteté de la vie, pour parler avec l'apôtre Jean, que nous demeurons en Dieu et que Dieu demeure en nous, il s'ensuit que ce qui distingue l'Eglise romaine de toutes les autres est entièrement superflu et par conséquent, est l'ouvrage de la seule superstition. Oui, je le répète avec Jean, c'est la justice et la charité qui sont le signe le plus certain, le signe unique de la vraie foi catholique : la justice et la charité voilà les véritables fruits du Saint-Esprit. Partout où elles se rencontrent, là est le Christ.

Toutes vos énormités seraient tolérables encore si vous adoriez un Dieu infini et éternel, mais non : votre Dieu c'est celui que Chastillon, à Tienen, donna impunément à manger à ses chevaux. Il faut que votre esprit ait été fasciné, puisque vous croyez mainte-

tenant que le Dieu suprême et éternel devient la pâture de votre corps et séjourne dans vos entrailles.

Vous parlez du consentement unanime de tant de milliers d'hommes, de la succession non interrompue de l'Eglise. Mais tout cela, c'est le propre langage des Israélites. Ils produisent des myriades de témoins qui n'ont pas une fermeté moins opiniâtre que les vôtres. Ajoutez que les Israélites font remonter leur origine jusqu'à Adam. Je ne parle pas de leurs miracles : mille personnes se fatigueraient à les raconter. Mais ce dont ils s'enorgueillissent de préférence, ce sont leurs martyrs.

Vous exaltez la discipline de l'Eglise romaine ; j'avoue qu'elle est d'une profonde politique et profitable à un grand nombre et je dirais même que je n'en connais pas de mieux établie pour tromper le peuple et enchaîner l'esprit des hommes.

Votre lettre me fait voir clairement que si vous vous êtes donné corps et âme à l'Eglise romaine, ce n'est pas tant l'amour de Dieu qui vous y a porté que la crainte de l'enfer, ce principe unique de toute superstition. Est-il possible que vous me taxiez d'arrogance et de superbe, parce que j'use de la raison, parce que je me confie à cette vraie parole de Dieu qui se fait entendre dans notre âme et que rien ne peut corrompre, ni altérer ? Au nom du ciel, chassez loin de vous cette déplorable superstition, reconnaissez la raison que Dieu vous a donnée et attachez-vous à elle si vous ne voulez descendre au rang des brutes.

Cessez d'appeler mystères d'absurdes erreurs et de confondre, à la honte de votre raison, ce qui surpasse l'esprit de l'homme ou ne lui est pas connu encore, avec des croyances dont l'absurdité se démontre avec ces horribles secrets de l'Eglise romaine que vous jugez d'autant plus élevés au-dessus de l'intelligence qu'ils choquent plus ouvertement la droite raison.

Je m'assure, Monsieur, que si vous vous donnez la peine de méditer l'histoire de l'Eglise (que je vois que vous ignorez complètement), quand vous reconnaîtrez combien de faussetés les historiens ecclésiastiques nous débitent et par quelle suite d'évènements et d'artifices le pontife de Rome a mis la main, six cents ans après Jésus-Christ, sur le gouvernement de l'Eglise, je m'assure, dis-je, que vous viendrez à résipiscence.

Isidore LEBLOND

Les phénomènes Spirites

MATÉRIALISATIONS

Harbinger of Light du 1er septembre 1904, reproduit d'après *The progressive Thinker* de Chicago, sous le titre : *Remarquables expériences*, une observation due à M. W. Hull, de Sparta, Connecticut, que nous croyons de nature à intéresser le lecteur :

En juillet dernier, ma fillette âgée de 7 ans, faisant une partie de canot avec deux autres fillettes et un homme âgé, fut noyée, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

Personne ne fut témoin de l'accident, sur lequel un profond mystère continua de régner. Cette circonstance ajoutait à mon chagrin, lorsque dans la matinée du 22 janvier, six mois exactement après que le corps de ma fille eût été retrouvé, je me rendis avec ma femme à Kansas City, chez W. W. Aber, médium.

A plusieurs reprises, je visitai avec le plus grand soin, soit seul, soit avec les autres assistants, la salle des séances, et je m'assurai qu'il était absolument impossible d'avoir recours à aucune fraude.

La salle se trouve au premier étage d'une maison en briques, avec des murailles revêtues de plâtre et une seule porte par laquelle nous entrâmes. Le cabinet dans lequel M. Aber était assis, large de trois pieds carrés, était placé dans un coin et fermé par de lourds rideaux noirs non suspendus au plafond.

A l'ouverture de la séance, nous fûmes invités à visiter la salle de nouveau. Ma femme fixa par une solide couture le pantalon de M. Aber au tapis de pied, et les manches de son veston furent également cousues à son pantalon, près des genoux. Je remplis ses mains de farine d'avoine. Deux heures plus tard, à la fin de la séance, il fut retrouvé tel que nous l'avions préparé : pas un grain de farine n'avait été répandu et nous dûmes recourir aux ciseaux pour lui rendre la liberté.

Nous avons assisté dans ces conditions à cinq séances, pendant lesquelles vingt-cinq personnalités que nous avons reconnues, sont venues causer avec nous, parmi lesquelles des parents et quelques amis. Chaque soir notre fillette vint à nous et causa au moins quinze minutes, comme elle le faisait lorsqu'elle était avec nous, posant les mains sur moi et me caressant.

Pendant ces séances, toutes les preuves que nous avons demandées de la sincérité de la médiumnité de M. Aber, nous furent accordées.

Ainsi, il eût été impossible de nous tromper sur la voix, les traits, la taille etc., de ma fille, et le son de sa voix me la fit reconnaitre dès la première fois, avant de l'avoir aperçue ; d'autres fois je la voyais avant qu'elle parlât et, dans aucun cas, il ne pouvait subsister le moindre doute sur son identité.

Les autres fillettes noyées avec elle vinrent aussi causer avec nous; l'une d'elles, spécialement, nous pria de dire à ses parents de ne pas s'affliger autant de sa perte, car cela lui faisait de la peine. Elle affirma qu'elle était constamment avec eux, quoiqu'elle ne parvînt pas à se manifester.

Un ami dont je n'avais pas entendu parler depuis bien des années et dont j'ignorais la mort, m'apparut et causa familièrement avec moi. Des recherches faites depuis lors m'ont appris qu'il était mort depuis plusieurs années.

J'ai une communication écrite par M. Aber sous l'influence de son contrôle Sam. Elle est due au vieillard qui était avec ma fille et fut noyé avec elle. Dans ce message et dans les conversations qu'il eut avec moi pendant ses apparitions, il m'expliqua complètement la nature de l'accident, me disant qu'une grosse branche d'arbre, en le frappant à la tête, lui avait fait perdre connaissance. Sans cela, ajouta-t-il, il eût pu sauver les fillettes, quand même le bateau se fut complètement retourné. Il espérait que je ne blâmerais pas sa conduite dans cette occasion. Pendant qu'il était matérialisé, il plaça sa main sur sa tête et me montra la plaie faite par le choc de la branche. Je ne connaissais pas ce fait, mais j'appris ensuite de la bouche de ceux qui l'avaient enseveli, qu'il portait une plaie exactement à l'endroit qu'il m'avait montré.

J'obtins plusieurs messages sur ardoise, de la part *de mon père, de ma mère, d'un frère et de quelques autres*, parmi lesquels le vieillard noyé avec ma fille. Celle-ci n'avait pas encore été à l'école et ne savait pas écrire, mais elle avait appris à imprimer afin d'envoyer de ses nouvelles à son père, alors absent de chez nous. Elle nous imprima donc sur une ardoise le message suivant :

« Chers papa et maman, je vous aime également tous deux. »

« OLGA. »

Sur les vingt-quatre personnes qui vinrent causer avec nous, vingt-trois le firent spontanément, je n'évoquai qu'une seule personne, qui vint sans se faire attendre.

Un jour j'achetai une ardoise pliante : elle ne quitta pas mes mains avant d'être couverte par l'écriture et avant que j'eusse pris connaissance du contenu. Les deux faces intérieures étaient couvertes d'écriture. J'en ai trois semblables, dont l'une est écrite en diverses couleurs. Celles ci ne sont pas arrangées en ordre, mais les mots qui se suivent sont de couleurs différentes. Elle fut signée par trois apparitions, parmi lesquelles ma fille. Je ne m'en séparerais à aucun prix. Je l'ai fait encadrer et elle est suspendue à la muraille, où mes amis peuvent la voir.

Télégraphie Spirituelle

Spiritual Telegraphy ; sous ce titre le *Light* du 26 novembre reproduit un article de *Light of Truth*, dont voici la traduction :

Un message fut transmis, avec l'aide d'un esprit, d'Amérique en Angleterre, grâce à la médiumnité de Mme Piper et d'un médium Anglais qui

servait de récepteur. Parlant à New-York, le 29 octobre, de ce fait, le Dr Hyslop dit que pratiquement ce message fut transmis instantanément et rentrait dans une série d'expériences :

Le message fut envoyé en langue anglaise et consistait en quatre mots, mais il fut écrit par le médium Anglais *en langue latine*. Ceci, dit le professeur Hyslop, est la conséquence de la façon particulière dont les messages sont transmis entre *contrôles* spirituels et médiums vivants. C'est un procédé, dit-il, que ne peuvent guère comprendre des intelligences étrangères aux sciences. Ce ne fut pas de la télépathie, c'est-à-dire une communication directe d'un esprit à un autre. Le professeur Hyslop est convaincu que la transmission fut l'œuvre d'un esprit désincarné :

Il ne m'est pas possible, dit le professeur Hyslop, de dire actuellement le contenu du message et les conditions de l'expérience. Tout cela sera développé dans le premier rapport à la Société, ainsi que beaucoup d'expériences variées que nous avons poursuivies depuis notre dernier rapport. La publication complète des faits expliquera pourquoi le message fut transmis en latin. Les conditions étaient telles que ce fut dans cette langue qu'il parvint au subliminal inconscient du médium. Il faut remarquer que ce médium ne connait pas le latin.

Le public n'est pas capable de comprendre les relations qui existent probablement entre un médium et ses *contrôles*. J'entends par ce mot un esprit ou l'agent quelconque qui envoie le message. Comme chacun sait, le médium est dans un état mental anormal, au moment où il reçoit un message ; c'est ce que nous appelons la clairvoyance. Ce que l'on ignore généralement,c'est que le *contrôle* lui-même entre probablement dans une condition anormale au moment où il va envoyer son message.

Le cas actuel n'est pas le premier de nos essais, quoiqu'il soit le premier dans lequel l'opération ait été mûrement préparée. Il y a quelque temps un de nos membres qui demeure près de Chicago avait établi une correspondance, par l'intermédiaire d'un médium, avec un de ses parents décédés. Tout à coup on lui demanda : « Pourquoi Hélène joue-t-elle du piano ? »

Hélène est le nom de sa fille qui se trouvait alors chez elle près de Chicago. Il nota l'heure : il était 11 h. 36 m. du matin. Tenant compte de la différence de l'heure, il télégraphia à sa femme, en lui demandant ce que faisait Hélène entre 11 h. et 11 h. 40 m., ce matin, heure de Boston. La réponse fut : « Elle étudiait son piano. »

Le médium ne connaissait rien de sa fille Hélène, ni de ses occupations. Autant que je puis le savoir, elle n'avait même pas connaissance qu'il eût une fille du nom d'Hélène.

Dans nos dernières expériences de communication entre les Etats-Unis et l'Angleterre, nous avons pris toutes nos précautions pour éviter tout accident, entente préalable ou fraude. Je ne puis affirmer que la transmission fut instantanée. En tous cas le délai entre l'envoi et la réception ne dépassa pas une demi-heure. Les phrases n'étaient pas de ces formules

banales que l'on peut deviner à l'autre extrémité. C'était toujours une phrase exceptionnelle, formulée au moment même de l'expédier.

Autant que nous pouvons nous en rendre compte, les conditions sont telles dans le monde des esprits, que l'espace n'entre pas comme un des facteurs. La possibilité de supprimer les distances semble bien rentrer dans leurs facultés ordinaires. Un millier de milles n'est pas plus qu'un pouce pour eux. Cependant nous avons fait encore peu d'expériences pour nous en assurer.

A propos de Mme Piper, je dois dire qu'elle n'est pas la seule médium qui nous ait servi dans nos expériences. Nous en avons plusieurs autres. Mais elle est la seule, dans ce pays du moins, avec laquelle nous avons poursuivi des expériences mûrement préparées, entourées de toutes les précautions de la méthode scientifique et continuées pendant plusieurs années. Les précautions que nous primes dès le début étaient absolument exceptionnelles.

Le nom d'Hyslop nous a engagé à reproduire cette communication. Attendons maintenant les détails qu'il a promis de donner devant la S. P. R.

Un cas de Clairvoyance

Sous ce titre, nous retrouvons dans le *Light* du 3 décembre 1904, un récit qui nous parait d'un réel intéret. L'auteur M. Reginald B. Span, dont nous avons déjà parlé se trouvait en Novembre à la pension Annonciata de Menton. La conversation à table d'hôte tomba sur le spiritisme et nous laissons la parole à M. Span :

« Je causais de spiritisme avec quelques-uns de mes voisins, pour lesquels le sujet était tout à fait nouveau. Le lendemain soir, au lieu de nous rendre, comme chaque jour dans la salle de billard, il fut convenu que je montrerais comment on tient une séance. Quoique je ne fusse pas dans un état favorable, car j'avais passé mon après-midi à la salle de jeu de Monte Carle, je consentis à essayer. On fit donc l'obscurité dans le salon et chacun prit place autour de la table. Je commençai par montrer ma faculté de clairvoyance, décrivant les esprits que je voyais près de chaque assistant et dont la plupart furent reconnus pour des parents ou des amis.

« Tout à coup la séance est interrompue par une exclamation de crainte et d'étonnement d'un Français, déclarant qu'il voyait très nettement une grande forme qui se tenait derrière moi. C'était un homme vêtu d'un costume de l'ancien temps, qu'il croyait être du seizième ou du dix-septième siècle, sans qu'il lui fût possible de bien spécifier. De sa description détaillée je compris aussitôt que ce devait être la tenue d'un cavalier du temps du roi Charles Ier. Il était grand, d'un port distingué ; ses longs cheveux retombaient sur ses épaules ; il portait une forte moustache et ses traits étaient fort beaux. Ses bottes de cavalier remontaient au dessus des genoux ; il portait des éperons d'or ; une longue épée pendait à son côté et sa main blanche et longue reposait sur la poignée incrustée d'or.

Une ceinture de soie rouge entourait sa taille et faisait ressortir la couleur sombre de son juste-au-corps de velours. Sa tète était entourée d'une lumière tellement intense, que le voyant déclarait ne pouvoir la supporter. Celui-ci paraissait si bouleversé, que l'on dut mettre fin à la séance.

« Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le même esprit m'apparut à une séance chez M. Cecil Husk, à Londres, il y a plusieurs années. La séance était privée (c'était la première à laquelle il me fût donné d'assister) et je ne fus pas seul à le voir, mais il fut également visible pour tous les assistants. Il portait alors un grand chapeau orné de plumes, mais il n'avait pas d'auréole lumineuse. Il ressortait plutôt en sombre sur le fond d'une ardoise phosphorescente. Il se tint si près de moi, que je pus l'observer dans tous ses détails. Je dois ajouter que ce Français ne savait absolument rien sur mes expériences spirites; il ne pouvait donc pas avoir été suggéré par un récit qu'il m'aurait entendu faire ».

La Réincarnation

Le Light a, depuis plusieurs semaines, décidé de considérer comme close la série de communications sur la question de la réincarnation, dans laquelle, il faut bien le dire, les adversaires de la réincarnation n'ont guère trouvé de contre-partie à leurs citations bibliques et à leurs considérations sentimentales. Nous n'en sommes que plus heureux de trouver aujourd'hui, sous la signature de Robert H. Russell-Davis, un article intitulé : *L'Esprit dégagé du Corps*, qui apporte à l'appui des croyances généralement admises dans le monde Latin, non pas des considérations théoriques mais un fait. Le voici :

« Voici un incident qui doit, je pense, intéresser vos lecteurs. Il y a une vingtaine d'années je revenais de la cité par une belle journée de printemps et j'achetai par hasard sur mon chemin un numéro de la *Saturday Review* qui venait de paraître. En arrivant chez moi je trouvai ma femme atteinte d'un violent mal de tête. Je lui conseillai de se coucher et je l'aidai à s'endormir en lui faisant quelques passes magnétiques. En cinq minutes elle fut plongée dans un profond sommeil, et m'installant près de la fenêtre dans un confortable fauteuil, je tirai mon journal et me disposai à en déguster le contenu. Je ne tardai pas à m'absorber dans la lecture d'un article sur la situation politique en France. Je me trouvais arrêté par une phrase passablement obscure, lorsque, à ma grande surprise, ma femme commença à traiter la question et me fit un petit cours des plus intéressants et instructifs sur l'état politique et les affaires de France, à propos de l'article susdit, me montrant la plus profonde connaissance de l'histoire de France, qui lui paraissait tout à fait familière.

Tout d'abord je crus qu'un esprit la contrôlait et parlait par sa bouche ; je lui demandai donc qui il était. Elle me répondit ; « Ce n'est pas un esprit étranger, mais le mien. Quand vous m'avez magnétisée, mon corps s'est endormi et mon esprit s'est trouvé libre aussitôt. Je me suis aperçue du profond intérêt que vous causait la lecture de cet article et je me mis à l'étudier à votre profit. » — « Mais, lui dis-je, comment se fait-il que vous

soyez si bien au courant de l'histoire et de la politique Françaises, tandis que dans votre état normal vous n'en savez absolument rien et n'y prenez aucun intérêt ? » — « Lorsque je reprends mon corps,ces choses et beaucoup d'autres que je connais fort bien à l'état d'esprit, s'effacent à l'instant et je ne me rappelle plus rien.» — « Mais comment les sujets que vous venez de traiter sont-ils devenus si familiers à votre esprit ? Vous paraissez avoir les connaissances les plus stupéfiantes sur la diplomatie Française ». — « Certainement. Je connais parfaitement la France et les Français, ayant été jadis une dame Française et ayant même joué un rôle historique des plus importants.» La conversation dura encore un certain temps, puis elle me dit : « Je dois maintenant reprendre mon corps. Le moment est venu. Bonsoir ! »

Une minute plus tard ma femme se réveillait bien reposée et tout à fait guérie de sa migraine. Je dois faire remarquer que cette conversation de son esprit avec moi se distinguait par le choix d'expressions le plus élégant et le plus raffiné. A l'état normal, elle parle facilement, mais sa phrase est plutôt brusque et souvent hors de mesure. Au contraire, lorsque son esprit est dégagé de son corps, ses discours sont,si j'ose m'exprimer ainsi, en quelque sorte éthérés et elle fait preuve de la plus grande délicatesse de style. J'ai toujours constaté que pendant ses périodes de trance son esprit pouvait répondre à toutes les questions que je lui posais. Les connaissances qu'il manifestait étaient merveilleuses et me semblaient être la preuve la plus décisive de l'élévation que peuvent atteindre nos esprits, lorsqu'ils se dégagent de leurs corps.

Quoique ces phénomènes se soient produits il y a déjà bien des années, ils ont fait sur moi une telle impression, qu'il me semble encore que c'était hier. »

ROBERT H. RUSSEL-DAVIS.

27 Buckingham-place, Brighton.

Pour la traduction : Dr AUDAIS

Le Spiritisme dans Plutarque et Tertullien

Mort de Dion, 354 av. J. C.

Dion (de Syracuse) ; Le complot (contre lui, et par lequel il devait périr) était déjà formé, lorsqu'il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux Un jour qu'il était assis dans un portique de sa maison, seul et livré à ses réflexions, il entend tout à coup du bruit à l'autre bout du portique ; il y porte ses regards, et, à la faveur du jour qui restait encore, il aperçoit une grande femme qui, par les traits de son visage et son habillement,ressemblait à une furie de théâtre et balayait la maison. Surpris et effrayé de cette apparition, il fait appeler ses amis, leur raconte la vision qu'il a eue, et les prie de passer la nuit près de lui, en leur avouant

qu'il est hors de lui-même, et qu'il craint que le fantôme vienne encore s'offrir à sa vue quand il sera seul ; mais il ne reparut pas. »

(*Vie de Dion* LXI.)

Peu de temps après, le fils de Dion, qui touchait à l'adolescence, se tua pour un motif futile, en se précipitant la tête la première du toit de la maison ; puis Dion lui-même fut assassiné, et après lui sa sœur et sa femme, ainsi que l'enfant, dont celle-ci, qui était grosse au moment de la mort de son mari, était récemment accouchée. La maison se trouva ainsi *balayée* de tous ses hôtes.

César, 44 av. J. C.

« La veille de ces ides (les ides de mars, jour ou il fut assassiné), il (César) soupait, chez Lépidus... Après souper il rentra chez lui, et pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtre s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes : réveillé en sursaut et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots articulés qu'il ne put distinguer, mais il lui sembla qu'elle le pleurait en le tenant égorgé dans ses bras.... Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre à un autre jour l'assemblée du Sénat. « Si vous faites peu d'attention à mes songes, ajouta-t-elle, ayez du moins recours à d'autres divinations, et faites des sacrifices pour consulter l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César ; il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux ; et il la voyait alors vivement affectée .»

. . . .

(*Vie de César* LXIX.)

César décida donc de ne pas sortir ce jour-là, mais diverses circonstances vinrent modifier sa résolution, il se rendit malgré tout à l'assemblée du Sénat où il fut assassiné. —

Brutus, 42 av. J. C.

Pendant sa campagne en Asie, Brutus « se contentait de dormir un peu après son souper, et passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées... Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très obscure, où sa tente n'était éclairée que par une très faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus, plongé dans ses réflexions crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte, et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui es-tu ? lui dit il, un homme ou un dieu ? Que viens-tu faire dans ma tente ? que me veux-tu ? — Brutus, lui répond le fantôme, je suis ton mauvais génie ; tu me verras dans les plaines de Philippes. — Eh bien ! repartit Brutus sans se troubler, je t'y verrai. » Dès que le fantôme eut

disparu, Brutus appela ses domestiques qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu, et il continua à s'occuper de ses affaires.

« Le jour ayant paru, il se rendit chez Cassius et lui raconta sa vision... »

— Cassius, qui professait la doctrine d'Epicure, lui dit « pour le calmer », qu'il n'était pas vraisemblable qu'il existât des génies, et que cette vision ne devait être qu'un effet de son imagination.

« ... On prétend que le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut encore cette nuit (celle qui précéda le jour de sa défaite et de sa mort) sous la même figure et qu'il disparut sans lui avoir dit un mot. »

— Plutarque révoque en doute cette seconde apparition.

(*Vie de Brutus* XLI et LVI)

« Plutarque, *Les vies des Hommes Illustres* », traduction de Ricard.

Tertullien

On peut lire dans *Tertullien :*

Or, si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants, à des chèvres (?) à des tables... »

(*Apologie*, XXIII)

« La corporalité de l'âme éclate dans l'Evangile, car si l'âme n'avait pas un corps, l'âme n'aurait pas l'image d'un corps. »

« Il est aujourd'hui une de nos sœurs douée du pouvoir des révélations... Par hasard, je sais quelle chose nous dîmes sur l'âme pendant qu'elle était dans l'esprit... « Entre autres choses, dit-elle, une âme s'est montrée à moi corporellement et je voyais l'esprit revêtu entièrement d'une forme humaine, brillante et d'une couleur d'azur (œtherii coloris). »

(*Traité de l'âme*)

Nota. Les passages cités *textuellement* sont ceux entre guillemets.

R. D.

Les Précurseurs du Spiritisme

L'abbé Fournié

(*Suite*) (1)

« Je vis donc dans ma chambre M. de Pasqualis, mon directeur, avec mon père et ma mère, me parlant, et moi parlant à eux, comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire. Il y avait, de plus, une de mes sœurs, qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, et enfin un autre être qui n'est pas du genre des hommes.

(1) Voir le n° d'Août p. 112.

« Peu de jours après, je vis passer distinctement devant moi et près de moi, notre divin maître Jésus-Christ, crucifié sur l'arbre de la croix.

« Puis, au bout de quelques jours, ce divin Maître m'apparut de nouveau et vint à moi dans l'état où il était lorsqu'il sortit tout vivant du tombeau où l'on avait enseveli son corps mort.

« Enfin, après un intervalle de peu de jours, notre divin Maître Jésus-Christ m'apparut pour la troisième fois, tout glorieux et triomphant du monde, de Satan et de ses pompes, marchant devant moi avec la bienheureuse vierge Marie, sa mère et suivi de différentes personnes.

« Voilà ce que j'ai vu de mes yeux corporels, il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme étant véritable et certain. Ce fut immédiatement après que j'eus été favorisé de ces visions ou apparitions de notre divin Maître Jésus-Christ dans ces trois différents états, que Dieu m'accorda la grâce d'écrire avec une vitesse extraordinaire, le traité dont on vient de lire la première partie. Conséquemment, je l'écrivis plusieurs années avant que l'on sût en France qu'il y avait un Swedenborg dans le monde et avant que l'on y connût l'existence du magnétisme ».

Voilà déjà l'abbé Fournié, qui, de son propre aveu, sans que nous décidions la question de savoir s'il a toujours été visité par de bons Esprits, se trouve médium voyant, comme on dirait de nos jours (1) ; nous allons le considérer sous les rapports de sa médiumnité d'écrivain pour revenir avec ses déclarations sur ce que sa médiumnité voyante a présenté de constant et de permanent, pendant des années entières. Nous continuons à citer.

Le degré sur lequel il donne le plus de détails après celui des apparitions, c'est celui de l'inspiration. « Il écrivit alors, par la grâce que Dieu lui accorda, la première partie de son traité avec une vivacité extrême ». Cette rapidité est l'effet d'un pouvoir supérieur qui, toutefois, ne dicte pas, mais suggère ce qu'il faut écrire, et avec une vivacité qui fait négliger la forme.

(1) Nous ferons observer encore une fois que ces visions n'ayant laissé aucunes traces de leur réalité, peuvent être rangées parmi les hallucinations causées par l'exaltation mystique de L'abbé Fournié. De même son écriture rapide est très probablement de l'Automatisme pur et simple, comme M. Delanne le signale dans son livre : *Recherches sur la Médiumnité.* *(N. d. l. r.)*

« D'après ce que j'ai annoncé de ma complète ignorance des sciences humaines, nous dit l'auteur, on verra bien que le traité, tout imparfait qu'il est encore par rapport à la tournure des phrases, était, lorsque je l'écrivis, bien différent, mais quant au style seulement, de ce qu'il est aujourd'hui. Pour le rendre intelligible, il m'a fallu trouver et j'ai trouvé, moyennant la grâce de Dieu, un homme qui s'est assujetti à rendre exactement le sens de mes paroles et les idées telles qu'elles sont énoncées dans mon premier écrit, ne changeant que certaines expressions absolument vicieuses et les tours de phrase qui choquaient trop ouvertement les règles du langage les plus usitées parmi les hommes.

« J'ajoute ce que j'ai déjà dit concernant la première vision que j'eus de M. Pasqualis, mon directeur, de mon père et de ma mère que je ne les ai pas seulement vus une fois de la manière que j'ai rapportée, ou seulement une semaine, ou un mois, ou un an ; mais que depuis ce premier moment je les ai vus pendant des années entières et constamment, allant et venant ensemble avec eux ; dans la maison, dehors, la nuit, le jour, seul et en compagnie, ainsi qu'avec un autre être qui n'est pas du genre des hommes, nous parlant tous mutuellement et comme les autres se parlent entre eux.

« Je ne puis et ne dois rien rapporter ici de ce qui s'est fait, dit et passé dans mes visions quelconques, depuis le premier moment jusqu'à aujourd'hui. Malheureusement, on se moque dans le monde de toutes ces choses, et on en nie la réalité, et on plaisante ou on veut bien avoir pitié de ceux qui les attestent, comme si c'étaient des fous absolument incurables. Il semblerait donc que d'après la manière dont les hommes ont reçu jadis et reçoivent encore ceux qui ont des visions, à commencer par les patriarches et les prophètes, j'aurais dû ne pas parler des miennes, mais la vérite et la volonté de Dieu doivent toujours l'emporter sur tout ce que les hommes pourront dire ».

Toutes les citations précédentes, nous les avons extraites de la première partie de son traité ; mais il n'a pas fait paraître la seconde, et nous le regrettons avec M. Matter. (*Les Mystiques*, p. 47 et 48).

Voici maintenant un extrait de ses correspondances intimes sur les missionnaires de Dieu et sur les bons effets qui résultaient au

XVIII[e] siècle, de leurs enseignements oraux et écrits. On appelait alors des *Mystiques*, ceux qui étaient des précurseurs de notre école, c'est-à-dire ceux qui croyaient à la possibilité comme à la réalité des communications du monde terrestre avec le monde spirituel.

On verra que la qualification de notre auteur est vraie, lorsqu'il dit que Swedenborg a eu affaire à de bons et à de mauvais Esprits ; elle est, en tous cas, bien supérieure à celle de Mirville, Desmousseaux, Pailloux et autres adversaires cléricaux qui soutiennent la nature exclusivement démoniaque des manifestations : L'abbé Fournié, par sa prudence et sa modération, a entièrement anticipé sur ce qu'ont dit de nos jours les chefs de notre école ; son bon sens doit encore nous servir de guide. Nous citons :

« Dieu a bien voulu, dit-il, envoyer de temps à autre et jusqu'à ce jour des hommes extraordinaires et que nous dénommons les mystiques, du nombre desquels sont ceux dont j'ai déjà parlé, savoir : Jacob Boëhm, madame Guyon et Swedenborg, qui ont aussi fait des conversions innombrables parmi les perdus d'entre nous. Je puis dire avec vérité que dans mon émigration et sans remonter plus haut, j'ai vu, en Suisse et ici à Londres, quantité de personnes converties par les écrits de ces mystiques, qui ne sont tant décriés qu'à cause qu'on ne les lit pas attentivement et chrétiennement, mais seulement par un esprit de curiosité, et dans la vue de les tourner en ridicule. Et parmi ces personnes, il y en a que l'on a toujours reconnues pour être versées dans les sciences humaines, qui m'ont dit que jusque-là, elles n'avaient jamais pensé qu'il y ait un Dieu, conséquemment d'autre vie que la vie actuelle.

« J'ajoute, avec la même vérité, qu'ayant entendu lire de temps à autre quelques petites parties des écrits de Jacob Boëhm, tout ce qui en est ainsi venu à ma connaissance, m'a paru extraordinairement profond dans les voies de Dieu, bon en soi, mais abstrait pour les commençants. Et malheureusement il arrive souvent qu'on se croit avancé dans la carrière quand on commence à peine. Les extraits raisonnés de William Law sont un peu plus clairs, à ce que m'ont dit des personnes déjà convertis dans l'âme, lesquelles m'ont de plus assuré qu'elles avaient retiré un grand profit spirituel des écrits de M. Law. Le peu que j'ai lu de ceux de M[me] Guyon, à la sollicitation d'un de ses enfants spirituels, m'a semblé écrit par l'es-

prit de Jésus-Christ et très bon pour toutes les personnes de tous les rangs et tous les états.

« Enfin, d'après ce que l'on m'a lu et rapporté des ouvrages de Swedenborg, je pense, et ma propre expérience me persuade, qu'il a réellement vu et qu'on lui a réellement dit dans le monde des Esprits, tout ce qu'il assure y avoir vu et entendu.

« Mais il paraît avoir reçu des hommes corporellement morts, soit mauvais, soit bons, ainsi que les bons et mauvais anges, tout ce qu'il rapporte d'après eux, et sans en avoir assez fait le discernement. On peut donc croire que Swedenborg a été parmi les Esprits, qu'il les a vus, et qu'il a conversé familièrement avec eux : Dieu le permettant ainsi afin qu'il fût à même de nous instruire en écrivant leur histoire physique et morale, pour nous détacher, par ce moyen, des pensées matérielles et terrestres où nous avons indignement ravalé nos esprits et nos affections, et pour nous rappeler ainsi peu à peu aux idées spirituelles, seules dignes d'occuper notre être spirituel de vie éternelle.

« Or, nous devons avoir d'autant moins de peine à concevoir que Swedenborg a été réellement parmi les Esprits bons et mauvais, et qu'il a rapporté ce qu'il a entendu en conversant avec eux, que c'est exactement de la même manière que nous serions entre nous, si tout d'un coup, *Dieu venait à nous décorporiser entièrement*. C'est-à-dire qu'étant ainsi décorporisés, nous concevons qu'étant des êtres de vie éternelle nous pourrions continuer à nous voir les uns les autres, et à parler des vérités éternelles et divines, comme chacun de nous les regarde, les croit et en parle actuellement ».

Les Mystiques

C'est de l'ouvrage de M. Matter : *Le mysticisme au temps de Fénelon*, que nous allons résumer les détails qui vont suivre, ceux qui voudront étudier la question davantage auront recours au livre que nous recommandons.

Descartes

Nous trouvons à la tête des visionnaires le créateur de la critique moderne, le sceptique le plus méthodique et en apparence le plus déterminé, Descartes en personne. Vision, consécration à la vierge, pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, et exécution de ce saint vœu, rien n'y manque. Le 10 novembre 1619 dans sa vingt-quatrième année, pendant les quartiers d'hiver, seul dans sa chambre où il se

retirait pour ses méditations philosophiques, comme faisait Swedenborg dans son auberge, il crut entendre une voix du ciel qui lui promettait de lui enseigner le vrai chemin de la science. (C'est en philosophie la même promesse qui est faite en religion à l'illustre Suédois, qui découvrira en outre le vrai sens des textes sacrés). Dans une de ses extases, il entendit une explosion. Des étincelles brillèrent par toute la chambre. (C'est plus qu'à l'auberge de Londres ; Swedenborg ne voit de lumière que dans un angle de la sienne). Il invoque le sauveur et la vierge, il fait à celle-ci le vœu d'un pèlerinage à sa maison de Lorette, allant à pied depuis Venise. Et cela se fit avec accompagnement d'une visite à Rome pour le Jubilé.

Antoinette Bourignon

Mademoiselle Bourignon, dans sa vie en partie écrite par elle-même, en partie par une personne de sa connaissance intime (Amsterdam, 1683, 2 vol. in-12), raconte : 1° Ses dialogues avec Dieu, d'abord au moyen de son crucifix, puis sans cet intermédiaire ; 2° la vision qui décida de son genre de vie ; 3° la consécration de sa personne au service des âmes ; 4° sa mission, qui n'est pas médiocre. En effet, Dieu lui donne cet ordre : « Vous rétablirez mon église évangélique entre les congrégations d'hommes et de femmes qui vivront comme les premiers chrétiens, hors de toute conversation ». (commerce humain).

Mademoiselle Bourignon nous apprend aussi, en toute humilité, que sa confiance en elle-même est à la hauteur de son ambition.

Elle est seule au monde et détachée ; elle est privilégiée à ce point qu'elle est, de la part de Dieu, l'objet de consolations qu'elle ne saurait décrire. « Ce n'étaient que caresses et délices spirituelles ».

Quand, dans la crainte d'avoir trop de compagnes partageant faveurs et caresses, elle se plaignait et disait à Dieu, dans ses jalousies :

Pourquoi m'engagez vous avec d'autres qui pourront me distraire de vous ; que ne me laissez-vous seule jouir de vos deux entretiens ? Il lui était répondu : je demeurerai tout vôtre, vous avez été créée pour cela. (!!) — Dieu lui découvrit plusieurs secrets.

Quand elle cessa d'articuler ses paroles en le priant, elle entendait

plus clairement ses inspirations. — « Je continuais dans ces prières avec un délice incroyable. Il me semblait n'y avoir plus rien entre Dieu et mon âme. « Je me sentais tout absorbée de lui ; je ne vivais plus, mais il vivait en moi ».

(*A Suivre*) ANDRÉ PEZZANI.

Etude Critique des séances du Médium Bailey

Luce e Ombra, dans son numéro de Juin, donne amplement satisfaction aux impatients qui lui demandaient les conclusions de la commission chargée d'observer les phénomènes produits en présence de Bailey. Elle commence par les :

Conclusions du Comité : Le Comité pour les expériences avec le médium Bailey, réuni pour conclure sur la nature des séances qui venaient de prendre fin, déplore :

(a) — L'étrange obstination du médium, qui n'a jamais consenti à se laisser déshabiller complètement ;

(b) — D'avoir dû subir les conditions de l'obscurité aux moments critiques des apports ;

(c) — De n'avoir pu, à cause du peu de temps accordé aux recherches et de la nature même des phénomènes, appliquer aucune méthode capable d'établir scientifiquement le processus et la nature de ces faits ;

Il doit d'autre part constater :

1° — Que pendant le cours des dix-sept séances, dans les visites faites sur le corps du médium par diverses personnes et avec divers moyens, on n'a jamais pu constater quoi que ce fût qui pût justifier l'hypothèse de la fraude ;

Que, même en admettant celle-ci, si on peut à la rigueur présenter une explication acceptable de quelques phénomènes, il en est d'autres, comme l'apport d'oiseaux vivants et la disparition instantanée de l'un d'eux, pour lesquels il ne semble pas possible de trouver une explication vraisemblable ;

II. — Que, d'autre part l'hypothèse de la suggestion devient inadmissible quand on pense au nombre des assistants, à leur renou-

vellement et à leurs dispositions diverses, ainsi qu'aux traces matérielles qui sont restées.

En considération de ces données, le Comité, tout en faisant ses réserves sur la valeur archéologique de certains apports, croit pouvoir conclure, à la majorité, à l'objectivité des faits, et réclame l'attention de la science sur ces phénomènes qui ne trouvent pas d'explication satisfaisante dans les lois jusqu'ici connues de la matière.

Pour ce qui est de la constitution physique de Bailey, le Comité s'en rapporte à la déclaration ci-dessous du Dr Francisco Ferrari.

Ont signé : Baccigaluppi ; — Brioschi ; Clericetti ; Cipriani ; Ferrari ; Marzorati ; Odorico ; Redaelli ; Griffini.

(*A suivre*).

Société Spirite
POUR
l'Œuvre de la Crèche

BUREAU

En conformité des articles 10 et 16 des présents Statuts, le bureau de la *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche* a été constitué comme suit :

Secrétaire, Mlle V. MEIFFRE, rue des Tables-Claudiennes, 34.

Trésorier, M. H. DELADURE, place St-Clair, 3 et 4.

Econome, Mme FAVRE, rue Mottet-de-Gerando, 14.

Directrice, Mlle A. DAYT, mandataire et représentant de la Société, rue Claude-Joseph-Bonnet, 11.

Ce bureau nommé pour trois ans fonctionnera jusqu'à la réunion générale de mars 1907.

Le Secrétaire, V. MEIFFRE. — *La Directrice de la Crèche*, A. DAYT.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Préfecture du Rhône

Le Préfet du Rhône, Officier de l'Ordre national de la Légion d'honneur,

Vu les § 2 et 3 de l'article 5 de la loi du 1er juillet 1901, relative au contrat d'association,

Donne récépissé à Mlle Dayt, demeurant à Lyon, rue Claude-Joseph-

Bonnet, de la déclaration en date du 21 mars 1904, parvenue dans les bureaux du Secrétariat général pour la police le même jour par laquelle elle fait connaître, en qualité de Directrice, qu'une association vient de se constituer sous le titre de *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.*

Cette association a pour objet *l'Education physique et morale de l'enfant.*

Son Siège social est fixé à Lyon, place de la Croix-Rousse, 8.

Enumération des pièces annexées à la déclaration :

1° Liste des membres du Conseil d'administration (Nom, prénom, profession et domicile) ;

2° Deux exemplaires des Statuts.

Fait à Lyon, le 22 mars 1904.

Pour le Préfet du Rhône et par délégation,
Le Secrétaire général pour la Police,
A. MARTY.

Extrait du *Journal Officiel* de la République Française, vendredi 8 avril 1904, page 2232.

Date de la déclaration, 21 mars 1904. Titre et objet : *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.* Education morale et physique de l'enfant. Siège social : 8, place de la Croix-Rousse, au 2me, Lyon (Rhône).

Extrait de l'*Echo des Ministères*, journal officiel des Ministères. Jeudi, 28 avril 1904, page 8.

Date de la déclaration, 21 mars 1904. Titre et objet : *Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche.* Education morale et physique de l'enfant. Siège social : 8, place de la Croix-Rousse, au 2me, Lyon (Rhône).

STATUTS

But

Cette Société se fonde en vue de l'établissement d'une Crèche placée sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs Allan Kardec et Marie Ange.

Cette Crèche recevra tout enfant de quinze jours à trois ans, quels que soient le culte et la nationalité de ses parents

Elle a pour but l'éducation physique et morale de l'enfant selon les principes de la doctrine spirite.

Statuts

ARTICLE PREMIER. — Cette Crèche subsiste par des dons et des annuités.

Les dons sont facultatifs.

Les annuités sont facultatives à partir de 3 francs.

ART. 2. — Fait partie de la Société de la Crèche, toute personne qui y adhère soit par un don, soit par une annuité.

ART. 3. — Est inscrite à titre de *Bienfaiteur* toute personne qui fait un don de *cent francs* et au-dessus.

Est inscrite à titre de *Fondateur* toute personne qui fait un don de *cinq cents francs* et au dessus.

Est inscrite à titre de *Bienfaiteur perpétuel* toute personne qui fait un don de *mille francs* et au-dessus,

Est inscrite à titre de *Fondateur perpétuel* toute personne qui fait un don de *deux mille francs* et au-dessus.

ART. 4. — Les dons sont destinés à assurer l'existence de la Crèche ; une part de ces dons est inaliénable ; l'autre part est affectée à la Caisse du *fonds de réserve*.

ART. 5. — Le *fonds de réserve* a pour but de parer aux éventualités dont sont juges les membres du bureau ; il doit toujours être égal à 4.500. francs.

ART. 6. — Tout fonds de réserve dépassant le montant des frais annuels ou 4.500 francs, verse ce surplus au compte des *fonds inaliénables*.

ART. 7. — Lorsque le *fonds inaliénable* donnera un revenu égal aux frais de la Crèche pour six berceaux,ce revenu sera affecté d'office à l'addition d'un nombre égal de berceaux ou à la création d'une nouvelle Crèche.

ART. 8. — Les fonds disponibles seront placés au nom de la Société, soit à la Caisse d'Epargne, soit à la Banque de France, en obligations de chemins de fer français.

ART. 9. — Les annuités constituent le *fonds de roulement de la Crèche* ; lorsqu'il dépassera 4.500 fr., le surplus sera versé au compte : *fonds inaliénable*.

ART. 10. — Cette Société est administrée par un bureau de 7 membres : un Secrétaire, un Trésorier, un Econome, trois Assesseurs et la Directrice de la Crèche.

ART. 11. — Les membres du bureau sont nommés en Assemblée générale : ils sont rééligibles.

Tout mandat est de trois ans.

Les séances du bureau sont mensuelles.

ART. 12. — L'Assemblée générale réunit tous les Sociétaires une fois par an.

ART. 13. — Le Secrétaire est chargé de la tenue du registre matricule sur lequel figurent le nom et l'adresse des Sociétaires avec leur désignation spéciale. Un tableau des Sociétaires Bienfaiteurs, Fondateurs, Bienfaiteurs perpétuels et Fondateurs perpétuels, sera placé dans l'une des salles de la Crèche.

Le Secrétaire fait le procès-verbal des séances du bureau et des Assemblées générales ; il consigne sur un livre à part les décisions adoptées ; il a le soin des archives, celui de la correspondance en général ; il fait l'envoi des convocations, rend compte à chaque Assemblée des demandes, propositions ou réclamations qui intéressent l'Œuvre de la Crèche. Ces rapports doivent être approuvés par les membres du bureau.

ART. 14. — Le Trésorier perçoit les dons et les annuités, il en rend compte aux séances du bureau et en fait le placement selon que cela est stipulé, article 8.

Les dons seront portés au compte des *fonds inaliénables*, les annuités seront portées au compte : *fonds de roulement* de la Crèche.

Le Trésorier ne peut faire aucun déplacement sans l'adhésion par écrit du Secrétaire et de la Directrice.

ART. 15. — L'Econome a la charge de pourvoir aux approvisionnements jugés nécessaires pour le fonctionnement de la Crèche et dont le détail a été approuvé en réunion de bureau ; il en donne le compte en séance de Commission.

ART. 16. — La Directrice de la Crèche fait de droit partie du bureau ; elle a le choix et la nomination des Gardiennes qui ne peuvent être prises en dehors de femmes spirites dévouées aux principes de la doctrine.

La Directrice désigne elle-même celle qui est apte à la remplacer, de telle sorte que son décès n'apporte aucun arrêt ou changement au fonctionnement de la Crèche. C'est ainsi que se poursuivra le but visé dès la formation de cette œuvre.

La Directrice établit un compte rendu mensuel sur l'ensemble du fonctionnement de la Crèche.

L'ensemble de ces compte rendus constitue le rapport annuel qu'elle présente à l'Assemblée générale.

La direction morale de la Crèche appartient à la Directrice, mais elle soumet ses projets à l'approbation des membres du bureau réunis en séance.

ART. 17. — Les rapports mensuels des Secrétaire, Trésorier, Econome, Directrice, sont approuvés et signés par les membres du bureau.

ART. 18. — Nul n'a le droit de demander la dissolution de la Crèche tant qu'elle a des moyens d'existence.

En cas de dissolution, une circulaire en avertira les Sociétaires, et les fonds restants seront partagés entre les Bienfaiteurs et Fondateurs au prorata de leurs dons.

Souscription pour la pauvre femme presque aveugle

M. Poisot, 1 fr. 05. M. Satché, 2 francs. Mme la générale Noel, 5 fr. M. Chatelier, 1 franc.

AVIS

M. Delanne a l'honneur d'informer ses amis et abonnés qu'il reprendra au mois d'octobre prochain, ses jours de réception, le jeudi et le samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Les Matérialisations

DE LA VILLA CARMEN

(*Suite*) (1)

On accuse si souvent les spirites d'être d'une crédulité sans borne que je crois utile, avant d'entreprendre le récit détaillé des séances de la villa Carmen, de dire en deux mots quel était mon état d'esprit en arrivant dans la capitale de l'Algérie. Ma conviction quant à la réalité des phénomènes de matérialisation est faite depuis bien longtemps ; elle s'appuie sur un certain nombre d'expériences personnelles, dont les premières remontent à plus de vingt-trois ans, et elle se confirme chaque jour par la lecture des récits publiés dans le monde entier par des hommes de science qui, d'abord incrédules décidés, sont contraints ensuite de reconnaître la réalité de ces apparitions tangibles. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ma certitude a pour résultat de me faire accepter les yeux fermés tout ce qui se présente sous l'étiquette spirite. J'ai trop souvent, hélas ! assisté à des tentatives de fraude, pour ne pas me tenir soigneusement en garde contre des supercheries possibles, c'est pourquoi j'ai pour principe absolu dans les séances de rester toujours sur la plus grande réserve, et de n'accepter comme phénomènes spirites que ceux qui ne peuvent s'expliquer par aucune cause connue.

On a fréquemment observé qu'une incrédulité systématique est nuisible à la production des phénomènes ; cette attitude ultra-sceptique ne pouvait donc pas être la mienne, et si j'étais décidé à passer au crible tout ce qui se produirait devant moi, je voulais le faire sans parti-pris et sans idées préconçues. Certes, je le déclare franchement, je n'avais aucun doute sur l'absolue bonne foi de mes hôtes, car elle m'était affirmée par toutes les personnes connues de moi qui avaient été admises depuis plusieurs années à prendre part aux expériences, et je suis heureux de joindre aujourd'hui mon témoignage aux leurs

(1) Voir le n° de septembre, p. 129.

pour proclamer bien haut la parfaite sincérité de M. le général Noel et de sa charmante femme. Mais ces sortes d'études sont hérissées de tant de difficultés — qui tiennent aux conditions même dans lesquelles les phénomènes se produisent — qu'il est toujours possible de se demander si toutes les mesures de contrôle ont été bien prises, et dans quelles proportions, l'imagination, l'illusion, l'hallucination même peuvent intervenir pour l'explication des faits. Et puis, la conviction profonde des observateurs n'avait-elle pas eu pour résultat de relâcher leur attention ? Quelques personnes de leur entourage n'avaient-elles pas intérêt à simuler ces apparitions ? Toutes ces considérations m'engageaient à être d'une extrême circonspection ; et tout en désirant de voir se produire ces magnifiques phénomènes, je crois être resté assez vigilant et assez maître de moi-même pour n'avoir accepté comme certains que des faits qui ne prêtent à aucune critique. Pendant deux mois, mon attention ne s'est pas relachée, alors même que ma conviction sur la réalité des apparitions était déja faite, jusqu'au moment où j'ai eu la preuve absolue que je cherchais, c'est-à-dire la photographie simultanée des médiums et du fantôme matérialisé. Ce résultat a été difficile à obtenir, mais on le doit à la persévérance et à l'énergie de Mme Noel qui, malgré l'état précaire de sa santé, a montré un courage et une volonté qui doivent lui mériter la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à ces études.

Je crois bon aussi d'informer mes lecteurs que j'ai eu soin, après chacune des séances, d'en écrire immédiatement une relation aussi fidèle que possible, me méfiant des erreurs que la mémoire peut commettre à quelques jours d'intervalle. C'est sur ces notes que je me guiderai pour l'exposé des faits. Ceci dit, il faut que je donne une description sommaire de la propriété de M. le général Noel.

La villa Carmen est bâtie à mi-côte, sur le flanc de ces montagnes en amphithéâtre qui forment un écrin verdoyant à la magnifique baie d'Alger. Elle se compose d'une coquette habitation, d'un jardin en pente, au bas duquel se trouvent deux pavillons symétriques A et B, dont l'un B, celui de gauche, m'était destiné, et dont l'autre A avait été aménagé depuis longtemps pour les séances. Un escalier très rapide sépare les deux pavillons et permet de monter de la rue Darwin au jardin et à la maison.

Ces pavillons ont tous deux un étage, et à cause de la forte déclivité du terrain, la porte du rez-de-chaussée de chacun d'eux est au niveau de la rue Darwin, tandis que l'on accède au premier étage par un petit escalier de trois marches qui donne sur le jardin.

Rue fontaine bleue
Porte
VILLA CARMEN
Escalier
Jardin
E
Escalier
D
B
A Pavillon des séances
C
Rue Darwin

DESCRIPTION DU PAVILLON A ET DE LA SALLE DES SÉANCES

Le pavillon de droite se compose d'un rez-de-chaussée qui sert de remise pour la voiture de Mme la générale Noel et d'une chambre au premier étage qui est celle où ont lieu les séances. Par suite de la très-forte pente du terrain, la porte C de la remise donne sur la rue Darwin, tandis que l'on entre au premier étage par un petit escalier de 3 marches E, qui donne sur le jardin dont le niveau, relativement à celui de la rue, est surélevé de 4m50 environ. Ce pavillon a un toit plat ; il est contruit en briques.

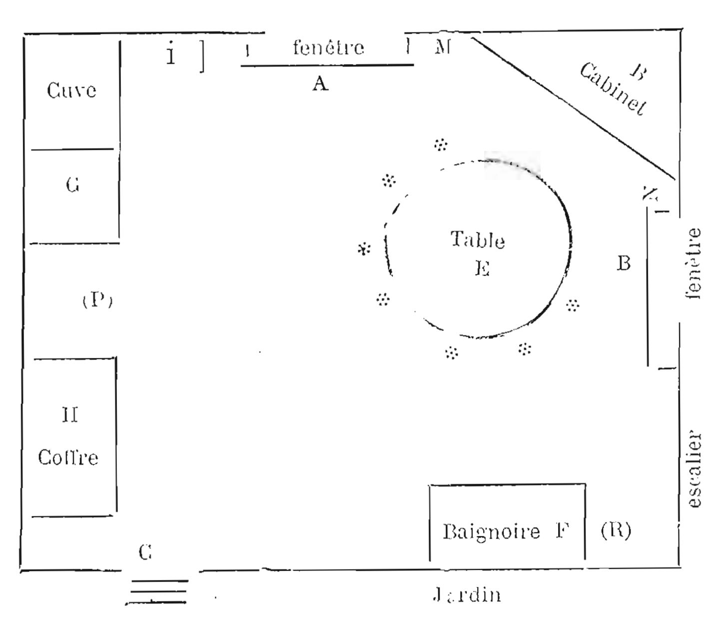
Malgré l'invraisemblance de la supposition que la salle des séances fût machinée comme un théâtre, il était indispensable de pouvoir affirmer qu'une enquête sérieuse avait été faite pour répondre à cette objection. J'ai donc, à plusieurs reprises, et en toute liberté, pendant les 7 semaines de mon séjour, examiné attentivement les murs, le plancher de la salle des séances, et son envers qui forme le plafond de la remise.

Le plancher qui sépare la remise de la salle des séances est constitué par des voussoirs en briques sans aucune solution de continuité. Avec Mme X (1) d'abord, j'ai inspecté soigneusement le plafond de cette remise et plus tard en compagnie de M. Richet, qui

(1) Une erreur de plume nous a fait désigner Mme X comme reporter d'un journal anglais, c'est propriétaire d'une Revue qu'il faut lire.

était monté sur une échelle, nous nous sommes assurés que sur toute la surface occupée par le cabinet des séances, ce plafond rend un son mat et plein, autrement dit, il est certain qu'il n'existe ni trappe, ni escalier dérobé qui ferait communiquer cette remise avec la salle des séances. La hauteur du sol au plafond est d'environ 4m25.

Salle des seances (rue Darwin)



Dimensions

Hauteur de la salle.	2 m. 60
Largeur » »	4 m. 60
Longueur » »	5 m. 25
Hauteur de la lampe au-dessus de la porte	2 m. 25
Distance de la lampe au cabinet .	4 m. 50
Haut. de la draperie et du baldaquin	2 m. 50

Le plancher dans la salle des séances est carrelé sur toute son étendue et ne présente, lui non plus, aucune solution de continuité. La porte d'entrée s'ouvre de dehors en dedans Il existe deux fenêtres dont l'une A, située sur la rue Darwin, est à 5 mètres du sol et l'autre B donne sur l'escalier à 4 mètres environ de hauteur au dessus des marches.

Ces fenêtres ont des persiennes en bois qui sont toujours fermées par une barre de fer qui se trouve à l'intérieur. Les croisées sont également closes, et sur tout le cadre intérieur, attenant au mur, des tentures épaisses sont clouées de manière à empêcher absolument la lumière de pénétrer. De plus, des rideaux qui se rejoignent assurent une herméticité absolue. On comprend qu'il serait absolument impossible de s'introduire pendant la séance par ces fenêtres sans qu'on s'en aperçût, puisqu'il faudrait : 1° Forcer la fermeture des persiennes ; 2° ouvrir la fenêtre ; 3° déclouer les tentures ; 4° ouvrir les rideaux. Toutes ces opérations successives ne

pourraient s'accomplir sans bruit et sans laisser entrer la lumière du jour.

La salle des séances a la forme d'un parallélogramme de 5 m. 25 de longueur dans le sens de la rue et de 4 m. 60 de profondeur. La hauteur du plancher aux petites voûtes en briques qui forment le plafond est de 2 m 60. Le cabinet des matérialisations est situé dans l'angle de droite, à l'intersection des murs qui sont sur la rue et sur l'escalier. De forme triangulaire, il est composé simplement par deux épaisses draperies de 2 m 10 de hauteur, qui peuvent glisser sur une tringle de fer de 2 m 50 de longueur. Un baldaquin de même longueur couronne les draperies. Les parties latérales de ces draperies sont clouées dans le sens de la hauteur le long des murs en M et N, de sorte qu'on ne peut s'introduire dans le cabinet en longeant les murs. Il faut se glisser sous les draperies ou les écarter pour pénétrer dans le cabinet. La distance de l'angle des deux murs aux rideaux est de 1 m 50. L'espace triangulaire compris entre les murs et les draperies est recouvert à une hauteur de 2 m 10 par une forte toile grise qui forme le plafond du cabinet. Les murs sont peints en gris sombre. Un fauteuil d'osier, avec coussin et enveloppe de toile, reste à demeure dans le cabinet. Le sol carrelé est recouvert d'une carpette en toile clouée sur tout le pourtour du cabinet. Un examen attentif et souvent renouvelé, m'a permis d'être absolument sûr qu'il n'existe à cet endroit, ni dans la salle, aucune trappe ni placard, ni porte secrète, ni ouverture d'aucune sorte. Murs et plancher sont pleins.

Cette salle des séances a eu d'abord plusieurs destinations : elle a servi de buanderie et de salle de bain, de sorte qu'il reste divers meubles. A gauche, en entrant, se trouve un coffre à bois H ; un poële P ; et une auge en pierre G, séparée en deux parties, qui servait autrefois au lavage du linge. Au dessus se trouve un robinet. Cette cuve est fermée maintenant par un couvercle en bois revêtu d'étoffe qui en occupe toute la surface. Le long du mur, en I, est un bec de gaz avec manchon Auer.

A droite en entrant, se trouve une baignoire F avec son chauffe-bain R. Pendant les séances, les deux sont voilés par une toile de serge verte. Une table E et des chaises complètent le mobilier. Enfin, au dessus de la porte C, se trouve une petite console en bois, à

2 m 25 de hauteur, qui supporte une lanterne avec verre rouge. La distance de cette lanterne aux rideaux du cabinet est de 4 m 25.

Je puis affirmer que pendant que j'étais le seul étranger à la villa Carmen, jamais, sauf une fois, une séance n'a eu lieu sans que je sois entré le premier dans la salle et sans que je n'aie minutieusement visité le coffre, le poêle, l'auge en pierre en soulevant le couvercle, la baignoire, le chauffe-bain et sans que je me sois assuré que les draperies des fenêtres étaient toujours clouées et que les rideaux ne cachaient personne, ni ne dissimulaient aucune draperie ou un tissu quelconque pouvant servir à l'habillement d'un fantôme. Le cabinet devait être, évidemment, l'objet d'une attention spéciale de ma part. Les draperies étaient inspectées et secouées et l'espace compris entre le baldaquin et les rideaux était examiné à la lumière d'une bougie. A chaque fois, je m'assurais que la carpette était toujours clouée et ne dissimulait aucun corps étranger ; enfin le fauteuil était scruté sous toutes ses faces, palpé, retourné jusqu'à ce que je fusse certain que rien ne pouvait être caché sous son enveloppe de toile. Le dessus du cabinet était également inspecté. Lorsque cette visite était terminée, je ne quittais plus la salle jusqu'à l'arrivée des médiums et des personnes qui assistaient à la séance. Plus tard, Mme X se joignit à moi pour pratiquer ces recherches, et enfin, dans la dernière série des expériences, c'est avec M. Richet que cet examen fut soigneusement fait à chaque réunion. J'ai la conviction qu'on n'aurait pu cacher quoi que ce soit dans cette salle, qui pût servir à une supercherie, sans que ces investigations multiples ne l'aient fait découvrir.

La Lumière

Une question très importante est celle de l'éclairage pendant les séances de matérialisation. L'obscurité favorise toutes les erreurs des sens, car il est incontestable que des expérimentateurs qui ne voient pas clair, qui chantent, qui font la chaîne, sont privés de la vue, de l'ouïe et du tact, ce qui les met dans les conditions les plus défavorables à une observation scientifique sérieuse.

Je suis heureux de dire que jamais nous n'avons tenu de séances dans l'obscurité.

A chaque réunion, le bec de gaz avec manchon Auer était allumé pour la visite de la salle et brûlait jusqu'au moment où tout le

monde était entré et placé. M. le général Noel l'éteignait, personne autre ne devant quitter la place qui lui était assignée. Alors la pièce était éclairée seulement par la lanterne rouge placée au dessus de la porte, laquelle contenait une bougie à trous intérieurs qui brûlait sans couler en formant une flamme longue.

Il est difficile de donner une idée exacte de l'intensité de la lumière produite dans ces conditions. Cependant je puis dire que l'éclairage était suffisant pour qu'au bout d'une minute environ on pût distinguer parfaitement les personnes présentes assises autour de la table, et toutes les parties de la salle. Bien que je fusse à une distance de trois mètres environ de la lanterne, je pouvais, en faisant un effort d'attention, voir l'heure à ma montre et lire des caractères du corps 12 d'un Journal (La *Dépêche Algérienne*).

Cet éclairage était celui des bonnes séances, c'est-à-dire de celles où le fantôme était suffisamment matérialisé pour supporter cette lumière. Alors, quand les rideaux s'écartaient, me trouvant à deux mètres au plus des médiums, je pouvais parfaitement les voir des pieds à la tête. Mais dans les premières séances, sur la demande de madame la générale ou des médiums, le verre de la lanterne était assez souvent tourné vers le mur de gauche, relativement au cabinet, ce qui diminuait assez notablement l'éclairement. Cependant, dans tous les cas, la lumière était toujours suffisante pour permettre de s'assurer que toutes les personnes assises à la table étaient présentes, la figure et les mains restant visibles.

(A Suivre)

GABRIEL DELANNE.

Entretiens philosophiques

Preuves par le spiritualisme de l'existence de Dieu

Les différentes religions ont créé des dieux imaginaires, résultat de leur ignorance ou de leur mentalité plus ou moins développée. Depuis le fétiche du sauvage jusqu'au Dieu catholique, aucun ne peut satisfaire l'âme éclairée par la raison.

Laissons de côté les divinités mythologiques, reflet de peuples en-

core sous l'empire absolu de la matière ; ne nous occupons ici que de la définition du Dieu Un révélé par Moïse.

C'est un Maître implacable, terrible, jaloux, qui punit la faute des pères jusqu'à la 4me génération.

Le Dieu des chrétiens vaut encore moins : père sans entrailles, il condamne au feu éternel non seulement les créatures coupables, mais encore les déshérités qui n'ont jamais entendu parler des lois imposées par l'Eglise qui soi-disant le représente.

Les enseignements enfantins de cette Eglise révoltent le bon sens, bien plus encore la conscience.

« Dieu est infiniment bon, infiniment puissant, dit le catéchisme, « sa Providence s'étend à toute la nature ; dans sa munificence, il a « créé tout ce qui existe pour le bonheur de ses enfants ».

Les ignorants ou les naïfs s'inclinent devant cette définition ; les autres la repoussent et tombent dans un matérialisme absolu.

Comment, s'écrient les Positivistes, on veut nous faire admettre que les animaux féroces qui nous dévorent, les reptiles, les insectes qui nous tuent ou nous empoisonnent sont créés pour notre usage ; on nous dit que cette Providence aux plus petits des êtres donne la pâture, quand nous voyons le sol jonché d'oiseaux et d'insectes morts de faim, de froid pendant l'hiver, sans parler des famines qui déciment les populations dans les années de disette ! Ces contes sont bons pour des enfants ; à nous, ils ne prouvent qu'une chose, c'est la négation d'une Providence.

Les matérialistes ont raison à leur point de vue ; les animaux féroces n'ont pas plus été créés pour l'homme que les Océans et les Soleils, car l'homme est la synthèse de toutes les formes animales qui l'ont précédé. La paléontologie et l'embryologie en fournissent des preuves irréfragables.

D'ailleurs, il n'y a jamais eu de création selon le sens biblique ; ce qui est incessant, éternel, ne peut pas plus avoir de commencement que de fin. Si le temps et l'espace ont toujours existé (la moindre réflexion donne la preuve de cette vérité), la nature s'est toujours manifestée sous des formes diverses, allant du plus simple au composé, produisant sans cesse des êtres de plus en plus perfectionnés. Le fluide vital, c'est-à-dire la vie, a toujours pénétré la ma-

tière cosmique pour la transformer en créatures ou éléments doués de sensibilité, car tout vibre, se multiplie, depuis le métal malgré son apparence inerte, jusqu'à l'homme; et l'énergie perpétuelle est la force qui fait évoluer les êtres et les choses. Toujours, il y a eu des planètes et des soleils, des métamorphoses; la mort n'existe pas, mais tout se modifie, s'affine et obéit à la loi suprême de l'évolution

Lorsque l'être à la suite de nombreuses renaissances a conquis la conscience, l'âme naît à la vie psychique; jusque-là, il n'a fait que subir les lois inéluctables du Cosmos. Ce sont ses expériences personnelles qui l'instruisent, qui lui font découvrir les facultés merveilleuses qu'il possède. Arrivé à ce point, il franchit plus ou moins vite, *selon sa volonté*, l'emploi de sa liberté, les degrés qui le séparent des sphères spirituelles : alors il peut entrer en communication avec le Principe divin. C'est par le développement de son âme qu'il se convainc qu'il existe, ce Dieu, c'est-à-dire la Source de l'Intelligence, de la Conscience, de l'Amour. Comment pourrait-il en douter, quand il voit les œuvres admirables que crée le génie humain ? Ce ne sont point des haricots, du café et des lentilles, comme le prétend Moleschott, qui produisent la matière phosphorée, génératrice des Képler, des Newton, des Laplace, des Geoffroy St-Hilaire, ni des maîtres comme Rossini, Meyerbeer, Chopin, en un mot de la pléiade des grands hommes qui illustrent l'humanité; le corps physique est l'instrument, l'Esprit ou molécule divine qui l'anime en est le créateur.

Prétendre que la pensée est une sécrétion du cerveau est aussi insensé que dire qu'un Opéra est une sécrétion d'instruments et les vers de Victor Hugo la sécrétion d'un livre.

Descartes disait : « Je pense, donc je suis ».

Les spiritualistes ajoutent : Je pense, donc une Pensée suprême existe.

Si, matériellement, nous naissons d'une cellule de protoplasma, psychiquement nous sommes les fils de la Cause des Causes. C'est par notre âme que nous entendons la voix divine que nous appelons la conscience, c'est cette voix, quand on l'écoute, qui enfante les saints, les héros qui se dévouent au bonheur de leurs semblables;

c'est elle qui inspire les artistes par l'intuition de l'Idéal, et qui conduit l'Esprit aux plus hauts sommets.

Vainement, les prétendus savants traiteront-ils de fous, d'illuminés les adeptes du spiritualisme; les preuves de la dualité humaine réduisent en poussière leurs formules surannées; le somnambulisme, la suggestion, l'hypnotisme ou magnétisme, la transmission de la pensée en donnent des preuves indéniables. La Psyché est sortie de son enveloppe, et rien désormais ne peut arrêter son essor.

Le matérialisme a beau faire, aucun de ses arguments ne satisfait les intelligences développées; ne s'attachant qu'à l'étude des phénomènes physiques, il n'en connaît que la surface et les effets, car ce que les yeux corporels voient n'est qu'une illusion, c'est dans l'invisible qu'il faut pénétrer pour conquérir la sagesse, c'est-à-dire la science de l'esprit, le corps n'est que le vêtement du véritable *Moi*. Ce n'est donc pas par lui qu'on peut expliquer l'énigme de la vie. Cette prétention des soi-disant savants équivaut à juger de la valeur réelle d'un homme par la couleur ou la coupe de ses vêtements.

Le sectarisme par ses aberrations déraisonnables, ses abus révoltants, a le même résultat, aussi funeste que le matérialisme; il engendre l'incrédulité dont les conséquences se manifestent par l'égoïsme, le désespoir, et si souvent par des suicides et des crimes.

Le spiritisme ou spiritualisme moderne est la lumière éclatante qui pénètre les ténèbres, qui dissipe les erreurs, et qui conduit au Divin.

Sa philosophie expérimentale est la base solide de ses enseignements; la photographie, la paraffine ne peuvent mentir, elles n'enregistrent et n'imprègnent que ce qui est réel : la présence des êtres spirituels est donc un fait irrécusable.

Du reste, de tout temps, il y a eu des apparitions, la bible, livre sacré pour tant de croyants, est remplie de faits de ce genre, et même le catéchisme catholique parle des Anges. Le mystère de l'Incarnation du Christ ne repose-t-il pas sur la légende de l'ange Gabriel annonçant à la Vierge sa maternité divine ?

Le temps des légendes est passé. L'humanité évoluée a besoin d'aliments plus substantiels; le spiritualisme moderne les lui donne.

Il apprend à l'homme le secret de son origine, la cause de ses souffrances, le but de son évolution.

Le Christ a apporté à la terre la grande lumière de la vérité infinie : le spiritualisme, en répandant sa sublime doctrine dans le monde, montre le chemin qui conduit l'âme vers la source suprême dont elle émane. Car le Dieu des spirites est la Perfection Infinie planant dans un univers sans borne, le soleil spirituel qui illumine les êtres, le pôle qui les attire vers les splendeurs des félicités éternelles.

Baronne CARTIER DE ST-RENÉ.

Trois séances avec le médium Charles Eldred

(Suite) *(1)*

Deuxième séance

Le mercredi 2 août nous eûmes la seconde séance. Nous étions réunis dans la petite chambre de l'unique étage de l'habitation, mais avec un de nos amis en plus, M. Blackwell, de Londres, venu avec nous de la capitale, et qui est bien connu des spiritualistes anglais par ses recherches et pour sa magnifique collection de photographies psychiques. Ce fut lui qui, la porte fermée, mit la clef dans sa poche et l'y garda pendant toute la séance, lui qui visita le cabinet, souleva une partie du courant et du linoléum, comme je l'avais fait l'autre fois. Il s'assit au second rang, sur le banc, entre MM. Grabow et Walters, et nous étions placés comme à la première séance. De même que le dimanche précédent, on chanta avec accompagnement de M. Edwards sur l'harmonium, et M. Edwards fit une prière à haute voix.

L'esprit qui se montra le premier fut le guide principal, Arthur, frère du médium. Il exposa encore à notre vue ses bras nus, et nous constatâmes encore la facilité avec laquelle il fabrique le blanc et léger tissu qui l'enveloppe ; il nous passa aussi les *spirit lights* (lumières d'esprit) et de nouveau il se dématérialisa devant nous, bien en avant du cabinet, après nous avoir montré ses pieds nus, en les avançant l'un

(1) Voir le n° de septembre p. 156. Connaissant particulièrement M. et Mme Letort, ainsi que M. Garsault et Mme Bossel, nous attachons la plus haute importance aux remarquables phénomènes racontés ici.

(N. D. L. R.)

après l'autre sous sa longue robe : il ramassait cette robe dans ses bras, et il n'y avait plus rien jusqu'à la ceinture, ni pieds, ni membres inférieurs, ni abdomen ; on n'apercevait qu'un buste et une tête ; brassan sa robe et la laissant retomber jusqu'au parquet, c'est-à-dire, la reformant, il marchait gracieusement et avec beaucoup d'aisance dans la pièce, et cela dans une grande clarté de lumière, ce qui nous permettait de saisir ses moindres mouvements.

Arthur rentra dans le cabinet, écarta tout à fait les rideaux, et il se plaça à côté du médium endormi ; levant les bras, il remonta lui-même la clef du tuyau qui va du cabinet au bec de gaz. La lumière, à ce moment, était assez profuse. M. Blackwell, qui a assisté à nombre de séances de matérialisation en Europe, aussi bien qu'aux Etats-Unis et au Canada, nous dit que jamais il n'avait vu de tels phénomènes se produire avec une lumière blanche aussi forte. Arthur, à plusieurs reprises, se pencha sur son frère, l'embrassa, et en même temps que nous observâmes le geste, nous perçûmes le son des baisers. Après nous le vîmes donner des tapes légères sur le bras du médium, et le bruit des claquements arriva jusqu'à nous.

Arthur referma les rideaux, et bientôt une forme féminine sortit du cabinet. Elle se présentait pour Mlle Eldred, qui reconnut sa tante. Le général écossais succéda à celle-ci ; il vint tout près de nous, de son pas rapide et en faisant le salut militaire. Un esprit qui avait autrefois habité la localité et qui y était bien connu, M. B., s'approcha de nous avec beaucoup de force ; il se tint surtout près de M. Edwards, assis au côté droit de ma femme, et sur la demande de celle-ci, après avoir fait des passes dessus, il lui tendit un peu de son vêtement blanc et lui permit de le manier. Ma femme dit qu'elle constata encore que l'étoffe était d'un blanc mat, très légère et très fine, pourtant opaque, et qu'on pouvait en sentir les fils. Un assistant demanda à cet esprit de couvrir M. Edwards d'un pan de son vêtement, et l'esprit, après avoir magnétisé l'étoffe, en mit une partie sur la tête et les épaules de M. Edwards, qui s'en trouva enveloppé.

L'esprit rentré dans le cabinet, la lumière fut baissée, un enfant écarta les rideaux et sortit, mais n'osa s'avancer, n'ayant probablement pas assez de force pour le faire. On lui demande pour qui il vient. A la voix de ma femme et à la mienne, il nous fait signe ; nous nous levons et nous allons à lui. Je reconnais notre petit garçon, parti de cette terre il y a cinq ans et cinq jours, à l'âge de dix-neuf mois ; ici il a environ sept ans, il est plus grand. Je le reconnais parce que je l'ai vu quelquefois par clairvoyance et que j'ai pu suivre ainsi son développement. « Est ce toi, mon René ? » demande ma femme avec de l'émotion dans la voix. Il incline la tête et dit plusieurs fois : « oui ». Nous lui demandons si on peut le toucher, s'il peut nous toucher ; il secoue la tête et balance le corps pour dire non, et il se retire, comme appelé dans le cabinet par les autres

esprits. La lumière étant faible et l'esprit n'osant s'approcher plus avant du côté où se projetait la lumière du gaz, ma femme ne put voir distinctement ses traits ; elle ne veut donc rien affirmer, mais elle a la conviction que c'était bien notre enfant tant regretté qui nous apparut.

L'avant-veille, chez le médium Husk, à Londres, notre petit garçon, invisible, assistait à la séance, mais il ne se matérialisait pas. A un moment, la main de ma femme fut touchée par une petite main, et elle demanda si c'était René. La réponse fut affirmative puis on entendit : « Je vais aller toucher papa », et bientôt une petite main vint caresser ma main gauche. Les esprits virent, sans doute, le désapointement de ma femme car ils essayèrent d'aider l'enfant à se matérialiser. Un des leurs prit une des deux ardoises lumineuses posées sur la table et l'éleva pour éclairer l'enfant ; mais ce ne fut qu'une tentative rapide comme l'éclair. M. Garsault, et moi, nous ne vîmes rien que la clarté de l'ardoise aussitôt éteinte que parue, et ma femme n'eut le temps de rien saisir : elle aperçut la forme enfantine s'effondrer sur le parquet. Mme Bossel dit qu'on a vu une forme d'enfant. La veille, toujours à Londres, mais chez le médium Williams, l'enfant ne put encore se matérialiser. Ma femme parla, s'adressant à lui, et on entendit une petite voix s'écrier sur un ton désespéré : « Je suis trop petit, maman !... je suis trop petit ! » Bientôt après, on entendit dire : « Bonsoir, papa .... Bonsoir, maman ».

Chez Eldred, après l'apparition de notre enfant, revenus à nos places, il sortit du cabinet une forme masculine de taille assez élevée, avec barbe au menton. Elle s'avança d'un pas assuré jusqu'à nous, se planta en face de M. Blackwell, le regarda. M. Blackwell ne reconnut pas l'esprit, qui, du geste, l'invita à descendre. M. Edwards se leva de sa chaise, la retira, M. Blackwell passa devant lui, et il alla se poser devant l'esprit, à qui il demanda s'il était un parent, un ami. Il lui fut répondu non de la tête. « Vous êtes-vous photographié avec moi ? » demanda M. Blackwell. L'esprit s'inclina. Je regardais la forme à la belle prestance qui posait devant nous et cherchait à se bien faire voir ; M. Blackwell hésitait, moi je ne reconnaissais pas l'esprit. Le pouvais-je ? Sans doute ne l'avais-je pas connu quand il était sur terre. Mais tout à coup, l'esprit, comme impatienté de ses efforts pour se bien montrer, après avoir refusé un nom que venait de lancer M Blackwell, prit une position de trois quarts, dégagea bien les tempes de la draperie qui enveloppait sa tête, et ainsi la lumière du gaz le frappa davantage Je le reconnus, quoique ne l'ayant jamais vu. Il ressemblait aux portraits des dernières années de sa vie terrestre, il était bien l'exacte reproduction de la figure mise comme frontispice à la plupart des exemplaires de ses œuvres. C'était Charles Dickens. M. Blackwell demandait au moment même où je le reconnaissais : « Est-ce Charles Dickens ? » et l'esprit répondait affirmativement. Il resta encore quelques instants, et il se fit bien voir à nous tous.

M. Blackwell nous a ensuite raconté qu'il avait été propriétaire d'une maison autrefois très aimée de Dickens, maison où celui-ci avait l'habitude de passer l'été. Dans cette maison, le grand écrivain anglais s'était déjà manifesté à notre ami, et celui-ci nous montra, mais plus tard, une photographie psychique de Dickens, et ma femme et moi nous avons pu constater la ressemblance. Notre ami nous expliqua que s'il avait hésité à reconnaître l'esprit, c'est que, n'ayant jamais vu Dickens autrement qu'en portrait, il se l'était toujours imaginé plus brun, et les cheveux de l'esprit paraissaient assez clairs. Il me semble à moi qu'ils étaient plutôt grisonnants que blonds, et c'est aussi l'opinion de ma femme.

L'esprit qui se manifesta ensuite vint pour moi. Il s'avança, mais d'un pas un peu plus hésitant que Charles Dickens. Il chercha, puis s'arrêta devant moi. Il était de taille plutôt moyenne, avait des cheveux bruns, une barbe brune. Sur notre demande, à ma femme et à moi, pour qui il se présentait, il m'indique. Je me lève, ma femme aussi. D'autour de ses tempes il écarte le voile, pour qu'on le reconnaisse. Nous regardons bien, mais nous ne le reconnaissons pas. Je demande s'il est un parent; il fait signe que non. « Vous a-t-il connu ? » interroge ma femme. Encore un signe négatif. « Il a vu votre portrait ? » ajoute-t-elle. Signe affirmatif. « Etes-vous un guide ? » continue-t-elle. Il répond oui. « Un homme de lettres peut-être ? » s'informe-t-elle, et il répond encore affirmativement. Avec les mains l'esprit écartait encore plus les voiles qui lui entouraient le visage, et j'essayais de revoir par le souvenir des portraits d'hommes de lettres, mais je n'arrivais pas à identifier l'un de ces portraits avec l'esprit que j'avais devant moi. La barbe me trompe et me fait nommer un homme de lettres mort récemment, et l'esprit me répond par un geste négatif.

A ce moment, je vois bien le nez puissant, unique, le front et les yeux, et je les identifie avec les portraits et les gravures d'un grand écrivain français : je reconnaîtrais cet écrivain s'il n'y avait pas la barbe, car de son vivant il ne portait pas de barbe. Pourtant je dis le nom de celui que je crois reconnaître, et l'esprit s'incline affirmativement, me prend la main et l'embrasse. Confus, je balbutie : « Ce n'est pas à vous... ! » et ma femme s'écrie : « Ah, c'est vous ! Nous vous admirons tant ! » Ce qui est vrai, et ce qui expliquerait peut-être pourquoi cet esprit est venu se montrer à ses admirateurs. Après avoir réuni toutes les œuvres, tous les documents qui pouvaient nous mettre au courant de sa vie, nous apprendre les secrets de son art, enfin nous le faire bien connaître, nous l'avons spécialement étudié pendant un temps assez long, ma femme et moi, et la veille même de cette manifestation, à Londres, nous avions beaucoup parlé de lui avec un Anglais, à qui nous avons appris à lire et à aimer ce grand Français. Cependant, j'avais prié notre visiteur de me donner la main, s'il le pouvait, et il avait fait signe que oui. Je tendis donc la main,

et il y laissa tomber une des siennes ; l'autre, il la mit sous ma main, et pendant quelques instants ma main resta entre son étreinte. Puis je lui serrai la main, et je tins une main bien en chair et chaude ; je tâtai aussi jusqu'à la première phalange ses doigts plutôt minces, mais formés élégamment. Cet écrivain avait une belle main quand il était ici-bas. Ma femme lui demanda s'il voulait aussi lui serrer la main, et il la lui tendit cordialement. Elle dit avoir serré légèrement des doigts longs et fins.

Je parlerai maintenant de la manifestation la plus touchante et peut-être la mieux identifiée de toutes celles auxquelles nous avons assisté. Une forme féminine vint après le grand écrivain français. Elle se dirigea vers M. Garsault et Mme Bossel, et celle-ci se leva d'abord et s'écria : « C'est maman ! » Alors M. Garsault, très ému, — et à sa voix, on sentit bien son émotion — s'avança en tendant les bras et s'exclamant : « C'est toi ! » L'esprit mit les deux bras autour du cou de M. Garsault, se serra affectueusement à lui, et embrassa sa figure partout. Mme Bossel était tombée à genoux, tendant les mains. L'esprit se tourna vers elle, lui prit les deux mains en murmurant quelque chose, et la releva sans effort.

M. Garsault nous dit ensuite qu'il avait parfaitement reconnu sa femme et qu'elle lui avait tendu le cou de façon à se faire embrasser par lui à l'endroit où, autrefois, il avait l'habitude de le faire. Il ajouta que, serrant l'esprit dans ses bras, il avait senti les seins de la femme à travers la draperie, et que l'haleine chaude de la forme matérialisée avait passé sur sa figure.

Ce fut la dernière manifestation de cette seconde séance. Après la rentrée de l'esprit dans le cabinet, deux coups furent frappés ; M. Edwards se leva et fit une prière, et nous nous mîmes à chanter pendant tout le temps que le médium revenait à lui.

Troisième séance.

Après la deuxième séance, M. Garsault et Mme Bossel retournèrent en France, mais ma femme et moi nous nous décidâmes à rester encore une semaine dans le bourg qu'habitaient M. Eldred et sa femme et leur ami M. Edwards, auprès de ces gens si sympathiques qui étaient devenus nos amis et que nous pouvions nous figurer connaître depuis longtemps.

Le mercredi 9 août, le médium travailla beaucoup jusqu'à trois heures de l'après-midi, et à cette heure-là il était très fatigué Pleins de sympathie pour lui, nous étions loin de vouloir l'importuner ; par conséquent nous n'avons rien dit ni rien fait pour obtenir une séance. Des amis de M. et Mme Eldred, arrivés de Sheffield, vinrent les visiter. On prit le thé ensemble, on causa spiritualisme et phénomènes psychiques, et on fit un peu de musique. Un peu après sept heures, ces personnes partirent pour prendre leur train, et sur la demande de M. Eldred, qui avait saisi son violon, ma femme l'accompagna au piano. Ils jouèrent

deux morceaux, puis M. Eldred regarda à sa montre,et Mme Eldred,qui devina sa pensée, lui dit : « Oh, si tu voulais nous donner une demi-heure, tu serais bien gentil ! » M. Eldred se tourna alors vers ma femme, et dit : « Aimeriez-vous avoir une séance ? » Ma femme repartit : « Mais n'êtes-vous pas trop fatigué ? » Et il lui répondit simplement : « Ils veulent que je monte ». Et nous montâmes.

Nous n'étions que le médium, sa femme, M. Edwards, ma femme et moi. M. Eldred s'assit d'abord sur une chaise, en dehors du cabinet, et il dit : « Je ne sens pas la présence de mon frère... mais on le cherchera ». Nous nous mîmes tous à chanter, le médium avec nous au commencement. Après le premier chant, le médium était en trance, et ce fut son frère Arthur qui, avec son beau sourire habituel, nous parla. « Nous ne sommes pas si loin que vous le pensez. J'étais là tout le temps, et c'est moi qui lui ai inspiré l'idée de donner une séance. » Et il vint vers nous, nous prit les mains, à ma femme et à moi, ajoutant qu'il avait lu en nous et que c'était pour nous qu'il avait voulu cette séance. Il prononça ensuite des paroles simples et touchantes sur la vie de l'au-delà, sur la grande et si consolante vérité qu'avec ses amis et sous la direction d'esprits plus élevés encore, il s'efforce de répandre, de faire connaître aux âmes inquiètes, aux âmes désireuses de lumière, et il demanda notre appui pour cette œuvre. Puis il entra dans le cabinet, tira les rideaux sur lui, et nous recommençâmes à chanter.

Je n'ai pas parlé du délicieux parfum qui, dans les autres séances, se répandit à certains moments dans la chambre. C'est une petite négresse nommée Lily, et un des contrôles du médium, qui *fait* ce parfum subtil et caressant à l'odorat, sorte de mélange de rose et d'encens, pour pouvoir en donner une idée bien peu approchante. Lily ne dit pas qu'elle fait du parfum, nous a t on appris, mais elle dit : « Je fais sentir mes fleurs. » Ce jour-là, aussitôt après qu'Arthur incarné dans le médium fut entré dans le cabinet, le parfum de Lily se répandit dans la pièce, et quelque temps après, le gaz ayant été baissé, toujours du cabinet, les rideaux s'écartèrent, et deux formes se montrèrent. L'une poussa jusqu'à nous. C'était B., déjà venu dans la seconde séance, et ma femme et moi nous reconnûmes parfaitement sa figure un peu carrée, son nez plein et énergique, et ses longs favoris bruns. Il se promena librement devant nous, s'assit même quelques instants sur la chaise qui avait été occupée précédemment par le médium, avant qu'il n'entrât dans le cabinet. L'autre esprit, un enfant à la figure noire, ne sortait pas du cabinet, mais se tenait tranquille à côté du médium. Sur la demande de M. Edwards et de Mme Eldred, si cette forme enfantine, dont la draperie blanche faisait bien ressortir la figure noire, était Lily, B. répondit affirmativement. Les rideaux du cabinet restèrent écartés pendant toute cette manifestation, et en même temps que les deux esprits, nous avons

pu voir, tous quatre, quoique indistinctement, le médium immobile dans son fauteuil.

Les rideaux se refermèrent, et nous nous remîmes à chanter. Quand ils s'écartèrent, sans qu'aucune main eût paru y toucher, nous aperçûmes, formant un beau relief, une tête et des épaules sur le fond sombre du drap tendu au mur du cabinet : c'était la figure bien reconnaissable du général écossais. Tout d'un coup, à gauche, B., qui s'était tenu caché derrière le rideau, se montra. Il écarta davantage le rideau à sa droite, et il sortit du cabinet. Nous disons alors que, dans la tête et le torse exposés à notre vue et qui sont immobiles, nous reconnaissons le général Mac Donald, et B. fait un signe affirmatif.

B. appela ma femme et la fit asseoir sur la chaise placée juste devant le cabinet. Voici la note de ma femme constatant cet incident : « Je me trouve tout près de B. ainsi que du médium. La lumière était plus forte que pendant la première manifestation, et je pus bien étudier la figure si vivante de l'esprit B. et regarder à mon aise la face pâle du général Mac Donald : je reconnaissais bien celui-ci pour l'avoir vu dans les deux séances précédentes, mais je ne voyais aucun mouvement dans ce buste qui présentait l'aspect d'un vrai bas-relief. »

Ma femme revint à sa place, et l'esprit me fit signe d'approcher du cabinet et de m'asseoir sur la chaise qu'elle venait de quitter. J'obéis et je regardai. Le médium était écroulé dans son fauteuil, et B. m'indiquait de la main le buste du général Mac Donald. C'était une figure enfarinée de Pierrot, la figure que nous avions vue aux séances précécentes et qu'on nous avait dit être le général écossais. B. toucha le front, puis suivit avec l'extrémité des doigts les contours de la figure, et je pensai : « C'est immobile... On dirait un buste de plâtre. Si les esprits l'avaient bâti à la ressemblance du général Mac Donald, pour montrer qu'il leur est facile de créer n'importe quoi ? » Ma pensée fut probablement devinée, car aussitôt la tête bougea, d'abord imperceptiblement, puis tourna lentement, et le menton se trouva sur l'épaule droite ; elle reprit sa position immobile, puis, après quelques secondes d'immobilité, recommença la même manœuvre. Il n'y avait donc pas là de semblant, mais un être vivant. Je fixai encore l'esprit B., le général et le médium, et je les vis bien tous trois devant moi ; ensuite je me levai et revins à ma place. B. nous envoya un baiser de la main, et tous nous entendîmes le bruit fait par ses lèvres, se retira dans le cabinet, dont il ferma les rideaux.

Deux formes féminines se manifestèrent ensuite.

D'abord, dans une lumière très faible, parut Minnie, un esprit familier de Mme Eldred. Sur la demande de cette dame, elle l'embrassa, puis elle permit à ma femme de s'approcher d'elle Ma femme ne distingua pas bien ses traits, mais elle dit avoir cependant vu une figure féminine d'une forme ovale un peu arrondie, mais délicate, d'une expression

douce. Minnie se matérialise rarement; pourtant, une fois, on a pu la photographier à côté du médium, dans une séance tenue exprès pour essayer d'obtenir ce résultat. Nous possédons une épreuve de cette photographie psychique.

Le second esprit féminin fut Florence, qui s'était matérialisée avec tant de force dans la première séance. La lumière avait été remontée. Elle arriva droit sur moi et m'appela avec les mains. Ma femme et moi nous nous levâmes. Nous n'eûmes pas de peine à la reconnaître. Comme la première fois, elle sourit en nous regardant tranquillement, puis elle posa un bras sur mon épaule droite, l'autre sur mon épaule gauche, qu'elle caressa, et elle pressa ma tête contre sa tête. Je sentis distinctement l'os frontal de Florence contre mon front, comme si un corps dur y avait été appuyé, et une chaleur saine se communiqua de sa tête à ma tête. Ma femme la pria de bien vouloir lui donner la main ; elle accéda à son désir, et elle lui donna avec ses doigts deux ou trois tapes légères, caressantes.

J'avais reconnu Florence à la première séance, mais c'était Florence brune et vive, rajeunie, telle qu'elle devait être lorsque j'étais petit enfant, et la dernière fois que je l'avais vue, vers le milieu de mars 1879, elle commençait à être âgée, avait les tempes blanches ; ce soir-ci, comme si elle avait lu dans ma pensée, elle nous apparaissait autant reconnaissable que la première fois, mais vieillie, les tempes blanches, avec son beau sourire, sa démarche calme, enfin telle que je me la rappelais, comme je l'avais vue la dernière fois sur cette terre.

Le dernier esprit fut un pasteur anglican, la tête tout à fait découverte, dans un long vêtement blanc, sur lequel, du cou aux pieds, était posée une étole toute noire. Il leva les mains, et il murmura quelque chose qui était certainement une prière, car sa figure prenait une expression de grande ferveur, mais nous ne distinguâmes rien des paroles. Cependant, quand il se retira, nous entendîmes distinctement : *God bless you* ! (Dieu vous bénisse !)

Une remarque est peut-être nécessaire. Si ces esprits, autrement si forts et si bien matérialisés, ne pouvaient que très peu parler, c'est parce que M. Eldred a la gorge très délicate et en souffre souvent. Il y a subi une opération. Quand la gorge ne le gêne pas, nous disent ceux qui le connaissent intimement, les esprits parlent mieux et plus : cela varie beaucoup.

Je n'ai pu donner qu'une bien faible idée de ces trois merveilleuses séances, et il m'est impossible de décrire la joie que nous éprouvions, ma femme et moi, à recevoir ces éclatantes preuves de la survie, ni de dépeindre cette étrange et bienheureuse sensation d'être nous-mêmes transportés pendant quelques heures dans une vie beaucoup plus parfaite,

entourés d'esprits d'amour travaillant pour éclairer l'humanité ignorante et souffrante.

J'ajouterai quelques mots à ce qui précède ; ils concernent et le grand écrivain dont j'ai parlé dans la seconde séance et Charles Dickens.

Au commencement de l'année courante, le médium Alfred Vout Peters, de Londres, donnait une séance à Paris chez une personne de nos amis ; ma femme et moi nous étions présents. Il décrivit un esprit qu'il voyait à mon côté, et lequel semblait être là comme un protecteur ; il donna la première lettre du nom de cet esprit. Je n'avais jamais vu l'esprit, je ne le reconnus donc pas ; pouvais-je croire, d'ailleurs, qu'il vînt pour moi ? Mais c'était bien à mon sujet qu'il était là, car le médium dit qu'il insistait pour qu'on y ajoutât foi. Alors je demandai un détail quelconque pouvant m'aider à le reconnaître, et Peters entendit trois mots qu pourraient désigner une des œuvres du grand écrivain qui se présenta matérialisé à la séance du 2 août. Si l'un de ces trois mots, un qualificatif, avait été remplacé par un synonyme, cela aurait été le titre même d'une de ses œuvres Ce n'était pourtant pas concluant. Peters ouït encore deux mots, mais qui sont le titre même de l'ouvrage d'un contemporain. « Allons, l'auteur du livre qui porte ce titre est vivant ! » fis-je. Et je ne voulus pas reconnaître l'identité de celui qui était là. Mais aujourd'hui que je sais, que j'ai vu l'être à la séance d'Eldred, je saisis la signification des deux derniers mots : ils sont comme la synthèse de l'œuvre désignée par les trois mots précédents, ils disent en raccourci puissant le sujet.

Quelques semaines après ce que je viens de raconter, Peters donnait une séance, cette fois à la maison. Il me décrivit encore le même esprit, mais je ne voulais pas admettre sa personnalité, et il l'entendit prononcer ces mots : « Pourquoi tresser des couronnes pour les faire porter par d'autres ? » Ma femme, quelques personnes présentes et moi comprirent parfaitement la parabole, qui faisait allusion à un détail de ma vie ; mais Peters pouvait ne pas ignorer ce détail, l'avoir deviné, et je ne devais pas encore compter cela comme une preuve.

Le mardi 8 Août, c'est-à-dire, le sixième jour après la séance d'Eldred, nous étions, entre huit et dix heures, dans le salon de M. Edwards, nommé précédemment, plusieurs fois d'abord M. Edwards et sa femme, une de ses filles, puis M. et Mme Eldred, deux dames, ma femme et moi. Tout à coup se répandit dans la pièce le délicieux parfum de nos séances, ce parfum que produit, dit-on, Lily, et M. Eldred, sans être en trance, décrivit bientôt un jeune esprit qu'il voyait dans la pièce, ne croyant pas ce jeune esprit venu pour nous, mais pour une des deux dames présentes. C'était notre René, qui n'avait encore jamais été décrit avec tant de précision et de couleur. Puis M. Eldred parla d'un homme qui se tenait près de moi, et il le dépeignit dans son costume de travail, un coupe-

papier à la main, avec différents objets derrière lui ; mais voyant confusément ces objets, il ne put les décrire. C'était encore le grand écrivain. Mais un détail m'embarrassait. Il parlait d'une barbe, tandis que ce grand écrivain ne portait que la moustache et un bouquet de poils sous la lèvre inférieure : du moins est-ce ainsi que le montrent tous ses portraits. M. Eldred aperçut bientôt un autre esprit ressemblant au grand écrivain, mais sans barbe. Ma femme, à qui j'avais fait part du détail de la barbe, détail qui m'inquiétait, dit alors : « Mais est-ce un autre esprit ? » Et M. Eldred répondit : « Non, c'est le même, mais il se montre à moi tantôt avec une barbe, tantôt sans barbe. » De retour à Paris, je viens de faire quelques recherches, et je relis le récit d'un témoin qui vit le grand écrivain quelques heures avant sa mort, et ce témoin parle de la barbe point faite du mourant. Il faut alors supposer que, malade surtout pendant les deux derniers mois de sa vie terrestre, alité, notre écrivain avait laissé pousser sa barbe.

Le dimanche 13 Août, nous étions, à Londres, plusieurs personnes chez M. Vango, médium, entre autres M. Alfred Vout Peters. M. Vango, contrôlé par un de ses guides, décrivit un esprit qui était là pour moi. Ma femme s'informa si c'était un parent. Non, mais un guide. Le médium, toujours entrancé, dit à M. Peters : « Monsieur Peters, écrivez », et celui-ci écrivit au crayon sur une enveloppe de lettre la description assez détaillée de l'esprit qui se montrait pour moi. Le médium décrivit le grand écrivain que, ma femme et moi, nous avions vu à la séance du 2 août, il le dépeignit très bien et donna même une preuve d'identité.

Ce n'était pas fini Ma femme s'adressa à l'esprit : « Si vous êtes un guide, vous intéressant à nous, donnez-nous des conseils. » L'esprit, au bout d'un court moment, et sur un ton quelque peu fâché et impatient : « Il ne faut pas que cela reste en pile. » Nous comprenons ce que veulent dire ces paroles, ma femme et moi. « Cela ne dépend pas de moi, » fis-je. L'esprit répéta sa phrase : « Il ne faut pas que ça reste en pile. » Je répliquai : « Apprenez moi donc comment faire », et l'esprit dit : « Il y en a surtout un. — Lequel ? » demandai-je. « Ce qui a dix parties », fut la réponse. C'était on ne peut plus clair pour moi et ma femme. J'ai des ouvrages complets en deux, trois, plusieurs manuscrits, mais il n'y en a qu'un seul qui se compose de dix manuscrits. Etait-ce une coïncidence ? En tout cas, voici le dialogue qui s'établit entre moi et l'esprit :

— Mais, cher esprit, dis-je avec un peu d'humeur, vous savez bien que le sort de l'ouvrage dont vous parlez ne dépend pas de moi !

— Il ne faut pas le garder.

— Alors indiquez-moi un moyen.

— Il faut le relire et corriger. Il y a des choses imparfaites.

— Lesquelles ?

— Le cinquième, sixième et le septième manuscrit. Il faut refaire cela, surtout les cinquième et septième manuscrits. Je serai avec vous, et je tâcherai de vous inspirer. C'est cela, c'est cela qu'il faut travailler, et quand cela sera fini, je vous indiquerai où le porter.

M. Vango me voyait pour la première fois, ignorait tout de moi, ainsi que les autres personnes présentes, sauf Peters, mais celui-ci ignorait le détail des dix manuscrits. J'ajouterai, pour tout dire, que j'ai toujours eu l'intention de refaire quelque jour la cinquième, sixième et septième partie du long ouvrage auquel il fut fait allusion pendant la séance Vango, mais pas tout de suite, dans un ou deux ans, peut-être même plus tard.

Il y a donc ceci de certain, c'est que le grand écrivain que je ne nomme pas, et on comprendra pourquoi, m'est apparu bien matérialisé, qu'il m'a été bien décrit par plusieurs médiums clairvoyants, lesquels ont répété que c'est un guide souvent près de moi, au courant de ce que je fais, et ce guide, dans la séance Vango, m'a fort bien désigné une œuvre de moi qui se compose de dix manuscrits, la seule qui existe avec ce total de manuscrits.

Quant à Charles Dickens, voici ce que M. Blackwell vient de nous écrire : Le jour qu'il se trouvait avec nous chez les Eldred, sa sœur était à Hastings avec une amie qui est médium. Les deux dames eurent une séance, et elles se servirent du ouïja (planchette anglaise.) Plusieurs esprits se communiquèrent par ce moyen, et parmi eux Charles Dickens, qui donna à la sœur un message à propos de son frère. La sœur de M. Blackwell dit alors : « Mon frère est maintenant en route pour avoir une séance de matérialisation : ne pourriez-vous pas aller vous montrer à lui ? » Charles Dickens répondit qu'il l'essaierait, et le même soir il nous apparaissait chez Eldred.

CHARLES LETORT
23, Rue du Bac.

Paris, Août 1905.

Je certifie que le précédent récit est en tout point conforme à ce que j'ai vu et entendu.

ELLEN S. LETORT.

La Science Matérialiste et la Raison

L'homme ne doit point, l'homme ne peut point traiter des questions qui s'attachent au mystère de la vie, par le raisonnement, parce que les connaissances de l'homme ne peuvent aller au-del

des observations matérielles et que, aucune connaissance ne peut déterminer d'autre mode d'information, que la science ; c'est du moins ce qu'énoncent de nos jours certains matérialistes du monde des savants.

La question est vraiment bien posée ainsi : en d'autres termes tout devrait se borner pour l'homme à la constatation simplement objective, c'est-à-dire à l'information qui nous vient par le caprice des sens avec les choses extérieures.

A ces prétentions, à ce genre d'argumentation, voici une réponse :

D'abord la science matérialiste, pour être elle-même plus sage, plus prudente, devrait se garder sans cesse de manifester aucune tendance comme de vouloir par exemple, que les hommes ne puissent être que matérialistes en présence de ces démonstrations objectives.

C'est pourquoi nous allons prendre la peine d'examiner enfin la question de savoir si vraiment la raison doit s'effacer devant la science matérialiste ou bien si c'est l'observa matérielle qui doit le céder à la raison.

Nous adopterons donc dans ce cas qui nous occupe, deux façons de raisonner.

Notre première manière sera la preuve que nous obtenons par les sens ou par l'observation scientifique, celle de la science matérialiste suivant le premier exemple que voici.

Quand je touche un objet, un arbre par exemple, je sens bien-que je me heurte à un obstacle, à une chose que les hommes ont convenu d'appeler arbre, mais au fond, tout à fait au fond, j'ignore ce qu'est cette chose dans son essence même. Cependant si par l'analyse chimique je cherche à me rendre compte de quels éléments premiers peut se composer cet arbre, (ce tout) je distingue par mon travail, les divers éléments matériels qui composent l'arbre, mais sans pouvoir dire en somme ce que sont ces matières ni comment elles se sont constituées, créées et groupées entre elles et si ce sont là des atomes réunis, nous dirons à la science : Qu'est-ce qu'un atome que nous ne voyons ni ne sentons ? Et si ce sont des cellules, nous dirons : Que sont des cellules ? Si nous voulons pousser notre investigation plus loin, c'est-à-dire dans l'impon-

dérable et dans l'invisible, nous nous trouverons arrêtés objectivement. C'est la preuve offerte par la science matérialiste, car, on le sait, aucun moyen chimique ou mécanique n'a pu dissocier la molécule chimique

Mais si nous observons l'arbre par nos yeux, nous verrons que l'arbre a de la vie,qu'il croît et nous donne des feuilles et des fruits, sans que nous puissions dire à la science, à la science matérialiste, ce que c'est que la vie qui est dans l'arbre.

La preuve que la raison a pour établir la vérité ou le commencement d'une vérité, c'est la seule arme dont puisse se servir la raison, c'est le raisonnement lui-même. Et c'est ce moyen qui, à notre sens, se greffe sur le premier,s'en empare et l'enveloppe tout à fait.

Et la raison de répondre à la science matérialiste : Puisque vous ne pouvez dire ce que sont dans leurs essences mêmes ces matières dont se trouve composé l'arbre,c'est que la science ne vous apprend qu'une chose : c'est que l'analyse chimique vous a seulement permis de séparer entre eux les éléments qui le composent, en leur donnant un nom pour les distinguer.

Et c'est pourquoi il appartient à l'homme d'avoir recours à son raisonnement, pour montrer à la science matérialiste jusqu'à quel point la raison pourra pousser sa preuve au-delà de l'affirmation scientifique plus ou moins fortement, suivant que la raison sera plus ou moins grande, plus ou moins développée dans cet ordre d'idées.

Or, si nous admettons ce facteur, nous devons surtout apprendre à le connaître, apprendre à raisonner, à étudier et à réfléchir, car en cet état les choses ne doivent plus dépendre que de la puissance, que de la force du raisonnement. La raison n'est-elle pas cette faculté maîtresse qui distingue l'homme de l'animal et par laquelle l'homme peut connaître, juger et se conduire.

La raison n'est-elle pas aussi ce qu'en a dit Kant : La connaissance claire et distincte des vrais intérêts de l'humanité, la santé de l'âme, l'instinct de l'homme ; la vérité, la justice, la justesse du raisonnement, la conséquence de la justice, la faculté « qui fait discerner le bien du mal » la pure faculté transcendantale que plusieurs phychologues reconnaissent dans l'âme

pour expliquer comment elle conçoit selon eux, à priori ou d'après une seule expérience, les relations de cause à effet, la substance, la qualité, le temps, l'espace, etc., etc. Et d'Alembert n'a-t-il pas dit aussi que la raison finissait par avoir raison ?

Nous serons donc sages dans ces conditions d'avoir tout au moins confiance en la raison de nos grands penseurs, de nos grands philosophes et d'accepter leur raisonnement comme moyen principal d'investigation, car l'observation purement objective est plutôt la cause de nos erreurs, car la matière n'est que l'obstacle qui nous cache la lumière.

Et comme le doute n'est pas une position nous devrions délibérément rester avec la science matérialiste ou nous saisir de la raison.

Je passe à un autre exemple :

Quand je touche mon corps, je me rends compte que mon individualité spirituelle est enveloppée par une matière qui s'appelle la chair dont je ne connais pas l'essence, mais que ma vie, mon esprit, ma volonté, ma conscience, ma raison sont des choses que je ne vois pas, que je ne sens pas, mais dont j'ai cependant le plus profond sentiment, puisque je sens que je suis.

Et c'est ici que deux différentes manières de raisonner sont en présence, la science matérialiste voudrait comme nous l'avons dit, que,comme elle, l'homme sût borner son observation à la matière, qu'il cesse de raisonner ; que nous pensions que l'esprit, ce moteur momentané de la chair, finit avec elle à la mort, et que par conséquent toutes ces facultés, notre mémoire, notre conscience, notre raison, notre intelligence ne sont que des sécrétions de notre cerveau.

Mais l'observateur qui a travaillé, tous les grands philosophes de l'antiquité et du temps présent n'ont traité autrement de la question que par le raisonnement.

Ils ont soutenu que seule la matière a un commencement puis une fin définitive, tandis que la vie, elle, n'a ni commencement ni fin, qu'elle est sans cesse partout dans l'univers,et que ce n'est que par elle que la matière subsiste un moment, se meut et se tient en équilibre dans l'espace.

Par suite, ce que nous appelons la matière, ne peut-être que la

chose de l'esprit, que l'objet grossier qui trompe l'œil de l'homme, la masse qui nous cache le volatil, *l'obstacle* ! Ah voilà bien le vrai mot, l'obstacle. Enlevez l'obstacle et vous verrez toute la vérité ; enlevez l'obstacle et vous verrez la lumière astrale !

Endormez un sujet magnétique, mettez-le en état de somnambulisme et vous verrez, que ce sujet peut voir par son esprit, non par ses yeux matériels, au travers l'obstacle, car l'obstacle, c'est la chose qui n'est que le produit éphémère d'un moment, un des modes de forme sans nombre de la création.

D'où il ressort que ce n'est que par le raisonnement, par la logique des choses, par la constatation de l'ordre, du mouvement et de l'équilibre universel, qu'il nous est possible d'aller plus loin que où va la simple information objective.

Autre exemple encore:aussitôt qu'un enfant naît,nous le voyons rechercher instinctivement le sein de sa mère, puis à mesure qu'il grandit, nous voyons se manifester en lui ses défauts et ses qualités ; devenu homme, nous le trouvons aux prises avec sa conscience, et quand il descendra la trajectoire, nous le verrons perdant ses forces physiques, ensuite mourir, tandis que son esprit n'aura cessé de se développer, de s'élargir, de s'enrichir moralement et intellectuellement.

Or,c'est ici surtout que notre raison est obligée d'intervenir,non plus objectivement puisque l'objet a échappé à notre contrôle,mais subjectivement, car notre raison nous amène à penser que si l'esprit s'est retiré du corps, ce n'est point pour aller s'évanouir dans le vide, mais plutôt pour continuer à suivre sous une nouvelle forme probable, par l'effet d'une métamorphose admirable,la route qui lui fut tracée par une main invisible, car autrement la naissance, ni la mort n'auraient aucune signification, tandis que partout dans l'univers nous ne trouverions que beauté, ordre, et troublante grandeur. La mort n'est donc pour nous que l'image que nous offre la chrysalide qui ignore qu'au sortir de sa coque elle va devenir papillon.

Aussi la partie de cet Univers où nous sommes, apparaît-elle à notre raison, comme ne pouvant être dans l'ordre, que par l'effet du premier moteur dont nous ne pouvons avoir l'intuition qu'à cause de l'idée de cause à effet. Et si pour finir, nous consentons

à prendre la peine de regarder plus haut que nous ; si nous examinons par exemple les travaux de certains hommes, qui se consacrèrent à la science astronomique, ici encore nous verrons que leur examen dut s'arrêter à l'observation mathématique ; mais que là encore le raisonnement fut appelé à surnager, ce fut ainsi que Newton dut conclure à propos du mouvement giratoire des planètes, en faveur de l'idée spiritualiste, en faveur de l'idée d'un premier moteur que seule sa raison lui indiquait, en faveur de la nécessité d'une impulsion primitive donnée une fois pour toute aux astres, et c'est pourquoi le grand savant n'hésita pas à prononcer cette parole à la fin de ses principes de mathématiques. Le monde ne s'explique que par le principe de la mécanique. Ce qui montre, nous le répétons avec Dalembert, que seule la raison est appelée à avoir définitivement raison, car sans la raison, dit aussi Tolstoï, que nous le voulions ou non, aucune vérité ne peut entrer dans l'âme, car la raison, c'est comme le blutoir adapté à la batteuse ou au van, en sorte qu'on ne peut recevoir le grain que par le blutoir qui laisse peut-être passer la balle, mais qui n'a pas d'autre moyen de recevoir le grain, et que si nous imaginons qu'en nous peut passer le grain pur, nous nous trompons nous-mêmes et nous nous nourrissons de balles au lieu de blé,et que ainsi il ne faut pas se figurer que tout se fait comme nous le voulions, mais qu'il faut comprendre que tout se fait comme Dieu l'a décidé.

Que le raisonnement puissant sera donc enfin toujours la base de toutes les philosophies et que la philosophie étant, suivant D'Alembert, l'application de la raison aux choses que la raison peut embrasser ; suivant Cicéron : la médecine de l'âme, l'écho de la vertu ; suivant Dumarçais : la recherche de la vérité ; suivant Hauteville : le caractère de raison droite qui rapporte chaque chose à des principes clairs ; suivant, la Harpe : l'étude du vrai ; suivant, Marmontel : la science du bien et du mal ; suivant Platon : la méditation de la mort ; suivant Rollin : l'étude de la nature et de la morale ; suivant Mme de Staël : l'application des choses d'après la raison généralisée ; suivant Newton : l'étude de la mort.

Nous devons définitivement nous incliner devant le raisonnement philosophique, mais toujours contre l'idée étroite de conservatisme des Facultés et des Académies en restant au besoin dans la

voie indiquée non pas par la science matérialiste, mais dans celle, au contraire, qui va vers le spiritualisme qui sera toujours l'avant-garde de la pensée humaine marchant vers la vérité.

P. MONTEILLET.

Une lettre de M. van der Naillen au Colonel de Rochas

Nous avons publié dans notre numéro de juin, p. 738, la photographie de l'esprit de Mlle Angèle Marchand qui, matérialisée, était venue donner à sa mère l'adresse du photographe. C'est au moyen de la médiumité de M. Miller, habitant San Francisco, que Mme Priet eut la joie de revoir sa fille. Voici une lettre de M. Van der Naillen, l'auteur bien connu des livres : *Dans les temples de l'Himalaya* et *Dans le Sanctuaire* adressée à M. de Rochas, et reproduite par la *Revue Spirite*, qui donne de nouveaux détails sur ce médium intéressant :

San Francisco, (Cal.), le 10 février 1905.

Bien cher ami,

Il y a déjà plusieurs mois, le baron et la baronne von Zimmermann, de Silésie, gens de la meilleure société, qui passent une partie de leur année en Californie, dans la ville de Los Angeles, sont venus me prier d'assister, avec eux, à quelques séances de matérialisation données avec l'aide d'un médium nommé Miller, qui est un français de Nancy, mais qui habite ici depuis onze ans. Ils tenaient à avoir mon avis sur ces phénomènes. Je me rendis à leur invitation, mais les apparitions de fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels, si incroyablement humains que, nonobstant qu'il me fût permis de visiter le cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans ce même cabinet et de lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, causaient avec moi, parlaient aux spectateurs que, tout en ne pouvant point parvenir à me persuader qu'il y avait fraude, je n'étais point absolument convaincu. Car la chose, si réellement vraie, était d'une importance trop capitale pour l'humanité, prouvant, sans une ombre de doute, la possibilité du retour après la mort ; donc la survie.

Depuis un mois, et après avoir voyagé un peu partout, le baron et la baronne sont revenus à San Francisco. Ils sont venus me voir à nouveau et m'ont encore prié d'assister à une séance de matérialisation que Miller avait promis de donner spécialement pour eux et pour moi.

Nous arrivâmes chez le médium à 8 heures. La séance commença aussitôt. Trois ou quatre personnes servant à donner la force au médium assistaient à la réunion. Ce qui eut lieu à cette séance est vraiment incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Egyptien ayant six pieds de hauteur, une jeune fille de 14 ans parlant un français exquis apparurent successivement; puis vint un grand Allemand, à voix singulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par elle, lui parla et l'embrassa ! Enfin, une séance tout à fait extraordinaire.

Le lendemain, le baron et la baronne vinrent me trouver chez moi et me tinrent le langage suivant : « Nous savons que vous êtes l'ami du Colonël de Rochas, dont nous connaissons les œuvres et dont nous apprécions hautement l'esprit scientifique et l'habileté expérimentale. Sachant quelle autorité s'attache partout à son témoignage, nous désirerions que vous lui fassiez en notre nom une proposition. Qu'il vienne ici (les voyages sont si faciles maintenant et se font si confortablement). Nous paierons avec plaisir ses frais de voyage aller et retour en 1re classe. Ici, il sera notre hôte. Nous lui donnerons dix à douze séances à l'endroit qu'il choisira, dans des conditions aussi strictes qu'il désirera. Il pourra en publier les résultats, avec des photographies s'il le désire, comme il l'a fait pour Eusapia Paladino. Notre seul but est de faire connaître au monde, par l'intermédiaire d'un médium dont les manifestations ne puissent laisser aucun doute sur leur réalité vraie et honnête, par des preuves d'une incontestabilité absolue, la possibilité du retour des esprits, de leur communication avec les mortels, de la parfaite identification de leur personnalité, conséquemment fournir la preuve de la survie. Voilà notre seul objet. »

Le baron et la baronne sont si honnêtes dans leurs opinions, si chaleureux dans leur foi, ont une confiance si illimitée dans votre science, dans votre prudence et dans votre caractère, que j'en fus réellement ému. Je leur répondis en ces termes : « C'est une chose

très grave que vous me proposez là. Ma réputation d'homme sérieux est en jeu, et peut-être aussi un peu celle de M. de Rochas. Je ne puis accepter de faire une telle proposition au colonel que si vous me permettez de jouer au colonel de Rochas moi-même pour une soirée, de me considérer comme lui, d'accepter de moi les conditions que je sais qu'il imposerait lui même au médium afin d'écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute. »

Ils proposèrent la chose au médium qui accepta, disant : « M. Van der Naillen fera de moi ce qu'il voudra ; j'accepte d'avance toutes ses conditions. »

C'était honnête ; il ne pouvait mieux dire.

Nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement. Je proposai d'abord ma maison pour les séances. Le baron et la baronne vinrent me faire une visite, mais il fut impossible de trouver un coin où l'on pût former le cabinet avec un rideau, sans qu'il y eût dans ce cabinet une porte ou une fenêtre. Nous nous rendîmes alors au Palace-Hôtel et j'y choisis une chambre où tout me parut favorable à l'installation dans des conditions de sécurité telles que je les désirais, telles que vous les auriez demandées vous-même.

Le local déterminé, j'allai trouver le docteur Carl Renz et le docteur Burgen, à qui j'ajoutai mon professeur d'électricité, ne voulant pas encourir seul la responsabilité d'une expérimentation aussi importante. J'expliquai notre projet en détail à ces messieurs et ils acceptèrent les conditions avec plaisir.

Le baron, la baronne et moi-même nous nous mîmes alors en route pour trouver un magasin d'habillements d'hommes (nous connaissions les mesures du médium). Nous lui achetâmes un gilet de dessous, un caleçon, une chemise tout noirs et un complet. Nous fîmes envoyer le tout en boîte fermée à l'hôtel. Je voulais aussi acheter des rideaux noirs pour fermer le cabinet et tapisser les murs de la chambre ainsi que les portes et les fenêtres, mais le médium avait demandé à la baronne de pouvoir envoyer ses propres rideaux, parce que, ceux-ci étant déjà saturés de son magnétisme, il était probable qu'on obtiendrait de meilleurs résultats qu'avec les rideaux neufs ; il les enverrait plusieurs heures d'avance à l'hôtel pour qu'on pût les examiner à loisir ; néanmoins, si nous insistions

pour acheter des rideaux nous-mêmes, ils nous laissait libres de le faire.

J'acceptai les rideaux du médium, les raisons données par lui étant justes, et il les envoya immédiatement à l'hôtel. Je les fis visiter alors par un ouvrier tapissier de ma connaissance. C'étaient de simples rideaux de cotonnade noire. Mon ouvrier les cloua sur les murs et devant une grande fenêtre qui donnait sur la rue, mais qui s'ouvrait à 40 pieds au-dessus du pavé. Les rideaux noirs furent ensuite tous cousus ensemble et cloués par le bas sur le parquet. Une seule ouverture fut laissée sur le devant du cabinet pour permettre au médium d'y entrer et d'en sortir en écartant les rideaux qui fermaient de ce côté. Pendant tous les préparatifs du comité, le baron et la baronne se tinrent délicatement à l'écart, de façon à laisser toutes les conditions de contrôle entièrement entre nos mains.

Une fois ces arrangements terminés et le contrôle ayant paru à tous suffisamment assuré, deux d'entre nous restèrent de garde dans la pièce pendant que les autres allaient chercher le médium qui était dans les appartements du baron avec la boîte qui contenait les vêtements achetés pour lui. Ces vêtements furent de nouveau examinés par les membres du comité, puis le médium s'en revêtit devant nous après s'être complètement déshabillé en notre présence.

Cela fait, on le plaça au milieu des membres du comité, on l'amena dans la salle préparée pour la séance et on le conduisit directement dans le cabinet où une chaise entièrement de bois avait été placée.

Alors je tirai de ma poche une vingtaine de mètres de tresse blanche d'un centimètre de large et, assisté par le docteur Renz, nous liâmes ensemble les mains, les pieds, les bras, les jambes du médium, la poitrine et le cou, attachant le tout au bâton et au dos de la chaise ; puis nous clouâmes solidement au plancher les bouts qui restaient. En outre, je sortis de ma poche, toute préparée, une aiguille enfilée et je cousis tous les cordons ensemble à toutes les intersections et nœuds, partout où ils se croisaient.

Le contrôle fut déclaré absolument parfait par tous. Les personnes présentes furent placées en cercle, se tenant par la main, à une

distance de 3 à 4 mètres du cabinet dont je pouvais voir les tresses blanches qui liaient le médium à son siège, ainsi que l'entrée et la sortie des Esprits s'il en apparaissait. Une lampe fut placée au fond de la chambre avec réflecteur pouvant régler la lumière selon la demande des Esprits. Pendant toute la séance, il y eut assez de lumière pour me permettre de distinguer n'importe quelle personne qui aurait eu la malencontreuse idée de vouloir s'approcher du cabinet.

La séance commenca. Nous fûmes priés de chanter les hymnes ordinaires en ces occasions. Bientôt la voix de Betsey, le contrôle en chef du médium, nous dit que les conditions étaient assez favorables et qu'elle espérait que nous aurions une bonne soirée. Pendant que Betsey nous disait cela, le médium causait à haute voix avec un membre du cercle.

1° Après quelques minutes, une forme blanche entr'ouvrit les rideaux, nous souhaita le bonsoir et fit quelques pas hors du cabinet, ce qui nous permit de voir qu'elle était de grande taille. Elle demanda ensuite à voir sa mère, Mme Engel, qui était présente. Celle-ci s'avança vers sa fille qu'elle reconnut et embrassa. L'Esprit causa avec elle pendant une couple de minutes alorsque le médium causait avec nous. Le médium pria la mère de laisser une distance de deux pieds entre elle et sa fille afin que tous les membres du cercle pussent voir l'Esprit. Bientôt le fantôme se dirigea à reculons vers le cabinet et se dématérialisa entre les rideaux.

2° Peu après apparut entre les rideaux une forme blanche dont était la tête entourée par une coiffe singulièrement brillante. Elle nous dit qu'elle était un des Esprits qui contrôlaient le cabinet et qu'elle venait pour nous prouver qu'elle pouvait se matérialiser, que son nom était Lilly Roberts. Elle était bien visible hors du cabinet et je pus parfaitement distinguer la traîne de sa robe qui s'étendait jusque dans le cabinet. Elle nous demanda de ne pas briser la chaîne des mains afin de ne pas diminuer la force. Elle rentra alors dans le cabinet où elle se dématérialisa tout à coup sous nos yeux. Pendant toute la durée de l'apparition, le médium causa avec l'un ou l'autre d'entre nous pour bien nous prouver que lui et l'apparition constituaient deux personnes différentes.

3° Une voix forte, avec intonation toute particulière, se fit enten-

dre dans le haut du cabinet et nous adressa la parole en allemand. Cette voix fut reconnue immédiatement par la baronne comme venant d'un de ses parents. Cette voix l'appela « Mitzel », petit nom familier de leur jeunesse ; elle regretta son inhabileté à se matérialiser à cause de l'insuffisance de la force dans une chambre nouvelle.

4° Le médium nous annonça alors que Betsey, son contrôle en chef, allait faire son apparition, qu'elle sortirait du cabinet bien en vue ; mais il nous priait de ne pas la toucher. Les rideaux s'écartèrent et une belle forme blanche apparut. Comme elle s'avançait de quelques pas, nous pûmes remarquer sa belle et longue traîne blanche ainsi que sa robe toute brillante de petits points de feu. Elle s'avança comme en glissant, belle et majestueuse, vers un vieux monsieur nommé Durban, un de ses anciens amis, assis à une distance d'environ huit pieds du cabinet ; elle lui frappa un bon petit coup sur le bras en lui demandant comment il se portait. Une causerie s'était établie entre eux à mi-voix lorsque le médium s'écria du fond du cabinet avec l'accent de la douleur : « Revenez bien vite, Betsey, je souffre horriblement ». Betsey retourna immédiatement dans le cabinet et nous entendîmes le médium pousser un soupir de soulagement.

5° Après un moment d'intervalle (comme toujours) Betsey et le médium, parlant en même temps, nous dirent de regarder à terre, qu'un esprit allait tâcher de se matérialiser devant nous. Nous vîmes comme une large serviette lumineuse se remuer sur le plancher en dehors du cabinet ; mais après une minute d'agitation, elle disparut dans le parquet.

6° Une voix douce de jeune fille se fit entendre dans le cabinet et dit, en excellent français : « Bonsoir, maman. » Mme Marchand, qui était assise à mon côté, reconnut la voix de sa fille. La voix me souhaita alors le bonsoir, me disant en français qu'elle avait été à l'école avec ma fille Rina. Mme Marchand lui demanda si elle pouvait se matérialiser ce soir ; elle répondit que non, qu'elle ne se sentait pas assez forte, car il y avait eu un suicide dans la chambre où nous étions.

7° La voix particulière de l'ami de la baronne revint lui dire,

l'appelant par son petit nom de « Mitzel », qu'il allait s'en aller se trouvant dans l'impossibilité de se matérialiser.

8° Une autre très belle forme blanche apparut disant s'appeler « Norma Kury » ; après quelques paroles, elle disparut dans le plancher.

9° Une jeune fille ayant sur la tête un bonnet étrangement lumineux vint nous adresser une salutation, disant que son nom était « Jérémiah Klarke ». Après quelques paroles encore elle s'enfonça également dans le parquet.

Ceci termina la séance.

Tous les membres du cercle furent invités de nouveau à visiter tous les arrangements et à vérifier que le médium était toujours parfaitement lié à la chaise et les rubans solidement cloués au plancher...

L'idée de vous demander de venir ici est que les conditions y sont favorables aux manifestations. Le médium est entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des forces ; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'inconnu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convaincre que les manifestations qui ont eu lieu en sa présence sont vraies, il n'hésiterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide...

A. VAN DER NAILLEN.

Etude Critique des Séances du médium Bailey

Suite (1)

« J'ai eu l'occasion de visiter le médium Bailey pendant son séjour à Milan, à la suite d'un refroidissement qui l'avait sérieusement indisposé. Je n'ai rencontré chez lui aucune anomalie ; c'est

(1) Voir le numéro d'Août p. 188.

un homme de taille moyenne, blond, dont le squelette et le système musculaire sont réguliers ; il est plutôt maigre. Quoique j'aie examiné soigneusement les poumons et le cœur, je n'ai pu y trouver d'anomalies ; en outre l'estomac et les intestins étaient en excellent état. Je ne me rappelle pas avoir noté sur son corps aucune difformité spéciale, sauf une légère dépression du sternum, analogue à celle que l'on rencontre ordinairement chez les cordonniers. Il me dit que cette difformité était congénitale. Je trouvai les réflexes, la sensibilité au toucher et à la douleur, ainsi que les divers sens parfaitement normaux. En résumé, il me fait l'effet d'un homme des plus ordinaires et en d'excellentes conditions ».

Signé : Dr Francesco Ferrari.

Contributions de Critique inductive

Milan, Juin, 1905.

Cher Monsieur, en apposant bien volontiers ma signature sous la déclaration collective du Comité qui a suivi les expériences médianimiques poursuivies l'année dernière avec le médium Bailey, je vous demande la permission de la faire suivre de quelques observations qui me paraissent opportunes, afin de spécifier ma situation devant les phénomènes et d'essayer de jeter quelques lumières positives dans la discussion qui pourrait être soulevée dans les revues de recherches psychiques par la publication des procès-verbaux de ces expériences dans les colonnes de *Luce e Ombra*, de Juin à Décembre 1904.

Sur les dix-sept séances tenues avec Bailey, du 28 Février au 22 Avril de l'année dernière, j'ai eu l'occasion d'en suivre huit, mais non consécutives ; l'une d'elles, la dernière, n'eut qu'un caractère complètement négatif, pour ce qui est des phénomènes physiques, de sorte qu'on peut dire que je n'en ai suivi que sept.

Si l'absence de continuité ne me permet pas d'émettre une opinion sur certains phénomènes commencés dans une séance et terminés dans une autre, il n'en est pas moins vrai cependant qu'il en est d'autres sur lesquels j'ai pu me former une opinion individuelle complète, soit pour avoir pu suivre toute leur évolution, soit pour

avoir pu prendre part à l'examen du médium et presque toujours au développement des faits pendant plusieurs séances.

C'est ainsi que dans la première réunion à laquelle j'assistai, le 11 Mars, la semence de *Mango* que le médium déclara avoir été apportée par l'entité Denton, me fut confiée sur l'indication même de cette entité et que j'eus avec le concours de quelques autres assistants à préparer le vase dans lequel elle fut déposée ; dans la réunion suivante, le 18 Mars je m'étais aussi chargé de procurer, comme je le fis, l'œuf et le cordonnet qui aurait dû y être introduit en vertu de la pénétrabilité de la matière, selon la promesse faite et non tenue, comme il advint pour un certain nombre d'autres phénomènes annoncés, mais non observés. En outre, de la première à la dernière des séances suivies par moi, je pratiquai avec d'autres et je dirigeai même presque toujours l'exploration par le palper du médium, je procédai à l'examen et au plombage du sac dans lequel on l'enfermait quand il était en *trance*, à la visite du cabinet disposé pour les expériences, à la ligature et au scellement non seulement des récipients contenant les objets destinés aux expériences, mais aussi des placards dans lesquels on enfermait ces récipients.

Ces examens, d'abord un peu timides par suite d'un sentiment naturel de réserve, pendant la première et même la seconde séance, devinrent rapidement beaucoup plus sévères et je poussai à une semblable sévérité les assistants, entre lesquels s'en trouvait presque toujours un choisi parmi les nouveaux venus, afin d'enlever au contrôle tout soupçon de complicité, et que l'on avait chargé de se joindre à moi dans l'examen du médium. Celui-ci était introduit dans le cabinet médianimique dans un état de *trance* débutante ou confirmée et les entités présumées parlaient par sa bouche, pour nous donner les indications sur la façon de pratiquer le contrôle. Ces entités, il est vrai, s'opposèrent constamment au dépouillement complet du médium, de telle sorte que son examen ne fut jamais aussi complet que tous les assistants l'eussent désiré.

Il convient cependant d'ajouter que chaque fois on lui enleva le chapeau, la veste, le gilet et les chaussures ; que sous la chemise, boutonnée par derrière, contrairement à notre habitude, il n'y avait aucun tissu ; que de toutes ses poches on enlevait tout ce que l'on

trouvait, ne consistant du reste qu'en quelques pièces de menue monnaie, en quelques clefs et autres objets d'usage courant. Le palper était minutieux et en quelque sorte tracassant, non seulement sur tout le corps, entre les cuisses, sous les aisselles, sur les hanches, autour du cou et à travers les cheveux, coupés ras, dans la bouche, sur tous les points rentrants du tronc, aux plis des jambes et des bras. Il est bien entendu que je réponds de mon propre examen et non de celui des autres, mais mon exemple les poussait à fureter le plus possible par tout le corps et jamais aucun d'eux ne signala quoi que ce fût de suspect.

Pour enlever à mes affirmations toute apparence de plaidoyer en faveur de Bailey je dirai tout de suite combien j'ai été stupéfait d'apprendre que l'un des assistants aux quelques rares séances de Rome avait affirmé dans le *Light* de Londres (5 Août 1904) que les docteurs qui examinèrent le corps du médium, dans les mêmes conditions qu'à Milan, avaient cru découvrir, en palpant son corps, une substance dure que Bailey déclara être une *loupe* qu'il portait depuis plusieurs années. Les médecins admirent que cela était possible, mais cependant ils eurent le tort de ne pas vérifier à la dernière séance, pendant laquelle des apports se produisirent, si la protubérance existait encore, d'autant plus qu'ils n'avaient pas cru pouvoir adopter la responsabilité de l'explication du médium.

Maintenant, comme le correspondant du *Light*, déclare intéressant de savoir si le comité de Milan avait de son côté, découvert la susdite protubérance, et que, dans le cas contraire, on pourrait admettre que son examen ne fut pas suffisamment minutieux, je dois dire en toute conscience que je n'ai laissé sans examen aucune partie du corps de Bailey et que j'en suis absolument certain, spécialement pour la séance du 12 Avril, pendant laquelle j'ai fait suivre le procès-verbal d'une note particulière. Aussi je crois pouvoir formuler les conclusions suivantes :

1°— Que la protubérance n'existait pas ou était assez petite pour passer inaperçue ; elle n'était en tous cas pas capable de masquer un truc en rapport avec les phénomènes ;

2° — Que le défaut de sa constatation dans les expériences de Milan, malgré tout le soin déployé dans le contrôle, pourrait légiti-

mer la supposition d'une fraude postérieure de la part du médium.

Pour analyser les suppositions auxquelles pourrait donner lieu l'affirmation du *Light*, il serait toutefois bien utile que l'attestation d'une protubérance fût accompagnée d'indications de volume et de siège moins sommaires et moins vagues, pour permettre de formuler une appréciation. Il est certain, par exemple, qu'une protubérance d'un centimètre carré de surface et de un tiers de centimètre de hauteur (capable de faire supposer une dissimulation de ce genre) n'aurait certainement pu échapper ni à moi ni aux autres contrôleurs.

Mon dilemme est donc le suivant : ou une protubérance négligeable, ou un médium truqueur.

Je dois cependant ajouter que jamais, pendant les expériences avec Bailey, il ne s'est produit de faits capables de laisser la plus légère trace de nature à légitimer un sérieux soupçon de fraude. Ses expériences ne m'ont pas, toutes intégralement, paru concluantes ; quelques-unes m'ont paru susceptibles d'une explication que je présenterai plus loin, sans avoir recours à aucune sorte de faculté supranormale dont Bailey aurait pu être doué ; mais quant à une constatation de fraude, il n'a pu en exister ni de mon côté, ni, autant que je le sache, de la part d'aucun autre.

Le médium et sa femme, tous deux d'une condition modeste, aussi bien comme état social que comme culture, largeur d'idées et mode de vivre, ne parlant que l'anglais, vivaient retirés dans le petit palais où la société des Etudes psychiques tient ses séances, dans une pièce qui s'ouvrait par une porte garnie de vitres dépolies sur un corridor sur lequel s'ouvrait également la porte d'un des principaux membres de la société prenant un intérêt tout spécial au contrôle. Cette circonstance lui donna l'occasion, comme on l'a vu par la déclaration reproduite plus haut, de visiter Bailey indisposé et il n'eut aucunement à relever sur son corps la tuméfaction constatée à Rome.

Au déjeuner et au dîner les Bailey se joignaient à M. et Mme Marzorati. Nous signalons ces faits pour bien montrer la continuité de contacts qui devaient rendre plus difficile toute tentative de fraude. Du reste, l'appartement des Bailey restait constamment ouvert ; il

en était de même de leurs très modestes bagages dans lesquels fouillait presque chaque jour par nécessité de service la bonne qui était chargée d'entretenir leur linge. Jamais on ne trouva rien de suspect dans ces bagages.

L'appartement était disposé de telle sorte qu'un œil indiscret pouvait voir tout ce qui s'y passait. Généralement, avant les séances, le médium prenait une demi-heure de repos absolu qu'il déclarait lui être nécessaire. Craignant que cette demi-heure fût employée à quelque préparation frauduleuse, l'œil indiscret faisait le guet d'un point où le médium ne pouvait soupçonner sa présence et il put toujours constater qu'il ne se passait rien de suspect dans l'appartement. Tout restait tranquille et silencieux.

Ayant constaté ceci à la décharge du médium, je n'en suis que plus au regret de n'avoir jamais pu procéder sur lui à un examen personnel, à une recherche complète, l'épuisement nerveux l'obligeant à se retirer immédiatement dans son appartement. Un soir spécialement, comme il paraissait plus souffrant qu'à l'ordinaire, il fut accompagné jusqu'au seuil de sa porte par diverses personnes ; mais sa femme l'y attendait et tout le monde dut se retirer sans entrer.

Faut-il en tirer une conséquence ? Je l'ignore. Je signale seulement le fait pour obéir à un scrupule. Le contrôle consécutif aux séances se bornait à la constatation de la parfaite intégrité du sac et des plombs qui scellaient les liens serrant très fort les poignets et un peu moins le cou, de façon à permettre la respiration, mais en ayant soin d'obliger le médium à tenir les mains ouvertes et à parler pour ne pas lui laisser la possibilité de gonfler les muscles, ce qui aurait donné aux liens un relâchement supérieur à ce qui était nécessaire incontestablement.

Après avoir ainsi établi avec une minutieuse précision les procédés de contrôle auxquels je m'arrêtai lorsque j'en fus chargé et auxquels il faut ajouter la disposition du cabinet d'expérience, dont l'examen scrupuleux fut fait aussi bien par moi que par les autres assistants, avant toutes les séances, j'ai le droit de rejeter sans discussion l'hypothèse que j'ai vu émettre, d'un sac de caoutchouc ou de toute autre matière que le médium aurait pu dissimuler sur une partie quelconque de son corps, surtout sur sa poitrine, et conte-

nant les objets qui devaient être présentés comme apports. La mince chemise de toile et les autres vêtements si légers auraient immédiatement permis de reconnaître au toucher si les doigts étaient en contact avec la peau ou avec un tissu élastique : du reste aucun récipient de caoutchouc n'aurait pu dissimuler au toucher des corps du volume des tablettes babyloniennes, du poisson, des oiseaux, etc...

Si donc on veut expliquer par la fraude les phénomènes présentés par Bailey, il est nécessaire de trouver une autre hypothèse.

Ainsi, par exemple, dans la séance du 11 Mars il fut apporté une semence de *mango* de la grosseur et de la forme d'une huître ordinaire, en pleine obscurité ; dans la séance suivante, le 15 Mars, à la lumière rouge, furent apportées sept petites graines d'Abrus precatorius (Liane à réglisse), de la grosseur d'un pois ; dans d'autres séances auxquelles je n'ai pas assisté furent apportées des monnaies, des tablettes babyloniennes du volume approximatif d'un œuf de poule. Pour tous ces objets, que l'on peut voir encore dans le musée en voie de formation de la Société des Etudes psychiques, on pourrait supposer que s'ils n'ont pas été cachés à la surface du corps, ils l'ont été à l'intérieur, c'est à dire dans l'estomac. On sait en effet qu'il n'est pas rare de rencontrer une conformation spéciale de l'estomac et des voies digestives qui permet d'avaler et de rejeter à volonté des objets d'un poids et d'un volume supérieurs à ceux d'un œuf. Ici, à Milan, vivait il y a peu d'années, expérimentant sur les voies publiques, un pauvre diable auquel on avait donné le surnom de *Paccia-sass*, à cause de la faculté qu'il possédait d'avaler de véritables petits cailloux, de les conserver quelque temps et de les rejeter ensuite à volonté. Le fait que l'apport du mango fut fait en pleine obscurité et que l'effort pour le rejeter n'aurait pu échapper à une demi-lumière, tandis que l'apport des semences d'Abrus precatorius se produisit à la lumière rouge, peuvent dans une certaine mesure justifier l'hypothèse susdite ; mais il faudrait en trouver d'autres si on veut expliquer (je ne cite que ce que j'ai vu moi-même) les apports d'oiseaux *Munia* (les 11 mars et 15 Avril, à l'obscurité complète ; du nid avec un œuf et d'un oiseau qui a subitement disparu, le 15 mars à l'obscurité complète, d'un oiseau

noir qui a disparu ensuite le 25 mars à l'obscurité complète, de l'oiseau noir subitement disparu à la lumière rouge sombre le 25 mars ; du poisson long de 15 centimètres qui a disparu dans la suite, le 25 mars, à l'obscurité. Il est évident qu'un nid et des oiseaux ne pouvaient pas bien facilement remonter et sortir du canal digestif. Le médium aurait pu avaler une espèce d'œuf artificiel capable de contenir tour à tour, le nid comprimé, l'oiseau et même le poisson. Il n'est pas bien certain que ce dernier fût encore vivant quand il parut, car les assistants ne purent le toucher que déjà mort. Quelques-uns ont cru lui voir encore remuer les mâchoires, mais l'observation faite à la lumière rouge-sombre, lorsque le médium avançait la petite bête à travers les mailles du filet de séparation, n'offre pas une sûreté suffisante ; aussi le procès-verbal n'a-t-il rien affirmé.

Le compte-rendu parle bien de coups sourds comme des claques, entendus pendant l'obscurité complète, d'abord sur le plateau de la table et ensuite sur le pavé, ainsi que d'une odeur saline âcre et pénétrante, comme celle de l'eau de mer, de façon à faire croire aux soubresauts d'un poisson sortant à l'instant de son élément, mais ce bruit aurait pu être imité par la paume d'une main bien exercée. Il ne faut pas perdre de vue que le poisson, même mort, avec ou sans enveloppe, contenant encore une certaine quantité d'eau à l'odeur saline âcre et pénétrante, aurait dû être dégluti, puis rejeté par le médium pendant les expériences ; de même qu'on ne peut passer sous silence que le médium aurait dû l'avaler ensuite de nouveau, pour imiter sa disparition subite, à l'obscurité et après un interméde bruyant de Nana-Sahib.

Mais cette explication, en admettant qu'elle puisse être acceptée pour un animal mort, peut-elle être admise pour des animaux vivants, comme les *Munia* apportés dans les 5me et 14me séance et qui sont, je crois, encore vivants ? Admettons cependant qu'ils aient pu être enfermés dans une coque de celluloïd et dégluti ; est-il possible que cette coque ait contenu assez d'air pour les maintenir en vie pendant leur séjour dans l'estomac du médium ?

Dans la séance du 11 mars, le médium entra dans le cabinet d'expérience à 8 h. du soir et l'apport du *Munia* avec le nid correspondant eut lieu à 8 h. 45 (Voyez le procès-verbal de *Luce e Ombra*

de juillet 1904) ; dans la séance du 12 avril l'apport eut lieu à l'obscurité, au bout de cinq minutes, le silence le plus absolu n'ayant cessé de régner depuis le début (Voir *Luce e Ombra* de Novembre 1904) et environ un quart d'heure après que le médium eut quitté son appartement, car ordinairement la visite du médium et du cabinet prenait une dizaine de minutes.

Je n'ai pas de connaissances spéciales et je ne puis me prononcer d'une façon absolue ; mais qu'un oiseau puisse demeurer, sans être asphyxié, pendant trois quarts d'heure dans l'estomac d'un homme, même dans un œuf, où l'air qu'il aurait contenu devait nécessairement subir une raréfaction par suite de la chaleur ambiante, cela me paraît inadmissible. C'est pourquoi j'ai tenu à ajouter la remarque suivante au compte-rendu du 12 Avril :

« La visite du médium avant la séance a été attentive et très minutieuse, de sorte que pour ma part je crois pouvoir rejeter l'idée que le médium ait pu tenir enfermé un oiseau vivant. J'ajoute que la visite du sac avant et après la séance a été très soigneuse et qu'il ne présentait, ni avant ni après, aucune solution de continuité ni aucun point décousu ».

Pour prouver que mon interprétation des phénomènes n'est pas dictée par des vues *à priori*, j'ajouterai que l'explication par déglutition suivie de rejet des objets même s'il était possible d'admettre la survie d'animaux extrêmement délicats après une épreuve asphyxiante prolongée, trouverait un appui dans ce qui se passa dans la séance du 13 Avril, lorsque le Comité, à l'insu du médium, résolut d'appliquer, comme des prolongements unis directement au sac, des réseaux très fins correspondant aux mains et à la tête, en les fermant par une ficelle scellée également avec le sceau de la société, de telle sorte que le corps du médium, y compris les mains et la tête, fut absolument enveloppé.

Dans cette séance le médium fut averti de cette nouvelle mesure lorsqu'il se trouvait déjà en *trance* et qu'on l'enveloppait dans le sac ordinaire. L'entité présumée Whitcombe déclara par sa bouche que ce moyen lui paraissait parfaitement convenable. Mais voici ce qui survint, comme on le trouve raconté dans la narration officielle publiée dans *Luce e Ombra* de Novembre 1904.

L'arrangement terminé, l'entité Whitcombe, après quelques ins-

tants de silence, trouva qu'il n'y avait pas lieu d'appliquer cette nouvelle mesure de contrôle et que cet enveloppement ne pouvait que nuire à l'émission du fluide. L'obscurité étant faite, il se produisit un silence absolu de cinq minutes et une autre entité, Abdalla, parla par la bouche du médium. Elle demanda la cage contenant encore le nid apporté dans la 13[me] séance. On la livra après avoir, à la lumière rouge, scrupuleusement visité cage et nid ; puis on refit l'obscurité et presque aussitôt on entendit le bruit caractéristique d'un oiseau qui volait dans la cage, tandis que l'entité murmurait d'abord et finissait par proférer avec animation des paroles mal articulées. Voici comment s'exprime le compte-rendu :

« De quelques-unes de ces paroles et de l'agitation du médium on parvint à comprendre que les réseaux posés á ses mains devaient s'être engagés dans les fils de fer de la cage ; en effet, lorsque l'ont eut fait la lumière on vit le médium aux prises avec celle-ci. Il cherchait à débarrasser ses mains de la cage, mais les mailles du réseau s'y prenaient de plus en plus ; l'entité s'irritait en proportion et n'entendait pas ou ne voulait pas entendre l'offre que lui faisait le D[r] Clericetti de lui venir en aide. Aux paroles agitées et troublées de l'entité correspondaient de temps à autre des mouvements nerveux du médium, de telle sorte que ceux-ci par un brusque mouvement des bras bousculèrent la cage et la lancèrent dans la direction des assistants, contre le filet de séparation, aux mailles duquel elle resta suspendue.

Naturellement tout cela se passa en un clin d'œil ; les assistants se hâtèrent de détacher la cage du filet auquel elle était accrochée, en rompant quelques mailles. Tous constatèrent en même temps la présence dans la cage d'un oiseau vivant et agile, semblable en tout au *Munia* qui avait été apporté dans une séance précédente et que M. Marzorati possède encore vivant chez lui ».

A la suite de cette scène les entités White et Denton, toujours par la bouche du médium, donnèrent quelques explications, en insistant sur l'inopportunité des nouveaux moyens de contrôle mis en usage, qui avaient d'abord été acceptés par une autre entité, et rappelèrent que les conditions convenues avec le médium avant sa venue

avaient spécifié que « *les mains et la tête devaient rester libres* ». Le rapport continue :

« A dix heures quinze minutes le médium se réveille ; les mêmes personnes, parmi lesquelles le soussigné, qui avaient fait la visite préliminaire, lui enlevèrent le sac avec beaucoup d'attention. *Elles constatèrent la déchirure du réseau recouvrant la tête* ; la ligature du sac autour du cou est néanmoins intacte et les réseaux qui entourent les mains n'ont que de très petites déchirures ».

Quoique la circonstance n'ait pas été insérée dans le rapport, je me rappelle parfaitement que le médium arrachait le réseau de la tête en pleine lumière rouge-claire, lorsque l'on intervint pour calmer son agitation : je ne pourrais cependant pas affirmer que le réseau n'avait pas déjà été déchiré pendant l'obscurité. Il ne m'est donc pas possible, si on admet l'hypothèse du truc par déglutition, de refuser d'admettre que le dépit causé par l'apposition du capuchon de réseau venait de la difficulté que celui-ci opposait à l'émission des objets introduits dans l'estomac.

(A suivre) Pour la traduction : Dr DUSART.

Un cas de dédoublement de la vie

L'organisation, jusqu'ici, n'a pu être rapportée aux propriétés mathématiques ou physiques. Elle le serait même que la vie ne le serait pas. Il y a donc une propriété spéciale qu'on pourrait appeler organique, et la science n'est point parvenue à la déduire des propriétés connues de la matière. Elle paraît supposer la relation de la matière avec un inconnu quelconque.

CHARLES DE RÉMUSAT.

La « Revue Scientifique et morale du Spiritisme » a plusieurs fois parlé de Félida, cette jeune femme de Bordeaux qui avait deux personnalités. Nous avons cherché et trouvé le mémoire du Dr Azam qui la soignait. Nous sommes heureux d'en donner le résumé à nos lecteurs.

Félida X... naquit, en 1843, à Bordeaux, de parents bien portants ; son père mourut quand elle était en bas âge et sa mère dut travailler pour élever ses enfants.

Vers l'âge de 13 ans, peu après sa puberté, elle présenta les symptômes d'une hystérie commençante, accidents nerveux, douleurs vagues,

hémorrhagies pulmonaires que n'expliquait pas l'état des organes de la respiration.

Bonne ouvrière et d'une intelligence développée, elle travaillait à la journée à des ouvrages de couture.

Vers l'âge de quatorze ans et demi se sont montrés les phénomènes qui font l'objet de ce récit.

Sans cause connue, quelquefois sous l'empire d'une émotion, Félida éprouvait une vive douleur aux deux tempes et tombait dans un accablement profond semblable au sommeil. Cet état durait environ 10 minutes ; après ce temps et spontanément, elle ouvrait les yeux, paraissant s'éveiller et commençait le deuxième état qu'on est convenu de nommer *condition seconde*. Cet état durait une heure ou deux ; puis l'accablement et le sommeil reparaissaient et Félida rentrait dans l'état ordinaire. Cette sorte d'accès revenait tous les cinq ou six jours, ou plus rarement, et les personnes de son entourage considérant le changement de ses allures pendant cette sorte de seconde vie et son oubli au réveil, la croyaient folle.

Un peu plus tard, les accidents de l'hystérie s'aggravèrent, Félida eut des convulsions.

Voici ce que le Dr Azam constata en octobre 1858 :

Félida est sujette à de fréquentes hémoptysies ; elle est très intelligente et assez instruite pour son état social ; elle est d'un caractère triste, même morose ; sa conversation est sérieuse et elle parle peu ; sa volonté est très arrêtée et elle est très ardente au travail. Elle souffre de douleurs vives dans plusieurs points du corps, particulièrement à la tête ; le symptôme nommé *clou hystérique* est chez elle très développée.

Presque chaque jour, sans cause connue, ou sous l'empire d'une émotion, elle est prise de ce qu'on appelle *sa crise*.

Félida est assise, un ouvrage de couture sur les genoux ; tout d'un coup, sans que rien puisse le faire prévoir et après une douleur aux tempes plus violente que d'habitude sa tête tombe sur sa poitrine, ses mains demeurent inactives et descendent inertes le long du corps ; elle dort ou paraît dormir, mais d'un sommeil spécial, car ni le bruit, ni pincement ou piqûres ne sauraient l'éveiller. Ce sommeil dure deux à trois minutes, autrefois, il était beaucoup plus long ; après ce temps, Félida s'éveille, mais elle n'est plus dans l'état intellectuel où elle était quand elle s'est endormie. Elle lève la tête et, ouvrant les yeux, salue en souriant les nouveaux venus ; sa physionomie s'éclaire et respire la gaieté et elle continue, en fredonnant, l'ouvrage d'aiguille que dans l'état précédent elle avait commencé ; elle se lève, sa démarche est agile et elle se plaint à peine des mille douleurs qui, quelques minutes auparavant, la faisaient souffrir ; elle vaque aux soins ordinaires du ménage, sort, fait des visites ; ses allures sont celles d'une jeune fille de son âge,

bien portante, son caractère est complètement changé : de triste elle est devenue gaie et sa vivacité touche à la turbulence ; son imagination est plus exaltée ; pour le moindre motif, elle s'émotionne en tristesse et en joie ; d'indifférente à tout qu'elle était, elle est devenue sensible à l'excès.

Dans cet état, elle se souvient parfaitement de tout ce qui s'est passé, et pendant les autres états semblables qui ont précédé et aussi pendant sa vie normale. Ajoutons qu'elle a toujours soutenu que l'état, quel qu'il soit, dans lequel elle est au moment où on lui parle, est l'état normal qu'elle nomme *sa raison*, par opposition à l'autre état qu'elle appelle *sa crise*.

Dans cette vie comme dans l'autre, ses facultés intellectuelles et morales, bien que différentes, sont incontestablement entières ; même, dans ce deuxième état, dans cette condition seconde, toutes ses facultés paraissent plus développées et plus complètes. Cette deuxième vie est de beaucoup supérieure à l'autre ; elle l'est surtout par le fait considérable que, pendant sa durée, Félida se souvient non seulement de ce qui s'est passé pendant ses accès précédents, mais aussi de toute sa vie normale, tandis que pendant sa vie normale, elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant ses accès.

Après un temps qui, en 1858, durait 3 ou 4 heures, presque chaque jour, tout à coup, la gaieté de Félida disparaît, sa tête fléchit sur sa poitrine et elle retombe dans l'état de torpeur que nous avons décrit, — 3 à 4 minutes s'écoulent et elle ouvre les yeux pour rentrer dans son existence ordinaire, — on s'en aperçoit à peine, car elle continue son travail avec ardeur ; le plus souvent, c'est un travail de couture entrepris dans la période qui précède, elle ne le connaît pas et il lui faut un effort d'esprit pour le comprendre. Néanmoins, elle le continue comme elle peut, en gémissant sur sa malheureuse situation.

Quelques minutes auparavant, elle chantonnait quelque romance, on la lui redemande, elle ignore absolument ce qu'on veut dire ; on lui parle d'une visite qu'elle vient de recevoir, elle n'a vu personne.

L'oubli ne porte d'ailleurs que sur ce qui s'est passé pendant la condition seconde ; aucune idée générale acquise antérieurement n'est atteinte.

Physiquement, Félida est une hystérique très caractérisée ; sa sensibilité tactile est altérée ; son goût est détruit ; son odorat est détruit et nombre de points de son corps sont anesthésiques.

A cette époque s'est montré un 3me état qui n'est qu'un épiphénomène de l'accès ; ce 3e état se manifeste d'ailleurs très rarement ; étant dans sa condition seconde, elle s'endort et, au lieu de s'éveiller dans son état normal, elle se trouve dans un état spécial que caractérise une terreur indicible ; ses premiers mots sont : *J'ai peur... J'ai peur...* Elle ne reconnaît personne, sauf le jeune homme qui est devenu son mari.

L'exaltation de ses sens lui permet d'entendre des conversations ou des bruits ou de sentir des odeurs que personne dans son entourage ne peut percevoir.

Si l'on pouvait avoir des doutes sur la séparation complète de ces deux existences, ils seraient levés par ce que nous allons raconter.

Un jeune homme de 18 à 20 ans connaissait Félida depuis son enfance et venait dans la maison ; ces jeunes gens ayant l'un pour l'autre une grande affection s'étaient promis le mariage.

Un jour, Félida dit au Dr Azam que sa maladie s'aggrave, que son ventre grossit et qu'elle a chaque matin des envies de vomir ; en un mot, elle fait le tableau d'une grossesse qui commence. Le Docteur conçoit alors des soupçons qui devaient être bientôt levés. En effet, dans l'accès qui suit, Félida lui dit : « Je me souviens parfaitement de ce que je viens de « vous dire ; vous avez dû me comprendre ; je l'avoue sans détours, je « crois être grosse ».

Devenue enceinte pendant sa condition seconde, elle l'ignorait donc pendant son état normal et ne le savait que pendant les autres états semblables ; mais cette ignorance ne pouvait durer, car une voisine lui rappela brutalement sa confidence après l'accès. Cette découverte fit à la jeune fille une telle impression qu'elle eut des convulsions hystériques très violentes.

L'enfant fut conçu pendant l'accès, en 1859 ; Félida avait alors 17 ans et demi.

Pendant les deux années qui ont suivi, sa santé a été excellente.

Vers 19 ans et demi les accidents déjà décrits reparaissent avec une moyenne intensité.

Un an après, deuxième grossesse très pénible. A ce moment et jusqu'à l'âge de 24 ans, les accès se sont montrés plus nombreux et leur durée commence à dépasser la période d'état normal.

De 24 à 27 ans, notre malade a eu trois années complètes d'état normal. Après ce temps et jusqu'en 1875, la maladie a reparu avec la forme que nous décrirons bientôt. Pendant ces seize années, Félida a eu onze grossesses ou fausses-couches (y compris la couche de 1859) pour deux enfants vivants en 1876.

Nous devons signaler une particularité remarquable.

La condition seconde, la période d'accès qui en 1858 et en 1859 n'occupait qu'un dixième environ de l'existence, a augmenté peu à peu de durée ; elle est devenue égale à la vie normale, puis l'a dépassée pour arriver graduellement à l'état actuel (ceci était écrit en 1876) où elle remplit l'existence presque entière.

En 1876, Félida a 32 ans ; elle est mère de famille et dirige un magasin d'épicerie. Voici se qu'elle raconta un jour au Dr Azam :

Elle a toujours des absences de mémoire qu'elle appelle improprement *ses crises*. Seulement, ces prétendues crises qui ne sont après tout que les périodes d'état normal sont devenues beaucoup plus rares. Cependant l'absence de souvenir qui les caractérise, lui a fait commettre de telles bévues dans ses rapports avec les voisins que Félida craint d'être considérée comme folle.

Le lendemain, son mari dit au docteur que l'état dans lequel est actuellement Félida depuis plus de trois mois est l'état d'accès ou de condition seconde, bien qu'elle croie et soutienne le contraire. En effet, pour elle, aujourd'hui, comme autrefois, l'état quelconque dans lequel elle se trouve est toujours l'état de *raison*. Mais les périodes d'état normal sont devenues de plus en plus rares et de plus en plus courtes, si bien que l'état de condition seconde occupe l'existence presque entière.

Le 21 juin, Félida, qui est dans l'état de condition seconde, raconte au Dr Azam qu'il y a 4 ou 5 jours, elle a eu, dans la même journée, 3 ou 4 petits accès d'une heure ou deux chacun ; pendant ce temps, elle a complètement perdu le souvenir de son existence ordinaire et, pendant ces moments, elle est si malheureuse qu'elle pense au suicide. Elle était alors, dit elle, complètement folle.

Elle reconnaît que dans ces moments, son caractère se modifie beaucoup ; elle devient, dit-elle, méchante, et provoque dans son intérieur des crises violentes.

En 1874, étant en condition seconde, elle revenait en fiacre des obsèques d'une de ses amies ; au retour, elle sent venir la période qu'elle nomme *son accès* (état normal) ; elle s'assoupit pendant quelques secondes, sans que les dames qui étaient avec elle dans le fiacre s'en aperçoivent et s'éveille dans l'autre état, ignorant absolument pourquoi elle était dans une voiture de deuil, avec des personnes qui vantaient les qualités d'une défunte dont elle ne savait pas le nom.

En 1876, elle perdit sa belle-sœur, à la suite d'une longue maladie. Or, pendant les quelques heures d'état normal dont nous avons parlé plus haut, elle a eu le chagrin d'ignorer absolument toutes les circonstances de cette mort ; à ses habits de deuil seulement elle a reconnu que sa belle-sœur, qu'elle savait malade, avait dû succomber.

Nous devons noter entre la situation ancienne de notre malade et son état actuel une certaine différence: autrefois Félida perdait entièrement connaissance pendant les courtes périodes de transition ; cette perte était même si complète qu'en 1859 elle tomba dans la rue et fut ramassée par des passants. Après s'être éveillée dans son autre état, elle les remercia en riant et ceux-ci ne purent naturellement rien comprendre à cette singulière gaieté.

Isidore LEBLOND.

(*A suivre*).

Les Précurseurs du Spiritisme

(*Suite*) (1)

Les Mystiques

Voici ce que dit M. Matter sur les principaux d'entre eux :

Ne nous arrêtons pas au principal disciple de Mlle Bourignon qui finit par vivre dans cette Hollande où Swedenborg devait se rendre si souvent ; ne nous arrêtons pas à Poiret, le métaphysicien Théosophe qui professa pour elle un culte plus exalté que celui de St-Martin pour Mme de Boecklin, puisqu'il quitta paroisse, femme et enfants pour vivre dans sa communauté. Passant à Mme Guyon, dont la vie, les écrits et les rapports avec le P. Lacombe, nous offrent une théorie et une pratique de familiarité spirituelle encore plus éclatante que celle de Mlle Bourignon avec Poiret, sans même parler de la fraternité maternelle qui l'attachait à Fénelon. Elle n'était pas avec Dieu en simple rapport, mais en union intime, car ce qu'il promit à Swedenborg, c'est à-dire de lui faire la dictée, il le réalisait à l'égard de cette célèbre contemporaine : « Dieu me faisait écrire des lettres auxquelles je n'avais guère de part que le mouvement de la main. Et ce fut en ce temps qu'il me fut donné d'écrire par l'esprit intérieur, et non par mon esprit ». (2).

Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de tout cela.

Le médium Pordage nous apprend dans sa *Métaphysique véritable et divine* (3 vol. in-8°), dans sa *Théosophie des éternels invisibles*, et dans sa *Sophia*, publiée quand Swedenborg avait à peine onze ans, un fait curieux : il a non pas tout vu en Dieu, comme Malebranche, mais il a trouvé Dieu en soi-même. Ecoutons :

« Tant que j'ai voulu porter mes regards au dehors et au-dessus de moi pour y découvrir le principe de la sagesse divine, je n'ai pu y atteindre ; mais quand un jour je tournai mon regard au dedans de moi, je vis soudain qu'il s'y était établi (le dedans de moi vaut bien la chambre de Descartes et celle de Swedenborg), et qu'il formait la racine de ma vie. C'est ainsi qu'en descendant je trouvai en moi Dieu, que j'avais si longuement et si vainement cherché hors de moi en montant ».

En apparence, on n'est ni plus avisé ni plus heureux. Et pourtant, ce ne fut pas là tout le bonheur de Pordage. En effet, avant Swedenborg, il eut ce qu'on appelle communément des visions, mais ce furent, selon son dire, de véritables apparitions.

Des Anges ou des Esprits, entourés de splendeurs indescriptibles lui arrivèrent au milieu des concerts les plus harmonieux ; mais il vint aussi

(1) Voir le n° de Septembre p. 182

(2) Reconnaissons encore ici ce caractère de l'automatisme qui a été si bien étudié de nos jours. Alors même que la conscience normale n'intervient pas pour dicter les phrases, celles-ci proviennent de la subconscience qui les a élaborées et qui les traduit par le mouvement machinal de l'écriture (*N. d. l. r*).

de mauvais Esprits qui se manifestaient sous les figures les plus monstrueuses, avec accompagnement des phénomènes les plus propres à révolter les sens. Que c'étaient bien, non pas des visions extatiques mais des apparitions réelles, il en donne cette preuve : il les a perçues avec ses initiés, de son œil interne et de son œil externe. « Car, dit-il, quand nous fermions les yeux, nous les voyions aussi bien que les yeux ouverts. Nous voyions ainsi de deux façons, intérieurement avec les yeux de l'âme, extérieurement avec les yeux du corps. La véritable et primordiale cause de cette perception, c'était l'ouverture de l'œil intérieur ».

Qu'on remarque ce précédent. L'ouverture de l'œil intérieur est aussi ce qui distingue Swedenborg ainsi que nous le verrons. Le théosophe anglais continue : « Et c'est ainsi que d'une façon magique se constatait l'intime unité de la vue interne et de la vue externe ».

Cela est encore si bien Swedenborg qu'on dirait entendre ses propres paroles : « Le discours d'un ange ou d'un esprit avec un homme, nous dit-il en philosophe soucieux de rendre compte des choses, est entendu absolument de la même manière que le discours d'un homme avec un autre homme ; mais il n'est pas entendu des assistants : c'est que le discours d'un esprit coule d'abord dans la pensée de l'homme et arrive à l'ouïe par la voix intérieure ».

Une élève de Pordage, Jeanne Léade, d'une bonne famille de Nordfolskhire, femme du monde qui avait vécu vingt-sept ans dans le mariage, alla plus loin que son maître. Des visions qui étaient des apparitions aussi, elle arriva aux révélations les plus suivies et les plus hautes.

Quoique consacrée jeune à Jésus-Christ, à tel point qu'elle ne voulut donner sa main qu'à un homme de piété qui la fortifiât dans cette union spirituelle au lieu de l'affaiblir, elle n'eut cependant ses révélations que sur un age avancé, à la suite « d'une apparition merveilleuse dont Dieu la visita en 1668 », 77 ans avant celle qu'eut Swedenborg.

On le voit, depuis que Jacques Boehme avait eu ses trois visites, tout théosophe un peu hors ligne eut les siennes. Jeanne en eut surtout depuis qu'elle était entrée dans la maison et dans l'union spirituelle de Pordage, la seule dont il dût être question pour une veuve alors âgée de soixante-douze ans. Mais sa plus grande aspiration, c'était d'entrer dans la Nouvelle Jérusalem, cette église ou communauté sainte dont elle expliquait les secrètes et futures destinées, en commentant l'apocalypse de saint-Jean, comme devait le faire après elle l'illustre suédois dont nous parlerons.

Sa mission, non moins vaste que celle de Mlle Bourignon, celle de Mme Guyon, celle de Swedenborg ou de St-Martin, était de faire luire la lumière dont Dieu l'avait éclairée, non seulement sur cette centaine d'initiés qui se rattachait à elle et à son ami, mais sur « toutes les nations des quatre coins de la terre ». Quant à son autorité, Jeanne ne souffre pas

qu'on l'ignore. Elle est de bonne naissance dans ce monde ; mais elle attache peu de prix à cet avantage, tandis qu'elle met un haut prix à sa naissance spirituelle, elle est née de Dieu. Mme Guyon n'est plus que l'épouse du Verbe ; Swedenborg n'est plus que l'élu de Dieu ; St-Martin n'est plus que le balayeur du temple. Savant docteur, Swedenborg doit surtout réformer le mystère de la Trinité ; femme aimante, Jeanne Léade, a sur ce point, une tâche un peu autre : « Que le lecteur, quel qu'il soit, sache bien ceci : c'est que je suis poussée par une puissance céleste à révéler le loyal et magnanime amour de la sainte Trinité. »

Jeanne Léade a des jours et des heures d'intuition, de visions et de révélations. Elle date celle-ci du 22 mai 1694, celle-là du 25 juillet, d'autres, d'autres jours. Toutefois, c'est toujours elle qui parle dans les révélations qui lui sont faites, et, à en juger par son langage figuré, on est très autorisé à la mettre, comme poète, au rang de tous les métaphysiciens et de tous les théosophes, c'est-à-dire qu'avec elle non plus, il ne faut pas trop prendre les choses à la lettre.

Soit un bel exemple. Elle enseigne le chemin de cette nouvelle Jérusalem dont, au début du siècle, un allemand, Jules Sperber, avait esquissé le plan et donné la topographie, décrit la lumière et dépeint les citoyens appelés à jouir d'une nouvelle théologie, d'une nouvelle philosophie et d'une nouvelle magie, de façon à rendre la mission de Swedenborg fort difficile : voir son traité secret des trois siècles ou époques principales. Jeanne enseignant la route de la splendide cité, pour ne pas la faire manquer au voyageur, lui donne sept anges pour l'y conduire. Or, ces sept anges, ce sont la patience, l'humilité, l'espérance, la sagesse, la foi, la charité et la force ou l'invincible énergie.

Mais tous les anges de Jeanne sont-ils ainsi à prendre figurément ? Non. La sagesse, ou reine céleste, la vierge Sophia, cette divine Sophia qui joue un si grand rôle dans le langage mystique des théosophes, apparaît journellement à Jeanne ; elle lui enseigne les dix lois du paradis.

C'est encore cette personne divine qui révèle à Jeanne les mystères des huit mondes, ceux de la Nouvelle Jérusalem et les destinées de l'église de Philadelphie en quelque partie de la terre qu'elle puisse se répandre.

C'est elle enfin qui lui fait apparaître le 1[er] janvier 1696, cette femme couronnée des splendeurs du soleil et de douze étoiles que décrit l'apocalypse. Cela est un peu ambitieux ; mais c'est modeste auprès de M[me] Guyon, dont la sainte humilité nous apprend ce qui suit : « Une nuit que j'étais fort éveillée, vous vous montrâtes, ô mon amour ! à moi sous la figure de cette femme dont parle l'apocalypse et dont la tête est couronnée du soleil et de douze étoiles ».

Or, Jeanne Léade raconte qu'à l'apparition de *Sophia* et d'*Angélica* (la femme couronnée) se joignaient diverses lettres grecques dont l'assemblage formait le mot *beau*, avec quelques lettres finales qu'on ne pouvait

lire. Ne voilà-t-il pas matière aux spirites de nos jours qui seront assez favorisés par les apparitions de *Sophia* ou d'*Angelica* pour épeler couramment ce que n'a fait qu'indiquer Jeanne Léade et si l'on veut Mme Guyon ?

A l'époque où Jeanne Léade avait ses visions, et où naissait Swedenborg, qui allait avoir les siennes, il restait encore, même en France et dans toutes les couches de la Société, y compris la plus philosophique et la plus élevée, des prédilections singulières pour le merveilleux. On vivait même sur des exemples très récents et très étranges. Pascal avait eu ses hallucinations et Descartes lui-même ses visions.

Aujourd'hui nous comprenons difficilement certaines puissances de croire qui ne sont plus de notre goût, qui sont même tombés dans un discrédit absolu ; mais, au siècle de Fénelon, il faut bien vous le dire, les sciences occultes elles-mêmes avaient encore leurs partisans. Descartes n'avait pas été le dernier des sages dont on citât les visions et la recherche de ce fameux élixir qui devait le faire vivre quatre ou cinq cents ans.

Le grand réformateur de la Trappe, M. de Rancé, cet ami de Mallebranche et de Bossuet qui fut si sévère pour Fénelon, tenta l'évocation de la trop célèbre maîtresse dont la mort subite l'avait arraché aux dérèglements, et, si nous en croyons sa vie écrite par Chateaubriand, il obtint des visions auxquelles il attacha beaucoup de prix.

Un mysticisme plus ou moins tempéré régnait encore communément dans le monde religieux et dans quelques-unes des régions élevées du monde élégant.

André PEZZANI.

(*A suivre*).

Ouvrages Nouveaux

Nouveaux Evangiles,

par F. Jollivet Castelot ; un vol., in-18. de 225 pages ; Chacornac éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris Ve, 1905, Prix 3 fr. 50.

On s'est plu à imaginer un Messie nouveau venant prêcher en quelque sorte, au peuple actuel les enseignements du Spiritualisme moderne : les Vies successives, la Loi des Réincarnations au travers des existences diverses, ou « Karma », l'Evolution de la Conscience, la Solidarité des Etres.

Mêlé à un mouvement ouvrier, accusé à tort par l'autorité de fomenter l'émeute, alors qu'il apporte la Paix et l'Amour, le Prophète des Temps Nouveaux meurt frappé d'une balle, au devant de la foule qu'il veut protéger.

Ce livre est susceptible d'intéresser, en cette époque de révolutions, de guerres, de meurtres et d'Anarchie.

On y verra le résumé populaire des enseignements de l'Esotérisme, à titre bien entendu de simple hypothèse philosophique et littéraire.

Diverses études sur le *Christianisme libéral*, la *Tradition Occulte*, l'*Hermétisme*, les *Races Jaunes et Latines*, jointes à la suite du récit, permettront d'ailleurs au lecteur judicieux, d'établir la différence entre le côté conjectural du volume et sa partie critique.

Cet ouvrage n'est tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires.

(*Note de l'éditeur*).

Le Livre du Trépas et de la Renaissance

roman ésotérique, par F. JOLLIVET CASTELOT ; un vol. in-18 de 240 pages ; Chacornac éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris V^{e}, 1905. Prix 3 fr. 50

Ce petit livre étrange, sensuel et mystique, religieux et empreint de poésie, n'est destiné qu'à un nombre restreint de personnes rêveuses, délicates et raffinées. Sous forme de roman ésotérique où apparaît la figure symbolique et jolie de Violette, il s'attache à traduire les Voix mystérieuses et révélatrices de la Nature vivante, divine, emportée vers un éternel Devenir et en un développement sans fin.

Violette et son amant, isolés dans leur Ile calme et voluptueuse, épris des parfums des fleurs et des odeurs de la Terre savoureuse, contemplent et scrutent cette vie intense de l'Univers. La Palingénésie, le Transformisme et les Transmigrations, l'Hylozoïsme, les Métamorphoses, les Morts et les Renaissances des êtres, les Signatures, les Correspondances, les Influences des Choses, la Beauté, les Harmonies du Cosmos, les incitent à proclamer l'Identité du Tout, l'Immortalité, l'Idéalisme transcendantal.

Plusieurs nouvelles spiritualistes font suite à ce récit évocateur : l'*Ethérée* ; l'*Hiérodoule* ; l'*Astre des morts* ; *Conte Alchimique* ; les *Saisons* ; le *Lac des Regrets*, *Suzanne*.

L'auteur a simplement tenté de fixer en ce volume les manifestations esthétiques de l'Ame de la Matière avec laquelle notre être se rencontre, se confronte et se confond, puisque l'Unité constitue le Principe même de la Conscience universelle.

Les tableaux qui se déroulent en ces pages sont d'une couleur vive et puissante Ils évoquent la Chair et l'Esprit réunis par le Monisme.

(*Note de l'Editeur*).

Balthazar le Mage

par A. VAN DER NAILLEN.

Après plusieurs années d'une attente bien vive, le troisième volume de l'ouvrage si élevé de Van der NAILLEN *Balthazar le Mage*, faisant suite à *Dans les Temples de l'Himalaya* et *Dans le Sanctuaire* est enfin traduit de

l'anglais. C'est avec une réelle satisfaction que nous annonçons ce beau livre à nos lecteurs qui, pour l'avoir longtemps attendu, n'auront pas perdu leur temps. Dans cette série philosophique l'auteur révèle à l'homme la foi la plus sublime, la religion la plus pure comme science exacte qu'il soit donné à l'âme de concevoir. — Aux lecteurs des deux premiers livres nous sommes heureux d'annoncer que nous tenons le 3e, *Balthazar le Mage*, à leur disposition.

(*Note de l'Editeur*).

En vente : librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Mon chemin de Damas

par JEAN ROUXEL. Leymarie, éditeur — prix 0 fr. 50 et 0.60 franco.

Ce charmant poème, bien versifié, retrace les étapes de l'auteur jusqu'au spiritisme. Il témoigne d'une véritable élévation d'idées, en même temps que d'un cœur tendre et sincère.

Nous ne pouvons que conseiller la lecture de cette attrayante brochure car,ce faisant, les lecteurs accompliront en même temps une bonne action, M. Jean Rouxel ayant abandonné le prix des ventes à l'œuvre de la Crèche dont nous avons donné les statuts dans le dernier numéro de cette Revue. Souhaitons au poète inspiré tout le succès qu'il mérite si bien.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

En sa qualité de vainqueur, le Japon est tout naturellement à la mode aujourd'hui ; les journaux politiques rivalisent avec les organes scientifiques pour nous inonder de détails sur les faits et gestes de ces grands favoris. Voilà même que les médiums commencent à faire parler d'eux dans l'Empire du soleil levant, et le *Ligt* du 29 juillet nous parle, d'après *The Pittsburg Times*, d'un jeune japonais du nom de Ehima Kasatura, âgé de 16 ans, doué de facultés remarquables comme psychomètre et clairvoyant.

Ces facultés se seraient manifestées chez lui dès ses premières années. Prenant des feuilles de papier absolument nettes et vierges de toute écriture, il y lisait des choses étonnantes. Prenant une pièce de monnaie, il en fait toute l'histoire depuis son extraction à l'état de minerai ; dit par quelles mains elle a passé, ce qu'elle a servi à acheter, les crimes que sa possession a provoqués, les services qu'elle a payés. Mais ceci peut n'être qu'un roman, une pure fantaisie sans contrôle possible. Voici maintenant quelque chose de plus sérieux.

Un soldat revenant de la guerre pour cause de blessure, racontait ses hauts faits avec force détails merveilleux. Il exhibait une plaque de métal toute bosselée, qu'il portait sur lui, disait il, au milieu d'une charge et qui lui avait sauvé la vie. Ehima la prend, la considère un instant et se retournant indigné vers le soldat, la lance contre lui en s'écriant : « Menteur et lâche ! vous vous êtes couché tout tremblant dans une tranchée et c'est en vous sauvant que vous avez été blessé ! ». Le lendemain le soldat ainsi démasqué publiquement se suicidait.

M. A M. Robinson, voyageur bien connu, entra en relation avec lui et il déclare qu'il eut à constater des faits plus étonnants encore que ceux auxquels il s'attendait, d'après les récits qui lui avaient été faits.

« Il m'affirma, dit-il, qu'il n'avait aucune idée de la façon dont les choses venaient à sa connaissance. »

« Je regarde un objet, me dit-il, un tableau se déroule devant moi et je décris ce que je vois. » — « Entendez-vous quelque chose ? » — « Non, je vois les mots sur les lèvres des personnages qui me parlent. » — « Rêvez-vous beaucoup ? — « Oui, mais mes rêves ne sont pas toujours vrais, tandis que ce que je vois l'est toujours. » — « Avez-vous entendu parler d'hommes doués de la seconde vue ? » — « Non. Comment sont-sont-ils,comme moi ? »

Monsieur Robinson s'étant assuré que personne ne lui avait fait la leçon, lui présenta un objet en argent qu'il portait toujours sur lui. Il lui avait été légué, il y a longtemps, par son grand-père et tout ce que l'on savait c'était qu'il faisait partie des douze médailles offertes par le président James Madison aux Indiens Miami. Le jeune médium n'avait aucune notion sur les Indiens de l'Amérique, mais après avoir tenu pendant un instant la médaille entre ses doigts, il dit :

« Je vois un grand édifice blanc dans une ville importante. Il s'y trouve une grande réunion d'hommes blancs et neuf hommes rouges. Un homme rouge, très grand avec des plumes dans les cheveux, promet d'être l'ami du chef blanc. Celui-ci serre les mains des hommes rouges et leur donne des pièces comme celle-ci. »

Très étonné, M. Robinson lui demande : Voyez-vous encore autre chose ? » — « Voici ce que je vois encore. L'homme rouge est mort. On a tué son cheval, son petit cheval tacheté. On l'a mis sur une plate-forme, au-dessus de la terre. Tout son peuple est en larmes ; on a placé près de lui son arc, ses flèches, son fusil et sa pipe. La médaille est pendue à son cou. »

M. Robinson se rappelle alors que lorsqu'il était encore tout jeune son grand-père lui avait raconté que le grand chef *Cheval Jaune* était mort près de leur localité, dans l'Ohio, et avait été placé sur une plate-forme. Il se souvenait très nettement qu'il avait décrit le sacrifice du cheval fa-

vori du chef et que des hostilités avaient éclaté entre blancs et peaux rouges, à la suite de la disparition du corps du chef et des divers objets qui l'entouraient. Tous ces souvenirs effacés depuis lomgtemps lui étaient revenus à la suite de sa séance avec le jeune médium Japonais.

Des informations qu'il prit plus tard à Washington, il résulta que *Cheval Jaune* était à la tête de la délégation des Indiens qui avaient visité Washington sous la présidence de Madison, et que douze médailles frappées à cette occasion avaient été remises au chef et à sa suite.

Le Light du 26 août reproduit, d'après le *Daily Mirror*, le récit par MM. Cluskie de Ivy House, Hanley, Staffordshire, d'un cas d'identité que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt.

« Dans une séance récente, dit-il, la table nous donna par coups frappés la phrase suivante : je désire que mon baby soit confiée à la femme de Tom. »

Je demandai le nom de l'esprit communiquant et on donna Mme Gilbert. A ma demande, on donna comme nom de famille Tom Everall, de Cotton's-row, Newcastle-under Lyme.

Tous les membres du cercle affirmèrent qu'ils ignoraient tout à fait ce nom.

Il nous fut dit encore que pendant sa vie Mme Gilbert habitait une maison de Cartwright-Street, Newcastle, où son corps se trouvait encore, car elle était morte depuis deux jours seulement. Elle était accouchée depuis un mois et avait pris un refroidissement qui lui avait coûté la vie.

Le lendemain, je me rendis à l'adresse indiquée et je demandai si c'était bien là que demeurait Tom Everall. La femme qui était venue m'ouvrir me répondit : « Oui, je suis Mme Everall. » Je lui demandai : « Connaissez vous quelqu'un du nom de Gilbert, de Cartwright-Street ? » Elle me dit que la femme de son frère venait de mourir, qu'elle portait le nom de Gilbert et qu'on devait l'enterrer le lendemain.

Je lui transmis alors le message, comme je l'avais promis et qui ne produisit pas un médiocre étonnement à M. et Mme Everall, à ma profonde satisfaction. »

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Le N° de Juillet de *Luce e Ombra* contient le récit d'une séance, tenue chez M. Carreras avec le médium Randone, dont certaines particularités méritent d'arrêter l'attention.

Les assistants étaient Mme la comtesse Piccolomini, la comtesse Baglio-

ni-Papi, Mme A. Carreras et enfin E. Carreras lui-même, remplissant l'office de secrétaire.

Entre autres dispositions, on attache au rideau du cabinet, à trois mètres du sol, avec une épingle de nourrice, une petite trompette en celluloïde. Sur une table, à droite du médium, on place quelques feuilles de papier avec des crayons ; à terre, à sa gauche et un peu en arrière, on dépose un plat noirci à la flamme d'une bougie, après avoir constaté qu'il ne présentait aucune trace quelconque.

Quant au médium lui-même, il est assis dans un vaste et lourd fauteuil à dossier élevé et avec bras : il y est maintenu par un bandage d'enfant, ayant vingt centimètres de haut sur plusieurs mètres de longueur, qui fait plusieurs tours autour de son tronc ; par une serviette de toilette enroulée autour de la main et de l'avant-bras ; par une forte bande de galon en fil blanc enroulée au dessus de la serviette et des bras du fauteuil auxquels elle fixe solidement les bras du médium ; enfin par une autre longue bande de galon qui entrave les pieds, et les immobilise absolument. Les jambes sont allongées sur une petite chaise pliante à laquelle elles sont fixées aux pieds du fauteuil.

Les portes sont fermées et la pièce éclairée à la lumière rouge, qui permet d'y voir assez pour suivre les mouvements d'une aiguille à secondes sur une montre.

A l'obscurité on entend sonner la trompette de celluloïde que l'on trouve ensuite avec son double cordon arraché, tandis que l'épingle et le rideau ne portent aucune trace de violence.

La comtesse Piccolomini dit à plusieurs reprises qu'on lui caresse les mains.

L'entité *Ranuzzi* déclare qu'elle veut manifester sa satisfaction et aussitôt de brillantes lumières voltigent autour du médium et de chacun des assistants, se déplaçant avec une grande rapidité, tantôt en haut, tantôt en bas dans toute la chambre. Quelques-unes forment tantôt une croix, tantôt un R, initiale de *Ranuzzi*.

On entend le frottement d'un crayon sur le papier ; *César* déclare qu'il veut écrire aussi et l'on entend de nouveau le frottement du crayon. Les feuilles de papier sont ensuite jetées au milieu de nous.

M. Carreras s'assure que le médium est toujours immobilisé par ses liens. Le *Scientiste*, autre entité familière, déclare qu'il veut aussi écrire quel que chose et l'on entend le plat posé à terre glisser, comme poussé par une grande force et le *Scientiste* recommande de le relever sans retard afin que personne ne puisse gâter son travail. On le fait et on constate que quelque chose est écrit dans le noir de fumée et on profite de la lumière pour s'assurer que le médium est toujours bien lié.

A peine chacun a-t-il repris sa place, que le médium *se lève subitement tout à fait libre de tous les liens* si nombreux et si serrés, qui l'entouraient.

Il ne s'est pas écoulé plus de *deux secondes* entre le moment où l'obscurité fut faite et celui de la délivrance du médium. Les tours des liens et les nœuds si nombreux étaient *tous intacts* et l'on ne voit pas par quelle puissance humaine on pourrait rendre compte d'un pareil résultat.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que M. E. Carreras est témoin d'un fait semblable avec Randone.

A la fin de la séance on constate que le plat porte, écrits dans le noir de fumée, les mots suivants: « Saldi sempreves. » Les feuilles de papier portent, l'une : « Amici vi saluto — Ranuzzi. » l'autre : « Vi bacio — Cesar. »

Le compte-rendu de la séance est signé par toutes les personnes présentes.

Le N° d'Août de la même revue nous donne, avec la photographie de Politi, le compte-rendu de Onze séances d'études organisées avec ce médium par la Société des Etudes psychiques de Milan. Ce compte rendu est précédé par un examen très sérieux, physique et psychique, du médium par les Docteurs Pini et Ferrari. Il en résulte que Politi ne présente aucune tare ni dans ses antécédents ni dans son état actuel. « En résumé, disent-ils, c'est un individu absolument normal. »

C'est au siège de la société que se sont poursuivies ces onze séances, dans la salle qui a servi pour celles de Bailey, et par conséquent dans des conditions qui excluent tout soupçon de trucage.

Le compte rendu de chaque séance est signé par tous les assistants. Les phénomènes se sont produits, tantôt à une lumière rouge-claire, qui permettait de voir très nettement toutes les personnes présentes et d'observer les moindres mouvements, tantôt à l'obscurité. Le médium qui faisait partie de la chaîne dans le premier cas et dont les mains et les pieds étaient contrôlés, la quittait souvent dans le second cas, pour se retirer dans le cabinet ; mais alors pendant la production des phénomènes, il battait des mains ou allongeait les jambes hors du cabinet et frappait des pieds les chaises des premiers assistants.

Les phénomènes observés étaient des *coups*, parfois très violents ; des *mouvements* de table sans contact, des *attouchements* très nombreux, parfois fort énergiques ; des *gonflements* des rideaux du cabinet, allant parfois jusqu'à recouvrir la tête du médium assis à la table, des *lévitations* de tables et de chaises sans aucun contact ; des *lumières* de formes diverses : croix, lignes, éclats subits, nuages lumineux, dans lesquels plusieurs assistants ont affirmé avoir vu un profil de tête humaine, en même temps qu'une *voix* était à plusieurs reprises nettement entendue par la majorité des assistants et reconnue par eux comme étant celle de la mère de M. Brioschi.

Pendant la trance le médium parlait au nom d'Alfred, son guide ordinaire.

Ce compte rendu est suivi d'une note dans laquelle M. Brioschi, autour

duquel se sont produits les principaux phénomènes, décrit très clairement ses impressions.

De son côté, M. O. Cipriani fait un récit personnel et très circonstancié de l'unique séance à laquelle il assista.

Cet ensemble de comptes-rendus, de notes, attestations et récit particulier, que n'accompagne aucun essai d'explication théorique, laisse dans l'esprit du lecteur une profonde impression et nous semble de nature à porter la conviction dans tous les esprits,s'il ne fallait pas toujours compter avec le parti-pris de ceux qui ne *veulent pas* voir. En publiant ainsi les résultats de ses travaux,la Société des Etudes psychiques de Milan fait une œuvre scientifique qui la pose en digne émule de la S. P. R. de Londres.

Dans ce même numéro d'août de *Luce e Ombra*,le professeur Zingaropoli, dont le nom est bien connu de nos lecteurs, publie un certain nombre de faits que lui communique M. Carlo Galateri, publiciste. Nous citerons les deux suivants, laissant de côté la relation, cependant bien intéressante, de séances publiques des célèbres et trop discutés frères Davenport.

« Dans la famille de M. De Marchi, chef de musique de la garde nationale, la médiumnité était très développée. Il suffisait que les deux aînés de ses enfants, Emile et Virginie, vinssent se placer à côté d'un piano fermé à clef pour que, immédiatement les morceaux classiques les plus difficiles fussent exécutés sur le clavier, tandis que des vibrations indépendantes des cordes métalliques imitaient des accompagnements de harpe, de mandoline ou de guitare.Dans certains cas, pendant l'exécution de ces morceaux, le piano se soulevait de terre et ondulait à quelques centimètres de hauteur.

A plusieurs reprises, lorsque toute la famille était réunie autour de la table, les plus jeunes fillettes s'adressant à un esprit familier nommé Egiste, lui demandaient en plaisantant : « Egiste, nous avons été sages aujourd'hui, que vas-tu nous donner ? » Aussitôt elles voyaient tomber devant elles quelques friandises et même de la menue monnaie. Dans quelques cas, au moment où elles croyaient les saisir, les objets disparaissaient en pleine lumière et souvent en présence de personnes étrangères.

Un jour, Mme De Marchi rentrait fort triste d'une visite qu'elle avait faite à une amie, atteinte d'une tumeur de mauvaise nature au sein. Les médecins avaient déclaré la guérison impossible, parce que déjà la gangrène avait envahi la tumeur. Le soir toute la famille commentait cette nouvelle, lorsqu'une des fillettes, qui était médium intuitif, entendit ces mots prononcés près de son oreille : « Ne vous séparez pas avant que je vous aie apporté le médicament qui la guérira ». En effet, quelques instants après, on vit tomber sur la table un petit paquet contenant de minuscules fragments d'une substance telle qu'il ne fut pas possible de dire si elle était de la soie, de la laine ou de la gutta percha, et d'une couleur

indéterminée. L'esprit recommanda de le porter aussitôt à la malade, en lui recommandant d'en appliquer une pincée sur la plaie avant de la bander, de répéter l'opération trois fois par jour et affirmant qu'une fois le paquet épuisé le mal serait guéri. C'est ce qui arriva. Chose remarquable, chaque fois que l'on enlevait le pansement, on constatait la disparition absolue de la poudre, tandis que la plaie se refermait rapidement. L'esprit interrogé sur la nature du médicament répondit: « Que vous importe? Constatez le résultat et rendez grâce à Dieu de sa bonté ».

Voici un autre fait raconté par M. Carlo Galateri :

« Il y avait ici un modeste concierge de l'hôtel des Postes, nommé Peziardi, connaissant à peine un peu d'italien et qui, néanmoins écrivait des poésies dans des langues ignorées de lui. Un soir il remplit une grande page de papier ministre d'une série de signes que personne ne pouvait interprèter. Cette étrange écriture fut présentée au professeur Gorresio, célèbre paléographe alors directeur de la Bibliothèque de l'Université. Celui-ci profondément stupéfait demanda qui avait écrit une page semblable et on le mit au courant de toute l'histoire. Il serait impossible de décrire l'étonnement du savant et plus encore celui de son visiteur, lorsque celui-ci apprit que cet écrit était la reproduction intégrale d'une inscription runique, qui depuis bien des années reposait inexpliquée au Musée d'Archéologie et que Gorresio avait tenté à plusieurs reprises d'interprèter, mais vainement, parce que le temps avait effacé beaucoup de signes ; en outre, la pierre étant rompue, il avait été impossible de deviner la fin. Maintenant, mis en possession du texte complet, il lisait qu'un certain chef runique implorait la protection de la Divinité sur sa tribu, etc. De ce jour, l'abbé Gorresio fut converti au spiritisme.

« Dans une séance subséquente le chef runique se manifesta, déclarant exacte la traduction du paléographe et ajoutant que son inscription avait été brisée par un coup de foudre ».

Le Professeur Zingaropoli fait un pressant appel à tous ceux qui possèdent quelques faits bien observés et nous croyons avec lui que si dans chaque pays un appel semblable était entendu, on posséderait bientôt un ensemble de faits capable d'entraîner la conviction de tous les chercheurs sincères.

—

Citons enfin un remarquable cas de typtologie, toujours emprunté à la même revue.

M. C. Caccia tient le fait de deux de ses amis, étudiants en théologie protestante, Messieurs G. Moggia et E. Senarega, qui ont signé le compte rendu.

Dans la soirée du 9 juin dernier, continuant leurs expériences psychiques, ils étaient assis à la table, qui après quelques mouvements donna

le mot : *Bonifabiani*. Ce nom leur était absolument inconnu. Ils demandèrent alors :

« Que voulez-vous ? » — « Je pleure ».

« Pourquoi ? » — « Assassinée ».

La terminaison du mot indiquait que l'on était en présence d'une femme.

« Où avez-vous été assassinée ? » — « Florence. »

« Dans quelle partie de Florence ? » — « Bellosguardo ».

« Depuis quand ? » — « Quatre jours ».

« Par qui avez-vous été assassinée ? »

A ce moment tous les mouvements de la table s'arrêtèrent et il fallut terminer la séance.

Comme on le voit la communication était tragique et émouvante, mais elle restait absolument obscure pour Messieurs Moggia et Senarega ; aussi bien au point de vue du fait en lui même que de ce nom *Bonifabiani*.

Il était tard et ils durent attendre jusqu'au lendemain pour se rendre aux bureaux du journal *Il Fieramosca*, toujours si bien renseigné sur les événements locaux, afin de savoir si on y connaissait quelque chose ayant rapport à la communication ci-dessus.

On apprit, qu'en effet, le 6 juin, une dame *Boni* née *Fabiani*, habitant le quartier de *Bellosguardo*, à Florence, avait été assassinée par son fils, atteint de folie.

Ces messieurs affirment formellement qu'ils *ignoraient de la façon la plus absolue* le crime du 6 juin, ainsi que le nom de la malheureuse victime et que ce ne fut que le 9 juin qu'ils en eurent connaissance, comme on vient de le raconter.

—

L'excellente revue italienne consacre tout son numéro de septembre à la mémoire du chevalier Chiaïa, décédé le 4 mars dernier.

De nombreux psychistes, Français ou Italiens ont apporté leur tribut d'hommages à cet observateur, aussi modeste et courtois dans ses rapports avec les chercheurs de tous les pays, que net et ferme dans ses affirmations.

Dans un excellent article intitulé : *l'œuvre de Chiaia* F. Zingaropoli rappelle le célèbre défi à Lombroso, à la suite duquel des savants de nationalités diverses vinrent étudier les phénomènes produits en présence du célèbre médium Napolitain et dont Lombroso devait, deux ans plus tard, reconnaître la sincérité, avec un courage et une loyauté qui lui font le plus grand honneur. Cette conduite, non seulement des Italiens, mais des Anglais et des Allemands les plus connus, nous fait faire de bien amères réflexions sur ce qui se passe en France ! La Revue reproduit une photographie de lévitation de table pendant les séances de Milan, en

1892, en présence de Schiaparelli et du Dr Du Prel. Zingaropoli termine son article par ces mots : « Je pense que, doux comme une mélodie et tendre comme une prière, le salut de tous ceux auxquels il a révélé les radieux horizons de l'Outre-tombe et dans les cœurs desquels il a fait germer la fleur de l'Espérance, arrivera dans les espaces célestes au cœur d'Ercole Chiaïa ».

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Les Annales des Sciences psychiques

de juin renferment un intéressant article de M. Ch. Richet sur ce qu'il nomme la *Xenoglossie*, c'est-à-dire l'écriture par un médium dans une langue étrangère qui lui est inconnue Ici, il s'agit d'une dame qui, à un très grand nombre de reprises, a écrit des phrases grecques qui semblaient s'adapter parfaitement aux circonstances présentes et qui, chose bizarre, se retrouvent toutes dans un dictionnaire grec-français d'un nommé Bysartios. Il paraît que ce dictionnaire est fort rare en France et que la bonne foi du médium est parfaite. Sauf quelques erreurs, l'orthographe des mots est correcte. M Richet discute ce cas et montre que l'on ne peut attribuer ces phrases grecques ni à la supercherie, ni à la mémoire consciente ou inconsciente de Mme X. Va-t il cependant admettre que c'est un Esprit qui les a dictées ? Pas du tout. Pour lui, expliquer les faits par l'intervention d'un esprit, c'est « expliquer un phénomène incompris par des phénomènes plus incompréhensibles encore ». Pourquoi ? il ne nous le dit pas. Nous qui voyons dans l'écriture en grec le signe le plus évident d'une intelligence, nous sommes obligés de conclure que si ce n'est pas celle de Mme X. il faut nécessairement que ce soit une autre intelligence ; il serait véritablement absurde de conclure que c'est du hasard. Si c'est une autre intelligence, ce n'est pas celle d'un vivant, car personne lisant ce grec ne connaît Mme X et ne serait là pour adapter les phrases du dictionnaire à sa vie actuelle. Alors c'est une intelligence désincarnée, et d'autant mieux qu'*elle dit elle-même* être celle d'Antoine Augustin Renouard, arrière grand-père de M. Richet. Pourquoi ne pas croire à l'intervention de cette intelligence ? Ceci est d'autant moins admissible, qu'il semble qu'il y ait des preuves d'un autre ordre pour faire admettre la survie de M. Renouard. Allons, allons, encore un peu de patience et il faudra bien que la vérité sorte du puits dans lequel on se plaît à la laisser enfouie.

Dans une lettre ouverte à M. Richet, M. Marcel Maugin a trouvé une explication originale du cas de Georges Pelham. La voici dans toute

sa beauté : « Mme Piper a une subconscience prodigieusement sensible aux pensées des autres et peut, pendant les deux dernières années de la vie de G. P. être entrée en communication mentale subconsciente, particulièrement la nuit avec G. P. et avoir ainsi connu ce dont il rêvait, les choses, assez insignifiantes, du reste, qui hantaient son cerveau la nuit ? » Comme cette explication est simple ! Il fallait que Mrs Piper sut que G. P., qu'elle ne connaissait pas, ne l'ayant vu qu'une fois avec d'autres personnes, mourrait, et elle avait la précaution *subconsciente* de garnir son cerveau de tous les renseignements qu'elle utiliserait plus tard pour simuler son identité ! Vraiment il faut être bien embarrassé par les faits pour en être réduit à de semblables hypothèses, car ce qui s'est produit pour G. P. aurait dû se produire aussi pour le père de M. Hyslop, et pour des quantités d'autres personnes auxquelles elle a donné des preuves de la survie. Qui aurait supposé à la respectable Mme Piper une subconscience aussi vagabonde que curieuse pour aller la nuit (schoking) interviewer de bonnes gens qu'elle n'a jamais connus. Mais, M. Mamgin, si cette subconscience-là existait, ce serait l'âme humaine exerçant ses pouvoirs en dehors de l'organisme matériel et, dès lors, elle en serait indépendante, pourquoi donc ne lui survivrait-elle pas ?

La Vie Nouvelle

A lire les articles intitulés : *Souvenirs et Problèmes spirites*, de Mme Claire G. qui finiront par former un volume. Les nos d'août contiennent d'intéressants récits de communications musicales, et si l'identité de l'auteur invisible n'est pas démontrée d'une manière irréfutable, il est du moins certain qu'il y a eu intervention d'une intelligence étrangère à celle du médium, ce qui est l'essentiel, en l'espèce. Notons aussi que c'est par l'intermédiaire de Mlle R. que ces écrits furent obtenus ; et lorsque l'on sait que c'est elle qui sert aussi de médium à Mme de W. on sera forcé d'admirer la très grande souplesse intellectuelle de ce remarquable intermédiaire entre le monde spirituel et le nôtre.

Signalons aussi les très bons articles de M. le Dr Bécour qui, avec une logique irréfutable, démontre combien l'enseignement spirite basé sur les faits est supérieur à toutes les théories sur l'au-delà qui ont eu cours jusqu'à notre époque.

L'Initiation

dans son numéro de juillet donne de curieux détails sur les facultés voyantes et médianimiques de M. le comte de Tromelin, qui habite Marseille. Nous avons déjà parlé des dessins obtenus par ce chercheur indépendant. Depuis, il a développé sa faculté de voir les Esprits, même en plein jour, et il proclame que, contrairement aux théories des occultis-

tes, il est absolument impossible de commander aux Esprits. Ceux-ci ont une indépendance complète et le prouvent à chaque instant. Il paraît que M. de Tromelin compose un grand ouvrage dans lequel toutes ses expériences seront consignées et comme, intentionnellement, il n'a jamais voulu prendre connaissance de la littérature qui traite de ce sujet, nous pourrons apprécier ce que sont ces visions qui seront pures de toute autosuggestion préalable. Comme dans toute œuvre humaine il y aura sans doute un mélange de vérité et d'erreur, mais ce tri sera des plus intéressants à faire.

Il nous semble que la société d'études psychiques de Marsille aurait dans M. le comte de Tromelin un intéressant sujet d'études, elle qui se plaint de n'avoir pas de médium puissant à examiner.

Phaneg publie une étude sur l'état de rêve dont nous avons lu les parties principales dans la conférence qu'il fit l'année dernière à la Société de Recherches psychiques de Nancy. En parlant dans un autre article des maisons hantées, il cite un cas qui serait intéressant à retenir si les noms des témoins avaient été donnés avec les références nécessaires.

Le Messager

du mois de septembre donne la traduction d'une conférence faite à *l'Alliance Spiritualiste* par M. Boulding dans laquelle le conférencier raconte que sa mère est venue, fort souvent, lui donner par l'écriture automatique des renseignements concernant des incidents de sa vie privée qui furent toujours exacts. Même dans un cas, la prédiction lui fut faite qu'il traiterait une affaire très avantageuse pour lui avec une dame arrivant d'Australie, qu'il ne connaissait nullement, n'ayant aucune relation dans ce pays. Les choses eurent lieu exactement comme elles lui avaient été annoncées ; et il se demande quelle explication on peut donner de ces phénomènes si l'on n'admet pas la présence et l'action d'Esprits qui s'intéressent à notre vie.

Los Albores de la Verdad

journal espagnol, a publié le 15 juillet dernier « Un appel à tous les hommes de bonne volonté pour la Paix et pour la Justice ». M. Estevan Marata, président du cercle *La Bonne nouvelle* engageait tous les amis de la Paix à s'unir par la pensée, tous les jours à midi, pour concentrer leur esprit sur les idées de Paix et de Justice en les dirigeant sur la ville de Portsmouth où se tenaient les plénipotentiaires Russes et Japonais. Plus de deux mille adhérents ont répondu à son appel, et peut-être cette action spirituelle n'a-t-elle pas été inutile, si l'on songe au singulier revirement qui s'est produit au cours des négociations, les Japonais abandonnant subitement toute prétention à une indemnité de guerre qui semblait, d'abord, le point essentiel de leurs revendications. Cet appel est suivi de remarques sur l'absurdité des guerres et fait comprendre que le jour où les prolétaires de tous pays seront convaincus de la monstruosité de ces

destructions systématiques, ce jour-là verra la fin du règne des ambitieux qui édifient leur puissance sur l'or et le sang des misérables.

Les Archives de Psychologie

publient une étude intéressante de Mlle Frank Miller sur *Quelques faits d'imagination créatrice subconsciente*. Il s'agit de la composition instantanée de quelques petits poèmes dont l'un est conçu en rêve et dont les autres se présentent comme des visions hypnagogiques qui confinent, pour le récit intitulé : *Chivantopel*, à l'hallucination. L'auteur retrouve dans ses lectures antérieures les matériaux qui ont servi à l'élaboration subconsciente de ces poésies ou de ces drames. Rien de bien extraordinaire dans cette étude. Mais ce qui est plus surprenant, c'est de voir M. Flournoy essayer d'assimiler ces productions aux communications spirites. Mlle Miller n'est pas médium ; mais *si elle l'était*, dit le professeur genevois, elle pourrait nous servir « des romans d'antériorité » dans lesquels elle jouerait le rôle de princesse. C'est une belle science que la psychologie, mais il faudrait cependant ne pas la faire servir à dénaturer les faits. Si les spirites admettent une communication comme réelle, c'est qu'elle renferme des faits tout à fait inconnus du médium, ce qui est juste l'opposé du cas de Mlle Miller. On ne saurait donc pas adapter ses observations à l'explication des phénomènes spirites de l'écriture qui sont, précisément, l'inverse d'une création subconsciente, celle-ci n'utilisant que des matériaux déjà enregistrés par la conscience normale.

Le Progrès Spirite

du mois d'août s'élève avec raison contre ces prétendues communications spirites en vers que de pauvres automatistes s'imaginent émaner des plus belles intelligences qui aient paru ici-bas. Nous avons lu parfois de navrantes platitudes mal rimées, incorrectes, que des ignorants ne craignaient pas de signer des noms de Victor Hugo, de Lamartine ou d'autres grands poètes Ces pitoyables productions sont bien faites pour décourager ceux qui commencent à étudier le spiritisme et qui tombent sur de pareilles rapsodies ! C'est bien le cas de répéter avec Voltaire : « Mon Dieu, défendez-moi de mes amis, quant à mes ennemis, je m'en charge ! » Il faut absolument que ceux qui recevront des communications en vers les soumettent d'abord au jugement de personnes instruites et possédant des connaissances littéraires suffisantes, et qu'elles n'hésitent pas à jeter au panier les écrits incorrects ou mal venus. Agir autrement, c'est faire preuve d'orgueil et porter au spiritisme un préjudice considérable, en détournant de son étude ceux que de semblables élucubrations dégoûtent à tout jamais.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Les Matérialisations de la Villa Carmen

(*Suite*) (1)

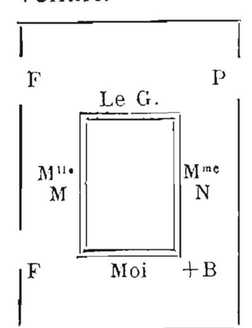
Ainsi que je l'ai expliqué précédemment, les exigences de la recherche expérimentale sont implacables. Elles font un devoir absolu à l'expérimentateur de discuter tous les phénomènes et de n'accepter que ceux qui sont objectivement certains, sans que les médiums ou les personnes chez lesquelles ont lieu les séances puissent se formaliser de ces rigoureuses précautions.

A la villa Carmen, les médiums étaient, lors de mon arrivée, Mlle Marthe, l'ex-fiancée du fils du général Noel, et Mme Ninon. C'est gracieusement qu'elles prêtent depuis longtemps leur concours, et elles sont aussi charmantes que dévouées; mais, justement, ces qualités rendaient mon rôle de contrôleur encore plus délicat. Déjà, avec des médiums professionnels, on se heurte souvent à des refus lorsqu'il s'agit de les déshabiller complètement et l'on comprendra qu'il ne pouvait être question de soumettre des dames à une semblable inquisition, dont l'idée ne m'est même pas venue, et contre laquelle leur dignité et leur pudeur se seraient révoltées. Et puis, cette visite, pour être réellement probante, aurait dû être exécutée dans la salle des séances, avant de commencer, par une dame étrangère à la maison, et il n'y en avait pas à ce moment à la Villa Carmen. Mais mon rôle d'observateur impartial me faisait une obligation de me tenir en garde contre la dissimulation possible, sous les robes, de draperies et d'accessoires pouvant servir à simuler une apparition. Je me hâte de dire que je n'ai rien vu pendant tout le cours des séances qui ait pu légitimer ma défiance à cet égard; cependant, je n'ai jamais perdu de vue cette possibilité théorique de fraude, et ce n'est que la constatation de son impossibilité absolue qui me l'a fait abandonner, comme on le verra dans la discussion de quelques séances particulièrement démonstratives.

(1) Voir le numéro d'octobre, p. 193.

Ma tendance naturelle à la réserve fut encore stimulée pendant les premiers temps de mon séjour à la Villa Carmen, par quelques phénomènes dont la réalité est discutable, parce qu'ils se produisirent dans des conditions où une bonne observation n'était guère possible. En voici un exemple :

Le 11 juillet, jour de mon arrivée, je dinais dans la salle à manger avec mes hôtes et Mlle Marthe, lorsqu'en voulant verser à boire à ma voisine avec un joli pot à eau en cristal, l'anse me resta dans la main pendant que le vase se brisait sur le sol en répandant son contenu. Au moment où nous regardions la bonne éponger l'eau et ramasser les morceaux par terre, tout à coup Mme Noel poussa un cri strident, et nous dit que quelque chose, à droite, venait d'être lancé contre elle : c'était une branche de jasmin. Un peu plus tard, une seconde branche arriva comme la première, tout à fait à l'improviste, de sorte qu'il n'était guère possible de savoir d'où elle venait.



Malheureusement, la porte P de la salle à manger était entrebaillée, de sorte que rien n'aurait empêché quelqu'un de lancer des fleurs pour faire croire à un apport, c'est pourquoi je range ce fait parmi les phénomènes douteux.

Afin de ne pas allonger démesurément ce compte rendu, je passerai sous silence les séances qui eurent lieu jusqu'à l'arrivée de Mme X., qui fit sa première visite à la villa Carmen le dimanche 16 juillet, parce qu'elles offrent peu d'intérêt, ayant été tenues dans de mauvaises conditions de contrôle dans la chambre de Madame la Générale.

La loyauté me fait cependant un devoir de signaler que le cocher arabe, nommé Areski, fut pris deux fois par moi en flagrant délit de tentative de fraude. La première fois en se cachant dans un réduit attenant au cabinet de toilette de Mme Noel, où des coups violents étaient frappés contre la porte de communication pour faire croire à la présence d'un esprit méchant et perturbateur ; la seconde fois en cachant une pièce d'étoffe nommée haïck, dans le baldaquin de la salle des réunions, où je le découvris en visitant le cabinet, un jour où il croyait assister à une seance où, d'ailleurs, il ne se produisit rien.

M. le Général Noel m'expliqua que c'était en état de trance, et sous l'obsession d'un mauvais esprit qui les persécute, que le domestique se livrait à ces actes répréhensibles. Mais comme, conciemment ou non, ce sont toujours des tromperies, il fut décidé qu'à l'avenir on se passerait de son concours, de sorte que jusqu'à la fin de mon séjour il n'a plus pris part à aucune expérience.

La santé de Mme Noel étant toujours mauvaise, du 16 au 20 juillet on ne fit pas d'expériences. Le 20, nous eûmes la visite de M. D. lieutenant de vaisseau, qui est un ami de la maison, et le mien, et en compagnie de Mme X, une séance se tint l'après-midi dans le pavillon.

Séance du 20 juillet

Elle a lieu dans le tantôt, vers 4 heures. Visite de la salle.

Etaients présents : M. et Mme Noel ; M. D. ; Mme X. ; Mlles Marthe, Paulette et Marie Béraud, Mme Ninon et moi.

On s'assied autour de la table dans l'ordre suivant : (1) Mme la Générale à gauche, contre le rideau. M. Noel, moi, Mlle Marthe, Mme X, Mlle Paulette, M. D. Mme Ninon, et Mlle Marie. La lanterne a le verre rouge n° 5, un peu plus faible que celui dont on se sert d'habitude, à cause des nouveaux éléments introduits dans le groupe. Mais elle est suffisante pour permettre de distinguer tous les assistants. Cette fois seulement, je n'ai pas visité la salle moi-même, je ne suis entré qu'au moment où tout le monde était placé.

Après la prière faite par Mme Noel, Mlle Marthe et Mme Ninon entrent dans le cabinet.

La direction des séances appartient complètement à Mme la générale qui recommande à chacun de garder sa place, de ne pas causer, de faire la chaîne et de chanter lorsqu'elle le demandera.

Apres avoir chanté quelques airs en chœur, au bout d'un quart d'heure environ, les rideaux sont agités et celui de droite (2) est légerement repoussé. Par l'entrebaillement des draperies, à plusieurs reprises, je vois une forme grisâtre peu distincte. Les rideaux sont

---

(1) Voir le croquis de la page 196, livraison d'octobre.
(2) Une fois pour toutes, je déclare que lorsque je me sers des expressions droite et gauche, c'est la droite et la gauche des spectateurs placés en face du cabinet. Pour les médiums, les expressions droite et gauche indiquent leur position réelle.

encore tirés et alors cette forme est située entre les deux médiums que l'on voit endormis sur leurs chaises (1).

Un peu plus tard, Mme X. déclare voir une lumière, moi je ne distingue rien. La forme grisâtre est maintenant un peu plus accentuée, mais reste encore indistincte. Il me semble que, depuis un instant, ce fantôme a un aspect légèrement phosphorescent, mais j'ignore si cette apparence n'est pas due au reflet de la lumière rouge sur cette forme. Les rideaux sont refermés de l'intérieur du cabinet sans que l'on puisse savoir qui les a tirés.

On chante de nouveau divers chœurs, mais rien ne se produit. Après un temps assez long, vingt minutes environ, les deux médiums Mme Ninon et Mlle Marthe sortent l'un après l'autre du cabinet et se dirigent dans la salle vers la porte. Elles semblent encore endormies. Mlle Marthe s'assied sur la chaise placée devant la porte, Mme Ninon est devant elle. A ce moment, à plusieurs reprises, on entend une voix masculine assez forte, mais d'un timbre voilé, que Mme Noël déclare être celle de son fils Maurice. Ensuite, Mlle Marthe exécute une sorte de danse, en tournant sur elle-même et en ployant son buste dans divers sens. Madame la générale nous dit que c'est une danse indienne. Quant à moi, je constate simplement la très grande souplesse du médium.

La séance prend fin après cet exercice et les médiums sortent rapidement dans le jardin.

CRITIQUE. — Je rappelle aux lecteurs que mes critiques ne touchent en rien à l'honorabilité des médiums. Placé dans les conditions que j'ai expliquées, il m'était imposé de discuter librement les faits et de faire toutes les suppositions qui seraient venues à l'esprit d'un sceptique quelconque, assistant à ces manifestations. Je dirai donc que les phénomènes observés dans cette séance furent peu probants ; 1° Parce que la forme vue entre les deux médiums était trop indistincte, trop floue, et qu'une étoffe blanche ou grise tenue entre eux par les médiums aurait pu simuler cette apparence, d'autant mieux que les bras du même côté n'étaient pas visibles, cachés qu'ils étaient par cette forme ; 2° Parce qu'une étoffe peut

(1) Nous mettons le mot médium au masculin, même lorsqu'il s'agit de femmes, parce que Allan Kardec l'a toujours employé ainsi. Il est analogue au mot sujet pour les somnambules. On ne dit pas la sujet, mais bien le sujet.

se dissimuler très facilement sous des jupes et que le temps qui s'est écoulé entre le commencement de la séance et l'apparition de la forme aurait pu permettre toutes les manipulations nécessaires. J'ai déjà dit que l'apparence phosphorescente n'était pas très nette et, d'ailleurs, rien ne serait plus facile à simuler, en employant une étoffe enduite d'un sulfure fluorescent. Enfin, la voix entendue aurait pu être imitée automatiquement par l'un ou l'autre médium, puisque tous deux ont connu le fils de M. le Général Noël.

Il fallait donc encore attendre des faits plus démonstratifs.

Séance du 23 Juillet

D'abord, visite complète de la salle.

Entrent ensuite, M. et Mme Noël, M. D. ; Mme X. ; Mlles Marthe, Paulette et Marie Bérard, Mme Ninon.

Lumière faible. Les assistants prennent place à la table dans le même ordre qu'à la précédente séance ; après la prière, Mlle Marthe se lève, à demi en trance, et va rejoindre Mme Ninon dans le cabinet.

Assez longue attente. On chante divers chœurs. A différentes reprises, Mme Ninon sort du cabinet ; elle va et vient dans la salle. Comme la chaleur est accablante, Mme X. en entrant, avait quitté une écharpe en mousseline de soie et l'avait placée sur le couvercle en étoffe qui recouvre la cuve située le long du mur de gauche. Au cours d'une des promenades de Mme Ninon, Mme X, qui la suivait des yeux, observe qu'elle prend son écharpe ; elle me le signale immédiatement tout bas. Mme Ninon rentre dans le cabinet.

Au bout d'un certain temps, on remarque une agitation des rideaux et entre les draperies on fait toucher à Mme la Générale un tissu en mousseline de soie. M. Noël le touche aussi. On entend dans le cabinet comme des rires étouffés et la température étant suffoquante on suspend la séance. A ce moment on cherche l'écharpe, elle est toujours absente. Mlle Paulette déclare que c'est Mme Ninon qui l'a enlevée. Celle-ci s'en défend vivement.

Au moment du départ de Mme X, lorsqu'on lui apporte son chapeau au salon, elle trouve l'écharpe tamponnée dans l'intérieur de la coiffe.

C'est peut-être en état de trance que l'écharpe a été prise, mais on comprend combien cet incident me fut désagréable, en me faisant suspecter le peu de faits que j'avais constatés jusqu'alors.

Heureusement que les séances se suivent et ne se ressemblent pas.

A partir de ce jour, je ne vis plus rien de suspect et les séances ultérieures me permirent de me convaincre, une fois de plus, que la patience est indispensable, et qu'il ne faut pas prononcer de jugements hâtifs dans ces sortes de recherches, où tant d'influences peuvent intervenir pour en vicier les résultats. Lorsqu'on lit l'étude si consciencieuse publiée par M. Ochorowicz dans l'ouvrage de M. de Rochas : *L'extériorisation de la motricité,* au sujet des expériences d'Eusapia Paladino, on constate qu'entre *le vrai phénomène* et *la fraude consciente,* il y a des intermédiaires qui sont la *fraude inconsciente à l'état de veille* et la *fraude inconsciente pendant la trance* (1). M. Ochorowicz n'étant pas spirite, ayant l'esprit très

(1) Pour les personnes que cette expression de « fraude inconsciente à l'état de veille » pourrait choquer, je crois bon de transcrire le passage suivant du savant docteur :

« Dans les expériences si intéressantes de *Cumberlandisme* ou divination apparente des pensées, ce n'est pas le magicien qui nous trompe. Il devine l'endroit ou la personne, tout simplement d'après les indications inconscientes de nos muscles. C'est la personne qui pense à l'objet caché, quelquefois avec l'idée de démasquer le magicien, c'est elle qui triche sans s'en douter, puisque c'est elle qui prétend n'avoir pas donné le moindre signal, tout en indiquant par les vibrations de sa main l'endroit où l'objet avait été caché. Quelquefois cette inconscience va plus loin encore. Une dame qui m'avait très bien conduit dans des expériences de Cumberlandisme et avait juré de ne plus faire aucun signe inconscient, commence en arrivant près de l'objet caché (je tenais légèrement sa main droite) par m'indiquer du doigt la direction. — Je cherche un peu trop haut : sa main fait le signe de négation. — Je m'abaisse ; *oui*, dit la main. — Et enfin, en pliant le doigt comme pour soulever le vase sous lequel était caché un bout de papier, elle me l'indique carrément.

« Inutile de dire que j'ai trouvé.

« C'est extraordinaire, fit la dame ; cette fois-ci je suis absolument certaine de n'avoir pas donné la moindre indication...

« Quel bonheur que cette dame, une personne très intelligente et très consciencieuse, n'ait pas été exposée à une étude semblable à celle de Cambridge. Elle eût été proclamée fourbe par tout le monde.

« M. Lodge rappelle un petit incident de l'île Roubaud, sur lequel je donnerai quelques détails, car, malgré son caractère enfantin, il est très instructif et il n'a pas été bien compris.

« Un jour, (c'était le 22 juillet), le lendemain d'une séance fatigante, E. P. nous appelle inopinément, M. Lodge, M. Myers et moi, dans l'autre chambre, « car, dit-elle, on y entend des coups dans la table ». Nous

avisé et beaucoup d'expérience, ses observations ont pour moi le plus grand poids, et c'est en tenant compte de ces possibilités que j'ai continué d'assister à des séances avec Mme Ninon, d'autant plus que M. D. le lieutenant de vaisseau, m'affirma qu'à son dernier sé-

---

arrivons ; E. P. se met à côté d'une grande table renversée, et nous entendons les coups frappés ; seulement, il ne fut pas difficile de remarquer que c'était elle-même qui frappait avec sa bottine. Lorsque je lui fis cette observation, elle recula un peu tout en niant le fait.

« C'est étrange tout de même, dit-elle, *quelque chose pousse mon pied vers la table. Sentite ! sentite !...* »

« Elle était tellement sûre du « phénomène » qu'elle insista, afin que je lie son pied avec le mien à l'aide d'un cordon. Et quand cela fut fait, je sentis qu'elle tirait le cordon en tordant son pied ; elle le tournait de façon à pouvoir frapper la table avec son talon.

« C'était évident pour tout le monde, sauf pour elle-même, et elle haussa les épaules, lorsque je lui dis que cela n'avait pas d'importance et que ce n'était pas la peine de continuer. On aurait pu croire à une plaisanterie de sa part, tandis que c'était sincère... ».

M. Ochorowicz cite encore le cas d'un étudiant qui se donnait un soufflet, dont il était très effrayé, en croyant qu'il lui venait de Xanthippe, l'acariâtre femme de Socrate !

Citons enfin ce dernier cas, qui a quelque analogie avec celui de l'écharpe :

« Un soir, à Varsovie, E. P. dort dans sa chambre à côté de la nôtre ; moi je ne dormais pas encore, et tout à coup j'entends qu'elle se lève et se promène pieds nus dans l'appartement, puis rentre dans sa chambre et s'approche de notre porte. Je fais semblant de dormir et fais signe à Madame Ochorowicz, qui s'est réveillée, de rester tranquille et de bien observer ce qui va suivre. Un moment après E. P. ouvre doucement la porte, s'approche de la toilette de ma femme, ouvre un tiroir, le referme et s'en va, en évitant soigneusement de faire du bruit. Je m'habille à la hâte et nous entrons dans sa chambre. E. P. dort tranquillement. La lumière de notre bougie semble la réveiller — « Qu'as-tu cherché dans notre chambre à coucher ? — Moi ? je n'ai pas bougé de place ».

« Voyant l'inutilité d'un plus long interrogatoire, nous regagnons nos lits, en lui recommandant de dormir tranquillement. Le lendemain je lui pose la même question, Elle en est tout étonnée et même troublée (elle rougit légèrement). Comment oserais-je, dit-elle, entrer dans votre chambre, dans la nuit ! »

« Cette accusation lui est très pénible et elle cherche à nous persuader par toutes sortes de raison insuffisantes, que nous nous trompons. Elle nie tout, et je suis obligé de reconnaître qu'elle ne se rappelle ni de s'être

jour, ayant tenu Mme Ninon par la main, *personne n'étant dans le cabinet*, le fantôme s'est montré entre les draperies et a parlé.

Mardi 25 Juillet

Je copie toujours mes notes. Pour la première fois, toutes les précautions étant bien prises, j'ai vu l'être qui dit se nommer Bien Boa et les deux médiums en même temps. Voici le détail de cette intéressante séance qui a eu lieu dans la salle du pavillon, le tantôt, à 4 h. 1/2.

Visite complète de la salle par Mme X et par moi. Sont entrés

---

levée, *ni même d'avoir causé avec nous*. (C'était déjà un autre état somnambulique).

« Je prends une petite table et j'ordonne à E. P. de mettre ses mains dessus.

« C'est bien, dit-elle, John vous dira que je mens pas ! »

« Je pose les questions :

— « Est-ce toi, John, qui es entré, cette nuit, dans notre chambre à coucher ?

— Non.

— Est-ce la femme de chambre ? (Je suggère cette idée exprès pour mettre à l'épreuve la véracité de John).

— Non, dit-il.

— Est-ce le médium lui-même ?

— *Oui*, dit la tab'e... « Non, ce n'est pas vrai », s'exclama E. P. en voyant son espoir déçu. — « Si ! » répond la table avec force.

— Est-ce dans l'état de trance ?

— Non.

— Dans son état normal ?

— Non.

— Dans un état somnambulique spontané ?

— Oui.

— Dans quel but ?

— *Pour aller chercher les allumettes, car elle avait peur dans son sommeil et ne voulait pas dormir sans lumière.*

« Et réellement il y avait toujours des allumettes dans le tiroir ouvert par E. P., sauf cette nuit par exception ; elle est donc retournée sans rien prendre.

« En entendant l'explication de la table, E. P. haussa les épaules, mais ne protesta plus.

« Voilà donc une femme qui est capable de se trouver d'un moment à l'autre dans un état psychique tout à fait différent. Est-il juste d'accuser une pareille créature de fraude préméditée sans le moindre examen médical et psychologique, sans le moindre essai de vérification ? »

ensuite : M. et Mme Noël, Mlles Marthe, Paulette et Marie, Mme Ninon ; on s'assied autour de la table dans l'ordre suivant : A gauche, à côté du rideau, Mme la Générale Noël ; M. Noël ; moi ; Mlle Marthe ; Mme X ; Mme Ninon, Mlle Marie, Mlle Paulette.

Madame Noël me prie de lire la prière. Tout le monde fait la chaîne en silence. Il s'écoule ainsi quelques minutes, puis Mme Ninon se lève et se dirige vers le cabinet, où elle s'assied sur le fauteuil. Un instant après, Mlle Marthe se lève aussi et se rend auprès de Mlle Paulette, qu'elle prend par la main en l'amenant à côté de moi, pour la remplacer dans la chaîne. Elle entre ensuite dans le cabinet. Les médiums tirent les rideaux et nous attendons en silence.

Je rappelle encore que la lumière rouge est allumée et qu'une chaise placée en équilibre instable contre la porte tomberait si on voulait pénétrer dans la salle. La lumière permet de bien voir les assistants et des caractères du corps 12 de la *Dépêche Algérienne*.

Mme la présidente demande que l'on chante. Divers airs sont repris en chœur. Un quart d'heure se passe, pendant lequel les rideaux s'écartent deux fois, et l'on voit les médiums immobiles ; ils semblent endormis sur leurs chaises, puis les draperies se referment.

Enfin les rideaux sont tirés de nouveau et, sur la gauche, tout près de Mme Noël, une apparition fait voir distinctement la moitié de son corps C'est une forme entourée de draperies blanches, ayant un turban, et dont la taille peut être évaluée, car le sommet de la tête atteint la hauteur du baldaquin. La tête est celle d'un individu à peau brune, aux yeux et à la moustache noirs. On ne voit que le bras et la main gauches du fantôme. Mon attention se concentre sur les médiums. A ce moment, de ma place, je ne puis voir que la robe et le contour des jambes de Mlle Marthe, le buste m'étant caché par le fantôme et aussi, plus loin, en entier, Mme Ninon, en trance dans le fauteuil. C'est donc, simultanément, que l'apparition et les médiums sont visibles. A plusieurs reprises, le fantôme fait quelques mouvements qui découvrent plus ou moins Mlle Marthe. Les rideaux se referment, après avoir été ouverts, deux à trois minutes.

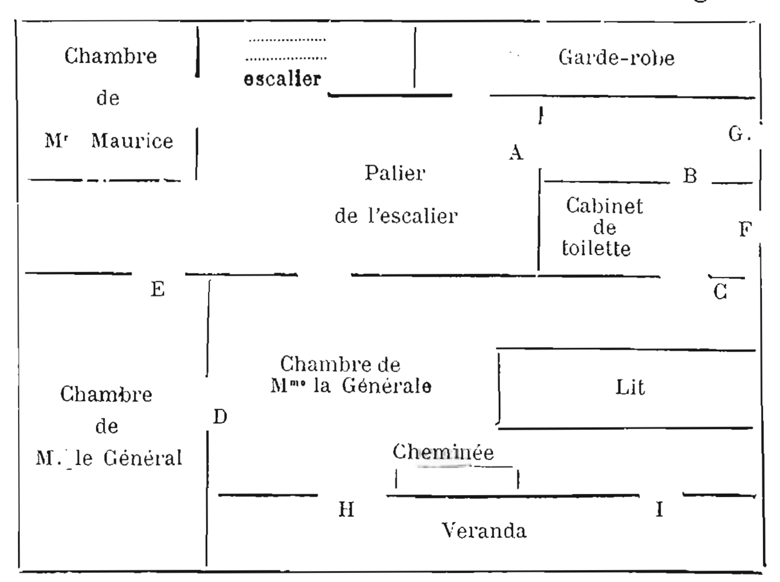
Une seconde fois, la même apparition se montre, toujours à demi masquée par le rideau de gauche. Détail bizarre, je remarque que le fantôme a sur la tête, tout ouvert et à plat, l'éventail de

Mlle Marthe, assez facilement reconnaissable. Chose très importante, cette fois j'ai remarqué que les yeux du fantôme remuaient et que le bras visible s'agitait, tandis que le corps avait des mouvements souples. Ces remarques me semblent de nature à exclure l'hypothèse d'une poupée habillée, car dans la position inclinée où se trouve le corps de Mlle Marthe, elle ne pourrait faire mouvoir un mannequin aussi grand et aussi encombrant,et Mme Ninon ne pourrait y être pour rien, sa personne entière étant visible.

Mais ce fantôme ne pourrait-il être Mlle Marthe elle-même, déguisée, tandis qu'elle aurait laissé sa robe et son corsage sur la chaise ? Cette hypothèse me semble difficilement admissible car une robe vide sur une chaise n'a pas le même relief que lorsqu'elle revêt un corps, et il me semble bien que j'ai distinctement constaté la rondeur des jambes. Néanmoins, je désire voir maintenant le visage et les bras des médiums en même temps que l'apparition, pour être persuadé de sa parfaite autonomie.

Mercredi 26 juillet

Séance le soir à 9 h. 1/2 dans la chambre de Mme Noël. Le plan du premier étage est ci-contre. Comme mesures de précautions on a mis des scellés dans l'intérieur à la porte A et aux fenêtres G. et F. Les deux salles et la chambre à coucher sont soigneusement



visitées, et même je regarde sous le lit de Mme la Générale. Etaient présents : M.et Mme Noël, les trois sœurs Béraud, Mme Ninon et moi. Sur la cheminée est posée la lanterne rouge. Mlle Marthe et

Mme Ninon entrent dans le cabinet de toilette, qui est séparé de la chambre par une légère portière en toile,et qui sert de cabinet. La prière est lue ; M. Noël et Mlles Paulettes et Marie sont assis au pied du lit. Moi je suis assis à côté de Madame la Générale, en face de la porte du cabinet de toilette.

On chante. Après une assez longue attente, près d'une demi-heure, la portière est agitée et, sur la gauche, (par rapport à nous) quelque chose de blanc se montre, la draperie est tirée assez pour découvrir Mme Ninon, mais on ne voit pas du tout Mlle Marthe. Un long temps se passe, rien ne se produit plus, et les médiums se réveillent. Les scellés visités sont intacts. Cet insuccès est dû peut-être à la trop grande fréquence des séances. Malgré cela, on décide qu'on en tiendra une le lendemain.

Jeudi 27 juillet

Visite de la salle. Présents M. et Mme Noël, Mme X, Mlles Marthe, Paulette et Marie, Mme Ninon arrive un quart d'heure après le commencement de la séance. On lui ouvre la porte. Mlle Marthe, qui était d'abord à la chaîne entre moi et Mme X, s'est levée peu de temps après la prière, a fait placer sa sœur à côté de moi, et s'est rendue dans le cabinet.Mme Ninon l'y rejoint.

Ces interruptions ont sans doute troublé les conditions car l'attente est longue. J'entends le bruit que fait la chute d'un objet dans le cabinet. On chante divers chœurs. Tout à coup, à la hauteur du baldaquin, une tête revêtue d'un turban se montre entre les rideaux, à peine écartés. Puis la moitié du corps et le bras gauche de l'apparition sont visibles. Toujours des draperies blanches, flottantes, ne permettant pas de voir le buste et les jambes. La tête et les mains ont une couleur basanée. Je vois comme une sorte de ganse dorée qui entoure le turban. Les traits sont peu distincts. Cependant l'apparition remue ; elle se penche en avant, puis elle-même, de son bras gauche repousse la draperie droite, ce qui permet de distinguer Mme Ninon endormie. Le fantôme se déplace sur la gauche, et je vois la jupe de Mlle Marthe assise sur sa chaise.

Les rideaux se referment à demi, *tirés par la forme elle même*. On chante de nouveau, avec plus d'ardeur, et voici que l'apparition se fait voir tout entière. Mme Noël se lève alors, s'approche et, à quatre reprises, l'apparition l'embrasse assez fort pour que l'on entende distinctement le bruit des baisers. Les rideaux sont toujours

très près l'un de l'autre, ce qui ne permet plus de voir les médiums. Mais le fantôme, sur notre demande, écarte de nouveau les tentures et sort complètement du cabinet. Les mouvements du corps sont ceux d'un être ordinaire. L'apparition se penche au-dessus de la table et touche la main de Mme X. Je demande la même faveur, elle m'est accordée. Je sens la main du fantôme qui presse la mienne avec l'extrémité de ses doigts, qui me semblent longs, effilés et terminés par des ongles pointus. La taille de l'apparition peut être évaluée assez facilement, parce que le sommet du turban effleure une bande horizontale qui partage par moitié la bande du baldaquin dans le sens de la hauteur, soit 1 h. 60 environ. Je remarque que les mouvements sont souples, presque onduleux. Le fantôme est resté environ deux minutes dehors, après quoi il rentre vivement dans le cabinet.

A ce moment, il se produit un phénomène intéressant. L'apparition s'écarte sur la gauche et prend la main de Mlle Marthe, ce que sa sœur Paulette me fait remarquer. Malheureusement, par suite de ma position à la table, je suis trop sur la gauche et le fantôme me cache le haut du corps du médium. Je ne vois que sa robe blanche, mais je distingue parfaitement Mme Ninon. Puis les rideaux sont refermés.

Une fois encore, on voit la tête de l'entité à travers l'entrebâillement de la partie supérieure des rideaux. Un temps assez long s'écoule, puis les médiums déclarent la séance terminée. Ils se réveillent et sortent du cabinet. Température accablante, tout le monde est trempé de sueur comme si l'on sortait d'un bain. Je regrette de n'avoir pas vu l'apparition prendre la main de Mlle Marthe, cela eût été d'un grand poids pour détruire l'hypothèse d'un déguisement. Mais, cette fois, je suis bien certain que le fantôme n'est pas un mannequin ; la marche et le toucher, les baisers à Mme Noël et le déplacement des rideaux par cette forme, me l'assurent d'une manière absolue.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

Dieu et la Nature

Souvent, las de nos pérégrinations à travers la ville ; ahuri, bousculé par cette foule de gens affairés courant à l'assaut du capital ; par ce bruit assourdissant des charrois de toutes sortes se croisant sans cesse, nous éprouvons un irrésistible besoin de silence et de calme.

C'est en pleine campagne que nous les trouvons. Là, isolé, loin des hommes et du terre-à-terre, en face de nous-même, nous interrogeons notre âme. Elle nous répond : « cherche, crois, aime ».

L'influence de cette belle nature nous enveloppe bientôt en entier. Notre pensée, dans cet état semi-extatique, quitte la région terrestre pour s'envoler vers les sphères supérieures y chercher, au centre de ce fluide épuré, les vérités divines ; et, sous cette bienfaisante action nous sentons notre cœur s'ouvrir et aspirer aux félicités éternelles.

Si l'œuvre terrestre est impressionnante, combien plus encore est émouvante celle de l'univers sidéral !

Contemplons, par une belle soirée, ces mondes, de grandeur et d'intensité lumineuse variées, s'enfonçant — sans jamais s'écarter de la route tracée — dans les profondeurs incomprises de l'Espace, pour revenir, périodiquement, à leur point de départ, nous serons forcé de reconnaitre qu'une volonté en dehors de la matière a créé tous ces globes et en règle la marche.

Alors, si nous éprouvons, à l'égard des conceptions humaines, les sentiments d'admiration qui leur sont dus jusqu'où doit-elle aller lorsqu'il s'agit de celles de Dieu ?

Là-haut est majestueusement écrite, en caractères de feu, la puissance d'une intelligence éternellement créatrice.

Ici-bas, comme sur tous les globes, du brin d'herbe au faîte du chêne séculaire ; du grain de sable au sommet des monts ; de la goutte d'eau aux profondeurs des mers ; de l'infiniment petit à l'infiniment grand, partout et dans tout se montre le créateur universel : Dieu. Pourquoi ? Parce que toutes ces merveilles, toutes ces lois qui les régissent n'ont pu se créer elles-mêmes puisque pour concevoir il faut une pensée, et une volonté pour exécuter. Notre corps, inerte par sa séparation d'avec l'âme qui l'a fait agir de son

vivant, est-il capable de se mouvoir, de vouloir et de faire acte de pouvoirs ? Non. Eh bien ! il en est de même pour tout ce qui est matière. Dieu a créé cette matière, mais elle ne peut être actionnée que par lui. Une plante, improductive si elle est seule, produira si elle est accouplée. On verra le mâle se pencher vers sa compagne pour déposer sur elle le pollen fécondant.

Sous quelle action agit-elle ainsi ? Sous l'impulsion d'un acte tout mécanique, mis en mouvement par un *instinct que le créateur lui a donné* pour la reproduction de l'espèce, mais non par *l'intelligence.* Tout ce qui est, vit et pense ne peut *être, vivre* et *penser* que par l'intervention d'un Dieu créateur.

Il y a, pourtant, une catégorie d'incrédules que l'orgueil empêche de raisonner. Comment ! ils comblent de louanges et d'honneurs ceux de leurs semblables qui ont doté l'industrie et la science de machines et d'instruments perfectionnant le travail matériel, et ils refusent à la nature un créateur ?

Puisque, selon leur théorie, *tout* s'est créé tout seul, pourquoi les inventions de l'homme ne se sont-elles pas créées sans son intervention ?

Grand Dieu ! mais que sommes-nous ? Oui, que sommes-nous devant la majesté de ces manifestations divines dépassant toute conception humaine ? Avons-nous le droit de nier parce que notre pauvre intelligence ne comprend pas, ou parce que notre sot amour-propre le défend ?

Laissons parler notre raison au lieu de l'étouffer sous des sophismes qui ne prouvent rien. Elle nous dira, ô matérialistes ! que l'homme n'est *rien* ; qu'il ne *naît*, *n'agit*, ne meurt et ne *progresse* que sous l'empire des lois immuables d'un créateur, âme des mondes.

L'homme ne crée rien ; il ne fait que se servir des éléments que Dieu a mis à sa disposition pour améliorer son existence et marcher dans la voie du progrès, qu'il veut *infini*.

C'est pour monter toujours vers la perfection que la sagesse divine a donné à l'homme le désir incessant du mieux, afin qu'il évolue sans cesse pour atteindre le but enviable de l'éternelle félicité. Car, si Dieu a créé l'homme il lui a aussi créé un avenir. Il a voulu que sa créature, par ses vertus morales, puisse arriver jusqu'à lui.

L'on voit donc que ce créateur, que quelques vaniteux nient, est *partout*. Sa manifestation se révèle *dans tous*, puissante, inlassable et féconde.

Il serait à désirer que les parents, surtout les mères, comprissent mieux les *devoirs* qui leur incombent vis-à-vis de leurs enfants.

Il appartient aux mères de façonner ces jeunes cerveaux pour les préparer à recevoir la bonne semence. Aux professeurs à faire le reste ; développer en eux cette instruction première dans les idées spiritualistes et élever leur entendement vers un créateur de l'univers, afin d'en faire un jour des hommes dépourvus d'orgueil et d'égoïsme et capables d'enseigner, aux déshérités, les sublimes vérités qu'il leur a été donné de connaître.

Ils leur feraient mieux comprendre la petitesse, la faiblesse de l'homme, sa ridicule vanité, en les mettant en face de la majesté des cieux.

Dans cette gigantesque conception, dans ce rouage faisant mouvoir les mondes sillonnant l'immensité, pourraient-ils y voir une autre cause que celle d'une intelligence au-dessus de la compréhension humaine ?

Si, comme le prétendent les matérialistes endurcis, les univers se sont créés tout seuls, par leur propre volonté et leurs moyens personnels, dans quel but l'auraient-ils fait ? Ce qui ne pense pas ne peut créer ce qui est intelligent ; donc, un créateur s'impose.

Sous son action la matière se forme, les mondes se meublent, les humanités naissent. Dieu trône au-dessus de ses œuvres et de sa volonté, en règle et dirige le mouvement.

O matérialistes ! ô vous qui affirmez le néant, la disparition *complète* de tout ce qui existe, lorsque sonnera pour vous l'heure de la transformation ; quand votre âme, *immortelle* — que vous le croyiez ou non — quittera la Terre pour se réveiller dans l'Espace, lotie du bagage des erreurs amassées durant votre vie matérielle, le désapointement sera grand et le regret cuisant. Ce ne sera pas votre corps *matériel* qui souffrira, mais votre *Esprit* constituant votre *vraie* personnalité. Sous le charme des splendeurs qui vous entoureront vous regretterez votre aveuglement et le temps perdu dans l'ignorance, *voulue*, de votre créateur et de votre avenir spirituel. Alors, votre intelligence, dépouillée de cette matière sur laquelle

reposait, seule, votre foi, comprendra l'intervention divine dans *tout ce qui existe* et travaillera à sa nouvelle incarnation en apportant, cette fois, en Elle les moyens réparateurs et la devise du spirite ; devise contenant *tous nos devoirs* envers Dieu par *nos devoirs* envers les hommes, et résumés en ces mots :

« Hors la Charité point de salut ».

HENRI TIVOLLIER.

11 Septembre 1905. Marseille.

Par delà la science

Monsieur Ch. Richet vient de faire paraître dans le *Figaro* du 9 octobre un article intitulé : *Par delà la science,* qui est une réduction abrégée de celui dont nous avons parlé ici-même, qui avait pour titre : *Faut-il étudier le spiritisme.* Même indécision, même flou dans la pensée quant aux causes. Toujours cette incompréhensible affirmation, sans preuve, que ce ne peuvent pas être les esprits des hommes vivants décédés qui se montrent ainsi à nos regards surpris. Nous reviendrons sur ce point. Signalons en quelques lignes l'argument principal de l'article.

Nous ne savons pas tout, dit ce physiologiste, et il nous faut être très prudent dans nos négations.

Thalès de Milet n'aurait rien compris au téléphone si on le lui eût montré, et un chien ne comprend guère non plus une exécution capitale qui se passe devant lui. Pourquoi ? parce qu'il leur manquerait les chaînons intermédiaires pour arriver jusqu'à l'idée claire de ces phénomènes. Il en est de même pour la matérialisation de fantômes et, pourtant, ceux-ci paraissent, semblent exister. Des savants qualifiés racontent qu'ils en ont vu et touché, ne seraient-ce que Crookes, Russell Wallace, Gibier et... Zollner. Pour ce dernier il y a erreur ; je ne crois pas qu'il ait jamais assisté à une séance de matérialisations, le médium Slade ne produisant pas ces sortes d'apparitions.

Très-bien, alors vous croyez, M. Richet, à ces fantômes ? Ah ! permettez, je ne dis pas cela, il faudrait une preuve, une bonne preuve. C'est un labeur pénible que celui qui consiste à éliminer la

fraude : « La photographie fournirait des preuves certaines, mais les conditions sont si délicates que bien rarement — sinon jamais — des photographies probantes et authentiques ont été recueillies. C'est malheureux, mais c'est ainsi ».

Halte-là, je vous prie. Quelque lignes plus haut, en parlant des recherches du grand savant anglais, vous écriviez :

« Quelquefois c'est une forme humaine, très nette, ayant l'apparence et presque la réalité de la vie, qu'on peut toucher et qui résiste comme un vrai corps humain, ainsi que dans le cas si souvent cité de Katie King, observé par sir William Crookes. Il n'est pas permis de douter de la sagacité scientifique de sir William Crookes plus que de sa bonne foi. Or il affirme avoir vu, dans son propre laboratoire, apparaître et disparaître Katie King, à côté de Florence Cook, le médium.

« Bien d'autres excellents observateurs ont vu aussi de pareilles formes. Va-t-on admettre que Crookes, Russell Wallace, Gibier, Zollner, pour ne parler que des plus illustres, ont été illusionnés par des imposteurs habiles ? »

Non, certes, mais si l'on ouvre le livre de Crookes, on lit qu'il a PHOTOGRAPHIÉ plus de vingt fois l'*Esprit* de Katie King et cela dans des conditions excellentes. Comme vous dites excellement qu'il n'est pas plus permis de douter de la capacité scientifique de William Crookes que de sa bonne foi, pourquoi insinuer « que, peut être jamais, des photographies probantes et authentiques » n'ont pu être recueillies ? Je tiens à votre disposition celles de Katie King, mais je soupçonne qu'il doit bien en exister quelque exemplaire dans cette magnifique bibliothèque dont M. Jules Bois était émerveillé. Dès lors, pourquoi ces réticences ? Si vraiment la photographie de Katie a été faite, et c'est une certitude, vous n'avez pas le droit, pour être conséquent avec vous-même, de tatillonner toujours, de tergiverser ; il faut avouer franchement que ce fait fût-il unique — ce qui n'est pas — il suffirait pour affirmer authentiquement l'incontestable réalité des fantômes.

Mais notre modeste prose ne suffit pas, voici celle du maître lui-même :

« Ayant pris une part très active aux dernières séances de Mlle Cook et ayant très bien réussi *à prendre de nombreuses photographies de Katie King* à l'aide de la lumière électrique, j'ai pensé que la publication de quelques détails serait intéressante pour les spiritualistes.

Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie, elle a donné des séances chez moi, presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier à la lumière artificielle. *Cinq appareils* de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de grandeur de plaque entière, une de demi-plaque, une du quart et de deux chambres stéréoscopiques binoculaires, qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés, et nombre de glaces furent nettoyées à l'avance, prêtes à servir, afin qu'il n'y eût ni hésitation, ni retard pendant les opérations photographiques *que j'exécutais moi-même*, assisté d'un aide.

« Ma bibliothèque servit de cabinet noir : elle avait une porte à deux battants qui s'ouvrait sur le laboratoire, un de ces battants fut enlevé de ses gonds, et un rideau fut suspendu à sa place pour permettre à Katie d'entrer et de sortir facilement. Ceux de nos amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire en face du rideau, et les chambres noires étaient placées un peu derrière eux, prêtes à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet, chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir il y avait trois ou quatre expositions de glaces dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, d'autres en réglant la lumière. Malgré tout, *j'ai quarante-quatre négatifs*, quelques-uns médiocres, quelques-uns ni bons, ni mauvais, et d'autres excellents. »

Il me semble, M. Richet, que quarante-quatre photographies de Katie c'est vraiment quelque chose d'appréciable, et que celles-là sont « probantes et authentiques ». Voulez-vous que le médium soit sur la même plaque que l'esprit, tournez une page et vous êtes servi :

« Fréquemment, — dit toujours le grand physicien —, j'ai soulevé un côté du rideau lorsque Katie était debout tout auprès, les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pouvaient *voir en même temps Mlle Cook et Katie*, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas alors voir le visage du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds ; nous la voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moments nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et *de son médium photographiés ensemble* ; mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook. »

Après cela, nous croyons que la cause est entendue.

Nous ne nous arrêterons pas à la dénégation que la forme qui se montre ainsi, qui parle, qui affirme vivre dans l'espace, après avoir habitué cette terre, n'est pas un Esprit. Le plus simple bon sens nous fait voir, clair comme le jour, que ce n'est pas un être

humain, car jamais, dans aucun temps, un homme ou une femme ne se sont formés instantanément ou n'ont disparu de la même manière. Si l'on veut y voir un dédoublement du médium, cela prouvera 1° que le médium a un esprit, puisque celui-ci sort de son corps et vit d'une manière indépendante avec un second corps, aussi matériel que le premier ; 2° que si l'esprit du médium possède un corps qui peut se montrer, il en sera de même pour les autres esprits ; et comme nous avons une quantité d'affirmations de témoins qui ont reconnu leurs parents ou amis décédés, la négation de l'existence des Esprits est si inconsistante, si enfantine même, qu'elle ne vaut pas la peine d'une discussion sérieuse.

Une seconde erreur de notre estimable auteur, c'est de croire que les Spirites s'imaginent que les Esprits sont tout-puissants. Nous en sommes à nous demander où ce docteur a puisé de semblables notions sur cette doctrine, mais, certainement, ce n'est pas chez les Spirites. Ceux-ci n'assimilent pas les habitants de l'au-delà à d'habiles enchanteurs qui ressusciteraient les merveilles des mille et une nuits. Il suffit d'ouvrir les livres d'Allan Kardec pour constater que jamais une semblable hérésie n'a été énoncée par lui, et il faut tout l'effarement d'un homme qui passe du matérialisme absolu à la reconnaissance de l'existence des fantômes, pour être aussi dévoyé. Non, les esprits ne sont pas capables de tout et loin s'en faut, car ils se plaignent assez amèrement que les condiditions soient aussi fréquemment défavorables quand ils veulent se manifester.

La vérité est que le phénomène spirite, comme l'écrit M. Delanne, obéit à un déterminisme rigoureux, et que si nous ne connaissons pas encore les lois qui régissent ces manifestations, elles n'en existent pas moins. Un peu de patience, et tout cela se débrouillera pour le plus grand bien de la science du XX[e] siècle.

C'est égal, les spirites peuvent être fiers d'avoir amené le monde scientifique à résipiscence, au moins quant aux faits, en la personne d'un de ses plus célèbres représentants, et nous remercions l'illustre physiologiste d'avoir le courage de regarder en face ces problèmes si troublants, dont la solution changera la mentalité de nos sociétés. Après avoir contribué à introniser le magnétisme chez les savants, M. Richet donne, malgré ses réserves, un coup d'épaule au Spiritisme, grâces lui en soient rendues.

BECKER.

Un cas de dédoublement de la vie

(*Suite et fin*) (1)

En 1876, cette période de transition avait peu à peu diminué de longueur et bien que la perte de connaissance fût aussi complète, elle était tellement courte que Félida pouvait la dissimuler en quelque lieu qu'elle se trouvât.

L'entourage n'apercevait que les variations de caractère qui étaient très accusées.

A cette époque, dans les période d'accès ou de condition seconde, elle est plus fière, plus insouciante, plus préoccupée de sa toilette ; de plus, elle est moins laborieuse, mais beaucoup plus sensible ; il semble que dans cet état elle porte à ceux qui l'entourent une plus vive affection.

Ces différences avec l'état normal sont peut-être dues à ce que dans ce dernier état, elle perd le souvenir, tandis que dans la conditions seconde, elle le recouvre.

Le 5 juillet, le Dr Azam est frappé en entrant chez Félida de sa physionomie triste ; elle le salue cérémonieusement et paraît s'étonner de sa visite.

Son allure le frappe et il pressent qu'elle est dans une période d'état normal ; il lui demande si elle se souvient de la dernière fois où ils se sont vus.

« Parfaitement, répond-elle, il y a environ un an, je vous ai vu « montant en voiture sur la place de la Comédie ».

La chose était certaine, Félida était bien dans l'état normal, car elle ignorait la dernière visite faite pendant la condition seconde (21 juin). Il l'interroge, il apprend qu'elle est dans sa *raison* (elle dit juste aujourd'hui) depuis le matin à huit heures ; il est environ trois heures de l'après-midi.

Il l'étudie alors avec soin, voici le résumé de ses observa tions:

Félida est d'une tristesse qui touche au désespoir ; sa situation est en effet fort triste et chacun de nous peut aisément comprendre

(1) Voir N° d Octobre p. 255.

ce que serait aujourd'hui sa vie si l'on supprimait par la pensée le souvenir des trois ou quatre mois qui précèdent. Tout est oublié ou plutôt rien n'existe, affaires, circonstances importantes, connaissances faites, renseignements recus ; c'est un feuillet, un chapître d'un livre violemment arraché ; c'est une lacune impossible à combler.

Le souvenir de Félida n'existe que pour les faits qui se sont passés pendant les conditions semblables, les onze couches par exemple. Il faut faire ici une remarque qui a son importance. Onze fois Félida a été mère, toujours cet acte physiologique de premier ordre, complet ou non, s'est accompli pendant l'état normal.

Le docteur lui demande à brûle-pourpoint la date de ce jour ; elle cherche et se trompe de près d'un mois.

Il lui demande où est son mari ; elle l'ignore, ne sait pas à quelle heure il l'a quittée ni ce qu'il a dit en partant. Or, à huit heures l'état normal était survenu et il était sorti un quart d'heure auparavant.

Auprès d'elle est un petit chien ; elle ne le connaît pas et l'a vu ce matin pour la première fois. Cependant les allures de l'animal indiquent qu'il est dans la maison depuis longtemps.

En dehors de ces modifications qui résultent directement de l'absence de souvenir, notons d'autres différences entre l'état normal et la période d'accès.

Les sentiments affectifs ne sont plus de la même nature. Félida est indifférente et manifeste peu d'affection pour ceux qui l'entourent ; elle se révolte devant l'autorité naturelle qu'a son mari sur elle : « Il dit sans cesse : *je veux*, dit-elle, cela ne me convient pas.
« Ce qui me désole, c'est qu'il m'est impossible d'avoir rien de
« caché pour lui, quoiqu'en fait, je n'ai rien à dissimuler de ma vie.
« Il est bien certain que dans mon autre vie, je lui dis tout ce que
« je pense ».

De plus, son caractère est plus hautain, plus entier.

Ce qui la touche particulièrement, c'est l'incapacité relative qu'amènent ses absences de mémoire, surtout en ce qui touche son commerce.

« Je fais des erreurs sur la valeur des denrées dont j'ignore le
« prix de revient et suis contrainte à mille subterfuges, de peur de
« passer pour une idiote ».

Trois jours après, son mari raconte au Docteur que l'état de raison complète dont on vient de parler a duré de huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi.

Il ajoute un détail intéressant:

Il est plusieurs fois arrivé que s'endormant le soir dans son état normal, elle s'est éveillée le matin dans l'accès, sans que ni elle, ni son mari en aient eu conscience ; la transition a donc eu lieu pendant le sommeil.

Au moment où le Dr Azam publia cette étude, (1876), les périodes d'état normal ne duraient que deux ou trois heures au plus et se représentaient tous les deux ou trois mois.

Avant de terminer cet article, résumons les réflexions du Dr Azam, homme fort capable que nous avons connu à Bordeaux vers 1859.

Félida présente-t-elle un dédoublement de la personnalité, un dédoublement de la vie ? Est-ce un cas de double conscience ? ou présente-t-elle une altération de la mémoire, qui ne portant que sur la mémoire seule, laisse intactes les autres facultés de l'esprit ?

Si, en quelque état qu'elle soit, on demande à Félida ce qu'elle pense d'elle-même, elle n'a cru à aucun moment de sa vie être une autre personne ; elle a parfaitement la conscience qu'elle est toujours semblable à elle-même.

Elle n'a donc pas la sensation d'être double ; et dans l'une de ses existences, elle a le souvenir parfait de ses deux vies.

Félida ne croit pas non plus être une autre personne, comme la dame que cite Carpenter qui se croyant devenue un vieux clergyman, trouvait ridicule que ce médecin lui proposât un mariage.

Elle n'est pas non plus semblable au pasteur cité par Forbes-Winslow qui sentait en lui deux moi, l'un bon, l'autre mauvais ; ni à la dame américaine de Mac-Nish laquelle, à la suite d'un sommeil spontané, oublia toute son existence antérieure, même ce qu'elle avait appris, lecture, écriture, musique et qui fut obligée de recommencer son éducation, jusqu'à ce que, rentrée dans l'état normal, ces notions lui fussent revenues. Or, nous avons vu que l'amnésie de Félida n'a jamais porté sur la série des idées générales ou des notions antérieurement acquises.

Quelle est, en résumé, la situation de cette jeune femme ?

Nous reconnaissons qu'elle paraît avoir deux vies ; mais n'est-ce pas une apparence, une illusion que donne à l'observateur l'absence du souvenir qui caractérise ses périodes d'état normal ?

Recherchons les analogies.

Les personnes qui sont sujettes à des accès de somnambulisme naturel ne se souviennent pas au réveil de ce qui s'est passé pendant leurs accès. Il en est de même pour Félida. Mais on n'a jamais vu de somnambulisme aussi parfait, car dans l'état qui correspond à l'accès de somnambulisme, elle ne dort point ; elle vit et pense complètement ; sa vie y est même supérieure à sa vie normale, car pendant la seule durée de cette période, elle peut avoir la notion complète de son existence.

Il nous reste à examiner si l'amnésie n'est pas la seule cause des différences que présentent les deux états et si ce n'est pas elle qui est l'origine de cette apparence de dédoublement de la vie.

Avant la maladie, et pendant les périodes d'état normal qui reproduisent exactement l'état antérieur, Félida était naturellement sérieuse et triste.

Dans la condition seconde, elle est gaie, frivole et plus préoccupée de sa toilette. Mais cette gaieté n'est-elle pas naturelle ? En effet, dans cet état, son souvenir est complet ; il porte sur la vie entière ; elle sait qu'elle perdra la mémoire, mais cette pensée n'est rien en comparaison de la situation pénible où la place une amnésie foudroyante qui supprime des mois entiers de son existence, et l'atteint dans son amour-propre, en l'exposant à passer pour folle ou imbécile.

Nous croyons devoir ici prévenir une objection : on pourrait être tenté de penser que le Dr Azam a mal apprécié la situation de la malade et que l'état complet, l'état de raison est celui dans lequel le souvenir est complet, celui dans lequel elle a la parfaite possession d'elle-même, et que l'état maladif est celui que caractérise l'amnésie.

On se tromperait ; voici pourquoi :

Tout d'abord, ayant vu naître et grandir les accès, le Dr Azam peut affirmer l'identité entre l'état accidentel d'autrefois qui durait une heure dans un jour, et l'état d'accès presque constant qui, plus tard, durait quatre mois contre un jour.

Enfin, le Dr Azam pense que l'amnésie, chez cette jeune femme, a pour cause prochaine une diminution momentanée et périodique dans l'afflux du sang à la partie du cerveau qui préside à la mémoire. Il pense de plus que ce rétrécissement momentané des vaisseaux est dû à l'état d'hystérie de la malade, état qui a une action sur les éléments contractiles de ces canaux.

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques mots à cette intéressante étude.

Nous ne sommes pas médecin et par conséquent nous ne sommes pas compétent pour discuter les idées du Dr Azam ; cependant nous osons faire la réflexion suivante :

Si l'amnésie est due à un moindre afflux du sang à la partie du cerveau qui préside à la mémoire, ne semble-t il pas que la mémoire devrait être affaiblie pour ce qui concerne l'existence entière ? C'est ce qui n'a pas lieu. Pourquoi cette délimitation si nettement tranchée entre une période de la vie et une autre période ?

Ce moindre afflux du sang ne semble pas expliquer non plus l'espèce d'évanouissement qui sert de transition entre un état et un autre.

Les médecins cherchent à expliquer tout par des causes physiques ; comme toutes les personnes qui ont une théorie profondément enracinée dans l'esprit, ils cherchent par tous les moyens à faire rentrer leurs explications dans cette théorie. Ne les blâmons pas ; c'est le propre de la nature humaine ; nous avons peut-être fait comme eux. Rappelons comme exemple le fameux polygone du Dr Grasset.

Quant à nous, spirites, qui avons le bonheur de connaître mieux la nature de l'être humain que beaucoup de docteurs, nous sommes naturellement conduits à chercher les causes des faits que la science ne peut encore expliquer, ailleurs que dans les phénomènes purement matériels.

Nous soumettons le cas de Félida, à nos lecteurs.

ISIDORE LEBLOND.

Groupe Agullana à Bordeaux

Bordeaux, le 18 Octobre 1905

Mon cher Ami,

Je viens vous rendre compte de certains phénomènes spirites dont j'ai été témoin au groupe Agullana.

Le lundi 16 octobre, j'assistais à la séance hebdomadaire qui se tient rue de la Devise 55, dans le même local où se trouve la siège de la Fédération spirite du Sud-Ouest, et où étaient présents une trentaine de membres. Une douzaine de personnes faisaient la chaîne en dehors, et à 0m30, environ, de la table.

Le principal médium à effets physiques était Mlle Henriette Rives.

On baissa le gaz ; mais tout le monde pouvait se voir.

Vingt minutes plus tard, des coups, des raps, commencèrent à se faire entendre dans le tissu du bois, augmentant progressivement l'intensité de leur son, puis finissant par répondre intelligemment aux questions posées.

Ensuite on joua une marche sur le piano et la table, soulevant alternativement ses pieds, répéta la marche.

Je fus invité à quitter la chaîne et à mettre les mains sur cette table, longue de 3 mètres et large de 1 mètre 20 centimètres.

En même temps que j'entendais la répétition de la marche jouée, je percevais les mouvements qui ressemblaient à un ensemble de tangage et de roulis.

Après la séance, Mme Bitaly m'invita à une deuxième séance chez elle, 65 cours de la Martinique avec le médium, en petit comité, pour le lendemain.

J'y arrivai avec Mme Agullana laquelle, comme on sait, a des propriétés fluidiques très grandes qui aident beaucoup tous les médiums.

La table à manger, autour de laquelle nous nous mîmes tous les quatre, est une table à rallonges qui a six pieds munis de roulettes.

Pour les repas de la famille, les rallonges sont enlevées et les deux pieds du centre sont repliés contre le bord inférieur.

Nous étions en plein jour.

Nous fîmes la chaîne en dehors de la table.

Après quelques minutes, nous entendîmes des raps très faibles.

On ferma les persiennes qui étant à claire-voie laissent passer du jour.

Les coups dans la table devinrent plus forts et il fut répondu par oui et non à nos demandes.

Puis nous perçûmes le bruit d'une roulette d'un des pieds repliés.

Nous fermâmes les rideaux en drap de la fenêtre de façon à avoir la presque obscurité.

La roulette commença alors à tourner d'une manère presque continue. J'invitai alors ces trois dames à se lever avec moi, au lieu de rester assis comme nous étions, nous tenant les mains a $0^{m}50$ au dessus de la table. Et le roulement continua.

Je considère ce mouvement de roulette, ressemblant à celui que je lui ai fait exécuter ensuite avec mon doigt, comme très important au point de vue physique.

Je demandai alors à l'Esprit s'il pourrait faire marcher la roulette à la lumière d'une lampe.

Il y eut un oui faible et indécis.

On alluma une lampe ordinaire à pétrole. Nous restâmes debout, nous tenant les mains. L'attente, en pleine lumière, fut assez longue, mais enfin le roulement de la roulette se fit entendre.

Il était faible; on sentait l'effort de l'Esprit qui demandait grâce devant la lumière qui annihilait ses forces.

Tout ceci évidemment n'a pas le caractère grandiose des matérialisations de Crookes, des lévitations de Home, de l'écriture directe entre ardoises scellées, etc..

Mais néanmoins je crois qu'un savant officiel aurait été déconcerté devant les phénomènes que je relate.

Il est cependant bon de constater, comme l'a fait Charles Richet dans un de ses derniers écrits, que l'intensité des phénomènes semble être proportionnelle à la quantité d'obscurité ; et qu'un photographe ne doit pas être accusé d'avoir lui-même dessiné le portrait sur un cliché, sous prétexte qu'il est entré dans une chambre noire pour l'obtenir.

COMMANDANT DARGET.

Correspondance

Monsieur,

Il est toujours facile d'avoir de l'esprit aux dépens de celui dont on déforme la pensée au point de la rendre grotesque. Mais c'est un procédé que je m'étonne de trouver dans votre journal qui s'intitule « Revue Scientifique, etc » et quant à moi, ayant la prétention d'être simplement bien élevé, je ne répondrai pas sur le-même ton à votre collaborateur à la fois spirite et spirituel.

Je n'ai donc pas dit que Mme Piper avait prévu la mort de Georges Pelham et avait fait sa provision de renseignements pour les séances futures en interviewant G. P. Ce que je prétends, c'est qu'en dehors de tout ce que, grâce à sa médiumnité, elle a lu dans les souvenirs des vivants, elle peut avoir eu avant la mort de G. P. des rêves télépathiques dus à l'influence de G. P.

Un médium comme Mme Piper s'intéresse beaucoup à tout ce qui se dit autour d'elle et sur elle. Quelque modeste qu'elle paraisse, le rôle qu'on lui attribue d'intermédiaire entre les deux mondes, capable de révéler des vérités d'une portée incalculable,doit la remplir intérieurement d'enthousiasme et d'amour-propre. Il n'y a pas de barrière infranchissable entre ses deux consciences, mais il y a au contraire d'incessants rapports. Or vous savez comme moi le lien qui unissait M. Hodgson et G. P. Les sujets principaux de leurs causeries étaient la métaphysique, la possibilité d'une vie future. Deux ans environ avant sa mort,G. P. promettait à son ami que, s'il mourait le premier et constatait encore son existence, il s'efforcerait de révéler la continuation de cette existence.

Madame Piper a-t-elle connu normalement cette promesse ? L'a-t-elle devinée par lucidité ? peu m'importe D'une façon ou d'une autre elle a pu la connaître.

Et de son côté G. P. était membre de la société. Le 7 mars 1888 il assistait à une séance. Il fut sans doute plus frappé qu'il ne voulut le reconnaître des faits étranges qu'il y vit. Pour toutes ces raisons rien de plus vraisemblable que des échanges télépathiques de pensée entre le médium et lui. Je n'ai pas la place dans cette lettre de réunir les très nombreux faits qui me font attribuer à la télépathie *nocturne* une place immense dans l'explication des messages spirites.

Mais je tiens à dire avant de terminer que rien ne me paraît plus antiscientifique que ces âmes vagabondant hors de leurs corps. Les phénomènes de la transmission de pensée confirment de la façon la plus éclatante cette croyance que j'ai toujours eue que la pensée est une vibration, et il en est de même de toutes les récentes découvertes de la Physique, particulièrement de celles des rayons X et de la télégraphie sans fil. Il ne s'est encore rencontré personne pour dire que de ce que un appareil transmetteur fait vibrer un appareil récepteur il faut conclure l'existence d'âmes de ces appareils, âmes indépendantes d'eux et leur survivant.

Recevez, Monsieur, mes meilleures salutations.

MARCEL MANGIN.

* * *

Comme directeur de la Revue, nous prenons la responsabilité de tous les articles non signés,nous répondrons donc en quelques mots à la lettre qu'on vient de lire.

Si M. Mangin s'est offusqué de la légère plaisanterie de notre collaborateur, nous lui en faisons bien volontiers toutes nos excuses, car nous savons qu'il n'est jamais entré dans sa pensée de ridiculiser un écrivain estimé depuis longtemps par tous ceux qui s'occupent de recherches psychiques. Ceci dit, venons au fait.

M. Mangin admet que Mme Piper a dû être en communication télépathique avec Georges Pelham,afin de pouvoir donner tous les renseignements que M. Hodgson attribue à l'âme survivante de G. P. Ainsi que notre collaborateur, nous trouvons cette hypothès tout à fait inadmissible :

1° — Parce que M. Mangin attribue un rôle au médium qui est contraire à ce que nous savons de lui, Mme Piper n'est pas du tout « remplie intérieurement d'enthousiasme et d'amour-propre » car elle ne s'intéresse que médiocrement, pour ne pas dire aucunement, aux manifestations spirites dont elle est le théâtre, si l'on en croit les interviews que les journaux lui ont pris il y a deux ans. On ne peut donc, sans forcer la vraisemblance, lui attribuer le désir, même inconscient, d'entrer en rapport avec G. P., qu'elle n'a vue qu'une seule fois et que rien ne signalait à son attention.

2° — Que Georges Pelham ait promis à M. Hodgson de lui donner des preuves de sa survie si cela était possible après sa mort, c'est ce que nous savons bien, et nous voyons dans ses communications précisément une preuve de l'imortalité. Mais comment Mme Piper aurait-elle pu avoir connaissance de cette promesse ? Il est plus qu'invraisemblable que G. P. ou M. Hodgson l'aient prise pour confidente, dès lors pourquoi sa lucidité,— en supposant qu'elle existe, ce qui est encore une hypothèse — aurait-elle été attirée vers G. P. qu'elle ne connaissait pas, qui n'était pas de son monde, plutôt que vers les centaines d'autres personnes qui assistaient à ses séances ?

3° — Supposons cependant, un instant, que cette comunication télépathique ait été établie, s'en suit-il pour cela que le cerveau de G. P. ait été un livre ouvert pour Mme Piper ? Aucune expérience faite dans des conditions semblables ne permet de croire à l'existence d'un tel pouvoir, et c'est encore une supposition injustifiable.

4° — Passons cependant par dessus toutes ces difficultés, imaginons qu'il y ait possibilité d'une communication télépathique, comment celle-ci se serait-elle produite ?

Ce n'est pas évidemment G.P. qui veut transmettre sa pensée, c'est-à-dire qui la projette vers Mme Piper, c'est celle-ci, par hypothèse, qui cherche à en prendre connaissance.

Comment y parviendra-t elle ? Est-ce simplement à la façon d'un récepteur dans la télégraphie sans fil, puisque M. Mangin n'aime pas les « âmes vagabondes ». En ce cas, comme elle n'est pas en rapport avec G P. elle aura à faire un fameux triage parmi les milliards d'ondes qui sillonnent perpétuellement l'espace. Imaginons qu'elle ait exécuté ce prodige ; elle n'aura la perception que des rêves de Georges Pelham, puisque c'est pendant la nuit qu'aurait lieu cette enquête. Qui permet à M. Mangin de supposer que les rêves de G. P. étaient des reproductions des incidents de sa vie ordinaire ? C'est une hypothèse qui se greffe sur toutes les autres, et qui ne paraît guère probable non plus, car chacun sait que si le rêve utilise les matériaux apportés par les sens à la conscience, celle-ci les déforme dans les rêves de manière à les rendre souvent absurdes et méconnaissables.

Ce serait donc bien plutôt une source d'erreur que de connaissance pour le médium. Or les renseignements donnés par G. P. n'ont pas le

caractère incohérent, donc l'hypothèse de M. Mangin nous paraît absolument injustifiée.

Quant à douer l'appareil télégraphique d'une âme, c'est ce que personne n'a jusqu'ici imaginé et souvent, au contraire, les spirites se sont servis de cette comparaison pour montrer l'absurdité qu'il y aurait à prétendre que les ondes électriques suffiraient, seules, à créer un message, celui-ci ne pouvant émaner que d'un télégraphiste intelligent. C'est pourquoi la télesthésie nous paraît mieux s'accorder avec l'hypothèse d'une âme sortant de son enveloppe corporelle, qu'avec l'hypothèse qui en fait un récepteur à domicile.

On voit que si l'étonnement de notre collaborateur s'est traduit sous une forme peut-être un peu légère, il n'en était pas moins assez légitime ; et la croyance que c'est bien l'âme de Georges Pelham qui s'est manifestée par l'intermédiaire de Mme Piper nous semble mille fois plus vraisemblable que toutes les hypothèses qu'on a imaginées pour expliquer ce cas célèbre. G. D.

Nécrologie

Nous apprenons que le médium Henri Slade s'est désincarné à la fin du mois d'août, à la suite d'une longue maladie.

Après Home, on peut dire que Stade fut le plus remarquable médium du siècle dernier. Sa principale faculté était l'écriture directe sur ardoises, et elle fut contrôlée vers 1878, en Allemagne, par les professeurs de Leipsig, Zollner, Weber, Fechner et Scheibner. On se souvient des luttes retentissantes auxquelles l'affirmation de ces faits donna lieu. C'était le second baptême scientifique que recevait le Spiritisme, Crookes ayant le premier proclamé hautement sa certitude.

Plus tard, en France, le Docteur Gibier eut également l'occasion de se convaincre par lui-même de la réalité de ces manifestations. Le résultat fut la publication du livre : *Spiritisme ou Fakirisme occidental* dans lequel on trouve des photographies reproduisant cette écriture directe. En Angleterre, sous le titre de *Psychographie*, le Révérend Stainton Moses a réuni en un volume toutes les attestations qui affirment l'authenticité de ces faits et Slade joue encore un grand rôle dans ces narrations. Il donna d'innombrables séances dans les deux mondes et jamais on ne put le convaincre de fraude, malgré les attaques haineuses de ses détracteurs.

Nous devons donc, nous spirites, envoyer un souvenir reconnaissant cet Esprit qui a travaillé à la diffusion de nos idées et souhaiter qu'i trouve dans l'Au-delà une situation qui lui fasse oublier les outrages et les injustices dont sa vie fut abreuvée ici-bas.

La mort du D. Bayol

Nous avons appris avec regret la désincarnation du Dr Bayol, sénateur, ancien gouverneur du Dahomey, dont les spirites parisiens avaient apprécié pendant le Congrès de 1900, l'amabilité et les convictions spiritualistes. M. Gaston Stiegler a raconté dans le *Temps* comment il assista à une séance spirite improvisée en compagnie du Dr Bayol, nous lui laissons la parole :

... Le soir, après cet exploit, comme nous nous promenions dans Arles, sur la Grand'Place devant la vieille église de Saint-Trophime, regardant les belles sculptures du portail projeter leur ombre sous la lune, la causerie languissant un peu, car les heures de province sont longuettes quelquefois, Bayol eut pitié de notre désœuvrement et s'écria soudain :

— Si vous vouliez me permettre de vous donner une séance, cela vous distrairait peut-être.

Je ne savais trop ce qu'il voulait dire, il reprit :

— Une séance de spiritisme... Si je trouve mon sujet cependant.

Nous battîmes des mains. Des expériences de spiritisme, c'est si amusant ! Mais Bayol avait l'air d'hésiter, de se reprendre. Sa vieille mère l'attendait au village natal, à Eyguières ; peut être serait-elle inquiète en ne le voyant pas revenir. Je crois bien qu'après nous avoir alléchés, il voulait se faire désirer. Nous insistâmes. Il céda.

— Après tout, reprit-il, je puis rester, j'ai mes bagages sur moi.

Je cherchai des yeux sa valise. Il répondit en tirant de sa poche un petit papier qui paraissait contenir un rond de serviette et l'ouvrit : un faux-col tout blanc se déroula.

— Voilà mes bagages, dit-il. On va loin avec cela.

Je crois bien qu'il n'avait pas emporté autre chose au Dahomey.

Cependant, il avait prié quelqu'un du pays d'aller quérir le médium, qu'en effet nous vîmes arriver peu après. C'est un jeune homme, grand, mince, un peu timide, qui n'a nullement l'air d'un charlatan Sa profession ne le rattache pas à l'occultisme. Il est employé au chemin de fer et envoie des correspondances à un journal de Marseille. M. Rigardier — c'est son nom — ne s'en fait pas accroire et demeure fort simple, bien qu'il produise des phénomènes extraordinaires.

— Puisque je tiens mon médium, dit Bayol, je compte bien avoir le plaisir de vous présenter Acella.

Qui était Acella ? Ce joli nom, que j'entendais pour la première fois, m'intriguait.

— En 1885, m'expliqua Bayol, on a retrouvé dans le sol d'Arles, en pratiquant une fouille, un sarcophage renfermant quelques débris d'ossements et sur lequel était gravée une inscription. Vous pourrez la lire demain au musée et vous verrez que ces restes étaient ceux d'une enfant nommée Acella, fille d'un proconsul d'Arles, morte à dix-sept ans, dans le siècle des Antonins. Elle mourut vierge et le bandeau d'hymen n'orna point ses cheveux, comme dit André Chénier.

Cependant nous avancions vers le lieu désigné pour la séance. J'avais l'imagination fort échauffée. Ce nom, cette morte si lointaine que mon interlocuteur parlait d'évoquer, la nuit, le mystère, tout cela, je l'avoue, m'excitait fort. Nous avions dépassé le boulevard de la Lice et nous entrions dans la fameuse allée des Aliscamps. Par un beau clair de lune, sous l'azur splendide de la Provence, il n'y a pas de site plus beau que celui de ce cimetière. Le silence,les silhouettes sombres des tombes disséminées à droite et à gauche, des trous noirs qui semblent promettre des spectres ou guetter une proie, des pierres droites aux formes ébréchées, partout des images de destruction, puis les lignes des grands fûts empanachés, des peupliers qui se dressent comme des cyprès, tout cela est fait pour glacer le corps d'un frisson macabre, tout jusqu'aux petites têtes lumineuses des vers luisants qui paraissent clouer une tenture mortuaire sur le sol.

— C'est ici qu'on a trouvé le sarcophage d'Acella, me dit Bayol, en m'indiquant l'endroit avec sa canne. Aujourd'hui, il est dans l'église que vous voyez là, au bout de l'allée.

En effet, une église à demi ruinée ferme les Aliscamps du profil de sa tour octogonale.

— Et vous êtes sûr d'évoquer l'âme de cette petite Romaine ? demandai-je.

— Ce n'est pas tout à fait cela,répondit Bayol d'un ton hésitant Je n'adopte pas toutes les théories des spirites. Mais enfin, j'emploie comme eux des procédés au moyen desquels je produis certains phénomènes curieux que vous allez voir. Est-ce l'âme elle-même d'Acella qui va paraître ? Je ne puis vous l'affirmer. Attendez un moment.

Nous étions arrivés au bout de l'allée ; nous contournâmes l'église par la gauche. A quelques pas se trouvait une petite maison sombre et complètement isolée dans la campagne. Elle appartenait à la famille d'un ami de M. Rigardier et elle était mise obligeamment à la disposition de Bayol pour ses expériences. En l'absence des maîtres, un jardinier la gardait avec sa femme. On avait eu soin de l'avertir une fois pour toutes qu'il ne s'étonnât pas s'il entendait du bruit à n'importe quelle heure, car des jeunes gens, lui avait-on dit, venaient de temps en temps s'y exercer à la boxe et à l'escrime.

Je ne remarquai rien de spécial dans la pièce du rez-de-chaussée où nous entrâmes. A la lueur d'une bougie, elle m'apparut spacieuse, voûtée comme le réfectoire d'une abbaye. Sa nudité impressionnait.

Il n'y avait que quelques chaises de paille, un petit guéridon et un porte-manteau où pendaient deux ou trois chapeaux de campagne. La voix résonnait avec éclat entre ces murs dégarnis. Nous fermâmes la porte et les fenêtres qui étaient munies de volets pleins. Quoique nous fussions au nombre de sept, j'observai bientôt que personne ne parlait plus. Le lieu, les circontances, l'attente d'un événement extraordinaire, tout cela nous imposait le recueillement, et je dois le dire, nous faisait un

peu peur. Si nous avions vu entrer tout à coup la statue du commandeur, notre sang se serait glacé à coup sûr,mais nous n'aurions pas été surpris. Il nous le fallait. Nous l'attendions. Il vint, en effet,ou à peu près,comme vous allez voir.

Le guéridon que j'ai signalé était l'instrument rituel. Bayol, M. Rigardier et moi nous nous en approchâmes et lui imposâmes les mains. Au bout de cinq minutes, il entra en branle. Je demandai à rester seul en contact avec lui,ce qui me fut accordé ; mais aussitôt que les deux autres se furent éloignés, le guéridon s'arrêta. Je n'avais pas la puissance de le faire tourner.Je m'éloignai avec Bayol ; nous allâmes nous asseoir le long du mur avec les autres assistants. Le médium revint et posa sa main sur le guéridon. Aussitôt le mouvement recommença.

Alors Bayol, officiant, prononça d'une voix grave :

— Est-ce toi qui est là, Acella ?

Nous entendîmes un coup sec... Vraiment, en écrivant cette histoire, je ressens encore sur la nuque le petit frisson qui me secoua alors. Il faut savoir que le coup sec signifiait oui. Car une langue singulière est établie je ne sais comment, entre les esprits et les vivants et leur permet, paraît-il, de se comprendre, ce qui est fort étonnant. Cependant le contact du médium et du guéridon s'étant prolongé,ils tournaient ensemble avec une violence et une rapidité incroyables autour de la pièce. Jamais je n'aurais cru à un pareil fracas et je suis encore surpris que le meuble n'ait pas volé en débris par la force des chocs. Il sautait d'un pied sur l'autre avec une agilité prodigieuse, toujours accompagné par M. Rigardier, et je ne pouvais comprendre lequel des deux entraînait l'autre, du médium ou du meuble.

— Faut-il éteindre la lumière ? demanda Bayol.

Le guéridon répondit que oui et l'on souffla la bougie, à mon vif regret ; car j'ai une méfiance instinctive de ce qui se passe dans l'obscurité. Mais la discussion n'était pas admise. Aussitôt la bougie soufflée, Bayol se mit à crier d'une voix formidable. Il appelait Acella, cette Acella à l'existence de laquelle il ne croyait pas, m'avait-il dit un quart d'heure plus tôt.

— Acella, Acella ! O amie, ô intelligence ! Manifeste-toi ! Viens à nous ! Donne un signe quelconque de ton existence. Fais-nous voir qu'il existe une force, une vertu, une puissance autre que la matière ou qui en émane. Viens à nous du fond de ton tombeau. Apporte nous des nouvelles du monde inconnu où tu vis !

Et lui qui parlait si doucement dans la journée, lui qui avait une voix nuancée avec des inflexions si souples, comme il criait maintenant ! Quelle puissance ! Vraiment il y avait de quoi réveiller Acella endormie depuis si longtemps. Acella ne manqua pas de répondre à l'appel. Au bout de quelques minutes, nous sentîmes tous et très distinctement un courant d'air froid, très vif, qui souffla sur nous à plusieurs reprises, toujours dans le même sens. D'ailleurs, rien n'avait changé. Nous étions tous ran-

gés le long du mur et nous tenant par la main. Le médium continuait sa ronde effrénée avec le guéridon. Il tournoyait, bondissait, voletait, s'arrachant de la poitrine des *han ! han !* vraiment pénibles à entendre comme un râle. Cette plainte au milieu de ce tourbillon me faisait l'effet d'une agonie dans un sabbat. Et Bayol rugissait ses appels : « Acella, Acella ! »

Soudain nous vîmes apparaître, vers le plafond, une lueur d'un bleu verdâtre qui avait la forme d'un anneau irrégulier, variable comme forme et comme dimensions. Cela ressemblait assez aux émanations que l'on voit dans les laboratoires lorsque l'on manipule certaines préparations phosphoriques. Mais ici l'anneau était beaucoup plus joli. Il se déplaçait lentement à droite, à gauche, montait, descendait, retournait, assez semblable à un écheveau de soie qui se fût plié et distendu incessamment comme s'il eût été tenu sur des mains invisibles qui eussent voulu jouer avec lui. C'était un enlacement, puis un déroulement si souples, si serpentins, que certains caprices de l'onde peuvent seuls en donner une idée. Ce petit météore, qui était charmant, ne nous causa aucune terreur, bien au contraire. Nous le saluâmes d'acclamations enthousiastes. Le phénomène dura, je pense, deux minutes.

Bayol ne se déclara pas satisfait. Il voulait mieux. Il appela encore Acella.

— Acella, Acella ! Viens, intelligence ! Je t'adjure, je t'implore !

Et il changeait de ton. Tantôt il se faisait humble et suppliant. Tantôt il était impérieux. Il ordonnait. Il exigeait. Puis peut-être pour nous donner la petite mort, il ajoutait :

— Viens... s'il n'y a de danger pour personne !

Il n'y avait pas danger. Les mêmes phénomènes se produisirent, et le courant d'air froid et l'anneau lumineux. Ils étaient plus intenses. Le courant d'air soufflait comme une petite bourrasque. L'anneau brillait avec l'éclat d'une petite comète. Il se remit à se balancer, à osciller, à se déformer et à se reformer, toujours avec la même grâce. A la fin, il vint se poser sur ma tête, sans que d'ailleurs je sentisse rien, puis il alla sur Bayol, qui était mon voisin de gauche et dont je tenais la main, et là il s'éteignit, ne laissant aucune trace. Nous le regrettâmes. Nous aurions tous voulu conserver devant nos yeux ce follet si léger, si caressant, qu semblait un ami.

Bayol voulait continuer. L'état du médium, qui faisait peine à entendre, nous en dissuada. Nous le délivrâmes, et nous revînmes, pensifs, par les Aliscamps, parmi les tombes, sous la lumière palissante de la lune.

— Que pensez-vous de ces deux phénomènes ? demandai-je à Bayol. Quel lien établissez-vous entre eux et ce que vous appelez l'âme l'Acella ?

— Je ne sais, me répondit-il en s'amusant à taquiner du bout de sa canne les vers luisants. J'ai fait cent fois l'expérience que vous venez de voir. Je l'ai répétée devant vingt ou trente personnes différentes. Chaque fois j'ai eu besoin d'évoquer Acella pour obtenir le courant d'air et la

lueur que je ne puis d'ailleurs nullement m'expliquer. Ne suis-je pas amené à conclure de là qu'il y a une connexité entre Acella et les phénomènes ? Laquelle, je l'ignore, mais les faits sont là.

Il n'en voulait pas avouer davantage, mais j'avais l'impression que la croyance en Acella le possédait bien plus qu'il ne consentait à le dire. Nous nous séparâmes ..

La Légende de Vénus[1]

Dès que les peuples ont pu penser, dès que le redoutable problème de l'origine et de la fin de la Terre et de l'espèce humaine s'est posé devant eux, c'est vers la mer qu'ils ont tourné leurs regards et — qui nous dira jamais par quelle mystérieuse intuition ? — c'est d'elle qu'ils ont fait dans leurs légendes et dans leurs rites primitifs la source originelle de leur race d'abord et de la Vie ensuite.

Aux temps les plus lointains, Brahma contempla les eaux ténébreuses et y vit des mondes en germe. Les religions védiques adorèrent l'Océan comme un dieu. L'Egypte et la Chaldée mirent également les Eaux au rang de leurs divinités.

Et la mythologie grecque nous a donné cette légende magnifique de Vénus Astarté derrière laquelle se cache peut-être la Vérité de demain. En tout cas, l'évocation de la déesse née de l'onde, concentre en une délicate allégorie, avec une philosophie profonde et belle, telle que les Grecs seuls la pouvaient concevoir et la savaient exprimer, tout ce qu'il nous est permis de connaître jusqu'à présent de l'origine des êtres et de la genèse du monde.

La science contemporaine, après toutes les religions et toutes les philosophies qui se sont heurtées au grand mutisme de la Nature et dont les squelettes blanchis jalonnent la route de l'Histoire, est arrivée, au prix des plus grands efforts, à nous faire pénétrer dans la nuit des origines pour nous y montrer l'admirable travail de la matière inerte, s'organisant d'abord et s'animalisant ensuite, pour créer le monde.

Geoffroy Saint-Hilaire avait déjà entrevu, il y a plus de soixante ans, que la matière blanchâtre et visqueuse qui couronne les vagues était de la matiere organisée et le premier élément constitutif des êtres organiques. De cette monère albuminoïde, Haeckel avait tiré toute une métaphysique scientifique de la création de la vie. Et en donnant cette origine

(1) *L'Université de Paris*. Octobre 1905. Nous reproduisons cet article très bien fait, parce qu'il résume l'œuvre de M. Quinton, laquelle nous présente une nouvelle théorie sur l'évolution des êtres vivants, sujet qui doit intéresser au plus haut point tous ceux qui sont anxieux de remonter scientifiquement jusqu'aux origines de la vie. *(N. d. l, r.)*

marine, expliquant la création de l'être vivant initial, comme base à la majestueuse hypothèse de Lamark et de Darwin, il faisait du transformisme et de l'évolutionnisme la grande théorie de l'histoire des espèces.

Or, voici qu'un autre savant vient d'échafauder ingénieusement et scientifiquement, sur cette même origine marine de la Vie, tout un système, qui sur certains points éclaire le Darwinisme et sur d'autres le renverse.

M René Quinton, dans de nombreuses communications à la Société de Biologie et dans son beau livre : *L'eau de mer, milieu organique*, a étudié d'une façon magistrale cette question de l'enfantement des êtres vivants par la mer, et il est arrivé à quelques conclusions rigoureusement scientifiques qui jettent un jour nouveau sur le redoutable et mystérieux problème. Toutes ces conclusions peuvent être ramenées à quelques axiomes que l'auteur énonce à divers endroits de ses œuvres :

I. La vie animale à l'état de cellule est apparue pour la première fois au sein des mers, qui recouvraient alors la surface du globe.

II. Le milieu dans lequel la vie fit son apparition sur la terre était non seulement un milieu marin, mais encore un milieu chaud. La vie, phénomène chimique, se manifesta par une température qui était haute.

III. En face des variations de tout ordre que peuvent subir, au cours des âges, les différents habitants, la vie animale, apparue à l'état de cellule dans des conditions physiques et chimiques déterminées, tend à maintenir pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série évolutive, ces conditions d'origine.

Et ces axiomes ne sont que les résultantes de diverses investigations expérimentales et de nombreuses inductions et déductions. C'est dire qu'ils sont des affirmations vérifiées avec une assez grande exactitude pour être mises hors de doute et pour s'imposer à la réflexion de tous.

Il est d'abord certain, et le savant le démontre avec une telle abondance d'arguments qu'il nous est impossible de le suivre sur ce terrain, que la vie cellulaire est d'origine marine : la cellule primitive, simple goutte d'albumine dont les spiritualistes contemporains ont consenti à reconnaître l'existence et l'évolution, mais en attribuant sa création à une intervention divine qui n'a rien à faire ici, est un composé de carbone et d'hydrogène, d'azote et d'oxygène, et de sels, combinés en quantités déterminées et d'une certaine façon, toutes matières qui se retrouvent dans l'eau de mer. L'étude de cette unité fondamentale et initiale, d'où sont sorties toutes les espèces et autour de laquelle gravitent tous les phénomènes biologiques, confirme d'ailleurs l'hypothèse de cette origine : non seulement le protoplasma de la cellule contient plus de 75 o/o d'eau de mer, mais encore l'expérience démontre que ce plasma, son enveloppe et son noyau ne peuvent vivre que dans un milieu aquatique et salé, et, qui plus est, dans un milieu chaud par une température à la fois limite et maximum, au-dessus et au-dessous de laquelle la cellule ne vit pas, ou se décompose et meurt.

Cette température, qui est, à peu de chose près, celle des espèces actuellement existantes et qui varie entre 30 et 44 degrés, devait être à peu près également celle du globe au moment de l'apparition de la vie. C'est sous son influence que les masses albuminoïdes formées par les eaux et qui ne devaient être autre chose que la *monère* d'Haeckel, découverte dans l'Atlantique vers 1860, c'est-à-dire des substances gélatineuses organisées, mais non vivantes, s'animèrent et créèrent de la vie (1).

Mais ce n'est pas seulement l'étude de la cellule qui nous permet d'affirmer cette origine marine et thermale de la vie. L'étude du globe, la Géologie, et l'étude des êtres, la Paléontologie, ne font que nous confirmer dans cette hypothèse : d'abord la présence d'un bloc incandescent au centre de la planète, et celle, dans les sous-sols de la terre, de minéraux et de pierres qui furent autrefois en fusion, nous montre que la température du globe dut être fort élevée à l'origine des bouleversements de l'écorce. De plus, la flore qu'on trouve dans les terrains primitifs démontre par ses énormes dimensions l'incroyable puissance de vie que donnait alors la chaleur à la terre, et par ses formes qui ne se retrouvent plus que dans les régions équatoriales et qui alors existaient même vers les pôles, la haute température qui devait sévir sur toute la surface.

D'autre part, à l'apparition de la vie, l'Océan couvrait la terre, témoin les algues immenses et les gigantesques plantes marines qui ont formé les couches carbonifères. L'eau douce n'existait pour ainsi dire pas, n'étant qu'une infime partie de l'Océan, évaporée et condensée dans l'atmosphère.

Enfin, l'étude de la forme dernière de la vie qui est l'homme, ou même celle des mammifères et des animaux supérieurs en général, contribue à démontrer non moins rigoureusement que la vie originelle fut aquatique : l'embryon dans le sein de la mère présente aux diverses périodes de sa gestation les formes diverses de la faune disparue. Il reproduit dans sa brève constitution l'histoire de la vie ancestrale depuis les origines. Et c'est d'abord poisson qu'il est, avec des branchies et des modes respiratoires aquatiques, se développant dans le sang de la matrice qui est un milieu marin et chaud. Ce n'est qu'après qu'il devient saurien, puis amphibie, et enfin, ayant passé par toutes les étapes de l'évolution des espèces, mammifère et homme.

Même lorsqu'il est formé d'ailleurs, même lorsqu'il est animal ou homme, l'être vit encore dans un milieu semblable. Et ceci n'est un para-

(1) Notons, en passant, que l'auteur qui dénie toute intervention spirituelle dans la création, croit que la vie a pu sortir du monde organique, c'est-à-dire que quelque chose sort de rien, ce qui est absurde. Ou la vie préexistait à l'état latent, et elle a pu alors prendre la forme que nous lui connaissons dans la cellule, ou bien on retombe dans la nécessité d'une création.

(*N. d. l. r.*)

doxe qu'en apparence : le sang est, en effet, un milieu marin ; ça n'est même pas autre chose, abstraction faite, bien entendu, des substances alimentaires qu'il contient. D'ailleurs le sang n'est pas le seul liquide que nous portons en nous : notre *milieu vital*, comme dit M. Quinton, se compose également de la lymphe, des humeurs, et en général de tous les liquides organiques qui circulent dans notre économie, irriguant nos tissus et jouant à l'égard de nos cellules le rôle de bouillon de culture. Tous ces liquides contiennent, comme l'eau de mer et dans des proportions équivalentes, les mêmes sels qu'on croyait n'y pas exister.

C'est dire combien profonde est l'identité entre les deux milieux marin et vital. Mais M. Quinton a fait plus encore : par des expériences sérieusement contrôlées, il a réussi à démontrer que, mise au sein d'un organisme vivant, l'eau de mer s'y comporte comme un élément tout à fait normal, et qu'un animal auquel on aurait soustrait plusieurs litres de sang pour le remplacer par un poids égal de cette eau, non seulement ne meurt pas, mais encore ne s'en trouve pas plus mal. Il a en outre constaté que les cellules organiques extraites de leur milieu vital et transportées dans de l'eau de mer y vivent normalement, naturellement à la température originelle de la vie, c'est-à-dire par une chaleur variant entre 35 et 45 degrés.

Ainsi se trouvent affirmés scientifiquement les deux premières constatations de M. Quinton, telles que nous les avons énoncées dans les deux premiers axiomes résumant ses travaux.

Il ne nous reste plus qu'à démontrer la vérité du troisième axiome : celui par lequel le savant constate la constance, à travers l'évolution des espèces, des conditions d'origine.

Créée par l'influence marine et calorifique, de la matière organisée et animalisable, la cellule primitive a longuement et lentement évolué dans les formes innombrables qu'elle a prises à travers l'histoire du monde. Mais, si ces formes animales se sont aussi transformées suivant les lois du Darwinisme, sous l'influence des changements extérieurs de la nature, le principe qui est l'axe de cette activité, cette vie universelle et protéiforme que nous avons vue naître dans les ténèbres de l'onde, est toujours restée immuable et une, au milieu des variations de l'espèce. Les créations anatomiques changent, mais le phénomène physiologique tend à demeurer identique dans des conditions identiques. En face de l'instabilité du monde physique, la vie s'affirme comme un principe autonome poursuivant la satisfaction de besoins, toujours les mêmes : elle ne change ni dans son essence, ni dans son fonctionnement, et est encore ce qu'elle était aux premiers âges du monde.

Cette fixité est le principe fondamental que M. Quinton énonce sous le nom de *Loi de constance originelle*. Il se présente sous trois formes que nous avons entrevues déjà : la constance thermique, la constance marine et la constance osmotique.

« A l'époque primitive, les organismes inférieurs, les seuls qui

vécussent alors (unicellulaires, végétaux, invertébrés, poissons, batraciens, reptiles), vivaient par une haute température extérieure dans laquelle ils prospéraient. En face du refroidissement du globe, qu'atteste avec certitude la flore fossile, la vie fit effort pour maintenir la haute température des origines. Tandis que la faune des anciens âges se perpétue difficilement, des formes nouvelles paraissent, que caractérise une fonction nouvelle, celle d'engendrer de la chaleur : l'animal acquiert la faculté d'élever la température de ses tissus au-dessus de la température ambiante. La classe des animaux à sang chaud est désormais réalisée. Elle témoigne d'une façon saisissante du pouvoir calorifique croissant qu'elle fut tenue d'acquérir parallèlement au refroidissement du globe (1).

Et la preuve de cette constance se trouve dans le fait que, depuis l'âge secondaire, les espèces à sang froid, batraciens et reptiles, disparaissent de plus en plus et ne vivent plus que dans les régions chaudes, alors qu'en face de cette dégression, les mammifères, depuis l'époque secondaire, n'ont cessé de croître et de prospérer.

La constance marine est tout aussi clairement démontrée : à l'origine, les espèces ne sont que maritimes, la paléontologie nous en apporte la preuve. Aujourd'hui même, c'est dans ces espèces qu'on trouve la plus grande diversité. Dès que l'eau douce est apparue sur les continents formés, la vie animale a occupé ces nouveaux domaines. Et elle a créé, pour y vivre, des organismes nouveaux, rigoureusement clos et contenant une énorme quantité d'eau de mer, ainsi que nous l'avons vu dans l'étude de la cellule. Alors que les premières formes de vie furent des éponges, c'est-à-dire des tissus cellulaires baignant dans de l'eau salée, les animaux actuels sont faits d'un bassin, dont les parois sont le squelette et la peau, et d'organes intérieurs qui sont ceux de la vie. Or cette eau de mer, qui était l'élément vivifiant des cellules primitives, nous la retrouvons dans le bassin des animaux actuels, sous forme de sang, comme nous l'avons vu plus haut. Et les organes vitaux continuent à y puiser la force et la vie.

Mais il est remarquable de constater — et c'est là la troisième constance que note M. Quinton — que le sang desdits animaux a un degré de concentration saline moins élevé que celui de l'eau de mer. Or, pour les animaux marins, suivant les lois de l'osmose, il devrait y avoir équilibre entre les deux milieux, en vertu de ce principe que, dans un milieu extérieur surconcentré, un milieu intérieur déconcentré tend à s'élever au degré de concentration du milieu ambiant. De plus, ce n'est pas le sang

(1) Société de Biologie — *Comptes rendus* — 30 octobre 1897. (Remarquons encore ici, cette expression : « la Nature *fit effort* pour maintenir la haute température des origines. » Cette fonction nouvelle qui se crée, implique nécessairement une intelligence à l'œuvre, car la matière en soi est passive. Ou bien, comme pour la vie, cette intelligence existait dès l'origine, ou alors elle est extérieure au monde physique. Dans les deux cas, c'est l'intelligence qui est la cause de l'évolution et non les forces aveugles et fatales de la nature).
(*N. d. l. r.*)

qui s'est déconcentré ; il est resté, tout permet de le croire, au degré qu'avaient les mers à l'origine ; mais bien les mers qui se sont, au cours des âges, surconcentrées par perte d'atmosphère, de surface et de vapeur d'eau.

Et « en face de cette concentration croissante de la mer, la vie a suscité des organismes marins qui, contrairement aux lois générales de l'osmose, dans un milieu extérieur surconcentré, maintiennent un milieu intérieur déconcentré, semblable à celui des origines (1).

C'est ce que le savant appelle la constance osmotique.

Sur trois points, pour trois éléments de la vie, nous trouvons donc que pour son activité biologique optima, celle-ci tend à maintenir les conditions qui ont présidé à son origine. Il est probable que des recherches ultérieures pourront nous faire constater, en d'autres points et pour d'autres éléments, cette même constance. Mais il est d'ores et déjà admis que la vie, comme le voulait démontrer M. Quinton, est restée un principe fixe et immuable, toujours invariable, présidant à l'évolution des espèces sans évoluer lui-même, et restant identique à lui, depuis qu'il existe.

*
* *

Incontestablement, après Lamarck, après Darwin, après Haeckel, M. Quinton fait faire un pas de plus à la Science. Il ne se flatte pas de nous livrer le secret de nos origines : nous ne pouvons admettre là-dessus que des légendes et, si nous les voulons poétiques, celle de Vénus, par exemple. Mais si, du moins, il ne nous donne pas le mot de l'énigme, il apporte à sa recherche une contribution nouvelle de lumière, repoussant encore un peu plus loin l'insondable mystère.

Et les premières conséquences de son œuvre sont d'éclairer le Darwinisme. Sans doute, nul n'a jamais songé à contester la clarté et la vraisemblance de l'hypothèse évolutionniste dans son concept anatomique ; mais tout le monde s'est demandé pourquoi l'évolution s'est faite dans le sens indiqué par Darwin, plutôt que dans un autre. La métaphysique seule pouvait jusqu'alors, en donnant à l'évolution des fins inconnues et mystérieuses, répondre à ce « pourquoi » ? Nous pouvons maintenant, presque avec certitude, dire quelles sont ces fins, ou du moins qu'elles ne sont ni mystiques ni surnaturelles. Ce que le monde vivant semble poursuivre depuis des millions d'années, c'est tout simplement la satisfaction des besoins qu'a la vie, pour maintenir dans l'incessante transformation de la nature extérieure la constance de ses conditions d'origine (2).

Ainsi, la Science moderne donne corps aux intuitions des anciens : ce que l'on pouvait jusqu'alors ne considérer que comme une ingénieuse et gracieuse invention des imaginations populaires se trouve être la vision d'une grande vérité.

---

1. *L'eau de mer, milieu organique* — 1904 — Masson.
(2) Conclusion qui n'est pas exacte, comme nous l'avons signalé plus haut. (*N. d. l. r.*)

Mais les Grecs, épris d'art et de beauté, n'avaient aucune idée du génie scientifique. S'ils eurent conscience que la vie pouvait venir de la mer, ils ne la virent pas sortir peu à peu des océans, ni passer par les formes innombrables qu'elle a dû traverser pour arriver à nous : c'est tou d'un bloc qu'ils l'ont extraite des eaux. Et, comme ils avaient le culte de ce qui est grand, de ce qui est beau et de ce qui est mytérieux, ils ont déifié sa naissance sous la forme de sa première création dont ils ont fait d'emblée l'être suprême par excellence : cette Vénus qu'ils ont adorée résume en elle toute l'histoire de la vie, elle contient la naissance de la cellule dans les profondeurs de la mer... et la Divinité qui n'est qu'une forme supérieure d'humanité créée par l'imagination des hommes, sur leur modèle, dans leur besoin de foi et de religion.

Quoi qu'on en puisse dire, il y a là vraiment quelque chose de grand. Mais la légende n'est pas toujours le côté le plus poétique de l'histoire. Il y a souvent, dans la réalité, des choses que la légende n'aurait pas inventées, tellement elles sont au-dessus de l'imagination. Et qui donc oserait soutenir qu'il n'y a pas plus de grandeur dans la conception scientifique de Vénus que dans la légende des Grecs ?

N'est-elle pas sublime, en effet, cette histoire de la transformation de matières cosmiques éparses dans l'Univers, que les forces attractives dont elles sont douées ont d'abord fondues en planètes, puis qui se sont, sous l'influence du froid céleste, solidifiées en terre, condensées en eau, et volatilisées en air, et qui enfin, dans leur forme liquide influencée par l'état de leurs deux autres formes, l'atmosphère et la chaleur, ont donné naissance à la matière organisée d'abord, à la matière organique ensuite, et enfin à la vie ?

Et cette évolution même de la vie, qui n'est que la suite de l'évolution de la matière, n'est-elle pas admirable aussi qui, de la cellule initiale, s'est élevée, par la création d'organismes nouveaux et de plus en plus compliqués, jusqu'à l'homme et jusqu'au cerveau, lequel n'est que l'ultime état de la matière créant de la vie et de la pensée et par son travail, recherchant elle-même son origine et sa composition (1).

Il n'y a rien là qui soit légende. Tout est constatations et vraisemblance, et cependant, rien n'est plus grandiose ni plus beau. C'est que ce problème de la vie est tout le problème, et que le cycle que le savant vient de nous aider à parcourir est tout ce qu'il nous est permis de connaître de nous dans le temps et dans l'espace. C'est aussi que toute beauté est dans la nature, et que celle-ci, dans son magnifique développement, est la source de toute poésie.

(1) L'auteur ne voit toujours que le côté physique, matériel de l'évolution. Si on démontre que l'âme organise le corps, grâce à son périsprit, — ce qui est une vérité incontestable pour les spirites qui en donnent pour preuves le dédoublement de l'être humain et les matérialisations, — la véritable cause de l'évolution est le principe animique, modifiant sans cesse et sans arrêt des organismes terrestres successifs pour arriver à sa pleine manifestation dans l'homme, conscient de lui-même et de l'Univers. (*N. d. l. r.*)

Le grand sens poétique des Grecs n'avait fait qu'interpréter cette beauté : la Science contemporaine l'explique et ce commentaire est d'une si imposante majesté qu'il surpasse de beaucoup la gracieuse évocation de Vénus. Aussi bien, rien n'est-il plus beau que le vrai.

ALPHONSE BITTARD.

Les Précurseurs du Spiritisme

(Suite) (1

Les Mystiques

Voici encore l'appréciation de M. Matter sur Mme Guyon, dont l'influence fut très réelle au XVIIe siècle.

Il était réservé dans ce même siècle à une femme très distinguée par son esprit de troubler l'Eglise et l'Etat, rien qu'à vouloir essayer la conciliation dans sa personne et dans ses écrits, des deux nuances du mysticisme. Or, vouloir renouveler les mérites et la sainteté des types que montrait le mysticisme exalté. celui du passé, avec ses plus hautes ambitions avec ses communications les plus éclatantes, c'était trop. On eût permis à cette femme d'aspirer elle-même aux visions et aux illuminations les plus directes, mais la mission qu'elle s'attribuait, d'être appelée d'en haut à enseigner et à communiquer dans la sphère la plus élevée de la société les dons et les extases dont elle jouissait, cette prétention parut exorbitante, un apostolat intolérable.

Et il était réservé à Fénelon, sans avoir une ambition aussi excessive que celle de Mme Guyon, d'entrer avec elle dans les rapports d'une véritable amitié, d'une sérieuse communication de tendances.

En effet, il a voulu, lui aussi, concilier les deux courants mystiques, les épurer l'un et l'autre, en rejeter le merveilleux un peu trop étrange et en garder religieusement et saintement tout le surhumain, présenter l'intimité avec le monde spirituel sous des formes plus élevées et plus appropriées aux délicatesse du siècle et les attirer ainsi dans les plus hauts raffinements de la perfection évangélique.

Cela était beaucoup plus modéré et plus sain que la mission de Mme Guyon. Et pourtant cette œuvre passa aussi pour une chose nouvelle ; et cette mission,justifiée par tous les dons du génie, par toutes les grâces de l'éloquence et par toutes les vertus du sacerdoce, parut à ce point exorbitante à son tour,qu'on se hâta de la jeter dans le même moule que l'autre, de la frapper du même coup qui la flétrissait.

Ce fut, en effet, le mysticisme théosophique de Madame Guyon qui perdit, en le compromettant,le mysticisme très évangélique et tout Johan-

(1) Voir le n° d'octobre, p. 240.

néen de Fénelon. Sachons bien que madame Guyon ne fut rien moins qu'une femme faible. Il se rencontre dans ce siècle beaucoup de femmes fortes, et madame Guyon ne le cède à aucune d'elles ni en intelligence, ni en instruction ni en énergie. Il n'en est aucune qui ait lutté comme elle contre deux archevêques de Paris, un évêque de Meaux, et lequel ! un curé de Saint-Sulpice, un supérieur de Séminaire, Louis XIV et madame de Maintenon. Il n'en est aucune qui ait laissé rien de comparable à son commentaire de la Bible. Son temps n'offre rien d'égal a sa résignation, au martyre qu'on lui fit subir dans les prisons. Madame Guyon, qui aima Fénelon d'une sainte et forte amitié, mais sans exaltation aucune, ni ne l'invoqua jamais dans son intérêt et ne le nomma jamais, de peur de le compromettre, qui ne lui imputa jamais ni son prudent silence, ni ses reniements apparents, fut une femme très forte, la femme forte par excellence : elle fut au milieu de ses souffrances morales et physiques, sous les verrous et dans la pauvreté, réduite à demander des chemises et un corset à M. de la Chétardie. Rien de plus aisé qu'un jugement rapide et dégagé sur son compte, mais rien de plus faux, de plus indigne de notre siècle, d'un siècle qui n'a plus, pour excuser ses torts, les passions et la foi émue des vieux âges.

Dans son chapitre sur les visions, les révélations et les ravissements, elle donne toute une théorie sur ce sujet :

« De ces sortes de dons, dit elle, les moins purs et les plus sujets à l'illusion, ce sont les visions et les extases. Les ravissements et les révélations ne le sont pas tout à fait tant, quoiqu'ils ne le soient pas peu.

« La vision n'est jamais de Dieu même, ni presque jamais de Jésus-Christ, comme ceux qui l'ont se l'imaginent ; c'est un ange de lumière qui, selon le pouvoir qui lui en est donné de Dieu, fait voir à l'âme sa représentation, qu'il prend lui même. Il me paraît que les apparitions que l'on croit de Jésus-Christ même sont à peu près comme le soleil qui se peint dans un nuage avec de si vives couleurs que celui qui ne sait pas ce secret croit que c'est le soleil lui-même ; cependant ce n'est que son image.

« L'extase vient d'un goût sensible, qui est une sensualité spirituelle, où l'âme se laissant trop aller à cause de la douceur qu'elle y trouve, tombe en défaillance. Le diable donne de ces sortes de douceurs sensibles pour amorcer l'âme, lui faire haïr la croix, la rendre sensuelle, et lui donner de la vanité et de l'amour d'elle-même, l'arrêter aux dons de Dieu, et l'empêcher de suivre Jésus-Christ par le renoncement et la mort à toutes choses ».

Qu'on remarque bien le diable ! Le concevait-elle toutefois à la manière vulgaire et enfantine ? Il est permis d'en douter d'après tous ses écrits.

Toute sa vie, toute sa personne était une prière : « Ce qui me surprit le plus, nous dit-elle, c'est que j'avais une extrême peine à dire mes prières vocales que j'avais accoutumé de dire. Sitôt que j'ouvrais la bouche pour les prononcer, l'amour me saisissait si fort que je demeurais comme

absorbée dans un silence profond et dans une paix que je ne saurais exprimer .. Il se faisait, sans bruit de paroles, une prière continuelle qui me semblait être celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, prière du Verbe, qui se fait par l'esprit, lequel, selon saint Paul, demande pour nous ce qui est parfait, ce qui est conforme à la volonté de Dieu ».

Ici encore, pour être juste, il nous faut rappeler que le Verbe, la parole divine, jouait un grand rôle dans la pensée religieuse du siècle, non pas dans celle des mystiques seulement, mais encore dans celle des philosophes. Malebranche s'entretient sans cesse avec le verbe et se fait dire par lui les réponses qu'il lui plaît. Pour madame Guyon, le verbe est comme la clef de la vie spirituelle.

« Mon cœur, nous dit-elle, avait un langage qui se faisait sans le bruit de la parole et il était entendu de son bien-aimé, comme il entend le profond silence du Verbe, toujours éloquent, qui parle incessamment dans le fond de l'âme. »

Notre siècle se hâte trop de mettre tous ces entretiens mystiques sur le compte de l'imagination, d'en faire de pures illusions d'une femme étrangère aux mystères de l'âme,aux hallucinations de l'âme humaine. Madame Guyon a prévu cette facile critique.

« Que l'on n'aille pas se figurer, nous dit-elle, que c'était un langage stérile, qui est un effet de l'imagination ; tel n'est pas le langage muet du verbe de l'âme, comme il ne cesse jamais de parler, il ne cesse jamais d'opérer. *Dixit et facta sunt* ; *mendavit et nata sunt* (*Ps.* 32, 9) ». Car, remarquez le bien, madame Guyon qui commenta toute la bible, cite les saintes Ecritures comme un docteur en Sorbonne.

Si constante que soit en elle la voix du Verbe, ce n'est pas toutefois, le Verbe seul qui s'occupe d'elle ; son Dieu, son amour, prend d'elle des soins continuels ; il lui envoie des messagers de salut sous l'extérieur le moins apparent. Elle va un jour à Notre-Dame ; un homme qui vient on ne sait d'où, et bientôt ne se retrouve plus nulle part, lui parle avec une éloquence apostolique. Pour elle, ce n'était pas un homme ; c'était comme le Raphaël de Tobie, l'apparence d'un homme. Entre elle et la Providence, il y a comme un pacte. Quand, à la campagne, elle prend le parti d'aller à la messe à pied pour ne pas réveiller son mari par le bruit du carrosse sortant du château, la pluie cesse de tomber tant qu'elle chemine, recommence dès qu'elle est dans la chapelle, et se suspend dès qu'elle en sort pour reprendre de plus belle dès qu'elle est rentrée. Et encore qu'on ne lui objecte pas qu'il ne faut pas généraliser ce qui a pu arriver une fois Elle a prévu le raisonnement ; elle le réfute. « Ce qui est surprenant, c'est qu'en plusieurs années que j'en ai usé de la sorte, il ne m'est jamais arrivé d'être trompée dans ma confiance. »

André PEZZANI.

(*A suivre*)

Ouvrages nouveaux

La science moderne et son état actuel

par M. Emile Picard, *Membre de l'Institut*, *Professeur à la Sorbonne*.

M. Picard, s'est proposé de donner, dans ce volume, une idée d'ensemble sur l'état des sciences mathématiques,physiques et naturelles dans les premières années du vingtième siècle. Une esquisse de l'état actuel des sciences, de leurs méthodes et de leurs tendances, précédée de remarques historiques, est susceptible de faire mieux comprendre que des dissertations abstraites ce que cherchent les savants, quelle idée on doit se faire de la science, et ce que l'on peut lui demander. On trouvera discutés dans ce volume, avec de nombreux exemples à l'appui, les divers points de vue sous lesquels on envisage aujourd'hui la notion d'explication scientifique, ainsi que le rôle des théories, sans lesquelles la science se réduit à un catalogue de faits. Ces trois cents pages forment une véritable encyclopédie, où sont condensés les résultats positifs les plus importants, en même temps qu'un livre de philosophie scientifique, où les liens qui unissent les diverses sciences sont mis en évidence.

Un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50. — Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine.

Envoi franco contre mandat-poste.

La Femme et le Peuple

Organisation sociale de demain

par Madame Léonie Rouzade

Prix : 20 centimes

chez l'auteur, 5, Avenue Paul-Bert, à Meudon (Seine-et-Oise)

Dans mon pays de Balzat (*Balzat*, près Angoulême) on disait autrefois — peut-être le dit-on encore aujourd'hui — qu'il fallait quatre-z-Auvergnats pour faire un homme.

Eh bien, moi, je dis que si, de nos jours, on prenait, *au hasard*, cent hommes (1) on n'y trouverait certainement pas la matière nécessaire à la constitution d'une Léonie Rouzade.

(1) Oh ! je vous entends bien, allez, nobles soldats du Goupillon ! Vous dites : « Cent hommes comme toi, spirite — sinon spirituel Chapeot » — Mais ces propos envenimés m'entrent par une oreille et sortent par l'autre, pour retourner à la source de la fontaine de l'Ordre clérical, dont les partisans ont tout intérêt à faire revivre les exécrables crimes du Saint-Office, commis au nom d'un Dieu de leur invention et calqué sur les *dessins* de leurs mauvais *desseins*.

C'est l'opinion, sans l'ombre d'une flatterie, émise par un vieux spirite, — qui ne verra point, dans le peu de temps qui lui reste encore à vivre de son *existence actuelle*, même l'aurore de la *Société nouvelle* si bien comprise, si bien définie, si lumineusement expliquée par Madame Léonie Rouzade, — mais qui reste absolument convaincu, certain d'assister, dans ses *existences futures*, à la plénitude du génie de la race humaine, génie qui, comme le dit si bien l'auteur perspicace *de la Femme et le Peuple,* est infini, sans bornes et sans arrêt.

Bordeaux, 5 octobre 1905.

J. CHAPOLET.

Magnétisme Personnel

ou *Psychique*. Education et développement de la Volonté. *Pour être heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout*, par H DURVILLE. In-18 de 254 pages, avec Têtes de chapitres, Vignettes, Portraits et 31 Figures explicatives, reliure souple. Prix : 10 francs à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris. 4e.

Le *Magnétisme Personnel* est une influence qui permet à l'homme comme à la femme d'attirer à lui la considération, l'intérêt, la sympathie, la confiance, l'amitié et l'amour de ses semblabes ; d'obtenir les meilleures situations, d'arriver à la domination et à la fortune, ou tout au moins au bien-être que nous désirons tous. Cette influence nous met immédiatement en contact avec les énergies ambiantes, et nous permet de les fixer en nous pour accroître notre individualité physiqué et morale. Elle donne au magnétiseur le pouvoir d'opérer, même à distance, des guérisons extraordinaires, et à l'hypnotiseur celui de suggérer ce qu'il veut ; c'est lui qui donne à chacun de nous l'intuition, cette perception intime qui permet de distinguer ce qui nous est bon et utile de ce qui nous est nuisible.

Un certain nombre d'individus — les forts, ceux qui arrivent toujours au but de leurs désirs — possèdent naturellement cette influence à un degré plus ou moins élevé ; les autres peuvent l'acquérir, car elle existe chez tous à l'état latent, prête à être développée.

Le hasard n'existe pas. La providence est en nous et non pas hors de nous ; la nature ne nous domine pas, mais elle obéit au contraire à notre impulsion, à notre désir, à notre volonté ; elle est le champ mis à notre disposition pour cultiver notre évolution, et nous y récoltons toujours ce que nous y avons semé : en un mot, *nous faisons notre bonheur ou notre malheur, nous assurons nous-mêmes notre destinée.*

Quels moyens devons-nous employer pour faire notre destinée telle que nous pouvons la concevoir ? — Ces moyens tiennent presque tous à notre caractère que nous pouvons modifier, à l'orientation que nous pouvons donner au courant de nos pensés habituelles, et surtout à l'énergie de la volonté que nous pouvons toujours développer. Mais, pour modifier avantageusement son caractère, pour penser toujours utile-

ment et pour vouloir avec persistance, il faut savoir, et pour savoir, il est nécessaire d'apprendre.

C'est pour cette éducation — qui est à la portée de toutes les intelligences — que ce livre a été rédigé. Il est divisé en deux parties : une *partie théorique*, qui étudie les lois psychiques ainsi que les manifestations de la pensée et de la volonté ; une *partie pratique*, démonstrative, expérimentale, qui enseigne les moyens les plus simples de se rendre maître de ses pensées, de développer et de fortifier sa volonté, et d'assurer les moyens d'action qui permettent d'atteindre plus sûrement au but de ses désirs.

Le *Magnétisme personnel* est un livre de chevet à étudier et à méditer sérieusement. Il rendra les plus grands services à tous les degrès de l'échelle sociale et sera aussi apprécié dans le palais du riche, à qui la fortune ne fait pas le bonheur, que dans la mansarde ou la chaumière de l'honnête ouvrier qui aspire à améliorer sa situation. Il sera une véritable révélation pour tous ceux qui l'auront bien compris, car il contient le Secret de la Vaillance, du Courage, de la Force et de la Santé physique et morale ; le Secret de la Réussite de Tout ce que l'on entreprendra : le Secret de la Bonté, de la Vertu, de la Sagesse ; le Secret de Tous les Secrets ; la Clé de la Magie et des Sciences dites occultes.

(*Note de l'éditeur*).

Etude Critique des Séances du médium Bailey

Suite (1)

Ce qui est certain, c'est que dans la même séance les entités déclarèrent que les contrôles indiens se prêteraient difficilement à procurer des apports. En effet, dans les trois dernières séances non seulement on n'obtint aucun apport, mais il ne se produisit plus aucun phénomène physique. Le médium, de son côté, refusait le sac dans l'état de *trance*, lorsqu'on le lui présentait comme à l'ordinaire et il se borna à donner des explications sur les caractères égyptiens, sur les tablettes babyloniennes, etc...

L'enveloppement de la tête et des mains aurait pu fournir une preuve décisive, mais malheureusement cela ne réussit pas.

Quant aux *munia*, ce sont de petits êtres très gracieux : on en trouve à Milan chez les marchands spéciaux. Le dernier des deux

(1) Voir le numéro d'Octobre p. 225.

survivants révéla son existence dans l'obscurité en voletant dans sa cage ; l'autre apparut comme engourdi dans la main du médium ; de même qu'il était arrivé sans bruit, il disparut subitement à l'obscurité dans la séance du 25 mars. Pour expliquer sa disparition, ainsi que celle du poisson mort, on pourrait invoquer le truc du petit récipient que le médium aurait eu la faculté de faire monter et redescendre le long de l'œsophage, mais une telle explication ne pourrait s'appliquer au phénomène auquel je n'ai pas assisté, mais que rapporte dans le procès-verbal du 8 mars (Voir *Luce e Ombra* de Juillet 1904) le Dr Clericetti qui, non seulement est au-dessus de tout soupçon, mais qui, pendant les expériences se montra toujours un critique opposé aux *à priori*. Comme il se trouvait parmi les assistants les plus rapprochés du médium, celui-ci, après quelques instants d'obscurité, l'appela tandis que l'on faisait la lumière rouge claire et dès qu'il se fut approché, il vit sortir de la main droite fermée du médium la tête presque noire d'un petit oiseau. Il lui sembla chaud au toucher et il remarqua les mouvements de ses petits yeux. D'une autre partie de la même main sortait d'entre les doigts une petite aile marquée de jaune. Malheureusement par suite d'un incident tout à fait fortuit, que l'on explique dans le compte-rendu, un faisceau de lumière électrique blanche pénétra subitement dans la salle et troubla profondément le médium. Le compte-rendu continue :

« Le Dr Clericetti affirme qu'au moment de la plus grande intensité de la lumière, pendant quelques secondes, l'oiseau qui pendant tout le temps que le médium le conserva ne cessa pas un seul instant de faire l'objet de son observation constante et attentive, disparut subitement et s'évanouit de la main elle-même sans soustraction, vol ou fugue quelconque. »

Il est certain qu'une telle disparition ne peut s'accorder avec l'hypothèse que j'ai citée et qu'elle réclame la création d'une tout autre hypothèse, que je me déclare incapable d'imaginer, mais dans laquelle je refuse de laisser entrer le sac de caoutchouc sur l'estomac, ainsi que tous les autres éléments qu'on a jusqu'ici présentés.

Si je me suis arrêté aussi longtemps sur les apports d'oiseaux vivants, c'est qu'ils constituent le clou des expériences, auquel sont venus se joindre d'autres phénomènes qui n'étaient du reste pas

dépourvus de valeur, tels que la germination et la croissance de petites plantes et les apparitions fantômales phosphorescentes. Mais ces derniers faits réclament un examen spécial et sur des bases différentes.

J'ai dit que le premier phénomène de croissance d'une plante auquel il m'a été donné d'assister se produisit dans la séance du 11 mars. Mais il se relie à un phénomène survenu dans une séance antérieure (le 8 mars) à laquelle je n'assistais pas. Voici comment le procès-verbal du 8 mars rapporte ce précédent :

« L'entité Selim demande une bouteille d'eau et dit qu'il posera une semence dans la terre (préparée déjà dans un vase par le Dr Ferrari et dont on a constaté la pureté,) et qu'il la fera croître peu à peu ; la plante sera déposée par les assistants dans un placard qui se trouve dans la chambre en face du médium (et j'ajoute dans la partie réservée aux spectateurs) et on ne l'enlèvera que dans la prochaine séance, pendant laquelle la même entité la fera croîter de nouveau dans de grandes proportions. On réclame l'obscurité pendant quelques minutes... Après ces quelques instants, la lumière ayant été faite de nouveau rouge-sombre, le médium soulève le mouchoir qui recouvre le vase et tous constatent la présence d'une petite plante, haute de deux centimètres provenant de la germination des semences que Selim avait dit avoir posées dans la terre. »

La plante fut recouverte avec un mouchoir et il se produisit une sorte d'intermède de quarante minutes, occupé par des discours et des récits des diverses entités présentes. Puis l'entité Selim demanda qu'on substituât la lumière rouge-claire à la lumière rouge-sombre ; il souleva le mouchoir et l'on put constater que pendant le temps qui venait de s'écouler « *la petite plante n'avait pas atteint une hauteur de moins de huit centimètres, avec un accroissement correspondant de toutes ses feuilles, qui étaient d'une belle couleur vert foncé, luisant.* » La plante comprend une gemmule et cinq feuilles dont les plus grandes présentent les dimensions approximatives de 5 centimètres sur 2,5.

L'entité recommanda non seulement de l'observer de près, mais aussi de la toucher. Puis sur l'ordre de l'entité le vase recouvert du mouchoir fut enfermé à clef dans le placard.

Dans la séance suivante, la première à laquelle j'assistai, le vase fut enlevé du placard, resté fermé jusque là et scellé avec de la

cire ; dès le début de la séance, c'est-à-dire à 8 h. 30, il fut remis au médium sans soulever le mouchoir qui le recouvrait. En signant le procès-verbal je crus devoir ajouter en note que : « *le mouchoir marquait parfaitement le tour du vase et qu'au centre on remarquait un petit soulèvement tout à fait semblable à celui que produirait une plante récemment germée.* »

La séance se poursuivit avec d'autres expériences, soit à la lumière rouge, soit à l'obscurité jusqu'à 9 h. 40, à ce moment (c'est-à-dire après 70 minutes) on enleva le mouchoir, à la lumière rouge, et l'on put constater que la petite plante avait atteint la hauteur de 15 centimètres ; sur sa demande, je remis au médium un journal dans lequel il enveloppa complètement le petit vase, qui fut reporté dans son placard fermé et scellé avec des timbres particuliers fournis par trois assistants et conservés par eux.

Dans la séance suivante, le 15 mars, l'expérience finit d'une étrange façon. La petite plante qui aurait dû croître encore, était devenue invisible. C'est dans cette séance que se manifesta avec ses contorsions et sa férocité Nana Sahih, qui fit disparaître à l'obscurité, comme je l'ai raconté, le petit oiseau, le nid et l'œuf tout récemment apportés. Cette entité ayant disparu, une autre entité, à 9 h. 40, demanda par la bouche du médium de lui apporter le vase enveloppé du journal et enfermé dans le placard. Lorsque le médium l'eût pris, l'enveloppe fut enlevée et on ne put que constater la disparition de la plante.

De l'ensemble de ces faits il résulte :

I. — Que la semence de la plante (*un evonimus* commun) ne fut pas vue des assistants et fut déposée par le médium dans le vase où elle germa, à l'obscurité, sous le couvert d'un mouchoir ; que la plante fut montrée une première fois aux assistants, sans être touchée par eux et à une lumière rouge-sombre, qui la rendait peu visible ;

II. — Que, après avoir été recouverte d'un mouchoir par le médium, la plante s'accrut d'au moins cinq centimètres en quarante minutes et que, cette fois, elle fut montrée aux assistants,á la lumière rouge-claire, avec la permission de s'en approcher et de la toucher.

Je ne me dissimule pas que cette diversité de conduite entre les

deux phases du phénomène peut donner lieu à interprétation. Le médium pouvait être en possession de la plante de huit centimètres (j'ai déjà formulé l'hypothèse d'une dissimulation de celle-ci) et il pouvait l'avoir déposée dans le vase au lieu de la semence que personne ne vit, tandis qu'au moyen d'un fil de fer recourbé ou de tout autre artifice il la maintenait assez abaissée pour lui donner l'apparence d'une simple gemmule. La couleur foncée des feuilles, la flaccidité à laquelle elles ont pu être amenées par un séjour même peu prolongé dans leur cachette présumée et une habile disposition de la terre dans le vase, auraient pu dissimuler les feuilles déjà grandes; celles-ci étant ensuite soumises pendant quarante minutes à l'influence salutaire de l'eau très pure dont elles furent arrosées dans le vase et débarrassées du fil de fer qui les tenait abaissées, pouvaient d'elles-mêmes prendre un développement des plus stupéfiant.

Entendons-nous : je présente des hypothèses et même des hypothèses *à posteriori*, quoique sur le moment je n'aie pas eu la faculté d'en formuler. Mais dès que l'hypothèse ne présente pas un caractère inacceptable qui la fasse rejeter, on pourrait par ce moyen expliquer la croissance d'une plante, qui augmenta de sept centimètres dans la séance qui suivit et à laquelle j'assistai, cette croissance s'étant produite dans l'obscurité. Dans la note par laquelle j'ai fait suivre le compte-rendu de cette expérience, j'ai ajouté que *pendant la séance* le petit soulèvement sous le mouchoir, attribué à la présence de la plantule, s'accrut jusqu'à atteindre 15 centimètres. Ce fut du reste un accroissement graduel et non brusque; mais cela prit soixante-dix minutes parmi des alternatives d'obscurité complète ou de lumière rouge-sombre, pendant lesquelles le vase toujours couvert resta entre les mains du médium. Celui-ci aurait donc pu, en profitant de l'obscurité, substituer dès le début une plante de 15 centimètres à celle de huit, en maintenant d'abord la première courbée et la relevant graduellement jusqu'à lui rendre toute sa hauteur réelle.

Pour la disparition survenue à la lumière rouge-claire et constatée presque aussitôt que le médium fut mis en possession du vase, on peut trouver une autre explication. Dans la séance antérieure, la plante avec le vase qui la contenait fut déposée dans le placard, non plus sous le mouchoir, mais enveloppée d'un journal par le médium lui-même. Or, n'est-il pas possible que le médium, pen-

dant l'opération de l'enveloppement, ait lui-même enlevé la plante chargeant ainsi les assistants de remettre un vase vide dans le placard ?

Une seule circonstance s'oppose à l'admission de cette hypothèse, c'est que dans la séance où ce truc aurait été pratiqué on ne fit plus l'obscurité à partir du moment où eut lieu l'enveloppement du vase dans le journal. La supposition que le médium aurait pu avaler la plante n'est pas acceptable, car l'acte de la déglutition aurait été remarqué. Il resterait donc à examiner s'il ne lui aurait pas été possible, avec un geste de maladresse simulée et en profitant d'un moment de surprise des assistants, de la faire glisser dans le dos ou la poitrine, entre le cou et le collet.

L'absence de contrôle pour le motif que j'ai déjà signalé à la fin de la séance ne me permet malheureusement pas d'éliminer formellement cette possibilité.

J'ai déjà dit que dans la séance du 11 mars une graine de *mango* fut apportée et me fut confiée pour huit jours. Dans la séance du 19, l'entité Abdalla me la réclama par la bouche du médium et la remit à l'un des assistants, M. Achille Brioschi, avec invitation de la déposer dans un vase plein de terre préparée par nous pendant le jour et puis scellé. Le médium l'arrosa ensuite avec de l'eau pure apportée par nous et recouvrit le vase d'un panier en osier, également apporté par nous, et soigneusement examiné par les assistants. Il était 9 h. 10 ; l'opération se fit à la lumière rouge-claire et après vingt minutes l'entité susdite, qui entre temps avait cnoté une histoire indienne, demanda la lumière blanche. Ce fut à une lumière d'abord rouge-claire, puis tout-à fait blanche, sans que l'obscurité eût été faite à aucun moment, que l'on put constater qu'un germe sortait de trois centimètres environ. Ensuite le médium enleva la semence de la terre, en écarta les valves, lava les petites racines du germe, les montra et les fit toucher aux assistants.

(A suivre). Pour la traduction : Dr DUSART.

Revue de la presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le *Light* du 7 octobre contient sous le litre : *Une apparition véridique*, la reproduction d'un récit fait au *Daily Graphic* par M. Percy Addleshaw, et que nous croyons devoir reproduire, parce que le fantôme a été vu par

deux personnes en des endroits différents, à la même date, et lorsque l'une d'elles ignorait tout à fait la mort de l'agent.

Pendant que l'auteur était à Oxford, il avait deux amis, Pierre et Thomas. Le second était à Worcester Collège et faisait de fréquentes visites à M. Percy Addleshaw, à l'heure du thé, puis se rendait chez le premier, qui était à Pembroke College.

Pendant les vacances de 1891, les trois amis firent une excursion, puis M. Addleshaw rentra à Oxford, laissant les deux autres en bonne santé dans les Cornouailles. Nous lui laissons la parole :

« J'étais penché vers mon feu, surveillant ma bouilloire, lorsque je vis entrer Thomas. J'entendis la porte s'ouvrir, je regardai et dès que je l'aperçus je le saluai. Puis je repris mon occupation auprès de ma bouilloire. Il y avait quelques jours à peine que j'avais quitté Thomas et quoique sa présence me fût agréable, je n'avais aucune raison de lui faire des démonstrations d'amitié. Après avoir bien fixé ma bouilloire, je relevai, les yeux mais je ne vis plus Thomas. Je supposai qu'il était allé rendre visite à d'autres amis, et je me mis tranquillement en devoir de prendre mon thé.

« Tout à coup ma porte s'ouvrit avec violence,et au lieu de Thomas que j'attendais, ce fut mon excellent ami Peter qui se présenta. Il paraissait tout à fait terrifié, était pâle comme un mort et c'est d'un mort qu'il venait me parler. Ses premiers mots furent :

« Je viens à l'instant de voir le spectre de Thomas ! »

« Comment le spectre ? lui répondis-je tranquillement ; puisqu'il était ici, il n'y a qu'un instant et qu'il n'y a que quelques minutes qu'il est sorti. »

« Sorti il n'y a que quelques minutes ! Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? »

« Non. »

« Nous l'avons enterré avant-hier ! »

« Ce n'était que trop vrai. Notre pauvre ami était mort subitement. J'ignorais complètement ce triste événement. En sortant de chez moi, Thomas était allé, selon son ancienne habitude, à Pembroke. »

Revue de la presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Bibliographie

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler la création par les spirites de Barcelone d'une Ecole Dominicale. Nous recevons aujourd'hui un volume de 450 pages in-8°, dans lequel M. Senillosa, l'un des littérateurs

spiritualistes les plus honorablement connus, donne le texte de cinquante-quatre conférences, pour servir de guide aux professeurs qui voudront bien se dévouer à cette œuvre éminemment utile. Les premières traitent de questions générales, Dieu, l'âme, la réincarnation, le bien et le mal, la loi du travail, etc., les suivantes sont le développement des principes moraux contenus dans les Evangiles synoptiques. Viennent ensuite des conférences sur le spiritisme, son histoire, la médiumnité, les écueils à éviter, le périsprit, etc. Un appendice traite d'un certain nombre de cas de morale pratique, et enfin le volume est terminé par 56 cantiques composés par Amalia Domingo y Soler et destinés à être chantés à la fin de chaque conférence.

Nous ne saurions trop insister sur l'excellent esprit qui règne dans tout ce volume, sur la clarté des explications, sur le choix intelligent des exemples cités à l'appui des diverses affirmations. Chaque conférence se termine par un questionnaire très court dans lequel se trouve condensée de la façon la plus frappante et la plus pratique toute la substance de la conférence.

Il serait vivement à désirer qu'une telle œuvre de propagande fût traduite en français et mise à la portée de ceux qui cherchent la vérité et n'ont ni le temps ni les moyens de consulter les œuvres de nos auteurs. Elle ne ferait pas double emploi avec la brochure d'Allan Kardec : *Qu'est-ce que le spiritisme* ?

Mis Locuras, esquisses sociologiques par Loutiekezpin ; sous ce titre M. Quentin Lopez a écrit un petit opuscule plein d'humour et de bon sens, où il traite successivement et de façon sommaire un certain nombre de questions sociales, en montrant d'une façon frappante l'absence de logique qui éclate à chaque pas dans les solutions qui leur ont été données jusqu'ici.

Les remèdes qu'il propose semblent encore aujourd'hui des rêves généreux malheureusement irréalisables, mais les illusions d'aujourd'hui seront la sagesse de l'avenir... quand ?

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Tandis que la presse politique, en France, n'ouvre guère ses colonnes qu'aux articles et aux prétendues enquêtes inspirés par des sentiments hostiles, nous voyons en Italie des Revues comme la *Nuova Parola* et des journaux politiques de centres importants comme l'*Adriatico* de Venise, publier des articles nettement spirites et qui ne sont pas obligés pour se

faire admettre, de prendre l'étiquette de psychiques, déjà un peu démodée, et que nous venons de voir remplacée par celle, jusqu'ici moins compromettante, de métapsychiques.

Ainsi dans le n° du 6 juillet, le Dr Della Torre a fait paraître dans l'*Adriatico*, sous le titre de *Spiritisme positif*, une étude des plus remarquables, qui donne une excellente idée du volume du professeur Tummolo : *Sulle basi positive dello spiritisme*, dont nous avons parlé déjà. « Œuvre complète, dit-il, et essentiellement scientifique, laquelle, en raison de sa méthode d'argumentation, basée avant tout sur les faits les plus universellement reconnus, se révèle nettement à nous comme vraiment capable de convaincre l'homme de science matérialiste, aussi bien que tout lecteur intelligent, de la vérité de la science spiritualiste positive ». Suit un exposé très clair des faits et de la philosophie présentés dans ce travail magistral, aussi précieux par la rigueur de la logique que par l'étendue de l'érudition.

Le 22 juillet, le même journal publiait un article, dû cette fois à la plume du professeur Falcomer, bien connu de tous les spirites français. L'article, en première page, porte en grands caractères le titre : *Dans le monde des Esprits*, avec le sous-titre ; *le second corps de l'homme et l'extériorisation de sa sensibilité*. S'appuyant sur les travaux d'Aksakof, du Cl de Rochas, de G. Delanne et sur de nombreux faits parmi les plus démonstratifs, l'auteur donne une idée précise et bien nette du périsprit et de ses fonctions.

Enfin, le 15 septembre, le même professeur, sous le même titre et avec le sous-titre : *une grave question de psychologie expérimentale*, pose le problème suivant : « Pendant le sommeil, l'âme peut elle sortir du corps et se diriger dans l'espace ? » Il cite les faits présentés par le professeur Sidgwick, par le Cl de Rochas et les commentaires de G. Delanne, dans les *Recherches sur la médiumnité*, et appelle sur cette étude l'attention la plus sérieuse des chercheurs indépendants.

Dans une élégante brochure, M. D'Alfonso publie une étude intitulée : *Le spiritisme selon Shakespeare* et comprenant deux chapitres : Macbeth et Le spectre d'Hamlet. « Dans ces deux chapitres, dit l'auteur, je démontre que Shakespeare a été en possession d'une doctrine de l'apparition des spectres, qu'il a appliquée et mise en action dans certaines situations psychologiques de ses personnages et que l'on peut appeler le *Spiritisme psychologique*. On pourra se convaincre en lisant ces pages qu'il existe un spiritisme psychologique ; que Shakespeare l'a compris et l'a parfaitement décrit. »

La presse, aussi bien en France qu'en Angleterre et en Amérique, a fait beaucoup de bruit autour du cas de M. Rider Haggard, que l'on pourrait, peut-être, ranger tout aussi bien parmi les faits de vue à distance, que parmi ceux d'apparition. Cela a amené un certain nombre de correspondants à discuter l'existence de l'âme chez les animaux et, comme conséquence toute naturelle, la possibilité de la survie et des manifestations et

apparitions de ces animaux après la mort. E. Bozzano a consacré deux articles de la *Nuova Parola* à la discussion de cette intéressante question. Il a rassemblé un certain nombre de faits dont quelques-uns semblent assez démonstratifs et ne pourraient, sans forcer la logique, être rejetés au rang des hallucinations collectives. Nous rappellerons de notre côté ceux que l'on trouve dans *La Voyante de Prévorst*.

Entre temps, l'auteur fait ressortir les exemples montrant que maintes fois les animaux ont eu conscience de la présence des spectres et manifestaient une profonde terreur, alors même que leurs maîtres ne percevaient encore rien. Ce dernier fait s'appuie sur un tel nombre d'observations, que nous ne pensons pas qu'il soit possible de le révoquer en doute.

Luce e Ombra

Le nº d'octobre de *Luce e Ombra* apporte son contingent de faits médianimiques. C'est d'abord le compte-rendu, par M Eugenio Gellona, de séances avec Eusapio Paladino, pendant lesquelles se produisirent des empreintes sur l'argile, avec huit photographies à l'appui. Voici ce que dit le Docteur Gellona :

« Les empreintes dont je vais m'occuper furent obtenues à Gênes, par la médiumnité d'Eusapia Paladino, qui allant de Paris à Naples en juillet 1905, voulut prouver toute son amitié à la famille Gellona, en passant une quinzaine de jours chez elle.

Dans ces séances en famille dans lesquelles l'entité qui guide le médium exigea toujours le contrôle le plus sévère, on eut la bonne fortune d'obtenir cinq empreintes sur argile en quelques jours,et dans des séances qui duraient d'une demi-heure à une heure, durée de la dernière.

La première de ces empreintes, en partie effacée, représente la paume d'une main étendue et un peu au-dessous et à droite, celle de la surface plantaire d'un pied gauche d'enfant. Elle fut obtenue dans la soirée du 27 juillet 1905, en présence du professeur Pellegrini et de sa femme. Dans la même soirée nous avons pris pour comparaison l'empreinte de la main d'Eusapia. (Deux photographies reproduisent ces deux empreintes).

La même main médianimique se présenta matérialisée de nouveau et visible à tous, à la lumière rouge, chez M.Bérisso,dans une séance à laquelle assistaient la charmante Mme Bérisso ainsi que M. Alfred Bérisso, artiste adonné aux sciences psychiques, enfin le Dr Venzano et Ernest Brozzano.

Dans la soirée du 1er août 1905, en présence d'un parent d'Eusapia, se produisit l'empreinte des extrémités de cinq doigts d'une main humaine sur l'argile, sans l'interposition d'un tissu médianimique. C'est ce que représente une troisième photographie. La séance terminée, le parent d'Eusapia, qui n'avait jamais assisté à des expériences de ce genre, doutant de la sincérité du phénomène, saisit à l'improviste la main d'Eusapia et la soumettant à la lumière d'une lampe électrique,voulut s'assurer que ses

doigts ne portaient aucune trace d'argile; le résultat ne laissa aucun doute. En outre, les lignes concentriques de la pulpe des doigts du médium différaient de celles qui étaient nettement imprimées dans l'argile.

Cette absence de voile médianimique m'embarrassait... quoique dans diverses séances, en 1901 et 1902, avec le même médium j'avais acquis la certitude de toucher des mains médianimiques semblables aux nôtres et sans interposition d'aucun tissu.

Celui qui pensa à me tranquilliser, ce fut l'esprit guide d'Eusapia dans la soirée du jeudi 3 août. Réveillé par ma femme à onze heures et demie, je m'habillai à la hâte pour assister à minuit, à une séance que dans sa complaisance Eusapia voulait encore nous donner.

Comme il y avait trois blocs d'argile préparés, je plaçai le plus volumineux sur une chaise dans l'angle gauche du cabinet médianimique, à plus d'un mètre de distance d'Eusapia, tandis que les deux autres furent posés sur deux chaises rembourrées très lourdes, de chaque côté du médium, mais à une distance telle, qu'il lui était impossible de les toucher; elle-même me les fit éloigner encore davantage.

A cause de l'heure tardive, les seuls assistants étaient ma femme, mon fils et moi. Je signale ce détail parce que j'ai l'habitude d'inviter toujours des amis lorsque je suis prévenu.

Tandis que ma femme et moi nous tenions chacun une main d'Eusapia et que nos pieds touchaient les siens, nous vîmes, à la lumière rouge, le bloc rond d'argile placé à sa gauche se lever et venir se poser sur l'extrémité de la table en face de mon fils Ernest, avec beaucoup de légèreté, malgré son poids de trois à quatre kilos. Puis la chaise sur laquelle il était d'abord déposé se leva à quatre-vingts centimètres, puis s'abaissa, se remettant à terre avec l'intention évidente de la part de l'agent invisible de nous montrer que le bloc porté sur la table était bien celui de gauche.

Ce soir le médium portait une robe de chambre avec une poche située à droite et dans laquelle se trouvait un mouchoir blanc.

D'une façon que nous pûmes parfaitement le voir tous les trois, le mouchoir, quittant la poche d'Eusapia et faisant un demi-tour, vint se poser sur le bloc d'argile dont il recouvrit les deux tiers de la surface.

Tandis qu'Eusapia serrait fortement celle de mes mains qui contrôlait la sienne, le rideau du cabinet s'avança jusqu'au bloc déposé sur la table et j'en vis sortir une main qui appuya *lentement* le pouce et l'index sur le mouchoir, pendant que les trois autres doigts se posaient sur l'argile découverte, elle se retira ensuite, entraînant avec elle le rideau du cabinet médianimique.

Sur la demande de l'entité, on fait la lumière blanche, et nous observons que sous le mouchoir se trouve l'empreinte de deux doigts qui sont précisément le pouce et l'index, tandis que les trois autres doigts avaient directement été imprimés dans l'argile, comme nous l'avions vu. De cette

impression résultait la preuve faite sous nos yeux que ces empreintes pouvaient se pratiquer aussi bien avec que sans aucun tissu.

Cette empreinte est celle d'une main gauche, pendant que je tenais étroitement la main droite du médium et que je voyais sa gauche tenue par ma femme, tandis que le phénomène se produisait.

Comme on peut le voir dans la photographie N° 4, l'empreinte du pouce et de l'index est sillonnée par la trame de la toile du mouchoir, tandis que les papilles concentriques de la peau s'observent sur les trois autres doigts.

L'entité ayant réclamé la lumière rouge, Eusapia appuya sa tête sur mon épaule et contre ma joue gauche,et je ressentis la forte pression d'une grosse main qui pressait ma tête contre la sienne. J'avais le sentiment qu'une main s'appliquait sur la nuque d'Eusapia et qu'une autre, placée au niveau de ma tempe gauche, pressait fortement de façon à me faire constater que nos têtes se touchaient bien.

La pression de ces deux mains, d'abord légère, alla en augmentant graduellement de telle sorte qu'elle détermina directement une douleur à ma tempe droite, tandis que le front d'Eusapia en provoquait une à ma tempe gauche.

Cette pression dura dix secondes pendant lesquelles les mains d'Eusapia étreignaient fortement les nôtres. Le médium n'émettait ni cris, ni gémissements et ne respirait pas avec peine. Elle allongeait son corps vers le bloc du cabinet, de façon à n'en être plus éloignée que de quatre-vingts centimètres et elle se laissa aller sur moi au moment où cessait la pression de sa tête.

Redevenu libre, je fis la lumière blanche sur la demande formelle de l'esprit guide du médium. Il ne fallut à mon fils qu'un temps extrêmement court pour allumer la lampe électrique. Eusapia réveillée me demanda d'allumer toute la suspension. Puis elle se leva et accompagnée de Mathilde, elle se dirigea vers le fond du salon où elle s'assit sur le sopha en causant tranquillement.

Je soulevai le rideau du cabinet et je vis que j'avais été exaucé : le bloc d'argile portait une empreinte. Je le portai aussitôt dans mon laboratoire j'y versai du plâtre et après minuit j'eus un moule. Chose merveilleuse, il y avait l'empreinte d'un visage humain et d'une main avec les doigts repliés, comme on peut le voir sur la photographie N° 5 !

Je la confrontai avec celle de la planche X du livre d'Ernest Bozzano, parce que je croyais avoir trouvé une certaine ressemblance avec la mère d'Eusapia (empreinte obtenue à Montfort-l'Amaury), mais j'étais bien loin de m'attendre à l'agréable surprise qui se préparait. Ma supposition fut bientôt abandonnée, car ma femme eût à peine vu l'empreinte, qu'elle reconnut son père.

La comparaison avec une peinture à l'huile et des photographies prouve que c'était bien réellement la figure de Nicolo Rivara, décédé le 10 Mars 1897, à l'âge de 87 ans. Aucun doute ne fut plus possible après que, le 17

Août vers 6 heures, le notaire Oneto, qui avait connu Rivara pendant sa vie et avait traité quelques affaires avec lui, vint par un heureux hasard et affirma que l'empreinte était bien la sienne.

Observée avec une forte loupe, cette empreinte montre que les parties de la face et de la main qui ont été en contact avec l'argile sont recouvertes d'un tissu d'une extrême finesse presque invisible à l'œil nu, fait d'une trame uniforme dont les fils sont bien égaux.

La main fermée est osseuse, caractérisant bien un vieillard et a été imprimée comme moyen de contrôle de l'entité.

Le vendredi 4 Août, la séance dura une heure exactement.

Outre nous trois, les assistants étaient les fils du Dr Venzano et madame Rey. Je ne décrirai pas complètement cette mémorable séance de matérialisations totales et partielles de nos chers disparus, et je me bornerai à signaler une empreinte de deux mains fermées obtenue à la fin de la séance, et qui est reproduite dans la photographie N° 6.

En considérant l'épreuve que j'ai sous les yeux, je remarque que les deux mains fermées furent appuyées avec assez de force sur l'argile pour donner un notable relief au moulage en plâtre qui a été photographié.

Ces mains sont enveloppées d'un tissu médianimique très visible ; sur la gauche le tissu est uniforme et la trame et les fils réguliers. La droite présente une curieuse particularité, le voile a des coutures à l'aiguille et les fils qui composent la trame sont de grosseur inégale, de telle sorte qu'en faisant un examen à la loupe, on reconnaît le tissu d'un mouchoir de poche.

Les figures 7 et 8 représentent des modèles en plâtre coulés sur des empreintes faites par moi dans l'argile, dans un but de comparaison. La première, fig. 7, est celle de ma main droite enveloppée dans le rideau du cabinet médianimique, afin de montrer une couture dans ce rideau de coton ; la seconde, fig. 8, est celle de la main droite de ma femme enveloppée dans un tissu très fin. Comme on peut le voir, ces deux mains et celle d'Eusapia sont déformées et paraissent toutes trois plus grosses que nature.

Le tissu de gaze qui enveloppe la main de ma femme et que j'ai choisi pour le comparer au tissu médiumnimique, quoiqu'il soit d'une finesse excessive, paraît grossier en comparaison du tissu médianimique. Observés à la loupe ses fils paraissent aplatis ainsi que les plis, tandis que ceux du tissu médianimique sont plus marqués, pleins et arrondis.

Je suis convaincu que ce ne serait guère que par la photosculpture de Baese que l'on pourrait obtenir la reproduction exacte de ces modèles, formant des documents d'une importance capitale qui, reproduits à volonté, serviraient à répandre l'étude de ces phénomènes au moyen desquels les invisibles nous donnent des preuves matérielles immortelles de leur existence.

Signé : Dr EUGÈNE GELLONNA.

Pour la traduction : Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue spirite

Aujourd'hui, c'est un conte philosophique que nous offre M. Grimard, sous la forme d'une conversation entre un hibou, qui synthétise l'ignorance et la sottise, et un âne qui, cette fois, en dépit de son nom, fait preuve de profondes connaissances. On trouve exposées clairement les lois de l'évolution et il se dégage de cette lecture un enseignement sur la loi d'évolution qui mérite d'être retenu. Peut-être y aurait-il une objection à présenter au sujet de la prétendue régression de l'âme animale, évoluée au point de pouvoir entrer dans le corps d'un sauvage, qui serait fatalement un être cruel et féroce, Un bon chien deviendrait ainsi un méchant humain. Nous croyons cette théorie inexacte, car si le principe animique pouvait perdre une seule fois ce qu'il a conquis, il faudrait dire adieu au progrès et à la loi de justice qui veut que chaque effort réalisé nous soit acquis pour toujours. Cela nous parait d'autant plus probable, qu'une qualité qui a éte difficile à fixer en nous y reste attachée d'une manière indélébile en faisant partie de l'âme elle-même, que tous les spiritualistes reconnaissent indestructible. Puis tous les sauvages ne sont pas cruels ; il en est de mœurs fort douces, comme les Taïtiens lorsqu'on les a découverts.

La traduction de l'ouvrage de Mme Marryat *There is no death*, *Il n'y a pas de mort* est très-intéressante. Les faits qui y sont relatés ont été observés par d'autres chercheurs un très-grand nombre de fois, il est donc utile de les prendre en considération et de ne pas faire comme un correspondant de la Revue, qui les traite « de racontars hystériques d'une vieille folle ». L'auteur de cette appréciation ne donne d'ailleurs aucune raison pour justifier ces épithètes malhonnêtes. Il s'attaque aussi à Léopold Dauvil dont nous avons cité ici-même l'étude intitulée « Vieilles notes ». Notre confrère peut dédaigner cette critique, il a pour lui l'immense majorité de ceux qui apprécient son beau talent de conteur et ses fermes convictions spiritualistes.

Les Nouveaux horizons

contiennent la publication de l'étude de M. Sage, intitulée : *Spiritisme et Psychisme*. Cette fois, l'auteur traite de l'idée et de son pouvoir. Nous croyons aussi que toute forme est une pensée réalisée, notre monde n'étant qu'un des aspects de la pensée éternelle que l'univers infini réalise dans l'éternité. Suggestion, auto-suggestion et tous les phénomènes qui en découlent : néroses, idées fixes, etc., sont autant de preuves de ce pouvoir de la pensée sur la matière, et l'étude publiée dans cette Revue par M. Delanne, montre que la puissance de la pensée ne se limite pas à

la matière du corps, qu'elle agit sur cette matière subtile que l'on nomme la force psychique, pour la modeler suivant sa fantaisie.

M. Jollivet Castelot traite du libre-arbitre et du déterminisme. Il ne croit pas à la liberté de l'homme, puisque, toujours, un motif le détermine. Sans doute, personne, sauf un fou, n'agit sans raison et sans motif. Mais la liberté consiste dans le choix entre ces motifs. Vous croyez être libre de choisir, répond le déterministe, mais c'est réellement le motif le plus puissant qui l'emporte. Evidemment, mais si ce motif puissant est contraire à l'intérêt de l'individu, à l'égoïsme, pour l'adopter il faut lutter contre ses instincts et, lorsqu'on triomphe, la liberté a fait son œuvre, déterminée il est vrai par la loi morale qui est le motif, mais librement acceptée d'abord pour règle par l'individu.

M. le Docteur Geley formule des vœux et des projets pour faire progresser les études psychiques. Il montre très bien comment une forte association pourrait organiser des laboratoires, rétribuer des médiums, chercher à dégager les lois qui dirigent les phénomènes, etc. Tous ces vœux ont été formulés il y a déjà longtemps par les spirites qui ont tenté de les réaliser. Hélas ! ce ne sont pas les bonnes volontés qui font défaut, mais les moyens d'action. L'Institut Général Psychologique devait réaliser ces désirata. Mais où sont les neiges d'antan ?

L'Echo du Monde Occulte

Tel est le titre d'un nouvel organe bi-mensuel, paraissant à Paris, 5 rue Christine, prix. 6 fr. en France et 7 fr. à l'étranger, directeur M. René Schwaeblé. Ce nouveau confrère n'est, dit-il, inféodé à aucune chapelle et ne défendra aucune secte. Il paraît, en effet, faire preuve d'un remarquable éclectisme en mêlant agréablement l'alchimie, les arts divinatoires, la chiromancie, la magie et... la parfumerie. Un certain professeur (?) a composé des parfums peu ordinaires, au moins comme désignations. C'est ainsi que l'on trouvera au bureau du journal de l'*Eau de Vintras*, pour faire repousser les cheveux ; *du fluide de Mesmer* « pour donner de la vivacité au regard » et de l'*Eau du Zodiaque*, pour faire disparaître « la patte d'oie ». N'oublions pas le *Bain de la Montespan* qui ne le cède qu'à la *Fontaine de Paracelse* pour le traitement du corps.

Dans le premier article, intitulé *Echos*, le rédacteur a cru spirituel, pour faire connaître à son public le Spiritisme, de faire une coupure dans l'œuvre d'un fou. C'est un procédé qui n'est peut-être pas très délicat ; espérons pour l'avenir un peu plus de bonne foi, sinon de bienveillance.

La Voie

A lire dans cette revue un très intéressant article sur l'*Occultisme chez les fétichistes*. Il est incontestable que bien des faits d'actions à distance, de lucidité, de prévision de l'avenir, de guérison, etc., se produisent chez les primitifs depuis des temps immémoriaux. Sans doute il doit y avoir dans ces récits des exagérations qui peuvent tenir à ce que l'auteur n'a pu vérifier tous les faits dont il parle, mais il existe un fond qu'il serait du plus haut intérêt de dégager, car nous pensons qu'on y trouverait des

phénomènes de magnétisme et de spiritisme, tels que nous les connaissons, si on débarrassait les faits des oripeaux dont la superstition les a revêtus.

Signalons aussi un très bon article sur la conciliation possible entre les croyances de l'Orient et de l'Occident, à la condition que le christianisme abandonne ce que ses dogmes ont de trop absolu,en les interprétant dans un esprit plus large. Mais, hélas! quoi que l'on fasse, le problème de la nature de Dieu est toujours inaccessible à notre intelligence, devant laquelle se dressent les irréductibles antinomies de Kant.

M. Johannès rappelle qu'aucun des livres attribués à Moïse n'a été écrit par lui, et que c'est un travail décevant d'y chercher des triples ou quadruples sens, comme s'amusent à le faire certains occultistes. Cela ne prouve qu'une chose : la fécondité de leur imagination et,en somme, cela vaut mieux que d'aller au café.

Le Messager

reproduit un article du *Petit Parisien*, intitulé : *Chez les Esprits*. L'auteur ne semble pas trop défavorable à notre doctrine. Au lieu des sempiternelles rangaines sur « les têtes et les tables qui tournent » il reconnaît que l'influence des Esprits sur ceux qui y croient est grande et respectable. D'un mot, la croyance aux Esprits entretient chez beaucoup d'êtres l'amour de l'idéal et le culte des parents disparus. Ce sont là deux grandes forces qui aident à vivre.

Dans ce n° du 1er novembre, notre confrère a repris une idée qui fut mise en pratique il y a déjà plus de vingt ans, à Paris, celle de faire distribuer aux portes des cimetières un résumé court et substantiel sur le spiritisme. Celui publié dans le *Messager* est parfait à ce point de vue.

Le Phare de l'Espérance

est un journal qui s'occupe de Spiritisme et, bien qu'il porte en tête 3e Année, n° 3, c'est le premier numéro qui vient à notre connaissance. Le rédacteur en chef est M. Danten. Le bureau de la rédaction est rue du Bourg-Tibourg, n° 28, à Paris. L'abonnement est de 3 fr. par an. L'article de tête traite des dangers de l'Alcoolisme et montre les funestes conséquences qui en résultent pour les enfants qui ont été conçus en état d'ivresse. Cette observation n'est pas d'hier. Dans sa traduction de Plutarque, Amiot déclare que l' « ivrogne n'enfante rien qui vaille » et Molière dans l'*Amphitrion* écrit :

Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir,
Et que dans cet état il ne peut provenir
Que des enfants pesants et qui ne sauraient vivre.

A notre époque, la science a confirmé absolument cette observation séculaire. Le Dr Legrain, médecin en chef des asiles de la Seine, établit dans ses statistiques qu'un cinquième des fils d'ivrognes devient hystérique ou épileptique et qu'une même proportion présente des troubles de l'intelligence. Que de malheurs seraient épargnés et que de souffrances

seraient évitées aux enfants, si les parents connaissaient les terribles conséquences de l'intempérance.

Sous le titre : *Une délivrance prodigieuse*, on lit le récit d'une apparition dont l'intervention, au moment d'un orage, fit éviter la mort aux trois enfants d'un Pasteur qui étaient couchés dans leur lit. Elles se levèrent trois fois pour avertir leur père que leur maman s'était montrée. A la troisième fois, le père les garda près de lui et, un peu plus tard, le tonnerre foudroyait la couche des enfants, qui eussent été tués sans l'intervention de l'esprit de leur mère. Il est regrettable que l'on ne donne pas le nom et l'attestation du Pasteur, ainsi que l'endroit où le phénomène s'est produit, ce qui réduit ce récit à une simple anecdote, au lieu d'en faire un document scientifique.

Souhaitons bonne chance et longue vie à notre nouveau confrère.

La Vie nouvelle

nous donne un article de M. Fleury, intitulé : *Raisonnements*, qui nous semble pécher par la base. L'auteur paraît croire que Dieu punit ou récompense les âmes en voie d'évolution vers lui. Nous pensons que cette manière de voir est inexacte. Il n'existe pour l'âme qu'un état après la mort qui est la résultante de ses vies passées. Suivant son degré d'évolution, l'âme est plus ou moins heureuse, mais aucun jugement n'intervient, pas plus qu'ici-bas, pour la punir ou la récompenser. Le remords est le seul aiguillon qui la châtie car, dans l'espace, il agit avec une intensité infiniment plus grande que sur la terre, l'âme étant livrée à elle-meme et privée des occupations terrestres et des plaisirs qui la distrayent.

Dire que l'âme est divine, c'est croire que l'infini peut se fractionner, ce qui est inadmissible ; c'est seulement l'*indéfini* qui est formé par un total aussi gigantesque qu'on voudra l'imaginer. Si l'on admet que le point de départ des âmes, quel qu'il soit d'ailleurs, est le même pour tous, on satisfait à la loi de justice, et toutes les âmes doivent passer par les mêmes étapes pour arriver au bonheur final. Si elles paraissent dissemblables, c'est seulement parce qu'elles ne sont pas créées toutes au même instant, de sorte que les unes sont plus évoluées que les autres, simplement parce qu'elles ont commencé plus tôt leur évolution, mais le sentiment de justice n'est pas atteint, puisque toutes passent par les mêmes voies pour arriver à la perfection. Demander pourquoi Dieu n'a pas créé immédiatement toutes les âmes parfaites, équivaut à demander pourquoi Dieu ne crée pas d'autres lui-même, puisque le bonheur parfait n'existe qu'en lui. Or il est inadmissible de supposer plusieurs infinis, donc les créatures doivent être inférieures au créateur.

Toutes ces discussions sont vaines, car nous manquons encore trop de connaissances pour résoudre complètement la formidable énigme de nos véritables origines. De même que les sciences les plus précises ne nous font connaître que des rapports entre les phénomènes, sans nous donner la moindre explication sur la nature de la matière et l'énergie, de même nous ne connaissons qu'un espace de temps infiniment court de notre

existence éternelle, ce qui nous empêche absolument de pénétrer l'essence des choses. Ce qui est certain, c'est qu'il existe des lois qui régissent la matière et l'esprit et que plus nous évoluerons et mieux nous les comprendrons, car déjà ceux qui nous ont devancés nous font des descriptions du bonheur dont ils jouissent, qui nous forcent d'admettre que l'intelligence infinie est bonne et que notre avenir sera plus heureux que nous ne pouvons même nous l'imaginer.

L'Echo du Merveilleux

M. Gaston Méry nous donne, de temps à autre, pour expliquer les phénomènes spirites, des théories qui désarment la critique par leur ingénuité.

Le brillant rédacteur de la *Libre Parole* n'a pas vu grand'chose en fait de matérialisations, mais cela ne l'empêche pas de discuter ces faits, sans se donner même la peine de relire ses auteurs. Aussi Mme Letort n'a-t-elle pas eu de peine à lui démontrer que son hypotèse que le fantôme serait créé par l'imagination du médium ne tient pas debout. Nous engageons notre confrère à étudier attentivement les récits de séances qui ont été publiés, et il saura alors pourquoi le périsprit est une réalité et comment il conserve en lui toutes les formes évoluées par l'être humain pendant son passage sur la terre. Il sera moins surpris de constater qu'un esprit peut se montrer aussi bien avec l'aspect physique qu'il avait à trente ans, qu'avec son dernier revêtement corporel au moment de la mort.

Mêmes observations à faire à M. Ed. Dace qui nous paraît confondre *autour* avec *alentour* et causer de ces sujets avec la plus parfaite incompétence.

Annales des Sciences Psychiques

Le N° d'Août de cette Revue contient un excellent article. de M. Bozzano sur les manifestations télépathiques entre l'homme et les animaux. Voici le résumé de cette discussion et le nombre de cas pour chaque espèce de phénomènes : 1° Catégorie — Hallucinations télépathiques dans lesquelles un animal soutient le rôle de d'agent : 12 cas ; IIIe Catégorie : Hallucinations télépathiques perçues collectivement par les animaux et par l'homme, 18 cas. IVe catégorie. — Animaux et localités fantasmogènes. Voici l'opinion de l'auteur sur la valeur de ces observations :

« Même en voulant se montrer fort difficile et méticuleux dans l'analyse des différents cas, et tout en voulant en exclure un certain nombre ; tout en tenant compte, enfin, des inévitables inexactitudes et amplifications provenant de la faiblesse de mémoire, on devra tout de même reconnaître que parmi les cas que nous venons d'exposer, il en reste un bon nombre dont il n'est pas permis de mettre en doute le caractère substantiellement et incontestablement véridique. Il en résulte que, dès à présent, on ne pourra pas contester *à priori* la possibilité des phénomènes de perception psychique animale ».

Si l'on joint à ces faits ceux que l'on peut observer dans les cas assez rares de manifestations posthumes d'animaux matérialisés, la théorie évo-

lutive du principe animique s'opérant par des réincarnations successives recevra un sérieux appui positif, et confirmera les vues exposées par M. Delanne dans le mémoire qu'il a présenté au Congrès Spirite et Spiritualiste de Londres, en 1898.

Une Apparition opportune

Nous lisons dans les Mémoires du Général marquis d'Hautpoul qui fut pair de France, ministre de la guerre, gouverneur de l'Algérie, le fait suivant qui s'est produit pendant la campagne d'Espagne de 1808 ; le général d'Hautpoul était alors sous-lieutenant de voltigeurs. Il dit :

« Quand je fus à l'autre extrémité du village, j'entendis alors des cris de mort partir de toutes les maisons ; elles étaient remplies de soldats espagnols qui me fusillaient jusqu'à bout portant. A l'instant, mon interprète et mes deux soldats tombèrent morts. J'appliquai un coup de sabre sur la figure de l'Alcade, en lui disant qu'il m'avait trahi, et je pris la course pour rejoindre mon détachement. Je reçus une grêle de balles, car je passai en quelque sorte aux verges. Je n'échappai à une mort certaine que miraculeusement. *Je vis dans ma course ma sœur Henriette* (1), *qui me couvrait d'un voile blanc. Je ne saurais expliquer cette vision extraordinaire* ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne fus pas atteint, et cependant j'eus à parcourir une rue assez longue et l'on faisait feu sur moi des deux côtés. Je rejoignis mon détachement ; mon sabre avait été cassé par les balles ; j'avais huit trous dans mes habits.....

Nous pensons que le général marquis d'Hautpoul est digne de créance, car on ne voit pas trop pourquoi, sur la fin de ses jours, il aurait inventé cette histoire, surtout en y faisant intervenir sa sœur, dont le caractère religieux devait lui inspirer le plus grand respect. Nous pourrons en conclure que le caractère utilitaire de la manifestation est si éclatant que personne ne pourra le mettre en doute.

AVIS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'une conférence sera faite par M. Delanne sur la MATÉRIALISATION DES ESPRITS, le dimanche 3 décembre, à 2 heures précises, à la salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. On entendra aussi M. Aubert, le médium musicien, dont les Spirites parisiens ont gardé un si bon souvenir.

On trouvera des cartes au siège de la *Société française des phénomènes psychiques,* **57, faubourg St-Martin. L'entrée est gratuite.**

---

(1) Henriette-Rose d'Hautpoul, née le 10 mars 1777, morte sœur de Charité de St-Vincent de Paul à l'hôpital de Dourdan, le 7 février 1804.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

Les Matérialisations de la Villa Carmen

(*Suite*) (1)

Samedi, 29 juillet

Aujourd'hui, très bonne séance, parce que Mlle A. est le seul médium. L'apparition s'est montrée comme précédemment, et j'ai la certitude presque complète qu'elle n'est pas produite par un déguisement. Voici les faits :

La séance a lieu à 5 heures. Visite préalable de la salle par Mme X et par moi, tout est scrupuleusement examiné. Rien de suspect. Entrent les autres assistants ; M. et Mme Noël, ainsi que les trois sœurs A. B. C. On prend place à la table dans l'ordre suivant: Mme la présidente, M. Noel, moi, Mlle A. Mme X, Mlle C. et Mlle B. On récite la prière. Attente assez longue avant que Mlle A. s'endorme ; elle se lève enfin et se dirige vers le cabinet, après avoir fait déplacer Mlle B. pour la mettre à côté de moi. Mme la Générale sort un instant pour prendre l'air, car la température est toujours très élevée. Elle rentre avec son mari et la chaise est replacée devant la porte fermée.

L'attente dure environ un quart d'heure. On chante toujours en chœur. Aujourd'hui la lumière est très bonne ; on voit nettement le cabinet et les assistants.

Enfin les rideaux s'entr'ouvrent et l'apparition se montre, la tête couverte d'un turban. Les bras sont nus et, cette fois, très blancs, ainsi que le visage. Le fantôme s'efface un peu sur la gauche de manière à découvrir Mlle A. Je la vois distinctement. Elle est assise sur le fauteuil, sa main gauche supportant la tête rejetée en arrière, et la main droite reposant sur sa jupe noire. On distingue peu ses traits à cause de l'inclinaison de la face. *En même temps*, je vois l'apparition, à gauche, à demi cachée par la draperie du ca.

---

(1) Voir le numéro de novembre p. 257. Sur une réclamation tardive du père des jeunes filles citées, nous supprimons leurs noms. Nous appellerons le médium Mlle A. et ses sœurs Mlles B et C.

binet. A ce moment, l'esprit se dresse tout à fait et sort un peu en dehors des draperies. Comme à la séance précédente, le sommet de son turban atteint la moitié de la hauteur du baldaquin. Je vois sa figure : son nez est droit, sa moustache et ses yeux sont noirs. Sa robe blanche a des mouvements onduleux ; pas de dorure au turban, pas de bijoux.

En se retournant, il rentre à demi dans le cabinet et de sa main gauche *il prend la main droite de Mlle A*, il la soulève et la laisse retomber sur sa robe. Cette fois, j'ai très bien vu le mouvement de l'articulation du coude du médium. Mme X, mieux placée que moi, parce qu'elle est de face, voit les deux mains de l'esprit et celle du médium. Les rideaux se referment.

Après quelques chants, l'apparition se fait voir encore entre les rideaux entr'ouverts, même aspect que tout à l'heure. Le fantôme embrasse Madame Noel et celle-ci déclare « qu'il transpire ». La séance prend fin peu de temps après ce dernier phénomène. En regardant Mlle A. revenir à elle, je constate que son corsage est absolument trempé et qu'il dessine toute la forme de son buste. Il ne peut y avoir rien de caché. La jupe est collante et ne pourrait évidemment dissimuler tout ce qui serait nécessaire pour figurer l'esprit : draperies, masque, etc. et, en plus, des mains artificielles et un second masque, car si elle jouait le rôle de l'esprit, il faudrait nécessairement, en plus de ses vêtements, quelque chose à sa place sur le fauteuil pour imiter sa figure et ses mains. Ce jour-là, étant seule, on n'a pas pu lui donner de vêtements, personne ne s'étant dérangé de sa place pendant la séance pour aller vers le cabinet, et comme je suis sûr que personne n'était caché ou n'est entré dans la salle, j'ai la conviction que l'apparition n'est pas un déguisement. Et puisque ce n'est pas un mannequin non plus, car un mannequin ne marche, ni ne transpire, je désignerai désormais le fantôme par le nom qu'il s'est donné, celui de Bien Boa. A noter aussi que l'apparition est restée matérialisée plus longtemps que précédemment. On a pu la voir pendant un quart d'heure environ, ce qui accuse un réel progrès sur les séances précédentes. Il faudrait maintenant que nous puissions photographier simultanément les médiums et l'apparition, pour que l'hypothèse d'une hallucination collective ne puisse pas être proposée comme explication. A vrai dire, celle-ci

ne me paraît pas très sérieuse, car je ne suis pas hypnotisable, ni suggestible ; je n'ai jamais eu ni vision, ni hallucination et j'ai bien senti à l'autre séance la main de l'esprit. Dans ces conditions, j'ai la plus entière confiance dans le témoignage de mes sens ; mais enfin, il faut songer à toutes les objections. Je proposerai à Madame Noel la photographie, qui me paraît la preuve objective sans réplique.

Dimanche 30 juillet

Je ne fais que signaler cette séance, pour mémoire, car elle a été presque nulle. Visite de la salle. Assistants : M. et Mme Noel, Mme X, les trois sœurs et Mme Ninon. Bonne lumière. Les places sont les mêmes que la dernière fois. Après la prière et le déplacement de Mlle B. pour venir à côté de moi, les médiums entrent dans le cabinet.

Longue attente. Un instant on distingue le turban de l'esprit par l'entrebaillement supérieur des rideaux et une main blanche, effilée, se montre entre les draperies. Puis les rideaux sont tirés légèrement. On distingue vaguement les médiums, mais pas d'apparition, malgré les chants et une attente prolongée et fatigante. La séance est levée sans autre incident.

Mardi, 1er août

Encore une séance nulle. La visite a été faite comme d'habitude, les assistants sont les mêmes, mais Mme X ayant manifesté le désir de pénétrer dans le cabinet, Mme la Générale l'y autorisa. Résultat : une heure d'attente vaine, rien ne se produit. On lève la séance.

Jeudi, 3 août

Cette fois aussi, Mlle A. est le seul médium, et la séance est bien réussie. Visite de la salle et du cabinet avec Mme X. Les assistants sont dans l'ordre suivant autour de la table : Mme Noel, le géneral, moi, Mlle A, Mme X, Mlles C. et B. Je lis la prière, Madame Noel sort un instant. On change la bougie de la lanterne, on enlève le dessus. On voit très bien.

Mlle A. s'endort ; elle entre dans le cabinet. Mlle B. vient s'asseoir à côté de moi. On fait la chaîne et l'on chante. L'attente est d'environ quinze minutes. Cependant les rideaux finissent par s'ouvrir sans que l'on voie la main qui les tire. A ce moment, je vois Mlle A. couchée à demi sur le fauteuil d'osier. Son bras droit et sa main sont distinctement visibles. La tête est cachée par la tenture de droite. Elle a un corsage blanc et une jupe noire. A ce momen

des voiles, dont l'un m'a paru jaune, s'agitent derrière elle. On chante encore cinq fois en chœur. Les rideaux sont toujours ouverts et le médium n'a pas changé de position. Enfin on voit, à gauche du cabinet, la tête et le turban de Bien Boa qui se montrent, le reste du corps caché par le rideau de gauche. Puis il s'avance légèrement, et la moitié du corps devient perceptible. Figure basanée, moustaches noires, le bas de la figure est peu distinct, caché par les draperies qui enveloppent l'apparition. Le bras gauche paraît enveloppé d'une sorte de mousseline transparente. La peau est blanche et la forme du bras me semble grêle. A ce moment, Bien Boa lui-même repousse légèrement le rideau de droite de manière à découvrir davantage le corps du médium. Je vois un peu plus de la moitié du corps de Mlle A, son bras et sa main droite, la tête reste dans l'ombre, cependant une fois, à un mouvement du rideau, je distingue une partie du cou et devine le reste de la tête. C'est plutôt une aperception qu'une vue distincte.

L'esprit se montre plusieurs fois, mais enroulé dans le rideau de gauche, sa tête et son bras sont seuls visibles. On continue de chanter avec ardeur. Mme la présidente appelle Bien-Boa avec énergie. Alors il se dégage du rideau, vient vers Mlle A., *prend sa main, la soulève et l'agite.* Je vois parfaitement jouer l'articulation du coude du médium et aussi les mouvements de flexion de celui de l'apparition. Ce n'est donc pas une manche vide qui est attenante au corsage, c'est un bras rond, car le tissu n'est pas aplati : il est rempli par le bras et tient bien à la main. Ensuite, B. B. rentre derrière le rideau de gauche du cabinet.

Un instant après, il ressort, à demi-enveloppé dans la tenture, et se penche vers Madame la Générale ; il l'embrasse, et nous entendons tous le bruit du baiser. Pendant ce temps, le médium est toujours en vue. Mme Noel prie l'esprit de sortir, mais il reste dans le cabinet. Un moment après, on le voit passer devant le médium, il est maintenant dans le fond du cabinet, à droite.

Peu d'instants après, je vois au raz de terre, dans le coin de droite du cabinet, un gonflement du rideau et l'esprit sort, le corps plié en avant, de dessous ce rideau, dans la partie la moins éclairée. Le médium est toujours visible, il n'a pas bougé. Bien Boa se dresse petit à petit, s'appuie sur la chaise laissée libre par Mlle B., à côté de Mlle C. Il la déplace ; on entend le bruit du meuble frottant contre

le carrelage. Alors B. B. a atteint une taille ordinaire, sa tête dépasse légèrement la partie inférieure du baldaquin. Il glisse le long de la draperie droite qui forme le cabinet, et y rentre. Je vois toujours complètement la moitié du corps de Mlle A, son bras et sa main. A ce moment, les rideaux sont tirés par l'entité, mais la séance n'est pas terminée.

Au bout de peu de temps, le fantôme écarte la draperie de gauche (toujours par rapport à nous), il montre sa tête et la partie gauche de son corps. Tout-à-coup, sa taille diminue, la tête restant droite, et, rapidement, toute la partie inférieure des draperies s'abaisse, fond, et la tête arrive au niveau du sol, où elle disparaît subitement, sans laisser de traces. De nouveau, à moitié cachée par le rideau, se montre la forme entière qui recommence le même exercice, cinq fois de suite, me dit Mme X qui les a comptées. Mon attention étant concentrée sur les différentes phases du phénomène, je ne sais exactement combien de fois a eu lieu la disparition. J'ai bien remarqué que c'est verticalement que le fantôme s'enfonce littéralement dans le parquet. Ce n'est pas en se penchant en avant jusqu'à ce que sa tête semble être sur le sol que l'apparition diminue, c'est en restant absolument droite, comme au théâtre un personnage disparaît par une trappe dans les dessous. Mais, ici, il n'y a pas de trappe et le carrelage du plancher, recouvert de son étoffe en toile, est plein. La reconstitution complète de la forme derrière le rideau, après que la tête s'est évanouie, demande à peine 3 ou 4 secondes. A noter ce point très important, que je vois toujours pendant tout ce temps la partie droite du corps de Mlle A. son bras et sa main.

Ensuite les rideaux sont tirés. Dix minutes s'écoulent, et la séance prend fin. Elle me laisse la meilleure impression, car, cette fois, l'hypothèse d'un déguisement me semble bien difficile à soutenir.

Il est décidé avec Mme Noel que l'on essayera dans les prochaines séances d'obtenir la photographie simultanée du médium et de l'apparition. J'ai lu ce compte-rendu à Mme X le 5 août, elle le trouve conforme à ce qu'elle a observé elle même.

Samedi, 5 août

Toujours visite minutieuse de la salle et du cabinet avec Mme X. Assistants : Mme Noel, M. Noel, moi, Mlle A., Mme X, Mlles B. et C. Tout le monde est assis autour de la table dans l'ordre

qui vient d'être énoncé, Mme Noel touchant presque le rideau, à gauche. Bonne lumière. Mlle A. s'endort après la prière, se dirige vers le cabinet où elle s'assied dans le fauteuil, Mlle B. vient la remplacer à côté de moi.

On remarquera que les deux sœurs du médium sont l'une à côté de moi, l'autre à la droite de Mme X, et comme nous faisons la chaîne et que nous nous voyons tous parfaitement, on ne peut pas supposer une complicité quelconque de leur part, soit pour passer des draperies, soit pour se déguiser elles-mêmes.

En entrant dans le cabinet, le médium n'a pas refermé les rideaux, de sorte que nous l'avons sous les yeux depuis le commencement.

Des draperies se font voir derrière lui au bout d'un quart d'heure environ. Malheureusement, Mme Noel dont la santé est toujours déplorable a besoin de sortir pour prendre l'air, la chaleur étant intolérable. Le déplacement de certains des assistants et l'ouverture de la porte, avec l'entrée de la lumière du dehors, arrêtent les phénomènes. Les rideaux sont refermés de l'intérieur du cabinet, *sans que je voie le médium remuer*.

Mme Noel rentre, la séance est reprise ; longue attente, on chante des chœurs. Les rideaux s'entr'ouvrent. Bien Boa se montre avec un turban, draperies blanches, bras couverts d'une sorte de mousseline claire et d'apparence gracile. On ne voit Mlle A. que d'une manière indistincte. Un peu plus tard, je vois encore le soulèvement du rideau dans le coin de droite. J'observe attentivement le phénomène ; l'apparition sort du cabinet ; elle était à genoux et s'est relevée comme une personne naturelle. Elle marche le long du rideau, jusqu'à l'ouverture, et rentre dans le cabinet.

On attend encore, mais rien ne se produit plus. Cette séance est moins satisfaisante que les autres, car je n'ai pas vu le bras et la main du médium. Nous avions préparé deux appareils pour faire un éclair au magnésium, et j'avais un appareil stéréoscopique que j'avais mis au point pour saisir l'apparition quand le signal nous en serait donné. Mme X avait également braqué un Kodac 13 × 18. Mais nos appareils n'ont pu nous servir. Ce sera pour une autre fois.

Lundi, 7 août

Séance absolument nulle, mêmes assistants. Médium Mlle A. Après une heure d'attente, Mlle A. est fortement indisposée et la séance est levée.

Le vendredi 11 août, M. Richet vient rendre visite à M. et Mme Noel. On reprendra les séances aussitôt que possible.

Dimanche, 13 août

Une séance a lieu le soir, à 9 h. 1/2, à laquelle assistent M. Richet, et Mme X. Le médium est Mme Ninon, Mlle A n'étant pas encore remise. La visite est faite comme d'habitude, lumière ordinaire. Séance nulle. A un moment, on entend un bruit comme celui que produirait un bâton en frottant extérieurement sur les persiennes. Cela ne signifie rien, quelqu'un pouvant produire ce bruit du dehors. On se sépare sans autres résultats (1).

Mardi, 15 août

Séance le soir, à 9 heures, dans la chambre de Mme la Générale. Je visite minutieusement le cabinet de toilette et la chambre attenante. Des scellés sont mis sur la porte A et les fenêtres G et F (2). J'examine en détail la chambre de Mme Noel; je regarde sous le lit et derrière les tentures des fenêtres qui donnent sur la véranda. Rien de suspect. Les assistants sont : M. et Mme Noel, les trois sœurs A. B. C. moi et Aïcha, une négresse que Mme Noel a reprise à son service et qui est, paraît-il, médium. La négresse et moi sommes le long du lit, du côté du mur de droite. La porte du cabinet de toilette est voilée par une légère portière en étoffe. Mlle A entre dans le cabinet et s'assied dans un fauteuil en osier, placé à droite ; la prière est faite. Le verre de la lanterne, placée sur la cheminée, est tourné du côté du mur de droite.

On chante quelques chœurs. Le rideau s'agite à plusieurs reprises et il s'écarte enfin, de manière à me permettre de voir assez bien

---

(1) Nous demandons pardon au lecteur de ces longueurs, mais nous pensons qu'on aura ainsi une impression plus exacte de la réalité. En lisant seulement le compte-rendu des séances réussies, on est tenté de croire que des phénomènes se produisent toujours alors, qu'au contraire, ils sont très irréguliers. La leçon qui se dégage de cette étude, c'est qu'il faut une patience très grande et que les expérimentateurs ne doivent pas se décourager, comme cela arrive trop souvent, s'ils n'obtiennent pas tout d'abord tous les résultats qu'ils étaient en droit d'espérer.

(2) Voir le plan, n° de novembre, p. 266.

le bras gauche de Mlle A. et sa main sur sa jupe noire. Alors Bien Boa se montre, à gauche (par rapport à nous) de la porte ; il est d'abord roulé dans la portière, puis il se fait voir davantage, enfin il sort complètement. Je distingue vaguement sa figure et son turban. Pendant ce temps, le rideau est *constamment tenu écarté par la main, tout le temps visible, de Mlle A.*

En réponse aux appels véhéments de Mme Noel, le fantôme s'enhardit ; il s'avance dans la chambre jusqu'à un mètre du cabinet, et il se penche pour embrasser la main de Mme la Générale. J'entends distinctement le bruit du baiser. Il rentre ensuite dans le cabinet et, à trois reprises, il s'incline et se prosterne, la tête effleurant le sol, à la manière des orientaux. A ce moment, la négresse qui s'est endormie vient s'asseoir, les genoux croisés, devant le cabinet. Alors tout s'arrête. La main de Mlle A. rentre dans le cabinet, la portière retombe et bientôt le médium se réveille. La présence de Bien Boa a duré un quart d'heure environ. Je demande au Général le cachet qui était resté dans sa poche ; il me le donne et je vérifie que tous les scellés sont intacts ; il est 10 h. moins le quart. Cette fois encore, mon appareil photographique n'a pas pu être utilisé et je regrette que M. Richet n'ait pas assisté à cette bonne séance.

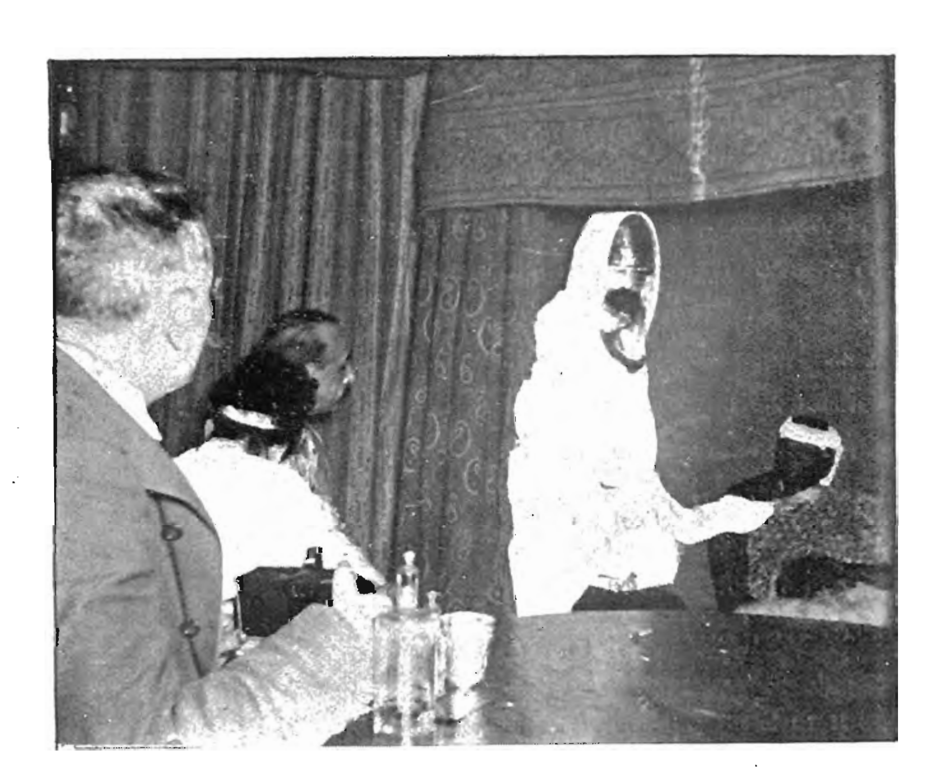
Mercredi, 16 août

Réunion le soir, à 9 h. dans la salle du pavillon. Visite préalable à la lumière du bec Auer. Rien d'anormal. Etaient présents : M. et Mme Noel, moi, les trois jeunes filles, Mme Ninon et Aïcha. On prend à la table les positions habituelles et la négresse s'assied par terre, devant les rideaux, à côté de Mme la Générale. On fait la prière ; Mme Ninon et Mlle A. entrent dans le cabinet. Mme Ninon dans le fauteuil, à droite, Mlle A à côté, à gauche, sur une chaise.

On chante longtemps en chœur. L'apparition finit par montrer sa tête entre les draperies, coiffée d'un turban sombre. Les rideaux sont tirés, davantage, mais Bien Boa reste enroulé dans la draperie gauche. On voit assez mal, parce que la lumière a été retournée du côté du mur de gauche. Cependant, à un moment, les deux mains et les deux bras de Mlle A sont visibles presque immédiatement après que le fantôme est rentré dans le cabinet. Sur ma demande, une tentative est faite pour me permettre de toucher le mé-

Les Matérialisations de la Villa Carmen

Photographies simultanées
de l'esprit Bien Boa et des Médiums





dium, pendant que l'apparition sera sous nos yeux. Je quitte ma chaise pour aller me placer tout près du rideau. Malgré une attente assez longue, l'apparition ne se montre plus et la séance prend fin. Je remarque que les changements continuels dans la composition du groupe des expérimentateurs, nuisent à la bonne marche des phénomènes.

Vendredi, 18 août

Séance dans le pavillon, à 3 heures. Visite de la salle par M. Richet et par moi. Etaient également présents M. et Mme Noel, Mme X, les trois sœurs A. B. C. Mme Ninon et la négresse Aïcha. La lumière est bonne, le verre de la lanterne étant dirigé sur le cabinet du médium. Chacun s'assied à sa place ordinaire. Mme Ninon entre immédiatement dans le cabinet. Aïcha s'accroupit à côté de Mme la Générale. Après la lecture de la prière, Mlle A. se dirige vers le cabinet et sa sœur, Mademoiselle B. la remplace à côté de moi. L'attente est assez longue, environ une demi-heure, on chante divers chœurs. Enfin les rideaux s'écartent, tirés de l'intérieur du cabinet. Je vois aussitôt, et distinctement, Mme Ninon endormie sur son fauteuil. L'apparition se montre immédiatement, venant de la gauche du cabinet, et me cache en partie le buste de Mlle A. dont je ne distingue que la robe. La tête de Bien Boa est pâle, ses moustaches sont noires ; il est coiffé d'un turban et vêtu de longues draperies blanches. Il s'incline à droite et à gauche, puis rentre derrière la partie gauche des rideaux.

Quelques minutes après, il se montre une seconde fois, en marchant de gauche à droite ; circonstance importante : pendant les déplacements du fantôme, les rideaux sont restés ouverts et l'on n'a constaté aucun mouvement des médiums. Puis les draperies sont refermées, toujours de l'intérieur du cabinet, et la séance prend fin après avoir duré près de deux heures.

Dimanche, 20 août

La séance a lieu vers 4 heures. M. Richet et moi nous visitons la salle. Sont assis dans l'ordre accoutumé : Mme Noel, le général, moi, Mlle B. Mr Richet, Mme X et Mlle C. La négresse Aïcha est assise par terre, à côté du rideau, bien en vue. Les deux médiums Mademoiselle A et Mme Ninon sont dans le cabinet aux matérialisations. La lumière est bonne. — On fait la prière. — Mais la santé de Madame Noel laissant toujours beaucoup à désirer, il

s'écoule plus d'une demi-heure avant que rien ne se produise. On chante des chœurs. A plusieurs reprises les rideaux sont agités ; ils s'entr'ouvrent un certain nombre de fois. Enfin ils sont ouverts assez largement, et l'apparition, plus grande que d'habitude, ce dont on peut assez facilement se rendre compte en se repérant sur la partie inférieure du baldaquin, se montre en entier. Le costume est toujours le même, un turban et des draperies blanches. La figure a des moustaches et de la barbe. Les yeux ne sont pas fixes. Les mouvements du corps et des bras sont naturels.

Aussitôt après avoir regardé l'apparition, je concentre mon attention sur les médiums. Je vois nettement la forme tout entière de Mme Ninon, mais je ne distingue que la robe de Mlle A., le fantôme me cachant toute la partie supérieure du corps. M. Richet, (comme je l'ai su le lendemain par lui-même) a mieux distingué Mlle A. et, à un certain moment, il a vu un mouvement de la main qui était sur la robe. A ce moment, il y a donc vue simultanée des médiums et de l'apparition, et l'on ne peut supposer que Bien Boa est un déguisement.

Malheureusement, les conditions ne semblent pas favorables. Mme Ninon souffle bruyamment, se plaint et s'agite sur le fauteuil. Les rideaux se referment, nous n'avons pas pu photographier encore l'apparition, bien que tous les préparatifs fussent faits dans ce but. La séance est levée après une longue attente infructueuse.

Lundi soir, 21 Août

La séance a lieu le soir, à 9 heures, dans la chambre de Mme Noel, qui est obligée de garder le lit. Etaient présents : M. Noel, M. Richet, moi, Mme X., les trois sœurs A. B. C. et la servante Aïcha. Visite minutieuse par M. Richet et par moi des deux cabinets ; on n'y trouve aucun linge, ni aucune draperie. Des scellés sont mis à la porte A, et aux fenêtres. Nous regardons sous le lit de Mme la Générale, il n'y a rien. M. Richet met le cachet dans sa poche.

Mlle A., le seul médium, entre dans le cabinet de toilette. La négresse est au dehors, accroupie contre le chambranle de la porte. Les assistants sont assis derrière le lit dans l'ordre suivant : Moi, M. Richet, Mme X. les sœurs B et C et le général. La lanterne rouge allumée est placée sur la cheminée.

Après la prière faite, on chante. Nous attendons vingt minutes

environ, puis le rideau s'agite et Bien Boa se montre, à gauche de la porte. Il est vêtu comme d'habitude et porte un turban, sa taille paraît assez élevée. Ce soir, on ne voit pas le médium en même temps. Après être resté un instant visible, B. B. rentre dans le cabinet. On le voit reparaître deux fois encore, mais il ne quitte pas l'ouverture de la porte. Alors nous pouvons constater le phénomène de la diminution de la taille dont j'ai déjà parlé. Sous nos yeux, il se rapetisse en quelque sorte, comme s'il descendait verticalement dans le sol, sa tête arrivant au niveau du parquet. Mais cette fois, il ne disparaît pas complètement. Presque aussitôt, à peine quelques secondes, il reprend sa stature ordinaire. A trois reprises différentes, nous assistons à ces variations brusques de la taille du fantôme, dont la partie inférieure semble fondre, en quelque sorte, à mesure que la hauteur de l'apparition diminue. Puis le rideau est tiré par lui et la séance prend fin. M. Richet et moi nous visitons le cabinet de toilette et la salle attenante, et constatons que tous les scellés sont intacts.

Mardi, 22 août

Mêmes précautions prises pour la visite de la salle, mêmes assistants, mais pas de matérialisation totale. Au commencement de la séance, Mme X. sur un appel venu du cabinet qui paraît provenir du gosier de M. Ninon, passe derrière les rideaux et déclare avoir vu Bien Boa et entendu sa voix. Elle tenait les genoux du médium. Rien d'intéressant ne s'étant produit, malgré une attente très longue, la séance est levée.

Jeudi, 24 août

Aujourd'hui, très belle séance, à 4 heures. Visite de la salle par M. Richet et par moi. Les médiums sont Mlle A. et Aïcha. Les assistants prennent leur place ordinaire, la lumière est bonne. On fait la prière. Trois appareils photographiques sont préparés, deux stéréoscopiques et un kodac. On peut donc avoir cinq images, pour chaque éclair de magnésium. Les positions sont telles que je puis prendre le fantôme presque de profil, s'il se présente comme d'habitude. M. Richet l'aura de 3/4 et Mme X. de face. On se sert de magnésium chloraté pour produire l'éclair nécessaire.

L'inflammation du mélange de magnésium et de chlorate de potasse est déterminée par un pois de fulminate que l'on fait partir au moyen d'une tige en fer maintenue par un ressort, qui se déclanche

lorsqu'on appuie sur une poire en caoutchouc. Les préparatifs exigent beaucoup de soin, sans quoi on s'expose à de sérieux mécomptes.

On fait la prière, et Mme Noel magnétise très fortement les deux médiums, en leur donnant la suggestion de dormir profondément. On chante quelques chœurs. Au bout d'une dizaine de minutes, une voix assez faible, dont on ne peut distinguer le timbre, demande Mme X dans le cabinet. Elle s'y rend. Je copie textuellement la note qu'elle m'a remise :

« *Séance du Jeudi 24 Aout 1905 — Note ajoutée par Mme X.*

« Une voix m'appelle du cabinet. Quand j'y suis entrée, j'ai cru voir une forme nuageuse, vaporeuse, indistincte à droite de Mlle A. Une voix me parle. Cette voix me fait l'impression de venir, tantôt de ma gauche, tantôt d'en face de moi, mais éloignée de Mlle A. (Je tiens les deux bras de Mlle A. et les deux bras d'Aïcha ; les deux médiums sont immobiles).

« La voix me dit : « Il ne faut pas faire de la photographie aujourd'hui, mais je veux me faire photographier et ce sera pour la prochaine fois, samedi. Il faudra observer les mêmes conditions qu'aujourd'hui, et vous aurez mon portrait la prochaine fois. »

« Je sens deux doigts d'une main me toucher très doucement sur la tête. Je demande qu'une main repose sur ma tête, et aussitôt je sens une main me passer sur la tête, je tenais toujours les deux bras et les deux mains des deux médiums. »

Mme X, regagne sa place, nous fait part de ce qu'on lui a dit, promesse est faite de ne pas se servir des appareils.

De nouveau, on chante en chœur des airs variés. Après une demi-heure, environ, d'attente, les rideaux s'agitent et glissent de chaque côté en découvrant l'intérieur du cabinet. Bien Boa se montre, d'abord enroulé dans la partie gauche du rideau (toujours par rapport à nous). A ce moment, je vois *très distinctement*, Mlle A. et Aïcha tout entières, depuis la tête jusqu'aux pieds. Les mains reposent sur les genoux et sont nettement perceptibles. A ce moment, nous voyons donc simultanément les deux médiums et B. B. car il s'est dégagé de la draperie et l'on peut le voir complètement ; il est à la gauche (toujours par rapport à nous) de Mlle A. Sa taille est assez élevée, sa tête dépasse la partie inférieure du baldaquin. Le teint est très blanc, la moustache est brune, assez longue. Un turban autour de la tête et des draperies qui sont d'une éclatante blancheur.

Mme la générale s'approche du rideau pour être embrassée par l'apparition. Une première fois, B. B. donne un baiser; il recommence une seconde fois et nous entendons tous distinctement le bruit des lèvres. Ensuite, il entre dans la partie obscure du cabinet, à gauche, comme pour prendre des forces. Pendant tout ce temps, *les rideaux sont restés ouverts et les médiums visibles.*

Au bout d'un instant, B. B. sort de l'ombre et se montre dans la partie éclairée. Alors, il diminue trois fois de taille, comme dans les séances précédentes, jusqu'à ce que la tête soit au niveau du sol, *où elle disparaît* sans laisser de traces. La reconstitution du fantôme se fait sur la gauche, dans la partie sombre. Dématérialisation et reconstitution demandent à peine quelques secondes.

Une fois le fantome s'est incliné gracieusement devant nous, comme pour saluer. Les rideaux n'ont pas bougé, les médiums sont toujours visibles.

Après avoir regagné la partie gauche, B. B. se montre encore; avec le bras il envoie des baisers à Mme X. Pendant tout ce temps je vois parfaitement les médiums. Mme X. demande si elle peut être aussi embrassée. Sur un signe affirmatif du fantôme, elle vient jusqu'à l'ouverture des rideaux et l'esprit l'embrasse sur la joue, à coté de l'œil. Voici l'impression ressentie par Mme X. : « Quand B. B. me donnait un baiser, je sentais les lèvres, chaudes, humides, et les moustaches d'une personne vivante... »

L'apparition se montre encore une fois, en entier, puis disparaît définitivement, après avoir refermé les rideaux, et la séance prend fin presque immédiatement après. Jamais je n'ai aussi bien constaté la présence simultanée de l'apparition et des médiums. Le cabinet des matérialisations est resté ouvert fort longtemps et, cette fois encore, la vue du médium pendant que le fantôme disparaissait dans le sol rend toute supposition de fraude impossible. La prochaine fois nous pourrons peut-être enfin photographier l'apparition, espérons que tout ira bien.

(Suite et fin au prochain numéro). GABRIEL DELANNE.

Une série de séances avec Madame Bardelia

Un certain nombre de parents et amis m'avaient manifesté le désir d'être témoins de quelques-uns des phénomènes psychiques dont je leur parlais. Pour leur donner satisfaction, je priai Mme Bardelia de venir passer quelques jours chez moi, ce à quoi elle consentit très gracieusement.

Déjà dans des séances privées tenues chez elle, à Paris, où je me trouvais seul assistant, j'avais constaté des faits qui m'avaient laissé une impression pleinement favorable. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises des noms de parents et d'amis m'avaient été donnés, soit par la typtologie, soit par l'écriture automatique, dans le cours de communications, au moment où je les attendais le moins. Tandis que, comme une sorte de protestation contre l'hypothèse de suggestion et de lecture de pensée, les noms et les preuves que je sollicitais le plus vivement me furent toujours refusés.

Des phrases familières prononcées dans un moment d'intimité par un de mes proches, décédé depuis 28 ans, furent amenées sans que j'eusse pu le prévoir, car la direction de mes pensées me portait alors d'un tout autre côté. La signature de mon frère, décédé depuis plus de 20 ans, a été reproduite exactement et toutes les communicasions données en son nom et souvent séparées par des mois sont bien de son écriture, qui était caractéristique. Du reste j'ai obtenu sous le nom de quatre de mes parents des pages d'écriture qui sont toujours identiques entre elles, de telle sorte que, placé devant le médium et ne pouvant pas lire ce qu'il écrit, je sais toujours quelle est la provenance du message avant d'en connaître le contenu et la signature.

Un jour que, à la suite d'une suspension de séances qui avait duré plusieurs mois, j'attendais une communication de l'un de mes parents, je fus fort surpris de recevoir *par la typtologie* le nom d'un de mes amis récemment décédé, qui me donnait pour l'un des siens un message contenant un membre de phrase tout à fait caractéristique, capable à lui seul de le faire reconnaître. Malheureusement ici, comme dans tant d'autres cas de communications tout à fait intimes, on ne peut livrer à la publicité les faits qui seraient les plus démonstratifs.

Dans cette même séance, mon frère auquel je demandais une preuve de survie que je pusse citer, me dit tout à coup : « Je vais me rendre chez toi, (à 250 kilom.), et je te dirai ce qui s'y passe ». Le crayon s'arrête et pendant quelques minutes je cause avec Mme Bardelia qui, j'insiste sur ce point, était à *l'état normal*. Il était 4 h. moins vingt, lorsque le médium, continuant à causer, reprend le crayon et me donne des indications

contraires à celles que j'attendais et qui furent confirmées par moi, le soir même.

J'espérais donc qu'avec un médium aussi bien doué et dont l'honorabilité et la sincérité sont au dessus du soupçon, je pourrais offrir à mes amis l'occasion de constater des phénomènes assez intéressants pour les porter d'abord à ne plus rire quand on leur en parlerait, et peut-être même à chercher à se rendre compte par eux-mêmes des faits et des croyances dont les spirites s'efforcent de répandre la connaissance. On va voir que cette espérance ne fut pas déçue.

Les conditions étaient cependant bien différentes de celles que les hommes les plus expérimentés considèrent comme favorables au succès. Chaque jour, en effet, se présentait une nouvelle série comprenant en majorité des personnes tout à fait étrangères à nos recherches et même souvent très défiantes. Nous étions donc bien loin de présenter ce milieu harmonique unanimement réclamé.

Les résultats dépassèrent si bien nos espérances, que plusieurs assistants demandèrent à revenir et même à amener des parents et des amis.

Ces séances de démonstration se ressemblèrent tellement, sauf quelques modifications de détail, que pour éviter des répétitions fastidieuses, je ne suivrai pas l'ordre chronologique, mais je parlerai de chacun des phénomènes, qui se suivirent toujours dans le même ordre, en signalant les particularités qu'ils ont offertes.

Coups. — Tous les assistants prenaient place autour d'une petite table de cuisine en bois blanc, dans l'ordre indiqué par l'un de nos guides, et au bout de deux ou trois minutes à peine, toutes les mains reposant sur le plateau de cette table et en pleine lumière, des coups d'abord faibles, puis de plus en plus forts partaient soit de la table, soit de la chaise du médium, soit enfin du parquet, souvent en se répondant. Je frappais alors des séries de coups rythmés et ils étaient reproduits fidèlement, souvent sur plusieurs points, l'un après l'autre, comme en échos. Aux questions posées par des assistants ou par moi il était répondu, soit par trois coups (affirmation), soit par deux (négation), soit enfin par un seul (doute). Lorsque je donnais des renseignements ou des explications aux assistants, des coups par séries de deux ou de trois, selon les cas, appuyaient mes dires.

A un moment donné tous levaient les mains et s'écartaient de la table. Lorsqu'il était bien constaté que personne ne la touchait, je frappais des séries de coups, immédiatement reproduites ; après plusieurs épreuves les coups cessaient, comme si la force agissante eût été épuisée. Le médium posait alors un doigt sur le bord et les coups recommençaient. Chacun des assistants, à tour de rôle, faisait le même essai. Avec les uns l'épreuve réussissait, tandis qu'elle échouait avec d'autres, faisant ainsi une sorte de sélection entre ceux qui possédaient un certain pouvoir médiaminique et ceux qui en étaient dépourvus.

Toutes les mains se reposaient ensuite sur la table et un guide, qui signait Jacob, nous conseillait de demander *mentalement* un air, et aussitôt il était scandé par des coups. Il n'y eut pas un seul insuccès. Je rappelle que le médium n'était pas en *trance*, ceci pour ceux qui seraient tentés d'invoquer la lecture de pensées.

Un jour, même, le premier assistant venait de demander un air qui avait été bien frappé, et comme nous en causions avec le médium, nous entendons repartir les coups avec une allure très vive et énergique. Un assistant nous dit alors que pendant que nous étions tous occupés du premier essai, il avait demandé la *Marseillaise* et l'avait obtenue sans aucun retard.

Pour terminer, des coups variés, marches, retraites, roulements étaient frappés sur toute la surface de la table, dont le bois vibrait sous nos mains.

J'ai parlé de Jacob : ce guide semble s'être fait une spécialité de lire dans la pensée des assistants ou de voir ce qui se passe à distance, ou tout au moins dans des conditions où nous ne pouvions rien voir. Il n'a pas toujours réussi, mais le nombre de ses succès dépasse celui de ses échecs. Voici quelques-uns de ses faits et gestes. Il nous dit : « Dans le sucrier, qui est dans le placard de la salle à manger, il y a 14 morceaux de sucre intacts et deux cassés ».

C'était exact. Le médium venait de terminer une grande page de communications ; Jacob écrit : « retournez la page ». On le fait sans retard et il ajoute : « Il y a 106 mots sur cette page » Encore exact. Il nous dit encore : « Sur la table de la salle à manger il y a un pardessus contenant des clefs dans la poche de droite ».

Je fais observer qu'il y a plusieurs pardessus sur cette table, et Jacob répond : « C'est celui de ce petit monsieur qui est près de vous ! » Le Docteur G.... ainsi désigné s'assure de la réalité du fait, et ajoute que c'est par distraction qu'il avait mis ses clefs dans cette poche, au lieu de les mettre dans la poche de son pantalon, où il croyait d'abord les trouver. Je ferai remarquer que le médium étant dans le salon, au moment de l'arrivée du Dr G...., ne savait pas si celui-ci avait posé son pardessus sur la table, au lieu de le suspendre au porte-manteau Je ne veux pas multiplier ces exemples et je rappelle seulement, une fois encore, que pendant tout ce temps le médium est resté à *l'état normal* et je ne vois pas comment on ferait dans tous ces cas intervenir la lecture de pensée ou la suggestion, dont on abuse si volontiers, quoique les expérimentateurs sérieux sachent à quel point ce phénomène est rare et difficile à provoquer, même entre agent et sujet bien entraînés et *en rapport* depuis longtemps. Il est vrai que les incrédules, faisant preuve d'une crédulité sans bornes, lorsqu'il s'agit de combattre le spiritisme, ont doté généreusement le subliminal de facultés prodigieuses qu'ils se contentent d'affirmer, sans en avoir donné encore la moindre preuve !

Changement de poids — Crookes ne demandait qu'une altération de quelques milligrammes dans le poids d'un corps, pour se croire autorisé à affirmer l'existence d'une force psychique. Voici ce que nous avons observé à *toutes* les séances, au nombre de huit. Je possède un peson de la force de 25 kilos. Lorsque je l'accrochais à l'une des extrémités de la petite table dont j'ai parlé, je le soulevais avec un effort de 6 kilos. Pendant la séance, l'extrémité des doigts des assistants effleurant le plateau, le peson continuait à indiquer le poids de 6 kilos. Mais dès que je le demandais, toutes les conditions restant les mêmes, le peson marquait tantôt 10, d'autrefois 12 et même 14 kilos, quoique la composition du cercle variât d'un jour à l'autre. La position des assistants était telle, qu'une pesée de leur part n'aurait pas pu produire ce résultat.

Je faisais le même essai avec un petit guéridon, dont un côté se soulevait sous un effort de 1 kilo et, sur ma demande, le peson arrivait à marquer trois kilos.

Ces résultats constants confirment ceux que j'avais obtenus en 1898 et 1899, au village de Douchy, avec le médium Maria V.... Il en est de même du suivant :

Résistance à l'abaissement.— Les mains des assistants restant appliquées à la surface du guéridon, celui-ci se soulevait par un de ses côtés, de façon à former un angle d'environ 45°. J'accrochais le peson au bord ainsi relevé et je faisais de haut en bas des tractions pour l'abaisser et le faire reposer dans son état normal. La résistance marquée par le peson a varié d'une séance à l'autre. Elle fut en moyenne de 12 à 14 kilos.

Incarnations. — J'aborde maintenant un ordre de phénomènes de la plus haute importance, mais d'une interprétation et d'un contrôle fort délicats.

A la fin de chaque séance,je baissais notablement la lumière, sans faire l'obscurité complète, et au bout d'un temps variable le médium tombait dans l'état de *trance*. Après quelques minutes de sommeil apparent, il poussait un profond soupir et murmurait avec peine quelques paroles inintelligibles. Je demandais alors qui était là, et il nous donnait un nom ; puis répondant à mes questions, il disait qu'il avait vécu à tel endroit, et donnait peu à peu des détails sur sa famille, son âge, l'époque de sa mort, etc... Des notes étaient prises par les assistants, au fur et à mesure des réponses, et dès le lendemain, un adjoint au maire écrivait à la mairie des localités désignées, pour contrôler les affirmations des entités qui s'étaient ainsi incarnées momentanément.

Dans certains cas les réponses que j'ai reçues ont confirmé ces dires ; dans d'autres, il m'a été impossible d'établir le contrôle. Dans toutes il y a eu des divergences, les unes sans importance, les autres très grandes. Elles portaient surtout sur l'âge, l'époque de la mort, le temps écoulé entre deux événements, et même sur les noms de parents.

On sait que pour expliquer ces erreurs, beaucoup d'esprits, et spéciale-

ment Georges Pelham, dans ses entretiens avec Hodgson, disent que l'esprit quittant un milieu éthéré, impondérable, pour s'introduire dans le corps d'un médium, éprouve de cette transition et de la nécessité de se servir instantanément d'organes qui ne lui appartiennent pas, une perturbation et un trouble de mémoire tels qu'il se trouve dans un état comparable au délire, ou à celui d'un homme plongé subitement dans une cave envahie par une épaisse fumée, et qui aurait néanmoins à répondre sans délai à des questions variées.

Si l'on songe que tous les esprits s'accordent à dire que le temps n'existe plus pour eux, on ne sera pas étonné des erreurs de dates. On les comprendra encore mieux, si l'on considère que la plupart d'entre nous, mis en demeure d'indiquer instantanément les dates des principaux événements de leur vie et de celle de leurs proches, hésiteront, auront besoin de chercher des points de repère et, en fin de compte, commettront encore, malgré tout, un certain nombre d'erreurs. Enfin combien de vieillards ne voit-on pas se tromper, même sur leur âge ? Peut-être aussi peut-on admettre qu'un certain nombre d'esprits, désincarnés depuis de nombreuses années, ont cessé de s'intéresser aux détails de leur vie terrestre.

Il est une objection qui peut enlever beaucoup de leur valeur aux incarnations, comme preuves d'identité. Comment pouvons-nous affirmer que le médium n'a pas pris, dans l'intervalle des séances, des renseignements qui lui permettent de venir ensuite simuler les phénomènes de la trance et jouer au naturel le rôle d'esprits incarnés ?

Dans les récits d'incarnations avec Mme L... comme médium, et publiés dans cette revue en 1901 et 1902, j'ai dit pourquoi je ne croyais pas que cette hypothèse pût être acceptée dans ce cas particulier. Cependant je reconnais que si ceux qui ont pu apprécier le caractère et les conditions d'existence de Mme L... considèrent comme impossible qu'elle ait pu prendre ces renseignements et jouer ensuite des rôles nombreux avec une perfection absolue, leur conviction ne peut tenir lieu de preuve scientifique à opposer à des tiers, qui n'ont pu juger par eux-mêmes.

Vis-à vis de Madame Bardelia je ne puis invoquer que la confiance que m'inspire son honorabilité. Je ferai remarquer cependant que les erreurs signalées sont de nature à faire admettre qu'elle n'a pas pris de renseignements dans les lieux habités jadis par les esprits qui se sont manifestés, à moins de supposer qu'elle a poussé la fourberie jusqu'à les altérer de parti pris, en prévision de l'objection dont je m'occupe, et à imiter les phénomènes de la trance, pour nous donner le change.

A suivre. DOCTEUR DUSART.

La Société Anglaise des recherches psychiques

J'ai bien souvent entendu demander pourquoi, si les phénomènes Spirites sont réels, les hommes de science de notre pays ne s'en occupent pas. Pour répondre à cette question, il n'est pas inutile de rappeler quel était l'état d'esprit général au moment où fut fondée en Angleterre la Société connue sous le nom de *Society for psychical Research*. Rien ne peut mieux en donner une idée qu'un extrait du discours prononcé par son président, le professeur, H. Sidgwick, dans la première séance générale, en 1882. Le voici : (1)

La première question que j'ai entendu poser est celle-ci : Pourquoi donc former une société pour les recherches psychiques comprenant dans son champ d'études non seulement les phénomènes de lecture de pensée (auxquels surtout nous allons vous demander de prêter votre attention cet après-midi), mais encore ceux de clairvoyance, de magnétisme, et la masse de phénomènes obscurs connus sous le nom de spiritiques? Eh bien ! en répondant à cette première question, je serai à même d'énoncer une idée sur laquelle j'espère que nous nous accorderons tous, et j'entends par « nous » non seulement la présente assemblée, mais cette assemblée et le monde scientifique tout entier; et comme, malheureusement, il n'y a que peu d'observations que je puisse faire sur lesquelles un tel accord est possible, je pense qu'il est bon de proclamer notre unanimité à dire que l'état de choses actuel est une honte pour le siècle éclairé où nous vivons. Je dis que c'est une honte que l'on en soit encore à discuter sur la réalité de ces phénomènes merveilleux dont il est tout à fait impossible d'exagérer l'importance scientifique, si seulement la dixième partie de ce qui a été attesté par des témoins dignes de foi pouvait être démontrée comme vraie.

Je répète que c'est une honte, alors que tant de témoins compétents ont déclaré leur conviction, que tant d'autres personnes ont un intérêt profond à ce que la question soit éclairée, de voir encore discuter la réalité des faits, de voir des gens instruits garder en masse l'attitude de l'incrédulité.

Eh bien ! le but principal de notre société, ce que nous voulons tous, croyants ou non croyants est d'essayer méthodiquement et avec persévérance de nous délivrer de cette honte d'une façon ou d'une autre.

(1) Extrait des *Annales psychique*. Mai-juin, 1903, p. 184, traduction française par M. Sage de la brochure de M. .Benett.

Voilà qui est parler net ; et cette « honte », l'Angleterre s'en est débarrassée en étudiant depuis vingt-trois ans tous ces phénomènes « obscurs » grâce au courage, à l'absence de respect humain qui caractérise si heureusement la race Anglo-Saxonne. Ce sont des psychologues éminents comme le professeur Sidgwick, F.W. Myers, Podmore, etc., des physiciens ou des chimistes tels que William Crookes, Olivier Lodge, le professeur Barrett, Balfour Stevart, etc., des naturalistes parmi lesquels Alfred Russel Wallace et M.Romanes et enfin des spirites, en tête desquels marchaient le Révérend Stainton Mosès et le directeur du Light Dawson Rogers, qui ont courageusement réalisé le programme, formulé en ces termes, dans la même réunion :

L'incrédulité scientifique a mis tant de temps pour grandir, elle a tant et si puissantes racines, que nous ne la tuerons — si nous parvenons à la tuer en ce qui regarde l'une quelconque de ces questions — que si nous réussissons à l'enterrer sous un monceau de faits. Il faut que nous ajoutions expérience à expérience. Je suis aussi d'avis que nous ne devons pas chercher à convaincre les incrédules en insistant sur la portée d'un seul fait pris à part, mais que c'est à la masse des preuves que nous devons nous fier pour amener la certitude. Il va de soi que dans tout compte-rendu d'observations ou d'expériences la force de démonstration est conditionnée par la bonne foi de l'investigateur. Nous ne pouvons faire plus que de suggérer que l'investigateur est complice. Il se résoudra à ce dernier parti quand il ne lui en restera pas d'autre ..

Nous nous ferons une loi, je l'espère, de ne porter à la connaissance du public aucun fait qui ne réponde à cette condition. Il faut réduire celui qui a des objections à faire à la position suivante : être forcé d'admettre les phénomènes comme inexplicables, au moins pour lui, ou d'accuser les investigateurs soit de mensonge, soit de tricherie, soit d'un aveuglement ou d'un manque de mémoire tels qu'on ne les trouve que chez les idiots...

On peut affirmer que ce programme a été exécuté à la lettre et que rien n'a coûté, d'abord pour vérifier l'authenticité des phénomènes. On sait en quoi ils consistent. Pour citer un exemple. A, étant dans l'Inde, voit le 12 janvier à 8 heures du soir, l'ombre, le fantôme de son frère B, qui est en Angleterre et qu'il a tout lieu de croire bien portant, et ne courant aucun danger. Or, B. est précisément mort d'accident le 12 janvier, quelques heures auparavant, ce que A ne pouvait pas savoir. Donc l'hallucination de A est véridique, en rapport avec la mort de B qui est réelle. Toutes

lés narrations envoyées à la société ont été soumises à un contrôle absolu. On a commencé par éliminer les faits d'ordre télépathique, vision, audition, etc., qui se sont produits :

1° Alors que le sujet connaissait la maladie du parent ou de l'ami dont il a une manifestation et qu'il éprouvait de l'anxiété ;

2° Ceux qui consistent dans la reproduction d'une sensation auditive ou visuelle qui ait récemment et vivement intéressé le sujet ;

3° Ceux qui se produisent sous le coup de la terreur ou de l'angoisse.

4° Enfin ceux qui sont déterminés par l'attention propre.

Une fois cette sélection opérée, des enquêtes minutieuses ont été faites pour s'assurer que les novateurs ont fidèlement rapporté la vérité, soit en compulsant le journal intime dans lequel le fait a été rapporté, soit en interrogeant les témoins qui ont entendu raconter l'événement au moment même, et en comparant entre eux ces récits de seconde main, pour en apprécier les divergences.

On a également contrôlé sur des documents officiels la mort de l'agent, de sorte que les récits sont authentiques, à moins de supposer que toutes les personnes honorables, instruites, n'ayant aucun intérêt à mentir, qui ont déposé, se soient entendues pour mystifier les savants de la Société psychique, en se jouant des sentiments les plus chers au cœur humain, ceux qui se rattachent à la perte d'êtres tendrement aimés. La supposition de cette fraude universelle est absurde, lorsqu'il s'agit des *quinze cent cas* qui sont relatés dans les *Procedings* de la Société et dans son journal.

Mais ce qui établit encore avec plus d'autorité, si c'est possible, la réalité de ce genre de phénomènes, c'est qu'ils présentent, dans leur ensemble, des caractères spéciaux qui les distinguent nettement des autres hallucinations. C'est ainsi que le professeur Tamburini, un psychiâtre connu, énumère ces différences : (1).

1° Dans les hallucinations télépathiques, à l'encontre des autres, prédominent en nombre assez important les hallucinations visuelles (76 pour 100) sur les hallucinations auditives ;

2° Dans les hallucinations non télépathiques dominent les hallucina-

(1) Professeur Tamburini. *La Télépathie, critique et observations. Annales Psychiques.* 1893, p. 289.

tions indistinctes, dans lesquelles la voix ou la figure n'ont pas été reconnues, tandis que dans les hallucinations télépathiques, la reconnaissance se produit presque toujours.

3° Les cas dans lesquels plusieurs sens prennent part, se complétant l'un l'autre de manière à accroître les apparences de la réalité, prédominent dans les hallucinations télépathiques ;

4° Les hallucinations télépathiques ont une telle intensité et une telle force, qu'elles ne peuvent se distinguer de la réalité, ce qui se voit très-rarement dans les hallucinations transitoires ordinaires. Nous avons voulu rapporter *in extenso* les caractères particuliers des hallucinations télépathiques, *parce qu'ils déterminent très-nettement les caractères distinctifs de ce phénomène spécial*, et parce qu'ils peuvent servir de guide à ceux qui voudraient entreprendre des études ultérieures.

On voit donc que nous avons affaire ici, réellement, à des phénomènes naturels et l'admission de l'existence de ces faits est presque générale en Europe et en Amérique, sauf en France, toutefois, où les savants patentés, rentés, arrivés, sont toujours sous le coup de la honte dont parlait le professeur Sidgwick. Un Institut psychologique a bien été fondé spécialement pour l'étude à ces questions, mais il est prodigieux de constater jusqu'à quel point il a jusqu'alors manqué à son mandat. L'idée ne serait pas venue à ses membres, tous plus éminents les uns que les autres, d'ouvrir en France une enquête semblable à celle dont je viens de parler. Cette tâche, M. Camille Flammarion l'a entreprise à lui seul et a parfaitement réussi, comme en témoigne son livre : *L'Inconnu et les Problèmes psychiques.* Peut-être craignent-ils d'être acculés à cette dure extrémité de constater officiellement que la pensée agit à distance, et que son mode d'action la différencie absolument de tous les modes d'énergie connus jusqu'alors. Pour les parfaits matérialistes que sont les docteurs Sollier, Bonnier, Janet, Bohn, et autres qui peuplent cet établissement, il y aurait presque de la cruauté de les obliger à contrôler et à établir l'existence de phénomènes qui vont à l'encontre de toutes leurs théories. C'est probablement pour cela que depuis cinq années, aucun sujet intéressant la « métapsychique », comme dirait M. Richet, n'a été traité publiquement. Pour l'honneur de notre bon renom scientifique dans le monde, il est heureux que des hommes comme MM. Richet, de Rochas, Flammarion, Maxwell aient pris l'initiative de ces études, et si ces messieurs ne sont pas des spirites au sens propre du mot, ils in-

citent au moins le public à chercher dans cette direction, ce qui est tout ce que l'on peut souhaiter pour le moment.

Que l'on ne croie pas que j'exagère en parlant des mauvaises dispositions, envers ces études, de tous ceux qui, de près ou de loin, touchent au monde de la science officielle. Dans l'article publié dans le n° du 25 novembre de la *Revue Scientifique,* en parlant de la traduction française,si mal faite,du grand ouvrage de Myers : *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supra-normales*, le rédacteur n'est pas tendre pour ceux qui s'occupent de spiritisme, il dit :

« Certes, Myers ne doit pas être confondu avec la troupe grossière de Spirites qui occupent au moyen de leurs manies généralement innocentes, leurs loisirs de retraités, d'inoccupés et satisfont leur soif inextinguible, neurasthénique ou hystérique, de nouveau, de merveilleux et de macabre... »

Ainsi chercher si l'âme humaine existe, indépendamment du corps, si elle survit, c'est un déséquilibrement, un signe de neurasthénie, un symptôme d'hystérie. Mais, à ce compte, si les faits existent incontestablement puisqu'ils sont contrôlés et affirmés par les Crookes, les Wallace, les Lodge, les Zollner, etc., est-ce que je ne puis pas accuser, à mon tour, les négateurs quand même d'une autre phobie, celle de l'horreur des nouveautés ? Cette curieuse disposition d'esprit s'accuse encore davantage dans les lignes suivantes :

Myers était un psychologue de valeur, un esprit distingué et il peut être mis à côté de membres éminents de la fameuse Society for psychical Research, parmi lesquels tout le monde connait au moins le nom de William Crookes.

Des convictions sincères chez de tels hommes en imposent à coup sûr, et le prestige de leur croyance est un facteur essentiel de leur diffusion. Et pourtant l'étude de l'esprit humain nous apprend bien que la supériorité ne se manifeste pas nécessairement dans tous les domaines, et que la croyance, comme un cancer de l'esprit, peut s'aggriper à la pensée, résister victorieusement aux efforts faits pour l'extraire, et vicier même de ses toxines l'exercice normal de l'intelligence rationnelle.

Voici maintenant que la croyance, basée sur des faits irrécusables, est une maladie, un *cancer de l'esprit* ! Que dire alors de ceux qui ont la monomanie de la négation, sans preuve cette fois ? Mais ce n'est pas tout ; notre critique qui, jusqu'alors, s'est contenté de se livrer à des appréciations si exagérées qu'elles en perdent toute

autorité, va essayer de critiquer le fondement même des dites croyances, c'est-à-dire les faits, et il est facile de voir que sur ce terrain, aveuglé par son parti pris, il en arrive à dénaturer complètement la nature et la portée de ces phénomènes. Ecoutons-le :

Tel physicien, tel biologiste, qui réclamera en biologie ou en physique des expériences rigoureuses pour établir un petit fait sans importance, se contentera d'histoires suspectes comme il en pullule dans les Proceedings de la Société londonienne pour conclure à la réalité d'une idée qui lui tient puissamment à cœur, et dont la portée serait incalculable.

C'est justement là où il y avait besoin de l'accumulation la plus formidable de preuves et d'expériences rigoureuses, qu'on accepte le plus facilement, comme des arguments probants, des récits faits après coup et absolument incontrôlables...

Ah ! Monsieur, comme vous traitez cavalièrement les résultats auxquels sont arrivés ces hommes qui ont conquis de si hautes situations dans la science par leurs recherches et leurs travaux ! Il ne s'agit pas de *croyances*, il s'agit de *faits*. Ou bien les savants cités plus haut ne savent pas observer, ce qui est cependant leur métier, — et je pense que personne ne s'arrêtera à cette hypothèse — ou bien ils ont établi indiscutablement l'existence des phénomènes dont l'étude constitue les fondements même du Spiritisme, et vous aviez le devoir de nous prouver en quoi ils se sont trompés.

Que dire lorsque notre critique parle de « récits faits après coup et absolument incontrôlables » quand c'est justement le contraire qui a lieu ! les savants de la Société psychique ayant précisément éliminé ces cas, et recherché *pour tous les récits publiés,* les preuves contemporaines de l'événement, notes dans le journal intime du narrateur, récit du phénomène fait à des parents ou amis, etc.

Quand on a la responsabilité de parler à un public comme celui de la *Revue Scientifique*, il serait peut-être bon de ne pas avancer des affirmations qui vont aussi directement contre l'évidence.

Heureusement que la diffusion des travaux de la Société Anglaise commence à se produire en France et, dans quelques années, des articles aussi singuliers que celui auquel je viens de faire allusion ne pourront plus s'écrire impunément, sans faire juger sévèrement leur auteur.

BECKER.

Les Preuves Scientifiques de la survivance de l'âme

Action de l'esprit sur la matière.— Fluidification d'objets matériels
Déplacements d'Objets sans contact
Phénomènes de matérialisation obtenus en lumière et inédits, avec vue simultanée du médium et des formes matérialisées.
Faits d'identité.
La réincarnation et ses conséquences sociales

PAR
LE Dr L.-Th. CHAZARAIN.

On m'a demandé, pour les lecteurs d'un livre qui doit bientôt paraître, ce que je pense du *Spiritisme*. Voici quelle a été ma réponse :

Je crois pouvoir dire qu'en faisant intervenir l'expérimentation dans l'étude des phénomènes psychiques, le spiritisme nous a révélé, avec l'existence de forces presque généralement ignorées ou mal comprises jusqu'alors, la véritable constitution de l'être humain et qu'il nous apporte, comme conséquence de cette découverte, la solution du grand problème de l'immortalité.

Le spiritisme nous prouve, en effet :

1° Que l'âme, en qui les matérialistes ne veulent voir que la résultante des fonctions du cerveau, est une force intelligente autonome, unie au corps de la naissance à la mort, mais dont l'indépendance vis-à-vis du corps s'affirme nettement dans le phénomène de la clairvoyance.

2° Que cette force n'est pas une pure essence, une entité pensante, dépourvue de toute matérialité,comme l'enseignent les philosophes spiritualistes et les théologiens, mais qu'elle est indissolublement liée à une enveloppe fluidique ayant la forme du corps et qui a été appelée de différents noms, tels que corps éthéré, corps astral, véhicule subtil, médiateur plastique, périsprit (ce dernier nom est celui que lui donnent les spirites), enveloppe par l'intermédiaire de laquelle elle agit sur le corps matériel et dans laquelle s'enregistrent les phénomènes de la vie mentale.

3° Que si nous devons reconnaître que l'esprit, nom sous lequel nous désignons l'âme, le principe pensant uni au périsprit, est incapable, dans les conditions normales de la vie, d'entrer en rapport avec le monde extérieur sans le ministère des sens, il peut être affranchi de cette obligation pendant le sommeil ordinaire et pendant l'hypnose, sortir de sa prison, s'extérioriser tout en étant retenu par un lien fluidique à son organisme, agir loin de celui-ci, influencer les sens des personnes qu'il rencontre, déplacer les objets, pénétrer la matière, impressionner la plaque photographique et cela sans laisser généralement de traces de ces phénomènes dans sa conscience cérébrale.

4° Enfin que l'esprit survit à la mort du corps, en emportant dans l'au-delà (avec son corps astral) les dons occultes qui assuraient son indépendance pendant sa vie corporelle, ce qui lui permet de pouvoir se manifester aux incarnés d'une manière supra-normale (ou transcendantale) *après* comme *avant* sa désincarnation.

Les preuves que le spiritisme donne de ces vérités fondamentales, reposant sur des faits d'observation et d'expérience, sont d'ordre véritablement scientifique ; je ne puis les développer ici, parce que leur exposé m'entraînerait beaucoup trop loin. C'est pourquoi je renvoie les lecteurs désireux de les connaître en détail (et ils devraient tous le vouloir) au livre de M. G. Delanne, *l'Ame est immortelle*, où le sujet est traité avec tous les développements qu'il mérite, sans longueurs inutiles pourtant et en un style d'une grande clarté que devraient bien adopter les représentants de l'école matérialiste — dans leurs discussions sur l'inconscient et le subconscient — et dans toutes celles auxquelles ils se livrent en vain pour expliquer, en un obscur langage prétendu scientifique, toute la psychologie par la physiologie. Après avoir lu ce volume avec l'attention qu'il convient, ils seront en mesure d'opposer des arguments sans réplique aux détracteurs de la doctrine spirite qui, généralement, d'où qu'ils viennent, en parlent sans la connaître et ils pourront affirmer avec une parfaite conviction qu'ils possèdent des preuves irrécusables de l'immortalité.

Si, depuis nombre d'années déjà, ces preuves existent pour moi et si je reste toujours aussi fermement convaincu de leur valeur, c'est que voilà vingt-cinq ans que j'ai commencé à étudier la question et que, tout en cherchant les occasions de voir et de contrôler les phénomènes qui s'y rapportent, j'ai voulu d'abord me préparer à pouvoir mieux les comprendre par la connaissance de ce qui avait été antérieurement observé et écrit par d'autres (exemple : Phénomènes physiques signalés par le Dr Billot, dans ses lettres à son ami Deleuze, en 1839, et reconnus réels par ce dernier ; Expériences du Dr Puel, Œuvres philosophiques d'Allan Kardec ; Les Tables tournantes, par le comte de Gasparin, etc.). et qu'ensuite je me suis efforcé de me tenir au courant des travaux qui furent entrepris et publiés en France et ailleurs dans cet ordre de recherches (j'en donne plus bas l'énumération (1), estimant que l'homme ne saurait trop faire pour arriver à connaître sa nature et sa destinée.

(1) L'Homme et l'Intelligence, par le Dr Ch. Richet : — Recherches du Dr Ochorowicz, sur la contagion nerveuse et sur la transmission de pensée dans son livre : la *Suggestion mentale ;* — *Recherches sur le spiritualisme*, par William Crookes. Procès-verbaux de la *Société des Recherches Psychiques*, de Londres ; — *Fantômes de Vivants*, par H. Myers, E. Gurney et Podmore ; — Les *Miracles* et le *Nouveau spiritualisme*, par Alfred Wallace ; — *Animisme et spiritisme*, par Aksakof. — Les ouvrages du Dr Gibier, de G. Delanne, de Léon Denis, du colonel de Rochas (*Extériorisation de la sensibilité* et *Extériorisation de la motricité* ; Régression de la mémoire) ; *Les Hallucinations télépathiques*, avec préface de Ch. Richet, par Marillier ; — *Psychisme expérimental* par Erny ; —

Des circonstances favorables m'ont permis de débuter, dans mes recherches, par l'observation du curieux phénomène du *déplacement d'objets sans contact* et de celui de la *dématérialisation de la matière*, en assistant, en 1881 ou 1882, aux réunions organisées à Paris par le Dr Puel, directeur de la *Revue des Sciences psychiques*, pour l'étude des phénomènes que l'on a rapportés à la force psychique.

A ces réunions assistaient le colonel d'artillerie en retraite Devoluet, par qui j'avais été présenté au Dr Puel ; le collaborateur de celui ci, le Dr Dupouy, directeur du journal *la Polyclinique*, et de plusieurs autres personnes marquantes de Paris et de la province.

Le sujet, dont la présence était nécessaire pour l'obtention des phénomènes, était une jeune femme ayant environ 25 ans, que le Dr Puel avait mise souvent en somnambulisme, et qui était plus ou moins endormie pendant les expériences, toujours faites dans une pièce bien éclairée par la lumière d'une lampe. Elle se tenait au milieu de la pièce, assise sur une chaise, pendant que les autres personnes présentes, assises ou de bout attendaient en silence ce qui pouvait se produire.

C'est dans ces conditions que j'ai vu :

1° La marche d'une table à jeu sans aucun contact ;

2° L'écriture directe par un bâton de craie ;

3° Le passage d'un anneau en cuivre à travers le poignet du sujet.

Pour le premier et le deuxième phénomène, la table était placée dans l'embrasure d'une fenêtre et personne n'en approchait. Au bout d'un temps qui variait d'une dizaine de minutes à une demi-heure, elle commençait à glisser sur ses pieds, puis sortait de l'embrasure en se dirigeant vers le fond de la pièce, paraissant y être attirée ou poussée par des mains invisibles, retournait ensuite à sa place de la même manière.

Une fois, après sa rentrée dans l'embrasure, le Dr Puel plaça un bâton de craie sur le plateau du meuble et tira les rideaux de la fenêtre pour que la table se trouvât dans l'obscurité. Bientôt nous entendîmes des bruits de grattement semblables à ceux que l'on fait en écrivant avec de la craie sur un tableau noir. Tout bruit ayant cessé, nous écartâmes les rideaux et nous vîmes écrits sur la table en gros caractères blancs la date et les mots suivants, terminés par plusieurs points d'exclamation : « *1900 ! Puel, souviens-toi ! ! !* »

Le troisième phénomène s'est produit deux fois sous mon contrôle immédiat de la manière ci-après : Le médium étant assis sur une chaise à côté d'une petite table, je m'assis devant elle afin de pouvoir mieux la

---

Essai d'interprétation du spiritisme et l'*Etre subconscient*, par le Dr Geley, d'Annecy ; — La *Mort*, *l'Au delà*, la *Vie dans l'Au-delà*, par le Dr Carle du Prel, de Munich ; — *Au Pays de l'Ombre*, par Mme d'Espérance ; — *Les Grands Initiés*, par Ed. Schuré ; — *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supra-normales*, traduit de l'anglais, dernier ouvrage de H. Myers, publié après sa mort, etc., etc.

voir et surveiller tous ses mouvements. Je pris l'anneau déposé sur la table et le lui passai autour du poignet droit. Aussitôt après je m'emparai de la main correspondante et, la tenant fortement serrée entre les miennes, j'attendis. Au bout de huit à dix minutes elle poussa un cri (semblable à un cri de douleur ou d'effroi) et au même instant elle se trouva réveillée, et l'anneau se vit à terre (1)

Deux ans plus tard, je pus constater un fait encore plus surprenant quoique du même genre que le dernier. Le récit en a été publié à l'époque dans le journal *le Spiritisme*, fondé par M. G. Delanne.

Il s'agit de *deux chapelets mis dans le cercueil d'un enfant*, en présence d'un médium très facilement hypnotisable et, *rendus deux jours après l'inhumation*.

L'expérience fut faite dans les conditions qui suivent :

Le jour de la mort de l'enfant (2), la mère, Mme F., qui était très hypnotisable et médium typtologue, évoqua son esprit, désireuse d'en obtenir une communication par la table, en présence de Mme D..., une de mes clientes, dont elle était la bonne et chez qui l'enfant était mort (rue Baudin). La communication obtenue, en partie devant moi, fut celle-ci : « Ne me pleurez pas ; par vos larmes vous troublez mon bonheur. Je veux vous faire un plaisir ; je sais que vous désirez voir des phénomènes physiques et je vais essayer d'en produire un : vous avez mis un chapelet sur mon corps ; eh bien ! placez-le dans mon cercueil et je vous le rendrai. »

Il fut convenu que je prendrais toutes les précautions nécessaires pour que les résultats obtenus ne pussent pas être contestés, que, pour cela, je marquerais le chapelet comme je voudrais, et je ferais ensuite visser le couvercle du cercueil sans le perdre de vue. C'est ce que je fis.

Avant l'opération du vissage, je marquai le chapelet d'une manière à laquelle personne ne s'attendait : Je fixai à un de ses anneaux avec du fil de fer un bouton en cuivre, de forme sphérique, sur lequel j'avais tracé, avec une lime, deux sillons profonds formant une croix.

A ce chapelet ainsi marqué j'en avais joint un autre, de forme différente et portant une autre marque, que mes filles m'avaient donné dans ce but.

Après le vissage du couvercle du cercueil, je ne quittai plus celui-ci des yeux et je le suivis à l'église (celle de Saint-Vincent-de-Paul) où fut

(1) Mon ami M. Aug. Reveillac, très honorable industriel de l'avenue de la République, m'a affirmé avoir fait chez le docteur Puel la même expérience que moi et avoir constaté les mêmes effets, avec cette remarque en plus, que l'*anneau tombé ramassé par lui* était presque brûlant, ce qui n'a pu être produit par son contact avec la peau du sujet qui devait être refroidie, puisqu'il était en état d'hypnose.

(2) Cet enfant avait six mois.

celébré le service religieux, et d'où le corps fut porté pour y être inhumé de suite au cimetière du Père Lachaise.

C'était le samedi. Le soir du même jour, la mère crut voir le fantôme de son enfant lui souriant en lui montrant les deux chapelets.

Le lundi à onze heures, elle était avec Mme Daumas, dans une chambre de l'appartement, quand toutes deux virent simultanément quelque chose de blanc se détacher du plafond et *descendre lentement* jusqu'à terre, en décrivant une spirale. Elles ramassèrent aussitôt cette petite masse blanche. C'était le premier chapelet, entouré d'un peu de ouate sentant le cadavre et portant un bouton métallique. (Le corps de l'enfant avait été entouré de ouate.)

Elles coururent aussitôt chez moi pour me le montrer et je pus m'assurer que chapelet et bouton étaient bien ceux que j'avais déposés dans la bière.

Le mercredi matin, à la même heure, le second chapelet fut restitué de la même manière.

(A suivre). Dr CHAZARAIN.

Le spiritisme à Lyon

Causerie faite par M. Sausse à l'Assemblée générale de la Fédération Spirite Lyonnaise, le 8 octobre 1905.

Mesdames, Messieurs,

A l'issue de notre dernière réunion du comité de la Fédération spirite Lyonnaise, notre ami M. Brun me fit observer que l'assemblée de ce jour aurait bien plus d'attrait, si elle était suivie d'une conférence, ou causerie, intéressant l'auditoire. Je partageais son avis, mais un seul point m'embarrassait. Où trouver, en un temps relativement si court, un orateur de bonne volonté, voulant bien se charger de cette besogne ? Je fis néanmoins appel à deux de nos amis capables de me tirer d'embarras, mais le temps pressait pour l'envoi de nos lettres d'invitation. Ne pouvant attendre les réponses aux démarches que j'avais faites, j'ai cru agir sagement en inscrivant à l'ordre du jour : Causerie par M***. Dans ma pensée, ce M*** devait être un jeune orateur de nos amis, ou bien, à défaut, un publiciste de talent, qui n'avait aucun motif de me refuser son concours. Je le croyais du moins et je me trompais d'autant plus, que ce dernier, ayant convolé hier en justes noces, voyage aujour-

d'hui, en pleine lune de miel, vers le pays du tendre. Je ne pouvais plus compter sur lui et comme dit le proverbe : un malheur n'arrive jamais seul ; j'ai appris, au dernier moment, que le jeune orateur qui aurait pu me tirer d'embarras était absent et retenu dans la capitale.

Jugez dès lors de la situation. Ne sachant à qui confier ce rôle de M***, ne voulant pas, d'autre part, vous fausser compagnie et manquer à notre ordre du jour, j'ai, comptant sur votre bienveillance, assumé la tâche bien lourde, pour moi, de remplacer ainsi, au pied levé, Monsieur trois étoiles.

Afin de vous intéresser davantage et rendre ma tâche moins ardue, j'ai choisi un sujet qui m'est d'autant plus familier que, depuis bientôt 36 ans, je m'y trouve incorporé ; ce sujet est un coup d'œil rétrospectif sur la marche du Spiritisme à Lyon et sur ceux qui en furent, dans notre ville, les apôtres désintéressés.

Les uns après les autres les vieux s'en vont. De temps à autre, nous accompagnons au champ du repos la dépouille mortelle de quelqu'un de ces ouvriers de la première heure qui dépensèrent sans compter leur temps, leurs connaissances, leurs efforts, et souvent leurs ressources pour la diffusion et le triomphe de notre chère philosophie. C'est comme témoin de leurs luttes, de leur dévouement, de leur foi ardente que je vous demande de vous entretenir pendant quelques instants des premiers pionniers du Spiritisme à Lyon, et de leurs travaux.

Je ferai en sorte d'être aussi complet que possible, mais comme malgré moi ma mémoire peut trahir ma bonne volonté, je veux tout d'abord rendre hommage à tous ceux, connus ou oubliés, qui aux heures douloureuses du début se firent les pionniers de la Philosophie nouvelle, et jusqu'à la tombe lui restèrent fidèles.

Vous le savez comme moi, c'est vers 1849-1850 que le Spiritisme nous vint d'Amérique sous la forme de ce passe-temps, de tous les salons et de toutes les loges d'alors, qu'on appela la Danse des Tables. A Lyon, comme ailleurs, cette maladie à la mode fit bon nombre de victimes, pardon je veux dire quelle prépara bon nombre de sceptiques, d'incrédules, à écouter et à discuter les principes philosophiques qu'un glorieux enfant de Lyon, M. Denizard-Hippolyte- Léon Rivail, devait déduire de ces phénomènes, et pro-

clamer bien haut, de sa voix puissante, sous le pseudonyme d'Allan Kardec.

Allan Kardec, par sa famille, appartenait à la magistrature lyonnaise ; par sa situation personnelle comme professeur, il avait des rapports nombreux avec les hommes de science et les philosophes, et ce fut, au début, dans ces classes de la société qu'il recruta ses premiers adhérents, ses premiers adeptes.

Par les attaches qu'il avait à Lyon, par ses relations de famille, par le fait de sa naissance en notre ville le 3 octobre 1804 « le 12 vendémiaire de l'an XIII », Allan Kardec avait pour elle une prédilection marquée et y fit de fréquents voyages. Ce fut en avril 1857 que fut publié à Paris le premier *Livre des Esprits*, et que fut créé le 1er janvier 1858 la *Revue Spirite*. En septembre 1860, Allan Kardec vint à Lyon après s'être arrêté à Sens et Mâcon ; il y est reçu avec acclamations et il se félicite de la façon dont le spiritisme est étudié et compris dans notre ville. « *Revue Spirite*, novembre 1860, p. 329 ».

« Mais c'est surtout à Lyon, dit il, que les résultats sont le plus remarquables. Les spirites y sont nombreux dans toutes les classes, et, dans la classe ouvrière, ils se comptent par centaines. La doctrine spirite a exercé parmi les ouvriers la plus salutaire influence au point de vue de l'ordre, de la morale et des idées religieuses. En résumé la propagation du Spiritisme marche avec la rapidité la plus encourageante ».

Voici maintenant comment le Maître appréciait la valeur de nos aînés, de ses ouvriers de la première heure. Retenons bien ce tableau afin de pouvoir, à notre tour, en être dignes :

« La première chose qui m'a frappé, c'est le nombre des adeptes ; je savais bien que Lyon en comptait beaucoup, mais j'étais loin de me douter que leur nombre fût aussi considérable, car c'est par centaines qu'on les compte, et bientôt, je l'espère, on ne pourra plus les compter.

« Mais, si Lyon se distingue par le nombre il ne le fait pas moins par la qualité, ce qui vaut mieux encore. Partout je n'ai rencontré que des spirites sincères, comprenant la doctrine sous son véritable point de vue. Il y a, Messieurs, trois catégories d'adeptes ; les uns qui se bornent à croire à la réalité des manifestations et qui cher-

chent avant tout les phénomènes, le Spiritisme est simplement pour eux une série de faits plus ou moins intéressants.

« Les seconds y voient autre chose que les faits ; ils en comprennent la portée philosophique ; ils admirent la morale qui en découle, mais ils ne la pratiquent pas : pour eux la charité chrétienne est une belle maxime, mais voilà tout.

« Les troisièmes, enfin, ne se contentent pas d'admirer la morale ; ils la pratiquent et en acceptent les conséquences. Bien convaincus que l'existence terrestre est une épreuve passagère, ils tâchent de mettre à profit ces courts instants pour marcher dans la voie du progrès que leur trace les esprits, en s'efforçant de faire le bien et de réprimer leurs mauvais penchants ; leurs relations sont toujours sûres, car leurs convictions les éloignent de toute pensée du mal ; la charité est en toute chose la règle de leur conduite, ce sont là les *vrais spirites* ou mieux *les spirites chrétiens.*

« Eh bien ! Messieurs, je vous le dis avec bonheur, je n'ai encore rencontré, ici à Lyon, aucun adepte de la première catégorie ; nulle part je n'ai vu qu'on s'occupât du Spiritisme par pure curiosité ; nulle part je n'ai vu qu'on se servît des communications pour des sujets futiles ; partout le but est grave, les intentions sérieuses, et, si j'en crois ce qui m'est dit, il y en a beaucoup de la troisième catégorie. Honneur donc aux spirites lyonnais d'être aussi largement entrés dans cette voie progressive, sans laquelle le Spiritisme est sans objet ! Cet exemple ne sera pas perdu ; il aura ses conséquences, et ce n'est pas sans raison, je le vois, que les Esprits m'ont répondu l'autre jour, par l'un de vos médiums les plus dévoués quoique l'un des plus obscurs, alors que je leur exprimais ma surprise : *Pourquoi t'en étonner ? Lyon a été la ville des martyrs ; la foi y est vive, elle fournira des apôtres au Spiritisme. Si Paris est la tête, Lyon sera le cœur* ».

Cette opinion flatteuse d'Allan Kardec sur les premiers sprites lyonnais est un honneur pour nous, en même temps qu'un bel exemple à imiter. Sachons donc être comme eux des spirites de la troisième catégorie. J'ai connu bon nombre de ces ouvriers de la première heure et j'en ai vu pas mal succomber à la tâche, mais restant jusque dans la mort fidèles à leurs convictions. C'est de ceux-là, de ces pionniers déjà couchés dans le sillon, que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Au cours de ce voyage en 1860, Allan Kardec constate que s'il y a dans notre ville beaucoup de groupes de famille, il n'y a encore qu'un seul groupe public important, celui de M. Dijoud, chef d'atelier aux Broteaux, chez lequel les adhérents se réunissent le dimanche.

L'année suivante, Allan Kardec revient à Lyon et constate avec une agréable surprise que les groupes importants ont surgi de tous côtés ; il y en a à la Croix-Rousse, à Vaise, à Saint-Just, à Perrache. Chaque quartier a le sien ; c'est, en effet, de cette époque, que date la Société spirite Lyonnaise qui fut créée par ces deux excellents cœurs, nos amis Deprêle et Chevalier.

M. Deprêle avait été instituteur, mais ses opinions libérales le firent mettre à l'index et écarter de l'enseignement. Sans occupations, sans profession manuelle, sans ressources, il accepta, faute de mieux, un emploi de manœuvre dans une fabrique de boulons et de rivets dont M. Chevalier était le contremaître. C'est après leurs journées d'un dur labeur que tous les deux, avec une ardeur inlassable, un zèle qui ne se démentit jamais, étudièrent le Spiritisme et dirigèrent pendant près de trente ans les séances et les travaux de la Société spirite Lyonnaise, qu'ils avaient créée, et dont pendant si longtemps ils furent l'âme.

Par delà le tombeau, saluons ces deux amis, demandons-leur de nous communiquer leur foi ardente, leur dévouement, leur persévérance ; demandons-leur de continuer dans l'au-de-là à protéger leur œuvre et d'assister ceux qui ont assumé la lourde tâche, non de les remplacer, mais de continuer leur œuvre.

Dès cette époque florissaient à Lyon le groupe Viret, le groupe Devoluet, le groupe Finet, de MM. Roussel, Rey, Courtet, et combien d'autres dont les noms m'échappent, qui par leurs travaux firent resplendir d'un vif éclat le Spiritisme à Lyon. Alors Pezzani écrivait à Lyon, où il était avocat, ses admirables ouvrages de philosophie. M. Edoux dirigeait avec un réel talent son journal : *la Vérité* qui répandait la bonne nouvelle. Les médiums s'étaient multipliés dans toutes les classes de la société ; dans tous les milieux des groupes intimes s'étaient organisés, et c'est bien par milliers qu'Allan Kardec pouvait compter ses disciples dans notre ville.

L'esprit de tolérance était tellement à l'ordre du jour, et le désir de propager la philosophie nouvelle si ardent parmi ses premiers

pionniers, que les sacrifices d'amour-propre leur paraissaient tout naturels, lorsque le spiritisme naissant y trouvait son compte.

En 1864 *La Vérité,* de M. Edoux, afin d'augmenter sa sphère d'influence, devient la *Tribune Universelle* où chacun put émettre et défendre sa manière de voir. Cependant les cœurs se raffermissent, le désir de propagande directe devient plus intense, et le 15 février 1868, un nouvel organe arborre fièrement le drapeau d'Allan Kardec et la défense ouverte de la philosophie spirite. Soutenu par un groupe nombreux, avec M. Finet pour gérant, le journal *Le Spiritisme à Lyon* entre hardiment dans la lice, prêchant par la parole et par l'exemple la bonne nouvelle qu'il vient défendre. Ecoutez l'opinion qu'avait de lui un organe très avancé de l'époque, *l'Avant-garde* :

« Il y a un petit journal dans notre ville qui, bien que nous ne partagions malheureusement pas ses opinions, aura toujours une large part dans nos sympathies : c'est le *Spiritisme à Lyon.* Certes, mes amis, nous serons rarement du même avis sur certains points ; mais il est des idées qui rallient tous les hommes honnêtes de tous les partis ; ce sont les idées nobles et généreuses, et sur ce terrain-là nous nous rencontrerons toujours côte à côte ».

Cette appréciation est d'autant plus élogieuse qu'elle émane d'un adversaire déclaré, prêt à mordre plutôt qu'à applaudir ; il est vrai que nos aînés ne se contentaient point de prêcher une noble et généreuse morale, ils savaient aussi la mettre en action ; j'en trouve la preuve dans un vieux débris de journal échappé par miracle aux injures du temps :

« Le dernier mois de l'an 1864, la Société a reçu 26 fr. et a donné 26 fr.

En 1865, la société
a reçu 706 fr. 75 c. et a donné 706 fr. 50 c.
En 1886, la société
a reçu 617 fr. 90 c. et a donné 617 fr. 90.
En 1867, la société
a reçu 1141 fr. 15 c. et a donné 1139 fr. 50.
Et en 1868, la Société
a reçu 1269 fr. 95 c. et a donné 1269 fr. 95.

Le Bureau de la Société de secours fraternels était chez M. Finet, 69, rue Cuvier. Ce brave père Finet, comme

nous l'appelions familièrement, et auquel je fus présenté en novembre 1869, était un bon homme de tailleur en retraite, qui avait consacré à la propagande du Spiritisme naissant et ses loisirs et ses rentes. Il avait chez lui un groupe nombreux qui se réunissait tous les mardis à 8 heures. La salle de réunion, qui pouvait loger à peine 30 à 35 personnes, en contenait presque toujours davantage. Les médiums, fort nombreux, étaient assis sur des chaises autour d'une vaste table ; les auditeurs, empilés sur des bancs comme des brochettes de moineaux, aussi serrés que possible. La séance commençait à heure fixe ; et une fois que la prière était faite, personne n'était plus admis. Il faut vous dire que les séances d'alors avaient un caractère de gravité religieuse qu'elles n'ont plus aujourd'hui. On n'eût pas fait alors une séance d'évocation sans qu'une courte prière unît dans un même élan d'amour du prochain tous les cœurs des assistants. Chez le père Finet, on évoquait de préférence et on priait surtout pour les esprits souffrants. A ces séances assistait bien régulièrement un bon vieillard des plus attentifs à tout ce qui se disait. Il se mettait toujours à la même place ; une calotte en velours surmontait sur sa tête vénérable une couronne de cheveux blancs. Ayant un jour demandé à M. Finet quel était ce personnage : « Comment, me dit-il, vous ne le connaissez pas, mais c'est le curé de la paroisse, un bien digne homme qui voudrait bien pouvoir dire tout ce qu'il pense, mais pour qui la liberté de parole n'existe pas comme la liberté de penser. »

Vers la même époque, un autre groupe, le groupe Bertrand, avait ses réunions rue Bourbon, aujourd'hui rue Victor Hugo. Si chez M. Finet on évoquait plus particulièrement les esprits souffrants pour les consoler et leur venir en aide, chez M. Bertrand, on les repoussait systématiquement, leur assignant, s'ils voulaient écouter ce qu'on dirait, une place derrière la porte, à côté du balcon.

Malgré ces divergences de vue, et pas mal d'autres inhérentes aux hésitations d'une œuvre encore naissante, le Spiritisme à Lyon faisait son chemin à pas de géant, ayant à combattre, il est vrai, tous ceux dont il gênait les idées, les calculs, les situations acquises, mais ayant aussi de puissants auxiliaires dans les hautes sphères de la société. Les relations personnelles du Maître Allan Kardec, celles de Jean Reynaud, de Pezzani, de Bouillaut, de Carloti, etc. lui avaient ouvert bien grandes les portes du monde des lettres, du

barreau, de la philosophie. Dans l'armée, le colonel Devoluet, le commandant Desprimos et bien d'autres, lui avaient donné ses grandes entrées. Tout lui assurait une prompte et complète diffusion, lorsque le 31 Mars 1869, le décès subit d'Allan Kardec vint plonger dans le deuil la grande famille spirite, et plus spécialement ses disciples et amis lyonnais.

Nos aînés étaient à peine remis de la douloureuse émotion produite par le brusque départ pour l'au-delà du Fondateur de la Philosophie Spirite, que, quelques mois plus tard, les angoisses de l'année terrible et le canon d'alarme de 1870 venaient appeler tous les regards sur notre frontière de l'Est, forcée et envahie par les armées allemandes. Malgré les transes de l'heure présente, le journal *Le Spiritisme à Lyon* poursuit son œuvre de propagande; mais arrive le 4 Septembre; la patrie est en danger; Lyon, est menacé de l'invasion après la prise de Dijon ; alors tous les rédacteurs laissent leur plume et répondent à l'appel aux armes de la France trahie et blessée; le journal cesse de paraître. Mais, cependant, après de longs jours d'épreuves, après des angoisses aussi nombreuses que pénibles, la tourmente s'apaise, le calme revient, le pays cherche à panser ses blessures. C'est l'heure des tristesses à consoler, des deuils à rendre moins cruels ; le Spiritisme est prêt à cette tâche humanitaire, et son organe dans notre Ville : *le Spiritisme à Lyon*, reprend avec plus d'énergie son rôle de propagateur et de consolateur.

Quelques groupes ont également réouvert leurs séances, mais beaucoup des anciens membres sont restés aux champs d'honneur; de nombreuses préoccupations assaillent tout le monde; le brave père Finet fait des sacrifices réitérés pour soutenir son journal, mais à la fin de 1873, il doit en abandonner la publication, qui lui a coûté plus de deux mille francs.

Malgré cet échec, le Spiritisme reprend sa marche à Lyon, mais sans cohésion dans ses divers organes. Il existe alors de nombreux groupes intimes, mais sans rapports les uns avec les autres, ayan, chacun eur point de vue spécial, leur manière de voir, mais sans méthode commune, ce qui fait de chacun d'eux autant de petites chapelles où le progrès est presque nul.

Aussi, lorsque l'Ordre Moral envoya à Lyon le proconsul Ducros l'ensemble des groupes ne peut offrir aucune résistance aux mesures prohibitrices de ce préfet à poigne. Quelques groupes continuèrent

leurs séances, en restreignant à moins de dix personnes le nombre des assistants ; la plupart, au contraire, fermèrent leur porte pour ne plus la réouvrir que lorsque la bourrasque fut passée.

Seuls de tous les chefs de groupes, MM. Deprêle et Chevalier continuèrent à la Société Spirite Lyonnaise leurs réunions publiques. Chose plus bizarre, ils les poursuivirent sous l'œil paternel de la police, qui avait un poste de gardiens dans la maison même où avaient lieu les séances, le dimanche après-midi. Nos amis se réunissaient alors au n° 3 du cours Charlemagne, dans un local sur cour, qu'ils durent abandonner pour cause de démolition. Ils choisirent dans la même maison, mais sur le devant, une salle de sous-sol, sorte de cave voûtée à laquelle on accédait, après avoir descendu une quinzaine de marches et fait plusieurs détours dans un couloir sombre, éclairé par la lueur vacillante des lanternes que, pour chaque réunion, le papa Deprêle disposait aux endroits dangereux.

C'est dans ces sortes de catacombes que se réunissaient tous les dimanches, dans une atmosphère suffocante, une assistance nombreuse que n'effrayaient pas les menaces de poursuites dont nous pouvions être l'objet, étant assimilés, je n'ai jamais compris pourquoi, aux anarchistes, et regardés comme suspects.

Si, en 1863, les obsèques de M. Guillaume Renaud furent forcément laïques, parce que le clergé d'alors refusa d'accompagner le cercueil d'un spirite, il n'en était plus de même en 1875. Vers cette époque, M, Finet perdit son fils qui, comme lui, était spirite convaincu et avait demandé à avoir des funérailles simplement spirites. Nous nous réunîmes donc à la maison mortuaire, rue St-Come, un matin d'hiver, avant sept heures. Les enterrements civils, disaient les ordonnances du préfet Ducros, devaient avoir lieu au lever du jour, à l'heure où l'on enlevait les immondices de la ville ; ils ne pouvaient être suivis de plus de deux cents personnes ; à ce nombre, les agents coupaient le convoi, qui se continuait à cent mètres plus loin par une nouvelle section de deux cents. Comme nous étions plus de cinq cents à ces obsèques, le convoi fut divisé en trois tronçons. Sur la tombe, pas un discours, pas une parole, pas un insigne ; on n'avait guère qu'un seul droit, celui de défiler sans rien dire.

A cette époque, la terreur était partout dans la famille spirite, aussi grande parmi les adeptes de la philosophie nouvelle que parmi

les esprits qui assistaient les médiums. Le Groupe Finet ayant été fermé, avec quelques-uns des médiums qui y assistaient, M. et Mme Hiver, M. et Mme Motteroz, Olivier, Lambert, nous reprîmes les séances dans ma chambre de garçon, rue Mazenod ; mais après chaque réunion les communications étaient brûlées, pour ne laisser aucune trace de la réunion en cas de perquisition. Et quelles communications aussi alarmantes que nous étions peu rassurés ; on eût cru que les spirites allaient revoir pour eux-mêmes les temps de Néron et de Dioclétien. Il n'en fut rien, cependant ; le cauchemar du 16 Mai fut heureusement de courte durée; et nous pûmes bientôt reprendre les réunions publiques dans un local sombre et humide de la rue Madame, que nous quittâmes peu après pour nous installer 14, rue Moncey, où les réunions continuèrent jusqu'au décès du brave père Finet. Dans la même maison habitaient alors M. et Mme Motteroz ; nous nous réunissions aussi dans leur appartement, trois fois par semaine, pour le soin des malades par le Magnétisme, avec M. Croizier, M. Rose, M. Bertrand et quelques autres dont les noms m'échappent. Les séances étaient absolument gratuites; nous étions tous alors imbus de ce principe qui dans tous les numéros du *Spiritisme à Lyon* avait servi de titre à une suite d'articles du journal : Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. Des résultats heureux ayant répondu à nos efforts, l'affluence des malades était très nombreuse, de 8 à 10 heures du soir, heure où finissaient généralement les séances.

De nombreux médiums s'étaient développés, manifestant leur faculté sous toutes les formes ; beaucoup rendirent à la cause spirite d'importants services.

Mais il y avait à cette époque un préjugé qui fit beaucoup de tort au Spiritisme, dans certains groupes, c'est celui qui voulait qu'un esprit souffrant se manifestant par un médium possessif devait, pour bien marquer son état, torturer le médium, et lui imprimer des attitudes de convulsionnaire. De là des scènes parfois terrifiantes, parfois grotesques, qui éloignaient les débutants et jetaient le discrédit sur notre philosophie. Pour remédier à un tel état de chose, nous entreprîmes avec plusieurs amis, comme moi magnétiseurs, de neutraliser par la force de notre volonté, et par celle de notre regard, ces médiums trop tapageurs ; et non sans peine et sans

protestation, nous pûmes convaincre les médiums et nos adeptes de l'erreur de ce préjugé.

(A Suivre) HENRI SAUSSE.

Conférence

La Matérialisation des esprits

M. Gabriel Delanne a fait une conférence, organisée par la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques* sur *La matérialisation des esprits*, le dimanche 3 Décembre, à 2 heures, dans la salle de l'agriculture, 8, rue d'Athènes.

L'affluence des auditeurs fut telle qu'on fut obligé de fermer la grande porte d'entrée, même avant 2 heures. La journée, en effet, allait être exceptionnelle. Il ne s'agissait pas seulement d'entendre un brillant et utile développement sur un thème donné. M. Delanne allait exposer les expériences d'Alger, ces merveilleuses expériences auxquelles il a pris part en juillet et août dernier à la *Villa Carmen*, résidence de M. le général Noël.

Je vais résumer ici, d'une façon rapide et bien insuffisante, le puissant récit de notre cher et si distingué Directeur.

Une courte entrée en matière. Le phénomène spirite si sottement raillé s'impose à tout savant qui l'étudie avec une suffisante patience. Les plus réfractaires finissent par s'avouer vaincus par une évidence réitérée. C'est William Crookes, concluant ses longues recherches par ce mot définitif : Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ! C'est A. R. Wallace — l'émule de Darwin qui formula en même temps que ce dernier la théorie de la sélection naturelle — qui prononce ce mot décisif : les faits sont une chose opiniâtre ; les faits m'ont vaincu. C'est O. Lodge, recteur de l'Université de Birmingham, qui se dit obligé de se proclamer spirite sous peine de paraître insensé à ses propres yeux.

C'est Lombroso, s'excusant dans sa lettre au chevalier Chiaia d'avoir si longtemps méconnu et presque insulté les spirites qu'il avait rangés parmi les fous et les anormaux.

Parmi les phénomènes du Spiritisme, quel phénomène pourrait paraître aussi surprenant, aussi étrange, aussi mystérieux que celui de la matérialisation d'un esprit ?

Un esprit qui se matérialise parfois sous vos yeux, et vous apparaît ! Les sceptiques ricanent et nient. Un esprit, prononcent-ils, un esprit, comment cela peut-il vivre dans l'au-delà ?

Et un homme, répondrons-nous, un homme, comment cela peut-il vivre de la vie terrestre ?

Qu'est-ce que la vie, qu'en sait-on ? La cellule n'est-elle pas demeurée un mystère ?

Courbons-nous devant ce fait. Constatons le fait. Pour le moment c'est tout ce que nous pouvons.

La matérialisation des esprits est un fait. Il a été longuement observé et décrit par l'illustre Crookes. Ses recherches ont conféré un état civil au phénomène spirite.

Les récentes expériences d'Alger — grâce au dévouement et à la persévérance de Mme la générale Noël — vont marquer une nouvelle date historique dans les fastes de la science psychique.

L'apparition matérialisée d'un personnage qui a déclaré se nommer Bien Boa a pu être observée au cours de séances répétées plusieurs fois par semaine, pendant deux mois.

Toutes les circonstances s'unissent pour donner aux observations faites un caractère de parfaite certitude. Circonstances psychologiques, circonstances matérielles, précautions prises.

Les propriétaires de la Villa où l'on expérimente sont gens d'honneur et de probité : le général Noël, retraité, et sa distinguée et vaillante femme Mme la générale Noël.

Les assistants sont les filles d'une famille voisine, une visiteuse amie de la maison, Mme X., M. le professeur C. Richet. Le médium principal est Mlle A., une charmante jeune fille de 19 ans qui avait été fiancée à M. Maurice Noël, fils du général, mort il y a un peu plus d'un an. Ont participé parfois aux séances un second médium, Mme N. et enfin une négresse Aicha qui est en service dans la maison.

Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour éliminer toute éventualité de fraude. La salle des séances et le plancher sous-jacent ont été explorés, place par place, presque centimètre par centimètre carré. Un homme, un objet ne pouvaient être introduits dans le local, au cours d'une séance.

La salle des séances était éclairée par une bougie enfermée dans une lanterne, verre rouge. La lumière était suffisante pour qu'on pût voir les personnes présentes, suivre leurs mouvements et leurs gestes, enfin pour lire l'heure à une montre.

C'est dans ces circonstances qu'est apparu — pendant deux mois — le personnage mystérieux qui se dit Bien Boa, un ancien prêtre ayant vécu dans l'Inde, il y a environ trois cents ans.

Le personnage est sorti du cabinet à matérialisations, il est venu dans la salle des séances ; il a marché et l'on entendait le bruit de ses pas ; il a respiré et l'on entendait le bruit de sa respiration ; il a parlé et l'on entendait sa voix ; il a donné des poignées de main aux assistants et l'on sentait les os du poignet, du carpe et du métacarpe.

Le personnage ainsi matérialisé n'est donc ni un mannequin ni un automate. C'est un être vivant. Il a tous les attributs de la vie. Enfin on l'a photographié.

M. Charles Richet a imaginé et réalisé une expérience décisive. Si l'on souffle dans un flacon contenant une solution de baryte, l'acide carbonique exhalé par l'expiration se combine avec la baryte et forme ainsi du carbonate de baryte. Ce carbonate de baryte apparaît dans le flacon sous forme d'un nuage blanc. Un soir M. C. Richet apporta un flacon contenant de l'eau de baryte et pria Bien Boa de souffler dans le flacon muni d'un tube en caoutchouc.

Le fantôme souffla. On vit apparaître dans le flacon un blanc nuage de carbonate de baryte. Donc, le fantôme avait pu faire avec son souffle du carbonate de baryte, donc il exhalait de l'acide carbonique, c'est à-dire il respirait comme un être vivant. La présence du médium dans le cabinet, au même instant, était bien constatée.

A cette magnifique expérience vient s'ajouter un fait décisif.

On a vu Bien Boa se matérialiser en pleine salle des séances, sous les yeux des assistants. La matérialisation commençait par une lueur ; la lueur devenait une sorte de boule lumineuse à contours indéterminés, puis, très rapidement, le nuage lumineux se transformait en un fantôme coiflé d'une sorte de casque ou de turban à reflets métalliques et vêtu d'une draperie blanche.

Parfois, au bout de quelques secondes ou de quelques minutes, sur un autre point de la salle, le fantôme s'évanouissait brusquement, se dématérialisant et disparaissant dans le plancher. Puis, il est arrivé que le fantôme surgissait de nouveau, la tête émergeant la première du plancher. Nulle trappe, d'ailleurs, pour donner passage à l'apparition. On a vérifié le plancher et même le plafond sous-jacent où des araignées filaient tranquillement leur toile.

Cette apparition et cettedisparition du fantôme à travers le plancher est probante,en ce sens qu'elle écarte toute tentative de fraude. Quel prestidigitateur ferait ainsi — dans une salle non machinée — naître d'une tache de lumière et disparaître un personnage vivant, casqué et vêtu d'un costume où des pierreries semblaient mettre des étincellements.

J'ai dit plus haut que le fantôme a pu être photographié. Il faut insister et dire qu'il a été photographié simultanément et par trois des expérimentateurs, munis chacun de son appareil spécial : M. Richet, M. Delanne, Mme X. On a du personnage une série de photographies.

Voilà les faits ; voilà le fait ! Il est stupéfiant pour tout le monde : il est écrasant pour les sceptiques.

Qu'on expérimente, qu'on cherche et qu'on vérifie. Mais il n'est plus temps de rire.

La saison des jeux et des ris est périmée.

Le rieur qui est aux prises avec un tel phénomène ressemble à Don Juan dont la main est prise dans la main du Commandeur. Le rire s'achève en grimace. Le savant le plus apte à des contorsions de souplesse ne saurait échapper à l'étreinte définitive du fait. La main de pierre fixe et im-

muable vous tient. Rien n'est obstiné comme un fait, ainsi qu'il est rapporté ci-dessus d'après Wallace.

C'est pour cela sans doute que M. G. Delanne a présenté avec une précision parfaite, mais avec une sobriété de forme voulue, cette grande experience d'Alger désormais historique. Nul commentaire. D'un geste magistral il a sculpté le fait en sa majestueuse nudité. Et l'auditoire est demeuré à la fois songeur et ravi devant cette vision qui parle à ceux qui vivent de ceux qui ont vécu.

Cette idée de la survie a fourni à l'orateur une forte et émouvante péroraison.

L'Auditoire a salué l'orateur de deux salves d'applaudissements prolongés.

M. le Général Fix, Vice-président de la *Société française d'études des phénomènes psychiques*, avait prononcé quelques paroles applaudies en ouvrant la séance.

Après la belle conférence de M. Delanne, le public a eu le régal d'entendre M. Aubert, le pianiste-médium.

Exécution magistrale de morceaux de Mendelsohn. Beethoven, Mozart, Shubert, Chopin etc...

M.Delanne a signalé à l'auditoire quelques particularités matérielles qui démontrent la médiumnité du musicien. Car M. Aubert a éte examiné et étudié par les membres d'une commission, à l'Institut national psychique de la rue de Condé.

En somme, excellente journée qui marquera dans les fastes du spiritisme.

J. GAILLARD.

Correspondance

Annecy, 28 Novembre 1905.

Monsieur le Directeur,

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* de ce mois fait une courte allusion à un article que je viens d'écrire pour préconiser, après tant d'autres, *la fondation d'un institut théorique et pratique de recherches psychiques*.

Voulez-vous me permettre, pour les lecteurs de la *Revue* qui n'ont pas lu mon article, de préciser en quelques lignes ma pensée ? La question est d'une telle importance pour l'avenir de nos idées qu'on ne saurait trop appeler ou retenir sur elle l'attention et la discussion.

Il ne saurait, je crois, y avoir de divergences parmi les psychistes sur le principe de l'utilité primordiale d'un Institut bien organisé et bien dirigé.

Parmi les bienfaits immédiats qu'on serait en droit d'en attendre, on peut citer :

La centralisation de tous documents concernant les études psychiques, livres, communications, observations, dossiers, moulages, photographies, etc.

L'organisation de laboratoires perfectionnés.

L'organisation de vastes enquêtes mondiales.

L'éducation rationnelle et scientifique de médiums sélectionnés, lesquels seraient en mesure, à l'abri des soucis matériels, de se consacrer exclusivement au développement de leurs facultés.

La possibilité, par l'expérimentation permanente avec ces médiums de choix, des recherches prolongées et complètes, indispensables pour résoudre les différents problèmes psychiques....

Il serait facile de multiplier ces exemples ; mais à quoi bon ? Ce n'est pas l'utilité d'un institut qui est discutable ; c'est *la possibilité actuelle de le fonder.*

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* semble très pessimiste à cet égard : « Hélas ! dit-elle, ce ne sont pas les bonnes volontés qui font défaut ; mais les moyens d'action. »

Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de n'être pas de cet avis. Je pense fermement que les moyens d'action sont étroitement subordonnés aux bonnes volontés.

L'histoire de la fondation de l'Institut psychologique international est suffisamment démonstrative :

Ce ne sont *ni les dévouements, ni les appuis précieux et multiples, ni les fonds nécessaires qui ont fait défaut.* Si l'entreprise n'a pas donné les résultats espérés, c'est pour les raisons spéciales connues de tous et dont la principale fut l'erreur originelle qui consiste à créer une sorte d'Académie au lieu d'un centre d'études actif et homogène.

Quoi qu'il en soit, cette fondation est restée la seule tentative sérieuse d'organisation générale des études psychiques et elle fut faite en dehors des spirites.

Ces derniers songèrent bien, un moment, à créer un Institut rival de l'institut psychologique international ; mais cet essai limité à un cercle trop étroit, ne pouvait aboutir ; il passa à peu près inaperçu. Quand donc j'entends dire que les bonnes volontés n'ont pas manqué chez les Spirites, je suis en droit de répondre que, du moins, peut-être ces bonnes volontés n'ont pas fourni l'effort énergique et patient qui eût assuré la réussite.

Comment ? il y a, dit-on de par le monde, plusieurs millions de spirites qui croient fermement que le succès de la science nouvelle — qu'ils ne séparent pas du succès de leurs idées — transformerait l'humanité, ferait de notre planète un monde supérieur.... et parmi ces millions de convaincus il ne s'en trouverait pas quelques milliers capables du petit sacrifice nécessaire pour préparer un pareil triomphe ?

Qu'on n'objecte pas l'impossibilité d'une entente internationale : les

spirites possèdent une centaine de centres d'études actifs et vivaces, (sociétés, revues, etc.) Rien n'empêcherait ces sociétés ou revues de s'entendre en vue d'une action commune ; d'ouvrir, de concert, une vaste souscription mondiale.

On éviterait tout malentendu en précisant, dès le début, que l'organisation future ne relèverait pas d'une coterie ni d'un groupement quelconque ; *mais qu'elle serait l'œuvre de tous.*

Une fois les souscriptions recueillies, le comité provisoire formé dans ce but disparaîtrait. Il céderait la place à une *commission internationale, élue par les donateurs et choisie à leur gré*, qui serait chargée de l'étude complète de l'entreprise et de toute son organisation pratique.

J'ai la conviction qu'un projet ainsi conçu n'a rien de chimérique ; qu'aucune des évidentes difficultés qu'il rencontrerait ne serait insurmontable.

C'est également la pensée de la société d'études psychiques de Genève qui vient, à l'unanimité, d'émettre un vœu demandant aux sociétés et revues d'études psychiques de mettre ou plutôt de remettre à l'ordre du jour la grosse et capitale question de la fondation d'un Institut.

Je serais très heureux si les lecteurs de votre excellente revue voulaient bien répondre à cet appel et donner ici leur avis motivé.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Dr G. GELEY.

Ouvrages nouveaux

Les Phénomènes de la Foudre

Par Camille FLAMMARION

L'Illustre astronome Camille FLAMMARION vient de publier un nouveau chef-d'œuvre de vulgarisation scientifique : *Les phénomènes de la Foudre.* On lira avec un intérêt croissant à chaque page ce livre si documenté qui fait connaître tant de faits curieux, terrifiants ou singuliers relatifs à la manifestation du fluide électrique. Cet ouvrage est quelque chose comme les annales résumées de la foudre, la grande chronique du tonnerre roulant et se répercutant à travers les âges.

Les chapitres sur la « foudre en boule » dépassent tout ce qu'on peut imaginer dans l'ordre de la sensationnelle curiosité, et ils captivent d'autant plus que personne ne peut savoir si l'orage ne fera pas rouler à ses pieds cette terrible boule !...

Un volume in-8° raisin (25 × 16), illustré de dessins originaux et de reproductions de photographies d'éclairs merveilleux.

Prix — Broché, 4.50.

— Relié, plaque et tranches dorées, 6.50.

Souvenirs et Problèmes Spirites

Par Mme Claire G.

Leymarie Editeur 42 rue St-Jacques. Paris. Prix 5 francs.

Voici un excellent livre, très clairement écrit, qui soutient nettement la doctrine spirite, et, ce qui est mieux encore, démontre par des exemples et une discussion serrée, que nulle autre théorie ne peut rendre compte aussi simplement et aussi complètement de tous les faits relatés.

Il règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage un ton de bonne foi, et une conviction très raisonnée, car elle repose sur l'examen méthodique des opinions adverses dont elle met courtoisement en évidence toutes les faiblesses.

Il est, malheureusement, très difficile dans le peu d'espace dont on dispose ici pour rendre compte des ouvrages nouveaux, de faire une énumération des cas si nombreux qui sont relatés dans ce volume. Nous en citerons deux seulement, laissant au lecteur le plaisir de découvrir les autres. Celui-ci a trait à la clairvoyance, ou plutôt à l'extériorisation de l'âme humaine. Un jour, l'auteur reçut d'une de ses amies, la comtesse D., une lettre dans laquelle celle-ci lui racontait qu'un dimanche elle s'était endormie de une heure à six heures, et qu'elle avait *rêvé* (?) se promener sur le lac de Genève. Voici ses propres termes :

« J'étais à Genève ; je ne sais comment j'y suis arrivée, bref j'y étais. Après avoir pris mon billet, je montai sur un bateau à vapeur nommé le *Cygne* et qui se mit en marche à deux heures. Je m'assis sur un banc et regardai le Jura, car nous longions la côte suisse. Tout à coup, je me vois arriver en face d'un coteau verdoyant sur lequel j'aperçus une villa rose à pignons, couverte de verdure, flanquée à gauche d'imposants conifères et à droite d'une terrasse bordée de roses.

« Mon regard passe en hâte sur ce joli aspect, pour se fixer un instant sur le balcon du premier étage de la maison. Là, sous une banne à rayures rouges, je vous vois assise un livre à la main, appuyée contre le mur, une branche verte caressait vos cheveux. Mes yeux pénétrèrent dans la chambre : votre mari y est dans son lit, l'air un peu souffrant. Mais le bateau marche, le coteau disparaît et la petite ville de N., approche. Je la regarde avec intérêt et regrette qu'au pied de la colline, contre laquelle elle s'appuie, se trouve une vilaine cheminée, extrêmement haute, émergeant d'une bâtisse disgracieuse sur laquelle je lis : « Fabrique de peignes ». Plus loin, un peu au dessus, je vois : « Fabrique de porcelaine. » Mais, avant que j'eusse fini de regarder tout ce qui m'intéressait, pendant que le bateau s'était arrêté au port, le capitaine donna l'ordre de virer de bord. Nous tournons brusquement et je me trouve en face d'une chaine de montagnes longeant le lac et bordant l'horizon.

« Pardon, j'oublie une chose essentielle ! J'avais vu à l'horloge de la ville de N., qu'il était quatre heures à notre arrivée. Ceci dit, je termine mon récit.

« Très contente de voir les Alpes savoisiennes, car, quoiqu'en rêve je m'orientais parfaitement, je contemplais leurs cimes neigeuses, quand tout à coup un violent coup de vent s'élève pour devenir aussitôt une bourrasque. Je me lève pour chercher un abri. Mon mouvement brusque me réveilla. Au lieu d'être sur le joli lac bleu, hélas! j'étais dans mon boudoir presque sombre...

Tous les détails de ce soi-disant rêve étaient exacts. Depuis le nom du bateau, son itinéraire et ses heures de départ et d'arrivée, jusqu'aux enseignes de fabriques que l'auteur n'avait pas remarquées, mais dont elle contrôla la réalité. Voici les réflexions pleines de sens de Mme G :

« Ayant raconté le fait à des amis portés au scepticisme, on m'opposa que la comtesse D.... afin de nous mystifier, avait pu raconter les détails d'un voyage antérieur.

« L'hypothèse d'une telle mystification déjà difficile à admettre à cause d'une longue série de mensonges préalables, qu'elle aurait nécessités, avec préméditation formelle, avant notre départ de Paris (où Mme D. ne cessait de nous exprimer sa joie de voir enfin le lac Léman), l'hypothèse d'une telle mystification, dis-je, tombe devant la coïncidence bizarre des faits narrés et ayant marqué la journée du dimanche en question. Comment, en effet, la comtesse D.... aurait-elle pu savoir le lundi matin, en écrivant sa lettre, qui nous est arrivée le lendemain, *que mon mari était malade*; que *j'étais assise sur le balcon* (personne n'ayant pu m'y voir, un feuillage épais me cachant aux passagers des bateaux circulant sur le lac); *qu'enfin un vent violent* s'était élevé entre quatre et cinq heures?

« Pour supposer une tricherie, il faudrait admettre que quelqu'un eût télégraphié depuis A jusqu'à Z toutes les circonstances décrites. C'est peu probable. D'ailleurs, je le répète, *nous étions seuls*. Nos domestiques en Suisse ne connaissaient pas la comtesse D... De plus aucun d'eux n'ayant pénétré dans ma chambre, n'avait pu me voir assise au balcon.

« Non, quoi qu'on objecte, nulle hypothèse n'est admissible, si ce n'est celle d'une réelle extériorisation de l'âme de Mme D... Et partant de cette constatation, nous avons une fois de plus la preuve de son existence fournie par son action *extra corporelle* ».

L'auteur met en garde les expérimentateurs frivoles contre les dangers que peuvent présenter les expériences spirites, quand on n'y apporte pas le discernement et le sérieux nécessaires. Un cas de hantise de sa maison est très instructif à cet égard. L'hypothèse d'une conscience collective est examinée, et Mme G. *prouve*, par des exemples, combien elle est insuffisante dans la plupart des cas. Des rapports sur le graphisme différent des communications, avec le même médium, sont de bonne preuves d'interventions étrangères à l'esprit de l'écrivain, car quelques-uns furent reconnus. Citons :

« Un ami mort et appelé se fit facilement reconnaître à son écriture de vieux rhumatisant. De mon père, j'obtins sa propre signature, extrêmement caractéristique... Mais ce qui était plus remarquable encore que

cette grande diversité d'écritures, c'était la facilité avec laquelle Mlle R... écrivait des messages *en un grand nombre de langues dont elle ne connaissait pas une seule, quelquefois pas même un mot.*

« Nous eûmes ainsi, outre les communications en français, de nombreuses phrases entières en anglais, allemand, italien et espagnol ; une fois même, après quelques efforts, en grec ! Naturellement, dans ce cas, le médium ne put se lire lui-même. »

L'éternelle objection de la supercherie ne saurait être invoquée pour ceux qui connaissent Mlle R et, comme elle a donné des autographes de personnes mortes qu'elle n'avait jamais connues, il est plus naturel d'admettre que ses phrases en langues étrangères avaient la même origine. L'explication par la télépathie n'est pas plus recevable car, bien que Mme G. soit polyglotte, elle ne sait pas le grec et n'aurait pu s'exprimer en espagnol avec la même aisance. Voir également le cas de Thomas Brook qui est aussi bien intéressant.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans tous ses développements, car il est aussi vigoureux penseur que spirite éclairé. Le style aisé de ce travail en rend la lecture très attrayante, nous la recommandons donc à nos lecteurs et terminerons en souhaitant qu'une édition populaire, à bon marché, permette de le rendre, plus tard, accessible à toutes les bourses.

Les Voix lointaines

par Paul Grendel

Leymarie Editeur, 42 rue St-Jacques. Paris. Prix 2 fr 50

Voici encore un excellent livre qui sort de la plume féconde de Paul Grendel. Depuis de longues années déjà que ce champion est sur la brèche, nous avons lu toujours avec plaisir ses œuvres, dans lesquelles l'élévation de la pensée est rehaussée encore par un style souple, vivant, et surtout plein de cœur. On sent chez l'auteur un véritable amour de l'humanité qui vivifie sa prose et fait pénétrer jusqu'à l'âme les sentiments affectueux dont il est rempli. Parfois les contraires se joignent, comme en éléctricité,c'est probablement pour cela que Paul Grendel a attiré à lui un Esprit sympathique, qui nous raconte quelle est sa situation dans l'espace, peu de temps après sa mort.

Cet Esprit n'a pas fait de mal sur la terre, mais n'a pas fait non plus de bien. Trop occupé de sa personnalité pour s'inquiéter des autres, il a vécu dans une sorte d'indolence intellectuelle qui l'isole après la mort. Tout le livre est consacré à décrire l'état dans lequel il se trouve, et c'est une peinture non seulement très instructive, mais aussi tout à fait nouvelle. Après cette lecture, on s'explique mieux les enseignements d'Allan Kardec sur l'état de l'âme dans l'erraticité, et l'on voit de quelle manière s'exercent les lois immanentes de la justice éternelle, sans tortionnaires ni bourreaux, mais par le simple jeu des lois de la conscience.

Il serait à souhaiter que nous eussions beaucoup de monographies comme celle-là, car elles constitueraient une histoire véritable de l'au-delà, racontée par ceux qui habitent ce domaine spirituel, qui doit être le nôtre demain. Tout ce que cet Esprit nous révèle, nous montre que notre ascension future ne peut s'accomplir qu'en développant en nous l'amour de nos frères, si voilé si dénaturé ici-bas par les soucis de la vie terrestre Pendant notre passage sur la terre, la matière jette un voile sur notre esprit et nous cache positivement le vrai but de notre incarnation. Aveuglés par les passions, qui ne sont qu'une forme de l'égoïsme, nous ne pensons toujours et constamment qu'à nous-mêmes sans nous soucier de nos compagnons de misère ! c'est un tableau vécu, d'un attrait très doux, que le récit qui nous est fait que par cet Esprit qui se juge lui-même et reconnaît ses défaillances. Il nous met en garde contre des chutes semblables, et c'est un bon livre que celui qu'il livre à la foule en découvrant son cœur.

A ceux qui demandent toujours quel est l'état de l'âme dans l'espace, ce qu'elle y fait, comment se poursuit sa vie d'outre-tombe, nous ne pouvons mieux faire que de leur recommander la lecture de cet ouvrage si profondément consolant Pas d'enfer éternel, pas de paradis, mais les perspectives de l'infini se déroulant dans l'éternité, et chaque stage de l'âme amenant des joies ou des peines en rapport avec la diversité prodigieuse des individualités et de leur degré d'évolution.

Remercions Paul Grendel de son dévouement infatigable à notre doctrine, et souhaitons que son livre soit beaucoup lu, car en même temps qu'il instruit, il apporte un grand réconfort aux âmes douloureuses et découragées.

*
* *

Dans les prochains numéros nous analyserons les livres suivants : LE TERNAIRE MAGIQUE DE SHATAN par M. Ch. Lancelin ; L'ETOILE SAINTE, LES LYS NOIRS de M. Albert Jounet ; Le MAGNÉTISME CURATIF de M Bué ; l'ouvrage du Dr Le Bon sur L'EVOLUTION DE LA MATIÈRE, ainsi que le TRAITÉ DE LA RÉVOLUTION DES AMES, avec lequel nous sommes fort en retard.

Nouvelles

Délibération

La Société Spirite de Corfou, dans sa première séance solennelle, envoie à ses frères du Monde entier le salut de l'Amour et de la Paix.

Cette Société, la première fondée dans la Patrie de Platon et de Socrate, espère que sous la Haute protection de Dieu, elle pourra utilement travailler pour la propagation des grandes vérités du Spiritisme, lesquelles renfor-

cées par les corollaires de la Science Expérimentale, forment la base sur laquelle s'élève, grandieuse et joyeuse, la Foi Chrétienne.

Corfou, le 5 Octobre 1905.

LE COMITÉ PROVISOIRE

Le Président, P. MENELAO.

Le Secrétaire, M. B. LANDOS.

Le Trésorier, A. ROMBOTIS.

*
* *

Genève, Novembre 1905.

La *Société d'Etudes psychiques de Genève*, dans sa séance du 5 Novembre, a émis le vœu :

Que les diverses Sociétés d'Etudes psychiques, ainsi que les revues et journaux spéciaux, mettent à l'ordre du jour les deux questions suivantes :

1° La fondation d'un institut pratique de recherches psychiques — institut pourvu de ressources suffisantes, bien organisé et bien dirigé — serait-elle d'une grande importance pour le progrès de nos études ?

2° Quels seraient les moyens d'assurer cette fondation ? Pourrait-on compter sur une large coopération des membres des sociétés, des lecteurs des revues et journaux, en cas de souscription générale ouverte dans ce but ?

Prière aux revues et journaux de reproduire les réponses qui seront données à ces questions.

*
* *

Nous recevons les statuts de la SOCIÉTÉ D'ETUDES PSYCHIQUES DE NICE qui nous paraissent très bien étudiés. Nous souhaitons une complete réussite à cette nouvelle organisation, qui compte parmi ses membres des hommes connus depuis longtemps pour leur dévouement à la cause spirite.

*
* *

Un journal portant l'étiquette occultiste a violemment attaqué M. Delanne. Celui-ci a répondu immédiatement par une lettre établissant exactement les faits, et faisant tous les honnètes gens juges des procédés employés. Le directeur du journal en question ayant refusé, jusqu'alors, l'insertion de cette réponse, les tribunaux décideront si l'offensé a le droit de faire entendre sa protestation.

*
* *

Nous avons le plaisir d'annoncer que le 4 février prochain, une conférence sera faite à la salle de la rue d'Athènes, à 8 h. 1/2 du soir, par l'éminent conférencier Léon Denis. L'entrée sera gratuite. On pourra se procurer des cartes où siège la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, 57, faubourg St-Martin, dans le courant du mois de Janvier.

Etude Critique des Séances du Médium Bailey

(*Suite*) (1)

Ici non plus on ne put constater aucune fraude, mais un développement capable d'en laisser supposer sans qu'il intervienne une circonstance quelconque qui puisse infirmer ou diminuer la valeur de l'hypothèse, en invoquant la façon dont s'est développé un phénomène identique.

De légères phosphorescences se montrèrent pendant l'obscurité complète, mais tandis que le médium était enfermé dans le sac, pendant les séances des 15, 25 mars, et 1er avril 1904. Dans ce dernier cas, les lueurs prirent la forme d'une croix (c'était le Vendredi Saint) ; dans les autres elles représentaient des globes à peine distincts, tournant sur eux-mêmes dans la moitié supérieure du cabinet, à la gauche du médium.

Quelquefois pendant leur apparition le médium faisait entendre des battements de mains, mais nous n'avons pas la preuve qu'il ne frappait pas une joue avec une main, tandis que de l'autre il agitait en l'air des objets phosphorescents qu'il aurait d'abord déglutis dans une enveloppe spéciale et qu'il aurait ensuite régurgités à la faveur de l'obscurité.

Il y eut cependant une séance, celle du 29 mars, consacrée uniquement aux matérialisations, qui se réduisirent à une série de lueurs un peu plus prononcées, rappelant un peu plus la forme humaine, mais toujours aussi fugaces et dépourvues de tout contour précis. Le compte-rendu de ces apparitions fut publié dans *Luce e Ombra* de septembre 1904 ; il nous suffira de rappeler que, contrairement à toutes les autres séances à effets physiques, l'entité Whitcombe, par la bouche du médium, défendit d'appliquer le sac et que l'on fit subir au cabinet une modification importante, avec deux rideaux noirs en *satin* qui touchaient le parquet et glissaient sur une tringle de fer à une distance de vingt centimètres du plafond. Environ à moitié de la hauteur, une autre tringle en fer de forme semi-circulaire repoussait les rideaux, de façon à leur

(1) Voir le numéro de Novembre p. 302.

faire former un espace vide dans lequel un homme pouvait se tenir et agir.

Le médium fut soigneusement fouillé, mais il ne fut pas déshabillé. A l'obscurité complète parurent des lueurs, les unes en haut, d'autres en bas, tantôt minces, d'autres fois larges, qui semblaient se mouvoir; elles se posaient sur le sol et paraissaient bientôt s'évanouir dans la terre, mais on ne peut interdire à qui que ce soit de supposer que le médium a revêtu, par exemple, une longue chemise lumineuse, son éclat étant nécessairement nul pendant un examen fait à la pleine lumière et que, se dépouillant derrière les rideaux, il s'est montré dans leur ouverture et a imité les divers mouvements des lueurs par l'agitation des bords de ces rideaux, qui modifiait sans cesse la forme des lueurs émanant de la chemise. Le fait que le médium a touché la main d'un assistant pour prouver à quelle distance il se tenait des lueurs, ne prouve rien, parce qu'il aurait parfaitement pu enlever la chemise, la pendre aux rideaux et se rapprocher ensuite du filet qui le séparait des assistants.

L'invention eut été hardie, mais, dans la pensée de celui qui tiendrait un peu à cette hypothèse, il pouvait se fier au respect des assistants pour les conditions imposées par les entités présumées; d'autre part, avant que l'on pût formuler une hypothèse, il était nécessaire d'assister à une expérience complète et d'attendre pour démasquer éventuellement le truc, l'organisation d'une séance de contre-épreuve. Mais cette séance fut la seule de son genre à laquelle Bailey consentit; il ne pouvait donc pas se produire de contre-épreuve et le médium, s'il voulait tromper, avait toute latitude pour le faire.

En somme, à mes yeux, les lueurs n'ont rien donné de probant, ces sortes de phénomènes ayant laissé place au doute. Mais il convient de prendre en considération certains autres faits et surtout pour la germination du *mango* survenue dans des circonstances que je n'oserais pas encore déclarer absolument probantes, pour n'avoir pas l'air de rejeter *a priori* des hypothèses que d'autres pourraient formuler, mais qui, cependant, me semblent bien telles.

Et c'est précisément un phénomène de ce genre, qui s'est imposé à mon attention, malgré l'indifférence critique dont je m'étais cuirassé, qui me permet de pouvoir en toute conscience signer la

déclaration collective du Comité, publiée ci-dessus dans *Luce e Ombra*.

Signé : O. Cipriani.

NOTE

Je ne veux pas faire une critique de la critique, mais la compléter. Je vais donc présenter quelques observations, quoique, en ma qualité de rédacteur des comptes-rendus des séances de Bailey, j'eusse préféré rester à l'écart.

M. Cipriani, justement préoccupé par la conduite du médium et par l'ambigüité de quelques-uns des phénomènes produits en sa présence, est allé trop loin dans ses suppositions, d'autant plus que, n'ayant pas assisté à toutes les séances, ses obvervations n'ont été que partielles.

A propos de la possibilité d'ingérer dans les voies digestives et ensuite de régurgiter certains objets qui seraient plus tard présentés comme apports, il cite *Paccia-sass*. Je me rappelle parfaitement ce pauvre diable qui passait sa vie à ingérer *coram populo*, pour quelques centimes, non seulement des graviers, mais encore des billes de fer. D'autres qui ont l'heur ou le malheur d'être vieux et Milanais pourront redresser mon erreur si je me trompe, mais moi qui ai assisté si souvent au maigre repas de *Paccia sass*, je ne me rappelle pas lui avoir jamais vu ingurgiter autre chose que des graviers dont le plus gros ne dépassait pas une noix, mais jamais des cailloux de la grosseur d'un œuf de poule.

Je fais cette remarque non parce que M. Cipriani a trouvé l'hypothèse de l'œuf acceptable en tant qu'elle a rapport aux plus intéressants phénomènes d'apport, mais parce que d'autres, prétextant l'élasticité de l'œsophage, pourraient conclure facilement à la possibilité d'une plus grande dilatation et peut être, que sais-je ? à l'ingestion de quelque autre machine plus volumineuse et compliquée qu'un œuf, au moyen de laquelle on arriverait facilement à expliquer tous les phénomènes médianimiques. Je ne nie pas qu'il puisse exister des bouches encore plus élastiques et des estomacs plus résistants que ceux de *Paccia-sass*, mais il faudrait tout d'abord nous le prouver avec de nouveaux exemples.

Voici d'un autre côté ce que peuvent dire non seulement moi, mais aussi les amis très nombreux qui fréquentent ma maison. Bailey soupait avant la séance et quelque peu abondante que pût

être sa nourriture, ce qu'il absorbait ainsi serait toujours de nature à éliminer l'hypothèse de l'œuf. Son repas se terminait vers sept heures ; comment le médium aurait-il pu, avec ces aliments dans l'estomac et un œuf dans l'œsophage, nous entretenir de ces longs préambules qui faisaient le désespoir des assistants ? Je comprends que l'on puisse aller bien loin dans le champ des hypothèses, mais qui donc ne saisirait l'énorme invraisemblance de ces suppositions ?

Une autre question est celle dite des matérialisations. M. Cipriani dit que l'on pourrait expliquer les phénomènes en admettant que le médium portait une chemise phosphorescente dont, à la faveur de l'obscurité et du cabinet, il se serait servi pour simuler les apparitions fantômales.

Je commencerai par rappeler que ce soir-là, précisément parce que le médium avait refusé le sac, la visite fut plus minutieuse que jamais. Bailey fut dépouillé de sa jaquette et de son gilet ; sa chemise paraissait bien être la même que les jours précédents. Je me rappelle parfaitement que dans cette visite on lui enleva ses chaussures ; qu'on lui rabattit son caleçon jusqu'au genou ; qu'on lui palpa et battit les jambes, pour voir si ses caleçons de toile ne cachaient rien ; je ne me rappelle cependant pas si le médium retira, comme les autres fois, sa chemise de son pantalon, ce qui eût rendu encore plus invraisemblable le truc de la chemise. En tous cas, plusieurs apparitions mesuraient environ deux mètres de haut et posaient sur le parquet. Les chemises ordinaires ont un mètre de longueur ; or, comment le médium aurait-il pu soustraire à une minutieuse visite une chemise de longueur double ? Et ce qui me semble encore plus difficile à expliquer, c'est comment, le médium se dépouillant derrière le rideau, les fantômes ne paraissaient pas sortir du cabinet, mais se formaient tantôt ici, tantôt là, augmentant graduellement leur luminosité, et cela à une notable distance du cabinet et tout à fait près du filet de séparation. Comment, aussi, les fantômes pouvaient-ils disparaître en s'abaissant graduellement sur le parquet, jusqu'à ne plus laisser sur celui-ci qu'une tache blanchâtre, qui s'évanouissait lentement à son tour sans changer de place ? M. Cipriani ne se rappelle-t-il pas l'apparence de tête avec un turban qui volait rapidement d'une paroi à l'autre, à moitié hauteur de l'espace, de façon à rendre la chose absolument inimitable, au moins à mes yeux ? (*A suivre*).

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

The Harbinger of Light, dans son numéro du 1er Septembre, déclare approuver vivement la réponse de G. Delanne au professeur Richet, qui trouvant *trop simple* pour être vraie la théorie spirite, aime mieux admettre pour expliquer les phénomènes psychiques que les médiums en vertu d'une faculté prodigieuse qu'il leur accorde généreusement, peuvent pendant leur sommeil entrer en relation avec des centaines et des milliers de personnes répandues sur toute la surface de la terre ; prendre connaissance de leurs faits et gestes, jusqu'aux plus vulgaires, ainsi que de tous ceux de leurs parents et amis et jouer ensuite avec un naturel absolu leurs rôles divers. Il est bien certain qu'une telle hypothèse ne pèche pas par la *simplicité* et qu'elle est bien faite pour séduire ceux qui ne veulent pas reconnaître l'évidence.

—

Dans le même numéro, M. Charles Bright rend compte d'une interview avec Mme Loie F. Prior, qui fait l'historique de sa vie et du développement de sa remarquable médiumnité. On y trouve bon nombre de faits d'un haut intérêt.

—

M. Raymond Blathwatt rapporte un curieux phénomène d'apport :

« Le 9 Juin 1876, à Southsea, malgré la gêne que j'en éprouvais, je portai pendant toute la journée, plusieurs mètres de mousseline blanche enroulés sous mes vêtements et en contact direct avec ma peau. Vers le soir, je me rendis à bicyclette à Chichester, pour faire une visite inopinée à une jeune dame dont j'avais développé la médiumnité. Là j'enlevai la mousseline, j'en fis un petit paquet sur lequel j'épinglai ma carte de visite. Après avoir soupé avec ma fiancée et la sœur aînée du médium, et avoir fait quelques heures de musique, nous vîmes, vers minuit, le paquet disparaître tout-à-coup, après avoir formé comme un léger nuage sur les genoux du médium.

« J'avais formé le désir que l'objet en question fût transporté à Londres et remis entre les mains d'un de mes amis, sans que je connusse l'endroit exact où il se trouvait. Je regagnai ensuite Southsea à minuit.

« Le lendemain matin, avant mon premier déjeuner, je reçus de Londres un télégramme annonçant l'arrivée mystérieuse de la mousseline, avec ma carte qui y était si légèrement fixée. Mais les détails manquaient.

« Une lettre suivait m'annonçant que mon ami, en sortant de l'Opéra, avait manqué le train qui devait le conduire chez lui et était entré dans le premier hôtel qu'il avait rencontré. Là, au moment où il allait se mettre au lit, la mousseline était tombée sur sa tête, conservant toujours ma carte qui tenait à peine, et lui apprenait qu'il pouvait me télégraphier

11 Bellevue-Terrace, Southsea. L'envoi avait donc mis moins de cinq minutes pour arriver à destination, à soixante dix milles de son point de départ. »

—

Sous le titre de *Lettres du monde des Esprits*, Mme Isabella M. Nugent vient de réunir en un petit volume des lettres signées de son cousin Lord Carlingford, obtenues par la médiumnité de Mme Russel-Davies, auteur de *Clairvoyance de Bessie Williams* et que celle-ci lui faisait parvenir dans les diverses villes d'Angleterre et du continent qu'elle parcourait alors. Aucune ne fut donc écrite en sa présence.

Ce qui nous frappe dans ces lettres, c'est l'absence, non seulement de ce ton de prédication avec force citations bibliques, si ordinaire aux productions de ce genre, mais aussi de l'appel permanent au Rédempteur, au Sauveur, etc.

Bien plus, l'esprit qui dicte ces lettres, après avoir admis la réincarnation comme la conséquence nécessaire de la loi d'évolution et avoir déclaré que nous ne reculons jamais, que chacune de nos existences est une étape dans laquelle nous perdons une de nos tares et acquérons une des vertus nécesaires, s'élève avec force contre les formules de prière et proclame la nécessité des actes, pour réparer nos fautes et nos erreurs, qu'il n'est donné à personne de racheter en notre lieu et place.

A propos du Christ, il dit que ce fut un des plus grands missionnaires que la terre ait reçus et que le récit de sa naissance et de beaucoup de ses actes est entouré des mêmes légendes d'origine orientale que l'on trouve autour du berceau de tous les grands réformateurs. Il va même beaucoup plus loin, et adopte l'opinion de certains critiques qui représentent ces miracles comme des légendes astrologiques, et les principaux discours comme des recueils de phrases des sources les plus variées, formés très longtemps après sa mort, ce qui cadre assez peu avec la très haute opinion qu'il manifeste d'abord. Nous ne savons ce que penseront nos voisins de théories aussi subversives, attribuées à un esprit dont tout le reste de la brochure manifeste la haute distinction.

Quelle que soit l'opinion des lecteurs, nous pensons qu'ils ne parcourront pas avec indifférence ce petit volume, qui est loin d'être banal, surtout dans sa seconde moitié.

Les séances chez M. Eldred, racontées dans cette Revue par M. et Mme Letort, ont présenté le plus vif intérêt. En voici une rapportée par Mme Cansick de Whitelay Bay, qui a offert certaines particularités dignes d'être notées. Elle est résumée par le *Light* du 4 Novembre et eut lieu le 10 septembre. Mme Cansick constate que tout s'est passé dans une bonne lumière et qu'elle accepta de suivre un des esprits dans le cabinet. Il la plaça dans un coin du cabinet, ferma les rideaux et lui dit « regardez ! » Il leva les mains et parut saisir dans le vide une petite lumière matérialisée, du volume d'une pièce de deux shillings, qu'il posa dans la main de

Mme Cansick. Il répéta le même mouvement et produisit une seconde lumière plus grande, de la dimension d'une pièce de cinq shillings.

Ces lumières étaient chaudes et douces, plus épaisses au centre qu'aux bords,et donnaient une belle lueur blanche et brillante. Les reprenant des mains de Mme Cansick, il lui dit : « Faites comme ceci. » Il les promena alors doucement tout autour du médium qui était assis dans un fauteuil, couvert d'une pâleur mortelle, semblant profondément entrancé et diminué de volume dans tous les sens.

Ces lumières permettaient de le voir parfaitement. Mme Cansick suivit le conseil et considéra le médium aussi complètement que possible. L'esprit lui dit : « Vous voyez qu'il n'y a aucune possibilité d'erreur ni d'illusion. Etes-vous maintenant bien convaincu ? » Ce à quoi elle répondit affirmativement.

Ouvrant alors les rideaux, il permit aux autres assistants de voir tout à la fois le médium, Mme Cansick tenant encore les deux lumières spirituelles, et l'esprit qui avait pris place à ses côtés.

Mme Cansick reprit alors sa place au milieu des assistants et l'esprit s'avançant hors des rideaux, en tenant quelques fleurs, recommanda aux assistants de bien observer.

Il reproduisit alors les phénomènes signalés dans le compte-rendu de M. Letort, relevant ses draperies et se montrant alternativement avec sa forme humaine complète, ou avec le buste seulement, se matérialisant et se dématérialisant à volonté, et finalement il s'évanouit dans le parquet.

Plusieurs autres matérialisations se produisirent encore, dont deux furent reconnues par des assistants.

Le compte-rendu est signé par Mme Cansick et six autres assistants.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Dans la *Revista delle Reviste* de septembre, M. E. Bozzano termine sa remarquable étude sur l'apparition de fantômes d'animaux par des réflexions auxquelles nous ne pouvons que nous associer.

« Quels problèmes troublants nous reste-t-il à résoudre ! Le moment n'est sans doute pas encore venu de le faire d'une façon absolue. Je me bornerai donc à faire observer que le jour où l'on pourra prouver scientifiquement que les phénomènes psychiques supernormaux, tels que les présente l'espèce humaine, peuvent se rencontrer d'une façon identique chez les animaux, la démonstration sera faite qu'il n'existe entre ces derniers et l'homme qu'une différence qualitative. Ce jour-là on comprendra

plus facilement que l'évolution biologique des espèces aujourd'hui reconnue par la science a sa correspondance dans l'évolution parallèle de l'âme.... »

« Il appartient aux sciences psychiques d'accomplir l'œuvre glorieuse de cette démonstration dans un avenir que nous ne croyons pas éloigné. »

—

Le numéro d'octobre de la même *Revue* contient le récit que le père Gapony, dont chacun connaît le rôle dans la triste journée du 22 janvier, a fait dans le *Strand Magazine* d'un rêve prémonitoire remarquable que sa femme eut plusieurs mois avant sa mort. Elle vit, dans ce rêve, la cérémonie de ses funérailles, avec le détail des divers assistants, le rôle de son mari, et reconnut le prêtre qui devait officier. Le tout se vérifia complètement.

Un autre fait curieux est le suivant : Un soir qu'il s'était étendu sur un sopha et n'était pas encore endormi, il vit venir à lui le fantôme de sa femme décédée, qui se pencha vers lui pour l'embrasser. Vivement ému, il sauta à bas du sopha et frappé d'une lueur qui remplissait le couloir voisin de son bureau, il sortit assez à temps pour éteindre un commencement d'incendie, qui, quelques minutes plus tard, eût réduit en cendres sa maison construite en bois, comme la plupart le sont en Russie.

—

La Revue emprunte aux *Psychische Studien* un fait démontrant une fois de plus les facultés psychiques des animaux. On a souvent parlé des hurlements poussés par les chiens près d'une demeure où doit se produire un décès. Voici un cas bien curieux dans lequel un de ces animaux montra une faculté de prévision supérieure à celle d'un homme de science.

Le Dr Tell, de Berlin, raconte qu'une personne de ses relations se trouvant malade, on vit son chien venir la flairer avec inquiétude, puis se coucher en gémissant sous le lit. La femme du malade, frappée de cette circonstance, fit aussitôt appeler son médecin, qui vint, examina soigneusement son client, et se retira en déclarant qu'aucun danger ne le menaçait. Cependant le malade déclina rapidement et, avant le soir, il avait rendu le dernier soupir.

—

Les mêmes *Psychische Studien* donnent de longs détails sur les phénomènes observés en présence d'un jeune médium, étudiant en médecine, âgé de vingt ans, qu'on ne nomme pas et qui habite Kolomeo en Galicie.

Ces phénomènes sont très variés et nous allons les énumérer sommairement. Ce sont l'écriture automatique et surtout l'écriture *directe* et cela en plein jour ; des *apports* de pierres et de fleurs en grande abondance ; des *impressions* de mains dans la glaise ; le jeu d'instruments sans contact : le *passage* de corps solides à travers la matière ; la formation instantanée de *nœuds* compliqués, fixant le médium complètement

garrotté à son siège. Pendant qu'il était ainsi immobilisé et que de très nombreux cachets couvraient tous les nœuds et les entrecroisements des liens, le médium fut instantanément revêtu d'une veste que l'on avait posée sur ses genoux, tous les nœuds et les cachets restants inctacts; etc.....

—

Il y a quelques mois, *Luce e Ombra* faisait appel à tous ceux qui pouvaient lui transmettre quelque cas intéressant et nous trouvons dans le Nº de novembre une communication de M. Carlo Galateri, en réponse à cet appel. Nous croyons devoir la porter à la connaissance de nos lecteurs, en abrégeant certains détails.

Le père de l'auteur ayant pris sa retraite après 30 ans de service dans l'armée piémontaise, s'installa dans une petite maison de campagne à Veyrier du Lac, près d'Annecy. L'auteur y vit le jour en 1855 et sa naissance fut suivie, en 1858, par celle d'une sœur.

Dès 1859 des manifestations extraordinaires vinrent troubler la petite famille. Il est bon de dire tout d'abord que la maison étant adossée à la montagne, la cour entourée par une écurie, une remise, la cuisine et une petite grotte répondaient à l'entresol de la partie antérieure.

« Quoique je fusse tout jeune, dit l'auteur, je me rappelle que maintes fois pendant le jour, je voyais la porte qui donnait accès à la cuisine s'ouvrir toute seule; le loquet se soulevait doucement, comme mû par une main inconnue, et à plusieurs reprises, dès que la porte était entr'ouverte, je me précipitais pour voir celui qui l'ouvrait et je ne trouvai personne. Les serviteurs ne tardèrent pas à déclarer qu'il y avait un *revenant*. Très souvent celui qui montait dans le cellier pour y chercher du vin entendait un grand bouleversement entre les bouteilles et de grands coups dans les tonneaux. Bientôt aucune servante ne consentit à y monter sans être accompagnée d'un homme.

Mon père, que rien ne troublait, chercha la cause et ne trouva rien. Ma mère soupçonnait quelque mauvais tour imaginé par un des serviteurs.

Bientôt le garçon d'écurie se plaignit de trouver, le matin, l'écurie ouverte, les chevaux et les bœufs détachés. Les chevaux, à peine étrillés, étaient recouverts de poussière Peu à peu tous les serviteurs quittèrent la maison.

Une nuit, mon père ayant été retenu à Annecy, ma mère demeura seule avec ma sœur et moi. Tout à-coup elle s'éveilla en entendant la porte de sa chambre s'ouvrir, et perçut un pas étrange dans la chambre; il semblait qu'une personne ayant une jambe de bois parcourait la pièce en tous sens, puis s'éloignait Les deux personnes de service déclarèrent n'avoir rien entendu. Mon père, qui ne voulait pas ajouter foi au récit de ma mère, fut obligé bientôt de se rendre à l'évidence, car les faits se reproduisirent en sa présence.

Cela dura pendant des mois et nous avions fini par en prendre l'habitude. Mon père s'informa si quelque crime avait été commis jadis dans cette maison,et on lui dit que non.

En 1861, on lui offrit un poste à la Spezzia; il s'y rendit, laissant ma mère avec ses deux enfants, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé à vendre la maison.

Pendant les dernières semaines de notre séjour, les bruits étaient devenus continus, de jour comme de nuit,et tout à fait assourdissants.

Dans les trois derniers jours,ma mère nous envoya à Annecy et resta *seule* à la maison.

Elle se sentait comme poussée de façon irrésisisble à monter vers la petite grottte dans laquelle donnait accès cette porte que j'avais vue s'ouvrir seule. Pendant la dernière nuit, les troubles arrivèrent à leur plus haute intensité; les meubles semblaient danser une ronde infernale.

Le matin venu, convaincue qu'elle devait *trouver dans cette grotte la cause de tout cela*, elle prit une pioche et s'y rendit. A peine y fût-elle que tout bruit cessa. Elle se mit à fouiller, mais ses forces la trahirent et elle dut tout quitter, avant d'avoir rien découvert. La maison fut fermée et nous nous fixâmes en Italie.

A la Spezzia, ma sœur fut atteinte du croup. Le 22 février dans la soirée, tandis que nous étions autour d'elle, elle fixa tout-à-coup les yeux vers un coin de la chambre, en nous disant : « Quest ce qu'il y a là-bas ? » En même temps elle s'enleva de son lit; mon père la reçut dans ses bras. Elle était morte.

Ma mère inconsolable s'établit à Turin. Elle y fit la connaissance de la famille Dalmazzo, dont le chef, Théophile Coreni essaya de la consoler en lui parlant du Spiritisme. Ma mère accepta cette bonne nouvelle avec enthousiasme et assista fréquemment à des séances tenues dans des maisons particulières. Mon père refusa de la suivre dans cette voie, mais la laissa libre.

Un soir d'automne, en 1864,ma mère s'était rendue à une séance ; mon père et moi nous étions dans notre petit salon, chacun à un angle de la cheminée, sur la tablette de laquelle brûlait une forte lampe. Entre nous se trouvait une petite table. Mon père ayant fini de lire son journal, le posa tout étendu sur cette table. Tout à coup nous voyons le journal se plier doucement en deux, puis en quatre, et au bout d'un instant se déplier peu à peu et reprendre son état primitif. Nous regardons l'heure ; il était 10 h. 20.

Mon père ému de ce phénomène, était en outre inquiet de ne pas voir revenir ma mère, lorsque nous la voyons arriver avec une physionomie radieuse, que nous ne lui connaissions plus depuis longtemps. Il était onze heures; nous voyant encore émus,elle nous en demanda la cause et lorsqu'elle fut au courant, elle répandit des larmes abondantes et tirant un papier de sa poche elle nous lut quelques lignes écrites par ma sœur, au moyen de la médiumnité de Mme la marquise Ida Vimercati, et se ter-

minant par ces mots : *Je suspends ma communication, pour aller faire une surprise à papa et à Charles.* Le médium avait écrit l'heure : il était 10 h. 20.

Cette circonstance détermina la conversion de mon père au spiritisme.

Un jour, que se tenait chez nous une séance, avec une vingtaine d'assistants, le professeur Navone nous proposa à la fin de la soirée de magnétiser une somnambule qu'il avait amenée et qui se nommait Signetti. Celle-ci endormie accepta de suivre mentalement ma mère,et après un long trajet pendant lequel elle décrivait fidèlement toutes les particularités qui la frappaient, elle arriva devant la petite maison de campagne, siège des phénomènes de hantise, qui n'avaient, du reste, pas cessé. Là elle déclara qu'elle ne pouvait entrer, parce que sur le seuil se tenait un homme à la tournure militaire et qui avait une jambe de bois. Ma mère dit à la somnambule : « Dis lui que c'est moi qui t'envoie ; qu'il te dise qui il est et s'il a besoin de quelque chose, je le lui procurerai ».

Alors commença un long dialogue entre la somnambule et l'homme à la jambe de bois, ne parlant que français et que,cependant, elle comprenait, quoiqu'elle ne connût pas un mot de cette langue. Voici ce que l'on apprit :

L'homme susdit était un ancien soldat de Napoléon. Après chaque bataille, il dépouillait morts et blessés et avait ainsi amassé une somme assez ronde. Lorsqu'il fut blessé, il se retira dans cette petite maison de campagne et cacha une partie de sa fortune dans la petite grotte. Pendant longtemps il ne se crut pas mort et il continuait à hanter la maison pour défendre son bien si mal acquis. Il faisait du tapage pour effrayer et chasser les nouveaux occupants ; puis, lorsqu'il se fut rendu compte de son état réel, il résolut de réparer autant que possible sa faute. C'est pourquoi il poussait ma mère vers la grotte et avait cessé son tapage lorsqu'elle s'y était rendue. Il espérait maintenant qu'on pourrait déterrer son argent et le distribuer aux pauvres. Ma mère lui en fit la promesse.

Elle apprit que les nouveaux propriétaires, effrayés du tapage continu qui chassait tout le monde, cherchaient à vendre leur propriété. Elle se présenta comme amateur, les éloigna sous un prétexte quelconque et demeurée seule, déterra le petit trésor, composé de pièces d'or à l'effigie de Louis XVI et de Napoléon. Elle le distribua entre diverses bonnes œuvres et, les bruits ayant cessé, les propriétaires gardèrent leur maison.

En 1882, je me liai d'une étroite amitié avec Virginio Virgini, ex-officier de grenadiers.

Comme il se refusait à croire au spiritisme, un jour, à bout d'arguments, je lui fis la proposition suivante : si l'âme survit, que celui de nous deux qui partira le premier s'efforce de revenir chatouiller les pieds de l'autre.

En novembre 1887, il prit du service en Afrique dans les corps irréguliers.

Pendant la nuit du dimanche 5 août 1888, nous étions couchés, ma femme et moi et sur le point de nous endormir, lorsqu'elle me dit à plusieurs reprises de la laisser tranquille et de ne pas lui chatouiller les pieds. Je protestai vivement, en émettant la supposition que quelque animal désagréable avait pu s'introduire dans le lit. Nous nous assurâmes qu'il n'en était rien et tout-à-coup ma femme se serrant contre moi me dit : « Regarde ! Regarde au pied du lit ! »

Comme je ne voyais rien, elle ajouta : « Mais si ! regarde ! C'est un grand et bel homme encore jeune ; il sourit et porte sur la tête un casque de liège. Il ne peut rester tranquille ; on dirait qu'il saute ! Il rit en te regardant !... Oh ! Dieu ! Le malheureux ! Quelle horrible blessure il porte à la poitrine !... Dieu ! Il a en outre un genou fracassé !... Il te salue avec un air satisfait !... Il disparaît !... »

J'essayai de tranquiliser ma femme en lui affirmant qu'elle était le jouet d'un rêve ; mais elle assura qu'elle avait bien vu.

Je n'y comprenais rien et les amis auxquels elle raconta son aventure lui dirent comme moi qu'elle avait rêvé.

Cependant, le mardi 14 août, vers 9 heures du matin, les crieurs vendaient le *Messagero*, avec le récit du désastre de Saganeiti. Je l'achetai et vis dans le rapport officiel que le capitaine Cornacchia avait été attaqué, avec les lieutenants Poli, Brero, *V. Virgini* et Adam Aga. Virgini, resté seul survivant, tomba dans une contre-attaque, avec le *genou fracassé* et fut achevé par un *coup de feu dans la poitrine*.

C'est alors que je me rappelai les faits de la nuit du 5, et que je dus reconnaître que mon ami avait tenu sa parole le soir même de sa mort.

Cte CARLO GALATERI.

Traduit et abrégé : Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Les Annales Psychiques

Sous l'habile direction de M. de Vesme, les *Annales psychiques* sont devenues très-intéressantes, car cette Revue contient des articles très-variés et elle ose aborder, plus résolument que jadis, les phénomènes spirites. Sans doute, les auteurs traitent les questions à leur point de vue spécial, mais c'est déjà un pas en avant sur le passé où l'on ne trouvait, le plus ordinairement, qu'une négation presque systématique, même en face des faits les plus démonstratifs.

Le no du mois d'octobre contient un bon article de M. de Rochas sur la photographie spirite. Trois épreuves montrent des aspects différents du phénomène, et les réserves nécessaires sont faites sur la possibilité, pour

le cliché d'un groupe, que l'image d'une dame âgée soit produite par un petit trou dans la boîte de l'appareil. Mais cette explication, bien connue des photographes qui appellent ce phénomène un *sténopé*, nous semble ici assez difficile à admettre, à cause de la pose un peu différente de la figure fantômale. L'hypothèse que l'objectif aurait été découvert un temps très-court, avant la pose définitive, puis un peu déplacé, expliquerait la seconde image de la dame âgée et l'apparence de dématéria lisation, en ce qui concerne le bras du Monsieur qui est derrière elle.

Les images qui accompagnent les deux portraits de la jeune fille semblent bien des dédoublements involontaires, des extériorisations du double, semblables à d'autres qui ont été cités dans cette Revue.

Le n° de novembre contient un récit fait par M. Ch. Richet sur les phénomènes de la Villa Carmen. L'illustre physiologiste n'aborde pas la théorie, il se contente d'affirmer la réalité des faits. C'est déjà beaucoup, car son témoignage joint à ceux de William Crookes, de Varley, du Dr Gibier, d'Alfred Russel Wallace, de Chiaïa, de Lombroso, de Bozzano, du Dr Vizani Scozzi, du professeur Porro, etc., etc., montre avec une évidence irrésistible que les matérialisations existent, et que toutes les horripilations des incrédules n'empêcheront pas la vérité de se faire connaître enfin, et de démontrer *expérimentalement* l'absurdité des hypothèses matérialistes.

Le Matin

Le Matin du 26 novembre dernier contient un article et une photographie sur les phénomènes de la Villa Carmen, qui a fait le tour de la presse, et suscité un grand mouvement en faveur des recherches psychiques. Nous déclarons être complètement étranger à cette publication, *qui a été faite à notre insu*. Mais l'indiscrétion commise a posé la question des phénomènes spirites devant le grand public, et il faut espérer que beaucoup de chercheurs voudront savoir à quoi s'en tenir sur la réalité de ces faits, qui apportent à l'humanité la solution positive du problème de l'immortalité.

La Revue Spirite

commence une étude de M. Grimard sur le Christianisme et son rôle dans l'évolution religieuse, qui promet d'être très-intéressante. On a pu écrire justement que l'homme est un animal religieux. D'où lui vient cet instinct puissant de sa nature ? Si, vraiment, il n'était composé que de matière, pourquoi ce besoin d'idéal ? Comment se serait développée la croyance en la divinité? Les explications qu'on donne généralement ne résolvent pas le problème. Que l'homme sauvage divinise les forces de la nature, c'est admis ; mais pourquoi, précisément, ce besoin de s'incliner devant des forces aveugles comme le vent, la foudre, les flots en courroux. Dire qu'il prête aux éléments une âme comme la sienne, c'est admettre qu'il a la certitude intime, absolue, qu'il existe en lui un principe pensant, c'est reconnaître une base à l'animisme, c'est lui donner une certi-

tude ontologique de premier ordre. Ces réflexions nous conduiront à examiner avec soin les recherches de M. Grimard sur ce sujet capital.

Senex, dans ses causeries sur l'*évolution de l'idée religieuse*, étudie si les reliques, talismans, amulettes, possèdent réellement le pouvoir que la foi leur attribue. Il rappelle que l'eau magnétisée contient certainement une puissance curative ; d'autre part, si on peut communiquer du magnétisme à un morceau de fer doux, sans le toucher, pourquoi notre force fluidique ne pourrait-elle pas imprégner un objet matériel quelconque ? Mais il ne faudrait considérer ces objets que comme des sortes de points d'appui à la foi de celui qui en use et, peut-être, comme un médiateur permettant à des influences supra-terrestres d'entrer en rapport avec le possesseur de l'objet. Il y a loin, comme on le voit, de cette interprétation à la croyance vulgaire qui s'imagine que ces talismans garantissent contre toutes les maladies, toutes les épreuves et tous les dangers.

L'histoire de Mollie Fancher, un sujet qui a présenté un cas extraordinaire de multiples personnalités et de phénomènes de double vue, est exposée complètement par M. Moutonnier, ce que ne font pas ordinairement les médecins qui traitent de ce sujet. Ils décrivent bien les différentes personnalités, mais ils passent comme chat sur braise sur tous les faits qui sont inexplicables pour eux.

La Vie Nouvelle

poursuit, par la plume érudite du Dr Fauveau de Courmelles, l'exposé du *Bilan Scientifique du XIXe siècle*. C'est une tâche ardue, mais rendue très-intelligible au lecteur par le talent d'exposition de l'auteur.

Dans le même numéro, nous trouvons un excellent article, comme toujours, de M. le Dr Bécour sur la réincarnation. M. Bécour fait remarquer avec raison que cette doctrine a été enseignée par des médiums qui n'y croyaient pas et, nous ajouterons qu'aujourd'hui il existe un certain nombre de faits : régression de la mémoire, réincarnations annoncées à l'avance, qui la font passer du domaine philosophique dans celui de la recherche expérimentale. On ne saurait calculer les conséquences morales, philosophiques et sociales qui découleront de la diffusion de cette doctrine, qui explique si parfaitement les inégalités des hommes entre eux. C'est ce que l'auteur exprime en ces termes : « Notre planète supporte un nombre incalculable d'êtres inférieurs moralement, les hommes de génie sont très-rares, et le génie n'est pas un brevet de moralité, d'où l'on peut inférer que la terre est un lieu d'attente, un *proscénium* où la véritable pièce ne se joue pas en entier ; les jeunes acteurs essaient leurs rôles, presque personne ne le sait, ils le jouent mal ; les souffleurs même de la morale exigent de la monnaie pour mal souffler. »

Le Voile d'Isis

fait sa réapparition sous la direction de Papus et de M. Etienne Belot. Souhaitons la bienvenue à ce nouveau confrère qui défend comme nous le Spiritualisme, avec les arguments qui lui sont propres. Les matières

traitées sont très-variées. C'est ainsi que le n° 2 contient des articles sur les Nombres ; des Notes sur le hasard ; L'Astrologie ; le Tarot ; La transmission de la pensée ; Philosophies ; et des indications sur la manière dont il faut prendre ses repas. L'Administration est chez Chacornac, 11, quai St-Michel, Paris. Le prix est de 3 francs par an.

Le Spiritualisme Moderne

continue la publication de l'*histoire d'une âme* par le Dr H. de Farémont, récit poétique et toujours bien écrit. Signalons aussi une excellente traduction de M. Chevreuil du récit d'un médecin, qui raconte les impressions qu'il a ressenties pendant le dégagement de son esprit. Nous le reproduirons dans un prochain n° de notre Revue, car on constate que cette narration s'accorde sur plus d'un point avec d'autres constatations faites, non plus par celui qui se dégage, mais par des médiums voyants, Il nous parait utile de tenir le plus grand compte de ces concordances. afin de connaitre toujours davantage le lendemain de la mort.

La Vie d'Outre-Tombe

sert d'organe à la fédération spirite Belge et nous entretient de la vaillante campagne menée par nos frères dans les provinces Wallonnes. M. Van Geebergen, M. Henrion, font des conférences presque tous les dimanches dans des localités différentes, de sorte que notre doctrine pénètre dans les classes ouvrières où elle est appelée à faire le plus grand bien. Cette propagande infatigable exige des âmes bien trempées, et nous sommes heureux de constater qu'elle porte ses fruits, puisque le nombre des adhérents augmente tous les jours

Nous avons reçu trop tard pour en rendre compte, le livre du Congrès Spirite qui s'est tenu au mois de juin de cette année, nous en parlerons dans un prochain numéro.

Souscription pour l'œuvre de la Crèche Spirite Lyonnaise

Deux anonymes 10 francs.

Pour la pauvre femme presque aveugle

Deux anonymes 10 francs.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le Samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

N° 7. — 12e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc JANVIER 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel **DELANNE**

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Les Matérialisations
DE LA VILLA CARMEN.
(*Suite et fin*) (1).

Samedi. 26 Août.

M. Ch. Richet arrive de bonne heure à la villa Carmen. Il demande à visiter de nouveau la remise qui se trouve au dessous de la salle des séances. Je l'accompagne, et nous voyons que le plafond formé devoutelettes en briques ne présente aucune solution de continuité.

M. Richet monte sur une longue échelle et sonde la maçonnerie qui rend partout un son mat. Des toiles d'araignées montrent qu'elles n'ont pas été dérangées depuis un certain temps. Le plafond est à 4m, 20 du sol.

La séance a lieu à 5 heure 1[4. Visite de la salle par M. Richet et par moi. Les assistants sont M. et Mme Noel, M. Richet, Mme X, les sœurs A.B.C., Aïcha et moi. On s'assied aux places habituelles. Mme Noel lit la prière et elle magnétise fortement les médiums qui sont dans le cabinet. La lumière rouge est bonne, et le bec Auer est resté allumé, à demi-baissé.

Avant de commencer, mon appareil stéréoscopique, celui de M. Richet et de Mme X, ont été mis au point sur l'ouverture des rideaux. Les pistolets au magnésium ont été préparés. Ils sont placés derrière M. Richet, qui doit les faire partir au moment voulu.

Comme la chaleur est accablante, aussitôt la magnétisation terminée, Mme la Générale éprouve le besoin de prendre l'air un ins-

(1) Voir le n° de décembre, p. 321.

tant. Il se produit alors quelque chose de nouveau. Presque immédiatement, malgré la lumière du bec de gaz et le jour qui pénètre par la porte entr'ouverte, on voit une draperie blanche, à demi-hauteur entre le sol et le baldaquin, entre les rideaux. Mme Noel rentre ; on éteint le gaz, et l'on attend assez longtemps en chantant en chœur, la draperie a disparu.

A un moment, on voit de nouveau un tissu blanc à la même place, et une voix, dont on ne peut distinguer le timbre, demande Mme X. dans le cabinet. Je copie textuellement la note qu'elle m'a remise :

Samedi, 26 Août.

B.B. m'appelle dans le cabinet ; j'y entre, et je crois bien fermer les rideaux. Je perçois une forme blanche à droite de Mlle A ; une voix me dit : « Fermez ! » Alors je m'aperçois que les rideaux n'étaient pas bien fermés. Je les ferme. Je ne vois plus la forme. La voix qui me parle vient d'abord d'un endroit tout près de mon oreille gauche, puis, peu à peu se déplace en s'affaiblissant et, finalement, était pour ainsi dire entrée dans Mlle A. et la phrase était finie par Mlle A. endormie. J'avais mes coudes sur les mains des médiums et *exprès*, j'avais, en entrant dans le cabinet, mis ma main droite sur la figure de Mlle A, pour m'assurer que ses lèvres ne bougeaient pas quand la voix parlait.

Mme X, sort du cabinet, regagne sa place et nous annonce qu'il nous faut attendre patiemment et que l'on pourrait photographier. Une demi-heure se passe, Mme Noel adjure énergiquement l'esprit de tenir ses promesses. On rechange la bougie de la lanterne qui était brûlée complètement.

Enfin l'esprit se fait voir entre les rideaux à peine écartés. Son front est entouré d'une sorte de plaque qui brille comme de l'or et surmonté d'un turban. Sa poitrine, dont on voit la partie supérieure, est couverte de broderies d'or, et sa robe est d'une blancheur éclatante. Bien que les rideaux soient presque joints, je vois Mlle A. quand l'apparition se déplace. Alors, on lui demande d'ouvrir davantage les rideaux et, de l'intérieur du cabinet on voit son bras s'allonger et repousser le rideau de droite (par rapport à nous) de manière à nous permettre de voir Aïcha endormie sur le fauteuil ; ses mains noires se détachent nettement sur le tablier blanc et sa tête est visible, grâce au foulard blanc qu'on lui a mis dans les cheveux. En même temps, je vois Mlle A.

Toutes les deux dorment ; *leur figure,leurs mains, tout est parfaitement visible.* Pendant ce temps, B.B. était retiré dans la partie gauche, obscure. Au bout d'un instant, les rideaux n'ayant pas bougé, l'esprit s'avance de nouveau, complètement formé. On aurait pu déjà le photographier. C'est donc encore *simultanément que je vois les deux médiums et l'esprit.*

Il rentre dans la partie gauche du cabinet. Mme Noel nous prévient que la prochaine fois qu'il se montrera ainsi, il faudra faire l'éclair de magnésium. Nouvelle attente assez longue, *mais les médiums sont toujours en vue.* Enfin, B. B. se montre tout entier et se place à côté de Mlle A. sur la gauche. Le signal est donné de faire l'éclair. Le premier pistolet rate. Le second, heureusement, part bien. J'appuie sur le déclic de mon appareil, et j'espère avoir une photographie des médiums et de l'apparition. La très forte lumière produite ne m'a pas paru agir sur l'apparition, qui est restée immobile et bien en vue. Aussitôt l'éclair éteint, B. B. rentre dans la partie gauche. Puis il se montre de nouveau. Madame Noel demande à être embrassée ; l'apparition le fait, on entend le bruit du baiser. Le fantôme envoie des baisers à Mme X. Alors, celle-ci demande si elle pourrait sentir le contact de ses lèvres ; l'esprit fait avec sa tête un geste affirmatif. Mme X. se déplace, elle va jusqu'aux rideaux. B. B. l'embrasse sur la joue, à la hauteur de l'œil. Un instant après, M. Richet étend la main par-dessus la table et l'apparition la lui serre avec force. *Les médiums sont toujours visibles.* Puis l'esprit referme les rideaux.

Un peu plus tard, sur le désir exprimé par M. Richet, Mme la Générale demande si le professeur pourrait constater les battements du cœur de l'apparition. M. Richet se déplace et vient vers le cabinet ; il introduit sa main entre les rideaux, elle est prise par deux mains qui appuyent celle du professeur sur une poitrine, *qui n'es pas celle d'une femme,* déclare M. Richet, mais il ne sent pas les battements du cœur, parce que le phénomène ne dure pas assez longtemps.

Ensuite, on pose une nouvelle question. Il s'agit de savoir si la main du fantôme ne pourrait pas *fondre* dans celle de M. Richet. Celui-ci introduit de nouveau sa main dans le cabinet. Il sent qu'on lui présente une main, mais celle-ci a une consistance tout à fait matérielle et M. Richet la tient pendant près d'une minute.

Il sent qu'elle veut se retirer et il l'abandonne.

On attend encore, mais tout est fini. Cette séance est certainement la plus convaincante de toutes celles auxquelles j'ai assisté jusqu'ici. Que la photographie soit réussie ou non, pour moi la certitude de l'existence de Bien-Boa est complète, car je l'ai bien vu aller et venir pendant que les médiums étaient visibles entièrement tous les



Première photographie obtenue. On ne voit pas la tête du fantôme.

deux, et comme il a serré la main de M. Richet et embrassé Mme Noël et Madame X, il serait absurde de songer à un truc quelconque, qui serait impossible à exécuter dans ces conditions.

On décide de poursuivre les essais de photographie. Les deux médiums se réveillent très lentement. Mlle A. ne reprend connaissance complète qu'au bout d'une heure. Chose importante à noter, la chaleur était si intense que son corsage est collé sur elle comme

si il avait été trempé ; il dessine ses formes grêles ; il en est de même pour sa jupe courte, qui plaque le long des jambes.

Dimanche, 27 Août.

A 5 h. 1/2, séance dans le pavillon. Visite de la salle par M. Richet et par moi. Mêmes assistants qu'hier, mêmes médiums. Mlle A. est très fatiguée. La prière est faite; Mme Noël magnétise les médiums. Elle sort un instant. Lumière rouge. Presque aussitôt, on voit une draperie blanche entre les rideaux. Mme Noël rentre. On chante. Il s'écoule un temps très long.

A un moment, Mlle A. sort du cabinet; elle semble endormie, elle marche autour des assistants jusque derrière Mme X.

Puis elle revient au cabinet, elle en fait sortir Aïcha. Une sorte de draperie blanche est visible le long du rideau de gauche (par rapport à nous), elle reste visible pendant tout le temps que les médiums sont dehors. Ceux-ci rentrent dans le cabinet ; la draperie disparaît. Une voix demande Mme X dans le cabinet. Celle-ci s'y rend, et y reste assez longtemps.

Il paraît que B. B. a promis pour demain une bonne séance ; aujourd'hui les conditions ne sont pas favorables. La séance prend fin sans autre phénomène.

Mardi, 29 Août

Réunion l'après-midi, à 5 heures, dans la salle des séances. Visite de la salle par M. Richet et par moi. Mme X. est absente.

Présents : M. et Mme Noël, moi, M. Richet, les sœurs A. B. C. et Aïcha. On prépare les pistolets à magnésium. M. Richet a acheté un nouvel appareil pour projeter, au moyen d'une poire, la poudre de magnésium dans une flamme d'alcool. Trois appareils photographiques sont braqués sur le rideau. Deux sont stéréoscopiques, l'autre est un Kodac.

Mlle A. et Aïcha prennent place dans le cabinet. Lecture de la prière est faite par Mme Noël, qui magnétise fortement les médiums. Sortie et rentrée de Mme Noël. Puis on chante divers chœurs.

Aubout de quarante minutes, environ, le rideau de droite est tiré. Je vois de suite Aïcha complètement, mais pas Mlle A.

Deux ou trois minutes s'écoulent, puis B. B. se fait voir, parfaitement matérialisé, entre l'ouverture des rideaux. Il a un turban, et sur le devant de la tête, des sortes de petites pièces d'or placées les

unes à côté des autres, au lieu du frontal de l'avant dernière séance. Tunique blanche qui, en s'écartant par en haut, laisse voir des broderies d'or sur le vêtement de la poitrine.

Il s'écarte sur la gauche, je vois complètement le corsage blanc, la jupe noire et la main droite de Mlle A. ; la tête est rejetée en arrière et peu distincte. On a mis un foulard blanc sur la tête d'Aïcha, ses mains noires sont bien visibles sur son tablier blanc.

L'apparition rentre dans l'angle de gauche, (toujours par rapport à nous).On se prépare à photographier.

De nouveau B. B. se fait voir venant de l'angle de gauche, il est presque devant Mlle A. pour moi qui suis par côté.

Mme Noël donne le signal. L'éclair du pistolet rate ; c'est à recommencer.

L'esprit se prête complaisamment à tous les essais. On lui demande si on peut enflammer une allumette pour allumer l'alcool, il y consent. On fait partir l'allumette, il n'y a plus assez d'alcool ! On demande à l'esprit si on peut sortir pour aller chercher la bouteille qui est restée dehors ; il incline la tête affirmativement. M. Richet sort. Alors, pendant que la porte est à demi ouverte *et que le jour pénètre dans la salle, je vois simultanément et très nettement Bien Boa et les médiums.*

M. Richet rentre. On charge l'appareil, on enflamme l'alcool. Les rideaux sont refermés par l'apparition, mais pas complètement, il reste une ouverture à la partie supérieure par laquelle B B. montre sa tête et regarde à plusieurs reprises la flamme et les préparatifs. Enfin tout est prêt. De nouveau les rideaux s'écartent ; on voit complètement Aïcha, mais B. B. est devant Mlle A. On le prie de se reculer sur la gauche pour découvrir le médium : il obéit ; à ce moment on voit Mlle A. Le signal est donné. Un faible éclair se produit. L'esprit ne bouge pas. On décide d'en faire un second, celui-ci réussit et éclaire en même temps les médiums et l'esprit. J'appuie sur le déclic de mon appareil, mais je crains de n'avoir pas réussi, car il est très difficile d'arriver à un synchronisme parfait entre l'instant très court où se produit l'éclair et celui où l'on déclanche l'obturateur. La prochaine fois je laisserai l'appareil à la pose, un peu avant le signal de photographier.

On demande s'il est possible encore de faire un autre essai. L'apparition veut bien s'y prêter, mais on s'aperçoit qu'il n'y a plus de

poudre de magnésium dans l'appareil; on décide de remettre la suite des photographies à la séance suivante.

Enhardie par le succès, Mme Noel prie l'esprit de sortir complètement du cabinet. Il obéit : il est *devant les rideaux, dans la salle*, à côté de M. le général Noel. Tout à coup sa taille diminue, il s'enfonce verticalement dans le sol et disparaît avec une très grande rapidité, sans laisser aucune trace, en produisant un bruit comme si un corps matériel s'effondrait sur le parquet.

Il ressort des rideaux et recommence encore une fois le même phénomène.

Au bout d'un instant, il se fait voir de nouveau, toujours parfaitement matérialisé. Mme Noel s'assied sur les genoux de son mari pour se rapprocher du fantôme, l'apparition à demi sortie du cabinet l'embrasse, et tout le monde entend le bruit du baiser. A ce moment, on lui parle de Mme X, qui regrettera de ne pas être présente ; alors il fait le geste d'envoyer des baisers et, d'une voix basse, sans timbre, il dit une phrase gracieuse pour elle. Puis il rentre dans le cabinet.

Quelques minutes après, par l'ouverture des rideaux, on voit le fantôme passer dans la partie droite. Notre attention est fixée de ce côté. Alors se produit un phénomène du plus haut intérêt. En dehors du cabinet, dans l'angle de droite de la chambre, sans que la draperie ait remué, à côté de Mlle C. on entend comme le déplacement d'une chaise et sur le parquet, au point A. je vois quelque chose de blanc qui s'élève du sol et prend rapidement une forme. C'est B. B, bien matérialisé, tel que nous l'avons vu tout à l'heure. Il se dirige vers l'ouverture des rideaux, en B, en titubant un peu, comme si la marche lui était difficile. Enfin il rentre complètement et referme les rideaux.

On distingue encore une fois ou deux la tête de B. B. par l'entrebâillement supérieur des rideaux, et la séance prend fin.

Jamais je n'ai aussi bien vu l'esprit, et surtout aussi longtemps. Il semble se familiariser à mesure que les séances sont plus fréquentes et le cercle plus homogène. Il fait preuve d'une grande ffabilité et se prête à toutes les mesures que l'on propose. On lui a

demandé s'il consentira à souffler dans un flacon, il a répondu affirmativement.

Il est certain que le fantôme s'est formé sous nos yeux, en dehors du cabinet, sans un doute possible ; ce n'est plus comme jadis en soulevant le rideau et en passant dessous qu'il se montre, *mais en prenant directement naissance dans la salle.* C'est une preuve certaine que ce même B. B. qu'on a photographié tout à l'heure, est un être différent du médium. On ne peut alléguer ni hallucination, ni déguisement, ni mannequin ; la preuve est, pour moi, absolue ; c'est encore la même apparition que nous avons vue disparaître un peu en avant du Général, sans laisser de traces. (Voir la photographie publiée dans le précédent numéro, celle où l'on voit quelques-uns des assistants). Ce qui est remarquable, c'est la rapidité de la reconstitution : elle ne demande pas plus de 5 à 6 secondes. Quand le fantôme s'effondre, c'est, littéralement, comme s'il disparaissait dans une trappe, alors que nous sommes sûrs qu'il n'en existe pas. Jusqu'au dernier moment, tout ce qui n'a pas encore disparu est aussi net, aussi solide que si le reste du corps ne s'était pas évanoui.

Puis, la tête étant arrivé au niveau du parquet, brusquement, il n'y a plus rien !

Si une grande patience a été nécessaire, nous sommes arrivés enfin à des constatations qui ne laissent rien à désirer. L'esprit a fini par constituer son corps complètement. La grosseur de B. B. est normale, son bras et son torse sont pleins, il est plutôt un peu gras.

Mercredi, 30 Août.

Séance le soir dans la chambre de Mme la Générale ; visite préliminaire par M. Richet et par moi. Scellés mis aux portes et aux fenêtres, prière, magnétisation, lampe rouge. Mêmes assistants, M. X est revenue, et mêmes médiums.

Séance nulle, ou à peu près. A un moment, on distingue quelque chose de brillant à l'angle gauche de la portière, à peu près à la hauteur où serait la tête de l'apparition, puis plus rien, malgré une attente prolongée. Visite des scellés ; ils sont intacts.

Jeudi, 31 Août.

Visite de la salle par M. Richet et par moi, à 4 h. 1|2. Préparatifs des pistolets à magnésium et de la lampe à alcool. Assistants : M. et Mme Noel, M. Richet, moi, Mme X et les demoiselles A. B. C.

Médiums, Mlle A. et Aïcha qui prennent place dans le cabinet. Pour les assistants l'ordre est toujours le même. La lumière rouge est allumée, ainsi que le bec Auer pendant la visite, la prière et la magnétisation des médiums. Puis ce bec est éteint, après la rentrée de Mme Noel.

Presque immédiatement après que les rideaux ont été fermés, et pendant la sortie de Mme la Générale, la lumière du jour pénétrant par la porte à demi-ouverte, B. B. montre sa tête par l'entrebaillement supérieur des rideaux. Il disparaît ensuite quand Mme Noel a repris sa place. Assez longue attente. Une voix demande Mme X. Elle entre dans le cabinet et l'esprit lui dit qu'on pourra le photographier, mais qu'il faut de la patience. Mme X regagne sa place et l'on chante pendant près d'une demi-heure.

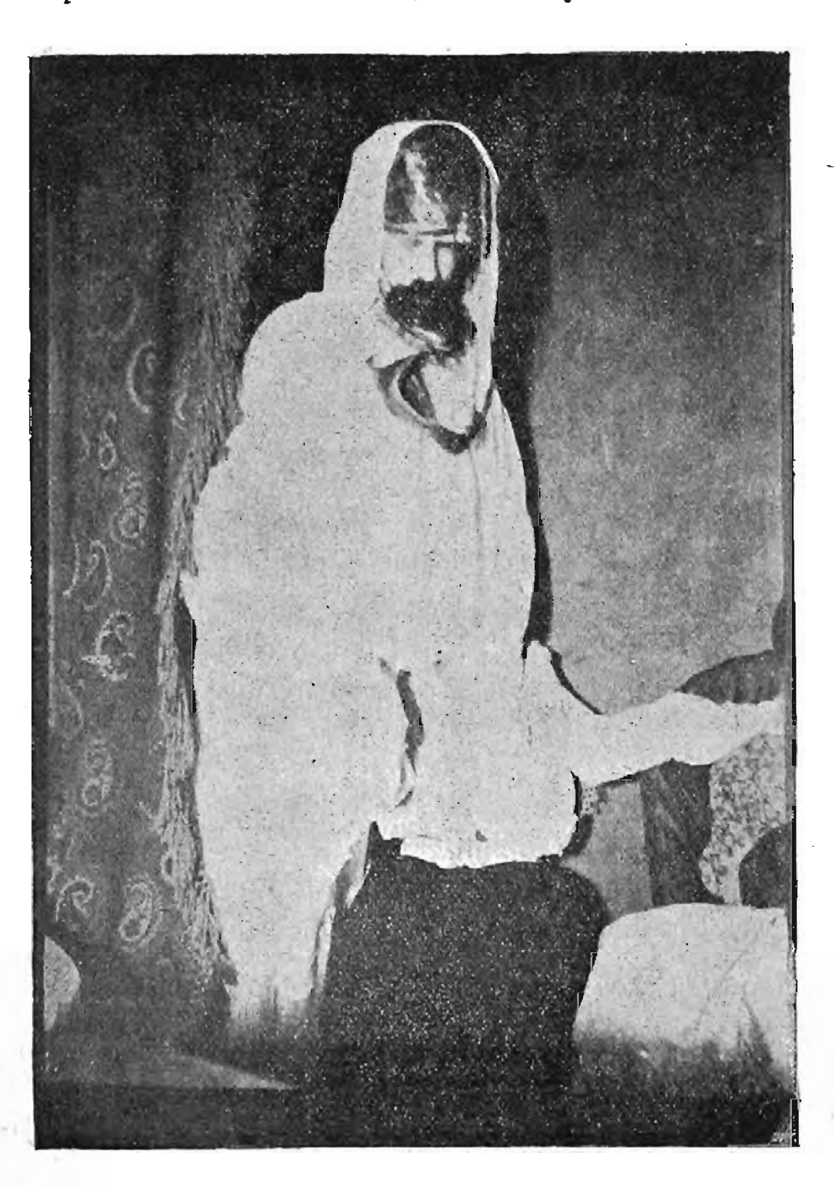
Après ce laps de temps, les rideaux s'écartent, le fantôme se fait voir en entier, mais il ne reste pas longtemps. Un instant après, il reparaît et repousse le rideau de droite (par rapport à nous), ce qui permet de voir un peu Aïcha. On lui demande d'ouvrir davantage ; avec son bras droit, il repousse une seconde fois la lourde draperie, puis rentre dans l'angle de gauche. Ces effets mécaniques indiquent de la part du fantôme une certaine force musculaire. Lorsqu'il est de nouveau visible, on le prie de se déplacer sur la gauche, de manière à nous permettre de bien voir Mlle A. Il tire le rideau de gauche ; alors on voit complètement le corps de la jeune fille. Un instant auparavant, il a dit qu'il donnerait lui-même le signal pour la photographie. On attend. Alors on entend sa voix, toujours voilée, qui dit : Allez ! L'éclair au magnésium permet de le voir très-bien tout entier, en même temps qu'Aïcha et une partie du buste et de la jupe de Mlle A.

La combustion du magnésium se continue encore un instant après l'éclair, ce qui permet de bien apercevoir tout le groupe.

On demande à B. B. si l'on peut recommencer. Il le veut bien ; les rideaux se referment. Je change la plaque de mon appareil, M. Richet et Mme X. en font autant. Je l'ai mis cette fois à la pose. Le fantôme se montre de nouveau après avoir écarté les rideaux. Il donne le signal. Nouvel éclair, puis il rentre et referme les rideaux. C'est fini pour les expériences photographiques.

M. Richet exprime le désir de voir encore l'apparition se former en dehors des rideaux. B. B. a promis de le faire. Dix minutes en-

viron se passent pendant qu'on chante. Notre attention est fixée sur la droite du cabinet. Presque au même endroit que dans l'avant-dernière séance, une sorte de tache blanche paraît, s'élève et, très rapidement, *le fantôme se dresse tout formé sous nos yeux*. Il se dirige vers le cabinet en suivant le rideau de droite. Avant de pénétrer, il se penche vers Mme Noel, comme pour l'embrasser, puis



Photographie de Mme X, à la séance du 31 Août.

il rentre. On le voit encore une, deux fois, mais dans l'ouverture des rideaux, et la séance se termine.

C'est la seconde fois que nous voyons l'apparition se former sous notre regard, dans la salle. Cette observation qui se répète sur la demande de M. Richet a une bien grande valeur scientifique. On a beaucoup remercié B.B. de son obligeance et il a promis pour la

séance suivante l'expérience de la baryte. L'apparition a toujours cette sorte de casque qui brille comme de l'or, mais cette fois pas de turban, une sorte de voile qui recouvre le dessus de la tête. Il y aura séance le lendemain.

Vendredi, 1er septembre.

Visite de la salle par M. Richet et par moi. Aujourd'hui, la négresse Aïcha est malade, de sorte que Mlle A sera le seul médium. J'en suis très content, car nous verrons si la présence de deux personnes dans le cabinet est nécessaire pour la manifestation de B. B. Les assistants sont M. le général Noel et sa femme, M. Richet, moi, Mlles B. et C. et Mme X. On prend place dans l'ordre accoutumé. Cette fois on ne cherche plus à photographier ; nous sommes certains que l'apparition n'est pas de nature hallucinatoire, puisque les plaques sensibles nous ont montré des images du fantôme identiques à celle que nos yeux nous permettaient d'observer.

Mme Noel fait la prière et magnétise Mlle A. qui est assise dans le cabinet et qui s'endort rapidement. Pendant la courte sortie de Mme la générale, et presque immédiatement après la magnétisation, à travers la fente des rideaux, dans le haut, on aperçoit la tête de B.B. Il s'agit maintenant de bien voir le médium et de prier l'apparition de sortir du cabinet et de venir dans le cercle, ensuite on tentera l'expérience de la baryte.

Après un quart d'heure d'attente, pendant lequel on chante, l'esprit se montre bien matérialisé entre les rideaux, dont celui de droite à été repoussé par le bras du fantôme, très vigoureusement. Après deux essais, il tire tout à fait celui de gauche, et l'on voit Mlle A. endormie, la tête renversée en arrière, les mains sur les genoux. B.B. sort du côté gauche, très grand, très bien formé. La plaque métallique qu'il a sur le front brille comme de l'or. Il a des moustaches et de la barbe. Il tire le rideau de gauche, parce que la lumière incommode le médium. Puis il rentre dans la partie gauche, obscure.

Un peu plus tard, *pour la troisième fois*, depuis le commencement de nos expériences, l'apparition se produit dans l'angle de droite de la salle, toujours sous l'apparence d'une tache blanche, qui grandit rapidement et prend la forme bien connue de B. B. On voit alors l'esprit se diriger vers l'ouverture des rideaux et, avant d'entrer, il embrasse assez fort Mme Noel pour que tout le monde entende le bruit des lèvres. Ensuite, il pénètre dans le cabinet et il

s'affaisse brusquement et disparaît dans le sol, sous nos yeux, sans laisser aucune trace matérielle.

Une assez longue attente est remplie par des chants. L'esprit se montre de nouveau entre les rideaux. Sur les appels énergiques et les adjurations de Madame la générale, *il sort du cabinet* et se dirige vers la droite (toujours par rapport à nous) en longeant le rideau, il arrive jusque derrière Mlle C. puis revient doucement. La marche est très lente. Il passe devant le cabinet sans y entrer puis il s'avance doucement, en passant derrière M. le général Noel, et marche dans la salle, autour de la table, parfaitement éclairé par la lumière rouge. Arrivé jusqu'à M. Richet, le fantôme promène sa main sur la tête du professeur et il embrasse Mme X dans le cou. Celle-ci s'était endormie et B. B. a dit qu'il avait attendu qu'elle fût éveillée pour sortir. Il poursuit sa course circulaire. Avant de rentrer dans le cabinet, je lui demande s'il veut me donner la main. Il me serre énergiquement la main à travers la draperie de sa robe, puis il pénètre derrière les rideaux.

Un peu plus tard, le rideau de droite se gonfle par en bas, et B. B. sort du cabinet, comme une personne ordinaire, plié en deux ; il se redresse, marche jusqu'à l'ouverture et rentre. Mme Noel demande alors que l'on fasse l'essai avec la baryte, dont l'idée appartient à M. Richet. On sait que l'air exhalé des poumons contient de l'acide carbonique ; pour le démontrer, il suffit de souffler dans le ballon contenant la baryte en dissolution pour donner naissance à du carbonate de baryte, qui se montre immédiatement sous la forme d'un précipité blanc. M. Richet avait préparé lui-même une dissolution de baryte dans un ballon à deux tubulures, dont l'une, recourbée, était munie d'un tube en caoutchouc terminé par un bout creux, en os. Pendant toute la séance, le ballon était à côté de M. Richet.

Sur un appel de Mme Noel, Bien Boa sort du cabinet et s'avance vers la table, à côté de M. le général Noel. A ce moment, le rideau de gauche est tiré et je vois très bien Mlle A. tout entière, endormie sur sa chaise. Comprenant toute l'importance de cette constatation, à trois reprises différentes, malgré l'injonction qui m'est faite par Mme Noel de me taire, je demande à M. Richet s'il voit bien le médium. La première fois il déclare ne voir que les mains ; les deux autres fois il répond oui. M. Richet prend le ballon qui était à côté de lui et regarde la dissolution, qui est toujours lim-

pide, puis il pose le ballon sur la table, en face de l'esprit. On dit à celui-ci de souffler par l'extrémité en os. On le voit approcher le tube de sa bouche et l'on entend un souffle puissant et régulier, mais on n'entend pas de bouillonnement. L'esprit n'ayant pas mis l'extrémité du tube entre ses lèvres, l'air ne pénètre pas jusqu'au liquide. Alors M. le général Noel mettant un doigt sur sa bouche, dit à l'esprit de faire comme lui avec l'extrémité du tube. Cette fois, B. B. a compris. Il prend le bout en os, l'introduit dans sa bouche et souffle pendant quelque secondes. On entend le gargouillement du liquide et on voit un nuage blanc, très épais, se former dans le liquide. M. Richet reprend le flacon. A ce moment, sous le coup de l'émotion, tout le monde applaudit, B. B. salue et rentre dans le cabinet.

A ce moment, je vois encore Mlle A. endormie, elle n'a pas bougé.

L'esprit se montre encore une fois entre les rideaux. Il adresse à M. Richet quelques paroles personnelles, que nous entendons tous distinctement. Mr Noel croit d'abord que c'est à lui que l'esprit veut parler, mais B. B. désigne du doigt M. Richet, puis il s'affaisse avec bruit par terre, en disparaissant. Ainsi prit fin cette mémorable séance, dans laquelle nous avons acquis la preuve que ce fantôme qui s'est formé devant nos yeux, que nous avons touché, qui marche, qui parle, est constitué intérieurement comme un être humain ordinaire, puisqu'il brûle du carbone dans son organisme fantômal !



Pour nous, Spirites, cette expérience de la baryte est d'une importance de premier ordre, car elle confirme les observations que fit William Crookes avec Katie King. Pour ceux de nos lecteurs qui ne les connaissent pas, je crois utile de les transcrire ici, afin qu'ils constatent les similitudes qui existent entre tous les esprits véritablement matérialisés. Voici le passage où le grand savant Anglais consigne ses remarques sur l'aspect du fantôme et sur sa physiologie.

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que dans un précédent article j'ai établies entre elle et son médium. *J'ai la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont deux individua-*

lités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux, et *qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête* et m'être assuré *qu'elle y avait bien poussé*, est d'un riche châtain doré.

Un soir je comptais les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après atteignit 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais *entendre un cœur battre à l'intérieur*, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsqu'après la séance elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, *les poumons de Katie* se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume.

En lisant les comptes rendus publiés par William Crookes, personne ne peut raisonnablement mettre en doute la valeur de ses observations, qui ne font d'ailleurs que confirmer celles des centaines de Spirites qui ont publiés leurs recherches sur le même su jet.

Malgré les haussements d'épaules des incrédules, malgré les airs scandalisés de tous les matérialistes, voilà les fantômes qui font constater officiellement, par des princes de la science, leur existence incontestable, et il se trouve que soumis aux mêmes procédés d'analyse que des êtres humains, ils se révèlent de la même nature. La matérialisation est bien une réincarnation momentanée d'un organisme disparu depuis longtemps de la terre et, seule, la théorie spirite du périsprit, c'est-à-dire du corps indestructible de l'âme, peut expliquer cette réapparition, cette résurrection temporaire.

Encore un peu de patience, et nous verrons naître toute une science nouvelle, toute une biologie hyperphysique qui éclairera les]obscurités de la science biologique actuelle, et ce sera à ce spiritisme si décrié que l'on devra la plus admirable scientifique démonstration de l'immortalité de l'âme que notre humanité ait jamais connue.

GABRIEL DELANNE.

---

(1) Crookes, *Recherches sur le Spiritualisme*, p. 17. Médiumnité de Mlle Florence Cook.

Une série de séances avec Madame Bardélia

(*Suite et fin*) (1)

Quoiqu'il en soit, voici quelques-unes de ces incarnations :

Un esprit déclare être le capitaine en retraite Th... marié, sans enfants, mort a Soissons, à l'âge de 60 ans, il y a, dit-il, environ douze ans, après les grandes manœuvres, c'est-à-dire à la fin de septembre ou en octobre. Sa femme lui aurait survécu.

Or, on me répond de Soissons que M. Th., capitaine retraité, né le 3 avril 1820, n'est pas décédé à Soissons. Sa femme y serait morte en 1900. Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils avaient élevé trois filles d'une fille de Mme Th... L'une d'elle s'est mariée à Saint D... en 1902 et le capitaine Th... est allé mourir chez elle, à l'âge de 83 ans.

Son défaut de mémoire peut trouver son explication dans la démence sénile, aggravée par des habitudes alcooliques invétérées.

Un autre dit être Jean Pierre B.., âgé de 68 ans, receveur buraliste, employé aux contributions directes, décédé en février ou mars 1905 à Ch..., sa femme serait encore vivante et il aurait laissé deux enfants : une fille mariée et mère de famille et un fils célibataire. Il ajoute qu'on l'a transporté à N... pour y subir une opération et qu'à partir de ce moment, il ne se rappelle plus rien.

Dans ce cas, comme dans la plupart des autres, les détails ne sont obtenus que grâce à des questions nombreuses, auxquelles il ne répond qu'avec une grande difficulté.

De la mairie de Ch... je reçois la réponse suivante :

M. B... Jean-Pierre, receveur buraliste, commis principal des contributions directes, est effectivement décédé à Ch... le 20 mars 1905.

Quant à la cause de son décès, est-elle imputable aux suites de l'opération qu'en effet il a subi à N..., c'est une question à laquelle seul le médecin qui l'a soigné pourrait répondre.

Je crois devoir dire que M. B... avait 75 ans.

Il laisse une veuve et deux enfants : une fille mariée et un garçon de 42 ans, encore célibataire.

On voit que dans ce cas la seule erreur porte sur l'âge.

Un troisième dit être Emile R..., âgé de 41 ans, mort en février 1900 ou 1091 à Saint-Germain. Il aurait travaillé au chemin de fer ; il était veuf depuis longtemps de Marie C..., avait un garçon élevé chez sa grand'mère à G... où il croyait que son corps aurait été transporté.

De Saint-Germain on me dit qu'il n'existe pas d'acte de décès au nom

(1) Voir le numéro de décembre p. 334.

d'Emile R... Je me demande alors si Emile R... n'a pas été transporté pendant les derniers jours de sa maladie, à G... où il serait mort dans sa famille, au lieu de n'y avoir été transporté qu'après sa mort et j'écris à G..., d'où j'ai reçu la réponse que voici :

« Emile R..., employé de gare, est décédé à l'âge de 40 ans, chez ses parents, le 4 février 1901. Il était veuf de Jeanne Elisabeth B... »

Ici nous trouvons une double erreur : sur le lieu de décès, ce qui est assez explicable par le trouble des derniers jours de la maladie, et sur le nom de sa femme, ce qui est beaucoup plus grave et que je ne m'explique pas.

Un esprit se présente sous le nom de Théodore D... capitaine d'infanterie de marine en retraite, âgé de 58 ans, marié à Amélina B..., sans enfants, décédé il y a 12 ou 14 ans, à l'automne, à Saint A.

Les renseignements que nous recevons de Saint-A... nous apprennent que Désiré, Théophile D... époux d'Amélie L... âgé de 65 ans, officier supérieur d'infanterie de marine, en retraite, et chevalier de la Légion d'honneur, est décédé à Saint A .. le 3 avril 1894.

Enfin un esprit vint dire qu'il était Palmyre G... fille de magistrat, née à D .. et décédée en 1888 à Berck, où elle se trouvait en traitement, pour une affection de la hanche, à l'hôpital Cornu, aujourd'hui disparu.

Je reçus de Berck la lettre suivante : « Il existe en effet aux registres d'Etat civil de 1888 un décès inscrit au nom de G. Palmyre, âgée de 23 ans, née et domiciliée à A... (Somme). Elle est décédée le 4 juillet 1888, à l'hôpital Carpentier-Cornu.

Il y a ici deux erreurs qui ne sont qu'apparentes : A .. est un hameau de D... et les parents de Palmyre G... y avaient sans doute leur maison de campagne, où elle sera née. Quant au nom de l'hôpital, la différence de désignation est sans importance.

Prenons ce dernier fait comme un exemple :

Voilà une jeune fille, morte obscurément, loin de sa famille, il y a longtemps (17 ans). Faut-il admettre que c'est bien elle qui vient nous donner sur sa vie terrestre des détails parmi lesquels on ne trouve guère que des erreurs légères et plutôt apparentes que réelles ? Doit-on croire, au contraire, que Mme Bardelia, douée de ces facultés prodigieuses que certains de nos adversaires prêtent si gratuitement aux médiums, sera allée pendant son sommeil compulser les registres de l'état civil de Berck et que, de deux choses l'une, ou ces facultés prodigieuses ne l'auront pas empêchée de se tromper sur sa propre identité et de se croire devenue l'esprit de Palmyre G..., dont elle emprunte le rôle, en commettant des erreurs que sa mémoire subliminale, que M. Richet déclare implacable, n'a pas suffi à éviter ; ou bien, le médium ainsi renseigné aura poussé la fourberie jusqu'à faire servir ses précieuses qualités à simuler une trance et à jouer une indigne comédie, en contrefaisant un personnage qu'il savait fort bien ne pas être le sien.

Ces hypothèses se présentent à l'esprit non seulement pour le cas présent, mais pour tous ceux dont nous avons été témoins, et pour des centaines de mille autres, sur toute la surface du globe, sans qu'on ait jamais pu les appuyer du plus léger commencement de preuve. Voilà cependant à quoi aboutissent les sceptiques avisés qui ne veulent avoir rien de commun avec ces crédules spirites ! (1).

On voit que les esprits ont tous commis des erreurs, quelques-unes très graves et parfois même tout-à-fait déconcertantes.

Dans quelle mesure peut-on espérer de les diminuer, si on ne peut complètement les éviter ? Mon expérience est trop restreinte pour que je me croie autorisé à résoudre une pareille question. Je me bornerai donc à faire part de mes impressions aux chercheurs qui s'engagent dans cette voie aussi importante que difficile, en leur demandant de les contrôler.

Au début de mes séances avec Madame L..., il se produisit bien des tâtonnements. Enfin il fut convenu avec son guide Barthélemy qu'il ne provoquerait l'incarnation que d'esprits absolument inconnus, aussi bien du médium que des assistants, mais d'une mentalité peu développée, sur lesquels il pourrait avoir une action suffisante. Il prendrait sur eux tous les renseignements utiles, les amènerait ensuite d'autorité aux séances et se tiendrait toujours prêt à redresser leurs erreurs et à réveiller leurs souvenirs.

Aussi dans beaucoup de cas, sinon dans tous, les esprits commençaient par dire : « Je ne sais pas pourquoi on m'a amené ici. » Lorsque, après leur avoir répondu, je commençais à leur poser des questions, je n'obtenais que des réponses hésitantes, parfois incohérentes et qui mettaient ma patience à l'épreuve. Souvent ils disaient : « Attendez que je me souvienne... il me semble que c'est telle date ou telle localité, etc... Ah ! non, on me dit, ou j'entends qu'on dit à côté de moi que c'est... etc... »

Finalement les erreurs qui échappaient aux rectifications étaient assez rares et toujours secondaires.

Dans la dernière série, la marche n'a pas été la même et les résultats s'en sont fortement ressentis. D'après les réponses que m'ont faites les esprits momentanément incarnés et les communications reçues plus tard de nos guides, voici comment les incarnations ont été préparées : Nos guides s'adressant à des esprits déjà arrivés à un assez grand développement intellectuel, leur demandaient s'ils voulaient prendre part à nos séances et nous donner des détails contrôlables sur leur passé. Ceux-ci acceptaient et n'ayant aucune idée des troubles qu'ils allaient éprouver en s'incarnant, s'engageaient formellement à répondre d'une façon nette à nos

(1) Je ne veux pas dire cependant qu'il ne puisse pas se produire de substitution et qu'il faille admettre quand même l'identité des esprits qui s'incarnent, mais je considère comme démontrée l'intervention d'une intelligence étrangère au médium et aux assistants, ce qui est le point essentiel au point de vue spirite.

questions. Nos guides leur accordaient confiance et se trouvèrent pris au dépourvu, devant les échecs de leurs collaborateurs d'occasion. De là, selon moi, les très grandes difficultés rencontrées et le résultat de beaucoup inférieur à celui des premières séances.

Suis-je dans le vrai ? L'avenir et de nouvelles expériences par d'autres chercheurs ou par moi-même nous le diront peut-être. Il me semble légitime d'espérer que les dernières difficultés rencontrées serviront plus efficacement à notre instruction qu'une série de succès trop constante ; c'est pourquoi j'ai cru devoir insister comme je l'ai fait..

Dr DUSART.

Au seuil de l'Au-delà

Impressions d'un médecin (1)

Dans une récente traduction publiée par Alcan (2), le public français a pu se familiariser avec les déductions du regretté F. Myers. Malheureusement on a cru devoir écarter de l'édition française toute la partie expérimentale qui relate les faits sur lesquels l'auteur avait pu étayer sa conviction.

Parmi ces faits, il en est de fort curieux que nos lecteurs seront sans doute bien aise de connaître. Nous donnerons aujourd'hui le récit du Dr Wiltse, médecin de Skiddy (Kansas), lequel revint à la vie après avoir littéralement franchi les portes de la mort.

Le fait date de 1889, il fut publié à cette époque dans le *Journal de Médecine et de Chirurgie de Saint-Louis* (nov. 1889) et dans le *Mid-Continental Review* (février 1890).

On sait que ces faits ne sont pas admis à la légère par la Société pour les Recherches Psychiques. Non seulement celui-ci fut recueilli dans les *Annales* (Proceedings , vol. VIII, p. 180), mais encore le Dr Hodgson et F. Myers, qui furent portés à faire la connaissance personnelle du narrateur, déclarent que le fait a beaucoup augmenté en importance à leurs yeux.

Les limites de ce journal m'obligent à écourter le récit ; néanmoins je laisse la parole au docteur Wiltse :

(1) *Revue du Spiritualisme Moderne*, novembre 1905.

(2) *La personnalité humaine, sa survivance...* etc., par F.-W. Myers, traduction et adaptation par le Dr Jankelevitch. Alcan, 1905.

..... Finalement lorsque mes prunelles se dilatèrent, la vue commença à me faire défaut et la voix me manqua ; envahi par une sensation d'assoupissement général, je fis un violent effort pour déraidir mes doigts, je ramenai mes bras sur ma poitrine, puis refermant mes doigs crispés je tombai rapidement dans un état d'insconscience complète ; je demeurai quatre heures environ sans pouls ni mouvement perceptible du cœur, j'en fus informé depuis par le Dr S. H. Raynes, seul médecin présent. Durant ce temps plusieurs assistants me crurent mort et, comme le bruit s'en répandit au dehors, les cloches du village avaient sonné mon glas.

..... Le Dr Raynes enfonça une aiguille dans la chair en plusieurs places, depuis les pieds jusqu'à la tête, aucun signe ne lui répondit. Bien que durant quatre heures je demeurai sans pouls, l'état de mort apparente ne dura guère plus d'une demi-heure.

Je perdis toute faculté de penser et tout sentiment de l'existence, j'étais dans l'inconscience absolue..... Quand je repris conscience de mon existence, je constatai que j'étais encore dans le corps, mais mon corps et moi nous n'avions plus aucun intérêt commun. Dans l'étonnement et dans la joie, je m'étudiais moi même ; je voyais le moi, l'*Ego* réel emprisonné dans le non-moi, comme en un sépulcre d'argile.

Avec la curiosité du médecin, je contemplais les merveilles de la physiologie corporelle avec laquelle je me confondais, âme vivante de ce corps mort.

J'analysais mon état avec calme, raisonnant ainsi : — Je suis mort selon le langage des hommes et cependant je reste homme plus que jamais. Me voici sur le point de sortir du corps. — Je suivais le processus intéressant du dégagement de l'âme. Par une force qui ne semblait pas venir de moi, mon Ego était sécoué de côté et d'autre, comme on balance un berceau, et cela l'aidait à se dégager des liens du tissu corporel.

Au bout d'un instant le mouvement s'arrêta, je sentis et j'entendis, à ce qu'il me semblait, le pincement d'innombrables petits cercles le long de la plante des pieds, depuis l'orteil jusqu'aux talons. Après cela je commençai à me retirer doucement des pieds vers la tête ; je me vois arrivé aux hanches disant : —

Maintenant il n'y a plus de vie audessous des hanches. — Je n'ai aucun souvenir d'avoir traversé l'abdomen et la poitrine, mais je me souviens clairement, lorsque tout fut concentré dans la tête, d'avoir fait cette réflexion : — Me voici tout entier dans la tête. je serai bientôt dégagé. Je traversai le cerveau comme si j'avais été creux, le comprimant, lui et ses membranes, légèrement ; enfin, j'apparus au centre entre les sutures du crâne, émergeant comme les minces feuillets d'une enveloppe membraneuse. Quant à la forme et á la couleur, je me souviens clairement que je m'apparus à moi-même quelque chose comme une méduse. En train de me dégager j'aperçus deux dames assises à mon chevet. J'estimai la distance entre la tête de mon lit et les genoux de la dame vis-à-vis, je conclus qu'il y avait un espace suffisant pour m'y tenir, mais j'éprouvais un extrême embarras à la pensée que j'allais sortir nu devant elle ; cependant je m'enhardis, me disant que, selon toute probabilité, elle ne pourrait me voir avec les yeux du corps puisque j'étais un esprit.

Aussitôt sorti, je flottai de haut et de bas, de droite et de gauche, comme une bulle de savon qui adhère encore au chalumeau jusqu'à ce qu'enfin, je me détachai du corps en tombant légèrement sur le plancher, d'où je me relevai ayant repris l'apparence exacte d'un homme. J'étais transparent comme une flamme bleutée et complètement nu. Avec une pénible sensation de gêne, je me glissai vers la porte entrouverte pour échapper aux regards des dames qui me faisaient face, aínsi que des autres personnes que je savais être autour de moi ; mais, ayant atteint la porte je me trouvai habillé ; satisfait sur ce point, je revins vers la compagnie. En me retournant, mon coude gauche toucha le bras de l'un des deux gentlemen qui se tenaient près de la porte.

A ma stupéfaction le bras passa sans résistance au travers du mien dont les parties divisées se rapprochèrent sans peine, se rejoignant comme l'air. Vivement je regardai son visage pour voir s'il avait senti ce contact, mais il n'en donnait aucun signe ; il se tenait debout, regardant fixement le lit que je venais de quitter. Je dirigeai mon regard dans la direction du sien et je vis mon propre cadavre. Il était là, gisant dans l'attitude que j'avais eu tant de peine à lui faire prendre, légèrement porté sur le côté droit, les pieds joints et les mains croisées sur la poitrine. Je fus surpris de la pâleur de la

face. Je n'avais pas vu de miroir depuis plusieurs jours et me serais cru moins pâle que la plupart des personnes aussi malades. Je me félicitai, à part moi, de l'attitude décente que j'avais su donner à mon corps, espérant que mes amis en seraient moins troublés.

Je vis nombre de personnes assises ou debout autour du corps, et remarquai particulièrement deux femmes qui semblaient agenouillées à ma gauche ; je comprenais qu'elles versaient des larmes. Depuis j'ai su que c'étaient ma femme et ma sœur, mais à ce moment je n'avais pas conscience des personnalités ; épouse, sœur, ou ami étaient tout un pour moi.

Ensuite je voulus attirer l'attention des personnes, en vue de les confirmer dans la certitude de leur propre immortalité. Je faisais de joyeuses révérences et leur envoyais des saluts de la main droite, je me mettais au milieu d'elles, mais elles n'y prenaient garde. Alors le comique de ma situation m'apparut et j'en ris librement.

Pourtant, pensais-je, elles devraient percevoir cela, mais il n'y paraissait pas, car personne ne quittait mon cadavre des yeux. Je disais en moi-même : — Ils ne voient qu'avec les yeux du corps. Ils ne peuvent pas voir les esprits. Ils veillent ce qu'ils prennent pour moi, mais je suis ici, plus vivant que jamais.

Je franchis la porte, descendis l'escalier, je marchai dans le chemin jusqu'à la rue. Là, je regardai autour de moi. Jamais je n'avais vu cette rue aussi distinctement qu'en ce moment. Je remarquai la rougeur du sol et les flaques d'eau laissées par la pluie. Je jetai un regard anxieux autour de moi, comme quelqu'un qui va quitter ses pénates pour longtemps. Je découvris alors que j'étais plus grand que dans ma vie terrestre et m'en réjouis. J'étais corporellement, un peu plus petit que je n'aurais souhaité, alors, pensai-je, dans ma nouvelle vie je serai selon mon désir.

Je remarquai aussi que mon habillement s'accommodait à ma plus grande taille, et je me demandais, avec étonnement, d'où ils venaient, comment ils s'étaient trouvés sur moi à mon insu. La fabrication était semblable à une sorte de tissu d'Ecosse, un bon vêtement, pas luxueux, mais convenable. Comme je me sens bien, pensai-je, il y a quelques minutes à peine j'étais horriblement malade, et je souffrais, voilà donc ce changement que nous nommons

la mort et dont je m'effrayais si fort ! C'est fait maintenant, et ici suis-je encore un homme vivant et pensant ? — Oui certes, pensant avec plus de lucidité que jamais, et quel bien-être je ressens ; jamais plus je ne serai malade, et je ne mourrai plus ! Dans l'exultation de mon esprit, je sautais de joie, puis je retombai dans la contemplation de ma forme et de mes vêtements.

Tout à coup je remarquai que je pouvais voir une mince couture dans le dos de mon habit. Comment, me dis-je, puis-je voir mon dos ? Je regardais encore pour m'assurer, le dos de mon habit et derrière mes jambes jusqu'aux talons. Je portais la main à mon visage pour toucher mes yeux, ils sont à leur place, pensai-je ; suis-je donc comme le hibou qui peut faire, avec sa tête, un demi-tour complet ? J'essayai cela sans succès.

— Non ! Alors il se peut que, sorti de mon corps pour un instant, j'aie cependant la faculté de voir par les yeux du corps, et je me retournai, regardant derrière moi, par la porte entrouverte, si la tête de mon propre corps pouvait se voir sur une même ligne avec moi. J'aperçus alors un fil mince comme celui d'une toile d'araignée, tendu de derrière mes épaules à mon corps, et aboutissant de face à la base du cou (1).

Je m'arrêtai à cette conclusion que, grâce à ce lien, je pouvais me servir des yeux du corps et je redescendis dans la rue.

Je n'avais fait que quelques pas, que je perdis conscience de nouveau. Quand je revins à moi j'étais dans l'air, soutenu par des mains qui me pressaient légèrement. Le possesseur de ces mains, si elles en avaient un, était derrière moi, et me poussait par les airs d'une façon rapide mais agréable. Avec le temps je compris mieux la situation ; j'avais été enlevé et déposé avec aisance à l'entrée d'un chemin étroit, mais bien construit, et qui montait suivant une inclinaison d'un peu moins de quarante-cinq degrés.

En levant les yeux, le ciel et les nuages paraissaient à la hauteur habituelle ; en les abaissant, je voyais la cime verdoyante des bois

(1) Allan Kardec enseigne que pendant la vie, lorsque l'âme se dégage du corps, elle est toujours reliée à son enveloppe cirporelle par un lien fluidique. Comme il est probable que le Dr Viltze, vivant en Amérique et ne paraissant pas être spirite — ne connaissait pas les ouvrages du maître, nous pouvons voir ici une confirmation de ses enseignements. D'ailleurs, ce lien fluidique, cette sorte de cordon ombilical éthéré a été observé également dans des séances de matérialisations. (*N. d. l. r.*)

et je pensai : La tête des arbres, en bas, est aussi éloignée que les nuages qui sont en haut. J'examinai les matériaux de la route, elle était de quartz laiteux et de beau sable ; j'en ramassai un grain et l'examinai particulièrement. Je me souviens très bien qu'il y avait au centre une petite tache noire, je l'approchai de mes yeux, c'était une petite cavité apparemment causée par l'action chimique de quelque métal.

Il avait plu, la fraîcheur se faisait sentir. Je remarquai que malgré la raideur de la pente je n'éprouvais aucune fatigue à marcher ; mes pieds étaient légers et mes pas incertains comme ceux d'un enfant. Le souvenir me revenait, en marchant, de ma récente maladie et je jouissais de ma santé et de ma force nouvelle. Puis un grand sentiment de solitude m'envahit, je désirais la société de quelqu'un et je me tins ce raisonnement : A chaque minute quelqu'un meurt ; si j'attends seulement trente minutes, il y a grande chance qu'une mort survienne dans ces montagnes et alors j'aurai compagnie. En attendant je surveillais le paysage autour de moi.

A l'est il y avait une longue chaîne de montagnes et la forêt en dessous s'étendait jusqu'aux flancs de la montagne et au-delà de ses sommets. Au-dessous de moi se trouvait une vallée boisée où coulait une rivière superbe dont une multitude de petits brisants soulevaient les flots d'écume. Je la comparais à la rivière d'Emeraude et les montagnes ressemblaient fort au pic de Waldron. L'escarpement de roches noires qui étaient à gauche sur la route me rappelait Lookout Mountain à l'endroit où la voie ferrée passe entre la rivière de Tenessée et la montagne. Ainsi les trois grandes facultés de l'esprit, la mémoire, le jugement, et l'imagination agissaient encore dans leur intégrité.

J'attendis un compagnon pendant environ une demi-heure, mais personne ne vint. Alors je me tins ce raisonnement : — Il est probable que lorsque meurt quelqu'un, chaque homme fait son chemin individuellement et qu'il est obligé de voyager seul ; comme il n'y en a pas deux d'absolument semblables, il s'en suit que, dans l'autre monde, il ne se rencontre pas deux voyageurs sur la même route.

Je tenais pour certain que quelqu'être de l'autre monde viendrait au devant de moi, cependant chose étrange, je ne pensais à

aucun en particulier que j'eusse le désir de voir de préférence. Ange ou démon, me disais-je, l'un ou l'autre viendra, je serais curieux de voir lequel ! — Je songeais que je n'avais pas cru aux dogmes de l'Église et que j'avais professé verbalement une croyance libre que je jugeais meilleure. Mais je me disais : — je ne sais rien, y a-t-il ici une place pour le doute, une place pour l'erreur ? Il se pourrait que je sois en route pour une destination terrible. Ici se place une chose difficile à décrire ; tout autour de moi et de différents points, je ressentais des pensées exprimées. « — Sois sans crainte ! — Tu es sauvé ! »

Je n'entendais aucune voix, je ne voyais aucun être, cependant, j'étais parfaitement conscient que de divers points, à diverses distances de moi, quelqu'un pensait ces choses à mon adresse. — Comment j'en prenais conscience ? -- Cela était un si grand mystère que je doutais presque de sa réalité. Un sentiment de doute et de crainte m'envahit, et je commençais á être très malheureux, lorsqu'un visage, empreint d'ineffable amour et de tendresse, m'apparut un instant et raffermit ma foi.

Tout à coup, à quelque distance en avant, trois roches prodigieuses barraient la route ; à cette vue je m'arrêtai, étonné qu'une si belle route pût se trouver ainsi bloquée. Pendant que je me demandais quoi faire, un nuage sombre, que je jugeai de l'étendue d'un arpent, parut au-dessus de ma tête. Il fut bientôt sillonné des traits d'une flamme vivante et mouvante, que n'éteignait point le contact du nuage, car je les voyais au travers comme on voit le poisson dans une eau profonde.

La surface du nuage se creusa comme une tente immense ; il tourna lentement autour de son axe vertical. Dès qu'il eut tourné trois fois, je devins conscient d'une présence, que je ne pouvais voir, mais que je savais venir de la partie méridionale. Sa présence n'était pas comme une forme, c'était comme une vaste intelligence qui emplissait le nuage. Elle n'est pas comme moi, pensais-je, ma forme remplit un petit espace, qui est vide dès que je me déplace, tandis qu'elle peut remplir l'immensité, quand elle le veut, même sans quitter ce nuage. Alors des deux côtés du nuage, deux jets furent projetés, semblables à une langue de vapeur, ils s'arrêtèrent doucement de chaque côté de ma tête ; dès qu'ils m'eurent touché,

des pensées qui n'étaient pas les miennes entrèrent dans mon cerveau.

Ce sont, dis-je, ses pensées et non les miennes ; elles pourraient être en Grec ou en Hébreu tellement j'ai le pouvoir de les saisir. Mais que d'actions de grâces ne dois-je pas exprimer, en ma langue maternelle, de ce que je puis percevoir ainsi toute sa volonté.

Cependant, quoique perçu en anglais, ce langage était tellement au-dessus de ce que je puis exprimer, qu'il diffère de la réalité autant que la traduction d'une langue morte diffère de l'original. Ainsi pour exprimer : — Ceci est la voie qui conduit au monde éternel — la phrase n'avait pas plus de quatre mots. Pas une phrase du discours, s'il avait fallu l'écrire, n'aurait pu l'exprimer en une seule période, tellement le sens en était complet.

Ce qui suit rend le discours de mon mieux :

« — Ceci est la voie qui conduit au monde éternel. Les rochers « là-bas marquent la frontière entre les deux mondes et entre les « deux vies. Une fois passé outre, tu ne pourras plus rentrer dans « le corps. Si ta tâche était d'écrire les choses que tu as apprises et « de t'en remettre au seul hasard pour leur publication, si ta tâche « était de t'entretenir avec de simples particuliers, dans le secret de « l'intimité, si c'est là tout, c'est fait, et tu peux passer au delà de « ces rochers. Si toutefois tu conclus, après y avoir réfléchi, qu'il « faut que cela soit publié et qu'il faut écrire ce que tu as professé, « si cela doit attirer les foules et les instruire, cela n'est pas encore « fait et tu peux retourner dans ton corps ».

.... Je me trouvai en face et tout contre les rochers, il y avait quatre passages : un très sombre, à gauche, entre l'escarpement et celui des rochers qui se trouvait de ce côté ; une arche basse entre le roc de gauche et celui du milieu ; une semblable entre ce dernier et celui de droite ; enfin un sentier très étroit contournait le roc qui était à main droite, sur le bord de la route.... . Je pensais voir bientôt des anges ou des démons, l'un et l'autre peut-être et, pensant ainsi, je vis ces deux formes telles que je me les étais souvent représentées en imagination. Les regardant de près, je vis qu'elles n'étaient pas réelles, mais une simple image de mes pensées, et que n'importe quelle forme pouvait être produite de cette manière. Quel monde étonnant, dis-je mentalement, où la pensée

devient si intense qu'elle revêt des formes visibles. Combien je vais être heureux dans ce royaume de la pensée...

Je suis obligé d'écourter ce récit qui dépasse les limites de la Revue, disons pour finir que le docteur Wiltse se décidait à franchir la frontière mystérieuse, lorsqu'une force le paralysa, lui fit perdre à nouveau le sentiment, et sans effort de sa part, ses yeux se rouvrirent dans sa chambre de malade ; il fut fort désappointé de se retrouver dans son corps et s'écria : « Il me faudra donc mourir de nouveau ».

Au récit original du docteur Wiltse sont ajoutés, dans le livre *Human Personality*..., les témoignages qui confirment la partie contrôlable de ce récit. C'est-à-dire la position réelle des personnes qui assistaient à la fausse agonie, la présence des deux gentlemen auprès d'une porte, le temps pluvieux..... et toutes choses en conformité avec ce que vit le malade pendant sa période d'inanition.

Pour la traduction *écourtée*,
L. CHEVREUIL.

Les Preuves Scientifiques de la survivance de l'âme

(*Suite et fin*) (1)

Réflexions sur les phénomènes qui précèdent. — Ces phénomènes me paraissent nécessiter quelques réflexions.

La marche de la table sans contact et *le mouvement* aussi *sans contact du bâton de craie*, se mettant debout et écrivant trois mots et une date ayant ensemble une grande signification (2), ne se comprennent pas sans l'intervention d'un être intelligent invisible, ayant une forme résistante, lui permettant d'agir sur la matière comme s'il avait un corps matériel semblable au nôtre, tout en n'impressionnant pas nos sens. Or, il n'y a que le *corps astral* d'un vivant ou d'un mort pour remplir ces deux conditions.

Le passage de l'anneau métallique à travers la matière du poignet de

(1) Voir le N° de décembre p. 345.

(2) La signification était, pour nous, celle-ci : en 1900, ces phénomènes que vous étudiez seront mieux compris, le spiritisme aura fait de grands progrès vous en serez étonnés.

notre médium et la sortie des deux chapelets mis dans le cercueil ne s'expliquent que par leur passage à l'état fluidique et leur retour instantané à leur état primitif. Il y a là l'action d'un pouvoir occulte dont l'homme ne peut user qu'en entrant dans l'au-delà par sommeil ou en y étant par la mort. L'*esprit*, libéré de son corps physique, fait sur la matière visible ce qu'il fait sur son corps astral, qu'il peut matérialiser et dématérialiser, ou dématérialiser et rematérialiser.

Les apports authentiques de fleurs (et j'en ai observé plusieurs cas chez moi avec le médium aux chapelets et avec Mme B...) ne s'expliquent pas autrement (1).

Les fleurs sont fluidifiées pour pénétrer dans la pièce où se produit le phénomène et rematérialisées dès qu'elles doivent apparaître.

En trouver de pareilles chez un médium, avant ou après la séance, ne signifie nullement que ce médium a dû les introduire frauduleusement dans la pièce où elles tombent, mais seulement que le médium, ayant désiré que ce fussent ces fleurs qui seraient fluidifiées, son corps astral ou celui d'un esprit désincarné s'en est servi par suite de ce désir, au lieu d'en employer d'autres qu'il aurait dû prendre ailleurs.

J'en conclus que les juges allemands qui ont condamné à la prison Mme Rothe, le médium aux fleurs, comme simulatrice parce qu'il y en avait chez elle de semblables à celles qui avaient été l'objet d'un apport pendant certaines séances données par elle, ont dû ne rien comprendre aux faits sur lesquels ils ont basé leur jugement.

On ne s'étonnera pas qu'après avoir été témoin des phénomènes que je viens de relater, je ne puisse que rire de l'explication ridicule, donnée par les scientistes, des bruits de coups sortant des tables ou d'autres meubles et des murs.

Matérialisations. — Mais j'avais hâte de voir des matérialisations et c'est encore l'excellent colonel Devoluet, très au courant de tout ce qui se faisait dans le monde spirite, à Paris, qui m'en procura le moyen en me faisant connaître Mme B..., chez qui on obtenait de temps en temps, di-

(1) Le même soir, dans une séance obscure, nous avons reçu une douzaine de roses et des violettes, de quoi remplir une corbeille. Nous avons entendu agiter comme de légères branches d'arbre et en même temps senti une suave odeur de rose qui a bientôt rempli l'air au-dessus de nos têtes. Soudain, les branches agitées sont tombées sur la table, placée au milieu du cercle que nous formions. Nous avons fait aussitôt de la lumière et vu que les branches portaient chacune une ou deux grosses roses on ne peut plus fraîches.

Ayant fait de nouveau l'obscurité, le médium, qui s'était éveillé, s'est rendormi et au bout de quelques minutes, l'odeur des roses a été soudain dominée par celle des violettes, et la table a été presque aussitôt couverte de ces fleurs, dont les pédoncules avaient au moins quinze centimètres de long. Il y en avait de quoi remplir une corbeille.

Le médium avait été visité avant la séance et n'avait aucune fleur sur elle.

sait-on, des apparitions de mains dans l'obscurité. Mme B... m'ayant permis d'assister à ses séances du mardi chaque fois que je le voudrais, je profitai largement de la permission. Au bout de quelque temps, au lieu de mains, nous vîmes un buste complet et lumineux se former à côté du médium, celui-ci étant placé, assis sur une chaise, au milieu d'un cercle d'une dizaine de personnes se tenant par la main.

Peu à peu il se produisit de nouvelles formes plus animées, mais qui, n'éclairant que leur visage, n'étaient visibles que pour les personnes devant lesquelles elles se présentaient.

— Quelques habitués, pressés d'arriver à l'obtention de phénomènes plus accentués en lumière, proposèrent d'avoir chaque semaine une séance réservée où assisteraient seulement les membres d'un groupe d'études, dont je fus prié de prendre la présidence. De ce groupe fermé firent partie M. Bloume, chef de bureau au ministère de la guerre ; M. C. Joly, ingénieur des Arts et Manufactures, le Dr Fl., M. Aug. Reveillac, Mme Dieu, Mme Rufina Noeggerath, le Dr Chazarain.

Les séances réservées commencèrent au mois d'octobre 1883 et cessèrent au mois de juin 1884. Quand cela fut devenu possible, nous invitâmes à y assister MM. G. Delanne, C. Chaigneau, Hugo d'Alesi, Ch. Fauvety et d'autres personnes connues appartenant pour la plupart au monde spirite.

C'est ainsi que *j'ai pu être témoin d'une centaine au moins de matérialisations*, les unes obtenues dans l'obscurité et les autres en demi-lumière.

Quelques-unes des séances obscures ont eu pour moi un grand intérêt pour les deux raisons suivantes : elles m'ont permis de constater *que des formes matérialisées émettaient de la lumière* et qu'elles pouvaient augmenter ou diminuer leur rayonnement : qu'elles l'augmentaient quand elles se trouvaient en présence des personnes dont elles voulaient être bien vues et que, pour mieux éclairer leur visage, il leur suffisait de porter leurs mains aux niveaux de leurs tempes en les disposant de manière à former comme une voûte ouverte au niveau du front et en imprimant à leurs doigts de très légers mouvements de flexion et d'extension. Et, chose dont j'ai été on ne peut plus impressionné, j'y ai vu ce que j'appellerai la naissance d'une de ces formes animées, qui est sortie tout d'un coup d'une masse nuageuse blanche accumulée auprès du médium.

Dans onze séances en demi lumière sur ving-trois, dont j'ai conservé les comptes rendus que je rédigeais en rentrant chez moi, le *médium* (accusé pourtant de fraude plus tard à l'occasion de séances données dans un autre milieu) (1), *fut vu on ne peut plus distinctement en même temps que*

(1) L'influence de la suggestibilité sur les faits produits par les médiums, s'accroissant dans l'état de transe, peut avoir des conséquences psychologiques telles que la volonté du médium soit largement influencée par celle des expérimentateurs, par leurs désirs, par les soupçons, par leurs préventions.

les individualités matérialisées. Dans la séance du 23 novembre 1883, une de ces individualités conduisit, une à une, en les tenant par la main, toutes les personnes présentes devant le sujet entrancé. Toutes constatèrent qu'elle était attachée, comme au début de la séance, sur son fauteuil à l'aide de solides liens dont les nœuds étaient plombés. Plusieurs d'entre nous purent, après l'avoir bien vue, la toucher avec l'assentiment de notre conducteur de l'au-delà.

Dans plusieurs de ces séances, des membres du groupe reconnurent des parents. Mme Dieu reconnut parfaitement une de ses nièces qui vint se placer spontanément devant elle, en exprimant par ses gestes tout le bonheur d'avoir pu se rendre visible et être reconnue. Il en fut de même pour Mme Noeggerath. Elle apprit de l'esprit, se déclarant sa nièce, par un mot qu'elle lui dit tout bas à l'oreille, quelle avait été la véritable cause de sa mort, cause qui avait toujours été ignorée de sa famille. Des renseignements reçus ultérieurement par Mme Noeggerath ont confirmé cette révélation posthume.

Dans une séance obscure qui a eu lieu à mon domicile, j'ai vu passer devant moi, et une de mes filles l'a vu également, l'ombre de ma mère, morte depuis plusieurs années, ayant le visage bien éclairé par sa propre lumière et coiffée d'un foulard, comme en portaient encore dans leur intérieur les femmes du Midi les plus aisées, il y a une trentaine d'années.

Mais on sait que la matérialisation seule, malgré la ressemblance physique qu'elle donne, n'est pas regardée par tous les spirites expérimentés comme une preuve suffisante d'identité. C'est pourquoi j'ai été heureux, après la cessation des séances dont je viens de parler, de pouvoir compléter mon instruction en psychologie transcendante par mon assistance à de nombreuses et très belles séances d'incarnation et de typtologie, et de trouver pour celles-ci un excellent médium dans la personne d'une jeune fille, membre de ma famille, qui était en même temps médium-écrivain-semi-mécanique.

Grâce à ces circonstances, il m'a été permis de recevoir jusqu'en 1897 une ou deux communications par semaine, de sorte que j'en ai recueilli près de huit cents, qui sont, pour la plupart, d'éloquents plaidoyers en faveur de la *réincarnation des âmes*, et dont plusieurs m'ont fourni des preuves indiscutables de l'identité d'esprits que j'avais connus avant leur mort terrestre.

Tout sujet, médium ou autre, appelé à produire des phénomènes qui exigent de sa part des efforts pénibles et parfois douloureux peut être tenté, consciemment ou même inconsciemment, d'avoir recours à des moyens plus faciles d'obtenir les résultats demandés.

Surprendre un médium en tentative de supercherie ne suffit pas pour nier d'une manière absolue et sans appel la réalité des phénomènes.

(De Rochas, *Extériorisation de la motricité,* pages 259 et 260.)

La réincarnation. — Les auteurs de ces communications y affirment la réalité et la nécessité des vies successives. Ils donnent de cette nécessité l'explication suivante : Tout homme porte en lui un besoin de progrès auquel la plus longue existence ne peut donner satisfaction. Il faut donc qu'il puisse, malgré la mort qui rend son être pensant à la vie libre de l'espace, continuer sa marche ascensionnelle vers l'idéal de perfection qui l'attire. S'il en était empêché, le créateur lui eût donné l'amour du bien, du vrai et du beau dans ce qu'il a de plus élevé, et l'eût en même temps privé du moyen de les posséder. Il eût donc trompé sa créature, ce qui est inconciliable avec l'idée que nous nous faisons de Dieu, que nous représentons comme le type de toutes les perfections, de l'amour sans borne et de la justice absolue. Dieu, ne pouvant tromper l'homme lui a donné la pluralité des existences pour qu'il réalisât librement sa destinée, qui est de progresser sans cesse. Chaque existence corporelle, chaque vie temporaire est, en effet, un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où ses facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui le mène vers le but poursuivi, à la perfection.

L'esprit, en se réincarnant, perd le souvenir de son passé, mais la mort le lui fait retrouver, de même que le somnambule revenu à son état normal oublie ce qu'il a fait pendant son sommeil et se le rappelle de nouveau dès qu'il est réendormi. C'est ce qui fait dire aux individualités libérées de leur corps terrestre que la mort est une renaissance ou le passage de l'ombre à la lumière. L'esprit désincarné voit clairement, disent-elles, le tableau des actions qu'il a accomplies pendant ses existences précédentes et il en est heureux ou il en souffre, suivant qu'elles résultent de l'usage bon ou mauvais qu'il a fait de son libre arbitre. Cette vue le prépare aux résolutions qu'il devra prendre lorsque viendra pour lui le moment de se réincarner, son retour à la vie corporelle devant lui permettre de réparer des fautes antérieurement commises ou simplement d'avancer d'un pas de plus dans la voie de son perfectionnement.

Ainsi, c'est nous-mêmes qui préparons notre existence future, laquelle sera une suite de notre existence précédente, comme c'est nous-mêmes qui avons préparé notre vie actuelle.

Par le fait de la pluralité des existences, les générations qui se succèdent sont composées des mêmes individualités spirituelles qui renaissent à différentes époques et profitent des améliorations qu'elles ont elles-mêmes préparées, de l'expérience qu'elles ont acquise dans le passé.

Quel courage, quelle résignation cette théorie inculquée dans l'esprit des masses ne leur donnerait-elle pas !

Docteur CHAZARAIN.

Octobre 1905

Le Spiritisme à Lyon

(*Suite et fin*) (1)

Le temps avait passé sans incident notable, sans que des manifestations transcendantes vinssent secouer la torpeur de nos adhérents. La perte du procès Buguet à Paris avait jeté le discrédit sur le spiritisme et le désarroi dans les rangs de ses fidèles qui, un à un, reprenaient le chemin de l'au-delà. Pourtant à Paris, avec des éléments jeunes et actifs, l'*Union Spirite Française* arborait fièrement le drapeau d'Allan Kardec. M. Leymarie ne voulant pas de son côté paraître indifférent, tandis que d'autres prenaient si courageusement la défense de notre philosophie, M. Leymarie, dis-je, allant à Bordeaux à propos de la succession de M. Roustain, passa par Lyon et Toulouse. Sa présence dans notre ville fut l'occasion d'une assemblée générale qui eut lieu le 6 mai 1883, salle des Folies Lyonnaises, rue Basse du Port-au-bois. Nous étions là réunis sur carte d'invitation personnelle mille à onze cents assistants, représentant une trentaine de groupes qui avaient coopéré aux frais de cette assemblée.

La réunion fut présidée par notre ami M. Laurent de Faget qui non seulement présenta M. Leymarie à l'assistance, mais dans un discours très éloquemment tourné, jeta les premiers jalons pour la création d'une *Fédération Spirite Lyonnaise*. L'idée était dans l'air, elle fut adoptée par acclamation, et lorsque le 15 juillet suivant l'assemblée fut convoquée à nouveau pour nommer un bureau et un comité définitif, elle avait reçu plus de 250 adhésions.

Notre ami M. Brun, déjà sur la brèche à cette époque, avait fait partie de la commission provisoire, en même temps que MM. Deprèle, Chevalier, Laurent de Faget, Fouillot, Bergeron, Guillet, Vivien ; Mmes Ferrand, Bernard, Guillet, Rousset, Mlles Dayt, Moissonnier, Damé, etc.

Notre inexpérience dans l'organisation de la Fédération nouvelle trompa notre bonne volonté, et nous dûmes bientôt reconnaître

(1) Voir le n° de décembre p. 349.

qu'au lieu d'organiser une réunion de tous les groupes, nous en avions simplement créé un nouveau dont les éléments étaient pris dans tous les autres.

Lorsque les statuts de la société naissante furent élaborés, son titre fut également modifié, et elle devint la *Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du Spiritisme* dont M. Laurent de Faget fut le Président. Les statuts furent soumis à la Préfecture du Rhône et la société fut autorisée par arrêté préfectoral en date du 12 mars 1884, avec approbation ministérielle.

La *Société Fraternelle* se réunit d'abord rue Grolée, dans l'ancienne salle des commissions mixtes de 1852, puis rue Palais Grillet dans une vieille maison aujourd'hui remplacée par un édifice récent, et en 1886, rue Terraille n° 8 où elle est restée depuis. Vers la même époque, la *Société Spirite Lyonnaise* venait s'installer dans le local où nous sommes réunis aujourd'hui, 14 cours Charlemagne.

Au cours de l'année 1885, des pourparlers furent engagés entre la Société *Spirite Lyonnaise* et la *Société Fraternelle* et divers groupes en vue de reprendre et d'organiser sur de nouvelles bases la Fédération qui avait échoué une première fois. Il fut convenu que la nouvelle organisation n'aurait pas d'adhérents spéciaux, pas de président, pas de commission, un simple comité de trois membres dont firent partie au nom de la *Société Spirite Lyonnaise* MM. Deprèle et Chevallier et moi au nom de la *Société Fraternelle*, représentant non seulement nos sociétés, mais les groupes qui adhéraient à chacune d'elles. Parmi ces groupes, au nombre alors d'une trentaine, laissez-moi vous rappeler le *Groupe Amitié* dont j'ai publié les travaux en 1895 ; le *groupe Solidarité* a qui nous sommes redevables de plusieurs ouvrages médianimiques, entre autres : *Les Origines et les Fins,* par trois dames lyonnaises ; le groupe *Allan Kardec*, celui du *Progrès*, le groupe *Dauphine*, les groupes *Béziade, Guérin, Koch, Garnier, Damian*, d'*Oulins*, de *Pierrebénite* etc. etc. Chacun de ces groupes était représenté par un délégué aux réunions de la Fédération, ou par la totalité de ses membres aux assemblées générales, qui eurent lieu à maintes reprises, notamment en 188; pour protester contre le congrès que M. Guérin de Bordeaux proposait de réunir à Rome ; en 1887 pour adhérer au congrès Spirite de Barcelone ; en 1889 pour la rédaction du mé-

moire à soumettre au nom de la *Fédération Spirite Lyonnaise* au Congrès de Paris. Ce fut cette assemblée générale qui nous nomma, Mme Kock, M. Chevallier et moi, comme délégués au Congrès de 1889. C'est aussi en assemblée générale que M. Gabriel Delanne fut prié de représenter la *Fédération Spirite Lyonnaise* au congrès spirite de Londres, en Juin 1898, et M. Léon Denis de parler en notre nom à celui de 1900. Ce fut également sous les auspices de la Fédération que furent organisées les conférences à Lyon de MM. Léon Denis, Gabriel Delanne, Metzger, de Reyle, Gaillard etc. et les nombreuses fêtes de famille qui ont été données chaque année.

Chaque année, également, depuis 1887, le comité de la Fédération s'est réuni en décembre pour attribuer les pensions qui sont faites tous les ans par la Caisse de Secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux. L'idée de cette caisse de secours m'avait été suggérée par le compte rendu du congrès de Barcelone, le souvenir de la caisse d'assistance fraternelle d'autrefois, et le désir d'affirmer par des actes la valeur sociale de la Philosophie Spirite. J'en fis part à Mmes Kock et Raffard, aujourd'hui décédées, à Mlle Moissonnier qui en approuvèrent le projet et furent pour moi de précieux auxiliaires ; Mlle Moissonnier surtout, secondée par Mme Raffart, fut pendant les premières années l'infatigable quêteuse, mendiant à toutes les portes amies pour assurer la continuation de cette œuvre. Plus tard, nos besoins augmentant bien plus vite que nos ressources, nous eûmes recours à nos fêtes de famille pour nous procurer l'argent nécessaire à soulager les infortunes honteuses que nous nous efforcions de secourir. Plus de six mille francs ont été ainsi recueillis, sou à sou, et distribués en pensions de cinquante francs.

Les conférences et plusieurs de nos fêtes de famille ayant été publiques pour faciliter les demandes d'autorisation préfectorale et éviter à la *Fédération Spirite Lyonnaise* des ennuis possibles, puisquelle n'était pas officiellement déclarée et reconnue, pour éviter, dis-je, toute complication déagréable, ces fêtes et conférences furent déclarées au nom de la *Société Fraternelle* qui avait ses statuts approuvés officiellement ; mais officieusement, elles eurent toutes lieu sous les auspices de la Fédération.

La raison qui nous fit agir de la sorte fut l'échec de la société des *Indépendants Lyonnais* : ceux-ci ayant demandé à la Préfecture

d'approuver leurs statuts, reçurent l'ordre de se dissoudre immédiatement, sous peine de poursuites.

Nous arrivons maintenant à une époque qui me semble trop près de nous pour qu'il soit besoin de vous en parler ; vous la connaisssez comme moi ; vous savez quels ont été depuis nos jours fastes et néfastes, nos heures de joies, d'angoisses, de douleurs. Vous savez aussi comment, malgré tout, notre *Fédération Spirite Lyonnaise* a poursuivi sa tâche et vous êtes résolus, je n'en doute pas, à continuer ce que nous nous sommes tous assigné de mener à bien.

Avant de terminer ce coup d'œil trop rapide sur la marche du Spiritisme à Lyon, laissez-moi saluer en passant quelques-uns de nos amis de la première heure, qui donnèrent sans compter à la propagation de notre philosophie le meilleur d'eux-mêmes. Je les ai vus tomber tour à tour, frappés sur la brèche, et jusqu'au dernier souffle luttant pour le triomphe du Spiritisme. Permettez que je me découvre et vous cite quelques-uns de ces pionniers couchés au champ d'honneur.

Après nos amis Dijoud, Viret, Rey, Deprèle, Chevallier, Finet, dont je vous ai entretenus, laissez-moi saluer au passage M. J. Guillet, organiste à Saint-Nizier, poète délicat, auteur de plusieurs ouvrages spirites que, malgré ses fonctions, il signa de son nom ; M. Vivien chez qui la Fédération reçut l'hospitalité pendant sa période d'organisation ; il aurait désiré marcher à la conquête des incrédules comme il courait à l'assaut lorsque le clairon des zouaves sonnait la charge. Voici le colonel Dévoluet, le commandant Desprimos qui auraient voulu pouvoir mener les spirites, comme leur régiment, à la conquête de la vérité, et qui tenaient haut et ferme le drapeau de la France et celui du Spirisme. N'oublions pas leur ami le Docteur Ferrand, aussi convaincu que dévoué et modeste. Je ne voudrais pas passer sous silence la brave Mme Rousset qui fut un excellent médium et toute sa vie se dévoua à des œuvres humanitaires ; son mari qui succombant à la tâche l'avait devancée dans l'au-delà. Madame Second qui dota d'un drap mortuaire les sociétés spirites de Lyon ; elle aurait voulu la première en faire couvrir son cercueil. Ce fut le papa Deprèle qui l'inaugura par une pluie diluvienne. Saluons aussi nos bons amis Meiffre, V. Deschamps, Guillet, Bon-

jouan de la Varenne, Pariaud, Hugonnet, Garnier, Hyvert, Roze, Motteroz, Marcepoil, etc.

Saluons aussi au passage MM. Alexandre Delanne, Bouvery qui si souvent furent des nôtres. Parmi les médiums, comme dessinateur M. Destip mérite une mention spéciale ; il était sergent de ville à Lyon. Etant au poste du cours Charlemagne, il avait assisté à des réunions de la *Société Spirite* : « ça lui avait plu », me disait-il un jour, aussi il suivait les réunions quand il le pouvait, pas toujours, parce qu'il était obligé un peu de se cacher, mais ce qui le contraria le plus, c'est quand on lui dit qu'il était médium dessinateur et qu'il fallait se mettre à l'ouvrage. Il n'avait jamais fait de dessin et puis, vous savez, ça coute cher le papier, les crayons, et sa paie de sergent de ville ne lui permettait pas beaucoup de folles dépenses. Tu n'as pas à t'inquiéter de cela, lui répondit le médium, du papier, des crayons, on t'en fournira. Il prit sa faction tout rêveur, et se demandait comment cela se produirait, lorsqu'il voit briller quelque chose sur le sol ; il se baisse et ramasse une pièce de cinquante centimes. Ah, se dit-il tout joyeux, voilà pour essayer de dessiner et il ajoutait : j'ai usé bien du papier et des crayons, hé bien ! je n'ai jamais dépensé un sou de ma poche ; quand ma provision approchait de sa fin, en faisant mes rondes en ville, je trouvais des sous ou des pièces de 4 sous ou de 10 sous, qui me permettaient de continuer. Il est tombé fidèle au poste, comme un vieux soldat, à Dardilly, où il fut longtemps garde champêtre. Vous connaissez ses dessins, tous au crayons ; ils sont d'un fini, d'une ornementation exquise. Ceux de M. Jaubert ont un tout autre caractère : faits à la plume, ils dénotent une habileté, une délicatesse de main remarquables ; or M. Jaubert avait 87 ans lorsqu'il fit son dernier dessin, et en dehors de l'exercice de sa médiumnité, il était affecté d'un tremblement qui ne lui permettait aucune occupation. J'ai reçu de lui toute une collection de dessins divers, y compris celui que la mort ne lui laissa pas achever.

Pour clore cette revue de nos amis défunts, laissez-moi vous présenter Mme Levet, dont je vous prie de retenir le nom. Elle était enfant de l'hôpital. De bonne heure mise en apprentissage, elle était devenue devideuse et connut les longues journées d'alors, qui commençaient vers 4 à 5 heures du matin au plus tard, pour se terminer souvent après 9 et 10 heures du soir. Lorsque je la retrouvai, elle

était veuve, sans famille, et sentait s'approcher son heure dernière. Elle m'avais fait appeler ; c'était au commencement de 1897, elle me tint à peu près ce langage : « Vous ne savez pas qui je suis, ou vous ne vous souvenez plus de moi, mais voilà bien longtemps que je vous connais. Je me souviens de vous avoir vu à Perrache et aux séances de M. Finet ; je vous avais perdu de vue lorsque je vous ai retrouvé le jour de la conférence de M. Léon Denis, à la Scala. Cette conférence m'a tant fait de plaisir, je l'ai trouvée si belle, si élevée, que je me suis promis de faire revenir M. Léon Denis à Lyon, et à mes frais, et je me suis mise à l'œuvre. Depuis 1887 j'ai économisé tant que j'ai pu sur ma journée, mais suis à bout de force et je sens que je m'en vais ; aussi, avant de mourir, j'ai voulu vous remettre cet argent pour que vous fassiez revenir M. Léon Denis à Lyon. Tenez, avec cette clef, ouvrez ce tiroir et donnez-le moi ». Tout ému, je fis ce qui m'était demandé. Mme Levet prit un vieux paquet noirci par le temps, le déplia ; il cont nait deux petits sacs de toile. « Dans celui-ci, me dit-elle, il y a l'argent pour payer ma bière, les frais de mon enterrement et pour acheter deux couronnes de perles. Je n'ai point de famille et je veux avoir deux couronnes pour marquer ma place au cimetière. Dans l'autre sac, il y a toutes mes économies ; je vous les donne pour votre caisse des conférences. » Ne croyant pas Mme Levet si proche de sa fin, je voulais refuser cet argent dont elle pouvait avoir besoin. Sur ses instances, je consentis à le recevoir en lui disant qu'il serait placé à la caisse d'épargne et que tant qu'elle vivrait nous n'y toucherions pas ; qu'il resterait à sa disposition. Le sac fut ouvert en séance publique à la *Société Fraternelle*, il contenait six rouleaux renfermant chacun dix pièces de dix francs, soit une somme de 600 francs, économisés sou par sou pendant l'espace de dix ans, par une pauvre ouvrière gagnant à peine 40 à 50 sous par journée de travail. Quelques jours après, nous accompagnâmes au cimetière de la croix Rousse le convoi de Mme Levet.

Ce fut grâce à la générosité de cette femme de cœur, et aussi au désintéressement de notre dévoué conférencier M. Léon Denis, que cet apôtre du Spiritisme put faire à Lyon cinq séries de conférences qui eurent un succès aussi complet que mérité. Pour marquer à M. Léon Denis toute la sympathie et la reconnaissance que nous avons pour lui, la Fédération lui offrit en novembre 1898 une sta-

tuette de Jeanne d'Arc, achetée par souscriptions et quêtes faites dans tous les groupes.

J'aurai fini ce coup d'œil rétrospectif lorsque je vous aurai dit que la Fédération Spirite Lyonnaise, de 1884 à 1890, fit éditer à 10 000 exemplaires une brochure de propagande *Espérance et Courage*, qui pendant ces six années fut adressée toutes les semaines dans les familles où le décès d'un enfant avait eu lieu. Je dois mentionner encore comme œuvre de propagande le journal : *La communication entre les morts et les vivants* qui, pendant douze ou treize ans, fut distribué gratuitement le jour de la Toussaint et le 2 novembre à la porte des cimetières, journal dont la rédaction était des mieux soignées et dont les promoteurs gardèrent toujours l'anonymat.

Laissez-moi maintenant, Mesdames, Messieurs, terminer cette trop longue causerie par une constatation qu'il me semble indispensable de faire et qui sera la conclusion de cette évocation de mes vieux souvenirs : Nos aînés, ceux que la mort a déjà couchés si nombreux dans le sillon, étaient avant tout imbus des principes d'Allan Kardec ; ils avaient reçu directement les leçons et les principes du Fondateur de la Philosophie Spirite, et ils s'efforçaient de les mettre en pratique en y conformant leur conduite. Etudiant avant tout la morale spirite, ils y cherchaient la foi raisonnée qui éclaire et console, et la force contre les épreuves de l'existence, contre les adversitées méritées ou voulues qui nous accompagnent sur cette terre d'épreuves. Pour eux, le phénomène spirite avait, certes, le mérite d'être la base de l'édifice spirite, mais la morale qui découlait du phénomène lui était de beaucoup supérieure. Depuis, les recherches scientifiques, ou prétendu telles, ont porté les expérimentateurs vers le côté phénoménal; on s'attache beaucoup plus à la manifestation tangible qu'à la sanction morale qui en résulte, et en agissant de la sorte, à mon avis, on délaisse la proie pour l'ombre. Aussi la croyance raisonnée, la foi ardente et sincère, le sentiment du devoir vont s'affaiblissant, remplacés par une curiosité maladive, incapable des nobles dévouements, des élans généreux et de cette ardeur de prosélytisme dont nous trouvons tant d'exemples dans la conduite de nos aînés Revenons, mes amis, aux sentiments de nos devanciers, à leur foi éclairée et ardente, à leur désintéressement; étudions avant tout la philosophie spirite pour la mieux connaître et y conformer notre conduite. Redevenons les adeptes de la troisième ca-

tégorie dont parlait Allan Kardec. Ne recherchons dans le Spiritisme qu'un moyen de nous perfectionner, de nous améliorer et non un tréteau pour débiter des boniments et battre monnaie.

Soyons les fidèles disciples d'Allan Kardec ; souvenons-nous que le Maitre a dit : Il ne sert à rien de croire aux manifestations spirites si l'on ne conforme sa conduite à ses principes ; le véritable spirite est celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier. Que tel soit le seul jugement qu'on puisse porter sur nous, si nous voulons être dignes de nos devanciers, si nous voulons rester les véritables disciples d'Allan Kardec.

Haut les cœurs, mes amis, unissons-nous, soutenons-nous, aidons-nous dans la recherche du bien et du beau, pour le triomphe de la justice et de la vérité, et pour la diffusion toujours plus grande de la philosophie Spirite telle que nous l'enseigna Allan Kardec.

HENRI SAUSSE.

Correspondance

Paris, le 4 décembre 1905.

Monsieur le Directeur,

de la Revue Scientifique et morale du Spiritisme,

Par hasard, très occupé, je n'ai pas souvent le temps de lire la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, il me tombe sous les yeux un article malheureusement peu *scientifique* et peut-être encore moins *moral*, car vous me faites l'honneur d'y citer mon nom et vous avez négligé de m'en prévenir (1). C'est avec surprise que je constate et déplore le ton plutôt agressif que vous employez à mon égard.

Or, — pour si peu compétent qu'évidemment je sois près de vous — permettez-moi de vous rappeler une expérience que vous pourrez tenter quand vous le désirerez. Elle aura deux avantages, car elle démontrera au lecteur de bonne foi le bien-fondé de l'assimilation que je fais de la suggestion et des matérialisations, et ce sera un fait scientifique que vous pourrez joindre à ceux que publie tous les mois votre revue.

(1) En fait d'article, il s'agit de deux lignes dans lesquelles le nom de M. Dace a été cité comme ayant écrit dans un autre journal. (*N. d. l. r.*)

Ayant le bonheur de posséder un médium à matérialisation qui se doublait d'un peintre de talent, deux expérimentateurs eurent la fantaisie suivante : Faire examiner au médium avec autant d'attention que s'il s'agissait de la reproduire de souvenir, une ravissante tête de jeune fille, faite d'imagination. Quand le médium déclara que les traits étaient suffisamment gravés dans sa mémoire, on tenta une séance où fut évoquée l'ombre de celle qui n'avait point existé... Eh bien cette ombre-là vint, dans tout le resplendissement de sa jeunesse et de sa fraîcheur.

Je sais bien qu'il faut être très mécréant pour profaner ainsi les dogmes spiritiques et je regrette que vous ne croyiez pas à Satan pour répondre que c'est lui qui se revêtit de la forme juvénile de la belle enfant ! Il est vrai qu'il y a les esprits légers et avec eux on explique tant de choses !...

Maintenant une telle expérience pourrait-elle concorder avec les données mêmes du spiritisme ? Hélas oui, et cela m'ennuie bien pour vous, Monsieur, croyez-le.

Les spirites pensent avec raison, n'est-ce pas, que le périsprit des esprits peut se modeler suivant leur volonté et nous les présenter tels qu'ils sont, tels qu'ils furent, tels qu'ils veulent. C'est même grâce à cela que Victor Hugo a fait tant de mauvais vers depuis qu'il est mort. Or si le périsprit des désincarnés peut cela, le fluide des médiums — lisez une partie de leur périsprit — jouit évidemment de la même propriété. Il peut donc, dès qu'il est extériorisé, se présenter sous une forme intensement imaginée (création suggestive verbale, ou mentale, ou auto-suggestive).

On peut donc conclure, en bonne logique qu'*une matérialisation ne prouve et ne peut prouver* que le fait même qui la constitue ; l'*objectivation d'une forme, grâce à un certain concours de forces psycho-physiques et bio-chimiques*. Ce qu'il fallait démontrer comme on dit en mathématiques.

Quant à la « Survie »,sa preuve n'est pas plus dans une matérialisation que dans une table qui remue, mais bien dans l'ensemble de la conduite morale du phénomène qui peut constituer une présomption ou même une preuve d'identité. Il faut être sérieux quand on parle science.

Mais je m'en voudrais d'insister. Je compte que vous ne refuserez pas, Monsieur, avec la courtoisie qui vous est familière, d'insérer ma réponse dans le plus prochain n° de votre revue.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à toute ma considération.

ED. DACE.

*
* *

Nous sommes désolé de faire de la peine à M. Dace, mais son anecdote ne prendra pas place parmi les documents scientifiques que publie notre Revue, parce qu'il ne cite pas les noms des expérimentateurs, celui du médium, le lieu de l'expérience, et les attestations des témoins. Sans ces références nécessaires, son récit est dépourvu de toute valeur.

Connaissant dans l'expérimentation un cas qui se rapproche un peu de

celui qu'il raconte. — l'expérience de Mac-Nab — nous ferons observer qu'il y a juste autant de ressemblance entre une création extériorisée de la pensée et une matérialisation véritable, qu'entre un homme et son portrait peint sur une toile. Confondre une image fluidique avec un être qui marche, qui cause, qui rappelle ses souvenirs du passé, c'est se tromper du tout au tout, et il n'est nul besoin d'avoir recours à Satan pour expliquer cette méprise, elle tient à l'ignorance du sujet traité.

Confondre aussi le périsprit avec la force psychique qui sert aux manifestations, est encore une justification de l'appréciation du rédacteur de la Revue, qui accusait M. Dace de faire une fâcheuse assimilation entre *autour* et *alentour*.

Notre correspondant fait encore erreur en s'imaginant que l'esprit peut prendre une forme quelconque ; il ne peut faire renaître corporellement que l'une de celles qu'il a revêtues sur la terre. La bonne logique consiste à ne pas mélanger des phénomènes qui n'ont qu'une vague analogie, mais qui diffèrent essentiellement dans leur nature intime et dans leur mode de production.

Si un être mort reparaît physiquement, objectivement avec la forme qu'il avait sur la terre, et si l'intelligence dont il témoigne par l'écriture et la parole est identique à celle qu'il manifestait ici-bas, la preuve que la mort n'a pas détruit cet individu est si certaine, qu'il n'y aura que ceux qui ferment volontairement les yeux qui ne seront pas aveuglés par cette évidence.

Nous engageons, à notre tour, notre correspondant occasionnel à être sérieux lorsqu'il vous voudra discuter sur ces questions, qui demandent plus d'études que celles qu'il nous paraît avoir faites, jusqu'alors, sur ce sujet.

G. D.

Le spiritualisme en Roumanie

La Roumanie est un petit pays perdu au fond des provinces barbares, voisinant avec la Bulgarie et la Hongrie ; mais son peuple, essentiellement épris de culture intellectuelle, ne néglige rien pour la conquête de l'idéal. On y parle français, on écrit dans notre langue aussi purement et aussi harmonieusement que nos humanistes ; on y compte une société lettrée à l'affût de tout ce qui vient de France, on y compte même des spirites sélectionnés dans la classe instruite : avocats, médecins, ingénieurs, professeurs, hommes de lettres, etc., et une revue d'avant-garde spiritualiste : *Cuvintul* (Le Verbe, la Parole).

Le promoteur de ce mouvement spiritualiste qui va sans cesse croissant, est un jeune homme lettré et charmant, directeur de la revue ci-dessus mentionnée, M. Julien Dragomirescu. Ses vaillants collaborateurs sont

surtout M. Brumarll, Mihail Eminescu et Julia Hasdeu, laquelle a écrit sa *Métaphysique Astrale* en un français aussi correct que charmant, et dans laquelle la plus noble philosophie s'associe aux plus pures théories spirites.

La petite revue *Cuvintul*, qui a pris pour devise le mot fameux du poète-philosophe : « Licht, mehr Licht » en est déjà à sa deuxième année d'existence et promet longue vie, sous la courageuse et persévérante direction de M. Julien Dragomirescu. Souhaitons-le sincèrement, car c'est elle qui porte le flambeau du spiritisme dans ce petit pays ; souhaitons-le, car c'est elle qui recrute les néophytes du spiritisme, en leur enseignant les paroles du Maître.

Mais M. Julien Dragomirescu n'est pas seulement le directeur très compétent de la revue *Cuvintul* : il est encore psychiste et poète distingué. Il a publié une brochure qui résume fort judicieusement et fort complètement les progrès actuels des sciences psychiques, spiritisme, télépathie, médiumnité et questions connexes. L'auteur cite les écrivains et les expérimentateurs ; il donne de longs extraits afin d'éclaircir son sujet qu'il développe du reste consciencieusement. Tel qu'il est, ce travail fera beaucoup plus pour la propagation des études psychiques que n'importe quel traité dogmatique, en général long à lire et à commenter. Puis, d'autre part, grâce aux nombreuses références et notes qui y sont jointes, ce qui facilite singulièrement la tâche, le chercheur pourra se documenter aux sources mêmes du spiritualisme. Ce n'est certes pas un mince mérite, aujourd'hui que les publications psychiques sont si nombreuses, et qu'on ne peut pas toujours distinguer à première vue le bon grain de l'ivraie.

Ainsi que je l'ai dit, cette thèse aura certainement beaucoup d'influence dans le pays de M. Dragomirescu. On arrivera à y étudier comme ils méritent de l'être nos écrivains classiques, tels que Allan Kardec, Léon Denis, Gabriel Delanne, A. de Rochas, Baraduc, et beaucoup d'autres encore, car notre langue est aussi familière aux Roumains que leur propre idiome national.

Nous ne pouvons pas passer sous silence la dernière œuvre de notre auteur, œuvre d'un réel mérite qui voudrait une plume plus autorisée que la nôtre pour en magnifier le charme, encore que nous l'ayons goûtée profondément, *Solare* (tel est le titre de ce volume) est une réunion de poésies fort douces, fort belles, où s'allient admirablement la pureté d'une langue souple et harmonieuse, la mystérieuse transcendance des rythmes immatériels et des pensers aériens. C'est, pour caractériser d'un mot une si grande chose, l'esprit interplanétaire qui s'envole vers des régions éthérées et vierges, c'est le « souffle de l'âme ». Heureux ceux qui peuvent en apprécier la vigoureuse beauté métaphysique, le charme symbolique et l'admirable poésie. Comme on l'a dit, il ne faut regretter qu'une chose, que la langue roumaine ne soit pas aussi répandue que la langue française.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Une Réponse

Mon article « Raisonnements ». paru dans la *Vie Nouvelle* du 29 octobre m'a valu ici de courtoises critiques. Voici ma réponse, aussi brève et précise que possible.

Je parais croire, dit mon contradicteur (1), que Dieu punit ou récompense les âmes en voie d'évolution vers lui. Erreur, ajoute-t-il, car il n'existe pour l'âme qu'un état après la mort, qui est la résultante de ses vies passées. Aucun jugement n'intervient dans l'erraticité, pas plus qu'ici-bas,pour la punir ou la récompenser. Le remords est le seul aiguillon qui la châtie. »

A merveille. N'étant pas docteur profond en kardécisme je m'incline volontiers. Cependant ne lit-on pas quelque part dans Kardec que les réincarnations sont très souvent de douloureuses épreuves et qu'elles sont infligees aux âmes comme des conséquences et des expiations de leurs vies antérieures mal employées. Il y a bien là, semble-t-il, un châtiment.

Mais même si le remords est la seule punition promise aux pécheurs désincarnés, même si nulle sentence divine ne condamne en bonne et dûe forme le criminel à quelques travaux forcés de l'au-delà, en quoi Dieu en est-il moins injuste ? S'il y a remords, il y a eu faute, s'il y a eu faute, il y a eu pouvoir de la commettre. Ce pouvoir,qui l'a mis en l'homme? Dieu. Dieu crée l'homme imparfait, le contraint par là même à mille actions détestables et l'en punit par une souffrance aussi aiguë qu'imméritée : le remords. Que ce remords naisse en nous par la vertu d'une loi, œuvre de Dieu, qu'il n'y ait pas jugement rendu par Dieu en son suprême tribunal, qu'importe : il y a toujours châtiment, intérieur il est vrai,et non extérieur, mais pourtant redoutable, sûr,illégitime et démontrant à souhait l'injustice de Dieu.

Je suis également accusé de « fractionner l'infini ». Mais c'est précisément dans la doctrine de mon partenaire que l'infini s'altère et dans mon hypothèse qu'il reste intact. D'après cette doctrine « les créatures doivent être inférieures au Créateur ». Soit.Mais analysons l'idée de création· Créer, enseignent les théologiens, c'est faire quelque chose de rien. Or il n'est pas d'absurdité plus magnifique que cette proposition là. Il est d'évidence en effet que le néant n'est pas plastique, que Dieu comme le roi, où il n'y a rien perd ses droits, bref que rien ne peut être fait avec rien. Pour créer, Dieu qui par définition est tout et ne saurait, étant tout, sortir de lui même, doit donc s'adreser à sa propre substance. La création n'est qu'une combinaison de Dieu avec lui-même, une application de sa Variété à son Unité. C'est en somme une auto-création. Les créatures ne sont que

(1) Voir la *Revue S. et M. du Spiritisme*. Novembre 1905.

des modalités du Créateur. Cette théorie, comme tant de ses sœurs, mène sans doute, elle aussi, à des impasses. La création a Deo in Deo qu'elle imagine est pourtant concevable tandis que la création ex nihilo que le catholicisme admet déroute notre raison. Or dans la création ex nihilo il y a un abîme entre le Créateur et les créatures. Le Créateur est resplendissant, les créatures sont, parce que créées, une espèce tout à fait misérable. Eh bien ! Dieu leur fait subir la peine de leur condition. Il les frappe pour le crime d'être imparfaites et de le prouver. Iniquité formidable et qui porte à la sainte perfection divine un coup mortel. Voilà l'infini sérieusement atteint dans son essence morale. Mais il y a plus. Si la Création n'a rien de commun avec le Créateur, si elle ne se confond pas avec lui, c'est que Dieu n'est pas tout, c'est qu'il n'est pas Dieu. C'est là le banal mais terrible argument du Panthéisme contre le Spiritualisme, et Jules Simon, spiritualiste de renom, l'avouait irréfutable. Ne parlons donc plus de Créateur et de Créatures, sinon nous ne nous contenterons pas de fractionner l'Infini, nous le tuerons bel et bien, et le Spiritisme verra ce qu'il en coûte de se mettre à la remorque métaphysique du Christianisme.

Mon contradicteur me reproche de penser et d'écrire que l'âme est divine. Mais ne saute-t-il pas aux yeux que Dieu n'a rien pu faire qui ne fût divin. Et s'il a voulu l'âme inférieure, c'est que l'idée d'infériorité était en lui. Donc l'infériorité est divine comme ce qu'elle caractérise. Et cela n'est-il pas contradictoire que de Dieu ait pu sortir quelque chose d'inférieur ? Dans mon hypothèse, il n'y a pas d'Infériorité réelle, il y a des inégalites temporaires soumises d'ailleurs à une loi de compensation que nécessite l'accomplissement de la Norme Universelle : la Diversité.

Je confondrais, paraît-il, encore l'Infini et l'Indéfini. Nullement. Mais si Dieu est tout, il est tous les membres, toutes les séries. L'Indéfini donc doit faire partie de l'Infini, il est l'Infini quantitatif.

En résumé je ne pense pas que mon contradicteur ait gagné le procès intenté à la justice de Dieu.

Et lui pensera que je n'ai pas fait à cette justice de très sérieuses blessures. Qu'on nous renvoie donc dos à dos.

Je suis d'accord avec lui : toutes ces discussions sont vaines. Mais seraient-elles écloses si Allan Kardec et tous les auteurs du Spiritisme religioso-moral n'avaient pas formulé les principes de l'éthique et de l'ontologie d'outre-tombe.

Ces principes sont d'une logique fausse. J'ai voulu en faire la preuve. j'y suis presque arrivé puisque mon contradicteur proclame l'inanité de nos querelles.

N'est-ce pas là une claire adhésion à ce Spiritisme expérimental et critique dont je suis partisan et pour lequel travaille d'un si beau zèle l'accueillante et scientifique revue qui veut bien publier ces lignes ?

René-Albert Fleury.

*
* *

Nous ne voulons pas éterniser la controverse, c'est pourquoi nous ne relèverons pas ce que nous trouvons de contradictoire dans les affirmations de notre correspondant au sujet de la divinité de l'âme. Il est peut-être un peu ironique de donner le nom de divin à ce misérable atome qu'est l'être pensant ! Nous croyons aussi que la suprême intelligence ne saurait être injuste, où alors qu'elle n'existerait pas, la perfection ne pouvant supporter de contradiction. Répétons que toutes les âmes devant, suivant le Spiritisme, arriver à *conquérir* le bonheur, les souffrances, les épreuves ne sont que temporaires ; c'est un temps infinitésimal, absolument négligeable, en comparaison de l'éternité bienheureuse promise à toutes les créatures. Là se trouve, suivant nous, la véritable solution conforme d'ailleurs, à toutes les révélations de l'au delà. (*N. d. l. r.*).

Etude Critique des Séances du Médium Bailey

(*Suite et fin*) (1

C'est pourquoi les assistants prirent la résolution de suivre ces séances et d'en contrôler les comptes-rendus, parce que dans la conviction de tous, s'ils ne pouvaient avoir l'espérance fondée et orgueilleuse d'obtenir quelque phénomène capable de porter sur l'énorme problème de la survivance et de la mort une solution définitive, ils y trouveraient du moins une indication qui pourrait les porter à pencher plutôt vers l'une que vers l'autre des deux solutions du Dilemme.

...........Mais si on n'a pas obtenu de preuve décisive, si les lois de la vie restent encore dans l'inconnu, on peut voir du moins dans les récits publiés quelles constatations et quels indices du plus haut intérêt on peut en retirer.

La médiumnité de M. Bailey, chez lequel il ne nous a pas été possible de trouver le moindre indice de fraude, malgré la recherche la plus attentive, était d'une nature vraiment supérieure. Elle était comme une interprétation, ou mieux encore une incarnation, ou si l'on veut un autre terme, une détermination constante de ces forces qui par son canal impressionnaient nos sens. Les choses ne

(1) Voir le numéro de Décembre p. 370.

se seraient pas passées autrement si, au lieu d'être un homme, il eût été une enveloppe ou un masque recouvrant divers personnages, tant il changeait complètement ses manifestations. Si on voulait, comme tant de personnes en ont l'habitude, ne voir dans tous ces faits que le développement de sa propre personnalité, cela n'en deviendrait que plus merveilleux, sinon unique en son genre.

Comme les lecteurs peuvent se le rappeler, au commencement de chaque séance, un court alanguissement saisissait le médium, l'obligeant à s'affaisser dans son fauteuil, à fermer les yeux, à respirer fortement comme s'il était souffrant ; puis il revenait à la vie, mais c'était un autre, ayant pris l'aspect anguleux et dur de Danton, grave et calme du Docteur Man, débonnaire et vieux d'Abdul, soupçonneux et agité de Nana, louche et répugnant du Vagabond, troublé, somnolent et distrait de Celui qui ne voyait pas ; entre chacun de ses états il reprenait son état de torpeur ou passait sans transition de l'un à l'autre, selon la nature des entités qui se présentaient.

Nous n'avons pu contrôler ni l'état du pouls, ni celui de la temrérature sans modifier les mesures de précaution. La respiration paraissait un peu agitée et à la fin de la séance il était fatigué, secoué par des frissons et vraiment épuisé. Dans les intervalles ce n'était plus Bailey, sauf pendant de courts instants, mais bien l'une ou l'autre des diverses personnes, et il est à remarquer que toutes avaient une culture et des facultés intellectuelles supérieures à celles dont il fit preuve pendant le séjour suffisamment prolongé qu'il fit près de la société.

Elles paraissaient donc des personnes nouvelles et diverses, bien tranchées, distinctes, complètes et vivantes et non seulement elles paraissaient telles, mais elles s'efforçaient d'agir, elles parlaient pour démontrer leur individualité, elles cherchaient à apporter des objets, à produire des phénomènes. Les oiseaux, les tablettes babyloniennes, la semence de mango, le poisson, la pâte, les monnaies parurent dans des conditions telles, qu'on est obligé d'admettre qu'il est presque impossible, avec nos facultés et nos connaissances actuelles, de reproduire le phénomène. C'est ce que l'on peut dire de la germination et de la croissance de diverses petites plantes dont l'une, dans l'espace de vingt minutes environ, non seulement germa, mais s'accrut, se couvrit de feuilles qui s'élargirent et se colorèrent. Pendant que ce phé-

nomène se produisait le médium respirait fortement, agitait son éventail au-dessus du vase, s'agitait sur son siège, demandait l'obscurité et l'attention des assistants était surexcitée, comme s'ils eussent attendu la production d'un miracle.

Était-ce un prodige ? Les lois universelles étaient-elles suspendues pour donner vie et réalité à la force d'un homme ou de l'être qui l'était momentanément ? Nous ne pouvons, avec les seules expériences de nos séances, résoudre ce problème plein d'obscurité. Ce qui est certain, c'est que nous avons vu croître la plante, que nous l'avons touchée, que nous avons pu observer ses petites racines blanches dans des conditions telles qu'aucun de nous ne put soupçonner une fraude, mais aussi qu'aucun de nous ne pût mettre en doute que ceci ne dépassait de beaucoup les limites des forces humaines. Ceci n'est pas pour diminuer l'importance du phénomène ni enlever de la valeur aux *entités* qui le produisirent. Elles-mêmes nous avaient d'abord prévenus que c'était ainsi qu'il fallait l'interpréter. On ne peut au contraire, donner la même interprétation à l'apport des tablettes, des oiseaux, du poisson et des autres objets : les recherches sérieuses faites sur le médium, les précautions prises pour l'isoler de nous, la fermeture rigoureuse de toute voie d'accès dans la salle des expériences portaient à croire que ces corps solides étaient introduits et restaient parmi nous en vertu d'une autre force. Mais laquelle ?

Même si nous acceptons l'hypothèse spirite, le phénomène ne s'explique pas, d'autant mieux que dans le cas actuel aucune des entités manifestées ne semble avoir atteint un degré d'évolution sensiblement supérieur à celui d'un homme vivant. [Le Dr Ferrari se trompe; car les spirites admettent presque unanimement que tous les phénomènes physiques sont dus spécialement aux esprits peu évolués. N. du Traducteur]. Ne pourrait-on admettre que c'est l'union de nos forces avec celles du médium qui ont réussi à produire de tels résultats dont la portée semble si haute ? Nous ne pouvons pas plus éclaircir tout cela que ne l'ont pu les autres expérimentateurs. La seule supériorité qu'ont eue nos expériences a résidé dans les conditions de contrôle. Une fois un petit oiseau parut sous les yeux du Dr Clericetti et les miens, dans la main du médium revêtu du sac qui le serrait aux poignets et au cou. Une autre fois un poisson de mer qui s'était débattu contre les parois, contre le

parquet, sur la table, que j'ai touché et dont j'ai senti l'odeur forte et âcre, disparut sans qu'il restât la moindre trace ni de lui, ni de son odeur. Une autre fois encore ce fut une petite plante qui s'évanouit après avoir poussé à une hauteur d'environ douze centimètres et avoir développé diverses feuilles. Or, si une fraude avait existé, ce que je nie, on n'aurait pas pu constater ces faits comme on l'a fait, ni pour le poisson, ni pour l'oiseau, l'un n'ayant laissé aucune trace, l'autre ayant disparu en pleine lumière rouge, au moment où il fut frappé par la lumière blanche. Le seul doute que l'on puisse émettre est le suivant : avons-nous été victimes d'une illusion ? C'est possible, mais cela n'en est pas moins merveilleux et digne d'être étudié, car les faits se sont passés sous les yeux de dix à quinze personnes dont la diversité des caractères aurait rendu toute suggestion impossible au plus habile des suggestionneurs.

Signé Dr FERRARI.

Pour la traduction : Dr DUSART.

Ouvrages nouveaux

Le Ternaire magique de Shatan

PAR

CH. LANCELIN, Daragon, éditeur, prix **7 fr. 50**

M. Lancelin a publié l'année dernière un livre très intéressant intitulé : *Histoire mythique de Shatan*, dans lequel il démontre, par une critique méthodique, que le Dieu du mal n'existe pas, mais il explique comment une pareille conception a pu naître et durer jusqu'à nos jours. Reprenant aujourd'hui le même sujet, il veut montrer que les pratiques, dites Sataniques, *Envoûtement*, *Incubat*, *Vampirisme*, étudiées à la lumière de la science moderne, peuvent se comprendre sans faire intervenir une entité imaginaire comme le démon. L'auteur, en passant, cherche à démontrer la réalité actuelle de ces phénomènes que l'on serait tenté de croire disparus avec le moyen-âge.

Au sujet de l'envoûtement, il est certain que les expériences de M. de Rochas ont montré que la sensibilité d'un sujet peut s'extérioriser sur un objet, une plaque photographique, par exemple, reproduisant son image, et que toute action exercée sur le portrait est ressentie par le sujet,

Mais il y a loin de ces expériences, qui ne réussissent que très rarement, et avec des sujets spéciaux, à la traditionnelle figure de cire représentant un ennemi dont on déterminerait la mort en piquant la statue au cœur. Sans doute, les malfaiteurs qui ont recours à ces tristes pratiques cherchent bien à établir un rapport entre l'effigie et la personne à qui ils veulent du mal, en employant de son sang, des rognures d'ongles ou des cheveux, etc., mais nous croyons que, fort heureusement, ces pratiques sont presque toujours vaines et que ces artifices criminels sont absolument inefficaces. Peut-être, dans quelques uns des cas cités par l'auteur, peut-on admettre qu'une pensée haineuse, dirigée constamment sur la même personne, lorsque le rapport est établi, agit à la longue comme un poison et peut produire finalement de graves désordres chez celui qui en est l'objet. Mais cette sorte d'envoûtement peut avoir de funestes conséquences pour celui qui s'en sert, car il semble que lorsque la victime désignée est réfractaire à cette suggestion mauvaise, celle ci se retourne contre son auteur. C'est le choc en retour, aussi dangereux que celui connu sous ce nom en électricité. En revanche, il y aurait envoûtement d'amour quand c'est l'affection et le dévouement qui se concentrent sur un être chéri.

On entend par incubat le rapport charnel qui s'établirait entre les humains et le démon. Comme celui-ci n'existe pas et que, cependant, certains névrosés arrivent sous l'empire de cette obsession jusqu'à un état de consomption complète, l'auteur attribue à l'auto-suggestion hallucinatoire la croyance que ces malades ont d'être en commerce avec l'esprit du mal. M. Lancelin signale avec une grande énergie les dangers que de semblables pratiques font courir aux névropathes qui s'y adonnent. Ce sont des candidats volontaires à la tuberculose, à la folie et à l'idiotie.

Au sujet du Vampirisme, M. Lancelin a des idées neuves sur ce sujet ; il n'adopte pas la croyance populaire que c'est un mort qui sort de son tombeau pour sucer le sang des vivants, il appelle vampire : « un être, — mort ou vivant, peu importe — qui aspire la vie d'un autre être vivant, pour se l'assimiler, soit dans un but purement égoïste, soit dans un but d'altruisme pour en faire profiter autrui. » Pour justifier sa définition, l'auteur rappelle que sous les noms de force *neurique rayonnante*, fluide *animal*, *force vitale*, etc., toutes les écoles occultistes admettent un rayonnement d'énergie et il suppose que certains individus, consciemment ou non, attirent cette énergie et se l'approprient, ce sont des vampires sans s'en douter. Les mourants, les malades, les débiles aspirent toutes les forces vitales qui sont dans leur ambiance ou qui passent à leur portée. De là les cas de guérisons des affaiblis qui ont retrouvé leurs forces au contact de jeunes êtres vigoureux avec lesquels ils vivaient constamment.

M. Lancelin croit qu'il existe un vampirisme hyperphysique exercé par les esprits arriérés sur les médiums, dans les séances du spiritisme. Il examine donc sommairement les expériences spiritiques. Nous aurions bien des observations à présenter au sujet du soi-disant être collectif qui serait

formé par l'inconscient collectif des opérateurs. Cette hypothèse en suppose d'autres : 1° Qu'il y a en nous un inconscient qui peut se séparer du moi conscient ; 2° qu'il peut s'extérioriser ; 3° qu'il peut s'aggréger à d'autres inconscients ; 4° que le tout forme un être *conscient*, puisqu'il répond intelligemment. On voit tout ce que cette théorie à d'obscur et même de contradictoire, mais passons. Nous ferons observer aussi que les phénomènes de table ou d'écriture spiritiques ne nécessitent pas une aussi grande dépense de force que le suppose l'auteur. Ce n'est guère que dans les séances de matérialisations que le médium est sérieusement épuisé et il n'y a pas vampirisme proprement dit, puisque l'esprit qui se montre objectivement ne bénéficie pas de la force qu'il a empruntée au médium ; au contraire, c'est un phénomène qui est douloureux pour lui, et il ne s'y prête que pour accomplir un devoir, celui de prouver expérimentalement la survivance de l'âme après la mort corporelle. Qu'il y ait du danger à faire des évocations spirites sans guide, sans méthode, dans un but de curiosité, cela est certain et tous les auteurs spirites l'ont signalé. L'espace étant peuplé des êtres qui ont vécu ici-bas, nous ne savons que trop combien il y en a de méchants et de criminels. Il faut donc toujours mettre en garde les imprudents qui s'imaginent que l'on peut faire un jeu de l'évocation des morts.

En somme, si nous n'adoptons pas toutes les vues de l'auteur, nous devons reconnaître que son livre est une étude très documentée et d'une haute tenue littéraire. Certaines pages sont écrites d'un style magistral, et d'un bout à l'autre règne un esprit de critique impartiale qui fait grand honneur à M. Lancelin. Son œuvre restera et sera consultée avec fruit par tous ceux que passionne la recherche du vrai dans ces difficiles matières.

Ennemis et Amis

DES ARBRES FRUITIERS, DE LA VIGNE ET DU ROSIER

PAR

M. CÉLESTIN DUVAL, Germer Baillière et fils, 19, rue Hautefeuille, Paris.

Prix **4** fr. **50**

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur faisant connaître l'œuvre d'un spirite dévoué, M. Célestin Duval, qui fut pendant longtemps l'âme de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* et qui consacre ses vieux jours à l'étude de l'arboriculture. Praticien aussi savant que modeste, M. Duval fait depuis des années un cours public officiel sur le moyen de prévenir les maladies qui attaquent les arbres fruitiers, la vigne et le rosier. Son livre est le résumé de vingt années d'études et expose méthodiquement les moyens de reconnaître les ennemis de nos arbres fruitiers, et ce qu'il faut faire pour les détruire. L'ouvrage est abondamment illustré, et d'une telle clarté, que le plus ignorant peut faire soi-même le nécessaire pour avoir un jardin toujours en bon état de rendement.

Les belles recherches de M. Duval ont été récompensées par sa nomi-

nation aux grades d'officier d'Académie et du Mérite Agricole. Nous sommes heureux de voir que justice est rendue au mérite, et nous sommes certains que ceux qui auront l'occasion d'utiliser son livre en retireront le plus grand profit.

De la cause du sommeil lucide

Par l'ABBÉ FARIA, réédité par le Dr Dalgado.

L'œuvre classique de l'Abbé de Faria, *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme,* réimprimé de l'édition de 1819, par le Docteur D. G. DALGADO, de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne (*Henri Jouve, éditeur, Prix 3 fr. 50*). L'ouvrage de Faria est précédé d'une préface et d'une longue introduction dans lesquelles le Docteur DALGADO a voulu démontrer que l'Abbé de Faria est le seul et le véritable fondateur de la suggestion en hypnotisme. Il est accepté par tout le monde qui connaît l'ouvrage de Faria que sa doctrine était vraie ; elle marque une véritable ère dans l'histoire du magnétisme animal.

Il est remarquable de voir que toutes les expériences scientifiques et thérapeutiques faites actuellement étaient déjà préconisées par le savant abbé. Personne ne peut se faire une idée du magnétisme animal sans lire cet ouvrage.

M. le Dr DALGADO a aussi publié un *Mémoire sur la vie de l'Abbé Faria avec explication de la légende du château d'If dans le roman de Monte-Cristo* (*prix 1 fr.*) et une édition spéciale du même mémoire suivie de documents historiques et littéraires, avec deux estampes (*prix 2 fr. 50*).

Ces deux livres donnent une idée de la vie romanesque du savant abbé. Ils démontrent aussi que l'Abbé de Faria n'était pas un charlatan comme on avait pensé, mais qu'il était un véritable philosophe et un observateur de premier ordre. Dans l'explication de la légende, l'Auteur a expliqué comment les principaux faits mentionnés par A. Dumas sont basés sur la vie réelle de l'Abbé.

Ces deux ouvrages ne sont pas seulement utiles aux personnes étudiant le magnétisme, mais à tout le public en général et en particulier à ceux qui visitent le château d'If.

Ces livres ont été établis d'après des documents certains historiques et littéraires. (*Note de l'éditeur.*)

Le Tarot

Par Jean Gaston BOURGEAT, 1 vol. in-16, cartonnage souple, illustration de l'auteur.

Dans ce curieux et très savant ouvrage, l'auteur, après avoir étudié le jeu de tarots dans son origine et sa partie initiatique, dévoile, pour la première fois, le *moyen mystérieux* dont se sont servis de tous temps, et se servent encore, les bohémiens, pour en obtenir des *oracles*. Ce moyen est expliqué et mis à la portée de tous avec une merveilleuse clarté.

De belles gravures, dues au crayon de l'auteur, viennent encore rehausser l'intérêt de l'œuvre.

Cet ouvrage vient de paraître à la Librairie Générale des Sciences Occultes, 11, Quai Saint-Michel, Paris, au prix de 3 fr. 50.

(*Note de l'éditeur.*)

Les Hiérophantes

Notre confrère Fabre des Essarts. connu à la fois par ses poésies aux magistrales envolées et par ses savants travaux sur la question religieuse, vient de publier (maison Chacornac, 11 quai Saint-Michel) sous le titre série I, *Les Hiérophantes*, un recueil d'attachantes études sur les fondateurs de religions, depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Y sont successivement présentés, *Robespierre et le culte de l'Etre suprême*, *le Père Enfantin et l'église de Ménilmontant*, *Fabré-Palaprat et le culte templier*, *Vintras et la Religion du Carmel*, *l'abbé Julio et le Catholicisme libre*, et surtout *l'Eglise Gnostique*, qui touche plus spécialement l'auteur, puisqu'il en est le Pontife suprême, et maints autres cultes dont l'histoire est curieuse à lire. Tout cela admirablement documenté, écrit dans une langue ferme et vibrante, où sous l'érudit on aime à retrouver le poëte. Ajoutons que plusieurs gravures d'une jolie exécution ornent le volume.

(*Note de l'éditeur.*)

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le Light du 25 novembre emprunte au *Messagero* de Rome un récit qui serait bien curieux, s'il était vrai.

Il s'agit de transports plusieurs fois répétés des deux enfants d'un certain Mauro Pansini, qui habitait une très vieille maison à Ruvo, près de Bari, dans l'Italie méridionale. Les faits remonteraient à 1901 et auraient été accompagnés au début par un violent bouleversement de tout le mobilier.

Un soir, son fils Alfred, âgé de sept ans, tomba en trance et parlant avec une voix qui n'était pas la sienne, déclara qu'il venait chasser de mauvais esprits. Il aurait ensuite parlé en français, en latin et en grec, et aurait récité de longs passages du Dante.

On le mit en pension et les phénomènes cessèrent jusqu'au moment où il en sortit à l'âge de dix ans, pour recommencer de nouveau. Lui et son jeune frère, âgé de huit ans, furent transportés en quelques minutes d'une localité à une autre, d'où il fallait les ramener chez eux. On appela le Dr R. Cotugno, de l'hôpital de Ruvo, qui proposa de les adresser au professeur Bianchi, ce que le père refusa.

Les prêtres firent vainement des exorcismes ; un pasteur protestant interrogea le plus jeune enfant lorsqu'il était en trance, et il lui fut répondu que l'auteur des phénomèmes etait l'esprit d'un homme qui avait habité la maison et croyait accomplir la volonté de Dieu ! Interrogé sur les moyens qu'il employait, il déclara qu'il dématérialisait les enfants, les transportait et les reconstituait, ajoutant qu'il avait pour les transporter un cheval capable de se rendre en Amérique en cinq minutes.

Le 9 novembre, à 2 heures de l'après-midi, les deux enfants étaient à Ruvo, et à 2 h. 15 ils se trouvaient à Bari, à vingt milles de distance, où l'évêque les remit entre les mains de la police.

Ces phénomènes sont toujours annoncés d'avance, de sorte que les enfants savent lorsqu'ils doivent avoir lieu. Toute la famille est dans la désolation et spécialement le père auquel cela cause de grands dommages.

—

Dans le même numéro, M. Walter Smith, 27, Elm Road, East Sheen, raconte le fait suivant :

Il y a un an j'habitais Saint-Louis, Etats-Unis, et je discutais beaucoup avec un de mes amis sur les phénomènes psychiques. Un peu plus tard, mon ami qui était journaliste, désirant trouver un plus vaste champ pour son activité, je le poussai vivement à se rendre à Chicago, et lorsqu'il y fut décidé je lui recommandai de rendre visite, dès que cela lui serait possible, à M. R... médium bien connu dans cette ville, qui pourrait lui prédire l'importance des succès qui l'y attendaient. En lui faisant mes adieux, mes dernières paroles furent : « Surtout ne manquez pas de voir M. R..., ; il a la faculté de lire dans l'avenir ; je sais de quoi il est capable. » Quinze jours plus tard, je reçus de mon ami une lettre d'où j'extrais les passages suivants :

« M. R... est stupéfiant ! Hier, il m'a émerveillé en lisant une question que j'avais écrite sur un bout de papier roulé ensuite en boule. Voici ce que j'avais écrit : « Dans combien de temps trouverai-je de l'occupation et quelle sera l'étendue de mon succès à Chicago ? » Après avoir roulé ce papier, je le jetai sur la table au milieu d'une soixantaine d'autres. Lorsqu'il le saisit, il dit sans le dérouler : « Cette personne est préoccupée de trouver un emploi. Vous vous demandez, en outre, dans combien de temps trouverai je de la besogne ? De quel genre sera-t elle ? Et autres questions de même ordre. Vous ne devez pas vous attrister, car vous aurez de l'occupation dans très peu de temps et votre succès dans cette ville sera très grand. »

M. R..., après un moment d'hésitation, continua : « j'entends un nom, mais pas bien clairement. Il ressemble à William ! Non, c'est Walter. Il me semble que cette personne vous a poussé à venir à Chicago et vous a dit : Surtout lorsque vous serez à Chicago, ne manquez pas de voir M. R... » Cette personne est encore vivante sur terre. Quoiqu'elle ne soit pas morte, elle vient à moi dans sa forme *astrale* et me répète tout

cela. Elle m'affirme qu'elle vous a dit tout cela et que son nom est Walter Smith. Cette personne habite encore Saint-Louis et c'est dans cette ville qu'elle vous a conseillé de venir ici. »

J'ajoute que ce même dimanche soir, où mon ami se rendit chez M. R .. je me trouvai très fatigué et me couchai à l'heure tout à fait insolite de 7 heures. Je dormais donc lorsque mon corps astral se rendit à huit heures chez M. R... Je n'en avais aucun souvenir lorsque je m'éveillai et fus fort surpris,à la lecture de la lettre de mon ami,d'avoir pendant mon sommeil fait un voyage de près de trois cents mille pour me rendre chez M. R ..

—

On ne compte plus aujourd'hui les récits des hauts faits des Fakirs, Yoguis, etc... Les uns ne veulent y voir que des illusions ; les autres de la fraude plus ou moins habile ; les discussions ne semblent pas près de finir. Aussi nous semble-t-il opportun de citer les cas les plus caractéristiques.

The Occult Review de décembre consacre le plus grand nombre de ses colonnes au rapport du Dr Heinrich Hensoldt sur les faits dont il a été témoin chez les Adeptes et les Mystiques de l'Hindoustan. Entre autres phénomènes il signale le suivant : Un Hindou tient sur la paume de sa main parfaitement nue un vase en terre plein d'eau,et l'on voit ce vase diminuer graduellement de volume, devenir visible seulement à la loupe et enfin disparaître complètement. La main portée en avant est restée tout-à-fait immobile et le tout n'a demandé qu'une minute et demie. Le bras n'ayant fait aucun mouvement et demeurant toujours en pleine lumière,on voit bientôt un petit corps brun,du volume d'un grain de sable, paraître au milieu de la paume de la main, devenir de plus en plus volumineux et finir par représenter un vase de terre plein d'eau jusqu'aux bords et du poids d'environ quinze livres. Nous ne citons que pour mémoire la germination et la croissance du Mango, le manche d'un marteau de géologue transformé en une torche éclairant brillamment une caverne, etc....

Le numéro du 1 Octobre 1905 d'*Harbinger of Light*,publie une assez longue étude sur le vénérable Russell Wallace. Nous croyons bon d'en extraire le paragraphe suivant :

« Quelques-uns des faits observés par Russell Wallace, et que l'on ne trouve pas dans l'édition de 1875 de son grand ouvrage, ressemblent à ceux que rapporte Colley dans une conférence qui a produit la plus grande sensation.

Colley raconte comment, en pleine lumière, sous un bec de gaz, plusieurs formes matérialisées sortirent en quelque sorte du flanc du médium, se promenèrent dans la salle et retournèrent au médium, dans lequel elles furent graduellement réabsorbées.

Wallace observa exactement le même fait. Le médium était, dit-on un

ministre non conformiste, engagé par Messieurs Hensleigh Wedgwood, Stainton Moses et quelques-uns de leurs amis, dans un but d'étude. Ce sont ces Messieurs qui invitèrent Russell Wallace à assister à leurs séances. Le ministre se tenait debout, en pleine lumière, devant les assistants et bientôt sortit de son côté un petit nuage blanc, flottant, qui semblait faire effort pour se séparer de lui. Le médium n'était évidemment pas en trance, car il s'écria : « Voyez donc ! Cela vient ! » et il se mit à observer l'apparition avec autant d'intérêt que chacun des assistants. « Le nuage, dit le rapport, flotta, s'écartant, changeant de volume, puis peu à peu augmenta de volume et de taille, jusqu'à atteindre la hauteur des épaules du médium et finit par prendre l'apparence d'un corps de femme. Mais il restait toujours attaché au flanc du médium comme par un étroit ligament blanc sur lequel il opérait des tractions, comme pour se libérer. A ce moment le médium frappa dans ses mains et la forme s'éloigna brusquement de lui, à une distance d'environ deux mètres. Le médium frappa de nouveau dans ses mains et l'apparition en fit autant, en produisant un bruit qui fut entendu de tous, puis elle se rapprocha du médium, devint de plus en plus vaporeuse et parut se résorber dans son flanc. »

Le Light du 16 décembre reproduit des détails de la plus haute importance que le Dr Spinney a transmis à *The Sunflower* sur le Dr Slade, dont les journaux ont annoncé la mort récente.

Pendant cinq ou six ans, le Dr Spinney, spirite convaincu, reçut dans sa maison de santé le malheureux médium, affligé depuis longtemps de paraplégie et que l'abus de la morphine et de l'alcool avait plongé dans une sorte de démence. *The National spiritualist Association* avait généreusement pris à sa charge la pension que le Dr Spinney avait, de son côté, réduite à la moitié du chiffre ordinaire.

La première rencontre du médium et de son médecin fut assez originale. Slade, sortant de chez lui, traversait une pièce où se trouvait le Dr Spinney. Il tomba en trance et son guide Indien, s'adressant au Dr, lui dit que déjà il l'avait vu traitant un malade, et il lui rappela très fidèlement toutes les circonstances. Il lui conseilla ensuite de suivre le malade et d'entreprendre son traitement ; ce qui fut décidé.

Dès la première nuit, le Dr, couchant dans la même chambre que le médium, vit dès que celui-ci fut profondément endormi, tous les meubles de la pièce entrer en mouvement, les couvertures arrachées du lit à plusieurs reprises et amoncelées sur le parquet. De violents coups retentirent dans les murs, les meubles et les lits, tandis que des mains invisibles touchaient aussi bien le médium que le Docteur. A plusieurs reprises Slade parla en état de trance.

Pendant son séjour dans la maison de santé, le Dr Spinney obtint maintes fois de l'écriture sur ardoises, dans des conditions telles que le Dr Lankaster, malgré toute sa mauvaise foi, n'eût pu trouver d'explication. Le médium étant désormais trop faible pour tenir les ardoises doubles, le Dr Spinney, tantôt les tenait à hauteur des épaules, d'autre-

fois les plaçait *sous ses pieds*, à trois mètres du médium, et chaque fois les ardoises, dont il avait constaté la netteté avant l'expérience, se trouvèrent couvertes d'écriture. Il est remarquable que cette écriture ressemblait à celle du médium lorsqu'il était déjà paralysé.

Le jour de Noel, le Docteur lui ayant pris les mains, le médium tomba en trance et tint un discours où les idées plus élevées, émises d'une voix nette et ferme, nullement en rapport avec l'état de paralysie et de démence du malheureux, prouvaient bien que l'esprit, indépendant de la matière, conserve toutes ses facultés dans un corps en plein état de déchéance.

Toutes ces circonstances, outre leur intérèt général, prouvent sans réplique la sincérité des facultés médianimiques de celui auquel n'ont manqué ni les calomnies ni les persécutions.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

[illegible]

Comment convient-il d'interpréter le fait suivant, rapporté par *Alma* de Guadalajara et reproduit par *Lumen* ?

Après la chute de Maximilien un certain nombre d'écrivains, qui avaient pris part à la lutte, revinrent à leurs études, et parmi eux le général Riva Palacios. Un jour, le 6 Janvier 1868, le général entouré de quelques amis dictait à son secretaire une nouvelle qui avait pour sujet un des cruels auto-dé-fa qui signalèrent le premier siècle de la domination espagnole. Comme il ne possédait aucun document sur ce point, il se demanda comment il nommerait le héros de son récit.

Un de ses amis lui fit remarquer que l'on était au jour des Rois et qu'il pourrait prendre l'un des trois noms des Rois Mages : Melchior, Gaspar ou Balthazar. Il adopta ce dernier, et se préoccupa ensuite d'un nom patronymique. Un autre de ses amis proposa celui d'un géant légendaire, dont la statue était au musée et faisait partie de toutes les processions : Salmeron.

Soit, mais Balthazar Salmeron sonnent fort mal ; séparons-les par Rodriguez et nous aurons alors Balthazar Rodriguez de Salmeron, qui deviendra le nom d'un individu tellement fanatique et féroce, que remarquant la pénurie de bois au milieu d'un auto da-fé, il vint mettre à la disposition des bourreaux la provision de combustible renfermé dans sa demeure ; ce qui fut accepté avec empressement. Il termina sa nouvelle et, une fois celle-ci publiée, il n'y pensa plus.

Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque le directeur de la Bibliothé-

que nationale mit à sa disposition deux caisses de documents à demi-rongés par les vers, que l'on avait trouvés dans les bureaux du *Saint-Office*.

Désirant s'assurer s'il ne pourrait rien en tirer pour les travaux historiques auxquels il se livrait, il commença à en faire l'inventaire et tomba sur le récit du procès des Carbajales, qui avait servi de prétexte à la nouvelle dont nous avons parlé plus haut. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il lut les lignes suivantes :

« On raconte que le bourreau ayant consumé tout son bois, un homme du nom de Balthazar-Rodriguez Salmeron vint lui offrir toute la provision qu'il avait accumulée dans sa demeure. »

Faut-il admettre que les trois amis auront eu connaissance (par quel moyen ?) des documents ensevelis depuis des siècles dans les archives de la Très Sainte Inquisition, qu'ils les auront également oubliés, et que leur *subconscient* les leur aura rappelés justement le 6 Janvier, jour des Rois, et cela sans que leur conscience normale pût s'en douter ? Je sais bien que des psychistes à la mode trouveraient cela tout naturel, tandis que la théorie spirite leur paraîtrait *trop simple* pour être vraie. Nos lecteurs jugeront.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Avec l'autorisation de Mme Myers, la veuve de l'illustre savant, *Luce e Ombra* publie dans son numéro de décembre un extrait du volume posthume intitulé : *Fragments of Prose and Poetry*, que l'on peut considérer comme la profession de foi définitive de l'auteur. Il dit comment après avoir passé par l'Hellénisme qui affirme la volonté de vivre, mais ne fait pas entrevoir une vie future plus juste ou plus sévère ; ensuite par l'Agnosticisme qui ne lui laissa que tristesse et un sentiment de révolte contre la destinée ; plus tard par le Christianisme dogmatique, si profondément irréel et insuffisant, il arriva enfin au spiritisme qui ne fait que confirmer et appliquer le précepte du Christ : *amour de Dieu et du prochain*.

Il est impossible de lire sans une profonde émotion ces pages d'une hauteur de vues incomparable. L'esprit, certain de posséder enfin la vérité et de suivre la bonne voie, peut seul atteindre au degré de confiance et à la sérénité que respirent ces pages éloquentes.

—

Un cas d'identité spirite dans une séance avec Politi. Tel est le titre donné par Ernesto Senarega à l'intéressant récit que nous allons reproduire :

Le 29 septembre dernier, j'eus à Rome avec Politi une séance dans laquelle se produisirent des faits particulièrement intéressants pour moi. C'était au N° 44 de la rue Cola di Rienzo, maison appartenant aux époux Targhini, seuls assistants avec moi. Toutes les précautions ordinaires furent prises, quoique les époux Targhini, bien connus de tous les spirites romains, soient au-dessus du soupçon. Je passe sur toute une série de phénomènes ordinaires pour arriver à ce qui me concerne spécialement.

L'obscurité étant faite, le médium se rend dans le cabinet, et presque aussitôt je me sens touché à la joue droite par un objet dont je ne puis reconnaître la nature. C'était quelque chose de léger, de doux, d'indéterminé qui m'effleurait la figure, avec un bruit tout à fait *sui generis*. Cependant comme les contacts devenaient de plus en plus marqués, les époux Targhini et moi-même reconnûmes qu'il s'agissait du frôlement d'un tissu de soie, qui ne pouvait être que le résultat d'une matérialisation par une entité spirituelle, car il n'existait rien de pareil dans la salle.

Je demandai à Alfred, le soi-disant esprit-guide de Politi, par qui j'avais été touché. Il me répondit, par la bouche du médium, que ce n'était pas par lui, mais par un de mes *parents défunts*. A ces mots je pensai vivement à ma grand'mère, morte depuis environ 6 ans, dont je m'efforçai avec toute l'énergie de volonté dont je suis capable, de graver la physionomie dans l'esprit du médium. Je voulais essayer par là si je pouvais, et dans quelle mesure, provoquer un phénomène de suggestion.

Ayant ensuite demandé si ma grand'mère était présente, il me répondit que non : « C'est ta mère qui est là et c'est elle qui t'a touché ».

Je demandai alors à ma mère de me donner quelque bonne preuve qui pût me rendre certain de son identité. Elle me répondit, toujours par la bouche du médium, qu'elle allait me satisfaire et que j'eusse à attendre. Comme je lui demandai de me dire son nom, elle refusa, ajoutant que l'on pourrait invoquer la suggestion et que ce moyen était insuffisant.

Il s'engagea alors entre les époux Targhini et moi une conversation à demi-voix sur des sujets quelconques, et tout à coup nous entendons dans l'air, au dessus de nos têtes, une voix que je distinguai moins bien qu'eux et qui disait *Ernê*.... avec une inflexion traînante et prolongée.

Les Targhini, qui sont romains, ne pouvaient s'expliquer la signification de ce mot ainsi murmuré. Quant à moi, bien certain de n'avoir pas été victime d'une hallucination, je fis aussitôt observer que :

Ernê... était mon nom en dialecte Génois ; que c'était ainsi que l'on m'appelait dans ma famille, et que très probablement ma mère avait dû me nommer. Sur ma demande, le mot fut répété et, cette fois, d'une façon très intelligible pour tous.

Je croyais que c'était là toute la preuve qui m'avait été promise, mais ma mère me dit d'attendre encore.

Nous reprîmes donc notre conversation.

Tout à coup on entend le bruit de ce tissu qui avait signalé le début de la séance et qui se reproduit avec plus d'intensité.

Nous avions la sensation d'un vêtement de soie qui bruissait au-dessus de nos têtes. On remarquait qu'il ne s'agissait pas du simple froufrou d'une jupe de femme, au passage. Non : c'était quelque chose de tout différent. Pour se faire une juste idée de ce bruit, il faut se figurer qu'une dame saisit nerveusement sa jupe et l'agite, la secoue, la froisse, comme pour en chasser la poussière ou faire tomber quelque chose qui s'y serait attaché. Ce phénomène que nous sentions bien être produit *avec intention* de la part de l'entité qui se manifestait, dura bien un quart d'heure, en augmentant toujours d'intensité.

Enfin cette manifestation, dont nous ne pouvions comprendre le but, ayant pris fin, je demandai à ma mère si c'était elle, et dans ce cas, ce que cela signifiait et si c'était bien la preuve d'identité qu'elle m'avait promise.

(Pour bien apprécier la portée de ce fait, il faut savoir que je n'avais guère que sept ans lorsque ma mère mourut et que, pour des raisons particulières, je n'avais que peu vécu près d'elle. Aussi n'en avais-je guère gardé plus de souvenir que si elle m'avait été étrangère).

Elle me répondit affirmativement et ajouta : « Il faut que tu saches que lorsque je vivais, j'avais la mauvaise habitude d'empoigner toujours ma robe et de la secouer, comme tu viens de l'entendre ».

« Mais, ma chère mère, comment pourrais-je contrôler ce fait, moi qui t'ai si peu connue et qui n'ai de toi qu'un vague souvenir ? »

« Peut-être, lui dis-je encore, ma tante pourra-t elle me dire quelque chose à ce sujet ? »

« Oui, répondit l'entité, questionne ta tante ; elle pourra te donner satisfaction ».

D'autres phénomènes succédèrent à celui-ci. On entendit une voix dire dans l'espace : « Mon fils ! » Ensuite il se produisit une apparition du fantôme de ma mère, à plusieurs reprises, se montrant hors du cabinet et *s'évanouissant dans la salle*. Nous avons vu tous trois ce buste de femme, un peu incliné, et qui tendait les bras en avançant la tête. Cependant je ne puis dire que j'ai reconnu ma mère, dont la physionomie n'est pas restée nettement dans mes souvenirs. Quoiqu'elle ait été trouvée semblable à une photographie que j'ai conservée d'elle, je me défie de mon imagination et je n'insiste pas sur ce phénomène.

Le seul fait que je retiens est celui du *froissement de la jupe*, car j'ai pu le contrôler et le reconnaître parfaitement.

En effet, aussitôt après la séance j'écrivis à une tante, sœur de ma mère, qui avait vécu longtemps avec elle et la connaissait intimement. A la question que je lui posai, elle répondit textuellement : « *Il est parfaitement exact que la bonne âme qui était ta mère faisait ce geste avec ses vêtements, et c'était devenu une telle manie que l'on s'en moquait. Elle les froissait*

toujours, même dans son intérieur et, le soir, en allant se coucher, elle secouait avec bruit sa jupe et sa robe ».

En terminant je tiens à affirmer :

« 1° Que je ne connaissais pas et que j'avais été dans l'impossibilité de connaître ce *tic* de ma mère ;

« 2° Qu'il y a lieu d'exclure d'une manière absolue dans ce cas toute possibilité de *truc* de la part de Politi, que je ne connais que depuis peu, et qui n'a jamais eu avec ma famille aucune relation quelconque ».

Signé « Erneste Senarega ».

Dans notre revue de la presse anglaise nous parlons, avec quelque réserve de phénomènes très curieux qui se seraient produits à Ruvo, dans l'Italie méridionale, avec deux jeunes garçons de la famille Pansini. Les journaux italiens nous montrent que tous les journaux politiques de la région reproduisent les récits, font des enquêtes, interrogent les savants officiels, les évêques, et publient des interviews. Il semble bien démontré que ces deux enfants ont été subitement transportés de Ruvo à Molfetta (49 kil.); de Ruvo à Barletta (40 kil.); de Ruvo à Giovinazzo (90 kil.); à Terlizzi (8 kil.);à Trani (17 kil.);à Bisceglie (20 kil.); à Bitonto (28 kil.); à Bari (14 kil.).

L'un d'eux, Alfred, a des trances pendant lesquelles il ne se borne pas à prononcer quelques vagues paroles en langues étrangères, mais entretient des *conversations* en français, latin, grec, et récite des passages entiers du Dante. L'entité qui semble la cause de ces phénomènes joue de mauvais tours à la famille Panzini,et va jusqu'à faire disparaître des pièces de monnaie, subtiliser les plats et les aliments déposés sur la table, etc...

Interrogé par un reporter du *Corriere delle Puglie*, Monsignor Pascale Berardi, évêque de Ruvo et Bitonto, admet les faits comme pouvant être produits par les esprits, et ajoute que lui-même a eu des preuves d'une pareille intervention. Il est bon de noter que ce prélat fut d'abord un brillant officier de Bersagliers. Il fait remarquer avec bon sens qu'il faut avoir soin de distinguer entre les bons et les mauvais esprits, comme le recommandaient les pères de l'Eglise.

Naturellement,les savants docteurs consultés ont fait intervenir la Glossolalie du subconscient et la manie ambulatoire !

La Société Romaine des Etudes Psychiques fait une enquête et il ne nous reste qu'à en attendre les résultats.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Bulletin de l'Institut général psychologique

Diderot disait,en montrant un œuf: « Voilà de quoi confondre toutes les Académies ». Ceci est encore vrai de nos jours. La science n'explique pas comment un être vivant peut sortir, avec sa complexité prodigieuse,d'une

cellule fécondée, amorphe, qui n'a qu'un dixième de millimètre dans la race humaine.

Jadis on croyait que l'embryon était un petit homme qui ne faisait que croître, depuis l'état infinitésimal jusqu'à la naissance et à l'âge adulte. L'embryologie a prouvé qu'il n'en était rien. Alors on imagina que toutes les parties de l'être existaient dans la cellule mère, mais indifférenciées. M. le professeur Yves Delage, dans la conférence qu'il fit le 10 Avril dernier, cite une expérience qui montre avec évidence qu'aucune partie de l'œuf primitif n'est différenciée dès l'origine. Cette observation a trop d'intérêt — pour nous spirites qui enseignons que c'est le périsprit qui organise la matière — pour que nous ne citions pas ce passage. Le voici :

« Voici une démonstration faite par M. Garbowski au laboratoire de Roscoff. Ce naturaliste prend des œufs d'oursins, les féconde et les laisse développer jusqu'au stade morula, dans lequel les cellules de la segmentation sont nombreuses et groupées sous l'apparence d'une petite mûre. Pendant ce développement, un certain nombre d'entre eux sont placés dans de l'eau de mer colorée, les uns dans une solution de bleu de méthylène, les autres dans une solution de rouge neutre. Ces substances ont la propriété de ne pas altérer la constitution de ces êtres, et de permettre la continuation de la vie. On obtient ainsi des larves appelées pluteus, les unes rouges, les autres bleues.

Mais avant qu'elles soient arrivées à l'état de pluteus et lorsqu'elles sont encore au stade de morula, il les coupe en deux et les met pêle-mêle, les moitiés bleues et les moitiés rouges au fond d'un long tube, sous une forte pression d'eau, et de manière à les amener à se coller. *Les fragments se soudent suivant les basards de leur rencontre* et par un triage attentif, on arrive à trouver et à isoler des morula mi parties rouges et mi parties bleues. Ces morula mixtes étant constituées par la *soudure au basard de fragments quelconques*, ne contiennent *certainement pas un matériel embryomaire complet* : certains éléments des morula normales s'y trouvent deux fois, tandis que d'autres manquent tout à fait. Eh bien ! malgré cela, ces morula se développent en *larves parfaitement normales*. On obtient des pluteus régulièrement conformés, constitués par un assemblable irrégulier de cellules, les unes rouges, les autres bleues ».

On ne saurait mieux démontrer que la forme n'est pas contenue dans la matière vivante de l'œuf, et comme elle se réalise malgré l'interversion des parties, c'est qu'il existe une force, une idée directrice comme disait Cl. Bernard, qui est indépendante de cette matière. Nous savons aujourd'hui qu'elle réside dans le périsprit, inséparable du principe intelligent à tous les degrés de l'échelle des êtres.

Archives de Psychologie

Le n° d'octobre dernier renferme une très intéressante étude de M. Lemaître sur des troubles de la personnalité survenus chez un nommé

Fritz, jeune garçon de 15 ans Ce sujet a présenté des phénomènes d'autoscopie, des poussées de somnambulisme intervenant dans sa vie normale, pendant lesquels une seconde personnalité orgueilleuse envahissait la conscience tout entière. Dans cet état, il écrivait sans s'en rendre compte — ces désordres l'inquiétaient, et surtout M. Lemaître, qui était son professeur, et qui résolut de faire surgir une autre personnalité qui fut plus forte que la personnalité normale, et que celle qui était parasitaire, de manière à les fusionner en un tout harmonieux. Un simple attouchement de la zone épigastrique (hystérogène) rendait le sujet suggestible, et de la sorte on put faire disparaître les autoscopies et les soliloques de Fritz Mais une troisième personnalité bienfaisante parut, qui se donna le nom d'Algar, et qui finit par rendre la santé à Fritz, qui avait de mauvaises habitudes solitaires. Cet Algar écrivit des vers que Fritz déclarait ne pas connaître ; il imagina un alphabet, soi-disant Arménien, au moyen duquel il écrivit des phrases que Fritz ne comprenait pas.

Ce personnage disparut à son tour quand Fritz fut redevenu tout à fait normal Il faut lire en détail ce travail consciencieux que nous ne pouvons même pas résumer ici.

Ce qu'il y a d'intéressant pour les Spirites, c'est la leçon qui se dégage de cette étude. Beaucoup d'adeptes du Spiritisme auraient été tentés, il y a peu de temps encore, de voir dans ce personnage d'Algar une intervention bienfaisante de l'au-delà, sous forme d'incarnation d'un guide protecteur, tandis que l'analyse très bien faite par M. Lemaitre nous fait comprendre que ce n'est qu'un aspect de l'individualité totale de Fritz.

Ce sont ses bons instincts qui se sont synthétisés sous l'influence de la suggestion, et qui ont fini par neutraliser les mauvais penchants qui avaient tendance à dominer la personnalité normale de Fritz. Ce sont de semblables recherches qui montrent bien, suivant nous, comment notre personnalité ordinaire n'est, pour ainsi dire, qu'un état allotropique d'une individualité plus vaste et plus profonde, dont beaucoup d'aspects nous restent inconnus pendant toute la durée de notre existence.

La Revue du Monde Invisible

est dirigée maintenant par Mgr Le Monnier, Mgr Elie Méric étant mort à la fin de l'année dernière C'était un savant et un littérateur sachant exposer clairement les problèmes les plus ardues de la psychologie. Mgr Méric avait une assez grande élévation d'idées pour ne pas chercher à dénaturer les phénomènes spirites, et il ne se hasardait que très rarement dans les explications théoriques. Il n'a pas fait un usage immodéré de l'intervention démoniaque, comme beaucoup d'autres de ses confrères, et bien que catholique convaincu, il était de ceux qui peuvent admettre que nous ne savons pas tout, et que les recherches actuelles sur la psychologie expérimentale ne doivent pas être rejetées sans un examen appro-

fondi. Ses recherches, en somme assez impartiales, auront servi à faire pénétrer dans le clergé une foule de notions auxquelles ses membres étaient assez étrangers.

Dans le n° de décembre, nous lisons une curieuse observation de M. G. de Prémarin sur des phénomène de hantise et d'évocation d'esprits qui se sont produits en Suisse. Bruits, transports d'objets, etc., montrent que les relations spirites de même nature n'ont rien d'invraisemblable, puisque M. de Prémarin, bon catholique et incrédule jadis, est aujourd'hui tout à fait persuadé de la réalité de ces manifestations, qui se sont produites sous son contrôle direct.

Le Progrès Spirite

toujours bien dirigé, s'élève avec force contre les médiums orgueilleux qui s'imaginent être en rapport avec des esprits supérieurs et qui, le plus souvent, manquent à ce point de discernement, qu'ils prennent les plus plates élucubations pour de sublimes dictées émanant des génies qui ont fait le plus d'honneur à l'humanité. Ce sont ces sortes d'enthousiastes qui ont retardé le progrès du Spiritisme dans les milieux intellectuels.

Aussi approuvons-nous pleinement M. de Faget lorsqu'il dit : « Que d'opuscules, de brochures, d'ouvrages plus importants même, dus à la *prétendue* collaboration des *invisibles*, n'ont eu leur apparente raison d'être et n'ont trouvé la possibilité de leur éclosion que dans le cerveau enfiévré d'un médium orgueilleux !...

« Nous avons lu des brochures d'une puérilité niaise, de gros volumes inutiles, pour ne pas dire plus, et nous avons rougi de les voir attribués par les médiums orgueilleux qui avaient obtenu ces communications, à des Esprits éminents,nos frères supérieurs de l'espace ! La bêtise humaine est incommensurable, dit-on.Certaines productions médianimiques — ou soi-disant telles — sont faites, malheureusement, pour ratifier cette opinion ».

Le Matin

du 3 janvier dernier publie une interview de M. Ch. Richet sur les matérialisations de la villa Carmen. Comme on devait s'y attendre, des critiques qui n'ont aucune compétence en ces matières se sont imaginé que l'apparition de Bien Boa était produite par un mannequin. En réponse à cette supposition, M. Richet hausse les épaules, et fait constater par le reporter que la photographie de B. B., examinée au stéréoscope, montre parfaitement une figure naturelle,et non un masque plus ou moins japonais. De plus, il ne faut pas oublier que ce prétendu mannequin, dans les mêmes séances où on l'a photographié, paraissait et disparaissait sous les yeux des assistants, en émergeant ou en s'enfonçant dans le sol. De plus, ce mannequin aurait dû être automobile puisqu'il se promenait ; il aurait dû avoir dans le corps un phonographe, puisqu'il parlait, tout cela est

peut être un peu trop compliqué pour être vraisemblable, d'autant plus qu'il n'aurait pas été commode au jeune médium de dissimuler tout ce matériel.

La vérité est que les partisans des hypothèses matérialistes sont aux abois en voyant un savant « officiel » français affirmer la réalité des fantômes matérialisés. Encore un peu de patience, et nous pensons que ces incrédules auront d'autres sujets d'étonnement, en constatant qu'une véritable commission scientifique aura l'occasion d'étudier, d'ici peu, un puissant médium à matérialisation qui viendra spécialement d'Amérique dans ce but.

Le Spiritualisme Moderne

cite un exemple de communication spirite par l'écriture, qui serait bien intéressant si l'on donnait les noms des témoins et des références pour en assurer l'authenticité. Le voici :

« Mlle B. médium-écrivain, fut sollicitée par une personne très-incrédule d'écrire une communication. Mlle B promit d'essayer, et le lendemain, seule chez elle, elle prit la plume et écrivit quelques lignes très touchantes et très affectueuses commençant par ces mots : « Ma chère petite enfant » et finissant par « Ton vieux culé ».

« Mlle B. fut très étonnée et très intriguée par cette signature bizarre, et lorsqu'elle remit cette communication à la personne qui la lui avait demandée, celle-ci fut stupéfiée par l'authenticité de l'esprit qui l'avait dictée. C'était un brave et digne prêtre, ami de la famille, et qui avait dirigé son éducation religieuse. Il l'appelait toujours « Ma chère petite enfant » et elle-même, enfant, ne pouvant prononcer les *r* disait « M. le culé », particularité que le médium ignorait totalement. »

La Tribune Psychique

organe de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* est toujours intéressante. Le n° de janvier annonce la conférence de Léon Denis, qui aura lieu le 4 février prochain, à 8 heures du soir, dans la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes. Les personnes désireuses d'assister à cette soirée sont priées *d'en faire la demande avant le 22 janvier*, au siège social, 57, faubourg St-Martin, le dimanche de 2 à 3 heures, ou le jeudi soir, de 8 à 9 heures, soit enfin en s'adressant à M. Paul Drubay, 10, rue Pierre Levée. Afin d'éviter l'envahissement de la salle qui s'est produit à la dernière conférence, les cartes seront *rigoureusement personnelles*. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de ne pas attendre, s'ils ont l'intention d'entendre le grand orateur sprite.

Dans le même numéro nous lisons le récit très intéressant d'une séance de clairvoyance qui eut lieu chez la dévouée M. Laffineur, relatée par M. Chartier. Le médium, Mme Gauffroy, décrivit avec exactitude plusieurs personnes connues de M. Chartier et donna des détails inconnus de celui-ci, mais dont il put contrôler plus tard l'exactitude. Au sujet d'une séance de matérialisation racontée par M. le Dr Bécour, celui-ci a

été plus favorisé que beaucoup d'autres observateurs, qui ont étudié ce médium à la même époque.

La Paix Universelle

s'élève avec raison contre l'esprit envahissant des médecins qui voudraient monopoliser tous les moyens de guérison, même ceux qui, comme le magnétisme, ne peuvent pas s'acquérir au moyen des diplômes. Ce qu'il faut pour soulager les malades par des passes, c'est d'abord de posséder le pouvoir de rayonner cette énergie qui entretient la vie des organes, et que le magnétiseur doit posséder avec surabondance ; en second lieu l'amour de ses semblables, car sans lui, les passes sont le plus souvent infructueuses. On voit quelle distance il existe entre l'exercice de l'art de guérir, qui n'est que trop souvent un métier pour les médecins, et ce véritable apostolat que nécessite l'art de magnétiser pour qu'il porte tous ses fruits.

Nous apprenons que notre ami M. Jules Gaillard, ancien député, après avoir fait une conférence très-applaudie à Grenoble, a pris également la parole à Lyon, à la salle Kardec et a charmé les auditeurs par son érudition et la chaleur de sa parole persuasive et convaincante.

Le Messager

La vaillante Revue Belge présente ses compliments aux lecteurs pour la trente-quatrième fois depuis sa fondation. Les rédacteurs peuvent être fiers de l'œuvre accomplie, et tout particulièrement M. Vanderyst, qui depuis l'origine a consacré son temps et son argent à propager et à défendre le spiritisme contre ses ennemis acharnés : les cléricaux et les matérialistes. C'est une véritable œuvre de dévouement, car chacun sait que la publication des Revues ou des journaux consacrés au spiritisme n'a jamais mené leurs rédacteurs à la fortune ou aux honneurs. Les grandes révolutions morales, sociales ou scientifiques, ont besoin d'apôtres convaincus qui, mettant le triomphe de leur idée au-dessus des intérêts matériels, savent faire tous les sacrifices nécessaires pour arriver à leur but. Rendons donc justice à ces caractères bien trempés, et inclinons-nous respectueusement devant toute une vie consacrée à la régénération de l'humanité, par les enseignements du spiritisme.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le Samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue,

---

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, a Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze. Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Lux Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Toekomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 8. — 12e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc FÉVRIER 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Le Spiritisme et les Critiques

Ce qui fait la force souveraine du Spiritisme, c'est qu'il démocratise la philosophie dans sa partie la plus aride, celle qui touche à l'étude des fonctions intellectuelles de l'homme, et qu'il démontre par des expériences à la portée de tout le monde, la fausseté des théories matérialistes. Aux négateurs de l'existence de l'âme il répond directement, péremptoirement, par les communications des prétendus morts, et cette preuve est si forte, si convaincante, qu'elle a conquis à cette doctrine des millions d'adeptes dans le monde entier.

Quel démenti éclatant aux déclamations des mandarins qui s'insurgent contre les croyances les plus anciennes de l'humanité! C'est dans toutes les classes de la Société, sans instruments compliqués, sans de longues études philosophiques que l'immortalité se révèle avec une si claire évidence qu'elle entraîne la conviction des plus incrédules, quand ils ont consenti à expérimenter. Mais comme ces voix d'outre-tombe ne confirment pas les enseignements religieux des catholiques, des protestants, des mahométans ou des bouddhistes on est certain de trouver ligués contre le Spiritisme les prêtres de ces religions, aussi bien que les croyants qui se font honneur d'avoir la foi, en fermant les yeux à tout ce qui ne leur a pas été enseigné dès leur enfance. Les spiritualistes eux-mêmes sont déroutés dans leur doctrine sur la spiritualité de l'âme. Ils ne comprennent pas l'existence du corps fluidique de l'esprit; et peu s'en faut qu'ils ne s'ébahissent presque autant que les matérialistes devant les « fantômes », qui sont la résurrection momentanée de ceux qui ont vécu sur la terre.

Il ne faut donc pas s'étonner des attaques, loyales ou perfides, dont cette nouvelle science est l'objet. Toute grande vérité, à son origine, passe par le baptême de l'injure ; et c'est l'éternel mérite de âmes bien trempées de passer sereines et indifférentes, les yeux fixés sur leur idéal, à travers les feux croisés des railleries et des insultes

de ceux qui ne comprennent pas à quelle force souveraine ils se heurtent en vain.

Rien n'est plus amusant, au fond, que d'examiner la contenance des diverses espèces d'adversaires du Spiritisme.

D'abord les solennels : ceux qui ont des situations officielles dans la science. Pour ceux-ci, c'est par le froid dédain qu'ils répondent à toute interrogation touchant à ce domaine défendu. Il n'y a de science que la leur ; celle qu'ils enseignent du haut de leur chaire académique. N'insinuez pas que la nature pourrait récéler encore quelques mystères qu'ils ignorent peut-être. Vous seriez foudroyés sous ces formules ampoulées : *La science a démontré* .. etc. Or il se trouve que, précisément, la véritable science, celle qui n'est pas momifiée dans les musées, vient de temps à autre infliger de vigoureux camouflets à cette orthodoxie. Après quelque cinquante ans d'analyses innombrables de l'air, *qualitatives et quantitatives*, s'il vous plaît, voilà qu'un chercheur, irrévérencieux pour les enseignements de l'école, recommence l'expérience et, plus attentif que ses innumérables « savants collègues » découvre l'argon, le cripton, le néon, etc., toute une tribu de corps nouveaux qui, jusqu'alors, s'étaient dérobés à toutes les archi-savantes investigations de tous les Maîtres !

Vinrent ensuite les rayons X, les émanations des corps radioactifs, et ce stupéfiant radium qui se permet de donner un fort croc-en-jambe, aux théories universellement admises dans les Académies. Quand on reçoit de l'expérience journalière des leçons aussi sévères, il semble que la morgue doctrinaire devrait baisser prudemment le nez, et ne plus opposer systématiquement une fin de non recevoir aux faits nouveaux qui se présentent escortés par de sérieux témoignages. A la suite des pontifes, marchent les thuriféraires qui exagèrent, comme toujours, l'attitude de leurs chefs de file. Pour ceux-ci, les phénomènes spirites ne sont que de vulgaires supercheries, qui ne sauraient tromper que les simples, les naïfs, mais qui ne résisteraient pas dix minutes à leur esprit avisé, pénétrant et *scientifique*, oh combien ! D'ailleurs, le seul fait de s'occuper de ces recherches dénote une incurable faiblesse d'esprit ou d'un tempérament d'hystérique, de névrosé. C'est une survivance atavique des superstitions de l'âge de la pierre. Mieux encore, c'est une maladie de l'intellect, *un cancer* de l'esprit. Essayer d'étu-

dier l'homme autrement que par les procédés usités dans les sciences biologiques, c'est faire preuve d'une intolérable mentalité. La vérité ne se découvre que par les méthodes de ces messieurs, celles qu'ils ont étudiées, dont ils ont le monopole, sans quoi tout n'est que vanité ou sottise. Admirons cette naïve outrecuidance, elle est le facteur le plus énergique de toutes les résistances que les grandes découvertes ont rencontrées. La plupart de ceux qui ont conquis un diplôme s'effarouchent à la pensée que des faits nouveaux les obligeraient à changer leurs conceptions générales sur la nature et ses lois. Ils ont eu tant de peine à farcir leur cervelle des enseignements des maîtres, qu'il leur semble colossal d'avoir à brûler ce qu'ils ont adoré ; de là leurs clameurs effarées, et ces phrases stéréotypées que l'on retrouve à chaque instant sous leur plume : « Si les faits dont on vient de parler étaient réels, il faudrait rejeter la plupart de nos connaissances les mieux établies, sur la ..., et suivant le cas, les mots de physique, de physiologie, etc.

Eh oui ! bonnes gens, il faut changer votre mentalité, et si vous ne vous y résolvez pas, vous resterez stagnants, comme les bornes dont parle Eugène Nus, qui jalonnent la route du progrès.

Nous occuperons-nous des ineffables journalistes qui écrivent sur ce sujet sans en connaître le premier mot ? Il est entendu que, par métier, un homme qui noircit des feuilles quotidiennes doit avoir de l'esprit. Aussi quel débordement d'aimable ironie, quelle nouveauté d'invention dans la critique, quel spirituel atticisme. L'un, qui a cependant parfois de l'esprit, déclare « qu'il ne connaît rien du sujet en question, mais que c'est justement pour cette raison qu'il va en parler ! » Hein ! Comme c'est trouvé, cela ? Il est évident qu'un mode semblable de raisonnement ne viendra pas à la pensée d'un homme ordinaire. Aussi est-il réservé spécialement à ceux qui ont pour mission d'instruire les masses.

D'autres ne se donnent même pas la peine de chercher quelque chose de neuf. Il leur arrive naturellement sous la plume tous les clichés, aussi vénérables qu'éculés, que nous saluons depuis trente ans comme de vieilles connaissances : « Les cerveaux qui tournent comme les tables » ; « L'esprit de Platon qui vient se loger *dans* le pied d'un guéridon » ; « Les assistants qui sont guettés par la maison de santé » : etc., etc. Et dire que sur 36 millions de français, il y en a peut-être 35 millions cinq cents

mille qui adoptent uniquement les idées de leur journal! On devine maintenant pourquoi les vérités nouvelles ont tant de peine à percer l'épaisse couche de sottise qui les séparent du grand public. Mais laissons-là la grande presse, forcément incompétente, trouverons-nous parmi les écrivains qui étudient spécialement ces questions plus de jugement ? Hélas ! non.

Dernièrement encore, un professeur d'une Faculté du Midi, en traitant du Spiritisme devant la science, a fait preuve de la plus navrante ignorance en ces matières. Se documentant aux sources les moins sûres, négligeant les travaux des savants qui ont étudié ces questions, il n'a même pas touché le véritable fait spirite, ce qui ne l'a pas empêché d'en disserter pendant 300 pages, et Dieu sait comme !

Au sujet des expériences de la villa Carmen, un autre médecin, qui s'est consacré à l'hypnotisme, est si aveuglé par le parti-pris de la négation, qu'il n'y va pas par quatre chemins. Ce qu'il faut faire désormais lorsqu'on assistera à de semblables séances, c'est « d'accueillir le prétendu fantôme à coups de poignard, de fusil, ou de lui administrer une solide pluie de coups de bâtons. » (*La Presse* du 9 janvier.) Comme c'est pondéré, scientifique et intelligent. Si au sujet de l'anesthésie qui se manifeste parfois chez des sujets hypnotisés, à laquelle les ancêtres, médicaux de notre homme ne croyaient pas,on avait proposé jadis de s'en assurer en leur faisant des entailles dans la chair,le même docteur n'aurait pas assez de justes paroles de réprobation contre ces pratiques,qui relèvent plus de l'inquisition que de la science,mais vis-à-vis des Spirites pourquoi se gêner ? L'investigation au revolver, témoigne d'une certaine originalité de bon goût. Le risque de faire subir au médium la répercussion de ces mauvais traitements, comme cela a eu lieu déjà, ne l'arrête pas une minute, ce qui donne une crâne idée de ses facultés d'investigateur et de la prudence de ses méthodes ! Revenons à des gens plus pondérés.

Il est certains critiques pour lesquels les phénomènes Spirites ne sont pas encore suffisamment établis. Ne leur parlez pas des milliers d'expériences dont les récits ont été publiés sur chaque genre de manifestation,ils les tiennent pour non avenus.Pourquoi ? Parce qu'eux-mêmes ne les ont pas observés. C'est, évidemment, d'une grande modestie dont ils font la preuve ; mais ils oublient que le

jour où ils auront contrôlé un fait quelconque, leur témoignage n'aura pas plus de valeur, pour les autres incrédules, que ceux, beaucoup plus autorisés, de leurs prédécesseurs, quand ceux-ci se nommaient Wallace ou Crookes, Zollner ou Gibier, Lombroso ou Richet.

Où l'étonnement redouble, c'est lorsque l'on voit appliquée la même méthode d'ostracisme aux phénomènes de la télépathie, qui ne seront jamais mieux établis, comme authenticité ou comme critique, que dans les *Proceedings* de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*. Ici nous sommes en présence de milliers d'observations incontestables, qui établissent irréfutablement l'action, à distance, de la pensée, soit provoquée expérimentalement, soit spontanée, et de phénomènes de clairvoyance dont personne ne peut plus douter.

Les négateurs quand même ne tiennent pas plus compte de ce trésor de faits réels que s'il n'existait pas ; ce qui ne les empêche pas de se prononcer en dernier ressort. Il nous semble que devant ceux-là il n'y a qu'à hausser les épaules, comme on le ferait vis-à-vis de quelqu'un qui voudrait trancher une question controversée d'électricité sans avoir ouvert un livre de physique.

Pour d'autres, qui veulent bien admettre la réalité de certains phénomènes, l'explication spirite leur paraît niaise, enfantine. Bien, mais quelle est la vôtre, peut-on leur demander ? Oh ! répondent-ils avec désinvolture, je n'en ai pas ! Un jour viendra ou une hypothèse X rendra compte de tous les faits, je n'ai donc qu'à attendre. Cela peut être commode, mais c'est réellement peu scientifique. Dans son beau livre sur la *Science et l'hypothèse*, un homme que l'on n'accusera pas de mysticité, M. Poincaré, écrit : « Le savant doit ordonner ; on fait la science avec des faits comme une maison avec des pierres ; mais une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierre n'est une maison. » C'est donc un devoir pour le chercheur de formuler une hypothèse, et quand celle des esprits explique tous les cas, elle doit être logiquement acceptée, de préférence à toute autre, jusqu'à ce que l'on en démontre l'insuffisance ou la fausseté. Une indifférence affectée sur la cause des phénomènes, montre simplement l'impuissance des critiques à battre en brèche l'explication spirite. C'est précisément cette impérieuse nécessité scientifique d'une explication, qui a con-

duit des hommes peu naïfs comme Lodge, F. Myers, Hodgson, Hyslop, etc., à se déclarer Spirites, toute autre hypothèse leur ayant été démontrée incomplète dans les cas observés par eux.

Nous ne devons donc jamais redouter la discussion, car elle se termine toujours en notre faveur depuis un demi-siècle. Aksakof a réfuté victorieusement le philosophe Hartmann, en le battant sur le terrain des faits. M. Gardy a montré l'insuffisance notoire des hypothèses du professeur Yung, déjà vaincu sur le terrain du magnétisme par le comte de Maricourt. Allan Kardec nous a fourni des armes pour repousser toutes les attaques, c'est à nous de les utiliser. Les lecteurs de cette Revue ont été à même de voir que nous ouvrons toutes grandes nos colonnes à toutes les théories explicatives de nos adversaires. Les thèses médico-matérialistes de MM. Binet, P. Janet, ont été exposées dans tous leurs détails, et il n'a pas été difficile d'établir qu'elles ne concernent pas les véritables médiums, mais les automatistes, ou les hystériques que l'on suggère, qui n'en sont que de pâles contrefaçons. Le partial M. Podmore a été traduit et refuté par M. le Dr Dusart, qui a fait ressortir le parti-pris de ce négateur de l'évidence même. Les objections de MM. Grasset et Richet n'ont pas été dissimulées, pas plus que les côtés faibles des expériences, lorsqu'elles en présentent, comme cela a eu lieu pour le médium Bailey, dont la faculté reste inattaquable après la discussion.

Nous n'avons pas hésité, et nous ne reculerons jamais devant le devoir de stigmatiser ces faux médiums, comme le sieur Ebstein, qui cherchent à battre monnaie avec les phénomènes Spirites. Notre œuvre est donc avant tout une recherche impartiale de la vérité ; c'est à ce caractère qu'elle doit son succès. On nous rendra cette justice de n'avoir jamais fait de réclame en faveur de qui que ce soit, et d'avoir conservé à ce journal un caractère purement scientifique. Cette attitude, commandée par la plus élémentaire loyauté, est aussi la seule que l'on doive adopter car, vraiment, il serait puéril de vouloir dissimuler les objections sérieuses, si l'on pouvait en présenter contre le Spiritisme. La Presse, par ses mille voix, aurait bientôt fait connaître partout ce défaut de la cuirasse. En réalité, si le Spiritisme continue sa marche progressive dans le monde, si tous les pays civilisés ont à l'heure actuelle des centres d'étude bien organisés, des Journaux et des Revues qui

défendent ses doctrines, c'est parce que l'expérience journalière des communications avec le monde des esprits, démontre surabondamment l'insuffisance, la fausseté ou le caractère tendanciel des attaques dirigées contre lui.

Qui pourra empêcher le monde spirituel d'agir sur le nôtre ? Si, vraiment, la communion entre les vivants et les morts est une loi de nature,quel pouvoir pourrait l'entraver ? Jadis on a pu diminuer temporairement par les tortures et le bûcher la fréquence des manifestations de l'au-delà, mais ce temps est bien mort et nulle puissance humaine ne pourra le ressusciter. Alors, de nouveau, la grandiose vérité des rapports entre le monde spirituel et le nôtre deviendra évidente à tous les yeux, car elle s'appuiera maintenant sur l'observation et l'expérience rigoureuse, qui lui donneront une certitude inébranlable.Le Spiritisme sera scientifiques ou il ne sera pas, a écrit Allan Kardec, c'est là une parole prophétique, car le Spritisme doit s'adapter à toutes les mentalités, doit être indépendant de toutes les confessions, doit s'affranchir de tout esprit de nationalité, pour être universel. La science n'a pas de patrie. Une découverte faite dans un laboratoire de Tokio ou de New-York, est vérifiée et adoptée à Paris et entre, par ce fait, dans le patrimoine intellectuel commun à tous les hommes instruits. Lorsque la vulgarisation de la certitude de l'existence de l'âme et de son immortalité sera un objet de démonstration, comme une expérience de physique, ce jour là, une des plus grandes révolutions morales sera accomplie, car les conséquences scientifiques, philosophiques, sociales qui en résulteront sont incalculables.

Travaillons donc avec ardeur à déblayer le terrain des broussailles qui l'encombrent encore. Sans nous lasser, répétons nos expériences pour leur donner toujours une précision plus grande. Séparons sans crainte l'ivraie du bon grain, il restera encore une moisson abondante, et, surtout, ne craignons ni les sarcasmes, ni les injures, de ceux qui n'ayant pas étudié, sont comme de pauvres aveugles qui cherchent encore leur route en tâtonnant, alors que nous avons été opérés de la cataracte intellectuelle qui les laisse dans les ténèbres. Encore quelques années, et les plus réfractaires seront contraints de s'incliner devant la vérité souveraine et bienfaisante de l'immortalité.

Gabriel DELANNE.

Le problème de l'être et de la survivance

(Conférence de M. Léon Denis)

Le problème de l'être et de la survivance, tel fut le sujet de la magnifique conférence faite le dimanche 4 février, à 8 h. 1/2 du soir, sous les auspices de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, à la salle des Agriculteurs, 8 rue d'Athènes.

Je vais en faire pour les lecteurs de la Revue un résumé, d'après les notes que j'ai pu prendre.

Le sujet que j'ai à traiter, dit l'orateur, est le sujet essentiel du spiritualisme expérimental, je vais examiner les manifestations extra-corporelles de l'âme.

Nous ne nous connaissons pas. Ce que l'homme ignore le plus, c'est lui-même.

La science d'aujourd'hui constate l'existence d'un univers invisible, réservoir de forces, de formes de vie, de modalités de la matière, invisibles. L'être psychique, centre et siège de la vie en nous, échappe à notre vue. L'homme qui est à la fois un être charnel et un être psychique a deux aspects qui se complètent l'un par l'autre et qui forment son unité vivante. Jusqu'ici on n'a guère envisagé, étudié et connu que l'être superficiel.

C'est ce mystère de l'être sur lequel je voudrais jeter quelques lueurs. La nouvelle science de l'être est grosse de conséquences morales et sociales. Il faut que l'homme apprenne à mieux se connaître, afin qu'il prenne conscience des forces qui dorment en lui et de ses destinées. En nous, il y a des germes puissants qui ne demandent qu'à s'épanouir par l'effort du travail et l'action de la volonté. L'épanouissement complet de ces germes dans les âmes supérieures, s'appelle le génie.

Entre le génie et l'homme ordinaire, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature.

Nous ne connaissons pas les lois universelles. Mais tout tend à prouver que le monde est régi par une loi profonde d'harmonie et de bonté. Le monde visible et le monde invisible se pénètrent. Le passé le présent et l'avenir sont liés.

Voulez-vous prendre pour exemple le problème de la justice ? L'idée de justice est la seule notion qui ait résisté aux attaques des doctrines négatives. Eh ! bien, le problème de la justice ne peut être résolu dans l'hypothèse d'une vie unique. La loi de la destinée n'est pas réalisable dans une seule vie où sans raison légitime on voit un homme perdre la santé, la raison, les êtres qui lui sont chers. S'il y a une justice elle ne peut être réalisée que dans la succession de nos vies invisibles.

Ici se dresse une grosse question :

Qu'est-ce qui prouvera que la vie invisible n'est pas un mythe ?

Pour faire cette preuve, les méthodes d'autrefois sont insuffisantes ; aujourd'hui on ne veut pas croire, mais savoir. On veut s'appuyer sur des faits bien établis, répétés. De là le succès du positivisme qui s'appuie sur la méthode expérimentale.

Pour nous diriger, il faudrait connaître le but de la vie. Aug. Comte avec sa théorie de l'inconnaissable, supprime toute notion de but, de finalité. Il prend l'homme existant et l'empêche de voir en avant et en arrière les autres chaînons sans lesquels la vie est incompréhensible. Il fait de l'homme un aveugle d'esprit.

Qui donc peut assigner une limite à l'évolution de la pensée et au développement de la connaissance ? L'inconnu d'hier ne peut-il pas être le connu de demain ?

La théorie positive est une infraction et un manquement à la loi du progrès. Elle coupe les ailes à la pensée de l'homme (applaudissements).

Que sait-on ? On ignore encore le monde des énergies, des principes, des lois. On marche à tâtons dans la forêt obscure des problèmes. On s'avance dans la douleur. Pourquoi la douleur ? Pourquoi l'homme en est-il réduit à songer avec angoisse aux êtres aimés qui se sont dispersés et évanouis un à un dans la grande nuit ?

Pendant longtemps, pour répondre à ces angoisses, nous n'avons eu que les hypothèses philosophiques ou les espérances religieuses. Philosophies et religions ne pouvaient fournir qu'une réponse dénuée de certitude.

Mais voici que des lueurs nouvelles s'allument. Des clartés viennent éclairer le problème de la vie. Cette lumière nouvelle, c'est le spiritualisme scientifique, c'est le spiritualisme expérimental.

Jusqu'ici la science n'a étudié avec succès que le monde visible, le monde de la matière. Reste à explorer un monde plus vaste encore et non moins réel, le monde de l'esprit.

Par quel lien l'homme se rattache-t-il à l'ensemble des choses ? Il faut descendre dans cette conscience profonde où est dormant tout un passé qui explique le présent, toute la jeunesse de l'âme, sa montée du fond de l'abîme, toute l'évolution spirituelle !

On hésite à se mesurer avec un tel problème. On n'ose pas. Voilà 50 ans que la science officielle refuse d'étudier cette grande question, malgré une grandiose accumulation de faits et de témoignages. M. Richet lui-même n'ose pas formuler ses conclusions à propos du fantôme d'Alger. Sans doute, l'identification du fantôme n'a pas été faite. Mais l'apparition est constante. Pourquoi ces hésitations ?

M. le docteur Jean Bayol l'a déclaré, ici même, en 1900 : « il y a un monstre français qui s'appelle le ridicule et qui fait reculer les plus vaillants. Mais moi, qui suis un vieux colonial, je demande à braver le monstre ! »

En France on se vante volontiers d'avoir vaincu toutes les tyrannies. Erreur ! une tyrannie demeure, la tyrannie des préjugés. Or, il y a un préjugé contre le spiritisme.

Tacite disait, il y a deux mille ans : Nous sommes une race d'esclaves. Nous devons lutter contre cet esclavage. Que l'homme s'affranchisse enfin de toutes les tutelles, de toutes les servitudes de l'esprit, d'où qu'elles viennent maintenant, c'est le phénomène spirite qui va attirer notre attention.

*
* *

Trois éléments entrent en jeu dans le phénomène psychique : 1° la matière, 2° la force psychique, 3° l'action de la volonté, c'est-à-dire l'esprit.

Pendant longtemps on a cru que la matière ne pouvait exister que sous trois états. W. Crookes a découvert, après les corps solides, liquides et gazeux, un quatrième état de la matière : la matière radiante. La découverte de Crookes a permis à la science contemporaine de prendre un essor imprévu dans un champ nouveau. M. Poincaré, l'éminent mathématicien, a dit que toutes les lois de la physique et de la chimie sont à réviser. Les rayons X, les rayons Rœntgen, la radio-activité de la matière ont bouleversé des chapitres de la science.

C. Lombroso, l'anthropologiste de l'Université de Turin, a écrit dans la *Revista d'Italia* une étude où il parle d'expériences qui permettent de considérer comme possibles les manifestations spiritiques. (Suit une citation de Lombroso).

Un second élément entre en action dans le phénomène psychique, c'est la force nerveuse. Plusieurs appareils ont été construits qui permettent de constater et de mesurer cette force ; notamment l'appareil dû à MM. les docteurs Baraduc, Joire etc.

Troisième élément : l'action de l'esprit, l'action de la volonté.

Qu'est-ce que la suggestion ? une volonté plus pénétrante que les autres et qui fait l'office d'un outil, d'un instrument.

Vous en avez tous des exemples dans la mémoire. Par la suggestion, le bras du sujet se marquera d'une cloque sous l'application d'un morceau de papier vulgaire. Le sujet donnera les signes de l'ivresse après avoir bu de l'eau pure, ou bien il trahira les symptômes de l'empoisonnement. Qui ne connaît le cas des stigmatisées qui sont affectées des stigmates de la passion pour avoir fixé leur pensée sur ces signes.

La grossesse et la génération offrent des phénomènes analogues. Le docteur Grondard, dans un de ses écrits, cite le cas d'un homme célèbre, vivant, qui fut opéré d'un pouce double à chaque main. Sa mère avait été pincée par un homard.

Dans le phénomène des matérialisations, c'est par l'action de la volonté que les esprits se constituent un corps provisoire à l'aide de leur corps fluidique, qui emprunte de la matière au médium et au milieu ambiant.

Une mine d'études et d'observations,c'est le sommeil. Le sommeil,c'est la sortie de l'âme hors du corps auquel elle demeure reliée par un lien fluidique que peuvent voir les sensitifs. Le sommeil est une libération temporaire de l'âme ; la mort est une libération définitive. On a pu dire avec raison que le sommeil est frère de la mort.

D'admirables études sont à faire sur l'hypnose,la léthargie, le somnambulisme et l'extase.

Vérité encore trop peu connue : les sens de l'âme sont plus puissants que les sens du corps. Preuve : les rêves. Dans le feuilleton scientifique du *Journal des Débats* en mai 1904,M. de Parville cite le cas d'une femme qui, abandonnée de son mari, a pu le retrouver parce que dans un rêve elle avait vu un petit chien entrer dans un endroit déterminé.

Les *Annales des sciences psychiques* rapportent un fait intéressant. A, Castel-Vicence en Toscane, le 3 mai 1905, le frère et la sœur font le même rêve : ils voient les ossements de leur père dans le cimetière, avec des traces de loup à coté. Vérification faite, il est établi que les fossoyeurs avaient exhumé ces ossements a l'expiration de la période légale, et qu'ils avaient négligé d'achever leur funèbre besogne.

Pendant le sommeil du corps, il reste en nous un être qui voit et entend sans le secours du corps, une âme qui peut communiquer avec d'autres âmes sans le secours de la parole.

Il y a en nous une vie plus intense que la vie des sens, vie de l'être intérieur caché en nous.

M. Maxwell, docteur en médecine et avocat général à la cour de Bordeaux,a fait d'intéressantes expériences avec Madame Agullana. Ce médium en état d'extériorisation,déclara qu'il voyait M.X. se promener pieds nus sur les marches d'un escalier dans sa maison. On vérifia. Le fait invraisemblable était exact,

Autre phénomène à étudier, la télépathie. Qu'est ce phénomène? C'est la projection à distance de la pensée ou de l'image du manifestant. Il y a là une manifestation puissante de la volonté. L'âme est donc un centre dynamique qui commande à l'organisme, qui dirige ses fonctions. Il n'est pas vrai que l'âme soit une résultante, une fonction du cerveau. Aussi les manifestations de l'âme se produisent avec plus d'intensité après la vie que pendant la vie.

Le *Daily News*, en juillet 1894, a fait constater par une commission de six savants l'envoi de messages télépathiques de Londres à Nottingham, c'est-à-dire à une distance de près de 200 kilomètres.

L'appparition de fantômes de vivants est un fait bien connu. Les *Annales des sciences psychiques* de juin 1905 citent le phénomène qu'on a appelé : le fantôme du Parlement,et qui a été rapporté par le *Daily-News* du 17 mai 1905. Il s'agit là de l'apparition en pleine séance de la Cham bre des communes d'un député malade, M. Cecil Rach, qui était dans son lit. Trois députés attestent la réalité de l'apparition.

Les manifestations du corps fluidique après la mort offrent un intérêt majeur.

Les invisibles peuvent se manifester physiquement o.i intellectuellement.

L'extériorisation des vivants et l'apparition des défunts sont régies par les mêmes lois. C'est le même phénomène, au fond.

Il n'y a là rien de surnaturel. La nature ne fait pas de saut. La mort est chose simple et naturelle. La vie de l'au-delà est le prolongement logique de la partie invisible de notre être. Comment cet être fluidique, invisible, peut-il nous apparaître? En empruntant au milieu ambiant des éléments matériels, par la puissance de la volonté.

Exemple : Matérialisation de Katie King observée par Crookes ; exemple : les phénomènes signalés dans le Mémoire rédigé par le Dr Paul Gibier, en 1900 ; un résumé de ce mémoire a paru dans le Bulletin des Congrès de l'exposition, publié sous le patronnage du Ministre de l'instruction publique. P. Gibier signale sept, huit, neuf apparitions visibles simultanément.

Les *Annales des sciences psychiques* de mars 1904 citent un phénomène intéressant. Le professeur Milesi, qui a fait à Paris des Conférences à la Sorbonne, a vu apparaître sa sœur. Il a signé avec d'autres expérimentateurs un procès-verbal en date du 11 février 1904.

Enfin, tout récemment, le fantôme d'Alger dont M. Gabriel Delanne a parlé ici même devant un auditoire captivé. Voilà un fantôme qui apparaît, dans la villa Carmen, depuis plusieurs années. L'identité de ce fantôme n'a pas eté établie. Mais l'identité du fantôme a été établie dans bien d'autres cas.

Il reste à parler du phénomène des incorporations. Un cas sensationnel, dans cette matière, est le cas de G. Pelham se manifestant par la médiumnité de Mme Piper. L'identitité de G. Pelham a été surabondamment établie devant des témoins et expérimentateurs éminents, tels que les professeurs Hodgson, Hyslop.

G. Pelham a révélé à M. Hodgson l'existence d'une correspondance secrète placée dans un tiroir indiqué. La correspondance a été découverte.

Le professeur Hyslop a pu s'entretenir avec son père, ses frères, ses oncles.

Autre cas intéressant : l'incorporation Forcade devant M. l'abbé Grimaud à Avignon,

Je mentionne pour finir la manifestation par incorporation du professeur Sidgwick, fondateur et premier président de la société des recherches psychiques de Londres ; et enfin l'incorporation d'un médecin en Mme Agullana, qui est relatée dans le livre de M. Maxwell : *phénomènes psychiques*.

*
* *

Après cet exposé des faits, je dois en venir à une conclusion. Après

avoir été raillé et persécuté, le Spiritisme a pris conctact avec l'opinion. Il vient de réaliser en quelques années un progrès considérable.

La science officielle a nié le spiritisme comme elle a nié toutes les vérités et toutes les découvertes.

Mais aujourd'hui les plus sceptiques seront forcés de s'incliner devant les faits, s'ils acceptent seulement l'étude et l'expérimentation des phénomènes psychiques.

Voilà une imposante série de phénomènes gradués : transmission de pensée, fantômes des vivants, apparition des défunts. Ces phénomènes établissent :

1° L'indépendance de l'âme.

2° La survivance.

L'action télépathique et l'action spirite ne connaissent pas de distance, de limite. Tous ces grands phénomènes basés sur l'existence de l'être psychique intérieur sont reliés entre eux par un lien commun. C'est ce lien qui rattache le monde visible à l'invisible, l'homme à Dieu.

La vie invisible est devenue un objet d'expérimentation. La vie dans l'au-delà, la vie future, peut dès maintenant être étudiée dans les phénomènes psychiques. Il y a dans ces phénomènes le fondement de la vie sociale universelle dans la vie supérieure. Tous les êtres pensants peuvent, par un procédé de communication psychique, communier ensemble dans la vie universelle.

Les esprits, les âmes, foyers et systèmes de forces, peuvent s'impressionner mutuellement et communiquer, tout comme les astres s'impressionnent entre eux. Tous les êtres reliés entre eux, sont de plus reliés à l'être universel, Dieu, par un élan de l'esprit, par un appel de la pensée. La pensée, la prière est créatrice ; elle est lien, elle est outil de développement et d'action.

Quand cette grande loi sera suffisamment connue et répandue, il n'y aura plus de terreur de la mort, plus de solitude spirituelle. Nous sommes reliés à l'existence par l'âme et non par la chair. De même nous sommes reliés les uns aux autres par l'âme plus que par le corps. Une loi de profonde solidarité gouverne l'humanité. La solidarité a sa racine dans le caractère impérissable de l'être. Tous les esprits ont le même avenir.

L'évolution humaine recevra une impulsion nouvelle.

La télégraphie est une faible image de ces communications interplanétaires des âmes, de cette communion universelle qui relie tous les êtres vivants dont la cause, dont le foyer est en Dieu.

Cette perspective idéale qui vient de s'entr'ouvrir un instant devant notre imagination, est fort éloignée. Il faut reprendre pied sur un terrain plus solide, sur le sol où se meut notre chétive humanité. Nous vivons à une époque de scepticisme et de pessimisme, ravagée par ces doctrines matérialistes qui font de l'homme un vulgaire rouage dans la machine aveugle de la matière. D'après cet enseignement, l'homme ne serait

qu'une lueur apparaissant entre deux nuits éternelles. Notre temps fait table rase et déblaie. Mais après les destructions, il faudra cependant reconstruire la cité, la cité future. Nulle œuvre vivante et durable ne peut s'édifier si elle ne s'inspire des lois supérieures, des lois éternelles de l'univers.

Quand on ignore le *moi* profond, le but de la vie, les lois de la destinée, comment pourrait-on bâtir la cité nouvelle ? Qui donc pourra présider à l'œuvre nécessaire de la reconstruction. Quelle sera l'autorité dirigeante ?

Deux forces se disputent actuellement la direction de la société.

Ces deux forces en présence sont :

1° Les *religions*, manifestement insuffisantes pour mener à bien l'œuvre de régénération ; les religions avec leurs dogmes obscurs, leurs symboles matériels, leurs formes usées d'où l'esprit s'est retiré,

2° La *science*, puissance demeurée jusqu'ici sans amour et sans lumière ; puissance formidable qui a engendré notre civilisation fiévreuse avec son prodigieux outillage, avec sa chimie subtile, avec ses œuvres de vivisection et d'investigation. Mais cette science s'est montrée impuissante à nous relever et consoler. Elle ne peut rien dans les choses de l'esprit, de la conscience, de la douleur et de la mort.

Ainsi, la pauvre âme humaine a été amoindrie. Trop de divisions, de passions et de convoitises ont meurtri ou brûlé les cœurs. L'homme perd de vue les grands devoirs et les hautes responsabilités.

Ce qui faisait la grandeur de la civilisation grecque, c'est l'union majestueuse où se joignaient en elle ces deux forces : la science, la croyance.

Ces deux principes sont entrés en conflit. La religion a opprimé la science. La science devenue victorieuse à son tour a été sur le point d'opprimer la religion. Aujourd'hui commence un nouveau mouvement. La science et la croyance seront obligées de se rejoindre, comme au temps de la civilisation orientale.

La science est bâtie sur le roc de la raison et de l'expérience, mais elle a le devoir d'explorer les milieux supérieurs de la nature et de la vie.

Cette science nouvelle sera le couronnement des autres sciences.

Les invisibles font effort, en ce moment, pour nous apporter les indispensables preuves des faits qui servent de fondement à la science rénovatrice qui s'appelle le spiritualisme expérimental.

La révélation capitale du spiritisme expérimental, c'est la loi de l'évolution sans fin qui régit l'être humain et tous les êtres. L'homme construit sa personnalité et sa conscience dans des vies successives à travers le temps. Il accomplit une évolution infinie dans la sagesse, dans l'amour.

L'univers est bonté et justice. Le mal est un état passager. C'est le degré inférieur et vite franchi d'une échelle de perfection et de bonheur. Notre formation implique la sanction du bien et du mal. De là vient la

nécessité pour nous de renaître en des vies semées d'épreuves. Au cours de leur évolution infinie, les âmes projettent leurs vibrations vers tous les rivages de l'espace et du temps.

De funestes théories prétendent que la vie est inutile et mène au néant. Au premier rang de ces théories figurent les doctrines germaniques de Buchner, de Nietzche et d'Hœckel. Le livre de ce dernier auteur intitulé : « Les énigmes de l'univers » s'est vendu à 300.000 exemplaires !

Ces doctrines tendent à opérer une désagrégation de nos forces morales; elles abolissent notre confiance dans l'avenir ; elles tuent les qualités maîtresses de notre race avide de liberté, de lumière, enflammée d'une certitude d'immortalité, croyante au progrès des âmes à travers les vies successives.

Notre doctrine celtique était vraie. Rejetons les théories d'outre-Rhin. Ayez confiance en votre destinée. Oui, la vie a un but. Ce but, c'est l'action, c'est la lutte pour la conquête de la vérité, de la justice, de la sagesse, de la bonté. L'existence est sans fin. Rien n'est perdu. La mort n'est qu'un mot mal interprété, une apparence, un effet d'optique. Il y a des vies visibles et des vies invisibles ; il n'y a pas de mort.

A ceux qui savent s'élever au-dessus des préjugés d'école et d'opinion, aux esprits libres qui sentent la nécessité, à cette heure de crise, de recherches en dehors des doctrines qui s'excluent, une base pour travailler au relèvement de l'esprit, et pour redonner la confiance à notre race, je dis : Il y a tout cela dans le spiritualisme expérimental. Il y a en lui la vérité et par suite la force indispensable à l'œuvre de relèvement moral. Il faut donc aider efficacement les sociétés et les hommes qui travaillent à cette grande œuvre, qui prépare un avenir meilleur pour nous tous et pour l'humanité.

Telles furent les idées développées par l'éloquent orateur devant un auditoire visiblement frémissant d'une haute et puissante satisfaction. Une joie inaccoutumée éclairait les visages et projetait sur les fronts quelque chose qui ressemblait au reflet d'une noble pensée.

L'admiration émue des auditeurs s'exprima par des applaudissements prolongés. La salle était comble.

M. Léon Denis, n'ayant pas besoin d'être présenté à un auditoire et à des amis qui le connaissent bien, avait été du moins salué par M. Gabriel Delanne, l'éminent Président de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* qui avait pris l'initiative et l'organisation de la conférence.

M. G. Delanne clôtura cette belle soirée en remerciant au nom des assistants M. Léon Denis, l'éloquent apôtre du spiritisme, qui vient de propager cette doctrine à travers la France dans une campagne de conférences qui n'a pas duré moins de deux mois.

J. GAILLARD.

Katie King

Les apparitions de Katie King ont été si bien étudiées par William Crookes, que ce cas est devenu classique. Toutes les observations qui s'y rapportent méritent d'être citées, car quelques-unes, comme celle de Madame Marryat, font connaître des détails que le grand physicien anglais n'a pas relatés. Nous pensons que le témoignage de cet écrivain a de la valeur, car William Crookes confirme l'exactitude de ce qu'elle a publié au sujet de la dernière apparition de Katie, ce qui permet de croire qu'elle a été aussi véridique pour les autres séances, puisque les récits contenus dans ce livre n'ont jamais été démentis par les témoins cités (1).

N. d. l. r.

« ... Miss Florence Cook est le médium par l'intermédiaire duquel se manifesta l'esprit célèbre « Katie King » qui a provoqué tant de contestations, et aux séances qu'elle donnait chez ses parents à Hackney accouraient en foule, dans le seul but de voir ce personnage, les hommes les plus intelligents et les plus éminents dans les sciences : Sergants Cox et Ballantyne, M. S. C. Hall, M. Alfred Crookes et bien d'autres, qui étaient avec elle sur le pied de la plus grande intimité.

« En vue de ceux qui ne sont pas initiés, laissez-moi commencer par dire *qui* était supposée être « Katie King ». Ce qu'elle racontait d'elle-même c'est que son nom était « Annie Owen Morgan » ; qu'elle était la fille de sir Henry Morgan, boucanier fameux qui vivait vers l'époque de la République et qui subit la mort sur les mers, étant par le fait, un pirate. Qu'elle-même avait environ douze ans quand Charles Ier fut décapité ; qu'elle avait été mariée et avait eu deux petits enfants ; qu'elle avait commis plus de crimes que nous n'aimerions à en entendre raconter, ayant tué des hommes de sa propre main, mais qu'elle était cependant morte toute jeune, vers 22 ou 23 ans. A toutes les questions relatives à la raison de sa réapparition sur la terre, elle ne faisait qu'une réponse : Qu'il faisait partie de la tâche qui lui était assignée de convaincre le monde de la réalité du Spiritualisme. Tels sont les renseignements que j'ai recueillis de sa bouche même...

(1) Extrait du livre : *There is no Death* (Il n'y a pas de mort) de Mme Florence Marryat.

L'ordre de ces séances était toujours le même ; Miss Cook se retirait dans une chambre de derrière, séparée des assistants par un même rideau de damas, et au bout de quelques instants, la forme de « Katie King » apparaissait, vêtue de blanc, et venait se promener au milieu des personnes présentes, à la lumière du gaz, et causait comme l'une d'elles. Florence Cook est (comme je l'ai déjà dit) une petite brunette mince, aux yeux noirs et aux cheveux bouclés, et au nez aquilin délicat. Parfois « Katie » lui ressemblait exactement ; d'autres fois elle était totalement différente. Parfois aussi elle était beaucoup plus grande. J'ai une grande photographie de « Katie » prise à la lumière oxhydrique (1) ; elle y paraît être le double de Florence (Florrie) Cook, et cependant Florrie regardait pendant qu'on la photographiait.

« J'ai assisté à plusieurs séances de Miss Cook avec M. Crookes, et j'ai vu les mesures prises par lui, qu'il mentionne dans son ouvrage sur ce sujet. J'ai vu les boucles de Florrie *clouées au parquet* en dehors du rideau, en vue de l'assistance, pendant que « Katie » se promenait par la pièce et causait avec nous. J'ai vu placer Florrie, derrière le rideau, sur le plateau d'une bascule construite exprès par M. Crookes, tandis que la balance restait en vue. J'ai vu dans ces conditions que le médium pesait dans son état normal environ 51 kilos, et que, dès que la forme matérialisée était complètement développée, la balance remontait à environ 25 kilos 500 gr. De plus j'ai vu, en plusieurs occasions, Florrie et « Katie » ensemble, de sorte qu'il ne saurait y avoir de doute pour moi, quant à la question qu'elles étaient deux créatures distinctes. Néanmoins je puis très bien comprendre combien il doit avoir été difficile pour des étrangers de comparer la grande ressemblance entre le médium et l'Esprit, sans soupçonner qu'ils ne faisaient qu'une seule et même personne.

« Un soir « Katie » sortit et vint se percher sur mes genoux. Je pouvais sentir que c'était une femme bien plus potelée et bien plus lourde que Miss Cook mais elle lui ressemblait étonnamment comme traits, et je le lui dis. Katie ne parut pas prendre la chose comme un compliment. Elle haussa les épaules, fit une grimace et dit : « Je sais bien que je lui ressemble, je n'y puis rien, mais j'étais

(1) Lunelight.

beaucoup plus jolie que cela pendant ma vie sur la terre. Vous verrez quelque jour — vous verrez. » Après s'être définitivement retirée ce soir-là, elle repassa la tête en dehors du rideau, et dit avec le fort zézayement qu'elle avait toujours : « J'ai besoin de Mme Ross-Church.» (1) Je me levai et allai la trouver, sur quoi elle me tira en dedans du rideau, et je vis alors qu'il était si mince que le gaz qui, de la chambre extérieure, brillait au travers, permettait de tout voir distinctement dans la pièce intérieure. « Katie » me tira par ma robe avec impatience et me dit : « Asseyez-vous par terre » ; ce que je fis. Elle s'assit alors elle-même sur mes genoux, en me disant : « Et maintenant, ma chère, nous allons faire une bonne « causette » comme les femmes en font sur la terre. » Pendant ce temps, Florence Cook était étendue sur un matelas par terre, près de nous, plongée dans une profonde *trance*. « Katie » sembla très désireuse que je m'assurasse, sans aucun doute possible, que c'était bien Florrie. « Touchez-la, me dit-elle ; prenez-lui la main, tirez ses boucles. Voyez-vous que c'est bien Florrie qui est étendue là ? » Quand je lui répondis que j'étais parfaitement certaine qu'il n'y avait pas de doute de la chose, l'Esprit me dit : Alors, tournez-vous de ce côté et voyez comment j'étais dans la vie terrestre ». Je me tournai vers la forme qui était dans mes bras, et quel fut mon étonnement de voir une femme belle comme le jour, avec de grands yeux gris ou bleus, une peau blanche et une profusion de cheveux d'un rouge doré. « Katie » jouit de ma surprise et me demanda : « Ne suis-je pas plus jolie que Florrie, maintenant ? » Elle se leva alors, prit une paire de ciseaux sur la table et coupa une boucle de ses cheveux et une boucle de ceux du médium. Je les possède encore en lieu sûr, à l'heure qu'il est. L'une est presque noire, souple et soyeuse ; l'autre est d'un rouge doré, rude au toucher. Après m'avoir fait ce cadeau, « Katie » me dit : « Retournez dans la chambre, maintenant, mais n'en parlez pas aux autres ce soir : ils voudraient tous me voir. »

Un autre soir qu'il faisait très chaud, elle s'assit sur mes genoux au milieu des assistants, et je sentis de la transpiration sur son bras. Cela me surprit. Je lui demandai si, en ce moment, elle avait les veines, les nerfs et les sécrétions d'un corps humain ; si du sang

(1) Ross Church est le premier nom de Mme Marryat.

circulait dans son corps et si elle avait un cœur et des poumons. La réponse fut : « J'ai tout ce qu'a Florrie. » En cette occasion aussi elle m'appela après elle dans la pièce de derrière, et, laissant tomber son vêtement blanc, se tint debout devant moi complètement nue. « Maintenant, dit-elle, vous pouvez voir que je suis une femme. » Ce qu'elle était, en effet, et même une femme très bien faite ; je l'examinai attentivement, tandis que Miss Cook était étendue sur la planche à côté de nous.

Cette fois, au lieu de me congédier, « Katie » me dit de m'asseoir près du médium, et m'ayant apporté une bougie et des allumettes, dit que je devais faire de la lumière aussitôt qu'elle frapperait trois coups, attendu que Florrie aurait une attaque de nerfs en s'éveillant, et aurait besoin de mon assistance. Elle s'agenouilla alors et m'embrassa, et je vis qu'elle était toujours nue. « Où est votre vêtement, Katie ? lui demandai-je. — Oh ! il est parti, dit-elle ; je l'ai envoyé en avant. » En disant ces mots, agenouillée à côté de moi, elle frappa trois coups sur le plancher. Je frottai l'allumette presque simultanément avec le signal, mais quand elle flamba, « Katie King » avait disparu comme un éclair. Miss Cook s'éveilla, comme elle l'avait prédit, tout apeurée, en proie à une crise de larmes, et il fallut la calmer.

« En une autre occasion, quelqu'un de la société demanda à « Katie » de dire *pourquoi* elle ne pouvait se montrer à la lumière de plus d'un bec de gaz. La question parut l'irriter et elle répondit : « Je vous ai déjà dit plusieurs fois que je ne puis demeurer exposée à une lumière intense. Je ne sais pas *pourquoi,* mais je ne peux pas ; et si vous voulez vous assurer de la vérité de ce que je dis, ouvrez complètement le gaz et voyez ce qui arrivera. Seulement, rappelez-vous que si vous le faites, il n'y aura pas de séance ce soir, parce que je ne pourrai pas revenir, et qu'il faut faire votre choix. »

« Sur cette affirmation, on mit aux voix pour savoir si on tenterait ou non l'expérience, et toutes les personnes présentes (M. S. C. Hall faisait partie du nombre) décidèrent que nous préférions être témoins de l'effet de la pleine lumière du gaz sur la forme matérialisée, plutôt que d'avoir la séance ordinaire, attendu que cela trancherait définitivement la question controversée de la nécessité d'une obscurité, au moins partielle, (sinon complète) pour une séance de matérialisation. Nous fîmes donc connaître notre choix à

« Katie », et elle consentit à subir l'épreuve, bien qu'elle ait dit plus tard que nous lui avions fait endurer par là de grandes souffrances. Elle se plaça contre la muraille du salon, lés bras étendus, comme si elle était crucifiée. Alors on ouvrit tout grand trois becs de gaz, dans une pièce carrée d'environ 16 pieds de côté (1). L'effet sur « Katie King » fut saisissant. A peine demeura-t-elle une seconde telle qu'elle était, puis elle commença à se désagréger peu à peu. Je ne saurais comparer la dématérialisation de sa forme à autre chose qu'à une poupée de cire fondant devant un feu ardent. D'abord ses traits se brouillèrent et devinrent indistincts ; ils semblèrent se confondre l'un avec l'autre : les yeux s'enfoncèrent dans les orbites, le nez disparut, l'os frontal s'effondra, ensuite ses membres parurent céder sous elle, et elle s'affaissa de plus en plus sur le tapis comme un édifice qui s'écroule. A la fin il ne resta plus *rien que sa tête* au-dessus du parquet — puis seulement un paquet de draperie blanche, qui disparut d'un mouvement brusque, comme si une main le tirait après elle — et nous demeurâmes reregardant fixement la place où, un instant auparavant, se tenait « Katie King ».

« Elle était toujours vêtue d'une draperie blanche, mais celle-ci variait comme qualité. Quelquefois elle ressemblait à de la flanelle ; d'autres fois à de la mousseline ou du jaconas ; le plus souvent c'était une espèce de tricot (2) (tulle) de coton serré. Les assistants étaient fort adonnés à demander à « Katie » un morceau de sa robe, pour le conserver en souvenir de leur visite. Quand ils le recevaient, ils le cachetaient soigneusement dans une enveloppe et l'emportaient chez eux ; et ils restaient tout surpris en examinant leur trésor de constater qu'il avait entièrement disparu.

« Katie avait coutume de dire qu'on ne pouvait rien faire durer de ce qu'elle portait sur elle sans enlever un peu de la vitalité du médium, et, par suite, d'affaiblir d'autant celui-ci. Un soir, comme elle coupait plutôt prodiguement des morceaux de sa robe, je lui fis observer que cela demanderait beaucoup de racommodage. Elle répondit : « Je vais vous montrer comment on racommode les robes dans le monde spirituel ». Elle replia alors une douzaine de

(1) Environ 25 mètres carrés.

(2) Cotton net.

fois sur elle-même la largeur du devant de son vêtement,et y découpa deux ou trois trois ronds. Je suis sûre que quand elle laissa retomber l'étoffe il devait y avoir trente ou quarante trous, et « Katie » dit : Ça ne fait-il pas une jolie écumoire ?». Elle se mit alors, pendant que nous nous tenions tout près d'elle, à secouer doucement sa jupe, et en une minute elle était aussi parfaite qu'avant, sans qu'on y pût voir un seul trou. Quand nous exprimâmes notre étonnement, elle me dit de prendre les ciseaux et de lui couper les cheveux. Elle avait ce soir-là une profusion de boucles lui tombant jusqu'à la taille. J'obéis religieusement, hachant les cheveux partout où je pouvais, tandis qu'elle continuait à me dire : « Coupez encore ! Coupez encore ! Non pas pour vous, vous savez, parce que vous ne pourrez pas les emporter ».

« Je coupai donc boucle après boucle, et, aussi vite qu'ils tombaient à terre, *les cheveux lui repoussaient sur la tête*. Quand j'eus fini, « Katie » me demanda d'examiner sa chevelure et de voir si je pourrais découvrir un endroit portant la trace de l'usage des ciseaux ; je le fis sans aucun résultat. Et l'on ne put pas non plus retrouver les cheveux coupés : ils avaient disparu.

« Katie King » a été photographiée bien des fois, à la lumière oxhydrique par M. Alfred Crookes, mais ses portraits ressemblent tous trop à son médium pour avoir aucune valeur pour établir sa prétention d'être une identité distincte de celui-ci. Elle avait toujours déclaré qu'elle n'apparaîtrait plus sur cette terre après le mois de mai 1874, et en conséquence, le 21, elle réunit ses amis pour leur dire adieu : je fus du nombre. « Katie » avait prié Miss Cook de se munir d'un grand panier de fleurs et de rubans. Elle s'assit sur le plancher et fit pour chacun de ses amis un bouquet à garder en souvenir d'elle.

« Le mien, qui se compose de muguet et d'un géranium rose, paraît presque aussi frais, à près de dix-sept ans de date, que lorsqu'elle me le donna. Il était accompagné des mots suivants, que « Katie » écrivit en ma présence sur une feuille de papier :

« D'Annie Owen de Morgan (Alias « Katie ») à son amie Florence Marryat Ross-Church. Avec ses amitiés. *Pensez à moi* (en français).

21 mai 1874. »

« La scène d'adieu fut aussi pathétique que si nous allions

être séparés par la mort d'une chère compagne. « Katie » elle-même ne semblait pas savoir comment s'en aller. Elle revint à maintes reprises pour jeter un dernier regard sur nous, et particulièrement sur M. Alfred Crookes, qui lui était aussi attaché qu'elle l'était à lui. Sa prédiction s'est accomplie, et depuis ce jour, Florence Cook ne l'a jamais revue et n'a jamais rien appris d'elle. »

Pour la traduction : R. D.

Bibliographie

Phénomènes Métapsychiques, Méthodes et Observations, Par J. MAXWELL avec une préface par Ch. Richet, et une introduction par Sir Oliver Lodge, Ainsi qu'un nouveau chapitre contenant un cas complexe par Ch. Richet, et un compte rendu de quelques phénomènes récemment observés par le traducteur L. Finch.

Tel est, sauf quelques abréviations, le titre de l'édition Anglaise de l'œuvre remarquable de M. Maxwell, intitulée : *Les Phénomènes Psychiques*. On voit que le spiritisme devenu psychisme est aujourd'hui passé au Métapsychisme avec M. Richet et Mme Finch, en attendant qu'il devienne sans doute l'Orthopsychisme. Puisse cette dernière transformation lui faire enfin trouver grâce aux yeux des savants restés jusqu'ici réfractaires !

Ainsi modifiée, cette édition Anglaise présente un volume beaucoup plus considérable ; et les additions importantes qui y ont été faites lui donnent, je dirai presque malgré les auteurs, un caractère et une signification spirite très accentuée.

Dans son Introduction, sir Oliver Lodge présente aux lecteurs Anglais M. Maxwell, aux qualités duquel il rend un hommage mérité. Il le loue surtout d'avoir rapporté les faits tels qu'ils se sont offerts à son observation, sans chercher à les provoquer ni à en tirer des théories ; car, dit-il, on n'est pas encore entré dans la période scientifique, mais plutôt dans une période prenewtonienne, peut-être même pré-copernicienne, et l'on doit se borner à accumuler les matériaux et les faits que nos successeurs mettront en œuvre.

Il termine prudemment son introduction en disant : « Et maintenant, pour en finir, qu'il soit bien entendu que je ne me rends responsable ni du contenu du livre, ni des remarques qui y sont intercalées, ni enfin de sa traduction. Tout ce que je veux me borner à faire, c'est d'exprimer ma confiance dans la bonne foi du Dr Maxwell, dans son impartialité et sa compétence. »

Le lecteur français connaît la préface où le Dr Richet, après avoir reconnu qu'il y a des livres pour lesquels une préface est superflue, parfois même nuisible, écrit cette phrase : « Il n'y a donc jamais à craindre qu'une science nouvelle, faisant irruption dans la science ancienne, ne vienne bouleverser les données acquises et contredire ce qui a été établi par les savants. » A l'appui de ce curieux paradoxe, il fait appel à l'astronomie, où je crois que la Terre a cessé d'être au centre de l'Univers ; à la physiologie, qui, depuis Harvey, a quelque peu modifié nos idées sur la circulation du sang ; à la physique, où les rayons lumineux ont cessé d'être *émis* et où la matière n'est plus impénétrable ; à la chimie, où pour reprendre son exemple, l'eau ne se trouve plus décomposé en deux corps *simples*. Faut-il parler de la géologie ? N'insistons pas. Du reste la vraie conclusion de cette préface ne peut être que cette formule : La science d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier et ne sera pas celle de demain ; et c'est en vain que M. Richet cherche à tranquilliser les vieux savants.

Mme Finch, modifiant l'ordre des chapitres de l'édition Française, y intercale le cas d'Antoine B..., rapporté et commenté par le Dr Richet. On sait que pendant un séjour à Fontainebleau de Mme X. ., un esprit se disant Antoine B..., se montra à elle, lui raconta une grande partie de sa vie, lui citant beaucoup de circonstances totalement inconnues d'elle, lui donnant en un mot de nombreuses preuves d'identité. M. Richet était alors à Carqueiranne, et Mme X... lui écrivait le compte-rendu de tout ce qui se produisait.

Antoine B.... ayant été pendant sa vie un ami du professeur, celui-ci pouvait contrôler ses affirmations, et il constate que personne autre que lui et Antoine B..., ne pouvait connaître certaines particularités.

Plus tard le même médium, se trouvant avec le professeur, vit le fantôme de la veuve d'Antoine B... avec un aspect qu'il ne lui connaissait pas, et accompagnée d'un chiffre 7. Elle annonça que Mme B... devait succomber sous peu, 7 mois ou 7 semaines, à une affection pulmonaire. En effet Mme B.... dont la santé ne paraissait pas mauvaise, succombait au bout de sept semaines a une maladie des poumons.

Le professeur Richet dit que toute l'histoire racontée à Mme X... étant vraie, il y a quelque chose de choquant dans l'affirmation qu'elle ne vient pas d'Antoine lui-même.

Il trouve qu'il est cependant relativement plus rationnel de ne recourir a aucune force étrangère, puisque, « à la rigueur, » une intelligence humaine, dans des conditions extraordinaires de clairvoyance, peut suffire à expliquer le tout. Il est vrai qu'il oublie de nous dire quelles sont ces conditions et sur quoi il se fonde pour attribuer de telles facultés à une intelligence humaine. Où sont ses preuves ? Si elle a de si prodigieuses facultés, pourquoi se trompe-t-elle souvent ?

S'il faut admettre l'intervention d'une autre personnalité que le médium, le professeur se demande quelle peut être cette personnalité. Est-

ce Antoine B... lui-même, que le médium a cru voir et a décrit exactement ? Cette hypothèse, ajoute-t-il, est la plus simple et, à première vue elle nous satisfait. Mais que d'objections ! Comment la conscience peut-elle persister après la mort ? Comment des intelligences qui ont eu une naissance peuvent-elles ne pas mourir ? L'un implique l'autre.

Ce raisonnement rappelle celui de Lavoisier : comment des pierres peuvent-elles tomber du ciel, puisqu'il n'y en a pas ? — De même que l'on a répondu au grand savant : « il y en a, puisqu'il en tombe, » les faits que l'on compte aujourd'hui par milliers répondent : « les consciences *peuvent* survivre, puisqu'elles en font la preuve. »

Le professeur trouve absurde de prétendre que l'homme soit le seul être intelligent de la création. Il y a d'autres forces intelligentes, dit-il, qu'on les appelle génies, anges, démons etc... cela ne peut être mis en doute, mais ce qui est extrêmement douteux, c'est que ces forces puissent entrer en communication avec l'homme.

Pourquoi ? Il oublie encore de nous le dire. C'est toujours le même procédé d'affirmations sans preuves.

« Enfin puisque, dit-il, aucune des autres hypothèses ne peut me convenir et qu'il en faut cependant une, car les faits sont indéniables, j'appellerai X... cette hypothèse que je ne connais pas, dont je suis incapable de donner la formule et à laquelle je me rattache. » On voit qu'une telle hypothèse n'a rien de compromettant.

J'arrive maintenant à la troisième partie de ce volume, intitulée : *Quelques phénomènes psychiques récemment observés.*

Madame Finch nous fait connaître que le médium très remarquable, dont M. Maxwell parle en de nombreux passages de son livre, et auquel elle donne le nom de *Meurice,* a été dans ces deux dernières années observé par le Dr Richet, un de ses amis, le Dr X.. le Dr Maxwell et elle-même. Le Dr X... lui a fourni de nombreuses notes, dont le contenu est vérifié par M. Maxwell et qu'elle a utilisées pour la rédaction de ce compte-rendu. Mme Finch et M. Maxwell lui-même affirment que quelque fantastiques et romanesques que puissent paraître les faits mentionnés, ils sont de la plus stricte réalité. Nous ajouterons qu'au point de vue spirite ils sont de la plus haute importance.

Le médium est un homme de trente-deux ans, très instruit, fort impressionnable, mais nullement hystérique, se plaignant souvent de névralgies, mais, sauf cela, d'une bonne santé. Après les phénomènes, il se plaint souvent d'épuisement et accuse parfois au creux épigastrique une sensation de vide, comme si quelque chose de matériel venait de sortir de lui. Il éprouve une sorte de répulsion pour toutes les pratiques du spiritisme, et ce n'est que peu à peu que M. Maxwell est parvenu à l'intéresser aux phénomènes curieux qui se produisent en sa présence. Il ne tombe pas en trance et son intelligence très éclairée lui donne la précieuse faculté d'analyser les faits.

Les personnalités qui se sont manifestées par sa médiumnité sont sur-

tout John King, Chappe d'Auteroche, quatre entités se donnant à elles-mêmes le nom de Bonnes fées, et deux amis décédés de M. Maxwell.

Les communications se font par coups frappés, très souvent sans aucun contact ; d'autres fois le médium prend un crayon, tourne sa pointe vers la table ou vers un des expérimentateurs, et les coups éclatent au point touché par le crayon. Le bras du médium s'anesthésie et est quelquefois traversé comme par des décharges électriques, mais il ne s'y produit aucun mouvement. Souvent les coups se produisent pendant une promenade, et alors ils retentissent dans la canne que tient le médium, ou sur la soie d'un parapluie tendu, dont il touche le manche. Il semble alors que de grosses gouttes de pluie tombent sur la soie.

J'ai déjà dit que les coups étaient souvent frappés sans aucun contact. 'ajouterai que dans un certain nombre d'expériences ils présentèrent un complet synchronisme avec les gestes du médium, rappelant ce qui a été observé avec Eusapia. Une intéressante expérience réussit même de façon remarquable. Le médium formula *mentalement* la volonté de frapper la table et, chaque fois, le coup se produisit en l'absence absolue de tout geste. Il est vrai qu'une entité prétendit être intervenue.

Le médium eut de fréquentes visions ; mais ce qui m'a surtout frappé et sur quoi je veux appeler l'attention, afin de ne pas allonger indéfiniment cette étude, concerne l'entité désignée par les initiales H. B.

H. B. avait été l'ami de M. Maxwell, auteur du récit traduit par Mme Finch ; il était mort à un âge avancé, après avoir vécu confiné chez lui pendant six ans par la paralysie. Le médium ne l'avait jamais vu et ne connaissait aucune particularité de son existence. Néanmoins, dès le début, il le décrivit avec une rigoureuse exactitude, donnant des détails inconnus de M. Maxwell, qui s'assura plus tard de leur exactitude. Il donna également ses noms et prénoms et le décrivit à diverses périodes de sa vie. Un jour que M. Meurice se promenait dans la forêt d'Arcachon, il vit devant lui H. B. en pleine lumière, signala les particularités de sa marche, de ses vêtements, de sa canne, du journal qu'il lisait ; toutes choses parfaitement exactes et ne se trompa que sur un détail. La nuit, il reconnaissait son pas...

Le récit de M. Maxwell contient un très grand nombre de détails du plus vif intérêt, en dehors des visions dont je viens de parler. Pour me borner aux phénomènes physiques, je signalerai les mouvements de meubles à distance, même sans aucun geste du médium, et la reproduction des expériences d'Eusapia avec le pèse-lettres. M. Meurice après avoir promené ses mains autour de certains objets, statuettes ou autres, entraînait ceux-ci, en se maintenant toujours à une certaine distance, et cela en plein jour et tandis que les assistants passaient leurs mains entre les mains du médium et l'objet en mouvement. Chaque fois qu'une expérience de ce genre devait réussir, M. Meurice accusait dans la paume des mains et autour de ses doigts la singulière sensation de toiles d'araignée, souvent signalée par Mme d'Espérance dans les séances de matérialisa-

tions. A plusieurs reprises le Dr X... affirme avoir entendu comme un froissement de soie contre la statuette, quoiqu'il se fût assuré qu'il ne s'y trouvait absolument ni ch.veu, ni fil de soie en action. Après chacun de ces phénomènes, le médium se déclarait profondément épuisé, et l'on était obligé de le laisser se reposer pendant quelque temps.

Je signale en passant les phénomènes lumineux qui se produisirent dans plusieurs séances auxquelles assistaient les Docteurs Richet, Maxwel et X... et je passe sous silence la curieuse histoire de M. et Mme Stephens. J'en ai dit assez, je pense, pour montrer l'importance de cette édition, et faire désirer au lecteur de lire un jour ces intéressants récits dans leur langue originale.

Dr DUSART.

Le Magnétisme et les Médecins

Nous savons qu'un Congrès de médecins doit se réunir prochainement pour étudier les moyens d'interdire complètement l'exercice de l'art de guérir à tous ceux qui n'ont pas un diplôme. Les magnétiseurs ne trouveront pas grâce devant eux ; c'est pourquoi il est bon de signaler combien les prétentions des docteurs sont arbitraires, quand il s'agit d'une méthode qui ne fait pas appel à la pharmacopée.

La lutte entre les officiels et les indépendants ne date pas d'hier. Chaque fois que cela a été possible, les syndicats des médecins ou ceux qui les représentaient anciennement, ont fait appel à la justice, sans avoir eu toutefois gain de cause en toutes circonstances.

Le plus célèbre des procès de ce genre est celui qu'eut à subir Du Potet, à Montpellier.

Sur la plainte du recteur de l'Académie, qui dans l'œuvre de propagande magnétique du célèbre magnétiseur avait vu une infraction à la loi, du Potet comparut devant le tribunal de Police Correctionnelle et devant la cour Royale de cette ville, les 15 et 27 juin 1836, et fut deux fois acquitté.

Du Potet, dont les cours et les traitements publics avaient produit dans l'Académie et la ville une véritable révolution, ne voulut

pas se pourvoir d'un avocat et présenta lui-même sa défense. Nous empruntons à l'ouvrage si bien documenté de M. Bué, *Le Magnétisme Curatif*, le texte de cet intéressant discours, toujours aussi actuel qu'il y a 70 ans :

*
* *

Messieurs,

La nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes. La Médecine ne veut pas que cela soit vrai ; elle jette le blâme sur ceux qui s'offrent de vous en convaincre ; imiterez-vous cette conduite ? Ne pourrai-je devant vous justifier les magnétiseurs du soupçon d'imposture qui pèse sur eux ?

Tout mon crime est d'avoir sollicité l'examen public, non point d'une *Doctrine*, mais de simples phénomènes que les savants de votre ville ignorent.

La jeunesse a répondu à mon appel ; elle a voulu se former une opinion sur une chose encore en dehors de la science actuelle ; elle a voulu savoir si le discrédit jeté par les savants sur le Magnétisme était mérité ; dédaignant un instant les traditions de l'Ecole, ces jeunes étudiants sont accourus voir les phénomènes nouveaux.

Me condamnerez-vous pour ce fait ?

Auriez-vous condamné Paganini pour avoir tiré des sons nouveaux de son instrument, l'abbé Parabère parce que son organisme lui faisait trouver des sources ?

Le premier qui aimanta un barreau de fer et le présenta à la foule était donc coupable aussi ? Auriez-vous condamné Galvani, Volta, s'ils fussent venus vous démontrer les incroyables effets d'une pile de métaux diversement superposés ?

En quoi suis-je plus coupable qu'eux ?

Ai-je péché contre la morale ? — J'apprends aux hommes à faire de leurs réserves vitales le plus noble usage qu'on puisse en faire : *Soulager les souffrances de leurs semblables*. Ai-je violé la loi sur l'enseignement ou sur la médecine ? — Que fais-je ? Est-ce de la physique, de la chimie ou de la médecine ; ou est-ce quelque chose de nouveau qui surpasse en grandeur toutes ces sciences ?

Y a-t-il là une science ou un art ? Je n'en sais vraiment rien moi-même ; tout ce que je puis dire, c'est que j'enseigne à produire le sommeil sans *opium*, et à guérir la fièvre sans *quinquina* ; ma science bannit les drogues ; mon art ruine les apothicaires.

Nous autres, magnétiseurs, nous donnons des forces à l'organisme, nous le soutenons quand il succombe ; nous remettons de *l'huile dans la lampe quand il n'y en a plus.*

Voyez combien nous différons des savants : ceux-ci avec toute leur science n'arrivent qu'à diminuer la vie ; nous, nous en augmentons la durée ! Leur savoir est contenu dans un livre, le nôtre réside dans la nature même de chaque être ! Notre enseignement est facile et simple : nous n'avons pas besoin de disséquer les cadavres et les vivants ! Ce n'est pas une science de *mots*, c'est une science de *faits*.

Verrez-vous un coupable dans l'homme loyal qui a voulu donner des preuves de ce qu'il croit être une puissance nouvelle susceptible de rendre des services importants à ses semblables ? un homme qui n'a fait que chercher à mettre en action les propriétés de son être ? Me fallait-il, en effet, demander à M. le Ministre et à M. le Recteur la permission de marcher ? Marcher, magnétiser, n'est-ce pas là, au même titre, une faculté naturelle de l'homme !

Un grand nombre de savants croient s'honorer grandement en rejetant sans examen des choses nouvelles. Le temps, par la suite, leur donnera une sévère leçon ! Un jour le magnétisme sera la gloire des Ecoles ! et les médecins emploieront les procédés qu'ils condamnent aujourd'hui.

Enfin, on ne peut empêcher de proclamer une vérité ! Se taire parce que cette vérité peut offusquer certains esprits prévenus ou retardataires, c'est, à mon sens, plus qu'un crime, c'est une lâcheté !

*
* *

L'éloquent plaidoyer qui précède résume fort bien les arguments irréfutables que l'on peut opposer à la science médicale ; il est indigne de vouloir obliger les gens à se faire tuer doctoralement, s'ils peuvent se sauver par l'intervention d'un archi-ignorant qui possède la force nécessaire pour rétablir leur santé.

« Pourquoi, s'écriait le célèbre professeur Royer Collard en pleine Académie le 31 mai 1842, pourquoi chacun ne serait-il pas libre de chercher la vérité comme il l'entend, par les voies même les plus étranges.

« Votre science officielle est-elle si positive, si invariablement

établie, qu'on puisse affirmer que dans quelques années elle ne semblera pas aussi fausse qu'elle vous paraît vraie aujourd'hui ?

« Je suis de ceux qui pensent (et je me hâte de le déclarer) que la liberté illimitée des opinions, pourvu qu'elle ne s'attaque qu'aux opinions, et qu'elle ne se traduise pas en actes nuisibles ou répréhensibles, est toujours un plus grand bien que son abus n'est un mal !

« Que si donc une police médicale quelconque prétendait faire la guerre à l'*Homéopathie* — pour appeler les choses par leur nom — au *Magnétisme*, voire même à la recherche de la *Pierre Philosophale*, je serais le premier à prendre leur défense ; je protesterais hautement et publiquement contre toute tentative de cette nature ».

Voilà qui est parler d'or ; et ces appréciations doivent être connues de tous les magistrats qui ont à se prononcer dans les procès intentés aux magnétiseurs. D'ailleurs, la volonté du législateur est formelle : tout magnétiseur qui ne prescrit pas de remède, qui ne fait pas d'opération, ne tombe pas sous le coup de la loi. Il ne faut pas craindre de le répéter sans cesse, parce que c'est la vérité. Voici l'opinion du Dr Chevandier, député de la Drôme, rapporteur de la loi sur l'exercice de la médecine. Cette lettre était adressée à M. le comte Constantin, président du Congrès international du magnétisme curatif en 1889.

Monsieur le Président,

La commission chargée de l'étude du projet de loi sur l'exercice de la médecine, a eu à examiner les pétitions nombreuses jointes à celle produite par le bureau du Congrès international du Magnétisme curatif de 1889.

Il a été reconnu par l'*unanimité* des membres présents que la loi sur l'exercice de la Médecine ne visait ni les masseurs, ni les magnétiseurs, *tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou leurs procédés au traitement des maladies.*

Ils retomberaient sous le coup de la loi le jour où, sous le couvert du Massage, du Magnétisme ou de l'hypnotisme, ils feraient de la médecine ou prescriraient des médicaments.

Dans ces conditions la commission, croyant avoir fait droit aux pétitions dont elle était saisie, n'a pas cru devoir en entendre

les auteurs. Ce que je viens de dire est consigné dans mon rapport.

Veuillez agréer, etc.

Signé Dr CHEVANDIER, *rapporteur.*



Malgré cette lettre et l'exposé des motifs de la loi sur l'exercice de la médecine, où la même appréciation est écrite en toutes lettres, les tribunaux condamnent les magnétiseurs qui ne font cependant qu'exercer leur art, sans prescrire de médicaments ou faire d'opérations. C'est un criant déni de justice, et malgré une pétition revêtue de plus de 200.000 signatures, les députés n'ont pas voulu réviser la loi. Il serait grand temps aujourd'hui d'organiser une vaste agitation autour de cette question, qui doit intéresser tout le monde, puisqu'il s'agit du plus précieux de tous les biens : la santé. L'époque des élections législatives étant proche, nous convions les bons citoyens à poser cette question du libre exercice du magnétisme, aux candidats qui brigueront leurs suffrages, peut-être, ainsi, arriverons-nous à faire triompher une des plus justes revendications de la liberté humaine.

A. BECKER.

Dunglas Home

Mme la Princesse de Metternich écrit ses *Mémoires*. La haute situation qu'occupa a la Cour des Tuileries et dans la société parisienne la femme de l'Ambassadeur d'Autriche en France, sous le règne de Napoléon III, le renom de bonne grâce et d'esprit dont un tiers de siècle n'a pu effacer l'éclatant souvenir, assurent aux *Mémoires* de la princesse de Metternich, quand ils seront publiés, un succès égal auprès des gens du monde et des historiens.

Voici un chapitre de cette œuvre qui, à la date de 1863, rapporte quelques phénomènes auxquels assista la princesse, ils ne manquent pas d'intérêt, et montrent la parfaite bonne foi du célèbre médium Anglais, en même temps que son désintéressement.

*
* *

Beaucoup de personnes qui, comme moi, vivaient à Paris en 1863, se souviendront encore, aujourd'hui, de Dunglas Home.

Je crois qu'il fut un des premiers à faire profession de spiritisme. Depuis le XVIIIe siècle, où Cagliostro avait produit tant de sensation, on n'avait — d'après ce que je sais — vu personne qui se nommât spirite et se présentât sous ce titre. (1)

Il y avait bien les tables dansantes et battantes, puis les crayons qui écrivaient sous les manipulations de bons médiums. Quant à moi, je confesse que je ne voyais qu'un truc amusant dans les tables dansantes, et que je n'ai jamais réussi à déchiffrer les pattes de mouche mystérieuses.

Alors, on entendit un beau jour que Dunglas Home était arrivé, célèbre spiritiste d'Amérique qui traitait avec grand mépris les petites manifestations dont on s'occupait et qui en haussait les épaules. On colportait qu'il appartenait au monde des grands « médiums », qui sont pénétrés d'un zèle sacré et établissent la communication entre ceux qui vivent et ceux qui peuplent l'univers sous forme d'esprits.

Dunglas Home, précédé d'une grande renommée, sut aussitôt que Napoléon et l'impératrice Eugénie se sentaient attirés par toutes les choses surnaturelles. Il n'était donc pas difficile, pour lui, d'être introduit auprès de Leurs Majestés afin de leur démontrer les relations qui existent entre les vivants et les morts, ou, comme il s'exprimait toujours, « ceux qui sont partis ».

Les séances spiritistes des Tuileries firent beaucoup parler d'elles. L'Empereur, l'Impératrice et toute la Cour s'exprimaient en des termes de grande surprise sur ce qu'ils avaient vu. On racontait, par exemple, que deux énormes caisses de boules, qui ne pouvaient être mises en mouvement qu'avec grande difficulté par six hommes quand on levait, au printemps, les tapis, s'étaient, d'elles-mêmes, mises en mouvement et avaient marché jusqu'au milieu du salon !... On ajoutait que les fauteuils et les chaises avaient fait une course furieuse d'un coin de la chambre jusqu'à l'autre, comme portées par un ouragan. Les cristaux des lustres avaient dansé, tandis qu'on entendait frapper des coups de toute part ; en somme, un vrai sabbat. L'Empereur avait fait prier, quelques messieurs qui

(1) La princesse de Metternich n'est pas très bien informée. Il existait des Spirites à Paris depuis 1859 ; et la Revue d'Allan Kardec, en 1863, comptait plus de 500 abonnés.

s'occupent de physique (je crois, des professeurs de l'Université) de prendre part à la séance, en les priant d'approfondir l'affaire pour trouver une explication de ces phénomènes étranges qui, peut-être, émanaient de l'électricité ou d'une force quelconque encore inconnue. Les invités ne trouvaient aucune explication et — bien qu'ils fussent très incrédules au sujet du spiritisme — ils exprimaient une réelle surprise sur ce qu'ils avaient vu.

Je ne saurais dire si Napoléon fut honoré d'une manifestation spéciale des « Esprits », mais je ne le crois pas.

Les expériences des Tuileries produisirent, cela va sans dire, une curiosité générale, et tout le monde voulut faire la connaissance de Home. Mais, puisqu'il se donnait pour un monsieur assez riche et ne prétendait jamais à recevoir des honoraires, c'était impossible de se trouver avec lui autrement que dans des maisons d'amis communs.

*
* *

Un de nos amis, le prince Joachim Murat, à qui Home était recommandé d'Amérique et de Russie, le réunit avec nous chez M. et Mme de J..., que nous connaissions de Trouville. On fixa, de commun accord, un soir où Home viendrait chez eux, pour nous introduire dans le monde des esprits. Mme de J..., qui était très pieuse et ne se sentait pas du tout attirée par les prétendus spectres, ne voulait pas se prêter à inviter Home chez elle. Aussi, son mari hésitait. Mais on les persuada en déclarant, conformément à la vérité, que Home lui-même était non seulement un catholique croyant, mais qu'il avait aussi induit sa femme, une princesse russe qu'il avait épousée, à changer la foi orthodoxe pour le catholicisme. On ajoutait que celle-ci, après la naissance d'un fils, tombant gravement malade, avait supporté ses souffrances avec une patience infinie, et que ses derniers moments avaient été édifiants. Pendant sa longue maladie, elle racontait souvent que tous les jours une forme féminine apparaissait devant son lit, couverte d'un long voile blanc. Cette apparition lui disait : « Le voile qui me couvre deviendra toujours plus court. Quand il ne couvrira plus que mon visage, l'heure de ta mort sera proche ; — au moment où tu verras ma face, tu abandonneras cette terre ! »

Après avoir reçu la sainte communion, elle aurait déclaré à haute voix, devant tous les assistants, qu'elle jurait, sur la sainte

hostie qu'elle venait de recevoir, que tout ce que son mari disait sur les rapports avec le monde des esprits était la pure vérité. Lorsque la femme, mourante, eut fait la déclaration que son mari n'était ni sorcier ni imposteur, elle se dressa et s'écria, avec une expression ineffable de béatitude : « Je la vois ! » et elle expira.

Cette histoire me fut confirmée par des gens très dignes de foi et qui n'approuvaient pas du tout les expériences de Home. Ils en tenaient le récit de deux témoins qui avaient assisté à la mort de Mme Home. Mais revenons à la séance chez Mme de J...

Le bel appartement, spacieux et élégamment meublé, de la rue de la Paix était splendidement illuminé ; il n'avait rien pour exciter des frissons. Au contraire. On sentait, par les préparatifs mêmes, que M. et Mme de J... ne voulaient rien savoir des « esp its »- et les assistants devaient voir, bien voir, pour que rien n'échappât à leurs regards

Nous étions environ quinze personnes.

Il pouvait être neuf heures lorsque nous entrâmes. M. Home n'était pas encore là. La maîtresse de maison, qui semblait un peu énervée, émettait des doutes sur l'exactitude des esprits et prévoyait un *fiasco*. Pendant cette conversation, la porte s'ouvrit et livra passage au prince Murat, accompagné de Home. Un petit frisson courut parmi les dames, mais il passa aussitôt lorsqu'elles virent devant elles un monsieur élégant, d'un aspect tout à fait correct, avec des manières d'homme du monde, qui se fit présenter avec des façons aimables. Home pouvait avoir, alors, entre trente et quarante ans. De taille moyenne, svelte, avec des cheveux d'un blond roux joliment ondulés, une moustache de la même couleur, des yeux bleus très clairs, un teint légèrement blanc, il n'avait rien du tout de spectral. Il était habillé avec beaucoup d'élégance, habit noir, cravate blanche, gants gris perle et trois grosses perles au plastron. En un mot, un gentleman de pied en cap. Il parla un très bon français avec un léger accent anglais.

Après les premières salutations, on s'assit Chacun choisissait sa place selon son goût. Mais la plupart se tenaient près de la table ronde placée devant un sofa et couverte d'un tapis Home s'assit dans nn fauteuil éloigné de trois ou quatre mètres de la table. Ce auteuil, je le note à dessein, se trouvait isolé au milieu de la

chambre, en sorte qu'une communication entre lui et la table était absolument impossible et qu'on pouvait suivre exactement chacun des mouvements de l'opérateur.

Celui-ci dit d'une façon tout à fait naturelle et d'une voix un peu fatiguée : « Je ne sais pas s' « ils » sont déjà ici, et même pas s' « ils » viendront !

Ces mots nous impressionnèrent. « Ils », les esprits !

Home rejeta la tête, ferma à moitié les yeux, devint de plus en plus pâle et, soudainement, on l'entendit demander : « *Bryan, are you here ?* » (1) Dans la même seconde, deux coups secs venant de l'intérieur de la table répondirent, et ils avaient un son si étrangement dur que maintenant encore j'en garde le souvenir. « Bryan se rend presque toujours à mon appel », murmura Home, « c'était mon meilleur ami ». A peine avait-il dit ces paroles, que la danse effrénée des cristaux du lustre commença. Partout on entendit des coups secs aux murs et aux meubles, et une chaise ne résista pas au désir de se mettre en mouvement dans une marche forcenée, tout en étant assez bien élevée pour s'arrêter directement devant nous.

Home ne bougea pas.

*
* *

Aucun muscle de son visage ne changea : son corps restait immobile. Alors nous l'entendîmes dire : « Maintenant, ils nous entourent ; bientôt ils se feront apercevoir et vous allez vous rendre compte de leur présence. » Notre attention était extrêmement excitée, et dans ce moment même j'avais la sensation qu'une main de fer me saisit la cheville et la serra. D'autres se sentaient serrés à la nuque ou au bras. On ne savait s'expliquer cette sensation étrange, car, malgré l'effort de la main de fer on n'éprouvait pas la moindre douleur.

J'ajoute qu'on sentait la pression de chaque doigt, en sorte qu'on pouvait annoncer exactement : voici l'index, voici le médium, etc. C'est inexplicable. Bientôt après, on discerna un mouvement dans les coins du tapis ; on eût dit que des mains s'efforçaient d'en sortir. Alors une main ou — si l'on veut — quelque chose de semblable se tendit vers moi : je m'éloignai instinctivement. Mais mon mari la saisit sans hésitation et la tint le plus fermement qu'il put pour

(1) Bryan, êtes-vous ici ?

l'empêcher de lui échapper. D'autres personnes éprouvèrent le même phénomène. Cependant, les mains, solidement tenues, *fondaient, pour ainsi dire, entre les doigts jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien...* Nous soulevâmes en grande hâte le tapis, et nous vîmes rien — rien du tout!

On alluma une bougie. On rechercha, en se donnant toutes les peines du monde, pour découvrir quelque chose. En vain. Home, pendant tout ce temps, n'avait pas bougé; il était resté assis, presque immobile, dans son fauteuil. Il regarda les sceptiques avec pitié ou, plutôt, sans la moindre marque d'intérêt, indifférent comme il s'était montré durant toute la scène.

Après quelques minutes, les messieurs s'assirent de nouveau autour de la table. A peine eurent-ils repris leurs places, qu'on entendit frapper vivement sous la table.

Alors, mon mari se glissa sous la table pour se rendre enfin compte de ce qui se passait. A peine y était-il qu'il nous cria de rester tranquille et de ne pas frapper sur la table pour l'induire en erreur. La société, qui s'était tenue tout à fait tranquille, protesta contre ce reproche et, ne pouvant s'expliquer la chose d'aucune façon, on renonça à poursuivre les recherches pour passer à d'autres expériences. Home, dont le visage était devenu d'une pâleur de cadavre, dit alors : « Les esprits nous entourent — un d'eux est tout près de vous, — vous allez sentir quelque chose comme un léger coup de vent. » Et, en effet, nous sentîmes glisser quelque chose de semblable sur nos épaules et sur nos cheveux. « A présent, proféra Home, un esprit est debout près du piano ; je vais le prier de porter le petit bouquet de violettes qui s'y trouve à la dame à laquelle il appartient. » Je l'avais mis là en entrant, avant l'arrivée de Home.

Le *spirite*, qui semblait à présent plongé dans l'état qu'on nomme *in a trance*, pencha sa figure pâle derrière le dossier du fauteuil, et alors le petit bouquet se mit en mouvement, glissa, pour tomber enfin sur mes genoux. Rapidement, quelques messieurs s'en emparèrent pour voir s'il n'était pas en communication avec le piano ou la table par quelque mince fil de fer. On ne trouva de nouveau rien et l'on me restitua le bouquet.

*
* *

Personne de nous ne trouvait une explication. Pourtant, ni mon mari ni moi ne fûmes convertis au spiritisme et restâmes toujours très sceptiques.

Je raconte uniquement ce que j'ai vu — simplement et strictement selon la vérité — mais non ce que j'ai cru. Je fais expressément mes réserves.

Ensuite Home demanda d'une voix faible s'il n'y avait pas moyen de faire apporter un petit harmonium à main, nommé mélophone ; puisque les expériences marchaient si bien, « ils » seraient peut-être prêts à jouer, si leurs forces le permettaient.

Deux des assistants offrirent de se rendre à un magasin d'instruments de musique du boulevard pour y emprunter un instrument de ce genre. Ils partirent aussitôt.

Pendant leur absence, Home, qui avait l'air très fatigué, se leva lentement et s'approcha de nous tous, qui conversions sur ce que nous venions de voir. En attendant, les cristaux continuaient leur vacarme et de toute part on entendait frapper des coups. Mais personne n'y prêtait plus attention : on y était déjà habitué. Le médium ne s'en occupa point davantage.

Home me demanda s'il ne me serait pas agréable d'être en communication avec les esprits ? Je répondis que Je préférais les relations avec les vivants. « Mais, répliqua-t-il, c'est tellement consolant ; cela ne suffit-il pas à prouver l'immortalité de l'âme ? »

« Puisque j'y crois, lui dis-je, je n'éprouve pas le besoin d'appeler les morts ! »

Alors, Home mit le doigt sur sa bouche comme s'il voulait commander le silence et s'écria : « Oh ! ne dites pas les morts ! Il n'y a pas de morts, mais seulement des disparus, disparus à nos yeux mortels, mais ils vivent autant que nous, seulement dans d'autres sphères. On ne doit jamais dire de quelqu'un qu'il est mort, mais uniquement qu'il est parti. »

Employant les esprits à prouver l' « au-delà », Home ne supportait pas que d'autres le soupçonnassent de sorcellerie. Il était profondément dévoué à Pie IX et alla à différentes reprises à Rome témoigner son respect à Sa Sainteté. Le Saint-Père ne voyait pas de bon œil les expériences spirites et l'on racontait qu'il avait exhorté Home avec insistance à ne plus s'en occuper. Home

aurait alors assuré le pape qu'il n'y pouvait rien et qu'il se sentirait lui-même heureux si les esprits le laissaient en paix.

Les deux messieurs qui étaient allés chercher le mélophone revinrent enfin avec l'instrument. On en joue assis, en le plaçant sur ses genoux. On tire les tiroirs avec la main gauche, tandis que de la droite on joue la mélodie. L'instrument fut remis entre mes mains — Home n'y avait point touché — et l'on me dit de me placer debout au milieu de la chambre et de tenir la courroie du tiroir le bras tendu, de façon à ce que tous les assistants pussent tout voir et tout contrôler. Je pris la manivelle; aussitôt l'instrument commença à jouer des airs vraiment célestes. C'était si plein, si beau, si doux que tous nous écoutions, charmés. Cela évoquait des airs anciens — comme du Palestrina — mais personne ne reconnut les airs, quoique quelques bons connaisseurs de musique se trouvassent dans l'assistance. Profondément émus — céla semblera peut-être ridicule — nous écoutions cette musique troublante; *plusieurs des auditeurs avaient des larmes aux yeux.*

Le petit instrument paraissait ensorcelé.

*
* *

La séance finit sur cette expérience. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas assisté à ces épreuves voyaient en Home un personnage habile qui présentait adroitement ses pieds pour des mains de fantôme.

Je dis et je répète que Home se tenait toujours à une distance d'au moins trois mètres de nous, et qu'il était assis de façon à pouvoir être observé de tous côtés.

Peut-être conviendrai-je que Home fut un prestidigitateur incomparable; en tout cas, je nie absolument qu'il nous ait hypnotisés, comme beaucoup de gens se plaisaient à le dire.

Ce qui me choqua dans les prétendues manifestations « des esprits », c'est leur enfantillage. Cela suffirait à me dégriser, si j'inclinais vers le spiritisme. (1)

---

(1) On remarquera le ton de ce récit. La narratrice, après avoir établi que toute supercherie était impossible, insinue que, *peut-être*, Home était-il « un prétédigateur incomparable ». Ensuite les Esprit exécutent une musique dont la beauté amène des larmes dans les yeux des assistants, tous, cependant, habitués à entende les plus grands artistes ; et la princesse appelle cela « des enfantillages » ! Elle refuse de communiquer avec les

Quelques jours après la soirée chez Mme de J..., l'impératrice Eugénie nous convia aux Tuileries pour assister à une séance en petit comité, qui devait avoir lieu entre cinq et six heures de l'après-midi. Elle fut bien moins intéressante que celle de Mme de J..., Home ne semblait pas bien disposé. Lui ou les esprits étaient de mauvaise humeur. Il ne parvint qu'à faire marcher une table... C'était très ingénu, et les esprits, cette fois-ci, ne devaient être que des enfants.

Par contre, une autre expérience nous causa un vif étonnement. Sur la même table, il y avait un chandelier, avec une bougie allumée. Lorsque la table commença de se mouvoir et se mit en plan oblique, le chandelier ne tomba pas, mais resta debout, sans glisser, et la flamme de la bougie brûlait horizontalement, au lieu de brûler verticalement.

Personne ne m'a jamais su expliquer ce phénomène, contraire à toutes les lois physiques.

La semaine suivante, on m'annonça un jour la visite de Home. Je confesse que l'idée d'être seule avec lui ne m'était pas agréable. J'allais me faire excuser quand, honteuse de ma lâcheté, je changeai d'avis et le reçus.

Il entra ; je lui indiquai une chaise vis-à-vis de moi, et à peine avions-nous commencé de causer qu'un bruit étrange me surprit.

C'était comme si des gouttes tombaient sur des pierres. D'abord je ne voulais pas m'en apercevoir, mais, comme la chute des gouttes devenait continuellement plus forte, je tournai la tête du côté du bruit.

Home vit ce mouvement et dit, très calme : « Oh ! ce n'est rien — c'est probablement « un » qui se trouve très près de vous ; — « ils » me suivent partout, et c'est chose rare qu'ils me laissent tout à fait tranquille. Si vous voyiez ce qui arrive quand mon petit garçon est dans la chambre ! Si vous voulez, je vous l'amènerai un jour. Il n'a que trois ans. Je vous laisserai alors seule avec lui. Alors vous seriez étonnée et convaincue, car un enfant ne saurait faire de la prestidigitation. »

êtres invisibles qui sont autour d'elle. De quel droit, alors, porter sur eux un jugement defavorable ? Comme on sent bien les préventions d'une personne inféodée sans discernement aux croyances cléricales ! (*N. d. l. R.*)

Je remerciai et refusai. Home me quitta bientôt après. Plus tard, il m'écrivit une fois,et je conserve la lettre dans ma collection d'autographes.

Fut-il un aventurier, un prestidigitateur ou un grand hypnotiseur ? On ne le saura jamais. Il n'est plus parmi les vivants. Lui aussi, il « est parti ».

Princesse PAULINE METTERNICH-SANDOR.

(Oesterreiehsche Rundschau).

Le Spiritisme expérimental

Billancourt, 11 décembre 1905.

Cher Monsieur,

Je viens vous prier d'insérer dans votre belle Revue le fait suivant, contrôlé par beaucoup de personnes, notamment par Mme W.

Ces circonstances se rattachent à une période si douloureuse de ma vie, que jusqu'à présent je n'ai pas eu le courage de vous en faire le récit. Mais je crois qu'il est de mon devoir de vous les communiquer maintenant,parce qu'il me semble que c'est là une preuve certaine que l'âme des vivants peut, durant le sommeil du corps, communiquer avec ses proches.

Le 3 juin 1902, à onze heures et demie du soir, je revenais chez moi, lorsqu'une force inconnue me fit dire au cocher : rue de Passy, n°**. J'y arrivai, je descendis et montai les deux étages de l'appartement qu'habite Mme W. Je sonnai, elle vint m'ouvrir en peignoir, et, avec son amabilité coutumière, me pria d'entrer. Ce n'est qu'à ce moment que je compris toute l'étrangeté de ma démarche. Je m'excusai et voulus me retirer sur le champ. Mais Mme W. me retint instamment, avec sa courtoisie habituelle, et exigea de moi que je vinsse assister à une séance qu'elle tenait avec une vieille dame qui lui servait de médium.

J'étais, à cette époque, dans une période d'incertitude et de doute et m'étais presque entièrement désintéressée des questions spirites. Mme W. me pria de m'approcher de la table, ce que je fis pour acquiescer à son désir, et demandai : « Y a-t-il quelqu'un pour moi ? » La table bondit sur moi, les coups retentirent secs et forts : « Charles Dorian », me fut-il répondu. Or, j'avais vu mon mari la veille en parfaite santé et se disposant à faire un voyage. Profondément émue, je m'écriai : « Comment, tu es désincarné ? » L'Esprit répondit : « Foudroyé à 9 h. 1/2 du matin ». « Mais tu es député », dis-je, « les journaux en auraient parlé ? » Réponse : « Les journaux en parleront ».

Je partis dans un état difficile à décrire ; je revins chez moi,je réveillai toute la maison en faisant part de cette communication, et je priai qu'à la première heure le lendemain on m'apportât les journaux. Je n'y trouvai point la confirmation du message. Du coup, je perdis toute confiance et racontai à beaucoup de mes amis ce qui m'était arrivé en disant : « Voyez à quel point il faut peu croire à ces hallucinations ! »

Dix jours se passèrent ; je revis M. Dorian[1] plusieurs fois durant cet intervalle, sans lui parler, bien entendu, de la communication.Du reste, il n'y croyait pas.

Le 13 juin, un vendredi, au matin, juste dix jours après la communication reçue chez Mme W., je vis le cocher de mon mari arriver brides abattues dans la cour. Il m'apportait un billet de mon beau-frère ainsi conçu .

Notre pauvre Charles foudroyé à 9 h. 1/2 du matin.

Il était mort.

J'ai revu une fois depuis, la vieille dame médium. Dans la séance que j'eus avec elle, j'interrogeai l'âme de mon mari : Crois-tu à présent à la réalité de notre survivance ? Réponse : J'y crois parce que je sais. Demande : Comment, pendant ton existence matérielle, te fut-il possible de communiquer avec moi ? Réponse : Je dormais, il était 11 h. 1/2 du soir, et mon âme pressentant la fin prochaine de mon existence terrestre, est venue t'avertir.

J'ai tenu, cher Monsieur Delanne, à vous faire part de cette haute et consolante preuve de notre immortalité qui me fut accordée. Les témoins de ce que j'avance sont nombreux.

Je vous prie d'accepter l'expression de ma plus sincère admiration et reconnaissance.

Tola DORIAN.
Princesse Metzcherski.

L'Ecriture Mécanique

Toulouse, le 7 décembre 1905,

Monsieur Delanne,

Les événements de Russie m'ont fait souvenir d'une communication obtenue spontanément en 1876,dans un groupe spirite à Bordeaux, dont le principal médium était Mme Krell. Cette dame lettrée, il est vrai, n'a jamais essayé de versifier. Mais un travail se faisait dans son cerveau quelques jours avant l'obtention d'une communication en vers. Ce travail semblait avoir pour but de faire trouver les rimes. Soit en promenade, soit dans son intérieur un mot se présentait à sa pensée avec obstination,

et comme lorsqu'on cherche un rebus, elle n'était satisfaite qu'après en avoir trouvé la rime. C'était une obsession, mais dans le bon sens.

Cela rendait le medium heureux parce que c'était une joie pour nous que ces communications, aussi Mme Krell avertissait-elle de la surprise qui nous attendait avant peu.

Si vous pensez, monsieur, intéresser les lecteurs de votre journal en la portant à leur connaissance, je serai heureux de vous l'avoir envoyée.

Veuillez, cher monsieur, agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

A. COMÈRA.

*
* *

On peut remarquer par la description des symptômes qui précédaient ces manifestations, le travail subconscient qui avait lieu pour l'élaboration de l'idée poétique. Les partisans de la personnalité seconde, travaillant à l'insu de la conscience ordinaire, trouveront un appui dans cette observation. Mais, d'autre part, si l'esprit pour se manifester doit préparer le cerveau du médium, ou plus exactement, agir sur la partie du prérisprit qui y correspond, on pourra voir dans ce travail préliminaire, involontaire de la part du médium, la preuve d'une intervention étrangère à l'écrivain. Quoi qu'il en soit, voici ces vers :

*
* *

Communication spirite obtenue spontanément en janvier 1876, à Bordeaux, par Mme Krell, médium à incarnations, endormie par les Esprits.

La foudre éclate aux Cieux et le tonnerre gronde
Faisant trembler l'Europe et les rois consternés,
Napoléon vainqueur promène sur le monde
Ses glorieux soldats, ses aigles couronnés.

Des canons sont brisés sur la neige durcie,
Des chevaux éventrés, broyés, les flancs ouverts,
Des cadavres sanglants, à la face noircie,
Montrent leurs corps hachés, leurs crânes entrouverts !

Près de là deux soldats sont couchés par la gloire
Dans les plis d'un drapeau grand parmi les vainqueurs !
L'un porte l'aigle double, à double tête noire,
Et l'autre la cocarde aux trois libres couleurs !

Au dernier moment de souffrance
Sur le seuil de l'éternité,
Un cri de paix et d'espérance
Par le français est répété.

Il dit : « L'avenir s'illumine
« Et m'environne de clarté ;
« Je vois du progrès, fleur divine
« Rayonner la fraternité !

« Frère, aujourd'hui la politique
« Tue, et la liberté demain,
« Etendra sa main pacifique
« Sur l'Univers républicain !

La mort en paraissant a dissipé la haine !
Dans un même linceul elle les tient unis,
Elle a jeté sur eux la gravité sereine
Et pour le même monde ils sont tous deux partis !

ESPRIT D'ALFRED DE MUSSET.

Etaient présents les membres du groupe : Vicomte du Fresnal — D[r] Le Blaye — Mme Dumonteil M. et Mme Caron — M. Krell — M. Coméra, etc.

Correspondance

Carcassonne, 9 janvier 1906

Monsieur Gabriel Delanne, Directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* ; 40 Boulevard Exelmans, Paris.

Pour beaucoup de vos lecteurs se trouvant sans doute dans mon cas, je crois utile et intéressant de vous faire connaître les faits médianimiques surprenants dont monsieur le comte de Tromelin est l'auteur. Il habite 152, avenue du Prado, à Marseille et je vous donne son adresse, après en avoir obtenu l'autorisation, pour que vous puissiez contrôler au besoin. Voici les faits ..Au début de novembre 1905, j'écrivis à monsieur le comte de Tromelin que je m'occupais beaucoup de spiritisme et d'occultisme, mais que malgré tout ce que j'avais pu voir, je ne pouvais m'empêcher d'avoir des doutes sur l'existence des esprits et ces facultés étranges des médiums dont parlent les livres. Bref, j'étais très perplexe, car rien ne valait pour moi les faits personnels, et je demandai à monsieur le comte de Tromelin, s'il voulait bien me faire l'honneur d'une réponse, de me révéler au moins un fait précis, connu de moi seul, et plus s'il le pouvait. Pour tout renseignement je lui donnais mon adresse à Carcassonne.

Sa réponse, écrite spontanément, a dépassé toutes mes prévisions. Il m'a indiqué *cinq faits* très précis, avec dates à l'appui, qui ont levé tous mes doutes sur les facultés divinatoires des Esprits répondant par l'intermédiaire des médiums. Il m'annonçait par exemple que le 1[er] décembre prochain je devais engager ma parole pour une affaire qui peut influer sur toute mon existence, mais qu'il ne s'agissait pas d'un mariage. Le fait, prévu avec une extraordinaire abondance de détails, était de tous points exact, et M. de Tromelin à qui j'ai répondu, sait de quoi il s'agis-

sait. J'affirme que personne ne pouvait le savoir que moi. Pour moi, ce fait est rigoureusement *extra-naturel*.

Il me dit ensuite : « Vous allez accomplir votre service militaire à très bref délai, cela vous gêne beaucoup et vous ferez tout pour l'éviter ». En effet j'étais sur le point de subir un examen à entrée dans l'Administration de l'Etat, ce qui me dispensait d'une partie de mon service militaire.

Ce qui est curieux, c'est de voir l'étonnement de monsieur le comte de Tromelin en me faisant ces rélélations. Il me disait par exemple : « Je m'étonne qu'un professeur de sciences ait à faire son service militaire, mais c'est écrit, et je vous le transmets comme je le lis ». (Des circonstances tout à fait spéciales expliquent cette particularité). Inutile de vous indiquer les trois autres faits, et d'autres encore, tous très précis, et prouvant que l'Esprit qui avait fait sa commission, était au courant de mes faits et gestes. Ils sont de nature trop intime pour être publiés : mais les détails donnés sont tellement clairs que je ne puis conserver aucun doute sur les facultés prodigieuses de clairvoyance de M. de Tromelin. Certains pourront d'ailleurs être l'objet d'une seconde communication.

Pour arriver à ces résultats, il se sert de l'écriture magique qui, dit-il, est une invention que lui ont suggérée ses esprits. Il appelle ce procédé la géomancie magique, et il m'a donné des renseignements pour m'aider à faire comme lui si je suis assez bien doué pour y arriver, car la lecture de pareils caractères est très difficile. Il m'a adressé plusieurs spécimens, dont la lecture est pour moi très laborieuse. « C'est l'écriture sibyllaire, dit-il encore, car les caractères forment des dessins, des personnages, des scènes de toute sorte. On se sert d'un crayon sauce de la grosseur du doigt, qu'on ne taille pas, on appuie sur le papier en cherchant à écrire une phrase, sans séparer les mots les uns des autres.

La phrase finie, on est tout surpris de voir que les caractères sont déformés, et que des mots nouveaux, écrits en lettres minuscules, des figures, des signes, des chiffres, se dessinent très nettement, au sein même des caractères primitifs. J'ai eu l'idée d'employer une loupe, et j'ai été stupéfait de remarquer tant de choses là, où à première vue, on ne distinguait qu'un vague tracé à peine lisible. J'ai essayé ; que vos lecteurs fassent comme moi, ils seront surpris des résultats ; malheureusement l'impression ne peut guère rendre ces sortes de figures.

Le fait le plus stupéfiant se rapporte à la seconde lettre de M. le comte de Tromelin. A la quatrième page, j'ai vu, dessinés par le procédé ci-dessus expliqué, les portraits frappants d'une famille où j'avais été précepteur. Elle se compose de la grand'mère, 60 ans, de la mère, 40 ans, d'un fils de 15 ans et d'une fillette de 12. Sauf la mère, qui est un peu moins ressemblante (ce portrait était inachevé), je n'ai pas eu le moindre doute, et, en ouvrant la lettre de M. le comte de Tromelin, avant même

d'en avoir lu une seule ligne, je reconnaissais la famille T. (1) habitant P... Hérault... Cette famille, je le sais positivement, n'était jamais allée à Marseille, et M. de Tromelin l'aurait-il connue, ce *qui me paraît impossible car il ne savait rien de moi*, jamais il n'aurait pu la dessiner de façon si frappante. M. de Tromelin m'a affirmé ne pas connaître le dessin, et avoir fait ces portraits en 4 minutes. Aurait-il eu la famille sous les yeux, qu'il n'aurait pas eu assez de talent professionnel pour obtenir une pareille précision. Il y avait juste un an, que M. T.., père était mort, et ce sont les 4 derniers membres de cette famille.

Je crois qu'il est impossible d'obtenir de meilleures preuves de la réalité des Esprits. J'avoue que jamais je ne me serais attendu à ces preuves surabondantes de leur existence. Demander une preuve personnelle, et obtenir une série de faits précis, voilà, monsieur le Directeur, un fait que je crois fort rare, car je ne l'ai lu nulle part et je ne crois pas que beaucoup de médiums aient un pareil pouvoir de vous adresser des portraits de personnes inconnues totalement du médium, et habitant loin de chez lui. J'en suis d'autant plus reconnaissant à Monsieur le Comte de Tromelin, qu'il m'a déclaré ne se livrer presque jamais à ce genre d'exercices. Je le remercie de sa bienveillance, et de l'attention constante qu'il a prise de me dessiller les yeux, de me faire toucher la vérité du doigt. Voilà monsieur le Directeur, les faits exposés clairement. Je serais heureux d'avoir votre avis sur les procédés qu'emploient les esprits pour arriver à ces résultats. Vous pouvez publier cette lettre, qui, je crois, sera utile à votre cause. Pour moi, ma conviction est faite, les faits que je vous rapporte sont une bien faible esquisse de tous les prodiges que contiennent les trois lettres grand format qu'a eu la bonté de m'adresser monsieur le comte de Tromelin.

Daignez agréer, monsieur le Directeur, mes civilités empressées.

CALS ERNEST,
professeur de sciences à l'Institution Montè
à Carcassonne (7, rue de la Liberté).

Ouvrages nouveaux

Congrès Spirite

Tel est le titre de l'ouvrage qui résume les travaux du Congrès Spirite tenu les 11 et 12 juin 1905 à Liège. Nous y voyons d'abord que MM. Léon Denis et G. Delanne ont été nommés présidents d'honneur M. Léon Denis a prononcé un éloquent discours sur l'objectif essentiel du Spiritis-

(1) On nous a communiqué le nom et l'adresse, que nous ne sommes pas autorisé à publier (*n. d. l. r.*).

me, qui doit être de rénover l'éducation scientifique, rationnelle et morale de l'humanité.

Le congrès a adopté la déclaration de principe ci-après :

A. L'existence d'un principe supérieur d'idéal du vrai, du beau, du juste que nous nommons Dieu.

B. L'existence et la survivance de l'âme humaine.

C. L'existence de rapports entre les incarnés et les désincarnés.

D. L'évolution progressive de l'individu et de l'humanité.

Une fédération Spirite Belge a été fondée et déjà elle donne les meilleurs résultats. Nous ne pouvons passer en revue, faute d'espace, les travaux des sections de la fédération, de la propagande etc, mais il faut lire les discours de MM. Fraikin, Henrion, Bridaux, Van Geebergen, Flaam, Moret pour apprécier avec quel soin, quel talent, tous les aspects du spiritisme et tous les modes de propagande ont été étudiés.

Sur la proposition de M. Vanderyst, une pétition a été adressée par les spirites aux chambres Belges pour appeler l'attention et l'étude des pouvoirs publics sur le Spiritisme. Nos adversaires verront par là que nous ne redoutons pas la discussion, et que les vœux les plus ardents des Spirites, sont pour l'étude au grand jour de ses expériences et de ses théories.

M. Le Clément de St Marcq, président du Congrès, prononce un fort beau discours que nous regrettons de ne voir signalé qu'en quelques mots. Le Bureau du comité fédéral est ainsi constitué : Président : Le Clément de St Marcq ; Vice-Président M. Flaam ; Secrétaire M. Henrion ; Secrétaire-adjoint M. Van Geebergen ; Trésorier M. Dumoulin ; Trésorier adjoint M. Fraikin ; assesseurs : MM. Beyns, Moret, Pierard.

Une seconde partie, très intéressante, est celle qui contient les rapports présentés au Congrès relatant les phénomènes spirites constatés récemment en Belgique. Sans doute, on aimerait à ce que les observations eussent un caractère plus méthodique, mais, pour la plupart, les procès-verbaux sont signés des assistants, ce qui leur donne une authenticité incontestable. Il en est qui ont trait à la lévitation d'une table en pleine lumière ; un décédé qui vient dire adieu à son ami ; des cas de médiumnité voyante, et surtout de nombreuses guérisons, bien attestées, qui font toucher du doigt les bienfaits de la médiumnité guérissante, quand elle est exercée avec l'ardent désir de soulager ses semblables.

Signalons les recherches du Bureau permanent d'étude des phénomènes spirites d'Anvers qui sont du plus haut intérêt, à cause de la rigoureuse méthode de contrôle qui y est pratiquée. Il serait grandement à désirer que les groupes d'études suivissent tous cette voie, qui amènerait plus rapidement les incrédules à la conviction.

Le livre se termine par la reproduction, hélas bien imparfaitement sténographiée de la conférence de M. G. Delanne sur l'Extériorisation de la pensée. Nous engageons nos lecteurs à prendre connaissance de ce livre, qui dépeint exactement l'état du Spiritisme en Belgique.

Traité des Révolutions des Ames d'Isaac Loriah

traduit par M. EDGARD JÉGUT

Préface de Sédir. En vente 14 rue Girarbon. — Prix, 8 francs.

Cet ouvrage n'est tiré qu'à 150 exemplaires, et n'est pas mis dans le commerce ; peut-être peut-on s'en procurer encore quelques exemplaires en s'adressant à l'adresse ci-dessus indiquée. Dans ce livre, autant que nous avons pu comprendre, il s'agit d'études cabalistiques, et comme nous sommes fort incompétent en ces matières, nous laissons la parole à M. Sédir, infiniment mieux qualifié que nous pour disserter sur ces sujets. Voici ce qu'il écrit dans la préface de ce livre :

« On sait que la science mystérieuse de la Kabbale n'est autre chose que l'ensemble des méthodes inventées pour découvrir les mystères cachés dans les livres de l'Ancien Testament. Ces méthodes sont, ainsi que l'expose très-bien la préface du *Commentaire au Shir Hashirim*, au nombre de quatre. La plus simple consiste à étudier les livres sacrés selon le sens littéral, tel qu'un homme simple et illettré le comprendrait. La plus haute est l'extase, par laquelle, au dessus de l'intelligence, de la réflexion et de la raison, l'initié perçoit les êtres spirituels dans la lumière de la gloire cohabitante. Les deux autres méthodes sont plus à la portée des philosophes et des amateurs de science occulte. La seconde est le symbolisme, tel que l'entendent encore, aujourd'hui, nos théologiens officiels ; il ne faut, pour s'en servir, que de l'imagination et une certaine hardiesse dans les idées. — La troisième, enfin, si j'ai bien compris Isaac Loriah, c'est la Gémantrie, c'est-à-dire l'arithmétique sacrée : l'art de jongler avec les chiffres, les lettres, les accents, les couronnes ; de dresser des tables des correspondances, d'en faire jaillir des rapprochements analogiques ; c'est de cette méthode que parle le Dr Marc Haven, quand il demande à l'étudiant d'avoir épuisé les sciences extérieures, exotériques, d'avoir renoncé à lui-même, d'avoir dompté ses passions, d'être pur ; — alors, et sous la conduite constante d'un maître, toujours le même, il faut pénétrer le sens des symboles, en connaître l'origine, en suivre les rapprochements ; — connaître la langue et la littérature rabbiniques, enfin se vouer à ce travail corps et âme. Quel est le moderne capable de ce labeur ? »

En effet, il nous semble que c'est bien de la peine et pour quel résultat ? Si l'on en croit Sedir, la vérité absolue ne nous est pas accessible; dès lors, l vaut peut-être mieux chercher dans une voie plus pratique la connaissance du mystère de la vie, en étudiant les sciences, et surtout le Spiritisme qui nous donne des solutions acceptables pour la raison et le cœur.

L'Etoile Sainte, Les Lys noirs

PAR

M. ALBERT JOUNET. Chacornac, éditeur. Prix : 3 fr. 50

M. Albert Jounet est catholique, mais non intransigeant. Il cherche à faire la conciliation entre les dogmes immuables de l'Eglise et l'évolution de la pensée humaine. Son cœur généreux voudrait panser les plaies sociales en leur apportant le réconfort d'une paix sereine, d'un avenir certain, démontré par la compréhension plus parfaite des enseignements de l'Eglise. Si nous ne partageons pas ses idées, si nous ne pouvons accepter ses démonstrations, nous avons cependant le plus grand respect pour ses convictions sincères, et la plus franche admiration pour son grand talent de poète. Les critiques les plus sévères ont rendu hommage à ce lyrique si plein de magnifiques envolées, et c'est un charme exquis que celui que procure la lecture de ces pages si rêveuses ou si subtilement passionnées. Le poète a des notes délicieuses pour peindre les sentiments. Citons seulement ce joli sonnet, regrettant que le genre de notre Revue et l'espace ne nous permettent pas d'en reproduire d'autres :

Quand le ciel douloureux qui fait souffrir ton cœur
Laissera ruisseler ses flammes sur la terre,
Tu sentiras frémir en ton cœur solitaire
La foi de ta jeunesse et le désir sauveur.

Alors, le front voilé de rêve et de pudeur,
La Vierge conduira ton âme au sanctuaire,
Où le lys, l'amaranthe et la rose trémière,
Des Esprits glorieux reflètent la splendeur.

Les Anges souriants, les lyres et les flutes
Chanteront la pitié, l'oubli des vaines luttes,
Le frisson de la vie et la grâce du ciel.

Et tu reposeras dans l'ombre parfumée,
Où brillent les trésors et les feux de l'autel,
Comme l'amour splendide au fond de l'âme aimée.

Le Magnétisme curatif

PAR

ALPHONSE BUÉ. Chacornac, éditeur. 1er volume, manuel technique 3 fr.
2e volume, 4 fr.

Cette réimpression d'un ouvrage très-apprécié est venue fort à propos, car l'édition primitive était épuisée. M. Bué fut un véritable guérisseur. Sa joie était avant tout de soulager ses semblables, aussi trouve-t-on dans son œuvre la préoccupation de bien renseigner les magnétiseurs sur la partie technique de leur art, appliquée à la guérison des maladies. Il recommande de ne pas faire d'expériences de lucidité ou de somnambulisme, mais de se borner à enregistrer les faits, quand ils se présentent spontanément.

M. Bué avait une théorie spéciale pour expliquer l'action qu'exerce la force magnétique sur le patient. Il prétendait que chaque organe a un rythme vital qui lui est particulier ; si ce rythme, pour une cause quelconque, vient à être troublé, la nature cherche à rétablir l'ordre interrompu et le magnétiseur a pour devoir de la faciliter dans sa tâche. Des exemples illustrent cette thèse, et on lit l'ouvrage avec intérêt, car d'abord le style en est facile, et ensuite on sent qu'une conviction profonde anime l'auteur, ce qui ne l'empêche pas de raisonner très juste sur la nature de la maladie et sur le fluide magnétique dont il démontre, lui aussi, l'existence. Le dynamisme thérapeutique s'allie fort bien avec nos doctrines spirites. Si, vraiment, le corps humain est régi par cette forme périspritale dont l'existence n'est plus douteuse maintenant, il devient infiniment probable que le magnétisme joue le plus grand rôle pour rétablir les désordres organiques, et qu'il est, comme l'écrivait Durand (de Gros) *le résumé quintessenciel de toutes les puissances thérapeutiques de la nature*. Ce vitalisme dynamique est la doctrine de l'avenir, et nous commençons à soupçonner toute la vérité de ces théories, lorsque nous voyons que des corps agissent d'autant plus énergiquement qu'ils sont plus divisés. L'ancienne homéopathie avait entrevu cette vérité, que la science actuelle confirme avec les corps dialysés que l'on obtient en faisant jaillir l'étincelle électrique entre des électrodes particulières, ces liquides possèdent les propriétés de certains *ferments vivants*, parce que les dits ferments renferment des corps infiniment divisés qui leur donnent leurs propriétés. Il nous paraît évident que le magnétisme étant l'énergie vitale par excellence, en donner à ceux qui en manquent, c'est rétablir l'équilibre détruit, autrement dit guérir.

Nous recommandons donc la lecture de cet ouvrage, qui nous paraît consciencieux et impartial, qualités assez rares pour être signalé s.

Nécrologie

Nous avons appris avec regret la désincarnation de Mme Vve Rohaut, une Spirite de la première heure, qui a regagné le monde spirituel le mois dernier. Pendant de longues années elle a courageusement supporté les épreuves qui ne lui ont pas été épargnées. Privée de son fils et de son mari, la fin de sa vie aurait été bien triste, si elle n'avait trouvé autour d'elle le reconfort de fraternelles amitiés. C'était vraiment une âme délicate et profondément sincère. Elle retrouvera dans l'au-delà ceux qu'elle chérissait si tendrement et, parfois, nous lui demanderons de nous visiter encore, afin de

retrouver le charme de sa conversation et les effluves de sa bonne amitié.

*
* *

Le Spiritisme militant vient de faire une perte sérieuse en la personne de M. ALEXANDRE LECOMTE, ingénieur, mort à 38 ans, victime de son dévouement à la science. C'est en faisant des expériences dans son laboratoire que l'explosion d'une lampe nouvelle qu'il essayait le blessa mortellement. Esprit largement ouvert à toutes les investigations, M. Lecomte était convaincu de la réalité des phénomènes spirites. Orateur charmant, nous avons pu plusieurs fois l'applaudir lorsqu'il exposait nos doctrines avec un bon sens parfait et une logique impeccable.

Le directeur de la Revue perd en lui un ami apprécié, et envoie à sa famille l'expression de ses vives condoléances pour la perte cruelle qu'elle vient de faire.

*
* *

Nous avons encore le regret de signaler la mort de M. FABRE PHILIPPE, de St-Maxime-sur-Mer, qui a quitté le monde avec toute la tranquillité que laisse une vie honnête. Il n'était nullement inquiet de son avenir dans l'au-delà, connaissant depuis longtemps le spiritisme, qui lui avait apporté la consolation et l'espoir. C'était un militant sincère et nous sommes persuadés qu'il continuera de l'espace à propager ce mouvement spirite auquel il s'intéressait tant. Que sa famille soit assurée qu'il ne l'abandonne pas et qu'il continuera à l'entourer de son affection.

*
* *

Le 20 décembre dernier est mort subitement à Boston, M. le Dr en droit, RICHARD HODGSON, âgé de 51 ans, un des membres les plus éminents de la branche américaine de la *Société de Recherches psychiques*. Le cas de M. Hodgson est un des plus significatifs pour montrer quelle force de conviction renferment les phénomènes spirites, lorsqu'ils sont étudiés impartialement, et pendant assez de temps, par un homme intelligent.

Au début de ses recherches sur les phénomènes psychiques, M. Hodgson se fit une réputation méritée par la sévérité avec laquelle il contrôlait les faits et analysait la sincérité des médiums. On l'avait surnommé « fraud hunter » *le chasseur de fraude*.

C'est ce même M. Hodgson qui finit par être certain d'avoir eu

des communications de son ami décédé, Georges Pelham, et de quelques autres individualités désincarnées, qu'il avait connues ici-bas. Voici, d'après *les Annales Psychiques*, l'avis du révérend Docteur J. Minot-Savage sur cet investigateur :

« Après avoir combattu contre cette conviction (le spiritisme) pendant des années, il (le Dr Hodgson) fut enfin obligé de faire connaître au monde entier que les faits l'avaient mis dans la nécessité de croire que ceux que nous appelons morts sont les vivants ; que nous pouvons communiquer avec eux, qu'il était parfaitement sûr d'avoir communiqué avec quelques-uns de ses amis trépassés, et qu'il avait enfin établi d'une manière scientifique absolue l'identité de quelques-unes des intelligences qui se manifestaient par Mme Piper ».

Lorsque l'on voit des hommes comme le Dr Hodgson, comme F. W. H. Myers, comme le professeur Hyslop, arriver malgré leurs préventions antérieures à la reconnaissance de la vérité du Spiritisme, ses adeptes peuvent avoir confiance dans l'avenir. Puisse ce vaillant et loyal chercheur trouver dans l'au-delà la récompense de sa vie de labeur, et continuer encore à s'occuper de ces manifestations qu'il a si bien étudiées, afin d'en répandre la connaissance dans les milieux scientifiques, lesquels ont le grand besoin d'être éclairés sur ce point capital.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Madame Ch. Bright vient de prendre la direction de *Harbinger of Light*, de Melbourne, et dans son numéro de novembre elle donne une excellente étude sur F. Myers. Le même numéro contient un résumé d'une longue lettre que lui adresse le professeur Falcomer, en signalant les trois faits suivants :

M. Ramponi, professeur et président de l'Institut technique d'Alexandrie, a raconté devant un groupe de professeurs, dont Falcomer faisait partie, que se trouvant dans une église de Gênes pendant un sermon, il aperçut sous la chaire un de ses amis ayant toutes les apparences de la santé et qui disparut à la fin du sermon. Peu après il apprit la mort de cet ami dans une ville d'Italie, au moment même où il croyait le voir à Gênes.

Un jour, à Venise, la mère et la fille du professeur évoquèrent la sœur de Falcomer et lui demandèrent de se transporter à Alexandrie, chez M. Cantele pour y produire un phénomène de nature à attirer son attention. Le lendemain Mme Falcomer ayant écrit à M. Cantele pour lui demander s'il n'avait rien observé d'étonnant tel jour et à telle heure, apprit de lui que se trouvant seul dans son magasin, il avait entendu comme la course sur ses comptoirs d'un enfant chaussé de bottines à clous. Comme le bruit était très particulier et qu'il ne voyait rien qui pût l'expliquer, l'idée lui vint que c'était peut-être un avertissement.

Enfin, il a recueilli de la bouche même de la personne à qui le fait arriva le récit suivant :

Le 20 avril 1880, à quatre heures du matin, Mme Manstretta vit en rêve son mari décédé, qui venait lui annoncer qu'un grave danger menaçait son fils Pierino, âgé de de 12 ans, travaillant actuellement chez un horloger à Alexandrie. Très impressionnée, dès son réveil elle raconta ce songe à sa fille et à son gendre M. Ballatore. Vers une heure de l'après-midi, tous trois étaient assis dans leur salon, lorsqu'ils sentirent l'odeur d'une bougie que l'on viendrait d'éteindre, sans pouvoir s'expliquer ce fait. Au même moment ils entendent pousser de grands cris ; ils se précipitent dans la rue et constatent qu'une dame-jeanne d'essence ayant fait explosion, le magasin de l'horloger avait été détruit et incendié, et que le corps de Pierino était resté enseveli sous les débris.

Les lecteurs de cette *Revue* ont pu lire le compte-rendu de séances de matérialisations tenues, avec le médium Eldred, par M. et Mme Letort et deux amis, dans des conditions qui ont paru très satisfaisantes. Depuis cette époque, plusieurs récits de séances analogues ont paru dans les journaux anglais, les uns très élogieux, d'autres franchement défavorables et contenant des accusations formelles de fraude.

Le n° du 27 janvier de *Light* nous donne encore deux rapports : l'un, signé de M. F. H. Hostock de Nottingham, est de tous points favorable au médium. Le cabinet, bien compris, est attentivement visité ; le médium est déshabillé et ses habits examinés avec soin ; la lumière est restée satisfaisante pendant toute la séance.

Un fantôme se présente d'abord, tenant à hauteur de la figure une ardoise lumineuse, qui disparaît avant que son porteur rentre dans le cabinet.

Un second fantôme s'avance et montre qu'il possède toutes ses dents, tandis que le médium s'est fait enlever, trois jours auparavant, les incisives.

Un troisième fait briller le gaz à plein et montre le médium entrancé dans le cabinet. Il demande à M. Bostock de le mesurer contre le mur de la salle, en tenant bien ses talons appliqués contre le parquet. Après la séance, le médium, mesuré à son tour et avec toutes les précautions, a deux pouces trois quarts de moins que le fantôme. M. Bostock entre dans

le cabinet et, sur la demande du fantôme, se penche sur le médium, qu'i trouve étrangement diminué dans tous les sens et la peau ridée, ratatinée. Le fantôme continue ensuite à se promener dans la salle pendant vingt minutes.

Un quatrième fantôme est celui d'un suicidé. Il prie une dame présente de transmettre un message à ses parents.

Un cinquième cause quelques instants et *se dématérialise devant les assistants*, en s'abîmant instantanément dans le parquet recouvert de linoléum, sans aucune solution de continuité.

M. Bostok voit ensuite sa grand'mère maternelle, morte depuis cinquante ans, reconnue par sa fille présente à la séance.

Enfin un fantôme féminin et une fillette sortent ensemble du cabinet, se promènent séparément dans la salle, et *se dématérialisent sous les yeux* des assistants.

M. Bostock déclare qu'il est âgé de quarante sept ans et s'occupe de spiritisme depuis vingt-six ans, ce qui lui a permis d'assister à beaucoup de séances, les unes loyales, les autres frauduleuses, de sorte qu'il se considère comme n'étant pas dépourvu d'expérience. Il affirme la parfaite loyauté de la séance à laquelle il a assisté avec une liberté absolue d'examen.

Le second rapport est dû au Dr A. Wallace. Il ne constitue pas une contre-partie absolue du premier, mais il pose un point d'interrogation, en se basant sur ce que, malgré un engagement préliminaire, l'obscurité complète a été faite à plusieurs reprises, et sur le refus du manager de laisser examiner le médium à la fin de la séance. Le manager n'a pas été examiné du tout.ce qui n'aurait pas eu d'inconvénient pour une séance en lumière constante, puisque ce manager était assis au premier rang des assistants ; mais il n'en est pas de même pour une séance en partie obscure.

Quoique plusieurs phénomènes nous semblent impossibles à expliquer par la fraude, il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons nous étonner de voir le Dr A. Wallace rester sur la réserve et refuser de se prononcer dans un sens quelconque.

Ceux qui savent combien les meilleurs et les plus sincères médiums sont sujets à des défaillances,ne s'étonneront pas de ces alternatives de succès et d'échecs. Pour nous, nous pensons que plusieurs séances douteuses,et même franchement mauvaises,ne peuvent en détruire une seule bonne, lorsqu'elle a été observée dans des conditions suffisantes, et la séance de M. Bostock ainsi que celles de M. et Mme Letort nous paraissent être de ces dernières. Nous reparlerons plus loin de cette séance.

Ce ne sera pas le n° du 3 février de *Light* qui résoudra cette question de la médiumnité d'Eldred. Nous y trouvons en effet un rapport signé de cinq délégués de la Nottingham spiritual Evidence society, franchement défavorable au médium. Ces messieurs après avoir vu refuser leurs moyens

de contrôle et après avoir accepté ceux du manager du médium, se déclarent non satisfaits. Il semble qu'il eût été plus rationnel de refuser d'assister à la séance. Voici, par contre, un autre son de cloche. Il nous vient du vice-amiral Moore, qui eut récemment avec la S. P. R. une altercation d'où il ne paraît pas être sorti à son avantage. Pour la séance dont il rend compte, la lumière aurait été constamment suffisante pour lire facilement l'heure à une montre. Le médium a été déshabillé *avant et après* la séance, le cabinet visité également avant et après. Le médium aurait été vu nettement pendant les apparitions et trouvé ratatiné, comme dans la séance de M. Bostock.

Un grand nombre d'apparitions se seraient produites et se seraient promenées dans l'assistance ; l'une d'elles aurait été rendue lumineuse et la lumière qu'elle émettait a été si intense, que M. Moore la compare à celle du magnésium.

Plusieurs auraient été reconnues, et l'une, entre autres, aurait été un parent de l'amiral. Ici encore, comme dans la séance de M. Bostock, deux formes féminimes, une jeune fille et une adulte, seraient sorties simultanément, et l'une d'elles se serait à plusieurs reprises *élevée* de cinq à six pieds au-dessus du parquet.

Il est regrettable que l'amiral W. Usborne Moore n'ait pas fait signer un tel rapport par tous les assistants : il eût été de nature à entraîner la conviction de la plupart des lecteurs.

—

Le fascicule des *Proceedings* de la S. P. R. de décembre 1905 contient l'observation si curieuse de *Xénoglossie* publiée, en juin 1905, par les *Annales des sciences psychiques* et que le professeur Richet avait communiquée à cette société dans la séance du 11 mai, où elle fut l'objet d'une discussion à laquelle prirent part Oliver Lodge, M. Fellding et Mlle Alice Johnson, ainsi que Mme W. Verrall.

Dans sa communication, M. Ch. Richet avait fait remarquer que les caractères grecs écrits par le médium avaient l'apparence tremblée et hésitante de lettres copiées par une personne qui n'en comprendrait pas la signification, et qu'un certain nombre de lettres étaient même remplacées par d'autres ayant avec elles une certaine ressemblance, ce qui viendrait bien à l'appui de l'hypothèse de la copie d'un modèle que l'on aurait sous les yeux.

Sir Oliver Lodge, dans l'analyse qu'il donne de cette communication, dit à plusieurs reprises qu'il semble que Mme X.., le médium, semble avoir copié des textes qu'elle aurait vus comme dans un cristal (Crystal gazing). Il reste à chercher qui aurait ainsi fait paraître aux yeux du médium des mots, et même de longues citations en grec moderne, qu'il ne connaissait certainement pas et surtout des phrases répondant exactement à des questions ou objections présentées par M. Ch. Richet. Ici il s'arrête et déclare

qu'il ne comprend plus, et refuse de présenter une hypothèse quelconque.

Quant à M. Feilding et à Mlle Johnson, ils échafaudent toute une laborieuse série de suppositions, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, pour prouver qu'il y a eu fraude consciente, ou tout au moins inconsciente.

Aussi le professeur Richet n'a-t-il aucune peine à les réfuter et peut-il, avec toute raison, conclure : 1° qu'il n'y a pas eu fraude prolongée, astucieuse, délibérée, permanente ; 2° Que l'on ne peut pas admettre une suractivité prodigieuse de la mémoire visuelle ; — 3° Qu'on ne peut pas invoquer le hasard.

Nous savons, d'autre part, qu'il n'admet pas l'intervention des esprits, que le Juge Edmonds et ceux qui ont été témoins de faits authentiques analogues invoquent, et qui donnerait la seule explication simple et rationnelle, et cela précisément parce qu'elle est trop simple, et que l'admission d'une telle intervention serait le signal d'un bouleversement trop considérable.

Il nous reste à souhaiter que cette admirable Phygia dont parlent les journaux italiens, et qui lui serait apparue déjà deux fois, en Europe et à Alger, toujours la même avec des médiums différents, et à laquelle il aurait voué plus que de l'admiration, l'amène un jour à d'autres convictions et que, comme le courageux professeur Lombroso, il se range parmi ces spirites, objets actuels de tous ses dédains.

A son tour, le *Light* du 10 février s'occupe de cette communication de M. Richet. Nous y trouvons une lettre de miss Dallas, auteur bien connu en Angleterre, qui connaissant très intimement Mme X.... le médium dont parle M. Richet, affirme avec la plus grande énergie qu'elle est d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon et incapable d'une fraude quelconque. Les lois qui régissent les phénomènes spirites sont encore si peu connues, que nous ne devons pas nous étonner de voir ceux-ci soulever tant de résistance, et d'avoir à constater qu'il n'est pas un seul médium qui ait échappé aux soupçons et même aux accusations formelles de fraude. Mme X... rentre donc dans la loi commune.

Il en est de même pour M. Eldred, dont ce même numéro du 10 février s'occupe longuement.

Nous voyons d'une part un Monsieur, qui signe Truth-Secker, se déclarer prêt à affirmer par serment devant un tribunal que M. Eldred est un fraudeur. Sur quoi appuie-t-il une aussi grave accusation ? Tout simplement sur ceci : étant admis dans le cabinet, il a vu dans le fauteuil du médium une face absolument pâle et immobile, qui ne pouvait être qu'un masque surmontant les vêtements du médium. Il a eu soin dans cette demi-obscurité, de se tenir à *un pied* de distance et, quoiqu'il fût certain que ce n'était qu'un masque, il s'est contenté de regarder et n'a même pas essayé de *toucher*, et de s'assurer par le contrôle de ses mains

que ses yeux ne le trompaient pas ! Telle est la façon de procéder de ce prétendu *chercheur de vérité*.

D'autre part, un autre correspondant demande comment M. Wallace explique la présence simultanée de *deux* formes féminines se promenant parmi les assistants, et de divers autres fantômes, de taille et d'attributs différents. Il affirme qu'il était le voisin du manager, M. Ellis, et que pendant les quelques minutes d'obscurité, il l'a entendu constamment parler, ce qui n'aurait pu avoir lieu s'il avait été occupé à passer au médium tout l'attirail de masques et de costumes qui eussent été nécessaires à une mascarade aussi complexe. Il affirme, en outre, qu'il a très nettement vu plusieurs fantômes se dématérialiser *en avant* des rideaux.

Enfin Mme Effie Bathes, qui signe de son nom, fait le récit d'une séance pour laquelle elle avait demandé de se faire accompagner d'un médium clairvoyant, M. Knowles, ce qui avait été accordé avec empressement. Avant de s'y rendre, elle eut avec ses guides et ceux de M. Knowles une séance dans laquelle ils promirent de faire tous leurs efforts pour favoriser la matérialisation de Jack, le frère de M. Knowles. Ils obtinrent un succès complet : Jack, de très haute taille, aux yeux bleus, se montra, vint à son frère, s'en fit connaître et, entraînant Mme Bathes dans le cabinet, lui montra le médium pâle et ratatiné dans son fauteuil. Elle s'agenouilla devant lui et put s'assurer que son corps avait diminué de moitié. On voit qu'elle ne se contenta pas de le regarder à distance.

Voici du reste ses principales conclusions :

La facilité la plus absolue fut donnée à tous les assistants pour explorer à fond le cabinet.

La lumière ne fut supprimée à aucun moment.

Les formes ne se contentèrent pas de ne faire que paraitre par l'ouverture des rideaux : mais elles s'avancèrent plus ou moins parmi les assistants.

Mme Eldred et M. Ellis ont constamment recommandé aux assistants visés par les apparitions de se lever et de se rendre près d'elles ; ils purent tout à leur aise causer avec elles.

Personne ne savait avant la séance ce que les esprits avaient promis à Mme Bathe.

M. Eldred accepta sans hésiter la présence de clairvoyants qui décrivirent le travail des esprits préparant dans le cabinet les apparitions qui allaient se faire.

Les apparitions différaient tellement les unes des autres qu'il eût fallu un matériel considérable pour les organiser, et la lumière ne manqua jamais.

Nous avons déjà dit que Jack est de très haute taille et a des yeux bleus ; nous ajoutons que le médium est petit et a des yeux d'un noir sombre.

Nous répétons que ce long et intéressant rapport, que nous abrégeons considérablement, est signé de Mme Effie Bathes ; nous ajouterons qu'il

est confirmé par la signature de M. Jim Knowles, qui assure avoir parfaitement reconnu son frère.

Nous croyons pouvoir conclure de tout ce qui précède que la balance penche toute en faveur de M. Eldred, et que les témoignages les plus importants confirment l'impression que nous avions éprouvée à la lecture du rapport de M. Letort, et qui n'a fait que s'accentuer lorsque nous avons eu la grande satisfaction de l'entendre lui-même nous donner de vive voix tous les renseignements que nous pouvions désirer.

Dr DUSART.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

Répondant à l'appel de *Luce e Ombra*, Zingaropli qui lui a déjà envoyé les souvenirs de Carlo Galateri, lui communique aujourd'hui ceux de Vincenzo Fornaro, avocat et publiciste bien connu.

« Personne, dit M. Fornaro, n'a pu être plus sceptique que moi pour tout ce qui concerne le spiritisme, et j'en puis dire autant de toute ma famille ».

Ce n'est qu'après avoir vu et touché, après avoir contrôlé et fait contrôler par d'autres les faits qui se sont passés au sein de sa famille, qu'il est devenu et se déclare nettement spirite. Voici comment il fut amené à un tel résultat.

Une de ses sœurs assistait à des séances spirites, avec un scepticisme très déterminé dès l'abord, mais qui finit par se modifier lorsqu'elle eut obtenu par la table des communications sur des faits connus d'elle seule. C'est alors que M. Fornaro résolut de chercher à contrôler les faits chez lui-même. Dès la première fois, la table se mit en mouvement, puis épela un nom : *Baccalà* (Morue). Sur les instances des assistants le même nom fut répété et même complété par : *Scella di Baccala* (tranche de Morue). On crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût et l'on demanda au communiquant prétendu des détails sur sa vie. Il répondit qu'il avait été déchargeur de charbon dans le port ; qu'il avait habité près de Porta Capuana, et qu'il était mort depuis cinq ans. Un ami, M. Enrico Cacciapuoti, qui avait assisté à la séance, se chargea d'aller aux renseignements.

Il revint deux jours après, racontant que dans le quartier de Porta Capuana on avait beaucoup connu un portefaix du nom de Baccalà, mort depuis cinq ou six ans. On ajoutait qu'il était très gai, mais assez mal embouché, comme nous en eûmes bientôt la preuve, et que dans ses moments de loisir il passait son temps à jouer des tours de tout genre à

ceux qui l'entouraient, mais se trouvait toujours prêt à rendre des services, de sorte que sa mort avait été un vrai deuil pour tout le quartier.

On reprit donc les évocations de Baccalà et celui-ci répondit en usant de termes parfois si grossiers, que l'on dut maintes fois suspendre la séance. Lorsqu'il se mettait en frais de galanterie, ses expressions étaient tellement réalistes que les jeunes filles, confuses, devaient quitter la table. Baccalà se fâchait alors, et il lui arrivait de renverser la table sens dessus dessous.

Je passe sur les farces d'un goût douteux que raconte M. Fornaro pour m'arrêter à quelques faits très intéressants.

Baccala *se matérialisa* à plusieurs reprises. Un soir, une des sœurs de M. Fornaro voulant passer d'une chambre à l'autre,se sentit saisie par les deux bras et repoussée dans la première chambre avec une telle force, qu'elle tomba à demi évanouie.

Une autre fois,il se rendit visible à Madame Fornaro mère. Elle vit un portefaix de taille moyenne, trapu, avec une abondante chevelure noire et frisée ; il ne portait pas de veste et son pantalon retroussé laissait voir ses pieds nus. Elle le suivit courageusement, mais le vit bientôt disparaître. Informations prises dans le quartier de la Porta Capuana, c'était bien le portrait de Baccalà, qui, du reste, affirma dans les deux cas que c'était lui qui s'était manifesté. Cependant il n'y eut chaque fois qu'un seul témoin.

Voici qui est plus sérieux : Un soir, une des sœurs de M. Fornaro était allée passer la journée au Pausilippe, dans la famille Caracciolo de Melissano. La femme d'un capitaine d'infanterie, qui s'était toujours moquée des récits faits par la famille Fornaro, se trouvant alors chez l'avocat, dit qu'elle serait curieuse de savoir ce qui se passait au même moment chez les Caracciolo. Baccala demanda un répit de cinq minutes, au bout desquelles il revint dire que Mlle Fornaro, assise dans un fauteuil, lisait un roman ; que la Princesse de Seanno dormait sur une chaise longue et que sa fille travaillait à un cadre de filet, tandis que la femme de chambre faisait dans la cuisine de violents reproches au cuisinier, qui lui avait jeté une poignée de sel dans sa tasse de café.

La dame se rendit aussitôt à la villa : la princesse venait de se lever de sa chaise longue et causait avec Mlle Fornaro, qui venait de déposer son volume sur un divan,et la jeune fille travaillait encore à son filet. Quant à la femme de chambre, elle ne pouvait comprendre comment une étrangère avait connaissance de sa dispute avec le cuisinier.

Une autre fois un jeune ingénieur très sceptique, dont le père habitait Messine où il était fonctionnaire, demanda ce que faisait son père, au moment où se tenait une séance du soir chez M. Fornaro. Baccala demanda cette fois un quart d'heure,et à la quinzième minute, il revint dire qu'en ce moment le père du jeune homme était sous le coup de troubles que lui avait causés un cigare de Virginie. Le jeune homme protesta énergiquement, disant que son père ne fumait jamais et ne pouvait même

supporter l'odeur d'une cigarette. Il écrivit cependant ; et, par retour du courrier, il apprit que son père, se trouvant en soirée, n'avait pas osé refuser un cigare, mais qu'après quelques bouffées de fumée il s'était trouvé tellement indisposé, qu'il avait dû cesser pour éviter une indigestion complète.

Baccalà interrogé par la bonne de Mme Fornaro sur la conduite de son mari, lui déclara que celui-ci la trompait, lui donna les moyens de s'en assurer et la malheureuse, après s'être assurée du fait, administra une magistrale correction à sa rivale dont elle avait surpris les aveux.

Enfin, le père de M. Fornaro, atteint d'influenza, subit une rechute à la suite d'une imprudence. Les médecins, très inquiets, étaient divisés sur la question du pronostic. Baccalà proposa d'invoquer le secours de l'esprit d'un grand médecin. Il déclara bientôt que le Dr Dominique Cotugno était présent. On se rendit près du malade qui dormait profondément. Bientôt celui-ci parut se réveiller, se plaignant qu'on le percutait dans le dos et la poitrine, quoique personne ne fût visiblement près de lui. Peu après, la table dicta le mot : *Résignation*. En effet, le malade expirait quinze jours plus tard.

Monsieur G. Valentinis écrit de Monfalcone, près de Trieste :

« Monsieur Marzorati, je vous envoie à la hâte la relation d'un fait mystérieux survenu dans mon voisinage, il y a quelques jours. J'ai voulu voir et interroger moi-même les personnes qui y ont été directement mêlées. Je suis prêt à prendre les renseignements complémentaires que vous désirerez ».

Voici le résumé de ce compte-rendu. A Bristigna, petit hameau voisin de Monfalcone, habite une famille composée d'Antoine Moinas, de sa femme Luigia, et d'une fillette de 18 mois environ. Il y a onze mois, le père Moinas, âgé de 76 ans, sacristain de la petite église de Bristigna, mourut, et son fils lui succéda comme sacristain. Depuis quelques mois des troubles profonds se produisent, aussi bien dans la maison des Moinas que dans la petite église. Des coups, des craquements se font entendre le jour comme la nuit dans la maison ; la vaisselle est brisée, la femme reçoit des soufflets si violents qu'ils laissent des ecchymoses. Dans l'église, les objets du culte sont bouleversés, les cloches mises en branle. Une faux déposée dans le grenier est chaque jour étendue au milieu de la pièce, à l'endroit où avait été déposé le cercueil du mort, la lame au niveau de la tête et le manche dans le sens du corps. Les bruits devinrent si intenses, les dégâts dans la vaisselle si persistants, que les malheureux Moinas durent abandonner leur pauvre maisonnette.

Voici qui est plus grave encore et qui rappelle certains faits cités par Aksakof dans *Animisme et Spiritisme*. La maison était abandonnée depuis quelque temps, lorsque le 17 décembre 1905, la dame Predulini, une voisine, passant devant la porte, s'y arrêta et chercha à voir si quelque trouble se produisait encore à l'intérieur. Elle y était à peine, qu'un coup formidable retentit dans la porte, en même temps qu'elle apercevait des

flammes surgir de divers côtés. Elle donna l'alarme ; les pompiers vinrent éteindre ce commencement d'incendie,et l'examen des lieux montra que la flamme envahit l'étage en même temps que le rez-de-chaussée, et qu'aucune hypothèse ordinaire ne pouvait rendre compte de la marche que le fléau avait suivie.

Dans un précédent numéro, nous avons analysé un très intéressant article du professeur Falcomer, relatant trois faits de télépathie bien observés. L'*Adriatico*, journal politique de Venise, reproduit cet article du savant professeur, en le faisant précéder de la note suivante, que nous serions heureux de voir adopter comme ligne de conduite par les journaux politiques français :

« En publiant l'article suivant,où se trouvent racontés plusieurs phénomènes étranges, nous n'entendons nullement nous enrôler dans les rangs des partisans du spiritisme ».

« Mais nous croyons qu'en présence de certains faits, il serait insensé de recourir à une brutale négation ou à ce sourire de dédaigneuse incrédulité,qui est bien loin d'être un signe de supériorité intellectuelle. Celui qui a pris l'habitude des recherches expérimentales doit bien se garder de nier ou d'affirmer, sans avoir au préalable examiné et pesé mûrement les faits. Les phénomènes dits spirites méritent d'être étudiés et appréciés comme les autres phénomènes naturels, parce que, eux aussi, sont soumis aux lois de la nature. La Nature finit toujours par dévoiler ses secrets à ceux qui s'attachent à l'étudier avec un esprit indépendant et une âme exempte de préjugés ».

Nous avons déjà signalé le récit extrait par M. Carlo Galateri des manuscrits du fonds de saint Pantaléon et intitulé : Une apparition spirite à Rome en 1683. La *Nuova Parola,* de janvier, publie une seconde narration de même ordre, signée par plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques, qui affirment avoir été les témoins du fait.

Il s'agit d'une jeune femme, morte après un an de mariage ,et qui se serait fait entendre par un de ses parents d'abord, et ensuite par les prêtres susdits. Il n'y eut pas d'apparition, mais une longue conversation s'engagea entre les témoins et la voix, qui recommandait de dire des messes pour elle, d'accomplir un vœu qu'elle n'avait pas eu le temps d'accomplir elle-même, de donner certains objets à diverses personnes. Elle insistait beaucoup près de son père sur la conduite qu'il devrait tenir vis-à-vis de son mari,et sur une profonde modification de ses mœurs.

Le rapport ne parle pas de précautions prises pour s'assurer du point d'où partait la voix,et des mesures adoptées pour déjouer la fraude. Il fait seulement remarquer que le domicile du cousin de la défunte,où se passait la scène en question,se composait d'une seule pièce.

L'*Adriatico* du 24 janvier annonçait que le Professeur Falcomer devait faire des Conférences, au siège du Cercle Artistique dans la grande salle du théâtre *La Fenice*. Il rend compte de la première, de la façon la plus élogieuse, dans son numéro du 27. Il n'est pas le seul, car la *Gazetta*

Veneziana en fait autant à la même date. Nous y voyons que le professeur Falcomer annonce la création à Venise d'une société de Recherches psychiques, ayant pour président le professeur Cesare Lombroso, et se proposant de demander son affiliation à la société de même nom de Londres. Quand donc Paris se décidera-t-il à en faire autant, maintenant que le fameux *Institut* que l'on sait a donné la mesure de sa valeur ?

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Académie des Sciences

L'existence des rayons N semble confirmée par de nouvelles expériences

Depuis plus d'un an, on n'avait plus parlé des rayons N à l'Académie. Leur existence semblait fortement compromise. Cependant, les savants de Nancy, MM. Blondlot, Charpentier, continuaient leurs recherches. M. Mascart alla les voir récemment dans leurs laboratoires. Revenu depuis deux jours, il fit part, hier, à ses savants confrères, des expériences qu'il a faites à Nancy.

Dans le même laboratoire, MM. Mascart, Blondlot, Gutton et un quatrième professeur recommencèrent les premières expériences, tendant à prouver l'existence des rayons N produits par une lampe électrique Nernst, placée devant un écran à sulfure de calcium légèrement phosphorescent. Les quatre savants opérèrent séparément. Ils mesurèrent les indices de réfraction des rayons N après leur passage à travers un prisme en aluminium. Les quatre résultats obtenus furent trouvés très-semblables.

De ce fait important, M. Mascart ne tire pas de conclusions définitives. Il semble bien cependant qu'il ne peut y avoir là de phénomènes de suggestion ou d'erreurs matérielles, toutes les précautions ayant été prises. Il faut s'attendre à ce que les intéressantes études sur les rayons N reprennent d'ici peu de temps.

Les canaux de Mars

Du *Figaro* :

Deux savants américains, MM. Carl Lampland et Percival Lowell, ont réussi à photographier, d'une façon très nette, les canaux de Mars.

Ces photographies, sur l'intérêt desquelles il est superflu d'insister, ont été prises de l'observatoire d'Arizona. Les meilleurs exemplaires en seront expédiés à notre Académie des sciences, où la planète Mars est très en faveur depuis quelque temps.

On peut s'attendre, à cette occasion, à d'intéressantes joutes astronomiques entre MM. Janssen et Lœvy, directeurs de nos observatoires de Meudon et de Paris ; Wolf, Bigourdan, Deslandres et Radan.

Le Gaulois

du 10 janvier, sous le titre : *Le Carnet d'un vaudevilliste*, donne la suite des mémoires de M. Ernest Blum, desquels nous détachons l'anecdote suivante, certifiée par l'auteur :

« Victor Hugo avouait qu'il croyait fermement au Spiritisme et il y a cru jusqu'à sa mort,

« Ses deux fils, ainsi que ses deux grands amis Auguste Vacquerie et le regretté Paul Meurice, mort ces jours-ci, y croyaient également. Auguste Vacquerie m'a, du reste, raconté une chose extraordinaire.

« Un soir d'hiver, à Guernesey, on faisait tourner les tables. Etaient présents le grand poète, ses deux enfants et Vacquerie. C'était Charles Hugo qui servait de médium, il interrogeait la table et disait ce qu'elle répondait. Tout à coup il pousse un petit cri de douloureuse surprise : Oh ! fit-il, les esprits m'apprennent une bien affreuse nouvelle : Mme de Girardin vient de mourir à l'instant. On regarda l'heure, il était 10 heures.

« Mme de Girardin avait justement écrit le matin qu'elle comptait venir passer quelques jours à Guernesey, auprès de son grand ami Hugo, et on l'attendait.

« Le lendemain une lettre arriva annonçant que Mme de Girardin était morte. Nul ne pouvait le savoir à Guernesey, où le télégraphe ne fonctionnait pas encore. Charles Hugo l'ignorait comme les autres, et, chose curieuse, Mme de Girardin était morte, en effet, la veille à 10 heures !

« Cette histoire m'a toujours fait frissonner, car il était difficile de douter de la véracité, avec des témoins pareils ».

L'Eclair

dans son numéro du 24 décembre, publie une intéressante déclaration de M. Montorgueil, qui ose aujourd'hui parler des expériences auxquelles il a pris part en 1886 ou 1887, chez l'ingénieur Mac-Nab, rue Lepic. Il a fallu l'affirmation courageuse de M. Richet sur la réalité du fantôme de la villa Carmen, pour faire sortir le rédacteur de l'*Eclair* de son silence de dix-huit ans.

Beaucoup de sceptiques, peu au courant de ces recherches, s'imaginent naïvement que s'ils se précipitaient sur le fantôme et l'empêchaient de bouger, ils trouveraient le médium déguisé. Voici une expérience de M. Montorgueil qui répond péremptoirement à cette hypothèse, en montrant sa niaiserie. Nous arrivons immédiatement au point intéressant de ce récit :

« Un soir, je me sentais touché à l'épaule, c'était une bourrade un peu brusque. Un instant après, une jupe frôla mes genoux, que je saisis entre mes doigts et qui leur échappa. Le fantôme revint sur moi. Et tout à coup, je me sentis violemment débarbouillé. Je crus à une plaisanterie insolente : je saisis, furieux, la main qui s'était promenée sur ma figure. La colère, mêlée de quelque terreur, décuplait mes forces. Je criai d'allumer, ce que l'ingénieur fit aussitôt.

« J'étais debout, j'avais un bras passé sous mon bras qui l'appuyait contre mon corps ; je serrais le poignet que j'avais saisi, dans mon poignet, dont la fureur faisait un étau. Le silence était absolu ; je ne percevais pas le bruit d'un souffle : je n'en sentais point la chaleur ; mes pieds seuls trépignaient. La main du fantôme essayait pourtant d'échapper à mon étreinte. *Je la sentais fondre dans mes doigts.*

« La lumière était revenue : cette lutte n'avait pas duré dix secondes.

« Contre moi, personne ; chacun de nous était à sa place et témoignait de plus de curiosité que d'essoufflement. Il est *hors de doute* qu'une personne que j'eusse ainsi saisie, je l'eusse jetée à terre, ou dans ce corps à corps elle m'y eût jeté avant que nos mains se fussent quittées. Elle ne se fût pas certainement dégagée sans une bousculade.

« *Mon adversaire avait disparu.*

« Avais-je été le jouet d'une hallucination ? J'avais la preuve du contraire : je tenais dans ma main, arrachée de la main du fantôme, le chiffon avec lequel j'avais été débarbouillé... C'était le fichu de la jeune fille que le sculpteur avait amenée.

« Je dois noter qu'au moment où la lumière parut et que la main s'évanouit, le musicien (le médium) se renversa sur le canapé, dans un grand cri, et qu'il resta prostré, anéanti plusieurs minutes...

« J'ai réfléchi, depuis, bien des fois à ces faits. J'ai cherché à savoir si je n'avais pas été mystifié et mes compagnons également. Je n'ai rien trouvé qui me confirmât dans le doute. Un argument prime tous les autres à mes yeux : un être que je serrais au poignet et sous mon bras, s'est dégagé en moins de dix secondes, sans fracas, sans chute, sans collision : je mets au défi quiconque d'y parvenir... »

On remarquera le contre-coup subi par le médium. Dans d'autres circonstances, il peut résulter pour ce médium les plus terribles conséquences. Mme d'Espérance, dans une aventure semblable, resta gravement malade pendant plusieurs années. C'est pourquoi il est bon de n'opérer qu'avec des personnes dont on connaisse la loyauté, et qui ne risqueront pas, par de stupides et inutiles agressions, de blesser les médiums.

Les Annales des Sciences Psychiques

publient un bon article de M. de Vesme sur l'importance qu'acquièrent les phénomènes spirites, lorsqu'ils sont contrôlés par des savants. Sur ce point, nul doute n'est possible ; le grand public n'accorde sa confiance, dans les matières très controversées, qu'aux personnes qualifiées, connues par leurs travaux antérieurs, qui sont les garants d'une bonne éducation scientifique. Mais le bruit produit autour du fantôme de la villa Carmen tient aussi, en grande partie, à l'indiscrétion (félix culpa) du journal *Le Matin*, qui faisant connaître sous un titre brutal l'expérience à laquelle M. Richet a pris part, a déchaîné dans la grande presse des polémiques dont l'écho s'est répercuté dans plus de soixante organes parisiens ou de la province, et dans les pays étrangers.

Notons aussi que les expériences antérieures sur le même sujet, ont eu jus-

tement pour résultat d'habituer le public à écouter de semblables récits sans jeter immédiatement le journal qui les rapporte. Or c'est aux spirites, à leur inlassable persévérance, que ces résultats sont dus ; et il est de la plus simple équité de leur rendre cette justice, car il y avait plus que du mérite, même un certain héroïsme, à parler il y a vingt ans des matérialisations. Le moindre risque que l'on courût était d'être traité de fou ; bienheureux encore si on n'accolait pas d'autres épithètes outrageantes au nom de celui qui affirmait la réalité de ces phénomènes. Il en a été de même pour le magnétisme, il en sera probablement ainsi, pendant longtemps encore, pour toutes les vérités qui nous restent à découvrir. Cependant, les expériences faites par des chercheurs obscurs, ne sont pas dénuées de valeur lorsque ces témoins sont des hommes instruits et de bonne foi, car en comparant entre eux tous les récits, il en ressort une impression saisissante de vérité, lorsque l'on constate qu'il existe les plus remarquables analogies entre toutes ces narrations, faites, très souvent, par des hommes qui ne connaissaient pas les descriptions de leurs prédécesseurs. On voit alors se dégager des sortes de lois, qu'il est du plus haut intérêt de mettre en lumière, pour aider les chercheurs futurs dans cette voie.

M. de Rochas publie la suite de ses recherches sur les *changements de la personnalité*, observés sur une jeune fille de 16 ans, nommée Juliette Durand, à la suite de passes longitudinales qui font régresser sa mémoire, ou transversales, qui semblent la faire devenir clairvoyante dans l'avenir. Ce sujet, comme celui de M. Bouvier, commet des anachronismes, il parle de *la gare* d'Angoulême à une époque où le chemin de fer n'existait pas, et le nom qu'il donne comme celui qui lui aurait appartenu dans une vie antérieure, n'a pas été retrouvé dans les actes de l'état-civil. Espérons que, plus tard, on arrivera à identifier les personnalités posthumes des sujets, ce qui serait un commencement de preuve directe de la réincarnation, sans compter celles que l'on peut obtenir par d'autres procédés.

A lire aussi le récit bien intéressant de l'archidiacre Colley, sur des matérialisations qui se formaient en pleine lumière de 3 becs de gaz, le médium restant visible ; et un cas de *transfiguration* raconté à M. Maxwell par un magistrat de ses amis.

Les Nouveaux Horizons

M. Sage fait cette fois une critique des matérialisations, et nous sommes vraiment surpris de voir un homme de talent comme lui, faire preuve d'une aussi grande partialité. En parlant des expériences de M. Livermore, il ne cite pas les messages écrits en français par l'esprit Estelle, sous les yeux de M. Livermore, pendant qu'il tenait le médium Kate Fox. De plus, l'écriture était identique à celle de Mme Livermore vivante. De ces faits certains, pas un mot. Des témoins : le Dr Gray et M. Groute, tous deux sceptiques d'abord, puis ensuite convaincus, aucune mention.

Au sujet de William Crookes, rien que des insinuations, ou des affirmations totalement inexactes, comme celle-ci : « *Chez lui, William Crookes n'a jamais pu arriver à être sûr d'avoir vu simultanément le fantôme et le médium.* » Ouvrons le livre publié par Crookes, à la page 15, du chapitre

consacré aux matérialisations, nous trouvons racontée l'expérience qui avait lieu *chez lui*, puisqu'on photographiait à l'électricité et que le savant avait fait de sa bibliothèque un cabinet noir. Voici ses propres paroles : « Fréquemment j'ai soulevé un coin du rideau lorsque Katie était tout auprès, les *sept ou huit* personnes qui étaient *dans le laboratoire* (c'est donc bien chez le savant) *pouvaient voir en même temps* Mlle Cook et Katie, dans le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas alors voir le visage du médium, à cause du châle, *mais nous apercevions ses mains et ses pieds ;* nous le voyions *se remuer péniblement* sous l'influence de cette lumière intense, et par moment nous *entendions ses plaintes.* J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble ; mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook. » Si l'on veut bien réfléchir que Florence Crookes avait 15 ans ; qu'elle couchait chez le savant, n'apportant qu'un petit sac contenant un peu de linge ; qu'elle n'était jamais seule, qu'il ne pouvait donc pas y avoir de compère, il faut convenir que les critiques de M. Sage ne feront pas grand mal au Spiritisme, puisque sa passion de dénigrement l'entraîne jusqu'à des affirmations aussi inexactes. Les lauriers de M. Podmore empêcheraient-ils M. Sage de dormir ?

La Vie future

Tel est le titre d'une nouvelle Revue spirite qui vient de paraître à Alger. L'administration et la direction sont 37, rue de la Lyre, et l'abonnement est de 6 francs pour la France et 8 francs pour l'étranger. Nous saluons avec joie l'apparition de ce nouveau confrère qui va défendre notre chère doctrine sur le continent africain. Cette publication est l'organe de la *Société Algérienne des Etudes psychiques*, résultat de la fusion de la Fédération Algérienne et Tunisienne des Spiritualistes modernes et du groupe Béranger. Le premier numéro est très intéressant et fait bien augurer pour l'avenir. Il contient les statuts de la Société qui nous paraissent très bien étudiés. Souhaitons bonne chance et longue vie au premier défenseur de nos idées en Afrique, dont nous suivrons le développement avec le plus vif intérêt. Les noms des membres du comité sont une garantie que cette publication sera sérieusement rédigée et rendra les plus grands services à notre cause, qui a besoin d'être mieux connue du public pour qu'il en apprécie la certitude et la grandeur morale.

Souscription pour l'œuvre des Conférences

M. Brunet.	10 francs
M. A.	5
	15

Ces sommes sont versées au trésorier du comité de propagande.

Pour la pauvre femme presque aveugle

M. Bonch.	3 fr. 75
M. H.	4 « 50
M. A.	5
	13 25

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le Samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

par Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.............................. **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3e Edition. Prix.. 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme, etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de Port, tous les ouvrages dont on lui adressera le prix indiqué ci-dessus.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou): directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

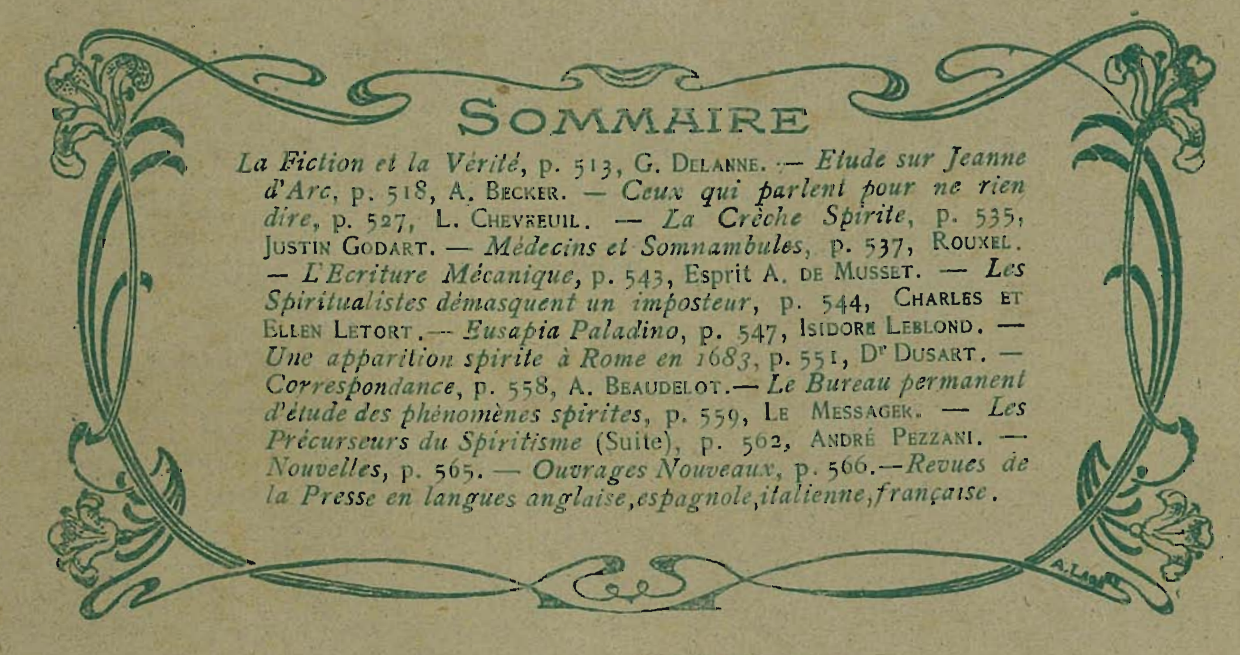
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 9. — 12e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc MARS 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

La Fiction et la Vérité

Le phénomène de la matérialisation des Esprits est une démonstration si péremptoire de l'immortalité de l'âme, que tous les sceptiques se sont coalisés contre les expérimentateurs assez hardis pour oser affirmer leur réalité. Mais c'est surtout depuis que M. Richet a pris position, que la bataille est devenue acharnée. Songez donc, un savant « officiel » français déclarait avoir vu, touché, photographié un fantôme ! Cela devenait intolérable ; il fallait couper court à ce scandale. Aussi avons-nous assisté à des essais d'explications, les unes ridicules, comme l'hypothèse d'un mannequin, les autres plausibles, comme le déguisement du médium, mais qui ne s'accordent plus avec nos observations.

Il fallait trouver mieux, et c'est ce dont s'est chargé un docteur d'Alger, qui a fait une conférence à l'Université populaire de cette ville, produisant sur la scène un pseudo Bien Boa, qui n'était autre que le cocher renvoyé de M. le général Noel.

Cette fois, il n'y avait plus de doutes ; les expérimentateurs de la Villa Carmen avaient été bernés comme de pauvres niais. Aussi toute la presse s'est-elle empressée de propager cette heureuse nouvelle. De là les entrefilets parus un peu partout, accompagnés parfois de commentaires désobligeants.

Avant d'acepter aussi facilement une dépêche semblant donner un démenti à un savant connu, il eût été peut-être prudent d'en vérifier la réalité. On n'y regarde pas de si près quand il s'agit de Spiritisme. Mais comme je suis particulièrement intéressé à établir la vérité, je crois très utile de faire savoir que l'allégation qui fait du cocher Areski le fantôme que j'ai observé en compagnie de Mme X d'abord, et de M. Richet ensuite, est tout à fait mensongère. L'habileté consistait à créer une équivoque qui permît de confondre nos observations avec ce qui a pu se produire, peut-être, avant notre arrivée.

Que le sieur Areski ait cherché à tromper la confiance de ses maîtres en se déguisant, c'est très possible, puisque je l'ai pris en flagrant délit de supercherie. Mais que l'on veuille se servir de ce fait pour infirmer nos expériences, *auxquelles il n'a jamais pris part*,

voilà qui dépasse toutes les limites. C'est justement parce que je me méfiais de lui que j'ai demandé qu'il fût évincé *de toutes les séances qui seraient tenues*. Venir ensuite raconter que c'est lui qui se glissait derrière le rideau pour faire le fantôme, c'est travestir absolument la vérité, et je pense que sur ce point spécial personne ne doutera de notre parole, quand nous affirmons que cet individu *n'est jamais entré dans la salle des séances quand nous y étions.*

Mais là ne se bornent pas les inventions. Depuis mon départ de la villa, j'ai appris que Mme Noel avait été obligée de se séparer de la jeune fille médium et de ses sœurs. Je n'ai pas à rechercher comment et pourquoi cette brouille s'est produite, ni les influences qui ont pu agir sur cette jeune fille pour l'engager à faire des déclarations aussi contraires à la réalité, que celle de l'existence d'une trappe dans la salle des séances. Toutes les personnes, très nombreuses, qui ont assisté aux séances depuis plusieurs années, pourront témoigner combien cette assertion est fantaisiste. Mais, dans ce cas, il ne suffit plus de démentir purement et simplement. J'ai pensé qu'il fallait un témoignage offficiel, aussi ai-je demandé à M. le général Noel de faire examiner la salle par un architecte, expert du tribunal, qui aura pour mission de remettre les choses au point.

Que de peine et que de mal on éprouve à faire connaître les vérités nouvelles ! Non seulement on se heurte à toutes les difficultés inhérentes à ce genre particulier d'investigation, mais encore il faut redresser à chaque instant les mensonges plus ou moins intéressés des uns ou des autres, si l'on ne veut pas sombrer sous le ridicule.

M. le Dr Rouby, s'est institué de sa propre autorité le juge des expériences de la Villa Carmen ; c'est son droit de critique et je n'y vois aucun inconvénient ; mais il a assumé en même temps le devoir d'être un enquêteur soigneux et impartial, sans quoi il s'expose à se faire juger sévèrement. Or, ce zélé défenseur de la vérité ne s'est même pas donné la peine de vérifier les points principaux qui sont en discussion. A-t-il été inspecter lui-même le pavillon de la Villa Carmen ? Si oui, il a pu constater *de visu*, combien est fausse l'affirmation de l'existence d'une trappe ; sinon, il a agi bien légèrement pour un homme qui a la prétention d'être sérieux.

Est-il plus impartial que soigneux de se documenter ? Pas davantage. Je veux admettre qu'Areski lui a dit être l'auteur des phénomènes, sans quoi la bonne foi du Dr Rouby serait suspecte ; mais est-ce qu'un enquêteur sérieux ne doit pas comparer les témoignages et en peser la valeur ? Pourquoi accepter sans contrôle les racontars d'un individu qui s'avoue lui-même menteur et fraudeur, sans tenir compte des affirmations unanimes des témoins honnêtes qui ont publié les procès-verbaux des séances de la Villa Carmen. Une telle conduite montre un parti-pris évident, contraire à la méthode scientifique, et suffit à faire comprendre que M. le Dr Rouby a été tout à fait au dessous de la tâche qu'il avait entreprise. Essayer de jeter le discrédit sur des recherches aussi précises que les nôtres, en faisant une parodie misérable du fantôme de Bien Boa, n'est pas digne d'un homme sérieux. M. le Dr Rouby a-t-il photographié Areski déguisé ? Les clichés montrent-ils une identité avec ceux que nous avons obtenus ? Non, alors qui attachera une importance quelconque à cette mascarade, et quelle conséquence en tirer ? Une seule, c'est que M. le Dr Rouby a fait preuve d'une inconcevable légèreté et d'un misonéïsme déplorable.

Voici la lettre que j'ai adressée au journal *Les Nouvelles* :

Paris, 9 mars.

Monsieur le directeur du journal *Les Nouvelles*,

J'ai connaissance aujourd'hui de l'article intitulé Bien Boa, paru dans votre numéro du 5 mars dernier. Comme je suis nommé à plusieurs reprises, je désire user de mon droit de réponse en vous priant d'insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro. Si le compte rendu que vous publiez de la conférence de M. le Dr Rouby est parfaitement exact, il est de mon devoir de relever un certain nombre d'erreurs, en ce qui concerne les expériences auxquelles j'ai assisté, en juillet et août de l'année dernière chez M. le général Noël à la villa Carmen. Avant d'aborder la discussion du cas de Bien Boa, M. le Dr Rouby raconte que le Dr X et M. Charles H. se sont entendus, en 1904, pour simuler une communication en langue anglaise à l'adresse de Mme la générale Noël. Surprendre la confiance des gens chez lesquels on est reçu n'a jamais passé pour une action très louable ; et j'ajoute que l'on ne pouvait guère soupçonner une semblable supercherie, de la part de personnes que leur position sociale semblait désigner comme des gens sérieux. Arrivons à l'accusation de tromperie que M. le Dr Rouby porte contre Mlle Marthe B.

Elle aurait simulé, en plaisantant (sic) Bergolia, la sœur de B. B

Jusqu'ici il n'y a pas grand mal. Voici qui est plus sérieux : M. B., le père de Mlle Marthe, aurait écrit à M. Richet que sa fille « avait avoué qu'une trappe existait dans la salle des séances, et que tous les phénomènes obtenus ici (à la Villa) avec Richet et Delanne étaient dus à la fraude ».

J'ignore à quelles suggestions peut obéir Mlle Marthe B. depuis qu'elle n'est plus reçue à la villa Carmen, mais ce que je sais bien, c'est que l'affirmation qu'il existe une trappe dans le pavillon où avaient lieu les séances *est tout à fait fausse.*

M. le professeur Richet, Mme X et moi, avons visité minutieusement le *dessus* et le *dessous* du plancher de la salle des séances, et nous avons affirmé qu'il n'existe ni *trappe* ni *porte dérobée.*

Comme nécessairement quelqu'un ne dit pas la vérité, je propose à M. le Dr Rouby — qui aurait pu s'en assurer lui-même avant sa conférence — de faire examiner ce pavillon par un architecte, expert du tribunal, qui dira qui a tort ou raison. Si le plancher de la salle est intact, vos lecteurs seront juges de l'importance qu'il faut attribuer aux propos de Mlle Marthe.

Etudions maintenant le cas du cocher de M. le général Noël. M. le Dr Rouby reconnaît que j'ai signalé dans ma revue les deux tentatives de fraude du nommé Areski, — ce qui établit ma bonne foi, — mais il a omis, malheureusement pour sa thèse, de citer en entier ce que j'écrivais à ce sujet, immédiatement après le paragraphe que vous reproduisez. Voici ce passage, qui ne manque pas d'importance, comme il est facile de le constater :

« M. le général Noël m'expliqua que c'était un état de transe, et sous l'obsession d'un mauvais esprit qui le persécute, que le domestique se livrait à ces actes répréhensibles. Mais comme consciemment ou non, ce sont toujours des tromperies, *il fut décidé qu'à l'avenir on se passerait de son concours*, de sorte que *jusqu'à la fin de mon séjour il n'a plus pris part* A AUCUNE EXPÉRIENCE ». *Revue scientifique et morale du spiritisme*, nov. 1905, p. 259.

Sans tenir compte de mon témoignage, pas plus que de celui de M. le professeur Richet, M. le Dr Rouby imagine un petit roman pour expliquer comment le dit Areski aurait pu s'introduire dans le cabinet. Il dit : « Comment Areski pouvait-il pénétrer dans le cabinet à l'insu du professeur Richet. De la façon la plus simple : Il entrait avec tout le monde, aidait à soulever le tapis, à regarder dans la baignoire et sous les meubles, puis lorsque l'attention se portait ailleurs, ou bien lorsque le gaz brusquement éteint ne permettait pas aux yeux non encore habitués à l'obscurité de s'apercevoir qu'il se glissait dans le cabinet, Areski se cachait dans l'encoignure gauche de la draperie que l'on venait d'explorer ».

Il n'y a qu'un petit inconvénient pour admettre cette ingénieuse supposition, c'est que JAMAIS le cocher ne s'est trouvé, *même une seule fois*, dans

la salle des séances quand nous y avons pénétré. JAMAIS il n'a aidé à visiter la salle. JAMAIS il n'a assisté aux séances que j'ai rapportées.

Entre l'affirmation de M. le général Noël, de sa femme, de M. le professeur Richet, de Mme X et de la mienne, et celle du sieur Areski, simulateur effronté, je laisse au public le soin de décider.

C'est en vain que l'on cherchera à jeter le discrédit sur les expériences de la villa Carmen que j'ai observées, car leur réalité est certaine. D'abord on a voulu que l'esprit Bien Boa fût un mannequin ; supposition absurde lorsque le soi-disant mannequin marche, cause, serre la main des assistants ; ensuite, c'était nécessairement un déguisement du médium, hypothèse qui n'a plus de valeur quand on voit et qu'on photographie simultanément l'esprit et les médiums, et que B. B. disparaît sous nos yeux dans le plancher, sans laisser de traces. Alors surgit l'invention de la trappe, aussi fantaisiste que les autres ; enfin, c'est l'intervention d'Areski, lequel n'a jamais mis les pieds dans le pavillon quand nous y étions.

Il faudrait supposer aux observateurs une dose invraisemblable de crédulité, pour s'être laissé tromper par d'aussi grossiers artifices. Toutes ces polémiques auront pour résultat d'établir de plus en plus la certitude de ces manifestations de l'au-delà, affirmées déjà par des princes de la science tels que Crookes, Alfred Russel Wallace, Zollner, le Dr Gibier, etc. Essayer d'assimiler la piteuse exhibition d'Areski déguisé en fantôme, avec nos expériences, c'est vraiment se moquer du public, puisque l'on cherche à comparer des phénomènes qui n'ont rien de semblable, ni dans leur mode de production, ni dans leur résultat.

Je défie absolument le Dr Rouby, aidé même de tous les prestidigitateurs qu'il voudra employer, de faire surgir du sol dans une *salle non machinée et visitée d'avance par moi comme celle de la villa Carmen*, un fantôme qui marche, qui cause, qui serre la main des assistants. Or cela *nous l'avons vu*, et tant qu'il ne nous démontrera pas raisonnablement, sans faire de suppositions aussi inexactes que celles auxquelles il s'est livré, comment nous aurions pu être trompés, son œuvre de dénigrement sera sans valeur et sans portée.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

G. DELANNE.

Etude sur Jeanne d'Arc

La sublime figure de Jeanne d'Arc se dresse dans notre histoire comme l'incarnation la plus haute du patriotisme, de la pureté idéale s'alliant au courage viril. C'est l'âme du peuple qui parle par sa voix ; c'est, comme la qualifie si bien Henri Martin, *Le Messie* de la France, et son histoire semblerait une merveilleuse légende si l'histoire n'affirmait la réalité de cette grande figure, si noble dans sa simplicité.

Quelle prodigieuse épopée que celle de cette fille ignorante qui s'impose au roi, à la noblesse, au clergé de Poitiers pour les convaincre de sa mission, qui est d'arracher la France aux mains des Anglais ! Conservant au milieu des grossiers hommes d'armes du moyen-âge la fleur de tendresse de son âme virginale, elle demeure douce, simple, bonne aux pauvres gens. Ardente pendant le combat, elle s'expose à tous les coups ; elle se précipite au plus fort de la mêlée, et souvent son sang a rougi les bastilles anglaises. Elle pousse des cris de guerre, enflamme les courages. Puis, la victoire obtenue, elle pleure sur les victimes de la bataille et cherche à faire cesser le carnage.

Restant simple au milieu des enivrements de la victoire, elle pense à son village, à ses compagnes et souhaite de reprendre sa vie obscure, après avoir fait sacrer Charles VII à Reims. Mais elle cède aux prières de ce roi qu'elle aimait tant, et qui devait si lâchement l'abandonner, pour marcher au martyre qui est le couronnement de cette tragédie. Sortie des entrailles du peuple, elle en a toutes les nobles vertus ; aussi était-elle adorée des pauvres gens, qui admiraient et chérissaient cette merveille de simplicité, de chasteté, d'humanité et de patriotisme.

Mais ce qui double pour nous l'intérêt de cette vie unique, c'est son affirmation constante, jusqu'à la mort, que Jeanne d'Arc est guidée par les puissances supérieures qui l'ont arrachée à son village pour en faire la libératrice de son pays.

Jamais plus splendide exemple n'a eté donné de l'intervention du monde spirituel dans les affaires terrestres. Cette noble et héroïque figure est aussi le symbole de la médiumnité glorieuse, et les histo-

riens les plus sceptiques sont restés angoissés devant le mystère de ces « voix » qui inspiraient la vierge de Domremy.

Comme le Christ, victime des prêtres, Jeanne meurt parce qu'elle a refusé de soumettre ses visions au contrôle de l'Eglise. Brûlée comme hérétique et relapse, ses voix sont déclarées sataniques par l'ignoble sanhédrin catholique que présidait l'évêque Cauchon. Aujourd'hui, les successeurs de ses bourreaux veulent la canoniser, mais la conscience universelle protestera contre cette palinodie qui transforme les démons en anges de lumière, lorsque l'intérêt sacerdotal l'exige.

Dans le sombre château de Rouen, devant ces théologiens retors et cauteleux, cette jeune fille de 19 ans montre un indomptable courage pour affirmer sa mission, et jamais la communion entre les vivants et les esprits, entre l'humanité terrestre et l'humanité désincarnée, ne s'est affirmée avec plus de franchise et d'inébranlable énergie. Quelle conviction irrésistible ne fallait-il pas à la pieuse bergère de Domrémy pour résister ouvertement aux docteurs et aux prêtres qu'elle vénérait ! Mais celle que les dangers de la guerre n'avaient pu émouvoir devait trouver dans son âme généreuse, dans sa certitude, immuable, des accents d'une vérité si profonde, que l'astuce de ses juges en est déconcertée. Ecoutons quelques passages de ses interrogatoires, ils sont pathétiques.

Jeanne n'est pas superstitieuse. Elle ne croit pas à l'existence des fées :

— « Dans la campagne de Domrémy, êtes-vous allé souvent près de l'arbre des fées ?

— « Oui.

— « L'arbre des fées opérait-il des prodiges ?

— « Je sais que bien des gens qui avaient la fièvre venaient visiter l'arbre des fées et buvaient de l'eau à la fontaine voisine. *Mais j'ignore s'ils guérissaient ou non.*

— « Les fées n'apparaissaient-elles pas en ce lieu ?

— « Je l'ai ouï dire par de vieilles gens. Même ma marraine m'a dit les avoir vues danser en rond. *Mais tout cela est-il vrai, je ne sais.*

— « N'est-ce pas sous l'arbre des fées que vous avez entendu vos voix ?

— « Mes voix sont venues me visiter en cet endroit comme en bien d'autres.

— « Croyez-vous les fées de mauvais esprits ?

— « Je n'en sais rien. »

C'est un point très important à signaler que l'héroïne n'ait pas partagé les croyances populaires de son époque au sujet des fées. Lorsqu'elle affirme qu'elle a eu des visions, on peut en déduire déjà que son esprit n'était pas prédisposé d'avance à subir des hallucinations.

Ecoutons dans quels termes elle en parle :

— « Quelle est l'apparition qui vous vint à l'âge de treize ans ?

— « Saint Michel et ses anges.

— « Vîtes-vous saint Michel et ses anges corporellement et réellement ?

— « Je les vis comme je vous vois.

— « Quelle était la figure de saint Michel ?

— « Je ne saurais vous le dire.

— « Etait-il nu ?

— « Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir.

— « Avait-il des cheveux ?

— « Pourquoi les aurait-on coupés ?

— « Qu'éprouvâtes-vous à la vue de saint Michel et de ses anges ?

— « Quand je les vis s'éloigner, je pleurai, et j'aurais bien voulu qu'ils m'emmenassent avec eux.

— « Lorsque saint Michel et ses anges apparaissaient, leur faisiez-vous la révérence ?

— « Oui ; je m'agenouillais et je baisais la terre où ils s'étaient arrêtés.

— « Parlez-nous de leurs corps.

— « Je n'en puis rien dire. Ce que je sais, c'est que leurs paroles sont bonnes et belles.

— « Comment prononceraient-ils des paroles, puisqu'ils n'ont pas de membres ?

— « Je m'en réfère à Dieu.

— « Comment distinguez-vout si ce qui vous apparaît est homme ou femme ?

— « A la voix.

— « Quelles saintes se sont montrées à vous ?

— « Sainte Marguerite et sainte Catherine.

— « Comment les reconnaissiez-vous ?

— « Elles se nommaient en venant à moi.

— « Etes vous sûre que c'est bien sainte Catherine, sainte-Marguerite, saint Michel et ses anges qui vous apparaissaient ?

— « *Je le crois aussi fermement que je crois en Dieu*.

— « N'avez-vous pas fait dans les Eglises des offrandes aux Saints qui vous apparaissaient, comme on en fait aux Saints du paradis ?

— « J'ai souvent mis des guirlandes et des couronnes *devant les images* de sainte Catherine et de sainte Marguerite.

— « Adressiez-vous ces offrandes aux deux saintes qui sont au ciel, où à celles qui vous apparaissaient ?

— « Je ne mets pas de différence entre celles qui se montrent à moi et celles qui sont au royaume du paradis. »

On le voit, les demandes des docteurs sont les mêmes que celles que font encore les incrédules aujourd'hui. Quels sont les vêtements des apparitions et comment pourraient-elles causer, puisqu'elles n'ont pas d'organes corporels ? Comment savoir si ces saintes sont bien celles qui sont au paradis ? C'est la question de l'identité des Esprits qui se pose aussi. Nous étudierons plus loin ces questions, mais déjà nous savons aujourd'hui que, même en supposant que ces visions fussent subjectives, produites télépathiquement par des Esprits, les demandes précédentes peuvent recevoir une réponse logique puisque l'imagination de la voyante, sous l'influx spirituel, pouvait créer ces images, qui s'extériorisaient ensuite avec toute la force de l'hallucination véridique. La transmission de pensée prenait pour la voyante tous les caractères des voix naturelles, puisqu'il en est de même dans les cas observés de nos jours et enregistrés dans les Annales de la *Société de Recherches psychiques* de Londres. Répétons que ceci n'est qu'une simple supposition qui ne tranche en rien la question, mais qui s'adapte parfaitement avec les découvertes actuelles. Quand il serait démontré que les Esprits qui assistaient Jeanne d'Arc n'étaient pas visibles corporellement, il n'en faudrait pas conclure que c'étaient des hallucinations, à moins d'ajouter immédiatement qu'elles étaient véridiques, c'est-à-dire produites, déterminées par la pensée des agents spirituels qui agissaient sur la noble fille.

Quand on lui demande si elle est sûre que ce sont bien ses saintes aimées qui l'assistent, elle répond qu'elle y croit aussi fermement qu'en Dieu ! Et comment pourrait-il en être autrement, puisque ce sont ces voix qui l'ont arrachée de son village pour l'amener à la cour, malgré tous les obstacles et les dangers dont sa route était semée ? Comment n'aurait-elle pas eu la confiance la plus entière dans ses inspiratrices qui lui donnèrent le moyen d'imposer à Charles VII la croyance à sa mission,en lui révélant un mystère de sa vie intime ? Pourquoi aurait-elle douté, quand ses voix l'avertissaient des complots tramés contre elle et la guidaient à la victoire triomphale,depuis la levée du Siège d'Orléans jusqu'au sacre du roi à Reims ? Ne savait-elle pas par ses voix qu'elle serait plusieurs fois blessée, mais que rien ne devait l'arrêter dans son œuvre sacrée ? En vérité ces docteurs étaient aveugles pour que l'éclat de tous ces faits ne les ait pas frappés d'admiration et de respect. Mais ce qu'ils redoutaient, c'était de voir leur autorité amoindrie par ce commerce spirituel qui n'avait plus besoin de l'intermédiaire du prêtre. C'est là le grand crime qu'on ne lui pardonnera pas, et une des causes de la haine dont elle fut poursuivie par l'évêque Cauchon et ses séïdes. Ecoutez-le formuler son grief :

— « Avant d'ajouter foi à vos voix, n'avez-vous consulté ni évêque, ni curé, *ni autre personne appartenant à l'Eglise* ?

— « Non.

— « Voilà qui est grave. Nous avons grand motif de suspecter vos visions, Jeanne. »

Mais le robuste bon sens de la vierge lorraine lui fait trouver immédiatement la réponse qui ferme la bouche à son juge :

— « Si vous y voyez du mal, demandez copie du registre qui est à Poitiers. J'ai été interrogée, trois semaines durant, par les clercs de mon parti, qui n'ont trouvé dans mon fait que tout bien.

— « Les voix ne vous ont-elles pas appelée fille de Dieu, fille de l'Eglise, fille au grand cœur ?

— « Elles m'ont appelée Jeanne la pucelle, fille de Dieu.

Ces voix bénies ne l'ont pas abandonnée et la réconfortent jusque dans sa prison.

— « Continuez-vous à les entendre depuis que vous êtes enfermée ?

— « Oui ; mais les bruits de la prison et les noises des gardes

m'empêchent quelquefois de bien les ouïr. Ah ! je les ouïrais bien mieux si j'étais en quelque forêt.

— « Vous parlent-elles souvent ?

— « Elles me parlent tous les jours et plusieurs fois par jour. *Si elles ne me confortaient, je serais morte.*

— « Combien de fois vous ont-elles parlé hier ?

— « Trois fois.

— « Que vous ont-elles dit ?

— « Elle m'ont dit : « Réponds hardiment ; fais bon visage, Dieu t'aidera ».

— « Vos esprits vous ont-ils parlé aujourd'hui ?

— « Ils me parlent ici même.

— « Où sont-ils donc vos esprits ?

— « Ils sont là, sans qu'on les voie.

A ces mots, l'assistance tressaillit. L'interrogateur reprit :

— « Vous vous amusez de nous, Jeanne, quand vous voulez nous persuader que les esprits du ciel visitent *une fille de si mince origine.*

— « Ils ne se sont pas enquis de cela pour se communiquer à moi.

— « Si des Esprits vous parlent, il faut croire que ce sont plutôt les esprits des fées, de mauvais esprits.

— « Comment seraient-ce les fées qui m'apparaissent et non les saintes ? Vous trouvez incroyable tout ce qui est pour moi et croyable tout ce qui est contre moi ».

Oui, noble fille, c'étaient la haine et l'orgueil qui parlaient par la bouche de ce prêtre hypocrite. Il ne voulait pas admettre que les voix du ciel préfèrent les cœurs purs aux plus grands d'ici-bas par la naissance ou la richesse. Cependant son maître le Christ est né dans dans une étable, et c'est encore dans une chaumière que la destinée est allée chercher le Messie de la France.

Pendant tout le procès, l'évêque montre la même préoccupation de rabaisser le mérite de l'héroïne, en essayant de l'accabler sous la vulgarité de sa naissance. Mais Jeanne, toujours modeste, trouve cependant des réponses foudroyantes.

— « N'avez-vous pas eu l'arrogance *impie* de prendre empire sur les hommes et de vous faire chef de guerre ?

« — Si je fus chef de guerre, ce fut pour battre les Anglais.

— « Au cas où Dieu aurait voulu donner une mission à quelqu'un, *pourquoi vous aurait-il choisie, vous ?*

— « *Dieu se glorifie quand il lui plaît dans une faible fille.* Il est le Tout-Puissant.

Et, plus tard, cette réplique sublime dans sa simplicité :

— « Avouez-nous si vous n'aviez pas quelque sortilège ?

« Mes sortilèges, c'étaient l'amour de la France et le mépris du danger ».

Mais c'est surtout par sa lutte contre l'esprit sacerdotal qui veut plier le monde spirituel à ses lois, que Jeanne se montre le véritable précurseur du spiritisme actuel. Elle n'admet pas d'intermédiaire entre elle et les esprits. Elle communie directement avec ses inspirateurs, et elle a conscience de la mission très haute pour laquelle elle est venue sur la terre. Elle invoque Dieu sans faire intervenir aucune autorité ecclésiastique. Ce sera là son crime véritable aux yeux de ces prêtres fanatiques et autoritaires.

— « Vous ne parlez toujours que de Dieu, Jeanne. Il y a *cependant l'Eglise qui sert d'intermédiaire.*

— « J'aime l'Eglise et la voudrais soutenir de tout mon pouvoir.

— « Voulez-vous vous en remettre de tous vos dits et faits à la détermination de l'Eglise ?

— « Pour les œuvres que j'ai accomplies, *je dois m'en rapporter au roi du ciel qui m'a envoyée.*

— « Vous dédaignez donc l'Eglise ?

— « C'est tout un de notre seigneur Jésus-Christ et de l'Eglise.

— « Jeanne, écoutez bien ceci. Il faut distinguer l'Eglise triomphante : Dieu, les Saints, les élus du paradis, et l'Eglise militante : le pape, les cardinaux, le clergé, laquelle Eglise, bien assemblée, *ne peut errer* et est gouvernée par le Saint-Esprit. Ne voulez-vous pas vous soumettre à l'Eglise militante ?

— « Je suis venue au roi de France de par Dieu, de par la Vierge Marie, de par les bonnes saintes de l'Eglise victorieuse de là-haut. *A cette Eglise* je me soumets et tout ce que j'ai fait et ferai.

— « Et à l'Eglise militante ?

— « Je ne répondrai maintenant autre chose.

— « Jeanne, vos réponses ne sont pas selon la foi.

— « Si dans mes réponses il y a quelque chose de mal contre la foi chrétienne que notre sire Dieu a commandée, je ne le voudrais soutenir.

— « Que ne vous en rapportez-vous à l'Eglise militante ?

— « Il faudrait qu'elle ne me commandât rien d'impossible. *Pour homme qui vive, je ne révoquerai point de ce que j'ai dit et fait de par Dieu.*

—Voulez-vous vous soumettre à notre Saint-Père le pape ?

— « Conduisez-moi devant lui et je répondrai.

— « Vous en rapporterez-vous à l'Eglise de Poitiers où vous avez été examinée ?

— « Croyez-vous me prendre de cette manière et par là m'attirer à vous ?

— « Or ça, Jeanne, ne croyez-vous pas que vous êtes *sujette à l'Église* qui est sur terre, à savoir à notre Saint-Père le pape, aux cardinaux, aux archevêques et évêques ?

— « Oui, notre sire Dieu premier servi.

— « Jeanne, vous allez contre l'article : *Unam Sanctam Catholicam* ; vous vous montrez *hérétique*, vous risquez d'être brûlée.

— « Si je voyais le bûcher allumé devant moi et les bourreaux prêts à me précipiter dans les flammes, je ne dirais pas autre chose.

— « Nous vous répétons que vous vous mettez en grand péril. Vous devez redouter à la fois le feu éternel qui dévore les âmes, et le feu de ce monde qui dévore le corps.

— « Vous n'exécuterez point ces menaces sans qu'il vous en prenne mal au corps et à l'âme ».

Un des accesseurs, touché de pitié, demande à Jeanne si elle ne se soumettrait pas au concile général réuni en ce moment à Bâle. Après qu'on lui eut expliqué que c'était une réunion de l'Eglise universelle qui contenait autant de docteurs de son parti que de celui des Anglais, elle consentit :

— « Docteur, taisez-vous, *de par le diable,* s'écria Cauchon courroucé ; et il défendit aux secrétaires de mentionner la réponse de Jeanne.

— « Hélas ! dit la pauvre fille, vous écrivez ce qui est contre moi et vous ne voulez pas écrire ce qui est pour ».

Quelles réponses humbles et fières, dit le P. Maréchal (1), intrépides et réservées elle fait entendre à ces juges qui se targuent d'être les interprètes de la justice et de la vérité ! Quelle foi dans les esprits célestes qui l'ont suivie dans sa mission pour l'aider à l'accomplir ! Que l'on enlève de cette vie miraculeuse *l'inspiration*, le commerce avec le monde invisible, elle ne se comprend plus. Fortifiée par cette assistance mystérieuse, par ses colloques fréquents avec ses amies du ciel, la vierge refuse de « renier ses voix », d'abdiquer sa conscience, en face d'une autorité qui se prétendait infaillible, au moment où elle allait donner à cette prétendue infaillibilité un démenti éclatant.

Jeanne, devant cet évêque et ses acolytes, c'était le vaillant esprit de la Gaule, peut-être une vierge réincarnée de l'île de Sein, ou un retour parmi nous de Welléda, se dressant fière et superbe devant le génie de Rome et revendiquant la liberté imprescriptible de la conscience humaine. Incarnation charmante et merveilleuse d'un esprit céleste, elle apercevait, par la seconde vue, les formes éthérées de ses esprits protecteurs, de ses « anges gardiens » qu'elle appelait sainte Catherine et sainte Marguerite. La voix de ces esprits élevés était pour elle la voix du ciel, la voix de Dieu, la voix de la conscience qui ne trompe jamais. Cette voix intime, vraiment infaillible, elle la préférait à celle des prêtres de Rome ; et en cela consistait le crime irrémissible, la grande apostasie qui devait faire, de la noble héroïne, une incomparable martyre.

Si l'Eglise a non seulement réhabilité, mais veut canoniser Jeanne d'Arc, elle admet donc maintenant la réalité de ces manifestations spirites, qu'elle qualifiait jadis de diaboliques. Cette double interprétation du même phénomène montre la partialité, et par conséquent le peu de valeur de ces jugements sacerdotaux. La tactique est simple. Toutes les fois que les apparitions se montreront à ceux qui sont des membres de l'Eglise, ou qui déclarent accepter son contrôle, ce seront des manifestations autorisées par Dieu. Toutes les fois qu'elles se produiront en dehors de ce contrôle, ou qu'elles combattront les dogmes, elles seront l'œuvre de Satan. Comme on le voit, le procédé est des plus commodes et ne demande pas de grandes facultés pour être appliqué. C'est en vertu de ce système

(1) P. Maréchal. *L'esprit Consolateur. L'Ange de la France.*

que nos excellents prélats d'aujourd'hui déclarent démoniaques les communications spirites, et que l'évêque de Barcelone, en 1864, a fait brûler sur la place publique les œuvres d'Allan Kadec, regrettant probablement de ne pouvoir en faire autant de l'auteur.

Nous pouvons aujourd'hui dédaigner profondément ces turpitudes, car grâce à Dieu, l'ère de la libre recherche est venue nous libérer du joug odieux de l'intolérance et du fanatisme. Examinons sans parti-pris la vie de Jeanne d'Arc, et nous y trouverons la preuve de cette action ininterrompue du monde Spirituel sur le nôtre, qui depuis la plus haute antiquité, jusqu'à nos jours, s'est toujours manifestée à travers le monde.

Pour être fixé sur la valeur de ces visions, il faut que nous sachions si la thèse matérialiste qui prétend que l'hallucination est un phénomène qui dénote toujours la folie, est exacte. Nous étudierons dans la suite de ce travail les raisons qui militent en faveur de cette hypothèse et celles qui la combattent, et l'on verra que les visions sont compatibles avec le plein exercice de la raison, ce que l'interrogatoire si sensé, si raisonnable de la grande lorraine, nous faisait déjà constater avec évidence.

(*A suivre*). A. BECKER.

Ceux qui parlent pour ne rien dire

Je veux parler de ces critiques obstinés qui, continuellement, remettent les mêmes choses en question, alors que, par ailleurs, il y a des précédents qu'il n'est plus permis d'ignorer. Il y a un certain nombre de faits qui constituent un dossier définitif, attendu qu'il suffit que ces faits aient été constatés *de visu* par des témoins, dont la double qualité morale et scientifique était inattaquable, pour n'avoir plus besoin d'être démontrés.

Bien entendu toute interprétation reste libre ; mais c'est, aujourd'hui, un anachronisme de nier ces faits.

Actuellement la matérialisation d'Alger fait couler un peu d'encre, elle est plutôt mal accueillie ; mais on la contesterait moins si l'on connais-

sait mieux le passé, si l'on savait que les extériorisations matérielles, c'est-à-dire les formations plastiques constituées de la substance empruntée à des organes vivants, sont des faits qui sont attestés par les plus hautes autorités. C'est parce que le public ignore cela qu'on l'abuse si facilement.

A l'hôtel des Sociétés savantes, j'ai vu acclamer un docteur qui, dans une critique que je n'hésite pas à qualifier d'indigente, traita M. Richet comme une qualité négligeable.

Un conférencier venait de traiter, d'une façon très impartiale, des phénomènes de la Villa Carmen, et il avait fait passer sous nos yeux les clichés connus, lorsque le susdit docteur demanda qu'on fît repasser les clichés. On accepta de bonne grâce et le contradicteur, déclarant d'entrée que M. Richet avait été victime d'une grossière mystification, nous tint à peu près ce langage : — « Mesdames et Messieurs, ceci est un manche à balai,... ce bras est trop mal fait pour avoir appartenu à un être humain... Cette manche est vide... etc., etc., donc M. Richet a été trompé par un mannequin composé d'un manche à balai, d'un édredon, d'un masque et d'une étoffe à reflet métallique. — » Ainsi, se plaçant devant une simple photographie, comme si elle avait été le seul élément de certitude, on parla une demi-heure pour ne rien dire. Ce fut excessivement simple, le public applaudit, il tint le Spiritisme pour une folie, quelques assistants proclamèrent que la démonstration était claire, et l'on se sépara content. Demain courra la légende. Mlle Marthe sera une frauduleuse, cela aura été démontré, en séance publique, par un savant docteur..., etc. Eh bien mais... ! et M. Richet? — Ah ! M. Richet... ? On l'avait oublié. C'est la qualité négligeable. Il avait inspecté la pièce, les murs, le plafond, les rideaux, les fauteuils ; il avait expliqué l'impossibilité, pour qui que ce fût, de se cacher ou de s'introduire en cours de séance ; il avait commenté les défectuosités de l'image, signalé tout ce qu'on venait de répéter après lui ; mais le public n'avait pas lu les *Annales des Sciences Psychiques*, le public a été mystifié.

Il paraît que la mystification vient de recommencer à Alger, cette fois on a présenté le mystificateur, un cocher, un imbécile qui a été surpris frappant des coups dans les cloisons. C'est encore sous le patronage d'un savant médecin, un aliéniste, qu'il se vante de reconstituer le mannequin qui aurait trompé M. Richet. Tel Jobert de Lamballe présentant l'homme aux muscles craqueurs. La confection d'un mannequin est chose bien facile ; que sa mise en séance ait été impossible dans les conditions expliquées par M. Richet, on n'y a pas pris garde. La logique au dire de nos adversaires n'est pas faite pour les Spirites, inutile de s'en servir contre eux. Les Spirites, comme chacun sait, sont des gens qui se réunissent dans l'obscurité pour y tenir des séances où des femmes éplorées saisissent des mannequins, qu'elles prennent pour leur enfant chéri, et les jeunes gens embrassent des médiums barbus, qu'ils prennent pour leur

belle-mère ; contre eux, la théorie du mannequin aura toujours du succès.

S'il y avait eu fraude, on pourrait croire que cette fraude n'aurait pas été grossière et que, dans l'espèce, le truc qui aurait trompé M. Richet aurait été de merveilleuse adresse et subtilité. Il y a des esprits qui penseraient ainsi, mais ce ne sont pas de bons esprits, ils ne sont pas aliénistes.

Il m'est très pénible de constater que les matérialisations d'Alger n'ont pas mieux inspiré M. Sage, dont les travaux antérieurs imposent le respect ; mais enfin M. Sage est très dur pour tout le monde, il fustige dans une savante mesure, tantôt les fidèles, tantôt les mécréants, il doit être impeccable. Il fait songer à l'homme qui pose l'index sur son front. — Je sais tout. — Et sur la matérialisation en général il en sait long, oyez plutôt : — *Pour être un bon médium à matérialisation, cela exige un degré de calme dans le mensonge ; un degré d'hystérie, une assurance, ou pour mieux dire un toupet qui ne sont pas le lot de tous ni de toutes. Il faut aussi beaucoup de présence d'esprit, un coup d'œil sûr pour deviner, écarter ou rendre inoffensives les brebis galeuses qui parfois se glissent à votre insu dans le troupeau.* — (*Les nouveaux horizons*, Mars 1906).

Vous pourriez croire, d'après cela, que M. Sage va prononcer, contre le phénomène, l'excommunication majeure ; non pas, car voici sa conclusion : — Après comme avant l'intervention de M. Richet la question des matérialisations reste ce qu'elle était, incertaine.

Nous croyons pourtant que le médium est la cause du phénomène, comme de cause à effet il y a un rapport nécessaire, je me demande comment le calme dans le mensonge, le coup d'œil sûr, pourrait engendrer autre chose qu'une imposture. M. Sage a voulu dire, sans doute, que la condamnation n'est pas encore prononcée, — *adhuc sub judice lis est*, — mais qu'elle ne va pas tarder. C'est un réquisitoire où M. l'avocat général accorde les circonstances atténuantes, dans sa péroraison, satisfait d'avoir accablé sa victime dès l'exorde. Il y a incompatibilité absolue entre les prémisses et la conclusion, M. Sage nous avait habitué à plus de logique.

Est-il permis à un psychiste bien informé de nier la matérialité de certains faits, établis définitivement bien avant l'intervention de M. Richet ? Evidemment non. Alors cette contestation sans issue, qui généralise la négation est une œuvre oiseuse, une action néfaste qui nous contraint à piétiner sur place, alors que nous pourrions marcher de l'avant.

M. Richet a peut-être mis dix ans à reconnaître la matérialité des faits élémentaires que produit Eusapia ; il ne marche que pas à pas, mais il avance ; on peut juger qu'il avance avec lenteur, mais on ne peut blâmer sa méthode. Aujourd'hui c'est la matérialité des faits, *la matérialité seule*, qu'il tend à prouver, il ne permet pas qu'on introduise dans le débat des objections sur le surnaturel, cela devrait servir de leçon à M. Sage qui cherche à infirmer le fait matériel en contestant l'identité d'un fantôme.

Cela est d'un illogisme évident ; c'est comme si, pour nier le mouvement réel de la table, on invoquait ses incohérences de langage.

Il est assez étonnant de trouver ces deux éléments confondus sous la plume de M. Sage, lequel reproche à M. Richet d'avoir négligé les incidents les plus suspects, en lui opposant une relation d'incident qui aurait eu lieu à la suite des séances en cause, et où il s'agit d'une apparition dont la mentalité n'eut pas l'heur de plaire à M. Sage. Ainsi c'est le fantôme de Pierre qui va servir à contester la réalité de celui de Paul, et c'est par la mentalité de l'un que l'on va juger de la matérialité de l'autre. Voici à quel raisonnement aboutit cette transposition : *M. Richet dira peut-être que cet incident lui est suspect autant qu'à moi-même. Mais le médium n'était-il pas toujours Mlle Marthe ? Si celle-ci a triché une fois, elle est capable d'avoir triché toutes les fois ; et de ce que M. Richet n'a pas découvert ses trucs, il ne s'en suit pas du tout que ces trucs n'existent pas. Pourquoi avait-elle joué cette indigne comédie ? On ne la paie pas. Mon Dieu, l'hystérie et la sottise sont comme l'esprit ; elles soufflent où elles veulent, en haut comme en bas.*

Une pareille pétition de principe conduit à des contestations sans issues. On tient pour vrai, dans le second cas, ce qu'il s'agit de prouver dans le premier. Et, même dans le second cas, il y a une grave lacune à signaler. L'apparition qu'incrimine M. Sage aurait coupé une grosse tresse de ses cheveux pour M Richet ; voilà une singulière imprudence pour un être de mensonge. Si on a constaté l'absence, sur la tête de Mlle Marthe, d'une grosse mèche de cheveux, dans ce cas M. Sage a le droit de parler ; si cette constatation n'a pas été faite, il a dépassé la mesure, attendu que dans un cas aussi simple, puisqu'il n'offre que deux alternatives, on est tenu de contrôler avant d'accuser.

Mais nous piétinerons sur place tant qu'on laissera ainsi dévier la discussion. Le devoir de l'expérimentateur est de rendre la fraude impossible ; il a le droit, avec l'agrément du médium, de soulever cette hypothèse constante de fraude, mais cela ne confère pas le droit d'argumenter sur la fraude ; c'est une convention acceptée spécialement pour l'expérimentation ; en dehors d'elle, cela est aussi injurieux pour M. Richet que pour Mlle Marthe.

Car la fraude connue est très simple, on fait en Amérique des apparitions passables, mais il faut dissimuler les vraies dimensions de la pièce. Cela se démasque facilement, même après coup. Il suffit, comme preuves de citer le cas de Mme Blavatsky ; celle-ci, après les projections psychiques de prétendus mahatmas, aurait dû démolir la maison ; car une excavation, dissimulée dans un mur épais, était facile à constater. Ces exemples prouvent que les fraudes grossières ne résistent pas à l'examen.

Les trucs matériels sont, par des raisons matérielles, absolument impossibles à pratiquer longtemps. Le prestidigitateur le plus habile ne se répète guère, et ne réussit que parce qu'il ne nous laisse pas le temps de a réflexion. En voyant surgir, sur une ardoise, l'addition toute faite de

quelques nombres donnés par l'assistance, je suis stupéfait ; je vais demander de poser les chiffres moi-même ; mais l'opérateur, déjà, sort un lapin du manchon de ma voisine, je pouffe de rire et c'est fini.

Ceux qui citent ces tours de passe-passe, à propos des phénomènes médianimiques, sont des incapables qui devraient être tenus à l'écart des études psychiques. Si ils croient à la fraude matérielle ils n'ont qu'un droit, c'est de la répéter. S'ils ne le peuvent pas il ne s'en suit pas que le truc n'existe pas, il s'en suit qu'ils n'avaient rien à dire. Pourquoi ces brouillons nous forceraient-ils à piétiner sur place ?

Dans une question de fait le droit de suspicion n'appartient qu'aux seuls expérimentateurs. Ce droit leur permet d'opposer à la fraude des conditions d'impossibilité presque absolue. Quant à ceux qui critiquent ce qu'il n'ont pas vu, ils réclament sans cesse des conditions tout à fait absolues. Mais c'est là l'enfantillage ou la roublardise de nos adversaires ; la preuve absolue est toujours impossible ; la condition absolue n'existe pas dans le domaine du monde matériel ; sa possibilité résidant exclusivement dans le domaine de la pensée subjective.

La recherche de la condition absolue est à l'expérimentation ce que le concept d'infini est à la philosophie. Elle conduit à piétiner éternellement sur place, en niant tout, ou en affirmant n'importe quoi. La bonne foi intentionnelle de M. Sage semble l'avoir fait sombrer dans cette fausse méthode de l'absolu.

Il nie que la perfection morale des expérimentateurs ait été absolue. — Karl du Prel, dit-il, intelligence aiguë et puissant créateur des systèmes philosophiques, ne manquait ni de naïveté, ni de crédulité. Le Dr Gibier trop vite arrivé à une conviction inébranlable, laisse à celui qui lit ses ouvrages une impression désagréable de mégalomanie... etc., d'autres, qu'il faut épargner, tels que MM. William Crookes ou Ch. Richet, voient leurs phénomènes attaqués dans leur contenu intellectuel, question subsidiaire qui ne peut servir à la négative dans une question de fait matériel.

Il s'agit d'une constatation élémentaire qui ne présente que deux alternatives, la réalité ou l'irréalité de la création momentanée d'une forme organique ou, si l'on veut, d'un ectoplasme. Cela n'exige, chez le témoin, aucune qualité transcendante ; cela relève de la simple bonne foi. Exemple : W. Crookes écrit. — Une main serra la mienne avec la ferme étreinte d'un vieil ami. J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. Aucune tentative ni aucun effort ne furent faits pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main sembla se résoudre en vapeur et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte. — Devant une constatation aussi simple, je dis qu'il n'y a pas trois hypothèses, il y en a deux : — Cela est... ! ou W. Crookes est un imposteur.

Ce n'est pas une affaire de nuances ! Le même observateur écrit en 1889 (dans les Proceedings, tome VI). — La publication de mes notes de

séances,avec Home,montrera en tous cas que je n'ai pas changé d'opinion; qu'après une révision calme des rapports que j'écrivis il y a une vingtaine d'années, je ne trouve rien, ni à retrancher, ni à modifier. — Voici un extrait de ces notes..... M. Home revint vers le feu,après avoir fourgonné avec sa main parmi les charbons ardents, il en sortit un morceau rouge de la grosseur d'une orange et, le plaçant sur sa main droite, il le recouvrit avec sa main gauche, de façon à l'envelopper presque complètement. Soufflant alors, dans ce petit fourneau improvisé, sur ce morceau de charbon chauffé à blanc, et attirant mon attention sur la flamme qui léchait ses doigts, il tomba à genoux, disant: Voyez,que Dieu est bon ! Et que ses lois sont étonnantes !

Cela est extraordinaire, et ce n'est pas en raison de la science des savants que nous recherchons leur témoignage pour une constatation aussi simple, c'est en raison de leur notoriété, qui est universelle, et qui nous permet de crier au monde : — Cela est .. ! ou W. Crookes est un imposteur.

Lorsqu'on lit (*Extériorisation de la motricité* p. 185) la longue dissertation de M. Richet sur l'extériorisation d'une main bien vivante qui l'a touché ; lorsqu'on lit cela, toute subtibilité est vaine, cela est... ! ou M. Richet nous trompe.

Ce raisonnement est si légitime que M. Sage l'emploie du côté des médiums ; ainsi il affirme plus loin : — Ou il y a du vrai objectif dans ces phénomènes ou Mme d'Espérance nous trompe sciemment. Ce raisonnement bon pour les cas où il accepte la fraude, sera bon également dans les cas où la fraude répugne à la raison, C'est le cas des faits que nous venons de citer, la réalité matérielle de constatations aussi simples n'a pas besoin d'être affirmé par des hommes d'une plus haute valeur que ne l'ont été Karl du Prel ou le Dr Gibier. En effet si j'enferme un médium dans une cage métallique dûment close et que j'affirme ensuite qu'il en soit sorti devant mes yeux, la médiocrité de mon intelligence n'empêchera point que je ne ne sois un imposteur, si cela n'était pas vrai. Donc le dilemme subsiste vis-à-vis de Karl du Prel et du Dr Gibier. La certitude morale existe en dehors du postulat de M. Sage et je mets qui que ce soit au défi de me donner une preuve absolue que M. D'Arsonval ait obtenu de l'air liquide.

Dans la question des matérialisations, il y a des faits acquis ; nous ne nous laisserons pas dépouiller de ceux-là. M. Sage n'aime guère qu'on lui cite William Crookes, ni Katie King. Mais si nous ne pouvons pas introduire dans la discussion des exemples d'une autorité moindre, c'est précisément à cause des exigences de ces critiques qui nous posent des conditions rarement réalisables.

Dans les séances de contrôle, c'est aux expérimentateurs à se prémunir contre la fraude, et quand on a, comme M. Richet, des années de pratique expérimentale, il faut supposer qu'il s'en est acquitté en conscience. Au fond les objections qu'on lui jette dans les jambes sont extrêmement

banales, et comme, par ailleurs, des faits définitifs ont prouvé que l'*ecto-plasme* est possible, on ne comprend guère cette sorte d'énervement qui se traduit par une contestation sans issue.

On a beau jeu vis-à-vis des médiums ; mais qu'est-ce que pèsent toutes les fraudes du passé en face d'une constatation actuelle ? rien évidemment ! Home n'a jamais été pris en faute, cependant, sous l'empire, les accusations les plus odieuses ont eu cours auprès de gens surpris par la nouveauté des faits. Elles n'avaient pour fondement que des histoires inventées, des plaisanteriès de journalistes innocentes au début, mais qui, en prenant consistance, eurent tôt fait de devenir la monnaie courante et l'aliment perfide de la calomnie. Un geste inconscient d'Eusapia s'est appelé une fraude ; cela suffit, pour comprendre le processus de l'esprit humain ; il faut voir comment quelques-uns se délectent à l'amplification sonore de ce mot qui caresse une idée préconçue.

Cette idée devient quelquefois un système ; ainsi, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, *fév. 1905*, M. Ernest Bozzano a mis en relief cette tendance inconsciente dans le cas de M. Podmore qui, de fait, se trouve absolument convaincu d'inexactitude, d'omissions et d'insinuations partiales dans sa critique de St. Mosès. Cet homme vénérable a mené, au grand jour, une vie toute de sincérité, de zèle et d'abnégation, qui lui attira, suivant Myers, l'admiration chaude et enthousiaste de tous ceux qui furent dans son intimité. Qu'un tel homme ait vécu dans une imposture continuelle, c'est pourtant l'hypothèse de M. Podmore, qui suppose des flacons d'huile phosphorée pour expliquer des phénomènes lumineux que l'huile phosphorée n'expliquerait cependant pas du tout. Il y a une tare évidente dans la constitution mentale de celui qui raisonne ainsi. Je ne dis pas, entendons nous, que le sentiment ne puisse être trompé, je dis seulement que, pour édifier un système sur une hypothèse ainsi invraisemblable sans qu'un indice matériel ait alimenté le soupçon, il faut une certaine indigence intellectuelle.

M. Sage, lui, reconnaît qu'avec Mme d'Espérance, l'hypothèse est difficile à soutenir ; mieux que M. Podmore, il paraît accepter qu'il y ait un élément moral qu'on n'écarte pas d'un mot. Dans ce cas, et pour rester d'accord avec lui-même, il ferait bien de rétracter sa phrase. — Pour être un bon médium cela exige un calme dans le mensonge... etc. — Il est impossible de lire le livre de Mme d'Espérance sans y reconnaître l'effort d'une autoscopie sincère. Nous avons là une confession instructive, qui nous initie à toutes les sensations du médium ; nous y voyons le désespoir intime d'une conscience scrupuleuse, au moment où, ayant acquis une preuve palpable du dédoublement de son propre organisme, elle est prête à subir un revirement complet ; nous assistons à la résurrection de sa foi lorsqu'elle a enfin compris que ce n'est pas le phénomène qu'il fallait condamner, mais la façon dont elle l'avait conçu.

Ah !... celle qui aurait inventé ces choses serait d'une jolie force ! On imite tout, excepté peut être la sincérité. Le sceptique manque souvent

de ce sens délicat qui avertit les faibles, c'est pour cela qu'il se laisse prendre, si facilement,aux pièges des Jobert de Lamballe ou autres simulateurs, c'est lui encore qui repousse le phonographe sans examen, ou plutôt déclare, après mûr examen, que c'est un truc de ventriloquie. Ces histoires édifiantes sont instructives parce qu'elles éclairent la mentalité du gros public qui applaudira demain à la légende du mannequin.

Notre situation est fort délicate. Le Spiritisme aurait besoin de se constituer un dossier officiel. Les mauvaises méthodes et les contestations oiseuses nous empêchent de constituer ce dossier. Les témoignages anciens sont rejetés systématiquement. Les témoignages nouveaux sont combattus obstinément. On suspecte les faits, on suspecte les médiums, on suspecte les expérimentateurs, on accueille les légendes, mais surtout on réédite soigneusement les petites histoires perfides ; car dans l'histoire, déjà longue,du Spiritisme il y a eu des erreurs, des naïvetés, des scandales ; comment en serait-il autrement ?

On recherche donc à conserver la tradition, à mettre les erreurs du passé à la charge du temps présent, on collectionne la fausse monnaie et l'on accumule les mauvaises pièces de cent sous pour prétendre qu'elles font un plus gros tas que nos bonnes pièces de quarante. — A quoi cela sert-il ? — Qu'est-ce qu'il y a d'instructif, par exemple, dans le fait que des naïfs ont été abusés par des exploiteurs de la photographie spirite. — Le docteur Gibier a-t-il publié des photographies de Katie, oui ou non ? — Sont-elles reconnues authentiques par W. Crookes et par le Dr Gully, oui ou non ? — Sont-elles fausses ? Ces messieurs auraient protesté, je suppose ! — Alors le fait s'impose à nos méditations, la philosophie future devra en tenir compte et aussi la physiologie. Je ne comprends pas non plus la portée de cette autre histoire que cite M. Sage. Le Dr Horace Furnes aurait assisté à une séance où, devant le médium en personne, les mères auraient reconnu leurs filles,tandis que les épouses y reconnaissaient leurs maris. Il n'y a qu'à féliciter ce monsieur d'avoir rencontré des idiots intéressants, ordinairement ils sont plus ennuyeux ; c'est la seule conclusion que j'en puisse tirer.

Si pourtant ! j'en vois une autre. Nos adversaires rappellent ces histoires pour justifier, dans le cas présent, leur hypothèse : — *fraudes au nez et à la barbe des hommes de science.* — Ils récitent le chapelet de ces précédents fâcheux pour excuser leur scepticisme, et alors, de deux choses l'une. — Ou bien MM^rs W. Crookes, Aksakof, Gibier, Karl du Prel, Ch. Richet ont été trompés dans les formes qu'ils nous citent comme précédents, ce qui n'est compatible qu'avec un état d'idiotie absolue,ou bien ils l'ont été par des moyens subtils, dont on n'a jamais ouï parler jusqu'ici.

Si l'on ne remettait pas éternellement en question ces mêmes faits qui sont d'une constatation facile et élémentaire, faits extraordinaires sans doute, mais qui sont devenus impossibles à nier, les études de M. Richet

seraient mieux accueillies et seraient rendues plus faciles. Il y a une distinction à faire entre les faits complexes et les faits simples, matériels, qui contiennent leur preuve en eux-mêmes, et dont la constatation *de visu* constitue une preuve suffisante. Je souhaiterais qu'un aréopage scientifique constituât, en dehors de toute théorie, ce dossier des faits qu'il n'est plus permis de discuter. Cela couperait court aux contestations oiseuses. Parler pour ne rien dire, c'est encourager les autres à ne rien faire ; cela retarde le progrès de nos études, et nous piétinons sur place.

L. CHEVREUIL.

La Crèche Spirite

Je revenais, l'autre jour, de voir, à la Croix-Rousse, un métier ancien, d'une admirable patine, fort joliment orné de têtes d'anges de style sculptées en plein bois, qui bientôt prendra place à l'École municipale de Tissage, dans l'atelier reconstitué d'un tisseur à la grande tire du XVIIIe siècle.

Arrivé sur la place, si pittoresque avec son marché de vieilles échoppes noircies par le temps, verdies de mousses rases, une plaque apposée au montant d'une porte d'allée m'arrêta par l'inattendu de son inscription : « Crèche sous la protection de Dieu et de nos maîtres et protecteurs, Allan Kardec et Marie Ange », annonçait-elle. Il ne restait plus qu'à monter et à visiter, d'autant plus qu'un écriteau supplémentaire annonçait que le public était admis.

L'immeuble est une maison de canuts : on sait ce que cela signifie sur le plateau. Au deuxième, porte à droite, s'ouvre la crèche. De suite s'offre un vestibule éclairé par une fenêtre, avec une longue banquette qui fait coffre, quelques chaises bien alignées, un buffet sur lequel un régiment de petites bouteilles de lait stérilisé est rangé. Aux murs, des images gaies, enrubannées ; partout un souci de coquetterie et de propreté.

Dans la pièce voisine, tout autour, à bon intervalle, se succèdent les berceaux haut perchés, en fer laqué, garnis avec un soin particulier, d'une blancheur irréprochable. Rien de plus joli et d'apparence plus scrupuleusement hygiénique. Les enfants reposent

sur de la balouffe changée fréquemment. Chaque berceau a son hôte.

Au milieu de la salle, un petit parc à barrières basses contient la marmaille qui s'essaie à marcher, et à franchir les étapes redoutables qui séparent les sièges minuscules. Les deux hautes fenêtres, faites pour donner le plus de lumière possible aux métiers, inondent de jour et d'air ce calme asile, où, tous les jours, sont accueillis de 12 à 15 petits.

L'appartement comprend encore une cuisine sur cour où se prépare le lait nécessaire à l'alimentation de toute cette humanité en herbe. La soupente classique sert de séchoir aux innombrables linges qu'il faut sans cesse lessiver, car la nature a de fréquentes exigences chez la clientèle de la crèche.

La première observation qui s'impose, et qui a sa portée pratique, c'est qu'on peut avec du goût et de la simplicité installer très confortablement une crèche dans un local plutôt restreint et qui semblait, par sa destination première, ne point devoir se prêter à un pareil service : ici le loyer est de 450 francs.

Les frais généraux sont dans les mêmes proportions modestes. Pour un semestre, trois dames donnant tout leur temps aux poupons, qui restent de 7 heures du matin à 7 heures du soir, se partagent 765 fr. comme appointement. Le lait et les autres denrées exigent une dépense de 334 fr., le chauffage revient à 113 fr., l'éclairage à 76 fr., le blanchissage à 56 fr. Somme toute, en un semestre, la dépense s'est élevée à 1,600 fr. environ.

Mais le plus curieux est l'inspiration qui a été à l'origine de la crèche. La directrice reçut un jour de Marie Ange, qui fut l'esprit familier d'Allan Kardec, l'ordre de fonder une crèche. Comment faire ? Où prendre l'argent ? Qu'à cela ne tienne : les esprits y ont de suite pourvu. Ils ont dicté à la directrice, qui est un médium renommé, les noms des personnes auprès desquelles il fallait adresser des sollicitations : et à toutes les adresses indiquées les bourses se sont ouvertes : on put tout installer, faire près de 2,000 fr. de réparations et mettre en réserve à la caisse d'épargne 10,000 fr. L'avenir ne présente aucune incertitude, car les esprits ont dit : « Usez vos forces, nous les renouvellerons ». Ils ont envoyé non seulement de l'argent, mais des poésies ; l'une dédiée : « Aux trois

mamans de la crèche spirite », exalte leur œuvre, fait des vœux pour les nourrissons.

Qu'ils vivent, ces petits protégés de nos *morts !*

Le monde spirite suit avec intérêt les succès de la crèche de Lyon : toute une correspondance adressée à la fondatrice, qu'on qualifie de « chère sœur en croyance », souligne dans la création nouvelle « la réalisation pratique, sociale, des enseignements du spiritisme », qui a pour maxime « Hors la charité, point de salut ».

La crèche veut atteindre ce résultat, faire pénétrer la douce fraternité au cœur de la population par la mère et l'enfant. « On nous voit à l'œuvre, dit le dernier compte rendu,et la bonté divine nous paye si largement de nos efforts par les joies intimes qu'elle nous donne, que nous sentons que l'amour gagnera et changera en fraternels liens les rapports qui nous unissent à la mère et à l'enfant. Les plus récalcitrants s'adoucissent ! Les petits enfants aiment à danser en rond et chanter avec leurs mamans : Gai-gai ! le soleil, il fait mûrir le blé ».

J'admire cette bonne naïveté et cette belle confiance. Et je suis parti enchanté de ma visite à la crèche spirite, pensant à part moi qu'il n'y a qu'à la Croix-Rousse que peuvent éclore des œuvres semblables.

(*Lyon républicain*) JUSTIN GODART.

Médecins et Somnambules

Autrefois, — encore au XVIe siècle, époque où vivait et écrivait Montaigne, — on classait dans la même catégorie sociale les médecins, les astrologues, les devins, les pronostiqueurs, les diseurs de bonne aventure, etc., et personne ne s'en trouvait plus mal.

Depuis lors tout est bien changé. Les médecins ont fini par faire bande à part ; ils se croient bien supérieurs à leurs ci-devant confrères, aujourd'hui concurrents « illégaux ».Figurant en assez grand nombre dans les Assemblées parlementaires, les médecins ont pu

se faire octroyer des privilèges spéciaux grâce auxquels les malades sont devenus leurs « justiciables ».

C'est en conséquence de ce privilège que nous voyons de temps à autre les Syndicats de médecins intenter des procès aux somnambules, aux spirites, leurs anciens confrères, et qu'en ce moment en particulier, les médecins de Saint-Quentin se trouvent en conflit avec une somnambule assistée pourtant par un des leurs.

La raison du plus fort étant ordinairement la meilleure, même et surtout en régime démocratique, il n'est pas difficile de prévoir quelle sera l'issue du combat. Le passé nous est d'ailleurs un garant du présent.

Quoi qu'il arrive, il ne sera peut-être pas sans intérêt, au point de vue scientifique, de jeter un coup d'œil sur les prétentions des médecins, afin de voir ce qu'en vaut l'aune.

Prenons donc quelques-unes des assertions émises par le docteur Magnin, expert-juré, dans son rapport sur la sus-dite affaire et soumettons-les sommairement à l'épreuve de la raison et des faits.

I. « L'état d'hypnotisme, même le plus développé, dit le savant expert, ne confère à ceux qui y sont plongés aucune faculté extraordinaire, aucune aptitude spéciale.

« Un hypnotisé n'acquiert pas, de par le fait qu'il dort, le talent de faire un portrait, s'il ne sait pas dessiner, ni peindre ; en un mot, il ne pourra, du fait du sommeil, exécuter un acte qu'il ne serait pas capable de réaliser à l'état de veille.

« A plus forte raison, il ne saurait acquérir le pouvoir de faire des diagnostics, de porter des pronostics, d'instituer des traitements rationnels, toutes choses déjà très difficiles, à la suite de longues études théoriques et pratiques ».

A des affirmations si formelles que répondent les faits ?

D'abord, tout ce que M. Magnin, professeur à l'Ecole de Psychologie, déclare impossible aux hypnotisés, est possible aux somnambules naturels et a été mille fois constaté par les hommes les plus savants de tous les temps et de tous les pays.

Pourquoi, dès lors, les somnambules artificiels ne possèderaient-ils pas les mêmes facultés que les somnambules naturels ? C'est là une question de fait, et c'est à l'expérience de la résoudre.

Précisément, répond M. Magnin : « ni Charcot, ni Dumont-

pallier, ni Brouardel, qui ont observé un nombre considérable de somnambules et de sujets hystériques, n'ont jamais constaté aucun fait leur permettant de croire à la réalité des phénomènes en question ».

Admettons l'affirmation de M. Magnin, quoiqu'elle soit fausse. Les Maîtres de l'hystérologie, qui n'étaient que des apprentis en fait d'hypnologie — et de mauvais apprentis, puisqu'ils faisaient table rase de toutes les découvertes de leurs prédécesseurs —, ces Maîtres, dis-je, n'ont-ils pas pu se tromper ? Le moyen de s'en assurer, c'est de soumettre de nouveau la question à l'épreuve de l'expérience.

Mais M. Magnin sollicité d'observer Mlle Bar et ces co-inculpés, au cours de consultations qui seraient données par eux à des malades, et contrôlées par des médecins, dans un hôpital, « se refuse à tenter cette expérience ».

Donc, le *Magister dixit* lui suffit ! Ce que Charcot n'a pas découvert n'existe certainement pas. Avec autant de raison les catholiques confinent le connaissable à ce qui se trouve dans leur Bible, et les scolastiques, dans Aristote. Les siècles se succèdent, mais l'esprit de routine ne change pas.

Au fait, j'y songe : Charcot et les autres hystérophiles n'ont-ils pas fait comme M. Magnin ? Ne se sont-ils pas refusés à « tenter l'expérience » ? Ont ils cherché la lucicité somnambulique ? Non, ils s'en défendent énergiquement. — L'ayant constatée, bien malgré eux, ne l'ont-ils pas écartée de parti-pris ? Alors, que valent leurs négations ?

II. Revenons aux faits. Que valent les consultations de la somnambule inculpée, je ne dis pas aux yeux de ses malades, qui seraient pourtant les seuls bons juges devant le plus simple bon sens, — mais devant la science doctorale.

Les prescriptions de cette somnambule, dit M. Magnin, « ont pour fond commun une innocuité à peu près certaine, qui permet de les appliquer à toutes les maladies, indistinctement, et même dans les cas où il n'y aurait aucune maladie ».

« Une innocuité à peu près certaine ! » C'est déjà quelque chose: On ne pourrait pas en dire autant de la plupart des remèdes ordonnés par les Docteurs de la Faculté, même des médicaments qui

font leur fortune en ce qu'ils guérissent « tant qu'ils sont à la mode ».

Les remèdes de la somnambule, « dit-on, peuvent être appliqués à toutes les maladies ».

Si, comme l'ont soutenu beaucoup de médecins philosophes — quand il y en avait — il n'y a qu'une seule maladie, ou tout au plus un très petit nombre, affectant des formes diverses qui ne portent que sur l'accessoire, il ne faut aussi qu'un remède, ou un très petit nombre de remèdes ; d'où il suivrait : 1° que toute la polypharmacie officielle n'est qu'un moyen ingénieux de soutirer de l'argent aux gogos, et 2° que la pharmacologie de la somnambule inculpée est conforme à la nature des choses.

Les médecins les plus savants et les plus expérimentés savent très bien que la plupart des maladies ne sont justiciables que du temps et d'un peu de patience, qu'elles se guérissent d'elles-mêmes, par la seule *vis medicatrix*, pourvu qu'on ne les complique pas par des aliments et, à plus forte raison, par des médicaments administrés mal à propos. C'est pour cela qu'ils prescrivent souvent et avec tant de succès *æqua fontis* et *mica panis*.

La somnambule suit leur exemple, et elle a grandement raison. Bien loin de la condamner, ou seulement de la blâmer, il faudrait la féliciter d'agir avec tant de prudence.

III. M. Magnin convient donc que les médicaments somnambuliques sont inoffensifs ; mais, ajoute-t-il, « leur danger réside dans le fait de ne pas prescrire un traitement nécessaire dans le cas où l'on se trouverait en présence d'un malade ayant réellement besoin d'être sérieusement soigné ».

Pour obvier à ce danger, s'il existait réellement, il suffirait que la somnambule, ou le médecin qui l'assiste — ou qu'elle assiste — renvoient à de plus savants qu'eux les malades qui ont besoin d'être « sérieusement soignés ».

Sérieusement soignés ! Ne dirait-on pas que la médecine est une science exacte, que les docteurs de la Faculté guérissent tous les malades, *tuto, cito et jucunde*, qu'ils connaissent à fond les vertus de tous les médicaments et les réactions sur iceux des tempéraments et des idiosyncrasies ?

Pour se faire une idée de ce qu'il en est, il faudrait considérer ce que la Faculté enseigne à ses nourrissons et comment elle l'en-

seigne. C'est aux docteurs eux-mêmes qu'il convient de s'adresser pour cela. Or, précisément, je lisais naguère, dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 octobre 1905, un article du Dr Félix Regnault intitulé : *Comment on enseigne la médecine en France.*

Pour engager les lecteurs curieux et surtout les magistrats chargés de juger les somnambules à lire ce document — entre beaucoup d'autres non moins édifiants, — je vais en extraire quelques fragments.

« Le professeur, dit M. Regnault, choisit, tous les ans, un sujet des plus restreints qu'il développera dans son cours. Peu importe que ce ne soit qu'une minime partie de ce qu'il devrait réglementairement enseigner. Son seul souci est d'étaler son érudition, de faire admirer son éloquence ; allez écouter cet orateur modèle, il mène sa leçon, décrivant les symptômes cruels avec attendrissement, n'oubliant pas le mot pour rire quand il peut le placer. Aussi ses cours, purement théoriques sont-ils généralement peu suivis, à moins qu'il ne se constitue un auditoire en interrogeant à l'examen sur le sujet qu'il a ainsi étudié. »

A l'examen, le candidat qui a suivi ce cours connaîtra donc, *en théorie*, le sujet *des plus restreints* qui aura fait les frais de l'éloquence professorale pendant cette année. Combien lui faudra-t-il d'années pour étudier, *en théorie*, toutes les maladies ? A quel âge sera-t-il capable d'instituer le traitement *sérieux* que demande M. Magnin ?

Voulez-vous savoir comment se passent les examens et les concours ? Le Dr Regnault va vous le dire :

« Dans les épreuves, l'érudition et l'éloquence triomphent sur les idées personnelles et le travail original. Si vous en doutez, allez un jour entendre à la Faculté, à l'époque du concours d'agrégation, un favori faire sa leçon de trois quarts d'heure : il répète en bon élève, d'après les livres, de belles descriptions et fait des citations heureuses, il s'applique à rester le reflet des autres et ne témoigne de quelque originalité que pour flatter ses juges ; à l'entendre, la question qu'il traite est remplie de leurs découvertes et de celles de leurs élèves. Les périodes cicéroniennes s'allongent, harmonieuses et vibrantes, à propos d'un sujet de pathologie qui ne les comporte aucunement et, par un prodige d'habileté, au moment où l'heure sonne, sans effort apparent, comme un acte tout naturel, il termine

sa péroraison. Il le doit à une longue pratique qui a débuté au concours de l'externat, s'est poursuivie à ceux de l'internat, des médailles, et enfin des hôpitaux, car tous ces concours consistent en dissertations à faire dans un temps donné. »

IV. On sait combien, en sortant de cette officine avec leurs diplômes, les docteurs sont en état de prescrire un traitement sérieux ! Ils n'en ont pas moins acquis le droit de vie et de mort sur les patients qui se confient à leurs soins.

Heureusement qu'après être sortis des écoles, beaucoup parmi eux reconnaissent qu'ils ne savent rien, sentent le besoin de s'instruire et y travaillent activement.

Mais ils le feraient aussi bien et même beaucoup mieux s'ils n'avaient pas perdu les meilleures années de leur jeunesse à écouter et répéter des « périodes cicéronniennes » et ceux qui, sans suivre les cours des Facultés, ont étudié et surtout observé, seul ou sous la direction de maîtres privés, peuvent être aussi capables, sinon plus, que les docteurs les plus diplômés.

Le privilège des médecins diplômés par les Facultés, à l'exclusion de toutes autres personnes, n'a donc aucune raison d'être. Dans cette industrie, comme dans toutes les autres, la Liberté est le régime le plus sûr et le plus sain, au moral comme au physique.

Aussi bien ne sont ce pas les meilleurs médecins diplômés qui se plaignent de la concurrence des « irréguliers » ; ce sont les fruits secs, dont toute la science est ensevelie dans leurs parchemins et qui se trouvent réduits, par le manque de clientèle, à exploiter les Syndicats médicaux.

Il n'est pas admissible que, dans un pays où chacun est supposé apte à élire des législateurs et des administrateurs de la chose publique, (c'est-à-dire à influer par ses votes sur les affaires communales, départementales, nationales, coloniales, internationales), le citoyen soit déclaré incapable de prendre soin de la première de ses affaires, sa santé, et de choisir son médecin.

Il faut opter : supprimer le suffrage universel, ou suprimer le monopole des docteurs en médecine.

ROUXEL.

L'Ecriture Mécanique

Toulouse le 27 février 1906

Monsieur Delanne,

Je viens d'être agréablement surpris de lire dans le dernier numéro de votre journal, la communication de l'esprit de Musset. En voici une autre du même esprit et obtenu par le même médium.

Cette dernière porte bien, par son originalité et sa grâce, le cachet d'identité de l'esprit.

Mais, pour bien en saisir la nuance, deux mots d'explications sont nécessaires.

Un ami de la famille Krell se trouvait certain soir un peu péniblement affecté de la rupture d'une de ces liaisons passagères qui ne laissent pas de regrets. Mme Krell se trouvant endormie, il pria l'esprit d'Alfred de Musset de vouloir bien lui dire quelques mots. Aussitôt le médium dicta ce qui suit :

24 mai 1876.

Un jour, en badinant tu cueillis une rose ;
La pauvrette, en tombant s'effeuillait dans ta main,
J'ai perdu ma fraîcheur, dit-elle, ami,je n'ose
Te parler d'amour pur en pensant à demain.

Demain je tomberai, prends mon dernier sourire
Prends mon dernier parfum, ma dernière beauté
Permets qu'auprès de toi, je m'incline et soupire
Au souffle dur et froid de la fatalité !

Sous le bouton vermeil, sous la rose flétrie
Une épine se cache, amertume et douceur !
L'une et l'autre sont là quand on cueille la fleur.

L'ivresse de bien près touche à la rêverie,
Hélas! le souvenir est encore du bonheur
Et pour le pur amour, André garde ton cœur.

Esprsit A. DE MUSSET.

Les Spiritualistes démasquent un imposteur

M. Eldred démasqué

Par M. le Dr A. Wallace

Nous savons que, sans se lasser, les adversaires des spirites vont sans cesse répétant que ceux-ci sont d'une incurable crédulité. En réalité il n'en est rien, car la plupart des charlatans qui ont voulu exploiter la médiumnité ont été démasqués par les Spirites eux-mêmes.

C'est ainsi qu'ils ont démasqué Mme Williams, le sieur Ebstein, et aujourd'hui Eldred. Comme nous avons raconté les séances tenues par M. Letort avec cet individu, nous n'hésitons pas à faire connaître au public sa fraude, afin que l'on sache bien que ce que nous recherchons avant tout, c'est la vérité.

Nous donnons également la parole à M. Letort, qui fait justement observer que si l'amour du gain a pu pousser Eldred à tromper, il est possible qu'il ait possédé d'abord des facultés médianimiques, comme cela a eu lieu pour le fameux Buguet, le photographe simulateur. Voici l'article du Dr Wallace.

*
* *

Lorsque je vous ai adressé ma dernière lettre, je ne croyais pas que j'aurais sitôt à vous faire connaître la confirmation des graves soupçons exprimés dans la lettre que vous avez publiée dans le *Light* du 27 janvier dernier, au sujet des prétendues matérialisations de M. Eldred de Nottingham. Avant de vous envoyer le présent rapport, j'ai voulu assister encore à plusieurs séances avec lui.

Dans une séance tenue le 5 courant, lundi, chez M. Ronald Brailey à Bayswater, la honteuse fraude de M. Eldred et de son manager M. Ellis a été complètement démasquée.

On avait dit que la semaine précédente il s'était produit des phénomènes intéressants, qui avaient étonné la plupart des assistants, mais parmi eux se trouvait un ami de M. Brailey, dont je connaissais le parfait sens critique. Il désire que je le nomme pas. Ce monsieur exposa ses doutes à M. Brailey et après la séance, lorsqu'il sut que le fauteuil et le cabinet de M. Eldred venaient de Nottingham et qu'on les avait laissés en vue de séances ultérieures, il conseilla à M. Brailey de faire appel à ses facultés de psychomètre pour les examiner. M. Brailey dit que quoique doué de facultés médianimiques exceptionnelles, il n'avait conçu aucun soupçon sur la sincérité des phénomènes dans les premières séances et les avait acceptés de bonne foi. Le fauteuil et le cabinet avaient été soigneusement emballés, mais sur le conseil de son ami, M. Brailey les déballa et plaçant sa main sur le fauteuil, il dit en montrant le dossier : « Il y a là un compartiment secret ! »

Un examen subséquent confirma cette attestation et dans le dossier on trouva un petit trou de serrure profondément caché et recouvert d'un tissu de peluche. M. Brailey communiqua sa découverte à M. Lobb, qui avait fait partie du cercle et celui-ci, connaissant l'intérêt que je portais à cette question, me téléphona. On fit faire une clef qui ouvrit la serrure et on prit une photographie de ce compartiment secret, mesurant 15 pouces sur 2.

Après cette découverte, on résolut de mettre un terme à toute fraude ultérieure dès la première séance. M. Lobb obligé de s'absenter me demanda d'organiser le moyen de démasquer les coupables. On fit connaître la découverte à plusieurs des personnes qui devaient assister à cette séance du lundi. Je priai un ou deux bons spirites d'y assister, et je sus qu'un bon clairvoyant s'était engagé à venir. La séance étant ouverte comme à l'ordinaire, on examina le médium et on s'occupa spécialement du fauteuil. On constata que la garniture du dos du fauteuil était particulièrement épaisse et M. Drew, le sensitif susdit, en l'examinant psychométriquement, affirma aux assistants qu'il contenait divers objets douteux qui y avaient été placés aussitôt avant la séance. On eut recours à la clef pour ouvrir le panneau et on trouva un espace bourré d'objets destinés à simuler des apparitions.

On vit que ce compartiment secret contenait une tête de fantôme en tissu pouvant s'aplatir ; c'était un tissu tricoté rose avec un masque ayant les couleurs de chair et des parties de tissu autour des trous des yeux. Le tissu souple était certainement destiné à représenter le cou, avec sa peau flexible. Six pièces de belle soie blanche de Chine mesuraient trente mètres. Deux pièces de fin tissu noir étaient sans doute destinées à simuler les dématérialisations ; trois barbes de diverses nuances ; deux perruques, une blanche et une grise ; une grande pièce métallique en portemanteau, pour suspendre les draperies destinées à représenter la seconde forme, avec un crochet de fer pour maintenir la forme. Une petite lampe électrique avec quatre mètres de fil et une baguette, dont on pouvait se servir lorsque le médium était sorti du cabinet, afin de produire à l'intérieur de celui-ci ce que l'on appelait les lueurs spirites. Une bouteille de parfum, des épingles, etc...

Dès que toutes les personnes furent entrées dans la salle, pour éviter toute difficulté provenant des coupables, j'entrai à mon tour, au moment de la découverte, avec un de mes bons amis, qui fait partie du service public de la police.

Mis en présence de sa fraude, M. *Eldred avoua sa faute* et tendit la clef du compartiment secret. Au lieu d'accabler les deux coupables, nous écoutâmes autant nos sentiments de pitié que ceux d'horreur et de dégoût pour d'aussi infâmes procédés. J'exigeai le remboursement de l'argent, ce qui fut fait sans difficulté et je confisquai tous les objets de mascarade, qui sont aujourd'hui déposés dans les bureaux du *Ligth*.

*
* *

Suit un récit tout à fait conforme dû à M. John Lobb, dont il est question plus haut et avec l'affirmation de *l'aveu d'Eldred.*

*
* *

A PROPOS D'ELDRED

Nous avons été très peinés de lire le *Light* du 10 courant, mais cependant nous tenons à affirmer que, malgré la supercherie de M. Eldred dévoilée aujourd'hui, nous n'en restons pas moins convaincus d'avoir assisté à des phénomènes réels. Nos séances ont eu lieu le 30 juillet, le 2 et le 9 août de l'année dernière, alors que M. Eldred était médium privé, exerçant toujours sa profession, et non assisté de M. Ellis ni d'aucun manager ; il n'est devenu médium professionnel qu'en octobre.

Un riche et respectable marchand de Clowne, très estimé de ses concitoyens, M. F. J. Edwards, assistait d'habitude aux séances de M. Eldred, entrait dans sa maison à toute heure du jour, et il aurait pu surprendre la moindre manœuvre faite pour concourir à une fraude, et certes, s'il avait surpris quelque supercherie, il se serait immédiatement séparé de de M. Eldred. Quand celui-ci devint médium professionnel et s'établit à Nottingham, loin de Clowne, et gagna sa vie par sa médiumnité, M. Edwards resta à Clowne.

Maintenant, dans les séances de Clowne auxquelles nous avons assisté, M. Eldred n'avait pas la chaise incriminée, mais se servait d'un simple fauteuil formé de baguettes de bois, lequel fauteuil avait un petit coussin de cuir sur le siège et un autre encore plus petit pour le support de la tête. Nous avons retourné la chaise, l'avons secouée, bien examinée, et de même que pour le parquet, le mur et les rideaux, nous n'avons rien trouvé de suspect

Ensuite, nous affirmons encore :

1° Que pendant nos séances, la lumière fut presque toujours trop bonne pour qu'on admette l'emploi de masques, mannequins, enfin d'accessoires quelconques ;

2° Que nous avons vu plusieurs fois le médium et le fantôme en même temps ;

3° Que nous avons vu des figures féminimes de très près, figures délicates et en même temps bien vivantes, lesquelles ne pouvaient être simulées ni par le médium ni par un masque ;

4° Que quelques esprits nous ont donné la main, et que nous avons tâté ces mains différentes : une fois, c'était une petite et délicate main de femme, une fois une main d'homme, mais une belle main aux doits longs, fins et déliés, — et la main du médium est plutôt grosse et lourde ; (Un des expérimentateurs d'ailleurs, Sigurd Trier, homme de lettres danois, et qui a eu avec Eldred six séances, dans le numéro de Janvier dernier

de sa revue spirite : *Le Chercheur de vérité*, parle de la main d'Eldred ; il la dit lourde, aux doigs inégaux, aux articulations épaisses, tout le contraire d'une main artistique ») ;

5° Que nous avons vu se dématérialiser et se rematérialiser, en partie, plusieurs fois un des esprits dans une lumière suffisante pour rendre impossible l'emploi d'une étoffe noire, et que cet esprit s'est dématérialisé devant nous, absolument comme Gabriel Delanne l'a vu faire à Bien-Boa aux séances d'Alger ;

6° Que nous avons vu deux enfants, l'un d'eux de tout près, enfant bien vivant, et nous avons bien pu voir que ce n'était pas le médium sur les genoux ;

7° Que nous avons reconnu quelques-uns de nos chers disparus, nous étant bien gardés de donner au médium la moindre indication à leur sujet ;

8° Que l'hypothèse de complices jouant le rôle de fantômes est inadmissible, personne d'ailleurs ne l'a admise, pas même ceux qui ont accusé et démasqué le médium.

Nous constatons aussi par les nombreux articles parus dans le *Light* que, même pendant ces derniers mois, il s'est mêlé des phénomènes vrais aux phénomènes faux. Beaucoup des assistants, qui donnent leur nom, affirment avoir vu des esprits se former entièrement en dehors des rideaux, — de les avoir vus traverser le solide treillis de bois formant maintenant le cabinet, ainsi que les rideaux de peluche, — d'avoir vu deux esprits sortir en même temps du cabinet et se séparer, chacun allant d'un coté différent du cercle, — et enfin d'avoir reconnu quelques esprits et de leur avoir causé en des langues inconnues au medium.

Tous les médiums à matérialisation, devant vivre de leur médiumnité, sont-ils donc amenés à frauder ? Douloureux problème de psychologie, qui, à notre avis, est plus complexe qu'il ne le paraît.

CHARLES ET ELLEN LETORT.
23, rue du Bac.

Eusapia Paladino

I

> Le monde des phénomènes psychiques me semble tout autant une partie de la « NATURE » que celui des phénomènes physiques et je ne réussis pas à voir que quoi que ce soit justifie l'idée de couper en deux moitiés l'Univers, l'une naturelle et l'autre surnaturelle.
>
> HUXLEY.

Les lecteurs de la Revue connaissent ce médium.

Nous trouvons dans l'*Extériorisation de la motricité* d'Albert de Ro-

chas une notice, sur cette femme intéressante. Nous sommes heureux de la résumer ici.

M. de Kranz, rapporteur de la commission qui a étudié Eusapia à Varsovie pendant l'hiver de 1893-1894, a rassemblé les documents qui lui ont été fournis par différents observateurs, et spécialement par le Dr Harusewicz, sur la personne d'Eusapia, ses antécédents et son attitude avant, pendant et après les séances. M. de Rochas a ajouté à ce travail ses propres observations lors des expériences qu'il fit à L'Agnélas (près de Voiron) en 1895.

Eusapia approche aujourd'hui de la cinquantaine. Sa chevelure épaisse, présente à la partie antérieure de la région temporale gauche une bande blanche recouvrant une cicatrice qu'elle s'est faite il y a longtemps dans un accès de délire provenant du typhus. Les bras et les jambes, bien nourris, sont plus développés que d'ordinaire chez les femmes de la même complexion ; on peut en dire autant des os. La taille est basse, l'embonpoint assez considérable ; les jambes, relativement courtes, la rendent un peu lourde et maladroite au premier abord ; mais quand elle s'anime pendant les séances, ses mouvements deviennent élastiques ; son corps et ses membres prennent de la souplesse.

Malgré son air sain, des médecins n'ont pas hésité à diagnostiquer chez elle l'*hystérie à tendance érotique*. Ils ont constaté en outre la supériorité musculaire des extrémités gauches sur les droites et le même rapport au point de vue de la sensibilité. Eusapia dit qu'elle éprouve souvent des constrictions ascendantes de l'œsophage (*boule hystérique*). Enfin chaque émotion un peu forte provoque chez elle des troubles propres à l'hystérie.

Elle fait, dit le Dr Harusewicz, l'impression d'une femme douée par la nature d'une intelligence remarquable, mais peu développée et même déviée par des influences mauvaises.

Etudiée successivement par des savants en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Pologne, elle les imite admirablement. Elle dit qu'elle a des amis des toutes sortes : en *si* en *oui* en *yes* en *ia* et en *tac*.

Ajoutons à cela un tempérament variable et irritable, une ambition démesurée, un certain enivrement de sa gloire médianimique, un grand désintéressement.

Née près de Naples, dans une famille de paysans, elle fut, dès

son enfance, témoin de scènes terrifiantes. Son père mourut assassiné par les brigands. Complétement dévalisée elle-même à Naples, peu après son retour de Varsovie, par des voleurs qui lui enlevèrent l'argent et les nombreux cadeaux qu'elle avait rapportés de ses voyages, elle est devenue très craintive.

Dès l'âge de huit ans, elle fut sujette à une hallucination obsédante à l'état de veille : des yeux expressifs la regardant de derrière un amas de pierres ou un arbre, toujours à droite.

Les premières manifestations médianimiques coïncident avec l'apparition de la menstruation, vers l'âge de 13 ou 14 ans ; c'est là une concordance qui se retrouve dans presque tous les cas où l'on a observé la propriété de la production de mouvement à distance.

Ce n'est que dans sa 22e ou 23e année que commença la culture spiritique d'Eusapia, dirigée par un spirite fervent, M. Damiani. C'est alors qu'apparut la personnalité de *John King*, qui s'empare d'elle quand elle est à l'état de trance. Ce John King dit être le frère de la *Katie King* de Crookes et avoir été le père d'Eusapia dans une autre existence. M. Ochorowicz pense que ce John est une personnalité créée dans l'esprit d'Eusapia par la réunion d'un certain nombre d'impressions recueillies çà et là dans les différents milieux auxquels sa vie a été mêlée. Ce serait à peu près la même explication que pour les personnalités suggérées qui ont été étudiées successivement par M. Richet et M. de Rochas, et pour les variations spontanées de personnalités observées par MM. Azam, Bourru, Burot, etc.

Nous demandons à nos lecteurs la permission d'ouvrir ici une parenthèse. Ceux d'entre eux qui ont lu notre dernier article sur Félida, de Bordeaux, comprendront immédiatement que c'est une des personnalités dont il est ici question.

Eh bien ! n'en déplaise à M. Ochorowicz à qui nous ne voulons certes pas nous comparer comme instruction ni comme intelligence, nous dirons que nous n'acceptons pas cette explication, attendu qu'elle nous paraît non pas seulement inexacte, mais encore vide de sens

M. de Rochas fit un jour quelques passes sur la main d'Eusapia ; il détermina ainsi l'extériorisation de la sensibilité ; mais quand après avoir reconnu l'existence d'une première couche sensible

sur la peau, il éloignait ses doigts pour chercher une autre couche, la main d'Eusapia suivait celle de M. de Rochas. Le phénomène de la sensibilité se transformait en celui de l'attraction passive. Cette sorte d'attraction était du reste très fortement développée chez elle, même à l'état de veille.

M. de Rochas l'ayant endormie un jour, elle vit apparaître à son grand étonnement un fantôme bleu. Le savant expérimentateur lui demanda si c'était John. Elle répondit que non, mais que c'était *de cela dont John se servait*.

On n'endort pas Eusapia; elle entre d'elle même en trance quand elle fait partie de la chaîne des mains.

Elle commence par soupirer très profondément, puis elle a des baillements et le hoquet. Le visage passe ensuite par une série d'expressions différentes. Tantôt il prend une expression démoniaque accompagnée d'un rire saccadé ; tantôt elle rougit ; les yeux deviennent brillants, mouillés et largement ouverts; le sourire et les mouvements caractérisent l'extase. C'est alors que se produisent les phénomènes dont la réussite lui cause des frissons agréables.

A ces états de suractivité nerveuse succède une période de dépression caractérisée par l'inertie presque complète des membres ; si on soulève sa main, elle retombe sous son propre poids.

Elle était toujours très altérée et demandait avec insistance de l'eau pure qu'on lui refusait, parce que, John King avait prescrit de ne lui faire boire que du vin quand elle serait en trance (à table elle buvait ordinairement du vin pur).

Après les séances réussies, elle a le sommeil tranquille ; après les séances difficiles ou manquées elle dort mal.

Pendant la trance, les yeux sont convulsés en haut, on n'en voit que le blanc.

Souvent, pour aider aux manifestations, elle demande qu'on lui donne de la force en mettant une personne de plus à la chaîne. Il lui est arrivé plusieurs fois, quand M. de Rochas n'en faisait pas partie, de l'appeler, de lui prendre les doigts et de les presser comme pour en extraire quelque chose, puis de les repousser brusquement, disant qu'elle avait assez de force « magnétique » et que ce qu'il lui fallait maintenant, c'était de la force « médianimique ».

Dans une séance de lévitation, un de ses voisins faillit se trouver mal tant il se sentait épuisé.

A mesure que la trance s'accentue, la sensibilité à la lumière s'accroît. Le simple passage d'une lampe allumée dans une chambre voisine dont la porte est entr'ouverte, provoque chez Eusapia des spasmes du corps entier.

Elle remue constamment pendant la période active des Séances ; M. de Rochas croit qu'il faut considérer ces mouvements comme nécessaires à la production des phénomènes. En effet toutes les fois qu'un mouvement doit se produire à distance, elle le simule soit avec ses mains, soit avec ses pieds et en développant une force bien plus considérable que celle qui serait nécessaire pour produire le mouvement au contact.

Voici ce qu'elle raconte elle-même de ses impressions, quand elle veut produire un mouvement à distance : Tout d'abord, elle désire ardemment exécuter le phénomène ; puis elle éprouve de l'engourdissement et la chair de poule dans les doigts ; en même temps elle sent dans la région inférieure de la colonne vertébrale comme un courant qui s'étend rapidement dans le bras jusqu'au coude, où il s'arrête doucement. C'est alors que le phénomène a lieu.

Pendant et après la lévitation, elle éprouve de la douleur dans les genoux ; pendant et après d'autres phénomènes, dans les coudes et les bras entiers.

(*à suivre*)

Isidore LEBLOND.

Une apparition spirite à Rome en 1683

Dans un précédent numéro de cette Revue, nous avons reproduit d'après *Luce e Ombra*, le récit d'observations personnelles que lui transmit M. Carlo Galateri. Le numéro de Décembre 1905 de *Nuova Parola* publie sous la même signature un fait appuyé de telles preuves d'authenticité que nous croyons devoir le porter intégrale-

ment à la connaissance de nos lecteurs. Nous lui laissons la parole.

Dans la masse de manuscrits parvenus à la Bibliothèque centrale Victor-Emmanuel, après la suppression des Archives des principales églises de Rome, on trouve, le croirait-on, une abondance de matériaux pour les amateurs des sciences psychiques, matériaux spécialement importants à nos yeux, car ils prouvent, une fois de plus, que les manifestations spirites et les études qu'elles ont provoquées, loin d'être modernes, se rencontrent à toutes les époques.

De tels documents ont d'autant plus de valeur, qu'ils étaient restés jalousement cachés par ceux qui, jusqu'en ces dernières années, se sont acharnés à condamner toute croyance dans la science moderne.

Aussi sommes-nous heureux d'en exhumer quelques-uns, et nous commençons aujourd'hui par une *Micellanée* provenant du fonds de saint Pantaléon.

Je tiens à faire ressortir l'étrange coïncidence de ces manuscrits dans les Archives de l'église de saint Pantaléon avec la croyance du public de Rome, que saint Pantaléon a la spécialité d'indiquer les numéros gagnants de la loterie, pourvu qu'on fasse une neuvaine particulière. Le croyant doit se pourvoir des restes des bougies de cire que l'on a brûlées près du corps d'un mort. Ceci fait, on commence un vendredi soir à allumer un de ces bouts devant une image du saint, et on récite chaque soir une partie du Rosaire. Le dernier de la neuvaine, le saint apparaît aux yeux de son fidèle et écrit ou indique de vive voix les numéros qu'il doit se procurer. Mais les dévots réussissent rarement à faire toute la neuvaine, car dans le cours de celle-ci, tandis qu'ils sont en prière, ils entendent autour d'eux des éclats de voix et aperçoivent de si étranges apparitions, qu'ils abandonnent tout... peut-être pour recommencer une autre fois sans plus de succès.

Le volume in-8° renfermé dans un vieux carton, date du XVIIe siècle et est composé de cinq fascicules, formant un ensemble de 186 pages, chacun d'eux écrit par une main différente, en majeure partie en italien, quelques-uns en latin, avec l'inscription au dos de *Miscellanées historiques*.

Je me bornerai pour cette fois à reproduire, en partie, le qua-

trième fascicule qui va de la page 78 à la page 124, et qui a pour titre:

Apparition de l'illustre dame, la Marquise Laura Poppoli Astalli, âgée d'environ 29 ans, morte subitement à Rome, le 26 Février 1683.

Le chroniqueur fait précéder son récit de quelques citations latines, puis il ajoute :

L'Eglise n'a pas aujourd'hui de pires ennemis que ceux qui attaquant violemment la croyance au Purgatoire, poussent l'imprudence jusqu'à nier l'immortalité de l'âme. Pour confondre une impiété aussî préjudiciable aux saines croyances qu'aux bonnes mœurs, outre les miracles qu'ils taxent calomnieusement de superstitions et de manœuvres de fourbes, ou comme annonces de l'avènement de l'Antechrist, la Divine Providence permet de temps à autre à une âme de l'autre monde de venir donner par elle-même témoignage, en son nom et pour toutes les autres, de la persistance de la vie,et de montrer que tout ce qui est entaché d'une faute et mérite un châtiment souffre misérablement au sein d'un feu ardent. C'est ce que Dieu vient de faire dernièrement au moyen de l'apparition miraculeuse de l'Astalli, appuyée par de telles preuves et illustrée par de telles circonstances, qu'elle apparaît comme une des plus remarquables que l'histoire ait fait connaître.

Déposition de Dominico Denza faite par ordre de sa Sainteté Innocent XI devant son Eminence Monseigneur le cardinal Carpegna.

Je, soussigné, dépose sous la foi du serment sur les faits suivants:

1° Le Jeudi soir, 11 Mars de l'année 1683, vers 8 heures, tandis que je dormais dans ma chambre, une forme féminine vint devant moi, complètement vêtue de blanc. Elle s'assit sur une chaise de repos, posant son coude sur le bras de ce siège et appuyant sa joue dans sa main, dans une pose de méditation.

Elle me regardait en silence et disparut instantanément, après être restée l'espace d'un *Credo*.

2° Le 14 du même mois, le dimanche vers 6 heures, pendant que je dormais, la même apparition toujours complètement vêtue de blanc, vint encore s'asseoir sur ce siège, prenant une pose majestueuse, me regardant fixement et portant au front une bande blanche sur laquelle étaient écrits en lettres d'or les deux mots :

Vanitas vanitatum. Ce fût la seule fois que je lui vis cette inscription.

Elle resta ainsi l'espace d'un *Ave-Maria* et partit. Comme j'ai l'habitude de faire chaque jour quelque dévotion en faveur des âmes du purgatoire, ce lundi matin je me rendis à la scala santa en faveur de cette âme, quelle qu'elle pût être.

3° Le 19 du même mois, la même apparition se présenta à moi en songe, avec le même costume, vers les 9 heures. Elle avait le même visage rond et coloré, s'assit sur le même siège dans la même posture, me regarda avec grande attention et me demanda par deux fois si je la connaissais. Comme je ne l'avais jamais vue ni connue de ma vie, je lui répondis que non et j'ajoutai : « Dites-moi qui vous êtes. » Elle me répondit : « Je suis l'Astalli qui trépassa il y a un certain nombre de jours. » Je lui dis alors que si elle voulait quelque chose de moi elle eût à me le déclarer. Alors fixant les yeux à terre elle se mit à pleurer et disparut tout à coup.

4° Le 23, la même forme m'apparut en songe, vers 5 heures, et après m'avoir regardé avec une grande fixité, elle disparut.

5° Le 19 avril de la même année 1683, le lundi de Pâques, vers la septième heure de la nuit, pendant que je sommeillais, je me sentis légèrement toucher par une main au travers de la couverture, du côté droit de mon lit, depuis les pieds jusque un peu au-dessus du genou et je m'éveillai tout à fait, en m'entendant appeler trois fois par mon nom. Je crus que c'était mon confrère Joseph qui m'appelait et je criai à deux reprises : « Joseph ! » puis portant les yeux vers la porte, pour m'assurer si elle était fermée, je constatai qu'elle était ouverte et que la même âme, qui m'était déjà apparue quatre fois, se tenait à la droite de mon lit, debout, recouverte des pieds à la tête du manteau que je lui avais déjà vu.

Elle avait l'aspect noble et grave, la figure ronde et grasse et légèrement colorée. Elle était de taille moyenne, mais le manteau blanc qu'elle portait était si lumineux qu'il semblait que des torches enflammées illuminaient toute ma chambre d'une façon éblouissante.

Elle me dit alors : « Je ne suis pas Joseph, je suis l'Astalli. » En l'entendant ainsi parler, mon sang se glaça dans mes veines et je restai sans parole pendant l'espace d'un demi *Credo*. Il me sembla ensuite qu'une voix intérieure me disait : « Demande-lui de la part

de Dieu ce qu'elle veut. » Elle se tut pendant l'espace d'un demi *Ave,* puis elle me dit : « Ah ! bien, allez chez le marquis Camillo et dites-lui qu'il me fasse dire 200 messes. » Les violentes palpitations que j'éprouvais m'empêchaient de parler, mais faisant un grand effort je lui demandai où elle voulait que l'on dît ces messes. Elle répondit gravement : « au Gesù », puis mettant un certain temps entre chaque mot, elle ajouta : à l'Ara Cœli, à San Francisco, à Ripa, aux Cappuccini. Tout stupéfait, je lui répliquai, la voix presque éteinte : « Ils ne me croiront pas, ils me regarderont comme un fou. » Alors l'apparition écartant son manteau blanc s'écria : « *Figlio mio pietà* ! » Et tandis qu'elle prononçait ces mots, il me venait de sa poitrine des langues de feu, comme si deux poignées d'étoupes étaient enflammées. Elle ferma ensuite son manteau, en faisant croiser un côté sur l'autre, comme il se trouvait auparavant, elle fit quelques pas, me regardant en face, tandis que j'étais allongé en proie à une angoisse qui me baignait d'une sueur froide si abondante que mon matelas en fut trempé et traversé. Enfin, reprenant courage, je lui dis : « Comment se fait-il que vous n'alliez pas vous-même chez le marquis ? » Alors l'Esprit, avec une voix tremblante et répandant des larmes abondantes coulant de ses yeux rougis, comme si elle pleurait depuis longtemps amèrement, répondit : « *Dieu ne le veut pas.* » M'efforçant de nouveau de me rassurer, je lui dis : « Ils ne me croiront pas ! » L'Esprit répliqua alors : « *Regardez où je touche* ! » et il disparut.

Quand il fut sorti de la chambre il ferma la porte à clef et l'on entendit le bruit que faisait la clef en la fermant. Après son départ je restai sans force et sans parole pendant une demi-heure. Puis comme il plût à Dieu, reprenant mes sens, je frappai à la porte qui était au pied de mon lit et servait de communication avec la chambre de mon confrère,et il répondit aussitôt.

Croyant que j'étais souffrant, il fit de la lumière sans retard, vint à ma chambre dont il trouva la porte fermée à clef comme d'habitude, l'ouvrit du dehors et en entrant me trouva faible, décoloré comme un moribond, et trempé de sueur à tel point qu'on pouvait tordre ma chemise. Je lui demandai aussitôt s'il avait vu une dame dans la pièce, et il me répondit avec indignation : « De quelle dame me parlez-vous donc ? » Il se mit à chercher jusque sous la table ; alors je lui demandai de regarder sur le lit s'il ne

voyait rien ; il me répondit qu'il n'y avait rien, puis examinant avec plus de soin, il s'écria frappé d'étonnement que la couverture était brûlée et qu'il y avait au milieu l'impression d'une main droite. Je la constatai aussi avec stupeur et m'habillant promptement, je me rendis dans sa chambre pour recouvrer un peu de forces ; j'y pris un peu de vin pour combattre la sueur et mon affaissement ; puis importuné par les questions de mon confrère, je lui racontai tout.

En foi de quoi, moi, Domenico Denza, j'affirme que tout ceci est l'exacte vérité. »

Le chroniqueur nous raconte ensuite toutes les objections opposées à cette apparition, sortant comme la fumée de l'enfer pour obscurcir une si grande lumière par de faux bruits.

Les uns la traitaient de pure fiction ; les autres disaient que c'était une vengeance contre la famille Astalli ou une tentative de chantage.

A la cour, dans la haute société cléricale et laïque, le fait était devenu le thème de toutes les conversations : le chroniqueur en fait une complète et diffuse description.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, je vais me borner à reproduire les observations dont il fait suivre son récit.

1° Au point de vue du sujet auquel elle se présenta, l'apparition mérite toute créance. (Suit ici une longue apologie de Domenico Denza. Il termine en faisant remarquer que l'on ne peut douter que Denza fût sincère et sérieux). Par suite de sa vie très retirée, Denza, n'avait jamais pu voir la marquise Astalli, dont il fit cependant une description aussi fidèle que s'il l'eût fréquentée.

Il fait en outre remarquer que Denza ayant toujours consacré depuis son enfance toutes ses prières au soulagement des âmes du Purgatoire, il était tout naturel que cet esprit heureux s'adressât à lui de préférence.

2° Quant à la personne apparue, son état heureux n'étonnera aucun de ceux qui l'ont connue.

La marquise Astalli était très prudente, vivait très retirée, avec gravité et modestie. Elle sortait rarement de chez elle, sinon pour se rendre dans les églises et visiter les couvents, où sa conversation était toujours édifiante. Elle avait été choisie par le souverain Pontife pour examiner et instruire les jeunes filles qui désiraient entrer

au couvent et les fillettes qui voulaient faire leur première communion. Elle fuyait toutes les réunions mondaines et si la veille de sa mort elle assista à une audition musicale, ce ne fut que par obéissance. Elle avait communié l'avant veille de sa mort et ses confesseurs en disaient le plus grand bien.

Elle n'avait donc aucune raison de désespérer de son salut et faisait presque chaque jour dire des messes pour le repos des âmes du Purgatoire, pour lesquelles elle avait une dévotion spéciale. Il était donc tout naturel qu'elle sortît du Purgatoire, pour venir demander elle-même qu'on vînt à son secours et à celui des autres âmes.

3° On ne comprit le sens des paroles : *Vanitas vanitatum*, inscrites sur un bandeau entourant son front,que lorsque l'on eût appris par ses domestiques qu'elle les répétait à chaque instant pour marquer son mépris des choses mondaines. C'est d'eux également que l'on sut qu'elle adressait le mot *Figlio* à toutes les personnes, quel que fût leur âge, à ce point que sa tante la marquise Ortensia Maidalchini Bevilacqua lui disait en plaisantant : « Il est bien étrange, marquise, que vous ayez des fils de soixante ans et plus, lorsque vous n'avez pas encore vos trente ans. »

Elle avait tellement l'habitude de parler lentement et avec hésitation, que le marquis Camillo, son époux, en relisant la déposition de Denza, en vint à dire : « Cette relation ne peut être que l'expression de la vérité, car cette façon de parler était bien celle de la marquise.»

Le même marquis a trouvé dans les mémoires de la défunte que les 200 messes devaient être dites par suite d'un vœu fait par elle et que la mort n'avait pas permis de faire dire.

4° L'impression de la main fut si nettement exécutée, que tous les doigts étaient représentés avec leurs inégalités, tandis que la paume de la main restait blanche. Il y avait surtout ce fait remarquable, *que la difformité du doigt auriculaire*, blessé par le feu lorsque la marquise était encore jeune, ressortait très nettement. La marquise, pour masquer cette infirmité, portait toujours un gant spécial. Cette marque suffit à elle seule pour établir l'identité de l'apparition.

5° Tandis que la défunte apparaissait à Denza, une de ses filles,

âgée de 20 mois, se réveilla au cours de plusieurs nuits en disant : « Voilà maman ! Oh ! qu'elle est belle, maman ! »

On raconte en outre qu'elle apparut quatre fois en songe à son époux Camillo, et que la quatrième fois il s'éveilla et la trouvant encore devant lui, complètement vêtue de blanc, il s'évanouit et la forme disparut.

6° Pour prouver la réalité de l'apparition, Dieu voulut que, dès sa seconde visite, elle portât sur le front les mots : *Vanitas vanitatum*, quelle portait dans son cœur et sur sa langue ; que la troisième fois elle révélât son nom et ne pouvant encore exprimer ses désirs, se mît à pleurer ; que la cinquième fois elle donnât la preuve qu'elle n'était pas une simple figure aérienne, en parlant, en ouvrant et fermant la porte à clef et enfin, en imprimant si fidèlement sa main sur la couverture.

Il faut convenir que les considérations N[os] 1 et 2 ne peuvent guère avoir de valeur que pour des théologiens. Il n'en est pas de même des suivantes, où les spirites sont en droit de trouver de très sérieuses preuves d'identité. C'est ce qui nous a déterminé à reproduire cette observation, malgré son étendue.

Pour la traduction abrégée : D[r] DUSART.

Correspondance

Mon cher ami Delanne,

Dans votre très estimée Revue, n° de janvier, vous avez bien voulu reproduire une dictée médianimique ayant pour titre : *Singulière preuve d'identité*, et en même temps vous exprimez le regret de ne pas voir les noms des témoins accompagner la communication obtenue par Mlle B... signée « Ton vieux *culé* » — que nous avons insérée dans notre n° de décembre dernier.

Je partage absolument votre regret dans l'intérêt supérieur de la rapidité des informations, et surtout des contrôles. Mais vous savez, comme moi, que toutes les personnes qui s'occupent de Spiritisme ne sont pas toujours désireuses — et cela pour des raisons peut-être encore justifiées — de voir leur nom livré à la publicité. C'est précisément le cas de Mlle B... qui est employée dans une grande administration. Je dois vous déclarer que ce médium m'est personnellement connue et qu'elle

possède toutes les qualités (honnêteté, scrupuleuse probité, etc.) que l'on voudrait rencontrer toujours ; de plus, elle est depuis longtemps connue et très estimée de la personne absolument digne de foi et fort expérimentée qui m'a transmis le message dont il s'agit.

Sans doute, il est aussi regrettable que la personne qui a prié Mlle B..., d'écrire pour elle une communication d'un Esprit capable de la convaincre ne puisse non plus se faire connaître. Elle est dans la même administration une collègue du médium ,et ne désire pas que son nom soit divulgué. Cependant, je vous donne en *post-scriptum* — et pour votre édification personnelle — le nom et l'adresse de Mlle B..., à la condition que vous ne le reproduisiez autrement que par son initiale.

Veuillez croire, cher ami, à l'inaltérable amitié de votre tout cordialement dévoué.

A. BEAUDELOT.

Le Bureau permanent d'étude
des phénomènes spirites

Cette institution a été créée vers 1895 par M. Le Clément de St-Marcq en vue de répandre la connaissance des faits et des idées du spiritisme et le goût de ces recherches dans la population anversoise.

Elle comporte trois formes principales d'activité :

1° un cours public donné le premier mardi de chaque mois, dans la salle de l'Anselmo, par le fondateur ;

2° une série de trois classes expérimentales par où passent successivement toutes les personnes qui manifestent le désir de prendre contact avec les phénomènes ;

3° quatre cours particuliers donnés aux adhérents des deux premières classes par quatre professeurs accordant à l'œuvre le concours de leur bonne volonté.

Le cours public traite chaque année d'une façon complète un aspect spécial de l'ensemble des problèmes sociaux, moraux ou historiques que soulève l'étude du spiritisme et des conséquences de toute nature qui en résultent.

On voit arriver à chaque réunion, outre le groupe des assidus, quelques vingtaine d'auditeurs nouveaux parmi lesquels il s'en trouve toujours qui postulent à l'issue de la soirée, l'autorisation d'assister aux séances particulières d'expérience.

C'est donc ce cours public qui est la source principale où se recrute le personnel enseigné.

Les nouveaux adhérents sont admis d'abord aux réunions de la première classe qui a pour objet de les familiariser avec les phénomènes les plus élémentaires de la typtologie ; des dispositifs spéciaux ont été créés en vue de démontrer aux nouveaux qui sont dans toute la vigueur du scepticisme primitif que les mouvements de la table sont bien dus à une cause autre que l'action musculaire des mains des médiums.

Un des systèmes employés à cette fin consiste à interposer entre les mains et la table, des planchettes en bois reposant sur des rouleaux de même matière. De cette façon, la composante tangentielle due au frottement est éliminée ; quant à la composante normale de l'action des mains, il est démontré par le calcul qu'elle ne peut pas suffire à provoquer l'inclinaison d'une table, du modèle en usage, sans exiger un effort se traduisant par des contractions musculaires visibles.

Tous les néophytes sont soumis eux-mêmes à une expérience de typtologie dont la durée est limitée à quinze minutes lorsqu'aucun mouvement ne se produit.

On note avec soin de cinq en cinq minutes les impressions diverses : picotements, fraîcheur, frissons, tremblements, sensations de courant fluidique, etc., éprouvées par chacun d'eux ; on peut ainsi en tirer des conclusions au sujet des facultés médianimiques qu'ils possèdent.

Après un séjour de quatre mois dans cette classe, les élèves passent à la deuxième, dans laquelle leur attention est spécialement attirée sur le travail intellectuel qu'il faut faire, après réception de chaque message ou communication spirite pour tâcher de distinguer d'où il provient : de la fraude, de l'inconscient d'un des assistants, d'une volonté humaine étrangère agissant par le magnétisme, de l'intelligence impersonnelle ou d'un esprit.

Des procédés particuliers sont appliqués dans les expériences pour faciliter des recherches ; en vue d'éliminer l'action de l'inconscient, des messages ont été reçus en changeant le personnel à table toutes les vingt lettres ; mais la méthode qui a paru la plus pratique consiste à faire donner par la table une indication que personne ne connaît dans l'assemblée : par exemple, un mot choisi dans un livre donné par le numéro de la page, de la ligne, et la place du mot dans la ligne.

C'est par des exercices semblables que l'on peut distinguer d'une façon certaine les médiumnités simulées des médiumnités réelles.

Au sortir de la deuxième classe, la période d'instruction proprement dite est terminée et les adhérents arrivent alors à la réunion du troisième degré où ils concourent aux études théoriques du groupe, par des causeries, des lectures ou des conférences. Depuis l'an dernier, la troisième classe du Bureau a fusionné avec la section locale de la Fédération Spirite Belge.

Les élèves inscrits à la première classe reçoivent depuis le mois d'octobre dernier deux cours supplémentaires : l'un de connaissance de faits

spirites, l'autre de doctrine spirite ; chacun comporte quatre leçons.

Le premier est donné avec beaucoup de méthode par M. Dursin qui en a puisé la matière dans les ouvrages de Maxwell, Delanne, Crookes, Wallace et Gibier : il y a ajouté quelques observations faites à Anvers même, ainsi que des documents tirés du compte rendu du Congrès Spirite de 1905.

Le second cours a été donné d'abord par M. Speck qui s'est inspiré surtout des idées d'Allan Kardec ; ce précieux collaborateur du Bureau ayant dû quitter la ville, son cours a été repris avec un grand dévoûment par M. Osc. Everaert.

Pour les élèves de la 2e classe, il y a de même deux cours organisés : le premier, donné par M. Van Lippeloy, porte sur le développement médianimique ; le second, qui traite de la morale spirite, a été préparé d'abord par M. Donckerwolcke ; il est donné maintenent par M. J. Vandermeersch.

Pour la 1re session, le nombre des élèves inscrits était de 37 ; pour la 2e, il est de 65, dont 52 pour la 1re classe et 13 pour la 2e.

Le Bureau permanent d'étude des phénomènes spirites publie annuellement un compte rendu de ses travaux comportant le résumé des conférences données, ainsi qu'un exposé succint des résultats obtenus dans les différentes classes.

L'an dernier, à l'occasion de l'Exposition de Liège, le bureau avait organisé une modeste manifestation dans l'enceinte réservée à la Section des sciences. Le dispositif des planchettes à rouleaux employé pour les réunions de la 1re classe y figuraient, ainsi que les instructions données aux élèves de la 2e classe pour les guider dans la recherche de l'origine intellectuelle d'un message donné.

Tous les organes du Bureau permanent d'étude des phénomènes spirites ont été créés successivement les uns à la suite des autres, par une lente évolution qui s'est développée au fur et à mesure que la marche progressive de l'institution permettait de distinguer ce qu'il y avait à faire et ce qu'il était possible de réaliser avec les moyens dont on disposait.

Aujourd'hui l'œuvre paraît puissante et féconde ; mais il semble qu'elle ait encore en elle une force de croissance considérable ; fondée pour répandre la Vérité par la méthode la plus pure, elle se sent animée d'une force invincible et sans limite : ces pensées ont soutenu le créateur du Bureau aux heures difficiles du début et elles lui ont donné la force de persévérer dans ce travail ingrat auquel il a consacré la plus grande partie de son existence et d'arriver, sans défaillance, jusqu'à l'heure actuelle, où semble s'annoncer un avenir meilleur.

LE MESSAGER.

Les Précurseurs du Spiritisme

(Suite) (1)

Mme Guyon

Qu'on récapitule les divers privilèges de Mme Guyon.

1° Elle parle avec son directeur le langage des anges qui n'a pas besoin de sons articulés (transmission de pensée).

2° Elle est en communication avec les saints.

3° Elle a des visions, jouit du vol d'esprit et de l'extase.

4° Elle a des « intelligences de la communication qui eût lieu pendant la scène entre Jésus-Christ et saint Jean ; et ses intelligences n'étaient pas des idées ou des hypothèses, mais des intelligences d'expérience ».

5° Elle fait des miracles, et il émane d'elle une vertu digne par le moyen de son céleste époux : « Notre-Seigneur me donnait, dit-elle, le pouvoir d'un Dieu sur les âmes ».

6. Epouse du Christ, renouvelant son mariage tous les ans, elle mettait sa gloire à lui obéir, mais aussi elle « apprenait ce que c'était que de commander par le Verbe et d'obéir par le même verbe ». « Je trouvais en moi Jésus-Christ, commandant et obéissant également ».

Madame Guyon eut beaucoup d'apparitions. Celles du démon (nous dirions aujourd'hui des mauvais Esprits), jouent dans sa vie un rôle considérable. Elle eut aussi beaucoup de visions, d'extases, de jouissances spirituelles de tout genre. Elle eut surtout beaucoup de succès et de tribulations où son amour-propre joua un grand rôle. En somme, elle s'est fait aux yeux du monde incrédule qui l'entoure, un tort irréparable par les excentricités de sa vie, de ses idées, de ses affections, de ses écrits, de ses œuvres.

Mais sa vie offre un ensemble de phénomènes physiologiques d'un intérêt infini, dignes d'une étude sérieuse, et aujourd'hui facilement impartiale.

Elle était un médium complètement mécanique, car il fallait d'elle un entier abandon. (Nous dirons aujourd'hui qu'elle fut très proba-

---

(1) Voir le n° de novembre, p. 297.

blement, une *automatiste*, au moins dans beaucoup de ses écrits) (1). Elle écrivit ainsi le *Traité complet de la vie intérieure*, puis les *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, qui lui furent dictés mot par mot ; et si rapidement qu'elle n'aurait pu copier, dit-elle, en cinq jours ce qu'elle écrivit en une nuit.

Son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* fut rédigé en un jour et demi, encore reçut-elle des visites ; la vitesse fut si prodigieuse que son bras enfla et devint raide. Ayant égaré son *Commentaire sur les Juges*, on le lui dicta une seconde fois ; après, ayant retrouvé son premier manuscrit, elle reconnut que l'ancienne et la nouvelle dictée étaient en tous points parfaitement conformes entre elles.

Elle ne fut pas visitée que par de bons esprits, ainsi que nous l'avons déjà dit. Il y avait des apparitions horribles ; pendant plusieurs nuits, à minuit, il se fit dans sa chambre un tintamarre effroyable ; elle était secouée dans son lit et soulevée d'un pied. Enfin un jour elle fut terrassée par un mauvais Esprit qui lui donna un coup dont elle eut grand peine à guérir.

Elle s'explique très amplement sur l'état apostolique où elle se trouvait, quand elle fit la connaissance de Fénelon. Elle discuta fort largement sur l'état de vision et les visions, sur l'extase, sur le ravissement, sur le vol de l'esprit, sur les dons et les grâces extraorinaires, sur la prophétie, sur l'inspiration. Elle donne sur la dictée divine des indications qu'on chercherait en vain chez Swedenborg, qui se glorifiait d'en jouir, dans Saint-Martin et même dans Jacques Boehme qui n'ignorait pas la matière.

Quant aux rapports entre les âmes mystiques, elle en parle en plusieurs endroits. Elle traite de la maternité et de la filialité en plusieurs endroits. Elle cite des faits et expose une théorie de communication des grâces qu'établissent ces rapports. Elle ne se borne pas à des indications générales ; elle en donne au contraire de très speciales, de très individuelles. Et de toutes ces choses rien n'est jeté dans ces pages au hasard ; au contraire elle les invoque à l'appui de sa doctrine et en appelle pour les faits qui sont de nature à les confirmer, au témoignage des hommes les plus honorables. Si

(1) Voir l'ouvrage de M. Delanne, *Recherches sur la Médiumnité*, p. 165 et suiv.

elle se plaît dans l'occasion, et pour les besoins de sa cause, à se qualifier de femme ignorante, elle est bien loin d'écrire sans plan ni méthode, sans aucune vue d'ensemble. Elle a évidemment des prétentions contraires, et si l'on avait bien voulu la laisser s'expliquer, elle nous aurait appris bien des choses que nous ignorons toujours. Mais loin de lui en donner la facilité, on la réduisit à un état de crainte tel, que bientôt elle cessa toute espèce d'indication sur ses études.

Pour mieux nous faire comprendre, prenons un fait, un de ces dons extraordinaires et très sensibles qu'elle admettait, les plénitudes ou les surabondances des grâces qui l'envahissaient elle-même intérieurement et spirituellement, mais avec des efforts organiques sensibles au point de déborder d'elle pour se communiquer à d'autres. Comment ? C'est ce qu'elle n'entreprend pas de nous expliquer, mais quant au fait, elle nous l'apprend dans plusieurs endroits de sa biographie, dans quelques textes de son *Commentaire de la Sainte Ecriture* et dans ses lettres. Dans ces dernières, par exemple, elle écrit au duc de Chevreuse :

« Pour la communication aux autres, vous savez ce que vous en avez éprouvé vous-même, et il y a tant d'autres personnes qui l'ont éprouvée comme vous, que vous pouvez le dire à M. de Meaux, et M. Beauvilliers aussi ; car cela est nécessaire pour la gloire de Dieu ». (Correspondance de Fénelon, Tome VII. p. 44).

Certes, voilà un fait bien important, bien ambitieux, s'il est possible ; bien décisif, s'il est historique. Or, comment ne le serait-il pas, puisqu'il paraît constaté par le duc lui-même, par un ami de Bossuet et de Malbranche, comme Fénélon. Madame Guyon jouissait bien de la présence continuelle de Dieu, Dieu la gardait, la défendait continuellement contre toutes sortes d'ennemis, il prévenait ses moindres désirs ou les corrigeait lorsque la vivacité les lui avait fait commettre. (*Vie*, I, p. 125).

« Dieu lui faisait écrire des lettres auxquelles elle n'avait guère de part que par le mouvement de la main, et quand elle écrivait son *Commentaire sur l'Ecriture sainte*, ce fut avec une vitesse incroyable ; car la main ne pouvait presque suivre ce que l'esprit dictait. (II, p. 228.) Cette dictée, elle a soin de l'expliquer, elle ne se borne pas comme Swedenborg à l'alléguer.

« Elle écrivait, dit-elle, par l'esprit intérieur et non par son pro-

pre esprit; aussi sa manière d'écrire, à elle, fut-elle dès lors toute changée, si bien que ceux qui la voyaient disaient qu'elle avait un esprit prodigieux. « Elle savait bien qu'elle n'avait que peu d'esprit, mais qu'il lui était arrivé quelque chose de semblable à l'état où se trouvaient les apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit (II, 28).

« Elle avait reçu, sans le comprendre, le don de discernement des Esprits, de donner à chacun ce qui lui était propre. Revêtue tout à coup d'un état apostolique, elle distinguait l'état des âmes de ceux qui lui parlaient avec une telle facilité qu'ils en étaient surpris.

« Religieux, prêtres, hommes du monde, fille, femme, tous venaient les uns après les autres. Et Dieu me donnait de quoi les contenter tous d'une manière admirable, sans que j'y pensasse; rien ne m'était caché de leur état intérieur, et de ce qui se passait en eux. »

« A ses yeux cela était tout simple, car ce n'était pas pour sa personne, pour son intérêt à elle. C'était pour le service de son ministère spirituel qu'elle recevait ces dons (charismes) apostoliques. »

Que conclure de tout cela ? C'est que le Spiritisme, c'est-à dire la doctrine qui affirme les rapports du monde visible avec le monde invisible est déjà dans les âges antiques et intermédiaires, dans les âges modernes et contemporains. De nos jours seulement cette doctrine a été rationnellement expliquée, parce que le spiritisme est la préparation de l'avènement de l'Esprit et l'aurore de l'avenir divin.

(*à suivre*). ANDRÉ PEZZANI.

Nouvelles

Nous apprenons que le médium Miller qui devait donner une série de séances devant un comité de savants français, ne pourra venir en Europe qu'à l'automne de cette année, parce qu'il est retenu en Amérique par d'importantes affaires commerciales. M. Miller est négociant, et non pas simplement un médium professionnel. Espérons que l'étude de ses facultés ne nous donnera pas de désillusions.

*
* *

M. Gabriel Delanne doit faire à Lyon deux conférences. L'une sera donnée le 1er Avril prochain, dans la grande salle du restaurant Denis, 230

Cours Lafayette ; la seconde aura lieu dans un local dont l'emplacement sera indiqué ultérieurement. Si l'état de sa santé le lui permet, M. Delanne fera également une conférence à Grenoble. Traitant de la *Matérialisation des Esprits*, il pourra réfuter publiquement toutes les inexactitudes et les erreurs que les adversaires du Spiritisme se sont plu à entasser autour des phénomènes de la Villa Carmen.

* * *

M. Pfaff, un dévoué spirite de Neuchâtel, a fait en Suisse une série de conférences dans les communes du canton de Vaud. A la suite de cette propagande, des groupes nombreux ont pris naissance. Espérons qu'ils étudieront sérieusement notre doctrine si consolante et si moralisatrice. M. Pfaff a également l'intention de fonder une œuvre en faveur des enfants abandonnés, qu'il nommera le Nid. Nous souhaitons bonne réussite à ce frère dévoué qui a compris que le Spiritisme s'affirmera surtout par des œuvres d'amour et de solidarité sociale.

* * *

Mme Elise Dobrescu, docteur en médecine, a fait à Buzau, en Roumanie, une conférence sur le Spiritisme, qui a obtenu un vif succès et qui prouve combien notre doctrine s'étend dans toutes les parties de l'Europe. Il existe dans ce pays deux Spirites éminents : M. le professeur Istrati et le Dr Hasdeu, qui ont imprimé à notre science un élan sérieux.

Le *Covinticul*, journal très bien rédigé, défend vaillamment nos idées, ce qui nous montre que malgré les efforts de nos adversaires, notre philosophie scientifique gagne chaque jour du terrain, renversant les barrières élevées par le parti-pris et le fanatisme dans tous les pays du monde.

* * *

The progressive Thinker, de Chicago, annonce que le Dr Richard Hodgson, dont nous avons signalé la mort dans notre précédent numéro, se serait manifesté dernièrement d'une manière probante. Celui qui affirme cette communication est M. Isaac Funk, l'auteur du livre intitulé : *Le denier de la veuve*, dont M. le Dr Dusart a rendu compte l'année dernière.

« Le Dr Hodgson déclare le docteur Funk a tenu la promesse qu'il avait faite à la *Psychical Society*. J'ai eu avec lui une conversation remarquable, conformément avec ce qui avait été convenu avant sa mort. Je me suis trouvé face à face avec son esprit, qui me donna de bonnes nouvelles de lui. On ne peut plus raisonnablement douter que les esprits des défunts communiquent avec les vivants ».

C'est chez Mme Pepper, 258, Monroe Street, Brookelyn, qu'a eu lieu ce sensationnel événement.

Ouvrages Nouveaux

Ce qu'on lit dans la main

Volume de grand luxe à 50 centimes.

PUBLICATIONS JULES ROUFF ET Cie

4, Rue de la Vrillière. PARIS

Aujourd'hui paraît aux Publications Jules Rouff et Cie, un nouvel ouvrage que nous nous faisons un plaisir de signaler à nos lecteurs :

« CE QU'ON LIT DANS LA MAIN »

Personne n'ignore maintenant que la chiromancie considérée longtemps comme un procédé de sorcellerie, est tout simplement une science d'observations, et que si les yeux sont le miroir de l'âme la main est le reflet de notre personnalité.

Révélations sur le caractère, le passé, l'avenir, les maladies, etc., etc., voilà ce que pourra faire désormais connaître à nos lecteurs la lecture de ce charmant petit recueil qui ne ressemble en rien aux manuels destinés à faire de la réclame à leurs auteurs. C'est une œuvre sincère et de bonne foi faite en collaboration avec une véritable bohémienne dépositaire des traditions et des secrets de sa race.

Ce magnifique et intéressant volume comprend 120 pages de texte, accompagnées de nombreuses illustrations et réunies sous une élégante couverture.

On peut se le procurer chez tous les libraires et marchands de journaux au prix de 50 *centimes*: on peut aussi le recevoir franco contre 50 centimes en timbres-poste adressés aux Publications Jules Rouff et Cie, 4, rue de la Vrillère, Paris (1er. Arrond) *Note de l'éditeur.*

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

The Hrabinger of Light

Dans son numéro de janvier, *The Harbinger of Light* publie une étude sur le Dr Ch. Richet par sa très distinguée directrice, Mme Ch. Bright.

« Le Dr Richet, dit-elle, semble devant les phénomènes psychiques, avoir deux personnalités bien distinctes. D'un côté il est le plus expert et le plus infatigable observateur, le plus actif organisateur de séances ; mais d'un autre il conserve son caractère de professeur de science et tous ses efforts tendent à maintenir la balance égale entre les deux. Néanmoins les spirites doivent avoir la plus grande reconnaissance pour le Dr Richet, car s'il refuse d'entrer lui-même dans les rangs des spirites, il maintient énergiquement ouverte la porte qui permet à d'autres d'y pénétrer. »

« Il pousse avec ardeur vers l'étude des phénomènes psychiques cette classe d'hommes qui n'avaient jusqu'ici jeté sur eux que des regards dédaigneux. Quel que soit le nom sous lequel on les déguise, nous croyons que tous les efforts tentés contre le matérialisme de notre époque doivent être accueillis comme favorables au spiritisme ».

« Il y a deux ans, dans des séances tenues à Rome, des flammes flottèrent au dessus des têtes et le Dr Richet, comme le plus grand de la réunion, trouvant qu'il lui était impossible de les atteindre avec les mains, déclara que toute fraude était impossible et reconnut que le phénomène était bien sincère. Malgré cela, il ne put se résigner à lui reconnaître une origine suprahumaine et préféra l'attribuer à des *forces intelligentes.* »

Quelles sont ces *forces ?* C'est ce que l'hypothèse X, la seule admise par le professeur, nous apprendra peut-être un jour.

Quant à madame Bright, elle pense que, comme R. Wallace et tant d'autres, il reconnaîtra un jour que toutes les hypothèses autres que l'hypothèse spirite ont définitivement fait faillite.

Outre cette remarquable étude, nous trouvons dans ce numéro de janvier une interview de Charles Bailey, le célèbre médium australien, par la même madame Ch. Bright.

Elle fait d'abord ressortir à quel point le traitement que nous réservons aux médiums diffère de celui qui les attendait chez les anciens Grecs, où ils avaient tant de crédit, tandis que actuellement ils sont calomniés trop souvent par leurs adversaires ou mis à la torture par leurs meilleurs amis, souvent au détriment de leur santé. Elle ajoute qu'elle s'est toujours demandé comment un homme d'une instruction aussi rudimentaire pouvait traiter avec une si grande hauteur de vues les problèmes les plus complexes de philosophie, et comment il pouvait servir d'instrument aux guides indiens pour les apports si nombreux et si variés, faits pendant ses trances.

Elle croit sans la plus légère ombre de doute que Bailey est un médium sincère et que, sous certains rapports, il est le plus remarquable des médiums actuellement connus.

Bailey, après avoir raconté l'histoire de ses premières années, dit comment, à l'âge de 18 ans, il assista à contre-cœur à une séance spirite au cours de laquelle on lui révéla ses facultés médianimiques. Il accueillait ces affirmations avec une moqueuse incrédulité, lorsqu'il perdit connaissance. A son réveil on lui raconta qu'un clergyman du nom de Draper avait parlé par sa bouche. Bientôt surviennent les apports : des pierres de 11 à 15 livres, quelques-unes encore dégouttantes d'eau de mer, tombent avec fracas sur la table ou sur le parquet. Puis ce sont les nids et les oiseaux et poissons vivants et tout ce que nous avons vu apporter à Milan. Ces apports survenaient quelquefois en pleine lumière du jour, lorsque le médium se trouvait dans un milieu sympathique.

Bailey rend un hommage sans restriction à la courtoisie des membres de la société des recherches psychiques de Milan.

En terminant, madame Ch. Bright promet de donner dans son prochain numéro le compte-rendu de quelques séances auxquelles elle a assisté chez M Stanford. Nous tiendrons le lecteur au courant, surtout

s'il se produit des faits nouveaux ou dans des conditions de contrôle absolument satisfaisantes.

Un Danois, M. Sigur Trier, éditeur de la Revue Métapsychique, *Sandbeds-Sogeren*, raconte dans le *Light* du 3 mars qu'il vient d'avoir quatre séances, deux avec M. Cecil Husk et deux avec M. Eldred, dans lesquelles de nombreuses matérialisations se produisirent, dont beaucoup furent reconnues, spécialement celle de sa mère, qui vint causer en danois avec lui. Mais ce qui se produisit de plus intéressant fut, avec l'un comme avec l'autre médium : UNE PRÉTENDUE APPARITION DE NAPOLÉON Ier.

L'auteur commence, du reste, par nous dire qu'il est depuis l'enfance un admirateur passionné de l'empereur et que sa maison est pleine, du haut en bas, de portraits, reliques et souvenirs de l'empereur et de son règne.

Dans chaque cas parut un personnage, tantôt de taille moyenne, tantôt sensiblement plus grand que n'était l'empereur, imitant le port classique des mains et reproduisant assez les traits bien connus, pour que la plupart des assistants crussent le reconnaître ; plusieurs séries de signatures viennent l'attester. Il répondit en français aux questions posées : « Est-il heureux ? » — *Mais oui*. Le plus souvent il se contenta de faire des signes de tête. Une fois il dit : « Bon soir. » et une autre fois :« Dieu vous guide.» On voit que ce n'est pas compromettant !

Faut-il rapprocher ce cas de ces communications si nombreuses de prétendus grands auteurs, dictant à leurs fidèles trop confiants des milliers de vers de toutes dimensions ? Se trouve-t-il dans l'Au-delà, des acteurs tout disposés à la mystification ? La réponse ne semble pas douteuse.

—

On trouve dans le même numéro une lettre, signée par un membre et contresignée par le président et le secrétaire d'un groupe particulier, dont le but est de nous faire connaître à quels remarquables résultats il est possible d'arriver par la persévérance et l'observation stricte d'une sérieuse discipline.

Ce groupe se réunit régulièrement chez un de ses membres et n'admet jamais plus de deux assistants étrangers. Le cabinet consiste en une cage avec cadre en bois garni d'un treillis en fil de fer, avec une porte centrale, fermée au cadenas. Un étranger peut, après la visite du cabinet, fermer la porte avec un cadenas lui appartenant et dont il garde la clef. Dans certains cas le cadenas est déposé sur la tablette de la cheminée et l'on prie une des apparitions d'appliquer elle-même ce cadenas et d'en remettre la clef à un étranger. La lumière est toujours suffisante pour permettre de voir nettement les assistants et le médium. Celui-ci n'est pas rétribué et les membres du groupe subviennent aux frais par une très légère cotisation hebdomadaire. Les étrangers ne paient pas.

Dans ces conditions, il se produit généralement plusieurs manifestations à chaque séance. Les fantômes se promènent dans la salle. L'un deux fai-

sant lever le président se promène avec lui, puis le laissant debout, s'assied quelque temps dans son fauteuil. Une autre fois c'est une petite fille qui vient s'asseoir sur ses genoux et le comble de caresses. Des parents et amis se font reconnaître, donnant des poignées de mains, etc.....

L'auteur termine en disant : « Mon but, en écrivant ceci, est d'engager d'autres chercheurs à faire comme nous et à s'efforcer d'obtenir la vérité par eux-mêmes. »

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Nous avons eu souvent à signaler les généreux efforts faits par nos confrères de langue espagnole pour propager nos idées et nous pourrions prendre exemple sur eux en plus d'un point. Leurs revues et leurs journaux sont souvent remarquables par leurs savantes dissertations ; leurs conférences sont nombreuses et bien dirigées ; ils ont créé non seulement des écoles, mais même des ouvroirs, ils ont institué des concours et des fêtes, etc... Mais s'ils reproduisent parfois les faits et recherches qui leur viennent des autres pays, nous ne voyons pas qu'ils s'attachent avec beaucoup de zèle aux expériences et observations originales, et les procédés scientifiques ne paraissent pas en grande faveur chez eux.

Ces réflexions se présentaient de nouveau à notre esprit en lisant dans *Alma*, revue mensuelle d'études psychiques et morales, publiée à Mexico, un article signé : Léon Astorguina et relatant une séance des plus importantes, dirigée par le Président de la Société d'études psychiques de Mexico, en présence de 22 personnes, avec deux médiums dont on ne donne que les prénoms. On ne nous dit pas un mot du local choisi, de l'examen de ce local et des médiums, des précautions prises, de la lumière, des noms du président et des assistants, etc... C'est d'autant plus regrettable, que de nombreuses matérialisations se produisirent, les fantômes se promenant au milieu des assistants, causant, échangeant des poignées de mains et des baisers et se faisant reconnaître des leurs. Bien plus, l'un des médiums se serait dédoublé, de sorte que l'on voyait son double fantômal se promener, se rendre tangible aux assistants, tandis que son corps matériel restait, à la vue de tous, assis dans un fauteuil. Existe-t-il de tous ces faits un compte rendu bien détaillé et répondant aux desiderata formulés plus haut ? Il faut vivement le souhaiter !

Dans le n° du 24 décembre 1905 de *Constancia*, M. Pedro Serié rend compte avec beaucoup de détails d'une séance d'apports, tenue au local

de la Société *Luz de Porvenir* de La Plata, en présence d'un jeune médium Osvaldo Fidanza, dont il fait le plus bel éloge. Pendant cette séance, pour laquelle l'obscurité la plus absolue fut réclamée avec insistance par l'Entité que les assistants appellent « Le Directeur », on signala la chute de trois petits fragments métalliques, deux en plomb et un en zinc. Des précautions suffisantes paraissent avoir été prises pour ce qui concerne le médium ; mais aucune ne le fut à l'égard des assistants. Ceux ci, en admettant qu'il se connussent tous, pouvaient bien avoir la certitude *morale* qu'aucun d'eux n'avait profité de l'obscurité pour simuler un phénomène, mais on ne peut réclamer la même confiance de la part des étrangers. C'est surtout pour les séances obscures que l'on ne peut jamais être trop sévère. Espérons que la médiumnité de M. Osvaldo Fidanza se développera suffisamment pour provoquer un jour des phénomènes en *pleine lumière*, et présentant une valeur scientifique.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Nous trouvons dans le numéro de Février de *Luce e Ombra* un article signé par M. Eugenio Gellona, rendant compte de séances tenues en juillet et Août derniers avec Eusapia Paladino.

Dans celle du 3 août, à la lumière rouge, les rideaux du cabinet médianimique se sont écartés à la droite du médium, à une hauteur d'environ deux mètres au-dessus du parquet, et il en sortit à la vue de tous un enfant revêtu d'une gaze blanche, extrêmement légère et flottante, et portant un capuchon sur la tête. Il se mit à *planer* au-dessus de la tête des assistants.

Bientôt il descendit à terre, à la gauche d'Eusapia, passa sous la table et vint vers le narrateur. Celui-ci le vit parfaitement ; il avait le visage découvert, mais l'ombre projetée par le bord du capuchon ne permettait pas de distinguer ses traits. « Comme je n'avais pas, dit M. Gellona, de main libre pour le toucher, car ma main gauche contrôlait Eusapia, tandis que je donnais ma droite à mon fils, j'abaissai hors de la table la main du médium que je tenais, afin d'arriver à la hauteur de l'enfant, et par trois fois je touchai très nettement la figure de celui-ci avec mon bras, que recouvrait seulement ma chemise de nuit, et il me fit bien sentir par son contact qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination, mais d'un être aussi réel que nous ».

« Il rentra dans le cabinet et en ressortit une seconde, puis une troisième fois, flottant toujours dans l'air, et il y rentra une dernière fois, à la même hauteur de deux mètres ».

« Cet enfant si complètement matérialisé est mon fils Ercolino,qui succomba le 7 Août 1900 à une méningite, à l'âge de cinq mois et demi. Dans la séance du 27 Juillet, ne pouvant sortir du cabinet, à cause de l'éclat trop vif de la lumière électrique, il y imprima dans la glaise ses deux petits pieds. Malheureusement ce moule fut détruit par moi dans une manipulation ».

Dans une autre séance, M. Gellona put voir dans le cabinet sa mère, avec les couleurs naturelles de la vie, les cheveux divisés sur le front et vêtue de sa jaquette de velours.

Son père se montra également par l'ouverture des rideaux, qui s'écartèrent par en haut, comme avec les deux mains. Il fut possible de comparer les traits de l'apparition avec ceux d'un portrait à l'huile qui se trouvait dans la salle.

En outre, le père de M. Gellona, dont la tête était enveloppée d'une gaze extrêmement fine, imprima sa face dans la glaise, comme le montre une photographie, et l'on put constater encore une fois que les plis de l'étoffe étaient parfaitement arrondis et légers, au lieu d'être aplatis comme ils l'eussent été nécessairement si l'empreinte avait été produite par la pression de la face d'un être vivant encore sur terre.

—

L'*Adriatico* de Venise fait avec le plus grand éloge le compte-rendu de la seconde conférence du Professeur Falcomer, au théâtre de la Fenice, le 17 Février.

Le savant et dévoué professeur montre que la vie est répandue dans toute la nature, depuis le minéral jusqu'aux êtres les plus élevés. Il parle longuement des recherches des expérimentateurs comme Crookes, De Rochas, Richet et G. Delanne, qui ont mis hors de doute la réalité du principe psychique et de son extériorisation, ainsi que de sa persistance après la dissolution du corps visible.

Ces conférences qui attirent un public chaque jour plus nombreux et qui réunissent toutes les classes de la société, sont un moyen d'une efficacité certaine de répandre nos idées et de réagir contre l'indifférence des masses ou le scepticisme des savants, ou prétendus tels.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Nous lisons dans les n^os du 24 février et du 3 mars, une étude excessivement intéressante de M. Stéphane Leduc, professeur à l'Ecole de mé-

decine de Nantes, sur *Les lois de la Biogenèse*, c'est-à dire sur l'origine des êtres vivants. On sait que depuis Pasteur, les savants ont repoussé complètement la théorie de la génération spontanée. Il est démontré, qu'*aujourd'hui*, tout être vivant provient d'un autre être vivant dont il est la reproduction. On n'a pas réussi à faire sortir la vie de matières inorganiques, mais M. Stéphane Leduc montre que l'on peut imiter les formes revêtues par les cellules vivantes, au moyen des lois de la diffusion et de l'osmose, s'exerçant entre des substances qui peuvent se pénétrer plus ou moins rapidement.

D'autre part, on a réussi à créer de véritables cellules artificielles, qui s'accroissent pendant un certain temps, et donnent naissance à des prolongements qui présentent avec ceux des cellules naturelles les plus curieuses analogies. Jusqu'alors, ce sont des imitations plus ou moins réussies qui nous montrent comment la nature a pu utiliser les lois naturelles dans la création des êtres vivants, mais nous sommes toujours aussi éloignés que jadis de la connaissance du mystère de la vie. Comment la cellule arrive-t-elle à former du protoplasma *vivant* avec des éléments *inertes*, c'est là le problème qui reste insoluble jusqu'ici.

La Revue Spirite

toujours bien rédigée, poursuit l'étude sur le Christianisme de M. Grimard. Nous avons vu avec plaisir M. Léopold Dauvil prendre la rédaction en chef du grand périodique fondé par Allan Kardec, et nous sommes certain que sous sa direction éclairée et compétente, ce journal continuera à défendre les grands principes dont son fondateur a eu la gloire de doter l'humanité. Signalons un compte-rendu très bien fait par M. Gaudelette de la conférence de Léon Denis, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, et un vibrant hommage au vaillant conférencier, au nom de la jeunesse, de M. Paul Heidet. Ces témoignages d'admiration et de chaude sympathie sont une juste récompense pour M. Léon Denis de toute une vie consacrée à défendre et à propager notre chère doctrine.

M. Chevreuil, dans un article très beau, fait parfaitement comprendre que les Spirites de la première heure, bien que simples et ignorants, ont cependant entrevu la vérité. Il dit : « Ces messieurs (les savants) qui jugent le Spiritisme ridicule, voudraient que ce fussent ces pauvres, ces faibles, ces affligés qui vinssent leur fournir une théorie exacte, sur une des questions les plus complexes qui se soit encore posée devant l'humanité. — Ah ! farceurs, vous le savez bien que des voix sont sorties de derrière la tombe ! Vous savez par qui elles ont été entendues ! Ce sont des savants, des membres de l'Académie Royale de Londres, des professeurs de hautes Facultés de philosophie, des naturalistes, des chimistes, des physiciens, des astronomes ; à ceux-là vous ne dites rien, mais vous vous retournez vers des Spirites pour leur crier qu'ils n'ont pas plus de logique que des chiens ! » Mais tous les savants ne sont pas aussi ridicules. Oli-

vier Lodge, physicien de premier ordre, déclare : « J'ai été amené personnellement *à la certitude de l'existence future* par des preuves reposant sur une base purement scientifique... Aussi sûrement qu'il existe d'autres personnes que moi, je *sais que la mort du corps n'entraîne pas la mort de l'intelligence* ».

Nous apprenons que M. Leymarie prépare une nouvelle édition du livre d'Aksakof : *Animisme et Spiritisme*. Les 200 premiers souscripteurs ne paieront que 15 francs au lieu de 20 francs, prix auquel l'ouvrage sera vendu.

La Paix Universelle

reproduit une lettre adressée au *Temps*, au sujet de la liberté individuelle et du privilège des médecins. L'auteur fait observer qu'on n'oserait pas poursuivre les Pères de la grotte de Lourdes, pour exercice illégal de la médecine. Alors pourquoi défendre aux médiums guérisseurs d'exercer leur ministère et aux magnétiseurs leur art ? Il ne doit pas exister deux poids et deux mesures dans un état policé. L'arrogance des médecins devient insupportable, surtout en regard du peu de certitude de leurs méthodes curatives, qui changent constamment, et qui n'ont guère progressé depuis deux mille ans. Sur quoi se baseraient-ils donc pour interdire aux empiriques des pratiques qui, si elles ne sont pas salutaires, ne peuvent jamais être nuisibles ?

On lit aussi avec intérêt, dans le même numéro, un article sur les nombres, qui montre les curieuses relations qui existent parfois entre certains événements et des nombres qui semblent fatidiques. Nous croyons qu'il y a des rencontres fortuites, car on ne comprend pas du tout comment une chose purement subjective, comme un nombre, pourrait avoir une action sur des événements concrets, matériels, avec lesquels ils n'ont aucun rapport de causalité ou de dépendance.

Annales des Sciences psychiques

Le n° de février contient deux récits sur les matérialisations de la villa Carmen, observées en 1902, par deux expérimentateurs que leur position officielle ne permet pas de nommer. Voici la note qui accompagne ces récits :

« Nous avons jugé utile de publier les passages les plus intéressants des récits de MM. X... et Y... sur quelques séances de « matérialisation » qui ont eu lieu à la villa Carmen à Alger, en 1902. D'abord, ces comptes-rendus contiennent nombre de détails intéressants qui contribuent à éclaircir et à confirmer les récits qui ont dernièrement paru dans les *Annales* Ensuite, les phénomènes dont on va lire la description offrent le très grand avantage d'avoir été obtenus avec un autre médium que Mlle Marthe B. Enfin, à part le général et Mme Noël, le groupe était entièrement différent de celui qui assistait aux séances de 1905. Inutile d'ajouter que, bien que nous ne puissions pas publier les noms de

MM. X. . et Y... à cause de la position officielle qu'ils occupent, nous connaissons personnellement ces deux savants dont l'intelligence et le caractère sérieux ne peuvent que donner du poids à leurs relations. »

Ajoutons que tous deux sont connus également par M. Delanne, depuis plusieurs années, et qu'il se porte garant de leur absolue véracité.

Les Annales reproduisent, en l'abrégeant, un article de Jules Bois, sur les communications obtenus à Jersey par Victor Hugo. Voici une communication *en anglais*, obtenue par Charles Hugo, qui ne savait pas un mot de cette langue :

Vex not the bard ; his lyre is broken
His last song sung, his last world spoken.

Ce qu'un jeune anglais traduisit par : « Ne tourmentez pas le barde ; sa lyre est brisée, son dernier chant est chanté, sa dernière parole est dite ». Il s'agissait de lord Byron qui refusait de se communiquer en français. Voici d'autres vers, attribués à Eschyle, qui sont vraiment dignes de Victor Hugo, auxquel ils étaient adressés :

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen.
J'ai voulu sur mon dos porter ta peau tigrée ;
Il me plaisait qu'on dît : Eschyle néméen.

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend, dans la forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt ta cage : le tombeau !

Nous ne nous attarderons pas à discuter la théorie de la transmission de la pensée, si souvent réfutée dans cette Revue, d'après laquelle ce serait l'inconscient des assistants qui dicteraient ces vers, comme si l'inconscient, qui par définition n'a pas de pensée, pouvait faire d'aussi beaux vers.

L'Initiation

publie dans son n° de janvier un article du Dr Papus dans lequel notre distingué confrère met en évidence l'impossibilité qu'il y aurait eue pour le médium à simuler les phénomènes de la villa Carmen. Il aurait fallu en effet, que la jeune fille dissimulât sur elle : 1° Un piquet en fer, planté sur une chaise et sur lequel on placerait à l'occasion : 2° Une tête de négresse en carton ; 3° Une tête en carton reproduisant les traits du médium, pour remplacer cette demoiselle sur la chaise pendant qu'elle se promènerait dans la salle ; 4° Un manche à balai de 1m à 1m50 de hauteur pour faire le médium derrière le rideau ; 5° Un masque représentant les traits du fantôme ; 6° Une barbe postiche pour jouer le fantôme quand il se promène dans la salle ; 7° Un édredon ou, tout au moins, un traversin pour faire le corps du fantôme attaché au manche à balai ; 8. Un ou deux draps de lit ou quelques mètres de gaze pour faire

les draperies blanches ; 9° Un casque pour jouer le fantôme en promenade ; 10° Un turban pour recouvrir le casque au besoin ; 11° N'oublions pas les pinces, les épingles, les corsages de rechange et les autres menus objets utilisés pendant la séance de matérialisation. (Ajoutons également des mains artificielles pour simuler celles du médium qui étaient visibles.) Eh bien, poursuit le Docteur Papus, ce qu'il y a de plus étonnant que le phénomène lui même, c'est que cette masse d'objets qui forme bien près *d'un demi mètre cube*, en volume ,s'évanouit comme par enchantement aux regards scrutateurs des assistants avant et après la séance. L'édredon se dissipe en fumée, ainsi que le manche à balai, le médium est joliment habile et l'explication des phénomènes par cette méthode est bien plus difficile à admettre que toute autre hypothèse,même spirite ».

Ajoutons aussi qu'il aurait fallu assez d'argent pour acheter ces accessoires compliqués, et que les jeunes filles en étaient totalement dépourvues. Les négateurs devront chercher autre chose pour expliquer (?) la production artificielle de Bien Boa.

La Vie d'Outre Tombe

rend compte de la fédération régionale de Charleroi. Nos frères de Belgique sont toujours pleins d'ardeur et il règne chez eux un véritable esprit de dévouement qui fait bien augurer du progrès de nos idées dans ce pays wallon,si ouvert à toutes les idées de progrès. D'après un témoin, l'humilité, la tolérance, le dévouement, la charité furent les sentiments qui animaient les membres de la réunion. « Je suis sorti de la réunion, dit-il, heureux, réconforté, en me disant : « Nous marcherons malgré tout et contre tous ! En notre armée se trouvent des soldats, vieux et jeunes, que le combat, l'action ne feront pas pâlir ! Rien ne les arrêtera, quand on empiètera sur les droits, les prérogatives de notre patrie spirituelle : Dieu, l'amour fraternel, le progrès, l'évolution, la lumière. »

Signalons avec éloge les conférences de M. Van Geebergen,qui se dépense sans compter pour la diffusion de notre doctrine.

Souscription pour la pauvre femme presque aveugle

M. A. C... 20 francs.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le Samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

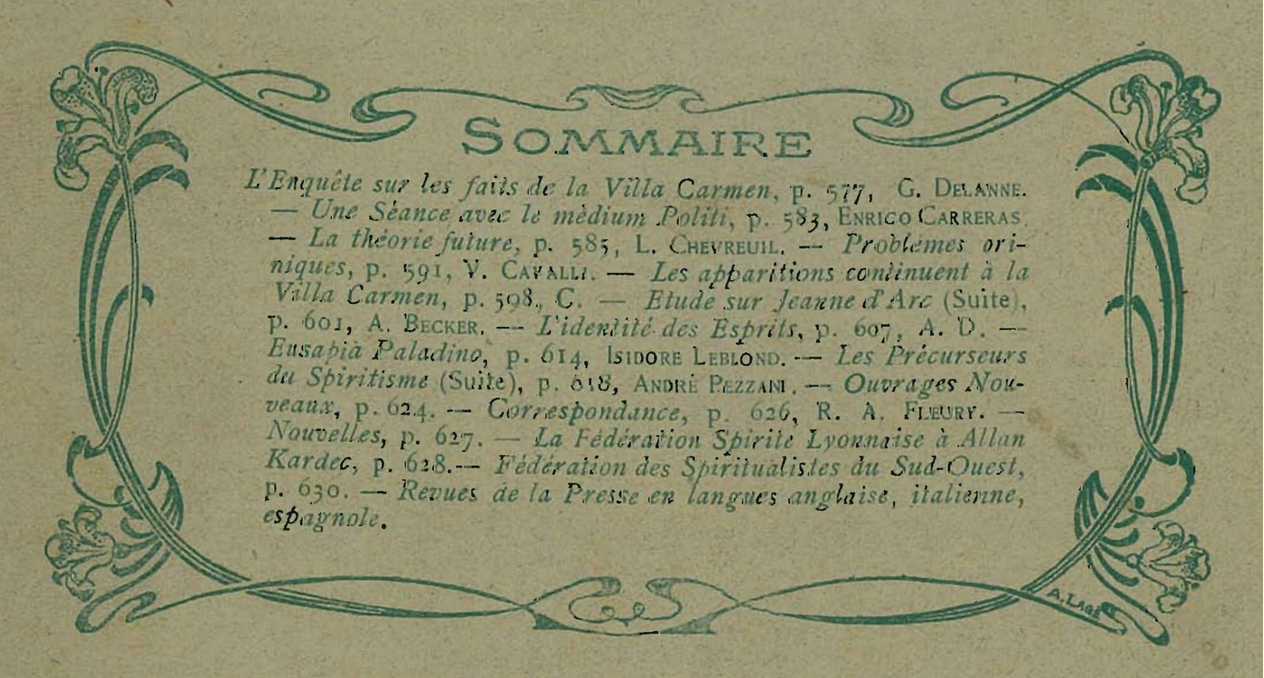
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — Prix 3 florins par an.

N° 10. — 12e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc AVRIL 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

L'Enquête sur les faits de la Villa Carmen

Dans notre dernier numéro, nous avons reproduit la lettre adressée à M. le Dr Rouby, qui a paru dans le journal Algérien : *Les Nouvelles*, et où nous demandions qu'une constatation fût faite par un architecte expert du tribunal pour savoir si, oui ou non, il existe où il a existé une trappe ou une ouverture quelconque dans le plancher du pavillon qui a servi de salle des séances, pendant les expériences de la Villa Carmen.

Mon contradicteur s'est maladroitement dérobé à cette mise en demeure, en alléguant que ce n'est pas lui qui a émis cette affirmation. Mais puisqu'il s'en est servi comme d'un argument, il était indispensable de prouver authentiquement la fausseté de cette allégation. C'est ce qui vient d'avoir lieu. M. le général Noel s'est adressé à M. Lowe, architecte et voici la reproduction du certificat dont j'ai reçu copie, avec la légalisation de la signature de M. Lowe.

EMILE LOWE, ARCHITECTE S. N.
Boulevard Leferrière, 1.

Alger, le 11 mars 1906

Je soussigné, Emile Lowe, architecte expert à Alger, certifie d'avoir visité et examiné l'intérieur et l'extérieur du local dit : Salle des séances de la villa Carmen, rue Darwin, à Mustapha, appartenant à M. le général Noel. Cette villa et ses dépendances ont été construites en 1893 pour M. Battistini, sur mes plans et sous ma direction.

Le local dont s'agit occupe entièrement l'unique étage d'un petit pavillon, à droite de l'entrée de la propriété, et était autrefois occupé comme buanderie ; couvert par une terrasse en brique et ciment sur fer à double T ; il est construit en maçonnerie de moellons, le rez-de-chaussée sert de remise aux voitures et est séparé de l'étage par un plancher en fer à double T, hourdé en briques et ciment de 0m,23 d'épaisseur. Dans ces deux planchers visibles dans toute leur éten-

due, entre les quatre murs *n'existe aucune ouverture ni trappe quelconque* (1).

La remise a accès sur la rue Darwin et sur le perron d'entrée, elle est en outre éclairée par un soupirail situé sous le plancher, dans le mur en façade sur le jardin, et bien en vue.

La salle de l'étage est éclairée par deux grandes fenêtres dont l'une donne sur la rue Darwin et l'autre sur le perron d'entrée. L'accès de la salle est assuré par une porte donnant sur le jardin. Dans le mur mitoyen entièrement visible de l'intérieur et du jardin voisin *n'existent pas d'autres ouvertures* que celles mentionnées ci-dessus (1).

J'ai constaté en outre que l'état du bâtiment est tel que je l'ai construit, et *qu'aucune réparation n'y a été faite depuis plus de six mois.*

Ici,
le cachet de la Mairie
d'Alger.

Alger le 16 mars 1906.
Emile Lowe.

Vu pour la législation
de la signature de M. Emile Lowe
apposée ci-dessus,
Alger le 16 mars 1906,

P. le maire : L'adjoint délégué
Signature illisible.

Ce document irréfutable établit donc que les affirmations des témoins : qu'il n'existait aucune trappe ou porte dérobée dans la salle des séances de la Villa Carmen, étaient tout à fait exactes. Pour les besoins de la polémique, les adversaires du spiritisme ne se font aucun scrupule d'utiliser toutes les armes. Mettant en pratique le précepte de Basile : Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose, ils accueillent sans vérification et propagent avec ardeur les inventions les moins véridiques La Presse qui accueille si facilement les racontars, se garde bien de rectifier les erreurs, de sorte que le public qui n'a pas sous les yeux toutes les pièces du procès, est nécessairement induit en erreur. C'est contre ces procédés qu'il faut s'élever énergiquement, sans quoi il ne sera plus possible bientôt de propager les idées nouvelles.

(1) C'est moi qui souligne.

M. Ch. Richet n'est pas resté indifférent. Bien que dédaignant profondément les procédés de discussion employés contre lui, il a cru devoir relever les erreurs grossières qui ont eu cours le mois dernier, et voici la lettre rectificative qui parut dans différents journaux, notamment dans l'*Eclair* et l'*Intransigeant* :

Monsieur le Directeur,

Quoique je sois résolu à ne plus intervenir dans les polémiques relatives aux expériences de la Villa Carmen, je ne puis laisser s'accréditer l'erreur des prétendus aveux.

1° Areski, le cocher du général Noel, n'a jamais assisté à une seule expérience. Son assertion est donc un simple mensonge, audacieusement absurde.

2° Les aveux de Marthe B. consistent à prétendre qu'il y avait une trappe à la villa Carmen. Or, « il n'y a pas de trappe », comme le prouve un procès-verbal rédigé par un architecte Juré et des témoins patentés.

3° Je n'ai parlé que de ce que j'ai vu, et je n'ai pas un mot à retirer de ce que j'ai écrit.

En définitive, il ne reste rien des objections présentées.

CHARLES RICHET.

On le voit : le démenti donné par le célèbre professeur est aussi catégorique que le mien. Comme le sieur Areski n'a jamais assisté aux séances ; comme il était matériellement impossible de s'introduire dans le pavillon des séances quand la porte était fermée, la question reste exactement au point où elle en était quand j'ai publié mon compte-rendu.

Je n'ai pas attendu les critiques pour discuter les seules hypothèses raisonnables en fait de fraudes : celle du mannequin et celle du déguisement. Mais comme ni l'une ni l'autre de ces suppositions ne peut soutenir le contrôle des faits, qu'elles ne s'accordent pas avec les phénomènes vus identiquement par tous les observateurs, il faut en conclure que l'apparition du fantôme est bien réelle, en dépit de toutes les clameurs ou de tous les ricanements des matérialistes.

Il est tout de même vraiment bien singulier que ce soient justement ceux qui n'ont aucune expérience en ces matières, qui n'ont pas assisté à ces séances, qui se posent en arbitres souverains et

qui prétendent que la science parle par leur bouche ! En réalité, ils ont fait preuve, les uns et les autres, d'une dose de naïveté qui dépasse toutes les limites. Croire sans hésitation un arabe renvoyé ; faire usage de cancans d'écurie pour suspecter la parole d'un membre de l'Académie des sciences et celle de témoins honorables, c'est montrer une passion aveugle qui enlève toute valeur à la polémique. Et puis, on sent bien que tous ces champions de la science sont si peu sûrs d'eux-mêmes, qu'ils accueillent sans discernement toutes les bourdes possibles. Si Areski jouait le rôle de fantôme, Mlle Marthe n'avait pas besoin de se déguiser. Si cette jeune fille exécutait seule ses supercheries, l'intervention du cocher devenait inutile. Pourquoi, si tout le monde s'entendait, les prétendus aveux des uns et des autres ne s'accordent-ils pas entre eux ? En réalité, l'arabe a voulu se donner une importance qu'il n'a jamais eue, puisque jamais il n'a pu jouer le rôle qu'il s'est attribué. M. Richet, dans le n° de mars des *Annales psychiques*, met bien en évidence ce que la campagne contre les matérialisations de la villa Carmen a de superficiel et d'inexact. Voici comment il s'exprime :

Tout ce que M. Z... (Dr Rouby) annonce sur la fraude ou les fraudes de la Villa Carmen repose en réalité sur ceci :

On a pu, sur un théâtre, montrer un individu qui, couvert d'un drap blanc, jouait le rôle d'un fantôme, absolument comme dans *les Cloches de Corneville*, et le public naïf en a aussitôt conclu que les phénomènes de la villa Carmen étaient frauduleux.

Le Dr Z... n'a pas eu à se mettre en frais de grande imagination pour exhiber à l'Université populaire d'Alger un fantôme à si bon compte. Il eût même désiré montrer des phénomènes lumineux en employant de l'huile phosphorée, mais ses connaissances en chimie n'ont pas été suffisantes pour réussir cette petite préparation.

Toute cette scène qui se passait dans un silence impressionnant a ému l'assistance. Elle avait cela de piquant que l'acteur jouant le fantôme était le cocher du général Noel, un nommé Areski, renvoyé par le général pour malversations et mensonges.

Comment le cocher Areski est-il intervenu ? le docteur Z... nous l'apprend. C'est tout simplement en entrant avec nous dans la salle des séances, et cela par des procédés qui ne semblent pas mystérieux, c'est-à-dire en examinant, conjointement avec nous, le tapis, la baignoire et les meubles ; puis, lorsque l'attention se portait ailleurs, il se glissait dans le cabinet et se cachait derrière le rideau.

Or je tiens à déclarer FORMELLEMENT ET SOLENNELLEMENT que, sur les vingt expériences environ auxquelles j'ai assisté, *pas une seule fois il n'a été per-*

mis à Areski d'entrer dans la salle des séances. Ses agissements nous avaient inspiré assez de méfiance pour que nous prenions soin de le tenir à l'écart. J'ajoute qu'il lui eût été impossible aussi bien de sortir du cabinet que d'y entrer ; et que, de toutes les hypothèses de supercherie que l'on peut imaginer, celle d'Areski ou d'un autre personnage entrant ou sortant à notre insu est de beaucoup la plus invraisemblable. Elle est même tellement invraisemblable, que j'ai peine à croire qu'il puisse encore se trouver un individu de bon sens pour y ajouter foi.

Ce sont propos de cuisine ou d'écurie que j'eusse dédaigneusement passés sous silence, si le Dr Z .. n'avait voulu révéler à l'univers ces menteries d'un domestique renvoyé.

Restent les deux autres aveux, ou soi-disant aveux, qu'a récoltés après enquête le Dr Z.. Il raconte d'abord qu'un médecin, dont il a la pudeur de ne pas donner le nom, aurait fait à Madame Noel une farce consistant à apprendre par cœur une phrase anglaise ridicule et à la donner ensuite comme preuve d'un pouvoir médiumnique imaginaire. Eh bien ! je déclare que je ne connaissais pas la plus petite parcelle de cette histoire ; qu'il n'en a jamais été question dans mon récit, que je ne suis aucunement responsable de ce qui a pu être dit et fait en dehors de moi (1), et que je plains sincèrement, si l'histoire est vraie, et le médecin qui consentit à jouer ce rôle, et madame Noel qui a accueilli avec bienveillance un tel personnage.

Quant au soi-disant aveu de Mlle Marthe B.., c'est, d'après M. Z.. qu'il y a une trappe dans la salle des séances. Or :

1° *Jamais Mlle Marthe B.., n'a écrit ou dit qu'il y avait une trappe* ;

2° *Il y a pas de trappe.*

Nous devons tirer cependant une conclusion, sur les objections, qu'après six mois de réflexions, à grand renforts d aveux extorqués, de contre-enquêtes et d'enquêtes, de faux témoignages, de propos de bas-étage, on est parvenu à édifier contre les faits dont j'ai donné le récit.

Ce sont les cinq affirmations suivantes :

1° Un individu habillé d'un drap blanc peut s'amuser sur la scène à faire le fantôme ;

2° Cet individu peut être le cocher du général Noel.

3° Le cocher du général Noel affirme qu'il a pénétré librement avec nous dans la salle des séances, lorsque cette affirmation est un audacieux mensonge ;

4° Un médecin a fait une farce à Mme Noel, il y a deux ans, en faisant apprendre onze mots d'anglais à un individu qui ne sait pas l'anglais ;

(1) Aussi bien pour ce qui a été dit, que ce qui sera dit, je laisserai sans répondre s'écouler le flot boueux des allégations fausses et des histoires inventées. Je suis pleinement responsable de ce que j'ai écrit ; nullement responsable des écrits qu'on me prête, des interviews frauduleux qu'on m'attribue, et des racontars mensongers qu'on colporte. A cela j'oppose un démenti total et formel.

5° Mlle Marthe B... aurait dit que tout se passait par le moyen d'une trappe, alors que d'abord elle ne l'a pas dit et ensuite qu'il n'y a pas de trappe,

J'avoue, pour ma part, qu'en rapportant ces phénomènes extraordinaires de la villa Carmen, leur étrangeté m'avait, malgré toutes les preuves reçues, souvent inspiré des doutes ; et je les avais hardiment exprimés, sans dissimuler leur force. Mais maintenant, après la pauvreté des objections qu'on a pu leur opposer, mes doutes ont en partie disparu.

CHARLES RICHET.

Que reste-t-il des accusations de fraudes ? Rien. Et ceci met bien en relief la fatuité un peu niaise, de ceux qui s'imaginent que les premières objections qui leur viennent à l'esprit ne se sont pas présentées d'abord aux expérimentateurs de la villa Carmen. N'est-il pas ridicule d'imaginer qu'un psychologue de la valeur de M. Richet, qui un des premiers a étudié les sujets hypnotiques et les hystériques, ne saura pas se mettre en garde contre des supercheries de petites filles ? Est-ce que l'auteur de tant de recherches sur la chaleur animale et la sérothérapie n'a pas fait preuve mille fois d'un esprit critique très délié ? Tout cela est oublié par nos adversaires quand il s'agit de spiritisme, et rien ne met mieux en évidence leur parti-pris et leur aveuglement.

Les faits, tels qu'ils ont été rapportés, défient toute autre critique que celles qui ont été formulées par M. Richet lui-même, et encore, sur ce point, lorsqu'on connaît bien toutes les expériences antérieures, le plupart d'entre elles disparaissent complètement.

N'oublions pas que Bien-Boa s'est montré dans des séances où Mlle M. B.. n'était pas le médium. Je puis affirmer que depuis l'année dernière, le même fantôme *continue de se faire voir*, avec d'autres médiums. Une lettre émanant d'un de mes amis, lieutenant de vaisseau, m'en donne l'assurance formelle. Mieux encore, d'autres esprits matérialisés ont réussi à se faire voir. (1) Malgré l'acharnement des négations, la vérité finit par s'imposer à tous les examinateurs impartiaux. Cette polémique aura eu pour résultats de rendre l'évidence des phénomènes encore plus incontestable, et cela pour le plus grand bien des phénomènes spirites qui sortent de cette épreuve plus convaincants que jamais.

GABRIEL DELANNE.

(1) On trouvera plus loin le récit d'un autre témoin, officier de cavalerie, que je connais personnellement.

Une Séance avec le médium Politi

Madame la comtesse d'Orino est le pseudonyme sous lequel se cache une dame bien connue dans l'aristocratie parisienne — et, surtout, dans le milieu spirite — car par sa médiumnité écrivante, elle a publié les deux volumes : *Echos d'un autre monde* et *Contes de l'au-delà*.

Elle venait d'Alger, ou mieux de la Villa Carmen, où elle avait pu constater des phénomènes intéressants, d'une réalité absolue.

Je dis cela incidemment, mais dans le but de prouver avec un autre témoin non suspect — et très familier avec la médiumnité expérimentale — la vérité de ce qui s'est passé chez nos amis M. Noël.

La comtesse d'Orino débarqua à Naples, où elle eut une séance avec Eusapia Paladino, et obtint de très bons résultats, et puis elle arriva à Rome.

Le 7 février au soir, on tint séance dans ma maison.

Etaient présents : Mme d'Orino, Mme Carreras, M. Klugkist, M. Carreras et le médium, M. Augusto Politi.

A la lumière rouge d'une lampe à photographie qui permettait de voir distinctement la salle et les personnes dans tous les détails, Mme d'Orino et M. Klugkist, chargés du contrôle du médium, eurent plusieurs attouchements sur les jambes, sur les flancs, sur le bras et sur leurs chaises, qui furent déplacées sous eux.

Mme d'Orino est une belle dame, élancée, forte de taille — une vraie Junon — et son poids ne doit pas être indifférent. Je dis cela pour faire comprendre que ce n'est pas une chose facile de déplacer une personne aussi bien avantagée par la nature, même pour un robuste portefaix !

Par intervalle, on voyait le rideau du cabinet, derrière les épaules du médium, s'agiter en s'enflant. Toujours en lumière, une étagère placée derrière M. Klughist fut renversée par terre.

On entendait, par moments, des coups sourds dans la petite table sur laquelle nous tenions les mains.

Le médium, entrancé, demanda l'obscurité, et puis entra dans le cabinet.

Peu de temps après, on commença à voir des lumières de différentes grandeurs, voltiger dans la chambre, en dehors du cabinet, autour et sur les têtes des assistants.

Des mains phosphorescentes touchèrent Mme d'Orino plusieurs fois, en lui faisant des caresses, ou en lui donnant de petits coups amicaux.

Tout à coup le rideau se déplaça, et on vit se présenter dans l'ouverture un fantôme, représentant un homme, à la petite barbe noire. Il nous regarda un instant, puis disparut.

Trois, quatre minutes s'étaient écoulées, lorsque le médium entrancé nous annonça une autre apparition — et soudain, on vit un autre fantôme, différent du premier, paraître à la même place.

Cette apparition se répéta trois fois consécutives, avec un crescendo d'intensité ; à la 3me apparition, on le vit parfaitement jusqu'au ventre.

Le fantôme était lumineux par réflexion — c'est-à-dire que la lumière phosphorescente semblait se projeter sur lui, en partant d'un point situé à la hauteur du menton.

Il était large d'épaules et gras de visage — mais ne ressemblait pas à Politi.

Le médium n'était pas attaché dans le cabinet, mais comme il était entrancé à une distance d'un mètre de nous, nous entendions parfaitement sa respiration haletante, pendant le temps des apparitions.

Cela empêche tout soupçon de fraude, d'autant plus qu'après la séance, Mme d'Orino, avec l'écriture médiumnique, eut la pleine confirmation de la vérité des phénomènes, par son esprit-guide nommé le Père-Joseph.

C'était lui qui s'était montré, regrettant que les forces fluidiques du médium l'aient empêché de produire d'autres phénomènes.

Le jour suivant, on tint séance à l'Hôtel de Russie; mais soit à cause de la lumière du jour qui pénétrait par la fenêtre, soit à cause de la fatigue éprouvée par le médium le soir précédent, on obtint des résultats presque nuls.

Mme d'Orino laquelle, pourtant, connaît les meilleurs médiums du monde, resta très satisfaite de M. Politi.

Enrico Carreras, Rome.

LA THEORIE FUTURE

Il se lèvera bien, quelque jour, un philosophe de génie pour faire la synthèse des faits connus du Spiritisme et traiter cette matière comme on traite l'histoire, la religion, la paléontologie et, en général, toute science constituée sur des témoignages plutôt que sur l'expérimentation.

Un exemple d'excellente méthode nous a été donné par le professeur William James, dans son livre nouveau : — *L'expérience religieuse. The varietes of religions experiences.* — (Traduit, sous ce titre, par Frank Ahauzit; Alcan, 1906). Examiner la manifestation religieuse, non dans sa doctrine, mais dans ses faits ; l'étudier, dans les productions des sujets où elle sévit avec le plus d'intensité, l'analyser, dans les documents fournis par les plus intelligents d'entre les mystiques, tel est le plan et l'originalité de ce livre. Le sentiment religieux y est examiné sous différentes formes, depuis son incubation jusqu'à ses explosions. En présence d'un arbre d'une espèce inconnue, on juge ses racines sa fleur et son fruit, sans faire intervenir ni Dieu, ni diable.

Certes le caractère religieux de bien des faits pourrait être contesté. Mais leur ensemble est d'une nature trop constante, il y a des sentiments trop permanents, des manifestations et des conversions toujours trop semblables entre elles, pour qu'il soit utile d'en contester quelque chose en particulier.

On pourrait traiter de la même façon le Spiritisme, dont la base est beaucoup plus expérimentale ; car il ne repose ni sur le sentiment, ni sur l'intuition, mais il s'appuie sur une somme imposante de faits permanents.

Le grand nombre des apparitions nous dispense d'en contester quelqu'une en détail ; la fréquence des images perçues à distance et des visions à l'heure de la mort rend ces faits assez certains pour qu'il soit devenu inutile de savoir si quelques-uns furent imaginés mensongèrement, ou sont dus à des coïncidences. Des témoignages sans cesse renaissants, au sujet de mouvements sans contact, d'apports et de matérialisations, nous sont une preuve suffisante de l'existence de ces phénomènes, quand bien même nous ne serions certains de l'authenticité d'aucun d'eux en particulier.

Le vrai philosophe pourra se dire que les archives du Spiritisme lui fournissent de quoi se constituer un dossier suffisant. L'ensemble des certitudes morales et scientifiques qui le constituent est bien plus solidement étayé que les édifices anciens, qui servirent de bases aux religions, et même aux sciences primitives.

Le Spiritisme possède, d'une part, des précédents historiques, certifiés par les témoignages les plus honorables des contemporains, d'autre part, un dossier expérimental constitué par des autorités scientifiques indiscutables, qui sont venues l'enrichir tour à tour.

Nous avons donc un réel élément de certitude que n'entameront point de misérables chicanes de détail. — Eh quoi... ? Quelques simulateurs... ? Quelques fraudes facilement dévoilées... ? Mais n'est-il pas évident que, tant qu'il y aura des imbéciles au monde, ils voudront faire preuve d'esprit ? Je dirai même plus, le Spiritisme est appelé à se vulgariser ; il ne tombera pas dans le domaine public sans qu'une multitude de faux médiums ne se présentent, qui croiront spirituel de tromper leurs concitoyens. Leur carrière sera courte, mais, quand ils seront pris, ils s'en vanteront sans honte, la farce, à leurs yeux, excusant l'imposture. Ce n'est pas cela qui doit nous empêcher de poursuivre notre marche impassible et sereine. On n'a jamais, que je sache, nié la médecine, à cause des charlatans qui l'exploitent, ni la doctrine religieuse, à cause des captations d'héritages qui s'élaborent à l'ombre du confessionnal. Pourquoi mettrait on les fraudes de quelques maniaques à la charge du Spiritisme ? Le Spirite les renie, comme le médecin renie le charlatan, le philosophe renie le fou, et l'âme pieuse renie l'araignée du confessionnal.

Il faut laisser de côté toute question subsidiaire ; la communication Spirite est certaine en fait, il ne faut pas la concevoir en forme. Nous nous exposons, dans l'ignorance ou nous sommes des lois de l'esprit, à tomber dans le ridicule. N'est-ce pas M. Jules Bois qui discutait dernièrement si Eschyle était l'auteur de vers français obtenus depuis peu ? — Si je ne craignais une longue digression, j'apprendrais à M Jules Bois qu'Eschyle est mort ; que sa personnalité n'a plus aucune signification, n'ayant pas plus d'existence réelle, aujourd'hui, que n'en a, pour moi, le petit animal qui usa ma première, et même ma seconde culotte. Cependant, je survis dans

des actes, qu'il ne serait pas juste d'attribuer au petit être qui vécut il y a pas mal d'années.

L'observation empirique nous enseignera peu à peu sous quelle forme, individuelle ou collective, il est permis de concevoir la survie. W. James, dans son livre, insiste sur une distinction à faire entre deux sortes de préoccupation intellectuelle ; sur ces faits obscurs nous portons un jugement d'existence, ou un jugement de valeur. Il y a là une confusion à éviter ; le sceptique, ou l'ignorant, n'examinent pas la question d'existence, parce qu'ils la font précéder du jugement de valeur. C'est le diable… ! dira la vieille dévote dont on propose d'animer le guéridon ; je sais, par ailleurs, que cela n'est pas possible, affirmera le sceptique ; tous deux conçoivent les choses suivant leur conception particulière en refusant de les constater en fait.

Le fait seul nous importe et, avec William James, nous ferons justice du « matérialisme médical » et des états pathologiques qui n'ont rien à voir dans la question de valeur. Voici la comparaison énergique de l'auteur : — « Sainte Thérèse aurait eu beau posséder le système nerveux de la vache la plus placide, cela ne sauverait point sa théologie devant le tribunal de la critique moderne, si cette théologie ne pouvait soutenir l'épreuve de nos critères. Inversement, si sa théologie triomphe de cette épreuve, qu'importe que Sainte Thérèse ait été, en ce bas monde, une pauvre hystérique aussi déséquilibrée que l'on voudra ?

Le Spirite n'est-il pas en droit de s'emparer de ce raisonnement ? Si les preuves de communications données à James Hyslop, par l'intermédiaire de Mme Piper, ont été suffisantes, qu'importe l'état pathologique ? Un organisme ne peut rendre que ce qu'il a reçu, et il ne reçoit rien que par la porte des sens ; c'est pourquoi il est absurde de chercher, dans un état pathologique, l'explication d'un texte grec, obtenu d'une dame qui n'en connaît pas les premiers éléments.

Mais il y a une autre porte que la voix des sens, la télépathie nous ouvre la voie psychique, et l'expérimentation nous montre, par cette voie, l'action d'intelligences extérieures.

L'intervention spirituelle peut se constater expérimentalement et

le chapitre de William James, sur la *Mind-cure* (1), est bien intéressant à cet égard. Il est certain qu'à cette foi nouvelle des faits ont répondu. Des aveugles ont recouvré la vue, des paralytiques l'usage de leurs jambes, on a vu des caractères régénérés de fond en comble. Comment arrive-t-on à de pareils résultats? Par la seule force de l'idée, du désir, de la prière ; en mettant de son côté les forces spirituelles, en les attirant sur soi. Mais d'abord, soyons persuadés qu'elles existent. — « Agissez comme si j'avais raison, disent les guérisseurs de cette école, et l'expérience de chaque jour vous apprendra que vous êtes dans le vrai. Cette doctrine hardie et agressive ose se mesurer avec la Science et elle remporte la victoire (*c'est W. James qui parle*) en usant des mêmes armes, à savoir la méthode de vérification expérimentale. Le positivisme ne peut pas avoir la prétention de contester la valeur d'une doctrine qui fonde sa croyance sur cette vérification. »

Le fait parallèle, du côté du Spiritisme, aura une valeur plus grande encore, il se trouve dans des cures qu'il faut attribuer à l'intervention d'esprits guérisseurs ; cela est moins mystique, mais cette forme sensible est bien plus propre à frapper les sceptiques. L'aspiration religieuse vise en haut, le Spiritisme s'arrête plus bas ; mais, plus sûrement que le mysticisme, il prouve l'intervention invisible. Des seuls faits de la *mind-cure* le philosophe croit pouvoir dégager déjà une théorie. Ce qui est spirituel dans l'homme réside surtout dans le subconscient qui s'ignore. La Spiritualité de notre nature ne frappe pas nos sens et c'est elle qui est intimement unie au Principe divin qui est le grand fait central de toute vie. Ce principe de force emplit tout ; nous existons en lui, il est notre vie même. Il s'en suit que, pour que le désordre s'efface, pour que la santé remplace la maladie, il suffit de faire appel à cette force centrale qui répond par son influx divin.

Ecoutez le langage de ceux qui mettent cette doctrine en pratique. C'est une amie de l'auteur qui parle : ..... « Si je me sens « identique au Dieu Tout-Puissant, comment la lassitude pourrait-

(1) La *mind-cure*, cure mentale, est un système d'hygiène mentale, dont le type le plus connu en France est la *Science chrétienne*, ou Christian science dont Mme Eddy est l'apôtre.

« elle gagner ma conscience, comment la maladie pourrait-elle « étouffer cette inextinguible lumière ?

« La possibilité d'annuler à jamais la loi de la fatigue s'est vérifiée « avec éclat dans mon propre cas. Pendant des années j'ai été « clouée sur mon lit par une paralysie de la moëlle épinière et des « membres inférieurs. Mes pensées n'étaient pas plus répréhensibles « qu'aujourd'hui ; j'avais seulement cette croyance fausse et obscure « que la maladie est inévitable. Mais depuis que la santé m'a été « rendue, il y a quatorze ans, par une sorte de résurrection corpo- « relle, j'ai toujours pratiqué, sans m'accorder de vacances, la pro- « fession de guérisseuse. Je puis déclarer en toute sincérité que je « n'ai jamais éprouvé un seul instant de fatigue ou de douleur, bien « que je sois constamment en contact avec des malades de toutes « les catégories, dans un état de souffrance et de faiblesse extrêmes. « Comment pourrais-je souffrir, moi qui suis une parcelle cons- « ciente de la Divinité ? Dieu est plus grand que tout. S'il est avec « nous, qui sera contre nous ?

Si nous nous tournons du côté du Spiritisme pour lui demander des exemples de guérison, nous aurons des faits d'ordre moins élevé, c'est moins beau, mais beaucoup plus sensible, et cela est plus instructif, parce qu'il est impossible d'y voir autre chose qu'une intervention extérieure. Voici un exemple emprunté à Myers ; *Human personality,* tom. II p. 124. La narration est longue, je la résume.

La femme d'un grand médecin, de réputation européenne, souffrait d'une jambe qu'il fut impossible de guérir et elle allait de mal en pis, lorsque l'esprit guide d'un groupe dont faisait partie un ami de la maison, annonça l'intervention du D[r] Z, également un grand médecin. Il fallut d'abord vaincre les répugnances du médecin et de sa femme, tous deux incrédules ; enfin, Mme X ayant cédé, les phénomènes les plus extraordinaires se produisirent. Ce pied si douloureux, que Mme X ne pouvait plus remuer, fut saisi d'un mouvement automatique et soumis à une gymnastique particulière, qui ne nécessitait aucun effort de la part de la malade, et ne lui causait aucune douleur. Un jour Mme X pansant sa jambe, fut stupéfaite de sentir ses mains saisies et dirigées par une force occulte, qui lui faisait refaire ses bandages suivant toutes les règles de l'art, et, d'après le témoignage du docteur, avec une perfection qui aurait fait honneur au plus habile chirurgien des deux mondes.

Une autre fois, en se coiffant, Mme X se sentant les bras fatigués dit plaisamment : — Un coiffeur de la cour devrait bien venir m'aider de la même manière! — Au même instant, mécaniquement, sans a cune fatigue pour les bras qui étaient comme soutenus, une coiffure compliquée se fit d'elle-même, ne ressemblant en rien à la coiffure très simple dont Mme X se contentait d'habitude.

Le Dr X est demeuré convaincu que sa femme a été guérie par la magnétisation d'un agent occulte. A la question : s'il croit que cet agent appartient à l'espèce humaine ? — il répond — Oui ! A moins que nous admettions que, au dessus de notre monde, il en existe un autre, qui diffère de celui-ci, mais qui le connaît et l'étudie, comme nous étudions nous-mêmes les autres règnes de la nature ; et que, pour son amusement, ou pour toute autre cause, on y joue les rôles de nos amis disparus.

Dans cette intervention de l'invisible, toutes les théories finiront par se rencontrer. La magnétisation existe, le magnétisme spirituel rentre dans l'ordre des choses acceptables, cela doit appeler l'attention des philosophes. Les Scientistes font appel à la vie subconsciente et ils en obtiennent des effets, il y a donc un fonds de vérité dans la théorie que les idées sont des réalités et le Spiritisme en fera son profit. N'oublions pas l'hypothèse large et très vraisemblable déjà émise par Karl du Prel. — Nous croyons vivre sur la terre parce que nous y agissons dans notre sphère corporelle, mais c'est une erreur ; notre essence réelle fait partie de l'au-delà. Dès maintenant, nous sommes en union avec un monde spirituel duquel nous tenons le sentiment d'exister et de penser ; notre conscience personnelle n'implique pas une connaissance nécessaire du monde des esprits qui l'alimente, pas plus que l'acte respiratoire n'implique la connaissance de l'oxygène. Seulement. pour expérimenter, respirons plus largement, ce sera comme un appel d'air au poumon. L'appel remue le monde des esprits, la force du désir devient cause déterminante du miracle attribué à la foi. Sans doute le Spirite ne s'adresse pas directement à l'Energie Suprême, comme fait le mystique ; mais il répond à un autre but, il confond le sceptique par des faits sensibles et, par là, il intéresse l'homme plus directement.

Finalement la théorie s'ébauche de différents côtés ; le subconscient commence à prendre figure en touchant à la fois au mysti-

cisme, au spiritisme et à la physiologie. Tout s'alimente à ce subconcient, qui est bien près de devenir une source universelle. Si nous vivons dans l'au-delà, nous agissons nous-mêmes dans l'invisible, quand nous contractons nos muscles, nous ne faisons pas autre chose qu'envoyer une suggestion. L'analogie nous permet de croire que les esprits agissent aussi dans l'invisible, répondant à nos désirs, à nos prières, et cela justifie, en quelque sorte, les croyances préconçues. Si vous voulez obtenir quelque chose de l'invisible, croyez y d'abord. Les états psychiques sont causes déterminantes des phénomènes psychiques, c'est une expérience à faire

L. CHEVREUIL.

Problèmes oniriques

Nous lisons dans le numéro du 1[er] octobre 1905 de *Luce e Ombra*, Revue mensuelle illustrée de sciences spiritualistes, qui s'imprime à Milan via Cappuccini, 18, un article de M. V. Cavalli, intitulé : *Problemini onirici*, ou *Problèmes des songes*. Nous avons pensé que le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux les conclusions du savant collaborateur de la Revue milanaise.

Le songe est encore, de l'aveu des physiologistes, un problème obscur de physiologie (1) ; et en même temps une question mystérieuse, grave et importante de haute psychologie, compliquée de beaucoup de problèmes secondaires, dont quelques-uns feront l'objet de cet article.

L'étude du vaste et profond objet des songes a tourmenté l'esprit des plus robustes penseurs, sans qu'ils aient trouvé le fil d'Ariane pour les conduire dans cet inextricable dédale. Qu'il suffise de remarquer que le songe se complique du songe. Ainsi nous rêvons que nous allons au lit, que nous dormons, que nous sommes éveillés, que nous nous rappelons le songe passé, et nous ne nous apercevons pas que nous continuons de rêver, et nous nous croyons à l'état de veille, tout en restant endormis et rêvants.

Et l'on rêve encore qu'on est mort, que l'on voit son propre cadavre et qu'on assiste à ses propres funérailles, sans s'apercevoir de cette situation contradictoire, c'est-à-dire *qu'on est et qu'on n'est pas*, contradictoirement au fameux *être*, ou *non être* de Hamlet, si bien que ce curieux phénomène se réalise même chez les incrédules les plus convaincus.

Che l'anima col corpo morta fanno.

(1) *Elementi di Psicologia sperimentale positiva* du D[r] Edvige Benigni. Turin, 1900, p. 139, sur la cause hypothétique du songe.

Qui ne voit dans cette duplicité la séparation du cerveau et de l'âme, et ne reconnaît dans ces images symboliques l'œuvre de l'*instinct moral* de la survivance ?

On rêve encore, par contre, qu'on s'aperçoit qu'on rêve, et que ce que l'on aperçoit n'est pas réel, mais l'œuvre trompeuse de l'imagination en délire.

Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent.
(TIBULLE, liv. III, élégie 115.)

Les plus ingénieux systèmes d'explication proposés sont oh ! combien faibles, inadéquats au sujet à expliquer, dont la complexité relève du sensible et du suprasensible, de la conscience spirituelle, de l'homme physique ou extérieur et de l'homme hyperphysique ou intérieur (1) et, avec le présent,du passé ténébreux qui nous a précédés et du mystérieux avenir, et du fond ténébreux de l'infini se présente à l'océan sans rives de l'infini, qui est le *mare nostrum* pour tous !

On peut considérer comme étant bien plus poétiques que scientifiques les spécieuses explications des physiologistes, qui vraiment *songent* à donner raison de tout ce qui a rapport au songe avec leur merveilleux automatisme cérébral, lequel, s'il joue un grand rôle dans la morphogenèse des songes, n'épuise certainement pas la question, pour ainsi dire inépuisable, et en est même temps très éloigné.

Bayle lui-même, le grand porte-étendard du scepticisme moderne et qu'on en pourrait encore appeler le législateur philosophique, n'a pas hésité à écrire ce qui suit : « Les songes renferment beaucoup moins de mystère que ne le croit le vulgaire, « *et un peu plus que ne croient les esprits forts* ». Les histoires de tous les temps et de tous les lieux rapportent sur les songes des faits si surprenants, que ceux qui s'obstinent à nier tout, se rendent suspects ou de peu de sincérité, ou de manque de jugement, qui ne leur permet pas d'évaluer la force des preuves. Or la sagesse populaire, d'accord avec un proverbe espagnol, nous enseigne qu' « on se trompe autant en croyant tout le monde qu'en ne croyant personne » : et Leopardi ajoute que de nos jours « l'incrédulité a donné naissance à des préjugés plus dangereux que la crédulité n'en avait jamais produits ».

Mais assez de préambule ; arrivons à notre sujet :

I

Il n'est pas douteux que l'idéoplastique de nos songes d'*origine cérébrale*, quelle que soit l'impulsion génératrice intérieure, ou extérieure, c'est-à-dire physiologique ou physique, s'effectue, se concrétise avec les images

(1). Ce mot d'homme intérieur est ancien. Nous le trouvons employé, au XVe siècle, par Vincent Ferrier, dans son *Traité de la vie spirituelle et de l'homme intérieur*.

sensorielles, c'est-à-dire entrées dans la conscience par la voie des sens, avec la prédominance des images visibles, et la plupart du temps avec la domination exclusive de celles-ci. Même les figures les plus hétéroclites, grotesques, tératologiques, lesquelles semblent ne pas appartenir au domaine de nos connaissances *sensibles*, c'est-à-dire acquises par le véhicule des sens, mais plutôt à l'élaboration de notre *Folle du logis*, ne sont, à les bien analyser, qu'un amas cahotique et fragmentaire, des images sensorielles enregistrées et emmagasinées dans l'encéphale, et rappellent à la pensée le monstre classique d'Horace avec ses *membris undique collatis*. Dans le songe ordinaire la mémoire *entière*, c'est-à-dire même celle qui est latente, fournit la matière brute, et l'imagination qui songe la travaille ensuite à son gré, conformément ou non avec les souvenirs, sans être contrôlée, c'est à-dire ni dirigée, ni corrigée par la comparaison.

Nous ne croyons pas qu'il y ait la moindre objection à opposer à ce que nous avons dit jusqu'ici, et que chacun peut avoir éprouvé en lui-même, pour peu qu'il ait réfléchi au mécanisme des songes *ordinaires et communs*. Ces derniers, quoique bizarres et stupides, n'arrivent pas moins à l'ignorant et à l'insensé, qu'au savant et à l'homme de génie, comme le délire, ou autre affection cérébrale associée à des représentations figuratives, qu'elles soient spontanées ou provoquées par des narcotiques, excitants, etc.

Je ferai seulement observer qu'il n'est pas vrai ordinairement que les songes soient, suivant le vers de Métastase, *des images du jour gâtées et corrompues*, parce que le plus souvent celles que nous rêvons le moins, ce sont les actions quotidiennes habituelles, peut-être pour la raison qu'elles n'excitent plus l'imagination dans le songe.

Mais outre les songes communs, il y a des songes que n'explique pas la règle ci-dessus, à savoir que la vie sensitive est la source des formes rêvées, des fantômes des songes ; outre cette source il doit y en avoir une autre plus cachée et vraiment extracérébrale, d'où proviennent les susdits songes. Et s'il en est ainsi, il n'est ni impossible, ni illogique de supposer que les deux espèces de songes puissent encore, en se mêlant, donner naissance à une espèce mixte, hybride, qui confonde ensuite nos critériums trop simpliste et sommaires.

Les anciens, nous le savons, partageaient les songes en deux catégories : *onar* pour les grecs était le songe vain, de genèse somatique, et *upar* le songe véridique, de genèse psychique. Cette distinction se trouve non seulement chez Homère, qui représente la tradition populaire, mais encore chez Hippocrate, qui est le tenant de la tradition scientifique.

Les Français ont dans leur langue quelque chose d'analogue, si l'on s'en tient à ce que nous lisons dans les *Mystères des sciences occultes par un initié*. (Paris. Librairie illustrée sans date.) *Rêve*, songe produit mécaniquement par l'organisme, et *songe*, clairvoyant, divinatoire : l'un fallacieux, l'autre véridique.

Or, ici je n'entends pas pénétrer, ni même entrer dans le domaine in-

déterminé, et pour moi, impraticable, des manifestations extraordinaires de la *vie supérieure*, qui peuvent se produire dans le songe, lequel, du moins dans certaines conditions psycho-physiologiques, est une parfaite *veille intérieure*. Pour Hippocrate même sans restrictions ; « quand le corps est endormi, l'esprit veille » et pour Voltaire, comme *cette vie est un songe, et la mort un réveil*, le songe doit être au moins un sommeil de l'âme. Cicéron de son côté écrivait . « en songe l'esprit va loin », et s'il s'émancipe du corps en partie, il doit jouir d'une plus grande liberté de mouvements psychiques. Paracelse dans la *philosophia sagax*, I. c. 7, déclare explicitement que « dans le songe, où le corps élémentaire (physique) repose, le sidéral (psychique) est dans sa génération, puisque celui-ci n'a ni repos, ni songe ; mais quand le corps élémentaire prédomine, alors le sidéral repose ».

Ici je m'arrête à quelques idées générales, propres à jeter un peu de lumière sur le sujet particulier.

On dirait que pendant que se ferment les fenêtres des sens sur le monde de la *réalité*, pourtant si *illusoire* des phénomènes physiques, s'ouvrent plus ou moins certains petits jours pour voir un autre monde, qui nous semble celui des illusions et des chimères, tandis que, au contraire, étant cause, il est permanent et vraiment réel.

On doit ajouter toutefois que, de même que les astres existent pendant le jour, quoi qu'il soit impossible de les voir, de même ces jours existent aussi dans la veille, mais la lumière astrale qui en filtre ne pouvant être vue, il s'ensuit qu'ils sont comme s'ils étaient fermés pour nous, sauf pour les sensitifs, les médiums et les tenants du mysticisme, auxquels il est donné, même à l'état de veille, de la percevoir. « La conscience transcendantale sort d'elle-même, quand celle des sens est réprimée », écrivait Du Prel dans l'*Enigme humaine* ; et c'est une vérité admise de tous ceux qui étudient la psychologie occulte.

Apparitions (qui sont un *fait externe*) : visions (qui sont un *acte interne* d'un agent intelligent aussi interne) : prévisions (qui sont des lueurs psychiques déchirant les ombres de l'avenir, et laissant derrières elles, au réveil, comme une traînée lumineuse et pressentiment) : voir l'esprit d'un défunt en songe (ce qui est bien différent de rêver un mort, phénomène mnémonico-imaginatif) et tout le symbolisme apocalytique des songes prémonitoires, dont les intelligences extra-terrestres sont les artisans cachés. *Mittunt insomnia manes*, suivant l'antique croyance des païens, et pour employer le langage du Dante.

> . . . quel sonno, che sevente,
> Anzi che il fatto sia, sa le novelle.
>
> (*Purg.*, XXVII, 92-3.)

constituent de riches matériaux d'étude pour la nouvelle et *vraie* psychologie. Celle-ci, nous avons raison de l'espérer, mettra un terme a la pneumatologie, et ainsi après la preuve scientifique de l'âme *séparable* du

corps, devra venir celle de l'âme *séparée* et existant et vivant sans lui, parce qu'elle peut exister et fonctionner temporairement *en dehors* de lui.

Déjà le fait d'approfondir artificiellement le songe avec les procédés hypnotiques, la séparation progressive de la Ψυχή du corps nous a amenés à comprendre son isolement complet dans la vie posthume. Il faut que les sens physiques soient abolis, pour que fonctionne le *sens unique interne*, dont ils sont comme les organes spécialisés (1). Voilà pourquoi plus s'accentue l'état d'hypnose, plus s'accentue la suspension de la vie extérieure, et plus s'affirme le *sensorium commune*, et devient possible la perception de *l'invisible* (2).

---

1. Il y en a qui appellent le sens interne la *synthèse* des cinq sens (cf. *Mondo Secreto* de février 1898, p. 76) : je penserais au contraire que ce sens, préexistant aux cinq autres, ceux-ci sont plutôt une décomposition de la lumière émanant du centre psychodynamique à travers le prisme de l'encéphale, et qu'il n'est point question ici de *synthèse*, c'est-à-dire de recomposition du foyer lumineux indécomposable en soi. — Le fascicule de mars de la même année (*Mondo-Secreto*, p. 167 19.) donnait une critique judicieuse sur la dénomination vague et indéterminée du sixième sens, lequel, de fait, n'est pas un sens *additionnel* aux cinq autres, et diffère de ceux-ci par d'autres qualités, qui nous fait percevoir des objets extérieurs, il est au contraire la fonction sur le *plan spirituel* et à un degré plus parfait des mêmes cinq sens physiques. Mais pour moi, en vérité, je doute de cette réelle et numérique correspondance de la quintuple fonction *spécifique* du *sens unique* dans le monde des *esprits*. Et si dans les diverses condititions de vie notre corps concentrait ensemble, *sans les confondre*, les diverses sensations de manière que le son, par exemple, se perçoive comme la lumière, l'odeur, le goût et le toucher ?... Ainsi pour Swedenborg (*Sapienza angelica* 7, 25, 26, 27) la *lumière* seule explique la félicité du ciel. Emanation de Dieu, elle environne l'ange, *et lui fait toucher Dieu* avec des jouissances infinies, qui se multiplient à l'infini. Du Prel écrivait dans l'*Enigme humaine* : « Si notre système nerveux avait une autre structure anatomique, de telle sorte que les organes des sens, qui en nous sont indépendants, fussent réunis par des anastomoses, nous pourrions entendre les phénomèmes lumineux, et savourer les *sons* ». Mais il est possible précisément que ceci soit une réalité dans le corps éthéré de l'esprit. Le système de Du Prel n'est pas une pure hypothèse à reléguer dans le domaine du possible, car une première constatation a déjà été faite sur le terrain de l'observation scientifique des cas de *sensation mixte*, telle que l'audition colorée des sons, et par analogie nous sommes autorisés à élargir cet ordre de phénomènes psycho-physiologiques.

2. Si au dire de Kant, « la conscience de l'autre monde ne peut être atteinte ici-bas, qu'en perdant une partie de l'intelligence qui est nécessaire pour le présent » le contraire doit nécessairement se produire pour les *esprits* qui veulent se communiquer à nous. Plus ils réveillent un semblant de vie somatique postiche et éphémère, et plus ils atténuent et offusquent la lumière intérieure spirituelle, ou conscience suprasensorielle. De là aussi le trouble des fonctions intellectuelles et la confusion de la mémoire, état anormal constaté par de savants investigateurs, tels que Hodgson, Hyslop, etc, dans leurs rigoureuses expériences mé-

Ceci a été connu de tout temps de tous les mystiques, voyants et initiés à l'ésotérisme.

Même dans le songe naturel, on peut avoir une perception crépusculaire de l'*occulte*, plus ou moins grande, suivant le degré d'assoupissement des sens. Alors *præterit figuras hujus mundi* ; et l'ultraphénoménique peut se révéler à l'œil de l'*homme intérieur*, comme Swedenborg appelle notre esprit, ou encore à l'oreille avec ce langage *intérieur*, que Philon a appelé *sacer sermo*.

Ici nous nous bornons à dire seulement un mot de certains songes qu'on ne peut affirmer logiquement appartenir au domaine de l'automatisme cérébral et à la juridiction du physiologiste, et qui semblent, au contraire, se confiner et se cacher dans le grand *luco sacro* de la vie mystique de l'âme, ou survie, et tombent par là même sous l'investigation du psychologue.

S'il n'y a pas en eux l'éclatante *vérité des grands songes* bien caractérisés par l'empreinte spirituelle, on y découvre cependant une lumière réflexe de spiritualité, du moins à mon avis.

Il arrive souvent à certaines personnes de rêver qu'elles s'élèvent doucement, ou brusquement de terre, et qu'elles s'en vont nageant en l'air, non pas toutefois comme la plume au gré des courants de l'atmosphère, mais remuant le corps par un simple acte de volonté, presque inconscient, sans remuer ni bras ni jambes ! Cette locomotion aérienne ne ressemble ni au vol des oiseaux, ni à la nage, et rappelle seulement jusqu'à un certain point les colombes dantesques, qui :

> Coll' ali aperte e *ferme* al dolce nido
> Volan per l'aer *dal voler portate*

Toutefois dans le songe il n'y a pas du tout d'ailes, ni en mouvement, ni *en repos*. C'est un système de locomotion générale, *sui generis*, propre à la vie onirique ; système que j'appellerai extra-naturel, *miraculeux*, parce qu'il est anti, ou supra scientifique, comme on voudra le qualifier. Un second miracle, non moindre que le premier, au point de vue psychologique, c'est que dans le songe, nous ne nous étonnons aucunement d'un phénomène aussi éminemment prodigieux !

Or nous ferons observer ici que l'homme n'a jamais pu apprendre de l'expérience sensible rien qui ressemble à ce fait ultra invraisemblable. Tous les efforts scientifiques et techniques ont été faits pour imaginer des appareils à appliquer au corps humain, qui lui eussent permis d'imiter le

---

dianimiques. Déjà Du Prel, dans l'*Enigme humain*, avait annoncé, p. 129, que « les désincarnés ne peuvent produire des manifestations sans préjudice de leur caractère spirituel ». Ainsi, en résumé le spiritisme ne nous présente, comme la lune à la terre, qu'une seule face, et toujours la même, à savoir la personnalité terrestre dans une condition un peu plus supranormale que la condition somnambulique des incarnés ; l'autre, c'est-à-dire la vraiment spirituelle, nous demeure inconnue.

mouvement d'ailes des oiseaux, ou le vol quelque peu différent des insectes ailés (diptères, hémiptères) ou encore se sont tournés vers l'aérostation, après l'invention des mongolfières, avec ballons dirigeables et les nacelles de types et mécanismes variés. L'homme à l'imagination la plus ingénieuse ne fait que copier, sans s'en douter la plupart du temps, les modèles de la nature, la maîtresse de tous, même des maîtres ; si bien que toutes les découvertes en mécanique, en physique appliquée, etc., ne sont que des reproductions approximatives, et alors seulement à une petite échelle, des types naturels, c'est-à-dire ne sont en substance que des projections d'organes, comme l'a clairement démontré du Prel.

Personne n'a jamais imaginé, ni pu imaginer que l'homme puisse être métamorphosé en une sorte de nageur aérien se mouvant de lui-même, ou encore d'aérostat automobile, et que, non par force ajouté *a tergo*, mais par mécanisme intrinsèque, il puisse s'élever dans l'air et se mouvoir à son gré dans toutes les directions de l'espace atmosphérique.

L'imagination humaine, répétons-le, est plagiaire inconsciente de la nature, ou pour mieux dire de la *quote-part* de la nature que l'homme connaît jusqu'ici, et que son misérable orgueil prend pour être toute la nature, de sorte que, avec une suprême légèreté il nie la possibilité d'*autre naturel*, comme supranaturel, et par là même impossible.

Comme conséquence de ce qui a été dit plus haut, nous ferons observer que la faune mythologique se ramène à une réduction fantastique de la zoologie, et personne, avant qu'on ait découvert les animaux fossiles antédiluviens, n'aurait pu en concevoir les formes variées, et pour nous originales. Et ainsi comment, si l'on veut uniquement peupler par l'imagination les planètes qui entourent le soleil, sortir des types connus sur la terre ? Il est clair que la vraie création, même dans le domaine idéal, n'appartient pas aux créatures, mais au Créateur, et que pour cette raison nous ne pouvons faire autre chose que reproduire les paradigmes divins, et pour nous donner l'illusion que nous inventons, d'ajouter à un schema donné, avec un syncrétisme plus ou moins heureux, des membres empruntés à tel ou tel autre type déjà existant dans la nature.

C'est ainsi que l'art voulant voir dans l'homme un être spirituel, et non soumis à la loi de la pesanteur, pour donner l'idée de la possibilité de la locomotion aérienne, imagina de la représenter avec des ailes, sous la forme d'anges, séraphins, chérubins, démons. Nous voyons également dans la mythologie, Mercure, le messager entre les Dieux et les hommes représenté avec des ailes aux talonnières et au chapeau :

> Pacis et armorum, superis imisque Deorum
> Arbiter alato qui pede carpit iter.
>
> (Ov. *Fast.*, I-5.)

et l'on représente Junon portée dans une couche d'azur sur un char traîné par des paons, et Vénus sur un char d'ivoire auquel sont attelés ou des

cygnes, ou des colombes, ou des hirondelles, etc., pour traverser les plaines de l'air.

Cependant dans le songe nous n'éprouvons pas ce besoin pour nous-mêmes, de nous figurer des ailes pour pouvoir traverser l'espace. Or comment expliquer ce phénomène, qui renferme une si évidente contradiction ? On l'explique, en disant que l âme, pour s'élever et se mouvoir dans l'espace, n'a pas besoin d'appareils organiques spéciaux, et que, par conséquent,il n'y a pas de raison pour se créer avec l'imagination *songeuse* des instruments techniques semblables.

V. CAVALLI.

(*Revue du Monde Invisible*).

Les apparitions continuent à la Villa Carmen

De l'Algérie, le 2 avril 1906.

Cher Monsieur Delanne et ami,

Voulez-vous me permettre de vous adresser le compte rendu d'expériences auxquelles j'ai assisté tout récemment et qui intéresseront, je l'espère, les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du spiritisme.*

Lors de mon passage à Alger, j'ai eu l'honneur et le plaisir d'être reçu par Mme et M. le général Noël, et, comme je l'espérais, j'ai été aimablement invité à assister à des expériences le soir même, 21 mars, à la Villa Carmen.

Vers 8 h. 45, nous nous trouvions sept personnes chez Mme et M. le général Noël : Mme de Quillacq, sa cousine, les deux médiums, Mme L. et Mlle M., le général, Mme Noël et moi.

J'ai inspecté, moi-même, avant la séance, minutieusement, le cabinet attenant à la chambre à coucher de Mme la générale,qu'une indisposition obligeait à garder le lit.

Les expériences ont donc eu lieu dans un autre local que celui réservé aux séances.

Je déclare formellement que la seule porte par laquelle on pouvait arriver jusqu'aux médiums, était sous scellés ; la fenêtre du cabinet avait ses volets fermés *et la barre de fer mise.* Une couverture était clouée devant la dite fenêtre et un rideau, en plus, se trouvait tendu devant cette couverture.

Toutes les portes par lesquelles on pouvait nous atteindre étaient fermées à clefs et à verrou.

Ces formalités étaient nécessaires, pour me permettre, en conscience, de pouvoir affirmer la véracité des phénomènes, s'il s'en produisait, et

ceci, en réponse aux attaques et aux procédés, peu dignes, de prétendus savants, qui s'attribuent faussement ne connaître de vrai que leur parole et leur nom, bien que la négation, sans examen, et de parti pris, soit leur seul système.

Dans de telles conditions, on se demande quelle portée peut avoir leur critique ?

SÉANCE DU 21 MARS.

Les deux médiums sont entrés dans le cabinet à 9 heures.

Au bout de quelques instants, une apparition s'est montrée derrière le bord gauche du rideau soulevé ; une main d'abord, un personnage ensuite.

C'est, paraît-il, le père Joseph, qui, habillé de blanc, portait une large ceinture noire.

Cet esprit matérialisé s'est montré sept ou huit fois ; et par deux fois, se tournant de profil, il nous a permis de voir le personnage debout, *et en même temps,* les deux médiums assis et endormis.

Une lumière rouge suffisante éclairait la pièce, et je me trouvais environ à 2 mètres 50 du rideau.

Puis l'esprit de Bien Boa s'est montré : moustache noire et épaisse, à quelques centimètres de la figure du général, sur le côté gauche du rideau soulevé.

Les esprits ont chanté une espèce de cantique que tout le monde entendait, mais dont on ne distinguait pas tous les mots.

J'ai été appelé par eux dans le cabinet, de façon à pouvoir m'assurer de la présence et des places qu'occupaient les médiums, lesquels étaient profondément endormis.

Un bruit de castagnettes s'est fait entendre ensuite, produit, paraît-il, par des esprits espagnols (dames) lesquels, quatre ensemble, quelquefois, complètement matérialisés, se promènent dans la chambre en parlant et en gesticulant.

La séance prit fin ; elle avait duré environ deux heures.

Les scellés vérifiés par moi étaient intacts.

SÉANCE DU 22 MARS.

Le lendemain 22 mars à la même heure, trois médiums au lieu de deux : Mme N., Mme L., et Mlle M., ont bien voulu nous prêter leur concours.

Les mêmes personnes étaient présentes : Mme de Quillacq, sa cousine, le général, Mme Noël et moi ; en tout huit personnes.

J'inspectai minutieusement, comme la veille, le cabinet où devaient s'asseoir les médiums : scellés, volets fermés, barre de fer, couverture et rideau étaient placés.

Une forte lumière rouge, *cette fois* éclairait la pièce.

Les médiums sont entrés dans le cabinet vers 9 heures.

Au bout de quelques minutes, le père Joseph s'est montré avec sa large ceinture noire, les mains tendues en avant.

Les esprits me disent d'aller m'asseoir sur une chaise placée près de l'entrée du cabinet, tout à côté du rideau.

Mme la générale s'est levée et est venue s'asseoir sur une chaise en face de moi.

L'esprit de B. B. matérialisé, a avancé la tête en soulevant le rideau, et a embrassé Mme la générale.

J'étais à *trente centimètres* des deux figures.

L'esprit Louis de Quillacq, complètement matérialisé, vint plusieurs fois se montrer de mon côté (côté droit du rideau) et par trois fois, la tête hors du rideau ainsi qu'une partie du bras droit, il m'a serré la main avec force.

Puis il a parlé assez haut pour être entendu de tout le monde.

J'étais à QUELQUES CENTIMÈTRES d'une figure bien vivante, qui paraissait avoir une trentaine d'années. Le nez droit était élargi à l'extrémité, les moustaches étaient courtes et tombantes, les dents plantées irrégulièrement, la main était nerveuse et rugueuse, les doigts courts et forts, ce qui contrastait avec la figure plutôt petite de l'esprit.

Je n'ai pu voir les yeux, un voile blanc, dépassant le bord de la tête, les couvrait.

La forme matérialisée donna le bonjour à sa femme et à sa cousine, présentes dans la pièce, mais plus éloignées d'elle que je l'étais moi-même.

J'affirme d'une façon absolue, que l'entité qui s'est montrée à QUELQUES CENTIMÈTRES de mes yeux, qui m'a parlé et donné la main par trois fois, en accentuant sa pression, n'a rien de commun avec les trois médiums endormis que j'apercevais sur leurs sièges, *en même temps*, dans le cabinet.

La sœur de B. B. vint ensuite nous dire quelques mots de sa petite voix flûtée, mais sans se montrer.

Le fils du général et de Mme Noel, mort au Soudan, vint aussi souhaiter le bonjour à ses parents.

Les castagnettes et un roulement de tambour se firent entendre, et la séance prit fin, il était 10 h. 45.

Les scellés vérifiés par moi étaient intacts ainsi que les autres objets.

J'ai accompagné ensuite Mme de Quillac et sa cousine, qui ont bien voulu me montrer la photographie de M. de Quillacq, mort depuis huit ans.

Elle ressemblait parfaitement à la figure que j'avais vue quelques instant avant, *à deux ou trois centimètres de moi* ; la figure de l'entité m'avait seulement paru un peu plus maigre que la représente la photographie.

Que vont dire, à ce sujet, quelques prétendus savants ?

Leur négation de parti pris, ou les explications ridicules parfois qu'ils donnent des phénomènes spirites, impossibles pour eux, qui ne les ont

jamais étudiés, n'empêchent pas ces derniers de se reproduire, sous des moyens de contrôles défiant toute critique.

D'ailleurs, ils auront beau faire ; la VÉRITÉ comme un torrent dévastateur entraînera vers la lumière les aveugles eux-mêmes.

Rien ne pourra l'arrêter, pas plus les médecins aliénistes que d'autres personnages, si intrigants qu'ils soient.

Et ceux-ci ne peuvent inspirer que la pitié en face des affirmations de savants tels que :W. Crookes, Alfred Russel Wallace, Zoëlner, le Dr Gibier, Carl du Preì, Schiaparelli, Lombroso, etc., etc., au moins aussi qualifiés pour étudier, connaître et affirmer la véracité des phénomènes spirites, que certains personnages peu connus, donneurs de douches dont ils paraissent eux-mêmes avoir besoin.

Veuillez agréer, cher monsieur Delanne et ami, l'expression de mes sentiments dévoués.

C...
Officier de cavalerie.

Etude sur Jeanne d'Arc

(*suite*) (1).

Nous allons laisser la parole pendant assez longtemps à M. Brierre de Boismont qui, dans son livre sur l'*Hallucination*,a consacré un chapitre spécial à la grande lorraine. Dans cette étude médico-physiologique, l'auteur démontre que l'hallucination, même d'ordre purement physiologique, n'est pas incompatible avec la plus parfaite raison. Citons donc librement, et en le résument, ce savant très-compétent pour ces recherches spéciales (2).

De tous les personnages qui peuvent faire comprendre le phénomène si controversé,et pourtant si réel de l'hallucination physiologique, il n'en est pas de comparable à l'illustre Jeanne d'Arc. Ce n'est plus à la lueur incertaine de l'antiquité, avec de rare documents en l'absence de ces mémoires contemporains, qui font si bien connaître la vie intime, que nous apparaît la vierge de Domrémy. Nous touchons au XVIe siècle, à l'époque de la renaissance,

(1) Voir le n° de Mars, p. 518.

(2) Brierre de Boismont. *Des Hallucinations. De l'hallucination historique*, p. 499 et sq.

et déjà l'on sent le souffle puissant de l'esprit d'examen qui va reprendre son droit de cité dans le monde, et soumettre à son tribunal tout ce qui, jusqu'alors, a été accepté sans contrôle.

Le merveilleux religieux lui-même, devant lequel s'est incliné le moyen-âge, commence à être relégué par les grands dans la légende populaire ; Copernic et Galilée allaient porter de terribles coups à l'orthodoxie ; aussi est-ce du peuple que sortira la libératrice de la France, celle qui affranchira son sol de l'étranger et relèvera la première l'étendard des nationalités et de la régénération des races.

Rien ne manquera à sa sublime mission ; d'un côté, la conviction, le dévouement, l'enthousiasme, la victoire et la mort des héros ; de l'autre, l'incrédulité, le dédain, la haine et le bûcher. Le paradoxe ne lui fera pas plus défaut qu'à tant de renommées illustres, car il se trouvera des auteurs pour croire qu'elle n'a pas été brûlée, malgré les chroniques, les journaux, les deux procès et les nombreux témoins de son supplice.

Le roi Charles VII, auquel elle s'imposera par des révélations et des services extraordinaires, ne sera jamais entièrement subjugué par elle. Ses favoris, dont elle dérangera les petites combinaisons politiques ou les misérables intrigues, irrités de voir s'accomplir par une simple fille des champs, des actions qu'il n'entrevoyaient que dans un avenir lointain, ou qu'ils eussent peut-être même repoussées, lui susciteront mille embarras, lui dresseront des embûches de toute espèce, jusqu'à ce qu'enfin ils parviennent à l'empêcher d'accomplir la deuxième partie de sa mission, et l'abandonnent à ses plus cruels ennemis. Il semble qu'ici-bas, chaque noble action, chaque découverte générale, chaque progrès doive s'acheter par les souffrances et même le martyre des nobles esprits qui sont venus pour l'accomplir. La lâcheté, la sottise, l'égoïsme se coalisent contre les novateurs, et ceux-ci succombent sous les coups de cette masse stupide, qui bénéficiera quand même de leurs bienfaits.

La partie du clergé qui, dans l'enquête de Poitiers, l'avait proclamée une fille pure et digne de confiance, intimidée par la procédure canonique légale du perfide Cauchon, n'osera pas élever la voix en sa faveur, et l'auréole religieuse dont elle avait été entourée pendant ses succès, se transforme en obsession infernale. Quel exemple de palinodie sacerdotale ! Enfin lorsque le roi, éclairé par

l'expérience, obtiendra du pape Calixte III, la révision du procès et fera prononcer sa réhabilitation, les rationalistes du temps la considèreront comme un instrument politique, une illuminée, une extatique, etc. Contre ce deni de justice, Jeanne n'aura pour elle que l'admiration instinctive et clairvoyante du peuple, et quatre siècles s'écouleront avant que sa réhabilitation philosophique et historique ne soit franchement acceptée par les hommes instruits et éclairés.

Pour bien juger la nature de l'œuvre de Jeanne, il faut jeter un coup d'œil rapide sur la France au temps de Charles VII. Le royaume dont le monarque était appelé par dérision le roi de Bourges, se trouvait presque effacé de la carte. Les plus belles provinces appartenaient à un ennemi que des guerres séculaires ont toujours rendu antipathique à la nation française. Des factions terribles, sans pitié l'une pour l'autre, réduisaient à la dernière misère les citoyens qui, sauf de rares exceptions, n'étaient que de vils cerfs pour leurs possesseurs ; les champs dévastés, les propriétés détruites, la mort sous toutes les formes. Le désert dans une foule de lieux cultivés, tel était le lamentable spectacle que l'on avait sous les yeux. L'esprit guerrier était prêt à disparaître sous la lassitude générale. La bataille de Verneuil avait causé un découragement profond, aussi les soldats anglais ne rencontraient-ils plus leurs adversaires,qui se tenaient renfermés dans les quelques places fortes qui restaient en leur pouvoir. Encore quelques succès, et Charles VII passait en Espagne, comme il en avait formé le projet.

C'est à cet instant décisif dans la destinée d'un peuple, dit M. Wallon, que va paraître une jeune fille dont la vie est un des épisodes les plus émouvants de nos annales ; une légende au milieu de l'histoire, un miracle, placé au seuil des temps modernes, comme un défi à ceux qui veulent nier le merveilleux.

Quest-ce donc que ce personnage extraordinaire qui entraînera après lui les populations, changera leur mentalité et portera à l'étranger des coups dont il ne se relèvera plus ? Une simple paysanne occupée auprès de sa mère aux travaux de l'aiguille, ne quittant sa chaumière que pour aller à l'église où elle est toujours seule, ou aux champs qui lui découvrent les horizons de la terre et du ciel. Son caractère est celui d'une enfant sérieuse, réservée, un peu sauvage, rarement mêlée au jeu de ses compagnes, fort aimée d'elles toute-

fois pour sa grande bonté, et ardemment secourable à toute infortune (Quicherat).

A ces signes, on pressent déjà le mélange de méditations et de puissante activité qui caractérise les être promis aux nobles missions ; mais quel mobile la sortira de son humble demeure pour la produire sur la scène éclatante du monde, et lui assigner dans nos fastes militaires et notre histoire un rôle unique, qui, du jour au lendemain, la fera passer de l'obscurité la plus profonde à la renommée la plus grande et la plus digne d'envie ? Ce mobile sera un phénomène étrange dont l'influence dirigera toute sa conduite, et qui se manifestera par des voix que seule Jeanne entendra ; ce sera, pour tout dire, l'hallucination !

Les écrivains de cœur qui, de nos jours, ont si bien réhabilité la raison de la vierge française, ont interprété sa mission par les plus nobles aspirations de l'humanité. Elle a confessé par sa mort, dit M. Quicherat, bien des sentiments pour lesquels il convient qu'il y ait des martyrs. Sortie des derniers rangs du peuple, elle vient faire valoir non pas sa personne, mais le dessein qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, de relever un grand peuple abattu. Forcée de s'arrêter dans l'accomplissement de son ouvrage, elle légua ses victoires à ses persécuteurs, et, du dernier regard qu'elle jeta sur la terre, elle vit la France reconquise et consolée.

C'est aussi à l'amour de la patrie, porté au dernier degré de l'enthousiasme, mais avec l'inspiration religieuse de plus, que Michelet attribue la mission de Jeanne, en ajoutant cette remarque capitale, que ce qui fait la singulière originalité de cette fille, *c'est le bon sens dans l'exaltation*. Le rôle de la femme est parfaitement indiqué par Henri Martin : « La France, arrachée du tombeau par une femme, est un mystère, dit-il, mais le mot de ce mystère est dans l'essence même de la France : c'est à la femme à sauver le peuple du sentiment ».

Quelque belles et respectables que soient ces influences, il en est une qui a été signalée, mais non traitée par les auteurs célèbres que nous venons de citer, c'est celle des voix : « Que la science y trouve ou non son compte, dit M. Quicherat, *il n'en faudra pas moins admettre les visions* ».

La science admet très bien ces faits, parce qu'elle les a observés, seulement elle varie sur leur interprétation ; tantôt les considérant

comme des symptômes pathologiques, tantôt comme des phénomènes compatibles avec la plénitude de la raison.

« Des deux opinions qui divisent le monde savant, la première dont nous devrions nous occuper est celle de M.Lélut, qui prétend que tous ceux qui ont de fausses perceptions, fussent-ils Socrate, Jeanne d'Arc, Pascal, etc, sont des visionnaires, des hallucinés, des aliénés, des fous, et c'est en effet, affirme ce médecin, ce que j'ai dit *nettement, naïvement, brutalement*,comme la chose du monde la plus simple et la plus admissible.

« La folie, commes les hallucinations,poursuit-il, sont aussi vulgaires et aussi *bêtes* dans le haut comme dans le bas de l'échelle sociale et intellectuelle, chez l'halluciné riche, éclairé et libre, que chez l'halluciné pauvre, ignorant et reclus.

« Envisagées en masse et dans ce qu'elles ont de relatif à leurs causes imaginaires, à l'idée que se font de ces causes les hallucinés, les hallucinations *offrent des caractères généraux* que l'on retrouve chez l'halluciné des classes éclairées, comme chez celui des classes ignorantes, chez le diplomate et l'académicien, comme chez le paysan et le portefaix.

« Pour le fond de cette idée, *la plupart des hallucinés croient* (parce qu'ils le sentent, disent-ils) *qu'ils ont des ennemis, qu'on leur en veut, qu'on les persécute, qu'on les empêche*, etc.

« C'est cependant ce sentiment si grossier et si faux de notre importance personnelle, c'est ce sot et trivial orgueil, qui, chez les hallucinés du haut, comme chez les hallucinés du bas, donne lieu à cette croyance inepte à des persécutions impossibles, pivot presque unique autour duquel tournent leurs fausses perceptions ; et, chose non moins remarquable chez les uns et chez les autres, cette croyance revêt les mêmes caractères, se traduit de la même façon. Elle est relative à de *prétendues vexations, de la nature la plus commune, quand elle n'est pas la moins supportable*. C'est le second caractère de l'hallucination, étudié dans ses rapports avec ses causes imaginaires.

« Ainsi l'halluciné des classes élevées et instruites, *au lieu de donner à ses fausses perceptions,quelques-uns des caractères qui pourraient être tirés de ses idées, de ses opinions antérieures*, idées et opinions tirées de sa position et de ses lumières, aura recours *aux causes les plus vulgaires ;* il attribuera ses prétendues persécutions à la physi-

que, à la franc-maçonnerie, aux Jésuites, à la police. Veut-il passer de la physique à la métaphysique, il se croira en relation avec les bons et les mauvais esprits ». (1)

« Nous avons cité tous ces passages, poursuit M. Brierre de Boismont, parce qu'ils nous serviront de critérium pour juger les hallucinations de Jeanne d'Arc.

« Dans son remarquable traité de la folie, M. Calmeil a fait également de Jeanne d'Arc une théomane hallucinée, une véritable aliénée ; heureusement, ajoute-t-il, pour sa réputation et pour sa gloire, cet état singulier de l'appareil nerveux, qui a fait croire à l'existence d'un sixième sens, *agissait en enflammant son ardeur guerrière*, en communiquant à son commandement un air de puissance presque inouïe, en entretenant une sorte d'hallucination de tout l'entendement, *plutôt qu'en faussant les combinaisons de son esprit et la rectitude de son jugement*. (2)

« Nous nous bornerons à faire remarquer en premier lieu, dit toujours M. de Boismont, que si l'état nerveux eût agi en enflammant l'imagination poétique, il en fut résulté un chef-d'œuvre, ordre de fait qui pourrait mener loin ; en second lieu, que les deux caractères principaux de l'hallucination établis par M. Lélut, nous paraissent ici d'une explication difficile.

« Avant de passer en revue les visions, les auditions, etc, de Jeanne nous devons nettement exprimer notre opinion. En fait, les hallucinations des individus raisonnables, comme celles des aliénés, sont identiques dans leur essence (3) ; les uns et les autres croient entendre, voir, flairer, goûter, palper des choses qui ne sont sensibles que pour eux. Mais, disent les partisans exclusifs des hallucinations pathologiques, tout individu qui est dans ces conditions, ne jouit plus de l'intégrité de ses facultés intellectuelles, et l'observation

---

(1) Lélut. *Du démon de Socrate*. Préface de la 2e édition. p. 7, 39, 40, 41 et 42. Paris, 1856.

(2) Calmeil. *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire*. Tome I, p. 128.

(3) Ici, nous ferons une réserve. Les Hallucinations télépathiques ont des caractères qui les différencient des hallucinations ordinaires. Cette distinction ne pouvait être faite par Brierre de Boismont, qui ne connaissait pas ces phénomènes. (*n. d. l. r.*)

rigoureuse le classe parmi les aliénés ; nous n'avons pas cherché à atténuer l'objection, nous allons maintenant l'examiner à notre point de vue.

(*à suivre*) A. BECKER.

L'identité des Esprits

Exemples tirés de : **There is no Death** par **Florence Marryat**

Parmi un grand nombre d'Esprits des manifestations desquels Florence Marryat rapporte, dans *There is no Death*, avoir été témoin avec différents mediums, tant en Angleterre qu'en Amérique, figurent en première ligne, et pour le nombre de fois qu'ils se manifestèrent, et pour les conditions particulièrement propres à permettre de constater leur identité dans lesquelles ils le firent, celui de son ami « John Powles » et de sa fille « Florence ».

Voici, extraits de divers chapitres de l'ouvrage en question, les récits de ces multiples manifestations, dans lesquelles interviennent parfois subsidiairement quelques autres Esprits de personnes de sa famille.

Florence Marryat — devenue par son mariage Mme Ross-Church — avait fait connaissance dans l'Inde, où son mari était officier au 12me d'Infanterie indigène de Madras, d'un ami intime de celui-ci du nom de John Powles, officier au même régiment, et une grande intimité n'avait pas tardé à s'établir aussi entre eux. A cette époque, fort jeune et très impressionnable, elle se préoccupait déjà beaucoup de l'au-delà ; c'était un sujet sur lequel elle revenait fréquemment dans ses entretiens avec cet ami, qui, bien qu'il fût un jeune homme insouciant et sans religion, prenait de son côté plaisir à en parler avec elle. Comme conclusion de leur conversation, il lui assurait souvent que, s'il mourait le premier, il ne manquerait pas, (si la chose était possible) de revenir se manifester à elle. « Je riais, dit-elle, de l'absurdité de l'idée, et lui rappelais combien d'amis s'étaient fait réciproquement la même promesse sans l'avoir jamais tenue. Car, bien que je fusse convaincue que de pareilles choses *s'étaient* produites, je ne pouvais me figurer

qu'elles m'arriveraient jamais, à moi, ou que je pourrais survivre au choc, au cas où cela aurait lieu. »

John Powles mourut le 4 avril 1860, d'une mort presque soudaine.

Quand Florence Marryat, appelée près de lui avec son mari et plusieurs autres de ses amis, à ses derniers moments, entra dans la chambre où il gisait moribond, il lui rappela sa promesse, et, sur ses instances, elle dut lui chanter à plusieurs reprises une vieille ballade qu'il aimait beaucoup, intitulée « Tu as disparu à mon regard ».

Cette mort l'impressionna vivement. Invitée à choisir en souvenir de son ami quelque petit objet lui ayant appartenu, elle se contenta de prendre simplement une vieille cravate en soie vert foncé, pour laquelle il avait toujours témoigné une préférence marquée,et qu'elle lui avait retournée deux fois pour qu'il pût la porter plus longtemps.

Sa santé, à elle-même, se trouvant fort ébranlée, les médecins lui conseillèrent, bien qu'elle fût en état de grossesse, de quitter l'Inde et de regagner l'Angleterre. Elle y arriva le 14 décembre, et accoucha le 30 du même mois, d'une fille qui reçut au baptême (1) le prénom de « Florence », et mourut le 18 janvier 1861, n'ayant vécu que dix jours.

Cet enfant était venu au monde mal conformé. L'orifice de l'œsophage au lieu de s'ouvrir chez lui à sa place normale dans le gosier, se trouvait si profondément en retrait dans celui-ci, que pendant les quelques jours que dura son existence terrestre, il fallut le nourrir par des moyens artificiels. Sa mâchoire était aussi à ce point tordue que, s'il avait vécu assez pour percer ses dents, les molaires se seraient trouvées sur le devant de la bouche. Il avait de plus à la partie gauche de la lèvre supérieure un défaut,comme si l'on en eût enlevé à l'emporte pièce un morceau de chair semi circulaire, et qui découvrait la gencive. Le cas parut si remarquable qu'il fut publié, sous des noms supposés, dans le journal médical *Lancet*, comme tout à fait extraordinaire.

Angleterre

Mme Holmès. — Ce fut en février 1873, que Florence Marryat commença ses investigations sur le spiritualisme. Un écrivain du

(1) Florence Marryat était catholique.

Morning-Post lui ayant donné l'adresse d'un médium américain de passage à Londres, une dame Holmès, qui pourrait lui faire voir « les faces des morts », elle résolut d'assister dès le lendemain, incognito avec une de ses amies intimes, Annie Thomas (Mrs Pender Cudlip), auteur comme elle, à une séance publique donnée par ce médium. Mme Marryat mentionne qu'elle n'ignore nullement que l'on a dit par la suite que le médium en question ne méritait aucune confiance ; mais, en fait de relations comme de médiums, elle a pour principe de ne prêter aucune attention aux commérages et aux « on-dit ». « J'apprécie mes connaissances, dit-elle, d'après ce qu'elles sont *pour moi*, non d'après ce qu'elles peuvent être pour d'autres ; et j'ai accordé ma confiance à mes médiums en raison de ce que j'ai personnellement vu et entendu,et constaté s'être véritablement produit en leur présence, et non d'après ce que d'autres peuvent s'imaginer avoir découvert à leur sujet. Que des médiums avec lesquels j'ai eu des séances aient, auparavant, ou par la suite, trompé d'autres personnes, ne saurait infirmer en rien la valeur de mon témoignage. Mon affaire était de n'être pas trompée, moi, et, en fait de spiritualisme, je n'ai jamais rien accepté des mains de tiers que je ne pusse vérifier par moi-même. »

Cette dame ne leur fit pas un accueil enthousiaste. Elle ne les connaissait pas, les présumait sceptiques, et, comme il faisait un très vilain temps et que le sol était couvert d'une épaisse couche de neige, elles se trouvaient être les seules personnes venues pour assister à la séance ; aussi, après avoir attendu quelque temps pour voir s'il ne se présenterait pas d'autres visiteurs, leur offrit-elle de leur rendre leur argent, disant que, dans de pareilles conditions, étant donné surtout l'inclémence du temps, une séance n'amènerait probablement aucune manifestation. Mais l'amie de Miss Marryat devant quitter Londres le lendemain, elles insistèrent auprès du médium pour qu'il essayât au moins de leur faire voir quelque chose, étant donné leur vive curiosité à ce sujet. Mme Holmès finit par y consentir, non sans les avoir toutefois préalablement averties, à plusieurs reprises, de se préparer à une déception. La séance eut lieu à la lumière du gaz.

« Il y avait deux petites pièces communiquant entre elles par une porte à deux battants. On nous pria, Annie Thomas et moi, de passer dans celle de derrière — de fermer à clef la porte donnant sur

le palier et de la sceller à l'aide de notre propre cachet apposé sur un bout de ruban de fil placé en travers de l'ouverture — d'examiner la fenêtre et de fixer à l'intérieur la barre des contrevents — de fouiller complètement la chambre, en fait de vérifier qu'il ne s'y trouvait personne de caché — et nous nous acquittâmes de la chose comme d'une tâche sérieuse.

Quand nous nous fûmes assurées que personne ne pouvait entrer par derrière, M. et Mme Holmès, Annie Thomas, et moi, nous nous assîmes dans la chambre de devant, sur quatre chaises placées sur le même rang, devant la porte à deux battants, que l'on ouvrit, et en travers de l'ouverture de laquelle on tendit d'une muraille à l'autre un carré de calicot noir. Dans cette pièce de calicot était découpé un trou carré d'à peu près la grandeur d'une fenêtre ordinaire, trou dans l'ouverture duquel se montreraient, nous dit-on (s'il s'en montrait), les visages des Esprits. Il n'y eut ni chant, ni tapage d'aucune sorte destinés à couvrir des bruits de préparatifs, et nous eussions pu entendre jusqu'au moindre bruissement dans la pièce voisine. M. et Mme Holmès nous entretinrent de leurs différentes expériences jusqu'au moment où alors que nous étions presque fatiguées d'attendre, quelque chose de blanc et d'indistinct, ressemblant à un nuage de fumée de tabac ou à un paquet de fils de la Vierge, se montra pour disparaître au bout d'un instant.

« Ils viennent ! Je suis contente ! dit Mme Holmès. Je ne croyais pas que nous obtiendrions quelque chose ce soir. » — Et mon amie et moi nous fûmes aussitôt dans toute l'anxiété de l'attente. La masse blanche s'avança et se retira plusieurs fois, puis se fixa enfin devant l'ouverture et s'ouvrit au centre, et alors on put voir distinctement au-dessus du calicot noir une figure féminine. »

Ces dames reconnurent parfaitement la mère d'Annie Thomas, à laquelle succéda, quand elle se retira, un capitaine Gordon, gentleman avec lequel Annie Thomas avait eu de longues et intimes relations, et avec lequel elle s'entretint quelque temps. Ensuite se présentèrent plusieurs autres visages qu'elles ne purent reconnaître.

« A la fin, vint un gentleman ressemblant à un buste moulé en plâtre de Paris. Il portait sur la tête une espèce de bonnet de fumeur, avait les cheveux frisés et de la barbe, mais cette absence

complète de toute coloration lui donnait un air si peu naturel, que je ne pouvais lui trouver de ressemblance avec aucun de mes amis, bien qu'il ne cessât de s'incliner dans ma direction pour indiquer que je le connaissais, ou que je l'avais connu. A maintes reprises j'examinai en vain son visage. Rien de familier ne me frappa dans celui-ci, jusqu'au moment où la bouche s'entr'ouvrit en un sourire grave et amusé de ma perplexité. Immédiatement je le reconnus pour celui de mon cher ami d'autrefois, John Powles... Je m'écriai : « Powles ! » et m'élançai vers lui ; mais à ce mouvement irréfléchi la forme matérialisée s'évanouit. Je fus terriblement contrariée de mon imprudence, car c'était parmi mes amis celui que je souhaitais le plus revoir ; et je demeurai là immobile, espérant que l'esprit reviendrait, et le priant de le faire, mais il ne réapparut pas...

« Le dernier visage que nous vîmes ce soir-là fut celui d'une petite fille ; ses yeux et son nez seuls étaient visibles ; le reste du visage était enveloppé d'une étoffe blanche légère ressemblant à de la mousseline. Mme Holmès lui demanda pour qui elle venait, et elle fit comprendre que c'était pour moi. Je dis qu'elle devait se tromper, que je n'avais connu en ce monde personne lui ressemblant. Le médium la pressa de questions et essaya en quelque sorte de la faire s'embrouiller dans ses dires (1) ; l'enfant ne cessa d'affirmer qu'elle venait pour moi. Mme Holmès me dit : « Ne pouvez-vous vous rappeler *personne* de cet âge dans le monde spirituel, à qui vous rattache quelque lien, ni cousine, ni nièce, ni sœur, ni enfant d'amie ? » J'essayai de me rappeler, mais je ne le pus pas, et je répondis : « Non ; aucun enfant de cet âge. » S'adressant alors au petit Esprit : « Vous vous êtes trompé, lui dit-elle. Il n'y a personne ici qui vous connaisse, vous feriez mieux de vous en aller. » En conséquence, l'enfant s'éloigna, mais très lentement et à contre-cœur. Je pus lire dans ses yeux son désappointement, et quand elle se fut retirée, elle jeta encore à la dérobée, par le coin de l'ouverture, un regard qu'elle attacha sur moi avec regret.

« C'était « Florence », ma chère petite *enfant perdue* (comme je l'appelais alors), qui m'avait quittée bébé de dix jours, et que je ne pus d'abord reconnaître sous l'aspect d'une fillette de dix ans. Son

(1) Tried to put her « out of court » as it were.

identité me fut cependant prouvée d'une façon indubitable comme on le verra plus loin... »

Cette première séance fit sur Florence Marryat une telle impression que, deux jours après, elle se présenta de nouveau chez Mme Holmès pour assister à une nouvelle séance (seule cette fois).

« En cette seconde occasion, le cercle était fort différent. Il y avait de présentes environ trente personnes, toutes étrangères les unes aux autres, et les manifestations furent comparativement ordinaires. Un autre médium professionnel, une dame Davenport, se trouvait là, attendu qu'un de ses contrôles, qu'elle appelait « Bell », avait promis de lui montrer, si possible, ses traits. C'est pourquoi à l'apparition du premier visage d'un esprit qui se montra (visage qui était celui de la même petite fille que j'avais vue précédemment) Mme Davenport s'écria : « Voilà « Bell » ; — Mais ! dis-je, c'est la petite religieuse que nous avons vue lundi. — Oh, non ! c'est ma « Bell », maintint Mme Davenport. Mais Mme Holmès prit mon parti, et affirma que l'esprit venait pour moi. Elle me dit qu'elle avait essayé de communiquer avec lui depuis la précédente séance. « Je sais, dit-elle, que des liens étroits le rattachent à vous. N'avez-vous jamais perdu de parent de cet âge ? — *Jamais* ! » répondis-je ; et sur cette déclaration le petit esprit s'éloigna tristement comme la première fois.

Florence Cook. — Quelques semaines après, je reçus de M. Henry Dunphy (l'écrivain du *Morning-Post* qui lui avait donné l'adresse de Mme Holmès) une invitation à assister à une séance privée donnée chez lui, Upper Gloucester Place, par le médium bien connu Florence Cook. Les deux salons étaient séparés par des rideaux de velours, derrière lesquels Mlle Cook était assise dans un fauteuil, les rideaux étant épinglés ensemble jusqu'à mi-hauteur, de manière à laisser dans la partie supérieure une grande ouverture en forme de V. Ne connaissant pas du tout Mlle Cook, je fus surprise d'entendre la voix de son contrôle enjoindre que *je* devais me tenir près des rideaux, et maintenir réuni le bas de ceux-ci pendant l'apparition des formes dans l'ouverture du haut, de peur que les épingles ne se défissent. D'après ma position, je pouvais nécessairement entendre tout ce qui se passait entre Mlle Cook et son guide.

Le premier visage qui se montra fut celui d'un homme qui m'était inconnu. Puis se produisit entre le médium et son contrôle

une sorte de colloque dénotant de la peur : « Eloignez-le. Allez vous en ! Je ne vous aime pas. Ne me touchez pas — vous me faites peur ! Allez-vous-en ! entendis-je s'écrier Mlle Cook ; sur quoi la voix de son guide intervient : « Ne faites-pas la sotte, Florrie. Ne soyez pas désobligeante. Il ne vous fera pas de mal », etc., et immédiatement après, la même petite fille que j'avais vue chez Mme Holmès se montra à l'ouverture des rideaux, voilée comme précédemment, mais me souriant des yeux. J'attirai sur elle l'attention de la compagnie, en l'appelant de nouveau ma « petite religieuse ». Je fus cependant surprise de la répulsion évidente qu'avait montrée Mlle Cook à l'égard de cet esprit, et quand la séance fut terminée et qu'elle fut revenue à son état normal, je lui demandai si elle pouvait se rappeler les visages qu'elle avait vus en *trance*. « Quelquefois », répondit-elle ; je lui parlai de la « petite religieuse » et m'enquis de la raison de son apparente frayeur d'elle. « Je ne saurais vous le dire, répondit Mlle Cook, je ne sais rien d'elle. Elle m'est tout à fait étrangère, mais sa figure n'est pas complètement développée, je crois. Elle a *quelque chose de mal conformé dans la bouche*. Elle me fait peur. »

« Cette remarque, bien que faite très négligemment, me fit réfléchir, et, rentrée chez moi, j'écrivis à Mlle Cook de s'enquérir de ses guides *qui* était le petit esprit.

La réponse fut : — « Chère Madame Ross-Church, j'ai demandé à « Katie King », mais elle ne peut me dire autre chose au sujet de l'esprit qui s'est manifesté par mon intermédiaire l'autre soir, si ce n'est que c'est une petite fille que rattachent à vous des liens étroits».

« Je ne fus cependant pas encore convaincue de l'identité de l'esprit, bien que John Powles (1) » ne cessât de m'assurer que *c'était* mon enfant. Je m'efforçai de communiquer avec elle à la maison, mais sans succès. Je trouve dans les notes que j'ai conservées de nos séances privées à cette époque, plusieurs messages de « Powles » relatifs à « Florence ». Dans l'un il dit : « L'impuissance de votre enfant à communiquer avec vous ne vient pas de ce qu'elle est faible. Elle vous parlera quelque jour. Elle n'est pas au ciel ». Cette dernière assertion, n'en connaissant pas plus que j'en savais sur la vie

(1) Par des communications typtologiques, et à l'aide de l'écriture automatique.

future, m'embarrassa et me chagrina. Je ne pouvais croire qu'un innocent petit enfant ne jouit pas de la béatitude céleste. Cependant je ne pouvais comprendre quel motif de me tromper pouvait avoir mon ami. J'en étais encore à apprendre qu'une fois admis au ciel, nul esprit ne peut revenir à la terre, et que, même sans avoir jamais commis de péché mortel, un esprit peut être appelé à traverser une période d'éducation. Une nouvelle preuve que mon enfant décédée n'était point morte, devait cependant me venir d'un côté où je m'y serais le moins attendu.

« J'étais à cette époque éditeur du Magasin *London Society* et au nombre de mes collaborateurs se trouvait le Dr Keningale Cook, qui avait épousé Mabel Collins, l'auteur actuellement bien connu de romans spiritualistes.

(*A suivre*). *Pour la traduction*, A. D.

Eusapia Paladino

II (1)

> Il est certain que l'expérience nous offre souvent, dans toutes les branches de la science, des phénomènes qui sont incompréhensibles et dont on se tire le plus facilement en déclarant qu'ils sont des erreurs ou des fables.
>
> BERZÉLIUS.

Nous pensons que nos lecteurs verront avec plaisir de quoi, d'après M. Ochorowicz, dépend la valeur des séances avec Eusapia. Il est probable que ce qui s'applique à celle-ci s'applique aussi à la plupart des médiums.

A. Les assistants

Le meilleur *nombre* des assistants est de 5 à 8. Après chaque séance, les assistants perdent une partie de leur force ; *la somme des pertes individuelles correspond à peu près à la force moyenne d'un homme*. Avec un seul participant, il n'y a presque rien ; deux se fatiguent

(1) Voir le N° de Mars p. 547.

beaucoup et fatiguent beaucoup le médium ; avec 5-6 la perte se répartit modestement et le médium s'épuise moins ; un nombre plus grand est préjudiciable, car il rend de plus en plus difficile *une certaine harmonie* qui doit régner entre les assistants. Ceux-ci ne doivent pas être malades, fatigués, sommeillants.

Une personne débile ou épuisée gagne au dynamomètre en faisant partie de la chaîne, au lieu de faire profiter « *John* » de sa force. Ce dernier élimine toujours les personnes, même très sympathiques pour lui, si elles ont sommeil par suite de fatigue. *Une activité modérée* (« *Parlate* ! ») favorise les manifestations ; on peut parler du contrôle, en évitant les exclamations, les discussions vives et tout ce qui pourrait troubler l'état psychique du médium par des éléments émotifs. En général, *on ne doit pas adresser la parole au médium.*

La foi n'est pas du tout nécessaire. Ce qui est nécessaire, c'est une certaine bienveillance et surtout l'impartialité. On ne peut pas nier cependant que la foi favorise les manifestations. L'éminent docteur parle de deux séances consécutives à Varsovie : l'une dans une assemblée de médecins sceptiques ; l'autre dans une société de spirites. Il n'y avait pas de comparaison quant à la force, la richesse et même l'évidence des phénomènes.

Le médium a besoin qu'on l'aide par la pensée et par un sentiment bienveillant, par l'unification des efforts mentaux vers le même but.

Il ne faut pas forcer trop le contrôle dès le début, parce qu'alors le médium s'énerve, s'effarouche et s'épuise inutilement. Il faut donner au médium le temps de traverser les différentes phases de dédoublement physiologique qui constituent le processus du médianisme.

Les manifestations prennent le caractère des croyances ambiantes. Ainsi, avec Eusapia, M. Ochorowicz a vu « John », dans une société de matérialistes se dissoudre en une force impersonnelle que le médium appelait tout simplement *questa forza* ; tandis que dans des cercles spirites intimes, il prenait la forme de personnes défuntes.(1)

(1) Avec Eusapia, des personnes défuntes apparurent et furent reconnues, comme nous l'avons rapporté dans cette Revue. Peut-on soutenir dans ces cas que c'est le double d'Eusapia ? (*N. d. l. r.*)

M. Ochorowicz pense qu'à l'état de trance, Eusapia est capable de subir l'influence d'une *suggestion mentale.*

En voici quelques preuves :

Le 6 décembre 1893, celle-ci est très fatiguée, M. Ochorowicz l'endort pour la guérir. Il fait une passe derrière sa tête ; la tête se rapproche de la main de l'expérimentateur. Celui-ci diminue la lumière et lui couvre les yeux avec un mouchoir ; il constate une imitation de ses mouvements :

J'appuie ma main sur mon front, dit le docteur. — Elle fait de même.

Je croise les bras. — Elle fait de même.

J'écarte les bras. — Elle fait de même. A peine avais-je eu le temps de formuler cet acte dans mon esprit, qu'il était exécuté.

Je la réveille ; elle n'a aucun souvenir des expériences que j'ai faites, elle ne sait même pas qu'elle a dormi.

Dans une séance du 24 décembre, M. Ochorowicz l'endort et pense : « Peux-tu, dans cet état, *soulever une table* ? »

Quelques minutes après elle étend sa main et rapproche un petit guéridon ; elle met sa main dessus et provoque quelques mouvements.

Le cercle d'assistants, une fois formé et harmonisé, *doit rester le même durant toute une série de séances.* Dans ces conditions, les manifestations se développent de plus en plus, en augmentant de force et de netteté. En introduisant une nouvelle personne, il faut qu'elle ne se rapproche du médium que graduellement, mais on risque toujours d'abaisser le niveau des phénomènes.

B. — Le Médium

La maladie du médium empêche le développement des phénomènes supérieurs. La menstruation cause un retard d'abord, et une grande lassitude ensuite.

Avec *la fatigue des muscles* on attend longtemps et quelquefois en vain.

L'épuisement nerveux, par une série de séances, ou au cours d'une même séance trop longue, supprime les phénomènes purs et prédispose à la fraude réflexe. Les séances ne doivent pas durer plus d'une heure et demie à deux heures tout au plus, et il faut laisser entre elles un intervalle de 1 à 3 jours.

Le sommeil naturel, immédiatement avant une séance, parait préjudiciable ; le sommeil hypnotique au contraire dispose bien.

Avant une séance, le médium ne doit ni manger, ni boire.

Le vêtement doit être léger et commode. Tout ce qui serre la peau doit être supprimé.

C. — Conditions extérieures

La température et les conditions atmosphériques ne semblent influer que dans des cas extrêmes, ou bien indirectement par l'influence psychique. La pleine lune est peut-être favorable.

C'est encore un préjugé, paraît-il, que l'influence médianique de la lumière rouge et de la lumière jaune. A Varsovie, la lumière bleue réussissait mieux parce qu'elle était plus agréable à Eusapia.

Nous ne terminerons pas cet article, peut-être un peu long, sans faire connaître les idées du Dr Ochorowicz sur les phénomènes dont nous nous occupons.

Ce savant expérimentateur qui avait assisté aux expériences de Rome, chez M. de Siemiradski, avait obtenu d'Eusapia, qu'elle viendrait à Varsovie. Elle y séjourna du 25 novembre 1893 au 15 janvier 1894,et logea dans la maison de M. Ochorowicz.

Pendant ces cinquante-deux jours, elle donna 40 séances, auxquelles prirent alternativement part 20 à 26 personnes, choisies parmi les notabilités de la ville.

Voici les conclusions du savant docteur :

1° Je n'ai pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite, c'est-à-dire en faveur de l'intervention d'une intelligence étrangère. « John » n'est pour moi qu'un dédoublement psychique du médium. Par conséquent, je suis *médianiste*,et non *spirite*.

2° Les phénomènes médianiques confirment le *magnétisme* contre l'*hypnotisme*, — c'est-à-dire impliquent l'existence d'une action fluidique en dehors de la suggestion.

3° Cependant la suggestion y joue un rôle important, et le médium n'est qu'un miroir qui réflète les forces et les idées des assistants. En plus, il possède la faculté de réaliser, en les extériorisant, ses rêves somnambuliques propres ou suggérés par les assistants.

4° Aucune force purement physique n'explique ces phénomènes, qui sont toujours de nature psycho-physique,ayant un centre d'action dans l'esprit du médium.

5° Les phénomènes constatés ne contredisent ni la mécanique en général, ni la loi de conservation des forces en particulier. Le médium agit aux dépens de ses propres forces et aux dépens de celles des assistants.

6° L'hypothèse d'un *double fluidique (corps astral)* qui, dans certaines conditions, se détache du corps du médium, paraît nécessaire pour l'explication de la plupart des phénomènes. D'après cette conception, les mouvements d'objets sans contact seraient produits par les membres fluidiques du médium.

Nos lecteurs apprécieront comme il convient les idées du Dr Ochorowicz. Celui-ci admet cependant le *double fluidique*. Qu'est-ce que c'est que ce double, si ce n'est l'*Esprit* ? De plus, si ce sont les membres fluidiques du médium qui agissent, comment expliquer les actes de John King ? Que nos lecteurs veuillent bien se reporter à la Revue d'Avril 1905. (Deux séances avec Eusapia Paladino à Rome).

A la page 590, M. Enrico Carreras dit : « Une main énorme et pesante (la main caractéristique de John King) me donna un bon coup à travers les épaules, et puis me tira l'oreille gauche d'une manière bien significative. » Est-ce que cette énorme main est la main fluidique d'Eusapia ?

La théorie du Dr Ochorowicz pourrait encore être vraisemblable quand il ne s'agit que d'effets physiques. Mais comment expliquerait-elle les révélations faites par un Esprit sur des choses ignorées du médium ?

Isidore LEBLOND.

Les Précurseurs du Spiritisme

(Suite) (1)

Dupont de Nemours

L'ordre chronologique voudrait que nous passions à saint Martin ; mais c'est encore un mystique, et pour varier un peu, il convient d'intercaler ici un philosophe spirite, un des devanciers doctrinaux

(1) Voir le N° de Mars, page 562.

de nos idées. D'ailleurs il ne nous convient pas, et on le comprendra par la suite, de séparer saint Martin de Swedenborg. Nous reprendrons l'histoire du Spiritisme, c'est-à-dire des diverses manifestations telles que visions, extases, apparitions à la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe. Voyons d'abord ce qu'un contemporain presque inconnu, et qui ne méritait pas de l'être, des philosophes de l'Encyclopédie, Diderot, d'Alembert, d'Holbach, a pensé non seulement de ressemblant, mais d'identique avec les croyances actuelles.

Il s'agit de *Dupont de Nemours* qui a laissé la *Philosophie de l'Univers*, 1 vol. in-8°, *Oromasis*, poème philosophique et une foule de mémoires, disséminés dans les recueils de l'Institut. De tous ces ouvrages, nous allons faire un résumé qui sera nôtre en tant que résumé, mais dont toutes les idées, et autant que possible les expressions, seront prises de l'auteur.

Nous établirons que l'existence du monde invisible des Esprits a été prouvée par *Dupont de Nemours*, et non seulement cette existence, mais encore la possibilité et l'utilité de nos rapports avec ce monde. Il considère les morts illustres qui nous ont précédés, ou bien les ancêtres de notre famille, comme des médiateurs entre Dieu et les hommes.

Il admet la préexistence, les réincarnations, le périsprit, l'erraticité, qu'il nomme l'*état d'attente*; enfin il renverse les croyances enfantines de l'Enfer et du purgatoire. C'est ce dont les lecteurs pourront se convaincre. Et d'abord, parlant du monde spirite qui nous entoure, il s'écrie :

« Pourquoi n'avons-nous aucune connaissance évidente de ces êtres dont la convenance, l'analogie, la nécessité dans l'univers, frappant la réflexion, qui seule peut nous les indiquer ? de ces êtres qui doivent nous surpasser en perfections, en facultés, en puissance autant que nous surpassons les animaux de la dernière classe et les plantes ? Qui doivent avoir entre eux une hiérarchie aussi variée, aussi graduée que celle que nous admirons entre les autres êtres vivants et intelligents que nous primons et qui nous sont subordonnés ? Dont plusieurs ordres peuvent être nos compagnons sur la terre, comme nous sommes ceux des animaux qui, privés de vue, d'ouïe, d'odorat, de pieds, de mains, ne savent qui nous sommes au moment même où nous en faisons le bonheur ou le malheur ? Dont quelques autres, peut-être, voyagent de globe en globe, ou,

de plus relevés encore, d'un système solaire à d'autres, plus facilement que nous n'allons de Brest à Madagascar ?

« C'est que nous n'avons pas les organes et les sens qu'il nous faudrait pour que notre intelligence communiquât avec eux.

« C'est ainsi que les mondes embrassent les mondes et que sont classifiés les êtres intelligents, tous composés d'une matière que Dieu a plus ou moins richement organisée et vivifiée.

« Telle est la vraisemblance ; et parlant à ces esprits vigoureux qui ne plient pas devant des conceptions fortes, j'oserai dire que telle est la réalité. Ce que nous faisons pour nos frères cadets, nous qui n'avons qu'une intelligence médiocre et qu'une bonté très limitée, les génies, les anges (permettez-moi d'employer des noms en usage pour désigner des êtres que je devine et que je ne connais pas), ces êtres qui valent beaucoup mieux que nous, doivent le faire et vraisemblablement le font pour nous, avec plus de bienfaisance, de fréquence et d'étendue dans les occasions qui les touchent.

« Vous ne pourriez m'affirmer que cela n'est pas qu'en prétendant que tout ce que vous ne pouvez voir physiquement n'existe point, et soutenant que vous êtes les premiers êtres après Dieu. Et je peux vous affirmer que cela est, appuyé sur toutes les lois d'analogie qu'il nous est donné de reconnaître dans l'Univers. Ceux-là ne varient pas, ils ne nous abandonnent point, ils ne s'éloignent jamais, nous les trouvons dès que nous sommes seuls. Ils nous accompagnent en exil, en prison, au cachot : ils voltigent autour de notre cerveau réfléchissant et paisible.

« *Nous pouvons les interroger, et toutes les fois que nous le tentons, on dirait qu'ils nous répondent*. Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Nos amis absents nous rendent bien un pareil service. Combien de fois, dans les occasions épineuses, au milieu des combats des passions diverses, ne me suis-je pas dit : Que ferait en ce cas Charles Grandisson ? Que penserait Quesnay ? Qu'approuverait Turgot ? Que me conseillerait Lavoisier ? Qu'est-ce qui pourra plaire à sa vertueuse compagne ? Comment aurais-je le suffrage des anges ? Quel sera le plus conforme à l'ordre, aux lois, aux vues bienfaisantes du roi majestueux et sage de l'univers ? Car on peut ainsi porter jusqu'à Dieu, l'invocation salutaire et pieuse, l'hommage, les élans d'une âme avide de bien faire et soigneuse de ne pas s'avilir. Dans la solitude, entouré de l'image de nos amis, de l'assemblée des puissances

aériennes, des différents chœurs de séraphins, et placé au pied du trône de Dieu, cette raison, cette conscience, cette délicatesse, seules facultés par lesquelles la lumière divine puisse arriver jusqu'à moi, je les consulte alors agrandies par la recherche d'une raison supérieure, désintéressée de moi-même par l'examen et le sentiment d'une convenance plus générale et plus noble, exaltées par la contemplation du beau idéal. »

Passons maintenant au système de notre auteur sur les vies futures et que l'on nous dise en quoi ses opinions diffèrent des enseignements actuels ?

« Si, comme je le crois, l'être intelligent survit à son enveloppe, il demeure dans l'état de monade. Mais comme il ne peut pas perdre son intelligence, car, pour lui, ce serait mourir, il doit, dans cet état même de privation de ses organes extérieurs, conserver le sens interne, la mémoire, le remords de ses fautes, l'espoir de ce qu'il a fait de bien ; le désir véhément de gouverner encore quelque chose ; d'administrer un corps quelconque ; l'ambition d'obtenir une existence plus heureuse que celle qu'il vient de quitter ; la faculté d'évoquer mentalement ses juges, ses supérieurs, ou le juge suprême de toutes les actions et de toutes les pensées, le supérieur général de tous les êtres, pour qu'il le renvoie le plus tôt possible à la vie, aux jouissances, aux moyens d'agir, *de couvrir ses torts par une meilleure conduite, de mériter son avancement*.

« Jusqu'à ce qu'il soit jugé, cet *état d'attente*, qui peut être prolongé plus ou moins, est déjà pour lui *une expiation*, un purgatoire, une grande occasion de réflexions et de bonnes résolutions, un perfectionnement de son être. Qu'il soit possible à l'être intelligent, sous la forme rétrécie et condensée de monade, d'éprouver tout ce que je viens de peindre dans l'atome aérien ou igné qui la renferme, et que cette monade n'ait pas besoin de la présence des objets pour se rappeler fortement, c'est ce dont notre état de songe nous donne un fréquent exemple. Qu'un même principe intelligent puisse animer successivement diverses formes, recevoir sous une figure et une séité (manière d'être) la récompense du travail qu'il fit sous une autre, *jouir de plusieurs vies*, c'est ce que nous voyons par les insectes, d'abord reptiles ou poissons, puis chrysalides, enfin oiseaux.

« Le souvenir de la vie précédente serait un puissant secours

pour celle qui suit ; quelques êtres supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche graduelle de perfection et d'un avancement non interrompu, ont peut-être cet avantage comme récompense de leur vertu passée, *car tout bien produit un bien*. Il ne doit pas sans doute être accordé à ceux qui, ayant mérité la dégradation, ou n'étant pas encore parvenus au rang des êtres dont la moralité peut s'élever jusqu'à Dieu, sont éprouvés par la justice ou la bienfaisance divine, d'après leurs seules forces, en commençant ou recommençant *entièrement à neuf* cette carrière, initiative de la haute moralité.

« Tel paraît être l'état de l'homme placé à la limite des deux règnes ; le premier des êtres animés visible par ses yeux, palpable par sa main ; le dernier de ceux dont la morale s'étend au dessous d'eux pour protéger, au-dessus d'eux pour s'instruire, dont la raison peut atteindre jusqu'aux sciences qui embrassent le monde entier, jusqu'à l'idée d'une cause première et d'un bienfaiteur universel. On a pu dire à son intelligence si elle a été punie :

« Ta peine est terminée ; le passé est oublié, on t'accorde de n'en plus gémir et de l'oublier aussi. Bois du Léthé ; il s'agit à présent de savoir si tu seras bon par toi-même, par amour de la vertu et de ses conséquences immédiates, *sans espoir assuré pour l'avenir, sans crainte mémorative de ce que tu as souffert*. Pars, essaye du destin de l'homme ; il t'est permis d'animer un fœtus ». L'épreuve nouvelle est proportionnée alors aux fautes de la vie antérieure.

« Voilà un enfer proportionné aux délits et à leur intensité, non éternel pour des erreurs qui ne durèrent qu'un moment, non cruel et sans pitié comme celui d'un diable capricieux, implacable et féroce, mais équitable et indulgent comme les châtiments d'un père ; on n'y entend point de hurlements, on n'y voit ni grincements de dents, ni pleurs. C'est la main d'un Dieu de miséricorde, qui pardonne même en punissant, qui met à la portée de revenir à lui, de se corriger, de se perfectionner, de mériter encore ses bienfaits, qui ne cesse pas d'en répandre quelques-uns sur ceux-mêmes qui ont des fautes à expier.

« Dieu est la ligne droite, il est le plan sur lequel tout repose. Le point de contact qu'il vous accorde avec lui, c'est l'intention de la bienfaisance. Les points de la circonférence par lesquels, anges et humains, nous en pouvons toujours approcher davantage, ce sont

la bienfaisance elle même, les lumières, le pouvoir et le bonheur. La sphère de l'homme est bien petite, celle de l'optimate (Esprit pur) est bien grande ; il y en a une multitude entre elles ; mais il en est par delà une infinité de possibles, dont quelques-unes, peut-être, ont été réalisées ; qui toutes peuvent l'être par la persévérance croissante dans le travail et dans la vertu, et dont une vertu céleste ne peut atteindre et créer une nouvelle, sans que ce soit une richesse, un bien, une joie pour le monde entier.

« Oh ! si nous arrivons un jour à ce terme, qui n'est pas une barrière, agrandissons notre compas ! La place y est ! Elle y sera éternellement pour une véhémente, une aimante, une brûlante opiniâtreté à mieux faire.

« Et vous qui resplendissez après Dieu sur l'univers, frayez-nous un chemin, puisque *c'est aussi pour vous un moyen de le parcourir* ; abaissez vos soins jusqu'à nous ; Dieu lui-même ne l'a pas dédaigné ; secondez nos efforts, soutenez notre courage, éclairez notre raison, embrasez notre zèle ; que votre main puissante, que vos brillants flambeaux aident à s'élever vers votre sphère de feu les génies anges et les hommes, et mes amis, et mes frères, et moi, qui, les appelant autant que mon sensible cœur peut donner d'étendue à ma faible voix, m'élance, comme un autre Icare, en enfant perdu sur la route.

« Ces diverses idées m'ont paru embrasser la généralité de l'univers ; elles expliquent d'une façon claire et lucide la grande énigme du monde, le mélange du bien et du mal, la nécessité et la proportion de ce mélange, la moralité qui en résulte. Le voile qui fermait le sanctuaire de la nature est levé. La raison y découvre un spectacle admirable, non miraculeux, ni merveilleux : tout y est sage, rien d'extraordinaire. Deux éléments très simples : Dieu, et la matière organisée par Dieu y composent tout.

« En combinant avec cette matière des principes intelligents émanés de lui, il a formé des principes actifs propres eux-mêmes à donner successivement la vie à une série d'autres êtres vivants de différents grades, plus ou moins intelligents, libres, moraux, dont les organes et les sens développent l'intelligence qui les anime.

« Chacune de ces monades (et, dans son acception sévère, cette expression s'applique même à toutes les espèces d'anges) a, durant sa vie des récompenses et des punitions qui naissent naturellement

de sa bonne et de sa mauvaise conduite, et le principe intelligent de chacun d'eux trouve dans le cours de son existence, composée de cette suite de vies *qui naissent les unes des autres*, le prix ou la peine de la manière dont il a dirigé les êtres qui vécurent par lui.

« Telle est, mes amis, la doctrine que je voulais vous exposer avant de mourir et que mon attachement pour vous lègue à votre morale, à votre génie, à votre sagacité. Tel est le fruit de trente-cinq ans de méditations multipliées, telles sont les pensées qui, autant que je l'ai pu, ont guidé ma conduite publique et privée depuis l'âge de dix-huit ans.

« Telle est ma religion ; si elles peuvent devenir les vôtres, je croirai avoir assez fait dans cette vie passagère à laquelle aujourd'hui je tiens fort peu, et je permettrai aux tyrans d'envoyer ma monade se prosterner devant l'Eternel.

Valete et me amate. »

10 juin 1793.

En terminant ce court résumé, nous te saluons avec joie et reconnaissance, noble Dupont de Nemours, comme un des glorieux ancêtres du Spiritisme ; et il ne dépendra pas de nous qu'on ne rende à ton nom, jusqu'alors obscur, toute la justice qui lui est due.

(*A suivre*). André PEZZANI.

Ouvrages Nouveaux

Frère et Sœur

par Hugo BERTSCH

Roman traduit de l'allemand par M. de Komar. Préface de François Coppée. Un vol. in-16, à 3 fr. 50. — Librairie Académique Perrin et Cie, Editeurs, Paris.

L'auteur de ce livre extraordinaire est un ouvrier allemand de New-York, qui, un jour, sans aucun apprentissage littéraire, et, dans une véritable crise d'inspiration, a éprouvé le besoin d'écrire un roman à demi-autobiographique, à demi-imaginaire, un mélange singulier de ses rêves et de ses souvenirs. Publié en Allemagne, par les soins du célèbre dramaturge Adolphe Wilbrandt, ce roman y a eu tout de suite un énorme succès, où l'émotion n'avait pas moins de part que la curiosité. Il retrouvera ce succès en France, grâce à l'excellente traduction de M. de Komar. Jamais, peut-être, on n'a décrit plus fidèlement la vie d'une fa-

mille de « prolétaires », telle qu'elle est, en réalité, et non pas telle que l'imagine le parti-pris des moralistes ou des romanciers. Et c'est sur ce fond, infiniment pittoresque et varié dans sa simplicité, que se détachent en plein relief, les deux figures principales du roman : deux victimes tragiques d'une fatalité sociale, que leur résignation même nous fait apparaître encore plus cruelle et plus implacable.

Echos d'un autre Monde

Vient de paraître : Une nouvelle édition de « Echos d'un autre monde.» Tous ceux que passionnent les problèmes de l'au-delà, du spiritisme, voudront lire le livre dicté par d'éminents esprits à une dame absoluments digne de foi. Dans cet ouvrage, sont traités non seulement des sujets philosophiques et moraux d'une haute portée, mais encore des problèmes sociaux toujours difficiles à résoudre,et que les esprits envisagent d'une manière très différente de celle commune aux incarnés. Dans certains cas,le même sujet est traité par deux esprits ayant occupé sur terre des fonctions opposées et on peut voir que malgré le progrès obligatoire qui conduit toutes les âmes vers le même but, les chemins qui y mènent sont variés et nombreux, et que souvent dans l'au-delà les désincarnés conservent en partie leurs tendances, les faisant cadrer par des raisonnements philosophiques appropriés à la vérité immuable dont ils connaissent les secrets.

Enfin c'est toute une révélation.

Disons encore que les « Echos d'un autre monde » seront suivis prochainement d'un recueil de contes et d'Interviews, où les Esprits donnent leur opinion sur des questions de haut intérêt.

La Lutte Universelle

par
FÉLIX LE DANTEC
chargé de Cours à la Sorbonne

Contrairement à saint Augustin qui affirme que les corps de la nature se soutiennent réciproquement et « s'aiment en quelque sorte », M. Le Dantec prétend, dans ce nouveau livre, que l'existence même d'un corps quelconque est le résultat d'une lutte. « Etre, c'est lutter » dit-il, et il ajoute aussitôt ; « Vivre, c'est vaincre » ! L'auteur est amené en effet à classer les corps en trois Catégories :

Dans la première, sont les corps vivants qui, tant qu'ils vivent, triomphent des causes destructives provenant de l'ambiance, et même imposent, par assimilation et multiplication, leur état personnel à des portions croissantes de l'espace ; encore leur victoire est-elle mitigée de concessions fatales qui constituent l'habitude, l'adaptation, l'évolution et sont la rançon du triomphe.

Dans la deuxième catégorie sont les corps qui peuvent remporter, dans

certains cas, des victoires *partielles* sur le milieu ; dans cette catégorie se rangent, à côté des *flammes*, les *diastases* dans lesquelles M. LE DANTEC voit seulement une partie *transportable* de l'activité physique des corps vivants. On verra avec étonnement, que les diastases, les toxines et les aliments, ne peuvent être séparés les uns des autres dans cette catagorie ; elles sont au même titre, pour le vivant, l'ennemi tantôt vainqueur, tantôt vaincu.

Enfin les corps bruts ordinaires ne sont susceptibles d'aucune victoire et se détruisent toujours en luttant.

Il n'y a là qu'une manière nouvelle de parler, mais cette manière de parler est assez féconde pour constituer un vrai système philosophique.

Un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50. — Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine.

Envoi contre mandat-poste.

Correspondance

Perpignan, 24 mars 06.

Cher monsieur,

J'avais comme le pressentiment que ce pauvre B. B. passerait par les mêmes épreuves que Katie King sa sœur. A son tour le voilà nié, tourné en dérision, et les Officiels lui en font voir de dures. Heureusement vous le défendez à merveille et vous me permettrez de vous féliciter pour votre franchise et votre crânerie. Vous demandez une enquête, voilà qui est parfait. Voyons si M. l'architecte expert découvrira trappes et portes secrètes là où, après des investigations minutieuses, Richet et vous n'avez trouvé que murs, plafonds et planchers d'une entière loyauté !

Si j'avais des loisirs, j'irais à Alger et je tâcherais, en interrogeant les uns et les autres, de me faire une opinion. Cela m'intéresserait prodigieusement.

Quoi qu'il en soit, d'utiles leçons sortent pour les spirites de cette aventure. Ils doivent se persuader qu'ils ne sauraient jamais assez prendre de précautions, ni jamais être assez défiants. Vous leur donnez d'ailleurs d'excellents conseils en ce sens. Mais ne pensez-vous pas que le moment serait venu pour eux d'accomplir une réforme radicale dont la réalisation ferait tomber d'un seul coup les objections les plus graves. Cette réforme consisterait à ne plus opérer dans leurs propres maisons toujours suspectes, mais dans des locaux spéciaux et irréprochables.

Les actuelles salles de séance ont des recoins, des placards, des portes et des fenêtres nombreuses et fermant plus ou moins bien. On peut s'y cacher, y entrer sans être vu. Bref elles prêtent à la fraude. (1) Au contraire, supposez une chambre circulaire, aux murs fortement cimentés et revêtus d'une couleur peu propice aux prestiges optiques, une chambre voûtée et sans autre ouverture qu'une porte lourde et munie de serrures de sûreté, une chambre sans

(1) Pas à la Villa Carmen, où il n'existe pas de placards, et où les fenêtres sont condamnées par des tentures clouées sur le cadre intérieur. Quant à s'introduire dans la salle lorsque la porte est fermée, c'est impossible.

(*N. d. l. r*).

dégagements ni annexes, posée à une quinzaine de mètres au-dessus du sol sur des pilotis de fer plantés dans un terrain clos, une chambre enfin où un ameublement sommaire : une table, six chaises, et la lumière électrique éteinte et rallumée soudain ne viennent en aide à aucun subterfuge ; supposez cette chambre et vous avez un « milieu » au-dessus de tout soupçon, un milieu où nul ne peut s'introduire subrepticement ni se dissimuler, un milieu étanche, impénétrable aux infiltrations de la supercherie, un parfait « laboratoire » spirite.

Quand, ayant relevé comme un pont-levis l'escalier métallique qui réunit leur « observatoire » à la terre, les expérimentateurs triés sur le volet, inonderaient d'abord d'éblouissantes clartés électriques leur rotonde et procéderaient du haut en bas à l'examen du médium déshabillé et rhabillé d'habits nouveaux et contrôlés, est-ce que les résultats des expériences auxquelles ils se livreraient ensuite pourraient être sérieusement contestés ?

A mon avis, chaque groupe spirite important devrait être propriétaire de l'immeuble que je viens de décrire.

Cette tourelle scientifique, qui serait en fer et ciment, serait sans doute assez coûteuse. Mais nous serions bien récompensés de nos sacrifices pécuniaires par l'intangibilité des succès obtenus.

Est-ce que vous ne voudriez pas, cher monsieur, lancer mon idée dans votre revue et ne croyez-vous pas que le monde psychiste l'accueillerait bien ? Il me semble que si nous avions, nous aussi, nos laboratoires accommodés à nos travaux comme les cabinets noirs des photographes le sont aux exigences de la photographie, on ne nous accuserait plus d'opérer au petit bonheur.

Une première Chambre Psychique pourrait être construite à Paris ou dans la banlieue. La province et l'étranger suivraient.

Après tout, une dizaine de mille francs ne sont pas introuvables et il n'en faudrait pas plus, je le présume. Il y a bien en France dix mille spirites. Ce serait donc un franc par tête.

Voilà une longue lettre. Je m'en excuse et j'attends de votre bienveillance coutumière une aimable réponse.

Acceptez, cher Monsieur, l'assurance de mon meilleur dévouement et de mon fidèle souvenir.

R. A. FLEURY.

Nouvelles

Le gouvernement vient d'autoriser une loterie de quatre millions au profit de l'*Institut psychologique* qui pourra ainsi monter ses laboratoires de recherches. Nous souhaitons une pleine réussite à cette loterie dont le but est si louable. Espérons seulement que les fonds ainsi recueillis recevront une destination précise, et qu'ils aideront à faire progresser la science psychique. Quand il existera des chaires grassement rétribuées pour l'étude de ces questions, bien des antagonismes disparaîtront, et nous aurons peut-être enfin la satisfaction de constater que les phénomènes spirites, sous d'autres noms, finiront par pénétrer dans les milieux officiels.

Les Conférences en province

M. Delanne vient de faire à Lyon et à Grenoble une série de conférences dont nous publierons prochainement les comptes rendus. Les sujets les plus divers ont été successivement abordés : Evolution et Réincarnation ; La matérialisation des Esprits ; Les créations fluidiques de la pensée. Le public a fait le meilleur accueil à ces idées et il faut espérer qu'elles laiseront des traces dans l'esprit des auditeurs.

M. Delanne doit faire également des conférences à Bordeaux et à Nancy, dans le courant de ce mois et du suivant, si l'état de sa santé le lui permet.

*
* *

Comme tous les ans, les spirites parisiens se sont réunis le 31 mars sur la tombe d'Allan Kardec où de nombreux discours ont été prononcés. Plus que jamais, le sentiment de reconnaissance envers la mémoire du Maître s'est manifesté dans toute sa plénitude, et cela est d'un exemple réconfortant pour ceux qui gardent la mémoire du cœur. Le soir, un banquet a réuni les adeptes dans de modestes et fraternelles agapes. Il en était de même à Lyon, où la fédération Lyonnaise et régionale a réuni près de 200 personnes à son dîner anniversaire.

*
* *

Nous avons eu connaissance des procès-verbaux des séances tenues l'an dernier à l'*Institut psychologique* avec Eusapia Paladino. Les observateurs parmi lesquels MM. d'Arsonval, Gilbert Ballet, Bergson, Courtier, etc., ont pu se convaincre que les mouvements d'objets sans contact, la lévitation, l'augmentation de poids des corps sont des réalités. Ces phénomènes ont été enregistrés par des appareils automatiques qui permettent d'en mesurer l'intensité. Dans certaines séances, des mains se sont fait voir, alors que le médium était bien tenu et surveillé. Attendons patiemment que ces messieurs veuillent bien rendre publiques leurs observations.

La Fédération Spirite Lyonnaise à Allan Kardec

Discours lu sur la tombe d'Allan Kardec le 1er avril 1906

MESDAMES, MESSIEURS, F. et S. E. C.

C'est avec une satisfaction bien grande que pour fêter le 21e anniversaire de la Fédération Spirite Lyonnaise, nous venons, en son nom, nous joindre à vous afin de renouveler à notre Maître aimé ALLAN KARDEC, le public hommage de reconnaissance de notre admiration, pour la philosophie, si consolante et si éminemment moralisatrice, à laquelle il nous a initiés.

Enfant de notre Cité Lyonnaise, Allan Kardec, au cours de son apostolat, eut pour nos aînés, une prédilection aussi flatteuse que marquée et, chaque fois qu'il en eut l'occasion, leur prodigua ses sages conseils et

ses précieux encouragements. Enseignements et conseils ne sont point tombés en terrain stérile ; depuis que sa bonne parole a été semée parmi nous, elle a germé et a produit d'heureux résultats.

A maintes reprises, Allan Kardec s'est plu à constater que les spirites lyonnais, par leur façon de comprendre et pratiquer le spiritisme, devaient être classés dans la troisième catégorie, c'est-à dire celle qui est dans la meilleure voie, de la classification qu'il établit dans son discours, reproduit par la *Revue Spirite* de novembre 1860, page 329.

Depuis, malgré bien des vicissitudes et des destins contraires, les spirites lyonnais sont, pour la plupart, restés fidèles à la ligne de conduite que Allan Kardec avait si magistralement tracée à nos aînés. C'est en s'inspirant des mêmes principes et unis par les mêmes sentiments que nos devanciers, que la Fédération Spirite Lyonnaise a, depuis 21 ans, poursuivi son œuvre de propagande, s'efforçant de faire connaître à tous, par la distribution gratuite de brochures, par les conférences et les causeries publiques, les beautés de la philosophie spirite et d'en établir la valeur, par les œuvres de solidarité qui ont éclos, vivent et prospèrent sous son égide.

1° La Caisse de Secours pour les Vieillards et infirmes nécessiteux.

2° L'ouvroir des Dames Spirites.

3° La Crèche Spirite.

Ces essais de Spiritisme pratique ayant été faits sous les auspices de notre Maître aimé Allan Kardec, il nous semble tout naturel de lui en rapporter tout le mérite ; c'est pour ce motif que nous éprouvons une joie bien grande à venir, en ce jour anniversaire, associer nos hommages à ceux que vous rendez au Fondateur de la Philosophie Spirite et de lui dire : Maître, nous avons fait de notre mieux pour bien nous pénétrer de vos leçons et suivre vos conseils, nous avons modestement essayé de les mettre en pratique et nous venons, pleins de confiance en l'avenir, vous faire l'hommage de nos efforts et placer, à nouveau, sous votre bienveillante protection, nos essais de spiritisme philanthropique entrepris sous votre inspiration.

Au nom de la Fédération Spirite Lyonnaise, nous adressons à notre Maître, Allan Kardec, le triple tribut de notre reconnaissance et de notre admiration, et à nos frères et nos sœurs, réunis ce jour en son nom, nos plus cordiales salutations.

Lyon, le 7 Mars 1906.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise,

Le Secrétaire Général,
HENRI SAUSSE.

Le Trésorier,
BRUN.

Le Secrétaire-adjoint,
A. DAYT.

L. RENAUD,
V. P. de la Société Spirite Lyonnaise.

J. MARDON,
V. P. de la Société Fraternelle.

Fédération des Spiritualistes du Sud-Ouest

Assemblée générale du 19 janvier 1906.
Résumé du procès-verbal

Le vendredi 19 janvier, à 9 h. du soir, dans la salle n° 4 de l'Athénée municipal, a eu lieu l'Assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Ambeau président. Les sociétaires étaient très nombreux ; ils ont successivement approuvé les comptes et procédé aux élections. Des remerciments et félicitations ont été adressés à la commission des finances, au trésorier M. Meilhaguet, et son adjoint M. Lacomme.

Bureau pour 1906

M. Ambeau, président,
Mme Agullana, vice-présidente,
M. R. Viguié, secrétaire général,
M. A. Dujour, secrétaire-adjoint,
M. Meilhaguet, trésorier,
M. Lacomme, trésorier-adjoint,
M. Vigneau, bibliothécaire.

MM. Besse, A Marré, Latapie, commissaires.

MM. Chanol, Dapoigny, fils, Fougère.

Mmes Martin, Leysieux sont membres de la commission des finances MM. Faure, Braunschweig, supplémentaires.

Le secrétaire général,
R. VIGUIÉ.

Compte rendu de la conférence de M. Léon Denis à l'Athénée municipal de Bordeaux, le 20 janvier 1906.

Sur l'invitation de la Fédération des Spiritualistes du Sud-Ouest, M. Léon Denis, président du congrès international de Paris en 1900, a fait samedi soir 20 courant, à l'Athénée municipal de Bordeaux, une intéressante conférence sur le spiritisme.

Le grand amphithéâtre était entièrement garni lorsqu'à 8 h. 45 la séance fut ouverte par M. Besse, qui présidait en l'absence de M. Ambeau.

Signalons encore la présence de Mme Agullana, MM. Viguié, Meilhaguet, Dufour, Lacomme, Vigneau, Mmes Fougère et Bitalis, membres du bureau de la Fédération, Mmes Dauzas, Hugon, Moura, chefs de groupe, etc.

Par quelques mots aimables, M. Besse présente l'orateur et annonce que le sujet traité sera « Le Problème de l'Etre et de la survivance ». M. Léon Denis dit en commençant qu'il traitera le spiritisme scientifique le spiritualisme rationnel ainsi que la survivance, d'après des études faites avec des preuves matérielles.

Notre ami arrive par étapes successives au vif de la question en faisant bien ressortir combien l'homme se connaît mal au delà de ses sens. Très

clairement appuyé par de nombreuses citations d'ouvrages scientifiques et d'hommes illustres de notre époque tels que W. Crookes, Roentgen, Hertz, Becquerel, Curie, Le Bon, Blondot, etc., l'orateur expose à son auditoire la marche ascendante du spiritisme depuis Allan Kardec jusqu'à nos jours.

Avec une netteté et une précision sans égale, il donne les explications les plus intéressantes sur les principaux phénomènes psychiques, affirmant notre deuxième existence et cite en particulier les dernières séances de matérialisations de la Villa Carmen à Alger, faites en présence de M. le Dr Richet et notre dévoué Delanne.

En soulevant un coin du fameux voile d'Isis, notre aimable conférencier nous donne comme conséquences la modification profonde des théories classiques sur les forces et sur la matière, l'écroulement du dogme de l'atome indivisible, entraînant avec lui la mort de la science matérialiste.

Enfin il a magistralement traité la solution rationnelle du problème de l'existence : *Pourquoi la vie ?* Pendant deux heures M. Denis, malgré l'aridité de certaines questions, a tenu son auditoire sous le charme de sa parole d'apôtre. Une salve d'applaudissements salua les saines et hautes conclusions de notre éminent confrère.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

J'ai dit dans une précédente revue de la presse anglaise que Mme Ch. Bright se proposait de publier le compte rendu de quelques-unes des séances avec le médium Bailey, auxquelles elle avait assisté chez M. Stanford. Voici les principaux passages du récit contenu dans le numéro de février d'*Harbinger of Light* :

« Je voudrais qu'il fût possible à chacun de ceux qui s'intéressent aux progrès de la philosophie spirite d'avoir connaissance de ce qui se passe aux séances hebdomadaires tenues chez M. Stanford, pour la vulgarisation des preuves des communications des esprits, et des notions encore restreintes que nous possédons sur les merveilles de la médiumnité physique. Cette réunion est unique sous bien des rapports. On y constate la plus grande diversité entre les multiples *contrôles*, dont chacun est nettement distingué et salué en ami par ceux des assistants auxquels ils sont devenus familiers. Les indiens Abdul et Selim sont chargés de faire les *apports*. Abdul est l'orateur et ses gracieuses salutations, en un anglais des plus frustes, font un étrange contraste avec l'accueil du Dr Whitcombe, le directeur du cercle, du Dr Robinson, de M. Valetti, du professeur Denton et des autres.

Lorsqu'il doit se faire un apport, on entend un colloque à demi-voix entre Abdul et Selim à ce sujet ; aussitôt un membre de la presse assis à

la droite du médium lui saisit la main de ce côté, tandis qu'un docteur en médecine s'empare de la gauche, et lorsque la manifestation a eu lieu, rend compte de leur conversation. « On baisse la lumière, dit ce docteur dans un récent article, pendant moins d'une minute, pendant laquelle on entend parler les Indiens, puis Abdul dit par la voix du médium : « C'est fait : relevez la lumière ».

On trouve alors dans la main du médium un oiseau vivant que l'on introduit dans une petite cage, sous les yeux de 20 à 25 assistants. « Aimez-vous les oiseaux ? » demande Abdul à *Sahib* Stanford ? et sur la réponse affirmative, il ajoute : « Très bien ; alors Sélim va vous apporter le mâle pour faire le couple ». En moins de cinq minutes un second est apporté, et M. Stanford les introduit tous deux dans une grande volière, à Vast Melbourne, où se trouvent déjà un grand nombre d'autres oiseaux venus de l'Inde de la même façon depuis quelques années, tandis que des plantes ayant la même origine, apportées en semence ou déjà développées sur la table des séances, poussent vigoureusement soit en pleine terre, soit dans des serres, sans que le plus souvent aucun des jardiniers auxquels on les a montrées ait pu donner leurs noms ».

« A l'une de ces séances, on annonça qu'on allait apporter la première pierre d'une série de 50, dont chacune serait un peu plus grande que la précédente, jusqu'à ce que l'on atteigne le poids de 15 livres ».

Cinq de ces pierres ont déjà été apportées. Elles sont généralement couvertes de terre et lorsqu'on les en a débarrassées, on constate qu'elles portent des hyéroglyphes et l'on nous dit qu'elles viennent du Centre-Amérique ».

Un apport fait deux fois. « Le 12 janvier se produisit un incident remarquable. Ce soir-là la composition harmonieuse de l'assemblée et les conditions atmosphériques étaient des plus favorables à la production des phénomènes. L'influx magnétique était d'une telle puissance, que plus d'un assistant se trouvant très fatigué au début, sortit de la séance, tout à fait reposé et animé d'une vigueur nouvelle. Dès le début, une plante fut apportée et placée dans un pot à fleurs ; puis une pierre tomba avec bruit sur la table à une notable distance du médium. Le Dr Robinson fit une conférence sur Pompeï et Herculanum, après laquelle on nous demanda de chanter. Au bout de quelques instants la lumière fut baissée pendant une demi-minute, et lorsqu'elle fut relevée on trouva sur la table un magnifique costume de soie provenant d'une danseuse de l'Inde. Abdul expliqua que c'était une œuvre remarquable, tout entière brodée à la main, et que cette pièce qu'on ne pouvait se procurer hors de l'Inde était destinée au Musée de *Sahib* Stanford. Elle avait, disait-il, appartenu à une jeune danseuse actuellement décédée et il se montrait très fier de son acquisition. On entendit ensuite une conversation à voix basse, après laquelle le Dr Whitcombe annonça qu'elle allait disparaître et qu'il en donnerait la raison.

On prêta la plus grande attention aux paroles du Dr qui déclara qu'il n'était pas prudent d'accepter un vêtement ayant appartenu à une personne décédée, sans connaître la cause de la mort, car celle-ci pouvait être une maladie infectieuse et que dans ces conditions, il valait mieux le rendre. Lorsque tous les assistants eurent admiré la riche décoration de ce vêtement, on chanta quelques instants, la lumière fut baissée et en quelques secondes l'apport avait disparu aussi mystérieusement qu'il était venu. Mais cela était loin de satisfaire Abdul. Il affirma que la jeune fille était morte d'une piqûre de serpent et qu'il se garderait bien d'apporter jamais un objet capable de causer une maladie infectieuse. Après avoir échangé quelques paroles avec M. Stanford, il fut convenu que l'apport serait accepté. Le chant fut repris et au bout de quelques instants le précieux vêtement fut rapporté et prit place dans le merveilleux musée de M. Stanford ».

Vient ensuite une séance consacrée à une conférerence du Dr Robinson sur Rome, Herculanum et Pompéï. Etant donnée l'instruction fort limitée reçue par Bailey, je ne pense pas qu'on puisse lui attribuer tous les détails historiques et artistiques qui s'y trouvent ; mais comme cela ne peut apporter aucun élément utile aux recherches psychiques, je me dispenserai de la traduire. Je signale seulement le fait suivant :

Dans la séance précédente le *contrôle* Valetti, artiste italien, avait demandé un morceau de craie et l'on vit alors le médium se lever et tracer sur la table, dans la demi-obscurité, avec une rapidité extraordinaire, un plan très exact, reproduisant toutes les dispositions intérieures de Saint-Pierre de Rome.

—

Sous le titre : « La vérité sur Henri Slade » *Harbinger of Light* reproduit le récit du Docteur Spinney, qui recueillit le malheureux médium pendant les dernières années de sa vie, dans sa maison de santé. Je vais en donner les principaux passages :

« Il y a, dit le Docteur, quarante ans que je connais Slade. Un jour que je me présentai chez lui à New-York, son manager me dit qu'il n'était pas libre alors et tandis que je me reposais quelques instants avant de repartir, il traversa la pièce où je me tenais. Il portait un costume Indien, était en état de trance, sous le contrôle de son guide Indien Owasso et me dit : « Je vous reconnais ; je vous ai vu chez le Dr Volland et vous veniez de faire une prescription à sa *Squaw*. Restez ici ce soir, mon maître aura besoin de votre pouvoir magnétique, et vous pourrez lui faire beaucoup de bien ».

Sheppard, le célèbre médium musicien donnait chez lui une séance à laquelle j'assistai et j'y entendis de merveilleuse musique, attribuée à l'inspiration des anciens maîtres. Quand ce fut fini, je montai avec Slade au troisième étage, où il avait son logement. En traversant le hall, il me saisit le bras avec tous les signes d'une terrible anxiété, me disant : « Ne me

quittez pas, Docteur ; ne les laissez pas s'emparer de moi ! » Jamais dans ma longue carrière je n'ai vu un homme aussi impressionnable.

Dès qu'il fut couché et profondément endormi, tous les meubles de sa chambre se mirent en mouvement ; les couvertures de son lit furent enlevées à plusieurs reprises ; nous fûmes touchés plusieurs fois par des mains invisibles et de grands coups retentirent dans les murs et dans les meubles.

Pendant la nuit il me parla à plusieurs reprises à l'état de trance, et le matin son guide me dit par sa bouche, que je pouvais quitter désormais son médium, qui avait beaucoup à faire dans la journée.

Quelques années plus tard il vint à Détroit,où j'habitais alors,et comme j'assistais avec mon fils à une séance, il me proposa d'essayer de faire quelque chose pour moi.

Nous prîmes deux ardoises bien nettes ; un fragment de crayon fut placé entre elles et elles furent tenues sous la table. Elles furent bientôt couvertes par des messages venant de plusieurs de mes amis décédés et et reproduisant tout à la fois les caractères de leur écriture et leur façon de s'exprimer. Il en fut de même pour une communication de mon père, qui me rappela un fait particulier, un legs qu'il me fit à son lit de mort.

Six ans plus tard, plusieurs de mes amis le trouvèrent à Kalamazoo, dans une chambre d'hôtel, paralysé partiellement sous l'influence de la morphine et des spiritueux. Je le recueillis dans mon sanatorium et au bout de quelques mois, ayant retrouvé une partie de ses forces, il me quitta.

Un an après, je dus m'entendre avec la National Spiritualist alliance pour le reprendre à moitié prix, la société se chargeant des frais, et je le gardai jusqu'à sa mort.

Ses guides ne l'abandonnèrent pas dans l'état de profonde déchéance où il était tombé. Il y a environ neuf mois, comme il ne pouvait plus tenir les ardoises, j'en posai deux sous mes pieds, à une certaine distance de son lit. Je m'étais assuré qu'elles étaient parfaitement nettes. J'introduisis entre elles un fragment de crayon et elles furent couvertes d'un long message dans lequel on nous remerciait, la Société Nationale et moi-même, des soins dont nous entourions les derniers jours de notre malheureux ami. Ce qui est étrange, c'est que l'écriture rappelait les caractères de la sienne, telle que l'avait produite la paralysie, et que les expressions employées étaient bien les siennes, quoique les ardoises fussent restées constamment sous mes pieds et à plus de trois mètres du lit dans lequel il gisait. Il ne les avait pas touchées (1)

(1) Dans ce cas, cette écriture n'aurait-elle pas été produite par le double extériorisé de Slade ? Cette remarque a son importance pour expliquer certains phénomènes animiques, qu'il est utile de distinguer des véritables communications spirites. (*N. d. l. r.*).

A la dernière veille de Noël, j'organisai un arbre de Noël et je fis un petit discours; puis je m'avançai vers lui, je lui pris les mains et il tomba en trance. Quoique son corps fût arrivé au dernier degré de déchéance, il nous adressa un remarquable discours, d'une voix parfaitement claire et sans donner aucun symptôme de démence, montrant ainsi que les organes du corps peuvent subir le plus bas degré de misère physique sans que l'esprit en souffre en aucune façon.... ». (1)

—

C'est une série. Après Eldred, voici maintenant que Craddock est démasqué et, lui aussi, *par des spirites.* Cependant ils sont médiums tous deux ! Que faut-il en conclure ? La réponse ne me semble pas difficile à trouver. Tant que l'un et l'autre ont attendu, au milieu de cercles privés, où ils n'avaient rien à gagner, que les esprits voulussent bien se manifester, les phénomènes sincères se sont produits à leur heure. Mais lorsque leur situation sociale, ou leur désir de faire du bruit, les a entraînés à transformer l'exercice de leurs facultés médianimiques, nécessairement inconstantes et variables, en métier, en gagne-pain et qu'ils se sont vus obligés de *fournir* des phénomènes à jours et heures fixes, le désir d'éviter des échecs l'a emporté sur toute autre considération. Je n'ai pas à faire remarquer le caractère particulièrement grave de la fourberie, qui se joue des sentiments les plus respectables de l'homme, et je ne tire de cet incident qu'une seule conclusion : *Ne faisons jamais abandon de notre sens critique* !

Voici maintenant l'article du *Light*, en date du 24 Mars, au sujet de Craddock :

« Je pense qu'il est de l'intérêt de la vérité de porter les faits suivants à la connaissance du public.

Comme nous désirions assister à des phénomènes de matérialisation, ma femme et moi nous nous sommes joints à quelques amis pour nous rendre chez Craddock, à Pinner, afin d'y assister à une séance. Nous avions d'abord pleine confiance et nous étions sans aucune ombre de soupçon ; mais lorsque la séance fut terminée, nous fûmes bien *forcés* d'admettre qu'il n'y avait là que de la fraude incontestable. Devant nous le salon était dans une obscurité absolue, tandis qu'il ne se trouvait derrière le cercle des assistants qu'une très faible lanterne de photographe à verre rouge.

Après un discours prononcé par le médium supposé en trance, on commença à entendre des voix présentant incontestablement tous les caractères de la ventriloquie. Il était très facile d'y reconnaître la voix dégui-

(1) Cette observation confirme encore cet enseignement d'Allan Kardec : que l'esprit d'un idiot n'est pas idiot et montre avec une parfaite évidence que ce n'est pas le cerveau qui génère la pensée (*N. d. l. r.*)

sée du médium. A intervalles plus ou moins prolongés, des formes, prétendant être parentes des assistants vinrent dans le cercle, en s'éclairant au moyen d'écrans lumineux. La plupart se ressemblaient d'une façon frappante et n'étaient que des déguisements du caractère le moins douteux. Barbes et moustaches étaient si mal adaptées, qu'on ne les aurait même pas acceptées sur un théâtre de marionnettes. Il vint à moi plusieurs formes prétendant être des amis que je n'ai jamais connus, tandis qu'un petit enfant vint donner à ma femme le nom de mère,et cependant nous n'avons jamais perdu d'enfants ! Devant de tels faits, ma femme et moi fûmes bien obligés de déclarer qu'il n'y avait là que de la fraude.

Nous y sommes revenus la semaine suivante et les mêmes types se sont reproduits : Dr Graën, Dr Arnold, Sœur Amy, La belle Cerise et Joey Grimaldi. La même farce se joua, trouvant devant elle la même naïve crédulité chez certains assistants. C'est ainsi qu'au moment où une forme se dirigeait vers eux, une femme dit à son mari : « Oh ! voilà votre père ! » tandis que le mari répondait : « Oui, c'est vrai ! Mais non,cependant, c'est ma mère ! ».

Joey me fit savoir qu'un des esprits présents était ma mère : or, grâce à Dieu ! ma mère est en parfaite santé. Ceci me décida à démasquer ce que je considérais comme une fraude, et moyennant un prix de trente schillings, je retins la séance du Dimanche pour ma femme, moi, mon ami Dudley Carleton (ex officier de Lanciers) et nous nous rendîmes à Pinner.

Les mêmes personnalités se présentèrent. Joey annonça que la mère de M. Carlton était présente, Lady Dorchester vit et jouit d'une bonne santé ! On promena çà et là un fragment de miroir, et on nous affirma que c'était une lueur spirite. Un vieillard, orné d'une barbe blanche vint vers une ou deux personnes ; puis il se dirigea vers moi une forme ornée de moustaches relevées en crocs.

Dès qu'elle fut à ma portée, je la saisis par les bras : elle se débattit violemment et, ne parvenant pas à se dégager, m'entraîna avec elle dans le cabinet. Je priai M. Carleton de faire de la lumière, ce qu'il obtint avec une lampe électrique portative, et nous pûmes constater que la personne que j'avais saisie *n'était autre que M. Craddock !* Le médium étant ainsi exposé en pleine lumière, il se produisit un certain émoi. Un Monsieur Rodd, qui était parmi les assistants, le vit retirer sa moustache et la cacher dans sa poche. Je le lâchai alors, et sa femme le cacha derrière les rideaux. Il prétendit qu'il se trouvait sous le contrôle du Dr Graën, qui désapprouvait vivement mes procédés.

Le contre-amiral Moore, qui était au courant de la question, prit la direction, avec l'assentiment général, et proposa la formation d'un comité, chargé de fouiller le médium et sa femme. La porte fut fermée et la clef remise à l'amiral. Une lampe étant allumée, on trouva une

petite lampe électrique portative, dans le tiroir d'une table, que l'on avait *trouvée vide* avant la séance.

Le médium refusa de se laisser fouiller et nous intima l'ordre de sortir. Mme Craddock s'arma d'une pelle à feu et en menaça l'amiral Moore, s'il refusait de rendre la clef de la porte. L'amiral demanda de nouveau au médium de se laisser fouiller, mais celui-ci, se mettant en garde, déclara qu'il tomberait sur le premier qui oserait le toucher.

Tout fut essayé pour le décider à se laisser fouiller ; l'amiral invoqua l'intérêt de sa femme et de son enfant, ainsi que celui de sa propre réputation : ce fut en vain. L'amiral lui dit alors : « Nous allons être obligés de conclure qu'il y a eu fraude. » Il répondit : « Vous direz ce que vous voudrez. Je ne me laisserai pas toucher. Il offrit de faire plus tard une séance d'épreuve.

M. Carleton, M. Rodd et ma femme déclarent se joindre à moi pour accuser Craddok de fraude et de tricherie. Il a pu être médium et il l'est peut-être encore ; mais j'affirme sans aucune hésitation que dans le cas présent il a été pris en flagrant délit d'imitation de fantômes.

Je déclare que je partage la plupart des convictions des spirites et que cet incident ne les a nullement diminuées ; mais je trouve qu'il est urgent de proclamer cette abominable jonglerie, afin d'éviter, si c'est possible, de nouvelles déceptions à ceux dont la croyance est moins affermie, et de prévenir un sentiment de répulsion chez ceux qui ne demandent qu'à croire.

MARK MAYHEW (Lieut.-col.).

Vient ensuite une lettre de l'amiral Moore, qui confirme de tous points la précédente et n'apporte aucun élément nouveau. Je ne crois donc pas utile de la reproduire.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Dans son numéro de Mars, *Luce e Ombra* publie sous le titre : « *Le Fantôme de Bien Boa et les commérages des journaux* », la note suivante :

« Quelques journaux de Paris, en date du 6 courant, prétendent que le fameux fantôme Bien Boa de la Villa Carmen ne serait autre que l'Arabe Areski, jadis au service de M. et Mme Noël ».

« Peut-être que l'incident relatif à cet individu, que Delanne et nous-mêmes avons signalé et que l'on retrouvera à la page 11 de notre premier numéro de cette année, a pu donner lieu au racontar recueilli avec une si complaisante légèreté par la presse quotidienne. Quoi qu'il en soit, nous avons à constater, par les nouvelles directes que nous avons reçues

et datées du 5 courant, que les séances de la Villa Carmen continuent leur cours régulier et sont chaque jour plus intéressantes.

Nous allons publier les procès-verbaux de ces dernières, rédigés par le marquis G. d'Angrogna, conseiller de notre société, qui s'est rendu à la Villa Carmen et à pris part aux séances jusqu'au 4 courant ».

—

Le professeur Falcomer commence un très intéressant récit de faits qui lui sont personnels et dont nous nous proposons de rendre compte lorsque ce travail aura paru en entier.

—

Le même numéro signale un cas de Télépathie qui aurait profondément ému les milieux intellectuels de Vienne et que rapporte le correspondant de l'*Ora* de Palerme.

Il s'agit d'une vieille femme aveugle dont le fils partit en Amérique, il y a sept ans.

Il y a quatre mois, elle eut un songe dans lequel elle voyait sombrer un navire au milieu d'une violente tempête et croyait reconnaître son fils parmi les naufragés. Le lendemain elle raconta son rêve à tous ses voisins.

La nuit suivante elle eut un autre rêve dans lequel elle se trouvait sur la plage d'une mer en furie, d'où un fantôme s'éleva bientôt, vint à elle et elle reconnut son fils, qui lui dit : « Mère, je viens de l'autre monde. Il était écrit que je trouverais dans les flots une mort prématurée. Je t'adresse mon suprême adieu. Le soir de ta vie est bien triste ; mais la nuit vient pour ton intelligence, et ce sera un grand bonheur pour toi. Nous nous reverrons dans un autre monde qu'aucun œil mortel n'a encore vu et ne verra jamais ».

De plus en plus effrayée, elle fit écrire en Amérique et au bout d'un mois et demi elle reçut une lettre lui apprenant que son fils avait fait naufrage et s'était noyé, la nuit même où elle eut son premier songe.

—

L'*Orazio Flacco*, journal politique de la Basilicate, publie un long article nécrologique sur le Dr Nicolas Santangelo, un des hommes les plus honorablement connus du monde spirite.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Dans le numéro précédent de la revue, j'ai signalé les résultats intéressants obtenus en présence du jeune médium Oswald Fidanza et observés par les membres de la Société *Luz del Porvenir*, de la Plata. Ces mes-

sieurs se connaissant bien entre eux et connaissant également le médium, les phénomènes avaient naturellement une grande valeur à leurs yeux, mais comme les apports étaient de très faible volume et faits dans l'obscurité complète, j'ai dû faire remarquer qu'ils en avaient sensiblement moins aux yeux des étrangers.

Les numéros des 11 et 18 février 1906 contiennent de nouveaux comptes rendus, par M. Pedro Sérié, de séances avec le même médium. Les portes et fenètres sont fermées et scellées ; le médium est en partie déshabillé et renfermé dans une sorte de sac dont toutes les ouvertures sont bien closes et scellées ; il est en outre fixé dans un fauteuil, bras et jambes liés. On visite scrupuleusement la salle, on ferme les rideaux et on éteint la lumière, ne conservant qu'une petite lampe photographique à verres rouge foncé.

Sur un petit guéridon placé dans le cabinet on dépose un fragment de papier sur lequel une communication avait été écrite dans une précédente séance. On fait la chaîne et on commence à entendre de faibles bruits, paraissant indiquer des mouvements du guéridon. Le *contrôle* annonce qu'un phénomène est produit et demande que l'on dépose un objet pesant sur le papier. Ce qui est exécuté. Deux plaques photographiques, impressionnées dans l'obscurité, portent quelques traces, que l'auteur considère comme produits par les fluides.

Le médium parle à l'état de trance, au nom d'un *directeur* des séances, et un objet lourd vient tomber à l'extrémité de la salle opposée au cabinet. Dans celui-ci on entend des pas, et une voix qui semble suivre le déplacement accusé par les pas. Les rideaux sont à plusieurs reprises ouverts puis fermés. Quelques objets semblent tomber dans le cabinet.

On allume et l'on constate que l'objet apporté au début est une sorte d'ex-voto en métal, avec incrustations de diverses pierres. Le fragment de papier déposé sur le guéridon a été remplacé par un autre, portant plusieurs lignes d'écriture en langue russe. Des photographies reproduisent ces divers objets.

Le *Directeur* des séances aurait annoncé la prochaine production de matérialisation dans les séances qui vont suivre.

Espérons que les facultés du médium se développeront rapidement et permettront d'admettre désormais un éclairage plus intense, que le besoin de contrôle fait réclamer chaque jour davantage.

Je trouve dans le numéro du 10 février de *El buen Sentido* de Ponce, île de Porto-Rico, un article du D[r] Miguel Gauthier, qui s'appuyant sur l'opinion de Delanne dans l'*Evolution animique*, développe cette idée, qui semble chaque jour se répandre davantage : que un très grand nombre de cas de folie débutant par des hallucinations ne sont que des exemples d'obsession, qu'un médecin au courant des recherches psychiques, et aidé d'un bon médium, arrèterait presque sûrement dès le début.

Des évocations dirigées avec prudence et fermeté feraient une besogne autrement sûre et rapide que les douches, l'isolement et autres moyens employés sans discernement.

—

Je trouve dans *Lumen* une étude de Mlle Alicia Dégallier sur les Pahouins, chez lesquels elle est institutrice depuis plusieurs années. Outre les notions sur la mémoire, le sens des couleurs, le développement moral, que l'on rencontre généralement avec peu de modifications dans les diverses études publiées sur le même sujet, j'y relève une remarque qui m'a frappé. Les jeunes Pahouins lisent et écrivent de préférence à l'envers, c'est-à-dire de droite à gauche,et surtout, ce qui est beaucoup plus frappant, dans un sens renversé, c'est à-dire en retournant un livre la tête en bas, s'ils lisent,ou en formant les lettres et les chiffres, également la tête en bas, lorsqu'ils écrivent. Ils commenceront un cahier par la dernière page. Si, pendant une lecture dans le sens normal, on vient à retourner le livre, ils continuent à lire sans en être autrement troublés Il serait intéressant de soumettre ce cas à un physiologiste.

—

Dans le monde entier les journaux politiques, aussi bien que les revues religieuses, philosophiques ou littéraires, s'occupent, et souvent avec passion, des séances de la villa Carmen. Cela fait un tel bruit qu'il semble que le phénomène soit absolument nouveau. Il l'est en effet pour beaucoup, grâce au silence systématique maintenu depuis si longtemps à l'égard des phénomènes sprirites, lorsque l'on n'en riait pas. Je constate avec plaisir que les journaux espagnols ne sont pas les derniers ni les moins ardents à soutenir le bon combat Allons ! cela marche !

Dr DUSART.

Souscription pour la pauvre femme presque aveugle

Mr V. M	20
Mme Vantrin	3
Total	23

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savôie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

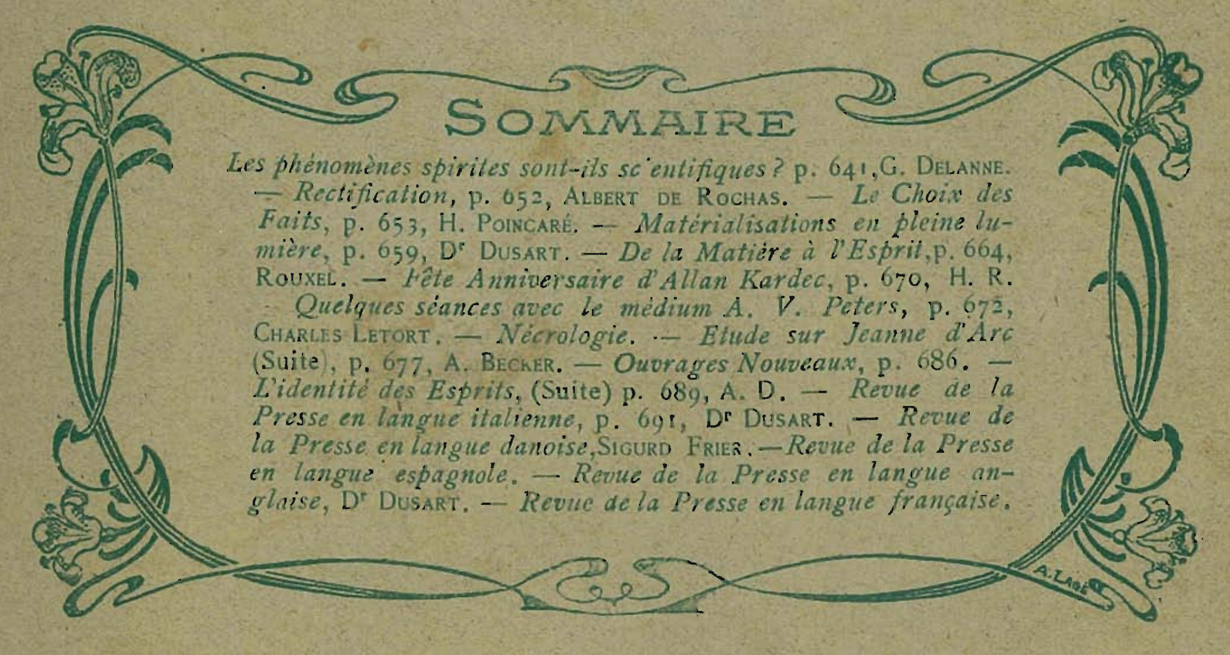
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt prés Utrecht, Hollande. — Prix 5 florins par an.

N° 11. — 12e ANNÉE Prix du Numéro : 1 franc MAI 1906.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France.* — *Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MÉDIUMNITÉ

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50.

TABLE DES MATIÈRES

Les phénomènes spirites sont-ils scientifiques ?

Depuis ses manifestations contemporaines, le spiritisme a été soumis à une critique intensive, qui n'aurait rien laissé subsister des phénomènes sur lesquels il s'appuie inébranlablement, si ceux-ci n'étaient pas réels. Malgré tous ses détracteurs, il poursuit sa marche ininterrompue dans le monde entier et, lentement, mais sûrement, il conquiert toutes les intelligences libres, toutes celles qui ne sont pas emmurées dans des croyances dogmatiques, ou gangrénées par un incurable scepticisme, causé par l'ignorance ou le parti-pris.

Tous les faits : typtologie, écriture mécanique, vision, trance, apports, photographie, matérialisation, etc., ont été constatés des centaines de fois, par des spirites d'abord, ensuite par des savants qui, incrédules à l'origine, sont devenus, plus tard, de fervents défenseurs de la réalité de ces phénomènes. Il y a dans cette constatation une force démonstrative bien puissante pour quiconque veut réfléchir. C'est Wallace affirmant qu'avant ses expériences sur ce sujet « il n'y avait pas de place dans sa fabrique de pensée pour une conception spiritualiste » et qui finit par publier un livre où sa certitude s'affirme, complète et absolue. C'est William Crookes qui, défiant, ne s'est rendu qu'après que le témoignage de ses sens a été confirmé par celui d'instruments construits spécialement pour cette vérification. Aussi n'hésite-t-il pas à écrire : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. » C'est Lombroso qui fait amende honorable et « qui est au regret d'avoir classé les spirites parmi les fous et les anormaux. » Puis viennent des convertis comme Hodgson, Myers, Hyslop ayant aidé à créer la science de la télépathie et qui, connaissant parfaitement bien tous les cas de transmission de pensée, de mémoire latente, de télesthésie etc., affirment qu'en dehors de ces facteurs il en est d'autres qui interviennent dans les vrais phénomènes spirites, et que ce sont les âmes des hommes qui ont vécu jadis sur la terre.

Ceux-là ont non seulement reconnu l'authenticité de quelques-uns des faits du spiritisme, mais encore ils ont adopté la théorie

spirite, comme la meilleure et la plus rationnelle, pour expliquer beaucoup des communications qu'ils ont reçues par la trance ou par l'écriture. On comprend qu'avec l'appui et l'autorité de pareils noms, les spirites peuvent regarder avec sérénité les efforts désespérés des détracteurs impuissants de leur jeune science. On pilerait dans un mortier la matière cérébrale de tous nos fameux critiques, qu'on n'en tirerait pas la dixième partie de l'intelligence qu'il faut pour créer un Crookes ou un F. W. H. Myers. Laissons donc leur bile s'épancher librement et poursuivons notre route, en écrivant pour les gens qui cherchent de bonne foi la vérité, dans ce qu'elle a d'accessible pour nous.

Un des griefs les plus communément invoqués est que les spirites n'ont pas de méthode scientifique. Ce reproche est-il mérité ? C'est ce que nous voudrions examiner ici.

D'abord, que faut-il entendre par ce mot *scientifique* dont on abuse si souvent ? Suivant nous, un fait quelconque est d'ordre scientifique dès que sa réalité est incontestable. Jadis on niait que des pierres puissent tomber du ciel ; c'était pour nos grands-pères une absurdité, une impossibilité, une invention ridicule ; maintenant personne ne conteste ce phénomène : la chûte des aérolithes est devenue un fait scientifique. Alors même qu'on ne pourrait en fournir aucune explication, c'est un fait qui enrichit le trésor de nos connaissances positives.

Est-il humainement possible de reproduire ce fait ? Non, évidemment ; il faut attendre qu'il se manifeste pour qu'on puisse l'observer de nouveau, puisqu'il est en dehors de nos prises. Il est donc injuste de refuser le titre de scientifique à un phénomène, sous le seul prétexte qu'on n'est pas maître de le répéter à sa guise. Les sciences d'observation ont beaucoup de faits qui rentrent dans cette catégorie, témoins les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les orages magnétiques, les chûtes de bolides ou les apparitions de comètes. Si donc on n'est pas maître de produire à sa fantaisie, ou de faire naître à point nommé un phénomène spirite, cette impossibilité ne lui enlève rien du caractère scientifique qu'il possèdera, si son objectivité est incontestable.

La seule nécessité qui soit impérieuse et inéluctable est celle d'établir la réalité des faits. Comment y parvenir ? Par le témoignage humain et, lorsque cela est possible, par le contrôle d'instru-

ments chargés de nous assurer que les constatations de nos sens ne nous ont pas trompés. Nous connaissons bien toutes les objections que l'on peut élever contre le témoignage humain; celui-ci est faillible, d'abord par incapacité d'observation complète, ensuite par inexactitude provenant de défaillances de la mémoire, d'exagération, de crédulité, d'illusions ou d'hallucinations, etc. Mais ces défauts se corrigent par la comparaison des récits, en prenant parmi ceux-ci les points qui se ressemblent dans toutes les narrations, et en tenant compte des preuves permanentes, photographies, moulages etc., et de la valeur intellectuelle et morale des témoins.

Sans doute, l'observation précise et complète est une science très difficile, puisque tous les jours nous constatons que les savants eux-mêmes laissent échapper, sans les voir, beaucoup de phénomènes qui se produisent cependant sous leurs yeux, dans leurs laboratoires. On a fait pendant près d'un siècle l'analyse qualitative et quantitative de l'air, sans soupçonner qu'il y avait encore beaucoup de gaz inclus normalement dans l'atmosphère, et que l'on isole très bien aujourd'hui. Pendant plus de vingt ans, des milliers de physiciens ont manié des tubes de Crookes, sans remarquer qu'ils produisaient des rayons X; de même que les ondes hertziennes et la radio-activité de la matière ont existé de tout temps, sans être connues de ceux qui les engendraient, sans le savoir.

On ne saurait donc faire un crime aux Spirites d'avoir négligé beaucoup d'observations utiles, d'autant plus que la plupart d'entre eux n'étaient pas préparés par leurs travaux antérieurs à ce genre de recherches. Mais si nous devons regretter qu'ils aient expérimenté un peu au hasard, — ce qui était inévitable sur un terrain aussi nouveau, — il ne s'ensuit pas que toutes leurs observations doivent être rejetées en bloc, car depuis que des hommes de science ont repris cette étude, *ils ont confirmé complètement la réalité* des phénomènes que les spirites avaient découverts dès l'origine.

Cette fois, les méthodes scientifiques ont été utilisées dans la limite du possible. C'est au moyen d'appareils enregistreurs que Robert Hare et William Crookes ont mesuré l'intensité de la force psychique, dont Zollner et Gibier ont étudié l'action sur la boussole. Cromwel Varley a fait des expériences sur les analogies et les différences de cette force et de l'électricité. Wallace, Crookes, le professeur Wagner, Aksakof, etc., ont pesé et photographié médiums

et fantômes. Lombroso, Morselli, Siémiradski, de Rochas, Flammarion, Visani Scozzi, Bozzano, ont obtenu des empreintes d'apparitions matérialisées. Tous ces résultats ont été répétés un très grand nombre de fois ; ce sont les mêmes faits qui furent constatés successivement par des investigateurs défiants, sceptiques, qui n'arrivèrent qu'à leur corps défendant à être convaincus. A qui fera-t-on croire que tous se sont trompés ?

Puisque les détracteurs de nos doctrines passent prudemment sous silence ces expériences concluantes, notre devoir est de leur remettre constamment sous les yeux ces preuves incontestables. Devant la force démonstrative de ces constatations, les critiques seront jugées à leur juste valeur, c'est-à-dire que l'on sera surpris de l'indigence intellectuelle de ceux qui les émettent, et de l'aplomb avec lequel ils étalent leur orgueilleuse ignorance.

Que l'on ne se trompe pas sur notre pensée. Nous ne prétendons nullement que le spiritisme soit arrivé à cette phase ultime où l'expérimentation n'est plus nécessaire ; nous croyons, au contraire, qu'il ne fait qu'entrer dans la voie scientifique ; mais ce que nous affirmons, c'est qu'il possède déjà un nombre de faits suffisamment établis pour que sa réalité soit incontestable. Il faut maintenant que des savants s'attachent à noter les conditions qui entravent ou favorisent les phénomènes, et l'Institut psychologique, lorsqu'il sera constitué complètement, pourra rendre à cette jeune science les plus éminents services, en lui constituant sa méthode scientifique. Chacun sent le besoin de ne plus procéder empiriquement, mais on n'arrivera à des règles précises qu'après des recherches patiemment poursuivies, comme dans tous les autres domaines de la connaissance.

La rareté relative et l'intermittence des vrais phénomènes spirites ne sont donc pas, à l'heure actuelle, des raisons suffisantes pour leur refuser le caractère scientifique, d'autant plus que lorsqu'ils se produisent, ils sont semblables dans tous les pays, malgré le changement des médiums et des observateurs, ce qui établit nettement que l'on se trouve en face de phénomènes naturels. Mais on constate, pour peu que l'on ait expérimenté soi-même, que ces phénomènes nécessitent pour leur production l'accord ou la convergence de beaucoup de conditions, physiques, physiologiques et psychiques de la part des médiums et des assistants, ce qui rend les échecs com-

préhensibles, puisque l'on ne peut encore que soupçonner le rôle de chacun de ces facteurs.

Il ne faudrait pas, cependant, exagérer non plus, comme on le fait avec trop de parti-pris, la difficulté de ces recherches. Lorsque l'on possède un bon médium, avec un peu de patience, on arrive à observer à loisir tous les phénomènes spirites, ou, du moins, un grand nombre d'entre eux. C'est ce qui a eu lieu avec Eusapia Paladino. Depuis une quinzaine d'années, de véritables commissions scientifiques se sont réunies pour l'étudier, et les résultats de ces enquêtes forment déjà un dossier des plus importants. C'est d'abord un ouvrage d'un physicien espagnol, *Les Esprits* de M. Otero Azevedo qui, suivant son expression était « un matérialiste enragé » et que les faits amenèrent à récipiscence. En Pologne, M. Matuszewski, sous le titre : *La Médiumnité et la Sorcellerie*, a exposé les expériences faites à Varsovie en compagnie d'Eusapia.

Puis c'est l'ouvrage de M. de Rochas dont une nouvelle édition considérablement augmentée vient de paraître, intitulé : *L'extériorisation de la motricité* qui renferme les procès-verbaux des séances tenues à Milan, à Rome, à Carqueiranne, à l'île Roubaud, à l'Agnélas, etc., auquel nous ferons de fréquents emprunts.

Vient ensuite un travail de M. de Fontenay : *A propos d'Eusapia Paladino*, contenant des relations signées de tous les témoins, des séances tenues chez la famille Bleck à Montfort l'Amaury. En Italie, le Dr Vizani Scozzi, sous le titre : *La Médianita* fait un gros livre contenant le récit détaillé des faits qu'il a constatés avec le même médium ; M. Ernest Bozzano, de son côté, dans son ouvrage : *Hypothèse spirite et théories scientifiques* rend compte de ses observations personnelles et conclut en faveur de l'intervention des Esprits. Mais ce n'est pas tout. Eusapia Paladino a donné des séances à Bordeaux chez M. Maxwell, qui lui fait une large place dans son livre *Les phénomènes psychiques*, et nous possédons aussi des relations de MM. Camille Flammarion, du Dr Dariex, de M. Vassallo, directeur du Sécolo XIX, du professeur Porro, du Dr Schrenk Notzing, Collaza, Giardina, etc., etc.

Il faut croire que ces documents si nombreux ne sont pas encore parvenus à la connaissance de MM. les critiques du Spiritisme, puisque l'on peut lire dans *Le Spiritisme devant la science* (titre que

M. le professeur Grasset nous a fait l'honneur de nous emprunter) « que la démonstration scientifique de l'existence des phénomènes spirites n'est pas faite ». Que faudra-t il donc pour conférer à cette jeune science le caractère scientifique ? On oublie de nous le dire. Peut-être devrons nous attendre que les critiques eux-mêmes aient prononcé le *dignus intrare* ? Comme nous pourrions languir trop longtemps, il nous paraît plus pratique de mettre sous les yeux du public les pièces du procès, il verra alors de quel côté se trouvent la bonne foi et le véritable esprit scientifique, celui qui, suivant Lord Kelvin « est tenu par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face tout phénomène qui peut franchement se présenter à lui ». Donnons d'abord sur ce remarquable médium quelques renseignements que nous extrayons, en partie, de l'ouvrage de M. de Rochas (1). Ils ne feront pas double emploi avec ceux publiés par M. Isidore Leblond dans les précédents numéros.

Eusapia Paladino

Née près de Naples, en 1854, dans une obscure famille de paysans, elle fut, dès son enfance, témoin de scènes terrifiantes. Son père mourut assassiné par des brigands. Complètement dévalisée elle-même à Naples peu de temps après son retour de Varsovie, par des voleurs qui lui ont enlevé l'argent et les bijoux qu'elle avait rapportés de ses voyages, elle est devenue très-craintive, d'autant plus qu'elle a été aussi assez souvent maltraitée par certains savants devant lesquels elle donnait des séances.

Les médecins sont toujours portés à voir des malades dans tous les sujets qui sortent de l'ordinaire par quelque côté, aussi n'ont-ils pas manqué de diagnostiquer l'hystérie chez Eusapia, malgré son excellente santé. On ne peut guère relever chez elle les symptômes cliniques de cette névrose, sauf, peut-être, qu'à l'âge de huit ans elle fut sujette à une hallucination obsédante à l'état de veille : des yeux expressifs la regardaient de derrière un amas de pierre ou un arbre, toujours à droite. Elle ne se souvient pas d'avoir éprouvé d'autres troubles nerveux. Les premières manifestations médianimiques coïncidèrent avec sa formation, entre 13 et 14 ans. Cette coïncidence est assez fréquente pour être signalée, car on a très

(1) De Rochas. *L'Extériorisation de la Motricité*, p. 13 et suiv.

souvent observé que dans les cas de maisons hantées il se trouve généralement parmi les habitants une jeune fille approchant de la puberté. A ce moment de sa vie, on remarqua que les séances spirites auxquelles on la conviait réussissaient beaucoup mieux quand on la faisait asseoir à la table. Mais elle renonça vite à ces pratiques qui l'ennuyaient, et resta 8 ou 9 ans sans faire aucune expérience.

Ce n'est qu'entre 22 et 23 ans que commença la culture spiritique d'Eusapia, dirigée par un spirite fervent, M. le professeur Damiani. C'est alors qu'apparut la personnalité de John King, qui s'empare d'elle quand elle est en trance. Ce John King dit être le frère de la Katie King, de Crookes et avoir été le frère d'Eusapia dans une autre existence. C'est John qui parle quand Eusapia est en trance ; il parle d'elle en l'appelant « ma fille » et donne des conseils sur la manière dont il faut la soigner. Bien entendu, pour les sceptiques, John King n'est qu'une personnalité seconde du médium et n'a pas d'existence séparée. Nous verrons ce qu'il faut admettre sur ce point, après que les faits nous seront mieux connus.

Eusapia a dépassé aujourd'hui la cinquantaine. Sa chevelure épaisse et encore noire présente à la partie antérieure de la région temporale gauche une bande blanche, recouvrant une cicatrice qu'elle s'est faite il y a longtemps, dans un accès de délire, ayant le typhus. Les bras et les jambes bien nourris sont plus développés que d'ordinaire chez des femmes de la même complexion. La taille est basse, l'embonpoint assez considérable ; les jambes relativement courtes la rendent un peu lourde et maladroite au premier abord ; mais quand elle s'anime pendant les séances, ses mouvements deviennent élastiques ; son corps et ses membres prennent de la souplesse.

Eusapia est presque complètement illettrée, mais, remarque le D[r] Harusewicz, elle fait l'impression d'une femme douée par la nature d'une intelligence remarquable, mais peu développée ; elle s'oriente très vite dans une position inattendue et sans connaître notre langue, comprend très souvent ce dont on parle par la gesticulation et le jeu des visages. Ajoutons à cela un caractère variable et irritable, une ambition démesurée, un certain enivrement de sa gloire médianimique, *un grand désintéressement*, et l'on aura une idée du caractère de cette italienne, mélange curieux, dit M. de Rochas, de franchise et de dissimulation.

Nous avons souvent parlé de l'atmosphère morale qu'il faut créer autour des médiums pour les mettre dans les meilleures dispositions; voici une remarque de M. de Fontenay qui appuie notre manière de voir. En faisant l'historique des voyages d'Eusapia, il écrit (1) :

Enfin cette année (1898) Eusapia est revenue au mois de juillet se faire expérimenter par un groupe de parisiens. Elle a été logée dans un hôtel de la rue Frochot et elle ne parlait pas sans amertume de l'ennui qui l'y avait consumée et des désagréments qu'elle avait eus à subir de la part de toutes sortes de gens, cochers de fiacre, etc., etc. « C'est la première fois, nous affirmait-elle, que je ne suis pas installée chez un des expérimentateurs. »

J'ai entendu dire que les expériences avaient été médiocres. Peut-être ne faut-il pas attribuer à une autre cause cet insuccès relatif. Très-désintéressée (on sait qu'elle entretient de plus pauvres qu'elle dans les hôpitaux de Naples et que, par une coquetterie bien italienne, elle ne garde à peu près de ce qu'on lui donne, que les bijoux), très-désintéressée et très-fière, obligée pourtant de se faire payer, elle est excessivement humiliée de cette position inférieure et *il faut la lui faire oublier* par des égards et d'affectueuses démonstrations, si l'on veut avoir de bonnes séances...

Eusapia s'endort spontanément pendant les séances spirites, mais elle est également sensible au magnétisme humain comme l'ont remarqué MM. Ochorowicz et de Rochas. Ce dernier a provoqué l'extériorisation de la sensibilité de la main, mais ensuite ce phénomène se transformait en celui de l'attraction passive, c'est-à-dire que le membre du sujet suivait la main de l'expérimentateur.

Dans une des séances de l'Agnélas, on a pu constater également le phénomène du transfert de la migraine de M. de Gramont à Eusapia, qui se sauva effrayée en disant qu'on lui donnait mal à la tête. Une autre fois elle est rapidement arrivée aux états profonds de l'hypnose, et a vu apparaître alors à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. M. de Rochas lui ayant demandé si c'était John, elle répondit que non, mais que *c'etait de cela dont Jean se servait*. Puis elle a pris peur et a demandé à être immédiatement réveillée.

Elle est aussi très suggestible comme le prouve l'anecdote suivante (2) :

Le même jour, dit M. de Rochas, voulant m'assurer si elle était sugges-

(1) Guillaume de Fontenay. *A propos d'Eusapia Paladino*, p. 166.
(2) De Rochas *L'Extériorisation de la Motricité*, p. 17.

tible et si la suggestibilité obéissait chez elle aux mêmes lois que chez les autres sujets, je l'amenai dans le vestibule, près de l'entrée de la maison, alors ouverte, et, prenant sur le front le point de la mémoire somnambulique, je lui dis que M. Richet, qu'elle aime beaucoup, venait d'arriver, qu'il était sur le perron. Aussitôt Eusapia se précipita avec violence vers la porte, les yeux fixes, croyant le voir. On eut peine à lui persuader qu'elle avait été le jouet d'une hallucination.

On conçoit, qu'avec une aussi grande sensibilité à la suggestion, des expérimentateurs malhonnêtes puissent pousser le sujet à simuler les phénomènes en lui en donnant l'ordre mental. C'est une possibilité dont il faut tenir compte lorsqu'on soupçonne la fraude des médiums. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à cette étude si importante.

L'Etat d'Eusapia pendant la séance varie depuis la veille jusqu'à la trance la plus profonde. On a souvent noté au début des soupirs, des bâillements, des hoquets qui sont les prodromes de la trance, puis un état nerveux spécial pendant lequel elle se tord, gémit et se laisse aller sur l'épaule de ses contrôleurs lorsqu'ils lui sont sympathiques. Pendant ce temps les jambes et les bras sont dans un état de forte tension, presque de raideur, ou bien éprouvent des contractions convulsives, parfois une trépidation qui s'étend au corps entier. C'est presque toujours à ce moment que se produisent les plus belles manifestations et très souvent, comme le remarque M. de Fontenay, à son insu.

A cette suractivité nerveuse succède une période de dépression caractérisée par la pâleur, presque cadavérique du visage, qui souvent se couvre de sueur, et l'inertie presque complète des membres ; si on soulève sa main, elle retombe de son propre poids. Puis les mêmes symptômes se reproduisent alternativement un grand nombre de fois pendant les séances, au bout desquelles Eusapia est complètement épuisée et presque inconsciente ; son visage exprime alors la fatigue, la souffrance. On est souvent obligé de la prendre par le bras pour l'aider à se soutenir et on est obligé de lui faire boire du vin et parfois de la liqueur pour remonter ses forces. Cet épuisement dure de dix à quinze minutes, puis se dissipe peu à peu de lui même.

Il paraît hors de doute que c'est l'énergie extériorisée par le médium, pour aider à la production des phénomènes, qui est la cause de cette dépression vitale que l'on constate à la fin des

séances. Tous les grands médiums sont anéantis de fatigue après les expériences réussies. Crookes a fait les mêmes observations dans ses recherches avec Home, lorsqu'il a démontré l'action à distance de la force psychique. Voici comment il s'exprime (1) :

Ces expériences *mettent hors de doute* les conclusions auxquelles je suis arrivé dans mon précédent mémoire, savoir : l'existence d'une force associée, d'une manière encore inexpliquée, à l'organisme humain, force par laquelle un surcroit de poids peut être ajouté à des corps solides sans contact effectif. Dans le cas de M. Home, le développement de cette force varie énormément, non seulement de semaine à semaine, mais d'une heure à l'autre ; dans quelques occasions cette force ne peut être accusée par mes appareils pendant une heure ou même davantage, et puis tout à coup elle reparaît avec une grande énergie...

Dans la ferme conviction où j'étais qu'un genre de force ne pouvait se manifester sans la dépense correspondante de quelque autre genre de force, j'ai vainement cherché pendant longtemps la nature de la force ou du pouvoir employé pour produire ces résultats.

Mais, maintenant que j'ai pu observer davantage M. Home, je crois découvrir ce que cette force physique emploie pour se développer. En me servant des termes *force vitale, énergie nerveuse*, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, *après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix*, je puis à peine douter que l'émission de la *force physique* ne soit accompagné d'un épuisement correspondant de la force vitale.

Parfois le médium sent que la force qu'il émet est insuffisante ; aussi il emprunte aux assistants qui le tiennent par la main, qui font la chaîne, suivant l'expression consacrée, l'énergie nécessaire, et alors ce sont les voisins qui ressentent la fatigue qui résulte de cette soustraction :

Souvent pour aider aux manifestations, dit M. de Rochas, Eusapia demande qu'on lui donne de la force en mettant une personne de plus à la chaîne. Il lui est arrivé plusieurs fois, quand je n'en faisais pas partie, de m'appeler, de me prendre les doigts et de les presser comme pour en extraire quelque chose, puis de les repousser brusquement disant qu'elle avait assez de force « magnétique » et que ce qu'il lui fallait maintenant, c'était de la force « médianimique ». Dans une des séances de

(1) Crookes *Recherches sur le Spiritualisme*, p. 65.

évitation auxquelles j'ai assisté, un de ses voisins faillit se trouver mal tant il se sentait épuisé.

En ce qui concerne mes expériences personnelles, écrit M. Maxwell (1), j'ai l'impression que, dans certaines limites, la quantité de force libérée varie en proportion directe avec le nombre des expérimentateurs. Il ne faut pas cependant dépasser un certain chiffre lorsque l'on veut expérimenter dans de bonnes conditions ; mais je crois que la diminution des résultats tient à d'autres causes que la multiplication des assistants.

Aksakof a constaté avec Eglinton qu'après une série de séances tenues en vue d'obtenir la photographie transcendantale et parfaitement réussie, le médium fut obligé de s'aliter, tellement l'épuisement nerveux était considérable. Cet état de fatigue se constate d'ailleurs, bien qu'à un moindre degré, dans les séances ordinaires de typtologie, et cette observation faite aussi par le comité de la Société Dialectique de Londres ne laisse aucun doute sur l'origine de la force au moyen de laquelle les manifestations ont lieu.

Dès maintenant, il est utile de faire remarquer que l'émission de la force psychique est indépendante de la volonté du médium. M. Crookes a soin de signaler que d'une heure à l'autre l'intensité de cette énergie varie considérablement, et qu'il peut se passer des semaines entières avant qu'elle se manifeste. Eusapia, qui « tient cependant énormément à convaincre les assistants, n'est jamais sûre de la production des phénomènes. » Chose curieuse, dit aussi M. de Fontenay « les manifestations (pendant le spasme nerveux de la trance) se produisent alors, en quelque sorte indépendamment du médium, comme s'il perdait inconsciemment quelque chose, une force, je ne sais quoi, que l'on emploierait en dehors de lui et sans le consulter. » Nous aurons l'occasion de mettre encore davantage en relief l'indépendance de la cause à laquelle sont dues les manifestations.

Justifions par ce passage suivant de M. de Rochas les remarques que nous avons faites si souvent au sujet de l'action de la lumière (2) :

A mesure que la trance s'accentue, la sensibilité à la lumière s'accroît. Le simple passage d'une lampe allumée dans une chambre voisine dont la porte est entr'ouverte finit par provoquer chez Eusapia de véritables, quoique peu durables, spasmes du corps entier ; elle retourne alors la tête en gémissant et son visage exprime la souffrance. Selon le médium

(1) Maxwell. *Les phénomènes psychiques*, p. 102.
(2) De Rochas, *L'extériorisation de la motricité* p. 21.

lui-même, la lumière subite lui cause de la difficulté à respirer, des battements de cœur, la sensation de la boule hystérique, l'irritation générale des nerfs, le mal de tête et des yeux, le tremblement du corps entier et les convulsions, excepté quand elle demande la lumière elle-même (ce qui lui arrive souvent quand il y a des constatations intéressantes à faire au sujet des objets déplacés), car alors son attention est trop fortement portée ailleurs.

Mlle Florence Cook, bien qu'endormie, s'agitait aussi nerveusement et se plaignait lorsqu'on faisait pénétrer brusquement la lumière électrique dans la salle où elle était couchée, pour la photographier en même temps que Katie King. Peut-être est-ce à l'autosuggestion que ces mouvements sont dus, comme tendrait à le faire admettre la dernière phrase de M. de Rochas et certaines remarques de M. Maxwell. Il n'en est pas moins vrai, qu'en général, la lumière est nuisible aussi bien au médium qu'à la vision distincte des lueurs, qui ne sont facilement observables que dans l'obscurité.

On a employé avec Eusapia les moyens de contrôle les plus variés. Généralement, les observateurs mis à sa droite et à sa gauche lui tiennent chacun une main et posent leur pied sur celui du médium qui est de leur côté.

Parfois un des assistants est sous la table et entoure de ses deux bras les jambes du médium. Dans d'autres conditions, on a attaché ses mains à celles de ses voisins et ligotté ses pieds ; enfin on a construit des appareils spéciaux pour rendre le contrôle automatique, mais ces dernières tentatives n'ont pas donné de bons résultats par suite de la difficulté de prévoir tous les incidents qui surviennent au cours des séances. Nous signalerons toujours dans la suite les précautions prises par les expérimentateurs, car c'est là, en somme, la partie la plus essentielle de toute narration sur ce sujet.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Rectification

Le 17 Janvier 1906, le rédacteur en chef de *Je sais tout*, m'écrivait pour me demander si je serais disposé à écrire pour sa revue un article sur « les manifestations matérielles d'esprit et les matérialisations de pensée ».

Je lui envoyai en réponse, au commencement de février, un article intitulé *Revenants et fantômes* où je résumais simplement la relation, publiée par Charles Richet dans les *Annales des sciences psychiques*, des expériences de la Villa Carmen, mais où je cherchais à montrer que la matérialisation plus ou moins complète d'un être humain n'était que la phase extrême d'une série de manifestations observées depuis la plus haute antiquité.

Entre l'envoi de ma copie et sa publication, parut un entrefilet qui fit le tour de la presse et d'après lequel c'était le cocher arabe du général Noël qui aurait trompé tout le monde à l'aide d'une trappe dissimulée dans le sol de la salle des séances. Cette nouvelle a été démontrée depuis complètement mensongère, mais la Direction de *Je sais tout*, induite en erreur, crut me rendre service en supprimant de mon article tout ce qui avait trait aux phénomènes observés à Alger ; malheureusement elle incorpora dans mon texte la photographie de Bien-Boa que je lui avais envoyée, en l'accompagnant de la légende suivante : « Ce fantôme, soi-disant du prêtre indien Bien-Boa, qui vient de faire parler beaucoup de lui, n'était qu'un habile faussaire ».

C'est contre cette légende que je tiens à protester.

N'ayant rien vu par moi-même, j'ai dû me faire une opinion, au moins provisoire, d'après les dires de ceux qui ont été plus ou moins mêlés aux phénomènes et je n'ai point hésité à croire plutôt les récits documentés d'homme dont je connais la haute compétence et la probité scientifique, que les cancans d'un cocher renvoyé comme fripon, les déclarations d'une jeune fille habituée, de son propre aveu, aux mystifications, et enfin les imaginations de conférenciers qui n'ont rien vu par eux-mêmes et me paraissent surtout avides de réclame.

La Direction de *Je sais tout* a du reste aimablement reconnu sa faute involontaire et publiera une note à ce sujet dans son prochain numéro.

ALBERT DE ROCHAS.

Le Choix des Faits

Par H. POINCARÉ (1)

Tolstoï explique quelque part pourquoi « la Science pour la Science » est à ses yeux une conception absurde. Nous ne pouvons connaître *tous* les faits, puisque leur nombre est pratiquement infini. Il faut choisir ; dès lors pouvons-nous régler ce choix sur le simple caprice de notre curio-

(1) *L'Université de Paris*, Mars, 1906.

sité ; ne vaut-il pas mieux nous laisser guider par l'utilité, par nos besoins pratiques et surtout moraux ; n'avons-nous pas mieux à faire que de compter le nombre des coccinelles qui existent sur notre planète?

Il est clair que le mot utilité n'a pas pour lui le sens que lui attribuent les hommes d'affaires, et derrière eux la plupart de nos contemporains. Il se soucie peu des applications de l'industrie, des merveilles de l'électricité ou de l'automobilisme qu'il regarde plutôt comme des obstacles au progrès moral ; l'utile, c'est uniquement ce qui peut rendre l'homme meilleur.

Pour moi, ai-je besoin de le dire, je ne saurais me contenter ni de l'un ni de l'autre idéal ; je ne voudrais ni de cettte ploutocratie avide et bornée, ni de cette démocratie vertueuse et médiocre, occupée à tendre la joue gauche, où vivraient des sages sans curiosité qui, évitant les excès, ne mourraient pas de maladie, mais à coup sûr mourraient d'ennui. Mais cela, c'est une affaire de goût et ce n'est pas ce point que je veux dis cuter.

La question n'en subsiste pas moins, et elle doit retenir notre attention ; si notre choix ne peut-être déterminé que par le caprice ou par l'utilité immédiate, il ne peut y avoir de science pour la science, ni par conséquent de science. Cela est-il vrai? Qu'il faille faire un choix, cela n'est pas contestable ; quelle que soit notre activité, les faits vont plus vite que nous, et nous ne saurions les rattraper ; pendant que le savant découvre un fait, il s'en produit des milliards de milliards dans un millimètre cube de son corps. Vouloir faire tenir la nature dans la science, ce serait vouloir faire entrer le tout dans la partie.

Mais les savants croient qu'il y a une hiérarchie des faits et qu'on peut faire entre eux un choix judicieux ; ils ont raison, puisque sans cela il n'y aurait pas de science et que la science existe. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les conquètes de l'industrie qui ont enrichi tant d'hommes pratiques n'auraient jamais vu le jour si ces hommes pratiques avaient seuls existé, et s'ils n'avaient été devancés par des fous désintéressés qui sont morts pauvres, qui ne pensaient jamais à l'utile, et qui pourtant avaient un autre guide que leur caprice.

C'est que, comme l'a dit Mach, ces fous ont économisé à leurs successeurs la peine de penser. Ceux qui auraient travaillé uniquement en vue d'une application immédiate n'auraient rien laissé derrière eux et, en face d'un besoin nouveau, tout aurait été à recommencer. Or, la plupart des hommes n'aiment pas à penser et c'est peut-être un bien, puisque l'instinct les guide, car le plus souvent, quand ils poursuivent un but immédiat et toujours le même, il les guide mieux que la raison ne guiderait une pure intelligence ; mais l'instinct, c'est la routine, et si la pensée ne le fécondait pas, il ne progresserait pas plus chez l'homme que chez l'abeille ou la fourmi. Il faut donc penser pour ceux qui n'aiment pas à

penser et, comme ils sont nombreux, il faut que chacune de nos pensées soit aussi souvent utile que possible, et c'est pourquoi une loi sera d'autant plus précieuse qu'elle sera plus générale.

Cela nous montre comment doit se faire notre choix : les faits les plus intéressants sont ceux qui peuvent servir plusieurs fois ; ce sont ceux qui ont chance de se renouveler. Nous avons eu le bonheur de naître dans un monde où il y en a. Supposons qu'au lieu de 60 éléments chimiques, nous en ayons 60 milliards, qu'ils ne soient pas les uns communs et les autres rares, mais qu'ils soient répartis uniformément. Alors, toutes les fois que nous ramasserions un nouveau caillou, il y aurait une grande probabilité pour qu'il soit formé de quelque substance inconnue ; tout ce que nous saurions des autres cailloux ne vaudrait rien pour lui ; devant chaque objet nouveau, nous serions comme l'enfant qui vient de naître ; comme lui nous ne pourrions qu'obéir à nos caprices ou à nos besoins ; dans un pareil monde, il n'y aurait pas de science ; peut-être la pensée et même la vie y seraient-elles impossibles, puisque l'évolution n'aurait pu y développer les instincts conservateurs. Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi ; comme tous les bonheurs auxquels on est accoutumé, celui-là n'est pas apprécié à sa valeur. Le biologiste serait tout aussi embarrassé s'il n'y avait que des individus et pas d'espèces et si l'hérédité ne faisait pas les fils semblables aux pères.

Quels sont donc les faits qui ont chance de se renouveler ? Ce sont d'abord les faits simples. Il est clair que dans un fait complexe, mille circonstances sont réunies par hasard, et qu'un hasard bien moins vraisemblable encore pourrait seul les réunir de nouveau. Mais y a-t-il des faits simples et, s'il y en a, comment les reconnaître ? Qui nous dit que ce que nous croyons simple ne recouvre pas une effrayante complexité ? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous devons préférer les faits qui *paraissent* simples à ceux où notre œil grossier discerne des éléments dissemblables. Et alors de deux choses l'une, ou bien cette simplicité est réelle, ou bien les éléments sont assez intimement mélangés pour ne pouvoir être distingués. Dans le premier cas, nous avons chance de rencontrer de nouveau ce même fait simple, soit dans toute sa pureté, soit entrant lui-même comme élément dans un ensemble complexe. Dans le second cas, ce mélange intime a également plus de chance de se reproduire qu'un assemblage hétérogène ; le hasard sait mélanger, il ne sait pas démêler, et pour faire avec des éléments multiples un édifice bien ordonné dans lequel on distingue quelque chose, il faut le faire exprès. Les faits qui paraissent simples, même s'ils ne le sont pas, seront donc plus facilement ramenés par le hasard.

C'est ce qui justifie la méthode instinctivement adoptée par le savant, et ce qui la justifie peut-être mieux encore, c'est que les faits fréquents nous paraissent simples, précisément parce que nous y sommes habitués.

Mais où est le fait simple ? Les savants ont été le chercher aux deux ex-

trémités, dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit. L'Astronome l'a trouvé parce que les distances des astres sont immenses, si grandes que chacun d'eux n'apparaît plus que comme un point ; si grandes que les différences qualitatives s'effacent et parce qu'un point est plus simple qu'un corps qui a une forme et des qualités. Et le Physicien, au contraire, a cherché le phénomène élémentaire en découpant fictivement les corps en cubes infiniment petits, parce que les conditions du problème, qui subissent des variations lentes et continues quand on passe d'un point du corps à l'autre, pourront être regardées comme constantes à l'intérieur de chacun de ces petits cubes. De même le Biologiste a été instinctivement porté à regarder la cellule comme plus intéressante que l'animal entier, et l'événement lui a donné raison, puisque les cellules, appartenant aux organismes les plus divers, sont plus semblables entre elles, pour qui sait reconnaitre leurs ressemblances, que ne le sont ces organismes eux-mêmes. Le Sociologiste est plus embarrassé ; les éléments, qui pour lui sont les hommes, sont trop dissemblables, trop variables, trop capricieux, trop complexes eux-mêmes en un mot ; aussi l'histoire ne recommence pas ; comment alors choisir le fait intéressant qui est celui qui recommence ; la méthode, c'est précisément le choix des faits, il faut donc se préoccuper d'abord d'imaginer une méthode, et on en a imaginé beaucoup, parce qu'aucune ne s'imposait, de sorte que la sociologie est la science qui possède le plus de méthodes et le moins de résultats.

C'est donc par les faits réguliers qu'il convient de commencer ; mais dès que la règle est bien établie, dès qu'elle est hors de doute, les faits qui y sont pleinement conformes sont bientôt sans intérêt, puisqu'ils ne nous apprennent plus rien de nouveau. C'est alors l'exception qui devient importante. On cessera de rechercher les ressemblances pour s'attacher avant tout aux différences, et parmi les différences on choisira d'abord les plus accentuées, non seulement parce qu'elles seront les plus frappantes, mais parce qu'elles seront les plus instructives. Un exemple simple fera mieux comprendre ma pensée ; je suppose qu'on veuille déterminer une courbe en observant quelques uns de ses points. Le praticien qui ne se préoccuperait que de l'utilité immédiate observerait seulement les points dont il aurait besoin pour quelque objet spécial ; ces points se répartiraient mal sur la courbe ; ils seraient accumulés dans certaines régions, rares dans d'autres, de sorte qu'il serait impossible de les relier par un trait continu, et qu'ils seraient inutilisables pour d'autres applications. Le savant procédera différemment, comme il veut étudier la courbe pour elle-même, il répartira régulièrement les points à observer et dès qu'il en connaitra quelques-uns, il les joindra par un tracé régulier et il possèdera la courbe tout entière. Mais pour cela comment va-t il faire ? S'il a déterminé un point extrême de la courbe, il ne va pas rester tout près de cette extrémité, mais il va courir d'abord à l'autre bout ; après les deux extrémités le point le plus instructif sera celui du milieu et ainsi de suite.

Ainsi, quand une règle est établie, ce que nous devons rechercher

d'abord ce sont les cas où cette règle a le plus de chances d'être en défaut. De là, entre autres raisons, l'intérêt des faits astronomiques, celui du passé géologique ; en allant très loin dans l'espace, ou bien très loin dans le temps, nous pouvons trouver nos règles habituelles entièrement bouleversées ; et ces grands bouleversements nous aideront à mieux voir ou à mieux comprendre les petits changements qui peuvent se produire plus près de nous, dans le petit coin du monde où nous sommes appelés à vivre et à agir. Nous connaîtrons mieux ce coin pour avoir voyagé dans des pays lointains où nous n'avions rien à faire.

Mais ce que nous devons viser, c'est moins de constater les ressemblances et les différences, que de retrouver les similitudes cachées sous les divergences apparentes. Les règles particulières semblent d'abord discordantes, mais en y regardant de plus près, nous voyons en général qu'elles se ressemblent ; différentes par la matière, elles se rapprochent par la forme, par l'ordre de leurs parties : Quand nous les envisagerons de ce biais, nous les verrons s'élargir et tendre à tout embrasser. Et voilà ce qui fait le prix de certains faits qui viennent compléter un ensemble et montrer qu'il est l'image fidèle d'autres ensembles connus.

Je ne puis insister davantage, mais ces quelques mots suffisent pour montrer que le savant ne choisit pas au hasard les faits qu'il doit observer. Il ne compte pas les coccinelles, comme le dit Tolstoï, parce que le nombre de ces animaux, si intéressants qu'ils soient, est sujet à de capricieuses variations. Il cherche à condenser beaucoup d'expérience et beaucoup de pensée sous un faible volume et c'est pourquoi un petit livre de physique contient tant d'expériences passées et mille fois plus d'expériences possibles dont on sait d'avance le résultat.

Mais nous n'avons encore envisagé qu'un des côtés de la question. Le savant n'étudie pas la nature parce que cela est utile ; il l'étudie parce qu'il y prend plaisir et il y prend plaisir parce qu'elle est belle. Si la nature n'était pas belle, elle ne vaudrait pas la peine d'être connue, et si la nature ne valait pas la peine d'être connue, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Je ne parle pas ici, bien entendu, de cette beauté qui frappe les sens, de la beauté des qualités et des apparences ; non que j'en fasse fi, loin de là, mais elle n'a rien à faire avec la science ; je veux parler de cette beauté plus intime qui vient de l'ordre harmonieux des parties, et qu'une intelligence pure peut saisir. C'est elle qui donne un corps, un squelette pour ainsi dire aux chatoyantes apparences qui flattent nos sens, et sans ce support, la beauté de ces rêves fugitifs ne serait qu'imparfaite parce qu'elle serait indécise et toujours fuyante. Au contraire, la beauté intellectuelle se suffit à elle-même et c'est pour elle, plus peut être que pour le bien futur de l'humanité, que le savant se condamne à de longs et pénibles travaux.

C'est donc la recherche de cette beauté spéciale, le sens de l'harmonie du monde, qui nous fait choisir les faits les plus propres à contribuer à cette harmonie, de même que l'artiste choisit, parmi les traits de son

modèle, ceux qui complètent le portrait et lui donnent le caractère et la vie. Et il n'y a pas à craindre que cette préoccupation instinctive et inavouée détourne le savant de la recherche de la vérité On peut rêver un monde harmonieux, combien le monde réel le laissera loin derrière lui ; les plus grands artistes qui furent jamais, les Grecs, s'étaient construit un ciel ; qu'il est mesquin auprès du vrai ciel, du nôtre.

Et c'est parce que la simplicité, parce que la grandeur est belle, que nous rechercherons de préférence les faits simples et les faits grandioses, que nous nous complairons tantôt à suivre la course gigantesque des astres, tantôt à scruter avec le microscope cette prodigieuse petitesse qui est aussi une grandeur, tantôt à rechercher dans les temps géologiques les traces d'un passé qui nous attire parce qu'il est lointain.

Et l'on voit que le souci du beau nous conduit aux mêmes choix que celui de l'utile. Et c'est ainsi également que cette économie de pensée, cette économie d'effort, qui est d'après Mach la tendance constante de la science, est une source de beauté en même temps qu'un avantage pratique. Les édifices que nous admirons sont ceux où l'architecte a su proportionner les moyens au but, et où les colonnes semblent porter sans effort et allègrement le poids qu'on leur a imposé, comme les gracieuses cariatides de l'Erechthéion.

D'où vient cette concordance ? Est-ce simplement que les choses qui nous semblent belles sont celles qui s'adaptent le mieux à notre intelligence, et que par suite elles sont en même temps l'outil que cette intelligence sait le mieux manier ? Ou bien y a-t il là un jeu de l'évolution et de la sélection naturelle ? Les peuples dont l'idéal était le plus conforme à leur intérêt, bien entendu, ont-il exterminé les autres et pris leur place ? Les uns et les autres poursuivaient leur idéal, sans se rendre compte des conséquences, mais tandis que cette recherche menait les uns à leur perte, aux autres elle donnait l'empire. On serait tenté de le croire, si les Grecs ont triomphé des barbares et si l'Europe, héritière de la pensée des Grecs, domine le monde, c'est parce que les sauvages aimaient les couleurs criardes et les sons bruyants du tambour qui n'occupaient que leurs sens, tandis que les Grecs aimaient la beauté intellectuelle qui se cache sous la beauté sensible et que c'est celle-là qui fait l'intelligence sûre et forte.

Sans doute un pareil triomphe ferait horreur à Tolstoï et il ne voudrait pas reconnaître qu'il puisse être vraiment utile. Mais cette recherche désintéressée du vrai pour sa beauté propre est saine aussi et peut rendre l'homme meilleur. Je sais bien qu'il y a des mécomptes, que le penseur n'y puise pas toujours la sérénité qu'il devrait y trouver, et même qu'il y a des savants qui ont un très mauvais caractère.

Doit-on dire pour cela qu'il faut abandonner la science et n'étudier que la morale ?

Eh quoi, pense-t-on que les moralistes eux-mêmes sont irréprochables quand ils sont descendus de leur chaire ? H. POINCARÉ.

Matérialisations en pleine lumière

Le 6 octobre 1905, à l'occasion du congrès de l'Eglise Anglicane, l'Archidiacre Colley, devant une nombreuse assistance aux premiers rangs de laquelle se voyaient deux évêques et quinze membres du clergé officiel, fit à Weymouth (Angleterre) une conférence qui eut un énorme retentissement. On n'en sera pas surpris lorsque l'on aura lu les quelques extraits que je vais donner. Ils font partie du supplément que *Harbinger of Light* a inséré dans son numéro de mars 1906 (1). Le lecteur pensera sans doute que des faits de cette importance, et présentés comme personnels par une aussi haute notabilité, se passent de tout commentaire. Je vais donc lui laisser la parole :

« Si ce qui va suivre n'est pas le fatras le plus extravagant qui soit jamais sorti de Bedlam, c'est une précieuse prophétie de nos futures possibilités. Les nombreuses expériences que j'ai suivies dans diverses contrées depuis trente-trois ans m'obligent à me prononcer en faveur de la seconde hypothèse

Voici d'abord un extrait de mon *Journal*, en date du 28 décembre 1877. Cette nuit nous nous sommes réunis au nombre de cinq, avec notre médium estimé, dans mon appartement, 52 Bernard Street Russel square, London. La première forme anormale qui vint à nous fut celle d'un petit enfant, ressemblant à une jeune Anglaise de six à sept ans. Trois becs de gaz brûlant à plein, cette petite forme se développa et devint vivante sous nos yeux.

Pour éviter d'inutiles répétitions, je vais dès lors décrire la façon merveilleuse adoptée par nos amis spirituels pour venir au milieu de nous.

Comme une colonne d'appui, je m'applique contre le côté droit de notre médium entrancé et j'entoure ses reins de mon bras gauche. J'ai ainsi toute facilité pour observer ce qui se passe.

Tantôt pendant que nous attendons une matérialisation, d'autres fois lorsque nous ne songeons pas à assister à ce grand mystère de

(1) Cette conférence vient d'être publiée en brochure.

parturition psychique, nous voyons un filet de vapeur comme celui qui sortirait de l'orifice d'une chaudière, traverser les vêtements noirs du médium, un peu au-dessous du sein gauche. Cela forme bientôt un nuage d'où l'on voit émerger, tantôt timidement, comme dans le cas de l'enfant cité plus haut, tantôt gaiement et avec aisance, quelqu'un des amis qui nous rendent de si fréquentes visites.

La forme enfantine qui se trouve au milieu de nous, est vêtue de blanc ; elle porte une magnifique chevelure dorée et se conduit en tout comme une enfant de l'âge qu'elle paraît avoir. Elle bat des mains, avance ses lèvres pour solliciter des baisers, que chacun lui donne. Elle parle d'une façon enfantine, en zézayant un peu. Jouant le rôle d'un frère aîné, le médium l'instruit, l'envoie ici et là chercher tantôt une chose tantôt une autre ; ce que l'enfant s'empresse de faire de la façon la plus naturelle. Puis revenant avec une entière confiance vers l'auteur masculin de son existence éphémère, la douce créature est graduellement résorbée et disparaît en se fondant de nouveau dans le corps de notre ami.

Je parle de la visite de ce charmant petit être, parce que dans cette soirée glaciale, signalée par une abondante chute de neige, elle fut marquée par un incident dramatique. On avait fait un grand feu, que l'on avait recouvert de cendres pour la soirée. Poussée par la curiosité, la jeune fillette heurta du pied un point des chenêts et fit subitement écrouler le feu, qui brilla soudain, en développant une chaleur telle que nous fûmes obligés de reculer nos sièges, en même temps que la fillette poussa un cri d'effroi et vint s'appuyer à ma droite en me jetant un tel regard, que je lui dis : « Vous êtes-vous brûlée, ma chérie ? » — « Oui répondit le médium, *car je l'ai senti* ! » Cependant à ce moment il se tenait loin du feu, à l'autre extrémité de la salle.

(On sait que cette communauté de sensation entre le médium et le fantôme a été souvent observée et que Mme d'Espérance l'a tout spécialement mise en lumière)

Une fois, le 25 septembre 1877, comme plusieurs figures d'un charme tout féminin étaient incomplètement sorties du flanc gauche du médium, je couvris les yeux de celui-ci avec la main gauche, tandis que ma droite touchait successivement les diverses parties de ces figures, joues, sourcils, gorge, lèvres, etc., et chaque

fois le médium annonça nettement ce que je touchais. Lorsque le fantôme est incomplètement sorti, cette communauté de sensations est moins difficile à comprendre que dans les cas où la séparation est absolue et que le médium a rompu avec sa main cette sorte de ligament vaporeux qui l'unit d'abord au fantôme. Le médium sortit un jour de la salle, laissant le fantôme au milieu de nous et lorsqu'il rentra, il sentit ce que le fantôme tenait en ce moment.

Dans cette remarquable soirée je vis une délicieuse femme-fantôme qui venait de rester quelques instants au milieu de nous, rentrer dans le médium. Je la conduisis vers lui et, lorsqu'elle en fut proche, le filament vaporeux se montra, se dirigeant vers la poitrine, et je pus tout à l'aise observer comment par ce lien si léger le fantôme était graduellement résorbé par le médium. M'appuyant contre celui-ci, j'avais passé mon bras gauche autour de sa ceinture, tandis que mon oreille gauche et ma joue posées sur la poitrine constataient les battements précipités de son cœur. Je pus ainsi voir rentrer dans sa robuste personne la forme si délicate qui lui était venue des sphères invisibles. J'étais alors à trois ou quatre pouces de cette forme en train de se désagréger, et je pus considérer la pureté de ses traits, la beauté de ses yeux et de sa chevelure, la délicatesse de sa complexion. Au moment où sa charmante main allait disparaître, je pus encore l'embrasser, lorsque déjà elle entrait en contact avec le vêtement noir qui recouvrait le corps de mon ami.

Comment après cela, et après tant d'autres occasions semblables, pourrais-je encore n'être pas spirite ?

En parcourant mon *journal*, je trouve à la date du 8 octobre 1877 qu'un fantôme, sorti comme tous les autres du côté gauche du médium, déclara avoir été son collègue et ami, et fut formellement reconnu comme tel par un des assistants.

M. A... formula le très vif désir que, si cela se pouvait faire sans danger, l'entité *Lily*, agissant comme contrôle, éveillât le médium de sa trance, de façon à lui permettre de voir au milieu de nous le fantôme parfaitement formé de son cher ancien collègue, car il n'avait jusque-là appris qu'après la séance la formation à ses dépens de son ami *Samuel*. La scène qui s'en suivit est plus facile à imaginer qu'à décrire. Frappé de stupeur en sortant de sa trance, notre ami considérait le fantôme, puis se levant du sopha où on

l'avait placé lorsque Lily l'éveilla, il se précipita vers son ancien compagnon d'étude, en s'écriant : « Comment ? Serait-ce Sam ? — Oui, j'affirme que c'est Sam ! » Ce furent alors des poignées de mains, des félicitations réciproques, le médium étant en proie à une gaîté folle, tandis que nous restions plongés dans l'étonnement devant un tel développement de ses facultés spirituelles.

Lorsque les deux amis voulaient parler en même temps, ils se trouvaient devant une sorte d'impasse momentanée : ni l'un ni l'autre ne pouvant rien articuler, le souffle du médium paraissant nécessaire à Samuel lorsqu'il voulait parler, de même que Samuel était nettement arrêté dans sa phrase lorsque le médium commençait à parler. Les deux amis si étrangement retrouvés avaient tant de choses à se dire !

Après avoir joyeusement causé avec nous, Samuel rentra dans le médium tombé en trance de nouveau.

Quelques autres fantômes sortirent ainsi, à travers les noirs vêtements du médium, sans y laisser la moindre trace de leur passage, puis il en vint un dont ma femme et moi avions déjà reçu la visite avec un autre médium, et que nous nommions *Alice*. Elle sortit du côté gauche de la poitrine du médium, comme Eve sortit du côté d'Adam. Nous la vîmes se former graduellement et lorsque je m'aperçus qu'elle m'avait reconnu je lui adressai la parole, avant que le médium eût rompu le lien vaporeux qui l'attachait encore à lui. Pendant plus d'une demi-heure cette chère créature se tint au milieu de nous, causant joyeusement, se livrant à toutes les fantaisies qui lui passaient par la tête, et m'aidant, comme elle l'avait déjà fait dans des occasions précédentes, à poursuivre des expériences pour prouver qu'*Alice* était bien *Alice* avec tous ses souvenirs de son heureux passé ; me chargeant de transmettre les plus affectueux messages à ceux qui ne pouvaient se trouver alors parmi nous. Puis en présence de nos amis elle vint au médium et se *fondit* en lui.

J'ai déjà signalé brièvement le très remarquable fantôme qui se montra pour la première fois dans une séance intime, le 8 octobre 1877, sous le nom du *Mahdi*. Sa peau bronzée qu'il me permet d'observer avec le plus grand soin, au moyen de ma lentille de Stanhope, ainsi que ses tatouages, les ongles de ses doigts et de ses orteils, ses mains fines, ses poignets, ses pieds, ses chevilles, ses bras noirs et

velus et ses membres inférieurs jusqu'aux genoux ; ses traits mobiles et pleins de vie, son regard profond de Sphinx, son nez impérieux et proéminent, la forme générale de sa face, son angle facial remarquable, ses yeux noirs, perçants mais sans dureté, ses cheveux souples et noirs, ses moustaches et sa longue barbe, ses membres secs et musculeux, sa taille de six pieds huit pouces, tout concourut à me fixer dans l'opinion que le Mahdi était un Oriental, mais non de l'Inde ni de l'Extrême-Orient.

La première fois qu'il vint parmi nous, il portait sur la tête une sorte de casque métallique d'où pendait sur son front un emblème, mobile, tremblant et brillant. Il me permit de le toucher et mes doigts rencontrèrent une faible résistance. Il semblait que cet objet fondait comme de la neige à mon contact, pour reprendre sa première forme un instant après. (1)

Voici un fait qui donnera une idée de la force du Mahdi, bien en rapport avec ses formes athlétiques. J'étais assis dans un fauteuil, lorsqu'il m'enleva jusqu'au niveau de ses épaules, sans effort apparent.

Il semblait s'intéresser à tout ce qui l'entourait, allant et venant dans la pièce, prenant chaque chose et l'examinant comme il est naturel que le fasse un homme des époques anciennes, transporté tout à coup dans notre milieu moderne. Comme il observait un plat contenant des pommes sèches, je l'invitai à en manger une. Notre médium était à ce moment à une distance de six ou sept pieds, refusant de prendre aucun fruit et affirmant qu'il goûterait tout ce que mangerait le Mahdi. Je me demandai comment cela pourrait se faire, et tandis que de la main droite j'offrais une pomme au Mahdi, de la gauche je tendis au médium une feuille de papier sur laquelle je vis bientôt tomber de ses lèvres la peau et le cœur de la pomme que mangeait le Mahdi. J'ai gardé le papier et les débris que je tiens à la disposition des chimistes.

Après divers incidents que j'ai rapportés ailleurs, je fis asseoir le Madhi devant une petite table et, lui mettant un crayon en main, je le priai d'écrire quelque chose. Il tint d'abord le crayon comme un stylet, mais lorsque je lui eus montré la manière de s'en servir,

(1) Nous signalons le fait aux intelligents critiques qui ont plaisanté le casque de Bien-Boa à la villa Carmen. (*N. d. l. r.*)

il écrivit, non de gauche à droite, mais en sens inverse, en traçant quelques caractères orientaux. Pendant qu'il écrivait je me tenais derrière lui, posant ma main droite sur son épaule du même côté, tandis que de la gauche je maintenais ma carte de visite sur le revers de laquelle il écrivait.

Il écrivit une seconde fois, le 22 janvier 1878, et cette fois il y eut ceci de particulier, que, le médium se tenant à environ dix-sept pieds du fantôme et causant en pleine lucidité avec une dame, sans se préoccuper de son fantôme, ce fut l'esprit Samuel qui contrôla ce dernier. On vit ainsi un esprit contrôler un autre esprit. Sous cette influence le Mahdi écrivit alors de gauche à droite, comme les Occidentaux. »

M. Colley donne encore quelques autres détails et termine en promettant un second rapport sur les autres phénomènes observés par lui, qu'il se propose de soumettre au prochain congrès de l'Eglise d'Angleterre.

Pour la traduction : D[r] DUSART.

De la Matière à l'Esprit

La doctrine matérialiste a longtemps régné sur le monde scientifique, mais sa domination parait toucher à sa fin. Ce n'est plus seulement du dehors que lui viennent les attaques ; ce ne sont plus seulement les spiritualistes, à quelque école qu'ils appartiennent, qui contestent ses principes : c'est dans les rangs de ses adeptes que surgissent les schismatiques, ce sont des savants de profession qui émettent des doutes et même des négations contre les dogmes de la science — car, quoi qu'elle en dise, la science aussi a ses dogmes. — En un mot, le matérialisme passe, en ce moment, par un état de crise.

C'est là une impression que nous avons ressentie bien des fois en suivant les récents progrès des découvertes scientifiques et les spéculations des savants les plus autorisés sur les « faits nouveaux » que leur ont fournis l'expérience et l'observation de la nature.

Cette impression, nous l'avons particulièrement éprouvée en lisant l'ouvrage récemment publié par M. Gustave Le Bon sur l'*Evolution de la matière* (1) et nous voudrions la faire partager à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux les principales pièces du procès.

(1) *Bibliothèque de Philosophie scientifique. L'Evolution de la matière* par le D[r] Gustave Le Bon, 1 vol. in-16, Paris, Ernest Flammarion éditeur 1905.

*
* *

L'évolution d'une chose comprend son origine, ses diverses modifications ou métamorphoses pendant qu'elle existe,et sa fin.

Quelles sont les origines, les phases et les fins de la matière ?

Depuis huit ans, avec une persévérance et une impartialité dignes d'éloges, M. Le Bon fait sur ce sujet des recherches et des expériences dont les résultats, consignés dans de nombreux mémoires, se trouvent condensés et synthétisés dans l'ouvrage sus-dit.

Inutile de démontrer, on le sent assez, que la question traitée intéresse au plus haut point tout le monde, et spécialement les spirites.

Essayons donc de résumer les expériences de l'auteur et les idées qu'elles lui ont suggérées, afin de voir quel profit nous en pourrons tirer.

Pour apprécier à leur juste valeur les expériences de M. Le Bon, il faut d'abord se rappeler les principes fondamentaux de la science moderne, les axiomes admis par les savants.

Suivant les idées classiques, tout au monde n'est que matière. Cette matière est composée de petits éléments invisibles, nommés atomes, lesquels atomes sont indestructibles et constituent, par leurs diverses combinaisons, tous les êtres qui existent dans l'univers, de la mousse au cèdre, du ciron à l'éléphant, de l'huître à l'homme, qui forme le degré supérieur de l'échelle des êtres et au delà duquel il n'y a plus rien.

Un second principe, conséquence du premier, est la conservation de la matière et de l'énergie, celle-ci étant, assure-t-on, inhérente à la matière.

En vertu de ce principe, quelles que soient les transformations subies par les corps, la matière reste intacte, les mêmes poids, les mêmes quantités atomiques existent et se retrouvent toujours. RIEN NE SE PERD.

Il y a encore un troisième principe, qui ne nous paraît pas se concilier très bien avec les deux autres, mais que les savants n'hésitent pas à admettre : Les éléments qui entrent dans la composition des corps sont pondérables ou impondérables et la séparation est nettement tracée entre les uns et les autres : le pondérable ne peut devenir impondérable *ni vice versa*.

Telle est en abrégé la doctrine atomique.

Or, des découvertes récentes dues, les unes à l'observation, les autres à l'expérience, paraissent en contradiction manifeste avec cette doctrine ; c'est pourquoi M. Le Bon la rejette et cherche à en édifier une autre.

« Cette théorie atomique, dit-il, que tous les livres enseignent encore, est un des meilleurs exemples à citer de ces hypothèses scientifiques, que chacun défend sans y croire. Berthelot la qualifie de *roman ingénieux et subtil*. »

*
* *

Quels sont les faits qui se trouvent en opposition avec cette théorie ? M. Le Bon en indique cinq principaux :

1° Les faits révélés par l'étude de la dissociation électrolytique ; 2° la découverte des rayons cathodiques ; 3° celle des rayons X ; 4° celle des corps radio-actifs comme l'uranium et le radium ; 5° la démonstration que la radio-activité n'appartient pas uniquement à certains corps, et constitue une propriété générale de la matière.

Cette dernière démonstration forme le principal objet des expériences faites et exposées par M. Le Bon.

Il résulte de ces expériences, non seulement que les corps se décomposent et se transforment, mais que, sous l'action de causes souvent très faibles, leurs éléments constitutifs se dissocient, se désagrègent, s'évanouissent ; et que, dans cette opération, ils dégagent une immense quantité d'énergie, dont on n'a pas eu la moindre idée jusqu'à ces derniers temps.

Bref, les radiations émises par tous les corps de la nature sont un dégagement d'énergie accompagné de destruction d'atomes, d'anéantissement de la matière.

Donc, la matière n'est pas éternelle, comme on nous l'enseigne ; les atomes ne sont pas immuables et insécables, comme on le croit.

Ces constatations ont conduit M. Le Bon à poser en principe — dont il a fait l'épigraphe de son livre — que : RIEN NE SE CRÉE. TOUT SE PERD.

Cet axiome est peut-être un peu paradoxal, du moins c'est notre avis, mais ce n'est pas ici le lieu de nous y arrêter. En tout cas, il est le trait caractéristique de la synthèse esquissée par M. Le Bon.

Autre résultat des mêmes expériences : Dans sa dissociation, la matière pondérable passe, avant de s'évanouir, par un état intermédiaire qui sert de lien entre le pondérable et l'impondérable. Elle acquiert des propriétés qui tiennent à la fois de la matière et de l'éther. M. Le Bon définit ainsi ce nouvel état de la matière :

« Une substance ni solide, ni liquide, ni gazeuse, qui ne pèse pas, qui traverse les obstacles et qui n'a de propriété commune avec la matière qu'une certaine inertie et encore une inertie variant avec la vitesse, se différencie très nettement de la matière. Elle diffère aussi de l'éther, dont elle ne possède pas les attributs. Elle forme donc une transition entre les deux. »

Les résultats de ces expériences sont résumés par M. Le Bon dans les quatre propositions suivantes :

1° La matière, supposée jadis indestructible, s'évanouit lentement par la dissociation continuelle des atomes qui la composent.

2° Les produits de la dématérialisation des atomes constituent des substances intermédiaires par leurs propriétés entre les corps pondérables, et l'éter impondérable c'est-à-dire entre deux mondes considérés jusqu'ici comme profondément séparés.

3° La matière, jadis envisagée comme inerte et ne pouvant restituer que l'énergie qu'on lui a d'abord fournie, est au contraire un colossal

réservoir d'énergie — l'énergie intra-atomique — qu'elle peut dépenser sans rien emprunter au dehors.

4° C'est de l'énergie intra-atomique, qui se manifeste pendant la dissociation de la matière, que résultent la plupart des forces de l'univers, l'électricité et la chaleur solaire notamm nt.

* * *

Ces faits, affirmés par M. Le Bon, nous ne les appuyons ni les contestons, car nous n'avons ni le temps ni les moyens de répéter ses expériences. A cet égard, la parole est aux physiciens et aux chimistes, non aux philosophes.

Acceptons-les donc provisoirement tels quels et passons à leur interprétation, à la synthèse établie par l'expérimentateur.

M. Le Bon reconnaît que les hypothèses sont nécessaires pour expliquer les résultats obtenus par la méthode expérimentale, et même pour guider l'expérimentateur dans ses recherches. C'est une franchise dont nous devons lui savoir gré : Il y a tant de gens qui refusent aux autres le droit à l'hypothèse, sans doute pour pouvoir en faire eux-mêmes, tout à leur aise, et des moins vraisemblables !...

Les principes hypothétiques posés par M. Le Bon me paraissent pouvoir se réduire aux points suivants :

1. La matière ne nous est accessible que par l'intermédiaire des forces agissant sur nos sens. (p. 13).

2° Les forces de l'univers ne nous sont connues que par des perturbations d'équilibre. L'état d'équilibre constitue la limite au-delà de laquelle nous ne pouvons plus les suivre (p. 88.)

3° La matière n'est qu'un état particulier d'équilibre de l'éther, (élé ment immatériel de l'univers). (p. 94).

4° L'éther et la matière forment les deux termes extrêmes de la série des choses. (p. 95).

5° Il est probable que les rayons X ont leur siège dans l'éther et qu'ils représentent l'extrême limite des choses matérielles, une des dernières étapes de l'évanouissement de la matière avant son retour à l'éther (p. 121).

6° (Conséquence du précédent article) : L'émanation radio-active représente les premiers stades de la dissociation de la matière. (p. 129).

7° L'éther est sans doute la source première et le terme ultime des choses, le substratum des mondes et de tous les êtres qui s'agitent à leur surface. (p. 87).

8° (Complément du précédent) : Dans l'état actuel de la science, on ne voit que l'éther qui ait pu constituer le point de départ cosmique, et toutes les investigations ramènent à le considérer comme l'élément fondamental de l'Univers. Les mondes y naissent et y vont mourir. (p. 291).

9° Non seulement la matière est d'une mobilité extrême, mais encore est doué d'une sensibilité inconsciente, dont la sensibilité consciente d'aucun être vivant ne saurait approcher. (p. 232).

10° Toutes les opérations des êtres vivants si précises, si admirablement adaptées à un but, sont dirigées par des forces dont nous n'avons aucune idée, et qui se conduisent exactement comme si elles possédaient une clairvoyance très supérieure à la raison. Ce qu'elles accomplissent à chaque instant de notre existence est très au-dessus de ce que peut réaliser la science la plus avancée. (p. 275).

11° Tout être vivant est entouré d'une atmosphère composée des vapeurs qu'il exhale, des radiations de grande longueur d'onde qu'il émet constamment. Si nos yeux pouvaient tout voir, un être vivant nous apparaîtrait comme un nuage aux changeants contours. (p. 243).

12° La matière retournée à l'éther ne peut plus redevenir matière ou, au moins ne le pourrait que par les accumulations colossales d'énergie qui demandèrent de longues successions d'âges pour la former et que nous ne saurions produire sans posséder la puissance attribuée par la Genèse au créateur. (p. 70).

13° Pour transformer l'éther en matière il faudrait disposer d'une colossale énergie. Mais la transformation inverse de la matière en éther ou en substances voisines de l'éther est au contraire réalisable. » (p. 95)

*
* *

L'importance philosophique de ces axiomes n'échappera à personne. Les spiritualistes de toutes les écoles pourront y puiser de nouvelles armes pour défendre leurs idées.

M. Le Bon reconnaît lui-même que les causes dissociatrices de la matière agissant à très petites doses, ce principe sera fécond et « trouvera son application non seulement en chimie et en physiologie, mais encore en thérapeutique ». On ne se moquera donc plus des dilutions et des doses infinitésimales de l'homœopathie.

Depuis longtemps déjà M. Berthelot a réhabilité l'alchimie et il n'est pas le seul chimiste aujourd'hui à rendre justice aux aînés. Les recherches de M. Le Bon viennent renforcer ce parti.

La substance intermédiaire que M. Le Bon découvre entre la matière et l'éther et l'atmosphère qui, d'après lui, entoure tous les êtres vivants, n'est pas non plus pour donner tort aux magnétiseurs et à leur fluide.

Les spirites pourront également voir quelque analogie, pour ne pas dire une complète identité, entre leur périsprit et la matière radiante.

M. Le Bon nous affirme que nous pouvons bien éthériser la matière, mais non matérialiser l'éther.

Admettons qu'il en soit ainsi, pour nous, dans l'état actuel de nos connaissances.

Mais 1° Etant donné que de très petites causes suffisent pour dissocier la matière, l'analogie veut que de très petites causes suffisent aussi pour matérialiser l'éther ; il ne s'agit que de les découvrir ; or, on a dévoilé

assez d'autres secrets de la nature pour ne pas désespérer de trouver aussi celui-là.

2° En attendant, il n'est pas impossible, ni même improbable que des êtres un peu supérieurs à nous en intelligence ou en force, connaissent ce secret et puissent matérialiser l'éther. Et alors, les apports et les matérialisations spirites n'ont plus rien d'inadmissible *a priori*, même aux yeux de la science. C'est une question de fait à observer attentivement et à contrôler rigoureusement.

J'entends ici l'objection de M. Le Bon. Il faudrait des forces colossales pour transformer l'éther en matière.

Qu'en savons-nous ? L'objection de M. Le Bon se fonde sur son hypothèse que la dématérialisation est un dégagement de forces et une destruction définitive de matière, et que les corps radio actifs émettent de grandes quantités d'énergie sans en rien récupérer.

Cette hypothèse n'a rien d'objectif, ni même de vraisemblable. La discussion ne serait pas ici à sa place, car elle nous mènerait trop loin. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est en opposition avec la grande loi universelle qui nous enseigne qu'il n'y a pas d'endosmose sans exosmose, d'expiration sans inspiration, d'assimilation sans désassimilation.

*
* *

Etant hypothétiques, les axiomes posés par M. Le Bon relèvent du raisonnement autant au plus que de l'expérience. Ils peuvent se résumer dans les trois points suivants :

1° Nous ne connaissons la matière que par les forces ; 2° les forces, que par leurs effets, les mouvements ; 3° ce que nous appelons la matière n'est qu'un état transitoire, éphémère de la substance universelle, de l'éther. Tout vient de l'éther et tout y retourne.

Mais qu'est-ce que cet éther, principe et fin de toutes choses ? Nul ne le sait. C'est une hypothèse depuis longtemps admise par la science et qui paraît nécessaire à M. Le Bon pour donner à la matière une origine et une fin

Comment l'éther engendre tout ? Nous n'en savons rien. Il se matérialise, nous dit-on.

Inutile de faire remarquer la pétition de principe contenue dans cette proposition. Notons seulement ce verbe réfléchi : L'éther *se* matérialise ; c'est-à-dire qu'il agit sur lui-même.

L'éther n'est donc pas un principe, il n'est pas simple, *un* ; il est à la fois agent et patient ; il est composé pour le moins de deux éléments, l'un qui agit, l'autre qui reçoit l'action.

M. Le Bon nous dit que l'éther est immatériel.

Qu'en sait-il, et comment l'éther engendrerait-il la matière s'il ne la contenait en puissance ?

Pour M. Le Bon, la matière est non seulement mobile et sensible, mais encore intelligente.

Toute matière est-elle également sensible et intelligente ? L'observation la plus superficielle de la nature répond : Non. La sensibilité et l'intelligence ne sont donc pas des qualités essentielles de la matière, car en bonne philosophie, ce qui est essentiel à une chose ne peut y exister d'une manière variable.

La matière fût-elle, par son essence, intelligente et sensible, n'étant elle-même qu'un accident de l'éther, il faudrait admettre que ces qualités lui viennent de sa source, de l'éther.

L'éther serait donc à la fois matériel et immatériel, mobile, sensible, intelligent. Toutes ces qualités réunies prouvent évidemment, encore une fois, que le sujet qui les possède, l'éther, n'est pas une substance simple.

De toute façon, le monisme matérialiste n'est donc plus soutenable.

Comme on le voit par ces quelques critiques, la synthèse universelle esquissée par M. Le Bon laisse encore beaucoup de points obscurs ; mais, d'abord, on ne peut pas tout faire à la fois, et nous ne doutons pas que l'auteur, continuant ses expériences et ses méditations, n'arrive à l'améliorer.

Et puis, telle qu'elle est, elle donne dans la forteresse matérialiste un coup de bélier qui y ouvre une irréparable brèche.

Nous ne pouvons donc que remercier très sincèrement M. Le Bon de la contribution, volontaire ou involontaire, qu'il apporte à la doctrine spirite, et nous ne saurions trop l'encourager à poursuivre ses recherches et ses méditations sur la matière et son évolution.

ROUXEL.

Fête Anniversaire d'Allan Kardec

Conférence G. Delanne

Matérialisation des esprits ; phénomènes observés à la villa Carmen, à Alger.

A l'occasion de la fête anniversaire annuelle que donnait en l'honneur de notre compatriote Allan Kardec, le grand apôtre du spiritisme, la *Fédération lyonnaise des spiritualistes modernes*, le bureau fédéral avait eu la bonne pensée de faire entendre au public lyonnais, dans une conférence publique qui a eu lieu dimanche dernier, l'un des hommes les plus autorisés par ses études et ses recherches scientifiques, et les plus réputés par le talent, M. G. Delanne, ingénieur-directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*.

La conférence faite par ce dernier sur la matérialisation des esprits, autrement dit : les fantômes des morts et les apparitions, empruntait un intérêt tout particulier aux récents événements qu'il a été à même d'ob-

server et de contrôler, à la villa Carmen, à Alger, chez Mme la générale Noël, en compagnie du savant et distingué professeur de physiologie, M. Richet, membre de l'Académie de médecine de Paris, événements qui ont fait le tour de la presse, en soulevant une bien légitime émotion dans le monde des penseurs et des savants.

Pendant près de trois heures, l'éminent conférencier a tenu un auditoire composé de plus de 1.200 personnes, sous le charme de sa parole sobre, simple et élégante, et avec une précision et un intérêt croissants, a exposé d'une façon lumineuse les faits dont il a été témoin.

Après un rapide exposé de la question des hallucinations véridiques, visions et apparitions réelles, et après avoir établi les preuves du dédoublement de l'être humain : expériences du colonel de Rochas sur l'extériorisation, M. Delanne a fait ressortir ce fait capital : que ces manifestations sont identiques, que l'agent soit vivant ou mort ; c'est le même phénomène qui se produit.

Les matérialisations existent ; il y en a eu à toutes les époques ; dans l'antiquité comme de nos jours, il suffit de citer à notre époque les expériences de M. Crookes, membre de la Société royale de Londres, un savant universellement connu, de Lombroso, célèbre criminaliste, Morselli, Dr Gibier, etc.

Puis, le conférencier aborde les phénomènes observés par lui et le professeur Richet, à la villa Carmen ; il explique les minutieuses précautions prises par eux pour éviter toutes causes d'erreurs, et rendre impossible toute supercherie, ainsi que pour assurer le contrôle rigoureux et constant des phénomènes, au cours de chaque séance.

C'est donc un témoin qui parle de ce qu'il a vu, observé, et cela avec une attention toute scientifique, et son témoignage est corroboré par celui du professeur Richet dont le nom fait autorité, et dont la science et la haute honorabilité sont de sûrs garants de la vérité et de l'existence les phénomènes observés.

Or, il est hors de doute que la matérialisation d'un esprit qui dit s'appeler Bien-Boâ, s'est produite à plusieurs reprises, au cours des séances de la villa Carmen.

En présence de MM. Delanne et Richet, et aussi d'autres personnes assistant aux séances, le fantôme de B. B. s'est formé sous leurs yeux, a marché dans la salle, a parlé, échangé des serrements de main avec les membres présents, a été photographié à plusieurs reprises et, qu'enfin, il a respiré comme une personne naturelle, ainsi que le prouve l'expérience concluante de la baryte, imaginée par le professeur Richet.

Ce n'est pas un mannequin, non plus qu'un déguisement ; l'apparition est bien réelle ; le fantôme se déplace, disparaît en quelques secondes en un point du parquet et se reforme et reparaît presque aussitôt, non loin de là, et cela à plusieurs reprises. Il y a là une preuve absolue, indéniable, l'apparition sort du parquet et elle y rentre ; c'est un fait constaté, con-

trôlé, et l'on ne peut rien contre un fait, brutal comme un chiffre, et rigoureusement exact.

Des adversaires peu scrupuleux ont voulu, et dernièrement contre toute évidence, prétendre que MM. Richet et Delanne avaient été mystifiés et que leur bonne foi a été surprise.

Le conférencier a fait bonne et prompte justice de ces affirmations sans preuves, et établi que ni lui, ni M. Richet n'avaient pu se tromper ou être trompés.

Rappelant les paroles du célèbre professeur Crookes M. Delanne a ajouté : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis, j'affirme que cela est ».

La matérialisation des esprits s'impose comme un fait scientifique à l'observation et à l'étude de tous les penseurs sérieux, de tous les savants de bonne foi.

C'est avec une grande précision, sans artifices oratoires, par le simple énoncé des faits, que M. G Delanne a exposé, avec une sobriété d'expérimentateur, et le souci d'une observation méticuleuse, ces expériences de la villa Carmen, laissant son auditoire songeur devant cette admirable vision de l'Au Delà, devenue réalité tangible, preuve manifeste de la survie, après la désagrégation du corps, du principe actif, intelligent de la personnalité humaine, et de la communion possible des prétendus morts avec les vivants.

Les faits modernes et récents ne sont donc qu'une répétition des faits semblables que l'histoire a enregistrés dans le passé, tels que la Pythonisse d'Endor, Samüel, le fantôme de Brutus, l'apparition du Christ à ses apôtres, la bi-location des saints... affirmant ainsi d'une manière scientifique la loi naturelle de la survivance de l'âme.

Le dernier mot reste à la science pour expliquer et résoudre ce troublant problème de l'Au-Delà.

H. R.

Le Tout Lyon, 8 avril 1906.

Quelques séances avec le médium A. V. Peters

En février dernier, nous avons assisté à une nouvelle série de séances avec le médium Peters, de Londres, et nous allons raconter ici quelques-uns des incidents intéressants qui s'y produisirent.

A une séance qui eut lieu chez nous le 10 février, le médium décrivit une jeune fille à côté d'une dame qui était parmi les assistants, Mme Renoult (90 rue Cambrone). Cette jeune fille paraissait

avoir vingt ans environ ; elle était brune, avait un visage ovale, des yeux bruns et des lèvres assez pleines ; d'autres détails physiques furent donnés, et Mme Renoult reconnut immédiatement sa fille, déclara qu'ils étaient tous exacts. La jeune fille avait beaucoup souffert avant sa mort, dit alors le médium, les douleurs avaient tout à fait épuisé ses forces, le mal avait commencé à la poitrine, mais peu à peu il avait gagné tout le corps. On n'avait pu la soulager un peu qu'en mettant quelque chose de très chaud sur les endroits douloureux... Mme Renoult sanglota d'émotion, sa fille avait souffert de tuberculose, nous raconta-t-elle, et à la fin de sa maladie, elle supportait même des applications brûlantes.

Le médium continua. La jeune fille avait été vive et intelligente, d'un caractère très affectueux, et sympathique : tous ceux qui la connaissaient, l'aimaient. Le soir qui précédait le jour de la séance, la mère s'était agenouillée, priant Dieu de permettre à sa fille de venir lui donner les preuves dont elle avait tant besoin. L'esprit avait été, alors, à côté d'elle, et l'avait embrassée au front, sous les cheveux, comme la jeune fille en avait autrefois l'habitude... La mère avait une photographie de sa fille où celle-ci restait debout, les mains pliées... Ainsi..., et le médium se leva et indiqua la position. « Ah oui » ! s'écria Mme Renoult, « c'est exactement ainsi », (et quelques jours après elle nous apporta la photographie, pour que nous puissions en juger). Elle nous raconta aussi qu'elle croyait quelquefois sentir le baiser de sa fille du côté gauche du front. C'était, nous dit le médium, l'esprit lui-même qui lui donna les détails indiqués, et elle était très heureuse d'avoir pu se manifester.

Un esprit masculin fut ensuite dépeint, et Mme Renoult reconnut un frère. Il dit, comme une petite preuve, qu'il avait eu l'habitude de beaucoup taquiner sa sœur, et celle-ci s'exclama : « Ah oui, par exemple ! »

Le nom de « Marie » fut prononcé par l'esprit et Mme Renoult nous dit que c'était le nom de la femme de son frère.

Le médium donna ensuite pour une autre dame, Mme Basse, (61 rue Saussure), la description détaillée d'un jeune homme de 20 à 25 ans. C'était son fils Après l'avoir dépeint au physique, le médium décrivit son caractère. Ce jeune homme avait été d'une nature affinée et sensitive, il était au-dessus de son entourage, et souffrait beaucoup

d'être en contact forcé avec des natures plus grossières, qui ne le comprenaient pas, et qui empêchaient le libre développement de ses facultés. Il avait souvent envie de s'enfuir de ce milieu, mais il était bon et énergique et, pour ceux qu'il aimait, il savait se vaincre et cacher ses souffrances. Il était très intelligent, étudiait beaucoup, avait de la volonté et de l'ambition, la vie semblait lui promettre beaucoup... Le médium vit certains instruments mécaniques qu'il lui était difficile de dépeindre, il pensait que cela voulait dire que le jeune homme était ou voulait être ingénieur. Mme Basse comprit tout, tout était exact, et elle était très émue.

Le médium dit ensuite que le jeune homme avait beaucoup souffert pendant les derniers temps de sa vie, mais il n'avait pas été longtemps malade, il avait eu une forte fièvre, avait souffert de la soif... On lui avait mouillé le front avec un mouchoir trempé à l'eau de Cologne. Le médium le vit dans un hôpital. « Pas exactement un hôpital », répondit Mme Basse, « c'était une maison de santé privée ». « Mais il y a plusieurs lits dans la même chambre » dit le médium, et c'était exact.

L'esprit dit qu'il était très heureux, et surtout maintenant qu'il avait pu enfin se communiquer à sa mère.

A une autre séance qui eut lieu, également chez nous, le 12 février, il y eut une série d'incarnations, non seulement des esprits familiers du médium, qui paraissent très distincts les uns des autres, par leurs différentes façons de penser et de s'exprimer, mais aussi d'esprits, amis personnels des assistants.

Un jeune homme vint en tambourinant sur la table, avec la gaîté de la jeunesse, comme il en avait eu l'habitude en vivant, et donna ainsi immédiatement une preuve d'identité à ses parents, M. et Mme L. White (104 rue de la Tour). Il raconta sa mort; comment il était tombé d'un rocher près de la mer et s'était blessé à la tête, il avait ensuite perdu conscience, et ne s'était retrouvé qu'en se voyant, comme esprit, à côté de son corps mort. Il avait d'abord beaucoup pleuré, avait été désolé de se voir séparé de ses parents, mais son grand-père était venu le trouver, et il était heureux maintenant. Au commencement de la séance le médium avait dépeint cet esprit, par clairvoyance, et il avait ajouté que le jeune homme, quand il écrivait des lettres à ses parents, avait l'habitude d'y faire de petits dessins pour illustrer ce qu'il racontait.

Ces détails furent déclarés exacts par M. et Mme White ; et, dans un autre esprit, dépeint par le médium, ils reconnurent le grand-père du jeune homme.

Un esprit qui parut troublé, et qui avait quelque chose de tragique et de heurté dans la voix, s'incarna dans le médium et dit : « J'ai froid et je suis dans l'obscurité ». « Ah ! » s'écria Mme F ; une américaine, qui était présente, « ceci est pour moi. ».

L'esprit prit sa main et lui parla mélancoliquement. « Vous étiez toujours brave, bonne et courageuse » dit-il entre autres choses, « mais moi, j'étais un lâche, une brute... pouvez-vous me pardonner, et Dieu me pardonnera-t-il ? » Mme F. lui dit en pleurant qu'elle lui avait pardonné, et qu'elle tâchait de l'aider avec sa sympathie, et l'esprit lui répondit qu'il le savait, cela lui avait fait du bien. Mme F. nous dit ensuite qu'elle avait immédiatement reconnu cet esprit, parce qu'elle avait reçu le matin même, une lettre d'Amérique, racontant que cet esprit s'était manifesté là-bas en disant ces mêmes paroles : « J'ai froid et je suis dans l'obscurité ».Tout ce qu'il avait dit était exact, « c'était une tragédie » ajouta-t-elle.

Au commencement de la séance, le médium avait dépeint, avec force détails, un esprit qui fut reconnu par un des assistants, M. H. comme son frère, et l'esprit remercia ce Monsieur de ce qu'il faisait pour les siens. Plus tard, cet esprit s'incarna dans le médium et fredonna un cantique qu'il aimait beaucoup et qu'il avait l'habitude de chanter à la maison.

A une séance qui eut lieu le 16 février, le commandant X tendit au médium une mèche de cheveux enveloppée d'une étoffe légère. « Ceci a appartenu à une personne très délicate et sensitive,.. une femme, qui paraît maintenant très loin, dans les sphères supérieures... elle n'a plus rien de terrestre. Cet esprit ne semble pas venir à moi, il faut que je le cherche au loin, il est très élevé... Maintenant je vois un esprit matérialisé entouré de draperies blanches ; ou bien cette femme s'est déjà matérialisée ou elle va le faire. Mais j'ai toujours cette sensation d'une grande élévation. »

Le commandant nous raconta plus tard que la mèche de cheveux avait appartenu à l'esprit Katie King ; on la lui avait coupée la dernière fois qu'elle s'était matérialisée.

L'esprit Moonstone, contrôlant le médium, donna à un jeune homme présent, Monsieur A. G. une excellente description psycho-

métrique d'une femme vivante, dépeignit aussi un portrait existant de cette personne et ajouta : « Vous aimez mieux cette femme que les esprits », ce que M G. ne nia pas. « Mais il y a un esprit à côté de vous » dit alors Moonstone, et il donna une description détaillée d'une vieille femme portant un bonnet. M. G. qui cherchait parmi ses parents et amis ne la reconnut pas. « Si », dit Moonstone « vous la connaissez, c'était, je crois, une bonne, et elle s'occupait beaucoup de vous lorsque vous étiez enfant,elle vous aimait beaucoup ; elle est là, à côté de vous, et elle dit : « Mon garçon, mon garçon ».

« Oui, oui », dit alors M. G., « c'est exact, je la reconnais. »

Se tournant ensuite vers deux frères, le docteur et l'avocat C., Moonstone décrivit, avec beaucoup de détails physiques et moraux un esprit qui était, selon ces deux messieurs, leur grand-père. « Il était très faible vers la fin de sa vie » dit Moonstone, mais il n'était pas longtemps au lit et la mort semble avoir été assez soudaine ». — Non, répondirent les frères, ceci n'était pas exact. « Je ne me trompe pas » dit Moonstone, « mais je ne me suis peut-être pas bien exprimé ; il était malade depuis longtemps, mais il ne gardait pas le lit longtemps, et la mort est venue dans un moment où l'on ne l'attendait pas ». « Oui » firent alors ces messieurs, « c'est tout à fait exact. »

« J'entends maintenant le nom de Jean » dit Moonstone. « Non », répondirent Messieurs G. « il ne s'appelait pas Jean, et nous ne connaissons personne de ce nom ». « Si » dit Moonstone, « c'est un autre esprit qui est là, il s'appelle Jean, et vous le connaissez, mais il y a très longtemps qu'il est mort. »

« En effet, » s'exclamèrent-ils, « nous savons qui c'est ».

Si nous mentionnons ces derniers incidents, c'est surtout parce qu'ils ne peuvent guère s'expliquer par la transmission de la pensée ; ce ne sont que quelques exemples pris parmi beaucoup d'autres semblables.

Nous pourrions raconter beaucoup d'autres choses intéressantes sur les sept séances auxquelles nous avons, cette fois, assisté, mais nous ne voulons pas trop prolonger cet article ; d'ailleurs nous n'avons voulu parler que des manifestations sur lesquelles nous avons pu immédiatement prendre des notes suffisantes.

Ellen Letort. Charles Letort, 23, rue du Bac.

Nécrologie

Mme Ernest Bosc, l'écrivain spiritualiste bien connu, s'est désincarnée le 20 mars dernier, à Nice. C'était un remarquable médium, dont la clairvoyance a été maintes fois constatée, et cette dame faisait fréquemment servir sa faculté au soulagement des malheureux sans calculer son temps ou sa peine.

Mme Ernest Bosc, (de son nom de plume M. A. B.) a produit une assez grande quantité de romans ésotériques, qui exposent les idées spiritualistes, théosophiques et occultistes sous une forme familière accessible au grand public.

Nous sommes persuadés que la vie si bien remplie de cette femme de bien lui assure dans l'au-delà une vie heureuse, qui sera la juste récompense de son existence terrestre, consacrée tout entière à la propagation de l'idée d'immortalité.

Etude sur Jeanne d'Arc

(Suite) (1)

M. Brierre de Boismont poursuit ainsi :

La pensée philosophique de ce siècle, qui n'admet que les sciences exactes, explique les phénomènes de la vie par l'intervention des agents physiques et chimiques, rejette ce qui n'est pas positif, doit naturellement proscrire tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Mais, quelques arguments que l'on emploie pour faire triompher la doctrine du positivisme, quelque ironie hautaine que l'on affecte en prédisant la ruine honteuse des idées spéculatives, il y aura toujours des milliers d'esprits chez lesquels prédomine le sentiment, qui iront à la recherche de l'idéal et se consoleront des misères de ce monde, qu'aucun système n'a encore pu affaiblir, par la contemplation des immensités de l'infini. Je ne puis mieux faire comprendre ma pensée qu'en citant quelques lignes de l'introduction de M. Baudelaire dans ses *Paradis artificiels :*

« Ceux, dit-il, qui savent s'observer eux-mêmes et qui gardent la mémoire de leurs impressions ; ceux-là qui ont su, comme

(1) Voir le No d'Avril p. 601.

Hoffmann, construire leur baromètre spirituel, ont eu parfois à noter, dans l'observatoire de leur pensée, de belles saisons, d'heureuses journées, de délicieuses minutes. L'homme s'éveille alors avec un génie jeune et vigoureux. Le monde extérieur s'offre à lui avec un relief puissant, une netteté de contours, une richesse de couleurs admirables. Le monde moral ouvre aussi ses vastes perspectives, pleines de clartés nouvelles. L'homme gratifié de cette béatitude, malheureusement rare et passagère, se sent à la fois plus artiste et plus juste, plus noble, pour tout dire en un mot. »

« Cette acuité de la pensée, cet enthousiasme des sens et de l'esprit, ont dû, en tout temps, apparaître à l'homme comme le premier des biens ; c'est pourquoi, ne considérant que la volupté immédiate, il a, sans s'inquiéter de violer les lois de sa constitution, cherché dans la science physique, dans la pharmaceutique, dans les plus grossières liqueurs, dans les parfums les plus subtils, sous tous les climats et dans tous les temps, les moyens de fuir, ne fut-ce que pour quelques heures, son habitacle de fange, et, comme le dit l'auteur de Lazare, « d'emporter le paradis d'un seul coup ».

Lorsque l'esprit est ainsi transporté sur la montagne, s'il croit, comme tant d'autres, à l'existence d'un monde moral composé d'êtres immatériels, la vision qui sera conforme à sa croyance ne l'étonnera en rien, et ceux qui partageront ses convictions, le regarderont comme le résultat de l'état de son âme.

Dans ce champ si riche et si peu connu, nous n'avons entrevu qu'un sentier ; nous verrons, à mesure que nous avancerons, ces sentiers, ou plutôt ces états de l'esprit se multiplier et présenter des phénomènes extraordinaires sans que la raison en soit amoindrie. Quoi ! ce serait dans ces agrandissements, ces illuminations de la pensée qui l'élèvent à de si grandes hauteurs, qu'on prétendrait chercher ses faiblesses, ses humiliations, ses éclipses ! Cette doctrine du nivellement peut, à la rigueur, ne pas nous surprendre, mais elle n'a nullement nos sympathies.

Il existe donc des états intellectuels où la conception se fait image ; c'est au développement de cette proposition que nous consacrons ce travail, en prenant pour exemple Jeanne d'Arc.

Le caractère de la noble fille dont nous allons étudier les hallucinations, a été très bien tracé par les éminent historiens de notre époque, aussi les croyons-nous dans le vrai lorsqu'ils la représentent

comme douée au plus haut degré de cette intelligence à part, qui ne se rencontre que chez les hommes supérieurs des sociétés primitives, chez les héros qui, comme le dit Carlyle, sont des messagers envoyés du fond du mystérieux infini avec des nouvelles pour nous. Cette appréciation nous paraît bien préférable à celle des savants qui en font une mélancolique, une extatique, une théomane ! En vain prétendront-ils que le succès de ses armes ne prouvera jamais qu'elle fit preuve d'une bonne logique en ajoutant foi à ses propres visions (1) ; nous répondrons que cette logique ne se montre pas seulement dans les choses de la guerre, mais encore dans tous les actes de sa vie, et que son interrogatoire dans le procès de Rouen est un chef-d'œuvre de simplicité, de dialectique et de bon sens, qui dut faire pâlir plus d'une fois ses bourreaux. C'est un fait acquis à l'histoire que plusieurs acesseurs déclarèrent qu'ils eussent été *dans l'impossibilité* de résoudre certaines questions qui lui furent adressées.

Non content d'avoir indiqué les éléments pathologiques de son moral, on s'est autorisé de l'absence de la fonction mensuelle pour expliquer ses visions. Nous avons dû consulter les contemporains, et surtout les serviteurs attachés à sa personne, pour être renseigné sur cette allégation. Le seul témoignage qu'il y ait, est celui de son maître d'hôtel, qui ne le présente que sous forme de doute ! Mais ce fait fut-il certain, l'observation est là pour attester que l'aménorrhée primitive peut se montrer sans que la santé en soit altérée (2). Quoi qu'il en soit de cette particularité, il est incontestable que Jeanne était bien constituée, forte, vigoureuse et apte à tous les exercices du corps.

L'influence du milieu dans lequel vivait cette jeune fille, les traditions répandues, le genre de son esprit, son amour pour le roi et la France, son horreur pour l'étranger, ses convictions religieuses, sa vie contemplative, la grandeur du but et la petitesse des moyens, durent surexciter au plus haut degré sa force nerveuse.

---

(1) Nous montrerons, plus tard, que la science tactique dont Jeanne d'Arc fit preuve ne pouvait pas être inventée. Or comme elle était illettrée et n'avait jamais fait la guerre, d'où lui venaient ces connaissances ?

(*N. d. l. r.*)

(2) A. Brierre de Boismont. *De la menstruation considérée dans ses rapports physiologiques*. Ouvrage couronné par l'Académie de Médecine. Paris 1842.

Une organisation semblable la porta de bonne heure à méditer sur les moyens d'affranchir la France de ses oppresseurs ; peu à peu, cette pensée s'empara de toutes ses facultés, et lorsque ses voix se firent entendre, *elles ne furent que les échos de sa pensée.*

Cette dernière phrase, que nous venons de souligner, montre que si Brierre de Boismont ne croit pas que les hallucinations de Jeanne étaient d'origine pathologique, il ne leur attribue pas, cependant, une origne spirituelle. Mais c'est justement là que réside pour nous tout l'intérêt de la discussion. Nous aurons pour objectif de mettre en évidence tous les faits de l'existence de notre héroïne qui démontrent l'intervention d'intelligences supérieures, qui ont conduit et dirigé cette humble bergère dans toute son épopée.

Les méditations d'une petite paysanne sans instruction n'auraient pu suffire à lui donner la science stratégique consommée dont elle fit preuve dans tant de circonstances mémorables ; sans doute ses guides trouvèrent ils chez elle un terrain admirablement préparé, mais il lui fallut l'aide du monde spirituel pour mener à bien la lourde tâche qu'elle avait entreprise. Ceci dit, cédons encore la parole à notre auteur,avant de la reprendre nous-même.

Jeanne appartient, dit M. de Boismont, à ces âmes d'élite qui s'éprennent de toutes les idées généreuses, volent au secours de toutes les infortunes, ne reculent devant aucun danger, franchissent les obtacles les plus insurmontables, et marchent en avant quand des milliers d'autres s'arrêtent. Ces êtres privilégiés qui apportent à la réussite de leurs projets des forces incalculables de volonté, de persistance et d'enthousiasme, sont de véritables inspirés : ils croient à leur étoile, à leur mission providentielle, à un idéal qui est sans cesse présent à leur esprit ; aussi n'est-il pas surprenant que la représentation mentale, qui existe chez tous les hommes, acquière chez eux, sous l'empire de pareilles circonstances, une vivacité telle, que de conception déjà perceptive, elle ne devienne hallucination. Mais, encore une fois, celle-ci n'est que l'auxiliaire de l'idée, l'écho de l'âme.

Il y aurait un curieux rapprochement à faire entre les idées fixes raisonnables, les idées fixes morbides, les hallucinations physiologiques et les hallucinations pathologiques ; les limites qui les séparent, pour être souvent à peine sensibles, n'en sont pas moins réelles. Nous ne pouvons entrer ici dans aucun développement

sur ce sujet, mais on entrevoit de suite leurs points de contact, leurs analogies et leurs différences.

Ainsi préparée, Jeanne n'avait besoin que d'une cause déterminante, de quelque chose d'extraordinaire survenu dans sa province, pour que se produisît le phénomène des voix qui tient une si grande place dans son existence. L'irruption des hordes bourguignonnes à peu de distance de son village, les ravages auxquels ils se livrèrent, furent l'étincelle qui enflamma son imagination. C'est alors que la jeune fille entendit pour la première fois *des voix*.

L'*ouïe* n'était pas le seul sens affecté, la vue avait aussi ses visions. Dans ses visions, l'ange Gabriel (1) lui appparut avec des millions d'autres anges. Les objets de ses apparitions étaient le plus souvent de très petites dimensions et en quantités infinies. Elles les voyait distinctement.

Le sens du *toucher* et de l'*odorat* étaient également affectés, lorsqu'elle jouissait de cette céleste compagnie.

Tantôt elle invoquait les voix, tantôt interpellée par elles, elle recevait leur direction plusieurs fois par jour, surtout aux heures où sonnent les offices ; elles se manifestaient *de mane, in vesperis*, et lorsque sonnait l'*Angelus du soir*. Une fois, la voix vint pendant qu'elle dormait et l'éveilla.

Dans ses conversations avec ses voix, elle distinguait des intonations diverses, à chacune desquelles elle attribuait ses auteurs.

La perception était favorisée par les bruits mesurés et lointains, comme celui des cloches, celui du vent dans les arbres (sensations qui portent à la rêverie, à la mélancolie). Au contraire, un tumulte désordonné confondait les sons dans son ouïe, et lui faisait perdre beaucoup des paroles qui lui étaient adressées ; c'est ce qui eut souvent lieu dans son cachot.

Tous ces phénomènes que nous avons groupés sommairement

(1) C'est saint Michel qui se montrait et non l'archange Gabriel. Cela n'a pas d'importance, puisque l'un et l'autre sont des personnages imaginaires. Nous verrons comment ces apparitions peuvent se comprendre, cependant, comme des actions réellement produites par des intelligences de l'au-delà, sans tromper Jeanne sur leur identité.

pour qu'on ait une idée précise du sujet à traiter, se retrouvent exactement décrits dans le mémoire de M. Baillarger sur la *Physiologie des hallucinations ;* et si M. Quicherat eût connu ce travail et le chapitre que nous lui avons connsacré dans notre *Histoire des Hallucinations*, il se fût assuré qu'ils se sont produits identiques chez un grand nombre de personnages, avec la différence que ce *fait* auquel on ne peut donner d'autre nom que celui d'*hallucination*, est considéré par notre savant confrère comme étant toujours pathologique, tandis que nous soutenons qu'il est des circonstances où il est physiologique, ce que nous allons bientôt essayer de démontrer.

Pour mieux faire comprendre cette similitude, nous rapporterons l'observation suivante : Bayle a publié dans la *Revue Médicale* l'histoire fort remarquable d'une demoiselle hallucinée qui se croyait entourée de démons ; elle les voyait, les entendait et les touchait. Voici ce qu'elle répondait quand on essayait de lui démontrer son erreur : « Comment connaît-on les objets ? En les voyant, en les entendant et en les touchant. Or, je vois, j'entends, je touche les démons qui sont hors de moi, et je sens de la manière la plus distincte ceux qui sont dans mon intérieur. Pourquoi voulez-vous que je répudie le témoignage de mes sens, lorsque tous les hommes les invoquent comme l'unique source de leurs connaissances ? » Remplacez les démons par des anges, et le raisonnement sera tout à fait semblable.

Ce fait, auquel on pourrait en adjoindre beaucoup d'autres analogues,prouve suffisamment que les hallucinations sont compatibles avec la raison, et celles qu'on observe chez les aliénés ne diffèrent pas dans leur essence ; mais de ce qu'elles ont les mêmes manifestations extérieures, est on en droit de conclure qu'elles forment une même espèce pathologique ? C'est ce qu'il importe d'examiner. Il en est de même de l'idée fixe. La logique de celle qui veut démontrer la quadrature du cercle, ne diffère pas de celle qui établit le principe de gravité ; seulement dans l'une, le point de départ est faux ; dans l'autre, il est vrai ; les conséquences de la première sont absurdes : celles de la seconde, incontestables.

Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que c'est le même organisme qui est le siège des phénomènes dans l'état de santé et des symptômes dans l'état de maladie ; il est donc naturel qu'il y ait de

l'analogie dans ces deux ordres de faits, ce qui n'est pas une raison pour les assimiler et les confondre.

Nous avons un exemple frappant de cette distinction dans un état nerveux qui a d'étroits points de contact avec l'hallucination. Les extases et les ravissements dont il est question dans les livres des mystères, et dont tant d'individus voués à la vie religieuse ont offert et offrent des exemples, ne peuvent pas être appelés des phénomènes pathologiques. C'est au reste ce qu'a très bien établi M. Peisse dans la *Discussion sur l'extase et les hallucinations* (1).

Il est évident, en effet, que les ravissements des personnes pieuses ne sauraient être compris, sans un abus forcé des mots, avec les extases des aliénés.

Ces préliminaires posés, étudions avec soin les impressions sensorielles de la libératrice de la France.

Une remarque importante, c'est que les hallucinations qui se sont produites chez elle à partir de la treizième année révolue, ont continué pendant plus de six ans sans changer de caractère, sans cesser d'être en rapport avec sa mission.

Reprenons-les successivement, en commençant par la première. C'était en 1425 que Jeanne raconte qu'une voix l'appela ; comme elle était née le 6 janvier 1412, elle avait alors 13 ans accomplis. La voix se fit entendre à droite, du côté de l'église, un jour d'été à l'heure de midi, dans le jardin de son père, le lendemain d'un jeûne ; une grande clarté lui apparut au même lieu ; et rarement depuis elle entendit la voix, sans qu'elle vît en même temps cette lumière. Elle eut d'abord grand'peur ; mais elle se rassura, trouva que la voix était *digne* et apprit qu'elle lui venait de Dieu.

C'était, comme elle le sut plus tard, l'archange St Michel. Il se fit voir à elle entouré de la troupe des anges : « Lorsqu'ils s'en allaient de moi, ajoute-t-elle, je pleurais et j'aurais bien voulu qu'il me prissent avec eux. »

L'ange, dans ses premières apparitions, ne faisait que la préparer à son œuvre ; il lui disait de bien se conduire, d'être bonne fille et que Dieu lui aiderait.

Déjà, pourtant, il lui faisait entrevoir le but de sa mission. Il lui affirmait qu'un jour, il lui faudrait venir en France, au

(1) *Annales médico-psychologiques*, 3me série. L. I. p. 532.

secours du roi ; et il lui racontait la *pitié* qui était au royaume de France.

Mais que faire pour y porter remède ? L'ange ne lui en indiquait pas encore le moyen ; seulement il lui promettait d'autres apparitions, plus familières en quelque sorte et plus intimes. Sainte Catherine et sainte Marguerite devaient venir à elle pour la guider : il lui ordonnait de croire à leurs paroles ; c'était le commandement de Dieu. Et, dès ce temps, les saintes lui apparurent et commencèrent à gouverner sa vie.

Aux premières marques de cette vocation, Jeanne se donna tout entière à Dieu, en lui vouant sa virginité. Elle vivait dans le commerce de ses saintes, ne changeant rien d'ailleurs dans sa manière de se conduire. On la voyait bien quelquefois quitter ses compagnes, se retirer à l'écart, parler à Dieu, comme s'il était devant elle, ce qui excitait la moquerie ; mais nul ne sut ce qui se passait en elle, pas même son confesseur. Elle garda la chose secrète, non qu'elle se crût obligée à la taire, mais pour se mieux assurer du succès quand le temps viendrait de l'accomplir, car elle craignait les pièges des Bourguignons et les résistances de son père.

Les périls augmentant, les apparitions de Jeanne lui vinrent plus fréquentes. Deux et trois fois par semaine la voix lui répétait qu'il fallait partir et venir en France ; et, un jour enfin, il lui fut ordonné d'aller à Vaucouleurs, près de Robert de Baudricourt, capitaine du lieu, qui lui donnerait des gens pour partir avec elle.

Tant que les voix lui dirent qu'il fallait aller au secours de la France, elle se sentit pleine d'ardeur et d'impatience : « Elle ne pouvait durer où elle était. » Mais quand il fallut partir, elle s'effraya et répondit qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne saurait ni monter à cheval ni faire la guerre. La voix triompha de ses répugnances ; elle fut trouver son oncle pour lui dire qu'elle voulait aller en France, vers le Dauphin, afin de le faire couronner. Comme il s'étonnait de son dessein : « N'est-il pas dit, ajouta-t-elle, qu'une femme perdrait la France et qu'une jeune fille la relèverait ? »

Il se rendit à sa prière et la mena à Vaucouleurs (13 mai 1428, elle avait seize ans), où elle se présenta devant le sire de Baudricourt, qu'elle distingua parmi les siens, *sans l'avoir jamais vu* : « Mes voix, dit elle, me le firent connaître ». Ce seigneur crut la ménager

fort, en disant à son oncle qu'il ferait bien de la ramener à son père bien soufletée.

Elle revint à la maison paternelle (*car ses voix lui avaient prédit cet affront*) ; elle dit, dans son procès, que pendant qu'elle était encore chez ses parents, son père avait rêvé qu'elle s'en irait avec les gens d'armes. Sa mère lui en parla plusieurs fois, et se montrait, comme son père, fort préoccupée de ce songe ; aussi la tenait-on dans une grande surveillance, et le père allait jusqu'à dire à ses autres enfants : « Si je pensais que la chose advînt, je vous dirais : Noyez-la, et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même ».

Cependant, le temps qu'elle avait marqué approchant, Jeanne voulut faire la démarche décisive. Elle partit avec son oncle, sans prendre autrement congé de ses parents. Dieu avait parlé : « Et quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais partie. » Néanmoins, elle leur écrivit plus tard pour leur demander pardon.

Les adhésions publiques qui eurent lieu à Vaucouleurs, obligèrent le sire de Baudricourt à sortir de son indifférence, il n'essaya plus de faire obstacle à son entreprise, et le 13 février 1429, elle put prendre congé de lui avec six hommes armés, nombre suffisant pour la signaler à l'ennemi, trop petit pour la défendre. Il lui donna une épée, et, doutant jusqu'à la fin, il la congédia en disant : « Allez donc, allez et advienne que pourra ».

Ainsi, depuis six ans, les voix n'avaient cessé de lui parler de sa mission ; l'ouïe, comme nous l'avons déjà fait remarquer, n'était pas le seul sens qui fût affecté. Une vive lumière se manifestait à sa vue du côté où partaient les voix, et souvent dans cette lumière se dessinait pour elle la figure de ses interlocuteurs. Elle avait vu sainte Catherine et sainte Marguerite avec des couronnes, saint Michel sous l'apparence d'un véritable prud'homme et l'ange Gabriel avec des millions d'autres anges.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux sens du toucher et de l'odorat qui ne fussent atteints. Elle était convaincue d'avoir embrassé les saintes (et non les saints, par conséquent pas d'hystérie, phénomène si commun chez les femmes aliénées) et d'avoir senti, en les embrassant, une odeur exquise. Elle regardait presque toujours une bague

passée à son doigt et dont elle pensait avoir sanctifié la matière par le contact de sainte Catherine.

Il est donc incontestable que Jeanne avait des hallucinations de presque tous les sens, qui ne différaient en rien de celles que nous observons chaque jour chez les aliénés (1). Comme eux, elle avait la conviction d'entendre des voix, de distinguer des figures, de percevoir des odeurs et de toucher des corps extérieurs. Ainsi, dans la nature des sensations, l'analogie est complète, mais là s'arrête la ressemblance, et c'est ce qui sera démontré.

A. BECKER.

(*A Suivre*)

Ouvrages Nouveaux

Voyages de Psychodore

PAR HAN RYNER. CHACORNAC EDITEUR. Prix **3. 50**

La librairie Chacornac met en vente une réédition des *Voyages de Psychodore*, le chef-d'œuvre de HAN RYNER. Ce livre souleva, dès sa première apparition, l'enthousiasme des lettrés. Plusieurs y saluèrent l'œuvre d'une imagination géniale. Ceux qui n'ignorent point la tradition ésotérique y verront surtout le fruit d'une science profonde. Plus d'une fois aussi ils admireront des applications puissantes de la méthode d'analogie qui permettent à l'auteur de prolonger et d'étendre de façon inattendue les connaissances anciennes. Par la beauté éclatante et continue de la forme, ce livre paraît au lecteur superficiel une étonnante œuvre d'art. Pour ceux qui savent étudier, il renferme plus de science que beaucoup d'ouvrages didactiques. (*Note de l'éditeur*)

1 vol. in-18. Prix : **3. 50**

Traité élémentaire de Magie pratique

Par PAPUS, 1 vol. grand in-8° de 580 pages. Prix **12** fr. Librairie générale des Sciences occultes, 11, quai Saint Michel, Paris.

La plupart des livres publiés jusqu'à présent sur la Magie étaient des compilations plus ou moins bien faites.

(1) Cette remarque n'est pas tout à fait exacte. Si les apparences sont semblables, en tant qu'hallucinations, les résultats sont bien différents comme résultats. Chez les aliénés les visions, les auditions etc, conduisent les sujets, à des actes ou à des raisonnements absurdes, tandis que, chez Jeanne, ses voix lui révèlent des choses inconnues d'elle, qui sont exactes, ce qui montre que ces hallucinations ont une cause extérieure à la voyante.

Le *Traité de Magie élémentaire* de Papus, dont les trois mille exemplaires ont été vendus en quelques années, vient de paraître en une seconde édition augmentée. Ce Traité est avant tout une œuvre originale et l'on y trouve une des premières applications de la Physiologie à la Magie, avec une étude spéciale des réactions alimentaires sur les divers tempéraments, clef des réalisations artistiques et intellectuelles.

Au point de vue du document magique, le Traité de Papus résume et remet au point des données éparses en divers volumes fort chers et des plus rares, dont le prix d'achat serait dix fois plus grand que celui de cet ouvrage.

Les travaux sur la confection des talismans, sur les Rituels de la Magie des campagnes et sur la Défense contre l'Envoûtement, ont été si souvent pillés depuis l'apparition du volume de Papus qu'il est inutile d'en faire autrement l'éloge.

156 figures et tableaux illustrent cette nouvelle édition qui se recommandera d'elle-même à nos lecteurs. *(Note de l'éditeur)*

L'Extériorisation de la Motricité

Recueil d'expériences et d'observations, par ALBERT DE ROCHAS. 4e édition, mise à jour, 1 vol. in-8° de 600 pages, avec figures dans le texte et 15 photogravures hors texte. Prix : 8 francs. — Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Le domaine de la Science, restreint dans l'origine aux faits grossiers et constants, s'agrandit peu à peu grâce à l'étude de ceux qui, par leur délicatesse ou leur instabilité, avaient échappé à nos prédécesseurs ou rebuté leur esprit.

L'Antiquité connaissait déjà les tables tournantes, la baguette divinatoire, le pendule explorateur. Quand on n'y voyait pas l'action du Diable, on attribuait leurs mouvements à des fraudes conscientes ou à des poussées inconscientes. C'était, en effet, l'explication la plus naturelle tant qu'on n'avait pu les obtenir, d'une façon certaine, sans aucun contact.

Les nombreuses expériences faites, de nos jours, par des savants éminants dans toutes les parties de l'Europe et recueillies aux sources mêmes par le colonel de Rochas, prouvent que quelques personnes peuvent faire mouvoir, même à distance, des objets inertes, grâce à une force particulière sécrétée, à des degrés divers, par l'organisme humain et qui paraît, dans certains cas, pouvoir être dirigée par des entités intelligentes sur la nature desquelles on n'est pas encore bien fixé.

Un Nouveau Sacerdoce

PAR P. VERDAD-LESSAD, LEYMARIE, ÉDITEUR. Prix **1. 50**

L'auteur de cet opuscule est certainement un cœur aimant, un convaincu qui cherche la voie qui doit conduire l'humanité vers de meilleures destinées, mais nous pensons que ce n'est pas en organisant un nouveau

sacerdoce, que l'on arrivera à ce résultat Pendant trop longtemps, les religions ont abusé de la crédulité humaine pour que nous ajoutions foi aujourd'hui à leurs enseignements, d'autant mieux que la science a démontré la fausseté de la plupart des dogmes que l'on nous imposait comme des vérités révélées..

Un nouveau sacerdoce, si pures que soient les intentions de son fondateur, ne tarde pas à dégénérer et à se transformer en un instrument d'oppression intellectuelle et quelquefois sociale, comme cela a toujours eu lieu dans le passé. Nous pensons que l'époque est proche où la véritable religion, celle qui démontrera par le fait la vérité de l'immortalité, s'imposera nécessairement à toutes les intelligences, en même temps qu'en découleront les grands principes de responsabilité morale, de solidarité, de fraternité et d'amour qui en sont les conséquences inéluctables.

Alors l'esprit humain dégagé du dogmatisme de la Bible, du Coran, du Talmud, etc.; n'aura plus besoin de cérémonies liturgiques, de sacrements, d'intermédiaires entre lui et Dieu. L'âme de l'homme s'élèvera naturellement vers la cause première, et dans cette communion sacrée, elle puisera la force de remplir ses devoirs ici bas, et comprendra mieux ses immortelles destinées. Avec des âmes pures, des cœurs généreux se dévoueront à l'instruction de leurs semblables ; qu'ils les réconfortent par l'appui de leur haute moralité, rien de plus noble et de plus désirable, mais ces vertus ne peuvent être qu'individuelles, de sorte qu'une fonction sacerdotale ne saurait créer ces hommes d'élite.

Société d'Etudes psychiques de Genève

Nous sommes bien en retard pour parler de cette publication annuelle, cependant toujours digne d'intérêt. Nos frères de Genève font preuve de persévérance, et leurs travaux sont menés avec un esprit critique, qui montre combien sont fausses les accusations de ceux qui prétendent que les spirites sont fanatiques. La société de Genève étudie impartialement toutes les manifestations de la pensée, et sait prendre dans chaque opinion ce qu'elle a de général. C'est ainsi que le végétarisme a fait l'objet d'une étude de Mme Hornung. M. Lemaître a fait connaître le cas de personnalités multiples d'un de ses élèves dans lesquelles les spirites pourraient voir au moins pour une de ces personnalités nommée Algar, un cas de possession.

Ensuite c'est un travail captivant de M. Gardy sur le *Christianisme de l'avenir*, dans lequel l'auteur conclut à la suppression des cultes, à la religion du cœur sans prêtre, sans église, sans dogmes, etc. Le livre: *Communications spirites* de Mme de W. a été analysé et goûté comme il mérite de l'être.

M. le Dr Geley poursuit la campagne qui lui tient à cœur pour la fondation d'un Institut psychique vraiment digne de ce nom, et son projet mis aux voix, est adopté à l'unanimité. A signaler encore l'analyse du

livre du Dr Armand Sabatier : *La philosophie de l'effort*, par Mme Julliard.

Mme Rosen Dufaure, la vénérable et dévouée présidente, l'écrivain si goûtée des spiritualistes, constate que le nombre des spirites va en s'augmentant, surtout depuis les conférences de Léon Denis. Souhaitons à la Société de Genève une prospérité encore plus complète, afin qu'elle puisse rendre tous les jours de plus grands services.

L'Identité des Esprits

Exemples tirés de : **There is no death**, par FLORENCE MARRYAT.

(*suite*) (1)

Un jour le Dr Cook m'apporta une invitation de sa femme (avec laquelle je ne m'étais jamais rencontrée), à aller passer avec eux du samedi au lundi à leur cottage à Redhill, invitation que j'acceptai, n'en connaissant pas plus long sur eux qu'ils n'en savaient de leur côté sur moi...

« Je me rendis à Redhill, et comme je me trouvais après dîner en société des Keningale Cook, le sujet du spiritualisme vint sur le tapis, et j'appris que Mme Cook était un puissant médium à *trance*, ce qui m'intéressa beaucoup, attendu qu'à cette époque je n'avais été témoin d'aucune expérience de ce genre spécial de médiumnité. Dans la soirée nous tînmes ensemble une séance, et Mme Cook étant tombée en *trance*, son mari nota sténographiquement ce qu'elle disait. Plusieurs anciens amis de leur famille s'entretinrent avec eux par son intermédiaire, et je les écoutais de cette façon distraite dont nous prêtons l'oreille à la conversation de personnes étrangères, quand mon attention fut réveillée par la conduite du médium qui, quittant soudainement son siège, et se jetant à genoux devant moi, se mit à m'embrasser les mains et le visage, en sanglotant violemment. J'attendais, anxieuse d'apprendre ce que cela voulait dire, quand, aussi soudainement, les manifestations cessèrent, le médium reprit sa place, et la voix d'un de ses guides dit que l'esprit qui se manifestait ainsi était incapable de parler par suite d'excès d'émotion, mais qu'il essaierait de nouveau, plus tard

(1) Voir le n° d'avril, p. 607.

dans la soirée. J'avais presqu'oublié l'incident quand je tressaillis en entendant le mot « Mère ! » soupiré plutôt que prononcé. J'allais répondre sous l'empire de l'excitation, lorsque le médium leva la main pour me recommander le silence et que la communication suivante fut recueillie par M. Cook, au fur et à mesure que les paroles lui tombaient des lèvres. Les phrases entre parenthèses sont mes réponses.

« Mère ! je suis « Florence ». Il faut que je sois bien calme. J'ai besoin de sentir que j'ai encore une mère. Je suis si solitaire. Pourquoi devrais-je demeurer ainsi ? Je ne puis bien parler. Je veux faire partie de la famille comme les autres. J'ai besoin de sentir que j'ai une mère et des sœurs. Je suis si loin de vous à présent. »

(« Mais je pense toujours à vous, mon cher petit bébé mort. »)

« C'est justement cela... à votre bébé. Mais je ne suis pas un bébé maintenant. Je me rapprocherai de vous. On me dit que je le ferai. Je ne sais si je pourrai venir vous trouver quand vous serez seule. Tout est si sombre. Je sais que vous êtes là, mai, *si vaguement*. J'ai grandi *toute seule*. Je ne suis pas vraiment malheureuse, mais je sens le besoin de me rapprocher de vous. Je sais que vous pensez à moi, mais vous y pensez comme à un petit enfant. Vous ne me connaissez pas telle que je suis. Vous m'avez vue parce que dans mon amour je me suis imposée à vous. Je n'ai pas encore été parmi les fleurs, mais j'irai bientôt maintenant. Je veux que *ma mère* m'y conduise. On m'a donné tout ce qu'on pouvait me donner, mais cela, je ne puis le recevoir que autant que...

« Ici elle parut incapable de s'exprimer.

(« Les chagrins que j'ai éprouvés avant votre naissance ont-ils eu une influence sur votre esprit, Florence ? »)

« Seulement comme des choses sont cause l'une de l'autre. J'étais avec vous, mère, tout le temps de ces chagrins. Je serais plus intime avec vous qu'aucun de vos autres enfants si je pouvais seulement m'approcher de vous.

(Je ne puis supporter de vous entendre parler aussi tristement, ma chérie. J'avais toujours cru que *vous* au moins, vous étiez heureuse au ciel. »)

« Je *ne suis pas* au ciel ! Mais un jour viendra, mère — et à cette pensée je puis sourire -- où nous irons au ciel *ensemble* cueillir des fleurs bleues — *des fleurs bleues*. On est très bon ici pour moi ; mais

si votre œil ne peut supporter la lumière du jour vous ne pouvez voir les boutons d'or et les marguerites. »

« Je n'appris que plus tard que dans le langage spirituel les fleurs bleues sont le symbole du bonheur. La question que je lui posai ensuite fut si elle croyait qu'elle pourrait écrire par mon intermédiaire.

« Je ne parais pas capable d'écrire par votre intermédiaire, mais pourquoi, je ne sais pas. »

(Connaissez-vous vos sœurs Eva et Ethel ? »)

(*A suivre.*) *Pour la traduction* : A. D.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Dans sa lettre au *Light*, M. Gellona fait espérer la publication dans *Luce e Ombra* du compte rendu détaillé de la séance à Gênes, dans son domicile, pendant laquelle, en présence d'Eusapia, le père de M. Youriewicth est venu causer en russe avec son fils.

Ce récit ne se trouve pas dans le numéro d'Avril. En compensation j'y trouve le récit, par M. le marquis d'Angrogna, de huit séances à la Villa Carmen, du 21 Février au 5 Mars de la présente année.

Il est tout d'abord à remarquer que tous les anciens médiums ayant disparu, les phénomènes continuent à se produire, et que si leur intensité semble diminuée, il convient d'en rechercher la cause dans l'état de santé de Madame la générale Noel, qui paraît bien être le véritable médium ; tandis que les nombreuses séries de médiums qui depuis cinq ou six ans ont passé par la Villa Carmen et les autres domiciles de M. et Mme Noel, semblent n'avoir été que des aides plus ou moins actifs, lorsqu'ils n'étaient pas des obstacles.

Pendant ces huit séances, Madame Noël fut constamment obligée de garder le lit. Sa chambre à coucher fut donc transformée en salle de séances et le cabinet de toilette en cabinet de matérialisations. Il y eut toujours au moins trois médiums, Ninon, Léonie et Maritza, auxquels il convient d'ajouter Zina et Ab-del-Kader qui disparurent avant la fin de la série, sans que les phénomènes en fussent le moins du monde affectés. Les portes et les fenêtres furent sérieusement condamnées, mais les médiums ne furent pas fouillés.

Quoique ce récit des huit séances, soit très intéressant, je ne vais pas pas le reproduire *in extenso* et je me bornerai à signaler les diverses manifestations, en insistant sur les caractères spéciaux de quelques-unes

Un grand nombre de bruits se produisirent dans le cabinet ; comme ils ne pouvaient être contrôlés, je ne ferai que les citer. A plusieurs reprises on entendit un quadrille d'Espagnols chanter et danser ; Maurice, le fils défunt du général, parla et chanta ; pendant la plupart des séances, des oiseaux chantèrent Ce dernier phénomène présenta une circonstance toute spéciale : Maritza étant sortie du cabinet et s'étant assise à côté de M. d'Angrogna, les mêmes chants se firent entendre près d'elle, paraissant sortir d'une fenêtre voisine, qu'une draperie masquait complètement. Ce même fait se reproduisit dans deux séances. On entendit encore à plusieurs reprises une voix attribuée à Bien-Boa, et pendant le cours de toutes les séances une personnalité, qui se donnait le nom de Perlette, ne cessa de donner les indications et avis divers.

Avant de parler des apparitions, je veux signaler l'arrivée sur le lit de la générale d'un petit Bengali que l'on mit aussitôt dans une cage. D'où venait-il ?

Quant aux apparitions, elles furent nombreuses, mais aucune ne parait avoir été complètement formée, peut-être à cause du mauvais état de santé de madame Noël, qui ne voulait pas donner de séances et n'y consentit qu'en considération du voyage que M. d'Agrogna avait entrepris dans le but unique d'en observer. A plusieurs reprises,on vit une tète et une partie de buste se former à l'angle supérieur de la draperie qui fermait le cabinet, disparaître lentement en s'effaçant peu à peu.

Un personnage, courbé, recouvert d'un voile blanc qui retombait de façon à ne laisser voir que le menton, s'avança à plusieurs reprises jusqu'au lit de Madame Noel, lui prit et lui baisa la main et se retira à reculons jusqu'au cabinet. Madame Noel dit avoir senti sa moustache.

Une dame Tonine ayant vivement évoqué son mari, décédé depuis quelques années,une forme vêtue de blanc et les traits couverts jusqu'au menton, se montra à l'entrée du cabinet. On lui demanda de lever le bras et elle le fit à plusieurs reprises. Elle adressa deux fois la parole à Madame Tonine, qui fut embrassée, déclara avoir senti le contact de la bouche et des moustaches et être *presque sûre* de s'être trouvée en présence de son défunt mari, dont elle ne vit cependant pas les traits.

Une forme matérialisée soulève un côté des rideaux fermant le cabinet et l'on peut voir très nettement les trois médiums endormis *en même temps* que l'apparition,qui tient le rideau. A plusieurs reprises l'auteur est invité à entrer dans le cabinet, et tandis qu'il se tient en face des médiums plongés dans la trance, il se sent tirer par la basque de son vêtement et frappé sur les épaules.

Ab del Kader était assis sur une chaise entre le lit de la générale et le rideau du cabinet. Tout-à coup on voit sur ses genoux une forme d'enfant, et l'on entend la voix de Perlette qui semble sortir de ce point. Bientôt l'enfant disparait des genoux de l'Arabe, sans rentrer dans le cabinet.

Une forme apparaît ; elle se dirige vers le lit de la générale, lui serre la main et *s'évanouit sur place*, comme effondrée dans le parquet.

Voici maintenant une apparition qui s'est présentée dans des conditions très caractéristiques. Une grande dame bien connue des spirites parisiens, ayant visité la Villa Carmen, évoqua un esprit-guide prenant le nom de *Père Joseph*. Après son départ cette apparition continua à se produire et se montra, dès la seconde séance, et à toutes les suivantes. Les rideaux s'écartent et une grande forme, mesurant environ 1 m 80, se présente toute vêtue de blanc avec une ceinture noire qui ressort vivement sur le reste du costume. Tantôt la tête est entourée d'un limbe lumineux, et tantôt surmontée d'une petite flamme vacillante comme un feu follet. Ses gestes sont larges ; il bénit les assistants et la croix qu'il trace en l'air semble lumineuse. Il entonne fréquemment des chants religieux, soit lorsqu'il se tient sur le seuil du cabinet, soit lorsqu'il reste invisible à l'intérieur. Il n'est cependant jamais parvenu à s'avançer dans la chambre et ses traits n'ont pu être nettement reconnus Des formes restées nuageuses se sont montrées et évaporées de chaque côté de lui.

Enfin la forme présentée comme le mari de Madame *Tonine* s'est avancée vers le marquis d'Agrogna, lui a donné la main, que celui-ci déclare être large, puissante, et lui avoir donné un vigoureux schake-hand.

Il reste maintenant à donner la parole aux savants et sincères docteurs Rouby, Valentin et autres, et à leur demander de nous donner l'explication de cette nouvelle série de faits.

—

Le même numéros de *Luce e Ombra* donne la seconde partie de l'important récit de faits personnels du professeur Falcomer, que je me réserve d'analyser lorsqu'ils sera terminé et, sous la rubrique de *Chronique*, une critique des manœuvres des antispirites due à Enrico Carreras, dont voici quelques passages :

« Lorsque les fameuses séances de le Villa Carmen eurent pris fin, il se produisit un moment de calme, comme si nos adversaires s'orientaient et préparaient leur plan d'attaque. Ce fut en France que les accusations se formulèrent d'abord.

Un numéro du *Matin* étant arrivé au pays où vivait un oncle très riche et sans héritier des demoiselles, celui-ci très vexé de tout le bruit qui se faisait autour de sa nièce, Marthe, et antispirite déterminé, écrivit à la famille une lettre telle, qu'elle émut profondément le père du médium.

Mlle M.. est jeune, faible de caractère et par conéquent se soumit sans résistance aux suggestions de son père et d'autres personnes, parmi lesquelles l'avocat M... d'Alger, qui s'était rendu complice d'une mystification blâmable deux ans environ avant l'intervention de Mlle Marthe ; c'est lui-même qui en donna l'assurance.

Mr M... aurait pu prétendre que tous les phénomènes survenus pendant le dernier été étaient simulés, sans que l'on pût douter de sa bonne foi. Mais il est certain que, étant ami de la famille et surtout lié intimement au fils défunt Maurice, il fit preuve d'une délicatesse douteuse en ne leur révélant pas les fraudes qu'il avait pu découvrir. C'est précisément ce que fit ressortir le général Noël dans une lettre publiée par les *Nouvelles*, d'Alger, dans lequel eut lieu la plus vive polémique.

Le père du médium et l'avocat M... décidèrent Marthe à écrire au professeur Richet pour lui *confesser* que tout ce qu'il avait vu n'était qu'une farce vulgaire à laquelle elle s'était livrée, en se servant d'une trappe.

« La conversation dura trois heures, écrit l'avocat M .., et il fut convenu entre Mlle B., sa famille et moi, que Mlle M. écrirait et s'ouvrirait à M. Richet ».

Lecteur intelligent, tu comprendras facilement à quoi on peut amener en *trois heures* de conversation ou mieux de catéchisation animée, une faible jeune fille sous le coup de la colère d'un oncle très riche, qui la menace peut-être de la déshériter, d'un père qui s'avise trop tard de s'émouvoir du bruit fait autour de sa fille et, enfin, de l'éloquence d'un brillant avocat !

Malgré toutes ces suggestions, Mlle Marthe feint de céder de temps à autre, mais en réalité elle résiste si bien que M. M... est forcé d'écrire : « Monsieur B père,seul,a écrit à M. Richet. Mlle M.ne l'a pas fait comme il avait été convenu ».

Néanmoins la nouvelle court dans tous les journaux que Mlle M. a confessé avoir commis les fraudes au moyen d'une trappe et avec l'aide de Ninon et d'Areski ! Bien plus, la dite Ninon aurait été, selon les ennemis du spiritisme, celle qui se serait fait photographier, de telle sorte que le journal *Les Nouvelles* lui fit connaître ce qui se disait à ce sujet. Malheureusement Mme Ninon peut prouver qu'au moment où on prenait les photographies elle était... à Constantine ! !

En même temps Mlle M. assurait qu'*il n'était pas vrai* qu'elle eût confessé avoir pris part à une mystification,et elle allait à la villa Carmen, pour l'affirmer à Mme Noël.

Quant à l'existence d'une trappe, le général Noël fit faire par un architecte expert, et par devant témoins, la déclaration que l'on connaît.

Il fallut donc changer de batteries !

Areski, cet Arabe chassé de chez ses maîtres, fut alors exhibé par le Dr Rouby. Mais il fallut bien reconnaître qu'Areski était incapable de surgir du parquet ni de se dissoudre lentement ou instantanément sous les yeux des assistants. L'essai des lueurs phosphorées échoua piteusement et l'excellent Areski fut incapable de reproduire aucun des incidents signalés par Richet et G. Delanne.

Peu importe ! le public applaudit et M. Verdier, qui se figurait naïvement qu'on le laisserait rétablir la vérité, se vit enlever la parole ! »

M. Enrico Carreras rappelle comment l'ingénieux Dr Rouby explique de quelle façon Areski pouvait s'introduire dans la salle dont G. Delanne avait eu soin de le tenir éloigné, et il ajoute :

« Mais je fais observer que cet excellent Areski était ainsi obligé de se faufiler pour s'introduire dans la salle, il est évident qu'il ne recourait pas à la fameuse trappe dont on voulait faire affirmer l'existence par Mlle M. Une accusation chasse l'autre. »

« En outre, comme Mlle X... nous a affirmé *qu'elle était entrée plusieurs fois dans le cabinet*, il est évident qu'une fois ou l'autre elle aurait découvert Areski. »

A propos de l'apparition de Phygia, d'une beauté merveilleuse, après quelques mots d'explication au sujet d'un malentendu, Carreras ajoute :

« Il me semble que jusqu'ici cette matérialisation n'a pas été démentie et que le Dr Rouby ne pourrait jamais trouver à Alger une belle jeune fille blonde pour l'exhiber à l'*Université Populaire* sous le costume de Phygia : à moins que cette autre apparition ne soit tout simplement Areski transfiguré en une admirable prêtresse antique ! ! »

Les lecteurs français connaissent tous le volume de *Souvenirs* de Mme Claire G... qui déjà avait fait, au congrès de 1900, une très importante communication sous son nom complet. Je n'ai donc pas à insister sur les mérites de cette publication, qui vient de produire une sérieuse impression sur les spirites et les chercheurs de l'autre côté des Alpes. M. Zingaropoli, dont j'ai maintes fois signalé les recherches remarquables dans les Archives restées enfouies dans les couvents jusqu'au moment où l'Etat Italien les a fait entrer dans les Bibliothèques publiques, vient de faire paraître dans le numéro de février de *Nuova Parola* une étude complète de l'œuvre de Mme Claire G... et je regrette que le défaut d'espace ne me permette pas de la reproduire.

Ce que l'on a appelé le *miracle de saint Janvier* a déjà fait couler des flots d'encre, tant pour la description de ces scènes annuelles qui passent si facilement du tragique au burlesque, que pour la discussion du fait lui-même, et de son mode de production. M. Luigi di Pace vient d'entrer en lice à son tour et de présenter une explication que je ne pense pas avoir vue jusqu'ici.

L'auteur se demande d'abord si le fait est réel, et il répond sans hésiter par une affirmation. Est-ce un miracle, c'est-à-dire une dérogation aux lois de la nature ? Pour avoir le droit de l'affirmer, il faudrait être certain de connaître *toutes* ces lois, et nous en sommes encore bien loin. Jusqu'ici je ne vois rien à objecter à l'auteur. Il n'en est plus de même lorsque à la question de fraude, il répond nettement que non. Les raisons qu'il en donne ne me semblent pas sans réplique. Il dit que le phénomène a commencé à se produire au IIIe siècle et que les prêtres n'étaient pas assez savants pour trouver une composition chimique capable de produire le phénomène. Je ne sais si dans ces temps primitifs le fait a été suffisam-

ment contrôlé,et d'autre part on n'ignore pas que les prêtres de l'antiquité étaient très habiles dans la simulation des prodiges. N'ont-ils pas eu des successeurs ? Mais il y a bien d'autres questions à se poser. Le contenu de l'ampoule *est-il du sang* ? M. di Pace est-il suffisamment certain que les prêtres sont dans l'impossibilité de préparer en temps opportun une ampoule contenant une substance susceptible de produire le phénomène sous l'influence d'un changement de température ?

Supposons que le fait est réel ; comment l'expliquer ? M. Luigi di Pace déclare qu'il n'a pas la prétention d'offrir une solution ferme et définitive, mais qu'il veut simplement appeler l'attention sur une interprétation qui lui semble très rationnelle, et se demande si les forces psychiques des médiums et des désincarnés, qui peuvent condenser la substance cosmique en tissus vivants et en draperies de toute nature ; qui peuvent faire croître des plantes avec fleurs et fruits en quelques heures, ne peuvent également provoquer la production de ce phénomène, surtout dans un milieu si extraordinairement surexcité et animé d'un désir si ardent. Il aurait pu surtout citer le fait analogue de l'ébullition de l'eau, très fréquent en présence des Fakirs de l'Inde, et que l'on a vu plusieurs fois se produire en présence de médiums, en France et à l'étranger.

Comme M. Luigi di Pace a soin de le déclarer, ce n'est qu'une hypothèse et il ne conviendrait pas de lui donner une autre valeur, mais ce n'est peut être pas la moins acceptable.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE DANOISE

En ce moment où l'on discute tant les fraudes des médiums, l'article suivant que je trouve dans le *Chercheur de Vérité* d'avril,revue psychique danoise dirigée par M.Sigurd Frier, intéressera sans doute les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* :

C'est un fait connu que la question de fraude dans les phénomènes métapsychiques est très complxe. J'ai eu hier,le 4 avril 1906, une expérience qui confirme ma conviction à cet égard :

Il y a eu une séance chez un des membres de la «Société de Recherches Psychiques ». Nous étions une dizaine de personnes sans aucun médium professionnel. Beaucoup de phénomènes ont eu lieu comme toujours dans cette maison, car les trois enfants de la famille ont des facultés médianimiques Une petite table se déplaça sans aucun contact et donna, à l'aide des coups, des communications. Des chaises se promenèrent à travers la pièce, souvent chargées d'une ou deux personnes, (une fois c'était moi), sans être remuées par aucune force visible ; un canapé fut retourné, les jambes en l'air et le jeune homme qui y était assis, faillit en

être écrasé, et une planchette écrivit toute seule sur un morceau de papier qui se trouvait par terre. Au point de vue de la théorie animique, nous serions donc en possession de subconsciences bien vigoureuses ! Ces phénomènes de télékinesie et d'écriture étaient certainement fort intéresants (quoique pas très rares), mais pour le moment ce n'est pas d'eux que nous voulons spécialement parler. Il y eut un autre phénomène qui intéressa au plus haut point tous les assistants

Le maître de la maison demanda à l'esprit guide d'essayer d'apporter quelques petits objets d'une pièce attenante, dont la porte était ouverte. Il répondit par la table : « Je l'essaierai, à l'aide de L » (la plus jeune fille de la maison). On déposa alors des objets sur une table dans l'autre pièce, et aussitôt L. assise sur sa chaise, fut entraînée avec celle-ci dans cette pièce, sans que personne ne touchât la chaise.

Un instant après, tous les objets roulèrent à nos pieds. Je demandai alors au médium, si c'était avec sa main que les objets avaient été pris, et elle répondit qu'elle ne s'en était pas aperçue, mais qu'elle croyait cependant qu'on avait employé sa main. La jeune fille était consciente pendant tout ce temps, mais elle déclarait ne pas pouvoir contrôler elle-même ses bras, quand on faisait l'obscurité. Aussitôt qu'on alluma (et on le faisait souvent pour pouvoir contrôler les phénomènes) « l'enchantement » cessa. Je mis alors un petit objet sur le piano et demandai à l'esprit de le remuer. Immédiatement les doigts du médium s'y portèrent et renversèrent l'objet. Elle répondit à mes questions qu'il lui avait été physiquement impossible de retenir ses mains.

Il y a donc ici un cas de fraude apparente, qui, dans des circonstances moins favorables, aurait compromis le médium, quoique celui-ci ne fût que l'instrument passif des forces agissantes. Est-ce que ceci ne fait pas réfléchir à propos des « fraudes spirites ? »

Peut être faut-il raconter aussi que L., quand les forces occultes agissaient par son corps, posséde une grande puissance d'énergie physique. Nous demandâmes à l'esprit supposé de nous permettre de nous mesurer avec lui, et nous vîmes alors, que cette petite et délicate jeune fille, ne pesant que 41 kilogs, était beaucoup plus forte que trois grands hommes réunis. Sa propre personnalité ne semblait point prendre part aux efforts, elle était parfaitement tranquille et passive pendant l'épreuve, pas plus agitée qu'une statue.

Avant, dans la soirée, nous avions eu l'occasion de voir que la force occulte n'avait point be oin du corps du médium pour s'affirmer, car un fauteuil, dans lequel personne n'était assis, nous fut enlevé par les forces invisibles, bien que retenu par deux de nous avec toutes nos forces.

Ce petit exemple de fraude occulte me paraît plus important que tous les phénomènes de télékinesie.

SIGURD FRIER.

Pour la traduction : ELLEN-LETORT.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Dans les précédents numéros de cette Revue, j'ai rendu un compte sommaire de séances intéressantes tenues à La Plata, en présence d'un jeune médium de 19 ans, M. Fidanza et dont M. Pedro Sérié a fait le récit dans *Constancia*.

Les numéros des 11 et 18 mars de la même revue publient une étude critique de ces séances dans laquelle M. Manuel Frascara se demande quelles objections un incrédule de parti-pris pourrait opposer à la sincérité des phénomènes. Il pense qu'on ne peut supposer que le médium, si bien enveloppé et si étroitement lié, a pu se dégager et imiter les phénomènes. Quand même il aurait pu se délier, il n'aurait pu imiter le phénomène d'apport, car il avait été auparavant déshabillé et fouillé. Mais un assistant pouvait truquer, grâce à l'obscurité. Tout le monde se connaissant, ceci paraît absolument improbable, mais pas impossible.

Vient une autre objection : les portes et fenêtres étaient scellées, mais les bandes portaient sur les encadrements et non sur les *panneaux*. L'un de ceux-ci ne pouvait-il pas être déplacé et donner passage à un compère ? A ceci nous répondrons que les séances ont eu lieu dans le local de la société et qu'il faudrait admettre la complicité de plusieurs au moins de ses membres dans le but de fausser des expériences non publiques et auxquelles ils sacrifiaient tous leur intelligence, leur temps et leur argent. Quant aux incarnations, ne peut-on, se demande le critique, invoquer le subconscient et les personnalités secondes ?

Il me semble qu'on abuse singulièrement de ce subconscient, *tarte à la crème*, destiné à tirer d'embarras tous les incrédules de parti-pris et encore si peu étudié jusqu'ici. Que dire aussi des personnalités secondes ? Les a-t on interrogées ? Sait-on ce qu'elles sont en réalité et a-t-on contrôlé leurs dires ? Je ne vois aucune tentative dans ce sens et je trouve que les savants qui en ont tant parlé jusqu'ici et qui se montrent si méticuleux dans la discussion des moindres détails, ont oublié totalement d'éclairer leur lanterne. Qui sait si on eût trouvé autre chose que des incarnations bien déterminées, si on s'était donné la peine d'interroger ?

Un phénomène s'est produit dans des conditions assez étranges : je veux parler de l'écriture directe. On se rappelle qu'un fragment de papier avait été déposé sur le guéridon. Il fut enlevé et remplacé par un autre fragment portant quelques mots en russe.

Le cas eût présenté une valeur sérieuse si les mots avaient été tracés sur la première feuille. Pourquoi et par qui cette substitution ? Faut-il admettre un double phénomène d'apport et d'écriture directe ? Il faut bien reconnaître qu'il y a là quelque chose de fort étrange.

Les membres de la société espèrent pouvoir bientôt nous rendre compte de phénomènes de matérialisation. Attendons !

—

Los Albores de la Verdad proposent de fêter brillamment, le 18 avril 1907, le cinquantenaire de la publication du *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, et le journal ouvre une souscription à cet effet.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Comme il fallait s'y attendre, le numéro du 7 avril de *Light* publie une copieuse correspondance au sujet du démasquement certain et bien caractérisé d'Eldred, pour lequel on ne trouve que des accents d'indignation et une condamnation sans atténuation, et de celui très probable de Craddock

Après les divers témoignages en faveur d'Eldred, il semble bien difficile d'admettre que celui-ci a *toujours* fraudé. Ce qui est plus probable, c'est que transformant ses facultés médianimiques réelles en gagne-pain, il a voulu se garantir contre les défaillances si fréquentes des facultés les plus certaines,et s'est laissé entraîner à commettre comme tant d'autres, de véritables escroqueries.

Le cas de Craddock est moins clair. Il est certain qu'il jouit de facultés médianimiques remarquables ; mais on sait que certaines séances sont réellement écrasantes pour lui. D'autre part, il n'y a qu'une présomption, très forte, il est vrai, de fraude. On croit lui avoir vu cacher de fausses moustaches dans sa poche ; on a trouvé une petite lampe électrique dans son cabinet et il a refusé de se laisser fouiller. Consentira-t-il à des séances d'épreuve ? Nous le verrons bien.

—

Il faut espérer que ces événements sensationnels mettront plus que jamais en garde les expérimentateurs contre les séances publiques dans l'obcurité,et les précautions prises ne rendront que plus démonstratives les séances tenues avec tout le soin désirable. La vérité ne peut que profiter de telles aventures

—

L'Institut général psychologique serait-il sur son chemin de Damas ? Nous ne savons pas s'il a fait un rapport sur les épreuves qu'il a fait subir au médium musicien M, Aubert que j'ai entendu chez moi le jeudi saint de l'année 1897, en présence du Colonel De Rochas et de divers savants ; mais on dit que son comité spécial poursuit avec Eusapia Paladino des expériences qui auraient donné des résultats appréciables et je lis d'autre part dans le *Light* (7 avril) une lettre de M. Eugenio Gellona d'où j'extrais le passage suivant :

« Madame Paladino arriva à Gênes, le 19 mars, en compagnie de M. Serge Yourievitch, secrétaire de l'Institut général de psychologie de Paris. Le même soir eut lieu une séance dans laquelle des empreintes de doigts dans la glaise furent obtenues dans des conditions excluant toute fraude.

Il est apparu une forme matérialisée, vêtue de blanc, qui, dès l'intérieur du cabinet s'est exprimée en russe et a dit être le père de Monsieur Yourievitch ; il a répondu à son fils, qui lui parlait en russe. L'apparition parlait sur un ton très bas, mais je l'entendais nettement. Il faut remarquer que la langue russe est aussi inconnue du médium que de moi-même. Un rapport détaillé de cette séance sera probablement publié dans *Luce e Ombra*, de Milan ».

Gênes. Signé : Eugenio Gellona.

Il va sans dire que je me ferai un devoir de porter ce rapport à la connaissance des lecteurs de la Revue, dès qu'il aura paru.

* * *

Madame Charles Bright, après avoir protesté contre les insinuations malveillantes qui n'ont pas plus manqué à Bailey qu'aux autres médiums, affirme que depuis cinq ans M. Stanford prend chaque jour avec le plus grand soin, les précautions les plus rigoureuses pour éviter toute fraude.

Elle fait ensuite le récit de la séance du 19 janvier, pendant laquelle, après un discours du professeur Denton, et tandis que les deux voisins de Bailey lui tenaient les mains, une pierre portant des hiéroglyphes du Centre-Amérique tomba avec fracas.

Il fut ensuite apporté un *Jibbah*, vêtement militaire ayant appartenu à un soldat du Khalifa, successeur du Mahdi. Ce soldat fut tué à coups de bayonnette et le Jibbah en porte les traces. Il présente en outre cette particularité que des pièces de diverses couleurs y sont cousues çà et là. On sait que cet usage se retrouve dans l'Inde, chez les bouddhistes.

Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 28 avril dernier consacre un article nécrologique à M. Pierre Curie, dont un stupide accident vient de causer la mort. Les spirites ont lieu de regretter la perte de ce savant, car il était fort bien disposé en faveur des recherches psychiques. Si nos renseignements sont exacts, M. Curie devait, en compagnie d'autres savants, français, aller à Londres pour étudier le phénomène des matérialisations, lorsque l'histoire d'Eldred coupa court à ces projets. La *Revue Scientifique* constate elle-même, en ces

termes, l'intérêt que le découvreur du radium portait aux phénomènes de la médiumité :

« Malgré ses nombreux travaux il acceptait cependant d'entreprendre tout dernièrement, avec M. Dr Arsonval, à l'Institut psychologique, des recherches, dans un domaine plus obscur encore que celui du radium, sur les forces psychiques manifestées dans les trances médianimiques, et il n'était pas loin de se croire, dans ses expériences sur Eusapia Paladino, sur la voie d'une découverte, plus sensationnelle encore que la première. Hélas ! il a suffi de la lourde roue d'un camion pour faire évanouir cet espoir en répandant un peu de cettte substance cérébrale qui se ressemble tant, d'un homme à l'autre, et qui pourtant se manifeste dans le monde par des effets si différents. »

La docte *Revue* eût peut-être tenu un autre langage si M. Curie, bien vivant, avait catégoriquement affirmé l'existence des faits spirites !

La Revue Spirite

est toujours intéressante et variée. M. Grimard étudie le Christ au point de vue mystique. Il montre que les anciens confondaient dans un même symbole l'astre rayonnant d'où vient toute vie terrestre, et les génies qui ont illuminé le monde moral. De là, la similitude de leur vie. Mais ne peut-on penser aussi que c'est dans Alexandrie, que les Néo-platoniciens ont repris les anciennes légendes de Chrisna pour les adapter au Christ ? Senex recherche quelle est l'origine du sentiment religieux chez les premiers hommes. Dans ce numéro, il discute la valeur des affirmations matérialistes et montre qu'elles sont insuffisantes. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, quand l'auteur aura complété sa pensée.

La Revue Spirite prend l'initiative d'un voyage collectif à Londres pour assister à des séances de matérialisations avec les médecins Husk et William. La dépense, voyage, nourriture et logement compris sera pour 4 jours de 120 francs, plus 6 fr. 25 par personne qui désirera assister aux séances.

Le lundi 14 mai, M. Dauvil sera à la librairie spirite, bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques, de 9 h 1/2 à 11 heures du matin et de 3 heures à 5 heures de l'après-midi, afin de recevoir les personnes qui désirent se faire inscrire pour ce voyage et donner les explications nécessaires. Bien entendu, M. Dauvil dégage sa responsabibité si les séances sont nulles ou truquées,

La Tribune Psychique

Le conseil d'administration de la *Société française d'étude des Phénomènes Psychiques*, réuni le 14 mars au local social, considérant qu'il est du devoir des spirites de mettre en pratique les sentiments de fraternité enseignés par les esprits,a décidé le mois dernier d'ouvrir une souscription en faveur des victimes de l'épouvantable catastrophe de Courrières. Il fait appel à tous les membres de la Société, à tous les lecteurs de *Tribune Psychique*, ainsi qu'à leurs amis, et les prie d'adresser leur obole, soit à

M. P. Drubay, 10, rue Pierre-Levée, soit au siège social, 57, faubourg Saint-Martin, à Mme Laffineur.

La liste des souscripteurs sera publiée ultérieurement.

L'Echo du Merveilleux

vient de terminer la reproduction de l'étude de Mac-Nab sur les phénomènes spirites, et surtout les matérialisations. Nous recommandons à nos lecteurs les pseudo-explications que l'auteur imagine pour faire comprendre les faits qu'il a constatés. Jamais théories plus nuageuses, plus invraisemblables n'ont été imaginées. Mac-Nab parle de « molécules subjectives » ! qui survivraient à la désagrégation du corps physique. Nous nous en voudrions de priver les lecteurs des notions suivantes sur l'inconscient. Voici :

« Rappelons-nous que dans l'inconscient il n'y a pas que des formes, mais aussi des idées, des désirs, des sentiments. Quand nous les rappelons à l'existence, cela passe dans le domaine du conscient et fait partie de notre personnalité. Ces forces subissent la loi des affinités, concourent à former des groupements divers constituant des personnalités. Il y a, en outre, dans l'inconscient des éléments parasitaires non évolués par l'individu, et provenant d'inconscients désintégrés qui forment des personnalités à part ou entrent chacun pour sa quote part dans les personnalités évoluées. » Des désirs et des sentiments *inconscients* ! Ces idées, désirs et sentiments qui sont des *forces*, et par dessus tout cela des éléments parasitaires d'inconscients *désintégrés*. Si quelqu'un comprend quelque chose à ce pathos, nous lui serons obligés de nous le faire savoir.

La Voie

dans son numéro d'avril, parle des phénomènes d'Alger sous le titre : *L'affaire de la Villa Carmen*, comme s'il s'agissait d'une cause célèbre. L'auteur anonyme n'aime pas le spiritisme, et peu nous en chaut, car ce monsieur, qui fait de la « Haute Science », semble dédaigner le témoignage des sens, qui a pour nous une valeur de premier ordre quand il est confirmé, comme c'est ici le cas, par la photographie. C'est une question de méthode. Chacun choisit sa « voie » et la sienne ne sera jamais la nôtre, Dieu merci. Le ton avantageux que prend notre critique pour parler *« du mystère à bon compte »* ne fera illusion à personne. La science n'est devenue ce qu'elle est aujourd'hui que depuis que la nature a été étudiée rectement par l'observation et l'expérience. Trop longtemps l'humanité s'est laissée abuser par les phraseurs qui se perdent dans les dédales d'une métaphysique aussi creuse qu'inutile. Spéculer à perte de vue sur les traditions du passé est un jeu qui peut amuser des rêveurs, mais qui laisse bien froids les esprits avides de réalités. Aussi le Spiritisme a-t-il envahi le monde, et les dédains de Mr M. G. ne l'empêcheront pas de conquérir bientôt tous ceux qui, avides de connaître le lendemain de la mort, ont plus de confiance dans ce qu'ils voient et touchent, que dans les plus mirifiques élucubrations de la « Haute Science ».

La Lumière

dans sa *Revue Universelle* de Mars, cite un cas de pressentiment d'un chien, que nous croyons intéressant de reproduire, il est emprunté aux *Psychische Studien* de nov. 1905. Le voici.

Le conteur Danois Andersen avait un ami, un professeur, nommé Linden, qui souffrait de consomption pulmonaire. L'administration lui accorda des subsides pour un voyage en Italie. Linden possédait un chien nommé « Amour », un caniche blanc qu'il aimait beaucoup et qu'il confia à Andersen pour la durée de son absence. Andersen accepta cette charge et assura la subsistance du chien, sans s'occuper autrement de lui. Il rit de bon cœur un jour que la femme de chambre lui dit : « Amour pressent ce qui arrive à son maître. Il est gai ou triste selon que son maître va bien ou mal. — Comment cela, dit Andersen ? — Eh mais, cela se voit bien à sa manière d'être. Pourquoi accepte-t-il ou refuse-t-il sa nourriture sans être malade ? Pourquoi laisse-t-il pendre sa tête plusieurs jours avant que vous ne receviez une mauvaise nouvelle de M. Linden ? Le chien sait très exactement tout ce que son maître fait en Italie, et il le voit, car ses yeux ont quelquefois une si singulière expression ».

A partir ce ce moment, malgré son scepticisme, Andersen observa le chien. Une nuit, il sentit quelque chose de froid à sa main, et ouvrant les yeux, il aperçut le chien devant son lit et lui léchant la main. Il eut un frisson et lui passa la main sur le poil pour le tranquilliser, mais alors « Amour » poussa un hurlement plaintif et se jeta par terre, les quatre pattes étendues. « A ce moment, raconta Andersen par la suite, je sus très exactement que mon ami était mort ; j'en fus si assuré, que le lendemain, je remplaçai mon vêtement brun par un noir. Dans la matinée je rencontrai une personne de connaissance qui me demanda les causes de ma tristesse ; je lui répondis : « Cette nuit, à onze heures et demie moins trois minutes, Olof Linden est mort. — Comme je l'ai appris plus tard, c'était bien l'instant de sa mort ».

La Vie Nouvelle

continue la publication des excellents et substantiels articles du Dr Bécour. Nous en recommandons la lecture à tous ces écrivains qui vont clamant sans cesse que les phénomènes spirites n'ont pas été observés *scientifiquement*. C'est ignorance ou mauvaise foi de leur part, car lorsqu'un critique quelconque croit avoir trouvé un argument péremptoire, on accepte sans discernement le premier mensonge venu, alors ce morticole, fut-il totalement inconnu en dehors du périmètre de la ville où il opère pour le plus grand dam de ses clients, se transforme instantanément en « savant docteur », de même que le plus mince bavard devient « le sympathique » M. X. Oh ! combien sympathique, quand il fournit l'ombre d'un prétexte à la meute aboyante qui jappe si stupidement derrière les spirites. M. le Dr Bécour énumère les cas authentiques de photographies de fantômes et

les expériences si nombreuses faites par des commissions de savants avec Eusapia Bien entendu, nos Aristarques n'en ont cure, car il faudrait qu'ils cherchassent un autre terrain de discussion, et cela paraît être un effort au-dessus de leur mentalité indigente. Ce sera un régal de lire tous les articles de M. Bécour quand ils seront réunis en volumes.

Le voile d'Isis

d'avril renferme un article de M. Haatan, qui montre combien les prétentions pas des « Hyperchimistes » sont souvent fantaisistes.« Nous n'en voulons pour exemple, dit cet écrivain, que celui qui consiste à semer dans de la poudre de verre des graines de cresson que l'on arrose d'eau distillée. Le cresson ainsi obtenu renferme, dit on, des corps qui n'existaient pas ou qui existaient en moindre quantité dans les graines,et on en conclut qu'il s'est produit une véritable transmutation.

« Or, pour que cette expérience soit probante, il est indispensable que le semis soit isolé et qu'on ne laisse pénétrer que de l'air ne renfermant exclusivement que de l'oxygène et de l'azote. D'autre part, il faut tenir compte dans l'analyse de ce qui peut provenir du verre, car ce dernier renferme, potasse, soude, silice, etc., et c'est un tort de croire qu'il ne saurait abandonner ces éléments à la graine qui est en voie de germination

« Si on a soin de ne négliger aucun de ces précautions, et d'exécuter les analyses très méticuleusement et sans parti-pris, *on constate que les résultats sont négatifs*. En outre, la pratique rencontre certaines difficultés que nous passons sous silence,mais que nous nous réservons de mettre en lumière ultérieurement, car elle tend à établir que les gens qui citent cette expérience ont négligé très certainement de la contrôler ».

Souscription pour la pauvre femme presque aveugle

M. C.	20 francs.
M. René Fleury	5
	25

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande. — **Prix 3 florins par an.**

N° 12. — 12e ANNÉE   Prix du Numéro : 1 franc   JUIN 1906

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

40, Boulevard Exelmans, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnement **10 fr.** *par an en France. — Étranger :* **12 fr.**

RECHERCHES SUR LA MEDIUMNITE

par Gabriel DELANNE

Prix . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Les phénomènes spirites sont-ils scientifiques

(Suite) (1)

Les comités scientifiques qui étudièrent Eusapia

Pour en finir avec ces généralités, énumérons sommairement les étapes principales de l'étude scientifique de la Médiumnité d'Eusapia Paladino.

En 1888, le professeur Ercole Chiaïa, qui avait expérimenté longuement avec ce médium, profita d'un article du Dr Lombroso pour le provoquer à l'étude des faits. L'illustre crimininaliste disait : (2)

> Quinze ou vingt ans suffisent pour faire admirer par tout le monde, une découverte traitée de folie au moment où elle fut faite ; maintenant encore, les sociétés académiques rient de l'hypnotisme et de l'homéopathie : qui sait si mes amis et moi, qui rions du spiritisme, nous ne sommes pas dans l'erreur, précisément comme le sont les hypnotisés ? Grâce à l'illusion qui nous entoure, nous sommes peut-être incapables de reconnaître que nous nous trompons ; et comme beaucoup d'aliénés, nous plaçant à l'opposé du vrai, nous rions de ceux qui ne sont pas avec nous.

M. Chiaïa, s'emparant de ces paroles, se fit fort de prouver à l'éminent physiologiste la vérité des phénomènes spirites et le provoqua à l'étude d'Eusapia, laissant au savant le choix du lieu et des précautions qu'il jugerait à propos d'employer.

Ce défi ne fut relevé qu'en 1891, à Naples, grâce à la générosité de M. Aksakof qui pourvut plusieurs fois à tous les frais de déplacement du médium. M. Chiaïa, empêché, fut remplacé par M. Ciolfi et deux séances eurent lieu, l'une le samedi 28 février, et l'autre le lundi 2 mars à l'hôtel de Genève, où M. Lombroso était descendu avec quelques amis. Voici les noms des membres qui composaient cette première commission : MM. Lombroso, Gigli, Vizioli, Virgilio, Asansi, Bianchi (depuis ministre) et Tamburini. Les faits furent tels que

(1) Voir le numéro de mai p. 641.
(2) Lombroso. — *Influence de la civilisation sur le génie* dans la *fanfulla della doménica*, 29 novembre 1883.

Lombroso écrivit la fameuse phrase : « Je suis tout confus et au regret d'avoir combattu, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits spirites ; je dits, des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie. »

Ce témoignage favorable, quant aux faits, piqua la curiosité d'autres savants, et en octobre 1892, eurent lieu à Milan, *dix-sept séances* tenues dans l'appartement de M. Finzi. Le médium invité par M. Aksakof, fut présenté par le chevalier Chiaïa. Des procès-verbaux furent rédigés à chaque séance ; voici un résumé, emprunté au rapport de la commission, qui montrera la variété des phénomènes observés dans l'obscurité, alors que le médium était tenu constamment par les mains et que l'on contrôlait la place de ses pieds : (1).

Les phénomènes observés dans l'obscurité complète se produisirent pendant que nous étions tous assis autour de la table, faisant la chaîne (au moins pendant les premières minutes.) Les mains et les pieds du médium étaient tenus par ses deux voisins. Invariablement, les choses étant en cet état, ne tardèrent pas à se produire les faits les plus variés et les plus singuliers *que dans la pleine lumière nous aurions en vain désirés* (2). L'obscurité augmentait évidemment la facilité de ces manifestations que l'on peut classer ainsi :

1° — Coups sur la table sensiblement plus forts que ceux que l'on entendait en pleine lumière sous ou dans la table. Fracas terrible, comme celui d'un grand coup de poing ou d'un fort soufflet donné sur la table.

2° — Chocs et coups frappés contre les chaises des voisins du médium, parfois assez forts pour faire tourner la chaise avec la personne. Quelquefois cette personne se soulevant, sa chaise était retirée.

3° — Transport sur la table d'objets divers, tels que des chaises, des vêtements et d'autres choses, quelquefois « éloignés de plusieurs mètres » et pesant « plusieurs kilogrammes. »

4° — Transport dans l'air d'objets divers, d'instruments de musique, par exemple ; percussions et sons produits par ces objets.

5° — Transport sur la table de la personne du médium, avec la chaise sur laquelle il était assis.

6° — Apparition de points phosphorescents de très courte durée (une

(1) De Rochas. *Extériorisation, etc.*, p. 59.

(2) C'est nous qui soulignons pour montrer cette nécessité, au moins dans les premiers temps et avec certains médiums, de l'obscurité.

fraction de seconde) et de lueurs, notamment de disques lumineux, qui souvent se dédoublaient, d'une durée également très courte.

7° — Bruit de deux mains qui frappaient en l'air l'une contre l'autre.

8° — Souffles d'air sensibles, comme un léger vent limité à un petit espace.

9° — Attouchements produits par une main mystérieuse, soit sur les parties vêtues de notre corps; soit sur les parties nues (visages et mains); et dans ce dernier cas on éprouve exactement cette sensation de contact et de chaleur que produit une main humaine.

Parfois on perçoit réellement de ces attouchements, qui produisent un bruit correspondant.

10° — Vision d'une ou deux mains projetées sur un papier phosphorescent, ou sur une fenêtre faiblement éclairée.

11° — Divers ouvrages effectués par ces mains : nœuds faits et défaits, traces de crayon (selon toute apparence), laissées sur une feuille de papier ou autre part.

12° — Contact de nos mains avec une figure mystérieuse « qui n'est certainement pas celle du médium. »

Un certain nombre de ces phénomènes furent ensuite obtenus à la lumière, le médium étant bien en vue. Voici les conclusions de la commission :

En publiant ce court et incomplet compte rendu de nos expériences, nous avons aussi *le devoir* de dire que nos conclusions sont les suivantes :

1° Que, dans les circonstances données, aucun des phénomènes obtenus à la lumière plus ou moins intense n'aurait pu être produit à l'aide d'un artifice quelconque ;

2° Que la même opinion peut être affirmée en grande partie pour les phénomènes en obscurité complète. Pour un certain nombre de ceux-ci, nous pouvons bien reconnaitre, *à l'extrême rigueur*, la possibilité de les imiter par un artifice du médium ; toutefois, d'après ce que nous avons dit, il est évident que cette hypothèse serait, non seulement *improbable*, mais encore *inutile* dans le cas actuel, puisque, même en l'admettant, l'ensemble des faits nettement prouvés ne s'en trouvait nullement atteint. Nous reconnaissons d'ailleurs que, au point de vue de la science exacte, nos expériences laissent encore à désirer ; elles ont été entreprises sans que nous puissions savoir ce dont nous avions besoin et les divers appareils que nous avons employés ont dût être préparés et improvisés par les soins de MM. Finzi, Gérosa et Ermacora.

Toutefois ce que nous avons vu et constaté suffit à nos yeux pour prouver que ces phénomènes sont bien dignes de l'attention de savants.

C'est justement ce que les spirites ont toujours soutenu depuis 50 ans, et c'est déjà un succès que cette attestation qui émane de MM. *A. Aksakof*, conseiller d'Etat de l'empereur de Russie ; de *M. G. Schiapparelli*, directeur de l'observatoire astronomique de Milan ; *de M. Carl du Prel* docteur en philosophie de Munich ; de M. *Angelo Brofferio*, professeur de philosophie ; de *M. Giuseppe Gerosa*, professeur de physique à l'école royale supérieure d'agriculture de Portici ; de M. *G. B. Ermacora*, docteur en physique ; de *Cesare Lombroso*, professeur à la Faculté de médecine de Turin, enfin de *M. Ch. Richet*, professeur à la faculté de médecine de Paris, qui ont signé ces procès-verbaux.

Plus tard, nous verrons par quelles alternatives a passé M. Richet avant d'arriver à une certitude complète. Son adhésion entière, quant aux faits, n'en a que plus de prix.

A Naples

En 1893, *M. Wagner*, professeur de zoologie à l'Institut anatomique de Saint-Pétersbourg, dut se rendre à Naples pour le rétablissement de sa santé, et il eut là l'occasion d'assister à deux séances avec Eusapia, dont on trouve le compte rendu dans l'ouvrage de M. de Rochas. Nous y reviendrons plus loin.

A Rome

M. de *Siemiradski*, peintre très distingué et membre correspondant de l'Institut, fut à même, plus de cinquante fois, soit chez lui, soit chez son ami Ochorowicz, d'étudier en 1893 et 1894 la médiummité d'Eusapia. Son rapport très documenté complète sur beaucoup de points la description des phénomènes observés antérieurement.

On lui doit entre autres documents : trois photographies montrant la table détachée du parquet, flottant en l'air, et l'impossibilité complète dans laquelle se trouvait le médium de produire des mouvements d'une manière mécanique. Signalons aussi des empreintes obtenues dans de la terre glaise et des traces laissées sur du noir de fumée, qui nous serviront à connaître objectivement ces mains mystérieuses qui agissent pendant les séances. En 1894 prennent part aux recherches : MM. *Ch. Richet* ; le Dr *Schrenk Notzing* (de Munich) ; le Dr *Lombroso* (une seule séance) ; le Dr *Danilewski*, professeur à l'école de médecine de Saint-Pétersbourg, et le Dr *Dobrzycki*, rédacteur de la *Gazette de Médecine* de Varsovie.

A Varsovie

M. le D[r] *Ochorowicz*, bien connu en France par ses études sur la suggestion mentale, obtint d'Eusapia qu'elle viendrait à Varsovie passer quelques semaines chez lui, pour y être étudiée à loisir par ses amis. Elle y consentit et arriva dans la capitale de la Pologne le 25 novembre 1893. Elle logea dans la propre maison de M. Ochorowicz, où elle pouvait être contrôlée à chaque instant non seulement par le docteur, mais aussi par sa femme. Elle en repartit le 15 janvier 1894.

Pendant cinquante-deux jours elle donna 40 séances, auxquelles prirent alternativement part 20 à 25 personnes choisies parmi les notabilités de la ville, telles que le général *Socrate Stargukiewicz*, ancien président à Varsovie ; MM. *Watraszenski*, *Hering*, *Higier Haruzewicz*, docteurs en médecine ; *Swiencicki*, *Gloraki-Prus*, *Matuzewski* (1) littérateurs connus, et un ingénieur-électricien, M. *Bronislas Reichman*. Des faits remarquables ont été contrôlés, nous aurons l'occasion de les signaler.

A Carqueiranne et à l'île Roubaud

Ces expériences ont duré deux mois et demi pendant lesquels il y a eu environ 35 séances de la plus grande importance, tant à cause de la haute valeur scientifique de ceux qui y prirent part que pour les conditions excellentes où elles se produisirent.

M. Ch. Richet, membre de l'Académie de médecine et professeur de physiologie à la faculté de médecine de Paris, possède en effet, près de Toulon, deux propriétés voisines : le château de Carqueiranne et l'île Roubaud, une des îles d'Hyères.

Pendant les vacances de 1894, il réunit tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces habitations, Eusapia avec plusieurs de ses amis : M. et Mme *Sidgwick* ; M. et Mme *Olivier Lodge* ; le D[r] *Ochorowicz* ; M. *F. Myers* ; le baron de *Schrenck-Notzing* et le D[r] *Ségard*, médecin principal de la marine. Ici encore, le contrôle fut parfait, et le médium favorisé par des conditions climatériques analogues à celles de son pays, produisit des manifestations très variées. C'est là, comme nous le verrons tout à l'heure, que M. Richet acquit la certitude

(1) Celui-ci a publié un ouvrage : *La Médiumnité et la Sorcellerie*, dans lequel il fait un compte rendu indiquant des expériences auxquelles il a pris part.

complète que les mains qui produisent des attouchements ne sont pas celles du médium.

Les expériences de Cambridge

En août 1895, Mme Paladino se rendit à Cambridge et resta plusieurs semaines dans la maison de M. Myers, pour être soumise à l'observation d'un certain nombre de membres de la Société de Recherches psychiques de Londres. Ces expériences réussirent fort mal. Eusapia fut malade ; et MM. Sidgwick et Hodgson l'accusèrent de frauder les phénomènes. Nous discuterons plus tard la valeur de ces accusations qui ne s'appliquaient qu'aux phénomènes se produisant auprès d'elles, mais ne pouvaient avoir aucune valeur pour ceux que l'on constatait en dehors de sa sphère d'action physique. MM. Myers, Lodge, Ch. Richet, Ochorowicz et Maxwell ont protesté contre l'accusation portée par les observateurs anglais car, d'après leur expérience personnelle, elle ne saurait s'appliquer aux expériences dont ils ont été les témoins.

A l'Agnélas

Les conclusions pessimistes des savants anglais n'empêchèrent pas les études ultérieures, car nous retrouvons Eusapia, la même année, chez M. le colonel de Rochas, du 20 au 29 septembre, au château de l'Agnelas. Une commission fut instituée. Elle se composait, à part le colonel, du Dr *Dariex*, directeur des Annales des sciences psychiques ; du comte *Arnaud de Gramont*, docteur ès-sciences physiques ; de M. *Maxwell*, depuis docteur en médecine et à cette époque substitut du procureur général près la cour de d'appel de Limoges ; de M. *Sabatier*, professeur de zoologie et d'anatomie comparées à la faculté des sciences de Montpellier ; de M. le baron *de Watteville*, licencié ès-sciences physiques, depuis docteur ès-sciences, et licencié en droit. Instruits par les polémiques antérieures, les observateurs prirent toutes les mesures de précaution compatibles avec les nécessités expérimentales, et leurs conclusions sont conformes à celles des observateurs de Milan, Rome, Varsovie, etc., c'est-à-dire que les faits sont indéniables.

A Paris

Pendant l'automne de 1896, Eusapia, en venant à Paris, s'arrêta chez M. Blech qui villégiaturait sur les bords du lac de Côme, à Tremezzo. Trois jours après elle arrivait chez M. Mangin, à Au-

teuil, où eurent lieu 7 séances. Parmi ceux qui y prirent part, signalons : MM. le Dr *Dariex*, *Emile Desbeaux*, *Anthony Gueronnau*, *Marcel Mangin*, *Sully-Prudhomme* et Mme *Boisseau*. Les comptes rendus originaux de MM. Dariex, Desbeaux et Mangin ont paru dans les *Annales psychiques* de novembre 1896.

A Choisy-Yvriac

Le médium se rendit, du 3 au 13 octobre de la même année chez M. Maxwell, en son habitation de Choisy-Yvriac, près de Bordeaux et elle donna six séances auxquelles assistèrent : M. et Mme *Maxwell*, le comte *de Gramont*, le colonel de *Rochas*, le baron *de Watteville*, le général *Thomassin*, le baron *Brincard*, M. *Béchade*, M. *Lefranc* et un médium voyant, Mme *Agullana*, dont les facultés permirent de faire des constatations intéressantes.

A Montfort-L'Amaury

En 1897, eurent lieu dans l'habitation de la famille Blech, trois séances dont M. G. de Fontenay a rendu compte dans un volume intitulé : *A propos d'Eusapia Paladino*. Les assistants furent : M. le colonel de *Rochas*, M. et Mme Blech et leur famille, Mme *Boisseaux*, M. *Camille Flammarion*, M. *Gourbine*, M. Ch. *Blech*, et M. et Mme *Koechlin*.

Les photographies de lévitations et l'empreinte d'une figure obtenue sur du mastic offrent le plus haut intérêt, et nous utiliserons ce document dans notre discussion future.

Eusapia revint encore à Paris en 1899, et descendit chez M. Camille Flammarion où nous eûmes le plaisir d'assister à deux séances, ainsi qu'un grand nombre d'observateurs ; mais aucun compte rendu officiel ne fut publié.

A Gênes

En 1901 et 1902, des séances furent tenues à Gênes au *Circolo Minerva*, cercle composé de savants, et le récit de ces séances fut fait par M. Porro, professeur d'astronomie et M. Vassallo, journaliste éminent. Nous verrons que les apparitions décrites témoignent du développement de la faculté d'Eusapia.

A Rome et à Paris

Nous avons publié, en mai 1903, le récit des séances tenues à Rome en présence du prince Ruspoli et de M. Enrico Carreras, observateur prudent et très au courant de ces manifestations.

Nous savons que l'année dernière, en 1905, l'Institut psychologique, par une Commission dont faisaient partie MM. d'Arsonval, Gilbert Ballet, Curie, Bergson, Courtier, Youriewitch, etc., a examiné Eusapia et pu vérifier l'absolue réalité des mouvements d'objets sans contact, l'existence des mains fantomâles, etc. Nous y reviendrons.

C'est surtout en Italie que dans ces dernières années Eusapia fut le plus et mieux observée. Le docteur P. Visani Scozzi, dans son ouvrage sur *La médiumnité*, relate les séances qui le convainquirent non seulement de la réalité des faits, mais encore de la nécessité d'une intervention étrangère au médium et aux assistants. M. Ernest Bozzano, dans son livre *Hypothèse spirite et théories scientifiques*, soutient la même thèse, qui est celle qui se dégage nettement de l'examen attentif de tous les récits (1). C'est qu'il s'est produit une évolution dans la médiumnité d'Eusapia Paladino.

Pendant les premières années, les phénomènes, comme nous l'avons vu par le résumé reproduit plus haut, étaient surtout physiques: déplacements ou lévitation d'objets, attouchements, coups frappés, lueurs, etc. La matérialisation proprement dite n'était guère accusée que par la présence des mains, le plus souvent invisibles, qui produisaient des contacts avec les assistants. Ce n'était qu'à titre tout à fait exceptionnel, et à de très rares intervalles, qu'on pouvait voir des esprits suffisamment matérialisés pour être reconnus.

Mais avec l'exercice la médiumnité se développa plus complètement ; et dans une série d'expériences entreprises à Gênes au *Circolo scientifico Minerva*, comme nous l'avons vu plus haut, pendant les année 1901 et 1902, des individualités de l'espace tenant de très près aux assistants se firent reconnaître de manière à ne plus laisser de doute aux observateurs, parmi lesquels se trouvaient des hommes de la plus haute valeur tels que : le Dr *Morselli*, professeur de physiologie à l'Université de Gênes; M. le professeur *Porro*, ex-directeur de l'observatoire de Turin ; M. *Vassallo*, directeur du journal *Secolo* XIX, humoriste de l'esprit le plus fin qui s'est fait une des premières places dans la littérature de son pays.

(1) Nous avons publié les analyses de ces ouvrages pendant les années 1902 et 1903. Elles sont dues à la plume savante et érudite de M. le Dr Dusart.

Citons encore les noms des docteurs *Venzano, Colazza, Giardina* qui ont publié des comptes rendus, et nous sommes certains que les références indiquées ici seront suffisantes pour convaincre tous les lecteurs de bonne foi qu'un médium étudié aussi souvent, dans les conditions les plus variées de contrôle, par des hommes dont la réunion constituerait une véritable académie scientifique, ne saurait être un vulgaire imposteur.

De quelles écailles sont donc revêtus les yeux des critiques qui ont encore l'aplomb, ou l'inconscience, d'écrire que les faits spirites n'ont été observés que par des enthousiastes incapables d'employer les méthodes scientifiques ? N'est-il pas scandaleux lorsque des documents signés par les savants dont nous venons de citer les noms se trouvent dans des livres publiés en français comme ceux de M. de Rochas, de M. de Fontenay, de M. Maxwell, dans des Revues comme les *Annales psychiques* et la nôtre, de feindre l'ignorance des résultats obtenus, et de remettre sans cesse en question des faits mille fois établis ?

Ne méritent-ils pas un juste mépris, ceux qui entreprennent de fausser l'esprit public, en négligeant sciemment de porter à sa connaissance les faits irrécusables, qu'ils ne peuvent ni ne doivent ignorer, puisqu'ils ont librement choisi ce sujet de polémique ?

L'histoire d'Eusapia est profondément instructive, car on y trouve réunis presque tous les genres de manifestations constatés et décrits par les spirites depuis un demi-siècle. Les déplacements d'objets sans contact ; les lévitations ; les apports ; les effluves lumineux ; les attouchements ; les mains visibles qui produisent ces phénomènes ; les matérialisations complètes, etc.

Plus de cinquante savants officiels, patentés, se portent garants de l'authenticité de tous ces faits, et il faudra maintenant autre chose que des dénégations vagues, des injures ou des ricanements, aussi niais que vains, pour battre en brèche nos affirmations, appuyées sur l'expérience véritablement scientifique des investigateurs dont nous avons rappelé les noms.

Les phénomènes observés en présence d'Eusapia Paladino sont non seulement réels, mais posent à la science des problèmes qu'elle a le devoir d'envisager avec impartialité, car il est impossible qu'elle continue, officiellement, à garder un silence systématique qui témoigne plus de l'étroitesse d'esprit de ses représentants, que de leur dé-

sir de connaître la vérité. Arrivons donc à l'étude détaillée des faits, en spécialisant nos recherches sur ceux qui témoignent avec certitude de l'intervention d'êtres étrangers au médium et aux assistants.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

De la divinité de Jésus-Christ

Jésus est descendu de la croix. Les mains et les pieds ensanglantés ; le flanc percé ; le front ceint de la couronne du martyr, répandant sur son doux visage des larmes de sang, témoignant de la grandeur du sacrifice.

Il est enseveli ; et, sur la terre rougie de sang, la garde veille.

Une nuit la pierre du sépulcre sacré est déplacée. Les disciples du Maître ont enlevé sa dépouille charnelle pour l'inhumer en un lieu mystérieux.

Mais, lui, dans sa glorieuse et subtile essence, s'est élancé dans l'Espace rendre compte au créateur de la mission terrestre qu'Il lui a confiée.

Mis à mort par les grands, dont le matérialisme et l'égoïsme ne pouvaient s'allier avec l'enseignement du céleste envoyé, sa tâche ici-bas terminée, son âme est retournée dans le séjour des Esprits *purs* reprendre son rôle de gouverneur de la Terre.

Des protestants et des catholiques romains — dont les raisonnements nous ont inspiré cet article — s'en tenant au texte des Evangiles, sans chercher à en pénétrer le sens, croyent encore que le Christ est Dieu.

Ceux qui le disent « Dieu » ne songent pas au rôle, incompatible avec sa nature, qu'ils lui font jouer.

Selon eux Dieu serait venu en Esprit et se moquer des hommes, ses créatures ? Mais il aurait été le plus coquin des charlatans en se laissant pincer par les juges religieux de Pilate, en simulant des souffrances et une mort qu'il *ne pouvait* ni éprouver, ni subir, sa nature étant *fluidique* et *immortelle*.

Homme, Christ s'est élevé au sublime ; Dieu, il n'eût été qu'un vulgaire comédien.

Non ; Jésus n'est pas venu en Esprit. Il a voulu, dans sa profonde Charité, transformer une humanité grossière et immorale et, dans sa clairvoyance d'*Esprit pur*, a vu sa fin corporelle par le supplice.

Mais l'abnégation et le dévouement de sa nature *supérieure* lui ont fait accepter le sacrifice et, par ses révélations, régénérer le monde.

Et comment soutenir qu'Il était Dieu lorsque, du haut de la croix, Il s'écrie : « Mon Père, si je dois boire ce calice jusqu'à la lie, que ta volonté soit faite et non la mienne ! ».

Alors ; qu'elle ignoble comédie !...

Jésus était bien en chair et en os, et non Dieu. Il a donné son corps *matériel* aux bourreaux afin de sanctionner par son sang les vérités et les enseignements qu'il était venu apporter aux hommes pour les améliorer.

Non, Christ n'est pas une création à part. Il n'y a pas de privilèges dans les œuvres du Créateur. Il a été créé comme nous tous et est parti du même point que chacun de nous.

Son âme, émanation de la divinité — comme celle de tous les hommes — a été, à son début, simple et ignorante.

Par ses nombreux retours à la vie matérielle ; par son passage dans la hiérarchie des mondes où, sur chacun d'eux, Il a eu à subir les souffrances et les épreuves inhérentes à chaque globe selon leur dégré d'avancement, Jésus est arrivé au *summum* de l'épuration.

Fils de ses œuvres ; parvenu, par son travail sur lui-même, au faîte de la félicité céleste, n'est-Il pas plus grand, plus digne d'admiration et de vénération que s'Il eût accompli sa tâche ici-bas, affranchi — par un corps fluidique — de toutes souffrances physiques et morales ? Il a subi la loi commune et, pas plus que nous, Christ n'a pu s'y soustraire.

Oui, souvent élevons notre âme vers cet Esprit pur ! Tâchons de puiser, progressivement, quelques éléments de sa Nature épurée pour nous les assimiler, afin d'abréger la distance qui nous sépare encore de Lui.

Vous tous, aussi athées que vous soyez, la félicité céleste vous attend. Mais que la saine raison soit votre guide.

Laissons de côté ces enseignements surannés, ces croyances d'un autre âge. L'enfant, depuis, a grandi ; son jugement s'est éclairé et

il n'accepte plus les théories erronées issues d'une fausse interprétation des Écritures, dont le sens propre contrecarrait l'ambition et les intérêts matériels des princes de l'Eglise. Jésus est venu nous apporter la lumière ; prions-le qu'elle nous éclaire !

Portons notre pensée vers ce sublime initiateur.

Dans ces moments de détresse où l'âme accablée broie le cœur, appelons-le à notre secours ; Il viendra.

Cet Esprit puissant ayant souffert comprendra nos douleurs.

A tout appel du malheureux ayant foi en lui, Il vient à son aide en lui envoyant force et courage pour accomplir valeureusement l'ascension pénible du chemin qui, de la Terre, conduit au Ciel.

HENRI TIVOLLIER.

DE LA

Haute valeur métaphysique
du phénomène d'écriture automatique

On ne saurait trop protester contre l'affirmation que les messages écrits n'ont point de valeur, qu'ils ne contiennent rien de supérieur à ce que le médium peut tirer de son propre fonds.

Ecartons d'abord les cas d'automatismes incohérents dont la science matérialiste se plaît à nous accabler ; en pareille matière mille exemples négatifs ne prouveront rien, l'affirmation erronée consistant à dire que la communication ne s'élève *jamais* au-dessus du niveau de connaissances attribuables au médium.

Nous donnerons des exemples. Mais parlons d'abord du phénomène le plus simple, lequel présente, assez souvent, un caractère de ruse et d'ingéniosité qui n'est guère imputable à l'action des personnes présentes. Nous citerons un cas rapporté par Myers, dans les *Proceedings*. Je résume.

La veuve d'un clergyman niait absolument l'écriture automatique. — J'aurais beau, disait-elle, tenir un crayon jusqu'à la consommation des siècles, ma main n'écrira jamais que ce que j'aurai voulu. Sa main entra bientôt en mouvement tandis qu'elle défiait l'esprit d'écrire son nom et raillait son impuissance à le

faire. C'était un peu illogique puisque sa main était déjà vaincue par le mouvement, en dépit de ses efforts pour l'immobiliser. Cependant elle griffonnait, malgré elle, des lignes incohérentes qu'une résistance voulue rendait absolument méconnaissables. Enfin elle abandonna le crayon, chantant victoire. Mais voici la ruse. Quelqu'un ayant eu l'idée de présenter le papier à la glace, chacun put lire : — *Unkind, my name is Norman.* Méchante, mon nom est Norman. — Il est évident que la volonté hostile du sujet aurait empêché ce tracé si l'œil avait pu suivre la formation des caractères dans leur sens normal.

Les réponses arrivent encore assez souvent sous une forme inattendue, telle qu'elle n'a pas pu se présenter à la pensée des assistants. Robert D. Owen raconte qu'à Naples il fut témoin d'un premier essai, improvisé dans une des réunions privées qui se tenaient le soir entre les diverses familles des membres du corps diplomatique. L'incrédulité s'affirmait alors absolue, tout en suspectant ce fait, dont on entendait parler pour la première fois, chacun prit un papier et un crayon et l'on attendit. Il ne se produisit qu'un gribouillage sous la main de Mme M. Robert Owen suggéra alors de poser une question précise. Mme de F. demanda : — Qui m'a donné ces épingles ? — Montrant trois épingles à têtes d'or qui agrafaient sa robe. Le crayon traça une réponse assez mal écrite, et les deux derniers mots furent, non pas retournés, mais tracés à rebours, c'est-à-dire que le crayon marchait à reculons. Voici cette réponse : — La personne qui vous a envoyé une bonne et un cuisinier. — Absurde...! s'écria-t-on. — Non pas, dit Mme de F. devenue très pâle, détrompez-vous ! ces épingles m'ont été données par ma cousine Elisabeth qui habite Florence ; or, à ma prière, elle m'a envoyé, de cette ville, une femme de chambre, qui est à mon service depuis dix jours, et un cuisinier qui est arrivé avant-hier.

Tel est le caractère des manifestations élémentaires que chaque expérimentateur a pu rencontrer lui-même. Mais le phénomène d'écriture est bien plus remarquable par la valeur intellectuelle qui s'y rencontre parfois.

On soutiendrait en vain que Mme d'Espérance, instruite et écrivant avec facilité, aurait pu produire d'elle-même certains de ses écrits médianimiques. On a obtenu, devant témoins, une série de

réponses à des questions scientifiques, tout à fait spéciales et que personne, *je dis personne*, n'aurait pu résoudre aussi complètement, au courant de la plume, sans hésitation ni rature, dans un langage aussi concis.

Ces épreuves expérimentales, conduites par P. T. Barkas produisirent des traités complets sur la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, etc. Pour donner une idée des problèmes que le sujet avait à résoudre, citons quelques spécimens empruntés à la série musicale. Voici une question, d'après Aksakof.

D. — Quelle différence y a-t-il entre les harmoniques d'un tuyau ouvert de huit pieds et ceux d'un tuyau fermé de quatre pieds ?

R. — Dans les tuyaux ouverts, le premier nœud vibratoire se trouve au milieu ; le premier harmonique supérieur se formera donc à égale distance entre ce premier nœud et la bouche du tuyau, les autres se trouveront à des distances correspondant à 1/4, 1/6, 1/8, 1/10. — Dans les tuyaux fermés, l'extrémité forme un nœud qui correspond à celui qu'on constate au centre d'un tuyau ouvert ; l'onde sonore réfléchie forme un premier nœud à une distance de l'extrémité égale à 1/3 ; d'autres nœuds se suivent à des intervalles de 1/5, 1/7, 1/9, etc.

La réponse, on le voit, ne laisse rien à désirer comme précision. — En voulez-vous d'autres ? Un professionnel a posé celle-ci.

D. — Pouvez-vous me dire comment il est possible de calculer la relation qui lie entre eux les battements spécifiques de l'air, pris sous un volume constant et sous une pression constante, d'après la vitesse observée du son et la vitesse déterminée au moyen de la formule de Newton ?

R. — Cette relation ne peut être calculée que de la façon suivante : Supposons qu'on percute simultanément deux cordes ou deux diapasons ; si l'intensité du son est la même, ou à peu près la même pour les deux, les battements se produiront de la manière suivante : en admettant que le nombre des vibrations soit d'une part de 228, et d'autre part de 220 par seconde, le nombre des battements qui atteindront l'oreille sera de 228 — 220 = 8 par seconde.

Cet exercice dura plusieurs mois durant lesquels Mme d'Espérance tint tête à des spécialistes, dont la conversation était presque inin

telligible, à force d'être émaillée de termes techniques ; aussi elle s'ennuyait ferme ; il est vrai qu'elle avait la ressource, tout en y répondant, de penser à autre chose.

Quant à l'objection que toutes les réponses ne sont peut-être pas exemptes d'erreurs scientifiques, il faut, pour l'émettre, n'avoir rien compris au problème psychique qu'un pareil cas soulève. Au lieu de contester la valeur intellectuelle du phénomène, qu'on nous présente un sujet quelconque capable de donner, immédiatement, une réponse concise et improvisée, témoignant d'une égale compréhension du sujet, sur telle question insidieuse qu'il nous plairait de proposer. Si ces messieurs de l'Institut psychologique veulent se soumettre à l'épreuve, ils pourront nous affirmer ensuite que ce genre de sport est à la portée d'une intelligence moyenne.

Il faut reconnaître qu'il y a là une force supérieure à celle du sujet. Déjà le moi hypnotique fait preuve de facultés sensorielles au-dessus de celles du moi ordinaire, mais il ne s'agit plus ici du moi hypnotique, ni de la télépathie dont le caractère diffère énormément ; il s'agit d'une relation avec une entité supérieure, comme connaissance et comme puissance d'expressions, à celle du médium. Cette relation n'est pas intellectuelle, elle est mécanique, l'entité s'exprime à l'insu de Mme d'Espérance, n'ayant avec sa personnalité aucun commerce passé ni actuel, s'adressant uniquement à la physiologie inférieure, dont elle se sert suivant les processus secrets qui constituent l'automatisme.

On oublie trop souvent cet automatisme absolu qui ne laisse subsister aucun lien compréhensible entre la sphère intellectuelle de l'automate et le contenu de son message.

Il est encore d'autres exemples que nous ne pouvons récuser. Stainton Moses, entre autres, dont les affinités avec les membres de la société pour les Recherches Psychiques de Londres, dont la notoriété et les certificats d'honorabilité, offrent des garanties suffisantes, on ne peut pas nier l'authenticité de son cas.

Ce pasteur obtint souvent des communications sous des signatures profondément ignorées, précisant des faits détaillés qui étaient reconnus exacts lorsqu'on interrogeait les recueils spéciaux ou les dictionnaires. Ces faits nombreux sont toujours interprétés en faveur de la télépathie, qu'on oppose au spiritisme. Un détail

est-il enregistré quelque part, on décide aussitôt que le médium l'y a vu ou l'y a puisé inconsciemment, dès lors l'hypothèse spirite n'a que faire. C'est très commode, chaque fois qu'un détail ne se trouve point confirmé dans les archives, la seule imagination du médium est en jeu ; s'il s'y trouve consigné, c'est là qu'il l'aura puisé ; cette arme à deux tranchants a été maniée contre Hélène Smith et contre tous les faits vérifiés en des bibliothèques quelconques.

Mais si nous examinons la télépathie telle qu'elle est, nous verrons que des cas semblables ne s'y sont jamais rencontrés. C'est toujours au prix des efforts les plus pénibles, et dans un temps long, que la télépathie est parvenue à déchiffrer quelque chose, à voir au loin ; et le sujet s'arrête bientôt, tombant de fatigue. Dans le processus télépathique le travail cérébral du sujet est évident.

Lorsqu'une intelligenee extérieure se substitue au sujet, les choses se passent tout autrement. Nous trouvons justement dans Stainton Moses un terme de comparaison ; c'est un cas où la communication est puisée dans un livre par l'entité même qui le faisait écrire.

Nous lisons dans les *Enseignements spiritualistes* p. 58 : — On me dit que les esprits avaient accès à des sources d'information, ils pouvaient en user pour raviver leurs souvenirs... Je demandai que l'un d'eux fût amené. J'étais assis dans une chambre qui n'était pas la mienne, attendant un élève. Cette pièce servait de salle d'étude et les murs étaient garnis de planches chargées de livres...

D. — On me dit que vous pouvez lire dans un livre ; est-ce vrai ? (L'écriture change).

R. — Oui, ami, avec difficulté.

D. — Voulez-vous écrire pour moi la dernière ligne du premier livre de l'Enéide.

R. — Attendez. *Omnibus errantem terris et fluctibus æstas.*

D. — Exact, mais je peux l'avoir su ; pouvez vous aller à la bibliothèque prendre l'avant dernier livre sur la seconde planche et me lire le dernier paragraphe de la 94e page ? Je ne l'ai pas vu et ignore même son nom.

R. — « Je prouverai brièvement par une courte narration histo-
« rique que la papauté est une nouveauté qui s'est graduellement
« élevée ou a surgi depuis l'époque primitive et pure du christia-

« nisme, non seulement depuis l'âge apostolique, mais depuis la « lamentable union de l'Eglise et de l'Etat par Constantin. »

La citation était exacte, tirée d'un singulier ouvrage intitulé : — *Rogers antipopopriestan.*

L'esprit offrit encore une épreuve disant : — Nous lirons une fois encore, nous écrirons, puis nous vous indiquerons le livre dont nous nous serons servis : Après avoir écrit : « Pope est le dernier grand écrivain..., etc. — Allez et prenez le 11e volume sur la même planche, il s'ouvrira à la page, lisez et reconnaissez la permission qui nous est donnée de vous montrer notre pouvoir sur la matière. Gloire à Dieu. Amen !

Le livre s'ouvrit à la page 145 ; la citation était parfaitement exacte. J'ignorais ce livre, ajoute S. Moses, et n'avais par conséquent aucune idée de ce qu'il contenait. (1)

Méditons sur cet exemple et supposons qu'il soit dû à une clairvoyance télépathique. Mais l'exercice d'une pareille faculté n'a jamais été constatée chez l'homme, les sujets qu'on a rencontrés jusqu'à ce jour mettent de 10 à 20 minutes pour déchiffrer un mot par ci par là, ou pour obtenir une reproduction hésitante de quelque figure simple. Mais la différence essentielle est toujours dans l'effort. Ici il y a absence de toute cérébration de la part du sujet, automatisme absolu, obtention d'un texte long et difficile, sans effort ni hésitation, série d'épreuves judicieuses et bien choisies pour la démonstration.

Il en résulte que l'effort intense, si évident dans les cas où l'on obtient des résultats si pauvres, devient nul dans les cas les plus riches en résultats. De là à l'évidence d'une cérébration extérieure, il n'y a pas bien loin.

Je m'attachai, écrit St. Moses, à occuper mon esprit pendant que l'écriture se produisait ; j'en arrivai à lire un ouvrage abstrait,

(1) Le fait que le livre s'ouvre spontanément à la page voulue, démontre encore l'action d'une intelligence étrangère à l'écrivain, car Stainton Mosès n'était pas chez lui et, suivant son témoignage, ces livres n'étaient presque jamais consultés. On ne peut donc pas dire, comme certains l'ont prétendu, que le volume s'ouvrit à cette page, probablement parce que l'on avait l'habitude de s'en servir fréquemment.

(*N. d. l. r.*)

à suivre un raisonnement serré, tandis que ma main écrivait avec une régularité soutenue.

Il est vraiment difficile de croire que la conscience se dédouble ainsi pour discuter contre elle-même. Le phénomène s'élève dans l'ordre métaphysique et religieux à une hauteur incroyable, au point de renverser les convictions orthodoxes conservées, et défendues avec ténacité, par cet homme sincère et convaincu qui se débat en vain. Voici comment il proteste. (p. 155).

« ... Je traite avec une influence insaisissable dont les expres-
« sions peuvent être, après tout, *la voix de mon esprit s'interrogeant*
« *lui-même*. Ce que je vois autour de moi est un spiritualisme vague,
« souvent méprisable dans ses propos. J'ai été choqué de ce qu'on
« appelle ses révélations, elles sont indécises ou sottes. Je ne
« trouve pas ma route. Je ne sais pas même si vous êtes une entité,
« le moyen de me satisfaire sur votre compte m'échappe, je ne
« serais pas plus aidé si vous assumiez l'apparence humaine. Avez-
« vous jamais eu une personnalité ou êtes vous seulement une
« influence ? »

Les réponses de l'entité invisible sont pures et élevées, toujours empreintes d'une patiente douceur, sans rien céder de son impitoyable argumentation. Elle dit : — Priez de concert avec nous pour être éclairé, prendre patience et être dégagé des entraves dogmatiques, elles enchaînent votre âme qui aspire. — Ses instructions sont toujours rationnelles. — Il n'y a d'autres élus que ceux qui travaillent par eux-mêmes à s'élever, d'accord avec les lois qui les gouvernent. — Elle dit encore : — Nous ignorons la toute puissance de la foi aveugle, ou de la crédulité..., etc., et ailleurs : — Il vaut mieux pour l'esprit qui cherche son Dieu, tâtonner sans aide avec la confiance de le trouver à la fin, que d'être immobilisé dans les mailles d'une orthodoxie terrestre qui prescrit le Dieu et la voie qui mène à lui, voie qui passe par une porte dont elle détient seule la clé. Orthodoxie qui annihile toutes les aspirations naturelles, noie toutes les pensées qui veulent s'élever, condamne le libre esprit à une action mécanique. Tout vaut mieux, disons-nous, que cette parodie de religion.

Comme on le voit, c'est la loi naturelle de l'évolution de l'âme dans son libre effort qui est constamment affirmée. Peut-on croire que ce soit un pasteur jusque-là cristallisé dans la rigidité de l'en-

seignement professionnel qui prêche de la sorte contre lui-même ? N'oublions pas que le médium écrivant ces choses est libre d'appliliquer sa pensée à des problèmes abstraits sur un autre sujet, l'acte est purement automatique.

Pour expliquer une pareille division du moi, je ne me contente pas du subconscient. Si le subconscient peut agir ainsi il est extérieur à moi, et c'est en dehors de nous qu'il faut chercher la puissance agissante qui combat nos erreurs métaphysiques ou religieuses.

Si l'on me parle d'une personnalité seconde, je dirai que je vois bien où le drame se déroule dans la personne de St. Moses, dont le cerveau pense et veut ce qu'il écrit pour sa défense, mais je demande en quel lieu opère la cérébration de la seconde personne. On ne peut pas échapper à cette nécessité de loger quelque part le subconscient. Or, je puis concevoir, dans ma sphère organique, la localisation, au-dessous du seuil de ma conscience, de quelque spontanéité telle que mémoires, sensations, facultés motrices ; mais devant cette coordination puissante qui vient lutter, comme l'ange de Jacob, contre l'homme et le terrasse, j'ai besoin d'une interprétation plus haute. Il y a une série de consciences inférieures qui se dégradent et plongent dans les profondeurs lointaines de notre physiologie, mais il y a une autre série qui s'élève au-dessus de nous à des hauteurs inaccessibles au seuil actuel de notre conscience. — Qu'est-ce que nous sommes, après tout ? — La subconscience de ce qui est en haut ? Peut-être...!

L. CHEVREUIL.

Les conférences à Nancy

M. Gabriel Delanne à la Société d'Etudes psychiques, — Les matérialisations. — Les apparitions de la Villa Carmen.

La foule des spectateurs attirés, samedi soir à la galerie nord de la salle Poirel, tant par la personnalité éminente du conférencier que par l'intérêt saisissant des phénomènes qu'il devait expliquer, virent leur curiosité largement satisfaite. Lorsqu'après les quelques paroles justement élogieuses de présentation de M. le docteur Haas, le savant propagateur

de l'œuvre Kardeciste aborda son sujet, le silence complet déjà, se fit absolu, religieux.

« Je veux, dit-il, vous parler de ces phénomènes de matérialisation si peu et si mal connus du grand public.

« Après avoir rencontré auprès du monde officiel des savants, une violente hostilité, plusieurs de ceux ci, et non des moindres, ont dû s'incliner devant la réalité tangible des apparitions.

La *Société de recherches psychiques de Londres* accumule, depuis 25 ans, les expériences, toutes rigoureusement contrôlées, qu'elle a consignées en 22 gros volumes parus à ce jour.

« La France s'est décidée enfin, après que des hommes tels que Ch. Richet, C. Flammarion, le colonel de Rochas, eurent donné à l'appui des découvertes de W. Crookes, R. Wallace, Lodge, Zollner, Lombroso et tant d'autres, l'autorité de leur nom, à créer elle aussi, à Paris, un *Institut général de psychologie*, et à donner enfin à la science psychique l'estampille officielle.

« Cette science a pris, en effet, dans toutes les parties du monde, une telle extension, qu'il n'est plus possible de l'ignorer ou de la dédaigner. Les phénomènes de matérialisation, apparitions, visions réelles se sont multipliés, ne pouvant plus être niés ; tous les efforts des savants psychistes se portèrent sur leur explication au point de vue scientifique.

« Les expériences se succédèrent alors rigoureusement et minutieusement contrôlées. La transmission de la pensée sans le secours des sens (télépathie) fut déterminée d'abord et corroborée par plus de deux mille cas concluants. Un fils voit, par exemple, son père apparaître devant lui ; il s'élance pour l'embrasser : mais la vision s'est évanouie. Or à l'instant précis de l'apparition de l'être cher, celui-ci séparé de son fils par des centaines de kilomètres, était victime d'un accident, près de succomber. Sa pensée s'était alors portée tellement ardente vers son enfant, qu'elle avait provoqué dans le cerveau de celui-ci l'évocation complète, matérielle de son image, et avait reconstitué pour une seconde le portrait de l'absent.

« Mais, objectait-on, la sympathie qui unissait ces deux êtres provoquait seule cette « hallucination », uniquement perceptible pour le « percipient ». Hallucination, oui, mais véridique, puisqu'elle correspond à un événement réel.

« Seulement, on remarqua bientôt que, parfois, l'apparition impressionnait des animaux, chiens ou chats, présents dans la salle : on avait donc à faire à un être réel, matériel. Et lorsqu'on put constater qu'il laissait des traces persistantes de sa présence, force fut de reconnaître que l'on se trouvait bien en présence de faits objectifs certains, en un mot : on était en face du dédoublement de l'être humain

« On ne pouvait plus s'arrêter à la théorie de l'hallucination produisant dans un cerveau déterminé une image connue, puisque cette image pouvait être perçue par d'autres individus. L'âme revêtue de son corps

fluidique, existait momentanément dans l'espace, comme elle s'y trouve définitivement après la mort. Des centaines de cas ont permis de constater la survivance de l'être humain, conservant sa forme physique et son intelligence. C'était une *âme* désincarnée, qui objectivait son enveloppe fluidique, et la théorie spirite de l'immortalité de l'âme triomphait.

« On eut recours, pour enregistrer sa présence, à la photographie. Des fantômes dont la rétine humaine ne pouvait être impressionnée, furent enregistrés par la pellicule photographique.

« On établit ainsi qu'il existe un double corps qui, échappant à sa prison charnelle, peut s'extérioriser ; ce double corps, indépendant de l'âme et du corps, reconnus longtemps comme les seules parties de l'être humain, les spirites l'ont appelé le périsprit, ou corps astral.

« De nouvelles et récentes expériences du colonel de Rochas établirent, il y a quelques années, que le périsprit pouvait sortir d'êtres vivants, et que, dans ce cas, les phénomènes étaient identiques à ceux observés spontanément. »

Le conférencier parle alors des travaux de Crookes, de Gibier, de Wallace, d'Aksakof, et fait passer sous les yeux des assistants les clichés montrant les photographies de ces fantômes, qui reparaissent temporairement dans le monde des vivants.

« Bien que rares et fugitives, les constatations de l'apparition du corps astral sont indéniables. Il m'a été donné d'assister moi même à de multiples expériences, à la Villa Carmen, à Mustapha-Alger, auxquelles la générale Noël me convoqua gracieusement après les doutes que j'avais émis sur l'absolue certitude des récits faits à ce sujet. »

L'attention redouble à ce moment dans la salle ; les faits dont jusqu'à présent a parlé le célèbre conférencier, bien que présentant toutes les garanties d'authenticité, n'ont pas été observés par lui-même : il va cette fois nous entretenir des phénomènes dont il fut le témoin La lumière est de nouveau éteinte pour permettre la présentation des nouvelles projections.

La voix convaincante du savant conférencier spirite devient, dans la nuit, plus impressionnante, plus pénétrante ; une émotion nous étreint, semblable à celle que doivent éprouver, dans un sanctuaire vénéré, des fidèles à l'attente d'un miracle.

Et M. G. Delanne parle avec une simplicité calme, qui porte immensément, du fantôme qui, pendant deux mois, lui apparut à maintes reprises. Il décrit ses diverses manifestations, que l'écran nous reflète saisissantes : le voici, tantôt sortant du cabinet où sont placés les médiums, tantôt émergeant du plancher, puis s'évanouissant quelques pas plus loin, après s'être avancé vers les spectateurs, auxquels il parla ou serra les mains.

L'orateur signale toutes les particularités qui conduisirent les expérimentateurs à éliminer successivement les hypothèses d'un mannequin figurant l'esprit, ou d'un déguisement des médiums. Il insiste sur la vision simultanée des sujets endormis et du fantôme. Il lit le procès-

verbal d'un architecte expert qui déclare qu'il n'existe pas de trappe dans le plancher de la salle, et il arrive jusqu'aux séances où des appareils photographiques prouvèrent authentiquement que l'hallucination ou la fraude ne pouvaient expliquer ces faits.

La presse a accueilli sans contrôle les racontars d'un docteur aliéniste, qui n'a pas craint de se faire le porte-parole des mensonges d'un cocher indélicat congédié par M. le général Noël. Mais que reste-t-il aujourd'hui de ces allégations, en présence des explications si claires de M. Delanne ?

« Aujourd'hui, continue l'orateur, que le professeur Richet a vu de ses yeux, et touché ce fantôme ; aujourd'hui que je l'ai vu, moi aussi, et tant d'autres, nous devons nous incliner devant la réalité de son existence.

« Quelles sont les causes de son apparition ? nous l'ignorons, et la science, bientôt peut-être, les expliquera. En attendant, nous croyons en lui, et, comme le célèbre professeur Crookes, je déclare : « Je ne dis pas que cela *peut être* ; je dis que *cela est.* »

« Patientons quelques mois encore, quelques années peut-être, et nous verrons triompher cette science nouvelle et consolante qui prouvera à tous, même aux plus incrédules, l'existence éternelle de l'âme immortelle... »

On peut juger de l'émotion produite par ces graves paroles sur le nombreux auditoire, et des applaudissements que sa péroraison valut au savant auteur de : *L'âme est immortelle ; le phénomène spirite ; ; le spiritisme devant la science ; l'évolution animique*, *Recherches sur la médiumnité*, etc., etc.

Quant à nous, nous étions venu à cette séance armé des critiques dont le *Figaro illustré* se fit l'écho, et avec la ferme volonté de rire et de « blaguer » les belles illusions du conférencier spirite.

Après l'avoir entendu, nous y renonçons.

(*L'Etoile de l'Est.*) AL.-ED.

L'Evolution organique

S'il est une question qui doit intéresser tous ceux qui s'occupent de l'origine des espèces, c'est celle qui a trait au développement successif des organes, qui arrivent à leur summum de développement chez les mammifères, et chez l'homme en particulier.

Il est bien certain aujourd'hui que les espèces végétales et animales ne sont pas apparues sur la terre telles qu'elles existent actuellement.

Les fouilles exécutées dans les différents terrains qui forment l'écorce terrestre montrent une prodigieuse variété de types orga-

nisés, et une remarque générale domine toutes ces observations : c'est que la vie a été en se diversifiant depuis les formes les plus simples jusqu'aux plus complexes. Il existe une hiérarchie qui part des terrains les plus anciens pour arriver jusqu'à nos jours, d'après laquelle les terrains primitifs sont ceux qui renferment les organismes les plus simples, et à mesure que les prodigieuses périodes géologiques se succèdent, les êtres se perfectionnent et s'adaptent toujours de mieux en mieux aux conditions d'existence qui leur sont faites par la variation des forces naturelles.

Diverses théories, celle de Lamark ; de Darwin et Wallace ; celles de Hœckel, de Mr Quinton ; celle des variations spontanées de De Vriès, etc. ont, chacune, décrit des facteurs qui interviennent pour produire cette variation incessante. Sans doute aucune n'est parfaite ; mais une part de vérité est contenue dans toutes, et nous pouvons concevoir maintenant que l'évolution des formes vivantes a obéi à des influences très-complexes, dont nous connaissons quelques-unes.

On sait que les Spirites latins admettent, pour la plupart, que l'âme humaine, avant d'arriver à l'humanité, a dû passer par les étamines des êtres organiques, animaux et végétaux, afin d'acquérir la possibilité de diriger automatiquement un ensemble aussi compliqué morphologiquement et physiologiquement que le corps humain. Il est donc très instructif et très intéressant de suivre le développement successif d'un organe des sens, chez des animaux qui forment en quelque sorte une échelle ascendante, et de voir par quels perfectionnements successifs il est arrivé chez l'homme à son plus haut point de complexité.

L'œil, ce merveilleux instrument qui nous permet de prendre connaissance du monde extérieur, avec ses couleurs, ses formes, ses dimensions, s'adapte aussi aux distances, automatiquement, et a été un puissant instrument de progrès pour la série des êtres qui l'ont possédé. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit le même chez toutes les espèces, et il en est même qui en sont tout à fait dépourvues, tandis que d'autres, comme certains reptiles, ont un œil surnuméraire, mais recouvert d'écailles transparentes.

Aujourd'hui que tout le monde fait de la photographie, chacun comprend le mécanisme de la vision. On sait qu'une lentille naturelle, appelée cristallin, concentre les rayons lumineux sur la mem-

brane noire qui tapisse le fond de l'œil et que l'on nomme la rétine, celle ci joue le rôle de la plaque sensible, mais elle a l'avantage d'enregistrer les longueurs d'ondes qui produisent la sensation de la couleur, ce qui fait que nous voyons le monde extérieur avec toutes les splendeurs de ses variations chromatiques infiniment variées.

Il est des animaux articulés chez lesquels l'œil, immobile, est dépourvu de cristallin. Chez les insectes et chez les crustacés, le nerf optique se divise en une multitude de filets qui correspondent à une cellule terminée par une facette, hexagonale chez les insectes, et carrée chez la plupart des crustacés. La réunion de ces yeux élémentaires constitue l'œil composé dont le nombre de facettes varie, suivant les espèces, de 50 à 25.000.

On sait aussi que le défaut d'exercice atrophie l'organe de la vision. C'est ainsi que certains poissons qui vivent depuis très-longtemps dans des lacs souterrains ont perdu le sens de la vue ; mais, en revanche, des sortes d'antennes, très-sensibles, se sont développées et leur servent à se diriger dans les ténèbres au moyen du tact, qui supplée à la vision pour orienter l'animal dans l'espace.

Connaît-on des formes encore plus simples de la faculté de voir ? Ou, plus exactement, peut-on trouver des appareils sensibles à la lumière qui soient plus rudimentaires que les yeux des insectes ? Des recherches très-curieuses de M. Haberlandt semblent démontrer qu'il existe chez les plantes « un organe des sens de la lumière » qui serait, en somme, le rudiment de ce qui deviendra plus tard un œil chez les animaux.

Nous allons résumer très-brièvement un travail très bien fait sur ce sujet de M. C. L. Gatin, qui a paru dans la *Revue Scientifique* du 17 mars dernier.

Le point de départ de l'étude de M. Haberlandt, professeur de physiologie à Graz, est une série de phénomènes bien connus sous le nom d'héliotropisme. On sait que l'on nomme ainsi la propriété que possède la tige des végétaux supérieurs de se diriger toujours vers la lumière, c'est-à-dire parallèlement à la direction des rayons lumineux. Lorsqu'une feuille possède une face supérieure et une face inférieure dissemblables, plaçant son limbe perpendiculairement à la direction des rayons lumineux, on dit alors qu'elle possède un

héliotropisme transversal. Par quel mécanisme la feuille peut-elle percevoir la direction des rayons lumineux et comment s'oriente-t-elle ?

Suivant une discussion très-serrée de M. Haberlandt, il faut admettre que c'est l'épiderme supérieur de la feuille qui est le seul des tissus dont la place et la composition permettent à la plante de percevoir les impressions lumineuses. Cette indication se trouve justifiée par l'expérience. Le savant physiologiste a remarqué que si l'épiderme est lisse, il est formé de cellules à membrane externe plane, et à membrane interne peu épaisse, ayant dans la généralité des cas la forme d'une pyramide tronquée. Une semblable cellule étant éclairée par un faisceau de rayons lumineux, perpendiculaire à la surface de la feuille, la partie de la membrane interne reçoit par unité de surface plus de lumière que les parties obliques. Si l'angle d'incidence des rayons lumineux change, la distribution de la lumière changera à l'intérieur de la cellule. C'est là ce qui produira l'excitation.

Un type plus compliqué, et encore plus instructif, est celui où la partie extérieure de la cellule épidermique est plus ou moins fortement courbée. Cette membrane extérieure joue alors le rôle d'une lentille, en concentrant la lumière. Grâce à un dispositif très ingénieux, M. Haberlandt est parvenu à obtenir des photographies microscopiques de cette couche épidermique, et l'on constate, en effet, que la partie inférieure de la cellule, remplacée par la pellicule photographique, présente des zones lumineuses correspondant aux points où les rayons lumineux ont été concentrés. Que faut-il conclure de ces faits ?

Lorsque l'éclairage a produit l'équilibre héliotropique, la partie sombre et la partie éclairée sont en quelque sorte habituées à cette différence d'éclairement et il ne se produit plus de mouvement. Supposons maintenant que la direction des rayons lumineux vienne à changer, immédiatement la plage lumineuse se déplace, la partie sombre aussi, l'équilibre se rompt. Le déplacement du cône lumineux dans une certaine direction produit sur la membrane protoplasmique une excitation dans un sens correspondant. Le sens de l'excitation correspondant au sens de la variation de la direction des rayons incidents ; on s'explique ainsi que la direction de la lumière puisse être obscurément sentie.

Il ne saurait être question de la perception des images extérieures, 1° parce que la membrane épidermique n'est pas transparente ; 2° parce que le faisceau de rayons réfractés ne sont pas coupés par le protoplasma de la partie inférieure de la cellulle, au foyer de la lentille formée par la convexité extérieure de la cellule épidermique, et enfin parce que l'analyse microscopique nemontre aucun organe analogue aux cônes et aux bâtonnets de l'œil des animaux.

Il reste encore à se demander comment l'excitation lumineuse est transmise aux renflements et aux organes moteurs de la plante. Il est probable que les liaisons protoplasmiques, qui ont été mises en évidence d'une façon tout à fait certaine, jouent un rôle dans cette conduction, qui doit avoir lieu de cellule à cellule. Ce serait, là, le rudiment de ce qui deviendra plus tard le système nerveux des animaux ; mais on en est encore réduit sur ce sujet à l'hypothèse, et il faut attendre les résultats des études ultérieures.

Est-il légitime d'appeler des yeux, ces cellules épidermiques ?

« Comprend-on par *yeux*, dit M. Haberlandt en terminant, tout organe local des sens, pouvant servir seulement à la perception de la clarté et de l'obscurité, aussi bien que de la direction de la lumière ? alors beaucoup de feuilles ont des yeux. Veut-on réserver l'expression *yeux* pour les organes des sens qui permettent une perception des images, alors les feuilles, comme d'ailleurs tous les organismes végétaux, sont sans yeux, de même que beaucoup d'animaux ».

Toutes ces recherches délicates montrent avec évidence que la nature, dans sa marche incessante, a été sans cesse du simple au composé.

Pendant les millions d'années que compte le gigantesque calendrier de la terre, la vie a diversifié ses manifestations en marchant toujours vers une complexité plus grande, une appropriation plus parfaite des organismes aux milieux dans lesquels ils doivent vivre, et il existe dans la nature tous les degrés de perfectionnement pour tous les organes et toutes les fonctions. Quelle école eût été meilleure pour développer le principe intelligent et le mettre en mesure de vivre ici-bas, en utilisant les ressources infinies que la vie met à sa disposition ?

LE DOCTEUR.

Etude sur Jeanne d'Arc

(*Suite*). (1)

Nous avons vu que M. Brierre de Boismont distingue les hallucinations pathologiques, qui troublent la raison et le jugement, de celles qui sont compatibles avec une vie intellectuelle tout à fait normale. Pour montrer que ce sont ces dernières auxquelles Jeanne d'Arc était en proie, il passe en revue ce qu'il croit être des hallucinations pendant toute la vie de l'héroïne. Citons-le toujours, puisque c'est un savant aliéniste.

Dans sa marche sur Orléans, elle voulait aller droit aux Anglais, on la trompa. Apercevant Dunois, elle lui dit : « Est-ce vous qui avez donné le conseil de me faire venir ici par ce côté de la rivière ? Le bâtard d'Orléans répondit que lui et de plus sages que lui avaient donné ce conseil, croyant mieux faire, et plus sûrement. « Ah ! mon Dieu, s'écria Jeanne, le conseil de Messire (Dieu) est plus sûr et plus sage que le vôtre ».

Avant l'attaque de la bastille de Saint-Loup, elle s'était jetée sur son lit pour se reposer des fatigues de la journée, quand tout à coup elle se lève, et réveillant d'Aulon, son écuyer : « Mon conseil m'a dit que j'aille contre les Anglais » et rencontrant son page : « Ha, sanglant garçon, s'écria-t-elle, vous ne me disiez pas que le sang de France fut répandu ! ».

Il nous est permis de nous demander comment ces deux faits sont rangés par le célèbre aliéniste parmi les hallucinations. Il nous paraît que si l'on ne veut pas faire intervenir l'au-delà, il faut au moins faire appel à la clairvoyance, pour que l'héroïne pût prendre connaissance de faits qui se passaient loin d'elle et que, physiquement, rien ne pouvait lui faire connaître. Poursuivons.

La délivrance d'Orléans fit dans tous les esprits une impression profonde. La Pucelle avait donné son signe. Ce grand siège, qui durait depuis sept mois, elle y avait mis fin en une semaine.

Immédiatement elle se rendit auprès du roi pour le conduire jusqu'à Reims, mais elle voulait qu'on se pressât. Elle disait « *qu'elle ne durerait guère plus d'un an* et qu'on songeât à bien besogner, car elle

(1) Voir le N° de mai, p. 667.

avait beaucoup à faire ». Après le sacre, elle avait encore à chasser les Anglais, à délivrer le duc d'Orléans. Si l'on croyait à sa mission, c'était bien le cas d'imposer silence à toutes les objections et de la suivre. Mais ceux qui ne le voulaient pas, affectaient de croire que ce n'était pas aussi clairement l'ordre de Dieu, travaillant ainsi à la réalisation de cet avertissement prophétique du célèbre Gerson : « Que le parti qui a juste cause, prenne garde de rendre inutile par incrédulité, ingratitude ou autres injustices, le secours divin qui s'est manifesté si miraculeusement, comme nous lisons qu'il arriva à Moïse et aux enfants d'Israël : car Dieu, sans changer de conseil, change l'arrêt selon les mérites ».

Impatientée des lenteurs qu'on lui suscitait, Jeanne vint se jeter aux pieds du roi, afin de hâter son départ pour Reims. Christophe d'Harcourt lui demanda si ses voix lui avaient dit cela — Oui, répondit-elle, je suis fort aiguillonnée touchant cette chose. — Ne voudriez-vous pas, ajouta d'Harcourt, nous dire ici, devant le roi, comment font vos voix quand elles vous parlent ? Elle répondit qu'elle le voulait bien, et raconta comment, lorsqu'elle s'affligeait des doutes qu'on opposait à sa mission, elle se retirait à l'écart et priait Dieu, se plaignant de ce que l'on ne voulait pas la croire ; et sa prière faite, elle entendait une voix qui lui disait : « Fille Dé (de Dieu) va, va, va, je serai à ton aide, va ! ». Et quand cette voix lui venait, elle était bien réjouie et eût voulu être toujours dans cet état. En rapportant les paroles de ses voix, elle rayonnait d'une joie divine et levait les yeux au ciel.

Orléans délivré ; les Anglais, en moins d'une semaine, chassés de leurs principales positions sur la Loire et battus en rase campagne dans leur retraite ; le roi mené à Reims avec une armée dépourvue de tout, à travers un pays occupé par l'ennemi, entrant dans les villes et atteignant le but de son voyage sans coup férir, voilà ce qu'elle avait fait et ce qui était bien capable de remplir le peuple d'espérance, de joie et d'admiration.

Ce qui commandait surtout la foi en sa mission, c'est qu'elle l'affirmait, répétant qu'elle ne faisait, humble servante, que ce qui lui était commandé, et quand on lui disait que jamais dans aucun livre on n'avait lu choses semblables, elle répondait : « Messire a un livre où jamais nul clerc n'a lu, si parfait qu'il soit en cléricature ».

Cette jeune fille, au milieu de ses triomphes enivrants et de l'exaltation des hommages populaires, n'en restait pas moins un exemple de modestie ; à ceux qui lui reprochaient de pouvoir entraîner le peuple à l'idolâtrie, elle disait : « En vérité, je ne saurais m'en garder, si Dieu ne m'en gardait lui-même ».

La première partie de la mission avait été accomplie d'une manière merveilleuse, l'épreuve douloureuse allait commencer.

Depuis le retour de Reims, les voix continuaient de l'entretenir, mais leurs conseils se ressentaient des obstacles qu'elle rencontrait dans tous ses desseins. Comme elle traversait Melun dans la semaine de Pâques (vers le 15 avril) ses voix lui dirent *qu'elle serait prise* avant la Saint-Jean, *et depuis elles le lui répétaient tous les jours*. Elles ne la détournaient pas cependant d'aller en avant ; elles lui annonçaient sa captivité, comme une chose qu'elle devait souffrir ; et Jeanne, quoiqu'elle eût mieux aimé la mort, marchait sans peur à l'accomplissement de son œuvre.

Le funeste avertissement s'était réalisé. Jeanne, prisonnière des Bourguignons, enfermée dans la tour de Beauvoir, près de Cambrai, voulant échapper aux Anglais et venir au secours des gens de Compiègne, résolut de sauter du haut de cet édifice. On a beaucoup disserté sur cet événement. Mais ce qui est établi, *c'est que ses voix l'avaient dissuadée de ce dessein périlleux*. Après sa chute, sainte Catherine la réconforta, la reprit doucement de son imprudence et lui dit de se confesser et de demander pardon à Dieu.

Bien que nous ayons déjà signalé les parties saillantes de l'interrogatoire de la grande lorraine, nous croyons utile d'insister sur ce qu'elle dit elle-même de ses voix, car c'est là le nœud de notre discussion sur la nature de ses hallucinations, et il est bon d'en avoir les différents traits toujours présents à la mémoire.

Le dernier acte de cette prodigieuse histoire se préparait : Jeanne était enfin devant ses juges. Elle ne recule pas devant les questions insidieuses qui lui sont posées, elle expose avec une grande précision la série de ses visions. Elle ajouta qu'il ne se passait pas de jour qu'elle n'entendît cette voix, qu'elle en avait bien besoin ; que d'ailleurs elle ne lui avait jamais demandé d'autre récompense que le salut de son âme.

Dans une des séances suivantes, Jean Beaufrère s'enquit de l'heure à laquelle elle avait entendu la voix qui venait à elle. Jeanne répondit :

« Je l'ai entendue hier et aujourd'hui. — A quelle heure hier ? — Le matin, à vêpres et à l'*Ave Maria*, et il m'est arrivé plusieurs fois de l'entendre bien plus souvent. — Que faisiez-vous hier matin quand la voix est venue à vous ? —*Je dormais et elle m'a éveillée*.(Ceci s'était déja produit au moment de l'attaque de la bastille de Saint-Loup, à Orléans). — Est-ce en vous touchant le bras ? — Elle m'a éveillée sans me toucher.— Etait-elle dans votre chambre ? — Je ne sais, mais elle était dans le château. — Que vous a dit la voix ? — Je n'ai pas tout compris ; mais quand je fus éveillée, elle m'a dit de répondre hardiment et que Dieu m'aiderait. — La voix a-t-elle varié ? — *Non, elle ne s'est jamais contredite* ».

Quand on lui faisait quelque question délicate ou captieuse, elle répondait invariablement : « Donnez-moi un délai et je vous répondrai, ou laissez-moi consulter mes voix ».

Dans l'un de ses interrogatoires, l'évêque voulut savoir si elle était en état de grâce. C'était un piège, aussi Jeanne dit : « C'est grande chose que de répondre à telle demande.— Oui, c'est grande chose, murmura un des accesseurs. L'accusée n'est pas tenue de répondre. — Vous feriez mieux de vous taire, cria l'Evêque rouge de colère ».

« Nous la tenons murmurèrent quelques théologiens. Si elle dit oui, quelle témérité sacrilège ! Si elle dit non, quel aveu d'indignité ! ».

« Jeanne, savez-vous être en état de grâce, dit l'interrogateur ? — Si je n'y suis, Dieu m'y mette. Si j'y suis, Dieu m'y tienne ». Les théologiens s'entreregardèrent tout déconcertés. Ce ne sont pas là des réponses d'hallucinée, car pendant tout le cours du procès l'héroïque enfant a fait preuve d'une présence d'esprit, d'une finesse et d'une grandeur d'âme qui forcent l'admiration.

La description physique des apparitions fut, de la part du juge, le sujet de nombreuses questions. Il s'informa d'abord si c'était la voix d'un ange, d'un saint, d'une sainte ou de Dieu sans intermédiaire. — C'est, dit-elle, la voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite ; elle ajouta qu'elles étaient couronnées de belles et riches couronnes. — Comment les distinguez-vous ? — Par la manière dont elles me saluent. — Interrogée sur leur vêtement et leur âge, elle répondit qu'elle n'avait pas congé de le dire.

Interpellée sur la première voix qui vint à elle, elle répondit que

c'était saint Michel, qu'il n'était pas seul, mais bien accompagné des anges du ciel. -- Avez-vous vu saint Michel et les anges, *réellement, et corporellement. — Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois.*

« Comment savez-vous distinguer les points sur lesquels vous devez répondre ou nom ? — Sur quelques-uns j'ai demandé congé, et je l'ai sur plusieurs. Insistant sur les caractères physiques des apparitions, le juge lui dit : Comment savez-vous que ce qui vous apparaît est un homme ou une femme ? — A la voix et par ce qu'ils m'ont révélé. -- Quelle figure voyez-vous ? — Sa face ». Il n'obtint que des réponses négatives sur les cheveux, les membres, le reste du corps, et une réprimande digne relativement à l'état de nudité des saints.

Les prédictions non réalisées(qu'elle délivrerait le Duc d'Orléans, qu'elle verrait le roi d'Angleterre, etc.) et les échecs qu'elle avait éprouvés furent l'occasion de nouvelles interprétations sur ses voix. Elle avait échoué à Paris, à la Charité, à Pont-l'Evêque. Pour tous ces lieux, elle répondit *quelle n'y était pas allée par le conseil de ses voix*, mais à la requête des gens d'armes,comme elle l'avait déclaré, ajoutant que depuis qu'elle avait eu révélation à Melun qu'elle serait prise, elle se rapportait du fait de la guerre aux capitaines, sans leur avouer toutefois qu'elle sût par révélation qu'elle serait prise.

Nous examinerons plus tard la grande différence qui existe dans les opérations militaires entreprises sous la direction de ses voix et celles qui eurent lieu quand elle céda aux conseils de son entourage. Il existe entre ces deux période une si grande différence, que l'intervention de l'au-delà se décèle avec évidence.

Dans toutes ces affaires, pas plus que dans celle du saut de Beaurevoir, elle n'avait rien dit qui allât contre le but de ses voix ; celles-ci ne lui avaient rien commandé que de bon, rien révélé que de vrai ; sa captivité même, elles la lui avaient prédite. Sur aucun point on n'avait donc pu la prendre en défaut ; sur aucun point on n'avait pu l'incriminer elle-même.

Jeanne avait eu ses visions dans les conditions les plus diverses : dans le calme de la maison paternelle, dans le tumulte des camps, dans la prison et abandonnée de tous. Elle avait confessé la haute autorité, la vérité de ses voix depuis six ans sans s'être jamais dé-

mentie. Pendant son long procès, tous les témoins s'accordent à vanter sa simplicité, son bon sens, sa présence d'esprit, sa mémoire, cette prudence dans ses réponses, et cette hardiesse de langage qui témoignaient tout à la fois de la sûreté de son jugement et de la droiture de son cœur. Ce qui rendait plus poignante encore l'impression produite par les débats, c'est que la vierge lorraine, aux prises avec tant de docteurs, était seule à soutenir leurs attaques. Pas un secours à attendre, pas une voix pour la mettre en garde contre la subtile argumentation de ces maitres en droit civil ou en droit canon, qui cherchaient à surprendre sa simplicité par leur questions insidieuses ou perfides.

Son martyre, comme celui du Christ au jardin des Oliviers, devait avoir son heure de défaillance. Brisée par les luttes qu'elle soutenait contre ses gardiens dans le lugubre château de Rouen, elle n'entend plus ses voix et tombe dans le désespoir. Une formidable pression morale est exercée sur elle et dans le cimetière de Sainte-Anne,devant la menace du bûcher,elle dit : « Je reconnais que mes voix m'ont trompée, je me soumets à l'Eglise ». Mais le désaveu arraché sous la pression des menaces, la perspective de la torture et la crainte de ne pas communier, est bientot rétracté. « Mes voix m'ont dit que j'avais fait une grande mauvaiseté de confesser n'avoir pas bien fait ce que j'ai fait ; si j'ai révoqué quelque chose, c'est par peur du feu et contre la vérité ». Cette fois, sa perte était certaine.

Il reste un problème angoissant à résoudre. Comment ses voix, qui ne l'avaient jamais trompée, pouvaient-elles lui affirmer sa délivrance ?

Dans la méditation qui suivit l'accomplissement de ses devoirs religieux, dit Quicherat, un trait de lumière traversa son esprit et lui permit enfin de concilier ce qui avait fait la foi de sa vie avec ce qui faisait le scrupule des hommes.

Son confesseur, qui atteste le retour des voix et la joie avec laquelle elle les reçut, est précisément de ceux qui avaient témoigné de la parole contraire prononcée le matin. Michelet, le premier qui ait admis la possibilité de cette contradiction, l'a merveilleusement expliquée :

« Elle accepte la mort pour la délivrance promise, elle n'entendit plus le salut au sens judaïque et matériel, comme elle l'avait fait

jusque là, elle vit clair enfin, car sortant des ombres, elle obtint ce qui lui manquait encore de lumière et de sainteté ».

(*A Suivre*). BECKER.

Aux Spirites de Paris

Réunis dans le Cimetière du Père-Lachaise le 1er Avril 1906.

Mesdames, Messieurs,

Sœurs et Frères en croyance,

Notre frère en croyance d'Espagne, Jacinto Esteva Marata, n'ayant pu, à son grand regret, venir à Paris cette année pour assister à la cérémonie du 37e anniversaire de la désincarnation de notre vénéré Maître, a donné au groupe *Espérance* que je représente ici, la mission de vous faire la lecture de l'allocution qu'il aurait prononcée en cette circonstance.

Vous perdez beaucoup en ne l'entendant pas lui même ; car sa parole est empreinte d'un tel caractère de simplicité et de *sincérité surtout,* que je doute fort de parvenir à interpréter fidèlement ses pensées.

Tout d'abord, voici textuellement les termes de la lettre adressée à notre chère sœur *Espérance* par notre frère Marata :

« A *Sœur Espérance*, Présidente du groupe de propagande « Kardéciste *Espérance* ».

« Au nom de l'*Union Espiritia Kardéciana Espanola*, je vous concède la « représentation de la même dans l'acte d'honorer la mémoire de notre « insigne maître Allan Kardec, qui doit se réaliser le 1er avril (pour le « 31 mars), en commémoration du 37e anniversaire de sa désincarnation ; « en vous priant de vouloir bien donner lecture, dans cet acte, du discours « que j'ai l'honneur de vous remettre ci-joint.

« En vous remerciant d'avance, je vous prie à la fois de saluer, au nom « de l'*Union*, les membres de votre important Groupe, et je vous pré- « sente mes affectueuses salutations.

« Barcelone, 27 mars 1906.

« *Le Président de l'Union*,

« Signé : ESTAVA MARATA. »

Ce préambule terminé, je laisse la parole à notre frère espagnol :

VICTOR CZAPECK.

Mesdames, Messieurs,

Sœurs et Frères en croyance,

Nous voilà ici une autre fois, non en corps comme dans l'anniversaire antérieur, mais en esprit seulement, et tout prêts à vous dire, au pied de

a tombe du Maître, ce que nous pensons, ce que nous sentons, et vous exprimer quels sont nos vœux les plus ardents.

Une année s'est écoulée depuis que, dans ces lieux mêmes, j'ai eu l'immense plaisir de vous saluer au nom des spirites espagnols, et de partager pour de brefs moments vos satisfactions, en nous réunissant aujourd'hui à nouveau, vous en présence, et nous en esprit seulement, il sera bien que nous nous disions nos mutuelles impressions sur la marche du spiritisme, en exposant chacun de notre côté les progrès réalisés, et les espérances que nous fondons mutuellement sur l'avenir.

Comme je suis persuadé qu'ici, d'autres amis vous auront fait part des phénomènes obtenus pendant l'année, je vous prie de me permettre d'attirer votre attention sur un autre ordre d'idées et d'aspirations, lesquelles, dans ma facon d'entendre et d'apprécier le Spiritisme, ont assurément une très grande importance. Je parle de la partie *morale* ; celle-là qui, je pense, est destinée à transformer totalement l'humanité.

Ah ! Messsieurs. quand je fais l'étude de l'humanité ! Quand je regarde seulement dans la superficie qu'elle nous offre et que je vois les inventions réalisées par elle !

Quand je vois l'électricité modifier tout ce qui existe !

Quand j'imagine les ondes hertziennes transportant nos pensées à travers l'espace !

Quand je m'extasie devant les merveilles du phonographe, qui transmettra à la postérité nos chants et nos voix !

Quand j'entends la parole d'un ami qui me parle de Madrid où d'ailleurs sans quitter ses occupations !

Quand le cinématographe me reproduit des scènes vivantes !

Quand l'électricité inonde de lumière mon domicile, ou fait fonctionner les machines de mes ateliers, alors je bénis la Science qui a créé de telles magnificences et je suis tenté de m'incliner devant les hommes à qui nous devons tant de progrès.

Les noms des grands inventeurs viennent tous à mon esprit ; je forme avec les plus resplendissants un vrai *saintorale*, qui me fait souvenir jour par jour de leurs gestes grandioses, et le cœur plein de gratitude, je me senstout prêt à bénir mille fois leurs noms profondément vénérés.

A cette longue série de noms viennent s'ajouter aussi ceux de ces quelques savants qui, ayant gravi la cime des sciences, se livrent sérieusement à l'étude des phénomènes produits par les forces invisibles que nous appelons les Esprits. Ce sont alors les noms de Crookes, de Rochas, de Schiaparelli, de Lombroso, de Zollner, de Wallace, d'Aksakof, d'Edmons, de Richet, de Flammarion, de Delanne et d'autres encore, qui ont donné à l'étude de la partie expérimentale du Spiritisme leurs loisirs, leur existence. Aussi mon âme, devant une liste aussi longue de bienfaiteurs de l'humanité, frémit de plaisir et bénit le progrès et les ministres qui lui rendent son culte le plus fervent ; portée par son enthousiasme elle s'élève vers le ciel en désirant trouver là tous ceux qui, dans de tels moments —

je le crois sincèrement — ont donné la félicité à cette planète toute pleine d'ombre et de misère.

Mais, hélas !... dans l'instant même résonnent les voix métalliques de cent mille canons ; si je tourne mes regards au fond de cette humanité, attiré par tout ce fracas, je vois les champs de la Mandchourie jonchés de cadavres... Je regarde avec plus d'attention et je vois un feu horrible illuminer, au milieu d'une nuit sombre, toute l'hécatombe de Courrières... Je détourne les yeux de là, tout plein d'horreur et je vois Algésiras où dans une de ses maisons se sont réunis quelques hommes pour jouer un écarté diplomatique dont l'enjeu sera des milliers de vies humaines, lesquelles dépendent seulement de la bonne ou mauvaise humeur des joueurs. Plein de terreur, je prends la fuite et je me heurte chez les peuplades de l'Andalousie, à des milliers de squelettes humains demandant du pain, et qui sont les victimes d'une atroce famine... Je vais plus loin encore, cherchant la félicité produite par les merveilleuses inventions de la Science et, guidé par des clameurs, je me retrouve une seconde fois au bassin de Lens ; là je vois des milliers et des milliers d'hommes demandant vainement *Justice* ! mais la justice n'apparaît pas le moins du monde. . . . .

. . . .

. . . .

Et que faisons-nous, Spirites, devant une iniquité si grande et si généralisée ?

Oh ! nous sommes dans le meilleur des mondes possible ! ! !

Il n'arrivera pas jusqu'à nous le tonnerre des canons, ni les cris de douleur des affamés... Nous ne faisons qu'imiter Pénélope, en construisant un jour ce que nous détruirons le lendemain ; c'est-à-dire en tournant éternellement sur la même série d'expériences, comme si tous nous n'étions pas déjà tout à fait convaincus de l'existence des Esprits, comme s'il était encore possible d'avoir le moindre doute sur la loi de la réincarnation ; comme si l'édifice admirable, qu'avec une si grande sagesse éleva parmi les hommes le Maître sublime, devant la tombe duquel nous sommes maintenant réunis, fût bâti sur du sable mouvant et non sur le plus dur des rochers.

Nous oublions de tirer les naturelles conséquences de la constatation des faits sur lesquels se base notre idéal ; nous prêchons que la communication avec les désincarnés est une vérité indéniable ; mais quand ces désincarnés nous parlent, alors nous n'écoutons plus leurs paroles, et refusons leurs enseignements, en prenant plaisir à maintenir des relations avec les êtres les plus bas de l'au-delà.

Avec notre manière d'agir, nous démontrons que nous avons le mauvais goût de ne vouloir maintenir presque jamais nos relations avec les Esprits vraiment sages et bons de l'espace ; et, d'autre part, nous suivons les plus ignorants et les plus matériels, les seuls qui se prêtent quotidiennement à la production des phénomènes que nous acceptons comme des insensés.

Ah ! messieurs, pourquoi agir ainsi ?. .

Pourquoi avons nous laissé le chemin droit que Kardec nous a tracé ?

Pourquoi au lieu de travailler tous à la formation de médiums à effets physiques, ne faisons-nous pas tout notre possible pour le développement de médiums susceptibles de nous mettre en contact avec les Esprits Supérieurs ?

Quelquefois, il m'est arrivé de croire que si nous faisons cela, c'est que l'investigation des régions inférieures de l'espace et l'étude de ses phénomènes matériels donnent facilement satisfaction à notre amour propre et une certaine apparence d'hommes scientifiques ; tandis que si nous portons notre esprit investigateur vers le domaine de la philosophie qui est celui de la vraie intelligence dans le monde invisible, nous recevons seulement des avis et des conseils pour notre amélioration morale , conseils et avis qui tous ont pour objet de nous dépouiller de nos passions humaines...

Mais c'est là, pour nous, une chose trop dure et trop coûteuse !

Je suis sûr que si les Esprits nous disaient un jour : « Celui qui, parmi vous,sera le meilleur, il lui sera rendu les plus grands hommages ». Alors vous verriez que beaucoup feraient leur possible à paraître amélioré ; car recevoir ces hommages,ce serait donner satisfaction à notre amour-propre.

Mais les Esprits ne nous disent rien de semblable, au contraire ; ils disent toujours que : « Quiconque voudra être le premier sera aussi le serviteur de tous ses frères.» Comme cela nous répugne,nous préférons ne pas entretenir de relations avec des êtres qui nous donnent de tels conseils.

En abandonnant les enseignements de Kardec, en refusant les conseils des Esprits supérieurs, nous faisons preuve tout simplement de trop d'orgueil, en nous croyant supérieur les uns aux autres.

Quel peut être le résultat de ce mode d'agir ?

Tomber dans le ridicule le plus épouvantable, dont l'humanité commence déjà à s'apercevoir, de ce que nous prêchons l'immortalité, et que nous vivons comme si cette immortalité n'était pas absolument certaine.

Nous ne cessons de proclamer la réalité des relations avec ceux qui ont été un jour parmi nous, et nous voulons maintenir uniquement des communications avec les plus bas et les plus arriérés.

Nous proclamons tout haut que les hommes sont tous également fils de Dieu, et c'est à peine si nous nous préoccupons de ceux qui souffrent et de ceux qui pleurent, comme s'ils n'étaient pas également nos frères.

Nous disons que l'homme est fils de ses œuvres, et nous ne faisons jamais que les nôtres soient assez bonnes pour qu'elles produisent le bien-être moral et matériel nécessaire à notre progrès.

Nous sommes des millions de Spirites ; mais notre nombre et notre force ne pèsent en rien sur la marche de la société.

Nous limitons volontairement notre propagande aux phénomènes, sans regarder si de ces phénomènes l'on peut tirer les conséquences

morales et les lois qui, plus tard, pourront réformer le monde (1).

Quelques spirites disent — et c'est déjà trop — que les œuvres de Kardec sont pleines d'erreurs, et qu'il est indispensable qu'elles soient retouchées ; quant à moi, et bien d'autres avec moi, nous pensons que ce que nous avons à faire de mieux, si nous voulons rester dignes du nom de Spirite, est de bien nous pénétrer des enseignements qu'elles contiennent en les mettant vraiment en pratique. C'est alors seulement que l'humanité trouvera un soulagement à ses douleurs ; que les Spirites seront utiles à leurs frères et qu'ils seront surtout logiques avec eux-mêmes.

Mes frères, Spirites français, aujourd'hui réunis autour de la tombe du philosophe immortel, honneur et gloire à votre chère patrie ; si vous êtes bien convaincus de la réalité de nos sublimes doctrines, abandonnez une fois pour toutes l'étude de la partie phénoménale, pour vous élever aux causes premières, afin d'être les instructeurs de l'humanité et donner le bon exemple de l'humilité et de l'abnégation, en mettant cette glorieuse Ville-Lumière dans le mouvement spiritualiste international et en prêchant vraiment par des faits, la Paix, la Justice et la Fraternité universelles.

Devant la tombe, autour de laquelle nous sommes réunis, devant l'Esprit du grand Allan Kardec, — qui, je n'en doute pas — plane au-dessus de vous et rafraîchit vos fronts ; moi, au nom de l'*Union Espiritista Kardeciana Espanola*, je vous convie à l'accomplissement de votre devoir, et à rester digne du grand et noble héritage que Kardec vous a laissé, et à nous donner à tous un haut exemple de vertu, d'amour, et de généreuse humilité.

Pour nous tous, vous êtes les premiers ; nous avons donc le droit de vous demander d'être nos guides dans les grandes voies par lesquelles doit naviguer l'humanité pour arriver au port, sans être victime des tempêtes sociales qui menacent de la faire sombrer.

Bénis pour toujours vous serez, si vous vous donnez entièrement à l'accomplissement de votre devoir ; mais sachez aussi que les Spirites du monde entier s'éloigneraient de vous si vous vouliez seulement circonscrire le labeur du Spiritisme à l'étude de ses phénomènes, labeur que nous croyons devoir être laissé aux savants officiels, en nous réservant, nous, Spirites, la réalisation du labeur *purement moral* que l'humanité exige par-dessus tout.

Au nom de toutes les entités qui constituent l'*Union Espiritista Kardeciana Espanola*, je vous salue et vous embrasse, votre ami et frère ; croyez bien que je n'oublierai jamais les attentions dont vous m'avez toujours honoré.

JACINTO ESTEVA MARATA.

(1) Il faut d'abord établir la réalité des faits, avant d'en déduire les conséquences. Or, pour le grand public, CES FAITS N'EXISTENT PAS ; le premier devoir des Spirites, actuellement, est donc de prouver que les communications avec les invisibles sont indéniables et, pour cela, il faut accumuler les expériences. Plus tard et fatalement, les déductions philosophiques, morales, sociales s'en suivront et posséderont alors une puissance démonstrative de premier ordre.

(*N. d. l. r.*)

Correspondance

Nice, 29 mai 1906.

Mon cher ami,

Le peintre Dubois Menant, bien connu, est venu passer 2 mois à Nice. Logeant dans ma maison, j'ai eu le grand plaisir de passer de bonnes heures de causerie avec ce Spiritualiste avancé, et voici un fait psychique qu'il m'a raconté. Je lui laisse la parole.

« Le 20 mars 1904 à Paris, je devais avoir une séance à 3 heures avec « M. J. (1). Or vers 2 h.35 en faisant mes préparatifs, je m'aperçus, que le « chevalet supportant le portrait au pastel de Mme V. serait plus commode « pour mon travail, que celui disposé à cet effet ; je préparai donc le chan« gement de place en le mettant sur un autre chevalet.

« Ce portrait était dans un cadre ovale et sous un verre ordinaire en at« tendant sa place définitive. A ce moment j'éprouvai une sensation étrange « très forte, d'intuition, qu'il allait arriver un accident à ce portrait, quoique « je fisse pour l'éviter ; je suis convaincu qu'il va rouler à terre et se bri« ser. J'essaie de le mettre bien en équilibre et je m'apprête à prendre « deux cales pour assurer sa stabilité ; mais à peine ai-je tourné la tête que « j'entends un bruit formidable, c'était le portrait qui gisait à « terre, sous les débris de la vitre et du cadre brisé. J'enlevai soigneuse« ment chaque éclat de verre, et je constatai avec satisfaction que le por« trait ne portait qu'une éraflure à la pommette de la joue droite : crai« gnant que le papier même ait été crevé, je passai délicatement mon « doigt à l'endroit de l'accident, et c'est avec un grand soulagement que « je pus constater que cette éraflure ne portait que sur la superficie du Pas« tel : tout se réduisait donc à un simple accident matériel de verre et « de cadre facilement réparable.

« Je regarde à ma montre, il est 2 h. 45, mon modèle arrive.

« Après la séance, M. J. me donne rendez-vous à 9 h. du soir avec « quelques amis.

« A mon arrivée, ces messieurs disent : « Connaissez vous l'adresse de « Mme V. ? — Oui, 43, rue du Marché à Neuilly. — Ah ! tant mieux, ce « n'est pas elle.— Pourquoi ? qu'y a-t-il ? » Ces messieurs me montrent « alors le nº de « La Presse » paru le soir même et rendant compte d'un « accident arrivé dans la journée à 2 h.45 (Dimanche 20 Mars) au Métro« politain, et parmi les blessés le journal citait une Mme V. demeurant rue « Aubry-le-Boucher, qui avait été atteinte par des éclats de verre à la « figure.

« L'adresse que je connaissais ne correspondant pas à celle donnée par

(1) Les noms de M. J. et de Mme V. sont connus de nous.

(*N. d. l. r.*)

« le journal, ces messieurs en conclurent que l'accident ne concernait pas « la dame V. que nous connaissions tous, mais une autre personne portant « le même nom.

« J'affirmai alors que l'accident devait bien être arrivé à la dame V. « que nous connaissions et non à une autre, et j'indiquai formellement « l'endroit de la blessure, ajoutant que j'irais voir cette dame le lendemain. « Devant leur étonnement je n'insistai pas davantage, et le lendemain, lun- « di 21 Mars, je fis la visite projetée.

« Je trouvai cette dame la tête enveloppée de bandages : c'était bien « elle qui avait été victime de l'accident relaté par le journal ; elle avait été « atteinte à la pommette de la joue droite par un éclat de vitre, qui avait « produit une coupure superficielle de la peau, exactement au même point « que le pastel. L'accident était arrivé à 2 h.45, exactement au moment où « le tableau tombait du chevalet.

« L'erreur d'adresse provenait de ce que cette dame habite une maison « faisant l'angle des deux rues *du Marché* et *Philippe le Boucher* : le re- « porter avait indiqué la seconde au lieu de la première.

« Tel est le récit fidèle des faits, tels qu'ils se sont passés ».

Nous causâmes longuement de ce phénomène avec M. Dubois Menant. Cherchons une explication.

1° Pur effet du hasard, diront beaucoup de personnes. Mais le hasard n'existe pas ! tout fait, tout phénomène n'est que la conséquence d'un enchaînement, d'une règle, d'une loi connue ou inconnue.

2° Simple coïncidence : soit ! Mais il faut remarquer que des savants ont essayé de calculer les chances, les probabilités, les coïncidences sur une formule empirique. Or, il résulte de leurs calculs que le chiffre indicatif des probabilités et des coïncidences est bien inférieur au chiffre que donne l'observation en matière de faits psychiques : Si le calcul donne le 10 pour cent, l'observation des faits de coïncidence donne le 20 et 30 pour 100. Le calcul est donc en défaut, et nous montre qu'il y a un facteur peu connu qui entre en jeu. De plus, dans tous les cas de coïncidence, il faut tenir compte des détails mêmes des faits coïncidentiels. Or, dans le phénomène qui nous occupe, nous trouvons non pas une coïncidence simple, mais bien quatre coïncidences :

1° Coïncidence de l'heure — c'est à 2 h. 45 que Mme V. est blessée et c'est aussi à ce moment que son portrait tombe du chevalet.

2° Coïncidence de l'agent vulnérant — vitres des deux côtés.

3° Coïncidence du point exact de la blessure reçue par Mme V. et de l'éraflure subie par le pastel : pommette de la joue droite.

4° Coïncidence de la profondeur de la blessure qui n'atteint que la partie superficielle de la peau du visage de Mme V. et simple éraflure du pastel.

Voilà bien des coïncidences. Or ces 4 ordres de faits concordants, ne semblent pas pouvoir logiquement être attribués à de simples coïncidences, il y a autre chose ! il y a un lien entre les phénomènes éprouvés par Mme V. et les phénomènes subis par le portrait.

Explication hypothétique. Etant donné ce que nous pouvons savoir sur l'extériorisation, on peut supposer qu'au moment où Mme V. était blessée, elle a insouciemment émis, extériorisé une puissante vibration qui a pu atteindre le tableau et détruire facilement son équilibre instable : ou, encore mieux, atteindre le peintre lui-même qui est un sensitif. Ce qui donne au moins une certaine vraissemblance à mon hypothèse, c'est l'impression intense ressentie par M. Dubois Menant, quelques secondes avant la chute du tableau et correspondant exactement à l'heure où Mme V était elle-même blessée.

Veuillez agréer, etc..

Dr BRETON.

L'Identité des Esprits

Exemples tirés de : **There is no death**, par FLORENCE MARRYAT

(*Suite*) (1)

« Non ! non ! » d'une voix fatiguée, » le lien entre sœurs n'existe que par l'intermédiaire de la mère. Cette sorte de lien de sœur à sœur ne persiste pas parce qu'il y en a un plus élevé. »

(« Avez-vous jamais vu votre père ? »)

« Non ! il est loin, loin. J'y suis allé une fois, pas plus. Mère, mère chérie, il m'aimera quand il viendra ici. Ils me l'ont dit, et ils disent toujours la vérité, ici ! Je ne suis qu'un enfant, mais pas si petit que ça, cependant. Je semble composée de deux créatures — une enfant ignorante et une femme d'âge. — Pourquoi ne puis-je parler dans d'autres endroits ? J'ai voulu et essayé. J'ai été bien près de réussir ; cela me parait si facile de parler maintenant. Ce médium me semble tout différent. »

(« Je voudrais que vous puissiez venir me trouver quand je suis seule, Florence. »)

« Vous me connaîtrez ! Je viendrai, mère bien aimée ? Je pourrai toujours venir ici. Je viens, je viens vous trouver, mais pas de la même manière. »

« Elle parlait d'une voix si plaintive et si mélancolique que Mme Cook, pensant qu'elle m'attristerait, lui dit : « Ne faites pas

(1) Voir le No de Mai, p. 689.

votre état plus triste qu'il ne l'est réellement. » La réponse fut très remarquable.

« *Je suis comme je suis* ! Amie ! Quand vous viendrez ici, si vous trouvez que la tristesse *est*, vous ne pourrez pas y échapper en vous plongeant dans les plaisirs matériels. *Notre tristesse crée le monde dans lequel nous vivons*. Ce ne sont pas nos actes qui sont cause de notre situation pénible, c'est l'état dans lequel *nous sommes nés*. Mère ! vous dites que je suis morte innocente. Cela ne fait rien. J'étais née *dans un certain état*. Si j'avais vécu je vous aurais causé plus de chagrin que vous ne pouvez vous l'imaginer. Il vaut mieux que je sois ici. Je n'étais pas faite pour les luttes du monde, et l'on m'en a retirée. Mère ! il ne faut pas vous laisser attrister pour cela. Il ne le faut pas. »

(« Que puis-je faire pour vous rapprocher de moi ? »)

« Je ne sais pas ce qui me rapprochera de vous, mais c'est déjà une aide pour moi de m'entretenir ainsi avec vous. Il y a une échelle de clarté — chaque échelon correspond à un degré de celle-ci. Je crois que je viens justement d'en gravir un échelon. Oh ! les enseignements divins sont si mystérieux ! Mère ! ne vous semble-t-il pas étrange d'entendre votre « bébé » parler des choses comme si elle les connaissait. Je m'en vais maintenant. Au revoir ! »

« Et sur ces mots, Florence s'en alla. La voix qui parla ensuite fut celle d'un guide (feminin) du médium ; je lui demandai une description de la personne de ma fille telle qu'on la voyait. Il répondit : « Elle a la figure abattue. Nous avons essayé de la consoler, mais elle est très triste. Cela vient *de l'état dans lequel elle est née*. Toute difformité physique est la marque d'une condition. Un corps faible n'est pas nécessairement l'indice d'un esprit faible, mais sa *prison*, parce que, autrement l'esprit pourrait être trop passionné. Vous ne pouvez juger en quoi pèche l'esprit par la difformité du corps. Il ne s'ensuit pas qu'un mal rongeur du corps soit un mal rongeur de l'esprit (1). Mais l'esprit peut être trop exubérant — peut avoir besoin d'un mal rongeur qui le contienne ».

« J'ai copié cette conversation mot à mot d'après les notes sténo-

(1) Variante : Un mal rongeur du corps n'implique pas un mal rongeur de l'esprit.

graphiques prises au moment où elle eut lieu ; et quand on se souvient que ni Mme Keningale Cook ni son mari ne savaient que j'avais perdu un enfant — qu'ils n'étaient jamais venus chez moi et n'avaient jamais été en relations avec aucun de mes amis — les plus sceptiques eux-mêmes reconnaîtront au moins comme une coïncidence des plus remarquables qu'une telle communication me soit venue de la bouche d'une personne complètement étrangère.

Par la suite « Florence » ne communiqua qu'une fois avec moi par le même intermédiaire. Elle trouva plus près de chez nous des médiums sympathiques, et s'en servit naturellement. Mais cette seconde communication fut pour moi presque plus convaincante que la première.

J'allai une après-midi consulter dans la plus stricte confidence mon avoué sur la façon dont je devais agir en de très pénibles circonstances, et il me donna son avis. Le lendemain matin, comme j'étais en train de déjeuner, Mme Cook, qui habitait toujours Redhill, entra précipitamment dans ma chambre en s'excusant du sans façon de sa visite sur le motif qu'elle avait reçu, le soir précédent, un message pour moi que « Florence » l'avait priée de me communiquer sans retard. Ce message était ainsi conçu : « Dites à ma mère que j'étais avec elle chez l'homme de loi, cette après-midi, et qu'elle ne doit pas suivre l'avis qu'il lui a donné, attendu qu'il produira de mauvais au lieu de bons résultats ». Mme Cook ajouta : « Je ne sais pas à quoi « Florence » fait allusion, naturellement, mais j'ai pensé que, puisque je venais en ville, il valait mieux vous informer tout de suite de la chose ».

« La force de cette anecdote ne se trouve pas dans le contexte. Le mystère gît dans le fait qu'un entretien secret fut entendu et fut l'objet de commentaires. Mais la vérité est que, ayant une plus grande confiance dans le conseil de mon guide visible que dans celui de mon guide invisible, je suivis quand même celui-là, et je l'ai toujours regretté par la suite.

Divers médiums

« ... Pendant les douze mois qui suivirent, j'assistai à de nombreuses séances avec divers médiums, et mon enfant spirituel (comme elle s'appelait elle-même) ne manqua jamais de se manifester par chacun d'eux, quoique, naturellement, de différentes

manières. Par l'intermédiaire de quelques-uns elle me touchait seulement, et toujours avec une main de petit enfant, afin que je pusse la reconnaître comme la sienne, ou bien appuyait sa bouche contre la mienne pour me permettre de sentir la cicatrice de sa lèvre ; par celui d'autres médiums elle parla ou écrivit, ou montra son visage, mais je n'ai jamais assisté à une séance où elle ait omis de faire connaître sa présence. Une fois, à une réunion tenue dans l'obscurité avec M. Charles Williams, après que ma robe et celle de ma plus proche voisine, Lady Archibald Campbell, eurent été tirées à plusieurs reprises, comme pour attirer notre attention, les ténèbres s'ouvrirent : debout devant nous se tenait mon enfant, nous souriant comme un doux rêve, sa blonde chevelure lui flottant autour des tempes, et ses yeux bleus fixés sur moi. Elle était vêtue de blanc, mais nous ne vîmes que sa tête et son buste, autour duquel ses mains retenaient la draperie. Lady Archibald Campbell la vit aussi bien que moi...

« Il me semble maintenant curieux de regarder en arrière et de me rappeler combien elle était triste les premières fois qu'elle revint me trouver, car, dès qu'elle eut établi entre nous des communications continues, elle devint le petit esprit le plus gai que j'aie jamais connu... Elle s'est amplement manifestée à moi par l'intermédiaire de M. Arthur Colman.

(*A suivre*).

Nouvelles

Par un jugement en date du 2 mai dernier, M. Bodin, directeur du journal L'*Echo du Monde Occulte*, a été condamné par la 9e chambre correctionnelle : 1° A l'insertion de la lettre dont le texte suit ; 2° A une astreinte de dix francs par jour de retard ; 3° A 50 francs d'amende ; 4° A 1 franc de dommages-intérêts ; 5° A tous les frais.

Voici le texte de la lettre dont M. Delanne avait demandé l'insertion :

Paris, 9 décembre 1905.

Monsieur le directeur de l'*Echo du Monde Occulte*.

Je lis aujourd'hui dans votre N° du 5 décembre dernier une lettre de M. Schwaeblé qui m'insulte gravement et contre laquelle je proteste avec

énergie, vous priant et vous requérant au besoin, d'insérer ma lettre à la même place où j'ai été indignement attaqué. Lorsque vous êtes venu, avec M. Viet, pour me demander des excuses ou une réparation de la part de M. Schwaeblé au sujet d'une note parue dans ma Revue du mois de novembre, je vous ai fait observer que, régulièrement, deux de mes amis devraient vous répondre en mon nom, mais que je croyais que les explications nécessaires pouvaient être échangées immédiatement.

Je vous ai lu la lettre de M. Schwaeblé et ma réponse, ainsi que la note incriminée ; je vous ai dit n'avoir aucune animosité personnelle contre votre client, que je ne connaissais que pour l'avoir obligé. Vous m'avez dit que M. Schwaeblé ne savait pas que le livre d'où sa citation était tirée était l'œuvre d'un obsédé et que sa bonne foi n'était pas soupçonnable. Alors je vous ai dit que je ne me croyais pas tenu à faire des excuses, mais que j'acceptais de rétablir les faits en reconnaissant dans ma Revue que, dans ces conditions, la bonne foi du rédacteur ne pouvait faire de doute pour personne. Que fallait-il donc de plus ?

Depuis, je n'ai plus eu de vos nouvelles, jusqu'au moment où je lis la lettre de M. Schwaeblé. Il m'est permis de dédaigner l'insulte, ayant derrière moi vingt années de publicité et l'estime de tous ceux qui me connaissent. M. Schwaeblé ne se grandira pas aux yeux des honnêtes gens en me prenant à partie en ce moment où ma santé me met en état d'infériorité physique vis-à-vis de lui, et il ne l'ignore pas, sa lettre en fait foi.

Quant à « habiller des compères en fantômes », cette assertion est dénuée à tel point de vraisemblance que je me bornerai à rappeler qu'elle vise des phénomènes qui, je le suppose du moins, se sont produits chez M. le Général Noël, devant le professeur Richet qui en garantit la réalité.

En terminant, j'avertis M. Schwaeblé que s'il renouvelle ses attaques contre moi, je demanderai aux tribunaux de me rendre justice.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

G. DELANNE.

*
* *

On nous annonce que Bailey, le médium Australien, se trouve actuellement à Londres. Espérons qu'il pourra être étudié de nouveau par d'autres savants, qui démontreront que sa faculté de produire des apports est bien réelle, comme cela résulte des comptes-rendus de la Société Italienne de Recherches psychiques de Milan.

*
* *

Sir William Cookes a célébré ses noces d'or le 10 Avril dernier. De toutes parts des personnalités éminentes et des sociétés lui ont envoyé leurs félicitations et leurs souhaits. L'Allemagne, la France, l'Italie, le Canada, les Etats-Unis, l'Australie, l'Inde ont payé leur tribut d'estime à

l'éminent physicien, qui n'est pas seulement un savant de premier ordre, mais surtout un caractère. On se souvient de l'énergie qu'il déploya, il y a 25 ans, pour soutenir la réalité des matérialisations, malgré les tempêtes déchaînées contre lui. Les Spirites, plus que tout autre, lui doivent une reconnaissance infinie, car il a été un de leurs plus fermes soutiens et un des plus actifs facteurs du triomphe de leur jeune science.

*
* *

Depuis les terribles événements dont San Francisco a été le théâtre, on est sans nouvelles de M. Van der Naillen et du médium Miller. Cependant suivant certaines présomptions, ce dernier aurait quitté la ville avant la catastrophe et se trouverait en France incognito. Espérons qu'il en est ainsi et que nous aurons d'ici quelques mois le plaisir de le voir à Paris.

Les Précurseurs du Spiritisme

(Suite) (1)

Swedenborg

Emmanuel de Swedenborg vint au monde à Stockolm, sous le règne de Charles XI, le 29 janvier 1688.

Son père, Jasper Swedberg, après plusieurs dignités importantes, fut élevé au grade éminent d'évêque de Skara en Westrogothie.

Swedenborg, dans une lettre au Dr Beyer, raconte les sentiments qui l'agitaient dès son enfance : « De ma quatrième à ma dixième année, dit-il, ma pensée était toujours préoccupée de Dieu, du bonheur éternel, des souffrances morales et spirituelles de l'homme. » Il s'entretenait avec des ecclésiastiques de sujets concernant la foi, et dans son ivresse paternelle, son père disait de son fils : « Les anges parlent par sa bouche. »

Trois phases bien distinctes se remarquent dans les développements de l'intelligence de Swedenborg : La phase littéraire, pendant laquelle il compose des poèmes en vers latins ; la phase scientifique, où il se montre éminent métallurgiste et écrit de nombreux ouvrages encore estimés des savants et consultés par eux ; enfin la phase spirituelle, qui commence à partir de sa vision dans une auberge de Londres. Depuis ce temps-là, il eut la prétention, qu'il soutint toujours de très-bonne foi, et dont il donna des preuves géminées, de communiquer avec le monde des Esprits, soit de

ceux qui ont quitté la terre, soit même habitant d'autres planètes, et avec les anges.

Le fils de l'évêque de Skara nous est donné comme un des savants les plus distingués des temps modernes : mathématicien, physicien, chimiste, anatomiste, naturaliste, géologue, littérateur, philosophe, théologien, savant polyglotte versé dans les langues orientales, etc.

Après Descartes, ce fut Swedenborg qui remua, dit-on, le plus d'idées nouvelles. Il devança les savants dans plusieurs découvertes scientifiques. C'est à ses traités d'anatomie que Gall a dû plus tard sa célébrité comme craniologue. Il fut le précurseur des philosophes de nos jours ; il travailla dans les universités des différents pays de l'Europe ; il fut membre de plusieurs académies. Différents ouvrages attestent la grandeur de son génie. Sans ambition, sans amour-propre, simple, toujours véridique, on le vit refusant les fonctions les plus honorables qui lui étaient offertes. Il abandonna celle d'ac cesseur au collège royal des Mines, qu'avait remplies son aïeul maternel. Nous connaissons ce savant sous le rapport scientifique et moral, voyons le côté spirituel et mystérieux de sa vie.

S'étant retiré dans une chambre d'auberge de Londres pour y méditer seul, ayant faim, il mangeait de bon appétit, quand une espèce de brouillard se répandit sur ses yeux. Il vit alors avec effroi le plancher tout rempli de reptiles,serpents,crapauds.Les brouillards se disipèrent, les reptiles disparurent, et il aperçut dans un coin un personnage vêtu de pourpre, environné d'une vive lumière, qui lui dit ces mots d'une voix terrible : « Ne mange pas tant ! »

La nuit suivante, le même personnage lui apparaissant, lui révèle qu'il est le Seigneur et qu'il l'a choisi pour expliquer le sens spirituel des Ecritures. « Je te dicterai, lui dit-il, ce que tu dois écrire. » (Voir Swedenborg, *Les merveilles du Ciel et de l'Enfer*. Traduction par Pernetty, Prélim. p. 85 et 86.)

Dès ce jour, Swedenborg converse avec les anges et les Esprits ; il voit les âmes des morts et communique avec le monde invisible. Il renonce alors à toute occupation mondaine pour écrire ses révélations, qui forment un grand nombre de volumes. Il n'est plus luthérien, ni catholique, mais le chef de la secte de la Nouvelle Jérusalem, le Christ du christianisme régénéré. Il annonce l'influence du Ciel sur la terre par l'homme. Jésus-Christ a prédit un second

avertissement et les signes qui le précèderont, mais le sens caché a été mal interprété.

Par l'apparition de Jésus-Christ, on doit entendre la manifestation des vérités divines, et par sa présence leur révélation. Swedenborg est chargé d'éclairer les aveugles Etait-ce un homme qui eut la manie de faire parler de lui ? Un imposteur ou un visionnaire ? Sa loyauté, sa candeur ont été proclamées par tous ceux qui l'ont connu. On pourrait donner plusieurs preuves de ses convictions en citant certains passages de ses écrits. Il voyait le cas qu'on en ferait. « Les Esprits eux-mêmes, disait-il, s'en attristaient beaucoup. Désirant savoir combien de temps durerait ce délire humain, il leur fut dit : Jusqu'à un temps et un temps et la moitié d'un temps. » (*Apocalypse*, XII, 14).

Partout il affirme la réalité de ses révélations. Dans une lettre au roi de Suède, il lui rappelle qu'il a parlé plusieurs fois, en présence de toute la famille royale, de ses conversations avec les anges ; que durant un jour avec cinq sénateurs qu'il cite, entre autres le comte de Hophen, premier ministre, ont reconnu la vérité de ses révélations qu'il a adressées aux monarques, aux princes, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Danemark, en Espagne et à Paris. Il n'est pas en son pouvoir de convaincre par leur propres sens, en les faisant parler aux Esprits, ceux qui refuseraient d'y croire ; mais il leur est aisé de s'assurer que ce qu'il a écrit ne peut venir que d'une révélation. Il offre d'affirmer par serment qu'il a dit la vérité pure. Dieu ne lui a pas fait cette grâce pour lui seul, mais pour instruire tous les Chrétiens. Il demande enfin à Sa Majesté qu'on lui communique les accusations des prêtres, pour qu'il y réponde, (*Ibid*. p. 71 et suiv).

Il fut toujours accueilli favorablement par le roi, mangeant à sa table, les sénateurs se déclarant ses amis ; tous ceux qui le connaissaient, l'aimaient et l'estimaient. Ils étaient convaincus de ses communications. Le premier ministre lui demandant un jour comment il avait pu continuer de les publier puisqu'on les dédaigne. — « Sans cet ordre précis, pensez-bien, lui répondit Swedenborg, que je ne me serais jamais avisé de publier ces choses que je savais bien qu'on traiterait de mensonges, et qui me rendraient ridicule dans

(1) Voir le nº d'avril, p. 618,

l'esprit de bien des gens ; je savais que quand je les assurerais de cet ordre, ils ne me croiraient pas ; mais il me reste la satisfaction d'avoir obéi à mon Dieu.

Il est certain que Swedenborg eut de nombreux partisans parmi des personnages éminents. Le premier ministre disait à Sa Majesté : « que si l'on fondait une colonie, il y faudrait enseigner la doctrine de Swedenborg. »

Ce que l'on vient de dire peut montrer que ce personnage n'était ni un imposteur, ni cru tel par ceux qui le fréquentaient. Ils avaient des motifs graves pour le croire inspiré,car ils remarquaient en lui ce que l'on appellera dans le siècle suivant les facultés de prévision, de clairvoyance, de vue à distance, etc. Il prédit à l'évêque Hollénius que dans quelques mois il serait gravement malade et se convertirait. « Ecrivez-moi alors pour me demander mes écrits, lui disait-il. » — Tout se vérifia, et l'évêque fut un de ses partisans les plus zélés.

On voit le clergé de Suède et l'Angleterre, qui avait assez mal accueilli ses écrits, changer ensuite de sentiments, car le surhumain était trop évident.

En résumé, ce qu'on voit dans Swedenborg, c'est le phénomène suivant : un savant distingué, estimé, et correspondant de presque toutes les académies, qui, à un moment donné de sa vie, abandonne complètement la science pour écrire des révélations, sachant bien qu'il sera conspué, honni, traité de fou et de visionnaire. Sa bonne foi ne peut donc être niée. Ce sera une autre question,que nous nous poserons plus tard, d'apprécier si Swedenborg a toujours eu affaire à de bons Esprits et n'a pas été trompé par les mauvais.

Nous allons citer *in extenso* le réusumé des doctrines de notre éminent précurseur, avec cette réserve tirée de la bonne, de la douteuse, de la mauvaise inspiration, c'est-à-dire que le monde Spirite, composé des Esprits supérieurs et angéliques, des Esprits neutres, des Esprits inférieurs, a tout entier concouru à la composition de ses ouvrages, qui n'en forment pas moins pour le spiritisme une étude instructive et attachante, nous oserons même dire indispensable. Nous avons fait une étude prolongée et spéciale de notre auteur, et nous comblons un *désidératum* de notre histoire philosophique, en les donnant ici, par extraits.

M. Matter n'a guère traité de Swedenborg qu'au point de vue de sa vie confirmative de ses enseignements, et nous en parlerons en dernier lieu, précisément parce qu'elle prouve à nos yeux toutes ses prétentions. Nous allons faire ce résumé aussi succint et aussi complet que possible. Nos lecteurs nous sauront gré de nos intentions et de notre immense labeur. Pour leur en donner une idée, indiquons d'abord la liste des ouvrages de Swedenborg, que nous analyserons, et que nous avons dû consulter :

1° Ouvrages Théologiques publiés par Swedenborg

1° *Arcanes Célestes* — 8 Volumes in-4°, Londres 1749 à 1756 — 2° *Du ciel et de l'enfer.* 1758. — 3° *De la Nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste.* Londres 1758, — 4° *Du jugement dernier et de la Babylonie détruite.* Londres 1758. — 5° *Du Cheval blanc dont il est parlé dans l'Apocalypse.* Londres 1758. — 6° *Des Terres dans l'Univers.* Londres 1758. — 7° *Doctrine de la Nouvelle Jérusalem sur le Seigneur.* Amsterdam, 1763. — 8° *Sur l'Ecriture Sainte.* — Amsterdam, 1763. — 9° *Doctrine de Vie pour la Nouvelle Jérusalem.* Amsterdam, 1763. — 10° *Doctrine de la Nouvelle Jérusalem sur la foi.* Amsterdam, 1763. — 11° *Continuation sur le Jugement dernier.* Amsterdam, 1763. — 12° *Sagesse Angélique sur le divin amour ;* Amsterdam, 1763. — 13° *Sur la Divine Providence.* Amsterdam, 1766. — 14° *L'Apocalypse révélée.* Amsterdam. 1766. — 15° *Délices de la sagesse sur l'amour conjugal.* Amsterdam 1768. — 16° *Du Commerce de l'âme et du corps.* Londres 1769. — 17° *L'Exposition sommaire de la doctrine de la Nouvelle Eglise.* Amsterdam 1769. — 18° *La vraie religion chrétienne.* Amsterdam, 1771.

2° Ouvrages Théologiques posthumes

1° *Appendice à la vraie religion chrétienne ;* Londres 1780. — 2° *Exposition sommaire du sens interne des prophètes et des psaumes.* Londres 1781. — 3° *Apocalypse expliquée.* 4 volumes in-4° Londres 1758 à 1789. — 4° *Neuf questions sur la Trinité.* Londres 1785. — 5° *Index de l'Apocalypse révélée.* Londres 1813. — 6° *Index des Arcanes Célestes.* Londres 1875. — 7° *Sur le Seigneur et le symbole d'Athanase.* Londres 1840. — 8° *Canons de la Nouvelle Eglise.* Londres 1840. — 9° *Doctrine de la Charité.* Londres 1840. — 10° *Dicta Probentia*, etc. *Aphorismes de la Bible.* Tubingue 1845. — 11° *Diarium*, ou *Journal Spirituel* de Swedenborg. Stuggard et Tubingue 1843-47. — 12° *Adver-*

saria, tablettes ou *Commentaires sur la Bible*, 6 volumes in-8°. Tubingue et Stuttgard 1842-52.

3° Ouvrages scientifiques posthumes

1° *Clef hyéroglyphique*. Londres 1784. — *Opuscules philosophiques*. Londres 1846. — 3° *La suite de l'économie du règne animal*. Londres 1847. — 4° *La suite du règne animal*, parties IV, V et VI. Tubingue 1848-9.

Il reste à publier :

1° Une collection de papiers originaux et de lettres adressées à l'Evêque Eric Beuzélius. — 2° *Un traité sur le cerveau*, de 1400 pages, in-4°. — 3° *Un traité sur la génération*. — 4° Deux traités sur *L'oreille et le sens de l'ouïe*. — 5° *Une continuation du règne animal*. 241 p. in-fol. — 6° *Sur la physiologie et la métaphysique*. 254 pages in-folio. — 7° *Principes de la philosophie naturelle*. 569 pages in-4°. — 8° *Traité sur le sel commun*. 343, p. in-4.

(*A suivre*). ANDRÉ PEZZANI.

Ouvrages nouveaux

La physique moderne, son évolution

PAR

LUCIEN POINCARÉ

Inspecteur Général de l'Instruction Publique

M. L. POINCARÉ a pensé qu'il serait utile d'écrire un livre où, tout en évitant d'insister sur les détails techniques, il ferait connaitre, d'une façon aussi précise que possible, les résultats si remarquables qui, depuis une dizaine d'années, sont venus enrichir le domaine de la physique et modifier profondément les idées des philosophes aussi bien que celles des savants.

L'auteur s'appuie sur les expériences auxquelles on peut attribuer le plus de confiance ; il montre comment se sont formées les théories actuelles, en suivant leur évolution, en examinant rapidement les transformations successives qui les ont conduites à l'état où on les voit à l'heure présente.

Il a pris soin de toujours rappeler les définitions nécessaires et d'exposer les faits fondamentaux, sans avoir jamais recours au langage mathématique ; de sorte que, sans aucune préparation spéciale, le lecteur est mis au courant des travaux les plus récents sur les propriétés de la matière dans ses divers états, sur les phénomènes qui ont leur siège dans l'éther lumineux, sur les diverses radiations et les corps radio-actifs, sur

la théorie des électrons, etc., et est aussi amené à comprendre les spéculations relatives à la constitution de la matière et à suivre les discussions sur la valeur des principes généraux de la physique auxquelles physiciens et philosophes se livrent si volontiers aujourd'hui.

Un volume in-18, — Prix : 3 fr. 50. — Ernest Flammarion, éditeur. 26, rue Racine.

Envoi contre mandat-poste.

Etienne Bellot

PAR

R. BUCHÈRE, CHACORNAC, éditeur

Cette brochure nous fait connaître et aimer la vie d'un journaliste qui est aussi poète, dramaturge, occultiste. Son âme vibrante le fait l'apôtre de l'art social, comme son amour de tout connaître l'a disposé à devenir le directeur de *Voile d'Isis*. M. R. Buchère, dans une belle langue bien claire, a fait ressortir toute l'énergie de caractère de ce vaillant lutteur qu'est M. Bellot.

Souhaitons que pendant longtemps il nous charme par ses poésies et nous instruise par ses recherches dans ce domaine occulte.

Entretiens posthumes du Philosophe

PAR

PIERRE DE BÉRANGER (dit Abailard). CHACORNAC, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

Voici un volume bien écrit, composé au moyen de dictées spirites recueillies par un groupe formé par deux dames du monde et un ami qui sert de secrétaire. L'auteur serait l'esprit du grand orateur scolastique Abailard, célèbre par son enseignement et ses malheurs. Comme nous avons eu souvent l'occasion de le signaler, l'identité des personnages historiques est fort difficile à établir, surtout lorsque les médiums se sont pénétrés des faits intéressant sa vie et de ses doctrines. Cette réserve faite, on ne peut nier que ce nouvel ouvrage ne présente un grand intérêt.

En général, les enseignements qui y sont donnés sont conformes, dans leurs grandes lignes, avec ce que nous savons déjà par les dictées des innombrables esprits qui se sont manifestés depuis l'origine du spiritisme, et l faut faire état de cette concordance qui doit avoir sa raison d'être dans l'au-delà.

L'esprit d'Abailard a déjà beaucoup évolué depuis son incarnation terrestre. Il rejette les enseignements dogmatiques de l'Eglise comme inadéquats avec nos progrès actuels, et il montre que l'évolution spirituelle peut seule rendre compte des inégalités morales et intellectuelles que nous constatons ici-bas.

Nous ne faisons que signaler aujourd'hui cette œuvre intéressante, sur laquelle nous reviendrons plus tard. En attendant, souhaitons-lui un grand succès, puisqu'elle tend à faire mieux aimer et connaître le spiritisme.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

L'*Adriatico*, de Venise, annonce que le Professeur Falcomer poursuivant son projet, déjà en très bonne voie d'exécution, de la constitution d'une *Société de recherches psychiques*, a demandé son affiliation à la S. P. R. de Londres, qui lui a répondu par une lettre du Professeur Richet l'engageant à achever d'abord de s'organiser, et ajoutant que rien ne serait plus facile ensuite que de rattacher la société Vénitienne à l'Anglaise par un lien quelconque.

Il ajoute, ce à quoi il faut applaudir de tout cœur : « Ce sera alors ainsi tout à fait un rudiment d'une grande organisation internationale, qui sera peut-être un puissant instrument de recherches. »

Il est fort possible, pour ne pas dire tout à fait probable, qu'avant que quelques années se soient écoulées, l'on constatera l'existence dans le monde entier d'une espèce de réseau reliant entre elles les sociétés de toutes les nations, et entraînant vers les recherches réellement psychiques celles mêmes qui n'en portaient jusqu'ici que le nom, et s'efforçaient de maintenir sous le boisseau tous les phénoménes intéressants qui se présentaient à elles.

Sera-t-il permis, à ce propos, de demander à l'Institut général Psychologique quelles sont les conclusions des commissions qui ont étudié le médium musicien, M. Aubert, et plus récemment le médium napolitain Eusapia ? Il faut espérer que l'on n'aura pas à attendre que la loterie des quatre millions ait tiré son dernier numéro.

A propos d'Eusapia, je rappelle que dans une précédente revue j'ai promis de donner le récit intégral par M. Gellona de la visite que le célèbre médium lui fit, en compagnie de M. Yourièvitch, lorsqu'elle se rendait à Paris, pour se mettre à la disposition de l'Institut général psychologique. Voici ce compte rendu que publie *Luce e Ombra* dans son numéro de Mai :

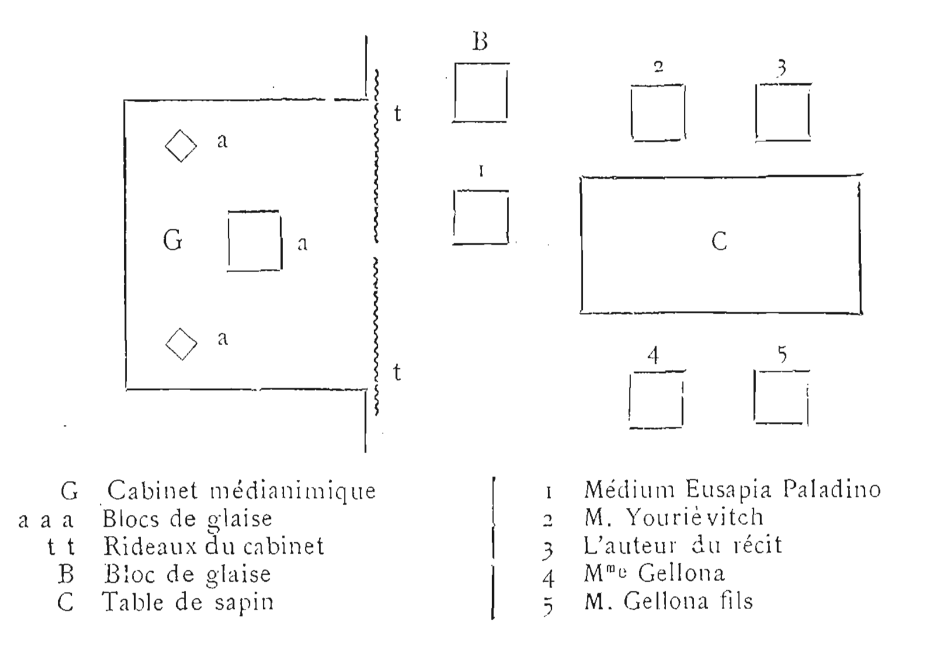
Une nouvelle séance à Gênes avec Eusapia Paladino

Dans la matinée du 19 courant, (Mars) Eusapia Paladino arriva ici à l'improviste avec M. Serge Yourièwith, gentilhomme de la cour de sa majesté l'Empereur et membre de l'Ambassade Russe à Paris, fondateur et secrétaire de l'Institut Psychologique de Paris, qui, répondant à notre instante prière, retarda jusqu'au 20 le départ d'Eusapia pour Paris.

Son but, en s'arrêtant ainsi, était en outre d'acquérir des notions techniques sur la préparation de la glaise destinée aux séances médianimiques, et pour voir comment on pouvait tirer des épreuves sur plâtre des empreintes obtenues.

Dans ce but une séance fut organisée le soir même chez moi, après avoir pris toutes les précautions, comme s'il avait été question d'une

séance officielle. Nous nous disposâmes comme l'indique le plan ci-dessous :



Dans le cours de la séance, une Entité se présenta comme père de M. Yourièvitch. Elle se tenait derrière les rideaux et, les écartant avec la tête, elle s'avançait vers son fils, lui répondant *en russe*, langue inconnue du médium ainsi que des autres assistants.

Tandis que M. Yourièvitch lui parlait à haute voix, l'Entité répondait à demi-voix ; j'entendais parfaitement sans comprendre, mais M. Yourièvitch, qui parle parfaitement l'italien, nous traduisait certains passages.

L'Entité lui promit, comme preuve d'identité, de lui toucher la main d'une façon spéciale,et elle tint parole.

A plusieurs reprises l'Entité répondit aux questions par trois ou deux coups frappés sur les parois latérales du cabinet.

L'auteur de ce récit vit, à la lumière rouge, l'Entité matérialisée lorsqu'elle écartait le rideau à la gauche d'Eusapia. Cette Entité était enveloppée d'un vêtement blanc. Quoiqu'il se trouvât dans le cabinet, visité et scellé par M. Yourièvitch, trois blocs de glaise, l'Entité voulut produire sur le bloc B situé hors du cabinet, près de son fils, l'empreinte sur glaise des phalangettes et des phalangines onguéales de l'index et du médius, ainsi que l'extrémité du pouce, de l'annulaire et de l'auriculaire de la main gauche, toutes également enveloppées de ce tissu excessivement fin que l'on peut constater sur l'épreuve en plâtre prise sur le moule de glaise. Ces empreintes furent prises à la lumière rouge, pendant que M. Yourièvitch tenait entre ses mains celles d'Eusapia, et toutes les manifestations furent presque exclusivement produites à son adresse, comme nous le désirions, afin qu'il pût emporter à Paris l'assurance des empreintes médianimiques.

Le médium resta constamment éveillé et tout ce qu'elle affirmait voir

derrière les rideaux se trouvait ensuite confirmé par les mouvements de ces mêmes rideaux.

M. Yourièvitch ayant demandé en russe si son père voulait faire sur la glaise l'empreinte de sa face, afin qu'il pût le reconnaître, le rideau placé du côté gauche du médium fit comprendre que non, en s'agitant deux fois nerveusement.

Sur l'invitation de l'Entité, qui affirmait avoir produit une empreinte, on fit la lumière blanche et nous visitâmes les blocs de glaise. Ceux du cabinet médianimique ne portaient aucune trace, mais nous pûmes en constater une sur un petit bloc placé hors du cabinet à la droite de M. Yourièvitch.

Ayant remarqué que dans la glaise les ongles semblaient longs, je demandai à M. Yourièvitch si son père avait l'habitude de les porter ainsi et il me l'affirma. Il est à remarquer que ni le médium ni aucun de nous ne les portaient ainsi.

Pendant la séance il fut fait quatre épreuves en plâtre de l'empreinte dans la glaise, et sur toutes il fut possible d'observer avec une loupe le voile médianimique d'une extrême finesse.

Pour établir une comparaison, je proposai à M. Yourievitch de faire sur glaise l'empreinte de deux doigts entourés du tissu du rideau du cabinet médianimique ; mais l'épreuve sur plâtre nous montra un tissu beaucoup plus grossier que celui de l'empreinte médianimique. Je lui proposai ensuite de faire une empreinte avec la toile d'Irlande la plus fine, et celle-ci encore se montra grossière comparativement au tissu médianimique.

La discussion qui suivit la fin de la séance confirma les conclusions ci-dessus.

Quant à M. Yourièvitch, il déclara que s'il ne pouvait affirmer que l'Entité manifestée fût réellement son père, il assurait que l'empreinte sur glaise avait été faite pendant qu'il maintenait le contrôle et que pendant la séance il s'était manifesté une intelligence qui n'était ni celle du médium, ni celle d'aucun des assistants.

Gênes, le 20 mars 1906. Signé : GELLONA EUGENIO.

Nous apprenons par *Luce e Ombra* que le numéro d'Avril de l'édition nglaise des *Annales des sciences psychiques* contient de nombreux extraits de lettres adressées d'Alger au Professeur Richet, dans lesquelles le Dr De Créquy, après avoir assisté à de nombreuses séances de la Villa Carmen, affirme que *Bien Boa boit et parle comme une personne vivante* et que les phénomènes sont absolument sincères.

Espérons que nous pourrons un jour les lire dans l'édition Française, qui ne nous est pas encore parvenue, aujourd'hui 26 mai.

Le fascicule 1-2 de la deuxième année de *La Sicilia Universitaria* Revue mensuelle publiée à Palerme, contient un article important dû à la

plume de M. A. Giardina, qui vient d'être nommé professeur d'Anatomie et de Physiologie comparées à l'Université de Pavie, et qui est intitulé : *Le spiritisme et la science expérimentale.*

L'auteur se demande d'abord si le spirittsme peut être un sujet de science expérimentale. Sa réponse est affirmative quant aux faits. Il déclare que ceux-ci peuvent faire partie de la science, et spécialement de la psychologie expérimentale. « Ce point, dit-il, ne souffre aucun doute et commence à entrer dans la conviction des scientistes de profession eux-mêmes. »

Ces faits, il les admet tous et reconnaît qu'il n'est plus possible de les mettre en doute devant les preuves qui s'accumulent de toutes parts, et parce qu'ils sont attestés par les autorités les plus indiscutables. Mais peut-on admettre qu'ils apportent la preuve de la survivance de l'âme ? Il ne le pense pas, et pour justifier son opinion il passe successivement en revue les divers genres de phénomènes. Pour les faits d'Animisme, il invoque l'extériorisation de la motricité, et ici nulle difficulté.

Mais comment interpréter les phénomènes intellectuels ? Pour y arriver il fait intervenir le *Subliminal*, si providentiellement découvert, à la satisfaction des scientistes. Avec beaucoup d'autres de ceux-ci, il admet que le subliminal du médium en trance peut lire dans la conscience et même dans la subconcience des assistants, et révéler des faits connus de l'un d'eux et même ceux qu'ils ont oubliés depuis longtemps. Bien plus, il peut provoquer le dédoublement du médium et produire les matérialisations, leur donner la vie, une parfaite ressemblance avec les parents, les amis des assistants, et même reproduire des personnalités disparues depuis longtemps, et que ni lui ni les assistants n'ont jamais connues, même de nom ; les faire agir, respirer, boire et manger. Cela devient déjà très fort et, comme hypothèse, ne manque pas d'une certaine hardiesse, surtout pour un scientiste qui ne devrait jamais admettre comme sérieuses des hypothèses à l'appui desquelles nous ne croyons pas que la *science expérimentale* ait jamais apporté le moindre commencement de preuve. Mais, que penser des cas où le médium conserve toute sa lucidité et assiste en simple témoin à la production de ces phénomènes ?

« Si demain, ajoute l'auteur, les révélations de l'esprit présumé étaient encore plus stupéfiantes que tout ce que nous connaissons jusqu'ici ; s'il nous révélait par exemple les secrets enfouis au plus profond des pyramides, le scientiste, dans la plus acceptable des hypothèses, ne croira pas encore avoir à faire à un Pharaon réincarné, mais plutôt à un nouveau mode de connaissance ; il élargira les limites de notre faculté de connaître et *ce sera tout.* »

N'est-ce pas merveilleux ? Ainsi donc voilà ce subliminal doué par M. Giardina, comme par le professeur Richet, de facultés prodigieuses, qui lui permettront de connaître non seulement les secrets les plus cachés

de nos consciences, non seulement même les choses dont nous n'avons plus aucune conscience, mais même les faits les plus parfaitement inconnus du monde entier et *qui ne se connaîtra pas lui même*, puisqu'il se présentera de bonne foi comme étant tantôt un parent ou ami récemment décédé, tantôt un décédé absolument inconnu des assistants, ayant parfois vécu à plusieurs siècles de distance. Il parlera comme ils l'eussent fait pendant leur vie terrestre et jouera leur rôle de façon à faire partager son erreur à tout le monde ! Si, au contraire, on admet que ce subliminal qui connaît tant de choses *se connaît aussi lui-même*, et ne fait que jouer à nos dépens une comédie ultra savante, nous sommes bien forcés de déclarer que le subliminal de tous les médiums est le plus prodigieux mystificateur que l'on puisse imaginer, et il y en a des milliers de ces êtres aussi supérieurement doués ! Qui oserait encore douter de l'imagination inépuisable des scientistes ? Ceci ne nous donne-t-il pas une haute idée de la sévérité et de la rigueur de la science expérimentale, quand elle attaque l'étude des faits qui gênent le matérialisme ?

D[r] DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le numéro du 19 mai de *Light* publie le fait suivant :

Preuve frappante de l'identité d'un esprit. Nous devons à l'obligeance du D[r] Draper Speakman, de Pau, la relation de l'un des cas les mieux démontrés d'identité d'esprit qui soient venus à notre connaissance dans ces dernières années. Sur la demande du D[r] Speakman nous avons modifié les noms de l'esprit qui se communiqua Tout le reste de la relation a été rigoureusement respecté. Voici ce compte-rendu :

Communication reçue par deux dames anglaises, médiums se servant du *Ouija*. Dans un coin de la pièce se trouvait, dans son enveloppe, une lettre en français, écrite par le mari de la décédée, la veille de la mort de celle-ci, qui survint un mois après son accouchement et contenant ces mots écrits par elle-même au crayon : « *Au revoir, Sara Lancy* ». La date de la mort est le 4 avril 1906. La communication eut lieu le 8 avril.

D. Sara Lancy peut-elle venir ou nous donner de ses nouvelles ?

R. Conservez toujours votre foi actuelle

D. Donnez-nous votre nom ?

R. Vous m'avez nommée. Je suis maintenant exempte de douleurs.

D. Etes-vous Sara Lancy ?

R. Oui.

D. Donnez-nous un message pour votre mari.

R. Je viendrai bientôt lui parler. Dites-lui cela de la part de sa petite Sara.

D. Quel était le nom de votre enfant ?

R. C'était le mien, mais pour moi elle sera toujours ma petite *Bien-aimée*.

D. Donnez-nous une preuve de votre identité, pour la communiquer à votre mari.

R. Je tiendrai la promesse que je lui ai faite. Il me comprendra.

D. Essayez de nous donner une preuve de votre identité, en rappelant une chose qui n'ait été connue que de vous et de lui.

R. (Après une longue hésitation). Rappelez-lui mon rêve.

D. Un rêve récent ?

R. Oui.

D. Où avez-vous fait ce rêve ?

R. Chez ma mère.

D. Depuis la naissance de votre enfant ?

R. Non, avant.

D. De qui avez-vous rêvé ?

R. De moi-même.

D. Donnez-nous quelques détails, comme preuve.

R. Tout me semble plus facile à comprendre maintenant que quand je rêvais. La séparation était une idée erronée.

D. Avez-vous parlé alors de votre rêve ?

R. Oui, mais l'idée que nous devions être séparés était absolument fausse.

La communication ci-dessus fut aussitôt envoyée au mari, à une distance d'environ 120 kilom., et il répondit, le 10 avril, par retour du courrier. Voici la partie de sa lettre qui a trait au sujet :

« Je viens de recevoir votre lettre et mon émotion est très grande. Le nom de notre enfant est : Rose, Sara, Hélène. (Nous ne connaissions que le nom de Rose et nous avions cru qu'il y avait erreur). Il y a deux semaines, lorsque je rentrai après une absence de deux jours, Sara me dit : « J'ai eu, la nuit dernière, le rêve le plus effrayant, le plus horrible, un terrible cauchemar. Oh ! comme j'ai souffert ! je rêvais que j'étais pour toujours séparée de vous. Il y avait entre nous un énorme précipice, un espace vide, qui nous séparait pour toujours. Oh ! ne me quittez plus ! Je suis trop effrayée ! »

Tout cela était très satisfaisant, sauf qu'il plaçait le rêve quinze jours auparavant, ce qui était après la naissance de l'enfant, âgée alors d'un mois, tandis que dans sa communication la mère disait que le rêve avait eu lieu *avant* cette naissance. Aussi le mari écrivit donc, le 14 mai, une lettre dans laquelle il disait :

« Tout ce que je vous ai dit du rêve de Sara était exact, sauf *la date*. Maintenant, j'ai l'esprit plus libre et mes souvenirs sont plus précis. *C'est*

le jour qui a précédé la naissance de l'enfant qu'elle me parla de son rêve. Si vous aviez vu l'anxiété, le trouble profond de ma pauvre Sara, pendant qu'elle me faisait ce récit ! Il est certain que pendant cette dernière nuit le cauchemar avait été vraiment terrible ; aussi la journée qui suivit fut-elle des plus agitée. Cette excitation avait vivement préoccupé sa mère ».

Il fut ainsi prouvé que l'esprit avait dit la vérité. La seule chose qui étonnait le mari, c'est qu'elle eût donné le *second* prénom de son enfant, au lieu du premier. Il est probable que cela vient de ce que plusieurs assistants connaissaient le *premier* et que l'esprit voulait ainsi rendre la preuve plus absolue.

Le rapport ci dessus est signé par les deux médiums, ainsi que par M. et Mme Speakman.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Les Débats

Du *Journal des Débats* :

Le professeur Lapponi, qui est le médecin du Souverain Pontife et l'une des autorités scientifiques du Vatican, vient de publier un gros volume intitulé, *Hypnotisme et Spiritisme, étude medico-critique*. L'éminent professeur s'occupe depuis longtemps du problème spirite. Son ouvrage résume les plus récentes découvertes de Lombroso, des Schiaparelli, des Crookes dans ce mytérieux domaine et rassemble un grand nombre d'anecdotes qui paraissent démontrer la réalité de nos relations avec l'au-delà.

M. Lapponi raconte des expériences dont il fut le témoin. Il a vu, en plein jour, des médiums s'élever jusqu'au plafond afin d'y graver leurs oracles. Il en a vu qui, par la seule force de leur volonté ou d'un pouvoir secret, faisaient voler en l'air, pareils à des plumes, les meubles les plus pesants. Il a vu la matérialisation d'un esprit. « Au milieu de la chambre se forma un petit nuage, à l'intérieur duquel se développèrent des lignes et des contours, ces formes s'épaissirent, s'animèrent, prirent de la couleur jusqu'à laisser paraître enfin un visage souriant, des yeux qui brillaient, une poitrine dont on entendait le souffle, un cœur dont l'assistance comptait les battements A la tombée du soir (car l'expérience s'était faite de jour et en pleine lumière), cet esprit féminin échappa à tous les regards sans que l'on pût distinguer où il était allé, par quelle route il s'était enfui ».

Ce fait et d'autres semblables, prouvent au professeur que les âmes des défunts quittent parfois leur séjour pour visiter les lieux où elles ont vécu,

pour revoir les personnes et les choses qui leur furent chères. Le livre de M. Lapponi fait grand bruit, comme on devait s'y attendre, dans le monde ecclésiastique. On ne doute point, étant donné la situation de l'auteur, qu'avant de publier son ouvrage il n'ait demandé et obtenu l'*Imprimatur*. Et l'on s'étonne un peu de voir les tables tournantes auprès du Vatican.

La Tribune Psychique

du mois de Juin publie une étude fort bien faite de M. Chartier sur une conférence donnée dans une Université populaire, par un médecin prestidigitateur, qui nous paraît vraiment fantaisiste. Ce docteur raconte gravement à ses auditeurs que M. de Rochas « bibliothécaire » à l'Ecole Polytechnique possède un sujet Lina, dont l'esprit, lorsqu'elle est extériorisée, « *voyage dans la planète Mars !* »

Un peu plus loin, le savant docteur raconte que M. de Rochas « *ne croit pas à la suggestion* » oubliant que ce savant a fait deux ouvrages sur cette question, et des expériences originales avec son sujet Benoit sur les personnalités secondes créés par suggestions.

Le même conférencier, toujours bien informé, soutient intrépidement que les phénomènes observés par William Crookes furent reconnus faux et la supercherie « découverte par deux prestidigitateurs anglais ». On ne se moque pas du public avec plus d'impudence et ce docteur aurait mérité qu'on le mît au défi de prouver immédiatement ses allégations, ce qui aurait établi son incompétence absolue ou sa mauvaise foi.

La Revue de l'Hypnotisme

du mois de mai insère une communication de M. Minette, vétérinaire à Compiègne, sur l'intelligence des animaux, de laquelle nous extrayons l'exemple suivant :

Mme J., une brave manouvrière de Margny-les-Compiègne, possédait, il y a peu de temps encore, une chèvre laitière excellente ; elle fut forcée de la vendre afin de conserver les plantes qui font l'ornement de son jardin et la gloire de leur propriétaire ; à plusieurs reprises, en effet, la chèvre vagabonde avait trouvé le moyen *d'ouvrir la porte du jardin* et, en compagnie de son rejeton, elle avait dévoré les roses en pleine floraison du parterre ; c'était un vrai désastre. Intrigué à juste titre de cette forme nouvelle du cambriolage caprin, je demandai à Mme J. comment la délinquante pouvait s'introduire dans le jardin dont la porte fermait à clef. Voici sa réponse : La chèvre, à l'aide de ses cornes introduites dans l'anneau de la clef laissée dans la serrure, trouvait le moyen de faire jouer le pêne dans le sens de l'ouverture et tirait à elle pour laisser le passage libre. Plusieurs fois cette manœuvre s'est renouvelée, au grand étonnement. de Mme J...

Par le même procédé, cette chèvre ouvrit également la porte de la cave pour manger des racines de rhubarbe que sa propriétaire avait mises en réserve.

Les Annales des Sciences phychiques

d'Avril, Mai renferment un article de M. Maxwell sur les phénomènes de la Villa Carmen, dans lequel ce magistrat, qui est aussi médecin, étudie impartialement les faits et conclut que les attaques qui ont été dirigées contre ces expériences sont absolument injustifiées. Il faut lire ce travail pour apprécier la sévère méthode analytique de l'auteur et comprendre toute la portée d'une semblable étude, elle prouve l'insuffisance et la vanité des critiques, qui ont montré plus de soucis de la réclame que de la vérité scientifique. Nous aurons le plaisir de reproduire ce document dans notre Revue.

A lire aussi un travail du professeur Lombroso sur les maisons hanteés. Après avoir lui-même observé en 1901 des phénomènes de déplacement d'objets, sans contact, de bris de bouteille, etc. etc. il s'étonne que l'on ait été si longtemps sans s'occuper de ces faits, et signale que c'est une erreur de croire que lorsque la police intervient, les phénomènes s'arrêtent. « Pour ma part, dit le célèbre savant, si j'ai pu avoir le tort de nier ces faits avant de les avoir observés, je n'ai pas cru, au moins, être tenu à les nier parce que je ne pouvais pas les expliquer ». Quand donc les hommes de science de notre pays auront-il la même probité scientifique ?

L'Initiation

est toujours intéressante. Phaneg traite cette fois avec sa clarté habituelle la question des miroirs magiques. Il montre qu'on peut en composer avec différentes subtances. Nous pensons que ces miroirs ne sont que des moyens pour faciliter le dégagement de l'âme, c'est-à dire la clairvoyance des tableaux que les esprits font passer devant nos yeux A lire également un excellent article sur la médiumnité vénale où l'enseignement d'Allan Kardec est rappelé. Il est évident que si l'on veut pouvoir étudier les manifestations matérielles des Esprits, et il nous semble que ceci est indispensable pour l'étude du périsprit, il est nécessaire que les médiums ne fassent pas un métier de leur faculté.

D'autre part, il faut qu'ils vivent ; alors on ne voit de remède à cet état de choses que dans la création d'un Institut qui leur assurera leur existence, comme on le fait pour un employé quelconque. Dans ces conditions, ils n'auront plus intérêt à tromper, puisque la moindre fraude serait ignalée dans le monde entier et leur enlèverait tout moyen d'exploiter leurs facultés.

AVIS

M. G. Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera dans l'obligation de s'absenter pendant la seconde quinzaine de Juin pour assister à des expériences. Pendant les mois de Juillet et Août il suivra en province un traitement magnétique, ses réceptions sont donc suspendues jusqu'au mois de septembre.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1905-1906

N° 1. — Juillet 1905

N° 2. — Août 1905

N° 3. — Septembre 1905

N° 4. — Octobre 1905

N° 5. — Novembre 1905

N° 6. — Décembre 1905

N° 7 — Janvier 1906

N° 8. — Février 1906

N° 9. — Mars 1906

N° 10. — Avril 1906

N° 11. — Mai 1906

N° 12. — Juin 1906

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ÉCHANGE

PUBLICATIONS PERIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 57, faubourg St-Martin, Paris — Mensuelle—5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 61, rue de l'Avenir les Lilas (Seine) 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 23, rue Poussin. Paris-Aut. France 7 fr. Etranger, 8 fr.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, 265, à Mont-sur-Marchienne, Belgique 2 francs par an ; Etanger, 3 fr.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Revue d'Etudes Psychiques, 6, rue Saulnier, Paris. France et Etranger, 8 fr.

Bulletin de la Société d'Etudes Pyschiques de Marseille, 41, rue de Rome. Prix 6 fr. par an.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIES A L'ETRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incomotrézo 19, Madrid, 3 fr. en Espagne.

Luce et Ombra, Milan. — Prix 5 fr. ; Etranger, 6 francs. 18, Via Cappucini.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^{r} Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^{t}, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Het Tœkomstig Leven — De Bilt près Utrecht, Hollande.— Prix 3 florins par an.